



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

~~Amere 20~~



Vet. Per
~~V. PER~~
~~Room 2~~



HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES,

A V E C

*Les Mémoires de Littérature tirez des Registres de cette Académie,
depuis l'année M. DCCXXXVIII. jusques & compris
l'année M. DCCXL.*

TOME QUATORZIÈME.



P. P. VAZISTE DELYON

A P A R I S,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCXLIII.





T A B L E

P O U R

L' H I S T O I R E.

H I S T O I R E

De l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres,
depuis l'année 1738, jusques & compris
l'année 1740. Page 1

*C*hangemens arrivez dans la Liste des Académiciens,
depuis l'année 1738. jusques & compris l'année 1740.
Page 3

H I S T O I R E

Des Ouvrages de l'Académie depuis l'année 1738,
jusques & compris l'année 1740.

Sur les anciennes Divinités de l'Égypte. Page 7

Sur la durée des Générations dans les Familles royales.
15

*Observations générales sur les Statues des Anciens,
particulièrement des Grecs & des Romains.* 21
Tome XIV. * ij

T A B L E.

*Traduction du Dialogue de PLATON intitulé CRITON,
avec des Remarques.* 38

*Extrait du Traité de Plutarque : Comment on peut
tirer de l'utilité de ses ennemis; avec des Remarques
critiques sur le texte de ce Traité.* 71

*Remarques sur la vie d'Agis & de Cléomène, par Plu-
tarque.* 81

*Eclaircissement chronologique sur le jour auquel Pompée
sortit de Brunduse & de l'Italie, lors de la Guerre
civile.* 94

*Addition à l'Histoire des anciens Camps connus en
France sous le nom de CAMPS DE CÉSAR.* 98

Antiquités découvertes à Nîmes en 1739. 104

*Suite des Observations sur le Recueil ou Catalogue
général des Médailles Impériales, publié par le Comte
Mezzabarbe.* 116

*Observations sur les Contre-marques des Médailles an-
tiques, avec quelques conjectures sur leur usage.* 132

*Sur une Pierre gravée antique du Cabinet de M. le Pré-
sident BON.* 145

*Sur les Colonnes itinéraires de la France, où les distances
sont marquées par le mot LEUGÆ.* 148

*Sur la comparaison des Mesures des Itinéraires Romains
avec celles qui ont été prises géométriquement par
M.^{rs} Cassini dans une partie de la France.* 160

T A B L E.

<i>Sur la Table itinéraire publiée par Velfer sous le nom de TABLE DE PEUTINGER.</i>	174
<i>Que les Septante n'ont pu faire leur Traduction telle qu'elle est, que sur un Texte Hébreu ponctué.</i>	179
<i>De l'autorité que les Sobriquets ou Surnoms burlesques peuvent avoir dans l'Histoire.</i>	181
<i>Examen d'un Passage de Plîne, lib. x. epist. 50.</i>	193
<i>Observations sur le Texte de Pausanias.</i>	195
<i>Sur un Passage de M. de Thou.</i>	208
<i>Réfutation d'une opinion singulière sur la naissance du Roy Louis VII.</i>	211
<i>Remarque critique sur une nouvelle explication des mots AUSTRIA & NEUSTRIA.</i>	215
<i>Notice des Poësies de Froissart.</i>	219
<i>Observations sur quelques endroits des Annales typo- graphiques de M. Maittaire.</i>	227
<i>Observations sur quelques circonstances de l'Histoire de l'Imprimerie, & particulièrement sur une Bible décou- verte depuis peu, où ni le tems ni le lieu de l'impression ne sont marquez.</i>	238
<i>Notice du premier Livre imprimé portant une date cer- taine.</i>	254
<i>Sur le Cours de la Rivière de Bityre ou des Gobelins.</i>	267

TABLE.

Devifes, Infcriptions & Médailles faites par l'Académie. 284

ELOGES

Des Académiciens morts depuis M. DCCXXXVIII.
jusqu'en M. DCCXL.

Eloge de M. l'Abbé Anfelme. Page 285

Eloge de M. le Maréchal d'Eftées. 294

Eloge de M. de la Barre. 308





T A B L E

P O U R

L E S M E M O I R E S .

T O M E Q U A T O R Z I È M E .

MÉMOIRE sur les Sectes Philosophiques. Par M.
l'Abbé SOUCHAY. Page 1

Explication de la Fable d'Orion, dans laquelle on la rappelle à l'Histoire Sainte, & où l'on prouve que ce qu'en disoient les Grecs, ils ne l'avoient tiré que d'Auteurs Phéniciens. Par M. l'Abbé FOURMONT. 16

Histoire de Médée. Par M. l'Abbé BANIER. 41

Recherches sur la vie & sur les ouvrages de Charon de Lampsaque. Par M. l'Abbé SEVIN. 56

Recherches sur Timon le Misanthrope. Par M. l'Abbé DU RESNEL. 74

Recherches sur la vie & sur les ouvrages d'Eschine l'Orateur. Par M. l'Abbé VATRY. 84

Vie d'Épaminondas. Par M. l'Abbé GÉDOYN. 113

Recherches sur la vie d'Archimède, pour servir à l'Histoire des Mathématiques. Par M. MELOT. 128

Recherches sur la vie & sur les ouvrages de Théophraste. Par M. l'Abbé SEVIN. 143

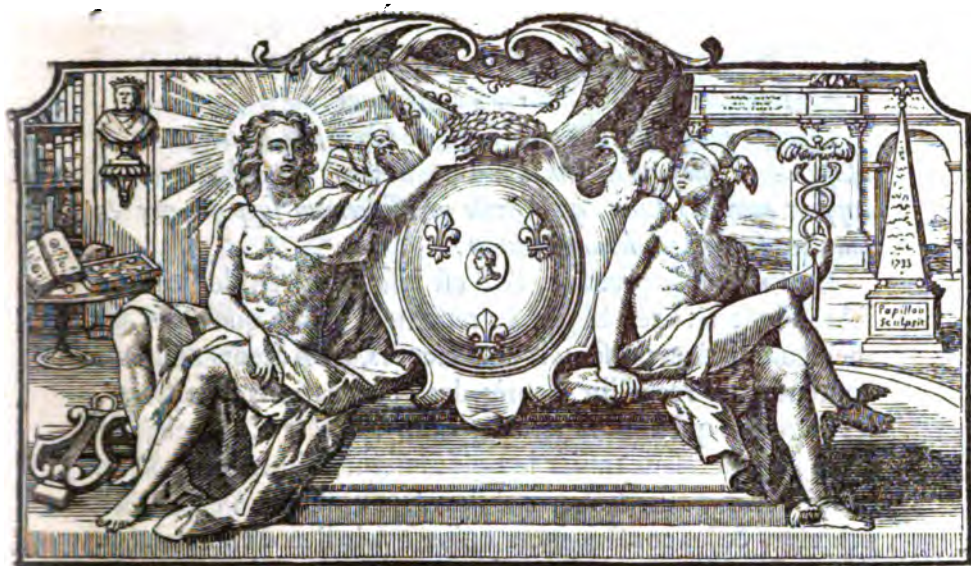
Recherches sur l'origine des Pélasges, avec l'histoire de _____

T A B L E.

<i>leurs migrations.</i> Par M. l'Abbé GEINOZ.	154
<i>Extraits de Photius, traduits & accompagnés de Notes.</i> Par M. l'Abbé GÉDOYN.	179
<i>Suite des Extraits de Photius, traduits & accompagnés de Notes.</i> Par M. l'Abbé GÉDOYN.	235
<i>Histoire des Perses écrite par Ctésias, suivant l'Extrait que Photius nous en a laissé.</i> Par M. l'Abbé GÉDOYN.	247
<i>Histoire d'Héraclée par Memnon, suivant l'Extrait que Photius nous en a laissé.</i> Par M. l'Abbé GÉDOYN.	279
<i>Histoire du Calendrier Égyptien.</i> Par M. DE LA NAUZE.	334
<i>Recherches chronologiques sur les Années de Périandre.</i> Par M. DE LA NAUZE.	363
<i>Première Dissertation sur Pythagore, où l'on fixe le tems auquel ce Philosophe a vécu.</i> Par M. DE LA NAUZE.	375
<i>Observations sur la Généalogie de Pythagore, & sur l'usage chronologique que l'on en a tiré pour déterminer l'époque de la prise de Troye.</i> Par M. FRÉRET.	401
<i>Seconde Dissertation sur Pythagore, où l'on prouve la réalité d'un Discours attribué à ce Philosophe.</i> Par M. DE LA NAUZE.	448
<i>Recherches sur le tems auquel le Philosophe Pythagore, Fondateur de la Secte Italique, peut avoir vécu.</i> Par M. FRÉRET.	472



HISTOIRE



HISTOIRE

DE

L'ACADEMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES.

DANS le cours des trois années auxquelles répondent ces deux nouveaux volumes, l'Académie a été uniquement occupée de ses exercices ordinaires, & nous n'avons aucun fait tant soit peu étranger, à placer ici à la tête de cette partie de son Histoire.

Elle a continué de donner une extrême attention aux sujets qu'elle proposoit de traiter pour le concours au Prix qu'elle a coutume de distribuer chaque année dans l'Assemblée publique qui se tient après Pâques.

Hist. Tome XIV.

. A

2 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

Le sujet de 1738. consistoit à marquer

Quelles étoient les Loix de l'Isle de Crète ; si Lycurgue en fit usage dans celles qu'il donna à Lacédémone ; & s'il y a un tel rapport entre ces Loix, qu'il faille nécessairement supposer que les unes ont servi de modèle aux autres ?

Ce Prix fut le premier, & il est jusqu'à présent le seul que l'Académie ait été obligée de remettre, parce que dans les meilleures Pièces présentées au concours, les Auteurs s'étoient contentez de recueillir d'après des compilations déjà faites, les fragmens qui nous restent des Loix de Crète & de celles de Lacédémone, sans traiter le point essentiel du rapport & de la différence de ces Loix, qui devoient conduire à établir les principes & les conséquences qu'on avoit lieu d'en attendre. L'Académie en renvoyant la distribution de ce Prix à une autre année, résolut de le donner en concurrence avec un nouveau sujet qui seroit tiré de l'Histoire de France.

Celui qu'elle proposa pour 1739. consistoit à déterminer

Le mois & le jour de l'Année Romaine, auquel les Consuls avoient coutume d'entrer en charge, depuis l'expulsion des Rois jusqu'à la mort de Jule-César, en marquant les variations arrivées dans cet usage.

Le Prix fut remporté par M. Pontédéra Professeur de l'Université de Padoue, & M. l'Ambassadeur de Venise se fit un plaisir de recevoir pour lui la Médaille d'Or destinée à cet usage.

En 1740. l'Académie rappella le sujet des Loix de Crète & de Lacédémone, qui n'avoit pas été assez exactement traité en 1738. & comme par la remise qui avoit été faite du Prix, il y en avoit deux à distribuer au lieu d'un, elle donna pour sujet du second :

L'état des Sciences en France, depuis la mort du Roy Robert jusqu'à celle de Philippe le Bel.

Le premier de ces Prix, c'est-à-dire, celui des Loix de Crète & de Lacédémone, a été remporté par M. Culoteau Avocat du Roy au Présidial de Châlons-sur-Marne, & le second par M. l'Abbé le Boeuf Chanoine d'Auxerre.

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 3

Pour venir présentement aux changemens arrivez dans la Liste de l'Académie dans l'intervalle de ces trois années, voici à quoi ils se réduisent.

CHANGEMENS arrivez dans la Liste des Académiciens depuis l'année 1738. jusques & compris l'année 1740.

EN MDCCXXXVIII.

M. de la Barre Académicien-Affocié mourut; & M. Melot lui succéda.

EN MDCCXXXIX.

M. l'Abbé Canaye Académicien-Affocié obtint la Vétérance, & M. Duclos fut nommé à sa place.

EN MDCCXL.

M. l'Abbé Nadal Académicien-Vétéran mourut. M. Lancelot Académicien-Affocié mourut aussi, & ce dernier qui étoit le seul à remplacer, le fut par M. l'Abbé le Bœuf.



**HISTOIRE
DES OUVRAGES
DE
L'ACADEMIE ROYALE
DES INSCRIPTIONS
ET
BELLES LETTRES.**

A ij



SUR LES ANCIENNES DIVINITÉS DE L'ÉGYPTÉ.

L'ÉGYPTÉ est le pays du monde où la superstition a le plus régné. Hérodote, Plutarque & presque tous les Auteurs, conviennent que c'est de là que les Grecs & diverses Nations ont tiré le culte de la plupart de leurs Divinités. Plusieurs Interprètes de l'Écriture Sainte croient que celui que les Israélites rendirent au Veau d'or au sortir de l'Égypte, n'étoit qu'une imitation du culte d'Apis.

Ils avoient un grand nombre de Dieux de différentes especes, dont le Pere Dom Bernard de Montfaucon a donné la figure & la description dans son *Antiquité expliquée*, & dans les volumes qui en forment le supplément. Les principales sont Isis & Osiris; il met Isis la première, parce que, selon l'opinion des Egyptiens, Isis étoit toutes choses, & que, comme dit Plutarque, au temple de Minerve de Saïs, qui passoit pour la même qu'Isis, on lisoit cette Inscription : *Je suis tout, ce qui a été, qui est & qui sera, & aucun des mortels n'a encore levé mon voile*; ce qui vouloit dire que personne n'avoit encore pénétré dans les mystères. Isis étoit, dit ailleurs le même Plutarque, la Nature par excellence.

Plusieurs l'appelloient *Amyroume*, parce que se tournant en toutes sortes de formes, & étant susceptible de toute espece d'idées, on pouvoit l'appeller d'une infinité de noms. C'est apparemment pour cela qu'on la voit peinte en tant de manières, selon les différentes fonctions qu'on lui attribuoit.

Le P. de Montfaucon en a communiqué à l'Académie une nouvelle figure, la plus grande & la plus singulière qu'il ait jamais vûe. Elle n'est ni dans son *Antiquité expliquée*, ni dans le supplément, parce que M. le Duc de Bouillon lui en fit présent après qu'il eut publié l'un & l'autre ouvrage. On l'avoit trouvée, disoit-il, dans cette plaine qui est auprès des

1739.

8 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

Pyramides d'Egypte. La figure avec sa base, a plus de deux pieds de haut. C'est une Isis qui a un épervier sur la tête. L'épervier représente Osiris frere & mari d'Isis. On le voit ailleurs souvent représenté avec la tête d'épervier & le corps d'un homme, mais ici il a la figure entière d'un épervier. La tête est toute dorée, comme la face d'Isis, & dans tout le corps les plumes sont mêlées de dorures & de figures de diverses especes & de différentes couleurs. Isis est particulièrement représentée au milieu de la figure; sur ses bras ouverts & tendus en droite ligne sont posées deux petites Divinités assez mal formées, & ces bras sont eux-mêmes soutenus par de grandes ailes; elle a sur la tête un globe peint en or, & elle est assise sur ses talons. Mais comme cette image singulière de la Déesse Isis est ici fort imparfaite, le Pere de Montfaucon juge à propos de la décrire comme elle est peinte dans une autre image où l'on voit tout fort en détail.

Dans cette autre image Isis porte sur sa tête, non un globe, comme dans l'autre, mais un grand cercle, & cela parce que ce grand globe en contenant trois autres plus petits qu'on vouloit aussi représenter, on ne pouvoit faire voir le premier globe tout entier sans cacher les trois autres. Le premier & le plus grand cercle est blanc, le second bleu, le troisième brun, le quatrième rouge. Cela paroît marquer les quatre Elémens; le rouge sera le Feu, le brun la Terre, le bleu l'Eau, le blanc l'Air ou le Ciel, ou peut-être l'un & l'autre. Le Feu est au centre, apparemment comme celui qui donne la chaleur & la vie à toutes choses. Isis porte une coëffe bleue, & peut-être y a-t-il encore là quelque mystère.

Ses deux bras sont aussi étendus en droite ligne; elle montre le dedans des mains, & en replie les doigts. Sur ses deux bras sont deux tableaux dont les bords sont bleus & jaunes, & les fonds rouges. Dans le tableau soutenu sur le bras droit, on voit d'abord d'un côté Isis coëffée de bleu, comme la grande Isis qui est au milieu. Il est assez ordinaire dans les figures Egyptiennes, de voir la même image représentée deux fois sur le même tableau. Cette petite Isis a une robe

ISIS REPRESENTÉE

sur la

AVEC UN EPERVIER

Teste .



HAUTEUR

*2. pieds 1. pouce ,
la Base comprise.*

THE LITTLE BOOK OF THE

THE LITTLE BOOK OF THE

THE LITTLE BOOK OF THE

THE LITTLE BOOK OF THE

THE LITTLE BOOK OF THE



THE LITTLE BOOK OF THE

robe blanche marquée de lignes noires sur l'épaule droite; une autre espece d'habit brun étroit qu'elle porte par dessus, laisse voir une partie de la robe blanche, qui paroît être de toile. Isis tient de ses deux mains une bande pliée en deux, dont le pli fait au dessus des mains une espece d'anneau. L'habit des trois autres figures des deux tableaux qui sont sur la droite & sur la gauche, est tout-à-fait semblable à celui d'Isis, & toutes ces figures tiennent la bande de la même manière, mais les têtes sont très-différentes. La figure qui occupe l'autre côté du même tableau où est Isis, a la tête du Cynocéphale, telle que le Pere de Montfaucon l'a déjà donnée à la Planche CXXIX. du second tome de l'Antiquité expliquée; elle regarde Isis qui est de l'autre côté. Entre les deux est une espece de colonne basse qui pourroit être un autel, sur lequel on voit des vases ronds qu'il est mal-aisé de distinguer. Le tableau de l'autre côté est sur le bras gauche de la grande Isis; on y voit la même espece d'autel. Le Dieu qui est à l'un des côtés, est Osiris à tête d'épervier, car on le représentoit ainsi, dit Plutarque; au côté opposé est Anubis à tête de chien.

Isis porte donc ici sur sa tête les quatre Elémens & le Monde entier. Elle porte aussi sur ses bras étendus tous les Dieux & toute la Religion marquée par les quatre principaux Dieux. Tous ces Dieux représentez ici, & tous les autres Dieux Egyptiens, avoient rapport à Isis. Il ne faut donc pas s'étonner si le culte d'Isis étoit si général dans toute l'Egypte.

Auprès de la tête & des bras d'Isis on voit le sein de cette Déesse; ce sein est marqué d'une espece de croix de Saint André. On remarque de même cette forme de croix sur le corps d'Osiris dans une autre planche. La croix se voit assez souvent entre les mains des Dieux Egyptiens, comme on l'a dit au second tome de l'Antiquité expliquée, page 277. & ailleurs. Au dessous de cette croix de S.^t André est le corps d'Isis, ou plutôt une espece d'habit qui est si juste, qu'il conserve toute la forme du corps. Cet habit est peint en petits carreaux bleus; rouges & bruns, avec quelque sorte de symétrie. Ces couleurs regnent jusqu'à la cheville du pied.

Hist. Tome XIV.

B

Sous les bras étendus d'Isis sont de grandes aîles qui vont de chaque côté jusqu'à l'extrémité du tableau. On y voit d'abord quatre rangées de ces petites plumes, qui sont au plus haut des aîles comme un duvet. Les premières sont bleues, les secondes rouges, les troisièmes bleues, les quatrièmes brunes. Ensuite viennent trois rangées de grandes plumes. La première rangée est de plumes brunes sur un fond jaune, la seconde de plumes rouges sur un fond bleu, la troisième de plumes bleues sur un fond blanc. Isis assise sur ses talons, étend ses bras & ses grandes aîles. A quoi bon ces grandes aîles ? à quoi peuvent-elles lui servir ? à moins qu'on ne dise qu'étant le symbole de la Nature entière, elle est représentée assise pour marquer la stabilité de l'Univers, & qu'elle étend ses grandes aîles pour signifier le mouvement perpétuel de toutes ses parties ; mouvement qui n'en trouble jamais l'ordre, & qui sert au contraire à l'entretenir toujours dans le même état. Cette grande image d'Isis renfermoit sans doute bien des sens mystérieux, & c'est apparemment pour cela qu'on a mis au bas deux Sphinx qui ont la face tournée, l'un vers les genoux, l'autre vers les pieds d'Isis. On mettoit, dit Plutarque, des Sphinx devant les temples, pour marquer que la Théologie Egyptienne étoit énigmatique & difficile à expliquer.

L'Isis suivante qui a la figure humaine, est d'un marbre Egyptien appelé Basalte. Elle tient sur ses genoux le petit Orus son fils. Elle est assise sur une chaise qui a une grande base, aux côtés de laquelle sont plusieurs lettres hiéroglyphiques. Elle a sur la tête une grande masse qui est cassée des deux côtés, & où il y avoit peut-être quelque figure.

Une autre Isis est remarquable par le grand nombre de lettres hiéroglyphiques dont tout son corps est chargé. Elle tient de chaque main une épée. Il y en a trois ou quatre autres à peu-près semblables.

Après Isis, il faut venir à Osiris son frere & son mari, dont voici quelques images. On le représentoit différemment, de même qu'Isis. Le voici avec la tête d'un épervier & le corps

d'un homme. Il est aussi du marbre Egyptien appelé Basalte. A son dos est une table qui descend jusqu'à la base qui soutient la figure, & qui est pleine de lettres hiéroglyphiques. Un autre est presque emmailloté comme les Momies d'Egypte. Son ornement de tête est des plus singuliers. Au bas de cet ornement il a deux cornes. Il tient d'une main un fouet, & de l'autre une verge courbée qui ressemble à un bâton augural. Osiris étoit pris pour le Soleil, auquel on donnoit un fouet pour animer les chevaux qui tiroient le char dont il se servoit pour faire la course. On trouve un assez grand nombre d'Osiris en cette forme; il y en a un autre qui ne diffère du précédent qu'en ce qu'il n'a point de cornes.

Un autre Dieu fameux chez les Egyptiens, étoit le bœuf ou le taureau nommé Apis, que quelques-uns croient être l'image du Taureau signe céleste. Ce n'étoit point une idole de pierre ou de marbre, mais un taureau véritable & vivant, que les Prêtres Egyptiens cherchoient & reconnoissoient à certaines marques qui, selon leurs principes, indiquoient sa divinité; ils disoient qu'il étoit né d'une vache qui avoit conçu de la foudre.

Les anciens Auteurs ne conviendroient pas des marques requises pour connoître le vrai Dieu Apis; voici celles que rapporte Hérodote. Il devoit être tout noir, avoir sur le front un carré de couleur blanche, sur le derrière la figure d'une aigle, sur la langue celle d'un escarbot, & les poils de la queue devoient être doubles. Elien lui donne jusqu'à vingt-neuf indications différentes. Strabon le décrit à peu-près comme Hérodote, noir & avec une marque blanche sur le front; & il ajoute qu'il étoit d'ailleurs tacheté de diverses couleurs, ce qui revient assez à ce que dit Lucien, qu'il étoit bigarré. Elien dit aussi qu'on le prenoit pour Orus, qui étoit pourtant son fils; mais ces Egyptiens varioient tant dans leurs opinions, qu'il ne seroit pas étonnant que plusieurs eussent pris le fils pour le pere.

Diodore de Sicile parlant du culte d'Apis chez les Egyptiens, dit que, selon eux, l'ame d'Osiris réside dans ce

taureau, & qu'elle est transmise à les successeurs. Il y en a qui ajoutent qu'Isis mit les membres d'Osiris découpez par Typhon, dans une vache de bois couverte de toile, & que c'est de là que vient le nom de Busris. Pline lui donne au côté droit une marque blanche en forme de croissant; il prétend aussi qu'il avoit sous la langue un nœud qu'on appelloit *Cantharus* ou *Escarbot*. Pomponius-Mela dit qu'il étoit noir, & qu'il avoit la queue & la langue différentes des autres bœufs.

Quand les Prêtres avoient trouvé ce taureau avec les marques qu'ils cherchoient, ils le menoient à Memphis, où il avoit deux temples appelez *Thalamos* ou chambres à coucher, d'où le peuple tiroit des augures & des présages. Une certaine entrée dans l'un de ces temples étoit de bon augure, mais si l'on entroit par l'autre, les prédictions étoient funestes. Une réponse heureuse pour ceux qui venoient le consulter, c'étoit lorsqu'il mangeoit ce qu'ils lui présentoient. Il se détournait quand Germanicus lui présenta sa main, & ce Prince périt peu de tems après. Les Prêtres qui conduisoient Apis, étoient au nombre de cent; ils le consacroient & l'initioient aux mystères.

Apis si honoré des Egyptiens, ne pouvoit vivre qu'un certain nombre d'années, après lesquelles les Prêtres le jettoient dans leur grande fontaine, où ils le noyoient. L'ayant ainsi fait mourir, ils en portoient un grand deuil; ils se rasoient la tête, & témoignoit une douleur extrême de sa mort. Ce deuil ne cessoit que lorsqu'ils avoient trouvé un autre Apis qui eût les marques de son prédécesseur.

Voilà l'histoire du Dieu Apis, dont on trouve assez souvent la figure dans les monumens Egyptiens; mais on n'y découvre pas toutes ces marques dont les Auteurs parlent, & dont ils conviennent fort peu entr'eux. Voici la description d'une figure du Dieu Apis qui est dans le Cabinet même du P. de Montfaucon. Il est bigarré, comme dit Lucien, & a deux bandes sur le corps; il porte sur la tête la Lune, ou du moins un Croissant. Dans une figure du Cabinet du feu Cardinal Carpegna, Isis donne à teter au bœuf Apis. On sçavoit

bien qu'Apis étoit de la troupe d'Isis, & qu'ils alloient de compagnie, mais on n'avoit pas encore vû Isis donner à teter au bœuf Apis; feroit-ce pour marquer qu'Isis, ou la Nature, est la nourricie de tous les animaux?

R E M A R Q U E S

Sur la Dorure de quelques figures d'anciennes Divinités de l'Égypte.

Les Divinités Égyptiennes dont le Pere de Montfaucon entretint l'Académie au mois de Décembre 1739. & dont nous venons de rendre compte, rappellèrent à M. de Boze le souvenir d'une figure d'Osiris singulièrement dorée, qu'il avoit vûe peu de tems auparavant entre les mains de M. le Comte de Caylus. Ils avoient soigneusement examiné cette dorure, la mécanique leur en avoit paru assez ingénieuse pour n'être pas oubliée, & assez simple pour être facilement remise en usage si l'occasion s'en présentoit.

Le fond de cette figure étoit de bronze, elle avoit treize pouces de haut, & elle représentoit un Osiris, comme on le représente plus ordinairement, c'est-à-dire, avec une espece de mitre sur la tête, tenant d'une main un fléau à trois branches, & de l'autre le Bâton ou *Pedum*, emmaillotté à la façon des Momies.

Mais cette figure étoit couverte d'un enduit assez épais, & doré à peu-près de la même manière que le sont nos ouvrages de bois. Quelques portions de cet enduit se trouvant cassées, avoient découvert le bronze, que le poids seul de la figure indiquoit. On en fit sauter encore quelques morceaux, pour parvenir plus sûrement à la connoissance de ce genre de dorure, & on reconnut 1.^o que l'or étoit appliqué sur une couche de blanc, comme nous l'appliquons; 2.^o que comme le blanc n'auroit pas tenu sur le bronze, l'ouvrier avoit d'abord mis sur la figure une bonne couche de colle-forte toute parsemée de brins de paille de riz; 3.^o qu'il avoit ajouté

B iij

14 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

sur le tout deux toiles fines de coton , enduites de colle l'une & l'autre , pour rendre l'adhérence plus ferme , & prendre plus aisément jusqu'aux moindres contours de la figure ; enfin , qu'après avoir mis sur les toiles une couche de blanc propre à recevoir l'or , il l'y avoit appliqué.

Il ne fallut que laisser tremper dans de l'eau bouillante un morceau de cet enduit , pour en avoir l'analyse & s'assurer de toute la mécanique. La couche de colle devint très-sensible par son renflement , & en la mettant au feu , on reconnut que c'étoit véritablement de la colle forte , & nullement une gomme. Pour les deux toiles , on vint aisément à bout , non seulement de les distinguer , mais encore de les séparer.



SUR LA DURÉE DES GÉNÉRATIONS DANS LES FAMILLES ROYALES.

Nous ne connoissons guères les anciennes Histoires des tems qui ont précédé le siècle de Solon dans la Grece & celui d'Alexandre dans l'Orient, que par des abrégés extrêmement secs, qui ne sont le plus souvent que des listes ou suites généalogiques de Rois qui ont occupé successivement le throne ; & comme dans plusieurs de ces listes la durée des regnes n'est pas marquée, ou qu'elle l'est de façon à faire naître des difficultés, on se trouve obligé pour vérifier ou pour suppléer la durée totale de ces regnes, de la comparer à celle des générations. La durée des générations a été évaluée par les Anciens à trente-trois ans ou environ. Ils comptent trois générations masculines pour un siècle, & réduisent les générations féminines à la moitié, c'est-à-dire, à quinze ou seize ans de durée. Le principe des anciens Généalogistes a été adopté par les Modernes, qui n'ont rien trouvé dans l'Histoire des tems postérieurs qui les obligât de s'en écarter. Mais cette règle qui est indubitable dans les familles particulières, a-t-elle lieu dans les familles royales, où des considérations de morale & de politique semblent devoir avancer le tems du mariage des Princes ? M. Fréret qui s'est proposé En 1740. de rechercher la solution de ce problème chronologique, convient qu'il ne peut être résolu que par l'examen de ce qui est arrivé dans les familles royales dont la généalogie est connue avec certitude. Il est nécessaire d'observer que comme la durée des générations est inégale, il faut en considérer un certain nombre à la fois, afin que les plus longues compensant les plus courtes, la durée moyenne qui en résultera, soit plus assurée.

Il commence son examen par les familles modernes dans lesquelles le nombre & la durée des générations sont plus assurés. Dans la première Race des Rois de France, depuis

la naissance de Clovis en 466. jusqu'à celle de Thierry de Chelles en 713. on compte huit générations pendant deux cens quarante-sept ans. C'est pour chaque génération une durée de trente-un ans. Dans la seconde Race, de la naissance de Pepin en 714. à celle de Lothaire en 941. on compte sept générations pendant deux cens vingt-sept ans. Ce sont près de trente-deux ans & demi pour chaque génération.

Dans la troisième Race, depuis la naissance de Hugues Capet en 941. jusqu'à celle de M. le Dauphin en 1729. il y a vingt-quatre générations pendant une durée de sept cens quatre-vingt-huit ans. Ce sont trente-deux ans & dix mois pour chaque génération. Si l'on considère la branche directe éteinte par la mort des enfans de Philippe le Bel, on trouvera que de la naissance de Hugues Capet à celle de Jean fils posthume de Louis Hutin, en 1316. il y a trois cens soixante-dix-huit ans, & onze générations de plus de trente-quatre ans chacune. L'examen de ce qui est arrivé dans les deux branches des Valois, dans celle d'Orléans & dans celle de Bourbon, donnera aux générations les différentes durées de trente ans huit mois, trente-un ans huit mois, trente-deux ans deux mois, trente-quatre ans, trente-trois ans, trente-un ans six mois & vingt-neuf ans quatre mois. La moyenne entre ces différentes durées sera de trente-deux ans & près de dix mois, ce qui ne s'éloigne guères de la règle ancienne. Les Généalogistes regardent la Maison des Rois de Portugal comme une branche de celle de Hugues Capet. De la naissance d'Athénée I. d'abord Comte & puis Roy de Portugal, en 1110. à celle de Dom Joseph Prince du Brésil, en 1714. il y a six cens quatre ans d'intervalle, & dix-huit générations. Ce sont trente-trois ans & plus de six mois pour chacune.

Les Rois d'Angleterre descendent de Guillaume le Conquérant, né en 1027. De là à la naissance de Frédéric-Louis Prince de Galles, il y a six cens quatre-vingts ans, & vingt-une générations; ce qui donneroit trente-deux ans & quatre mois de durée à chacune. Mais comme il se trouve six générations féminines dans ces vingt-une, il faut les réduire à dix-huit,

huit, selon la règle ancienne, qui évalue la durée d'une génération féminine à la moitié de la durée d'une génération masculine. Ces dix-huit générations seront de trente-sept ans neuf mois. La généalogie de cette famille, où la succession a porté la Couronne dans bien des branches différentes, est susceptible, comme l'observe M. Fréret, d'un grand nombre de différentes combinaisons, mais le détail en meneroit trop loin. Dans la Maison de Savoye, de la naissance du Roy de Sardaigne Charles-Emanuel en 1701. à celle de Humbert I. mort dans un âge avancé en 1048. il y a plus de sept cens ans, on compte vingt-une générations, & chacune aura plus de trente-trois ans.

La Maison d'Autriche, à compter depuis la naissance de Rodolphe d'Hapsbourg en 1218. jusqu'à celle de l'Empereur Charles-François né l'an 1687. contient trente-trois générations pendant quatre cens soixante-neuf ans. Ce sont trente-six ans pour chaque génération.

Philippe V. actuellement régnant en Espagne, continue la Maison des Rois de Castille. De la naissance d'Alfonse VI. le premier de cette Maison dont la naissance soit connue avec certitude, ou de l'an 1027. à l'an 1713. naissance de Dom Ferdinand Prince des Asturies, l'intervalle est de six cens quatre-vingt-six ans. Le nombre des générations est de vingt-trois, mais à cause des trois générations féminines, il faut le réduire à vingt-une & demie, ce qui donne près de trente-deux ans par génération.

Si on considère la succession dans la branche d'Autriche, en faisant la même réduction pour les femmes, on aura vingt générations & un intervalle de six cens quatre-vingt-dix-huit ans. Ce sont trente-deux ans neuf mois pour chaque génération.

L'ancienne famille des Comtes de Flandre subsiste, de même que celle des Rois de Castille, dans les descendans par femmes; réduisant les générations féminines aux masculines, la durée moyenne des générations sera de trente-trois ans onze mois dans la branche d'Autriche, & de trente-un ans

Hist. Tome XIV.

C

trois mois ou trente-deux ans quatre mois dans les deux branches de la Maison de France.

La durée moyenne entre les vingt-deux durées que l'on vient de voir, est de trente-trois ans & dix mois, ce qui surpasse de plus de six mois la durée des familles particulières; donc nous ne trouvons rien dans nos familles royales d'Occident, qui ne confirme la règle ancienne pour la durée des générations. C'est la conséquence que M. Fréret tire de cet examen.

Dans les familles des Princes de l'Orient les générations sont plus courtes, à cause que la Religion Mahométane fait marier les Princes de meilleure heure dans ces familles. Les considérations politiques n'entrent pour rien dans les alliances, & où l'on n'a aucun égard à la condition des meres, rien ne peut retarder le mariage des fils du Souverain. La succession des Caliphes donne des générations de vingt-neuf ans dans la famille des Ommiades, de vingt-neuf ans quatre mois dans la branche des Mervanides, de vingt-huit ans trois mois dans celle des Abassides. Dans une branche des Mervanides où la succession s'est continuée par des cadets, les générations sont de trente-huit ans.

Dans la famille des Alides, de laquelle les derniers Rois de Perse se prétendent sortis, à compter depuis *Abdoul-Moutalib* ayeul de Mahomet, jusqu'à *Hassan-Askeri* le dernier des Imams, les générations sont de vingt-huit ans neuf mois. Schah-Ismael-Sefi fondateur du royaume de Perse, né en 1487. étoit le trente-troisième depuis *Abdoul-Moutalib*. La durée des générations est de trente ans dix mois. Depuis *Ismael-Sefi* les générations sont plus courtes. De sa naissance à celle du jeune *Mirza* placé en 1732. sur le throne de Perse, il y a dix générations de vingt-quatre ans & demi chacune; d'*Abdoul-Moutalib* à ce même *Mirza*, il y a quarante-trois générations d'un peu plus de vingt-neuf ans.

Suivant l'histoire des Tatars composée par *Aboulgafican*, les générations dans la branche des *Usbecs* issus de *Genghiscan*, seroient seulement de vingt-sept ans & sept mois. Dans la

famille des Mogols de l'Inde, depuis Timour jusqu'à Orangzeb, les générations sont plus longues, & de trente-un ans. Dans celle des Othmanides ou Sultans des Turcs elles sont plus courtes, & seulement de vingt-six ans & demi.

A la Chine les générations sont de trente-deux ans dans la famille de Confucius, en comptant depuis ce Philosophe jusqu'à son soixante-huitième descendant. Dans les familles Impériales dont la chronologie est constante, les générations sont de vingt-sept ans, de trente ans, de trente-un ans cinq mois, & même de quarante-un ans neuf mois. Au Japon, dans la famille du Dairi ou *Micaddo* Empereur ecclésiastique, rejetant les tems douteux, la durée des générations est de vingt-sept ans neuf mois. Si on vouloit remonter jusqu'aux tems moins assurés, la durée des générations seroit de quarante ans. Dans le nouveau Monde, la suite des Rois du Mexique est la seule dont on puisse déterminer les générations; elles sont de trente ans dix mois, & dans la famille des descendants de Montezuma par femmes, de trente-trois ans.

Le principal usage que l'on peut faire des générations dans la chronologie, tombe sur l'Histoire ancienne, & c'est la durée des anciennes familles royales qu'il importe le plus d'éclaircir, comme M. Fréret a soin de le faire remarquer. Les Rois de Perse successeurs de Cyrus, n'en descendoient que par femmes. De la naissance de Cyrus, mort âgé de soixante-onze ans l'an 530. à la naissance de Darius-Codomanus mort en 331. âgé de cinquante ans, il y a deux cens vingt ans & six générations & demie, à cause de celle d'Atossa fille de Cyrus, mariée à Darius fils d'Hystaspes, ce qui donne à chacune trente-trois ans de durée.

Entre les successeurs d'Alexandre, auxquels M. Fréret a cru devoir se borner, parce que leur chronologie n'est sujette à aucune dispute, les Rois de Macédoine étoient issus d'Antigonus né l'an 381. De cette année à l'an 237. naissance de Philippe pere de Persée, il y a cent cinquante-trois ans & quatre générations, c'est pour chacune trente-huit ans trois mois.

20 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

Dans la famille des Ptolémées Rois d'Égypte, de la naissance de Soter fils de Lagus, en 362. à celle du dernier des Ptolémées second mari de la fameuse Cléopâtre, en l'an 56. il y a trois cens six ans & huit générations. Ce sont trente-huit ans & trois mois pour chacune, mais c'est que la succession n'est pas continuée par les aînés.

Les générations sont plus courtes dans la famille des Séleucides Rois de Syrie. De la naissance du premier Seleucus en 358. avant J. C. à celle d'Antiochus-Grypus l'an 141. il y a deux cens dix-sept ans & huit générations; c'est pour chacune seulement vingt-sept ans & quelques mois. La moyenne durée entre ces quatre sera de plus de trente-quatre ans.

Quoique la détermination des durées chronologiques par celle des générations soit conjecturale, on voit, conclut M. Fréret, que dans les occasions où l'on n'a point d'autres secours, on peut l'employer sans crainte de tomber dans une erreur considérable, & qu'à cet égard il n'y a point de différence entre les familles souveraines & les familles particulières. Il faudra cependant faire quelque attention au climat & aux mœurs des peuples dont on voudra déterminer la chronologie par cette méthode.



OBSERVATIONS GÉNÉRALES

*Sur les Statues des Anciens, particulièrement des Grecs
& des Romains.*

QUOIQUE les Grecs & les Latins ayent eu des termes différens pour présenter à l'esprit l'idée que nous avons du nom de Statues, ils n'en ont affecté spécialement aucun qui distinguât les statues des Dieux ou des Héros de celles des hommes ou des animaux, & des choses inanimées. Les Grecs ont employé les termes εἰκόνες, αἰδριαῖντες, ἀγάλματα, ὀπίστηματα, βρεῖτα, ξόανα, comme les Latins ceux de *Statua*, *Imagines*, *Signa*, *Simulachra*, *Sculptilia*.

M. Blanchard donnant à l'Académie une Dissertation sur En 1740.
les Statues des Grecs & des Romains, ne crut pas devoir s'arrêter à discuter les origines de ces synonymes, jugeant qu'elles se présentoient d'elles-mêmes, ou peut-être parce que, quoique quelques-unes d'entr'elles paroissent établir des distinctions, cependant aucun Auteur n'a été constamment attaché à les suivre.

Il entre donc en matière par quelques réflexions sur la défense que Dieu fit à son Peuple de se tailler aucune image qui pût devenir l'objet de son culte. Il remarque d'abord que cette défense a donné occasion à quelques Interprètes des Livres Saints, de penser que les Juifs ne connoissoient ou ne cultivoient point les arts qui pouvoient conduire à cette prévarication ; mais que Joséphe ne comprend dans cette loy que la défense d'adorer aucune image taillée, & que les Chérubins qui couvroient l'Arche de leurs aîles, de même que les Bœufs qui servoient de base à la Mer d'airain qui étoit dans le Temple, appuyent le sentiment de Joséphe, & modifient la défense que Dieu avoit faite sur cet article.

On sçait que Nemrod pour se consoler de la mort de son fils, en avoit fait faire une représentation. Cédrenus, sans

autre garant que la foi de ses récits historiques, fait remonter l'origine de la Statuaire, & par conséquent de l'Idolatrie, à Sarug l'un des descendans d'Abraham; & de là seront venues à Laban par Tharé, les Idoles que Rachel vola à son pere, & que Jacob fit mettre en terre, pour ôter à sa femme l'occasion de communiquer à des créatures ou aux ouvrages des hommes, une gloire qui ne devoit être réservée qu'à Dieu seul.

Les livres qui composent l'Ancien Testament, & même ceux du Nouveau, mais sur-tout les livres des Prophètes, font souvent mention de cette défense pour prévenir l'idolatrie: *A qui m'avez-vous fait ressembler, dit Isaïe, avec qui m'avez-vous mis en comparaison! Levez vos yeux au Ciel, & vous y verrez les caractères de celui qui a créé tout ce qui vous environne.*

Cap. III. Nous lisons dans le Prophète Daniel la pompe de l'érection de la Statue de Nabuchodonosor, l'édit par lequel ce Prince ordonna que tous les sujets de son Empire eussent à l'adorer, la peine qu'il en porta & la pénitence qu'il en fit; & pour remonter plus haut encore, la promptitude des Israélites à élever le Veau d'or & le Serpent d'airain, sont des preuves incontestables que ce peuple avoit exercé en Égypte les arts de la Plastique & de la Statuaire. Les Philistins mêmes, par le conseil de leurs Prêtres, ont conservé des monumens de la punition de Dieu sur eux, pour avoir osé enlever l'Arche du Seigneur qu'ils gardèrent sept mois, pendant lesquels ils furent frappés de différens fléaux dont le souvenir a été perpétué par le dépôt des symboles de ces fléaux renfermez dans le Coffre d'or qu'ils renvoyèrent avec l'Arche. Presque tous les Peres ont rapporté l'origine de l'Idolatrie aux représentations qui, dans leur origine, n'avoient été faites que pour la consolation de ceux qui avoient été privez de quelques personnes qui leur étoient chères; ils croyoient que ces ressemblances tenoient quelque chose de l'original.

Lib. I. Diodore de Sicile dit que les Égyptiens ayant levé les yeux au Ciel, avoient été frappés d'une si grande admiration en observant le mouvement régulier du Soleil & de la Lune, ainsi que des autres Astres, qu'ils les avoient regardez comme

des Etres éternels, & comme les premières Divinités auxquelles ils se croyoient redevables de toute la douceur de leur vie. Ils bâtirent des temples à leur honneur, & à l'entrée de ces temples ils posoient des figures de Sphinx, pour désigner les mystères impénétrables qui s'y célébroient. Ils mettoient aussi au dedans de ces édifices sacrés des statues de lions, à cause de l'entrée du Soleil dans le Signe du Lion au tems des débordemens du Nil, principe de la fertilité des terres dans toute l'étendue de cette inondation.

Ce fut dans la même vûe, c'est-à-dire, par un sentiment de reconnoissance, qu'ils consacrerent la mémoire de quelques-uns de leurs Princes & des hommes illustres qui s'étoient signalez en travaillant à établir le repos & la gloire de leurs sujets ou de leur patrie.

La fin que l'on se proposa d'abord dans les figures que l'on fit pour conserver la mémoire de quelque bienfait signalé, ne fut que le symbole de quelqu'attribut divin; mais les Prêtres négligèrent d'instruire le peuple, & leur avarice tira parti de l'ignorance qui attribua & rendit à ces symboles le culte qui n'étoit dû qu'à la Divinité. Cette erreur populaire fomentée par les Ministres de la Religion, ne servit qu'à étendre leur crédit & leur fortune.

Osiris avoit appris au Peuple d'Egypte entraîné par le seul jugement des sens, l'art de cultiver la terre; pour conserver la mémoire d'un si précieux bienfait, on l'honora sous la figure d'une genisse. Les Egyptiens allèrent plus loin; non contents, selon Hérodote, de dire que leurs peres avoient été les premiers fondateurs des temples, des autels & des représentations, ils sont tombez dans le cas que Cicéron reproche aux Epicuriens: Il reste, dit-il, à considérer quelle est la nature des Dieux, & dans cette recherche rien n'est plus difficile que de détacher son esprit de l'illusion des yeux. Cette difficulté a déterminé les ignorans, & les Epicuriens qui en cette partie ressembloient aux ignorans, à ne pouvoir penser aux Dieux sans les revêtir d'une forme humaine. Ce même Peuple dont on se moque, dit encore Cicéron, n'a

*Lib. 2. de nat.
Deor. pag. 704*

Lib. 1. ibid.

consacré aucun des animaux, que ceux dont il tiroit quelque utilité, comme les Ibis qui détruisoient une grande partie des serpens dont le pays étoit infesté, & qui le garantissoient de la peste que la corruption de ces animaux auroit apportée en Egypte. Ils n'en consacroient aucun, dit Hérodote, s'ils n'y trouvoient pas quelque rapport avec l'idée qu'ils s'étoient formée de la Divinité. Ils en rendoient une raison tirée de leurs fables. Ils disoient que ceux des Dieux qui avoient été maltraitez dans la guerre contre les Géans, s'étoient retirez en Egypte, & que ne s'y croyant pas encore en sûreté, ils s'étoient cachez dans les corps de différens animaux.

En partant de ce principe, tout le monde sçait le progrès que le Polythéisme a fait chez les Grecs instruits par les Egyptiens, qui étoient en réputation d'être sages & très-habiles, & ensuite chez les Romains, qui firent chercher partout l'image de la Déesse Cybèle, & la firent venir à Rome, parce que les oracles des Sibylles les avertirent que sans sa présence ils ne pourroient jamais éloigner Annibal de Rome. Après qu'ils eurent subjugué les Grecs, sous quelles figures & avec quels attributs ne caractérisèrent-ils pas les Divinités qu'ils adoptèrent? Ils leur élevèrent des temples superbes, & pour rendre leurs statues plus parfaites, ils condamnoient à l'amende les Statuaires qui s'étoient chargez de les faire, s'ils péchoient en quelque chose contre les règles de leur art, & contre l'attente de ceux qui les employoient.

Ce fut par une semblable délicatesse qu'Alexandre défendit qu'aucun autre qu'Apelle entreprît de le peindre, qu'aucun autre que Pyrgotèle osât graver son portrait, & que Lysippe seul eut la permission de le représenter en bronze.

Rien à la vérité de plus juste que le tribut d'actions de grâces que l'on rend à la Divinité pour les biens continuels que l'homme en reçoit; mais plus d'un Philosophe a demandé s'il étoit à propos de faire entrer les statues dans le culte qui lui est dû. Le peuple est peu instruit, il ne sçait pas s'élever au-dessus des sens, mettant l'accessoire à la place du principal, il cherche à s'acquitter aisément, & la dépravation l'entraîne dans

dans des excès. Elïen rapporte qu'un jeune Athénien devint amoureux de la statue de la Bonne-fortune qui étoit dans le Prytanée; les vœux fréquens qu'il lui présentoit, l'échauffèrent à un tel point, qu'après avoir trouvé des raisons pour s'élever au dessus de l'indécence de sa passion, il entra au Sénat, & offrit une grande somme pour faire l'acquisition de la statue: on le refusa, il orna cette statue avec toute la magnificence qui pouvoit être permise à un particulier, lui fit un sacrifice & se donna la mort.

Pline^a, Valère-Maxime^b, Athénée^c, Plutarque^d, Clément d'Alexandrie^e, Arnobe^f, sont remplis des exemples de ces foiblesses pour les statues de Vénus à Gnide & dans l'Isle de Cypre.

Après les Dieux, l'honneur des statues fut communiqué aux Héros, ces hommes singuliers que leur valeur élevoit au dessus des autres, & qui par des services éclatans s'étoient rendus vénérables à leur siècle.

Quelques-uns ont reçu ces honneurs pendant leur vie, & d'autres les ayant refusez, les ont mérités après leur mort, par un motif de reconnoissance encore moins équivoque. Tel fut Scipion à qui Rome ne rendit cet éclatant témoignage de son estime, que quand il ne fut plus en état de s'y opposer lui-même. Étant Censeur, il avoit fait abattre toutes les statues que les particuliers s'étoient érigées dans la place publique, à moins qu'ils n'eussent été autorisez à le faire par un décret du Sénat; & Caton aima mieux que l'on demandât pourquoi on ne lui en avoit point élevé, que si on pouvoit demander à quel titre on lui avoit fait cet honneur-là.

Suétone dit qu'Auguste déclara par un édit que les statues qu'il avoit fait élever à l'honneur des grands hommes de toutes les nations, ne l'avoient été que pour lui servir d'exemple, de même qu'aux Princes ses successeurs, & afin que les citoyens en desirassent de semblables. Mais quelques-uns de ces Princes en étoient souvent plus redevables à la crainte de leurs sujets qu'à leur propre mérite; & sentant bien qu'ils n'avoient rien de semblable à espérer après leur mort, ils se

Hist. Tome XIV.

D.

^a Lib. XXXVI.

^b VIII. II.

^c Lib. VIII.

^d Gryllo.

^e Admon. ad

Gent.

^f Adv. Gent.

Annel. Vict.
pag. 68.

hâtoient de se faire rendre par force ou par complaisance, un hommage qui n'étoit dû qu'à la vertu. Apollonius entrant dans Babylone, fut arrêté pour adorer l'image du Roy; les Envoyés de Rome étoient seuls dispensés de cette marque de respect, en considération de la majesté de l'Empire & de l'alliance des Rois de Perse avec les Romains.

Les statues, comme les temples, faisoient une partie considérable des apothéoses dont il est si souvent parlé dans les Auteurs de l'Histoire Auguste; on y trouve un grand détail des cérémonies essentielles qui se pratiquoient en ces occasions, & de tout ce que la flatterie y ajoûta pour plaire davantage aux vivans, dans des honneurs assez légèrement décernés aux défunts. Les Romains étoient si scrupuleux dans ces dédicaces de temples ou de statues, qu'ils les auroient recommandées, s'ils s'étoient aperçus qu'un seul mot ou même une seule syllabe y eût été omise; & Pline observe que le Pontife Métellus qui étoit bégue, se prépara pendant six mois à prononcer le nom de la Déesse *Ops-opifera*, à laquelle on devoit dédier un temple.

*Ne verbo vel
syllaba cadant.
Lib. XI, 65.*

Nous avons déjà dit qu'on pouvoit voir dans Daniel les cérémonies qui furent pratiquées à l'érection de la statue de *Lib. IV.* Nabuchodonosor; on peut voir de même dans Hérodien ce qui se pratiquoit aux apothéoses des Empereurs parmi les Romains.

Les Législateurs ont été honorez de statues dans presque tous les États; quelques hommes illustres ont partagé avec eux cet honneur, mais d'autres se défiant de la reconnoissance & de l'estime publique, n'attendirent pas qu'on le leur accordât; ils s'élevèrent eux-mêmes des statues à leurs frais, & c'est peut-être à cette liberté que l'on doit les réglemens qui défendirent d'en ériger sans l'aveu des Censeurs. Mais ces ordonnances ne s'étendoient pas sur les statues que les personnes de quelque considération faisoient poser pour l'ornement de leurs maisons de campagne, où quelquefois à côté des leurs, ils en élevoient pour des esclaves dont les services leur avoient été agréables, ce qui n'étoit pas permis à la ville, du moins pour les esclaves.

Valère-Maxime dit qu'une statue de Sémiramis la représentoit au même état où elle se trouvoit lorsqu'on lui vint dire que les habitans de Babylone s'étoient révoltez; elle étoit à sa toilette, n'ayant qu'un côté de ses cheveux relevé, & s'étant présentée en cet état à son peuple, il rentra aussi-tôt dans le devoir. *Lib. IX. 3.*

Cornélius-Népos dans la vie de Chabrias, rapporte que les Athéniens qui honoroient d'une statue les Athlètes victorieux à quelque Jeu de la Grece, le faisoient représenter appuyé sur un genou, couvert de son bouclier, la lance en arrêt, parce que Chabrias avoit ordonné à ses soldats de se mettre dans cette attitude pour recevoir l'attaque des soldats d'Agésilaüs, qui furent défaits. Ces mêmes Athéniens élevèrent à Bérose, qui a vécu du tems d'Alexandre & non au tems de Moÿse, ainsi que l'établit Eusèbe, une statue dont la langue étoit dorée, & qui fut posée dans le lieu des exercices publics, par estime pour ses écrits & pour ses observations astronomiques. *Cornel. Nepos. Prop. Ev. X.*

Pline dit que Lucius Minucius Augurinus qui s'opposa aux desseins ambitieux de Mélius, & qui de l'état de Sénateur où il étoit né, passa à celui de Plébéien pour pouvoir être Tribun du Peuple, ayant rétabli l'abondance à Rome, fut honoré d'une statue à la porte *Trigemina*, & Patin rapporte la Médaille qui le représente comme il l'étoit dans cette statue, tenant en sa main deux épis, symbole de l'abondance. *Lib. XVIII. 4. Pag. 179.*

Les femmes même qui avoient rendu quelque service à la République, furent associées à la prérogative d'avoir des statues. On ordonna une statue équestre à Clélia, quand elle se fut échappée des mains de Porfenna qui la gardoit en otage. La Vestale Suffétia eut par un décret du Sénat, la permission de choisir le lieu qui lui plairoit, pour poser la statue qui lui fut décernée en reconnaissance de quelques terres dont elle fit présent à la ville de Rome, & Denys d'Halicarnasse en rapporte quelques autres exemples. *Pag. 419.*

Quand le Sénat ordonnoit une statue, il chargeoit les Entrepreneurs des ouvrages publics de prendre au trésor de la République de quoi fournir à la dépense qui convenoit.

D ij

Il y avoit un terme fixé pour l'exécution de cet ordre, & des officiers préposés pour y tenir la main.

En accordant la permission, ou le droit d'élever des statues, le Sénat en déterminoit le lieu, avec un terrain de cinq pieds d'étendue autour de la base, pour donner à la famille de ceux à qui il avoit fait cette faveur, plus de commodité pour assister aux spectacles qui se donnoient dans les places publiques avant que l'on eût bâti les Amphithéâtres & les Cirques. La concession du lieu étoit proportionnée à la dignité de celui que l'on vouloit honorer, & à l'action qui lui procuroit l'avantage d'avoir une statue par autorité publique.

*Alex. gen. dies
IV. 1030.*

Quelques-unes étoient placées dans les temples, ou dans la salle où le Sénat s'assembloit, d'autres dans la place de la Tribune aux Harangues, dans les lieux les plus éminens de la ville, dans les carrefours, dans les bains publics, sous les portiques destinez à la promenade, à l'entrée des aqueducs, sur les ponts; & avec le tems il s'en trouva un si grand nombre, que c'étoit un peuple de pierres ou de marbre: par-tout, dit Cicéron, on les honoroit en brûlant de l'encens devant ces représentations; on y portoit des offrandes, on y allumoit des cierges; & comme on en posoit, selon les occurrences, à l'occasion de quelque action singulière, dans des lieux moins fréquentés, il y avoit des officiers chargés du soin de les faire garder; ces officiers sont appelez dans le Droit Romain, *Comites, Curatores Statuarum & Tutelarii*.

Les lieux destinez à la représentation des Comédies & des Tragédies, étoient accordez pour élever des statues à ces fameux Acteurs qui faisoient les délices du Peuple; les Auteurs des Pièces de théâtre qui avoient été bien reçues, n'y avoient pas moins de droit, mais le plus souvent on les plaçoit dans les Bibliothèques, sur-tout depuis que Pollion en eut ouvert de publiques.

Mithridate fils du Perse Rhodabase, consacra aux Muses une statue de Platon, que Silanion fameux Sculpteur d'Athènes avoit faite. Cet artisan s'étoit formé de lui-même par son heureux naturel; ce fut lui qui donna les grands principes de

la Peinture à Zeuxis si fameux dans cet art, & ceux de la Statuaire à Apollodore; il fondit même la statue de ce dernier en bronze, & cet Elève devint si habile & si délicat dans les jugemens qu'il portoit sur ses propres ouvrages, qu'il fut regardé comme un insensé & en porta le surnom, parce qu'il en brisa beaucoup qui, tout excellens qu'ils parussent aux yeux des connoisseurs, ne satisfaisoient pas son goût.

Plin. XXXIV.

On ordonnoit quelquefois des statues pour faire passer à la postérité la punition de quelque trahison ou de quelque crime contre l'Etat; on les posoit couchées par terre & sans base, pour les tenir à la portée des insultes dont parle Juvenal.

Sat. VI. vers.

131.

Il n'y avoit aucun réglemant fixe sur la hauteur des statues. Il paroît que celles de trois pieds ont été assez long-tems du goût des Romains, ainsi que chez les Grecs, pour les vainqueurs aux Jeux Olympiques. Lucien nous fait observer seulement à l'occasion de ceux qui avoient été couronnez trois fois à ces Jeux, que leurs statues étoient mesurées avec une grande précision sur leur taille naturelle, & que les Hellanodiques qui en avoient le soin, étoient plus occupez à n'excéder point leur taille, qu'à observer religieusement les règles établies pour juger de l'adresse & de l'habileté de ceux qui méritoient d'être couronnez.

De Imag.

Pline & quelques autres Historiens, se sont fort étendus sur la description des statues colossales. Adrien en fit élever une à l'honneur de Jupiter-Olympien, qui peut entrer en comparaison avec le fameux Colosse de Rhodes. Il y en avoit quelquefois d'une grandeur si énorme, que ne pouvant être travaillées à un seul & même atelier, on en traçoit les proportions à différens ouvriers si exacts, que quand ils rendoient les parties dont ils avoient été chargez séparément, elles se rapportoient avec tant de justesse, qu'en les rejoignant elles composoient un tout si bien assorti, qu'il sembloit être du même bloc & de la même main.

*Lib. XXXIV.
& XXXV.*

Solin remarque que Dédale fut le premier qui imagina de donner aux statues l'attitude naturelle d'une personne qui

30 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
marche; avant lui elles avoient les pieds joints, & on les
appelloit chez les Romains *Compernes*.

Les statues assises étoient communément employées pour
représenter les Dieux & les Déeses, comme un symbole du
repos dont ils jouissoient. On représentoit de même les pre-
miers Magistrats, pour exprimer la situation tranquille de
leur ame dans l'examen & la discussion des affaires.

Quant à la matière dont elles étoient composées, il y a
apparence que l'argille, comme la plus maniable & la plus
susceptible de formes arbitraires, y fut d'abord employée.
Après lui avoir donné la figure qui convenoit au dessein,
l'ouvrier la laissoit durcir au soleil ou la faisoit sécher au feu
pour lui donner plus de consistance, & la mettre en état de
résister plus long-tems aux injures de l'air; peut-être même
que l'incrustation de quelque matière plus dure pour la pré-
server d'altération, conduisit ceux qui inventèrent l'art de
fondre les métaux, à se servir de l'argille pour la composition
des moules.

Le bois fut ensuite mis en œuvre, comme plus traitable
que la pierre ou les métaux, & on a reproché aux Romains
sommptueux en statues, de n'avoir eu assez long-tems que des
Dieux de bois grossièrement taillez, dans la plus grande partie
de leurs temples, même après que les Sculpteurs eurent assu-
jetti la pierre & le marbre.

Les statues des Dieux se faisoient souvent, par préférence,
d'un certain bois plutôt que d'un autre. Priape fut d'abord de
bois de figuier pour le jardinier qui imploroit son assistance
contre ceux qui voloient ses fruits; le vigneron voulut que
son Bacchus fût de bois de vigne, & l'on employoit celui
d'olivier pour les statues de Minerve: Mercure, en sa qualité
de Dieu des sciences, ne se tailloit pas de tout bois, sur-tout
pour être joint à Minerve par les Hermathenes, & à Hercule
par les Herméracles.

Turfch. 82. Hérodote rapporte que les Epidauriens réduits à la dernière
misère par la stérilité de leurs terres, envoyèrent consulter

l'Oracle de Delphes, qui leur répondit que le remède à leurs maux étoit attaché à l'érection de deux statues à l'honneur des Déeses *Damia & Auxesia*, en les faisant tailler d'olivier franc. Comme le seul territoire d'Athènes nourrissoit de ces sortes d'arbres, ils envoyèrent en demander; on leur en promit, sous la condition que tous les ans à certain jour les Epidauriens députeroient quelques-uns de leurs citoyens pour faire à Athènes des sacrifices à Minerve & à Erechthée. Après quelques années, cette servitude déplut aux Epidauriens qui voulurent s'en affranchir, & on leur déclara la guerre.

Il paroît en examinant le nom de ces deux Divinités peu connues, que ce n'étoit qu'un avertissement de l'Oracle pour engager les Epidauriens à donner plus de soin qu'ils n'en donnoient à la culture de leurs terres.

Pausanias fait mention de quelques statues de bois qui avoient le visage, les mains & les pieds de marbre, d'autres de bois doré & peint, avec le visage, les pieds & les mains incrustez d'ivoire.

*Achaic. 557.
Arcad. 592.
649.*

Le même Pausanias dit que Théodore de Samos fut le premier qui découvrit l'art de fondre le fer, & que Tifagoras fut le premier qui en fit usage pour fondre plusieurs statues; mais ce métal est trop poreux, & par-là trop susceptible de la rouille pour avoir été long-tems mis en œuvre, sur-tout pour être exposé en plein air ou dans des lieux humides. Le cuivre qui devint bronze par son alliage avec l'étain ou le plomb, de douze jusqu'à vingt-cinq livres par cent, a une consistance bien plus fusile, & se trouve moins sujet à l'altération.

*Lacon. 237.
Phocic. 841.*

Pline fait mention d'une loy publiée à la réquisition de Marius Gratidianus, sur l'alliage convenable à la fabrique de la monnoye courante, pour empêcher qu'elle ne s'altérât trop par le frottement. Il ajoûte que cette loy fut si agréablement reçue de tout le peuple, que pour lui en marquer sa reconnaissance il fit élever des statues en son honneur dans la plus grande partie des rues de Rome.

Lib. xxxiii.

L'or & l'argent ont encore été employez pour les statues,

Lib. II. 5. il ne faut qu'ouvrir Pausanias pour en trouver de fréquens exemples ; mais Valère-Maxime observe que ni à Rome, ni en aucun autre endroit de l'Italie, on n'avoit vû de statue d'or avant que Glabrien en exposât une équestre pour Marcus Acilius Glabrien son pere dans le temple de la Piété, après la défaite d'Antiochus le Grand aux Thermopyles.

Les magistrats élus à Athènes, lors de leur installation, faisoient serment à l'entrée de la galerie du Roy, qu'ils seroient exacts observateurs des loix, & qu'ils ne recevroient aucuns présens pour l'administration de la justice, sous peine de faire élever à leurs dépens une statue d'or d'un certain poids. L'ivoire entroit encore dans la fabrique des statues.

Ph. 182. M. Blanchard ne parle point des statues magiques qui se faisoient avec de la cire, pour être plus susceptibles des maléfices, mais il remarque que le bois de buis comme le plus compact, étoit employé dans les secrets de la magie. Photius dans l'extrait des *xxii.* livres des histoires d'Olympiodore, fait mention d'une statue élevée à Reggio, qui avoit la vertu d'arrêter les feux du mont Etna, & qui empêchoit les Barbares de venir désoler les côtes.

Pline & beaucoup d'historiens ont parlé de la statue artificielle de Memnon, qui retentissoit tous les matins au lever du soleil, & dont les débris, à ce que disent quelques auteurs, rendent encore au lever du soleil, un son semblable à celui des cordes d'un instrument, lorsqu'elles viennent à se casser.

Liv. 124. Les Perses n'élevoient aucune statue à leurs Dieux, & Xerxès détruisit toutes celles qui se trouvèrent sur sa route dans son expédition en Grece, ainsi que le rapporte Hérodote.

Chez les Grecs les statues étoient ordinairement nues, à l'exception de celle de Lucine qu'on couvroit jusqu'aux pieds. Elles étoient voilées d'une draperie proportionnée aux différens états chez les Romains. Diogène de Laërce rapporte cependant d'après Hippobotus, que la statue d'Empédocles qui étoit à Grégenti, étoit habillée, mais que celle que les Romains lui avoient élevée, & qu'ils avoient placée à la porte du Sénat, étoit nue. Néanthes de Cyzique dit

dit qu'après la mort de Méton, les habitans d'Acragas s'étant révoltés, Empédocle appaisa la sédition, & conseilla à ses citoyens de se réduire au gouvernement républicain, & qu'ayant fait de grandes libéralités au peuple, & doté les filles qui faute de bien, ne trouvoient pas à se marier, il avoit couvert de pourpre la statue qu'on avoit fait dresser à son honneur, & y avoit fait rapporter une cuirasse dorée, & d'autres ornemens qui furent pillés par les soldats Romains, quand ils s'emparèrent de la ville.

Pline établit la différence des statues Grecques & Romaines *Lib. xxxiv.* en ces termes: *Græca res est nihil velare; at contra, Romana & militaris thoracas addere.*

Les Romains vainqueurs & maîtres de la Terre embellirent leur ville des plus fameuses statues. Métrodore de Scepsis dit que les Volsciniens furent attaqués par les Romains, sans autre motif que celui de s'emparer de deux mille statues qui servoient à l'ornement de leur ville. Mummius en enleva un grand nombre de l'Achaïe, Lucullus du Pont, Antoine d'Ephèse, Néron fit emporter toutes celles qui étoient à Olympie, Caton fit transporter de Cypre à Rome celle de Zénon, qu'il ne voulut pas vendre par considération pour le mérite de ce Philosophe. Dion de Pruse & Synésius disent *Orat. xxx. de regno.* que les enfans se moquoient des statues qui avoient sur leurs têtes des espèces de chapeaux à la façon dont les portoient les Lacédémoniens, & Érotien les appelle *σπερίσματα σιάς χέειν πεποιημένα.*

Il étoit ordinaire de poser des statues sur les tombeaux. Festus Pompéius rapporte qu'on trouvoit près de la porte Romaine un lieu appelé *Statuar Cincia*, à cause du grand nombre de statues qui étoient en ce lieu-là sur les sépultures de la famille Cincia.

Les loix d'Athènes alloient au devant de la somptuosité excessive des tombeaux. Il n'étoit permis d'y faire travailler *Cic. de Legib. II.* que pendant trois jours, & par dix ouvriers seulement. Il étoit aussi défendu de poser des statues de Mercure au dessus des colonnes sépulcrales, & Démétrius de Phalère, à qui

Hist. Tome XIV.

E

on avoit élevé plus de trois cens statues dans la seule ville d'Athenes, avoit réduit la hauteur des colonnes ou des pyramides sépulcrales à trois coudées.

Lucien dans le Dialogue intitulé *Philopseudes* ou l'*Incrédule*, fait mention d'une statue qui avoit la vertu de guérir la fièvre, & dont les genoux étoient chargez des marques de la reconnaissance de ceux qui en avoient obtenu quelque soulagement, & il rapporte tout de suite la punition d'un malheureux qui avoit volé le petit trésor de cette statue.

*Concil. Decr.
pag. 714*

Le même Lucien dit encore ailleurs que la statue de Polydamas à Olympie & celle de Théagène à Thafos, étoient en grande vénération, & il se moque de celles qu'on prétendoit qui suioient, qui se remuoient & qui rendoient des oracles.

La statue d'Horatius Cocles ayant été frappée de la foudre, les Romains firent venir des Aruspices d'Etrurie, pour les consulter sur la manière dont on devoit expier un tel prodige; ils conseillèrent de la placer dans un endroit de la ville où les rayons du soleil ne pénétraissent jamais : on sentit la malignité de ce conseil, on en tira l'aveu, & on la punit de mort.

*Tacit. Ann. 1.
Sueton. in Tib.*

Granius Marcellus s'étant avisé d'enlever la tête d'une statue d'Auguste pour la placer sur celle de Tibère, l'affaire fut portée au Sénat, & il fut condamné à mort, comme ayant voulu reprocher à Auguste son gouvernement tyrannique; car, selon la remarque de Saint Jérôme sur le chapitre 1 v. d'Abacuc, on traitoit ainsi les statues érigées aux Tyrans, lorsque la crainte de leur déplaire étoit dissipée.

Il n'étoit pas permis à un maître de maltraiter son esclave qui s'étoit réfugié auprès de la statue d'un Empereur, & du tems de Tibère c'étoit une espèce de crime que d'avoir seulement changé de robe devant une statue. L'Empereur Claude fit ôter celle d'Auguste de la place publique où l'on exécutoit les coupables condamnez, pour ne la point profaner par un pareil spectacle.

Pag. 633.

Pausanias dit que c'étoit une affaire capitale que de voler une statue ou de l'ôter de sa place. Il nous a conservé l'histoire de Théagène fils de Timosthène Prêtre d'Hercule à Thafos.

Dans son enfance il étoit d'une si grande force, qu'à l'âge de neuf ans revenant du lieu où il alloit faire ses exercices, il enleva, dit-il, une statue d'airain; il fut arrêté, & on ne fit grâce à son âge qu'à condition qu'il la replaceroit, ce qu'il exécuta dans le moment. Il remporta jusqu'à quatorze cens prix en différens Jeux de la Grece, si nous en croyons le texte Grec du même Pausanias; car le Traducteur qui les a réduits à quatre cens, ne s'y est déterminé que par le motif d'une plus grande vraisemblance. Un de ses concurrens qui l'avoit trop souvent rencontré en son chemin pendant qu'il vivoit, avoit passé de la jalousie à une haine si forte contre lui, qu'il alloit toutes les nuits charger de coups de fouets la statue de ce vainqueur; & cette statue étant tombée sur celui qui la traitoit si indignement, l'écrasa. Ses enfans demandèrent en justice vengeance de la mort de leur pere, fondez sur la loy de Dracon, qui condamnoit à l'exil les choses même inanimées qui avoient occasionné la mort d'un homme. Les Thasiens ordonnèrent que la statue feroit précipitée dans la mer, mais ils en furent punis par la stérilité de leurs terres; ils envoyèrent à Delphes, l'Oracle leur conseilla de rappeler les exilés; on oublia la statue de Théagène, & la stérilité continua: nouvelle députation; l'Oracle rappella le souvenir de l'injure faite à Théagène. Des plongeurs tirèrent la statue de la mer, on la rétablit avec honneur. Elle fut depuis en très-grande vénération, & on imploroit son secours dans différentes maladies.

Le peuple marquoit au moins autant de fureur pour renverser les statues de ceux qui tomboient dans la disgrâce, qu'il avoit témoigné d'affection & de chaleur pour les élever lorsqu'ils étoient en faveur, ou qu'ils lui avoient rendu quelque service signalé. Les exemples de Démétrius de Phalère à Athenes, & de quelques Empereurs ou de Séjan à Rome, sont de bonnes preuves de l'inconstance du peuple dans ses affections.

Le Jurisconsulte Modestinus dit que les citoyens devoient être instruits qu'il faut détruire les statues de ceux qui sont

Lib. 4. ff. de penis.

exilez pour crime de lèze-majesté, ainsi les noms de Stilicon de Rufin, d'Eutrope, sont proscrits & déclarez infames dans le code Théodosien.

On profanoit les statues en les renversant par terre, en les couvrant de boue, en arrachant ou biffant les inscriptions, comme Pline le fait connoître dans le panégyrique de Trajan, & Suétone exprime avec bien de la force ce sentiment du Sénat lui-même à la mort de Domitien, en ces termes : *Contrà Senatus adeò letatus est, ut repleta certatim Curia non temperaret quin mortuum contumeliosissimo atque acerbissimo acclamationum genere laceraret, scalas etiam afferri, chyeosque & imagines ejus coram detrahi, & ibidem solo affligi juberet, novissimè eradendos ubique titulos, & abolendam omnem memoriam decerneret.*

Casaubon corrige dans ce passage *scalas afferri*, & substitue *scalis inferri*, comme si on eût eu dessein de le faire traîner *ad scalas Gemonias*, mais cela auroit emporté l'exhumation dont il n'est point parlé, & on sçait que la nourrice de Domitien avoit eu soin de faire porter son corps dans les tombeaux de la famille.

Lampridius dit que l'on fit les mêmes mouvemens après la mort de Commode, & Capitolin à celle de Maximin.

Off. l. l. 49.

Saint Ambroise remarque qu'on avoit condamné à l'exil ceux qui gardoient les statues des Tyrans, & que l'on avoit puni de mort quelques citoyens qui gardoient les représentations de Brutus & de Cassius, les meurtriers de César.

Théodose supprima toutes les cérémonies qui se pratiquoient à l'érection des statues, pour peu qu'elles parussent approcher d'un certain culte. Avant les loix qu'il publia sur ce sujet, tout le monde étoit obligé de faire des libations de vin, & de brûler de l'encens au pied des statues dont on célébroit la dédicace. L'histoire de l'Eglise fait souvent mention de Chrétiens punis pour avoir refusé de prendre part aux nourritures que l'on offroit pendant plusieurs jours devant ces statues.

Voilà le résultat des principales observations de M. Blanchard sur les statues des Anciens, & il n'est pas hors de propos.

de rappeler à ceux qui sur le simple titre, pourroient se persuader que c'est un sujet déjà épuisé, que nous n'avons guères sur cette matière que ce qui en est dit dans le xxiv.^e & dans le xxvi.^e livre de l'Histoire naturelle de Plin : que la dissertation de Figrélius de *statuis illustrium Romanorum*, ne doit être regardée que comme un commentaire de ces livres de Plin, par rapport à la partie qu'il a entrepris d'éclaircir : que le traité des statues de François Lémée, n'est qu'un extrait de Figrélius, qui n'a rien de singulier que ce qui concerne la statue de Louis XIV. élevée dans la place des Victoires. Il est vrai qu'on peut encore consulter le traité des statues de Callistrate, traduit par Vigenère à la fin des images des deux Philostrates, & les notes de ce traducteur; elles sont remplies d'érudition, mais elles ont particulièrement pour objet l'art de la Peinture & de la Statuaire dont il n'est point ici question.



T R A D U C T I O N

Du Dialogue de PLATON intitulé CRITON, avec des Remarques.

M l'Abbé Sallier qui peu à peu traduit en notre langue toutes les œuvres de Platon, communique aussi de tems en tems à l'Académie des morceaux de sa traduction, avec des remarques tant sur le fond de la doctrine contenue dans ces différens ouvrages, que sur le texte original d'après lequel il les a traduits.

Voici un des plus beaux & un des plus intéressans Dialogues de ce Philosophe, celui qu'il a intitulé CRITON, & où il nous représente Socrate dans la prison, qui sollicité, pressé par les motifs les plus capables de faire impression sur l'esprit des hommes, & sur-tout des hommes malheureux, de se soustraire par une fuite prompte & aisée au jugement inique que les Athéniens viennent de prononcer contre lui, prouve tranquillement à un ami empressé de le sauver, que la fuite qu'il lui propose les rendroit l'un & l'autre coupables envers les hommes & les Dieux, & le couvriroit personnellement d'une plus grande ignominie que la mort qui lui est destinée.

Nous allons d'abord donner la traduction entière du Dialogue, après quoi nous rapporterons les principales observations dont M. l'Abbé Sallier l'a accompagnée.

L E C R I T O N.

SOCRATE
dans la prison.

S O C R A T E.

D'où vient, Criton, que vous êtes ici de si bonne heure ?
N'est-il pas encore bien matin ?

C R I T O N :

Oui vraiment, Socrate.

SOCRATE.

Quelle heure est-il donc ?

CRITON.

Il n'est encore que la plus petite pointe du jour.

SOCRATE.

Je ne comprends pas comment le géolier a pu se résoudre à vous laisser entrer à l'heure qu'il est.

CRITON.

Je suis venu ici assez souvent pour avoir fait connoissance avec lui, & d'ailleurs il n'a pas lieu de se plaindre de mes fréquentes visites, elles ne sont pas toujours inutiles pour lui.

SOCRATE.

Ne faites-vous que d'arriver dans le moment, ou bien y a-t-il long-tems que vous attendez ?

CRITON.

Il y a assez long-tems que je suis ici.

SOCRATE.

Et vous ne m'avez pas éveillé sur le champ ? Pourquoi êtes vous demeuré-là sans mot dire ?

CRITON.

Je n'avois garde de vous éveiller, Socrate, & je voudrois bien pouvoir aussi goûter le sommeil, & n'être pas dans la douleur qui m'agite. Je suis même fort étonné de vous voir dormir avec autant de tranquillité que vous faites. J'avois pris mon parti de vous laisser jouir de la douceur du repos ; car je vous avoue que si par le passé, & si dans tout le cours de votre vie, votre bonheur m'a paru grand ; si c'est à vos mœurs & à votre caractère qu'il faut en faire honneur, dans le malheureux état où je vous vois aujourd'hui, sans trouble & sans altération, ce bonheur me paroît beaucoup plus grand.

S O C R A T E.

Il feroit bien indécent qu'à l'âge où je suis parvenu, je ne pusse envisager de sang froid la mort qui me menace de si près.

C R I T O N.

Combien d'autres, Socrate, aussi âgés que vous se laissent accabler à un semblable malheur ? Le grand âge ne leur épargne point l'agitation violente que cause la vûe d'une mort prochaine.

S O C R A T E.

Cela peut être. Mais sçachons ce qui vous amène si matin.

C R I T O N.

C'est une nouvelle bien fâcheuse, non pour vous, à ce qui me paroît, mais pour moi, pour tous vos amis ; c'est la nouvelle la plus accablante que je pusse apprendre.

S O C R A T E.

Quelle est-elle donc ? le vaisseau est-il arrivé de Délos ? n'ai-je plus que quelques momens à vivre ?

C R I T O N.

Il n'est pas encore arrivé, mais suivant le rapport de quelques personnes qui viennent de Sunium, & qui l'ont laissé-là, il y a apparence qu'il arrivera aujourd'hui, & que ce sera demain inmanquablement le dernier jour de votre vie.

S O C R A T E.

A la bonne heure, Criton, si c'est la volonté des Dieux, je ne sçaurois pourtant croire que ce vaisseau arrive aujourd'hui,

C R I T O N.

Par où le jugez-vous ?

S O C R A T E.

Je vais vous le dire ; je ne dois mourir que le lendemain du retour de ce vaisseau, ainsi l'ordonnent ceux à qui il appartient

appartient d'en décider : il n'est donc pas possible qu'il entre aujourd'hui dans le port, & ce ne peut être que pour demain. J'en juge par un songe que je viens de faire cette nuit même, & qui me fait vous dire qu'il n'auroit pas été trop à propos que vous m'eussiez réveillé. J'ai cru voir une femme belle, de bonne mine & vêtue de blanc, qui s'étant approchée de moi : Socrate, m'a-t-elle dit,

Tu verras dans trois jours les campagnes de Phéie.

C R I T O N.

Voilà un songe bien étrange !

S O C R A T E.

Etrange, si vous le voulez, il est bien clair pour moi.

C R I T O N.

Hélas ! il ne l'est que trop en effet : mais enfin, croyez-m'en, Socrate, sauvez-vous d'ici. Si je vous perds, c'est pour moi le plus grand des malheurs. Outre la douleur de perdre un ami tel que vous, & tel que je n'en retrouverai jamais un pareil, j'aurai encore celle d'entendre dire à des gens qui ne nous connoissent point assez l'un & l'autre, que je ne me suis pas mis en peine de vous tirer de prison, tandis qu'il ne tenoit qu'à moi de vous sauver en donnant quelqu'argent. Or, y a-t-il une tache plus honteuse pour un homme, que de paroître plus attaché à son bien qu'à ses amis ? Le grand nombre ne s'imaginera jamais que ce soit vous qui ayez refusé les moyens de sortir d'ici, malgré nos instances pour vous engager à les accepter.

S O C R A T E.

Que nous fait, mon cher Criton, l'opinion du grand nombre ? les gens raisonnables qui sont les seuls dont il faut respecter le jugement, penseront que les choses se sont faites, comme en effet elles l'ont été.

C R I T O N.

Mais, Socrate, vous voyez qu'il ne faut pas tant mépriser
Hist. Tome XIV.

F



les jugemens de la multitude : l'état présent de vos affaires montre bien qu'ils sont capables de causer les plus grands maux à ceux qu'ils ont pris une fois en aversion.

S O C R A T E.

Plût à Dieu, Criton, que le peuple eût le pouvoir de nous faire de grands maux, comme vous le dites ; peut-être aussi auroit-il celui de nous faire de grands biens, & ce seroit une chose heureuse : mais nous ne devons ni craindre l'un ni espérer l'autre, car il ne dépend pas du peuple de nous rendre sages ou insensés, il ne fait donc que ce que le hazard veut bien qu'il fasse.

C R I T O N.

Hé bien, soit comme vous le voulez. Du moins dites-moi, seroit-ce par ménagement pour moi, pour vos autres amis, que vous refusez de sortir de ce lieu ? Seroit-ce que vous craindriez que votre évasion ne nous attirât des affaires, que l'on ne nous l'impûtât, qu'il ne nous en coûtât la perte de tout notre bien ou d'une grande partie, ou que nous n'eussions à souffrir quelque chose de plus ? Ces considérations ne doivent point vous arrêter ; eh ! n'est-il pas juste que pour vous conserver nous courions ces risques ? nous nous exposerions même à de bien plus grands dangers ; ainsi croyez-moi, prenez le parti que je vous propose.

S O C R A T E.

Il est vrai, Criton, que cela m'a passé par l'esprit, & d'autres choses encore.

C R I T O N.

Cessez donc à la fin de vous faire des chimères pour les craindre, je vous en conjure. Ce que l'on demande pour vous tirer d'ici & vous sauver, n'est pas une grosse somme ; ne voyez-vous pas d'ailleurs quelle est la médiocrité de la condition de ces délateurs à gages, & qu'avec peu d'argent on va leur fermer la bouche. Tout mon bien est à votre service, & fera, je pense, suffisant ; que si pour l'épargner vous ne vouliez

pas en faire usage, vous avez ici des amis tout prêts à contribuer pour vous mettre en sûreté; Simmias de Thèbes tout le premier, a apporté avec lui autant qu'il faut d'argent, Cébès en offre de son côté, & beaucoup d'autres aussi. Ne vous obstinez donc plus à vous perdre, & ne vous aheurtez pas encore à ce que vous disiez dernièrement à vos Juges, que si vous sortiez de ce pas-ci, vous ne sçauriez que faire ni que devenir. Ne sçavez-vous pas que vous trouveriez des amis en plusieurs endroits? Si vous vous déterminiez à aller en Thessalie, j'ai là des liaisons d'hospitalité avec plusieurs personnes, vous en seriez reçu avec amitié, ils feroient cas de votre présence, & seroient charmez de vous posséder; cet asyle seroit sûr, & vous n'auriez rien à craindre de la part des Thessaliens.

D'ailleurs, Socrate, permettez-moi de vous le dire, vous ne vous conduisez point, ce me semble, conformément aux règles de la justice, en vous livrant vous-même à la mort, au moment que vous avez en main les moyens de l'éviter; vous aidez à exécuter ce que vos plus cruels ennemis ont juré contre vous, votre perte. Ajoutez encore à cela que vous trahissez vos enfans; pouvant leur donner de l'éducation, vous les abandonnez, & autant qu'il dépend de vous, vous les laissez à la merci du sort. Que ne doit-on pas craindre pour eux! il va leur arriver ce qui arrive tous les jours sous nos yeux à l'égard des enfans qui restent orphelins; il vous falloit ou vivre sans en avoir, ou vous résoudre à subir toutes les peines qu'imposent l'obligation de les nourrir & celle de les élever. Le parti que vous prenez, est, à mon avis, un parti de faiblesse, & rien n'est plus éloigné de l'engagement d'un homme qui a déclaré au public qu'il n'avoit été occupé dans toute sa vie qu'à cultiver la vertu. Faites donc ce que feroit un homme de bien & de courage, car je ne puis vous le dissimuler, j'ai honte pour vous & pour vos amis; toute cette affaire va paroître un effet de notre lâcheté. Premièrement, vous vous êtes embarqué de gaieté de cœur dans un procès & dans des discussions que vous pouviez éviter; en second lieu,

44 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
comment l'affaire dans tout son cours a-t-elle été conduite ?
enfin l'issue, qui est comme la ridicule catastrophe de la pièce,
semble avoir été entièrement soustraite à nos yeux, & cela
par notre foiblesse & notre manque de courage, puisque
vous ne vous êtes pas mis en peine, ni nous non plus, de
vous tirer d'ici, lorsque nous le pouvions sans difficulté, si
nous eussions été bons à la moindre chose. Prenez garde,
Socrate, qu'outre le mal qui en viendra, tout ceci ne fasse
rejaillir & sur vous & sur nous un grand deshonneur; pensez-
y donc, ou plutôt ne croyez pas avoir le tems de délibérer,
vous devez avoir pris le seul parti qui vous restât à prendre :
la nuit prochaine tout doit être exécuté; si vous différez un
moment, nous ne sommes plus à tems, plus de moyens, plus
de salut; rendez-vous donc enfin, Socrate, & suivez mon
conseil.

S O C R A T E.

Votre zèle, Criton, seroit d'un grand poids, s'il étoit juste
& réglé; ne l'étant point, plus il sera pressant, & plus il sera
fâcheux pour moi. C'est à nous à examiner s'il est permis
d'accepter vos offres, ou s'il ne l'est pas. Dans l'état où vous
me voyez à présent, je suis tel que j'ai toujours été, incapable
d'obéir à la voix de qui que ce soit, qu'à celle de la raison, qui
me paroît être la plus saine. Ma situation est différente de ce
qu'elle étoit, mais je ne suis pas pour cela le maître de me
défaire des principes de conduite que j'ai suivis dans les tems
précédens. Je vois ces principes aussi puissans sur moi qu'ils
l'ont été, & les mêmes maximes que j'ai respectées ci-devant,
je les respecte encore aujourd'hui; si vous n'en avez pas dans
le moment présent de meilleures & de plus solides à m'op-
poser, n'espérez point de me ramener à votre sentiment, non
pas même quand ce peuple si formidable à vos yeux entre-
prendroit de m'effrayer par de nouvelles chaînes, par de nou-
veaux genres de mort, par la perte de tous mes biens, comme
on fait peur à de petits enfans par de vains fantômes qu'on
leur présente.

CRITON.

Comment, Socrate, entrer dans l'examen que vous proposez ?

SOCRATE.

Rien n'est plus aisé. Venons à vos premiers discours, & à ce que vous avez avancé sur le cas qu'il falloit faire de ce que pensent de nous les hommes ; voyons s'il n'est pas vrai qu'il y a des jugemens auxquels il faut avoir égard, & d'autres dont il ne faut pas se mettre en peine. Se pourroit-il que cela eût été vrai avant que je fusse au moment de mourir, qu'à présent les choses changeassent de nature, & qu'il fût évident que l'on n'a ainsi parlé que pour soutenir la conversation, n'auroit-on voulu au fond que plaisanter & se jouer ? Je voudrois examiner avec vous, Criton, si le principe dont il s'agit, me paroîtra dans les circonstances présentes différent de ce qu'il étoit, ou le même, s'il faut s'y soumettre ou le rejeter. Parmi les jugemens des hommes, il y en a qui méritent d'être comptez pour quelque chose, & d'autres qui ne le méritent pas, qu'en dites-vous ? car autant que l'incertitude des choses humaines le permet, on peut assurer que vous ne mourrez pas demain, & d'ailleurs l'événement qui me menace, ne sçauroit vous troubler au point de vous faire prendre le change ; répondez-moi, cela vous semble-t-il vrai ?

CRITON.

Rien de plus vrai.

SOCRATE.

Il faut respecter les jugemens qui sont bons, & mépriser ceux qui ne le sont pas.

CRITON.

Sans doute.

SOCRATE.

Nous traiterons de jugemens sains ceux des personnes sages, & de jugemens méprisables ceux des insensés. Or voyons comme cela doit s'entendre. Supposons un homme qui veuille apprendre les exercices du Gymnase, & qui en

F iij

46 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

soit totalement occupé, dites-moi, je vous prie, doit-il faire plus de cas de la louange ou du blâme qui lui viendront de la part des hommes en général, quels qu'ils soient, que du seul jugement de celui qui fait la fonction de Médecin, ou qui préside aux exercices du Gymnase?

CRITON.

Il ne doit écouter que ce que dira le Médecin ou le Maître des exercices.

SOCRATE.

La censure ou les éloges d'une multitude ignorante ne sont point à craindre pour notre homme, & il lui suffit de mériter les éloges & d'éviter la censure du seul Maître. C'est d'après ce qu'il pense qu'il lui faut agir & embrasser un régime convenable dans le boire & dans le manger; il doit consulter le sentiment de ce Maître qui régle tout au Gymnase, & qui s'y entend, plus que celui d'une populace aveugle.

CRITON.

Cela n'est pas douteux.

SOCRATE.

Si par malheur l'homme dont il s'agit, alloit mépriser les conseils du seul à qui on doive obéir, s'il faisoit peu de cas du sentiment du Maître & des louanges qu'il en recevroit, s'il n'étoit sensible qu'aux applaudissemens de la multitude qui ne s'y connoît pas, croyez-vous qu'il ne lui en arrivât pas de mal?

CRITON.

Comment ne lui en arriveroit-il pas?

SOCRATE.

Quelle sorte de mal lui arriveroit-il, à quoi aboutiroit-il, & sur quelle partie de notre jeune indocile tomberoit ce mal?

CRITON.

Sur le corps, qui en souffriroit beaucoup.

SOCRATE.

Fort bien, Criton, il en seroit ainsi en d'autres rencontres,

& pour ne pas nous jeter dans un détail immense, répondez-moi. Quand il est question de décider de ce qui est juste, injuste, honnête, honteux, bon, mauvais, comme nous avons à décider dans l'occasion présente, faut-il suivre ou craindre le jugement du vulgaire ou celui d'un seul, si ce seul s'y entend, est-ce celui-là qu'il faut respecter & redouter plus que tous les autres ensemble? Nous savons que si nous ne déférons pas à ses avis, nous blesserons mortellement cette partie de nous-mêmes que la pratique de la justice fortifie & que l'injustice détruit; croyez-vous que tout cela ne soit rien?

CRITON.

Vraiment, je pense le contraire.

SOCRATE.

Poursuivons; si par ne vouloir point déférer au sentiment des personnes habiles, nous altérons en nous ce que la santé seule conserve & ce que la maladie corrompt, je veux dire le corps, pourrions-nous espérer de continuer à jouir de la vie? un corps ébranlé & affaibli succombe à la fin.

CRITON.

Sans doute.

SOCRATE.

Pensez-vous que nous puissions vivre encore, si nous altérons la partie de nous-mêmes que la justice seule maintient en bon état, & que l'injustice corrompt? ou, sans examiner quelle est la nature de cette partie qui est en nous, sur laquelle la justice ou l'injustice produisent des effets si différens, la regardez-vous comme moins précieuse que le corps?

CRITON.

Non assurément.

SOCRATE.

Or si elle est d'un plus grand prix, accordez-moi qu'il ne faut pas se mettre en peine de ce que diront de nous les hommes, mais de ce qu'en dira celui qui saura démêler ce qu'il y a de juste ou d'injuste dans les actions, ce qu'en dira ce seul juge,

ce qu'en dira la vérité elle-même; d'où je conclus d'abord que c'est contre la droite raison que vous m'avez fait valoir l'opinion du public, & que vous exigiez de moi que j'y eusse égard, dans un cas où il s'agit de distinguer entre le juste, l'injuste, le bien ou le mal. Peut-être que quelqu'un ira me dire : mais ce public peut vous faire mourir !

C R I T O N.

On n'y manquera pas, Socrate, de vous le dire.

S O C R A T E.

A la bonne heure. Mais, mon cher Criton, ce que vous me rappelez-là, ne revient-il pas à ce que l'on a déjà dit, n'est-ce pas une même chose ? Considérons-en une autre, sçavoir, la certitude de ce principe, que la vie en elle-même n'est pas un bien qu'il faille mettre à un si haut prix, mais que la vie vertueuse seule mérite ce privilège.

C R I T O N.

Ce principe est incontestable.

S O C R A T E.

Or la vie vertueuse n'est autre chose qu'une vie conforme à l'honnêteté & à la justice, en demeurez-vous d'accord ?

C R I T O N.

Oui.

S O C R A T E.

Après ces principes, toute la dispute se réduit à voir s'il est juste ou non, que j'essaye de sortir d'ici sans le consentement des Athéniens. Si nous trouvons que cette évasion ne blesse pas les règles de la justice, il faut la tenter, sinon il n'y faut plus penser. Pour ce qui est de vos réflexions sur l'argent qu'il en peut coûter, sur les discours du public & sur l'éducation de mes enfans, ce sont là des considérations, Criton, qu'il faut laisser faire à ce peuple insensé, qui, par pure fantaisie, fait mourir aujourd'hui des gens à qui demain il rendroit la vie, s'il le pouvoit : pour nous tenons-nous en à ce que nous
avons

avons dit, & avant que de nous engager à donner de l'argent, avant que de contracter des obligations avec ceux qui me rendroient service, sçachons si les uns & les autres, nous ne pécherions pas contre la justice, & ceux qui nous tireroient d'ici, & nous qui accepterions les offres de leur pouvoir. Si nous découvrons dans cette résolution l'ombre d'injustice, il n'y a plus à balancer, renonçons à sauver notre vie, attendons tranquillement la mort & tout ce qu'il y a de plus affreux au monde, plutôt que de commettre une injustice.

C R I T O N.

Je ne sçaurois vous contredire, Socrate, mais que voulez-vous que nous fassions ?

S O C R A T E.

Que nous examinions conjointement l'affaire présente. Si j'avance des choses que vous puissiez combattre, combattez-les & je me rendrai ; si vous n'avez rien à m'opposer, cessez enfin de me répéter que contre le gré des Athéniens il me faut sortir de prison. Pour moi je compterois pour beaucoup de vous convaincre de mon sentiment, & j'aurai peine à vous voir déférer à mon avis sans vous voir convaincu. Écoutez par où je commence mes raisonnemens, & répondez suivant ce que vous pensez, à ce que je demande. Nous avons établi autrefois qu'il n'est jamais permis de faire tort à personne, de quelque manière que ce soit, & dans tous nos entretiens passés nous avons admis & accordé cette vérité, comme une vérité constante. Que pensez-vous ? l'évidence de cette proposition à laquelle nous nous réunissions tous autrefois, se seroit-elle évanouie dans ce peu de jours ? se pourroit-il faire que des gens de notre âge, occupés toute leur vie à des recherches sur les sujets les plus sérieux & les plus importants, se fussent abusés eux-mêmes ni plus ni moins que des enfans, ou la chose nous paroît-elle aujourd'hui telle qu'elle nous paroïssoit alors ? Ne nous mettons point en peine que le grand nombre pense comme nous, ou qu'il pense différemment, qu'il doive nous en arriver les plus grands ou les plus légers

Hist. Tome XIV.

G

50 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
malheurs; soutiendrons-nous sans hésiter que l'injustice est
pour celui qui la fait, une chose honteuse & mauvaise de
toute manière?

C R I T O N.

Nous persistons dans ce sentiment.

S O C R A T E.

S'il n'est permis en aucun cas de commettre une injustice, il ne sauroit être permis non plus à celui qui souffre d'une injustice, de se venger par une autre, comme le croit le commun des hommes; il n'est point permis de faire mal à quelqu'un, ni de rendre le mal pour le mal. Faire du mal aux hommes n'est autre chose que leur faire injustice, & nul mauvais traitement, quel qu'il soit, ne nous autorise à être injustes à l'égard des autres. Donnez-vous garde, Criton, si vous convenez sur ceci de quelque chose avec moi, de me rien accorder contre votre conviction intérieure. Vous sçavez que ces maximes ne sont goûtées que d'un très-petit nombre de gens, & qu'il est impossible que ceux qui ont des principes si différens, se réunissent de bonne foi à faire en commun des discussions; il est même inmanquable que les uns se préviennent d'un secret mépris pour les autres, lorsqu'ils considèrent tour à tour leurs raisonnemens. Voyez donc, supposé que vous jugiez comme moi, si vous êtes à portée d'entrer dans mes raisons, & si nous partions de cette proposition, qu'il est toujours mal de faire une injustice, de la rendre par représailles, & de repousser la force par la force; ou dites-moi si vous rejetez ce principe, & si vous vous sentez hors d'état de prendre part à mes recherches? Que si vous avez quelque chose à m'opposer, ne le dissimulez plus; si vous n'avez rien, écoutez la suite de mon discours.

C R I T O N.

Je suis de votre sentiment, & je n'ai aucune difficulté à vous opposer.

S O C R A T E.

Quand une fois on s'est engagé à faire quelque chose de

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 51
juste & de légitime, croyez-vous qu'on puisse manquer à sa parole, & se dispenser de ce qu'on a promis?

CRITON.

Non assurément.

SOCRATE.

De là examinez si en sortant de cette prison sans le consentement des Athéniens, ce ne seroit pas faire tort à quelqu'un, & cela à ceux à qui il est le moins permis d'en faire. Examinez enfin si ce seroit satisfaire à des engagements que nous avons avoués être légitimement contractés.

CRITON.

Je n'ai rien à vous répondre, Socrate, & je ne vois pas qu'on puisse vous rien dire.

SOCRATE.

Imaginez-vous donc que j'aie pris le parti de me dérober d'ici, ou, si vous voulez donner un autre nom à ma sortie, d'éviter la mort; imaginez-vous ensuite qu'au moment de sortir, je rencontre la République & les Loix d'Athènes, & que s'arrêtant à moi, elles me parlent en ces termes: Dites-nous, Socrate, quel est votre dessein? songez-vous à quoi tend ce que vous faites? sçavez-vous que c'est, autant qu'il dépend de vous, à la ruine de votre patrie & au renversement des loix? ou croyez-vous qu'un État puisse subsister & se soutenir, lorsque les jugemens rendus suivant les loix y seront sans force & sans pouvoir, lorsque de simples particuliers les mépriseront impunément & les regarderont comme nuls? Que répondrons-nous à ce discours & à d'autres de cette nature? car mettez un Orateur qui prête son éloquence à la République & aux Loix, que ne dira-t-il point pour appuyer cette loy que ma démarche anéantiroit, & qui veut que l'on respecte les arrêts des tribunaux fondés sur l'autorité publique? Disons-nous que la République me fait une injustice, que le jugement qu'elle a porté contre moi, est un jugement plein d'iniquité!

G ij

CRITON.

Où sans doute, Socrate, nous le dirons

SOCRATE.

Mais si ces Loix nous repliquoient : N'êtes-vous pas venu, Socrate, qu'il falloit se soumettre aux décisions que la République prononce par l'organe des Magistrats qu'elle a établis ? & si nous paroissions surpris de ce discours, ne pourroient-elles pas ajouter : Ne vous étonnez point, Socrate, & puisque vous sçavez si bien vous servir de la voye de l'interrogation, permettez-nous aujourd'hui de vous faire aussi des questions, & répondez à votre tour. Qu'avez-vous à nous reprocher, à nous & à votre patrie, pour vouloir ainsi nous détruire par votre désobéissance ? C'est à nous que vous devez la naissance, par nous votre pere & votre mere ont été unis, & vous êtes né en légitime mariage. Parlez, à quel propos vous plaignez-vous de ces loix qui concernent l'ordre des mariages, par où péchent-elles ? Je serois forcé, Criton, de dire que je n'ai point à me plaindre de ces loix. Hé bien, reprendroient-elles, trouvez-vous moins sages celles qui régulent l'éducation & l'instruction que les peres doivent à leurs enfans, & que vous avez reçues ? Les loix qui ont présidé à votre éducation n'ont-elles pas prescrit les choses les plus convenables, ordonnant à votre pere de vous former par les sciences & les exercices du corps ? Or après que vous avez reçu de nous la vie, les alimens même qui vous l'ont conservée, & les leçons de vertu qui vous ont dirigé, sous quel prétexte voudriez-vous vous soustraire à notre autorité ; dire que vous ne nous appartenez point, & ne point avouer que vous êtes & notre fils & notre esclave, vous & vos ayeux ! avec cette dépendance, croyez-vous avoir sur nous le même droit que nous avons sur vous ? croyez-vous pouvoir avec justice entreprendre sur nous parce que nous agissons contre vous ? Quoi, Socrate, que vous ayez à souffrir d'un pere, que vous ayez à souffrir d'un maître auquel vous soyez assujetti, il ne vous sera point permis de lui rendre le mal pour le mal, injure

pour injure, il ne vous sera point permis de le frapper, quoi-
 que vous en ayez été frappé le premier, & s'il s'agit de votre
 patrie & des loix sur lesquelles elle est fondée, vous vous
 croirez permis d'essayer de les perdre, parce que votre patrie
 & ces loix ont prononcé contre vous un arrêt de mort qu'elles
 ont jugé juste? En usant ainsi, osez-vous assurer que vous
 ne blessez pas la justice, vous qui faites profession d'être vérita-
 blement attaché à la vertu? Votre habileté est-elle de nature
 à vous laisser ignorer que la patrie mérite plus nos respects,
 que c'est quelque chose de plus saint, quelque chose de plus
 sacré qu'un pere, qu'une mere & que tous les ancêtres? Igno-
 rez-vous qu'au jugement des Dieux & des hommes sages, la
 patrie est d'un rang plus élevé que tous les parens, qu'il faut
 la respecter, lui obéir, & dans le moment même que nous
 éprouvons son indignation, la traiter avec plus de ménage-
 ment que nous ne traiterions un pere? que nous devons la
 fléchir par d'humbles représentations ou faire ce qu'elle or-
 donne, & souffrir sans murmurer les maux auxquels elle
 nous condamne, soit qu'elle exige que nous soyons frappez,
 chargez de chaînes, ou qu'elle nous envoie courir les hazards
 d'un combat où nous ne pouvons trouver que la mort ou des
 blessures mortelles? nous devons nous soumettre à tout, &
 la justice le demande. Il ne faut point céder ni lâcher le pied,
 ni quitter son poste, mais à l'armée & à la ville, dans les
 tribunaux & par-tout, nous sommes dans l'obligation de
 faire ce que le magistrat ou la patrie nous impose. La voye de
 la persuasion nous est ouverte, si nous sçavons nous en servir,
 mais la violence nous est interdite à l'égard de notre mere
 commune, beaucoup plus sévèrement encore qu'à l'égard
 d'un pere.

Qu'aurions-nous, Criton, à répondre à ce discours des
 Loix?

C R I T O N.

Rien ne me semble plus vrai que tout ce que vous venez
 de dire.

S O C R A T E.

Avouez donc, ajouteroient-elles, que vous violez la justice

G iij

envers nous. Ces Loix que vous outragez, après vous avoir donné le jour, après vous avoir nourri & élevé dans leur sein, vous ont fait part, à vous & à vos concitoyens, de tous les avantages qu'elles peuvent procurer à l'Etat; non contentes de vous combler de bienfaits, elles vous ont encore laissé le maître, vous & quelqu'autre que ce soit, d'examiner la manière dont nous traitons les affaires en ce pays-ci, & après l'avoir bien considérée, de vous retirer où bon vous sembleroit, avec ce qui vous appartiendrait, si vous jugiez qu'il ne vous convînt pas de demeurer à Athenes. Vous le sçavez, Socrate, il n'y a aucune loy qui fist défense ou obstacle à personne d'entre vous d'aller s'établir dans une colonie, s'il n'étoit pas content de nous, ou de se transporter avec ses effets chez un autre peuple; d'où suit que quiconque d'entre vous pleinement instruit & de la forme de nos jugemens & de celle de notre gouvernement, continue à vivre dans cette ville, celui-là s'engage réellement & de fait à remplir avec fidélité les devoirs que nous prescrivons, & que ne s'y pas soumettre, c'est blesser la justice en trois manières; premièrement, c'est manquer à qui vous a donné le jour; secondement, c'est se révolter contre ceux de qui on a reçu l'éducation; troisièmement, c'est enfreindre un engagement contracté avec une entière liberté: il faut ou nous obéir, ou nous convaincre que nous donnons des ordres injustes. Notre coutume ne fut jamais de commander avec une dureté inflexible, & nous laissons à tout citoyen de deux choses l'une, ou d'exécuter ce que nous commandons, ou, par ses conseils, de nous ramener à ce qui est juste. Vous ne faites ni l'un ni l'autre, ainsi nous soutenons avec raison qu'en suivant la résolution où vous êtes, vous serez coupable de tous les crimes que nous venons de vous faire connoître, & même plus coupable qu'aucun des Athéniens: si vous demandez pourquoi, le voici.

Plus que personne, Socrate, vous vous êtes engagé à vivre suivant les loix d'Athenes, la grande preuve en est que vous avez paru plus que personne approuver les loix & le gouvernement de votre patrie; auriez-vous, si cela n'eût été, fait

à Athenes plus de séjour qu'aucun autre Athénien ? On ne vous en a jamais vu sortir pour aller voir les spectacles des étrangers, nulle curiosité n'a pu vous résoudre à quitter la ville pour un tems ; bien différent des autres, vous ne vous êtes absenté que pour aller à la guerre ou pour assister aux Jeux de l'Isthme, & cela une seule fois ; vous n'avez pas même désiré de vivre dans une autre ville ou sous d'autres loix ; très-content par conséquent de passer vos jours sous notre autorité, quelle marque plus sûre que vous aimiez à être conduit & gouverné par nous ? Vous avez fortifié nos droits sur vous & l'engagement où vous étiez, par vous être marié & avoir eu des enfans dans cette ville.

De plus il vous étoit libre pendant le cours de votre accusation, de vous retirer où vous auriez voulu, de vous punir vous-même par un exil volontaire, & une démarche que vous auriez faite alors du gré de votre patrie, vous ne pouvez aujourd'hui la faire que malgré elle ; mais dans les premiers momens de ce procès vous vous faisiez honneur d'un faux mépris de la mort, & vous parliez comme si elle vous paroît plus supportable que la sortie d'Athenes : aujourd'hui ces discours ne sont plus rien pour vous, & vous nous respectez si peu que vous essayez de nous renverser. Vous n'en usez pas autrement avec nous que feroit un vil esclave qui ne cherche qu'à s'enfuir, au mépris des promesses & des conventions qui subsistent entre nous, que vous vivriez conformément à nos volontés. Répondez-nous, Socrate, est-ce un mensonge que vous vous y êtes engagé en effet, & non seulement de bouche ? Que pourrois-je, Criton, dire à ma justification ?

C R I T O N.

Il faudroit vous avouer coupable.

S O C R A T E.

Or ces promesses, ces conventions contre lesquelles vous agissez, les avez-vous faites par contrainte & malgré vous ? Direz-vous que vous ayez été surpris, & que vous avez été forcé de vous lier à nous sans avoir assez de tems pour

délibérer ? l'espace de soixante-dix ans ne vous suffisoit-il pas pour changer de patrie, si vous ne nous goûtiez point, & si vos engagemens vous paroissent injustes ? Vous reconnoissez que Lacédémone & la Crète sont des Etats sagement gouvernez, vous n'avez cependant pas pris le parti d'y aller, ni dans aucune autre des villes Grecques ou barbares, & vous vous êtes moins absenté d'Athenes que les aveugles & les boiteux, ou les impotens, si grande étoit la préférence que vous donniez à votre patrie & à nous ; car quelle société peut plaire si elle n'est soutenue par les loix ? vous rompez cependant aujourd'hui tous vos liens.

Si vous voulez nous en croire, vous agirez différemment, & vous n'apprêterez point à rire aux autres par une fuite qui est si condamnable ; en effet, quel avantage en espérez-vous pour vous ou pour vos amis ? Pour eux, il est évident que vous les exposez à être chassés de la ville & à perdre leurs biens ; pour vous, soit que vous alliez à Thèbes, soit que vous alliez à Mégare, villes où les loix sont respectées, vous n'y entrerez que comme un ennemi du gouvernement : ceux qui veillent à la sûreté de ces Etats vous regarderont d'un œil de défiance, & ils ne verront en vous qu'un destructeur des loix. Vous confirmerez vos juges dans l'opinion qu'ils ont rendu contre vous un juste jugement. Quiconque peut se rendre le destructeur des loix, peut à bon droit être cru corrupteur de la jeunesse & des hommes d'un esprit foible.

A quoi donc pourrez-vous vous déterminer ? Eviterez-vous les villes bien policées & la société des hommes sages ? en ce cas est-ce la peine de vivre ? Si vous fréquentez des gens de bien, quels discours tiendrez-vous dont vous n'avez pas à rougir ? quels seront-ils ces discours ? seront-ils autres que ceux qui vous sont ordinaires, sçavoir, que la vertu, la justice, l'amour des loix & des choses justes, sont pour l'homme un bien préférable à tout autre ? en ce cas, croyez-vous que l'état de Socrate puisse n'être pas un état indécemment ? non, vous ne pouvez l'espérer.

Si vous vous dérobez à la vue des hommes vertueux, ce sera

sera pour aller trouver les amis de Criton dans la Thessalie. Vous verrez là triompher le mépris des loix & le désordre; peut-être même entendront-ils avec plaisir le récit de votre dernière aventure, comment vous vous êtes échappé de prison dans un attirail de déguisement, couvert de quelque vêtement qui vous rendoit méconnoissable, ainsi qu'en usent ordinairement les fugitifs les plus criminels; mais en même tems craignez que quelqu'un ne fasse remarquer que Socrate, pour sauver le malheureux reste d'une vie très-courte selon toutes les apparences, n'a pas craint de violer les loix les plus sacrées, ni de s'exposer aux horreurs de l'indigence. Peut-être que si vous ménagez tout le monde sans déplaire à personne, vous n'aurez pas ces dégoûts à essuyer; mais d'un autre côté, combien de démarches indignes de vous? à quelles bassesses ne vous faudra-t-il pas descendre, & ne devenez-vous pas le lâche complaisant de tous ceux à qui vous aurez affaire? De quoi serez-vous donc occupé en Thessalie? sera-ce d'assister aux festins, comme si vous n'aviez entrepris le voyage que pour courir après la bonne chère? Eh! que deviendront tous ces propos qui rouloient sur la justice & la vertu! Vous nous direz peut-être que vous voulez vous conserver pour vos enfans que vous avez à élever; mais leur donnerez-vous aisément de l'éducation, après les avoir conduits dans un pays où vous ne leur pouvez procurer d'autre avantage que celui d'en faire des étrangers? c'est ce qu'ils gagneront avec vous; ou bien sans les tirer d'Athenes, pensez-vous que si vous vivez, ils seront beaucoup mieux élevez ici quand vous serez éloigné d'eux? Mais quoi, pouvez-vous présumer que vos amis auront soin de vos enfans, plutôt s'ils vous savent existant dans un coin de la Thessalie, que s'ils vous voyent mourir avec confiance? en vérité on n'ose le croire de gens qui font profession de vous être dévouez, & qui sont capables de quelque chose.

Au reste, Socrate, rapportez-vous en à nous à qui vous devez tout ce que vous êtes, & ne balancez point à préférer l'amour de la justice à vos enfans, à la vie même & à toute autre chose, afin que vous puissiez paroître sans crainte & en

Hist. Tome XIV.

H

état de vous défendre devant ceux à qui vous aurez à rendre compte en l'autre monde. A nous défobéir vous ne trouvez aucun avantage en cette vie, ni pour vous ni pour aucun de vos amis; c'est manquer à la justice, à la piété, & vous ne vous préparez pas un sort meilleur dans l'autre vie. Sortez donc de celle-ci, si vous avez à en sortir, en vous plaignant, non de notre injustice, mais de celle des hommes. Que s'il ne vous paroît pas honteux de rendre le mal pour le mal & injustice pour injustice, d'être infidelle à vos promesses & à vos engagemens envers nous, de faire tort à ceux à qui vous deviez en faire le moins, de vous causer du préjudice à vous-même, à vos amis, à votre patrie & à nous, sçachez que nous vous regarderons comme notre ennemi tant que vous serez dans le monde, & que lorsque vous vous présenterez dans l'autre, ces Loix éternelles, & qui sont nos sœurs, vous recevront avec indignation, & comme un homme qui a fait tous ses efforts pour nous détruire. Tenez-vous en garde contre les conseils de Criton, & rendez-vous plutôt à ceux que nous venons de vous donner.

Tels sont, mon cher Criton, les discours que je m'imagine entendre continuellement au dedans de moi-même, à peu près comme les Corybantes s'imaginent à tous momens entendre le son des flûtes. J'ai la tête si remplie du bruit de ces discours, que je me sens incapable de donner attention à autre chose; quoi que vous puissiez dire pour le contraire, vous parleriez en vain, autant que j'en puis juger: si néanmoins vous croyez pouvoir encore gagner quelque chose sur mon esprit, recommencez.

C R I T O N.

Je n'ai plus rien à dire.

S O C R A T E.

Tenons-nous donc en repos, & laissons-nous conduire où la volonté de Dieu nous appelle.

REMARQUES

Sur le Dialogue de Platon intitulé CRITON.

Les remarques que M. l'Abbé Sallier propose sur ce Dialogue, regardent les unes la doctrine de Platon, les autres le texte du Dialogue; les premières ne sont qu'un examen des principes de Platon. Il a cru que pour en mieux pénétrer la vérité, il falloit pour un moment négliger l'autorité de Platon, consulter sans prévention les seules lumières naturelles, & comparer la doctrine de ce Philosophe avec les maximes du Droit naturel ou du Droit public, telles que la raison peut nous les indiquer.

Des considérations très-simples ont convaincu les hommes de la nécessité de vivre en société; de là sont nées les réflexions sur les règles qu'ils doivent suivre dans le commerce où ils entrent les uns avec les autres.

Pour juger de Platon, il ne reste plus qu'à voir si ses principes s'accordent avec ceux que la raison a consacrés, & que le consentement des plus sages & des plus graves personnages de toutes les Nations a confirmés.

Remarques sur la Doctrine de Platon.

M. l'Abbé Sallier ne suppose que ce que le Philosophe honnête homme ne peut refuser d'admettre, sçavoir, qu'il y a une différence essentielle entre les actions humaines, dont les unes sont bonnes & louables, les autres mauvaises & dignes de blâme.

Il ajoute que s'il se trouvoit des gens capables de nier la distinction du bien & du mal, ils ne seroient pas recevables à attaquer par-là la doctrine de Platon dans le Dialogue dont il s'agit, & qu'il suffiroit préalablement à tout, de leur faire observer que Platon regarde dans le cas présent, cette vérité de la distinction du bien & du mal comme établie & prouvée en plusieurs endroits de ses écrits; qu'ainsi il faut la recevoir

H ij

comme un principe préliminaire, ou du moins comme une hypothèse que Platon a été le maître d'établir.

C'est sur ce fondement que ce Philosophe entreprend de prouver à Criton que Socrate ne pouvoit, sans offenser les loix de la justice, sortir de la prison où il étoit.

Cela supposé, voyons ce que la raison nous fait découvrir sur les divers états de vie où nous pouvons nous trouver engager, soit par la liberté de notre choix, soit par une volonté antérieure de nos peres.

L'homme peut être considéré, ou dans l'état de nature, ou dans un état civil.

Par l'état de nature M. l'Abbé Sallier entend celui où les hommes ne sont point soumis les uns aux autres, où ils ne dépendent point d'un maître commun, & où enfin ils n'ont reçu les uns des autres ni bien ni mal. Soit que cet état puisse ou ne puisse pas exister, ce qui le distingue de l'état civil, est l'indépendance absolue de tout ce qui n'est pas l'Auteur de la nature; c'est un état de liberté naturelle, où l'homme ne doit à personne compte de ses actions, & où par lui-même il peut décider de ce qu'il fera ou de ce qu'il ne fera pas.

L'idée que nous nous formons de cet état, flate l'amour avec lequel nous naissons, l'amour de l'indépendance de toute autorité.

Rien ne paroît si doux que de se croire exempt de tout ce qui gêne la liberté, & de s'imaginer que l'on n'a point de maître, ni de loy à attendre d'une volonté étrangère. On croit avoir trouvé la route qui conduit au souverain bonheur, mais on ne peut se flater de cette indépendance sans illusion, & l'illusion ne sçauroit se soutenir long-tems; notre foiblesse nous fait bien tôt sentir combien est vaine & même préjudiciable cette liberté dont nous croyons jouir : l'impuissance où nous sommes pour nous procurer le bien & pour éloigner le mal, nous rappelle continuellement à la nécessité d'un état civil, & d'une société gouvernée par des loix qui puissent restreindre & modérer l'usage de la force supérieure.

Imaginons en effet un homme qui, comme Aristippe dans

Xénophon, ne veuille ni commander ni obéir, ni prétendre à l'autorité ni souffrir la servitude, & qui enfin pour se soustraire aux maux de la violence & de la méchanceté armée du pouvoir, ne veuille s'enfermer dans aucune société ni reconnoître aucun supérieur; cet homme indépendant sera étranger par-tout, errant de ville en ville, sans patrie, sans parens, sans amis; la patrie n'est que le lieu où il respire, il n'y a point de mere commune qui élève la voix & qui agisse pour lui. Ces vûes anticipées sur les malheurs qui peuvent arriver, & que l'on éloigne par la prévoyance, ces vûes dont la patrie s'occupe & se remplit, ne tournent point à l'avantage de celui qu'elle ne connoît pas. La patrie a des forces qui lui sont propres, elle les exerce en faveur de ceux qu'elle avoue pour siens, mais elle néglige ceux qui ne lui appartiennent pas. La sagesse des loix, la sévérité des gardiens de ces loix, la force des armes, la prudence des conseils, tout sert à former un bouclier dont la patrie ne couvre que ceux qui la reconnoissent pour leur mere, & qui dans le besoin la réclament comme protectrice.

*Les choses mé-
mor. de Socr. l. 2.*

Qu'il y ait un Sinnis, un Sciron, un Procruste; que ces fameux brigands désolent aujourd'hui des contrées par les violences qu'ils ont exercées autrefois, & qu'Aristippe, que cet étranger que nous nous représentons, nous réponde, & nous apprenne qui lui assurera la liberté, la vie ou les biens; quelle société veillera pour le salut d'un homme qui ne veut obéir & qui ne peut commander à personne, quelle main s'armera pour le défendre contre les entreprises du plus fort?

Croyez-vous, pourroit-on lui dire, que quand même il n'y auroit ni des Sinnis ni des Procruste, il n'y auroit plus personne qui maltraitât ceux qui n'ont ni protecteurs ni vengeurs? Quoi! ceux qui demeurent toujours dans leur patrie, ont des loix qui s'opposent à ce qu'on offense ceux qu'elles protègent, ils ont des parens, ils ont des amis pour les secourir, leurs villes sont fortifiées, ils ont des armes pour se défendre, ils ont des alliances avec leurs voisins, & cependant ils ne peuvent se mettre entièrement à couvert de la surprise.

des méchans ; vous donc qui n'avez aucun de ces avantages , qui êtes toujours sans patrie , & le plus souvent sur les chemins environné de dangers , qui n'arrivez dans aucune ville où vous n'avez moins de crédit que le dernier des habitans , en un mot , qui êtes dans l'état que demandent ceux qui cherchent à tromper les autres , croyez-vous qu'on vous épargnera parce que vous êtes étranger ? Montrez-nous sur quoi sont fondées vos espérances , ou quelles sortes de sûretés vous avez prises ? quels sont les Etats qui s'engagent à vous soutenir , & quel motif peut les y avoir déterminés ? Vous en êtes regardé comme un frelon qui s'introduit parmi les abeilles , pour profiter d'un établissement commode dont vous ne procurez pas le bien ni ne portez les charges. Craignez donc les entreprises d'un agresseur d'autant plus dangereux que l'impunité lui est assurée.

Un semblable discours feroit connoître à Aristippe les inconvéniens de l'état où il voudroit demeurer , aussi-bien que le peu de fondement qu'il auroit à se promettre une vie tranquille & heureuse. Ces raisons lui feroient bien tôt sentir la nécessité de contracter des engagemens avec une société dans le sein de laquelle il trouvât une patrie & des concitoyens qui devinssent pour lui des défenseurs.

Il n'appartient qu'à une société réglée de réduire l'homme violent à la nécessité d'envisager son mal dans celui qu'il feroit à un autre , & par-là de l'arrêter dans ses mauvais desseins. Le foible n'a donc d'autre asyle que celui d'une société où il sera réduit à obéir , s'il n'est point élevé à la gloire de commander.

Ces principes conduisent à l'origine des sociétés. Ce n'est point au seul penchant naturel qui porte invinciblement l'homme à rechercher le commerce de ses semblables , que se doit rapporter l'établissement des sociétés , c'est beaucoup plus à la nécessité d'emprunter du secours chez autrui. L'indépendance , encore une fois , dont se piquoit Aristippe , seroit une espece d'Anarchie , & la raison n'a jusqu'ici trouvé d'autre digne à opposer au torrent de maux que l'Anarchie traîne après elle , que la formation des sociétés ; c'est l'état civil.

Or les obligations qu'il impose, découlent naturellement de la constitution régulière de ces sociétés.

Pour en former une il doit intervenir 1.^o une union, un accord de volontés qui fait que chacun s'engage réciproquement avec tous les autres à se joindre ensemble pour toujours en un seul corps, & à régler d'un commun consentement, ce qui concerne la conservation, la sûreté & l'utilité communes de la société.

2.^o Il faut une conformité de sentimens qui décide de la forme du gouvernement; le choix est indispensable pour mettre en œuvre les forces qui doivent assurer le salut de l'Etat.

3.^o Enfin, il faut de la part du Chef de la société un engagement de veiller au bien public, & de la part des particuliers une pleine soumission à la volonté de celui dont la sagesse règle l'usage & l'exercice des forces.

Ces trois conventions forment l'Etat, & l'Etat ainsi formé, se représente sous l'idée d'un corps politique & d'une personne morale, à qui on donne le nom de Monarchie ou de République. A l'Etat ainsi représenté, on attribue des droits, un pouvoir, une domination; il est capable de se proposer des fins, & maître de choisir des moyens propres pour y parvenir.

De cet établissement naît un changement dans la condition de ceux qui entrent dans une société; par leur nouvel engagement ils se dépouillent de leur liberté naturelle, ils perdent le droit de faire légitimement les choses qu'auparavant ils avoient droit de faire, ils contractent des obligations dont ils n'étoient point chargez, & leurs promesses, leurs sermens sont des chaînes qu'ils ne peuvent rompre sans injustice.

Ils deviennent citoyens d'un Etat dont ils se sont engagés à procurer l'utilité; ils ne pourroient satisfaire à ce devoir, s'ils ne préféroient cette utilité générale à leur utilité particulière, ou s'ils appréhendoient plus leur mal particulier que celui du corps politique dont ils sont devenus les membres.

Ces obligations ont toute leur force sur le citoyen, soit

qu'il ait eu part à la première convention expresse, soit qu'il ne soit lié que par une convention tacite.

La nature & le but des sociétés civiles exigent que la souveraineté qui appartient au corps ou au chef de l'Etat, ait un pouvoir législatif. A ce pouvoir se joint celui que l'on nomme coactif; car toutes les sociétés que nous connoissons, ont voulu que la souveraineté de l'Etat fût armée, & ils l'ont mise en état de faire exécuter les volontés qui en émanent. Il a été nécessaire d'ajouter encore le pouvoir judiciaire, qui consiste à régler les différends des particuliers, ou à prononcer sur des accusations intentées contre des citoyens.

L'Etat ne fait donc qu'exercer son droit & user d'un pouvoir légitime, lorsqu'il ordonne les plus grandes peines contre ceux qu'il a jugé coupables.

Quelqu'idée que l'on se fasse de l'état de nature, quel que soit l'Aristippe dont parle Xénophon, qui vouloit vivre parmi les hommes sans être compris dans aucune société, il suffit d'avoir montré 1.^o la nécessité d'un état civil pour l'homme qui ne veut pas vivre dans la solitude, 2.^o d'avoir rapporté les principes sur lesquels toute société est fondée. Il ne reste qu'à voir ce que Platon nous apprend dans le Dialogue de Criton.

Ce n'est point, dit-il, sur l'opinion des hommes ordinaires qu'il faut régler notre conduite, c'est sur le jugement de celui-là seul qui peut connoître ce qui est honnête & ce qui ne l'est pas, c'est le jugement de la vérité même qu'il faut considérer.

Or la vérité nous déclare qu'il n'est permis en aucun cas de faire une action injuste, non pas même pour nous garantir du mal que peut nous causer l'injustice d'un autre.

Sans décider si la condamnation de Socrate est ou n'est pas injuste, Platon établit contre le sentiment de Criton, que Socrate ne doit pas sortir de la prison où l'autorité des loix l'a enfermé.

Quand une fois, dit-il, on s'est engagé à faire quelque chose de juste & de légitime, on ne peut pas se dispenser de ce qu'on a promis, c'est une obligation de droit naturel; manquer

manquer à la parole que tout citoyen a donnée ou est censé avoir donnée à sa patrie, c'est vouloir la renverser, parce que c'est en ruiner les fondemens, qui dépendent de l'obéissance aux loix; il n'y en a point qui doivent être plus respectées que des jugemens émanez de l'autorité des Magistrats constitués par la République.

Socrate s'est engagé, continue Platon, à se soumettre à ses décisions, c'est à sa patrie qu'il est redevable de la vie, des alimens qui la lui ont conservée, de l'éducation qu'il a reçue; voilà pour Socrate des titres de dépendance. Oser quelque chose contre les loix, c'est entreprendre contre sa patrie, qui est plus sacrée pour un citoyen, que les peres ne le sont pour les enfans ou les maîtres pour les esclaves. Elle peut nous mettre aux plus rudes épreuves, nous exposer aux plus grands dangers, nous traiter avec la dernière rigueur, la vengeance nous est interdite; & si la voye de la représentation nous est inutile, souffrir avec constance est le seul parti que nous ayons à prendre.

Socrate, disoit encore Platon, après avoir reçu d'Athenes les avantages qu'un Etat réglé peut procurer à ceux qui en sont les membres, a été le maître jusqu'à un certain tems, de quitter une société où il étoit entré; il auroit deslors été déchargé de ses engagemens: Athenes lui a laissé la liberté de se retirer, il n'en est point sorti, il s'est par conséquent imposé à lui-même l'obligation de se soumettre à la forme du gouvernement, & aux loix que l'Etat a établies pour le corps de ses citoyens. Demeurer attaché à la République, continuer d'y faire son séjour, c'est ratifier, renouveler, avouer à chaque instant la promesse que l'on a faite d'obéir aux loix.

Ce lien est d'autant plus fort que Socrate a été plus libre de consentir aux conventions qu'il a faites avec la République; il n'a été ni contraint ni séduit, c'est avec pleine connoissance de cause qu'il s'est engagé, & soixante-dix ans de vie ont suffi pour délibérer & pour choisir la société dans le sein de laquelle il vouloit vivre & mourir.

Voilà les principes de morale & de politique que Platon
Hist. Tome XIV.

employe contre le sentiment relâché de Criton ; ce Philosophe les fait proposer à Socrate par les Loix même qu'il fait parler.

Les Législateurs & les Fondateurs d'Etats, les plus sages Jurisconsultes n'ont rien dit de plus solide, rien de plus efficace pour perfectionner la société, rien qui fût plus propre à en assurer la durée, la tranquillité & la paix.

Malgré cette conformité, on sçait que ces principes sont regardez comme des idées d'un héroïsme chimérique, & qu'entre les loix celles qui prescrivent les devoirs envers la patrie & les obligations du citoyen, sont aujourd'hui celles dont l'autorité impose le moins ; peu s'en faut que ces noms de patrie & de citoyen ne paroissent des noms vuides de sens.

Il est vrai cependant que les principes de Platon dans le Dialogue dont il s'agit, sont de tous les tems & de toutes les Nations éclairées qui ont réfléchi sur la nature du gouvernement.

C'est l'amour de la patrie & le respect des loix qui ont soutenu la patience des Miltiades, des Thémistocles, des Aristides & des Phocions, lorsqu'ils étoient la victime des caprices, de l'ingratitude ou des intrigues de quelques factieux de leur patrie.

Les premiers Romains ont adopté les mêmes principes, & leur conduite n'a pas été différente ; l'éloquence de Cicéron n'a fait qu'exposer dans le livre des offices, les règles que les grands hommes des beaux siècles de la République avoient religieusement observées.

L'Histoire de la Nation Françoisé conserve le souvenir de plusieurs illustres personnages qui étoient convaincus que les hommes ne naissent point indépendans des loix de la patrie où ils ont reçu le jour, où ils ont été élevez, & où ils ont trouvé une protection bienfaisante dans un âge foible, lorsqu'ils étoient sans connoissance de leurs propres besoins ; & hors d'état de se les procurer. Il faudroit donc montrer, pour établir le sentiment contraire, que toute la subordination des sociétés n'est qu'une institution arbitraire & une affaire de

pure police, que les droits de la liberté naturelle ne peuvent être ni prescrits ni restreints par quelque engagement que ce soit, ou que l'engagement est toujours conditionnel.

Il faudroit enfin ruiner le fondement des mœurs & de toute société; ce fondement est la nature même raisonnable, c'est la raison qui seule peut unir & concilier les hommes entr'eux, parce qu'elle est seule le principe invariable des mœurs.

D'ailleurs le simple particulier ne sçauroit être juge dans sa propre cause contre sa patrie, non plus que contre une mere qui lui a donné le jour; il ne peut ni la maltraiter ni se soustraire à l'autorité qu'elle tient de la nature, indépendamment de l'art & de l'institution humaine.

Quand même ce ne seroit ici, poursuit M. l'Abbé Sallier, qu'une spéculation sans fondement & sans aucun appui raisonnable, toujours seroit-il utile de proposer ces règles de morale & de politique, & il n'y auroit qu'à souhaiter que dans l'occasion les motifs de la conduite de Socrate fussent goûtés & son exemple suivi: spéculations pour spéculations, on préférera toujours celles qui peuvent influencer sur les actions humaines, & servir à les rectifier au profit de la société & des particuliers.

Mais quoi qu'il en soit, Socrate ne devoit point, ce semble, prendre par rapport à la République d'Athenes, d'autre parti que celui qu'il prit; pour s'en convaincre, il ne faut que se rappeler le caractère sous lequel on se représentoit Socrate, & à quel point de réputation ce Philosophe étoit parvenu par sa haute sagesse. L'assemblage de presque toutes les vertus morales lui avoit mérité cette réputation; il en jouissoit pleinement, & il ne l'avoit point cherchée, car toujours occupé de mener une vie vertueuse, il ne se soucioit pas de la gloire qui l'accompagne. Malgré l'innocence de sa vie, la haine & l'envie lui suscitèrent des accusateurs; il fut appelé en justice, & il fallut répondre. L'apologie qu'il prononça, subsiste encore aujourd'hui. Il y réfute avec solidité les calomnies dont se servoient quelques personnes pour le rendre coupable aux yeux de ses juges; le courage héroïque qu'inspire

l'innocence, ne lui manqua pas en cette occasion, & son discours fut celui d'un homme qui ne veut que la vérité pour se défendre, & qui laisse au mensonge & à la fraude les tours & le langage de l'éloquence artificieuse. Il ne tenta point d'émouvoir ses juges par la pitié, il dédaigna d'employer les larmes de sa famille, comme faisoit le commun des accusés; il vouloit qu'on lui rendit justice, & il ne s'abaisa point à demander grace. C'est à ceux qui sont coupables à tâcher de séduire leurs juges par les prestiges & le jeu des passions, un Philosophe ne cherche point à les séduire; il les éclaire, & cela lui suffit. La vie ne paroissoit point à Socrate un bien si précieux; ne faisant cas que de celle qui se passoit dans la pratique des devoirs & l'exercice de la vertu, il se mettoit peu en peine de subir la mort, s'il ne pouvoit convaincre ses juges qu'il ne la méritoit pas.

Un homme qui pense avec cette fermeté d'ame, ne peut sans indécence recourir aux lâches & timides moyens que lui proposent pour se sauver des amis peu philosophes; il rejette ces moyens avec mépris, & comme indignes de son caractère; il examine moins s'ils sont utiles, que si la bienséance lui permet de s'en servir. Socrate persuadé que l'utilité devoit céder aux bienséances, croyoit encore que l'observation de ces bienséances dépendoit, dans les circonstances où il se trouvoit, de l'accord qu'il y auroit entre ses pensées & ses discours, entre ses discours & ses actions, & enfin entre ses actions & le caractère dont il s'étoit revêtu, pour ainsi dire, aux yeux du public.

Les mêmes considérations qui avoient empêché Socrate de se servir du discours humble & soumis que Lyfias lui avoit apporté, devoient le détourner d'accepter les moyens de se sauver dont Criton vouloit qu'il se servît. Socrate devoit sacrifier le peu de tems qui lui restoit à vivre, ne pas perdre le fruit de tant d'années, s'en remettre au jugement de la postérité, & ne pas donner dans sa vieillesse déjà fort avancée, atteinte à des loix qu'il avoit respectées toute sa vie, & dont il avoit tâché d'inspirer l'amour.

Remarques sur le texte du Dialogue de Platon.

Quelques Manuscrits de la Bibliothèque du Roy que M. l'Abbé Sallier a consultez, lui ont fait connoître des leçons différentes de celles des textes imprimez.

Il y en a d'autres qu'il hazarde, dit-il, sans y être autorisé par les Manuscrits; mais aussi ceux qui ne les goûteront point, peuvent les rejeter avec autant de droit qu'il en avoit pour les proposer.

Le Manuscrit de la Bibliothèque du Roy présente une très-Cod. 2089.bonne leçon dès le commencement de ce Dialogue, c'est à la page 44. de l'édition de Jean de Serres. L'Imprimé porte ἔδεμία ξυμφορὰ ἔστιν ἄλλη· le sens de ces paroles qui sont du discours de Criton, est : *Si vous venez à périr dans cette occasion, Socrate, je n'ai plus d'autre malheur à craindre.* Le Manuscrit fait deux mots d'ἔδεμία, & on lit ἔ μία ξυμφορὰ ἔστιν, ἀλλὰ. Le sens est celui qu'il a suivi dans la traduction : *Sauvez-vous d'ici, Socrate, si vous périssez, votre mort ne sera pas le seul malheur qui doive m'arriver. Outre la douleur de perdre un ami tel que vous, &c.* La suite du discours de Criton à Socrate rend indubitable cette leçon du Manuscrit, & par conséquent la correction du texte imprimé, très-nécessaire.

Dans le même endroit il croit, pour rendre plus régulière la phrase de Platon, & la débarrasser d'un pléonasma, devoir changer σοὶ en cet autre monosyllabe τοῦ, & on liroit ainsi : ἀλλὰ χρεῖς μὴ τοῦ ἐπερῆσθαι τοῦτο ὅτι τιθῆναι, οἷον ἐγὼ ἔδενα ὑπὲρ σοῦ, &c. Voici comment l'endroit se traduit après ce changement : *χρεῖς τοῦ ἐπερῆσθαι κλ. outre le malheur de vous perdre, j'aurais encore la douleur d'entendre dire à des gens qui nous connoissent mal l'un & l'autre, &c.* Cette substitution d'article devant l'infinif, est une chose connue de ceux qui ont la plus petite teinture de la Langue Grecque. Ce n'est point au Manuscrit de la Bibliothèque du Roy que M. l'Abbé Sallier doit ce changement.

Le Manuscrit en fournit un autre pour la page 44. on y lit ἀμελήσαι au lieu d'ἀμελήσαιμι de l'Imprimé. La leçon du

MS. paroît préférable, & ἀμελῆσαι doit être construit avec le verbe δέξω : alors la particule ὡς s'explique par *quoique*, ainsi que la particule des Latins *ut* a quelquefois cette acception.

A la page 45. on lit ὅδ' ἐδίδου μοι δοκεῖς ἔπιχειρῆσαι πρῶτα, σπαντὸν πρῶτον, καὶ τοιαῦτα ἀπὸ τοῦ πρῶτου πρὸς σπαντὸν κλ. La ponctuation du MS. est différente, car après le mot πρῶτον la phrase recommence, & n'est point suspendue à la première. Le Manuscrit porte καὶ τοιαῦτα ἀπὸ τοῦ πρῶτου πρὸς σπαντὸν : les deux leçons sont également bonnes.

A la page 49. il y a une note marginale d'Henri Estienne, qui ne fait qu'indiquer une correction nécessaire pour former un sens net dans l'endroit où elle est placée : *Est-il permis, demande Socrate, de faire injustice d'une certaine façon & d'une autre, non !* Il faut πρὸς πᾶν, πρὸς δ' ὅ. cette correction d'Henri Estienne est établie & confirmée par le Manuscrit de la Bibliothèque du Roy.

Page 48. de l'Imprimé d'Henri Estienne, M. l'Abbé Sallier est persuadé, quoique le Manuscrit ne nous conduise point à cette restitution, qu'il faut changer le verbe πείσαι en παῖσαι. Voici ce que dit Socrate à Criton : *Si vous n'avez rien à m'opposer, cessez enfin de me répéter que contre le gré des Athéniens il me faut sortir de prison ; pour moi je compterois pour beaucoup d'éteindre en vous ce zèle dont vous brûlez pour ma délivrance.* Le mot πείσαι ne peut en aucune manière répondre à la pensée de Socrate ; son objet étoit d'ôter à Criton le dessein où il étoit de sauver la vie à Socrate. Criton venoit d'exposer assez au long les raisons qui lui avoient paru les meilleures pour faire revenir son maître de l'obstination qu'il lui reprochoit, à vouloir subir la rigueur d'un jugement injuste ; Socrate se trouvoit importuné d'un zèle & d'un discours qui lui sembloient heurter toutes les loix de la justice : *Je compterois pour beaucoup*, ajoute-t-il dans ces circonstances, παῖσαι σε ἔδωκα πρῶτον, *de vous obliger de mettre fin à vos exhortations.* Le mot πείσαι ne convient point.

Cette façon de parler est d'ailleurs très-conforme au génie de la Langue Grecque, & on pourroit en produire plusieurs exemples, s'il en étoit besoin.

EXTRAIT

DU TRAITE' DE PLUTARQUE:

COMMENT ON PEUT TIRER DE L'UTILITÉ
DE SES ENNEMIS;

Avec des Remarques critiques sur le texte de ce Traité.

DANS l'ouvrage que Xénophon a fait sur le gouvernement d'une maison, il dit que les gens sages doivent apprendre à tirer du profit de la haine même de leurs ennemis, & cette espece d'apophthegme nous a valu le Traité de Plutarque, dont M. l'Abbé Sallier a communiqué à l'Académie un Extrait accompagné de remarques critiques sur le texte de l'Auteur. En 1739.

Plutarque adresse à Cornélius Pulcher les réflexions que la maxime de Xénophon lui avoit donné lieu de faire. Cap. 14

Cornélius Pulcher venoit d'être appelé au gouvernement, il se rendoit facile & agréable à ceux qui avoient à traiter avec lui. Comme Plutarque lui voyoit souvent entre les mains le traité où il propose des règles de conduite pour ceux qui sont chargez du maniement des affaires, le Philosophe crut devoir encore le prémunir contre ce qu'il y a de fâcheux & de plus à craindre dans les emplois publics.

Il est plus aisé, lui dit Plutarque, de trouver un pays où il n'y ait pas de bêtes venimeuses, que de gouverner d'une manière à ne point exciter l'envie & la jalousie, sources abondantes de haines & d'inimitiés. Il convient donc à un homme d'Etat de méditer sur les règles qu'il doit se prescrire par rapport à ses ennemis.

Les hommes du premier âge, contents de se garantir du mal que pouvoient leur causer les bêtes sauvages, n'avoient en combattant contr'elles, d'autre but que de ne pas servir de victime à leur férocité; aujourd'hui nous avons l'art de les rendre utiles à la vie. Il pourroit suffire à des hommes de

commun d'éluder les effets de la mauvaise volonté de leurs ennemis ; mais puisque Xénophon veut que nous apprenions à mettre à profit jusqu'à leur haine, écoutons ce Philosophe, & tâchons de tirer avantage d'un mal que nous ne pouvons éviter.

Le laboureur ne peut pas corriger la nature de toute sorte d'arbres, il y a des animaux qui ne peuvent s'appivoiser ; le tems néanmoins nous a appris le secret de tourner à notre usage les arbres les plus stériles, & d'adoucir les animaux les plus intractables au premier abord. L'eau de la mer est salée & n'est point bûvable, mais elle sert à rapprocher les unes des autres les Nations les plus éloignées, & son étendue est un chemin toujours ouvert à ceux qui veulent se porter d'un pays dans un autre ; ainsi considérons si notre ennemi, pour l'ordinaire mal-faisant, difficile à manier, n'auroit pas quelque-endroit par où nous pussions le saisir & nous en servir. Plusieurs choses avantageuses peuvent nous devenir nuisibles, & combien de contraires à nos besoins peuvent être ramenées à notre profit ? La maladie nous tire quelquefois de l'embarras & du tumulte des affaires, un renversement de fortune, l'exil, ont ouvert à plusieurs un passage à l'étude de la Philosophie. Zénon avoit tout perdu dans un naufrage : Courage, dit-il, Fortune, tu fais bien, & tes disgrâces vont me réduire à la robe des Philosophes. On remarque souvent que ce qui est un aliment profitable pour un corps sain & robuste, devient pernicieux pour celui qui n'a qu'une santé foible & languissante. Les amitiés même tournent à mal aux insensés, tandis que les sages savent tirer avantage des inimitiés.

Voici quel sera le premier que nous pourrons en recueillir. Notre ennemi ne sommeille jamais pour nous, il cherche toujours le moment & l'occasion de nous surprendre ; il nous suit, il marche avec nous & autour de nous. Sa vue plus perçante que celle de Lyncée, pénètre, non à travers les chênes ou les pierres, mais à travers un ami, à travers un domestique, à travers de quiconque vit familièrement avec vous. Il fouille dans vos secrets, & il vous les enleve autant qu'il est possible.

Il s'attache

Il s'attache sur-tout à connoître vos fautes, il sçait où il peut vous atteindre. Les vautours ne sont attirés que par l'odeur des cadavres, & les corps vivans ne réveillent point leur sentiment. Nos foiblesses, nos chûtes, les maladies de notre ame raniment l'attention de nos ennemis. Or qu'y a-t-il de plus utile que de nous dire continuellement à nous-mêmes que nous devons veiller sur nous, être sur nos gardes & en défiance de nous-mêmes, pour ne pas donner prise à celui qui veut nous surprendre ! cette défiance réprime les passions, fait naître des réflexions, nous conduit à une vie irrépréhensible. C'est ainsi que des États toujours en guerre avec des voisins qui sont à leur porte, gardent une police plus exacte ; & se relâchent moins sur l'observation des loix qui sont le fondement de leur salut.

Des vertus que l'on pratique fréquemment par nécessité, tournent bien tôt en habitude, & insensiblement se contracte celle d'être régulier dans sa conduite ; on en est redevable à la vigilance d'un ennemi que l'on croit toujours appercevoir, & dont on est menacé. Les Musiciens des fêtes de Bacchus se négligent, quand ils jouent des instrumens sans être aiguillonnés par l'émulation ; donnez-leur des rivaux, qu'ils ayent l'espérance de vaincre ou qu'ils craignent d'être vaincus ; ils songent alors à préparer leurs instrumens, ils en tâtent les cordes & les ajustent : telle est la nature du vice. La présence d'un ennemi nous rend plus retenus que celle d'un ami. Rome a subsisté tandis qu'elle a eu à craindre la jalousie de Carthage ou des ennemis à soumettre, sa décadence est arrivée lorsqu'elle a cessé de se voir des ennemis à redouter ou des amis à respecter.

Ajoutez à ces réflexions la réponse sage & digne d'un homme d'État, que fit Diogène à quelqu'un qui lui demandoit comment il pourroit se garantir de la mauvaise volonté de son ennemi : C'est, lui dit Diogène, en vous rendant vertueux & homme de bien.

Voulez-vous en effet faire taire un ennemi, voulez-vous le condamner à un silence qui fasse en même-tems son

Hist. Tome XIV.

K

suppliee? paroissez à ses yeux juste, tempérant, soyez maître de vous-même, circonspect dans vos discours & mesuré dans votre conduite. Lorsque Pindare écrit que les combattans aux Jeux de la Grece, considèrent sans oser en parler, le triomphe de leurs rivaux; ce n'est pas simplement pour ceux qui disputent le prix de ces Jeux qu'il a écrit ainsi, c'est pour ceux qui se voyent au dessous de leurs ennemis par la bonté, la magnanimité & par les bienfaits.

Au lieu de vouloir confondre un ennemi par des reproches, au lieu de l'accuser de mollesse ou d'avarice, de le traiter d'intempérant & de déréglé, songez à acquérir les vertus qu'il n'a pas, & à vous défaire des vices que vous pourriez reprendre en sa personne. Que si vous vous laissez aller jusqu'à l'attaquer par des injures, que du moins ce soit là pour vous une raison de vous maintenir exempt des vices que vous lui reprochez. Rentrez au dedans de vous-même, examinez vos dispositions & considérez ce qu'elles ont de vicieux, effacez-en jusqu'aux moindres traces. Rien n'est plus honteux qu'un discours offensant qui peut se tourner contre celui même qui le tient; ainsi la réverbération de la lumière blesse plus les yeux qui sont malades que ceux qui ne le sont pas: aussi le précepte d'Apollon, *Connois-toi toi-même*, ne s'adresse à personne autant qu'à ceux qui veulent accuser & blâmer les autres, de peur qu'il ne leur arrive, en disant ce qu'ils veulent, d'entendre ce qu'ils ne voudroient pas.

Voilà ce qu'il y a d'utile & de profitable à vouloir exercer la critique sur son ennemi; il ne l'est pas moins de penser que l'on peut quelquefois devenir l'objet de la censure.

Antisthène avoit raison d'assurer que pour celui qui veut se sauver des maladies de l'ame, il faut qu'il rencontre de véritables amis, ou des ennemis qui n'usent d'aucun ménagement avec lui; puisqu'aujourd'hui l'amitié est muette, puisqu'elle ne fait entendre qu'une voix extrêmement foible, & que la douceur de la flatterie a empoisonné l'utile amertume des avis que l'amitié pouvoit donner, c'est de la bouche d'un ennemi qu'il faut apprendre & recevoir la vérité. Téléphe

dans le besoin d'un Médecin qui lui manquoit, eut recours au fer d'un ennemi pour ouvrir un ulcère qui alloit lui donner la mort. Au défaut d'un ami assez généreux pour vous parler avec liberté, écoutez un ennemi qui ne vous épargne pas les termes que sa haine lui inspire.

Dans ces rencontres ne vous faites pas illusion vous-même, & ne cherchez pas quelle est l'intention de celui qui parle, mais faites attention à ce qu'il vous dit. Celui qui pensoit à tuer Prométhée le Thessalien, lui sauva la vie par le coup d'épée qu'il lui donna, il en ouvrit une playe qui faisoit sa maladie. N'en usez pas comme le Gladiateur, qui tout occupé de charger de coups son adversaire, se met peu en peine d'arrêter le sang qui coule des playes qu'il a reçues, ni de se délivrer de la poussière dont il vient d'être couvert; il faut au contraire après les reproches d'un ennemi, examiner sans déguisement ce qui nous les attire, corriger en nous les vices qui frappent la vue d'autrui, & voir ce qui peut servir de fondement ou de prétexte aux paroles injurieuses que l'on emploie contre nous. Si les malheurs imprévus de la vie nous apprennent souvent à connoître ce que nous avons de bon à faire dans certaines conjonctures, pourquoi ne profiterions-nous pas des avis d'un ennemi? c'est un maître éclairé que rien n'aveugle, & qui nous dévoile ce qui étoit caché pour nous. Il apperçoit nos défauts plus vivement qu'un ami, & la haine a non seulement la curiosité de les savoir, mais encore la démangeaison de les publier. De plus, une des principales parties de la vertu consiste dans la retenue, & à mettre un frein à la langue; or il n'est pas possible d'atteindre là, si par l'exercice, par le soin & la peine, on n'a dompté les passions de l'ame, & sur-tout les plus violentes, telles que la colère. L'exercice le plus avantageux est de former en vous l'habitude d'écouter sans impatience & avec courage les discours offensans d'un ennemi. Socrate s'accoutumoit à souffrir la mauvaise humeur de Xantippe, pour gagner sur lui de n'être point blessé des propos injurieux de ceux qu'il rencontroit. C'est avec un ennemi qu'il faut user de douceur & de patience;

que si vous êtes assez maître de vous-même pour vaincre votre ressentiment, pour ne point prendre une vengeance que l'occasion vous présente, pour combler de biens un ennemi quand vous pouvez le perdre, le secourir lorsqu'il est tombé dans l'adversité, qui ne sera forcé de reconnoître & de louer votre générosité? César travailloit à affermir les statues qui lui avoient été dressées, lorsqu'il relevoit celles de Pompée qu'on avoit abattues.

Ne refusez donc point à votre ennemi les éloges dont il vous paroîtra digne, ce sera vous faire honneur.

Vous vous mettrez par-là au dessus des atteintes de la basse jalousie, vice qui fait voir avec peine les succès d'un ami.

On remarque ordinairement que dans les tems de troubles il s'introduit dans les Etats des abus dangereux, & que l'on ne peut ensuite déraciner qu'avec peine. La haine qui a saisi une ame, y fait entrer avec elle l'envie, la jalousie, la joye maligne & le chagrin. A ces passions honteuses se joignent la fraude, l'artifice & le cruel plaisir de faire un mal que l'on se croit permis à l'égard d'un ennemi. Ces vices demeurent imprimez dans l'ame, on ne peut presque s'en défaire, & souvent ils nous entraînent à agir même contre nos amis, lorsqu'on n'a point résisté aux impressions qu'ils nous ont inspirées contre des ennemis. Pythagore défendoit la cruauté à l'égard de tous les animaux, pour amener les hommes à n'en point user contre leurs semblables.

PREMIÈRE REMARQUE.

Pag. 86. éd. Paris.

Xylander dans le peu de notes qu'il a faites sur le Traité de Plutarque dont il s'agit ici, a très-bien observé que la première période présente une contradiction. La leçon ordinaire est ἡ ἀρετὴ τοῦ ἀνὴρ πολιτικός ἢ πολεμικός les mots ἀνὴρ πολιτικός rendent un sens précisément contraire à la pensée de Plutarque, & même au texte. Xylander ne propose point de correction; il est naturel cependant de changer ἀνὴρ en ἀνὴρ δι, & alors la phrase de l'Auteur n'a plus rien d'embarassant.

I I.

Le texte de Plutarque porte *χώραν Ἀθηνῶν, ἣν οὐκ ἴσμεν* *Pag. 86. coll. Paris.*
τῶν Κρήτων. Amyot dit dans la traduction que la Crète est
 exempte de bêtes venimeuses, c'est ainsi qu'il explique le mot
 Ἀθηνῶν.

Il est vrai que les anciens Naturalistes attribuent à l'Isle de
 Crète le privilège d'être Ἀθηνῶν. Aristote dans le livre des
 Histoires merveilleuses, de *Mirabilibus auditu*, Elien, liv. 3.
 ch. 32. & liv. 5. ch. 2. Pline au livre 8. le rapportent ainsi.
 Quelques-uns qui joignent le fabuleux à l'historique, ajoutent
 que ce privilège fut accordé par Jupiter à l'Isle de Crète; mais
 les Voyageurs des derniers tems ne s'accordent point avec ces
 anciens Ecrivains, & ils rapportent que l'Isle de Candie nourrit
 & des animaux sauvages, quoique non mal-faisans, & des in-
 sectes venimeux. Il ne faut que jetter les yeux sur les obser-
 vations de Bélon & sur la description des Isles de l'Archipel
 par Dapper, pour se défier du récit des premiers Naturalistes.

I I I.

Εἴρηκε, dit Plutarque, τοῖς παλαιοῖς ὑπὸ τῶν ἀλλοφύλων *Ibid.*
 ἢ ἀλλοτείων ζώων μὴ ἀδικεῖσθαι, c'est-à-dire, les Anciens se
 contentoient de ne point se laisser déchirer par les bêtes sau-
 vages. Un ancien Manuscrit de la Bibliothèque du Roy porte
 ἀγρίων au lieu d'ἀλλοτείων - cette leçon paroît préférable à
 celle des Imprimez, non seulement parce qu'elle est plus con-
 forme à d'autres Manuscrits indiqués dans un recueil de col-
 lations sur divers ouvrages de Plutarque, & qui appartient à
 la Bibliothèque du Roy, mais encore parce que l'expression
 ἀγρίων est celle de l'Auteur même dans quelques autres en-
 droits de son Traité.

I V.

Πόνοι πολλοῖς περιπλέοντες, c'est-à-dire, les travaux qui *Pag. 87.*
 sont survenus à plusieurs. Il conviendrait de lire autrement
 ce passage, & par un changement fort léger, dire πόνοις πολλοῖς
 περιπλέοντες.

Premièrement, πόνοις περιπλέοντες n'est pas une expression

qui puisse se soutenir; il faudroit, en conservant la préposition qui sert à former le participe *αεπιόντις*, substituer *αεπιόντις*, ce qui se rendroit par cette phrase: *Les maux ou les peines qui viennent à tomber sur plusieurs*. Des expressions semblables se rencontrent dans les meilleurs Auteurs Grecs.

Mais secondement, quand on connoît les traits de plume qui dans les Manuscrits servent à marquer en abrégé ces prépositions *αε*, *αε*, *αε*, on n'est point surpris de voir mettre l'une pour l'autre de ces prépositions; c'est une méprise assez fréquente, & dont on a plus d'une preuve.

Troisièmement enfin, *αεπιόντις πόνος* est la phrase usitée par les bons Ecrivains Grecs. Plutarque lui-même l'emploie en cent occasions, & Démosthène a dit *παιωνία συμφερέ*; *αεπιόντις* *Αἰσά* *αεπιόντις* *τύχη* est d'Euripide dans l'Hécube, v. 498. *λυτρώσιν αεπιόντων πανουργίας* est encore du même Poète dans l'Oreste, v. 367.

V.

Τοὺς αεπὶ τῷ Διόνυσῳ πυχίτας Ὁ ἑσόμεν. Plutarque veut ici faire entendre ces Chantres, ces Musiciens & ceux qui concouroient à la célébration des fêtes de Bacchus. Cette célébration consistoit dans des Tétralogies, c'est-à-dire, des combats de Poètes qui disputoient les uns contre les autres par quatre pièces différentes. Les anciens Auteurs font souvent mention de ces Tétralogies. Il y avoit de plus des combats entre les Musiciens. Quand ce passage de Plutarque ne nous assureroit pas de ce fait, nous en trouverions la preuve dans les Inscriptions; on y voit des listes de Musiciens qui ont remporté le prix, les noms des vainqueurs, & jusqu'aux différens instrumens de Musique dont ils s'étoient servis dans le combat.

Pag. 289. Plutarque dans les Questions Romaines, dit que ces *πυχίται αεπὶ τῷ Διόνυσῳ* étoient appelez chez les Romains *ispiares*. Il ne faudroit pas recevoir aveuglément sur la foi de Plutarque, l'attribution de cette dénomination; il y a quelque apparence que l'Auteur Grec n'étoit pas assez informé de l'usage des Romains.

V I.

C'est une chose digne de risée, dit Plutarque, que de voir quelqu'un faire à un autre des reproches qu'il mérite lui-même. Léon le Byzantin répondit à un bossu qui l'attaquoit sur la foiblesse de sa vûe: Vous ne me reprochez qu'une imperfection de la nature, *αὐθεσπινον πάθος ὀφειδίζεις*, mais pour vous, vous portez sur votre dos la vengeance divine. Ce trait historique se retrouve au second livre des Propos de table, *quest. 1.* avec quelque différence; au lieu de ces paroles *αὐθεσπινον πάθος*, on lit dans le livre des Propos de table, *ἀδίκημα σώματος ὀφειδίζεις*. De plus, c'est ici un certain Pasiadès qui cherche à offenser Léon le Byzantin, & c'est sur le fils de ce Pasiadès que tombe directement la réponse de Léon le Byzantin; Vous ne voyez pas, dit-il, votre fils qui porte sur ses épaules Némésis la Déesse de la vengeance.

V I I.

Plutarque rapporte ces deux vers suivans de Sophocle: Pag. 89.

Φιλῆ . . . γλώτῃαι ἐκχέας μάτιν

Ἄκων ἀκούει θς ἐκὼν ἔπει λόγους.

mais il faut remarquer que l'un de ces vers est tronqué, & que l'autre n'est pas tel que le Poète l'avoit exprimé. Stobée *Serm. 1. 8.* nous les a conservé entiers, & les voici:

Φιλῆ θ πολλὴν γλώτῃαι ἐκχέας μάτιν

Ἄκων ἀκούει θς ἐκὼν ἔπει χερσὶν.

V I I I.

Ceux qui veulent parvenir à vivre irrépréhensibles, doit Pag. 89.
vent, disoit Antisthène, avoir des amis sincères & véritables,
ou des ennemis violens & qui les traitent sans ménagement.
Plutarque dans deux autres Traités, attribue cette maxime à Pag. 74. 82.
Diogène. Ces différentes leçons doivent être conservées sans
rien changer, le maître & le disciple peuvent tous deux
avoir établi la même maxime.

I X.

Pag. 74. 82. Un hazard heureux sauva la vie, suivant le récit de Plutarque, à Prométhée le Thessalien. Son ennemi pensant le tuer d'un coup d'épée, lui ouvrit un abcès, & par-là lui procura une parfaite guérison. Plusieurs Auteurs ont discuté la vérité de ce fait, & le plus grand nombre prétend que c'est à Jason Tyran de Phères que ce bonheur arriva, & non à Prométhée. Ils soutiennent par conséquent que Plutarque s'est trompé dans cet endroit-ci, ils s'appuyent des témoignages de Cicéron, de Valère-Maxime & de Pline. On peut consulter là-dessus P. Victorius, liv. 7. chap. 9. de ses différentes leçons, Turnébe, & Brodeau dans ses Miscell. l. 1. c. 23. La leçon des plus anciens Manuscrits s'accorde avec celle des éditions de Plutarque.

X.

Pag. 91. Texte. *Comme dans une ville il s'établit des usages nécessaires & mauvais qu'il est difficile d'abolir lorsqu'une fois ils ont pris pied & force de loy, ainsi l'inimitié introduisant avec elle dans l'ame la haine, l'envie, &c.* Les Imprimez portent ὡςπερ γὰρ ἐν πολέμῳ, πολλὰ τ' ἀναγκάων, ἄλλως δ' φάουλων, ἔθως λαβόντα, καὶ νόμου δύναμιν, ὅτε ἐπὶ ῥαδίῳ ἀπώσασθαι βλαπτομένης, ὥπως ἢ ἔχθρα συνεισάγρουσι πρὸς μίσην φθόρον, &c. Il y a, suivant le Manuscrit de la Bibliothèque du Roy, trois changemens à faire dans les éditions ordinaires. 1.° Au lieu de ὡςπερ ἐν πολέμῳ, le Manuscrit marque ἐν πόλει, cette leçon paroît meilleure. 2.° Au lieu de ces paroles, ἔθως λαβόντα καὶ νόμου δύναμιν, le MS. porte ἔθους λαβόντα καὶ νόμου δύναμιν, ce qu'il est préférable. Enfin, au lieu de συνεισάγρουσι on trouve dans le Manuscrit συνεισάγρουσα ἢ ἔχθρα.

X I.

Onomadémus, dit Plutarque, s'étant trouvé dans une sédition qui s'éleva dans l'Isle de Chio, & ceux de son parti ayant eu le dessus, il leur conseilla de ne point chasser tous ceux qui étoient du parti contraire, & d'en laisser quelques-uns continuer à demeurer dans l'Isle, de peur, disoit-il, que si nous n'avons

n'avons plus d'ennemis à combattre, nous ne tournions nos armes contre nos amis.

Quelques Auteurs ont fait deux mots du nom d'*Onomadenus*, & l'ont exprimé comme si c'étoit un homme appelé *Demus* dont Plutarque eût parlé. Le Manuscrit de la Bibliothèque du Roy porte dans le texte du Traité *Onomadenus* en un seul mot, & à la marge on lit cette courte note, *ὄνομα δὲ μὲν* *Ὀνομαδῆμου* ainsi il n'est pas douteux que l'homme d'État, *πολιτικός αὐτῶν*, dont il s'agit ici, s'appelloit *Onomadenus*. Elien dans ses diverses Histoires rapporte la même aventure, L. 14. c. 25. mais il ne nomme point celui à qui elle étoit arrivée.

R E M A R Q U E S

SUR LA VIE D'AGIS ET DE CLEOMENE,

PAR PLUTARQUE.

Les vies des Grands Hommes écrites par Plutarque sont quelquefois si imparfaites du côté des dates & des détails, que M. de Nicolai a cru qu'il seroit utile de le éclaircir. L'exemple de M. Secousse & de M. de la Curne l'a engagé à tenter sur les vies des Rois & des Généraux Grecs, ce qu'ils ont exécuté sur celles de plusieurs Généraux Romains. En 1738.

1.^o Si l'on en croit Plutarque, Cléomene étoit un homme du plus grand mérite, habile à la guerre, inébranlable dans les adversités, magnanime, avide de la bonne gloire, uniquement occupé du bien de ses peuples, incapable de la moindre injustice; c'est ainsi qu'il nous le représente dans la vie qu'il en a écrite. L'idée que nous en donnent les autres Auteurs, est un peu différente; à la vérité Cléomene avoit de grandes qualités, mais elles étoient obscurcies par un nombre infini de vices. On peut accorder à Plutarque qu'il sçavoit son métier, qu'il avoit le courage de supporter les malheurs, qu'il étoit prudent & habile dans le maniement des affaires, en cela Polybe est d'accord avec Plutarque; mais avec ces talens il

Vol. V. des Mémoires de l'Académie, p. 170. de l'Histoire, & vol. VII. page 114. de l'Hist.

Hist. Tome XIV.

L

avoit une ambition qui lui faisoit entreprendre les choses les plus injustes, dès qu'il pouvoit se flatter de les faire réussir. C'étoit un homme intrigant & dissimulé, qui manquoit aux sermens les plus solennels quand il croyoit y trouver le moindre avantage. Il faut avouer qu'il étoit fort aimé des Lacédémoniens, mais l'attachement qu'ils avoient pour lui, ne prouvera peut-être rien au fond, quand on en examinera la véritable cause. Il avoit fait un arrangement favorable au peuple en apparence; car tout homme qui veut innover dans le gouvernement, commence par se rendre agréable au peuple, mais il ne faut pas conclure de là qu'il ait fait le bien réel de sa patrie.

2.^o Plutarque dit que Lyfandre ennemi de Léonidas, étoit *Pluf. l. 3. c. 6.* fils de Lybis, & Pausanias le dit fils d'un autre Lyfandre, & petit-fils d'Aristocrate. Il devint ami de Cléombrote, qui avoit épousé Chélonide fille de Léonidas, & il l'engagea par ses promesses à accuser son beau-pere. Un des grands crimes qu'il lui imputa, selon Pausanias, ce fut d'avoir promis avec serment à son pere Cléonyme pendant sa jeunesse, de faire tous les efforts pour détruire la ville de Sparte. Cléonyme s'aché contre sa patrie, & ne prévoyant pas l'élévation future de son fils, avoit peut-être exigé ce serment; mais quand Léonidas fut en place, il est probable qu'il ne pensa plus à tenir une parole donnée si légèrement.

3.^o Plutarque dit qu'Aratus se rendit à Corinthe avec les troupes qu'il commandoit, pour examiner la conduite des Etoliens, qu'on croyoit devoir faire une descente dans le Péloponnèse par les terres des Mégariens. *Polyb. lib. 2.* Polybe nous apprend que ceux-ci s'étoient repiez de l'alliance des Macédoniens pour se joindre aux Achéens, après qu'Aratus se fut emparé de Corinthe, la seconde année de la cccxxxiv.^o Olympiade, deux cens quarante-trois ans avant l'Ère Chrétienne.

4.^o Agis, suivant Plutarque, se rendit aussi à Corinthe, pour s'opposer en commun avec les Achéens, à l'entrée des Etoliens dans le Péloponnèse. On a peine à concevoir cette union des Lacédémoniens avec les Achéens, dont ils avoient

toujours été les ennemis secrets; il n'y a pas là-dessus deux
 sentimens chez les Anciens. D'ailleurs il ne paroît pas que les
 Lacédémoniens aient fait la guerre aux Macédoniens depuis
 la bataille où Agis leur Roy fut tué, la troisième année de la
 c xii.^e Olympiade, & il falloit qu'ils se sentissent bien affoi-
 blis, puisqu'ils envoyèrent des Ambassadeurs à Alexandre le
 Grand, pour lui remettre la décision des différends qui étoient
 entr'eux; & lorsque la plupart des Grecs s'unirent aux Athé-
 niens pour faire la guerre à Antipater sous la conduite de
 Léosthène, les Lacédémoniens demeurèrent neutres. Dans
 la suite, quoique les Rois de Macédoine successeurs d'Ale-
 xandre aient souvent porté la guerre dans le Péloponnèse,
 il ne paroît pas qu'ils aient jamais rien eu à démêler avec les
 Lacédémoniens jusqu'au règne de Cléomène. Or l'entreprise
 d'Aratus étoit une guerre ouverte contre les Macédoniens, &
 même quelques années auparavant, Antigonus Gonatas avoit
 fait un traité avec les Etoliens pour détruire la République
 naissante des Achéens; ainsi il ne paroît point vraisemblable
 qu'une ville ruinée, comme l'étoit alors Lacédémone, se soit
 engagée dans une guerre entreprise contre son allié tout-
 puissant dans le Péloponnèse, & cela pour secourir un peuple
 avec qui elle avoit toujours été en mauvaise intelligence. La
 guerre d'Agis contre les Achéens ne s'accorde pas avec la
 supposition de Plutarque; il est vrai qu'il n'en fait aucune
 mention, mais nous en apprenons quelques détails par Pau-
 sanias. Cet Auteur raconte que peu après la prise de Corinthe
 par Aratus, & peut-être même pendant qu'il étoit occupé à
 cette expédition, Agis fils d'Eudamidas s'empara de Pellene
 ville de la domination des Achéens, & qu'il en fut bien tôt
 chassé par Aratus qui le battit.

Vid. Polyb. lib.
2. pag. 127.
132. & Paus.
lib. 7. c. 7.
Diod. lib. 16.
& 17.
Id. lib. 17.

2.^{de} année;
 Olymp. cxiv.

Polyb. lib. 2.
pag. 130.

Pausan. lib. 2.
cap. 8. & lib. 7.
cap. 7.

Pausan. lib. 8.
cap. 27.

Pausanias dit encore que peu après que Lydiade se fut
 démis de la Tyrannie de Mégalopolis, & qu'il eut associé
 cette ville à la République des Achéens, Agis vint y mettre
 le siège; il battit d'abord les habitans qui vinrent à sa ren-
 contre, & on ne doutoit point qu'il ne dût bien tôt prendre
 la ville, lorsqu'il s'éleva un vent de nord si violent qu'il brisa

les machines qui-avoient déjà fait une brèche considérable, contretems qui obligea le Roy de Sparte à s'en retourner. La

*Polyb. lib. 2.
pag. 131.*

démision de Lydiade ou Lyside, comme le nomme Polybe, est antérieure à la mort de Démétrius Roy de Macédoine, qui arriva la première année de la CXXXVI.^e Olympiade, deux cens trente-six ans avant l'Ere Chrétienne. Le

*Pausan. lib. 8.
cap. 10.*

même Pausanias dit qu'auprès d'un temple de Neptune dans le territoire de Mantinée, on voyoit un trophée de pierres qu'on avoit dressé des dépouilles des Lacédémoniens & de leur Roy Agis, qui, quelques pages auparavant, a été désigné comme celui dont Plutarque écrit la vie. S'il en faut croire Pausanias, Agis fut tué dans cette occasion, ainsi la cause de sa mort rapportée par Plutarque, pourroit bien être fautive. Dans la guerre des Achéens contre les Lacédémoniens la ville de Mantinée changea si souvent de maître & de parti, qu'on ne peut rien conclurre pour l'époque de cette bataille, de ce que dit Pausanias, que les Mantinéens y combattoient pour les Achéens. Il y a apparence qu'elle fut donnée avant que cette ville quittât la société des Achéens pour la première fois.

On ignore la date de cette désertion ; on sçait seulement

*Polyb. l. 2. p.
242.*

qu'elle fut reprise par Aratus quatre ans avant l'arrivée d'Antigonus dans le Péloponnèse, qui est du commencement de l'année qui précéda celle de la fuite de Cléomene : ainsi la prise de Mantinée par Aratus tombe à la première année de l'Olympiade CXXXVIII. deux cens vingt-huit ans avant J. C.

5.^a Il y a apparence qu'Agis mourut sans enfans, puisque Archidamus son frere lui succéda. Plutarque dit que ce Prince se retira à Messene du vivant de Léonidas ; on peut le soupçonner ici, comme dans tout le reste de la vie de Cléomene, de se livrer un peu trop au penchant qu'on a de présenter en

*Id. lib. 4. pag.
271.*

beau les hommes dont on écrit la vie. Polybe auteur presque contemporain, & qui pouvoit avoir appris tout le détail de cette guerre par son pere Lycortas homme de mérite, & qui fut souvent employé dans les affaires des Achéens avec les Romains ; Polybe parle de la fuite d'Archidamus à Messene

Id. p. 383. comme étant arrivée sous le regne de Cléomene : *αὐτὸν δὲ*

καὶ Ἀρχιδάμους ἐκ τῆς Σπάρτης ἔφυγε, δίδους τῆς Κλεομένη, καὶ παρεβύτη εἰς Μεσσηνίαν. Suivant Pausanias, Cléomene étant parvenu à la Couronne, se servit de l'autorité des Ephores pour faire empoisonner le Roy Eurydamidas encore enfant, & de l'autre Maison des Rois de Sparte; peut-être cet Eurydamidas étoit-il fils d'Agis. Si le fait que rapporte Pausanias est vrai, il se pourroit faire qu'Archidamus craignant qu'on ne le traitât de la même manière qu'on avoit traité son neveu, eût pris le parti de s'enfuir de Sparte; Polybe témoigne qu'il eut bien de la peine à en trouver le moment, & ces difficultés justifient les craintes.

*Pausan. lib. 2.
cap. 9.*

*Polyb. lib. 8.
pag. 511.*

6.^o Plutarque à la fin de la vie de Cléomene, dit qu'il avoit régné seize ans; il mourut la première année de l'Olympiade CXL. deux cens vingt ans avant Jesus-Christ, ainsi la mort de Léonidas tombe à la première année de l'Olympiade CXXXVI. deux cens trente-six ans avant l'Ere Chrétienne. Cléomene avoit alors environ dix-sept ans; il en avoit trente, suivant Plutarque dans la vie de Philopœmen, lorsqu'il s'empara de Mégalo polis. La prise de cette ville est de l'hiver qui précéda la bataille où Cléomene fut défait; cette bataille se donna au commencement de l'été de la seconde année de la CXXXIX.^e Olympiade, deux cens vingt-trois ans avant J. C. Puisque Cléomene étoit alors âgé de trente ans, il s'ensuit qu'il étoit né la quatrième année de la CXXXI.^e Olympiade, deux cens cinquante-trois ans avant l'Ere Chrétienne.

7.^o Personne ne douteroit, à la manière dont s'exprime Plutarque, que les Achéens n'eussent commencé la guerre contre les Lacédémoniens. Le projet d'Aratus étoit, à ce que prétend Plutarque, de réunir tous les peuples du Péloponnèse en un seul corps; ils étoient entrez presque tous dans la ligue des Achéens, il ne restoit plus que les Lacédémoniens, les Eléens & une partie des Arcadiens. Dès que Léonidas fut mort, Aratus méprisant la jeunesse de Cléomene, commença à attaquer les Arcadiens, & ce fut ce qui obligea les Ephores à envoyer Cléomene pour s'emparer de l'Athénée auprès de Belbine; Cléomene le prit & le fortifia. Qui ne croiroit sur-

ce récit de Plutarque, qu'Aratus fut l'agresseur ! La chose ne se passa pas ainsi, c'est de Polybe que nous l'apprenons, & l'autorité de cet Historien est bien d'un autre poids que celle de Plutarque. Il témoigne donc qu'après la mort de Démétrius, les Etoliens n'osant faire ouvertement la guerre aux Achéens à qui ils avoient de grandes obligations, s'entendoient en secret avec les Lacédémoniens, & que quand Cléomene se fut emparé par trahison des villes de Tégée, de Mantinée & d'Orchomene, les Etoliens en furent bien aises. Cependant Aratus & les Achéens qui ne vouloient provoquer personne à la guerre, se contentoient de s'opposer par intrigues aux desseins des Lacédémoniens, ce qui continua pendant quelque tems, & jusqu'à ce que Cléomene eut fait fortifier l'Athénée ; alors les Achéens ne ménagèrent plus rien, & par un décret de la Nation ils déclarèrent la guerre aux Lacédémoniens. On voit par-là que ce fut Cléomene qui fit le premier des actes d'hostilité, & que les Achéens ne prirent les armes que pour se défendre. L'Athénée, château ou temple de Minerve bâti dans le territoire de Mégalopolis, fut détruit par les Lacédémoniens mêmes, obligez de l'abandonner à l'arrivée de Philippe, la seconde année de l'Olympiade CXL. deux cens dix-neuf ans avant J. C.

Id. lib. 4. pag. 344.

8.^o Plutarque dit qu'au tems de cette expédition de Cléomene, il y avoit quelques différends entre les Lacédémoniens & ceux de Mégalopolis. Cette ville avoit le malheur d'être voisine de Sparte, & les Lacédémoniens tomboient sur elle toutes les fois qu'ils étoient en guerre avec quelque peuple du Péloponnèse ; ainsi ces différends n'étoient autre chose de la part des Mégalopolitains, que leur attention à se garantir contre les entreprises injustes des Lacédémoniens. Pausanias donne le détail de trois de ces entreprises, & il ajoute que quand Cléomene attaqua Mégalopolis, elle avoit un traité d'alliance avec Sparte, traité que ce Prince ne crut pas devoir respecter.

Id. lib. 5. pag. 432.

Pausan. lib. 8. cap. 25.

9.^o Aratus ayant été battu auprès du mont Lycée d'Arcadie, se sauva à Mantinée & s'en empara. On a déjà fixé l'époque

de la prise de cette ville à la première année de l'Olympiade CXXXVIII. deux cens vingt-huit ans avant l'Ere Chrétienne, ainsi la première bataille s'est donnée dans le même tems.

10.^o On ne voit pas trop pourquoi le courage des Lacédémoniens étoit abattu, dans le tems qu'ils venoient de remporter une victoire complète sur les Achéens; cependant Plutarque le dit, & il ajoute que Cléomene voulant continuer la guerre, obtint des Ephores qui s'opposoient à son dessein, le rappel d'Archidamus. Il croyoit affoiblir par-là l'autorité des Ephores, & pouvoir faire plus sûrement tout ce qu'il voudroit. Cependant, ajoute-t-il, ceux qui avoient fait mourir Agis craignant le retour de son frere, le firent aussi mourir dès qu'il fut dans la ville. Soit que Cléomene n'eût point consenti à cette violence, comme le dit Plutarque, soit qu'il eût abandonné ce malheureux Prince à ses persécuteurs, il est plus probable qu'il ne rappella Archidamus que dans la vûe de s'en défaire. Polybe assure que Cléomene étant venu au-devant d'Archidamus, le fit mourir bien tôt après; & dans un autre endroit, parlant du degré de confiance qu'on doit donner aux ôtages, il blâme fort Archidamus, qui connoissant l'ambition de Cléomene, & le desir qu'il avoit de dominer, vint se mettre trop légèrement à sa discrétion. Polybe remarque là-dessus que de ne se fier à personne, c'est renoncer au maniement des affaires publiques, & qu'ainsi, dans la nécessité où l'on est de s'exposer quelquefois pour l'avantage de sa patrie, il ne faut le faire qu'en prenant les sûretés nécessaires afin de n'être pas blâmé. Or, quelles sont ces sûretés? le serment, les ôtages, comme les femmes & les enfans de ceux avec qui on traite, & plus que tout, la réputation qu'ils se sont acquise par leur vie passée. Polybe ne seroit pas tombé dans le malheur d'Archidamus, il auroit trop bien connu Cléomene.

Polyb. lib. 5,

pag. 383.

Id. lib. 8. pag.

511. 512.

11.^o On ne doit plus s'étonner de l'idée avantageuse que Plutarque donne de Cléomene, dès qu'il a consulté l'historien Phylarque. Cet Ecrivain étoit extrêmement partial, & pour faire honneur à Cléomene, ou pour blâmer Antigone &

Aratus, il supprimoit ou changeoit les faits. On peut voir un assez long détail de ses mensonges dans Polybe.

*Polyb. lib. 2. à
pag. 141. ad
149.*

12.^o Plutarque dit que la seconde bataille entre Aratus & Cléomene se donna sous les murailles de Leuctres, ville du territoire de Mégalopolis : Polybe nomme Champs Laodécéens le lieu de cette bataille. Suivant Plutarque, Lydiade mourut dans ce combat ; il paroît par Pausanias que sa mort n'arriva que quelques années après, au tems de la prise de Mégalopolis par Cléomene.

*Pausan. lib. 8.
cap. 27.*

13.^o Rien n'égale les louanges que Plutarque donne à Cléomene sur les changemens qu'il fit dans le gouvernement, il y eut même du prodige, s'il faut l'en croire. Un Ephore endormi dans le temple de Pasiphaé, crut voir en songe qu'on ôtoit quatre des sièges destinez aux Ephores, & qu'il n'en restoit plus qu'un ; alors il sortit une voix du sanctuaire, qui lui dit que c'étoit pour l'avantage de Sparte. Ce temple de Pasiphaé étoit sans doute celui d'Inus, dans lequel on voyoit la statue du Soleil & celle de Pasiphaé. Ce lieu étoit situé entre Ætyle & Thalame villes de la Laconie ; on y rendoit les oracles en songe. Sans doute ce songe prophétique fut imaginé après coup, & attribué à ce même Agésilas qui échappa au massacre des autres Ephores, & qui pour se conserver, fut obligé de s'attacher à Cléomene ; peut-être fut-il lui-même l'auteur de cette fable. Plutarque relève extrêmement cette action de Cléomene, & cela sans doute sur l'autorité de Phylarque. Selon lui, la ville de Sparte étoit perdue de débauche & de luxe ; les Ephores absolument maîtres du gouvernement, accabloient le peuple, & Cléomene remédia à tous ces inconvéniens par le massacre de ces Ephores, par une nouvelle division des terres, pour remettre les choses sur le pied où elles avoient été au tems de Lycurgue, & par la remission des dettes, c'est-à-dire, en ruinant absolument tout ce qu'il y avoit de gens riches & puissans dans l'Etat. Si cette entreprise eût dû avoir des suites si avantageuses, elle auroit été approuvée des autres Grecs, on voit pourtant qu'elle ne le fut pas. On accusa Cléomene de viser à la Tyrannie ; on dit même

*Polyb. l. 2. p.
133. & lib. 4.
p. 344. & Paus.
lib. 7. c. 9.*

même que les Lacédémoniens étoient devenus esclaves, & on regarda ce renversement de la constitution de l'Etat, comme la cause de tous les malheurs qui leur arrivèrent depuis. La conduite que tint Cléomene dans la suite, justifie tous les reproches qu'on lui a faits; car si c'étoit pour soulager la malheureuse condition du peuple qu'il proposa une nouvelle division des terres, cela ne l'autorisoit pas à faire massacrer les Ephores: après cela, pourquoi fit-il tomber la couronne sur la tête de son frere Euclidas ou Epiclidas, tandis qu'il y avoit encore de l'autre famille royale deux fils d'Archidamus, si ce n'est pour être absolument le maître? & cette élévation de son frere à la couronne, ne montre-t-elle pas qu'il disposoit entièrement des Patronomes qu'il avoit établis à la place des Ephores? ainsi on a eu raison de le regarder comme un Tyran. Plutarque homme de Lettres plus qu'homme d'Etat, a été ébloui par l'apparence du projet de Cléomene, & l'a regardé comme un nouveau Lycurgue, tandis que Polybe, dont le jugement avoit été formé par le maniement des affaires publiques, perçoit au delà de ces apparences; & jugeant les hommes, non par leurs discours, mais par leurs actions, regardoit les changemens faits par Cléomene comme un moyen qu'il avoit imaginé pour asservir sa patrie.

14.^o La troisième bataille doit être de la fin de la quatrième année de l'Olympiade CXXXVIII. puisqu'elle est de peu antérieure à l'arrivée d'Antigone dans le Péloponnèse, qui a été fixée au commencement de l'Olympiade CXXXIX.

15.^o Plutarque dit que quand Cléomene apprit que les Achéens s'étoient emparez de la ville d'Argos, il y envoya Mégistone, & que celui-ci ayant été tué dans cette expédition, il y fut lui-même, d'où il se rendit à Sparte par la ville de Tégée. Il paroît au contraire par Polybe, que Cléomene abandonna le camp qu'il avoit fait fortifier auprès de l'Isthme, à la première nouvelle qu'il eut de la désertion des Argiens; qu'il se rendit en diligence à la ville d'Argos, & qu'ayant été repoussé par les Achéens, il prit le chemin de Sparte par la ville de Mantinée, ce qui étoit en effet le plus court. La différence

*Polyb. l. 2. p.
138. 139.*

des routes qu'on lui fait tenir, mérite d'être observée, parce que de la manière dont parle Plutarque, il semble que malgré cet échec Cléomene étoit toujours en état & dans la volonté de tenir la campagne, & qu'il ne se rendit à Sparte qu'à cause de la nouvelle qu'on lui apporta que sa femme étoit morte. Vraisemblablement ce n'est pas là ce qu'a voulu dire Polybe; il semble au contraire que Cléomene se rendit à Sparte, n'ayant pas les provisions nécessaires pour continuer la campagne.

169 La prise de Mégalopolis est de l'hiver de la seconde année de la cxxxix.^e Olympiade. Ce fut un grand avantage pour Cléomene, aussi Plutarque dit-il que cette ville étoit aussi considérable que Sparte. Le circuit de celle-ci n'étoit que de quarante-huit stades, & celui de Mégalopolis étoit de cinquante. Comme il y avoit peu de tems que cette ville avoit été bâtie, il y a apparence qu'elle étoit peuplée à proportion du terrain qu'elle occupoit; Polybe convient pourtant qu'elle l'étoit moins que Sparte, & son aveu ne doit pas être suspect.

*Polyb. lib. 9.
pag. 558.*

Plutarque fait tous ses efforts pour excuser la cruauté dont Cléomene usa en cette occasion, sur ce qu'après qu'il se fut emparé de la ville, il en offrit la restitution à ceux qui s'étoient sauvés à Messene, pourvu qu'ils voulussent renoncer à la société des Achéens. On voit par Polybe que Plutarque parle toujours d'après Phylarque. Si ceux de Mégalopolis avoient trahi Cléomene, il auroit eu peut-être un prétexte de les massacrer & de détruire leur ville, mais il n'avoit pas le droit de commettre tous ces crimes parce qu'ils n'avoient jamais été en société avec lui. On peut voir ce que disent là-dessus Polybe & Pausanias. Trois mois auparavant Cléomene avoit fait une tentative sur Mégalopolis; il étoit convenu avec quelques personnes qui vouloient la lui livrer, & qui devoient être de garde à la troisième veille de la nuit, qu'il se trouveroit devant la ville à cette heure-là; mais il ne fit pas attention qu'en ce tems-là les nuits étoient encore courtes, il arriva trop tard au lieu du rendez-vous, & bien loin de s'emparer de la ville, ses troupes furent battues & repoussées.

17.^o Plutarque se contente de dire qu'Antigone après son arrivée dans le Péloponnèse, y fit la conquête de plusieurs villes, sans les spécifier. Nous voyons dans Polybe qu'Antigone ayant été élu Général des Achéens par l'assemblée générale de la Nation, tenue à Ægium, prit les villes de Tégée, d'Orchomene, de Mantinée, d'Héréc & de Telphusse, pendant la campagne qui commença à la fin de la première année de l'Olympiade CXXXIX. *Polyb. lib. 2. p. 139. 140.*

18.^o C'est d'après Polybe que Plutarque dit avec un tour avantageux pour Cléomene, qui n'est pas dans l'original, que ce Roy de Sparte n'avoit que vingt mille hommes lorsqu'il se battit contre Antigone qui en avoit trente. Ce n'est pas trop la peine de le contredire, puisque, suivant le détail des troupes d'Antigone marqué par Polybe, l'armée de ce Prince étoit composée de vingt-huit mille fantassins & de douze cens chevaux. La bataille de Sélasie se donna la seconde année de la CXXXIX.^o Olympiade, comme on l'a déjà insinué plusieurs fois; on peut en voir un détail assez circonstancié dans Polybe. Euclidas frere de Cléomene fut tué dans ce combat, à ce que dit Plutarque; mais, suivant Polybe, il prit la fuite avec les troupes auxiliaires qu'il commandoit. Si quelque chose peut favoriser cette opinion, c'est que nous voyons que les Lacédémoniens n'élurent de Rois qu'après la mort de Cléomene. Si Euclidas avoit été tué à la bataille de Sélasie, pourquoi auroient-ils différé trois ans à lui donner un successeur? Si l'on s'en tient à ce que dit Polybe, on peut croire qu'Euclidas suivit son frere en Egypte, & qu'ils y moururent tous les deux en même tems. *Idem, p. 150.*

19.^o Antigone s'étant emparé de la ville de Sparte, y rétablit l'ancienne forme du gouvernement des Ephores. Il ne paroît pas qu'Antigone ait fait une nouvelle division des terres, qui auroit pu causer une sédition à Lacédémone, mais il est sûr qu'il fit créer de nouveaux Ephores; on en voit avant la mort de Cléomene, & il y a apparence que ce furent eux qui gouvernèrent la ville de Sparte pendant son absence, puisque Polybe dit qu'elle fut régie *καὶ τότε*. Cette forme *Idem, p. 154.*

Pausan. lib. 2. cap. 9. de gouvernement subsistoit encore du tems de Pausanias.

20.^o Ce fut sous le règne de Ptolémée-Evergète que Cléomene se réfugia en Egypte. Evergète le combla de bienfaits, & lui promit de lui donner des troupes pour passer en Grece; mais la mort qui arriva la même année que celle de Cléomene, empêcha l'accomplissement de ses promesses. Philopator son fils lui succéda, & il signala son avènement à la Couronne par le meurtre de son frere. Suivant Plutarque, Cléomene vouloit le dissuader de cet attentat; & sur la représentation que fit Sosibe Ministre & favori du Roy d'Egypte, que tant que Magas vivoit, il y avoit à craindre qu'il ne soulevât les troupes étrangères qui lui étoient fort attachées, Cléomene répondit qu'il ne devoit point avoir cette crainte, parce que parmi ces étrangers il y avoit trois mille Grecs du Péloponnese qui suivroient toujours ses ordres. Ce discours présenté de cette façon, disculpe entièrement Cléomene d'avoir eu aucune part à la mort de Magas; mais il paroît par Pôlybe *Polyb. l. 5. p. 382.* qu'on ne consulta Cléomene que sur les moyens d'empêcher la révolte des troupes quand elles apprendroient la mort de Magas, & qu'il ne tint le discours précédent que pour confirmer le Roy & son Ministre dans le dessein qu'ils avoient. Il est indubitable que c'est en ce sens-là qu'il faut le prendre, car Plutarque avoue que le conseil de Cléomene détermina Sosibe au meurtre de Magas; or si Cléomene avoit été d'un avis contraire, le Ministre n'auroit pas dû se fier au crédit qu'avoit ce Prince sur une partie des troupes, puisqu'il y a apparence qu'il n'auroit pas voulu l'employer en cette occasion. Plutarque dit que Philopator laissoit le soin de son royaume à sa mere & à sa maîtresse Agathodlie; peut-être *Strab. l. 17.* a-t-il donné à la maîtresse le nom de la mere, car Strabon nous apprend que la mere de Ptolémée-Philopator s'appelloit Agathoclie; peut-être aussi cette Agathoclie maîtresse du Roy, est-elle la même qu'une femme de même nom qui périt dans la suite misérablement avec son frere Agathocle.

21.^o Plutarque en parlant de la trahison de Nicagoras de Messene envers Cléomene, dit qu'il y avoit une ancienne

brouillerie entr'eux, parce que Cléomene avoit acheté de ce Nicagoras une terre qu'il n'avoit pas payée. C'est ici la suite de la dissimulation de l'Historien sur le meurtre d'Archidamus frere d'Agis, car Nicagoras étoit fort son ami, & ce fut chez *Polib. l. 5. p. 383.* lui que le Roy de Sparte vint se réfugier; ensuite, quand Cléomene parut changer à l'égard de son Collègue, Archidamus se servit de Nicagoras pour négocier sa réconciliation: celui-ci s'acquitta de la commission, & il accompagna son hôte jusqu'à la ville de Sparte. Comme il ne fut point enveloppé dans la disgrâce de ce Prince, il disoit par-tout qu'il avoit bien de l'obligation à Cléomene, mais il conservoit dans le fond du cœur une haine implacable contre lui, à cause de la mort d'Archidamus; voilà pourquoi il chercha à se venger de Cléomene à la première occasion qui s'en présenta.

22.^o Cléomene est mort la première année de l'Olympiade CXL. deux cens vingt ans avant Jesus-Christ, à la trente-troisième année de son âge. Le séjour qu'il fit en Egypte fut de trois ans. Quand les Lacédémoniens apprirent sa mort, ils *Idem, lib. 4. pag. 304.* élurent deux Rois; l'un fut Agésipolis petit-fils de Cléomébrote, qui avoit gouverné l'Etat lorsque Léonidas avoit pris la fuite. Comme Agésipolis étoit encore trop jeune, on lui donna pour tuteur Cléomene son oncle, fils du même Cléomébrote. L'autre Roy qu'on élut, fut un certain Lycurgue qui n'étoit point de la famille royale; mais moyennant la somme d'un talent qu'il donna à chaque Ephore, il fut déclaré Roy de Sparte & de la race d'Hercule. Ce n'étoit plus le tems de la vérité & du désintéressement des premiers Lacédémoniens.



ECLAIRCISSEMENT CHRONOLOGIQUE

Sur le jour auquel Pompée sortit de Brunduse & de l'Italie, lors de la Guerre civile.

M de Chambort qui a communiqué à l'Académie cet **Eclaircissement chronologique**, s'y est principalement déterminé parce que le jour de la sortie de Pompée hors de l'Italie pour passer de Brunduse à Dyrrachium, fait quelque difficulté entre les Sçavans. Juste-Lipse qui a si utilement travaillé à éclaircir divers points de l'Histoire Romaine, la propose comme une véritable difficulté littéraire, dans la trente-unième lettre de la Centurie des Lettres qu'il a écrites aux Sçavans de France & d'Allemagne. Cette lettre de Lipse est adressée à Sébastien Pighius. L'Auteur prétend que Cicéron dans ses Lettres à Atticus, fixe cette sortie de Pompée hors de l'Italie au quatrième jour avant les calendes de Mars, c'est-à-dire, au vingt-sixième jour du mois de Février de l'an de Rome 705. Il ajoute que suivant un passage de la vie de César écrite par Plutarque, & suivant l'Histoire de Paul Orose, on ne peut pas dire que Pompée soit sorti de l'Italie le jour des fêtes de Bacchus, qui étoit le seizième jour avant les calendes d'Avril, c'est-à-dire, le dix-septième jour du mois de Mars, puisque ces deux Auteurs assurent que le jour des fêtes de Bacchus étoit le jour que Pompée sortit de Rome avec les Consuls, & qu'ainsi ce ne peut pas être celui de sa sortie hors de l'Italie. Léonard Malaspina qui a commenté les Epîtres de Cicéron à Atticus, a mis à la tête de chacun des livres de ces Epîtres, un argument historique pour en faciliter l'intelligence. Il assure dans l'argument qu'il a mis à la tête du neuvième livre, que Pompée passa d'Italie dans la Macédoine le jour des ides du mois de Mars de l'an de Rome 705. *continetur hoc libro Cnæi fuga Brundusium, atque inde in Macedoniam transmissio, quæ fuit Idibus Martiis, præmissis antea Consulibus L. Cornelio Lentulo & C. Claudio Marcello, cum omnibus penè Magistratibus, cunctoque Senatu.*

Il est étonnant que deux hommes aussi célèbres dans la République des Lettres que le sont Lipse & Malaspina, aient lû le livre neuvième des Epîtres à Atticus avec si peu de réflexion. S'ils l'avoient lû exactement, ils y auroient vû que Cicéron n'y dit nulle part que Pompée soit sorti de l'Italie le quatrième jour avant les calendes de Mars, c'est-à-dire, le vingt-sixième jour de Février, comme le prétend Lipse; & parmi les lettres contenues dans ce neuvième livre, ils en auroient remarqué une de Cornélius Balbus à Cicéron, par laquelle il lui envoie un billet que César avoit écrit à Oppius & au même Balbus. Dans ce billet César marque à ces deux amis qu'il est arrivé devant les murs de Brunduse le septième jour avant les ides de Mars, c'est-à-dire, le neuvième jour du mois de Mars, qu'il y campe avec ses troupes, & que Pompée est dans Brunduse; *Cæsar Oppio & Cornelio salutem. A. D. VII. Id. Mart. Brundisium veni: ad murum castra posui; Pompeius est Brundisii, &c.* Cicéron dans la lettre suivante, écrit à Atticus que Q. Pédius Lieutenant & parent de César, lui a envoyé une lettre que César lui avoit écrite la veille des ides de Mars, *prid. Id. Mart.* par laquelle lettre de César à Pédius il paroît que Pompée étoit alors à Brunduse, que l'armée de César campoit encore aux portes de cette ville, & que César faisoit faire de grands ouvrages pour l'y enfermer ou pour l'obliger d'en sortir incessamment, & de passer la mer.

Dans le même livre il y a une lettre que C. Matius & C. Trébatius, gens du parti de César, écrivirent à Cicéron, pour lui apprendre que Pompée étoit sorti de Brunduse avec toutes ses troupes, le seizième jour avant les calendes d'Avril, c'est-à-dire, le dix-septième jour de Mars; que César étoit entré le lendemain dans cette ville abandonnée par Pompée, qu'il y avoit harangué les habitans assembles, & qu'il se proposoit d'être à Rome avant les calendes d'Avril. Toutes ces dates sont d'autant plus certaines, qu'elles s'accordent parfaitement avec ce que dit César dans le 1.^{er} livre de ses Commentaires de la Guerre civile, qu'il avoit tenu Pompée assiégé dans la ville de Brunduse pendant l'espace de neuf jours.

A l'égard de Malaspina, ce qui lui a fait dire que Pompée étoit sorti de Brunduse le jour des ides de Mars, c'est-à-dire, le quinze du mois, c'est une nouvelle que Cicéron mande à Atticus à la fin de la quatorzième lettre de ce neuvième livre; cette nouvelle lui venoit de Capoue par Q. Lepta, qui lui marquoit que Pompée avoit abandonné Brunduse le jour des ides de Mars. Ce Q. Lepta étoit un homme attaché à Cicéron, sous lequel il avoit servi dans la Cilicie en qualité d'Intendant des Machines (*Præfectus Fabrum*); Cicéron apparemment l'avoit chargé de s'informer des nouvelles du siège de Brunduse que César faisoit, & où Pompée étoit alors enfermé. Cette nouvelle de Q. Lepta étoit fautive & prématurée; Matus & Trébatius mandèrent depuis à Cicéron que cette évacuation de la ville de Brunduse par Pompée ne fut faite que deux jours après les ides de Mars, c'est-à-dire, le seizième jour avant les calendes d'Avril, qui revient au dix-septième jour du mois de Mars. Il ne faut pas s'étonner si les nouvelles de ce fait important étoient si incertaines, puisque par la sixième lettre de ce neuvième livre il paroît que l'on avoit mandé à Cicéron que Pompée avoit passé de Brunduse à Dyrrachium le quatrième jour avant les nones de Mars, c'est-à-dire, le quatrième jour du mois de Mars.

La sortie de Pompée hors de l'Italie le dix-septième jour de Mars, l'an de Rome 705. est confirmée par Ussérius, dont l'exactitude dans la Chronologie est très-connue. Ce dix-septième jour de Mars, ou, pour parler à la Romaine, ce seizième jour avant les calendes du mois d'Avril, étoit le jour de la fête de Bacchus; les Grecs nommoient cette fête *Διονύσια*, du nom de *Διόνυσος* qu'ils donnoient au Dieu Bacchus. Les Romains appelloient cette fête *Liberalia*, parce que Bacchus avoit chez eux le nom de *Liber*.

Quant à ce que dit Lipsé, que Paul Orose prétend que Pompée sortit de la ville de Rome le jour des fêtes de Bacchus, c'est une méprise formelle de cet Historien, qui vivoit au cinquième siècle après la naissance de Jésus-Christ; il a pris la sortie de Pompée hors de l'Italie pour la sortie hors de Rome, & ainsi

& ainsi il ne mérite aucune considération sur cet article.

Le passage même de Plutarque cité par Lipse, & tiré de la vie de Jule-César composée par cet Auteur, ne s'oppose pas au sentiment de M. de Chambort; Plutarque y dit que César gagna la bataille de Munda en Espagne contre les enfans de Pompée le jour de la fête de Bacchus, jour auquel le grand Pompée étoit sorti pour faire la guerre quatre ans auparavant: τῇ μάλιστα ἑορτῇ τῇ τῷ Διονυσίῳ ἑορτῇ, καὶ ἐν τῷ λέγει καὶ Πομπήϊος. Μάγνος ὅτι τῷ πόλεμον ὤρεσθαι· ὅτε μέσου τῷ χρόνῳ ἐκκινῶν πρὸς αὐτὸν διήλθεν. Plutarque ne dit pas que la sortie de Pompée pour faire la guerre, fut le jour de sa sortie de la ville de Rome, ainsi que l'a cru Juste-Lipse dans l'explication Latine qu'il a donnée à cette phrase de Plutarque; les paroles du texte doivent s'entendre de la sortie de Pompée hors de l'Italie. Tant que Pompée fut en Italie, il se trouva hors d'état de faire la guerre. à César, il ne songea qu'à éviter ses attaques en s'éloignant toujours de lui; ce ne fut qu'après sa sortie de Brunduse dernière place de l'Italie, qu'il se prépara tout de bon à faire la guerre à son compétiteur.

M. de Chambort relève encore la faute qu'a fait Guillaume Xylander en rendant en Latin cet endroit de Plutarque dont il a traduit tous les ouvrages. Il explique le mot de τῷ Διονυσίῳ par le mot Latin de *Saturnaliū*; il est très-aisé de montrer que c'est une erreur, & qu'il a confondu les fêtes de Bacchus avec celles de Saturne, qui sont très-différentes les unes des autres, par les mois & les jours auxquels elles étoient célébrées.

Lipse au reste n'est pas le seul qui ait entendu ce passage de Plutarque de la sortie de Pompée hors de Rome; cette opinion lui est commune avec les deux célèbres Traducteurs François de cet Auteur Greg. Amyot & M. Dacier; comme leurs traductions sont d'ailleurs justement estimées & dans les mains de tout le monde, c'est ce qui a engagé M. de Chambort à examiner avec plus de soin ce point de l'Histoire Romaine, les fautes commises par les hommes sçavans étant pour le public d'une plus dangereuse conséquence que celles que commettent les Ecrivains médiocres.

Hist. Tome XLV.

N

A D D I T I O N

A l'Histoire des anciens Camps connus en France sous le nom de CAMPS DE CÉSAR.

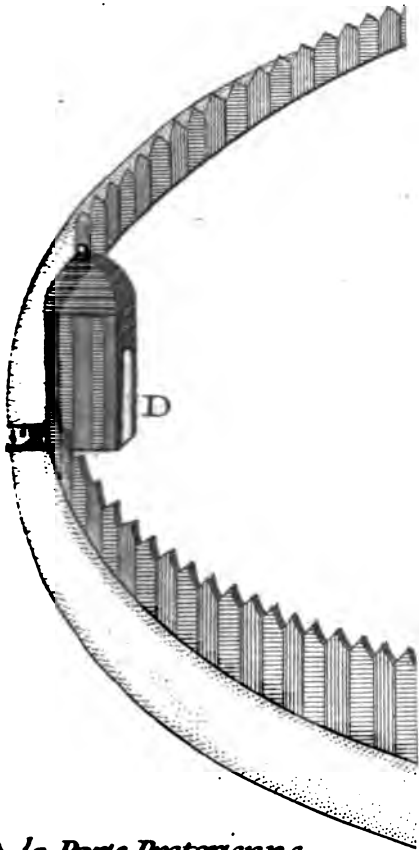
Tome X. pag.
403. 422. &
436.
Tome XIII. p.
410. & 420.

Il y a dans les Tomes précédens plusieurs Dissertations de M. l'Abbé de Fontenu sur divers Camps ou restes d'anciens Camps connus dans les Gaules sous le nom de Camps de César, soit que ces Camps, malgré leur dénomination commune, portent avec eux des caractères incontestables de leur peu d'ancienneté, tels que ceux de Dieppe, de Neufchâtel, de Catenoye & de Brienne-le-château, soit que d'un tems beaucoup plus reculé, comme ceux de S. Leu d'Esseran, de Péquigny, de l'Etoile, de Wiffan & de Froidmont, on ne puisse cependant assurer qu'ils soient de Jule-César plutôt que des Empereurs Romains qui lui ont succédé sous le même nom de Césars.

L'Auteur s'est reproché de n'avoir rapporté dans aucun de ces différens ouvrages, un Camp dont il reste encore de grands vestiges dans un lieu du bas Valais qui s'appelloit autrefois *Octodurum*, & qui étoit la capitale des anciens Vérages. Ce n'est pas que ce Camp lui fût inconnu, au contraire, il ne l'avoit négligé que parce que Gabriel Siméoni Florentin, qui vivoit il y a deux cens ans, & du tems de qui ce Camp étoit beaucoup plus entier qu'il ne l'est aujourd'hui, en avoit aussi beaucoup parlé dans ses Observations d'Antiquités, & que c'est de cette première source que Steuvéchin l'a tiré pour le faire graver dans son Commentaire sur Végèce. C'est dont d'après ces deux Ecrivains que M. l'Abbé de Fontenu En 1740. le redonne ici comme une espèce de modèle des anciens Camps Romains, & comme une conclusion naturelle de tout ce qu'il avoit déjà rapporté à ce sujet.

La tradition constante du pays où ce Camp se trouve situé, est qu'il fut établi par Galba, qui étoit un des premiers Lieutenans de César quand il fit la conquête des Gaules, & cette

*CAMP DE GALBA
son origine selon*



- A. *la Porte Pretonienne .*
- B. *la Porte Decumane .*
- C. *la Porte principale a drou*
- D. *la Porte principale a gau*

tradition est conforme à ce que César dit lui-même dans ses Commentaires. Après avoir heureusement terminé la seconde campagne des Gaules, le Sénat ordonna en sa faveur des supplications, des prières publiques pendant quinze jours entiers, & d'autres distinctions qui jusque-là n'avoient encore été accordées à aucun Général d'armée. Dans ces circonstances il se crut obligé d'aller se montrer à Rome pour y remercier le Sénat & les Dieux, & augmenter par sa présence, par ses sollicitations & ses libéralités, le courage des amis qui commençoient à se déclarer pour lui; mais ayant reconnu avant son départ qu'il étoit d'une grande importance d'ouvrir les passages des montagnes du pays d'Elen, du haut & du bas Valais, pour avoir une communication plus libre avec l'Italie, il laissa à Galba la douzième Légion & une partie de sa cavalerie pour aller prendre des quartiers d'hiver dans le Valais, & pour en soumettre les peuples qu'il nomme Naniuates, Sédunois & Véragres.

Galba s'empara d'abord de divers postes où il mit des garnisons; les peuples se soumirent en apparence, ils acceptèrent les conditions de paix qu'il leur offrit, & lui donnèrent des otages. Alors Galba qui étoit dans une parfaite sécurité, ne laissant que deux cohortes & quelque peu d'infanterie dans le pays d'Elen, vint camper à *Octodurum* capitale du pays des Véragres qui occupoient le bas Valais. La ville étoit au fond d'une petite plaine environnée de montagnes, & comme elle se trouvoit naturellement partagée en deux par la rivière de Drance qui passoit au milieu, il en donna un côté aux habitans & se retrancha dans l'autre. Cette proximité mit les habitans plus à portée de connoître le petit nombre des troupes Romaines, elle leur inspira la hardiesse de les attaquer & une sorte d'assurance de les vaincre; ils prirent des mesures avec les peuples voisins, & affectant de paroître toujours plus tranquilles, ils se retirèrent pendant la nuit sur leurs montagnes où étoit le rendez-vous des alliés. Là ils formèrent une armée de près de trente mille combattans, qui vinrent assaillir de toutes parts cette poignée de Romains retranchés. A leur approche Galba

délibéra s'il convenoit mieux de les attendre de pied ferme dans son camp, ou d'aller à eux, comme le propofoient les principaux officiers, persuadez qu'on passeroit sans peine à travers cette multitude non disciplinée, & qu'on gagneroit aisément la Savoye, où il seroit plus facile de se défendre; mais il falloit pour cela abandonner tous les gros bagages, Galba résolut donc de n'en venir là qu'à la dernière extrémité.

Les Romains soutinrent d'abord avec une valeur digne d'eux les efforts des Barbares, mais il y avoit entr'eux une différence à laquelle toute la valeur imaginable ne pouvoit suppléer. Les Barbares amenoient continuellement de nouvelles troupes qui remplaçoient celles qui avoient souffert; les Romains au contraire étoient réduits à un si petit nombre, que les bleffez même ne pouvoient quitter leur rang sans y laisser un vuide dont l'ennemi n'auroit pas manqué de profiter, car ils ne se rebutoient point, & ils pouffoient déjà des cris de victoire, quand Galba qu'un combat de six heures entières avoit extrêmement affoibli, voyant ses fossés plus d'à moitié comblez, fit sortir les Romains par toutes les portes du camp. Les Barbares surpris, plièrent aussi-tôt, & la terreur qui s'empara d'eux fut si subite & si grande, qu'elle leur ôtoit jusqu'à la force de fuir; ils perdirent plus de dix mille hommes avant que le reste de leurs troupes pût regagner le haut des montagnes. Galba rentra ensuite dans son camp; mais comme il y manquoit encore de vivres, il le quitta dès la nuit suivante pour aller prendre des quartiers dans la Savoye.

Gabriel Siméoni assure que de son tems les fossés, les boulevarts, & sur-tout l'éminence intérieure du camp de Galba, étoient encore très-remarquables, & il ajoute que les gens du pays appelloient cette éminence *la Motte* ou *la Butte* des Sarrafins. M. l'Abbé de Fontenu fait observer en général,

1.^o Que le camp de Galba étoit de figure ovale, figure qui, après la triangulaire, étoit celle dont il se trouve encore le plus de Camps Romains, témoins ceux de l'Etoile, de Wiffan & quelques autres. Il ne laisse pas d'être étonné que nous n'en connoissions point en France de figure quarrée,

quoique Polybe & Joséphe nous disent que c'étoit celle que les Romains avoient le plus généralement adoptée pour la commodité de l'emplacement & de la distribution des troupes, comme pour l'ordre & la facilité de leurs mouvemens.

2.^o Que ce camp de Galba est précisément d'un tiers plus long que large, conformément aux règles de la Castramétation Romaine: *Pulchriora creduntur castra*, dit Végèce, *quibus ultra latitudinis spatium, tertia pars longitudinis additur*, règle qui ne s'observoit néanmoins qu'autant que la disposition naturelle du terrain le permettoit; car on voit sur les monumens antiques, & entr'autres sur la Colonne Trajane, des Camps Romains représentés sans doute tels qu'ils étoient, & de figure très-irrégulière.

3.^o Que les portes du camp de Galba sont directement placées aux quatre faces principales; la première qu'on appelloit la *Prétorienne*, vers l'endroit où étoit le Prétoire, c'est-à-dire, à la tête du Camp, & la *Décumane* à la queue, en opposition à la *Prétorienne*, & les deux qu'on nommoit *Principales*, aux deux côtés, l'une à droite, l'autre à gauche. Polybe & Végèce que nous avons déjà citez, ne font mention que de quatre portes en décrivant des Camps Romains; mais nous voyons dans le traité de l'Empereur Léon sur la Milice, qu'on y en avoit dans la suite ajouté beaucoup d'autres, pour faciliter l'entrée & la sortie des troupes.

M. l'Abbé de Fontenu n'oublie pas de remarquer encore,

1.^o Que cette éminence sur laquelle on voit l'Aigle Romaine, étoit un lieu d'observation où l'on plaçoit toujours des vedettes, & où le Général venoit souvent lui-même pour mieux découvrir les mouvemens intérieurs qui se faisoient dans son camp, ou ce qui se passoit au dehors.

2.^o Que les boulevarts étoient formez par de petites levées de terre soutenues & raffermies par des pieux & des branches d'arbres entrelacées, & qu'ils étoient revêtus des deux côtés de morceaux de gazon rapporté, qui avoient chacun un pied & demi d'épaisseur sur autant de longueur, & un pied seulement de largeur, & que ces morceaux rangez par assises

102 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
égales, étoient disposez avec tant d'ordre & de symétrie,
que les monumens qui les représentent, ont trompé d'habiles
Antiquaires, qui les ont pris pour une véritable maçonnerie.

3.^o Que les Romains avoient une telle industrie à placer &
à réunir ces gazons, qu'ils résistoient aux plus grands efforts,
& qu'Ambiorix les trouva impénétrables quand il vint atta-
quer le camp de César, ce qui fut le salut de ses Légions.

Pour ce qui est de l'Aigle Romaine & des autres Enseignes
militaires, on commençoit toujours par les placer en arrivant,
comme les Divinités tutélaires du Camp: *Propria Legionum
Numina & bellorum Dii*, dit Tacite; à quoi il faut ajouter le
témoignage suivant de Végèce: *Prima Signa in suis locis in
Castris ponunt, quia nihil eorum majestate venerabilius.*

L'Aigle se plaçoit immédiatement à l'entrée du Prétoire,
quand il ne s'agissoit que d'un camp passager; mais quand
c'étoit un camp fixe qui devoit servir de quartier d'hiver ou
de quartier d'été, on construisoit exprès une espece de temple
où on la dépoisoit, & où on alloit lui adresser des vœux.
Hérodien raconte à ce sujet qu'Antonin-Pie étant allé visiter
le camp des Prétoriens, se rendit d'abord à la chapelle où l'on
adoroit les Enseignes militaires: *eis τὸν νεὸν τὰ σημεῖα τοῦ
στρατοῦ ἐδού τερονεύσαντες*. & Tertullien dans son Apologéti-
que, reproche aux Romains que toute leur religion dans les
camps se réduisoit au culte des Enseignes militaires, qu'ils
juroient en leur nom, & que leur superstition alloit jusqu'à
les préférer à toutes les autres Divinités du monde: *Religio
tota castrensis Signa veneratur, per Signa jurat, Diis omnibus
præponit.*

M. l'Abbé de Fontenu termine cette Addition à l'Histoire
des anciens Camps que l'on connoît en France sous le nom
de Camps de César, en observant que l'endroit où Galba
établit celui dont il s'agit, & qui, comme nous l'avons déjà
dit, s'appelloit *Octodurum*, ancienne cité des Gaules & capitale
des Véragres, devint dans la suite une Colonie Romaine à
qui Auguste accorda le droit du *Latium*, & que dans les pre-
miers siècles du Christianisme elle eut un Siège Episcopal;

mais que les Lombards l'ayant entièrement ruinée, l'Evêque du lieu transféra le Siège de son Eglise à son ancienne ville des Sédunois, qui par-là s'est trouvée la capitale du haut & du bas Valais, tandis que l'*Octodurum* appelé aujourd'hui Martigny & quelquefois Martignach, n'est plus qu'une simple bourgade, & l'une des six Communautés ou Bannières du bas Valais, & qui avec la partie supérieure qu'on nomme le haut Valais, forme un Canton allié des Suisses.

Il y a en ce pays-là une vieille tradition qui veut que ce soit à Martigny qu'a été martyrisée la fameuse Légion Thébaine que S.^t Maurice commandoit du tems de Dioclétien; & si cette tradition étoit appuyée de quelque monument historique, il seroit naturel d'assurer en conséquence, que la sainte Légion occupoit le même Camp que Galba avoit occupé quelques siècles auparavant à *Octodurum*.



ANTIQUITES

DÉCOUVERTES A NISMES EN 1739.

EN creusant autour de la Fontaine de Nîmes pour donner un cours plus libre à ses eaux, on découvrit au mois de Juillet 1739. un nombre considérable de Monumens antiques, qui réveilla d'abord la curiosité des Sçavans du pays. Deux d'entr'eux (M. l'Abbé de Caveirac & M. Ménard) eurent soin, chacun en leur particulier, d'envoyer à M. le Cardinal de Polignac alors Président de l'Académie, des relations des découvertes qu'on faisoit; des plans des restes des édifices antiques, & des copies des Inscriptions que l'on trouvoit dans le tas des ruines qu'on travailloit à déblayer. Ils y ajoutèrent leurs remarques, ou, pour mieux dire, leurs conjectures sur ces divers Monumens.

Dans le même tems M. Bon Premier Président de la Chambre des Comptes de Montpellier, & Académicien-Correspondant-Honoraire, adressa à M. de Boze d'autres copies de ces Inscriptions, & il y joignit l'empreinte d'un sceau & d'un coin de Médaille de l'Empereur Auguste, trouvez dans le même endroit. Enfin, M.^{rs} Smart Léthieullier & Charles Frédéric, Membres de la Société Royale de Londres, passant par Nîmes dans le tems qu'on venoit de faire toutes ces découvertes, virent toutes les Inscriptions qu'on avoit nouvellement déterrées, avec des yeux plus familiarisez avec ces sortes de Monumens, que ceux des Sçavans du pays; ils en tirèrent des copies fort exactes, & dans un voyage qu'ils firent ensuite à Paris, ils les communiquèrent à M. de la Bastie.

Toutes ces copies différentes ayant été communiquées à l'Académie, elle chargea M.^{rs} de Boze & de la Bastie de les examiner, & voici en abrégé quel a été leur rapport.

On peut faire trois classes des Monumens nouvellement découverts près de la Fontaine de Nîmes. Les uns sont des restes d'édifices antiques, les autres consistent en médailles, moules de médailles

PL

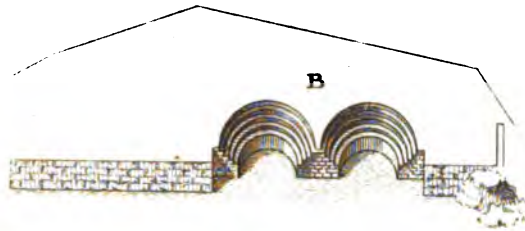
DE LA FONTAINE

Et des Anciens Bâtimens

Elevations, que l'on a

decouvertes

Position du Temple
de
Diane



Chemin

Septentrion

6 pieds
8 pouces

Grand

A

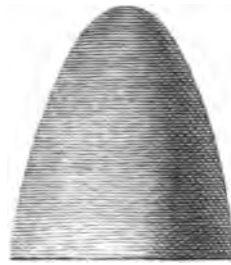
R

- A. Bassin ou est la Source de la Fontaine.
 B.B. Plan et Elevation de deux des Bâtimens.
 C. Massif d'un Bâtiment joint au Chemin.
 D.D.D. Plan et Elevation de deux des Bâtimens.
 E.E. Escalier par lequel on descend au Bassin.
 F.F. Plan et Elevation des arceaux du Bassin.
 G.G. Plan, avec l'Elevation en perspective, d'un mur de 8 Toises de largeur, lequel sert de mur de soutènement au Bassin.
 H. Mur auquel il y a un Ceintre.
 I. Premier Moulin.
 K. Second Moulin.

Echelle de trente Toises.

10 15 20 25 30

*Copie figurée d'un Sceau de Bronze Antique,
et d'un coin de Médaille de l'Empereur Auguste,
trouvez dans les décombres de la Fontaine de
Nîmes en 1739.*



de médailles & sceaux ; les derniers sont des Inscriptions gravées sur la pierre, sur le marbre ou sur le bronze. On doit mettre dans la première classe les restes de cet ancien édifice dont on a joint ici le plan, tel qu'il a été envoyé à M. le Cardinal de Polignac par M. l'Abbé de Caveirac. C'est un édifice quarré, d'environ vingt toises de longueur sur seize de largeur, bâti de gros quartiers de pierres de taille, avec cette solidité qui se fait remarquer dans tous les édifices des anciens Romains. Dans trois des côtés de cette première enceinte on trouve deux renfoncemens en demi-cercle, & entre ces deux renfoncemens est une espece de réduit de forme quarrée. Le quatrième côté, qui est le plus voisin de la source de la Fontaine, est formé par une forte digue composée de pierres de taille, dont une seule a vingt-quatre pieds & demi de longueur, & trois pieds d'élévation sur un pied d'épaisseur. Comme de ce côté-là on n'a trouvé aucune ouverture par où l'on pût croire que les eaux de la Fontaine entraissent dans l'édifice quarré, M. l'Abbé de Caveirac conjecture avec assez de vraisemblance, que cette digue n'a été ainsi placée que pour empêcher les eaux de la Fontaine d'y couler, & que ces eaux étoient uniquement réservées pour l'usage de la ville & les besoins de la vie, tandis que les eaux portées par l'aqueduc du pont du Gard, servoient, du moins en partie, pour les bains. M. l'Abbé de Caveirac ajoute pour confirmer sa conjecture, qu'on trouve encore tout près de là quelques arches de pont qui n'ont que trois pieds & demi de large, ce qui est exactement la mesure de la largeur des arches du pont du Gard.

Au milieu de cette enceinte quarrée s'élève une terrasse ou platte-forme de grandes pierres de taille, elle a dix toises de long sur huit toises de large, & sept pieds de haut. Elle est ornée d'une frise & d'un couronnement, dont les moindres pierres ont treize pieds de long. Dans les quatre coins de cette terrasse étoient enchâssées quatre colonnes cannelées, dont le fût & les chapiteaux étoient ornés de feuilles d'Acanthe. Au milieu de la terrasse paroît le soubassement d'un

Hist. Tome XIV.

O

piédestal sur lequel étoit posée une statue. Non loin de H, & sous les débris du même édifice, on a trouvé une statue de marbre blanc, mais extrêmement mutilée. La tête est séparée du reste du corps, elle n'a ni bras ni jambes; elle est toute nue, à la réserve d'une petite draperie sur l'épaule gauche, qui ne couvre cependant aucune partie du buste. La tête est ornée d'une chevelure très-fournie, quoique courte, & frisée. Elle représente un jeune homme dont la physionomie est agréable & noble; sa grandeur est au dessus de la naturelle. On ne sçait au reste si c'est cette statue qui étoit posée sur le piédestal dont on vient de parler, ou si l'on y avoit placé une autre statue de bronze, dont on n'a pu retrouver qu'un seul doigt.

Si sur des descriptions aussi imparfaites il étoit permis de se livrer à des conjectures, on pourroit présumer que l'édifice découvert à Nîmes étoit destiné à des bains; que la statue de marbre dont on vient de parler, étoit celle d'Antinoüs, dont les cheveux paroissent courts, épais & frisez sur les Médailles; & si la physionomie du jeune homme que cette statue représente, ressemble à celle d'Antinoüs, on seroit tenté de croire que ces bains ont été bâtis par ordre de l'Empereur Hadrien, qui, comme on le sçait par le témoignage de Spartien, a fait faire d'autres édifices publics à Nîmes, & entr'autres la basilique de Plotine, nommée vulgairement la Maison carrée.

Ces bains étoient voisins, & peut-être même faisoient partie de l'édifice construit pour loger les Comédiens & les Musiciens établis à Nîmes, puisque c'est dans les mêmes débris où l'on a trouvé des fragmens d'Inscriptions Grecques qui nous ont appris qu'il y avoit à Nîmes un Collège d'*Artistes Scenici*, & dont nous parlerons dans la suite de ces observations.

Inscriptions découvertes à Nîmes en 1739.

Des Inscriptions découvertes à Nîmes au mois de Juillet 1739. les unes sont Grecques & les autres Latines. Les premières ne consistent qu'en quelques fragmens si mutilés, &

THE
JOURNAL
OF
THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND
VOLUME 34
PART 1
1904
LONDON
PUBLISHED BY THE INSTITUTE
11, BEDFORD SQUARE, W.C.1
1904

: *Fragmens d'Inscriptions*
trouvés dans les décombres de la Fontaine
de NISMES en 1739.

A

ON
 CΥΠΟΚΡΙΗΣ
 ΤΡΙCΑΡΧΙΕ
 ΜΑΙCΕΝ
 ΟΤΑΤΑΙC
 ΜΕΝΟΝ
 Ν
 CΕΙCΕΑΥΗΝ
 C

B

ΥΗΦΙΣ
 ΕΠΕΙ·Α·CΑΜΜΙΟC
 ΓΕΓΟΝΟΤΩΝΕΙ

C

ΥΙΟΥ ΒΕΟΥΛΟ
 ΟΥΑΒ ΔΕΔΕΛ
 ΟΥΑΕΦ·ΑΝΤΕΝ

D

ΝΗΡΕΠΙCΗ
 ΗΛΟΙCΦΙΛΟΤΕΗ
 ΚΑΙΔΙΑΤΟΥΥΙΟΥCΑ
 ΝΕΙCΤΗΝΙΕΡΑΝCΥΝΟΔ
 ΡΙCΤΑCΥΜΒΟΥΑΕΥΩΝΙΛΑΙ
 ΑΝΕΝΔΕΠΤΩCΟCΩΝΑΝΑ
 ΙCΕΝΕΝΤΕΛΙΑ
 CΦΙΛΟΤΕΙΜ
 ΜΑΤΑΚΑΙ
 ΩΔΕC
 Ρ

F

ΟΜΑΥC
 ΔΩΚΕΔΗΝ
 ΕΝΤΑΚΟCΙΑ
 ΝΠΙΕΡΑ
 CΟΝΚΑ

E

ΩΙ
 ΩCΚΩΜΩΔΟΥ
 ΙΟΥΧΟΡΑΥΛΟΥΠΑ
 ΟCΚΑΙCΑΡΕΩCΤΡΑΔ
 ΤΟCΤΑΡCΕΥCΚΩΜ
 ΕΝΡΩΜΗΙΕΡΑCCΥΝ
 ΧΟΡΑΥΛΗCΓΚΑΠΕΤ
 ΥΙΟCΑΡΧΩΝCΥΝΟ
 ΤΡΑΛΛΙΑΝΟCΧΟΡ
 CΕΒΑCΤΟΝΕΙΚΗ

RES
IMP

PUBLICAN
ERATOR

G

NEMAV
IS

SESSIS

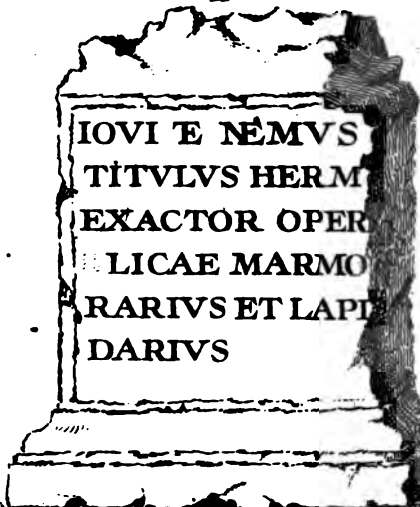
ARM

ORVM

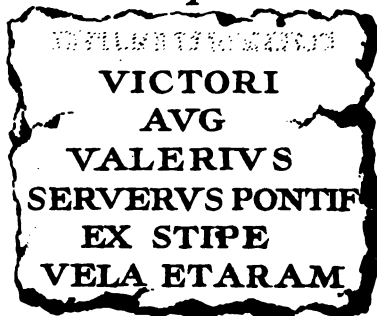
ETER
D

IO

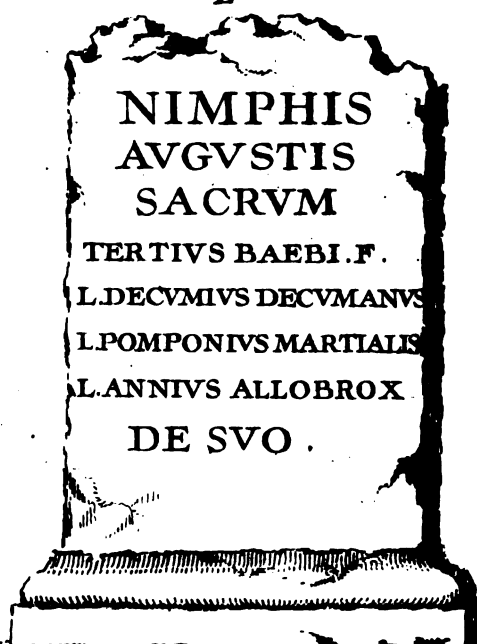
H



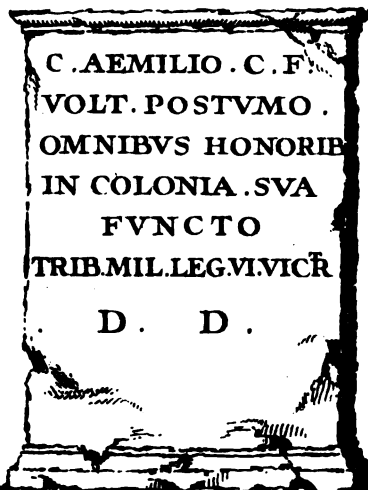
I



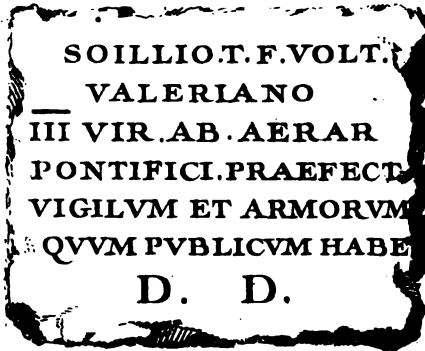
L



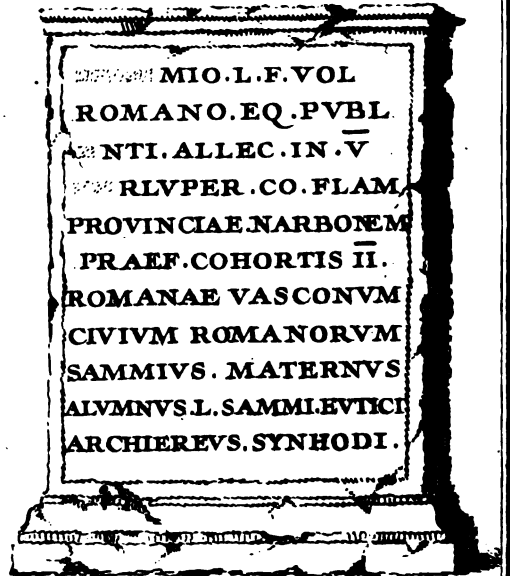
M



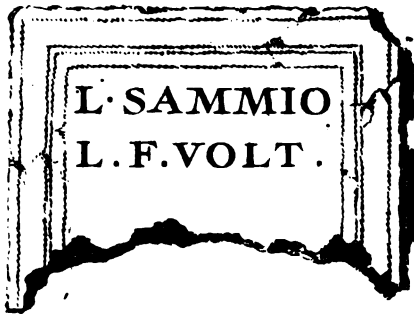
N



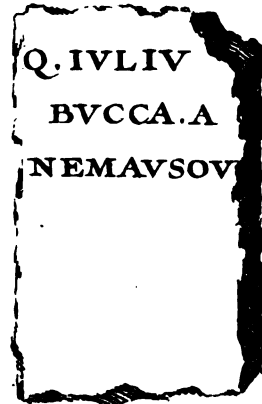
O



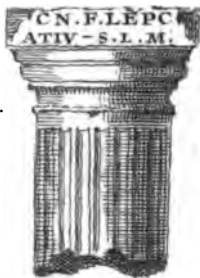
P



Q



R



S



in Tubis plumbeis
 T



V



copiez avec si peu d'exactitude, qu'il est absolument impossible d'en tirer aucun sens suivi. On peut cependant juger par quelques mots un peu mieux conservés que le reste, qu'il y avoit à Nîmes un Corps ou Collège (c'est ce que signifie $\Sigma\gamma\nu\omicron\Delta\omicron\omicron$, mot qui se lit sur les Inscriptions marquées D & E) de ces gens qui avoient consacré leurs talens au théâtre, que les Grecs nommoient $\delta\omicron\nu\mu\alpha\tau\iota\kappa\omicron\iota\ \pi\alpha\rho\iota\tau\alpha\iota$, & les Latins *Scenici Artifices*; on comprenoit sous ce nom les Comédiens, les Musiciens, les Joueurs d'instrumens, &c. L'Inscription A regardoit quelqu'un de ces Histrions, puisqu'on y lit encore distinctement le mot $\Upsilon\pi\omicron\kappa\rho\iota\tau\eta\varsigma$, *Histrion*, & dans l'Inscription O, $\kappa\alpha\mu\alpha\delta\omicron\gamma\tau$, $\chi\omicron\rho\alpha\gamma\alpha\omicron\gamma$, & $\chi\omicron\rho\alpha\gamma\alpha\eta\varsigma$. Il paroît même que celui dont il s'agit dans cette dernière Inscription, avoit remporté le prix aux Jeux Capitolins à Rome, & dans ceux qu'on célébroit en l'honneur d'Auguste; car à la fin du fragment on lui donne le titre de $\text{CEBAC-}\tau\omicron\nu\iota\kappa\eta\varsigma$, & trois lignes plus haut on trouve les premières syllabes du mot $\kappa\alpha\tau\epsilon\tau\omicron\lambda\epsilon\alpha$, dont les Grecs se servoient pour exprimer les Jeux que Domitien institua en l'honneur de Jupiter *Capitolin*. Les Comédiens & les Musiciens distinguez dans leur art, aussi-bien que les Athlètes qui s'étoient rendus célèbres par les victoires qu'ils avoient remportées dans les Jeux Gymniques, obtenoient le droit de bourgeoisie en différentes villes; cela est trop commun dans les Inscriptions Grecques, pour que nous nous amétions à en rapporter des exemples. Le Joueur de flûte, $\chi\omicron\rho\alpha\gamma\alpha\eta\varsigma$, dont parle notre fragment d'Inscription, avoit été fait citoyen de Césarée & de Tralles, $\kappa\alpha\iota\ \text{C}\alpha\pi\epsilon\omicron\varsigma$, $\tau\rho\alpha\lambda\lambda\alpha\iota\varsigma$, & peut-être de quelqu'autre ville dont le nom se trouvoit dans la partie de l'Inscription que l'injure des tems nous a fait perdre.

Les Jeux Scéniques étoient, de même que les Jeux Gymniques, consacrés à quelque Divinité; c'est pour cela qu'on donnoit aux uns & aux autres le nom d' $\iota\epsilon\rho\iota\ \nu\iota\kappa\tau\omicron\rho\epsilon\varsigma$, *Ludi sacri*, & à ceux qui y avoient été couronnez celui d' $\iota\epsilon\rho\iota\ \nu\iota\kappa\tau\omicron\rho\epsilon\iota\varsigma$, *sacri Victores*. Par la même raison on appella $\iota\epsilon\rho\iota\ \sigma\upsilon\lambda\lambda\omicron\gamma\iota$, *sacra Collegia*, les différens Collèges de gens qui servoient aux

représentations théâtrales ou aux combats gymniques, & qui s'établirent en différentes villes, tant de la Grèce que de l'Empire Romain. On trouvera le nom d'*επα* CYNOΔOC sur différens Monumens rapportez par Gruter, par Octave Falconiéri, & sur un Sceau gravé dans le premier volume de l'Histoire de l'Académie. Tous ces Colléges avoient des sacrifices & des Prêtres particuliers, & celui qui étoit à la tête de ces Prêtres, prenoit le titre de Grand-Prêtre du Collége, *ΑΡΧΙΕΡΕΥΣ CYNOΔΟΥ*. Cela devint si commun, même dans les villes Latines où il y avoit de ces Colléges de Comédiens, de Musiciens ou d'Athlètes, que les Latins empruntèrent des Grecs le nom d'ARCHIEREVS SVNHODI sans y rien changer; on en trouve des exemples dans diverses Inscriptions, & il faut y joindre celle qu'on a marquée ici par la lettre O. Ces Colléges éliisoient ordinairement pour Grand-Prêtre quelqu'un du corps, comme on peut le voir dans les Inscriptions de Gruter déjà citées, & nous ne doutons presque pas que ce *Sammius Maternus* que l'Inscription O qualifie d'ARCHIEREVS SVNHODI, ne fût l'élève de quelque Comédien ou Musicien distingué, nommé *L. Sammius Eutyclus*.

Grut. CCCXV.
9. & CCCXVI.
2. Inscr. Athlet.
pag. 1. 60. &
78.
Hist. de l'Académie des Belles-Lettres, tome I.
pag. 216.

Gruter,
CCCXIII. 8.
Suar. præf.
Ant. l. 1. &c.

Outre cela, les Colléges scéniques ou gymniques se nommoient eux-mêmes des especes de Magistrats qui prenoient le titre d'*Archontes*, & nous trouvons dans le fragment E, *ΑΡΧΩΝ CYNOΔΟΥ*, ce qui marque que la même chose se pratiquoit à Nîmes. Dans les assemblées de ces Colléges on faisoit différens decrets, soit pour témoigner de la reconnaissance envers leurs protecteurs, soit pour faire honneur à ceux d'entre les associés qui se distinguoient par leurs talens. Il y a apparence que les fragmens d'Inscriptions Grecques trouvez à Nîmes, sont des restes de quelques-uns de ces decrets, du moins nous sommes portez à le croire ainsi par le mot *ΨΗΦΙΣΜΑ*, *Decretum*, qui se trouve à la tête du fragment B, & parce que la ligne suivante commence, de même que tous les decrets de cette espece, par les mots *ΕΠΕΙ ΔΕ* CAMMIOC, *Quandoquidem L. Sammius, &c.*

Il est certain que les Comédiens, Chanteurs, Joueurs d'instrumens & autres personnes qui paroissent sur la scène, *Artifices scenici*, *διονυσιακοὶ τεχνίται*, s'étoient répandus dans l'Asie sous les successeurs d'Alexandre, comme on peut en juger par un passage du quatorzième livre de Strabon. Les différentes Troupes qui représentoient des Comédies, des Tragédies, &c. dans les villes Asiatiques, se distinguoient entr'elles par les noms qu'elles empruntoient, les unes des Rois qui les honoroient de leur protection, & telle est entre autres celle des *Attalistes*, *ἡ συνάνδης τῆς Ἀτταλίδων*, ainsi nommée d'Attalus-Philadelphus Roy de Pergame, dont il est fait mention dans un Monument rapporté par Chisull; les autres du Chef de la troupe, comme celle d'*Echinus*, *ἡ Εἰχίνου συμμορία*, dont parle une autre Inscription publiée par le même Antiquaire. Ces troupes de Comédiens non seulement se soutinrent dans l'Asie après que ce pays eut passé sous la domination des Romains, mais de plus elles envoyèrent des especes de colonies dans l'Occident, où les principales villes des provinces se piquèrent d'avoir des Comédiens Grecs, à peu-près comme de nos jours nous voyons différentes Cours de l'Europe empressées d'attirer des troupes de Comédiens Italiens. On trouve la preuve de ce fait dans une Inscription découverte depuis peu à un quart de lieue de Vienne sur le chemin de Lyon; la voici telle qu'elle a été copiée sur l'original par le P. de Montauzan Jésuite.

Antiq. Asian.
pag. 139.

Ut supra, pag.
143. seq.

SCAENICI
ASIATICIA
NI ET
QVI IN EO
DEM COR
PORE SVNT
VIVI SIBI FE
CERVNT

Voilà des *Scenici* (*Scenici*) *Asiaticiani*, des Comédiens Asiatiques établis à Vienne, qui y formèrent un corps, & un corps assez permanent pour qu'ils songeassent à faire préparer un lieu propre à leur servir de sépulture, lorsque quelqu'un d'entr'eux viendrait à mourir. On ne peut donc pas douter qu'il n'eût passé d'Asie ou de la Grece Asiatique, des troupes de Comédiens dans les

Gaules, & vraisemblablement ceux dont on a trouvé des

Inscriptions à Nîmes, venoient à peu-près du même pays que ceux qui s'étoient établis à Vienne.

C'est là tout ce que nous avons cru devoir faire remarquer sur ces fragmens Grecs. Il nous a paru fort inutile de nous étendre sur ce qui concerne les Colléges scéniques & gymniques, & les Prêtres attachez à ces Colléges, parce qu'on peut trouver à s'instruire là-dessus dans l'*Agonistique* du sçavant Pierre du Faur Premier Président du Parlement de Toulouse, & dans les Remarques d'Octave Falconieri sur les Inscriptions athlétiques conservées à Rome dans le Palais Farnésé.

P. Fabri Agon.
lib. III. Lugd.
1591. 4.^o
Octav. Falcon.
not. ad Inscript.
athlet. Rom.
1668. 4.^o

Quant aux Inscriptions Latines, les divers fragmens qui composent celle qui est marquée G, ne sçauroient suffire pour en restituer le sens tout entier; il semble même qu'on n'ait pas disposé ces fragmens dans l'ordre qu'ils devoient avoir lorsque l'Inscription étoit entière: ainsi I, O, qu'on lit sur le dernier fragment, nous paroissent devoir être le commencement de l'Inscription, qui étoit vraisemblablement dédiée à Jupiter, *Iovi Optimo, Maximo*. Les mots *RESPUBLICA NEMAV-SE-SIS* qui se voyent sur les quatre premiers fragmens, ont paru aux Sçavans de Nîmes qui ont communiqué les Inscriptions à M. le Cardinal de Polignac, quelque chose de bien singulier & de nouveau. S'ils s'étoient seulement donné la peine de parcourir l'Index géographique qui est à la fin du Trésor de Greter, ils auroient vû que la plupart des villes de l'Italie, des Gaules, de l'Espagne, &c. dont il est fait mention dans les Inscriptions antiques, se servoient de ce même nom de *Respublica* en parlant d'elles-mêmes. Aussi les Anciens n'attachoient point au mot *Respublica* les mêmes idées que nous attachons à celui de République; ils entendoient tout simplement par *Respublica, Civitas*, la Communauté. Cela est si vrai qu'il y avoit même des bourgs & des villages qui ayant obtenu le droit que nous appelons le droit de Commune, formoient dès lors des *Respublica*. Nous pourrions en alléguer plusieurs exemples, mais pour abrégér, nous nous contenterons de l'autorité de Festus: *Sed ex vicis partim habent*

Fest. l. XXV.
vid.

Rempubliam, partim non habent, &c. L'Inscription H doit être lue ainsi : *Iovi & Nemauso Titulus Hermes exactor operum Reipublicæ Marmorarius & Lapidarius.* C'est un vœu rendu à Jupiter & à *Nemausus* par un ouvrier en marbre & en pierre, nommé *Titulus Hermes*, à qui la ville de Nîmes avoit donné l'inspection des ouvrages publics, ou, pour mieux dire, à qui on avoit confié le soin de vérifier si les entrepreneurs des édifices & autres ouvrages publics, avoient exactement rempli les devis sur lesquels on les leur avoit donné à faire. M. de la Bastie s'est déjà expliqué sur ce qu'il pensoit du Dieu *Nemausus*, dans sa *Diatriba de Diis quibusdam ignotis*, imprimée dans le premier volume des Inscriptions recueillies par M. Muratori.

Thes. nov. Inscr. vet. t. I. col. 55.

L'Inscription I n'est pas entière, & il y manque au moins la première ligne, ainsi on ne sauroit décider si les mots *Victori Aug.* sont deux épithètes du Dieu à qui l'Inscription étoit dédiée, ou bien s'il s'agissoit d'abord de quelqu'une des grandes Divinités, & ensuite de la Victoire. **EX STIPE** ne signifie point, comme l'a cru M. Ménard, que le Pontife *Valerius Severus* s'étoit servi des deniers du trésor particulier des Prêtres, & M. l'Abbé de Caveirac a beaucoup mieux rencontré en rendant *ex stipe* par *les deniers de l'autre*. En effet, *Stips* signifie une contribution volontaire que les particuliers s'imposoient à eux-mêmes, soit pour subvenir aux besoins publics, soit pour l'entretien & les réparations des temples. Les contributions de cette dernière espèce se levoient tous les ans, & c'est pour cela que dans une Inscription d'Aoste en Dauphiné, publiée par M. de la Bastie dans une lettre Latine à M. le Marquis Maffei, & imprimée dans le Trésor d'Inscriptions de Muratori, on lit, **MATRIS AVG EX STIPE ANNVA**, &c. M.^{rs} Ménard & de Caveirac se sont trompez en expliquant le mot **VELA** par *tapisseries*; ils auroient dû rapporter quelque passage des anciens Auteurs, qui nous apprit que les Anciens étoient dans l'usage de tapisser leurs temples, & prouver par quelque autorité bien précise, qu'ils ont employé le mot *Volum* pour exprimer une pièce de tapisserie.

Ubi supra, col. 123.

Grot. Annot. in
Matth. XXVII.
§ 1. &c.

Vela n'étoient certainement autre chose que des rideaux ou des portières, & pour s'en convaincre on n'a qu'à jeter les yeux sur ce qu'ont dit les Interprètes du Nouveau Testament sur ces mots de l'Evangile, *Velum Templi scissum est, &c.*

Dans l'Inscription L, il n'est pas certain qu'*ALLOBROX* soit le nom du pays de L. ANNIVS, il y a même grande apparence que c'étoit son surnom, de même que dans l'Inscription O, ROMANVS n'est point le nom de la patrie de *Samnius*, mais simplement son surnom. Il est vrai que ces noms de peuples, devenus surnoms de particuliers, marquent ordinairement que la famille de ceux qui portent ces surnoms, étoit venue originairement de ces peuples.

Les deux premières lignes de l'Inscription M doivent être lûes ainsi : *Caio AEMILIO Cail Filio VOLTINIA POSTVMO*. Le mot abrégé *Volt.* tant dans cette Inscription que dans les quatre suivantes, ne doit être expliqué ni par *Volteio*, comme l'a cru M. l'Abbé de Caveirac, ni par *Voluntio*, suivant l'explication de M. Ménard ; on doit lire *Voltinia*, & entendre par ce nom la Tribu Romaine dans laquelle les habitans de Nîmes qui étoient Citoyens Romains, avoient droit de donner leur suffrage. Le nom de cette Tribu revient si souvent dans les Monumens antiques trouvez dans les Gaules, qu'il y a grande apparence qu'on l'avoit assigné à tous les Gaulois qui devenoient Citoyens Romains. Dans les deux dernières lignes il faut lire, *Tribuno Militum Legionis sextæ Victricis, Decreto Decurionum*. Il y avoit deux sixièmes Légions, l'une portoit le surnom de *Ferrata*, & eut toujours ses quartiers dans la Syrie ou dans la Judée ; l'autre surnommée la *Victorieuse, Victrix*, fut d'abord employée en Espagne, d'où Galba la ramena. Elle servit ensuite en Allemagne jusqu'au tems de l'Empereur Hadrien, qui la fit passer dans la Grande-Bretagne. On lui assigna *YORCK* pour son quartier, & elle y resta jusqu'à ce que toutes les troupes Romaines sortirent de l'Isle dans le v.^e siècle. C'est de cette Légion dont *C. Aemilius Postumus* étoit Tribun ; on n'a fait qu'indiquer les faits qui la concernent, parce que M. de la Bastie s'est proposé de les discuter exactement

exactement dans une histoire critique des Légions Romaines, depuis Auguste jusqu'à Honorius & Théodose le Jeune.

Inscription N. SOILLIO Titi Filio VOLTinia VALE-
RIANO *Quatuorviro* AB AERARIO, c'est ainsi que doivent
être lûes ces trois premières lignes. Plusieurs autres Inscrip-
tions rapportées par Poldo d'Albenas & par Grassier, nous
apprennent, de même que celle-ci, qu'à Nîmes le soin des
deniers publics étoit confié à quatre personnes à qui l'on
donnoit le titre de *Quatuorviri ab Aerario*. C'est prendre une
peine très-inutile que d'aller chercher dans les Historiens
Romaines l'origine de ces *Quatuorviri*; les Auteurs qui nous
restent, ne parlent que de l'institution des Magistrats & des
Officiers de Rome même, & l'on cherchera vainement chez
eux l'origine des Magistrats des Colonies & des Municipés
dépendant de l'Empire. On sçait de même par plusieurs
Inscriptions de Nîmes, qu'il y avoit dans cette ville un corps
de *Vigiles* ou d'espece d'Archers du Guet, & un Arsenal, &
que celui qui commandoit ces *Vigiles* ayant en même-tems
l'intendance de cet Arsenal, on lui donnoit le titre de *Præ-
fectus Vigilum & Armorum*. Dans les deux dernières lignes on
doit lire EQVVM PVBLICVM HABEnti Decreto
Decurionum. Les Sçavans n'ignorent pas que les habitans des
Colonies qui jouissoient du droit de Bourgeoisie Romaine,
lorsqu'ils avoient un patrimoine suffisant pour être admis dans
l'ordre des Chevaliers Romains, n'avoient pas plus de diffi-
culté à y entrer que les originaires de Rome même; on peut
voir les preuves que M. de la Bastie a données de ce fait dans
une de ses remarques sur le livre de la *Science des Médailles*.
On sçait aussi que dans les premiers siècles de Rome tous
ceux que les Censeurs admettoient dans l'ordre des Cheva-
liers, recevoient en même tems un cheval qui étoit entretenu
aux dépens du public. Dans la suite le nombre des Chevaliers
ayant été extrêmement augmenté, tant parce que la ville de
Rome s'agrandit & se peupla infiniment, que parce que les
Colonies & les Municipés fournissoient une prodigieuse
quantité de sujets qui avoient le *Census Equester*, c'est-à-dire,

V. Grassier. in
Thes. ant. Sall.
to. I. p. 1069.
1070.

Science des Mé-
dailles, tom. II.
pag. 86, 87.

Hist. Tome XIV.

P

quatre cens mille sesterces de bien, il ne fut pas possible d'entretenir aux dépens de la République un cheval pour chaque Chevalier; ainsi il y eut des Chevaliers (& ceux-là firent le plus grand nombre) qui avoient à la vérité été admis dans l'ordre Equestre par les Censeurs ou par les Empereurs qui depuis Auguste faisoient eux-mêmes le *Cens* ou *Recensement* des Citoyens, mais auxquels on n'accordoit point de cheval entretenu aux dépens du public; les autres au contraire avoient été *recensez* parmi les Chevaliers, & avoient de plus obtenu un des chevaux publics. On avoit soin de marquer cette distinction dans les Monumens qu'on gravoit en l'honneur de ces Chevaliers, & c'est pour cela que dans les Inscriptions nous trouvons si souvent, tantôt EQVVM PVBLICVM HABENTI, tantôt E *Quiti Romano* EQVO PVBLICO, ou simplement E *Quo PV Blico*. En conférant les trois différentes copies que nous avons eues de l'Inscription O, & en la comparant avec le fragment P, nous croyons être venus à bout de rétablir la vraie leçon des endroits ou corrompus ou mutilés. L'Inscription P nous montre qu'à la première ligne il faut lire L. SAMMIO *Lucii Filio* VOLtinia. La troisième ligne étoit si défigurée dans la copie de M. l'Abbé de Caveirac, qu'il étoit impossible d'y rien comprendre. M. Ménard avoit pris le parti de l'omettre entièrement, & s'étoit contenté d'en marquer l'espace avec des points; mais les deux sçavans Anglois l'avoient assez bien déchiffrée, & sur leur copie nous avons rétabli non seulement cette ligne, mais même le commencement de la suivante. Il nous paroît donc qu'on peut sans craindre de se tromper, lire ainsi : ROMANO E *Quum* PVBLICVM habENTI, ALLECto IN V.^{am} *Decuriam*, en sous-entendant *Judicum*. Peu de gens ignorent qu'à Rome les Juges, c'est-à-dire, ceux qui dans les questions publiques jugeoient conjointement avec le *Judex Quaestionis*, les *Quaestores* à qui le Préteur avoit attribué le jugement de l'affaire, étoient divisez en différentes Décuries. La cinquième, à laquelle L. Sammius Romanus avoit été agrégé, fut instituée après la mort d'Auguste qui avoit créé la quatrième,

comme nous l'apprend Suétone. Il est fait mention de cette cinquième Décurie dans plusieurs Inscriptions recueillies par Gruter. Au reste, il est bon d'avertir que quoique le nom de *Decuria* vienne originairement de *Decem*, & qu'il signifie proprement une Dixaine, il est cependant certain que l'on se servit de ce même nom en parlant de corps beaucoup plus nombreux, & que les Décuries de Juges étoient composées chacune de plus de cent personnes. Nous ne disons rien sur les *Luperci* ou Prêtres du Dieu Pan, ni sur le *Flamen* de la province Narbonnoise, nous ne pourrions que répéter ce qui se trouve déjà dans plusieurs livres très-communs. Cette Inscription est la seule qui nous apprenne qu'il y avoit un assez grand nombre de Gascons auxquels on avoit accordé le droit de Bourgeoisie Romaine, pour qu'on pût lever parmi eux une Cohorte entière de Citoyens Romains. *L. Sammius Romanus* en étoit Commandant, *Præfectus*, car ce mot doit se rapporter à COHORTIS II. ROMANAE VASCONVM CIVIVM ROMANORVM, & non pas à PROVINCIÆ NARBONENSIS, comme l'a cru M. Ménard. Le Gouverneur de la Gaule Narbonnoise avoit le titre de *Proconsul*, & l'Égypte étoit la seule province de l'Empire Romain dont le Gouverneur fût appelé *Præfectus*.

La pénultième ligne étoit très-défigurée dans la copie de M. l'Abbé de Caveirac; M. Ménard lit à la fin de cette même ligne, EVTVCHES, & par-là il donne deux surnoms à *Sammius Maternus*, ce qui est contraire à l'usage. La copie des Anglois est plus exacte, ils ont lû SAMMIVS MATERNVS ALVMNVS L. SAMMI EVTYCI, *Sammius Maternus élève de L. Sammius Eutychus*.

Les Inscriptions P. Q. R. S. V. sont des fragmens qui ne nous offrent rien de remarquable. L'Inscription T. qui est gravée en différens endroits du tuyau de plomb qui conduisoit dans la basse ville l'eau de la Fontaine, nous apprend que l'ouvrier qui avoit fait ce tuyau, se nommoit *Severianus*, & qu'il étoit fils de *Severus*, car il faut y lire SEVERIANVS SEVERI Filius Fecit.

SUITE DES OBSERVATIONS

Sur le Recueil ou Catalogue général des Médailles Impériales, publié par le Comte Mezzabarbe.

En 1739.
& 1740.

M de Valois s'étant proposé de continuer ses Observations sur le Recueil des Médailles Impériales publié par le Comte Mezzabarbe, le sujet lui a paru devenir toujours plus intéressant, & il s'est tellement accru entre ses mains, qu'il a été obligé de partager ses remarques en plusieurs sections. Nous avons donné l'extrait de la première & de la seconde, dans la partie historique du tome XII. des Mémoires de l'Académie; nous allons rendre compte de la troisième & de la quatrième, qui quoique beaucoup plus étendues, ne roulent cependant que sur les Médailles de Trajan, & ne les comprennent pas encore toutes.

La première de ces Médailles est décrite par Mezzabarbe à la page 148. de son Recueil, ligne 12. La légende en est conçue en ces termes: IMPERATOR PERPETVVS; & le revers représente un Hibou, avec ces lettres S. C. Mezzabarbe ne nous instruit point du module de cette Médaille, mais selon toutes les apparences, elle est du nombre de ces Médailles de petit bronze frappées en l'honneur de Trajan, sur lesquelles ce Prince est représenté la tête couronnée de laurier, avec une barbe épaisse & frisée, sous la figure d'Hercule, & la légende IMP. CÆS. TRAIAN. AVG. GERM. qu'une main moderne a effacée pour y substituer celle d'IMPERATOR PERPETVVS, légende dont la fausseté se décèle par elle-même, puisqu'il est constant que les Empereurs n'ont commencé à prendre sur leurs Monnoyes le titre d'*Imperator-perpetuus*, que dans le bas Empire, & que les Médailles ne nous en fournissent aucun exemple avant l'Empereur Probus.

De la Médaille qui donne à Trajan le titre d'IMPERATOR PERPETVVS inconnu dans tout le haut

Empire, M. de Valois passe à une seconde qui lui attribue avec aussi peu de fondement la qualification de PERPETVVS AVGVSTVS. Celle-ci qui doit être de grand ou de moyen bronze, est rapportée par Mezzabarbe, à la page 149. ligne 18. Elle a, dit-il, pour légende du côté de la tête, IMP. NERVA CÆS. P. P. IMP. TRAIANVS AVG. PERP. Il ne dit point si les têtes de Nerva & de Trajan y sont gravées, comme la légende semble l'indiquer, il se contente d'observer que le revers de la Médaille représente la Déesse Félicité voilée & debout, tenant de la main droite un caducée, & de la gauche une corne d'abondance avec cette Inscription, FELICITAS AVGVSTI, & les deux lettres S. C.

Le titre de *Perpetuus Augustus* n'a commencé à être employé sur les Médailles qu'assez avant dans le bas Empire; ce n'est que sous l'Empereur Valens qu'il y paroît pour la première fois; & comme alors ce titre de *Perpetuus* s'écrivait en abrégé par deux PP. il est vraisemblable que c'est ce qui a donné lieu à la méprise. Celui d'après qui Mezzabarbe rapporte la Médaille, ayant lu après ces mots AVG. les deux lettres P. P. qui sont l'abrégé de PATER PATRIÆ, les a prises pour être celui de PERPETVVS, sans faire attention qu'il falloit distinguer les tems, & qu'un usage qui n'avoit été introduit que sous Valens, ne pouvoit remonter au siècle de Trajan.

La troisième Médaille est rapportée par Mezzabarbe au bas de la page 149. Elle a pour légende du côté de la tête; DIVVS TRAIANVS PATER PATRIÆ, & au revers deux mains droites jointes ensemble. Cette Médaille est rapportée entre les Médailles d'argent, & dès-là elle est d'autant plus suspecte, qu'on n'en connoît aucune de ce métal qui ait été frappée dans le tems de son Apothéose avec le titre de DIVVS; d'ailleurs on a déjà fait voir dans l'article de Nerva, que le titre de PATER PATRIÆ ne s'est jamais joint avec celui de DIVVS. Le titre de *Pere de la Patrie* étoit un titre d'honneur qui ne se donnoit qu'aux Empereurs vivans; à

quoi il faut ajoûter que le type des deux mains droites jointes ensemble, n'a jamais été employé pour exprimer la consécration d'aucun Prince, mais bien pour marquer l'union qui régnoit entre deux Empereurs, comme par exemple entre Balbin & Pupien, avec ces différentes légendes : AMOR MVTVVS AVGG. CARITAS MVTVA AVGG. CONCORDIA AVGG. FIDES MVTVA AVGG.

Voici quatre autres Médailles qui portent encore, selon M. de Valois, un caractère de fausseté sensible. Ces quatre Médailles sont décrites de suite par Mezzabarbe au haut de la page 150. Les trois premières offrent d'un côté la tête de l'Empereur Trajan couronnée de laurier, avec cette légende autour, DIVO NERVÆ TRAIANO AVG. P. M. T. R. P. COS. III. P. P. Le revers de la première représente l'Empereur à cheval couronné de laurier, tenant de la main droite un javelot, & ayant un soldat légionnaire qui marche devant lui, & trois autres qui le suivent avec cette Inscription, PROPECTIO AVG. GERMANIÆ S. C.

Le revers de la seconde représente l'Empereur debout sur une estrade d'où il harangue ses soldats. Le revers de la troisième représente un temple, & au devant de ce temple, un autel sur lequel l'Empereur sacrifie, ayant derrière lui une autre figure aussi debout ; & ces deux derniers revers ont aussi pour légende, PROPECTIO AVG. GERMANIÆ S. C.

On lit sur ces trois Médailles le titre de DIVVS, qui ne se donna jamais qu'à des Princes morts, joint non seulement à celui de PATER PATRIÆ, mais encore à tous les autres titres dont on avoit coutume de charger les légendes des Empereurs vivans. Trajan y est qualifié de DIVVS, & il ne laisse pas de se dire encore Souverain Pontife, Tribun du Peuple, Consul pour la troisième fois, Pere de la Patrie.

Sur le revers de la première Médaille (car tel est l'ordre dans lequel Mezzabarbe auroit dû les placer) l'Empereur fait un sacrifice pour demander aux Dieux qu'ils bénissent l'expédition qu'il va entreprendre contre les Germains.

Sur le revers de la seconde, il harangue ses soldats pour les encourager à soutenir dans cette guerre la majesté du nom Romain.

Enfin, sur le revers de la troisième, il monte à cheval précédé d'un soldat légionnaire, & suivi de trois autres qui stipulent pour toute l'armée, & il part pour aller en personne faire la guerre à ces barbares.

La quatrième Médaille qui suit immédiatement, n'a du côté de la tête que ces mots, DIVO NERVÆ TRAIANO AVG. & son revers qui représente aussi une allocution, au lieu de PROPECTIO AVG. GERMANIÆ, a simplement P. M. T. R. P. COS. III. P. P. S. C. qui est la continuation de la légende de la tête.

Des titres aussi mal concertez, composent une légende dont on ne sauroit soupçonner les Anciens d'avoir été les auteurs, & à la seule description de ces quatre Médailles, il est aisé de reconnoître qu'elles ont été falsifiées ou mal lûes. M. de Valois demande que pour s'en convaincre encore plus, on examine avec lui l'Inscription PROPECTIO AVG. GERMANIÆ. Le faussaire, dit-il, a eu en vûe les Médailles de l'Empereur Hadrien, qui ont pour légende au revers, ADVENTVI AVG. AFRICÆ, ADVENTVI AVG. ALEXANDRIÆ, &c. & là-dessus il s'est imaginé qu'il pouvoit donner le même régime à PROPECTIO. Il n'a pas senti la différence essentielle qu'il y a entre *profectio* & *adventus*: car bien que généralement parlant, l'un & l'autre de ces noms substantifs tirent leur origine de deux verbes de mouvement, & que par conséquent ils demandent un accusatif avec la préposition *ad* ou la préposition *in*, de la même manière que les verbes *proficiscor* & *advenio* d'où ils descendent, il ne s'ensuit pas néanmoins que *profectio* puisse quelquefois changer de régime, de même qu'*adventus*. En effet, on a toujours dit *profectio ad Romam*, *profectio ad Capuam*, de même que *proficiscor ad Romam*, *proficiscor ad Capuam*, & on n'a jamais pu parler autrement sans pécher contre la latinité. Pourquoi cela? c'est parce que *profectio* emporte avec soi l'idée d'un mouve-

ment actuel & non interrompu, au lieu que dans le mot *adventus*, il y a une cessation, ou du moins une suspension de mouvement; & c'est pour cette raison que les anciens ont cru pouvoir en certaines occasions changer le régime ordinaire d'*adventus*, qui est l'accusatif avec la préposition *in*, en un datif absolu; comme on le voit dans seize différentes Médailles de l'Empereur Hadrien, qui mettent toutes au datif absolu le nom de la province ou de la ville dans laquelle ce Prince venoit d'arriver. Il n'en est pas de même de *profectio*; ce substantif étant d'un mouvement continu, ne peut changer de régime, & doit toujours gouverner l'accusatif avec les prépositions *ad* ou *in*, de la même manière que le verbe d'où il est dérivé; & quand bien même on supposeroit pour un instant que la légende PROPECTIO AVG. GERMANIÆ n'est point contraire à l'analogie de la langue latine, elle fourniroit encore une conviction de faux contre les trois Médailles en question. En effet, celle qui représente un sacrifice, n'a jamais pu être qualifiée de PROPECTIO, non plus que celle qui représente une allocution. Le type de la première auroit pour légende, VOTA SVSCEPTA, & la seconde, ADLOCVTIO AVG. ou ADLOCVTIO COHortium, parce que ces deux actes n'étant que des actes antécédens & préparatoires à l'acte du départ, ils ne peuvent jamais être confondus ni désignés par une seule & même légende. Il n'y auroit donc que la Médaille qui représente le Prince à cheval & partant pour son expédition, qui conserveroit sa légende, comme lui étant propre, & ne pouvant convenir aux deux autres.

La quatrième Médaille qui, suivant Mezzabarbe, a aussi pour Inscription autour de la tête de Trajan, DIVO NERVÆ TRAIANO AVG. est suffisamment détruite par l'épithète de DIVVS qu'elle donne par anticipation à Trajan qui étoit alors en pleine santé & tout occupé de la guerre contre les Germains.

Il est bon d'observer encore que ces quatre Médailles donnent à Trajan l'épithète de DIVVS dès son troisième Consulat,

Consulat, qui tombe dans la troisième année de son empire, & qu'il ne mourut que plus de seize ans après, & sur la fin de son troisième Consulat; Mezzabarbe a été induit en erreur par Adolphe Occo qui avoit rapporté ces mêmes Médailles avant lui.

Il y en a une au bas de la page 150. que M. de Valois veut également rejeter de cette collection: on y lit du côté de la tête, IMP. CAES. NERVA TRAIANVS AVG. ou IMP. CAES. NERVA TRAIANVS AVG. GERM. Le revers représente le Nil sous la figure d'un Vieillard couronné de roseaux, assis par terre & nud jusqu'à la ceinture, ayant le coude droit appuyé sur une urne d'où sortent des eaux, & tenant de la main gauche une corne d'abondance, près de lui un crocodile & un hippopotame. Mezzabarbe ne fait encore ici que copier Occo mot à mot, mais il ajoute aussi-tôt une autre Médaille représentant le même fleuve avec son nom & cette légende, P. M. T. R. P. IIII. IMP. II. COS. IIII. NILVS.

A s'en rapporter à ces deux Compilateurs, qui ne croiroit que le Nil est un revers qui se trouve communément dans les Médailles de Trajan, puisqu'ils en citent trois différentes, deux pour la légende qui est autour de la tête, & la troisième pour l'Inscription du revers, bien que toutes les trois conviennent en ce point, qu'elles représentent le Nil avec les mêmes attributs, & son nom à l'exergue, NILVS? cependant c'est, selon M. de Valois, un fait constant, que l'on n'a ce revers sur aucune des Médailles Latines de Trajan, ni en or, ni en argent, ni en bronze, non plus que sur celles des Empereurs ses prédécesseurs, & qu'Hadrien successeur immédiat de Trajan, est le premier de tous sur les Médailles Latines de qui on a commencé à représenter ce fleuve avec son nom.

Le Critique proscriit avec la même sévérité une quatrième Médaille Latine de Trajan que l'on dit représenter encore le fleuve du Nil, mais sans son nom. Cette Médaille est rapportée par Mezzabarbe au haut de la page 151. ligne 2.

Hist. Tome XIV.

Q

La légende du revers est celle que l'on trouve ordinairement sur la plupart des Médailles de Trajan, S. P. Q. R. OPTIMO PRINCIPI. Le type est le Prince à cheval, tenant de la main droite un javelot, & suivi de trois soldats légionnaires ; sur le devant de la Médaille le Nil est représenté assis par terre, & ayant à côté de lui un hippopotame. Quoique ce revers forme un tableau assez digne du goût des Anciens, & qu'avant Mezzabarbe Adolphe Occo en eût déjà donné la description à la page 200. de la seconde édition de son ouvrage, cependant comme tous les livres de Médailles, publiez depuis ce tems-là, n'en font aucune mention & qu'elle n'existe dans aucun cabinet connu, c'est, dit M. de Valois, un grand préjugé, sinon pour la condamner de plein droit, du moins pour la soupçonner violemment.

Il en est de même d'une autre Médaille que Mezzabarbe décrit d'après Occo, au haut de la page 151. avec cette légende au revers, P. M. T. R. P. IIII. IMP. III. Le Tigre y est représenté sous la forme & dans l'attitude ordinaire des fleuves considérables, & on lit à l'exergue ce mot, TIGRIS. Comme cette Médaille ne se trouve aujourd'hui dans aucun cabinet, & qu'on ne trouve le nom de ce fleuve sur aucune Médaille ni Grecque ni Latine, soit de Trajan, soit des autres Empereurs, M. de Valois la rejette sans hésiter, en avouant toutefois que le fleuve peut bien y avoir été représenté, mais que son nom n'y a jamais été mis. En effet, dans la Médaille de Trajan même qui porte cette Inscription, ARMENIA & MESOPOTAMIA IN POTESTATEM P. R. REDACTÆ, & où cet Empereur est représenté debout, ayant à ses pieds deux fleuves, ces deux fleuves ne peuvent être que le Tigre & l'Euphrate, qui, bien que sans leurs noms, y sont assez désignez par les deux provinces qui y sont nommées.

Au bas de la page 151. Mezzabarbe rapporte une Médaille de Trajan qui fournit un nouveau sujet de critique à M. de Valois : on y lit du côté de la tête cette Inscription, IMP. NERVA CÆS. TRAIAN. AVG. GERM. DAC.

P. P. au revers on voit un temple à deux colonnes, au milieu duquel est une figure de Diane debout, ayant un croissant sur la tête, sur le frontispice du temple, DIAN. PERG. & autour de la Médaille, COS. II. Mezzabarbe cite cette Médaille d'après Patin, qui en donne la description à la page 64. de son Trésor, où il prend soin d'avertir que c'est un Médaillon d'argent du grand module, c'est-à-dire, à peu-près du volume & de l'épaisseur du moyen bronze.

M. de Valois approuve fort avec Mezzabarbe, l'interprétation que Patin donne aux deux mots abrégés DIAN. PERG. qu'il rend par DIANA PERGAÆ, au lieu de PERGAMENÆ, que quelques Sçavans prétendoient que l'on devoit y lire, fondez sur ce que la Diane de Pergame étoit adorée dans presque toute l'Asie; mais Diane n'étoit pas la principale Divinité de Pergame, c'étoit Esculape, & la Diane révérée à Perge étoit celle-ci, & en quelque sorte unique. Il est fait mention d'elle sur plusieurs Médailles Impériales, où la ville de Perge est communément qualifiée de Métropole de la Pamphylie, entr'autres sur un Médaillon de bronze de l'Empereur Tacite, du Cabinet de M. l'Abbé de Rothelin.

Tout va bien jusque-là, & cette explication est d'autant mieux fondée, qu'il y avoit sur le Médaillon de Patin de la place de reste pour mettre PERGAM ou PERGAMEN; s'il s'y étoit agi de la Diane de Pergame & non pas de celle de Perge. Mais Patin ne s'est pas apperçu ou n'a rien voulu dire de l'endroit défectueux de sa Médaille, qui est le titre de DACICVS ou de Vainqueur des Daces, donné à Trajan dans son second Consulat; il en prit possession au commencement de l'an 98. de Jésus-Christ, n'étant encore que César, & il eut pour Collègue l'Empereur Nerva son pere adoptif, qui mourut sur la fin de Janvier de cette même année. Or il n'étoit point alors question de la guerre contre les Daces, que Trajan n'entreprit que plus de trois ans après, c'est-à-dire, au commencement de son quatrième Consulat, l'an de Jésus-Christ 101. & le quatrième de son empire. Il y a donc erreur dans la date, & au lieu de COS. V. qui devoit s'y lire, un

faussaire ayant effacé la lettre numérale V. y aura substitué ces deux autres lettres II. ou bien la pointe de l'V ayant été mangée par la rouille, M. Patin aura lû mal à propos COS. II. au lieu de COS. V. Le titre de DACICVS qui ne commence à se trouver que sur un très-petit nombre de Médailles d'argent ou de bronze, frappées pour la première victoire de Trajan sur Décébale, vers la fin de l'an 102. de l'Ere Chrétienne, avec la date du quatrième Consulat, se lit ensuite sur toutes les Médailles datées du cinquième & du sixième Consulat, & y est ordinairement joint à celui de GERMANICVS.

Il est à observer au contraire, que sur les Médailles datées du second, du troisième & de la plus grande partie du quatrième Consulat de Trajan, il ne prend jamais que le titre de GERM. ou GER. c'est-à-dire; de Vainqueur des Germains, surnom qu'il avoit eu à son avènement à l'Empire & comme à titre d'hérédité, parce que Nerva son pere adoptif l'avoit porté lui-même.

Le petit nombre de Médailles du quatrième Consulat de Trajan où il est appelé DACICVS, nous apprend que ce surnom lui fut donné sur la fin de la cent deuxième année de Jesus-Christ, après sa première victoire sur les Daces; & quand Dion Cassius semble dire qu'il ne lui fut donné qu'à son retour à Rome, c'est que le titre de DACICVS qui lui avoit déjà été déferé par l'armée victorieuse, & dont il s'étoit probablement déjà glorifié sur les Monnoyes d'or & d'argent qui se frappaient dans son camp même par les Monétaires particuliers, lui fut solennellement confirmé à Rome dans la cérémonie de son premier triomphe; par un decret exprès du Sénat, sur les Monnoyes de bronze, S. C.

Quoi qu'il en soit, on conserve dans le trésor de Médicis une Médaille d'argent qui a pour légende du côté de la tête de Trajan, IMP. CAES. NERVA. TRAIAN. AVG. GERM. & dont le revers représente un Hercule debout, tenant de la main droite sa massue, & de la gauche une dépouille de lion, avec ces mots, DACICVS COS. IIII. qui sont

la continuation de la légende qui est autour de la tête. Or il est constant que cette Médaille a été frappée ou dans la Dace même, au moment de la première victoire de Trajan, ou à Rome, dans le tems de son premier triomphe. Il faut néanmoins convenir que ces Médailles sont fort rares, puisque Mezzabarbe n'en rapporte que trois en argent & quatre en bronze, ce qui est bien peu, eu égard à la quantité qui dût s'en frapper alors.

La première des trois Médailles d'argent est celle qu'on vient de citer du Cabinet du Grand-Duc, rapportée par Mezzabarbe au bas de la page 151.

La seconde est du Cabinet du Sign.^r Jean-Antoine Davia Gentilhomme Boulonnois. Il y a du côté de la tête, IMP. TRAIAN. AVG. GERM. DAC. P. M. T. R. P. COS. III. P. P. le revers représente l'Empereur dans un Quadriges, avec cette légende autour, TR. P. COS. III. P. P. Comme il n'étoit point d'usage chez les Anciens de répéter des deux côtés d'une Médaille la même légende en tout ou en partie, il y a apparence que celle dont il s'agit, est une Médaille fourrée, c'est-à-dire, de fer, de plomb ou de cuivre, recouvert d'une simple feuille d'argent; les faux Monnoyeurs n'en sçavoient pas davantage, & obligés de travailler en cachette & à la hâte, de peur d'être surpris, ils tomboient souvent dans de semblables fautes & dans de plus grandes encore, nous en avons mille exemples.

La troisième Médaille d'argent rapportée par Mezzabarbe au haut de la page 152. est du même Cabinet que la précédente. Voici la légende qu'elle a du côté de la tête: IMP. TRAIANO AVG. GER. DAC. P. M. T. R. P. COS. IV. P. P. Le revers représente une femme debout, tenant de la main gauche une corne d'abondance, & portant de la main droite une petite figure vêtue d'une toge, avec cette Inscription autour, S. P. Q. R. OPTIMO PRINCIPI, & cette autre à l'exergue, ALIM. ITAL. ALIMENTA ITALIAE, c'est-à-dire, *alimens distribuez aux enfans des pauvres Citoyens de l'Italie.*

A l'égard des Médailles de grand bronze qui portent le surnom de DACICVS, avec la date du quatrième Consulat, elles ne sont pas plus communes que celles d'argent. Mezzabarbe n'en rapporte que quatre au haut de la page 152. La première qui est du Cabinet du Sign.^r Ferdinand Cospi Gentilhomme Boulonnois, a pour Inscription du côté de la tête, IMP. CAES. NERVA TRAIAN. AVG. GERM. DACICVS P. M. Le revers qui représente une Victoire ayant le pied droit posé sur un globe, tenant de la main gauche un trophée, & de la droite une couronne, a pour légende ces mots, TR. P. VII. IMP. III. COS. III. DES. V. P. P. S. C.

La seconde qui est du Sign.^r Magna Vacca Peintre de Boulogne, a précisément la même légende du côté de la tête, & au revers le même type & la même légende que la Médaille précédente. La troisième qui est rapportée par M. Vaillant, page 51. de ses *Numismata praestantiora*, représente au revers Trajan en habit de guerre, assis sur un trophée, & tenant une demi-pique de la main droite; on voit devant lui une figure à genoux, aussi en habit de guerre, & à ses côtés une autre figure militaire debout, avec cette légende: TR. POT. VII. IMP. III. COS. III. DES. V. S. C.

La quatrième tirée des Médailles du Duc d'Arscot, Planche 34. de l'édition d'Arrvers, représente l'Empereur dans un Quadriges, tenant de la main droite une branche de laurier, & de la gauche, ou le sceptre de Consul, ou l'Aigle légionnaire, & a pour toute légende ces mots, TR. P. COS. III. S. C.

Au reste, cette légende TRIBUNITIA POTESTATE SEPTIMUM IMPERATOR, QUARTUM CONSUL, QUARTUM DE SIGNATUS, QUINTUM PATER PATRIA, qui se lit au revers des trois premières Médailles de grand bronze, est la raison qui a déterminé Mezzabarbe à placer le cinquième Consulat de Trajan, non au commencement de l'an 103. de Jésus-Christ, comme le placent les Fastes Consulaires, mais au commencement de l'an 104. & certes on ne sauroit disconvenir que Mezzabarbe n'ait été très-bien fondé à faire ce changement; car Trajan ayant été

adopté & fait César par l'Empereur Nerva sur la fin du mois d'Octobre de l'an 97. & ayant peu de tems après pris possession de l'Empire, il s'ensuit que la première année de sa Puissance Tribunicienne commençant à courir de la fin d'Octobre ou du commencement de Novembre 97. devoit expirer à pareil jour de l'an 98. auquel jour recommençoit la seconde année de cette même Puissance.

Ainsi la septième année de la Puissance Tribunicienne de Trajan a dû commencer à la fin d'Octobre, ou au premier jour de Novembre de l'an 103. de l'Ere Chrétienne. Par conséquent, il n'a pu entrer dans son cinquième Consulat qu'au premier jour de Janvier de l'année suivante 104. c'est-à-dire, au commencement du troisième mois de sa Puissance Tribunicienne, ou, ce qui revient au même, de la septième année de son empire.

Il est donc à présumer que les trois Médailles de bronze qui qualifient Trajan de Consul pour la quatrième fois, & de Consul désigné pour la cinquième, ont été frappées au mois de Novembre ou de Décembre de l'an 103. de J. C. tems auquel ce Prince venoit d'être désigné Consul pour l'année suivante. En effet, bien que l'Histoire garde là-dessus un profond silence, c'est néanmoins un fait de la vérité duquel ces Médailles ne nous permettent pas de douter, & il paroît confirmé par une Médaille du cabinet même de M. de Valois, qui ne donne plus à Trajan le titre de Consul désigné, comme le font les Médailles précédentes, mais bien de Consul pour la cinquième fois, & de Consul en exercice, comme le prouve la date de la septième année de sa Puissance Tribunicienne, qui y est jointe à celle du cinquième Consulat.

Au reste, la date du quatrième Consulat jointe à l'année septième de la Puissance Tribunicienne de Trajan, sur les trois Médailles de bronze rapportées par Mezzabarbe, ne doit point arrêter. On sçait que les Empereurs Romains étoient dans l'usage de continuer à dater de leur dernier Consulat, jusqu'à ce qu'ils en eussent un nouveau, & cela parce qu'étant revêtus de la dignité suprême, ils se regardoient comme les

dépôtaires perpétuels de la Puissance Consulaire, de même que de la Puissance Tribunicienne, avec cette différence que la dernière se renouvelloit chaque année, au lieu que la première se continuoît tacitement d'un Consulat à l'autre, les Médailles de Trajan en seroient seules une preuve incontestable. Nous venons de voir que ce Prince prenoit encore le titre de Consul pour la quatrième fois, au commencement de la septième année de son empire, bien qu'à la rigueur il y eût alors deux ans complets que ce Consulat étoit expiré. Nous voyons de même que toutes les Médailles qui furent frappées pendant les huit années qui s'écoulèrent depuis le cinquième Consulat jusqu'au sixième, portent uniformément la date du cinquième Consulat, de la même manière que si le Prince avoit toujours été dans son année d'exercice. Enfin, Trajan ayant été créé Consul pour la sixième fois l'an de Jésus-Christ 112. & le quinzième de son empire, il porta le titre de ce dernier Consulat pendant tout le reste de sa vie; & sans sortir du siècle de Trajan, nous voyons qu'Hadrien en a agi de même. Ce Prince ayant été nommé Consul pour la troisième fois l'an de Jésus-Christ 119. & le deuxième de son empire, & ne s'étant pas apparemment soucié depuis de prendre un autre Consulat, continua de dater de ce troisième Consulat toutes les Médailles qu'il fit frapper pendant les dix-neuf dernières années de sa vie.

Nous passons présentement avec M. de Valois, à une Médaille d'or rapportée par Mezzabarbe au bas de la même page 151. à la tête de celles qui ont été frappées au sujet de la première victoire de Trajan sur Décébale. La description en avoit été envoyée à Mezzabarbe par un M. Bon Jurisconsulte, qui l'avoit, disoit-il, copiée sur la Médaille même, conservée dans le trésor du Sig.^r Pierre Morosini Noble Vénitien. La légende du côté de la tête est conçue en ces termes, TRAIAN. AVG. GERM. DACICVS. Le revers représente une couronne civique, au milieu de laquelle se lisent ces deux mots posés l'un au-dessus de l'autre, OPTIMO CIVI. Si le faussaire qui a fabriqué cette Médaille, avoit été un peu

un peu plus versé dans son art, il n'avoit qu'à supprimer les deux dernières lettres du mot DACICus, par-là il auroit mieux caché sa supercherie, car on auroit lû sur la Médaille, TRAIANo AVGuſto GERManico DACICo OPTIMO CIVI. Au moyen de ce léger changement, il n'y auroit plus eu de faute dans la conſtruction, & le fabricant moderne ſe ſeroit exactement conformé au ſtyle des Médailles antiques de Trajan, qui mettent toujours au datif l'Inſcription du côté de la tête, toutes les fois que le revers a pour légende, S. P. Q. R. OPTIMO PRINCIPI; au lieu que de la manière dont il s'y eſt pris, il n'y a plus aucune liaiſon entre la légende de la tête & celle du revers, & par conſéquent plus de conſtruction, ce qui eſt une faute groſſière, dans laquelle les Monétaires Romains ſe ſeroient bien donné de garde de tomber. Il y a cependant un autre motif de ſuſpicion, peut-être encore plus fort que celui qu'on vient d'expoſer: c'eſt de ſçavoir ſi quelque fond de modéſtie & de bonté que l'on ſuppoſe dans Trajan, la ſimple qualification de très-bon Citoyen peut lui être appliquée, ſans bleſſer en quelque ſorte ſa dignité; car bien qu'à la rigueur un Empereur ſoit lui-même Citoyen, ſon rang le fait Chef de tous les Citoyens, *Rector Civium*, comme auroient parlé les Latins: le titre de ſimple Citoyen ne lui convient donc plus, & jamais on n'a trouvé ſur aucun monument public, d'expreſſion ſemblable employée pour honorer la perſonne d'un Empereur.

Il eſt également difficile de faire grace à la Médaille ſuivante, rapportée par Mezzabarbe à la page 153. Il la met au rang des Médailles d'argent, & voici quelle en eſt la légende du côté de la tête, IMP. CAES. NERVAE TRAIANO AVG. GER. DAC. P. M. TR. P. COS. V. P. P. Le revers repréſente un jeune homme conduiſant un cheval par la bride, & ayant près de lui une femme debout vêtue à la Romaine, qui tient de la main droite une couronne de laurier, & de la gauche un bâton de commandement, avec cette Inſcription, ARABIA AVGVST. PROVINCIA. Le moderne fabricant de cette Médaille a cru pouvoir de ſon

Hiſt. Tome XIV.

R

autorité privée nous donner ici l'Arabie Pétrée comme réduite en province, & en province du département de l'Empereur, ainsi que l'indique la légende; mais quand bien même Trajan auroit conquis toute l'Arabie Pétrée, comme l'assurent quelques Historiens, & comme le prouvent les Médailles de ce Prince qui ont pour légende ARABIA ACQVISITA, il ne s'ensuivroit pas de là qu'il en eût fait une province Romaine, ni que l'on eût frappé de son tems la Médaille en question, qui n'existe réellement dans aucun Cabinet, & dont M. Vaillant n'a fait aucune mention dans ses *Numismata praestantiora*.

M. de Valois porte le même jugement de deux autres Médailles que Mezzabarbe décrit ensuite. La première a pour Inscription du côté de la tête, IMP. CAES. NER. TRAIANO OPTIMO AVG. GER. DAC. P. M. TR. P. COS. V. P. P. Le revers représente l'Empereur à cheval, tenant de la main droite un javelot, & ayant un soldat légionnaire marchant devant lui, & on lit autour de ce type, EXPEDITIO AVG. S. C.

La seconde ne diffère en rien de la précédente du côté de la tête, & elle représente de même au revers l'Empereur à cheval précédé d'un soldat & suivi de quelques autres, avec cette légende, EXPEDITIO GER. c'est-à-dire, GERmanica. Il paroît que celui qui a fabriqué ces deux Médailles de grand bronze, a eu en vûe le départ de Trajan pour aller faire la guerre aux Germains; or, bien que le mot EXPEDITIO soit un terme très-propre pour exprimer dans le langage ordinaire une entreprise militaire méditée ou commencée, il est pourtant vrai de dire que dans le langage *numismatique*, il ne se trouve employé que pour une entreprise militaire consommée. Les Anciens se seroient donc servi du mot PROfectio AVG. qui est le terme consacré pour désigner le départ du Prince pour une expédition militaire, & ils auroient réservé celui d'EXPEDITIO pour signifier son retour à Rome après l'expédition consommée. Pour mieux faire sentir encore la différence qu'ils mettoient entre ces deux expressions, ils ont

poussé l'attention jusqu'à donner dans chacun de ces types, une position différente aux figures. En effet, sur toutes les Médailles qui portent pour légende, PROFECTION AVGVSTI, l'Empereur est toujours représenté de droite à gauche, & précédé & suivi de soldats; au lieu que sur toutes celles qui ont EXPEDITIO AVGVSTI, l'Empereur est représenté, tourné de gauche à droite, & revenant seul à Rome. Ajoûtons à cette remarque que les Romains n'étoient point non plus dans l'usage de spécifier quelle étoit l'expédition entreprise ou consommée; qu'ils n'ont jamais mis sur leurs Médailles PROFECTION AVG. GERMANICA, ni EXPEDITIO AVG. GERMANICA, mais simplement PROFECTION AVG. & EXPEDITIO AVG. persuadez que la gloire & le souvenir de leurs grandes actions ne se perdroient jamais.

Ils en ont usé différemment dans les Médailles frappées pour quelques victoires; car sur celles-ci, ils ont eu assez souvent la précaution de nous dire quels étoient les peuples qu'ils venoient de vaincre, VICTORIA GERMANICA, VICTORIA BRITANNICA, VICTORIA PARTHICA, VICTORIA CARPICA, &c.

Au reste, ces deux Médailles par lesquelles M. de Valois a terminé cette partie de ses observations, n'ont point été vûes par Mezzabarbe; il ne les a citées que sur la foy d'Adolphe Occo, qui en donne la description à la page 201. de la 2.^{de} édition de son livre, & l'on ne doit pas aujourd'hui beaucoup compter sur des Médailles qui ne se trouvent que dans un livre imprimé il y a cent cinquante ans, tems auquel la curiosité des Médailles étoit encore dans son enfance, & où faute de pièces de comparaison, les Antiquaires étoient dans une sorte d'impossibilité de distinguer le vrai d'avec le faux.



OBSERVATIONS

Sur les Contre-marques des Médailles antiques, avec quelques conjectures sur leur usage.

ON ne doute plus que la connoissance des Médailles ne soit d'une grande utilité pour l'Histoire ancienne, mais on n'est peut-être pas encore assez persuadé que les caractères les plus isolés & les plus petites figures hors d'œuvre, que l'on voit sur ces sortes de Monumens, y exprimoient dans le tems quelques circonstances historiques dont l'application & les rapports nous sont échappés, & qu'il ne seroit pas impossible de découvrir encore, si nous voulions suppléer par nos recherches la perte ou le silence des Historiens.

Tels sont ces Monogrammes singuliers que l'on trouve sur une infinité de Médailles des Rois de Macédoine, d'Egypte, de Syrie, &c. ces figures bisarres & souvent compliquées, que l'on remarque sur la plupart des Médailles des villes Grecques, ces chiffres ou nombres différens qui accompagnent quelquefois le même revers de plusieurs Médailles Consulaires, enfin ces lettres ou mots abrégés, imprimez après coup sur quelques Médailles des Empereurs Romains, & que les Antiquaires appellent communément des *Contre-marques*.

Ce dernier objet, c'est-à-dire, l'usage des Contre-marques, En 1739. a piqué la curiosité de M. Mahudel, & en 1739. il se déterminait d'autant plus volontiers à communiquer à l'Académie les réflexions qu'il avoit faites sur ce sujet, que jusque-là aucun Auteur ne l'avoit traité *ex professo*, & que le P. Joubert étoit le seul qui dans un ouvrage intitulé *la Science des Médailles*, en eût parlé comme en passant, & plutôt en homme qui cherche à placer une conjecture, qu'en Sçavant qui veut instruire. Il est vrai que dans le tems même que M. Mahudel jettoit ses réflexions sur le papier, M. le Baron de la Bastie faisoit réimprimer l'ouvrage du P. Joubert, accompagné d'un ample commentaire, où l'article des Contre-marques, loin

d'être oublié, se trouve amplement discuté dans une lettre que lui écrivit M. de Boze qu'il avoit consulté, & que le sçavant Editeur a rendu publique, parce que, selon lui, elle forme à cet égard le seul système qui puisse résoudre toutes les difficultés. *Tome 1. pag. 349. & suiv.*

Mais outre que M. Mahudel l'ignoroit, il a suivi d'ailleurs une méthode trop différente, pour vouloir priver ceux qui s'appliquent à la connoissance des Médailles, de l'avantage qu'ils pourroient encore retirer de ses réflexions. En voici donc l'extrait, auquel nous joindrons en entier la table où il explique suivant l'ordre de l'alphabet, toutes les Contre-marques qu'il a observées sur les Médailles des Empereurs Romains.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Le mécanisme de l'art de contre-marquer les Médailles; à en juger par l'élévation du métal plus ou moins apparente à l'endroit qui répond directement à la Contre-marque sur le côté opposé, ne demandoit qu'un grand coup de marteau sur le nouveau poinçon que le Monnoyeur posoit sur la pièce; & comme il étoit essentiel que par cette opération les lettres de la légende & les figures du champ de la Médaille opposé à la Contre-marque, ne fussent ni aplaties ni effacées, on conçoit qu'il falloit qu'on plaçât la pièce sur un billot d'un bois qui cédât à la violence du coup; c'est par ce défaut de résistance du bois qui servoit de point d'appui, que le métal prêtant sous le marteau, formoit une espee de bosse: de là se tire la preuve que les Monnoyes antiques ne se contre-marquoient point dans le tems qu'on les fabriquoit, mais seulement après qu'elles avoient eu cours pendant un certain nombre d'années.

La forme des poinçons étoit ou ronde, ovale ou quarrée; de trois & de quatre à cinq lignes de diametre. Ces poinçons étoient gravez en creux & à rebours, afin que leur impression rendit en relief & dans le sens naturel, les figures & les lettres dont ils étoient chargez.

B. iij.

SECONDE OBSERVATION.

L'art & l'usage de contre-marquer les Monnoyes, ont pris leur origine dans la Grece. Le nombre de Médailles des villes Grecques que l'on trouve en argent & en bronze avec des Contre-marques, ne permet pas d'en douter; il y en a cependant moins sur les Médailles des Rois Grecs, que sur celles des villes de la grande Grece, de l'Asie mineure & des Isles de l'Archipel: mais de toutes les villes de ces différentes parties de la Grece, il n'y en a point qui se soit plus servi de Contre-marques, que la ville d'Antioche de Syrie, principalement sur celles de ses Monnoyes qui ont pour type d'un côté la tête de Jupiter, & au revers, la figure du même Dieu, assise, portant sur sa main droite une petite Victoire, avec la légende ANTIOXEΩN ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ ou ANTIOXEΩN ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ ΑΥΤΟΝΟΜΟΥ. La fabrique de ces Médailles ou Monnoyes paroît antérieure aux Empereurs Romains; la plupart de ces villes en ont conservé l'usage dans le tems même qu'elles ont été soumises à l'Empire, & il y en a quelques-unes qui l'ont conservé depuis Auguste jusqu'à Gallien inclusivement.

TROISIÈME OBSERVATION.

Les Romains du tems de la République, ne se sont point servi de Contre-marques sur leurs Monnoyes; ni sur celles de bronze qui ont d'abord eu cours à Rome, ni sur celles d'argent; l'usage n'en a commencé chez eux, & sur celles de bronze seulement, que sous Auguste; & il paroît finir à Trajan. On ne trouve point de Contre-marques sur les Médailles de Vitellius & de Nerva, on ne commence à en revoir que sous Justin, Justinien & quelques-uns de leurs successeurs, encore font-ce des Contre-marques d'une espece différente, & il y en a des deux côtés de la Médaille.

C'est d'abord la tête d'un nouvel Empereur ajoutée à la tête de celui pour qui elle avoit été frappée originairement, avec un Monogramme formé d'une R majuscule accompagnée par le bas d'une h croisée dans la sommité, ce que

M. du Cange explique par CHRISTUS, & au revers les lettres SCL^s fort allongées.

Quant aux Contre-marques qui se voyent sur les Médailles Contorniates, M. Mahudel ne s'y arrête pas, parce qu'ayant établi dans une dissertation particulière, que ce ne sont que des Pièces de plaisir & de fantaisie, qui n'ont jamais été monnoyées, elles forment une classe à part qui ne tire point à conséquence.

QUATRIÈME OBSERVATION.

La coutume des Grecs & celle des Romains en fait de Contre-marques, ont été différentes. Les premiers n'ont employé sur les Monnoyes de leurs Rois & de leurs villes, tant qu'elles se sont gouvernées par leurs propres loix, & depuis même qu'elles ont été soumises aux Empereurs, que des têtes ou des bustes de leurs Dieux, des figures équestres de leurs Princes & de leurs Héros, ou des figures de plantes, de fruits & d'animaux qui naissoient dans leur pays, ou de vases & d'instrumens qui y étoient en usage; & les derniers, sur leurs Monnoyes, & sur celles de quelques-unes de leurs Colonies Latines, comme de Nîmes, des Empouries & d'autres, ne se sont servi pour Contre-marques, que de Monogrammes formez de caractères Romains, ou de mots Latins abrégés, qui composent de courtes Inscriptions; en sorte qu'on peut dire qu'on ne voit ordinairement en Contre-marques sur les Médailles Romaines Impériales aucune figure, ni sur les Grecques Impériales aucune Inscription Grecque.

CINQUIÈME OBSERVATION.

Les Médailles Impériales Latines des trois formes ordinaires, c'est-à-dire, de grand, de moyen & de petit bronze, sont les seules sur lesquelles on ait mis des Contre-marques, au lieu qu'on en trouve sur quelques Médaillons Grecs; ce que M. Mahudel prend pour une nouvelle preuve de ce qu'il a avancé dans une autre dissertation, que les Médaillons Grecs étoient de véritables Monnoyes, & que les Médaillons Latins n'ont jamais eu de cours réglé dans le commerce.

SIXIÈME OBSERVATION.

On n'a pas appliqué pour une seule Contre-marque sur les Médailles, tant Grecques que Latines, mais souvent deux & quelquefois trois; on les y a placées avec si peu de ménagement pour les têtes & pour les revers, que de cela seul naissoit une difformité si choquante, qu'elle a peut-être suffi pour engager les successeurs de Trajan à proscrire cet usage, qui ne reprit faveur que sous quelques Empereurs du bas Empire qui avoient totalement perdu le goût des arts.

SEPTIÈME OBSERVATION.

Les Contre-marques qui sont sur les Médailles Latines d'un même Empereur & d'un même type, ne sont pas toujours les mêmes; il y en a au contraire de toutes semblables sur des pièces de types différens, ce qui marque, selon M. Mahudel, que le decret par lequel il avoit été ordonné de contre-marquer, s'est quelquefois étendu généralement sur les Monnoyes de toutes sortes de types d'un même Empereur.

HUITIÈME OBSERVATION.

Il ne faut pas croire que les Contre-marques qui se voyent sur les Médailles ou Monnoyes antiques, ayent été l'ouvrage du caprice des Monétaires. Tout y annonce l'autorité du ministère public, soit de la part des Empereurs, soit de la part du Sénat conjointement avec le Peuple, soit du seul consentement du Peuple, représenté par ses principaux Magistrats dans les villes Grecques, par les Tribuns à Rome, & par les Décurions dans les Colonies.

C'est aussi à l'indication de ces marques de l'autorité publique, que se réduisent tous les caractères gravez sur les Médailles Romaines dans ces Contre-marques, où l'autorité des Empereurs est annoncée de tant de manières différentes, par les mots de CAESAR, d'AVGVSTVS, d'IMP-E-RATOR, & souvent par leurs noms propres accompagnez de tous ces titres; celle du Sénat joint au Peuple, par les lettres initiales S. P. Q. R; celles du Peuple par les initiales P. R, & par

& par diverses autres, qui composent un assemblage de mots consacrés aux formules ordinaires des Monnoyes; & celle des premiers Magistrats des Colonies par la lettre D redoublée, DD, DECRETO DECVRIONVM; ce qui met dans ces formules une si grande variété, que pour porter un jugement plausible sur les Contre-marques, M. Mahudel a cru qu'il étoit nécessaire d'en rassembler le plus qu'il lui seroit possible dans une table, où étant rangées par ordre alphabétique, on pourroit d'un coup d'œil les connoître, les comparer entr'elles, & les expliquer les unes par les autres.

Les Contre-marques Latines dont cette table est composée, y sont accompagnées d'une indication exacte des noms des Empereurs sur les Médailles desquels elles se trouvent, & du volume de ces Médailles, désigné par ces notes *Ær. 1^e, 2^e, & 3^e formæ*. Pour ce qui est des explications que M. Mahudel a jointes à chacune des Inscriptions abrégées qui forment ces Contre-marques, il a absolument rejeté celles qui sont absurdes, & tâché de n'en rapporter que de raisonnables. Telle est par exemple la Contre-marque suivante, tirée des plus communes, N C A P R : quelques antiquaires l'ont expliquée par NVMMVS CVSVS CAPREIS, fondez apparemment sur ce qu'ils ne l'avoient encore observée alors que sur des Médailles de Tibère; mais dès qu'elle se trouve également sur celles de Germanicus, d'Agrippine mere de Caligula, sur celles d'Antonia & de Claude, Princes & Princesses, dont la vie n'a eu avec l'Isle de Caprée aucun des rapports qu'y avoit Tibère, c'est une explication qui doit absolument être proscrire.

Torel Saraina, Manuce, Vicus & Angeloni prétendent qu'il faut lire NOBIS CONCESSVM A POPVLO ROMANO, formule qui à la vérité, a été quelquefois employée dans des privilèges accordez par les Tribuns du Peuple; mais comme cette lettre N se trouve encore dans d'autres Inscriptions de Contre-marques, avec une partie des mêmes lettres, & avec d'autres encore où elle ne pourroit plus signifier NOBIS, ne vaut-il pas mieux l'interpréter par

Hist. Tome XIV.

S

NVMMVS ou NOTA, qui peuvent l'un & l'autre s'accorder avec toutes, & le C par CVSVS ou CVSA, terme également convenable à l'empreinte de la Monnoye & à celle de la Contre-marque, ce qui feroit NVMMVS CVSVS, ou NOTA CVSA A POPVLO ROMANO, ou AVCTORITATE POPVLI ROMANI? néanmoins, comme la Contre-marque n'est qu'une petite addition à une pièce qui avoit reçu originairement toute la perfection, en ce cas, NOTA n'exprimerait-il pas mieux ce qu'on a voulu faire, d'autant plus que Festus lui donne précisément cette signification, *nota significat signum, ut in pecoribus, tabulis, libris, litteræ singulæ aut binæ!*

Les principes que M. Mahudel a établis dans ses huit observations, l'ont mis à portée de mieux connoître l'usage politique des Contre-marques, & les différens motifs qui les ont introduites.

Le premier, dit-il, étoit pour augmenter dans de certaines occasions passagères, la valeur de certaines Espèces, sans en augmenter la matière. Car de quelqu'importance, ajoute-t-il, que les Politiques veulent qu'il soit de ne jamais toucher aux Monnoyes dans un Etat, il se présente néanmoins des circonstances dans lesquelles on est contraint d'avoir recours à cet expédient, & la République Romaine l'a éprouvé plusieurs fois. La première & la seconde guerre Punique l'obligèrent à augmenter prodigieusement la valeur de ses Monnoyes; ces augmentations ne se firent que par des refontes générales des Espèces de cuivre. Pline nous apprend qu'on donna à l'As de XII. onces, réduit à deux, la même valeur qu'il avoit anciennement, & à proportion à toutes les pièces dans lesquelles se sous-divisoit cette Monnoye; & qu'ensuite ce même As de deux onces fut encore réduit à une avec la même valeur qu'auparavant: par ce moyen la République s'acquitta des dettes dont elle étoit accablée, mais il lui en coûta toujours la dépense des refontes & des nouvelles fabrications.

L'usage des Contre-marques sous les premiers Empereurs, produisit seul le même avantage, & il y a grande apparence

que depuis Jule-César jusqu'à Gallien, on ne fit plus de refonte dans tout l'Empire, puisque les Monnoyes de tous les Empereurs y avoient également cours, pourvû qu'elles eussent conservé leur premier poids.

Il resteroit seulement à décider si l'usage de ces Contre-marques, pour augmenter la valeur des pièces sur lesquelles on les appliquoit, leur a fait donner un cours général pour cette valeur dans toute l'étendue de l'Empire, ou si ce cours a été limité. M. Mahudel est pour la seconde alternative, eu égard au petit nombre de pièces contre-marquées, en comparaison de celles qui ne le sont pas ; & de là il tire deux conséquences, l'une que ces augmentations d'Espèces n'ont eu que des objets passagers, l'autre qu'elles n'ont été ordonnées que dans les premiers tems de l'Empire & jusque sous Trajan seulement, parce qu'alors il n'y avoit pas encore un si grand nombre d'Espèces qu'il y en eut sous les successeurs.

Ce ne peut guères être encore que par conjecture qu'on jugera des causes qui auront occasionné l'usage des Contre-marques, dans l'opinion même qu'il a été momentané, & des raisons pour lesquelles il y en a qui sont plutôt frappées au coin de l'Empereur, qu'à celui du Sénat, & d'autres à celui du Peuple. Toutes ces différences ont pu dépendre de l'intérêt particulier qu'une de ces trois Puissances avoit aux affaires pour lesquelles il étoit nécessaire d'augmenter la valeur des Espèces, & il est aisé de les concevoir.

Un second motif de l'usage des Contre-marques a pu être pour tenir lieu d'une fabrication nouvelle, nécessaire à l'avénement de quelque Prince à l'Empire. La souveraineté n'a point de droit dont les Princes ayent jamais été plus jaloux que de celui de faire frapper des Monnoyes à leurs coins, c'est un des premiers plaisirs dont ils veulent jouir ; cependant combien y a-t-il d'occasions où ce plaisir est retardé ? leurs portraits n'ont pu encore être gravez assez exactement pour paroître, & les hôtels des Monnoyes n'ont pas toujours été disposez dès les premiers jours, pour une fabrication subite & imprévûe ; des poinçons à Contre-marque y suppléent, on

peut les graver & en faire usage dans un seul & même jour; par-là M. Mahudel rend raison du nom de Tibère imprimé en Contre-marque sur les Médailles d'Auguste, de celui de Claude ajouté aux Médailles de Caligula, & des Inscriptions Latines de Galba & d'Othon, qui sont des espèces de Monogrammes, par la manière dont sont liées & entrelassées les lettres qui les forment, aussi-bien que de celles de Vespasien, appliquées en Contre-marques sur la tête de Néron dans des Monnoyes Grecques de Tripoli de Syrie, où des Gouverneurs zélés n'avoient pas trouvé de voye plus prompte pour marquer leur attachement & leur fidélité.

M. Mahudel imagine un troisième motif, qui auroit été de faire honneur à la mémoire de quelque Prince qui avoit précédé celui sous le nom, ou au symbole duquel est la Contre-marque, ce qui auroit été une espèce de *restitution*, pour se servir du terme usité; restitution qui se seroit faite par choix ou par sentiment de vénération pour la mémoire, ou de conformité avec les mœurs & les actions de celui à qui on rendoit cette espèce d'hommage, & c'est en ce sens qu'on peut attribuer à Trajan la Contre-marque DACICVS, que l'on voit sur le revers d'une Médaille de moyen bronze de Domitien.

Un quatrième motif de l'usage des Contre-marques seroit encore, suivant M. Mahudel, leur destination à des largesses publiques: il se fonde principalement sur l'explication qu'il donne après Magnon & Pierre Diacre, à ces lettres S C L^s, que l'on trouve en Contre-marque sur plusieurs Médailles communes des Empereurs Justin, Justinien & Tibère second, & qu'il rend par ces mots SACRAE LARGITIONIS ou SACRI LARGITORIS, comme on le verra dans la table suivante, où il explique de même toutes les lettres initiales, les Monogrammes & les mots abrégés qu'il a vus employez en Contre-marque sur les Médailles Latines Impériales. Il se propose de donner quelque jour une autre table pour l'intelligence des figures & des symboles qui se trouvent ainsi employez sur les Médailles Grecques de toute espee.

TABLE ALPHABETIQUE
DES CONTRE-MARQUES LES PLUS ORDINAIRES,
Qu'on observe sur les Médailles Impériales antiques Latines,
de grand, moyen & petit Bronze.

AVG	pour <i>AUGUSTUS</i> dans une Médaille de la Colonie de Nîmes.	<i>Æ. 2.^e formé.</i>
MP	pour <i>AUGUSTUS PATER</i> : . . dans Auguste même. . . .	<i>Æ. 2.^e</i>
BON	pour <i>BONUS</i> , ou <i>BONUM</i> . . . dans Drusus	<i>Æ. 1.^e</i>
CÆ	pour <i>CÆSAR</i> dans Auguste	<i>Æ. 2.^e</i>
CÆ	pour <i>CÆSAR</i> dans le même	<i>Æ. 2.^e</i>
CA	pour <i>CÆSAR AUGUSTUS</i> . . . dans Néron	<i>Æ. 2.^e</i>
DACICVS	pour <i>TRAJANUS</i> . . . dans Domitien	<i>Æ. 2.^e</i>
DD	pour <i>DECRETO DECURIONUM</i> dans les Colonies $\left\{ \begin{array}{l} \text{des Empouries,} \\ \text{de Nîmes, \&} \\ \text{de Sagonte.} \end{array} \right\}$	<i>Æ. 2.^e</i>
$\frac{II}{II}$	pour <i>IIII</i> dans Trajan	<i>Æ. 2.^e</i>
IM	pour <i>IMPERATOR</i> . . . dans les Colonies $\left\{ \begin{array}{l} \text{des Empouries,} \\ \text{\& de Nîmes.} \end{array} \right\}$. . .	<i>Æ. 2.^e</i>
IMP.	pour <i>IMPERATOR</i> . . . dans la Colonie de Nîmes, & sur d'autres Médailles d'Auguste.	<i>Æ. 2.^e</i>
IA	pour <i>IMPERATOR AUGUSTUS</i> . . . dans l'Empereur Claude.	<i>Æ. 1.^e</i>
IMP AVG	pour <i>IMPERATOR AUGUSTUS</i> . . . dans Auguste.	<i>Æ. 2.^e</i>

MP GA pour *IMPERATOR GALBA*... dans Néron sur une
Médaille Grecque des Tripolitains. *Æ. 2.^e finale*

AM pour *IMPERATOR AUGUSTUS* dans Auguste,
l'Inscription est à rebours. *Æ. 2.^e*

MP OTHO pour *IMPERATOR OTHO* . . . dans Néron
sur une Médaille Grecque des Tripolitains. *Æ. 2.^e*

MOA pour *MARCUS OTHO AUGUSTUS* . . . sur une
Médaille semblable à la précédente. *Æ. 2.^e*

NCA MP $\left\{ \begin{array}{l} \text{pour } \text{NUMMUS CAII} \\ \text{AUG IMPERATORIS,} \\ \text{ou} \\ \text{CUSUS AUCTORITATE} \\ \text{IMPERATORIS.} \end{array} \right\}$. . . dans Germanicus . . *Æ. 2.^e*

NCAPR $\left\{ \begin{array}{l} \text{NUMMUS CUSUS,} \\ \text{ou} \\ \text{NUMISMA CUSUM,} \\ \text{ou} \\ \text{NOTA CUSA,} \\ \text{ou} \\ \text{NOBIS CONCESSUM,} \end{array} \right\}$ $\left\{ \begin{array}{l} \text{A POPULO} \\ \text{ROMANO,} \\ \text{ou} \\ \text{AUCTORITATE} \\ \text{POP. ROM.} \end{array} \right\}$ $\left\{ \begin{array}{l} \text{dans Tibère. } \text{Æ. 1.^e} \\ \text{dans} \\ \text{Agrippine,} \\ \text{Claude,} \\ \text{Germanicus,} \\ \text{\&} \\ \text{Antonia.} \end{array} \right\}$ *Æ. 2.^e*

PP $\left\{ \begin{array}{l} \text{pour } \text{PATER PATRIÆ,} \\ \text{ou} \\ \text{POPULI PERMISSU} \end{array} \right\}$ dans Auguste *Æ. 2.^e*

PR $\left\{ \begin{array}{l} \text{pour } \text{POPULUS ROMANUS,} \\ \text{ou} \\ \text{PROBATUM, sous-entendez NUMISMA} \end{array} \right\}$ $\left\{ \begin{array}{l} \text{dans Antonia,} \\ \text{\&} \\ \text{dans Néron.} \end{array} \right\}$. . . *Æ. 2.^e*

PROB $\left\{ \begin{array}{l} \text{pour } \text{PROBATUS, NUMMUS,} \\ \text{ou} \\ \text{PROBATUM, NUMISMA,} \\ \text{ou} \\ \text{POPULUS ROMANUS OBSIGNAVIT.} \end{array} \right\}$ $\left\{ \begin{array}{l} \text{dans Tibère. } \text{Æ. 1.^e} \\ \text{Antonia,} \\ \text{Germanicus.} \end{array} \right\}$ *Æ. 2.^e*
Claude Æ. 1.^e

PRO $\left\{ \begin{array}{c} \text{pour } \textit{PROBATUS}, \\ \text{ou} \\ \textit{PROBATUM}. \end{array} \right\} \dots \text{comme ci-dessus} \dots \text{dans Antonia.} \dots \textit{Æ. 2.}^{\text{e}} \text{ forme.}$

RT RT $\left\{ \begin{array}{c} \text{pour } \textit{PATER}, \\ \text{ou} \\ \textit{AUGUSTUS PATER}. \end{array} \right\} \dots \text{dans Auguste.} \dots \textit{Æ. 2.}^{\text{e}}$

R^C $\left\{ \begin{array}{c} \text{pour } \textit{POPULI ROMANI CONSENSU}, \\ \text{ou} \\ \textit{POPULUS ROMANUS CUDIT}. \end{array} \right\} \dots \text{dans Auguste.} \textit{Æ. 2.}^{\text{e}}$

RM $\left\{ \begin{array}{c} \text{pour } \textit{RESTITUTA MONETA}, \\ \text{ou} \\ \textit{ROMANORUM MONETA}. \end{array} \right\} \dots \text{dans Tibère.} \dots \textit{Æ. 2.}^{\text{e}}$

SPR pour *SENATUS, POPULUS ROMANUS*... dans Néron. *Æ. 2.}^{\text{e}}*

SPQR pour $\left\{ \begin{array}{c} \textit{SENATUS POPULUSQUE} \\ \textit{ROMANUS} \dots \dots \dots \end{array} \right\} \text{dans Néron sur plusieurs Types différens.} \dots \textit{Æ. 2.}^{\text{e}}$

$\overline{\text{SCL}}^s \left\{ \begin{array}{c} \text{pour } \textit{SACRÆ LARGITIONIS}, \\ \text{ou} \\ \textit{SACRI LARGITORIS}. \end{array} \right\} \left\{ \begin{array}{c} \text{dans Justin,} \\ \text{Justinien,} \\ \text{\&} \\ \text{Tibère II.} \end{array} \right\} \dots \textit{Æ. 1.}^{\text{e}} \text{ \& } \textit{2.}^{\text{e}}$

A pour *TIBERIUS AUGUSTUS* ... dans Auguste ... *Æ. 3.}^{\text{e}}*

TIB pour *TIBERIUS* ... sur plusieurs Médailles d'Auguste. ... *Æ. 2.}^{\text{e}}*

TI A] TIB. AVG $\left\{ \begin{array}{c} \text{pour } \textit{TIBERIUS} \\ \textit{AUGUSTUS}. \end{array} \right\} \dots \text{dans Agrippa.} \dots \textit{Æ. 2.}^{\text{e}}$

TCA pour *TIBERIUS CÆSAR AUGUSTUS*... dans Agrippa. *Æ. 2.}^{\text{e}}*

TIB IMP pour *TIBERIUS IMPERATOR* $\left\{ \begin{array}{c} \text{dans Auguste} \\ \text{\&} \\ \text{dans Tibère.} \end{array} \right\} \textit{Æ. 2.}^{\text{e}}$

TCM $\left\{ \begin{array}{c} \text{pour } \textit{TIBERIUS CÆSAR} \\ \textit{IMPERATOR.} \dots \end{array} \right\} \dots \text{dans Auguste.} \dots \textit{Æ. 2.}^{\text{e}}$

T. CAMP^L { pour *TIBERIUS CLAUDIUS*
IMPERATOR. } dans Germanicus. *Æ.* 2.^e

TI C^L A pour *TIBERIUS CLAUDIUS* . . . dans Caligula. . . *Æ.* 2.^e

TIN { pour *TIBERII*, ou *TITI*
NUMMUS, ou *NOTA*. } { dans Agrippa,
&
dans Germanicus. } *Æ.* 2.^e

*Contre-marques portant les noms des Empereurs mêmes sur les
Médailles desquels elles se trouvent.*

CAE pour *CÆSAR* dans Auguste. *Æ.* 2.^e

AP pour *AUGUSTUS PATER* . . . dans Auguste. *Æ.* 2.^e

TIB IMP. pour *TIBERIUS IMPERATOR* . . . dans Tibère. *Æ.* 2.^e

*Contre-marques portant le nom d'un Empereur qui succède à celui
sur la Médaille duquel elles se trouvent.*

TIB pour *TIBERIUS* sur plusieurs Médailles
d'Auguste. *Æ.* 2.^e

TI C^L A pour *TIBERIUS CLAUDIUS* . . . dans Caligula. . . *Æ.* 2.^e

T. C. MP { pour *TIBERIUS CLAUDIUS*
IMPERATOR. } . . . dans Caligula. *Æ.* 2.^e

IMP GA pour *IMPERATOR GALBA* dans Néron
sur une Médaille des Tripolitains. *Æ.* 2.^e

OTHO pour *IMPERATOR OTHO* } dans Néron sur
 une Médaille des
 O. A. pour *MARCUS OTHO AUG.* } Tripolitains. . . . *Æ. 2.^e forme.*

Contre-marques portant le nom de quelqu'Empereur qui n'a pas
 succédé immédiatement à celui sur la Médaille duquel
 elles se trouvent.

T C L A M P } pour *TIBERIUS CLAUDIUS*
IMPERATOR. } dans Germanicus. *Æ. 2.^e*

X } pour *AULUS VITELLIUS,*
 ou
VESPASIANUS AUGUSTUS. } . . . dans Néron. . . . *Æ. 2.^e*

DACICVS dans Domitien. *Æ. 2.^e*

Doubles Contre-marques sur une même Médaille
 Impériale Latine.

IMP AVG] TIB AVG . . . sur une Médaille d'Auguste. . . *Æ. 2.^e*

IMP AVG] TIB sur une autre Médaille
 du même Empereur. *Æ. 2.^e*

C^sÆ] TIB . . . sur une autre Médaille du même Empereur. . . *Æ. 2.^e*

AVG] AP sur une Médaille de la Colonie de Nîmes,
 du type ordinaire. *Æ. 2.^e*

Hist. Tome XIV.

T

TI AV] TI AV sur une Médaille de Drusus. *Æ. 1.^e*

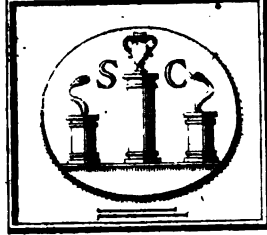
PR^o] IMP sur une Médaille d'Antonia. *Æ. 2.^e*

IMP] MP sur une Médaille de Claude, & sur une autre
Médaille de Claude & d'Agrippine, dont les têtes sont accolées. . . *Æ. 1.^e*



SUR UNE PIERRE GRAVÉE ANTIQUE
DU CABINET DE M. LE PRÉSIDENT BON.

Pierre Gravée N^o 2. Tom. XIV. Pag. 147



M. BON Premier Président de la Chambre des Comptes de Montpellier, & Correspondant-Honoraire de l'Académie, ayant acquis au mois de Juillet 1739. la Pierre gravée dont nous venons de donner le dessin, en envoya En 1739. aussi-tôt l'empreinte à M. de Boze avec un projet d'explication, ou, pour se servir de ses propres termes, avec ses premières conjectures sur ce Monument. M. de Boze ne manqua pas de les communiquer à l'Académie, & en voici la substance.

La Pierre en question est une pierre d'émeraude, où l'on remarque d'abord une colonne qui ressemble assez à celles que l'on trouve sur plusieurs Médailles d'Antonin & de M. Aurèle, avec cette différence, que les colonnes des Médailles sont communément surmontées de la figure de l'Empereur, & que celle-ci est terminée par une espèce d'urne sépulchrale. A droite & à gauche de la colonne sont deux autels, de chacun desquels s'élève un serpent, dont la tête bien formée, semble avoir l'urne pour objet, & n'en est réellement séparée que par ces deux lettres initiales S. C.

La première idée que font naître ces symboles réunis, c'est l'idée d'une apo théose; mais le défaut d'Inscription est un grand obstacle à déterminer le Prince ou le Héros à qui cet honneur a été rendu; & le défaut de figure ne nous permet

T ij

pas de le rapporter à un Empereur, une Impératrice ou un César, parce qu'en ces occasions, on avoit coutume de leur élever des statues & d'en décorer leurs Monumens. M. Bora a cru que celui-ci pouvoit avoir été fait pour Antinoüs favori d'Hadrien, & il appuye sa conjecture sur toutes les circonstances qui peuvent en rendre l'application vraisemblable.

Personne n'ignore quelle fut la passion d'Hadrien pour Antinoüs, la douleur, les regrets que lui causa sa mort, & les honneurs peu mesurez qu'il rendit ou fit rendre à sa mémoire, en les couvrant du voile de la reconnoissance.

On prétend que les Devins que cet Empereur avoit consultez dans un tems critique, lui ayant répondu qu'il étoit menacé d'un grand péril, si quelqu'un qui lui seroit véritablement cher, & dont il seroit véritablement aimé, ne se sacrifioit lui-même pour sa conservation; Antinoüs ne balança pas un moment à se dévouer pour lui; & les Prêtres accoutumés à annoncer le succès des sacrifices sur l'inspection des entrailles de la victime, ayant examiné celles d'Antinoüs, assurèrent Hadrien qu'il avoit pleinement satisfait au decret des Dieux. Quoi qu'il en soit, l'Empereur fit aussi-tôt bâtir en l'honneur de son favori, une ville de son nom, sur les bords du Nil où il s'étoit volontairement précipité; il lui éleva des temples où on lui rendit un culte réglé, il lui fit ériger un grand nombre de statues, & il permit à divers peuples de l'Asie mineure où il étoit né, de faire graver sa tête comme celle d'un Héros du premier ordre, sur leur Monnoye courante.

Tous ces faits présupposés, M. Bon ne trouve plus rien qui l'arrête dans l'explication de sa Pierre gravée.

Les deux serpens sont le symbole ordinaire de l'Asie mineure, c'est celui qui la caractérise particulièrement sur les Médailles d'Auguste, d'Antoine & de Cléopâtre; on y voit comme sur la Pierre, deux serpens à côté d'une colonne ou d'un autel. Il y a plus, Pausanias parlant du lieu de la naissance d'Antinoüs & du culte qu'on lui rendoit à Mantinée, rapporte ainsi les deux fondations de la même ville: la première, dit-il,

eut pour auteur Mantinoüs fils de Lycaon, & la seconde, Antinoé fille de Céphé fils d'Alcus.

Antinoé, ajoute-t-il, inspirée & pressée par l'Oracle, de transporter les habitans de l'ancienne Mantinée dans le lieu qui lui seroit indiqué, eut pour guide dans sa transmigration, un serpent qui la conduisit sur les bords du fleuve qu'on nomma depuis O'phis ou serpent; & de là, poursuit M. le Président Bon, il étoit naturel que les Bithyniens compatriotes d'Antinoüs, & plusieurs autres peuples de l'Asie mineure sortis de Mantinée, prissent des serpens pour symbole, & les regardassent comme les génies tutélaires de leurs nouveaux établissemens. La seule difficulté qui retiendrait peut-être encore un esprit moins fécond, consiste dans l'explication des deux lettres initiales S. C. placées vers la partie supérieure de la colonne, & presque aux deux côtés de l'urne sépulchrale: ces lettres qu'on trouve si souvent sur les Médailles & sur quantité d'autres Monumens antiques, se rendent presque toujours par *Senatus Consulto*. M. Bon, sans insister sur l'extrême facilité qu'Hadrien auroit trouvée à faire approuver par le Sénat l'apo théose de son favori, aime mieux rendre ces deux lettres par *Servatori*, ou plus simplement encore par *Salus Cæsaris*, mots qui seuls répondent tout à la fois d'un côté à la mort d'Antinoüs pour la conservation de son Prince, & de l'autre au type des serpens qui s'élèvent d'un autel; car on sçait que rien n'est plus commun que ce type sur les Médailles des Empereurs Romains, avec la légende SALVS PVBLICA, SALVS AVGVSTI, quelquefois même avec le nom de celui pour la santé ou la conservation de qui on faisoit quelque sacrifice, SALVS ANTONINI AVG.



SUR LES COLONNES ITINÉRAIRES DE LA FRANCE,

Où les distances sont marquées par le mot LEUGÆ.

En 1739.

ON sçait que les Romains plaçoient de mille en mille pas sur les routes où ils construisoient des chaussées, des Colonnes de pierre sur lesquelles on gravoit au dessous du nom de l'Empereur qui les avoit fait élever, quelle étoit la distance de chaque Colonne à la ville où cette route commençoit. Cet usage qui étoit ancien, avoit lieu, sur-tout pour les chemins construits dans les pays situez au nord & à l'occident de l'Italie, dans l'Illyrie, dans la Gaule & dans l'Espagne. On trouve en France plusieurs de ces Colonnes, mais avec cette singularité qui ne se voit dans aucun autre pays, que les distances itinéraires sont quelquefois marquées par le nombre des Lieues, *Leugis*, & non par celui des Mille; il faut même observer 1.^o que ce mot *Leugæ* ne se trouve pas sur toutes les Colonnes que l'on voit dans le même canton; 2.^o que ces sortes de Colonnes ne se rencontrent que dans la partie des Gaules nommée par les Romains *Comata* ou chevelue, & dont Jules-César fit la conquête. On ne voit que des Colonnes milliaires dans la province Romaine, ou dans cette partie de la Gaule qui s'étend d'un côté depuis la Méditerranée jusqu'à la Garonne & aux Cévennes, ou au mont *Gebenna*, & qui de l'autre est comprise entre le Rhône, les Alpes & l'Océan, & finit à la ville de Lyon.

L'examen que M. Fréret a fait des anciens Itinéraires Romains, dont il croit que les distances doivent être évaluées en Lieues, *Leugis*, l'ayant engagé à rassembler ce que l'on connoît de Colonnes Itinéraires trouvées dans les limites de la Gaule chevelue ou *comata*, voici le précis de ce qu'il a conclu de cet examen.

Nous voyons par la grande route de Milan à Boulogne-sur-mer, dans l'Itinéraire d'Antonin, que depuis Lyon la

distance d'une station à l'autre étoit marquée à la Romaine & à la Gauloise, c'est-à-dire, en *Milles* & en *Lieues*. Nous n'avons point de preuves que sur la même route il y eût deux sortes de Colonnes, les unes posées de Mille en Mille, les autres de Lieue en Lieue, mais nous en avons que dans le même pays & sous le même Empereur, on y avoit marqué les distances en Milles & en Lieues sur des Colonnes différentes. A Usson dans le Forez on voit une Colonne Itinéraire élevée sous Maximin, & sur laquelle on lit M. XIII. Dans le même pays & auprès de Feurs, on a déterré quatre autres Colonnes posées sous le même Empereur, sur lesquelles on lit F. SEG. L. I. & A. F. SEG. L. III. à *Foro SEGusianorum Leuga I. Leuga II. Leuga III. Leuga IIII.*

*De la Mure,
Hist. du Forez.*

Id. ibid.

Des dix-neuf Colonnes Itinéraires trouvées jusqu'à présent dans la partie de la Gaule déterminée ci-dessus, & même dans la Germanie voisine du Rhin, il y en a huit sur lesquelles on a employé les Milles Romains, & onze sur lesquelles le mot *Leuga* ou *Lega* se lit ou entier ou abrégé.

Les Colonnes de la première espece sont 1.^o celle de l'Empereur Claude à Saguenay en Bourgogne, sur le chemin de Langres à Lyon, *ANDematuno M. P. XXII. Andematunum* est l'ancien nom de Langres; 2.^o une autre du même Empereur à Billoin en Auvergne, sur le chemin de Clermont à Lyon, *AVG. M. P. XXI.* l'ancien nom de Clermont est *Augusta Nemetum*, & cette distance doit servir à corriger celle de Clermont à Billoin sur la Carte d'Auvergne du P. du Frétat Jésuite, la seule que l'on ait de cette province, ou du moins la seule qui mérite quelque confiance, quoiqu'elle soit encore très-imparfaite. Cette Inscription communiquée par Savaron à Bergier, se trouve dans l'Histoire des grands chemins de l'Empire.

*Grut. p. 153.
Mém. de Trév.
1703. Merc. de
France 1731.
Mars.*

*Berg. lib. 1.^{re}
pag. 711.*

La troisième Colonne milliaire, qui est de la première année de Trajan, a été trouvée à *Baden* en Suisse; ce lieu est celui que Tacite désigne par la célébrité de ses bains. L'Inscription ne dit point d'où l'on comptoit M. P. LXXV. qu'elle marque; peut-être étoit-ce des frontières de l'Italie,

Grut. 155. n. 53

Hist. 1. 672

car ce lieu ne se trouve point sur les routes des Itinéraires qui nous restent.

La quatrième Colonne ou Pierre milliaire trouvée à Antre-roches sur le chemin d'Iverdun à Geneve, est de la première année d'Hadrien; Plantin cité par Reinesius, a lû sur cette Inscription AVENTICVM. M. P. XXXI. & c'est ainsi qu'elle est rapportée par le plus grand nombre. L'Auteur de la *Découverte de la ville d'Antres en Franche-Comté*, en donne une copie toute différente, qu'il a pris la peine de faire certifier & légaliser, ADV.^N H. II. C. M. Il prétend que ce n'est point une Colonne milliaire, & que l'Inscription ne porte ni le nom d'*Aventicum*, ni aucune distance itinéraire; mais l'Auteur de cet ouvrage vouloit qu'*Aventicum* fût la ville d'*Antres* & non celle d'*Avanches*, & ses certificats ne prouvent point que sa copie ait été prise par un homme qui sçût lire les anciennes Inscriptions.

Berg. lib. III. cap. 38. La cinquième Colonne est de Trajan, elle étoit à Pérignat en Auvergne, sur le chemin de Clermont à Lyon; la fin en est effacée, & on ne sçait si elle employoit des Lieues ou des Milles. La sixième Colonne trouvée en Hollande entre Delft & la Haye, porte à la fin A. M. A. E. G. M. PXXII.

La Mure, Hist. du Forez, pag. 130. La septième Colonne est de l'Empereur Maximin, elle ne marque point de quelle ville étoient comptez les M. XIII. par où finit l'Inscription. Usson frontière du Forez & de l'Auvergne, où elle a été trouvée, est à plus de trente-huit Milles Romains du *Forum Segusianorum*. La huitième & dernière Colonne milliaire a été trouvée à Fligey sur les frontières de l'Auvergne & du Gévaudan; elle est de l'empire de Posthume, & porte à la fin M. P. GABAL. LV. à cinquante-cinq mille pas de la Capitale du Gévaudan. Pline nomme cette Capitale *Gabalicus Pagus*, & appelle le pays *Gabalitana regio*.

On connoît onze Colonnes Itinéraires sur lesquelles on lit le mot *Leuga* ou entier ou abrégé. La première ou la plus ancienne de ces Colonnes a été trouvée auprès de Soissons, elle est du tems de Septime Sévere; elle finit par ces mots dans

dans la copie publiée par Dom Martenne : C VRANTÉ Voyage Littér. de France, vol. III, pag. 18.
 L. P. POSTVMo LEG. AVGG. P. P. AB. AVG. Mém. de l'Académie des Belles-Lettres, vol. III, pag. 250.
 SVESS. LEVG. VIII. On doit observer au sujet de cette Colonne, qu'elle avoit été placée par le Magistrat Romain, & que cependant l'Inscription marque la distance par Lieues Gauloises.

La seconde Colonne trouvée à Vic-sur-Aisne, est de l'Empereur Caracalla, on lit à la fin AB. AVG. SVESS. LEUG. VII. Vic-sur-Aisne est à sept Lieues Gauloises ou dix mille cinq cens pas Romains de Soissons.

La troisième Colonne qui porte le nom d'Elagabale, M. AVREL. ANTONINO, & la quatrième qui porte celui de Sévere Alexandre, M. AVRELIO SEVERO ALEXANDRO, sont à Steinbach village à deux lieues de Souabe de la capitale du Marquisat de Baden. La cinquième qui est aussi de Sévere Alexandre, se trouve selon Reinesius à Metting lieu du même canton, mais duquel la position n'est pas marquée sur les Cartes les plus détaillées des Géographes Allemands. On lit à la fin de la première Inscription de Steinbach, C. A. AQ. AB. AQ. LEVGAE. IIII. à la fin de la seconde, C. A. AQ. AB. AQ. L. IIII. & sur celle de Metting, CIV. ARG. AQ. AB. LEVG. XVII. Ces Colonnes Itinéraires avec le mot Gaulois LEVGAE, trouvées dans la Germanie au delà du Rhin, & les lettres initiales qui les précèdent, donnent lieu à quelques difficultés dont l'éclaircissement est renvoyé à la fin du Mémoire, pour ne point interrompre l'énumération.

Les quatre Colonnes trouvées auprès de Feurs, sont les six, sept, huit & neuvième, sur lesquelles on voit le mot *Leuga*, elles sont toutes quatre de l'Empereur Maximin. On lit à la fin de la première, F. SEG. . . . L. I. à la fin de la seconde, L. II. à la fin de la troisième, AF. SEG. L. III. & à la fin de la quatrième, F. CC. LIBERA . . . IIII. Spon qui a donné ces Inscriptions d'après l'Histoire du Forez, & qui en remplit les lacunes sans citer d'autre copie que celle de l'Historien, a lû à la fin de la dernière Inscription, SEG. LIBERA.

Hist. Tome XIV.

V

La Mure, Hist. du For. p. 130. Spon Miscell. sect. V. p. 186.

154 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

L. IIII. On peut observer que Spon explique L. par *Lapis* & non par *Leuga*.

La dixième Colonne est actuellement à Saint-Meloir-des-bois, Abbaye de Bénédictins à quelques lieues de Saint-Malo, où elle a été transportée; le P. Lobineau Bénédictin, qui l'a publiée dans son Histoire de Bretagne, l'a prise pour un auel. Voici ce qu'on lit dessus :

IMP. CAES.
AVONIO VICTORINO
P. F. PI....SO....O.
LEUG.

Le nom entier de Victorin, qui fut reconnu pendant quelques années dans la Gaule, est PIAVONIVS VICTORINVS.

La onzième & dernière Colonne connue où l'on voye le mot *Leuga*, est de l'Empereur ou du Tyran Tetricus, qui ne fut jamais reconnu hors de la Gaule. Voici l'Inscription qu'elle porte :

C. P.....ESUBIO
TETRICO
NOBILISSIMO
CAESARI.

.....
.....

P. F. AUG.
L. I.

On lit le nom entier de ce Prince sur plusieurs Médailles, C. PIVESUBIUS TETRICUS. Cette Inscription avoit été publiée en 1644. sur une copie que Tristan tenoit du P. Sirmond; elle le fut en 1685. dans les *Miscellanea* de Spon, sur une copie communiquée par M. Vaillant, mais peu exacte, & d'après Spon par Reinesius dans son recueil publié en 1682. Farin dans son Histoire de Rouen imprimée en 1668. parle de cette Colonne, & dit qu'il y avoit trente ans qu'elle

Comment. de
Trist. p. 233.
Par. fol. 1644.
Spon Miscell.
pag. 274.
Reines. p. 319.

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 155
avoit été découverte en Normandie, & qu'elle étoit alors à Rouen où M. Bigot l'avoit fait apporter.

Dans le troisième volume de nos Mémoires on trouve cette même Inscription communiquée en 1713. par M. ^{Vol. III. page 255. de l'Hist.} Moneau de Mautour, sur une copie qui lui avoit été envoyée de Rouen, & qui est absolument conforme à celle du P. Sirmond. Dans un Mémoire qui accompagnoit la copie, on rapportoit comme une tradition domestique de la famille de M. Bigot, que cette Colonne avoit été envoyée de Florence à Rouen par le Grand-Duc de Toscane, pour Emery Bigot qui voyageoit alors en Italie; cette tradition se trouva confirmée par le témoignage d'un Académicien qui se souvenoit d'avoir ouï dire à son père qu'il avoit fait placer cette Colonne en 1658. dans la maison de M. Bigot. Comme le titre d'Auguste ou d'Empereur joint sur cette Colonne au nom de Tétricus, ne lui a jamais été donné en Italie où il n'étoit pas reconnu, & que le mot *Leuga* n'étoit en usage que dans la Gaule, il faut supposer que cette Colonne avoit été portée de France en Italie & rapportée d'Italie en France : cette supposition ne paroît pas probable à M. Fréret, il croit que l'on doit préférer la tradition rapportée par Farin, qui en 1668. n'auroit pu ignorer un fait comme celui de l'envoi de cette Colonne par le Grand-Duc en 1658. c'est-à-dire, dix ans auparavant; d'ailleurs, si cette Colonne eût été en Italie en 1644. lorsque Tristan la publia, auroit-il été possible que ni Tristan, ni le P. Sirmond de qui il la tenoit, n'eussent pas remarqué la singularité d'un Monument placé dans l'Italie, sur lequel on donnoit à Tétricus le titre d'Auguste ou d'Empereur?

Entre deux traditions opposées il croit que l'on doit préférer celle qui est d'un tems moins éloigné du fait dont elle dépose, sur-tout lorsque cette tradition ne donne lieu à aucune difficulté, & n'oblige point à multiplier les suppositions.

Les Inscriptions trouvées dans la Germanie au delà du Rhin, peuvent donner lieu à quelques difficultés; la première

au sujet du mot *Leuga* employé pour exprimer les distances itinéraires dans un pays qui se servoit d'une autre mesure ; la seconde sur la signification des lettres initiales qui se lisent à la fin des trois Inscriptions de *Steinbach* & de *Mettingen*.

Les anciens Germains avoient une mesure itinéraire qui leur étoit propre, ils la nommoient *Rasta*, & elle égaloit trois Milles Romains ou deux Lieues Gauloises. * L'usage de ces *Rastæ* a subsisté en Allemagne jusqu'au tems de la seconde race de nos Rois, & peut-être même encore plus tard ; cependant dans l'usage actuel les Allemands employent le terme de *Milen* ou de Mille, pour désigner la plus petite mesure itinéraire, la lieue, & ils ont même communiqué ce mot aux Bohémiens, aux Polonois & aux Hongrois leurs voisins ; on ne voit dans les Auteurs Allemands qui ont écrit sur cette matière, aucun vestige du mot *Rasta*. L'usage du mot *Leuga* sur les Inscriptions de cette partie de la Germanie voisine du Rhin, qui contient le pays de Baden, de Virtemberg & même la Souabe, confirme, dit M. Fréret, ce que nous sçavons déjà par les Anciens, que vers le tems de Tibère les Marcomans sous la conduite de leur Roy Maroboduus, ayant abandonné ce canton pour aller s'établir dans le *Boiohemum* ou la Bohême dont les Boiens, affoiblis par toutes les Colonies qu'ils avoient envoyées au dehors, ne pouvoient cultiver qu'une partie, le pays abandonné par les Marcomans entre le Rhin & le Nekre, ne demeura pas long-tems désert ; il y passa un grand nombre de Gaulois que le besoin ou la légèreté qui leur est si souvent reprochée, portoit à chercher de nouveaux établissemens. *Levissimus quisque Gallorum & inopiâ audax, dubiæ possessionis solum occupavere*, dit Tacite. Le nombre de ces nouveaux habitans s'étant accru, ils poussèrent plus avant dans la Germanie jusqu'au delà du Nekre, & même jusqu'au milieu du Virtemberg, où l'on a trouvé beaucoup

*Du Cange Gloss.
Lat. Rasta.*

*Megiser. Thes.
Polyglot. 8.^o
1603.*

*Horstius de
Mensuris.*

*Strab. l. VIII.
Velleius II. p.
1208.*

*Tacit. de mo-
rib. Germ. cap.
29.*

* *Vet. Agrinensfor. Collect. Rigalt.
pag. 332. Hieronym. in Joel. Beda
de Numer. divis. &c.* Ce mot *Rasta*
se trouve dans le Nouveau Testament

Mæsothique, *Math. v. 41.* pour
signifier une distance itinéraire. Dans
les Poésies Runiques le mot *Rast* est
employé au même sens.

de Monumens & même d'Inscriptions Romaines; ces Colonies Gauloises furent toujours très-attachées aux Romains dont la protection leur étoit nécessaire pour se maintenir contre les Germains : *Mox limite ducto promotisque praesidiis, finus Imperii & pars Provinciae habentur.*

Tacit. de morib. Germ. c. 29.

Comme ces Colonies étoient composées de gens ramassés de tous les cantons de la Gaule, les Germains leur donnèrent le surnom d'*Alamanni* qui avoit cette signification, & lorsque les Germains Suèves eurent de nouveau occupé ce pays, les Romains & les Gaulois ne leur donnèrent point d'autre nom que celui d'*Alamanni* que nous avons étendu depuis à toute la nation Germanique. Dès que l'on fera réflexion que le pays où les Colonnes itinéraires ont été trouvées, étoit rempli de Colonies Gauloises, on ne sera plus surpris d'y trouver le mot *Leuga* employé pour déterminer les distances. Mais une autre conséquence qu'il faudra tirer de là, selon M. Fréret, c'est que le passage de ces Colonies étant de la fin du règne d'Auguste, ou du commencement de celui de Tibère, l'usage de ce mot *Leuga* devoit être établi dès lors dans la Gaule, d'où elles sortirent pour passer au delà du Rhin : l'établissement des Routes Romaines dans la Gaule Celtique ou Chevelue, s'est fait au plutôt sous Auguste; & de là on peut encore conclure que l'usage de la Lieue ou *Leuga*, étoit établi parmi les Gaulois pour déterminer les distances itinéraires, ou, ce qui est la même chose, que les Gaulois avoient des chemins réglez & divisés par lieues dans le tems de leur liberté, & avant que d'avoir été conquis par les Romains, ce qui peut être confirmé par le terme même de *Leuga* ou *Leouga*, qui vient du Celtique *leoug* ou *leak*, *lapis*, selon la remarque de Cambden.

Agathias l. 1. en Asinio Quadrato
ἑωκλήδης ἀνθρώπων ἡ μισθὸς, proprement *onniēma* dans les langues Théotiques.

Walafr. Strab. de vita B. Gall. Prolegom.

La seconde difficulté qui concerne la signification des lettres initiales C. A. AQ. AB. AQ. sur les deux Inscriptions de Steinbach, & de celles de l'Inscription de Metting CIV. ARG. AQ. AB. LEUG. XVII. ne peut pas être pleinement résolue, & quoique l'on puisse donner à ces lettres une explication qui ne contiendra rien d'absurde, cette explication sera toujours hasardée. Voici la conjecture que propose M. Fréret

Cambden. Britannia.

458 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
 au sujet des deux Inscriptions de Steinbach. Il explique C. A.
 AQ. AB. AQ. L. IIII. *Civitas Augusta AQuensis* AB. AQuis
Leuga IV. & celle de Metting, CIV. ARG. AQ. AB.
 LEUG. XVII. *Civitas ARG. . . . AQuis ABest LEUGis*
 XVII.

Plin. XXXI.

Amm. XXIX.

*Chvior. Cellar.
 Spener.*

Pag. 267. 8.

Les Anciens ont placé dans le pays des *Alamanni* un lieu
 nommé *Aqua Mattiaca* ou *Aqua calida Mattiacorum*. Les
 Géographes modernes ont tous mis ces bains chauds à *Visbaden*
 près de Mayence, lieu où l'on ne voit nulles antiquités, &
 dont la situation convient mal avec celle du pays des Mat-
 tiaques; ce qui peut les avoir induits en erreur, c'est une
 Inscription que Gruter dit être à Cologne.

M. AURELIO ANTONINO CAES. IMP. DESTINATO
 M. L. SEPTIMI SEVERI PERTINACIS AVG. FIL.
 RESP. AQ.

Ils ont cru que la *Respublica AQuensis* ou les *Aqua Mattiaca*
 devoient se chercher vers Cologne, & les bains de *Visbaden*
 leur ont paru être dans une position convenable; mais il est sûr
 que cette Inscription étoit originairement à *Baden*, capitale
 du Marquisat de ce nom, comme nous l'apprenons dans le
 recueil d'Inscriptions publié en 1534. par P. *Apianus*, elle
 étoit alors dans le mur du clocher de l'église des Bains d'*Olt-
 baden*, ou du vieux *Baden*; on trouve la même chose dans le
 petit recueil d'Inscriptions Romaines copiées en 1533. par
 Jac. Beyell dans les pays situez le long du Rhin; ce recueil
 a été publié par Barthius. De là on doit conclure qu'auprès
 du vieux *Baden* ou des Bains, étoit une ville qui, au tems
 de Septime Sévere, prenoit le titre de *RESPUBLICA*
AQUENSIS, & qui doit être la même que celle qui,
 sur les deux Inscriptions de Steinbach, est désignée par les
 lettres C. A. AQ. que l'on peut lire *CIVITAS AVG.*
AQUENSIS. Ces deux Inscriptions sont, l'une du troisième
 Consulat d'Elagabale, ou de l'an 220. de J. C. l'autre du pre-
 mier Consulat & de la première année de Sévere Alexandre,
 c'est-à-dire, au plutôt de l'an 222. le nombre des Lieues étant

*P. Apiani In-
 script. p. 264.*

*Barthii Adver-
 saria, lib. 52.
 cap. 1.*

le même dans l'une & l'autre Inscription, il y a apparence que ces Colonnes étoient placées dans le même lieu de *Steinbach*, qui, sur la Carte de Souabe du Capitaine Michall, est en effet à six Milles Romains ou quatre Lieues Gauloises d'Oltbaden. On n'attendoit pas toujours que les anciennes Colonnes fussent brisées pour en élever de nouvelles, & on en voit en Languedoc de différens Empereurs posées l'une auprès de l'autre, & qui sont encore sur leurs anciennes bases.

La dernière Inscription est plus embarrassante, *Straßbourg* ou *Argentoratum* est sur la même carte de Souabe à dix-sept Lieues Gauloises, ou près de vingt-six Milles Romains d'Oltbaden; en ce cas, on pourroit expliquer les lettres initiales CIVITAS ARGENTORATUM AQUIS ABEST LEUG. XVII. Le recueil de Beyell montre que dans ces cantons on employoit alors une étrange latinité; cependant cette interprétation paroît très-douteuse à celui même qui l'a proposée. Une copie plus exacte de cette Inscription qui existe peut-être encore, fourniroit sans doute des conjectures plus certaines, c'est une recherche que les Savans d'Alsace pourroient faire plus facilement que nous.



SUR LA COMPARAISON

Des Mesures des Itinéraires Romains avec celles qui ont été prises géométriquement par M.^r Cassini dans une partie de la France.

Ceux qui s'appliquent à l'étude de l'ancienne Histoire de France, éprouvent de grandes difficultés lorsqu'ils veulent déterminer par le secours de l'Itinéraire d'Antonin ou de la Table de Peutinger, le rapport des villes de la Gaule ancienne avec les villes modernes de notre France. Cette comparaison demande une espèce de travail mécanique dont les gens de Lettres souhaiteroient qu'on leur épargnât l'embarras, & cela avec d'autant plus de raison, que ceux même qui sont en état de le faire, & il y en a peu, sont obligés de recommencer ce travail chaque fois qu'ils veulent s'éclaircir sur quelque point particulier.

Une Carte de l'ancienne Gaule, dressée sur un plan exact, dans laquelle les villes dont la position est certaine, & les Routes des Itinéraires Romains seroient marquées, de façon que l'on y vît non seulement leur véritable direction, mais encore le nom de toutes les stations & le nombre des Milles ou des Lieues de la distance d'une station à l'autre, distinctement & sensiblement exprimez, épargneroit tout le travail mécanique qui rebute les gens de Lettres, feroit disparaître une partie des difficultés qui les arrêtent, & leur indiqueroit même le moyen de résoudre presque toutes celles qui resteroient encore à éclaircir.

En 1739. M. Fréret qui a fait voir à la Compagnie l'esquisse d'une semblable Carte prête à mettre au net, lui a en même tems rendu compte des ouvrages de cette espèce qui avoient déjà paru, des attentions que l'on devoit avoir dans la construction d'une semblable Carte, du rapport des anciennes Mesures avec celles que nous employons, & sur-tout de la valeur qu'il falloit donner aux nombres marquez d'une station à l'autre dans

dans les anciens Itinéraires. Ces nombres sont supposés être ceux des Milles Romains, mais peut-être dans la plus grande partie de la Gaule ces nombres doivent-ils se prendre, comme il le soupçonne, pour ceux des Lieues Gauloises, qui étoient d'un Mille & demi ou de quinze cens pas Romains.

Nicolas Sanson avoit publié en 1617. une Carte de l'ancienne Gaule à très-grand point, à laquelle il ajoûta dans la suite les routes des Itinéraires, mais sans marquer les distances d'une station à l'autre. Le plan de cette Carte est extrêmement fautif, ce qu'il étoit presque impossible d'éviter alors; cependant ce plan est celui que l'on a suivi & copié jusqu'en 1700. ou jusqu'à Guillaume de Lisle.

Nicolas Sanson ne soupçonnoit pas que l'on eût connu d'autre mesure itinéraire dans la Gaule, que celle du Mille Romain; il supposoit ce Mille égal au Mille géométrique de cinq mille pieds de Roy, & comptoit soixante de ces Milles pour un degré de latitude; cependant dès le tems de Nicolas Sanson on avoit une mesure du degré déterminée par Fernel, laquelle donnoit soixante-huit mille quatre-vingt-seize pas géométriques au degré de latitude; elle étoit un peu trop courte, comme on le voit par celle de M. Picard, qui donne à ce degré soixante-huit mille quatre cens soixante-douze pas. Mais au tems de Sanson cette mesure de Fernel devoit servir de règle, elle lui auroit appris que les Milles de son échelle étoient trop grands d'un huitième, comparez aux distances astronomiques.

Fernel. Cosmotheoria.

Quant à la grandeur du Mille Romain, Nicolas Sanson avoit la mesure du pied Romain, ou de la cinq millième partie de ce Mille, donnée par Philander & par d'autres, qui lui apprenoit que ce pied étoit plus petit que le nôtre de plus d'un douzième; d'où il devoit conclure que les soixante mille pas géométriques contenoient plus de soixante Milles Romains. Ces deux erreurs compliquées ont dû en produire, & en ont produit de très-grandes dans le plan. Nicolas Sanson a rendu sans doute de très-grands services à la Géographie; mais, comme l'observe M. Fréret, son mérite personnel est

*Phil. in Vitruv.
Leon Portius.
Luc. Pat. &c.*

Hist. Tome XIV.

X

indépendant de celui de ses ouvrages, & il ne doit pas nous empêcher d'en faire remarquer les défauts.

Dans le nouveau recueil des Historiens de France on a inséré une Carte de la Gaule, sur laquelle on a tracé les routes des Itinéraires Romains, & que l'on assure dans le titre avoir été faite sur les Mémoires de M.^{rs} Sanfon. Le plan de cette Carte, qui est un mélange de l'ancien système de N. Sanfon & de celui de G. de Lisle, ou de Messieurs de l'Académie des Sciences, ne paroît pas être l'ouvrage d'un homme fort habile en Géographie. Les corrections dont l'ancien plan avoit besoin, se devoient répandre sur la totalité de ce même plan. En changer seulement une partie en conservant l'autre, c'étoit moins le corriger que le défigurer.

Les échelles de la nouvelle Carte, qui nous annoncent les hypothèses de son Auteur, mettent quatre-vingts Milles Romains au degré, qui n'en contient que soixante-quinze. Ces mêmes échelles marquent quarante-sept Lieues Gauloises au degré; ces lieues étant de quinze cens pas Romains, quatre-vingts Milles donnent cinquante-trois Lieues & $\frac{1}{3}$, & quarante-sept Lieues donnent soixante-onze Milles & $\frac{1}{2}$. le rapport suivi par l'Auteur donne dix-sept cens pas Romains à la Lieue Gauloise; quelle idée ces contradictions donnent-elles de la Carte construite sur ces tables?

Quant à la direction des Routes, on a scrupuleusement copié celles de l'ancienne Carte, sans se donner la peine de consulter les Itinéraires, pas même sur les Routes où l'on devoit au moins soupçonner que N. Sanfon s'étoit trompé. Il avoit cru, par exemple, que la ville nommée *Aqua Tarbellica* dans les Itinéraires, étoit celle de Bayonne, & en conséquence il avoit marqué cette ville comme le point d'où partoient les cinq Routes qui conduisoient à Bordeaux, à Toulouse, à Saragosse & à Pampelune. Dans la nouvelle Carte on a reconnu que *Aqua Tarbellica* étoit Dacs & non pas Bayonne, mais on a continué d'y marquer Bayonne comme le centre de ces cinq Routes. On donne à Bayonne le nom de *Lapurdum*, qui ne se lit dans aucun des Itinéraires,

qui n'a été connu que vers l'an 400. au plutôt, parce que, selon les apparences, Bayonne n'étoit pas une ville considérable, & que la route pour aller de Gaule en Espagne, se faisoit de Dacs aux Montagnes en droiture. On peut juger par-là, dit M. Fréret, que nous n'avons pas de Carte itinéraire de l'ancienne Gaule, qui soit même passable, puisque dans un ouvrage tel que celui de la nouvelle Collection des Historiens de France, ouvrage conduit par de très-habiles gens, on a été réduit à y faire entrer une semblable Carte.

La grandeur du degré de latitude en France & le rapport de cette grandeur avec celle du Mille Romain, sont connus aujourd'hui avec une certitude plus que suffisante pour la Géographie. Ce degré de latitude a été trouvé par les différentes opérations de M. Picard & de M. Cassini, de cinquante-sept mille soixante toises, ou de soixante-huit mille quatre cens soixante-douze pas de cinq pieds de Roy. D'un autre côté, les opérations géométriques faites entre les deux tours des Cathédrales de Boulogne & de Modene par les PP. Riccioli & Grimaldi Jésuites, en présence de feu M. Cassini, ont donné une distance de dix-neuf mille cent quarante-trois toises de Paris entre ces deux tours. L'Itinéraire Romain compte vingt-cinq mille pas de Boulogne à Modene. Ces deux villes sont sur la voye Æmilia, qui subsiste encore, & qui suit une ligne sensiblement droite; supposant la mesure de l'itinéraire marquée avec précision, & les deux tours placées aux deux termes d'où on avoit mesuré la distance, le Mille Romain aura près de sept cens soixante-six toises, ou un peu plus de neuf cens dix-neuf pas géométriques, ce qui donne pour la mesure du degré de latitude, soixante-quatorze Milles & demi.

La mesure de l'ancien pied Romain gravé au Capitole, *De Aqua duct.* mesure à laquelle Fabretti a été forcé de revenir après avoir tenté d'en déterminer une autre, donne près de soixante-seize ou soixante-quinze milles pas $\frac{7}{8}$ au degré, en sorte que pour la facilité du calcul, on peut s'en tenir au nombre de soixante-quinze mille pour la grandeur moyenne du degré.

La Géographie ne demande pas une plus grande précision, & quelqu'opinion que l'on ait de l'exactitude des Arpenteurs anciens, il faut convenir 1.^o que les chemins les plus droits ont des sinuosités & des inégalités; 2.^o que l'on ignore non seulement quel égard on a eu à la largeur des villes, mais encore quels points répondent aujourd'hui à ceux entre lesquels la distance a été déterminée; 3.^o que la distance d'une ville ou d'une station à l'autre, ne comprenant pas toujours exactement un certain nombre de Milles entiers, il y a eu nécessairement des fractions omises ou ajoutées dans les Itinéraires qui nous restent. En voilà assez pour que nous ne puissions nous flater d'atteindre par ces anciennes mesures, à une précision qui se trouve à peine dans les mesurages faits par des opérations géométriques: ceux qui supposent cette précision, ou se trompent eux-mêmes, ou cherchent à faire illusion à leurs Lecteurs, car le Charlatanisme se mêle partout; mais on peut être sûr qu'en supposant soixante-quinze mille pas Romains au degré, & donnant au Mille, sept cens soixante-une toises ou neuf cens treize pas géométriques, on s'éloignera très-peu de la vérité: ce Mille donnera une Lieue Gauloise de onze cens quarante-une toises ou de treize cens soixante-dix pas géométriques. La recherche dans laquelle M. Fréret s'est engagé au sujet de l'usage des Lieues dans la Gaule, recherche qui fait le point le plus important de son Mémoire, rendoit inévitables les discussions que l'on vient de voir.

Lib. xv. pag. 55. Ammien Marcellin qui avoit long-tems servi dans la Gaule, après avoir décrit l'ancienne Province Romaine qui s'étendoit depuis les bords de la Méditerranée jusqu'à Toulouse, jusqu'à la chaîne du mont Gébenna & jusqu'à Lyon, qu'il nomme *Exordium Galliarum*, dit, en parlant de cette ville, *exinde non millenis passibus, sed Leugis itinera metiuntur*; de là on commence à ne plus compter les distances par Milles,

Lib. xvi. mais par Lieues. Dans un autre endroit il dit qu'une distance de quatorze Lieues fait vingt-un mille pas; ces Lieues Gau-

Vet. Agrimenf. apud Rigalt.

loises valaient donc quinze cens pas, comme d'autres anciens Ecrivains le disent formellement.

Dans la Table de Peutinger, au-dessus de la ville de Lyon, on lit ces mots : *Lugduno caput Galliarum usque hic Legas*, c'est la même chose que ce que nous avons appris d'Ammien. Dans l'Itinéraire de Jérusalem, de Bordeaux à Toulouse les distances sont marquées en lieues : au delà de Toulouse, la route se faisant par la Province Romaine, on compte par Milles. Dans l'Itinéraire d'Antonin, dans la route de Milan à *Gefforiacum* ou Boulogne-sur-mer, les distances sont de même marquées en Milles jusqu'à Lyon, mais au delà de cette ville on les marque en Milles & en Lieues : *Lugduno Asa Paulini* M. P. XV. LEUGAS. X. &c. ce qui continue jusqu'à *Gefforiacum*, & confirme le rapport établi entre la Lieue & le Mille.

Pag. 551. edit.
Wesseling.

Itin. ed. Wesseling.
pag. 359.

Les deux routes qui menent de l'Illyrie dans la Gaule, employent de même les Milles pour marquer les distances jusqu'aux frontières de ce pays-là, mais au delà de ces frontières elles commencent à marquer les Lieues : page 237. *ad fines Vindonissa* LEUGAS M. P. XXX. & p. 251. *finibus Vitodurum*. M. P. XXII. LEG. Dans ces deux routes copiées avec beaucoup de négligence, le nombre des Lieues se trouve joint seulement à quelques stations, & il y en a même plusieurs où les copistes ont omis le mot *Leg.* ou *Leugas*. La route de Reims à Trèves, pag. 365. & celle de Trèves à Cologne, pag. 372. marquent les distances en Lieues, sans faire aucune mention des Milles. Le témoignage précis d'Ammien & la note de la Table de Peutinger donnent lieu de penser que du moins sur la Table de Peutinger les nombres marquez d'une station à l'autre sont, ceux des Lieues Gauloises & non ceux des Milles, dans les pays situez hors des limites de la Province Romaine, cela est confirmé par l'exemple de l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem ; ce qui pourroit en faire douter, c'est que dans l'Itinéraire d'Antonin où l'on trouve souvent des portions de routes qui lui sont communes avec la Table de Peutinger, on voit les mêmes nombres marquez entre les mêmes stations avec les lettres M. P. *milha passuum*. M. Fréret soupçonne que ces lettres M. P. ont été jointes par

les copistes au nombre des Lieues & non à celui des Milles : ces copistes ignorant la différence des Lieues Gauloises aux Milles Romains, & prenant cette double désignation de la distance pour une répétition inutile, ont joint le commencement de la ligne avec la fin, & ont supprimé le milieu ; cette faute que leur impute M. Fréret n'est pas sans exemple. Dans la grande route de Lyon à *Gessoriacum*, la distance de Reims à Soissons est donnée ainsi : *A Dirocortoro Sueffonas M. P. XXXVII. LEUGAS XXV.* Dans la route particulière de Têrouane à Reims, la distance de Soissons à Reims est marquée ainsi : *Augusta Sueffonum fines M. P. XIII. Dirocortorum M. P. XII.* Par cette route, la distance totale de Soissons à Reims est de vingt-cinq milles, par l'autre route elle est de vingt-cinq lieues & de trente-sept milles ; il est visible qu'en cet endroit le Copiste a pris le nombre des Lieues pour celui des Milles. Cet exemple, de même que quelques autres, prouve que les Copistes sont certainement tombez en quelques endroits dans la méprise qu'on leur impute : mais en est-ce assez pour pouvoir supposer qu'ils y sont tombez continuellement ? c'est là le point que M. Fréret se propose d'éclaircir. Le meilleur moyen de résoudre ce problème, c'est de comparer les nombres de l'Itinéraire & ceux de la Table de Peutinger, avec les distances déterminées géométriquement par M. Cassini, soit dans les opérations de la mesure du Méridien de l'Observatoire, soit dans celles qui ont été faites pour déterminer la distance de divers lieux à la Méridienne ; ces distances comparées avec les nombres des Itinéraires, feront voir si ces nombres sont ceux des Milles Romains ou des Lieues Gauloises. Dans cette comparaison on ne doit employer que les distances marquées entre des lieux dont la position actuelle est connue avec certitude. On doit encore observer que les distances géométriques sont prises ou du moins réduites à une ligne mathématiquement droite, au lieu que les distances itinéraires, même les plus exactes, sont prises avec des sinuosités, en sorte qu'elles sont plus grandes que la vraie distance, & que l'on pourroit retrancher quelque chose du nombre des

Pag. 362.

Pag. 379.

Milles ou des Lieues. En conséquence de cette observation, la comparaison peut donner des Milles moindres que sept cens soixante-une toises, & des Lieues Gauloises moindres que onze cens quarante-une toises; mais elle ne doit pas en donner de plus grandes, à moins que l'Itinéraire n'ait compté des fractions pour des nombres entiers, ce qui est en effet arrivé plusieurs fois, mais cela ne peut produire qu'une légère différence, & ne mérite aucune considération dans le cas présent.

Premier exemple. De l'Observatoire de Paris au clocher de Sainte Croix d'Orléans, les triangles de la Méridienne donnent cinquante-cinq mille & quelques toises; ajoutant la distance de l'Observatoire à la Seine, & retranchant celle de Sainte Croix à la Loire, la distance sera de cinquante-cinq mille soixante toises. De *Lutetia* à *Genabum* l'Itinéraire d'Antonin compte quarante-huit mille pas, la Table de Peutinger quarante-sept. Les cinquante-cinq mille soixante toises divisées par quarante-huit, donnent onze cens quarante-sept toises; le Mille Romain est de sept cens soixante-une toises, & la Lieue Gauloise de onze cens quarante-une, la différence n'est que de deux cens quatre-vingt-huit toises, dont la distance géométrique excède le nombre des Lieues Gauloises. C'est une fraction d'environ un quart de Lieue Gauloise négligée par l'Itinéraire; ces fractions négligées sont une chose dont on a des exemples. Dans la grande route de Lyon à Boulogne on égale, p. 362. vingt-cinq Lieues à trente-sept Milles, qui ne font que vingt-quatre Lieues $\frac{2}{3}$, d'un autre côté on égale vingt-deux Lieues à trente-quatre Milles, qui font cependant vingt-deux Lieues $\frac{2}{3}$.

Second exemple. La distance géométrique d'Amiens à Beauvais est de vingt-huit mille toises. Dans l'Itinéraire on compte d'une de ces villes à l'autre, en passant par Cormeilles, *Curmiliaca*, vingt-cinq mille pas. Vingt-huit mille toises divisées par vingt-cinq, donnent onze cens vingt toises; le Mille est de sept cens soixante-une, la Lieue Gauloise est de onze cens quarante-une, la différence est de cinq cens vingt-une toises, ou de moins d'une Demi-lieue Gauloise à retrancher pour la sinuosité des chemins.

Troisième exemple. D'Amiens à Harfleur ou *Hareflot*, la suite des triangles donne une distance directe de huit mille neuf cens toises. Dans l'Itinéraire la route de *Samarobriga* à *Corocotinum*, qui est Harfleur & non pas le Crotoy, comme l'ont pensé Sanfon & M. de Valois, est de soixante-quatorze mille pas. Cette route contient neuf stations. Huit mille neuf cens toises divisées par soixante-quatorze, donnent mille quatre-vingt-treize toises; le Mille Romain est de sept cens soixante-une toises, la Lieue Gauloise de onze cens quarante-une, c'est une différence de trois Lieues Gauloises, laquelle vient des sinuosités de cette route, qui en fait beaucoup.

Valef. Notis.
5. 129.

Quatrième exemple. De *Cosedia*, aujourd'hui Coutance, à *Fanum-Martis* ou *Famars*, l'Itinéraire marque trente-deux mille pas. La distance géométrique de Coutance à la butte de Famars, est de trente-deux mille deux cens cinquante toises. De cette butte au village qui est au pied, il y a dix-huit cens toises, ce sont donc trente-quatre mille cinquante toises à diviser par trente-deux, ce qui donne mille soixante-quatre toises pour dividende: le Mille Romain est de sept cens soixante-une toises, la Lieue Gauloise de onze cens quarante-une, c'est une différence de soixante-dix-sept toises par lieue, ou d'environ $\frac{1}{15}$. qu'il faut retrancher de la distance itinéraire, à cause de la sinuosité & de l'inégalité de la route dans un pays montagneux.

*Voyez la Carte
de Coutance par
la Pagerie, &
celle de Bayeux
par l'Abbé Hou-
ssier.*

Cinquième exemple. De la butte de Famars à Dreux la distance géométrique est de soixante-quatorze mille cinq cens toises, d'où retranchant dix-huit cens toises, distance de la butte de Famars au village, il en restera soixante-douze mille sept cens. De *Fanum-Martis* à *Durocasses* la distance itinéraire est de soixante-six mille pas, ce qui donnera pour dividende près de onze cens deux toises; le Mille Romain est de sept cens soixante-une toises, la Lieue Gauloise est de onze cens quarante-une, c'est une différence de trente-neuf toises par lieue.

Sixième exemple. De Dreux à Paris par *Diodurum*, la distance géométrique est de trente-sept mille toises, la distance itinéraire

itinéraire est de trente-sept mille pas, ce qui donne mille toises pour dividende, c'est-à-dire, cent quarante-une toises de moins que la Lieue Gauloise, & deux cens trente-neuf toises de plus que le Mille. Probablement cette route faisoit un coude. La position de *Diodurum* ou *Diudurum* est inconnue, son nom a quelque rapport à celui de *Dourdan-sur-Orge*, mais cette ressemblance ne fait pas seule une preuve d'identité.

Septième exemple. De Paris à Reims les routes des Itinéraires ne passent point par des lieux dont la distance géométrique soit déterminée, ainsi il faut les omettre.

De Reims à Châlons la distance géométrique est de vingt mille deux cens toises; la distance itinéraire sur la route de Lyon à Boulogne est de vingt-sept mille pas, & de dix-huit Lieues Gauloises entre *Duro Catelani* & *Duro Cortorum*, Châlons & Reims. Vingt mille deux cens toises divisées par vingt-sept, donnent sept cens quarante-huit toises, & par dix-huit, donnent onze cens vingt-deux toises, ce qui prouve qu'il faut retrancher en quelques endroits, des nombres marquez par les Itinéraires, & cela à cause des sinuosités de la route; la différence n'est pas cependant d'un Demi-mille sur les vingt-sept de l'Itinéraire.

Huitième exemple. De Reims à Verdun & de Verdun à Metz, la route de l'Itinéraire marque, selon un Manuscrit, soixante-deux mille pas, & selon un autre, soixante-treize; la distance géométrique de Reims à Metz est de huit mille cent toises: ce nombre divisé par soixante-deux, donne douze cens quatre-vingt-douze, & par soixante-treize il donne mille quatre-vingt-dix-sept, c'est-à-dire, quarante-quatre toises moins que la lieue Gauloise; c'est une différence de près de trois Lieues Gauloises dont la route itinéraire excède la distance directe.

Neuvième exemple. De Metz à Toul la distance géométrique est de vingt-sept mille neuf cens toises; la distance itinéraire est, selon un Manuscrit, de vingt-quatre mille pas, selon un autre, de vingt-cinq mille. Vingt-sept mille neuf cens toises divisées par vingt-quatre, donnent onze cens quarante-six

toises, & par vingt-cinq, donnent onze cens toises; le Mille Romain n'est que de sept cens soixante-une toises, & la Lieue Gauloise est de onze cens quarante-une toises.

Dixième exemple. De Reims à Toul la distance géométrique est de soixante-dix-sept mille six cens soixante-dix toises; la distance n'est que de soixante-quatre mille pas dans l'Itinéraire d'Antonin, dans la Table de Peutinger elle est de soixante-dix-sept. Les soixante-dix-sept mille six cens soixante-dix toises divisées par soixante-quatre, donnent douze cens treize, par soixante-dix-sept elles donnent mille huit; le Mille Romain est de sept cens soixante-une toises, la Lieue Gauloise est de onze cens quarante-une. La route de l'Itinéraire a sans doute omis quelque nombre entre les stations, & celle de la Table de Peutinger fait un détour qui l'éloigne davantage de la distance directe.

Onzième exemple. De Metz à Saverne la distance directe est de cinquante mille toises; la distance de l'Itinéraire est de quarante mille pas en deux stations, vingt mille de Metz à Dieuze, *Decempagi*, & vingt mille de là à Saverne, *Taberna*: un Manuscrit marque trente-huit de Metz à Dieuze, ce qui feroit cinquante-huit. La Table itinéraire compte vingt-quatre Milles de Metz à Dieuze, sçavoir, douze Milles au lieu qu'elle nomme *ad Duodecimum*, & douze Milles de là à Dieuze, *Decempagi*; ce sont quarante-quatre mille pas de là à Saverne. Les cinquante mille toises divisées par quarante, donnent pour dividende douze cens cinquante toises, par quarante-quatre elles donnent onze cens trente-six toises. La Lieue Gauloise étant de onze cens quarante-une, c'est une différence de deux cens vingt toises sur toute la route, & le nombre de quarante-quatre Milles est visiblement celui qu'il faut adopter.

Douzième exemple. De Metz à Sarebruck, *Ponte Sarvix* dans l'Itinéraire, & *Pons Saravi* sur la Table de Peutinger, la distance itinéraire est de quarante-quatre Milles par cette Table, dans l'Itinéraire elle est seulement de vingt-quatre, nombre manifestement fautif. La distance géométrique est de quarante mille toises, laquelle divisée par quarante-quatre,

donne pour dividende neuf cens neuf toises; si le nombre de vingt-quatre est trop petit, celui de quarante-quatre est trop grand, ou du moins la route fait un détour. Les quarante mille toises divisées par vingt-quatre, donneroient seize cens soixante-six toises pour dividende, la Lieue Gauloise n'a que onze cens quarante-une toises.

Treizième exemple. De Sarebruck à Strasbourg, *Argentoratum*, la distance géométrique est de vingt-sept mille cinq cens toises. La distance itinéraire est de vingt-quatre Milles, selon un Manuscrit, ou même de vingt-cinq selon un autre; vingt-sept mille cinq cens toises divisées par vingt-cinq, donnent onze cens pour dividende, par vingt-quatre elles donnent onze cens quarante-six, la Lieue Gauloise est de onze cens quarante-une toises.

Quatorzième exemple. De Saverne à Strasbourg, l'itinéraire marque quatorze mille pas, XIIIIL. La distance géométrique du clocher de Strasbourg à Saverne est de dix-sept mille deux cens douze toises, d'où retranchant huit cens toises pour la distance de la Citadelle à la Cathédrale selon les plans gravez, il restera seize mille quatre cens douze toises; cette distance divisée par quatorze, donnera onze cens soixante-douze toises, la Lieue Gauloise n'est que de onze cens quarante-une. C'est une différence de quatre cens trente-quatre toises, qui disparaîtra si l'on suppose ou une fraction de lieue omise, ou l'ancienne *Argentoratum* moins éloignée de quatre cens trente-quatre toises que n'est la Cathédrale d'aujourd'hui.

A ces quatorze Exemples dont les mesures géométriques sont celles qui résultent des opérations de M. Cassini, M. Fréret en ajoute un quinzième, pris de la distance d'Orléans à Tours, de *Genabum* à *Casarodunum*, parce que cet exemple prouvera que les difficultés proposées au sujet du rapport de ces deux villes anciennes avec Orléans & Tours, ne méritent aucune attention. La Table de Peutinger met cinquante-un Milles ou cinquante-une Lieues, entre *Genabum* & *Casarodunum*. La distance d'Orléans à Tours, en suivant la Loire,

distance connue avec certitude par les mesurages continuels auxquels oblige l'entretien de la Levée, est de plus de cinquante-neuf mille toises; les cinquante-neuf mille toises divisées par cinquante-une, donnent onze cens cinquante-huit, la Lieue Gauloise est de onze cens quarante-une toises.

Dans les quinze exemples rapportez ci-dessus, la comparaison des mesures géométriques avec les mesures itinéraires, donne un nombre de toises qui s'éloigne beaucoup de la grandeur du Mille Romain, & qui approche infiniment de celle de la Lieue Gauloise; d'où il faut conclurre, selon M. Fréret, que les nombres de la Table Théodosienne & ceux de l'Itinéraire d'Antonin, se doivent prendre non pour ceux des Milles Romains, mais pour ceux des Lieues Gauloises, à moins que l'on n'ait la preuve du contraire dans un mesurage exact & géométrique. Les distances qui se trouvent sur les Cartes géographiques qui n'ont pas été levées géométriquement, n'ont pas assez d'autorité pour fonder une décision dans le cas dont il s'agit; ces distances sont déterminées sur une évaluation arbitraire de la grandeur des Lieues, & ces Lieues inégales entr'elles dans le même canton, n'ont jamais été réglées d'après une mesure actuelle; au lieu que les Milles Romains & les Lieues Gauloises avoient une grandeur fixe, réglée par l'autorité publique, & marquée par des colonnes placées sur les routes.

M. Fréret observe que feu M. de Lisse avoit eu cette même idée sur la signification des nombres marquez dans l'Itinéraire d'Antonin & sur la Table de Peutinger. Il étoit persuadé que dans la partie de la Gaule déterminée ci-dessus, ces nombres désignoiént des Lieues & non des Milles; mais il n'avoit eu aucune occasion de rassembler les preuves de son opinion, & on n'a rien trouvé là-dessus dans ses papiers, il en avoit parlé à plusieurs de ses amis, & c'est d'après lui qu'en 1723. M. Lancelot prenoit le nombre de quarante-huit, que l'Itinéraire compte de Paris à *Genabum*, pour celui des Lieues Gauloises & non des Milles Romains qu'il y avoit d'une de ces villes à l'autre; mais comme M. Lancelot n'avoit pas

*Mém. de l'Acad.
des. vol. VI. p.
639.*

examiné ces matières, & qu'il ignoroit sur quoi étoit appuyée cette opinion de M. de Lisse, dans un Mémoire particulier sur la ville de *Genabum* qu'il lût en 1729. il ne donna plus ces nombres que comme ceux des Milles Romains. M. Wesseling dans son excellent Commentaire, sur l'Itinéraire d'Antonin, publié en 1735. reconnoît à la vérité que les mots LEG. & LEUG. doivent se lire *Legæ* & *Leuga*: mais lorsque la comparaison des nombres de l'Itinéraire ne s'accorde pas avec les distances modernes, il aime mieux déclarer que ces nombres sont fautifs que de les prendre pour ceux des Lieues Gauloises, ce qui feroit cependant disparaître la contradiction.

*Mém. de l'Acad.
dém. vol. VIII.
pag. 459. 66
460.*

L'opinion de Guillaume de Lisse doit donc être encore regardée comme une opinion nouvelle, dit M. Fréret, l'importance dont elle est pour la Géographie de la Gaule ancienne, demande qu'elle soit proposée avec les preuves qui peuvent mettre le public en état de juger de sa vérité, & de décider si dans les Cartes itinéraires de la Gaule, les Géographes doivent l'adopter ou la rejeter, c'est l'objet qu'il s'étoit proposé dans ce Mémoire.



SUR LA TABLE ITINÉRAIRE

Publiée par Velfer sous le nom de TABLE DE PEUTINGER.

LES Anciens ont connu l'usage des Cartes géographiques, & elles se traçoient d'abord sur des surfaces sphériques, afin que les méridiens & les parallèles fussent de véritables cercles. Thalès & Anaximandre avoient construit de semblables Cartes sphériques, mais l'embarras de leur construction fit chercher le moyen de les tracer sur des surfaces plates; celle qu'Aristagoras de Milet porta avec lui dans la Grèce, & de laquelle parle Hérodote, étoit de cette dernière espèce. La grande facilité de tracer ces Cartes, en multiplia sans doute les copies, & nous pouvons conclure de la Comédie des Nuées d'Aristophane, qu'au tems de Socrate l'usage en étoit assez communément établi dans Athènes; sans cela les plaisanteries du Poète n'auroient pas été entendues, car Aristophane cherchoit à faire rire aussi la populace, & de là viennent les grossièretés dont ses Pièces sont remplies.

L'étendue des conquêtes Romaines, & la distance où étoient de l'Italie les pays dans lesquels on envoyoit des armées dont les marches devoient être réglées d'avance, fit bien tôt sentir la nécessité d'avoir des Cartes itinéraires à plus grand point, & sur lesquelles les stations des troupes & les distances d'une station à l'autre, pussent être marquées distinctement. Nous voyons par plusieurs passages de Plin, que sur les Tables itinéraires d'Agrippa on marquoit ces distances avec une précision assez grande pour rendre sensible la différence de quelques milles, qui se trouvoit entre la mesure d'un pays donnée par les Géographes Grecs, & celle qu'en donnoient ces Tables.

Sous les Empereurs on distribuoit de semblables Cartes aux Généraux que l'on envoyoit en expédition, aux Magistrats chargés de régler la marche des troupes, & même à ceux qui avoient l'inspection des voitures publiques. La preuve

de tous ces faits se trouvera dans la préface que M. Wesseling a mise à la tête de son excellente édition des Itinéraires, quoiqu'il n'y ait point parlé de la Table de Peutinger. C'est pour y suppléer que M. Fréret a cru devoir donner une notice de cette ancienne Carte itinéraire, de laquelle il lui a paru que l'histoire n'étoit pas assez connue. En 1738.

Les copies de ces Cartes distribuées aux Généraux & aux Magistrats, ne contenoient qu'un pays particulier, & l'usage que l'on faisoit de ces copies, obligeant à les renouveler continuellement, il est visible que l'on en devoit conserver des prototypes ou des originaux. Il croit que la géographie de l'Anonyme de Ravenne, écrite après la destruction de l'Empire d'Occident, comme l'a fait voir le sçavant E'diteur de cet ouvrage, a manifestement été composée sur une semblable Carte itinéraire, de laquelle l'Auteur avoit copié les routes, mais en omettant les distances; & de là on doit conclurre, selon M. Fréret, qu'il s'étoit conservé quelques copies de ces Tables itinéraires dans les bibliothèques, même après la destruction de l'Empire d'Occident. Cependant il n'est fait aucune mention de ces Cartes dans les Ecrivains du moyen âge, qui parlent seulement des Itinéraires. Irénicus est le premier que l'on sçache avoir parlé d'un exemplaire de cette ancienne Table itinéraire, qu'il nomme *Itinerarium Augustanum*, & qu'il distingue de l'Itinéraire d'Antonin. Béatus Rhénanus mort en 1547. mais dont l'ouvrage n'a été imprimé qu'en 1551. nomme cette Table *Charta provincialis*; il la croit du tems des derniers Empereurs, & dit en avoir vû une ancienne copie découverte par *Chunradus Cels*, laquelle étoit à Ausbourg dans le Cabinet de Peutinger. *Chunradus Cels* a vécu sur la fin du x^v.^e siècle, & il étoit contemporain d'Irénicus.

Après la mort de Peutinger arrivée en 1547. cet exemplaire ne se trouva plus dans son cabinet, on découvrit seulement parmi ses papiers deux fragmens de deux anciennes copies de cette Table. Velfer qui s'étoit donné de grands mouvemens pour retrouver l'ancienne copie découverte par *Chunradus Cels*, fit graver ces deux fragmens, & les publia

*Franc. Irénicus
Exegesis Germ.
fol. 1518. Ha-
genovæ lib. 1X.
cap. 7.
Beat. Rhénan.
rev. Germ. lib. 14
de Francia,*

à Venise en 1591. avec une préface & des notes que Bertius fit réimprimer en 1619. à la suite de son édition de Ptolémée, mais sans marquer qu'elles étoient de Velfer. Velfer homme riche, sçavant & curieux, n'avoit rien épargné pour découvrir ce qu'étoit devenu l'original de Peutinger, mais il ne put réussir dans cette recherche qu'en 1595. ou 1596. car en 1594. lorsqu'il publia son ouvrage sur l'histoire d'Aufbourg, il n'avoit encore aucune connoissance de cet exemplaire de Peutinger; dès qu'il l'eut recouvré (nous ignorons de quelle manière) il songea à le publier, & en ayant fait faire une copie exacte, il l'envoya à Ortélius pour la faire graver: Ortélius mourut au commencement de l'an 1598. & la Carte dont la gravure devoit être fort avancée, fut imprimée cette année-là même par J. *Moreto*, qui avoit succédé à Plantin. Une espece de dédicace à Velfer, & un avis au lecteur qui ont été omis dans plusieurs des éditions postérieures de cette Carte, nous apprennent tous ces faits. En 1619. Bertius publia une copie de la Carte itinéraire à la fin de son Ptolémée, avec la dédicace, mais sans l'avis au lecteur. Jean Moller imprimeur d'Aufbourg, donna une troisième édition de la Table de Peutinger, mais de laquelle il supprima la dédicace & le *Monitum*. Cette édition fut copiée par Janson & insérée en 1659. dans le sixième tome de son Atlas; l'édition de Moller est moins exacte que la première de *Moreto*; il y a même des omissions importantes, cependant c'est cette édition fautive de Moller que l'on a copiée dans l'édition in-folio des œuvres de Velfer, *Nuremb. 1682.* & dans la nouvelle édition de l'histoire des grands chemins par Bergier.

L'original qui étoit en parchemin, avoit un pied de hauteur (mesure d'Aufbourg) sur plus de vingt-deux de longueur; le graveur diminua ces mesures d'environ deux tiers, l'espace de la Carte réduite n'est que de $\frac{7}{12}$. de la Carte originale, ce qui fait qu'en quelques endroits il y a de la difficulté à distinguer les routes, & à reconnoître à quelle route il faut rapporter certains chiffres; dans l'original les chiffres étoient marquez en caractères Romains, de même que les noms des lieux, mais
les uns

*Merul. Cosmo-
graph. præfat.
an. 1605.*

les uns & les autres dans cette forme Lombarde des MSS. du moyen âge, où il est très-facile de confondre les lettres. Quant aux chiffres Romains, les variétés de leçons des Itinéraires manuscrits, nous montrant que l'on a confondu II. avec V. III. avec IV. & avec VI. & IIII. avec VII. on peut quelquefois soupçonner qu'il s'étoit glissé de semblables fautes dans la copie de Velfer. Au reste, il ne se plaint point de l'inexactitude du Graveur, & cependant il n'étoit pas facile à contenter sur cet article; car il avoit pour principe, qu'en publiant les monumens de l'antiquité, on ne devoit pas craindre de porter l'exactitude jusqu'au scrupule: *non satis religiosus est qui superstitiosus haberi metuit*. On n'a point ouï parler depuis de l'original copié par les hoirs de Velfer, jusqu'en 1715. que la bibliothèque des Peutinger ayant été mise en vente à la mort de Désidère Peutinger quatrième descendant de Conrad, ce précieux monument de l'ancienne Géographie passa dans la bibliothèque du Prince Eugène; il doit se trouver maintenant dans celle du feu Empereur. M. de Lisle premier Géographe du Roy, espéroit peu de tems avant sa mort, avoir communication de cet original, c'est de lui-même que M. Fréret tient la connoissance de ce fait; feu M. de Lisle avoit dessein de vérifier sur l'original, les routes & les chiffres qui ne sont pas toujours assez nettement distinguez dans la copie imprimée.

Préf. de l'édit.
des Fragmens en
1591.

Velfer souhaitoit que l'on donnât un commentaire sur cette Table, ainsi qu'il avoit fait sur les deux fragmens publiez à Venise en 1591. Il s'étoit adressé pour cela à Mérula auquel il avoit fait écrire en 1597. par Ortélius & par Scioppius; il lui écrivit lui-même en 1598. Mérula dans sa réponse paroïssoit disposé à se charger de ce travail; mais dans la suite il changea de sentiment, & Velfer se plaint assez amèrement dans ses lettres, du silence que Mérula garda depuis avec lui sur cet article.

Velfer. epist. ad
Scal. an. 1599.

Un semblable commentaire, observe M. Fréret, demanderoit un homme qui fût au moins aussi Géographe que Critique, ce qui manque à presque tous ceux qui ont écrit sur l'ancienne Géographie, à Cellarius par exemple, qui employe

Hist. Tome XIV.

Z

178 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

des pages entières à discuter l'orthographe d'un nom ancien. *Brito* ou *Britto*, *Britannia* ou *Brittania*, & qui ne s'est jamais avisé d'examiner le rapport des distances anciennes avec les mesures géographiques des Modernes. Nous apprenons dans l'Histoire critique de M. Masson, que *Menſo Atingius* connu par ſa notice de la Germanie inférieure, laiſſa en mourant un Commentaire manuſcrit ſur toute la Table de Peutinger, qui étoit en état d'être imprimé & qui auroit fait un volume in-folio. Cet ouvrage avoit été remis à M. Réland qui ſe préparoit à le publier lorsqu'il mourut en 1718. âgé ſeulement de quarante-un ans ; la publication de ce Commentaire, ſi jamais il paroît, ne rendroit pas l'exécution du projet formé par feu M. de Liſle moins néceſſaire, parce qu'il y a des endroits de la Table de Peutinger abſolument inintelligibles.

Il ſeroit à ſouhaiter que les Géographes d'Allemagne vouluſſent y penſer.

Hiſt. crit. vol.
XIV. p. 359.
et XV. p. 430.



QUE LES SEPTANTE

Nous pu faire leur Traduction telle qu'elle est, que sur un Texte Hébreu ponctué.

PLUSIEURS Nations Orientales, comme les Juifs, les En 1740. Syriens & les Arabes, celles aussi qui ont adopté leur écriture avec leur nouvelle Religion, comme les Persans, les Turcs & les Mogols de l'Inde, n'employent dans l'usage ordinaire que les caractères destinez à exprimer les consonnes; c'est au lecteur à suppléer les voyelles qui ne sont point exprimées, & sans lesquelles cependant les consonnes ne peuvent être prononcées. Dans ces trois especes d'écritures, la nécessité où l'on se trouve d'exprimer ces voyelles, soit dans les leçons que l'on donne aux jeunes gens pour la lecture & pour la grammaire, soit en quelques autres occasions, comme lorsqu'il s'agit de noms étrangers d'hommes ou de villes, a fait imaginer certaines marques pour désigner les voyelles. Ces marques sont des points ou des accens qui s'ajoutent hors ligne, au dessus ou au dessous des consonnes auxquelles elles sont jointes dans la prononciation.

L'antiquité des *Points-voyelles*, car c'est le nom que les Grammairiens leur donnent, est une question qui a été longtemps débattue. De très-célèbres partisans du Texte Hébreu se sont réunis avec les défenseurs de la Version des Septante, pour soutenir que ces Points étoient une invention moderne. La différence qui se trouve dans la manière dont les Septante & Saint Jérôme ont suppléé les voyelles dans les mêmes mots Hébreux, leur a paru prouver que du tems des Septante les Points-voyelles de la Massore n'avoient pas encore été imaginés.

Cette conséquence a semblé peu exacte à M. Fourmont; persuadé que l'on doit seulement conclure de là que les Septante & les Massorethes prononçoient différemment les mêmes mots, il a entrepris de prouver qu'en plusieurs occasions

Z ij

cette différence nous obligeoit de reconnoître que les Septante avoient traduit d'après un exemplaire ponctué, mais mal ponctué en certains endroits. C'est là, selon lui, ce qui les a induits en erreur, & ce qui leur a fait donner à quelques mots Hébreux une signification qui convenoit mal avec la suite du discours, mais qui étoit cependant la seule que l'on pût donner à ces mêmes mots ponctuez d'une certaine façon. Si ces mots n'avoient pas été ponctuez, les Septante auroient été libres de choisir entre les différens sens dont ces mots étoient susceptibles; la suite du discours les déterminant dans leur choix, avec une intelligence même médiocre de la Langue, ils auroient évité les fautes dans lesquelles ils sont tombez, & n'auroient pas donné à ces mots une signification qui détruit le sens de tout le discours; un seul exemple rendroit ce raisonnement sensible. Le mot composé de trois consonnes, דָּבָר, qui se trouve dans Habacuc, 3. 5. peut se lire, *Dabar*, la parole, *Dibber*, il a parlé, & *Deber*, la peste, la mortalité. La Vulgate a traduit, *ante faciem ejus ibit mors*; c'est le sens nécessaire de ce passage, & c'est celui qu'Aquila, Symmaque & d'autres anciens Interprètes ont suivi. Les Septante ont traduit ce mot par λόγος, discours: *ante faciem ejus ibit sermo*, ce qui ne forme aucun sens; ils n'ont traduit ainsi que parce qu'ils ont suivi religieusement la fausse ponctuation, *Dabar* pour *Deber*. Pseaume 88. 11. les Septante lisant דָּבָר יִרְפְּאֶם, *Rôpheim*, au lieu de דָּבָר רִפְּאִים, *Rephaim*, ont traduit, *an Medici laudabunt te!* ce que tous les autres traduisent, *an mortui!* Il n'y avoit qu'une fausse ponctuation qui pût les faire penser aux Médecins, dont il ne s'agit point dans le Pseaume, & qui font un sens absurde dans cet endroit. Un plus grand nombre d'exemples seroit inutile, ceux-ci suffiront pour faire sentir la force de la preuve de M. Fourmont.

Les Anciens ont extrêmement loué le mérite & l'habileté des Septante; plusieurs Modernes, sur-tout parmi les Hébraïsans, se sont jettez dans l'extrémité opposée. Mr Fourmont prend un sage milieu, & sans vouloir excuser les fautes que l'on apperçoit dans leur version, il croit que c'est moins

à eux qu'il les faut imputer, qu'à la ponctuation de leur exemplaire. Il pense que cet exemplaire avoit été écrit & ponctué dans la Chaldée, d'où ces Traducteurs étoient venus à Alexandrie; la chose lui semble prouvée par les significations Chaldaïques que cette version donne fréquemment aux mots Hébreux. Nous voyons dans les dialectes de toutes les langues, des exemples de ces différentes acceptions d'un même mot.

De l'autorité que les Sobriquets ou Surnoms burlesques peuvent avoir dans l'Histoire.

R IEN n'est à négliger dans l'étude de l'Histoire, les termes En 1738.
les plus bas, les plus grossiers ou les plus injurieux, & qui semblent n'avoir jamais été que le partage d'une vile populace, ne sont pas pour cela indignes de l'attention des Sçavans. En effet, si lorsqu'on lit la vie des Hommes illustres, on s'attache d'abord à démêler dans le récit de leurs actions, ou dans l'exposition de leur caractère & de leurs mœurs, ce qui leur a mérité certains surnoms honorables, à combien plus forte raison doit-on être curieux d'apprendre ce qui leur en a quelquefois attiré d'offensans ou de burlesques: les plus graves Historiens n'ont pas dédaigné en charger leur narration, quelque sérieuse qu'elle fût d'ailleurs, & M. Mahudel qui a traité ce sujet, loin de le trouver au dessous des recherches d'un homme de Lettres, s'étonne seulement que personne ne se soit encore mis en peine de le prévenir.

M. de la Roque dans son traité de l'Origine des noms, a renfermé dans une très-petite page l'article des Surnoms burlesques ou Sobriquets; il n'a pas prétendu approfondir la matière, & le peu qu'il en a dit ne regarde que l'Histoire moderne.

M. Spanheim dans son second volume de l'*Excellence & de l'usage des Médailles antiques*, s'est un peu plus étendu sur l'origine de ces sortes de surnoms, quoiqu'il ne les ait considérés

que dans les familles de la République Romaine, & dans le rapport qu'ils ont aux Médailles Consulaires; mais comme il n'y a point eu de pays ni de tems où on ne les ait employez pour caractériser les hommes, & que l'on s'en sert encore aujourd'hui fréquemment chez toutes les nations; cette discussion devenant plus générale, demande aussi beaucoup plus d'étendue: cependant M. Mahudel voulant la réduire à de justes bornes, c'est-à-dire, à l'usage & à l'autorité dont les Sobriquets peuvent être dans l'Histoire, se contente dans cette première partie, de les définir exactement, d'examiner ensuite leur nature & leur origine, & de marquer leurs différences sur des observations tirées des surnoms des personnages les plus célèbres de l'Histoire ancienne, de la moderne, & même de celle du moyen âge, pour relever autant qu'il est possible, la bassesse apparente du sujet par le choix des exemples.

Il n'y a personne qui ne sçache que les surnoms considérez en général, sont des épithètes ajoutées aux noms propres des hommes, pour les distinguer de ceux qui portent les mêmes noms dans une famille; dans une ville ou dans un état, & que ces épithètes sont tirées de quelque caractère particulier à chaque personne, pour la désigner d'une manière moins équivoque; c'est là une idée commune attachée à tous les surnoms, tant à ceux qui sont sérieux, qu'à ceux qui sont burlesques, avec cette différence, que les surnoms sérieux ne tendent qu'à donner dans des termes convenables, en bien ou en mal, une notion simple & naturelle des personnes telles qu'elles sont, au lieu que les autres ajoutent quelque ridicule à cette notion, & la rendent presque toujours désavantageuse à ceux qu'on en a chargés: ce ridicule ne naît pas seulement d'un choix affecté d'expressions triviales, propres à rendre ces épithètes plus significatives ou plus piquantes, mais de l'application qui s'en fait souvent à des noms de personnes considérables d'ailleurs, ce qui produit un contraste singulier d'idées sérieuses & plaisantes, nobles & viles, bizarrement opposées, telles que peuvent l'être dans un même sujet, celles

d'une haute naissance avec des inclinations basses, de la Majesté royale avec des difformités de corps réputées honteuses par le vulgaire, d'une dignité respectable avec des mœurs corrompues, ou d'un titre fastueux avec la paresse & la pusillanimité.

Ainsi lorsqu'avec les noms propres d'un Souverain Pontife, d'un Empereur illustre, d'un grand Roy, d'un Prince magnifique, d'un Général fameux, on trouvera joints les surnoms de *Groin-de-porc*^a, de *Barbe-rousse*^b, de *Pieds-tortus*^c, d'*E'veillechien*^d, de *Pain-en-bouche*^e, cette union excitera presque toujours des idées d'un ridicule plus ou moins grand.

M. Ménage recherchant l'étymologie du mot de *Sobriquet* que l'on donne communément à ces surnoms, la tire du Latin *Subridiculum*, que l'Italien rend par *Subridicchio*, comme d'*oculus* il fait *occhio*, & de *speculum* *specchio*; de *Subridicchio* s'est donc formé dans cette langue *Subrichietto* & insensiblement *Sobrichietto*, d'où la nôtre semble l'avoir emprunté.

Comme néanmoins les Grecs connoissoient aussi parfaitement, & employoient encore plus délicatement que nous les Sobriquets, on pourroit remonter jusqu'à eux, pour y chercher l'étymologie de ce mot; M. Moisant de Brieux cité par M. Ménage, prétend l'y avoir trouvée dans celui d'*Υβριστικόν*, *Ubristicum*, *Subristicum*, d'où se seroit formé *Subristicetum*; ce qui pourroit favoriser son opinion, c'est l'usage que Spartien fait, dans la vie de Caracalla, du mot de *Diasyrticum*, *Διασυρτικόν*, à peu près dans le même sens; *non abs te est etiam Diasyrticum quiddam in eum dictum addere*.

Quant à l'origine de ces surnoms, il est inutile de la rechercher ailleurs que dans la malignité de ceux qui les donnent, & dans les défauts réels ou apparens de ceux à qui on les impose: elle éclate sur-tout à l'égard des personnes dont la prosopité ou les richesses excitent l'envie, ou dont l'autorité,

^a Sergius IV. Pape.

^b Frédéric I. Empereur.

^c Conrad fils d'Uladislas Roy de Pologne, surnommé *Loripes*.

^d Herbert Comte du Maine en 1035.

^e Capitaine illustre qui servoit dans l'armée royale, son nom se trouve dans un compte de Barthélemi de Drack Trésorier des guerres en 1339.



quelque légitime qu'elle soit, paroît insupportable; elle ne respecte ni la tiare ni la pourpre, c'est une ressource qui ne manque jamais à un peuple mutiné, & ces marques de la vengeance sont d'autant plus à craindre, que non seulement il est impossible d'en découvrir l'auteur pour le punir, mais que ni l'autorité, ni la force, ni le laps de tems ne sont capables de les effacer. On peut se rappeler à l'occasion de ce caractère indélébile, (s'il est permis d'user ici de ce terme) les efforts inutiles que fit un Archiduc appelé Frédéric, pour faire oublier le surnom de *Bourse-voidé* dont il se trouvoit offensé; le peuple d'un pays où il étoit relégué le lui avoit donné dans le tems d'une disgrâce qui l'avoit réduit à une extrême disette; lorsqu'une fortune meilleure l'eut rétabli dans ses Etats, il eut beau, pour marquer son opulence, faire dorer jusqu'à la couverture de son Palais, le surnom lui resta toujours.

Il arriva quelque chose de semblable à Charles de Sicile surnommé *Sans-terre*, surnom qui ne lui avoit été donné que parce qu'effectivement il fut long-tems sans Etats; il ne le perdit point, lors même que Robert son pere lui eut cédé la Calabre.

Il est aisé de comprendre par ce qu'on vient d'observer de l'origine & de la nature de ces sortes de surnoms, quelles sont les sources d'où on les tire. Cicéron nous les fait connoître en parlant de celle du ridicule: *Materies omnis ridiculorum est in istis vitiis quæ sunt in vita humana*. Toutes les imperfections du corps, tous les défauts de l'esprit des hommes, leurs mœurs, leurs passions, leurs mauvaises habitudes, leurs vices, leurs actions, de quelque nature qu'elles soient, tout y contribue. Quintilien les tire des mêmes sources: *Risus*, dit-il, *oriuntur ex corpore ejus in quem dicimus, aut ex animo, aut ex factis*, il y ajoute, *aut ex iis quæ sunt extra posita*; ce qui se rapporte à une infinité d'accidens qui regardent la naissance, la condition, la fortune, la vie & la mort, sources inépuisables de variété.

A l'égard de la forme, elle ne consiste pas seulement dans l'usage de simples épithètes, on les relève souvent par des expressions

expressions figurées, dont quelques-unes ne sont quelquefois que des jeux de mots, comme dans celui de *Biberius Mero*, pour *Tiberius Nero*, à cause de la passion pour le vin ^a; & dans celui de *Cacoergète* appliqué à Ptolémée VII. Roy d'Egypte, pour le qualifier de mauvais Prince par imitation d'*Evergète*, qui désigne un Prince bienfaisant, de même que celui d'*Epimane* donné à Antiochus IV. qui, au lieu d'*Epiphane* ou Roy illustre dont il usurpoit le titre, ne signifie qu'un furieux. Diod. Sicul. excerpta.

D'autres sont ironiques & tournent en contrevérités, comme celui de Poète Lauréat que les Anglois donnent aux mauvais Poètes.

Il y en a souvent dont la malignité consiste dans l'emprunt du nom de quelqu'animal ou de quelques personnes célèbres notées dans l'Histoire par leurs figures ou leurs vices, dont on fait une comparaison avec la personne qu'on veut charger; les Syriens tirèrent de la ressemblance du nez crochu d'Antiochus VIII. au bec d'un griffon, le surnom de Grypus qui lui est resté, & l'on connoît assez dans l'Histoire ancienne, les Princes & les personnes célèbres à qui on a donné ceux de Bouc ^b, de Cochon ^c, d'Âne ^d, de Veau ^e, de Taureau ^f & d'Ours ^g, comme on donne aujourd'hui ceux de Silène, d'Esopé, de Sardanapale & de Messaline, aux personnes qui leur ressemblent par la figure ou par les mœurs.

Mais de toutes les expressions figurées, celle qui forme les plus ingénieux Sobriquets, (si l'on veut convenir qu'il y ait quelque sel dans cette sorte de production de l'esprit) c'est l'allusion fondée sur une connoissance de faits singuliers, dont l'idée prête une sorte d'agrément au ridicule.

^a *In castris Tiro etiam, tum propter nimiam vini aviditatem, pro Tiberio Biberius, pro Claudio Claudius, pro Nerone Mero vocabatur.* Sueton. in Tiberio.

^b Tibère fut appelé vieux Bouc à cause de ses débauches. Voyez Julien dans ses Césars, Suétone, Spanheim.

^c Cicero in Verrem.

^d *Afinus.* Varro de re rustica l. 11. *Asinius Pollio, Asinia familia.*

^e *Voconius Vitulus* de la famille *Voconia*.

^f *Statilius Taurus* de la famille *Statilia*.

^g Bernard d'Acanie fils puîné d'Albert surnommé l'Ours,

Ces différentes formes peuvent se réduire à quatre, qui sont autant de genres de surnoms burlesques; ceux dont la note est indifférente, ceux qui n'en impriment qu'une légère, ceux qui sont injurieux, & ceux qui sont honorables.

Pour donner lieu à ceux du premier genre, il n'a fallu qu'un attachement à quelque mode singulière de coëffure, de chaussure ou d'habillement, quelque coutume particulière, quelque action peu importante; ainsi les surnoms de *Pogonate* ou *Barbe-longue* donnez à Constantin V. Empereur de Constantinople, de *Grépu* à Boleslas Roy de Pologne, de *Grifegouelle* à Geoffroy I. Comte d'Anjou, de *Court-mantel* à Henri II. Roy d'Angleterre, de *Longue-épée* à Guillaume Duc de Normandie, & de *Hache* à Baudouin VII. Comte de Flandres, n'ont jamais pu blesser la réputation de ces Princes.

Jul. Capitol. in Gordiano, c. 1. Lanpridius in Commodo, c. 2.

Les Romains appelloient *Signum* ce genre de surnoms, & l'action de le donner, *significare*.

Lib. 2. de Orat.

Ceux du second genre ont pour objet quelque légère imperfection de corps ou d'esprit, ou certains événemens & certaines actions qui, quoiqu'innocentes, ont une espece de ridicule: c'est ce que Cicéron a entendu par *Turpicula*, *Subturpia* & *quasi deformia*. Si Socrate, par exemple, se montroit peu sensible au surnom de *Camard*, beaucoup s'en trouveroient offensez; celui de *Cracheur* n'étoit point honorable à Uladissas Roy de Boheme; celui de *Sidetes* étoit à Antiochus Roy de Syrie, un reproche de sa passion démesurée pour la chasse; celui de *Caligula* ne rouloit que sur son affectation à paroître toujours chaussé en simple fantassin *, & c'est ce que les Romains exprimoient par les termes d'*Appellatio nugatoria & mimica*.

Ceux du troisième genre sont beaucoup plus piquans, en ce qu'ils ont pour objet les difformités du corps les plus considérables ou les plus grandes disgraces de la fortune, & dont

* *Gregariorum militum calceamentum*, Tacit. lib. 1. *Quem militari vocabulo Caligulum appellabant, quia plerumque ad concilianda vulgi studia eo segmine pedum induebatur.*

la honte est souvent plus difficile à supporter que la douleur qui les accompagne; Juvénal l'a très-bien remarqué au sujet *Satyr. 3.* de la pauvreté:

*Nil habet infelix paupertas diutius in se
Quam quod ridiculus homines facit . . .*

Le ridicule le plus léger devient insupportable, quand quelqu'épithète permanente engage à y faire une attention continuelle.

Les Grecs exprimoient ce genre de Sobriquets par les termes de *Διαστροφικός* ou de *Διαστροφικός*, & les Latins par ceux de *Dictum mordax*, d'*Appellatio ignominiosa & probrosa*; de *Cognomen à contumelia*, de *Maledictum*, & c'est ce que les Italiens entendent par *Detto pungente* ou *Bottone*.

Ceux du quatrième genre n'ont pour objet que ce qu'il y a de plus rare dans les qualités du corps, de plus noble dans celles de l'esprit & du cœur, de plus admirable dans les mœurs, & de plus grand dans les actions. Le propre de ces Surnoms est d'être caractérisés d'une manière plaisante, & qui, quoiqu'elle tienne de la raillerie, ne laisse jamais qu'une idée honorable.

Ainsi les Surnoms de *Bras-de-fer* & de *Cotte-de-fer*, imposez l'un à Baudouin I. Comte de Flandres, & l'autre à Edmond II. Roy d'Angleterre, sont de vrais éloges de la force du corps dont ces Princes étoient douez, de même que celui de *Temporiseur*, presque toujours choquant, fait pour Fabius le Grand l'apologie de sa politique militaire, comme celui de *Sans-peur* marque à l'égard de Richard Duc de Normandie & de Jean Duc de Bourgogne, leur intrépidité.

Le Surnom de ce genre revient au *Somma* des Grecs adopté par les Latins, qui le rendent par *Cavillum* & quelquefois par *Dictum*. Macrobe le définit, « Une raillerie * déguisée sous le masque de la finesse ou de l'urbanité, qui souvent

* *Morsus figuratus, quia sæpè fraude vel urbanitate tegitur, unde aliud sonas, aliud intelligas; nec tamen semper ad amaritudinem vergit, sed nonnunquam in quos jacitur & dulce est.* Lib. 7. Saturnal. cap. 3.

» couvrir une vérité sous l'apparence d'une idée toute opposée,
 » & dont le piquant a ordinairement plus de douceur que
 d'amertume: » les Italiens l'appellent en ce sens *Motto*.

Outre les caractères essentiels qui constituent des différences générales entre les Surnoms burlesques, il y a des caractères accidentels qui en établissent encore des genres particuliers. Les uns peuvent convenir à plusieurs personnes, comme les Surnoms de *Borgne*, de *Bossu*, de *Boiteux*, de *Mauvais*; d'autres ne sont guères appliquez qu'à une seule, comme le Surnom de *Copronyme* imposé à Constantin IV. celui de *Caracalla* au quatrième des Antonins, ou celui de *Plante-geest* à Geoffroy V. Comte d'Anjou.

Il y en a d'autres qui portent le caractère des lieux où ils ont été fabriquez, soit à la Cour, soit à la ville ou à l'armée. Les premiers se reconnoissent par cette finesse de pensée qui est naturelle aux Courtisans. On en trouve plusieurs de ce goût-là dans la vie des Hommes illustres de Plutarque, dans celles des douze premiers Empereurs par Suétone, & dans l'ingénieuse satire de Julien sur les Césars ses prédécesseurs.

On peut citer pour exemple trois de ces Surnoms, celui de *Pariétaire* donné par Constantin à Trajan, par une espece de jalousie de la gloire que lui avoit attiré la multitude d'Inscriptions qu'il voyoit gravées en son honneur sur toutes sortes d'édifices; l'autre de *Callipides* donné à Tibère *, qui seignant tous les ans de se préparer à quelque grande entreprise, ordonnoit de somptueux équipages & d'immenses amas de toutes sortes de provisions d'armes & de munitions qui restoient toujors inutiles; & celui de *Capella* dont les Courtisans de Constantin chargèrent Julien, pour le railler de son affectation à porter, comme les Philosophes de son tems, une barbe extrêmement longue.

Ann. Marcell.

* *Quamvis provincias & exercitus
 visurum se sæpè pronunciasset, &
 præpè quotannis profectionem præpa-
 raret, vehiculis comprehensis, con-*

*meatibus per municipia & colonias
 dispositis . . . ut jam per jocum Cal-
 lipides vocaretur. Suet. Tib. 38.*

Les Sobriquets ou Surnoms que se donnent réciproquement les habitans d'une petite ville, d'un bourg ou d'un hameau, ne consistent ordinairement qu'en quelques épithètes si triviales & si grossières, qu'il n'y auroit point d'honneur à en rapporter des exemples.

Il n'en est pas de même de ceux qui naissent dans l'enceinte des camps, ils sont marquez à un coin de liberté & de vivacité particulières aux Militaires; tel est celui que donnoient hautement à Jule-César les soldats qui l'accompagnoient dans son triomphe des Gaules, à leur entrée dans Rome, en criant aux maris de bien garder leurs femmes^a; celui de *la main à l'épée*, par lequel les soldats d'Aurélien marquoient sa promptitude & sa dextérité^b; celui de *Brise-tête* sous lequel étoit connu un certain Simon qui se distingua par sa valeur dans l'armée de Louis Comte de Flandres, & celui de la *Cuirasse* donné au grand Condé.

Il y en a enfin d'héritaires, & qui n'ayant été d'abord attribuez qu'à une seule personne, ont ensuite passé à ses descendans, & leur ont tenu lieu de nom propre:

Tels sont la plupart des Surnoms des Romains illustres du tems de la République, que les Auteurs de l'Histoire Romaine qui ont écrit en Grec, ont cru leur être tellement propres, qu'ils ne leur ont ôté que la terminaison Latine, comme Denys d'Halicarnasse l'a fait de ceux de Πύρρος & de Κορνήλιος: *Amiq. l. 4* car il ne faut pas s'imaginer, comme l'ont cru quelques Antiquaires, que les Magistrats sur les Médailles desquels on lit les Surnoms d'*Ænobarbus*, de *Naso*, de *Crassipes*, de *Scaurus*, de *Bibulus*, soient les hommes des familles *Domitia*, *Arfia*, *Furia*, *Æmilia*, *Calpurnia*, qui avoient la *barbe rousse*, le *nez long*, des *pieds contrefaits*, de *gros talons*, & qui étoient *adonnez au vin*: il y a eu au contraire dans cette République certaines familles qui n'ont tiré leur nom que d'un de ces sortes de Sobriquets que le premier de la famille a porté, comme la *Claudia* a tiré le sien d'un *boiteux*. La même chose est arrivée

^a *Urbani servate uxores, Machum* | ^b *Huic signum exercitus apposuerat,*
calum adducimus. Sueton. in Julio. | *Manus ad Ferrum.* Vopisc. in Aureli

190 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
 en beaucoup d'autres pays, & sans aller plus loin que le nôtre, n'y trouvons-nous pas de ces Surnoms burlesques ou méprisans devenus héréditaires, comme ceux de Capet^a, de Paillard^d, de Grognet^c, & quantité d'autres qui ont perdu dans une postérité reculée l'opprobre de leur origine, & qui sont même devenus honorables en faveur de ceux qui les portent aujourd'hui, par la longue suite d'ayeux qu'ils comptent pour remonter au premier de leur famille à qui on les a appliqués ?

*Plus, dans la
 vie de Cicéron.*

Cicéron a porté la vanité plus loin, car ayant été conseillé dans le tems de son Consulat de quitter ce nom, qui n'étoit qu'une dénomination d'art donnée à un de ses ayeux qui avoit excellé dans la partie du jardinage qui regarde la culture des pois, il répondit « qu'il prétendoit le relever & le rendre » plus éclatant que ceux des *Scavrus*, des *Catulus* & de beaucoup » d'autres hommes illustres de la République, qui, par droit d'hérédité, en portoient de semblables. »

Venons présentement à l'usage des Surnoms burlesques dans l'Histoire, & commençons par la Chronologie qui en est l'ame. Il faut convenir que si quelque chose est capable de diminuer la confusion que peut causer dans l'esprit une multitude d'objets semblables, telle que ce nombre prodigieux de Rois & de Souverains qui, dans les Monarchies anciennes & modernes, se succèdent les uns aux autres sous les mêmes noms, c'est l'attention aux Surnoms par lesquels ils y sont distingués. Ces Surnoms nous aident beaucoup à reconnoître les Princes au tems desquels les événemens doivent se rapporter, & à y fixer des époques certaines.

L'usage en est nécessaire pour donner aux généalogies des familles qui ont possédé les grands Empires & les moindres Etats, cette clarté qui leur est essentielle.

^a Sobriquet imposé à Hugues Roy de France, auteur de la Race Capétienne; il lui a été donné, selon quelques Historiens, parce qu'il avoit une grosse tête, & suivant Pasquier dans ses Recherches, lib. 18. cap. 45. à

cause d'un habillement de tête dont ce Roy avoit accoutumé de se servir : du Cange appelle cet habillement *Cappa*, voyez son Glossaire,

^b Paillard, d'Urfe.

^c Grognet, de Vassé.

C'est par le défaut de Surnoms que la généalogie des Pharaons, dont Joséphe & Eusébe ont dit que les noms étoient plutôt de dignité que de famille, est si obscure. Combien au contraire la précaution de les avoir ajoutés aux Surnoms tirez de l'ordre numéral, sauve-t-elle de méprises & d'erreurs dans l'histoire des Alexandres de Macédoine, des Ptolémées d'Egypte, des Antiochus de Syrie, des Mithridates du Pont, des Nicomédés de Bithynie, des Antonins & des Constantins de l'Empire, des Louis & des Charles de France, &c? Si les épithètes de *Riches*^a, de *Grands*^b, de *Conservateurs*^c, d'*Illustres*^d, de *Bienfaisans*^e, de *Pieux*^f, de *Débonnaires*^g, d'*Admirables* & de *Justes*, dont les peuples ont honoré quelques-uns des Princes de ces familles, laissent dans la mémoire une impression plus forte que celles qui sont tirées de l'ordre progressif de *Premier*, *Second*, *Troisième* & des nombres suivans, les Surnoms burlesques de *Nez de Griffon*^h, de *Ventru*ⁱ, de *Joueur de flûte*^k, d'*Efféminé*^l, de *Martel*^m, de *Fainéant*ⁿ, de *Balaffré*^o, n'y en font-ils pas une dont les traces ne sont pas moins profondes? Horace faisant la comparaison du sérieux & du plaisant, ne seint point de donner la préférence à ce dernier :

Disce enim citius meminitque libentius illud

Lib. 2. epist. 14

Quod quis deridet, quàm quod probat et veneratur.

Combien y a-t-il même de familles illustres dans les anciennes Monarchies & dans celles du moyen âge, dont les branches ne sont distinguées que par les Sobriquets des chefs qui y ont

^a Alexandre I. Roy de Macédoine.

^b Alexandre III. Roy de Macédoine, Ptolémée I. Roy d'Egypte.

^c Ptolémée I. Roy d'Egypte, Antiochus & Démétrius I. Rois de Syrie.

^d Antiochus IV. Roy de Syrie, & Ptolémée V. d'Egypte.

^e Ptolémée III. Roy d'Egypte.

^f Antonin I. Empereur, Antiochus X. de Syrie.

^g Louis I. Empereur & Roy de France.

^h Antiochus VII. Roy de Syrie, Grypus.

ⁱ Ptolémée VII. Roy d'Egypte, Physcon.

^k Ptolémée XI. Roy d'Egypte, Aularet.

^l Antonin V. Empereur Guntis.

^m Charles Maire du Palais.

ⁿ Louis V. Roy de France.

^o Henri fils de Louis Prince de Ligny, surnommé *Stigmatistius* ou *Balaffré*.

fait des souches différentes, comme on le voit dans les familles Romaines, la *Domitia* dont les deux branches ont chacune pour auteur un homme à Surnom burlesque, l'un *Calvinus*^a & l'autre *Ahenobarbus*^b, & dans la *Cornelia*, de laquelle étoient les Scipions; où le premier qui a été connu par le surnom de *Nasica*, a donné son nom à une branche qui ne doit pas être confondue avec celle de l'Africain.

^a Domitius
Calvinus.
^b Domitius
Ahenobarbus.

Une autre partie essentielle de l'Histoire, est la représentation des caractères des différens personnages qu'elle introduit sur la scène; c'est ce que font les Surnoms, par des expressions qui sont comme des portraits en raccourci des hommes les plus célèbres: mais il faut avouer par rapport à la ressemblance qui doit faire le mérite de ces portraits, que les Surnoms plaisans l'emportent de beaucoup sur ceux du genre sérieux.

Les premiers trompent rarement, parce qu'ils expriment presque toujours les caractères dans le vrai; ce sont des témoignages irréprochables, des décisions prononcées par la voix du peuple, des traits de crayon libres tirés d'après le naturel, des coups de pinceau hardis qui ne font pas seulement des portraits de l'extérieur des hommes, mais qui nous représentent encore ce qu'il y a en eux de plus caché.

Ainsi l'obscurité de l'origine de Michel V. Empereur de Constantinople, dont les parens calatoient des vaisseaux, nous est rappelée par son surnom de *Calaphates*; la basse naissance du Pape Benoît XII. fils d'un Boulanger François, par celui de *Jacques du Four*, qui lui fut donné étant Cardinal; & l'opprobre de l'ancienne profession de Valère Maximien devenu Empereur, par celui d'*Armentarius*.

L'événement heureux pour le fils d'Othon Duc de Saxe, qui fut élevé à l'Empire, & qui, lorsqu'il s'y attendoit le moins, en apprit la nouvelle au milieu d'une partie de chasse, est signalé par le surnom de l'*Oiseleur* qui le distingue de tous les Henris.

L'empressement de l'Empereur Léon pour détruire le culte des images, est bien marqué dans le terme d'*Iconoclaste*.

La mauvaise fortune qu'essuya Frédéric I. Duc de Saxe, par la

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 193
par la captivité dans laquelle son pere le tint, est devenue
mémorable par le surnom de *Mordu* qui lui est resté.

La mort ignominieuse du dernier des Antonins, dont
les soldats jetterent le cadavre dans le Tibre après l'avoir
traîné par les rues de Rome, ne s'oubliera jamais à la vûe des
épithètes de *Tractitius* & de *Tiberinus*, dont Aurélius Victor
dit qu'il fut chargé.

M. Mahudel se propose de suivre dans un second Mémoire,
les autres parties de l'Histoire où la connoissance des Sobri-
quets peut être d'un grand usage.

E X A M E N

D'UN PASSAGE DE PLINE, lib. x. epist. 50.

PLINE écrit à Trajan que sur les confins de Nicomédie, En 1740.
in finibus Nicomediæ, est un lac très-grand, que par ce lac
on transporte dans des bateaux, à peu de frais & sans beau-
coup de peine, le marbre, le bois, &c. jusqu'au grand che-
min; que de là on est obligé de se servir de charrois pour les
voiturer jusqu'à la mer, & que cela est d'une grande fatigue
& d'une grande dépense. Il ajoute que l'ouvrage qui pourroit
y remédier, demande beaucoup d'ouvriers, *hoc opus multas*
manus poscit, mais qu'on n'en manque pas; parce que la ville
& la campagne sont fort peuplées, & que tout le monde
s'empressera de travailler à un ouvrage si utile.

J'ai trouvé près de là, continue Pline, c'est-à-dire, près
du lac, un vaste bassin creusé autrefois par un Roy, mais on
ne sçait pas trop si c'étoit pour recevoir les eaux des champs
d'alentour, ou pour joindre le lac à un fleuve voisin, car ce
bassin est demeuré imparfait: *Ego per eadem loca invenio fossam*
à Rege percussam, sed incertum utrum ad colligendum humorem
circumjacentium agrorum, an ad communicandum flumini lacum; est
enim imperfectus.

C'est l'expression *fossa percussa* qui a fait peine à quelques
personnes, dont le suffrage est d'ailleurs d'un grand poids;
Hist. Tome XIV. Bb.

elles ont prétendu que *fossam percutere* n'étoit pas une expression latine ; qu'outre qu'elle ne signifioit rien, elle étoit inusitée, qu'on ne la trouvoit dans aucun des bons Auteurs, au lieu qu'en y substituant le mot *perducta* qui se présente naturellement, on rendoit au passage de Pline tout le sens & toute la clarté qui lui manquoient.

M. l'Abbé Souchay qui a entrepris la défense du mot *percussa*, remarque d'abord que nul Imprimé, nul Manuscrit ne porte *perducta*, & que personne, ni Editeur, ni Commentateur, ni Interprète, n'a été choqué de l'expression *fossam percussa* ; qu'ainsi ce seroit violer une des loix de la Critique, que de faire ici le moindre changement ; qu'il faut conclurre au contraire que l'expression condamnée est latine, du moins pour le tems auquel Pline écrivoit.

In Quintil. Declam. 3.

Il observe ensuite que c'est le sentiment de M. Burman, qui en fait une espece d'axiome adopté par les Editeurs du *Thesaurus R. Stephani* & du *Thesaurus Fabri* : *Fossam percutere, premere, deprimere*, dit M. Burman, *ætatis argenteæ sunt*.

Strateg. lib. 3. cap. 17. n.º 5.

L'expression dont il s'agit ici, ne se trouve pas seulement dans Pline, on la trouve encore dans Frontin : *Flavius Fimbria in Asia adversus filium Mithridatis brachiis à latere ductis, deinde fossâ in fronte percussâ, quietum in vallo militem tenuit* ; or Frontin est contemporain de Pline.

Il y a plus, c'est que Pline dans l'endroit en question, n'a pas dû employer le mot *perducere*, & en voici la raison : ce mot signifie *tirer d'un point à un autre*, & présente à l'esprit une idée de longueur, sans attention à la profondeur. Or Pline n'ose décider si ce bassin étoit destiné à recevoir les eaux des champs d'alentour, ou à joindre le lac à un fleuve voisin, *incertum*. S'il s'étoit servi du mot *perducta*, il semble qu'il auroit décidé ce qu'il veut laisser indécis.

Il reste donc pour constant qu'il ne faut rien changer au passage de Pline, & que *fossam percutere* est une expression très-latine. Il y a dans cette expression une espece d'ellipse ; *percutere*, c'est la même chose que *quater valdè, ferire*, ainsi *percutere fossam* revient à cette périphrase, *ferire terram ita ut fiat fossa*.

OBSERVATIONS

SUR LE TEXTE DE PAUSANIAS.

IL y a parmi les Manuscrits de la Bibliothèque du Roy, des Extraits de Strabon, de Dion-Cassius, de Pausanias, de Saint Basile & de plusieurs autres Ecrivains, tant sacrés que profanes. L'Auteur de ces Extraits, où les passages sont copiés mot à mot, est un nommé Phralitès, qui dit avoir achevé son ouvrage l'an de Jesus-Christ 1431. On conservoit alors des Manuscrits qui ne subsistent plus maintenant ; & comme ceux qui nous restent de Pausanias, ne sont guères antérieurs à la découverte de l'impression, M. l'Abbé Sévin a pensé qu'à l'aide du recueil dont il s'agit, on pourroit rétablir quelques endroits corrompus de ce Géographe. Voici les diverses leçons que Phralitès avoit trouvées dans l'exemplaire qui lui étoit tombé entre les mains. En 1739.

Pausanias rapporte que Cléopâtre, dans la vûe d'ôter la Couronne à son fils, produisit en public plusieurs de ses Eunuques couverts de blessures ; que ce spectacle souleva les habitans d'Alexandrie, & que Ptolémée surnommé Lathyrus, fut obligé de se dérober par une fuite précipitée, à la fureur de ses sujets, qui le soupçonnoient d'avoir attenté à la vie de la Reine : *πίλος δ',* dit-il, *καταβώσασα δὲ μάλιτα τὴν ἀνέχον* *εὐνόμω εὐνῆς, ἠπείγατο σφᾶς εἰς τὸ πλῆθος.* Les éditeurs qui ont cru que le verbe *ἠπείγατο* ne régît ni l'accusatif ni aucun autre cas, lui ont substitué *ἐπήγατο*, & il paroît que la vérité de cette leçon appuyée du Manuscrit dont s'est servi Phralitès, ne sçauroit désormais être contestée. Liv. 1. p. 21.

Une des circonstances les plus remarquables de la vie d'Isocrate, à ce que dit le même Auteur, c'est d'avoir persévéré à donner des leçons jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans ; voici ses paroles : *καίτοι δ' ὅτι κίονος Ἰσοκράτης ἀδριαῖς, δὲ ἐς μῆμνα τελέα ὑπελύπετο· ὁκτιμωμένατων μὲν, ὅτι οἱ βιάσονται ἐπὶ δυνάμει δυνάμει ἐχέον, ὅποτε κατελύθη μαθηταὶ ἐχέει.* A la place B b ij Pag. 43.

du superlatif ὀκνημονώτατον on lit dans le Manuscrit du Roy ὀκνημονώτατον, & cette leçon répond parfaitement à la pensée de l'Auteur, qui se proposoit de relever un avantage particulier à Isocrate, que son extrême vieillesse n'avoit point obligé d'interrompre les pénibles occupations dont il étoit chargé: ἀνὴρ ὀκνίπικος est un homme laborieux & infatigable,

Tom. 2. p. 96. laboris patiens; c'est en ce sens que le prend Plutarque: τίς ἔν ὅττιν ὅτως ὀκνίπικος καὶ μετὰβόλος καὶ παντοδαπὸς ἀνθρώπος ὥστε πολλοῖς ἑαυτὸν ὁμοιοῦν καὶ παρρησιάζειν. En un mot, le terme ὀκνίπικος est le même précisément que celui de ποιηώτατος dont se sert Diogène-Laërce au sujet du Stoïcien Chrysippe, qui avoit composé un nombre prodigieux de livres.

Il est parlé, *page 46.* d'une ruse de Phryné, qui voulant sçavoir de la bouche de Praxitèle même quel étoit celui de ses ouvrages dont il faisoit le plus de cas, apôta un domestique qui vint l'avertir que le feu étoit à sa maison, mais que malgré la violence de l'incendie, on avoit sauvé une partie des statues. Praxitèle sortit, & il lui échappa de dire qu'il n'avoit plus aucun malheur à craindre, si les flammes avoient consumé l'Amour & le Satyre: Πραξιτέλης δὲ αὐτίκα ἔδει λέγειν ἔγω, καὶ οἱ χαμόντι ὅδιν ἔφασκεν εἶναι πλέον, εἰ δὴ καὶ τὸ Σάτυρον ἢ Φλόξ καὶ τὸν Ἑρωτα ἐπέλαβε. Le participe χαμόντι ne forme point de sens; le Manuscrit porte χαλόν π, ce qui met dans tout son jour la réflexion de Praxitèle. Cet excellent ouvrier persuadé que les statues du Satyre & de l'Amour étoient ses chef-d'œuvres, avoit raison de croire que si ces deux morceaux étoient périés, la perte des autres ne pouvoit rien ajoûter à sa disgrâce.

Pag. 96. Xerxès, au rapport de Pausanias, envoya un détachement de ses troupes avec ordre de piller le temple de Delphes; la nuit les surprit, & ayant jugé sur certaines apparences que l'ennemi n'étoit pas éloigné, ils épuisèrent toutes leurs flèches contre les rochers. Le lendemain les Mégariens les attaquèrent, & défirent sans peine des soldats qui, faute d'armes, n'étoient point en état de se défendre: οἰόμενοι δὲ σπάτασμα ἔχουσιν εἶναι πολέμους, ἀφίεναι τῶν βαλόντων. Voici comme cette

phrase est conçue dans le Manuscrit : *περὶ μὲν δὲ εἰς ἐράτευμα ἔχουσιν ἐν πολέμοις*, ce qui signifie que les Perses, dans la crainte de quelqu'embuscade, tâchèrent à coups de flèches de s'éclaircir si les Grecs ne s'étoient point cachez dans les défilés des montagnes qui fermoient le chemin de Delphes. Au reste, ces deux leçons semblent également bonnes, & M. l'Abbé Sévin n'a indiqué celle du Manuscrit, que pour ne la point laisser ignorer aux Sçavans qui voudront donner une nouvelle édition de Pausanias.

Cet Auteur fait la description de la statue colossale de *Pag. 1021* Memnon, & marque avec beaucoup de netteté l'endroit précis où elle étoit placée : *παρέχει δὲ πολλὰ μάλιστα* (θαυμάσαι) *Αἰγυπτίων ὁ κολοσσὸς οἱ Θήβας ταῖς αἰγυπτίαις δεξιᾷ τῇ ῥέτρῃ πρὸς τὰς Σύεργας χαλουμένας· ἐστὶ γὰρ ἐπὶ χαθήμενον ἄγαλμα ἡλίου, Μέμνονα ὀνομάζουσιν οἱ πολλοί.* Les Extraits de Phralitès présentent ici des différences assez considérables ; la fin du passage en question y est ainsi exprimée : *πρὸς τὰς Σύεργας χαλουμένας ὁδὸν, ἐστὶ χαθήμενον ἄγαλμα ἡλίου* : auquel cas il le faudra traduire de cette manière : *Une chose encore plus digne d'admiration, c'est le Colosse qui se voit à Thèbes d'Egypte, sur la rive du Nil qui conduit aux souterrains connus sous le nom de Syringes. Ce Colosse est une statue assise du Soleil, ou de Memnon suivant la tradition la plus communément reçue.* Quant à la première partie du texte, elle n'a pas absolument besoin d'être corrigée ; il n'en est pas de même de la seconde, le mot *ἡλίου* ne sçauroit recevoir une explication raisonnable, & Sylburge a très-bien vû que le génitif *ἡλίου* convenoit infiniment mieux en cet endroit, conjecture dont le MS. du Roy ne permet pas de révoquer en doute la vérité. On ne doit pas omettre que Joseph Scaliger dans ses notes sur la Chronique d'Eusèbe, a cru remédier au mal en changeant le terme *ἡλίου* en celui d'*ἡχέιον*. Il appuie ce changement de divers témoignages des Anciens, dont la plupart assûrent que la statue de Memnon rendoit une espece de son lorsque les premiers rayons du soleil venoient à l'éclairer ; mais tout bien considéré, il est plus sûr de s'en tenir à la leçon du Manuscrit. Il semble du

moins que Pausanias se propose ici de marquer la diversité des sentimens par rapport à l'objet que représentoit le Colosse; les uns le prétendoient consacré au Soleil, & les autres à l'honneur de Memnon. Il ajoûte que le grand nombre avoit adopté la dernière de ces opinions. C'est en effet la seule qui soit conservée dans les écrits qui sont venus jusqu'à nous*.

* Voyez Strab.
9. 17. p. 816.
Philostr. l. 6. c.
3. Plin. liv. 36.
ch. 7. & Tacite
dans le livre 2.
de ses Annales.

Liv. 2. pag.
112.

Pausanias raconte les vains efforts de ceux qui avoient entrepris de percer l'isthme de Corinthe: ος δ', dit-il, ἐπιχείρησε Πελοπόννησον ἐργάσασθαι νῆσον, περὶ ἀπέλιπε διαρύουσαν ἰαθμόν, καὶ οὐδὲν μὲν διαρύουσαν ἤρξατο, δὴ λόν' ὅσιν. On lit dans le Manuscrit du Roy, ἤρξατο, ce qui quadre mieux avec le commencement de la phrase, qui indique une seule personne & non pas plusieurs. Deux lignes plus bas il est rapporté qu'Alexandre tenta avec aussi peu de succès, de creuser le mont Mimas: Ἀλέξανδρος δ' ἐπὶ Φιλίππου δευκατάψαλ Μίμαρτα ἐδαλίσσασθαι μάνον τοῦτο δ' ἀπεσχέσθαι τὸ ἔργον. Le Manuscrit porte τῶν ἔργων, manière de parler plus élégante que celle de l'imprimé, & dont il ne seroit pas difficile de produire un assez grand nombre d'exemples.

On trouve à la page 149. l'histoire de Glaucus fils d'Épicyde, qui, dans le dessein de violer la foy du dépôt, alla consulter l'Oracle de Delphes. Le Dieu indigné de l'effronterie de cet homme, lui répondit que la peine due à son crime passeroit jusqu'à la postérité: πόνταις ἢν ἄρα ὁμολογῶντα, ἦνίχα ἡ Πυθία Γλαύκου τοῦ Ἐπικυδῆος Σπαρτιάτης βασιλεύσαντος ὀκίοντα ὁμῶσαντες, καὶ τοῦδε εἶπεν ἐς τοὺς ἀπογόνους χαπίναν τὴν δίκην. Voici comment est conçu le passage dans les Extraits de Phralitès: ἦνίχα ἡ Πυθία Γλαύκου τοῦ Ἐπικυδῆος Σπαρτιάτη βασιλεύσαντι ὀκίοντα ὁμῶσαι, καὶ τοῦδε εἶπεν ἐς τοὺς ἀπογόνους χαπίναν τὴν δίκην. Il y a deux observations à faire sur ce passage; la première, que Phralitès, par inadvertence, a écrit Γλαύκου au lieu de Γλαύκῳ, autrement il n'y auroit point de construction; la seconde, que le verbe βασιλεύσαντι ne sauroit subsister, il faut lire βασιλεύσαντι, comme dans les Extraits. & alors toutes les difficultés disparaîtront. En effet, Hérodote, le plus ancien de ceux qui font mention de la

perfidie de Glaucus, ne lui donne point le titre de Roy. Ce Spartiate, à ce que témoigne le même Historien, ne l'a précédé que de trois générations, & ceux des Héraclides qui ont régné dans ce tems-là à Lacédémone, nous sont parfaitement connus, & il ne s'en trouve pas un seul qui porte le nom de Glaucus. C'étoit un homme dont toute la Grece révéroit la droiture & la probité. Un Milésien admirateur de tant de vertus, lui confia des richesses considérables. Ses fils quelques années après vinrent à Sparte, & prièrent Glaucus de leur remettre les sommes dont il étoit le dépositaire. Ce personnage si vertueux nia le fait sans balancer, & chassa les Milésiens avec ignominie. Il fit plus, il eut l'audace d'aller à Delphes, & de consulter l'Oracle sur le parti qu'il avoit à prendre dans une affaire qui, sans intervention de la Divinité, pouvoit se décider par les simples lumières de la raison. Voilà le précis de la narration d'Hérodote, narration dans laquelle on n'apperçoit pas le moindre vestige de la royauté de Glaucus. Ajoutez à cela que Plutarque qui touche le même fait en passant, ne désigne le fils d'Épicyde par aucune qualité qui le distingue des autres citoyens de Lacédémone. Pag. 359. Tom. 2. pag. 556.

Pausanias après avoir remarqué que Bacchus est appelé *Μίλαχος* par les Amycléens, détermine la véritable signification de ce terme : *Θυὼν δὲ σέβουσιν οἱ αὐτῇ τὸν τε Ἀμυκλαῖον καὶ Διόνυσον, ὁρῶντα ταῖς ἐμοὶ δοκεῖν ἡλῶν ἐπωνομάζοντες. ἡλῶ γὰρ χαλῶσιν οἱ Δωριεῖς τὰ πλεονά.* Phralitès avoit trouvé dans son exemplaire *Μίλαχαν* que ce soit là la manière dont l'avoit écrit Pausanias, ces paroles d'Hésychius ne laissent presque pas lieu d'en douter : *Μίλαχα*, dit-il, *μλόν, λῶν, πλεον, ἢ πλεονόν.* M. l'Abbé Sévin a profité d'une si belle occasion pour corriger, à l'aide du premier de ces Auteurs, un passage du second qui est extrêmement corrompu dans le texte, le voici : *Βαδιδιδι ἡλῶι*, rien de plus inintelligible ; mais l'obscurité se dissipera, si l'on réforme le texte de cette manière, *βαδιδι, ἡδὺ ἡλῶι*, conjecture fondée sur un passage de Pausanias qui la rend incontestable. Il assure qu'il y avoit dans l'Élide un car- Liv. 5. pag. 380.

& cela sans doute par rapport à la douceur de ses eaux : ὑποφωτιστὴς δὲ ἀμφοτέρω τῇ μίξει, dit-il, καὶ αἱ γυναῖκες καὶ οἱ ἄνδρες, εἶδα συνεγμόντο ἀλλήλοις φροῖτον, αὐτὸ τε τὸ χείριον βαδὺ ὀνομάζουσι, καὶ ποταμὸν τὸν ῥέοντα ἐνταῦθα ὕδωρ βαδὺ ὀπταίω φωνῇ.

Page 275. Le même Auteur prétend avoir vû dans l'Isle de Porosélé-
léné un dauphin obéissant avec l'exactitude la plus scrupu-
leuse, à la voix d'un enfant qui avoit pris soin de le guérir de
plusieurs blessures : τὸν ἐν Πορροσλήνῃ δελφῖνα πρὸ παγδὲ σῶτρα
ἀποδίδοντα, ὅτι συγκοπέντα ὑπὸ ἀλίῳ αὐτὸν ἰάσατο, τοῦτον
τὸν δελφῖνα εἶδον. La première syllabe du nom Porosélééné est
écrite par un ω dans les Extraits, & par un ο dans Scylax,
Strabon, Estienne de Byzance & les autres Géographes ; le
plus sûr est de s'en tenir à une orthographe si universellement
reçue.

On rapporte, livre 4. page 288. la principale cause de la
guerre Messéniaque au noir complot qu'avoit formé Télécclus,
d'égorger dans le temple de Minerve les habitans de la Mes-
sénie les plus distinguez : Μεσσηνιοὶ δὲ τοῖς ἐλθοῦσι σφῶν ἐς τὸ
ιερόν φροτεύουσιν ἐν Μεσσηνίῃ καὶ ἀξίωμα, τούτοις φασὶν ὅτι-
ἐβλεῦσαι Τήλεκλον. Le substantif Τήλεκλον est suivi dans les
Extraits de ces autres mots, τὸν Λακεδαιμονίων βασιλέα. M.
l'Abbé Sévin les croit d'autant moins inutiles, que Paulanias
n'avoit point dit encore que le Télécclus dont il s'agit, étoit
Roy de Lacédémone. Il ajoûte que ce Prince porta la peine
de sa perfidie, & que les Messéniens le sacrifièrent à leur juste
vengeance : καὶ τοὺς Μεσσηνίους ἀμυνομένους, τοὺς τε ἀγμένους
πανίσχυς καὶ ἀποκτεῖναι αὐτὸν Τήλεκλον. Peut-être vaudroit-il
mieux lire ainsi, que dans le Manuscrit καὶ αὐτὸν ἀποκτεῖναι
Τήλεκλον, la phrase seroit plus élégante.

Il est parlé, page 370. d'une fontaine dont les eaux de
couleur rouge, ressembloient beaucoup à du sang. Paulanias
assûre que cette fontaine se voit proche de la mer, & à une
médiocre distance de Joppé ville de Judée : ξανθὸν δὲ ὕδωρ,
εἶδεν πρὸς ποδῶν τιμὴν ἔχειν αἵματος. Ἐβραίων ἢ γῆ παράχεται
πρὸς Ἰόππη πόλει, θαλάσσης μὲν ἐγγυαῖται τὸ ὕδωρ ἐστὶ. Il y
avoit

avoit dans l'exemplaire de Phralitès, Εὐραίων πηγή, & ce changement paroît confirmé par les paroles qui suivent, λόγον δ' ἐς πλὴν πηγὴν λέρουσι οἱ αὐτῇ. Il est fait mention quelques lignes plus bas, de certaines eaux qui étoient appellées par les Romains *albula aqua* : elles avoient deux propriétés, la première de refroidir ceux qui y entroient, au point de leur causer une espece de frissonnement, & la seconde de produire dans ces mêmes personnes un degré de chaleur tel qu'auroient pu l'exciter les préparations les plus propres à cet effet : αἰδοῖ δ' ἰσχυρὰ ἐς αὐτὸ, τὸ μὲν παρυπὶα ψυχρόν τε πρὸς τοὺς καὶ ἐμποδὶς φέρειν, ὅτι χροῖν δ' ὀλίγον αἶμα. . . . μακρὸν θερμαίνει τὸ πυρεθίζατον. Les Extraits ne présentent point de lacune, on y voit écrit très-distinctement αἶμα φάρμακον : c'est ainsi que Camérarius, Xylander & Sylburge avoient déjà réformé cet endroit. Kuhnus aimeroit mieux placer le mot φάρμακον dans la phrase suivante, & lire καὶ ὅσα μὲν πηγαὶ θαύμα ἰδεῖν, καὶ πύοντι φάρμακον, τοσαύτας θαυασμῶδες οἶδα : la transposition est violente & peu nécessaire, & ce sçavant Critique paroît avoir cru que les eaux dont il s'agit, n'étoient utiles qu'à ceux qui les buvoient ; il est pourtant vrai qu'on s'y baignoit d'ordinaire, Strabon l'assûre positivement. On trouve la même chose dans Cælius Aurélianus Médecin de profession, & qui

Tom. 1. pag.
364.

par conséquent devoit bien connoître la nature de ces eaux : *Enim, dit-il, albæ sive albula aquæ sunt appellatæ, quod sint frigida virtutis, solutione laborantibus, vel fluore quorumlibet officiorum naturalium à Veteribus sunt approbatæ : utendum etiam natationibus marinis, vel supradictarum aquarum.*

Pag. 961.

Pausanias nous apprend que le tombeau d'Ætolus fils d'Oxylus, étoit sur la porte de la ville qui conduit à Olympie & au temple de Jupiter. Il ajoûte qu'en cela Oxylus se conformoit à la réponse de l'Oracle, qui avoit ordonné que ce monument ne fût ni en dedans ni en dehors d'Elis : παραποταμότος δ' Αἰτωλῶδ', θαπύσιν αὐτὸν οἱ γονεὺς ἐν αὐτῇ ποταμῶν τῇ πύλῃ τὸ μῆμα, ἥτις ἐπ' Οὐλυμπίᾳ καὶ τὸ ἱερὸν ἀγὰρ Ἑλιδος· ἐθαψα δ' αὐτὸν ἔκω χεῖρ' μαρτυρία, ὥς μήτε ἐντός, μήτε ἐκτός τῆς πόλεως γένοιτο ὁ νεκρός. Les dernières paroles sont

Liv. 5. pag.
382.

Hist. Tome XIV.

Cc

placées un peu différemment dans les Extraits; on y lit *οὐκ ἔστιν οὐδὲν τῆς πάσης, μήτε οὐδὲν ἥσσον οὐ νεκρὸς*, ce qui ne change en façon du monde le sens de la phrase. Il y a une faute néanmoins dans ce passage, le singulier *ἔσθι* ne sauroit se construire avec le nominatif *οἱ γυνεὺς* auquel il se rapporte, & il y a bien de l'apparence que Pausanias avoit écrit *ἔσθιαν*.

Pag. 385. Cet Auteur raconte l'histoire de Lépréus, qui osa disputer à Hercule la gloire d'être le plus grand mangeur de son siècle: *ἐλέγχετο δὲ πῶς πρὸς Ἡρακλέα ἐλίσσειν ὁ Λεπρέος μὴ ὑποδεῖν ὃ Ἡρακλὲς ἐόθει· ἐπειδὴ ἐχέτιρος βῆν αὐτῷ ὡς ἴσῳ τῇ χειρὶ κατίσφαζεν καὶ διτρίπτεν ἐς τὸ δειπνον, καὶ ὥσπερ καὶ ὑφίστατο ὁ Λεπρέος φαγεῖν οὐκ ἀδυνατότερος ὢ Ἡρακλὲς*. Les Extraits diffèrent en plusieurs choses de l'Imprimé, voici la manière dont Phralitès a copié ce passage: *μὴ ὑποδεῖν τοῦ Ἡρακλείου ἐόθει· ἐπειδὴ ἐχέτιρος αὐτῷ βῆν ὡς ἴσῳ τῇ χειρὶ κατίσφαζεν καὶ διτρίπτεν ἐς τὸ δειπνον, καὶ ἦν ὥσπερ καὶ ὑφίστατο ὁ Λεπρέος φαγεῖν οὐκ ἀδυνατότερος ὢ Ἡρακλείου*. & il faut avouer qu'à l'aide de ces changemens le texte de Pausanias devient plus clair & plus précis.

Liv. 6. pag. 479. Le même Auteur nous a conservé diverses particularités qui regardent Théagène athlète célèbre & par sa voracité & par le nombre de ses victoires. La statue que les Thasiens lui avoient érigée après sa mort, écrasa par la chute un de ses ennemis qui venoit régulièrement toutes les nuits la maltraiter à coups de fouet; on l'accusa d'homicide, & les Magistrats la condamnèrent à être précipitée dans la mer. L'exécution du jugement fut suivie d'une famine de plusieurs années, & les Thasiens consternés, eurent recours à l'Oracle, qui leur ordonna de tirer de la mer la statue de Théagène, & de la poser dans sa première place; des pêcheurs qui s'étoient chargés de l'entreprise, en vinrent heureusement à bout: *ὑποβρέχονται δὲ αὐτῷ ὅποια μηχανὴ ὢ θαυμάσιος τὴν εἰκόνα ἀσώσονται, φασὶν αἰεὶ αἰαχόμενας ἐς τὸ πέλαγος ὅτι ἰχθύων θύειν, πλεονεχὴν τὰ δικτύω τὴν εἰκόνα, καὶ ὀρεγχεῖν αὐτῆς ἐς τὴν γῆν*. Les Extraits ont *ἀντεγχεῖν* & non pas *ὀρεγχεῖν*. Ce qu'il y a de vrai,

c'est que les Grecs employent presque toujours le composé, lorsqu'il est question de choses qu'il faut tirer du fond de la mer; rien de plus commun que les mots *αἰασαῖν* & *αἰέλχειν* en ce sens-là. Quant au verbe *αἰαφίεσθαι* pris dans la même signification, il y en a peu d'exemples; en voici cependant un, tiré du Scholiaste d'Aristophane sur ce vers du Plutus: *ὅς θαλασσοῦ τεύχεσσις ὡς χερσὶν ἄλγος*, dit-il, *ὅς μιλῶντες μισθὸν βόλον ἔρριπτον*, ἵνα τὸ αἰαφερόμενον εἴη τὸ ἀργαλιστικὸν τὸ βόλον.

Alexandre, à ce que rapporte Pausanias, irrité contre les Pag. 496. habitans de Lampsaque qui s'étoient déclarez en faveur des Perses, les avoit menacez de détruire entièrement leur ville. Dans une extrémité si fâcheuse ils implorèrent la protection d'Anaximene, qui, par une ruse sagement imaginée, désarma la colère du Monarque, & sauva ses malheureux concitoyens: *οἱ δὲ αὖτε δῖοις παρὲς γυναικῶν τε καὶ παίδων καὶ αὐτῆς πατρὸς ἀποπέλλουσιν Ἀναξιδόλῳ ἱκετεύοντες*. Le mot *δῖοις* ne sauroit subsister ici; Kuhnius qui s'en est bien apperçu, lui a substitué *δῖοις*, & cela d'après Suidas, qui, dans l'article d'Anaximene, copie mot à mot le passage de Pausanias. Il résulte de là que les exemplaires dont ce Lexicographe se servoit, ne connoissoient point le participe *δῖοις*. Il n'étoit pas non plus dans celui de Phralitès, & par conséquent il ne doit y avoir aucune difficulté sur le terme *δῖοις*, très-élégant & très-propre à mettre dans tout son jour la pensée de Pausanias, dont le dessein étoit de peindre la frayeur des habitans de Lampsaque, qui courant risque de perdre leurs femmes & leurs enfans, prièrent Anaximene de conjurer la tempête dont ils étoient menacez. Quelques lignes plus bas Anaximene dit à Alexandre: *χαίρωσαί μοι τιῷδε ὁ βασιλεῦ τιῷ χέει*. j'aimerois mieux *χαίρωσαι*, leçon que Suidas & Phralitès ont adoptée.

Il y a, suivant le témoignage de Pausanias, un Oracle à Liv. 7. pag. 579. Pharos ville d'Achaïe. Celui qui veut le consulter, s'approche de la statue, & fait au Dieu telle question que bon lui semble, ensuite de quoi il se bouche les oreilles, & ne les ouvre

qu'après être sorti du temple; il saisit alors la première parole qu'il entend, & la regarde comme une réponse de la Divinité: *ὑπὸ τούτῳ δ' ἀπυσιν ἐκ τῆς ἀρχῆς ἐπιφραξάμενος τὰ ὅσα*. Au lieu de *ἐκ τῆς ἀρχῆς*, on lit dans les Extraits *ἐκ τ' Θεῷ*, c'est-à-dire, il sort du temple, manière de parler elliptique, & dont les exemples sont très-communs. Au reste, le texte avoit besoin de cette correction; en effet, il est absurde de faire sortir de la place publique un homme qui cherche la réponse de l'Oracle dans la première parole qui doit lui venir frapper les oreilles.

Il est dit, *page 586*. que plusieurs signes annoncent aux hommes les tremblemens de terre qui doivent arriver: *ἀλλὰ τι πολλὰ ἃ Θεὸς ἐπὶ τοῖς βιαίοις τ' ὁσημῶν ἰδέλει περὶ δέκνυα*. Les Extraits portent *περὶ δέκνυα*, & il y a apparence qu'on ne lui a substitué l'autre que parce qu'il est beaucoup plus usité. Le verbe *περὶ δέκνυμι* ne se trouve dans aucun lexique, il est certain néanmoins que S.^t Grégoire de Nyssé n'a pas balancé à l'employer.

*To. 1. p. 360.
Suid. 2. p. 891.*

Liv. 8. p. 614.

Pausanias remarque à l'occasion du siège de Mantinée par Agésipolis, que les machines de guerre endommageoient médiocrement les murs construits de brique qui n'avoit point été cuite, mais que ces mêmes murs ne résistoient pas à l'impression de l'eau: *εἰς μὲν δὲ μηχανημάτων ἐμβολῶν, ἀσφάλεια ἢ πλίνθος παρέχεται μᾶλλον ἢ ὅπου λίθου πεποιημένη ὅτι*. Dans les Manuscrits qu'avoient consulté Suidas & Phralitès, le substantif *πλίνθος* étoit suivi de l'adjectif *ὁμῆ*· il seroit inutile de vouloir prouver que cette addition est absolument nécessaire.

Pag. 636.

H assure sur le témoignage de Sapho, que la rouille ne s'attache point à l'or: *καὶ τοίγα χαθαρίειν γὰρ τὴν χρυσὸν ὑπὸ τ' ἰοδῶς, ἥ τε ποιήματα μάρτυς ὅτιν ἡ Λεσβία*. Sylburge a très-bien jugé que dans cet endroit il falloit corriger *ὑπὸ τοῦ ἰοδῶς*· nos Extraits ne laissent aucun lieu de douter que ce ne soit la véritable leçon.

Pag. 669.

Le même Auteur nous apprend une particularité qui sans lui seroit peut-être entièrement ignorée; c'est que les flots

avoient englouti Chrysé isle voisine de Lemnos, & qu'alors une autre isle étoit sortie du sein de la mer: *Λήμνος γὰρ πλεῖν ἀπέειχεν ὃ πολὺν Χρυσὴν ἦστος, οἷ ἢ καὶ τῆς Φιλοκλήτης ἡμετέρας συμφορῆς ἐκ τῆς ὕδρος φασί· πάντῃν κατέλαβεν ὁ κλύδων πάντας καὶ κατέδυ ἢ Χρυσή, καὶ ἠφάνισται ὑπὸ τοῦ βυθοῦ· ἦστος δ' ἄλλῃν καλουμένην ἴερον, τὸνδε δὲκ ἡμῶν λεγόνον.* La dernière partie de ce passage est visiblement corrompue, voici comment y remédient nos Extraits: *ἦστος δ' ἄλλῃν ἀείδωναι ἢ τὸνδε τὸν λεγόνον δὲκ ἡμῶν* rien maintenant de plus clair. Il est vrai que le nom d'*ἴερον* donné à cette nouvelle isle, suivant les Imprimés, ne paroît point ici, & M. l'Abbé Sévin n'est pas éloigné de penser que ce nom est de la façon de quelque copiste, qui a confondu l'isle en question avec celle d'Hiera bien plus connue, & dont la naissance est rapportée dans Plin à la seconde année de la CLXVIII.^e Olympiade: *Clara jam pridem insula Delos & Rhodos memoria produntur emata, dit-il, . . . inter Cycladas Olympiadis 135. anno quarto Thera & Therasia; inter easdem post annos 130. Hiera, eademque automate.* Liv. 2. c. 87.

Pausanias décrit la statue que les habitans de Phigalès *Fig. 6823* avoient élevée à l'honneur d'Arrachion célèbre Pancratiafte, qui prêt à rendre les derniers sôupirs, eut encore la force de briser un des doigts du pied de son adversaire, & de lui arracher en même tems & la victoire & la vie. L'Athlète dont il s'agit ici est toujours nommé *Ἀρχίων* dans les Extraits de Phralitès; la leçon des Imprimés est néanmoins la seule véritable, elle est appuyée du témoignage de quelques autres Ecrivains, tels sont Callistrate, Eusébe & Syncelle, qui ne diffèrent de Pausanias qu'en ce qu'ils donnent à ce Pancratiafte le nom d'Arrichion. Le premier des Auteurs qu'on vient de citer, nous a conservé une description de la statue qui se voyoit à Phigalès, beaucoup plus détaillée que ne l'est celle de Pausanias; & les deux autres, sçavoir, Eusébe & Syncelle, plaacent dans la LIV.^e Olympiade la victoire & la mort d'Arrachion. Au reste, il ne sera pas inutile de remarquer en passant que le malheur qui lui étoit arrivé, détruit *Liv. 2. pag. 817.*

sans ressource une réflexion de Philostrate, qui n'a pas craint d'avancer que dans les Jeux Olympiques jamais aucun des combattans n'étoit resté sur le champ de bataille.

On lit dans le même endroit l'histoire de l'athlète Creugas. Damoxénus son adversaire, par une supercherie que les juges condamnèrent, d'un coup de poing ouvrit le ventre du malheureux Creugas, & lui arracha les entrailles : *ὑπὸ δ' αἰμῆς πει τοῦ ὀνύχου καὶ βίας τῆς πληγῆς τὴν χεῖρα ἐς τὸ ὀστέον χεῖρας ὅτι λυγρόμοσος τὰν ἀπλάγχυναι ἐς τὸ ὀστέον ἔλκεν ἀπέρρηξε.* Les Extraits portent *τὴν χεῖρα ἐς τὸ ἴσθμιν χεῖρας, καὶ ὅτι λυγρόμοσος τὰν ἀπλάγχυναι.* Les termes *ἴσθμιν* & *ὀστέον* ont la même signification, & par conséquent il n'est pas absolument nécessaire de substituer l'un à la place de l'autre, mais le sens demande qu'on mette l'adverbe *καὶ* avant le participe *ὅτι λυγρόμοσος*.

pag. 601: Pausanias remarque que les mensonges de plusieurs Écrivains ont rendu suspects à bien des gens les merveilles arrivées autrefois, & qui n'arrivent plus maintenant : *ὅτι δ' ὅτι παλαιὰ κτλ. πολλὰ μὲν παλαιὰ συμβαίνοντα, μυθία δ' ἐνὶ νόμῳ, ἀπὸ τῶν πεπονήχασιν ἐς τοὺς πολλοὺς οἱ τοῖς ἀληθεῖσι ἐπινοοῦμενοι εἰσφωσμένα.* Μυθία δ' n'est point dans les Extraits, il y a *καὶ ἐν νόμῳ* : alors la pensée de Pausanias seroit que l'affectation de certains Auteurs à mêler le vrai avec le faux, a ouvert la porte à l'incrédulité de plusieurs personnes qui, sur ce prétexte, rejettent & les faits arrivés depuis long tems, & ceux qui arrivent aujourd'hui.

Liv. 8. pag. 611. Le même Auteur prétend que sur les bords du Méandre on voyoit plusieurs & qu'elles s'y élevoient à une plus grande hauteur que par-tout ailleurs : *ἀλλὰ πληθεῖ μὲν καὶ Μαγάνδρῳ μυρία καὶ μάλιστα αὐξομένη.* Phralitès avoit trouvé *μυρία* dans son exemplaire, qu'il faut changer en *μυρῖναι* ou *μυρίοναι* : auquel cas Pausanias auroit dit que les bords du Méandre sont couverts de myrtes. Ce qu'il y a de vrai, c'est que ces arbrisseaux croissoient en abondance aux environs du lac Asia, qui n'est pas fort éloigné du Méandre ; de là vient

sans doute que le myrte dans Catulle, est désigné par l'épithète d'Asia :

*Floridis velut enitens
Myrtus Asia ramulis
Quos Hamadryades Deæ
Ludicrum sibi roscido
Nutriunt humore.*

Il n'est point étonnant après tout, que le Méandre en produisit de très-beaux, Virgile lui-même nous apprend que les arbrisseaux de cette espèce se plaisoient infiniment sur le rivage des fleuves :

Pallemesque hederas, & amantes litora myrtos.

Dans la ligne suivante Pausanias assure que l'Asopus nourrit dans ses eaux des joncs très-profonds : Ἀσωπὸς δὲ ὁ βοιωτὸς βαθυτάτας πέφυκεν ἐνβέβηκεν τὰς χόινους. Phralitès a lu ἐνβέβηκεν au lieu de ἐνβέβηκεν, ce qui dans le fond est fort indifférent quant au sens. Le terme βαθυτάτας est le seul qui fasse ici quelque peine ; que peut-on entendre par des joncs très-profonds ? peut-être l'Auteur avoit-il écrit παχύτερος. En effet, Théophraste reconnoît trois espèces de joncs, dont les deux dernières surpassent la première en grosseur : ἐστὶ δὲ αὐτῶν τεύχεα δύο, καὶ διὰ περ πρὸς ἀλγιστόν· ὅτι ὁξὺς καὶ ἀκαρπὸς ὃν δὲ καλοῦσιν ἄρρητα, καὶ ὁ καρπιμὸς παχύτερος δὲ ὅτος καὶ σαρκαδίστερος. A ce témoignage on pourroit ajouter ceux de Plinè , liv. 21. chap. 18. & de Dioscoride, liv. 4. chap. 52.



SUR UN PASSAGE DE M. DE THOU.

En 1739. **L**E passage en question est tiré du 138.^e livre de l'Histoire du Président de Thou : la nouvelle édition de cette Histoire faite à Londres il y a environ dix ans, réveilla le goût du public pour ce grand ouvrage, que M. de Sponde abréviateur & continuateur de Baronius, appelloit *Amplissimi Viri amplissima Historia*.

Dès que cette nouvelle édition parut, on s'empressa de la traduire en François, & alors bien des gens qui ne connoissoient que de réputation l'Histoire de M. de Thou, & qui ne sçavoient point, ou qui sçavoient trop peu de Latin pour entreprendre la lecture de l'original, parcoururent avidement la traduction qu'on leur en donnoit.

Un des amis de M. de Chambort, vint presqu'aussi-tôt lui montrer une faute qu'il avoit remarquée dans le 138.^e livre, & qui lui paroissoit devoir être imputée à M. de Thou lui-même, plutôt qu'à ses traducteurs, & voici en quoi elle consistoit.

Dans le commencement de ce 138.^e livre qui est le dernier de cette longue Histoire, l'Auteur décrit une expédition faite en Afrique par les Chevaliers de l'Ordre de Saint-Estienne; ces Chevaliers composent un Ordre militaire établi en Toscane en 1560. par le Grand-Duc Cosme I. Ce Prince attacha la Grande-Maîtrise de l'Ordre à la dignité des Grands-Ducs, & cette union fut autorisée par une bulle du Pape Pie IV. Ces Chevaliers formèrent le siège & se rendirent maîtres de la ville de Bonne en Afrique, aux mois d'Août & de Septembre 1607. M. de Thou fait une grande description de cette ville-là, qu'il dit être l'ancienne Hippone, située sur la mer Méditerranée entre Alger & Tunis, à une distance à peu-près égale de ces deux villes. M. de Thou termine la description par les mots suivans : *Urbs olim beati Augustini natalibus & episcopatu nobilis, cujus reliquias, postquam à Vandalis tandem capta est, aliquandiu possedit*, & les traducteurs ont mis : Cette ville

ville autrefois a été célèbre par la naissance & par l'épiscopat de S.^t Augustin, &c. . . . Il est vrai que S.^t Augustin a été Evêque d'Hippone sur la côte d'Afrique, & qu'il y est mort le 28. d'Août 430. pendant que les Vandales la tenoient assiégée: il est encore vrai que quand ces barbares s'en furent rendus maîtres, ils respectèrent le corps du saint Evêque. Mais tout le monde sçait que loin d'être né à Hippone, il avoit pris naissance à Tagaste de Numidie, ville fort éloignée de la mer, & que son pere nommé Patrice, étoit Décurion de Tagaste; il nous a lui-même appris ces faits dans le livre de ses Confessions; comment donc s'imaginer que M. de Thou, homme d'ailleurs si sçavant, ait confondu ou ignoré des faits si connus?

M. de Chambort proposa à son tour cette difficulté à l'Académie, avec la solution qui s'étoit d'abord présentée à lui: c'est que M. de Thou a pris dans ce passage le mot de *natalibus* dans un style figuré & en usage dans l'Eglise pour exprimer le jour de la mort des Saints. Ce jour est en effet celui de leur entrée dans une nouvelle vie qui fait l'objet de l'espérance des Chrétiens: nous avons des exemples de cette façon de parler dans l'oraison de Saint Estienne, qui est fort ancienne. Il y en a un autre exemple dans l'oraison de Saint Côme & de Saint Damien, un autre encore dans l'oraison de Sainte Thécle vierge & martyre, de même que dans l'oraison de Saint Crépin & de Saint Crépinien martyrs: dans toutes ces oraisons le mot de *natalitia* se prend pour le jour de la mort, de l'entrée dans le Ciel; & M. de Thou l'a employé de même à l'égard de Saint Augustin, pour exprimer sa mort arrivée dans la ville d'Hippone. Cela lui aura été d'autant plus permis, que les Payens même prenoient le mot de *natalis* ou de *natalitius dies* dans un style figuré, pour signifier en général un jour de fête & de réjouissance. Il y en a plusieurs exemples dans Cicéron & dans quantité d'autres Auteurs. Au reste, M. de Thou s'est étendu avec plaisir sur cette expédition faite contre les Infidèles par les Chevaliers de Saint Estienne, parce qu'une escadre de cinq vaisseaux François

Hist. Tome XIV.

D d

y eut beaucoup de part : ces cinq vaisseaux François étoient commandez par Guillaume de Guadagne Chevalier de Malthe ; tout l'armement étoit aux ordres de Silvio Piccolomini Connétable de l'Ordre de Saint Estienne, qui avoit pour Amiral Jacques Inghirami noble de la ville de Volterre. Il y auroit encore bien d'autres remarques à faire sur les noms des personnes dénommées dans cette partie de l'Histoire de M. de Thou, il paroît que les Traducteurs ont suivi à la lettre l'*Index Thuanus* fait par Pierre Bessin domestique de M.^{rs} Dupuy ; mais pour éclaircir plus exactement les faits, ils auroient dû consulter la relation que le Grand-Duc Ferdinand I. fit imprimer à Florence dans la même année 1607.



R E F U T A T I O N

D'une opinion singulière sur la naissance du Roy Louis VII.

DU Boulai dans son histoire de l'Université de Paris, Tom. II. pag. 115. & 116. ose avancer que ce n'est point en vertu du droit de primogéniture que Louis VII. fut associé au gouvernement du vivant de son pere, comme devant un jour lui succéder, & qu'il fut préféré à Robert son frere aîné, par la seule raison qu'il avoit l'esprit plus ouvert & plus cultivé que lui.

Cum enim à patre ad regni consortium assumptus est (Ludovicus VII.) in istis scholis degebat (il parle des écoles de Notre-Dame de Paris) & un peu après : Nempe ille, licet Roberto fratre junior, de consensu tamen optimatum à Rege praelatus est majori, quia Robertus ignarus erat litterarum, tardoque & hebeti nimis ingenio : Ludovicus verò jam pro ætate multum in artium rudimentis profecerat.

M. de Fonce-magne frappé de la singularité de cette opinion, dont l'Auteur ne cite aucun garant, parcourut nos anciens Historiens, pour examiner si l'ambiguïté de leurs expressions auroit pu donner lieu à la méprise de du Boulai. Il ne trouva rien qui ne la détruisît, & qui ne confirmât les notions communes sur l'ordre de la naissance des fils de Louis le Gros, tel qu'on le voit dans l'Histoire généalogique de la Maison de France, & voici en substance le compte qu'il En 1740. rendit de ses recherches.

Philippe, né en 1116. associé à son pere en 1129. & mort avant lui en 1131.

Louis VII. né en 1120. associé à son pere en 1131. mort en 1180.

Henri, qui prit la tonsure cléricale en 1134. & qui mourut Archevêque de Reims en 1175.

Hugues, mort jeune.

Robert, qui fut la souche de la branche de Dreux, n'est nommé que le cinquième, ou le quatrième selon quelques-

D d ij

uns, comme Marcel, qui compte Hugues pour le dernier :

Philippe, qui céda l'Evêché de Paris à Pierre Lombard en 1159.

Enfin, Pierre qui fut la souche de la branche de Courtenai.

Cet ordre n'est pas absolument le même dans tous les anciens monumens ; mais les différences qui s'y trouvent , ne tombent que sur les puînés de Louis ; & il n'y a pas un seul Ecrivain qui ne donne à ce Prince le second rang. Ainsi, on lit dans une *Généalogie* de nos Rois rapportée au second volume du *Spicilege* : *Ludovicus Rex* (Louis le Gros) *genuit Philippum, Ludovicum, Henricum clericum, Robertum, Petrum clericum, itemque Philippum*. Et dans un fragment intitulé *Appendix ad Balduinum de Avennis*, &c. que M. Leibnitz a fait imprimer à la fin des *Accessiones historicae*, on lit : *Post hunc* (Philippe I.) *regnavit filius suus Ludovicus* (Louis le Gros) *.... qui genuit quinque filios, quorum primogenitus, nomine Philippus, vivente patre mortuus est ; unde secundus post ipsum regnavit Ludovicus post patrem. Tertius nomine Robertus, Drocarum Comes quartus nomine Henricus, clericus factus est quintus vero nomine Petrus, pro terræ portione terram habuit de Cortenai.*

Mais pour nous en tenir précisément à ce qui regarde Louis VII. consultons les Historiens contemporains : voyons comment s'expriment Suger dans la vie de Louis le Gros, l'Auteur de la Chronique de Morigni, & Geoffroi Moine de Clervaux, dans la vie de Saint Bernard dont il avoit été Secrétaire.

1.^o Suger, après avoir raconté la mort de Philippe, arrivée comme on l'a dit, en 1131. ajoute que craignant les suites fâcheuses de la douleur de Louis le Gros, il l'exhorta de concert avec la plupart de ceux qui approchoient ce Prince de plus près, à faire couronner & sacrer son fils Louis, & à se l'associer au royaume.

Consulvimus ei, quatenus filium Ludovicum pulcherrimum puerum, regio diademate coronatum, sacri liquoris unctione Regem secum constitueret.

Quoique la primogéniture de Louis ne soit pas établie directement dans ce passage, on ne peut se dispenser de conclure de l'ordre seul des faits, que c'est le titre en vertu duquel la couronne lui est déferée. Louis hérite des droits de son frere aîné Philippe, parce qu'il a sur ses autres freres le même avantage que Philippe avoit eu sur lui.

2.^o La Chronique de Morigni est beaucoup plus précise; elle énonce formellement ce qui ne peut que s'inférer du texte de Suger. Après le détail de la mort de Philippe, on y lit : *Initur consilium, ut Rex quantocius Ludovicum filium qui post Philippum natus erat, subrogaret in Regem.* La difficulté, s'il pouvoit y en avoir, seroit levée par ces mots, *qui post Philippum natus erat.*

3.^o L'expression du Moine Geoffroi n'est pas moins claire, il rapporte que Saint Bernard ayant fait à Louis le Gros plusieurs représentations inutiles au sujet de la dureté avec laquelle il traitoit les Evêques, lui annonça sur la foi d'une vision, que son fils Philippe lui seroit enlevé, & que le cadet lui succéderoit : *Hæc, inquit, obstinatio, primogeniti tui Philippi Regis morte multabitur: vidi enim te cum minore filio tuo Ludovico ad pedes Episcoporum inclinatum, & protinus intellexi, Philippo celeriter facto de medio, pro Ludovici substitutione Ecclesiam te rogaturum; quod quidem non longo post miserabilis casus implevit.* L'opposition de *primogenitus* & de *minor* est assez sensible, elle n'a pas besoin de commentaire.

A ces trois autorités M. de Foncemagne ajoute le témoignage d'Albéric des Trois-fontaines, qui écrivoit au milieu du XII.^e siècle. Voici ses termes sous l'an 1131. *Innocentius Papa Rhemis . . . concilium habuit . . . mediante Francorum Rege, Ludovico cum filio, qui secundus erat natus; nam primus antea coronatus, forte Parisius venerat, & ut fertur, à damone porci in specie ludificatus . . . subito corruit exanimis. Unde pater (Louis le Gros) valde mœrens Rhemis adveniens, secundum natu filium suum (Louis VII.) adduxit, & à Papa inungi & benedici & coronari in Regem impetravit.* Si ce dernier passage étoit moins décisif, on citeroit pour le fortifier les deux

D d iij

214 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
premiers vers d'une épitaphe de Louis VII. qu'on lit dans
Duchefne :

*Transit in heredem pius ille prior Ludovicus
Nordine, sede, fide, nec pietate minus.*

Louis est qualifié le premier (sans doute entre ses freres)
prior, autant pour la piété, *pietate*, que par sa naissance, *nomine*.

Sur quel fondement du Boulai a-t-il donc avancé l'étrange
opinion qui donne lieu à cette remarque ? La chronique de
Nicole Gilles pourroit bien être la source où il a puisé.
Audict an 1131. dit Nicole Gilles, *vivant encore ledict Roy
Loys le Gros, Innocent Pape de Rome estant venu en France.....
célébra un concile en la cité de Rheims, & là oignit & sacra
Roy de France, Loys tiers fils dudit Loys le Gros, parce que
ledict Philippe son premier fils étoit mort Combien que ledict
Roy Loys le Gros eust un autre fils, nommé Robert, second en
géniture, aîné fils dudit Loys; toutefois parce qu'il étoit ignare
& de trop simple entendement, il fut par ledict Loys le Gros son
pere & par les François déclaré non apte ne habile à porter la
Couronne de France; & lui fut donnée la Comté de Dreux.* Du
Boulai ne devoit pas ignorer que le témoignage de Nicole
Gilles qui écrivoit du tems de Louis XII. ne sçauroit être
d'aucun poids dans ce qui concerne le regne de Louis VI.
sur-tout quand il se trouve en contradiction avec les Auteurs
contemporains.

On est moins étonné que François de l'Alouette auteur
d'une *histoire généalogique de la maison de Couci*, imprimée en
1577. soit tombé dans la même erreur. *Robert (de Dreux)*
dit-il, *combien qu'il fût plus proche de la Couronne après le
décès de Philippe, qui fut tué d'un pourceau, toutefois la Noblesse
qui lors avoit encore beaucoup de puissance aux élections & choix
des Rois, ne l'eut pour agréable, & vouloit avoir pour Roy son*
L'Alouette, frere puîné nommé Loys. L'Alouette généalogiste peu critique,
fol. 118. n'étoit occupé que du soin de faire honneur à la maison de
Couci dont il écrivoit l'histoire, & qui descendoit de Robert
de Dreux par une mere. Mais la tradition qu'il a suivie ne

sera plus désormais regardée que comme une fable : c'est ce qui résulte clairement des observations de M. de Fonce-magne. Aux passages formels qu'on vient de lire, il joint en finissant, la réflexion politique d'un Écrivain qu'on n'accusera pas d'avoir été trop favorable aux maximes de notre Monarchie: *Il y a des auteurs, dit Larrey dans la vie d'Éléonor de Guyenne *, qui disent que Robert Comte de Dreux frere du Roy (Louis VII.) étoit l'aîné, mais que la foiblesse de son esprit le fit exclure du royaume. La fausseté de ce fait paroît par la conduite que tint le Roy à l'égard des Comtes de Dreux, dont il n'auroit pas souffert le mariage s'il avoit appréhendé que sa postérité pût un jour réclamer des droits sur le royaume.*

* P. 12. Larrey cite en marge Belleforest. il auroit dû citer Nicole Gilles, dont Belleforest ne fut que l'éditeur & le continuateur.

REMARQUE CRITIQUE

Sur une nouvelle explication des mots AUSTRIA & NEUSTRIA.

ON pense communément que les deux mots *Austria* & *Neustria*, qui se rencontrent si souvent dans les Ecrits de nos premiers Historiens, sont dérivez d'*Est* & d'*Oest*, & que les deux royaumes d'*Austrasie* & de *Neustrie* furent ainsi nommez à cause de leur position respective. M. l'Abbé le Boeuf, dans la Dissertation qui a remporté cette année 1740. le prix de l'Académie de Soissons, prétend que ces deux termes ne sont point corrélatifs, & qu'il faut en chercher l'étymologie dans la Langue Germanique ou Teutonique. Le premier, dit-il, peut venir de l'Allemand *Vester, Castrum*, ou bien du Teuton *Austr, dignissimus*; de sorte, ajoute-t-il, que le mot *Austria* auroit été employé pour désigner le royaume occupé par la branche aînée des descendans de Clovis. Le second, *Neustria*, qu'il regarde comme une altération du *Nemetricum* ou *Neptricum* qu'on lit dans Frédegair, se tire de même, selon lui, de deux racines Teutoniques, *Nempt* & *Rich* ou *Reich*, & signifie *præcipuum regnum, præcipua sedes regni, le principal royaume des Francs, le principal siège de leur habitation*, & c.

En 1740.

nom aura été donné par distinction au pays où Clovis avoit fixé sa résidence.

M. de Foncey auteur de la Remarque critique dont nous allons rendre compte, observe d'abord que si l'on s'en tient à cette nouvelle explication du mot *Neustria*, il faut nécessairement rejeter celle qui fait venir *Austria* d'*Austr*, *dignissimus*, parce qu'en les admettant ensemble, les deux dénominations qu'on doit supposer avoir été introduites pour marquer la différence des deux royaumes, n'auroient pu servir réellement à les distinguer. L'Austrasie auroit été ainsi appelée, comme étant la plus noble portion de la Monarchie, *regnum dignissimum*, & la Neustrie auroit eu ce nom, comme en étant la portion principale, *præcipuum regnum*; c'est dire que pour les distinguer, on leur donna des noms qui signifioient à peu-près la même chose. On ne sent pas assez l'opposition de *dignissimus* & de *præcipuus*, pour croire qu'elle ait pu être employée à marquer la distinction des deux royaumes.

M. l'Abbé le Boeuf fonde le sens qu'il donne au mot Teutonique *Nempt* ou *Nept*, sur un passage d'Eginhart, où cet Auteur écrivant à l'Empereur Lothaire, lui dit: *Admonendum censui Neptitatem vestram*. *Neptitas*, selon lui, est l'équivalent de *principalitas*, & il faut entendre le texte comme si Eginhart eût dit: *Admonendum censui Principalitatem vestram*, *Præcipuitatem vestram*, car il est impossible, ajoute-t-il, de lui donner un autre sens.

Il est vrai que le mot *Neptitas* n'est expliqué dans aucun glossaire. M. du Cange & ses sçavans Continuateurs, en le plaçant à son rang alphabétique, sans l'interpréter, se contentent de nous renvoyer à la lettre d'Eginhart, comme au seul monument où ils l'ayent vû. Or ce n'est guères que par la comparaison de plusieurs textes, dans lesquels le même terme barbare se trouve employé, qu'on peut parvenir à en déterminer la signification. Il doit donc être permis en pareil cas de conjecturer, & M. l'Abbé le Boeuf, à cet égard, n'a fait qu'user du droit commun qui est accordé à tous les Critiques. Mais comme plusieurs Sçavans ont déjà proposé diverses solutions

solutions de la difficulté dont il s'agit, il ne devoit peut-être pas retreindre le texte d'Eginhart à ne pouvoir absolument recevoir d'autre interprétation que la sienne.

1.^o *Neptitas* peut s'entendre du degré de *neveu* par rapport à celui d'*oncle*, ainsi que *paternitas* s'entend souvent de la qualité de *pere*, & c'est ainsi que le Pere Mabillon a expliqué le passage en question, qu'il ne craint pas même d'alléguer comme une preuve de ce qui est écrit dans la Chronique de Laurisheim, qu'Eginhart avoit épousé une des filles de Charlemagne; en effet, suivant cette opinion, Lothaire eût été neveu d'Eginhart. Il faut avouer que l'histoire du mariage de la Princesse Emma, & du stratagème qu'elle imagina pour empêcher que la neige qui étoit tombée pendant la nuit, ne trahît le mystère de ses amours, est rejetée de plusieurs Critiques, comme purement romanesque; mais au défaut de ce dénouement, qui pêche dans le principe, le P. Papebroch, fondé sur la même interprétation de *Neptitas*, nous en fournit un autre. Il dit au 2. de Juin, qu'Eginhart, sans avoir été gendre de Charlemagne, put néanmoins être oncle de Lothaire, en supposant que la femme, nommée véritablement *Emma*, ainsi que la Princesse, étoit fille d'Enguerrand Comte du Hainault, qui en avoit une de ce nom. Emma auroit été, en ce cas, sœur de l'Impératrice Ermengarde mere de Lothaire, & celui-ci se trouveroit par sa mere neveu d'Eginhart.

*Annal. Ord.
Bened. l. 28.
n.º 47.*

*Vide Boll. 2.
Junii, ad Transl.
Marcellini &
Patri.*

2.^o M. Leibnitz a pensé que le texte d'Eginhart étoit corrompu en cet endroit, comme il l'est en plusieurs autres, & qu'il falloit lire, non avec les Imprimés, *Neptitatem*, mais *pietatem*.

3.^o M. Fabricius adoptant le fond de cette correction, voudroit que l'on suppléât encore les deux mots *à me*, dont les derniers traits ont pu faire le commencement du mot suivant *Neptitatem*; de sorte que le passage entier seroit, *admonendum censui à me pietatem vestram*: & ce qui donne un grand poids à cette conjecture, c'est qu'en rétablissant *pietatem* dans le passage, elle le rapproche du style d'Eginhart, à qui le terme de formule *pietas* est extrêmement familier dans ses

Hist. Tome XIV.

Ee

lettres aux Empereurs Louis le Débonnaire & Lothaire :
*Supplico pietati vestra deprecor pietatem vestram oro ut
 pietas vestra, &c.*

Enfin, Sminckius qui nous a donné une bonne édition de la vie de Charlemagne, penche à croire que *Neptitas* dans la bouche d'Eginhart parlant à Lothaire, n'est autre chose qu'une expression tendre des sentimens qui l'attachoient à ce Prince, dont il étoit le principal conseil & comme le Gouverneur : *Blandam tenerimi affectus testificationem quam Eginhartus Lotharii moribus præfectus exprimere voluerit.*

Telles sont les diverses conjectures qui ont été proposées par les Sçavans, pour expliquer un mot qui ne se rencontre que dans le seul passage d'Eginhart ; il paroît qu'elles ont échappé aux Continuateurs du Glossaire, qui n'auroient pas négligé d'en faire usage. M. de Fonce-magne laisse à décider si celle de M. l'Abbé le Bœuf est préférable, & si elle mérite de servir elle-même de fondement à son autre conjecture sur la vraie signification de *Nepticum* ou *Neustria*.

On a remarqué plus haut qu'un grand nombre de Critiques mettoit au rang des fables le prétendu mariage d'Eginhart avec une des filles de Charlemagne ; cependant le sçavant
Tom. 4. pag. 550. Auteur de l'Histoire littéraire de la France paroît vouloir ressusciter cette opinion, lorsqu'il dit qu'il est difficile de se refuser aux preuves qui l'établissent. M. de Fonce-magne lui objecte que celles qui la combattent, ne sont pas moins fortes ; on les trouve presque toutes rassemblées dans la préface de Sminckius, qu'il a déjà eu occasion de citer, & il en ajoute une sur laquelle Sminckius n'insiste pas, & qui semble mériter d'autant plus d'attention, qu'elle est fondée sur le texte même
Eginhart. c. 19. d'Eginhart. Cet Historien dit expressément que Charlemagne ne maria de son vivant aucune de ses filles : *Mirum dictu, quod nullam earum cuiquam, aut suorum, aut exterorum, nuptum dare voluit, sed omnes secum usque ad obitum suum in domo sua retinuit, dicens se earum contubernio carere non posse.* Comment pourroit-on concilier ce passage avec l'histoire du mariage de la Princesse Emma ?

NOTICE DES POÉSIES DE FROISSART.

LES Historiens ont un avantage sur tous les autres Écrivains; comme leurs ouvrages tirent de la vérité seule leur principal mérite, ils ne sont point exposés aux révolutions que le goût arbitraire des nations & des siècles fait éprouver aux productions d'un autre genre, & par cette raison ils passent plus sûrement à la postérité. 1738.

Froissart dont le nom est extrêmement célèbre par l'Histoire qu'il nous a laissée, seroit à peine connu par les Poésies dont il est auteur, si Pasquier ne nous avoit conservé le titre d'un exemplaire qu'il en avoit vû dans la Bibliothèque du Roy à Fontainebleau; cependant il n'a peut-être pas occupé une place moins honorable parmi les Poètes de son siècle, que parmi les Historiens, & c'est un point que M. de la Curne a encore voulu examiner, pour finir les recherches qu'il avoit entrepris de faire à son sujet. Mais pour se renfermer dans de justes bornes, il n'a pas prétendu rappeler en détail toutes ces Poésies, qui forment environ trente mille vers.

Entre les Poésies de Froissart, qui sont d'une étendue considérable, & qu'on trouve désignées par le nom de *Traitez*, M. de la Curne a choisi le *Paradis d'Amour* & l'*Horloge amoureuse*; parmi d'autres appellées *Ditiez*, il a pris celui de la *Marguerite*, & dans les pièces détachées, comme Rondeaux, Ballades, Pastourelles, Lais, Virelais & Chants royaux, il s'est particulièrement attaché à faire connoître les Pastourelles & les Rondeaux.

Le Poète tourmenté par l'amour le plus violent, s'étant endormi, eut un songe qui fait le sujet de cette Pièce. Il se trouva assis dans un bois délicieux, au bord d'un ruisseau jonché de fleurs & environné d'oiseaux, parmi lesquels les rossignols formoient les plus doux concerts. Se rappelant en ce moment tout le tems de sa jeunesse & les diverses fortunes qu'il avoit eues en aimant, il fit une *complainte* très-véhémente contre l'Amour & contre les maux qu'il lui avoit fait souffrir.

E e ij

Paradis
d'Amour.

Plongé dans une douleur que le chant des oiseaux ne pouvoit adoucir, il entendit un bruit confus de quelques voix, qui l'obligea de se sauver derrière un buisson; c'étoient deux dames aussi brillantes par leurs parures que charmantes par leur beauté, qui l'ayant atteint, vouloient le battre pour venger l'Amour leur maître qu'il venoit d'offenser. Leurs noms étoient *Plaisance* & *Espérance*. S'étant un peu apaisées, elles lui dirent qu'il ne devoit imputer ses malheurs qu'à lui-même, qu'il avoit manqué à la soumission & à la persévérance qui lui furent tant recommandées lorsqu'il s'engagea sous le drapeau de l'Amour, & par le moyen desquelles on obtient de sa dame, en une heure, plus de biens qu'on ne peut souhaiter ni même imaginer. Plaisance, après ces utiles avis, satisfait la curiosité qu'il avoit de sçavoir quelles étoient ses fonctions auprès de l'Amour: La principale, dit-elle, consiste à entretenir son culte par les charmes réciproques qu'elle fait trouver entre deux personnes qui s'aiment, d'où vient qu'il n'y a *ne les Amans ne lède Amie*. Alors il la conjure par tout le crédit qu'elle doit avoir dans la Cour d'Amour, de faire en sorte que la dame dont il lui avoit fait hommage, fût moins inexorable. Espérance entre les mains de qui Plaisance le remet, lui demande s'il n'est point tombé dans la jalousie, qu'elle nomme *la peste des amans*, & lui promet de le guérir de ce mal, pourvu qu'il ne la perde jamais de vûe. Enfin les deux dames le conduisent par la main dans le parc où l'Amour faisoit sa demeure, & en chemin lui demandent quelques Ballades ou Virelais de sa composition, qu'elles chantent avec lui. Ils rencontrèrent près d'une colline *Doux-penser gentil Damoiseau*, tenant deux lévriers en laisse, qui leur indiqua l'endroit où ils trouveroient le Dieu qu'ils cherchoient. Plusieurs chasseurs, comme *Beau-sembant*, *Beau-regard*, *Franc-vouloir*, *Desir*, *Souvenir*, *Bien-besognant* & autres, répandus de distance en distance avec des lévriers poursuivant la chasse d'Amour, donnèrent lieu au nouveau pèlerin de s'informer si ce Dieu avoit beaucoup de pareils chasseurs; il apprit qu'il en avoit trente fois davantage, tant Comtes que Ducs, Rois & autres.

Il demanda plus loin qui étoit une grande compagnie de belles dames & damoiselles, & de beaux *Damoiseaux* vêtus de verd, qu'il voyoit en disposition de danser. Plaisance lui nomme plusieurs Héros & Héroïnes de Roman, tous sujets de la Divinité, qui dansent auprès du paradis où elle fait son séjour. Enfin étant parvenus à son pavillon tendu sous des arbres, le Poëte qui lui fut présenté, lui récita un Lai dont il fut tellement satisfait, que lui promettant son assistance, il recommanda aux dames qui l'avoient amené, d'avoir bien soin de lui, & de le faire promener dans ses jardins. Comme ils alloient chantant & cueillant des fleurettes, ils trouvèrent dans un beau pré entouré de rosiers, *Bel-accueil* qui faisoit un chapeau de fleurs que lui cueilloient deux *Pucelettes*. L'amant court aussi-tôt se jeter aux pieds de sa dame, lui parle de sa passion avec des transports mêlez de tremblement ; & lui rendant compte de la prière qu'il venoit de faire à l'Amour, la supplie d'adoucir un peu ses rigueurs, si elle veut qu'il vive. Elle lui demande avec un doux sourire ce qu'il desiroit d'elle ; & comme elle lui avoit recommandé de ne point sortir des bornes d'une discrétion honnête, il la conjure qu'étant seul avec elle, il puisse entendre quelque douce parole sortir de sa bouche, & qu'elle daigne le retenir pour son serviteur. Ayant obtenu cette grace il s'en va avec elle, & chante une Ballade à laquelle Plaisance applaudit aussi-bien que sa dame, qui pour récompense lui donne à baiser un chapeau de fleurs de marguerites qu'elle venoit de faire, & qu'elle baise aussi elle-même en le lui mettant sur la tête. Il touchoit au but où tendoient ses vœux, elle lui propose de passer d'un autre côté pour aller ensemble se divertir ; la joie qu'il ressentit dans cet instant, car il lui sembloit que Plaisance même le touchoit, le faisant tout-à-coup tressaillir, il s'éveilla, & à son réveil il rendit grace aux Dieux qui lui avoient envoyé un songe si plein de charmes, qu'il en avoit été transporté dans le Paradis d'Amour.

Si la pièce qui suit sous le titre d'*Horloge amoureuse*, n'est pas aussi remplie de fictions, elle n'en est pas moins curieuse.

E e iij,

par les lumières qu'elle nous fournit pour l'histoire des Arts.

L'Horloge
amoureuse.

Tandis que tout concourt à leur perfection, & qu'une Compagnie sçavante, sous les yeux de divers Ministres éclairer, ajoute à la pratique des plus habiles artistes le fruit des plus profondes spéculations, il conviendrait qu'animez du même zèle, ceux qui se livrent aux recherches historiques, tournassent aussi quelquefois leurs vûes de ce côté-là, & que pour l'utilité de ces mêmes arts, ils s'étudiaient à montrer par quels moyens & par quels degrés ils se sont élevez au point où nous les voyons aujourd'hui; & que pour la gloire de ceux qui les cultivent, ils nous fissent sçavoir combien les Modernes ont laissé loin derrière eux ceux qui les avoient précédé. Des monumens tels que celui de l'Horloge amoureuse de Froissart, entrent très-bien dans un pareil dessein; non seulement elle renferme une comparaison suivie & bien circonstanciée des pièces qui composoient une horloge & de tous ses mouvemens, avec les situations d'un cœur amoureux & les divers mouvemens dont il est agité. Mais parmi plusieurs particularités que cette comparaison nous apprend de l'ancien état de l'Horlogerie, nous voyons 1.^o Que le rouage du mouvement & celui de la sonnerie n'avoient l'un & l'autre que deux roues, au lieu de quatre qu'ils ont à présent. Ces deux roues leur suffisoient, mais les horloges n'alloient que pendant six ou huit heures, & il falloit les monter trois ou quatre fois par jour.

2.^o Que le cadran marquoit vingt-quatre heures, commençant depuis une jusqu'à douze, & répétant une seconde fois les mêmes nombres.

3.^o Que le cadran étoit mobile, & marquoit l'heure par sa direction à un point fixe qui tenoit lieu d'indice ou d'aiguille.

4.^o Qu'au lieu du pendule & du balancier, qui n'étoient point encore inventez, les horloges avoient une pièce nommée *Foliot*, qui portoit deux petits poids appelez *Régules*, dont l'usage étoit de faire avancer ou retarder l'horloge, à mesure qu'on les approchoit ou qu'on les éloignoit du centre du *Foliot*.

Outre les différences dans la construction des horloges, on remarque dans la même pièce plusieurs termes d'Horlogerie qui étoient alors usitez & qui ne le sont plus aujourd'hui.

La fleur connue sous le nom de Marguerite, qui tourne Le Dit de la Marguerite. sans cesse vers le soleil, est célébrée dans la pièce qui a pour titre *le Dit de la Marguerite*. Elle se forma, suivant le Poëte, des pleurs que la jeune *Hérés* répandit sur la sépulture de Céphéus son amant. Mercure que le hazard conduisit vers le lieu de cette métamorphose comme il menoit paître ses troupeaux, surpris de voir une fleur blanche & vermeille au mois de Janvier où toutes les autres sont sans vie, enchanté de son éclat, en fit une couronne qu'il envoya à la belle *Hérés* par *Lires* son messager. Un si rare présent produisit une métamorphose plus heureuse que la première; la Nymphé jusqu'à cruelle, devint sensible. Le Dieu rempli d'amour & de reconnaissance pour une fleur à qui il devoit le bonheur de sa vie, voulut toujours depuis que sa tête en fût parée. Cette fiction est écrite avec beaucoup de délicatesse & d'agrément; la pureté avec laquelle l'Auteur proteste d'aimer éternellement la fleur qui en fait le sujet, est exprimée d'une manière trop tendre pour ne point cacher des amours plus réelles, peut-être pour une dame du même nom.

La plus grande partie des Pastourelles de Froissart roule Pastourelles. sur des prix proposez en divers lieux de la Picardie & de la Flandre, à la plus belle bergère d'un canton, ou au berger qui chantoit le mieux ses amours. M. de la Curne supprime à dessein beaucoup de détails qu'on y remarque, concernant les habillemens de ce siècle-là, les instrumens de Musique champêtre, & divers usages de cette espece. Il ne s'arrête pas non plus à d'autres Pastourelles plus importantes en apparence, par le rapport qu'elles ont à des événemens historiques, tels qu'une fabrication de monnoye, l'arrivée du Roy Jean en Angleterre, le retour du Duc de Brabant dans ses États après sa prison, la victoire remportée à Cassel par Charles VI. le mariage du Duc de Berry, & la première entrée de la Reine Isabelle sa femme dans Paris, &c.

224 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

Froissart n'a réussi dans aucun genre de Poésie aussi bien que dans les Pastourelles. Cette gaieté naïve & légère qui presque toujours fait le caractère de son esprit, a passé toute entière dans le cœur de ses bergers & de ses bergères; les sujets dont ils parlent, la manière dont ils les traitent, & leur langage, sont toujours conformes à leur esprit & à leurs sentimens : une joie vive anime leurs jeux, leurs ris, & leurs danses; & pour rendre la chose sensible, M. de la Curne rapporte ainsi une partie de la quatrième Pastourelle.

Un riche berger qui balançoit entre la crainte de perdre ou l'amour de sa bergère qui le menaçoit de le quitter s'il ne l'épousoit, ou les grandes richesses que lui promettoient ses parens pour l'en détourner, fait confidence de son embarras à un berger de ses amis, dont les conseils se terminent toujours par le même refrain :

*Si tu peux avoir ta bergère,
Oserois-tu demander mieux !*

Dans ce moment elle s'offre à leur vûe, ils vont à elle, & le berger consulté dit encore :

*S'elle veut estre t'amiette,
Oserois-tu demander mieux !*

La bergère avoit deux chapeaux de fleurs, elle en donne un à son ami, qui fut transporté de joie; chacun la prend par la main :

* danser.

Et puis prirent à caroler,
Et la bergerette à chanter
Une chanson moult nouvelette;
Et disoit en chansonnette,
Di moi, Ansel, si t'ayt Diex,
Si je voeil estre t'amiette,
Oserois-tu demander mieux !*

Rondeaux. Les Rondeaux, dont la forme est par-tout la même, représentent la plupart les sentimens naîfs d'un amant quelquefois bien,

bien, quelquefois maltraité, tantôt gai & content, tantôt triste & désespéré. L'expression vive ou tendre est toujours simple, & rend parfaitement la passion dont son ame est agitée; en voici deux exemples.

Premier Rondeau :

Amours, Amours, que voulés de moi faire!

En vous ne puis veoir riens de seur :

Je ne cognois ne vous ne votre affaire,

Amours, Amours, &c.

Lequel vaut mieux parler, prier ou taire!

Dites-le moi, vous qui avez bon eur,

Amours, Amours, &c.

Second Rondeau :

De quoi que soit, se doit renouveler

Uns jolis coers, le premier jour de may,

Voire s'il aime, ou s'il pense à aimer,

De quoi que soit, &c.

*Pour ce vous veux, Madame, émayoler *,*

En lieu de may, d'un loyal coer que j'ay,

De quoi que soit, &c.

* donner
le mai.

On peut dire en général au sujet des Poësies de Froissart, que l'invention pour les sujets lui manquoit autant que l'imagination pour les ornemens; du reste le style qu'il employe, moins abondant que diffus, offre souvent la répétition ennuyeuse des mêmes tours & des mêmes phrases pour rendre des idées assez communes: cependant la simplicité & la liberté de la versification ne sont pas toujours dépourvues de graces, on y rencontre de tems en tems quelques images & plusieurs vers de suite dont l'expression est assez heureuse.

Tel étoit alors l'état de notre Poësie françoise, & le sort de la Peinture étoit à peu-près le même. Ces deux arts que

Hist. Tome XIV.

F f

Jugement
des Poësies
de Froissart.

l'on a toujours comparez ensemble, paroissent avoir eu une marche presque uniforme dans leurs progrès.

Les Peintres au sortir de la plus grossière barbarie, saisissant d'abord en détail tous les petits objets que la nature leur présentait, s'attachèrent aux insectes, aux fleurs, aux oiseaux, les parèrent des couleurs les plus vives, les dessinèrent avec une exactitude que nous admirons encore dans les vignettes & dans les miniatures des Manuscrits; lorsqu'ils vinrent à représenter des figures humaines, ils s'étudièrent bien plus à terminer les contours & à exprimer jusqu'aux cheveux les plus fins, qu'à donner de l'ame aux visages & du mouvement aux corps; & ces figures dont la nature la plus commune fournissoit toujours les modèles, étoient jetées ensemble au hasard, sans choix, sans ordonnance, sans aucun goût de composition.

Les Poètes aussi stériles que les Peintres, bernoient toute leur industrie à sçavoir amener des descriptions proportionnées à leurs talens, & ils ne les quittoient qu'après les avoir épuisées; ils ne sçavent guères parler que d'un beau printems, de la verdure des campagnes, de l'émail des prairies, du ramage de mille especes d'oiseaux, de la clarté & de la vivacité d'une belle fontaine, ou d'un ruisseau qui murmure: quelquefois cependant ils rendent avec naïveté les amusemens enfantins des amans, leurs ris, leurs jeux, les palpitations ou la joie d'un cœur amoureux; ils n'imaginent rien au delà, incapables d'ailleurs de donner de la suite & de la liaison à leurs idées.

Guillaume de Lorris qui commença le Roman de la Rose, feignit que s'étant endormi dans un verger, il avoit vû en songe les personnages allégoriques de tous les vices & de toutes les vertus; qu'en se promenant dans divers bosquets il avoit entendu leurs conversations, & en avoit eu lui-même avec eux. On ne sçait pas s'il fut le premier auteur de cette fiction; quoi qu'il en soit, tous les Poètes pendant plus de deux siècles, enchantez d'une si rare invention, ne crurent pouvoir mieux faire que de la copier, & s'ils l'enrichissoient de quelque nouvelle circonstance, c'étoit le dernier effort de leur esprit.

Ce n'a donc été que long-tems après que les Poètes & les Peintres, qui avoient insensiblement perfectionné divers morceaux, chacun séparément, apprirent à faire un choix heureux des objets les plus beaux & les plus nobles que la nature leur présentoit, à les mettre ensemble avec quelque règle de convenance, & qu'enfin devenus plus forts, ils envisagèrent d'un seul coup d'œil toute l'étendue de leur sujet, pour en former un plan général ; ce fut alors qu'en rapportant les différentes parties au même point, ils scurent réduire le tout à cette unité sans laquelle tous les ouvrages du génie & de l'art demeureront toujours fort au dessous de la perfection.

OBSERVATIONS

*Sur quelques endroits des Annales typographiques
de M. Maittaire.*

L'OUVRAGE le plus considérable que nous ayons sur 1738.
l'origine & les progrès de l'imprimerie, c'est celui que M. Maittaire a publié sous le titre d'*Annales typographiques*. Après avoir recueilli tout ce qu'en avoient dit avant lui les Auteurs qui ont traité le même sujet, soit expressément, soit par occasion, il y a joint ce qu'aucun d'eux n'avoit osé entreprendre, des Tables chronologiques, où disposant par ordre de dates toutes les impressions faites pendant les deux premiers siècles qui ont suivi l'invention de cet Art, il s'est proposé de faire connoître tout à la fois, les villes où il a commencé à être mis en œuvre, celles qui l'ont successivement adopté, & les Imprimeurs qui l'ont cultivé avec plus ou moins de succès. Mais ce qui intéresse bien plus les gens de Lettres, c'est d'y trouver par une suite nécessaire, la première édition de chaque ouvrage, le nombre de celles qui lui ont succédé, & les différentes formes sous lesquelles elles ont paru.

Si M. Maittaire avoit pu remplir d'abord ce projet dans
Ff ij

toute son étendue, l'ouvrage ne seroit pas moins utile que curieux; mais puisque le plan en est bon, il ne s'agit que d'en rendre l'exécution plus parfaite. Déjà les Libraires, les faiseurs de catalogues, ceux de Hollande sur-tout, y contribuent sans le vouloir & sans y penser; car dès qu'ils trouvent un livre dont le titre ou l'édition ne sont pas rapportez dans ces Annales typographiques, ils ne manquent pas d'y joindre, comme une note de rareté qui en doit augmenter considérablement le prix, *que ce livre n'a pas été connu de M. Maillaire.*

Les Sçavans ne négligent pas non plus les occasions qui se présentent, de remarquer les éditions qu'il a omises ou mal indiquées; mais tous ne le font pas avec les mêmes égards. M. Burman, par exemple, l'a cruellement traité dans la préface sur les Argonautiques de Valerius Flaccus, & cela pour la plus légère de toutes les méprises. M. de Fonce-magne au contraire en a usé avec beaucoup de politesse & de ménagement, lorsqu'il a attaqué son opinion sur l'époque de l'établissement de l'Imprimerie en France, à l'occasion d'un petit Roman Latin, qui par une date qui a plus de rapport à la composition de l'ouvrage qu'à son édition, a fait croire à M. Maillaire qu'il avoit été réellement imprimé à Tours en 1467*.

C'est dans le même esprit que M. de Boze a communiqué à la Compagnie les observations suivantes.

*Dans son Traité
des Bibliothéq.*

*Dans un livre
intitulé de vera
Typographia
origina.*

M. Maillaire rapporte d'après quelques Auteurs Allemands, dont l'opinion a été suivie par un Carme nommé le P. Jacob, & vivement soutenue par un Médecin de la Faculté de Paris, nommé Mentel, que Jean Mentel ou Mentelin de Strasbourg, y ayant trouvé le secret de l'Imprimerie, & en ayant fait d'heureux essais, fut épié & trahi par un de ses domestiques nommé Jean Gensfleisch de Mayence, qui s'y retira avec un de ses compatriotes nommé Jean Guttemberg riche Orfèvre, pour y profiter en commun de la découverte du secret de son maître; que ce Jean Gensfleisch fut bien tôt puni de

* On trouvera cet article dans la partie historique du septième Tome des Mémoires de l'Académie, page 310.

Ton infidélité par la perte de la vûe, & que Jean Guttemberg s'étant associé à Mayence avec Jean Fust & Pierre Schoeffer, fit de si grandes avances dans cette société, dont il portoit presque tout le poids, qu'il fut obligé d'y renoncer & de revenir à Strasbourg, où il ne mena plus qu'une vie obscure.

Ce récit avoit toujours été d'autant plus suspect à M. de Boze, qu'il ne connoissoit d'ailleurs aucun livre qui portât le nom de Gensfleisch ou de Guttemberg, & aucun d'imprimé sous celui de Jean Mentel, avant 1473. Il écrivit à M. Schepflin, pour sçavoir s'il ne trouveroit rien concernant l'un de ces trois personnages dans les registres de l'Université, ou autres archives publiques de Strasbourg, & M. Schepflin trouva d'abord dans d'anciens registres de la Collégiale de Saint Thomas, deux actes qui prouvent que Jean Gensfleisch & Jean Guttemberg n'étoient qu'un seul & même homme désigné par ces différentes dénominations. Voici les termes du premier de ces actes, compris dans le volume marqué B. fol.^o 293. *Strenuus vir Lutholdus de Ramslein, miles, & Johannes dictus Gentefleisch, aliàs nuncupatus Gutemberg de Maguncia, Argentine commorantes.* Ce premier acte est un contrat de vente en date du 25. Mars 1441. *VIII.^o Kalend. April. M. CCCCXLI.* Le second, qui est dans le même volume au fol.^o 302. commence par ces mots : *Johannes dictus Gentefleische, aliàs Gutemberg de Maguncia,* & sa date est du 17. Novembre 1442. *XV.^o Kal. Decemb. an. M. CCCCXLI.* Il résulte de ces deux actes, que Jean Gensfleisch & Jean Guttemberg de Mayence n'étoient au fond qu'un seul & même homme; que la prétendue punition de l'infidélité de Jean Gensfleisch, est une aventure imaginée à plaisir; qu'il ne peut avoir perdu la vûe quand Guttemberg l'a toujours eu bonne, & que le secret dérobé à Mentel a d'autant plus l'air de fable, que les Hollandois en débitent une toute semblable de Laurent Coster de Harleim, à qui ils disent de même, qu'un domestique qu'ils soupçonnent être Jean Fust, emporta la nuit de Noel 1442. pendant qu'il étoit à l'office, tous les caractères & ustensiles d'Imprimerie; & ce qui prouve encore plus la supposition

à l'égard de Mentel, c'est, comme on l'a déjà remarqué, qu'aucun livre imprimé ne porte son nom avant 1473. & que l'on trouve celui de Jean Fust & de Pierre Schoeffer dans des impressions faites plus de quinze ans auparavant ; qu'ils s'y glorifient publiquement, & sans doute à juste titre, d'être les inventeurs de cet Art, puisqu'ils n'ont eu dans le tems aucun contradicteur, ni Laurent Coster, ni Jean Mentel lui-même, & que cette variété dans les circonstances & les opinions, n'a commencé à avoir cours que plus d'un siècle après.

Il y a sur la Bible de Mayence une autre fable qui ne paroît pas mieux fondée. Cette Bible fut achevée d'imprimer par Jean Fust & Pierre Schoeffer, au mois d'Août 1462. *In vigiliâ Assumptionis gloriosæ Virginis Mariæ* ; & l'on prétend que Jean Fust en apporta aussi-tôt à Paris un assez grand nombre d'exemplaires, dont il vendit les premiers fort cher, les autres moins, & les derniers pour une somme très-mo-dique, cela peut être ; que les premiers acquereurs se plain-girent amèrement de la différence des prix, cela est encore naturel ; mais, ce que M. de Boze ne croit point, c'est que Jean Fust ait vendu ces exemplaires sur le pied de manuscrits, que ceux qui les avoient achetez, venant à les comparer les uns avec les autres, surpris de les trouver tous si semblables, pour le caractère, la disposition des lignes, l'orthographe ou l'abréviation des mots, qu'il n'y avoit pas un point, une virgule, qui ne fût par-tout à la même place, conclurent unanimement que c'étoit une opération magique, employée à dessein de falsifier les Saintes Ecritures ; que Fust effrayé prit la fuite, & que le Parlement ayant approfondi l'affaire, le déchargea enfin de l'accusation. M. Maittaire ne le croit pas non plus, mais il se contente d'opposer à cette fable, que quoique l'art de l'Imprimerie ne fût encore exercé qu'à Mayence, cette invention avoit fait un si grand bruit, pres-qu'au moment de sa naissance, qu'il n'étoit pas possible qu'elle fût inconnue à Paris lorsqu'on y apporta les Bibles en ques-tion ; or, c'est précisément ce que nient les Auteurs de la

faible, qu'il auroit bien plus sûrement détruite, en observant seulement qu'on lit à la fin de ces mêmes Bibles, qu'elles ne sont point écrites à la main, mais qu'elles sont une production du nouvel art de l'Imprimerie : *Artificioſâ adinventionem imprimendi ſeu caracterizandi, abſque calami exaratione, &c.* qu'on trouve la même choſe à la fin du *Codex Pſalmorum* imprimé dès 1457. du *Rationale Divinorum Officiorum*, imprimé en 1459. & que cet Art eſt encore plus particulièrement décrit à la fin du Vocabulaire appelé *Catholicon*, dont l'impreſſion avoit précédé de deux ans celle de la Bible; Fuſt & Schoeffer ſ'y expriment ainſi : *Liber egregius, Catholicon, non calami, ſtyli aut pennæ ſuffragio, ſed mirâ patronarum formarumque concordia, proportionem ac modulo impreſſus atque conſectus eſt.* Ils n'avoient donc jamais eu intention de faire paſſer ces ſortes d'ouvrages pour des manuscrits, & il n'étoit pas poſſible de ſ'y méprendre. M. de Boze ajoûte que quand M. Gilbert fut devenu Greffier en chef du Parlement, il le pria d'y faire chercher dans les regiſtres de ce tems-là, le prétendu arrêt concernant Jean Fuſt & ſes Bibles, qu'il le fit chercher, & le chercha lui-même à diverſes reprises, ſans en trouver le moindre veſtige.

De ces articles généraux M. de Boze paſſe à un article particulier qui demande quelque diſcuſſion.

C'eſt une opinion communément reçue, & confirmée d'ailleurs par tout ce qui nous reſte d'anciennes impreſſions, que l'art d'imprimer, trouvé en Allemagne, & exercé d'abord à Mayence, ſe répandit huit ou dix ans après dans les principales villes de l'Europe, à commencer par l'Italie, où Rome & Veniſe furent les premières qui l'adoptèrent. Il fut porté à Rome par deux Allemands, nommez l'un Conrard Sweynheym, & l'autre Arnold Pannarts, & leurs premières éditions ſont datées de 1467. Il fut porté à Veniſe par un autre Allemand, nommé Jean de Spire, de qui les premières éditions ſont datées de 1468. On ſçait que ce furent auſſi trois Allemands, Ulric Géring, Martin Crantz & Michel Friburgue (Friburger) qui, attirés à Paris par les ſollicitations de

Guillaume Fichet & de Jean de la Pierre Docteurs de Sorbonne, y firent rouler les premières presses, & commencèrent à donner quelques éditions en 1469. & 1470.

Cependant M. Maittaire ayant trouvé dans la Bibliothèque de M. le Comte de Pembrock, un livre Italien imprimé par Nicolas Jenson, François d'origine, & célèbre Imprimeur de Venise, avec la date de 1461. en chiffre Romain, il a mieux aimé faire remonter à cette année-là l'époque de l'établissement de l'Imprimerie à Venise, que de supposer une faute d'impression dans la date de ce livre, que M. de Boze est persuadé n'avoir paru qu'en 1471. non toutefois que M. Maittaire se soit dissimulé cette difficulté, il s'en est fait l'objection à lui-même, mais il se l'est faite en ami, pour y répondre plus commodément; c'est ce que M. de Boze s'est proposé de discuter, après avoir donné une notice de ce livre qui est infiniment rare.

Sa forme approche plus de l'in-8.^o que de l'in-4.^o Il dit, *s'approche plus*, parce que dans ces premiers tems-là, on ne s'assujettissoit point encore à cette distribution particulière de formes que l'usage a introduite pour la commodité des Imprimeurs, & l'emploi utile des différentes sortes de papiers. Cet in-8.^o est de deux cens trente-trois pages. Elles n'ont ni chiffres, ni signatures, ni réclames; à cela près, le caractère en est très-beau, c'est celui que nous appelons aujourd'hui du Saint-Augustin romain gros-œil, & il n'est guères inférieur à celui qu'ont employé les Vascosans & les Etiennes. Voici ce qu'il y a à la tête du livre, en manière de titre :

QUESTA SIE UNA OPERA LA
QUALE SI CHIAMA DECOR
PUELLARUM: ZOE HONORE
DE LE DONZELLE: LA QUALE
DA RAGOLA FORMA E MODO
AL STATO DE LE HONESTE
DONZELLE.

& on

ANNO A CHRISTI INCARNA
TIONE. MCCCCLXI. PER MAGI
STRUM NICOLAUM IENSON.
HOC OPUS QUOD PUELLA
RUM DECOR DICITUR FELICI
TER IMPRESSUM EST.
LAUS DEO.

M. Maittaire annonce ainsi ce premier chef-d'œuvre de l'Art : *Attende, Lector, & expecta, quod latuit hætenus plerisque ignotum. Is est libri titulus, &c.* Il fait ensuite un éloge magnifique de Nicolas Jenfon, qui avoit porté tout d'un coup à la perfection un talent qui n'étoit encore qu'au berceau entre les mains de ses propres maîtres. Puis venant à l'objection déjà indiquée, de l'erreur dans le chiffre, il demande aux Critiques à quoi on s'en tiendra désormais, s'il faut douter de tout ? « Mais vous ajouterez, poursuit-il, qu'il est étonnant & incroyable que Nicolas Jenfon ayant si bien imprimé dès l'année 1461. soit ensuite resté neuf ans entiers à ne rien faire, lui qui dans le seul cours des années 1470. & 1471. a donné dix à douze autres ouvrages beaucoup plus considérables que le *Decor Puellarum*. » A cela deux réponses de sa part.

La première, que nous n'avons pas tout ce que Nicolas Jenfon a imprimé, & qu'on peut en retrouver divers morceaux lorsqu'on y pensera le moins.

La seconde, que les hommes sont libres, que Nicolas Jenfon peut avoir eu des raisons de suspendre son travail, que Jean Fust & Pierre Schoeffer qui ont commencé à imprimer en 1457. se sont reposés de même pendant les années 1458. 1461. 1463. & 1464. où nous ne voyons rien qui porte leur nom.

Pour sentir le foible de ces deux réponses, il suffit, suivant M. de Boze, d'observer 1.^o qu'il n'est pas naturel de penser que toutes les éditions que Nicolas Jenfon a pu faire pendant
Hist. Tome XIV. G g

neuf années entières avec une élégance qui suffisoit pour assurer leur conservation, se soient perdues, tandis que les productions de Jean Fust & de Pierre Schoeffer, beaucoup plus anciennes, & très-informes en comparaison des siennes, n'ont point péri.

En second lieu, que leur prétendu repos pendant les années 1458. 1461. 1463. & 1464. n'a rien de réel, puisque dans le cours de l'année 1458. ils firent une seconde édition du *Codex Psalorum*, qui parut en 1459. & qu'ils imprimèrent encore le *Rationale divinorum officiorum* Guill. Durandi, qui parut la même année, & qui sont l'un & l'autre des in-folio considérables; qu'ils durent encore travailler pendant cette même année au Vocabulaire appelé *Catholicon*, qu'ils firent paroître en 1460. & qui forme deux autres volumes in-folio plus forts encore que le *Rationale Durandi* & que le *Codex Psalorum*; que l'on ne comprend pas même comment dans ces premiers tems, où ils devoient être peu aidés par des ouvriers qui n'étoient point au fait, & qu'ils n'avoient pas trop intérêt d'y mettre, ils ayent encore pu donner en 1462. les deux gros volumes de leur Bible; qu'outre la nécessité d'aller ensuite débiter eux-mêmes dans des pays assez éloignés ces productions de leur travail, dont ils n'auroient retiré aucun fruit s'ils avoient attendu qu'on les vînt chercher chez eux, il s'éleva de grands troubles à Mayence à la fin de cette même année 1462. par la concurrence & la guerre que se faisoient pour l'Archevêché de Mayence, Adolphe de Nassau & Diéthérick d'Isembourg. Adolphe surprit la ville au mois d'Octobre de cette même année 1462. elle fut mise au pillage, beaucoup d'habitans y périrent, les autres prirent la fuite, tout le commerce fut interrompu, & ces calamités durèrent près de deux ans; calamités cependant heureuses, en ce que les ouvriers de Jean Fust & de Pierre Schoeffer se voyant ainsi dispersés & sans occupation, allèrent porter en d'autres climats une industrie qui sans cela auroit été renfermée encore long-tems dans la seule ville de Mayence. Il y a même grande apparence que Nicolas Jenson fut de ce

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 235
nombre, ainsi que tous ces Allemands dont on a parlé; mais
il s'agit principalement de prouver que Nicolas Jenſon établi
à Veniſe, n'a pu y imprimer en 1461. & avant 1469. ou
1470.

Celui qui y porta l'art de l'Imprimerie s'appelloit Jean de
Spire (*Joannes de Spira*); les premières éditions qu'il y donna,
ſont datées de 1469. Il commença par un petit in-fol.º
contenant les Epiſtres familières de Cicéron, à la fin duquel
on lit ces quatre vers :

Primus in Adriacâ formis impreſſit ænïs

Urbe libros, Spirâ gentis de ſtirpe Johannes;

In reliquis ſit quanta, vides, ſpes, lector, habenda,

Quum labor hic primus calami ſuperaverit artem.

Il donna dans la même année, la première édition de toutes
les œuvres de Plin le Naturaliſte, & dans la ſuivante, il
donna conjointement avec ſon frere, *Vindelminus de Spirâ*, une
nouvelle édition de la Cité de Dieu de S.^t Auguſtin, à la fin
de laquelle on lit encore des vers latins qui commencent ainſi ;

Qui docuit Venetos exſcribi poſſe Johannes,

Menſe ſerè trino centena volumina Plini,

Et totidem Magni Ciceronis Spira libellos, &c.

Or on demande de quel front Jean de Spire auroit pu en
1469. & 1470. ſe vanter au milieu de Veniſe, d'y avoir
le premier exercé l'art de l'Imprimerie, d'en avoir le pre-
mier dévoilé le myſtère à ſes habitans, &c. ſi Nicolas Jenſon
l'avoit prévenu de huit ans entiers ? & comment celui-ci,
qui de ſon côté n'étoit pas inſenſible à la gloire, auroit ſouf-
fert ſans ſe plaindre, qu'on voulût lui enlever celle qu'il auroit
ſi juſtement acquiſe ? Car il faut encore obſerver qu'à la fin
de preſque tous les ouvrages que Nicolas Jenſon a imprimés
à Veniſe pendant le cours de l'année 1470. il n'a pas manqué
de mettre auſſi des vers latins, ſoit à la louange de l'Impri-
merie, ſoit à celle des Auteurs qu'il rendoit & plus com-
muns & plus corrects par cet Art merveilleux, ſans pourtant

G g ij

jamais s'y attribuer l'honneur de l'avoir exercé le premier.

Le surnom *MAGISTRUM* que Nicolas Jenson se donne lui-même à la fin du *DECOR PUELLARUM*, est sur-tout remarquable, il signifie ou un homme consommé dans son art, *Artis impressoriae Magistrum*, comme on le lit à la fin de quelques autres ouvrages, ou un art que tant de personnes exerçoient déjà, qu'il entroit insensiblement au rang des professions ordinaires, ce qui nous a principalement amené dans la suite le titre & la dénomination de *Maître Imprimeur*.

Mais ce que M. de Boze n'a garde d'oublier, c'est que si on accordoit à M. Maillaire que le *Decor Puellarum* est véritablement de l'année 1461. il faudroit remonter bien plus haut l'époque de l'établissement de l'Imprimerie par Nicolas Jenson, non seulement parce que du propre aveu de M. Maillaire, l'ouvrage est déjà trop parfait pour le regarder comme un essai, mais encore parce que (chose dont il ne s'est pas seulement douté) dans le chap. 3. du liv. 7. de ce *Decor*, il est fait mention d'un autre livre que le même Nicolas Jenson avoit imprimé auparavant, sous le titre de *Luclius Christianorum*.

Il y a environ dix-huit mois qu'un des amis de M. de Boze lui ayant apporté de Venise un exemplaire du *Decor*, qu'il y avoit découvert, il y trouva huit feuillets de ce *Luclius Christianorum*, de la même forme & du même caractère que le *Decor*. Ces huit feuillets suffiroient même pour donner une idée de tout l'ouvrage, & sa rareté sembleroit le demander, car il n'a été ni connu, ni cité par aucun Bibliographe; mais ce seroit quant à présent une digression trop étrangère à l'objet principal, qu'il a plus heureusement terminé par une observation sur l'habileté de Nicolas Jenson, dans un Art aussi récent que l'étoit alors celui de l'Imprimerie.

Il doit cette observation à la note marginale d'un ancien Manuscrit sur les Monnoyes de France, depuis Philippe Auguste jusqu'à Louis XI. sous le regne de qui l'ouvrage paroît avoir été fait & écrit. A côté de l'empreinte des premières Monnoyes de ce Prince, il y a de la même main: *Qu'ayant su qu'il y avoit à Mayence gens adroits à la taille des poinçons &c.*

caractères, au moyen desquels se pouvoient multiplier par impression les plus rares Manuscrits, le Roy curieux de toutes telles choses & autres, manda aux Généraux de ses Monnoyes y dépêcher personnes entendues à ladite taille, pour s'informer secrètement de l'art, & en enlever subtilement l'invention; & y fut envoyé Nicolas Jenfon, garçon saige, & l'un des bons Graveurs de la Monnoye de Paris.

Le sieur Mariette homme de goût & sçavant Libraire, a eu un Manuscrit à peu-près semblable, avec une note de la même espece sur Nicolas Jenfon; mais cette note y a été mise à côté des dernières Monnoyes de Charles VII. prédécesseur de Louis XI. & elle se rapporte à l'an 1458. Il y est dit que *Charles VII. informé de ce qui se faisoit à Mayence, demanda aux Généraux de ses Monnoyes une personne entendue, pour aller s'en instruire; Que ceux-cy lui indiquèrent Nicolas Jenfon Maître de la Monnoye de Tours, qu'il fut aussi tôt dépêché à Mayence; mais qu'à son retour en France, ayant trouvé que Charles VII. étoit mort, il étoit allé s'établir ailleurs.*

Quoique l'écriture & le style de cette seconde note soient bien moins anciens, & ayent un air beaucoup moins original que le style & l'écriture de la note précédente, M. de Boze en conclut également que suivant toutes les apparences, Nicolas Jenfon s'introduisit chez Jean Fust & Pierre Schoëffer, & que l'habitude où il étoit de graver des poinçons de Monnoyes, lui donna une grande facilité pour ceux des caractères de l'Imprimerie, dont il connoissoit déjà bien mieux le contour & les proportions, que ne les connoissoient ceux mêmes sous les yeux de qui il travailloit; mais qu'une certaine idée de perfection, sur laquelle les gens de goût sont toujours plus délicats que ceux qui ne sçavent encore rien, le retint à Mayence plus long-tems qu'il ne croyoit; & que se voyant devancé à Paris par les Allemands qui vinrent s'établir dans la maison de Sorbonne, ou que craignant d'y être mal récompensé, peut-être aussi dans l'espérance d'une fortune brillante, il se détermina à se former pour lui-même une belle Imprimerie, & à la transporter à Venise, qui étoit alors la plus célèbre ville de l'Europe pour le commerce & les arts.

O B S E R V A T I O N S
S U R
QUELQUES CIRCONSTANCES DE L'HISTOIRE
DE L'IMPRIMERIE,

*Et particulièrement sur une Bible découverte depuis peu,
où ni le tems ni le lieu de l'impression ne sont marquez.*

AU commencement de l'année 1739. M. l'Abbé Sallier ayant acquis pour la Bibliothèque du Roy, une Bible où ni le tems ni le lieu de l'impression ne sont marquez, & dont l'édition lui parut de beaucoup antérieure à celle de 1462. que la plupart des Curieux regardent comme la première, il jugea qu'on en verroit avec plaisir la notice, & que les observations qu'il y joindroit, ne seroient pas inutiles aux gens de Lettres : tel fut l'objet du Mémoire dont nous allons rendre compte.

Quelque diversité qu'il y ait entre les opinions des Sçavans sur l'origine de l'Imprimerie, sur le nom du premier Inventeur, sur le tems & sur le lieu où cet Art a pris naissance, il est généralement reconnu que la ville de Mayence en a produit plusieurs essais.

Ce fait, dit M. l'Abbé Sallier, est incontestablement prouvé par trois témoignages d'Historiens contemporains ; & quoique personne jusqu'à présent n'ait tenté d'en affoiblir l'autorité, il croit devoir les rapporter, dans la vûe de développer des conséquences qui suivent de ces témoignages, dont il lui semble que l'on n'a pas assez pesé les expressions.

Le premier est celui de la Chronique de Cologne, citée par Chevillier dans son traité de l'origine de l'Imprimerie, publié à Paris en 1694. La Chronique marque formellement que dans l'année 1450. qui étoit celle du Jubilé, on commença à Mayence à imprimer des livres ; que le premier fut la Bible Latine, imprimée en gros caractères semblables à ceux dont

on se sert pour l'impression des missels. L'Auteur de la Chronique dit ce qu'il avoit appris d'Ulric Zel, qui en 1499. exerçoit l'art de l'Imprimerie à Cologne.

Le second témoignage est celui de Jean Tritheme, il se trouve dans la Chronique du Monastère d'Hirsauge.

Tritheme racontant les événemens publics de l'année 1450. assure que dans ce tems-là on inventa l'Art d'imprimer jusqu'alors inconnu : *Inventa & excogitata est Ars illa mirabilis, & prius inaudita imprimendi & characterizandi libros.* Il entre dans quelque détail sur cette nouvelle découverte, & il continue en disant : *Selon ce que j'ai appris il y a trente ans, de la bouche même de Pierre Schoëffer, ex ora Petri Opilionis de Gernsheim civis Moguntini, qui gener erat primi Artis inventoris.* Les commencemens de cet Art souffrirent de grandes difficultés. Les premiers inventeurs entreprirent d'abord l'impression de la Bible, *impressuri Bibliam . . .* Ils tinrent cachée pendant quelque tems la manière d'imprimer, *imprimendi modum aliquandiu tenuerunt occultum, quousque per famulos, sine quorum ministerio Artem ipsam exercere non poterant, divulgatus fuit.*

A ces deux témoignages M. l'Abbé Sallier en ajoute un troisième, qui se trouve à la fin d'une édition peu commune de la première partie des Chroniques abrégées de Tritheme, imprimées à Mayence en 1515. par Jean Schoëffer petit-fils de Jean Fusth; édition que la Bibliothèque du Roy ne possède que depuis quelques années. Ce témoignage explique avec netteté le véritable sens qu'il faut donner au passage de la Chronique de Cologne & aux paroles de Jean Tritheme; le voici :

*« Impressum & completum est præsens Chronicarum opus anno
Dñi MDCV. in vigiliâ Margaretae Virginis, in nobili famosâque
Urbe Moguntinâ hujus artis impressoria inventrice primâ, per Joannem
Schöffer nepotem quondam honesti viri Joannis Fusth civis
Moguntini, memoratae artis primarii auctoris, qui tandem imprimendi
artem proprio ingenio excogitare specularique cepit anno
Dñicæ Nativitatis 1450. indictione XIII. regnante illustrissimo
Rom. Imperatore Frederico III. Prasidente sancta Moguntina »*

» *sedi Reverendissimo in Christo Patre Dño Theoderico Pincerna de*
 » *Erpach Principe Electore. Anno autem 1452. perfecit deduxitque*
 » *eam (divinâ favente gratiâ) in opus imprimendi, opera tamen ac*
 » *multis necessariis adinventionibus Petri Schöffer de Gernsheim mi-*
 » *nistri sui que filii adoptivi Retinuerunt autem hii duo jam*
 » *prænominati Joannes Fusth & Petrus Schöffer hanc artem in secreto,*
 » *omnibus ministris ac familiaribus eorum, ne illam quoquo modo*
 » *manifestarent, jurejurando astrictis; quo tandem de anno 1462.*
 » *per eosdem familiares in diversas terrarum provincias divulgata,*
 » *haud parùm sumpsit incrementum.»*

L'autorité de ce témoignage est d'autant plus grande, que Jean Schoëffer étoit fils de Pierre Schoëffer, qu'il raconte ce qu'il a vû par lui-même, ou du moins ce qu'il avoit entendu raconter à son pere. Voici comment il s'exprime dans un avertissement mis à la fin d'une édition de quelques ouvrages de Saint Prosper & de deux autres pièces qui regardent les matières de la Grace. L'édition est de Mayence en 1524.

» *Ferè usu venire videmus, candide Lector, ut liberi parentes suos*
 » *non ore solum ac formâ totius corporis, sed & ingenio moribusque*
 » *referant; undè non in postremis laudibus habetur, si quis majorum*
 » *suorum vestigia, si modò recto itinere præcesserint, sequi curet. Proinde*
 » *ego quoque ne à materno avo meo Joanne Faust & carissimo mihi*
 » *patre Petro Schoeffer Moguntinensibus civibus, degenerarem, qui*
 » *Chalcographicen primi omnium in hac urbe & invenerunt & exer-*
 » *cuerunt, non tam commodis suis, quàm publicæ utilitati consulentes,*
 » *pro virili parte semper elaboravi ut eam Artem, quoad possem, pro-*
 » *vcherem, &c.»*

Ces passages paroïtroient assez précis à quiconque voudroit faire honneur à Mayence de la gloire de l'invention de l'Imprimerie ; mais sans entrer dans une dispute qui a été fort vive entre les différens prétendans, M. l'Abbé Sallier se renferme dans cette proposition, que les témoignages allégués obligent invinciblement d'admettre : Jean Fusth & Pierre Schoëffer citoyens de Mayence, ont commencé à imprimer avant 1459. Tritheme dans la Chronique d'Hirsauge nous apprend que dès l'année 1450. Jean Guttemberger & Fusth tâchèrent

tâchèrent de mettre en œuvre le secret qu'ils avoient trouvé; qu'à la première invention il en succéda d'autres plus ingénieuses, que Pierre Schoëffer, homme d'esprit & habile, imagina une manière aisée de fondre les caractères, & qu'il assortit l'Art de toutes les parties nécessaires, *Artem, ut nunc est, complevit*. Les termes du troisième témoignage marquent positivement que Fusth aidé de l'industrie de Pierre Schoëffer, parvint en 1452. à pratiquer ce nouvel Art qu'il avoit inventé dès l'année 1450. *Anno autem 1452. perfecit, deduxitque eam in opus imprimendi, operâ tamen ac multis necessariis adinventionibus Petri Schöffer.*

Trietheme ajoute que Fusth & Schoëffer tinrent quelque tems cachée la manière d'imprimer : *Imprimendi modum aliquandiu tenuerunt occultum*. Le troisième témoignage s'étend un peu plus là-dessus : *Retinuerunt autem hii duo Joannes Fusth & Petrus Schöffer hanc artem in secreto*. Il porte que ce secret ne fut rendu public que par l'infidélité de quelques domestiques; que la précaution de les engager par serment à ne rien divulguer, ne put les contenir, & qu'enfin en 1462. plusieurs pays de l'Europe furent instruits de la découverte.

L'art de l'Imprimerie fut perfectionné lorsque Pierre Schoëffer eut communiqué ses vûes à Jean Fusth, *Artem, ut nunc est, complevit*, & c'est en 1452. que Jean Fusth employa ce nouveau secret, cette manière d'imprimer, *perfecit deduxitque eam in opus imprimendi*. Il est donc certain qu'avant 1459. il sortit des livres imprimez des mains de Jean Fusth & de Pierre Schoëffer.

L'intérêt que ces premiers Imprimeurs avoient à ne pas apprendre à d'autres à cultiver un champ dont ils alloient tirer de grands trésors, les fit penser à s'assurer du secret par le serment qu'ils exigèrent de ceux dont le service leur étoit absolument nécessaire. Si Jean Fusth & Pierre Schoëffer n'avoient pas imprimé avant 1459. que pouvoient-ils cacher ? *Imprimendi modum tenuerunt occultum ; retinuerunt hanc artem in secreto*. S'il eût manqué à ces Imprimeurs quelque chose de ce qui entre nécessairement dans l'art de l'Impression,

pourquoi Jean Schoëffer diroit-il en 1515. que dès 1452. après avoir commencé l'exécution de l'œuvre, Jean Fusth & Pierre Schoëffer engagèrent par serment tous leurs domestiques à ne rien déclarer à personne? *Omnibus ministris ac familiaribus eorum, ne illam (artem) quoquo modo manifestarent, jurejurando astrictis.*

Joignons à des témoignages si positifs une réflexion importante. Jean Guttemberg dès l'année 1450. avoit mis presque tout son bien à chercher le secret de l'imprimerie; il étoit arrêté dans ses vûes, tantôt par la disette d'argent, tantôt par le manque de quelqu'autre chose : réduit à renoncer à ses espérances, prêt de tout abandonner, il reprend courage par le conseil de Jean Fusth, dans la bourse de qui il trouva de quoi fournir aux dépenses qu'il falloit encore hazarder pour parvenir à imprimer. Le génie de Pierre Schoëffer les servit heureusement tous deux, il leva de grandes difficultés qui s'opposoient à l'exécution de l'entreprise, & l'art que ce même Schoëffer inventa de fondre les caractères, ne laissa plus rien à désirer en 1452. pour l'opération que Guttemberg & Fusth cherchoient depuis longtemps avec constance. Après ce récit, que Tritheme & Jean Schoëffer tenoient de la bouche même de Pierre Schoëffer, dit M. l'Abbé Sallier, est-il possible de se persuader que pendant sept ans, c'est-à-dire, depuis 1452. jusqu'en 1459. Guttemberg, Jean Fusth & Schoëffer soient demeurez dans l'inaction, qu'ils n'ayent rien imprimé, qu'ils ayent résisté au plaisir de se satisfaire, de se servir d'une découverte nouvelle, belle, qui ne pouvoit manquer de faire honneur à son Auteur, utile, qui pouvoit devenir pour eux une source de richesses, enfin les mettre en état de se relever de l'épuisement où les avoient jetté les grandes dépenses qu'il avoit fallu soutenir?

Je pourrois, continue-t-il, faire valoir une autre preuve que fournit un livre de Struvius publié à Iene en 1704. & qui a pour titre : *Introductio ad notitiam Rei Litterariae*. Cet Auteur rapporte l'histoire d'un procès qui survint entre Jean

Guttemberg & Jean Fusth, sur un remboursement de dépenses que Fusth exigeoit de Guttemberg; c'étoit des avances faites par Jean Fusth pour l'impression des livres, Guttemberg fut condamné à payer. L'acte original est de 1455. & se voit encore, suivant le témoignage de Salmuth cité par Struvius dans le livre dont on vient de parler; l'acte avoit été dressé par Ulric Helmosperger Notaire. Mais sans insister sur cette preuve, il passe à la copie d'une pièce plus intéressante pour les François, qui se trouve dans la Bibliothèque du Roy; c'est un monument du regne de Louis XI. il fait honneur à la mémoire de ce Prince. Naudé ne l'a point connu, il l'auroit inséré dans ses additions à l'histoire de Louis XI. Il a aussi échappé aux recherches de M. l'Abbé le Grand sur la même histoire, & si ce n'est pas une preuve précise pour le point particulier dont il s'agit, du moins elle tient au sujet, & en marquant le penchant d'un de nos Rois pour les Lettres, elle peut servir à l'Histoire Littéraire de la France.

Louys par la grace de Dieu Roy de France, à nos amés & féaux les généraux Conseiller par Nous ordonés sur le fait & gouvernement de toutes nos Finances, salut & dilection; de la partie de nos chers & bien amés Conrart Hanequis & Pierre Scheffre Marchands Bourgeois de la Cité de Mayence en Allemagne, nous a été exposé qu'ils ont occupé grant partie de leur temps à l'industrie, art & usage de l'Impression d'Escriture, de laquelle, par leur cure & diligence, ils ont fait faire plusieurs beaux livres singuliers & exquis, tant d'histoires que de diverses sciences, dont ils ont envoyé en plusieurs & divers lieux, & mesmement en nostre Ville & Cité de Paris, tant à cause de la notable Université qui y est que aussi pour ce que c'est la Ville Capitale de nostre Royaume, & ont commis plusieurs gentz pour iceux livres vendre & distribuer, & entre autres, depuis certain temps en ce commirent & ordonnèrent pour eux un nommé Herman de Stathoen, natif du Diocèse de Munster en Allemagne, auquel ils baillèrent & envoyèrent certaine quantité de livres pour iceux vendre là où il treuveroit au profit desdits Conrart Hanequis & Pierre Scheffre, ausquels ledit Stathoen seroit tenu d'en tenir compte, lequel Stathoen a vendu

Hh ij

Bibl. Reg. n.º
8444.8408.
3. 2.

plusieurs desdits livres, dont, à l'heure de son trespas, il avoit les deniers par devers luy & pareillement avoit par devers luy plusieurs livres & autres qu'il avoit mis en garde tant en nostre dite Ville de Paris que à Angiers & ailleurs en divers lieux de nostredit Royaume, & est iceluy Stathoen allé de vie à trespas en nostre dite Ville de Paris, & pour ce que par la Loy générale de nostre Royaume toutesfois que aucun Estranger & non natif de iceluy nostre Royaume va de vie à trespas, sans lettres de Naturalité & habilitation & puissance de Nous, de tester, tous les biens qu'il a en nostre dit Royaume, à l'heure de sondit trespas, nous compétent & appartient par droit d'Aubenage, & que ledit Stathoen estoit de la qualité dessus dite, & n'avoit aucunes lettres de Naturalité ne puissance de tester, nostre Procureur, ou autres nos Officiers ou Commissaires furent prendre, saisir & arrester tous les livres & autres biens qu'il avoit avec luy & ailleurs en nostre dit Royaume à l'heure de son dit trespas, & depuis & avant que personne se soit venu comparoir pour les demander, iceux livres & biens ou la pluspart ont été vendus & divertys, & les deniers qui en sont venus, distribués, après lesquelles choses, ledit Contrart Hanequis & Pierre Scheffre se sont tirés par devers Nous & les gens de nostre Conseil, ont fait remonstrer que combien que lesdits livres fussent en la possession dudit Stathoen à l'heure de sondit trespas, toutefois ils ne luy appartenoient point, mais véritablement appartenoient & appartiennent auxdits Exposants, & pour ce prouver & monstrer ont exhibé le Testament dudit Stathoen avec certaines Cédulles & obligations & produit aucuns tesmoins & autres choses faisant de ce mention, en nous requerants les faire restituer desdits livres & autres biens, ou de la valeur & estimation d'iceux, lesquels ils ont estimé à la somme de deux mille quatre cens vingt-cinq escus d'or & trois sols tournois. Pourquoi Nous, les choses susdites considérées & mesmement pour considération de ce que Très haut & très puissant Prince nostre très cher & très amé Frere, Cousin & Allié le Roy des Romains nous a escrit de cette matière, aussi que lesdits Hanequis & Scheffre sont sujets & des pays de nostre très cher & très amé Cousin l'Archevesque de Mayence, qui est nostre Parent, Amy, Confédéré & Allié qui pareillement sur ce nous a

*escriit & requis, & pour la bone amour & affection que avons à
 luy, desirants traiter & faire traiter favorablement tous ses sujets,
 ayant aussy considération de la peine & labeur que lesdits Expo-
 sants ont prins pour ledit art & industrie de l'Impression, & au
 profit & utilité qui en vient & peut venir à toute la chose publique,
 tant pour l'augmentation de la science que autrement, & combien
 que toute la valeur & estimation desdits livres & autres biens
 qui sont venus à nostre cognoissance ne montent pas de grand chose
 ladite somme de deux mille quatre cent vingt-cinq escus & trois
 sols tournois, à quoy lesdits Exposants les ont estimés, néantmoins
 pour les considérations susdittes & autres à ce nous mouvants, nous
 sommes libéralement condescendus de faire restituer ausdits Contrart
 Hanequis & Pierre Scheffre ladite somme de deux mille quatre
 cens vingt-cinq escus & trois sols tournois & leur avons accordé
 & octroyé, accordons & octroyons par ces présentes que sur les de-
 niers de nos Finances ils ayent & prennent la somme de huit cens
 livres par chacun an à commencer la première année au premier
 jour d'Octobre prochain venant, & continuer d'an en an d'illec en
 avant jusque à ce que ils soient entièrement payés de ladite somme
 de deux mille quatre cent vingt-cinq escus & trois sols tournois;
 Sy vous mandons & enjoignons expressément que par nostre amé &
 féal Conseiller Jean Briçonnet Receveur Général de nos Finances,
 ou autre qui pour le temps advenir sera, vous sur icelles nos Finances
 faites payer, bailler & délivrer ausdits Contrart Hanequis & Pierre
 Scheffre ou à leur Procureur suffisamment fondé par eux ladite somme
 de huit cens livres tournois par chacun an, à commencer ladite pre-
 mière année audit premier jour d'Octobre prochain venant & con-
 tinuer d'an en an jusques à ce qu'ils soient entièrement payés de
 ladite somme de deux mille quatre cens vingt-cinq escus & trois
 sols tournois, & en rapportant ces présentes signées de nostre main
 ou vidimus d'icelles fait sous Scel Royal avec quittance ou re-
 cognoissance sur ce suffisante desdits Contrart Hanequis & Pierre
 Scheffre. Nous voulons ladite somme de huit cens livres tournois
 par chacun an, ou ce qui en aura esté payé, estre alloué es comptes
 & rabattu de la recepte dudit Jean Briçonnet ou d'autre qui sera
 nostre Receveur Général au temps advenir par nos amés & féaux.*

H. h. iij.

gens de nos Comptes ausquieux Nous mandons d'ainfy le faire sans difficulté, & en outre voulons & décernons que le Vidimus de ces dites présentes fait sous Scel Royal vaille estat & rolle audist Briçonnet ou autre nostre Receveur Général présent ou advenir pour les sommes dessus dites qui auront esté payées à la cause dessus dite, sans ce que besoin leur soit d'en avoir de Nous autre rolle ou acquit pourveu que par chacun an il sera tenu d'escrire ou faire écrire au dos de cesdites présentes les payemens qui auront esté sur ce faits, & que au dernier payement & parjouornissement de ladite somme, lesdits Conrart Hanequis, Pierre Scheffre ou leursdits Procureur ou Commis seront tenus rendre & bailler à nostredit Receveur Général ce présent Original pour le rendre & rapporter sur son compte en nostre dite Chambre des Comptes, car ainsi nous plaist-il estre fait, non obstant que lesdites sommes ne soient enrotulées chacun an sur les rolles de nostredit Receveur Général, & quelconques restrictions, mandemens ou défenses à ce contraires. Donné à Paris le XXI. jour d'Avril, l'an de grace M. CCCCLXXV. Et de nostre Regne le XIV. Ainsi signé: Loys, Par le Roy l'Evesque d'Evreux & plusieurs autres présents. Le Gourz.

Le mandement qui contient l'assignation des fonds sur lesquels on doit prendre la somme accordée aux marchands Allemands, est rapporté dans le volume de la Bibliothèque du Roy, sous le numero 8428. & ce mandement est daté de l'Abbaye de la Victoire, le 21. Mai 1475.

Ces monumens prouvent du moins que dès les premiers tems de l'Impression, la France, & sur-tout la Capitale, ont recueilli quelques-uns des fruits que l'Art dans sa naissance avoit produits. S'il se rencontre moins de ces anciens Imprimés qu'il ne semble que l'on devroit en rencontrer, c'est que la même curiosité qui les faisoit rechercher avec empressement dans leur origine, a fait négliger les moins parfaits pour s'attacher à ceux qui l'étoient plus, & qui ont paru ensuite; on a rebuté des productions assez informes & grossières, pour ne conserver que celles dont la forme plus régulière & plus agréable frappoit davantage. On n'a pas imaginé que la postérité dût un jour prendre plaisir à recueillir ces essais, ni

que pour connoître ce qui a rapport à l'histoire de l'invention de l'Art, on voulût jamais en examiner si scrupuleusement les premiers effets. Cependant il s'est échappé quelques-uns de ces anciens Imprimés; & sans parler du Pseautier de la Bibliothèque de l'Empereur & du Cabinet de M. de Boze, daté de 1457. il y a à la Bibliothèque du Collège Mazarin un second volume de la Bible imprimée sur vélin, sans date, & qui vraisemblablement est antérieure à l'édition de 1462. Ce volume avoit été acquis par Gabriel Naudé, & ce sçavant Bibliothécaire le regardoit comme un essai de l'Art; son jugement dans ces matières est de la plus grande autorité. Le Collège de Clermont possède un des plus anciens Vocabulaires qui ait été mis sous la presse, ce Vocabulaire est connu sous le titre de *Catholicon*; Tritheme nous a appris dans la Chronique d'Hirsauge, que c'est le livre que Fusth songea d'abord à imprimer : la Bibliothèque du Roy en a acquis un exemplaire sur vélin, dont la date est de 1460. Le curieux Cabinet de M. de Boze en contient un autre exemplaire sur papier, & de même date que celui de la Bibliothèque du Roy, mais on ne sçauroit s'empêcher d'avouer que le *Catholicon* du Collège de Clermont est plus ancien que les deux autres; il est sans date, & on peut prouver qu'il est sorti de l'Imprimerie de Fusth & de Schoëffer, comme on le verra bien tôt.

Si quelqu'un s'obstinoit à nier l'existence des livres imprimés avant 1459. il semble à M. l'Abbé Sallier que pour l'obliger à se défaire de ce sentiment, il n'y auroit qu'à le prier de balancer le plus ou le moins de vraisemblance de ces deux raisonnemens; voici le premier. Les témoignages de la Chronique de Cologne, de Jean Tritheme, de Jean Schoëffer petit-fils de Jean Fusth & fils de Pierre Schoëffer, déposent formellement que Fusth & Schoëffer ont imprimé dès 1452. les réflexions les plus justes confirment ces témoignages. On produit des livres qui paroissent imprimés avant 1459. donc on est bien fondé à avancer que l'Impression a précédé cette année-là.

Voici le second raisonnement. Aucun livre imprimé par Jean Fusth & Pierre Schoëffer, ne paroît ni avec la marque, ni avec le nom de ces Imprimeurs, ni avec la date, avant 1457. donc il n'y en a point qui soit sorti de cette Imprimerie avant le tems que nous trouvons énoncé sur les livres de ces premiers ouvriers.

Ce second raisonnement n'affoiblit point le premier, & celui-ci fournit abondamment de quoi combattre l'autre avec avantage.

Voyons, poursuit M. l'Abbé Sallier, quelles indications peuvent nous conduire à connoître les ouvrages imprimez par Jean Fusth & Pierre Schoëffer, lorsqu'ils ne portent ni la date ni le nom de ces Imprimeurs.

Gabriel Naudé sçavant Bibliothécaire, avoit vû & manié l'ancienne édition du Pastoral de Saint Grégoire, imprimé sans date & sans nom de lieu; il assure dans une petite préface qu'il a écrite de sa main à la tête du livre, que cet ouvrage est un premier effort de l'Imprimerie naissante, que c'est à dessein que Jean Fusth a supprimé dans ce livre son nom & celui de la ville de Mayence où il travailloit; qu'il faisoit mystère de son Art, pour s'en assurer uniquement & plus long-tems la possession. Naudé ajoute deux vers, & ces deux vers apprennent à quelles marques on reconnoitra sûrement les ouvrages de Jean Fusth & de Pierre Schoëffer :

*Hæc duo, si nescis, vitulinæ gloria frontis,
Sculpta Moguntinum demonstrant cornua Faustum.*

Lib. 2. p. 52. Naudé répète la même chose dans un recueil d'Epigrammes qui fut imprimé à Paris en 1650.

*Hæc duo, si nescis, teneris impressa papyris
Artificum signo, vitulinæ cornua frontis,
Grandia Chalcographi referunt miracula Fausti,
Qui primus calamis libros impressit athenis,
Atque sua terris mirum decus intulit Arte.*

La règle

La règle est juste, & la tête de taureau sur le papier, est certainement une marque du papier qu'employoient Jean Fusth & Pierre Schoëffer.

Le véritable sens où il faut prendre cette règle, est que Jean Fusth & Pierre Schoëffer ont mis en œuvre du papier marqué de l'empreinte d'une tête de taureau.

On ne prétend pas qu'ils n'ayent point eu de papier qui ne portât cette marque particulière, la rosette se trouve sur plusieurs feuilles de livres imprimez par Jean Fusth & Pierre Schoëffer; mais il est certain 1.^o que la tête de taureau se voit sur le papier dont se sont servis Jean Fusth & Pierre Schoëffer; 2.^o qu'aucun de ceux qui ont porté l'Impression dans les différentes parties de l'Europe, en France, à Rome, à Venise, n'a employé de papier avec cette marque.

La preuve résulte de l'inspection des livres que Jean Fusth & Pierre Schoëffer ont imprimez, & qu'ils ont avouez, en y exprimant & le nom de la ville de Mayence & leur nom même.

M. l'Abbé Sallier a examiné avec attention la Bible de Mayence qui est au Collège de Clermont, imprimée sur papier; les noms de Jean Fusth & de Pierre Schoëffer y sont marquez, les feuilles du papier portent toutes la tête de taureau ou la rosette.

Les Epîtres de S.^t Jérôme, que Pierre Schoëffer imprima à Mayence en 1470. sont sur du papier dont toutes les feuilles sont marquées sans variation, d'une tête de taureau. Cette édition est dans la Bibliothèque des Célestins de Paris & dans le Cabinet de M. de Boze.

L'inscription qui se lit à la fin du livre de Valère-Maxime, de 1471. est conçue en ces termes : *Præfens Valerii Maximi opus præclarissimum in nobili Urbe Moguntinâ terminatum anno 1471 per egregium Petrum Schoeyffer de Gernsheim, Artis impressoria Magistrum*. La feuille même de l'inscription présente fort distinctement une tête de taureau, & les feuilles suivantes sont ainsi marquées; quelques-unes portent la grappe de raisin, qui étoit aussi dans ces premiers tems, après la tête

250 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
de taureau & la rosette, la marque la plus ordinaire de Pierre
Schoëffer.

Mais ce qui, selon M. l'Abbé Sallier, doit nous rassurer
entièrement sur la règle que Naudé a établie, c'est que Jean
Schoëffer en 1515. n'a pas employé dans l'édition des *Chro-*
niques abrégées de Tritheme, un autre papier que celui de
Jean Fusth son ayeul maternel, & de Pierre Schoëffer son
pere; ce papier est marqué d'une tête de taureau qui s'apperçoit
très-nettement. Au lieu de la croix posée sur la tête du tau-
reau dans les éditions de Pierre Schoëffer, on voit dans celle-
ci une espee de dauphin qui s'étend jusqu'entre les cornes
du taureau. Il semble que cette famille des Schoëffer ait voulu
conserver cette marque distinctive des ouvrages qui sorti-
roient de leur Imprimerie.

Une plus longue énumération seroit inutile, il faut s'en
tenir au jugement de Gabriel Naudé, qui dans ses *Additions*
à l'*Histoire* de Louis XI. dit qu'il lui avoit passé par les mains
plus de quinze mille volumes de vieux livres; il falloit bien
qu'il en eût trouvé un très-grand nombre de ceux de Jean
Fusth & de Pierre Schoëffer, sur lesquels il avoit fait l'obser-
vation qu'il a communiquée: c'en est assez pour persuader
que ce sçavant homme n'avoit établi sa règle que d'après
l'expérience qu'il avoit acquise dans la connoissance des an-
ciennes éditions des livres.

M. Maittaire n'auroit pas dû rejeter si légèrement le sen-
timent de Naudé. Il paroît qu'il n'avoit point vu les livres
qu'on vient de citer, ou s'il les avoit vus, on ne peut s'empê-
cher de lui reprocher de les avoir peu considérez. Il demeu-
rera donc toujours pour constant que l'édition du *Pastoral*
de S.^r Grégoire, qui porte la marque de la tête de taureau,
est de Jean Fusth & de Pierre Schoëffer, & une des pre-
mières tentatives de l'Art. Le *Catholicon* de la Bibliothèque
du Collège des Jésuites, porte aussi la marque qui caractérise
les livres imprimez par Jean Fusth & Pierre Schoëffer. Cette
édition est toute différente de celle de 1460. pour la forme
& le corps des caractères, elle est sans date; & par toutes

ces circonstances on doit la juger fort ancienne. Pour donner plus de force encore à la règle que G. Naudé a établie, M. l'Abbé Sallier assure que les recherches qu'il a faites des différentes marques de papier dont les premiers Auteurs de l'Impression se sont servis en diverses parties de l'Europe, ne lui ont pas fourni la plus légère raison de soupçonner que la règle de Naudé pût être jamais trompeuse. C'est à ceux qui voudront la démentir, à produire les cas où elle seroit fautive.

Ulric Gering, l'un des trois Allemands qui vinrent établir à Paris l'art de l'Imprimerie, a employé du papier marqué tantôt & plus fréquemment par une ancre de vaisseau, tantôt par la pinte, quelquefois & plus rarement par une main ; par un écusson avec une croix au-dessus ; enfin par l'écu de France.

De ces différentes observations M. l'Abbé Sallier conclut que la Bible que la Bibliothèque du Roy a acquise depuis quelques mois, est sortie de l'Imprimerie de Jean Fusth & de Pierre Schoëffer ; il ajoute qu'elle précède l'édition de 1462. faite à Mayence. Cette Bible est marquée au coin de ces deux Imprimeurs. La première page blanche présente aux yeux la tête de taureau, en trois endroits on trouve la feuille marquée d'une couronne, sur le milieu de laquelle on a posé une croix bien formée ; dans un seul endroit on remarque la grappe de raisin, & sur toutes les autres feuilles c'est la tête de taureau. Il pourroit en demeurer là, & croire qu'il a suffisamment prouvé ce qu'il a avancé ; mais si l'on compare cette Bible avec celle de 1462. on reconnoitra, dit-il, par ce nouvel examen que cette même édition de 1462. qui a été regardée jusqu'à présent comme la première, ne sauroit être que la troisième édition de la Bible imprimée. Dans la première, qui est celle du Roy, le second volume commence ainsi : *Jungat Epistola quos jūgit Sacerdotiū : imp* —. Dans la seconde édition, qui est celle de la Bibliothèque Mazarine, le second volume commence ainsi : *Jungat Epistola quos jungit Sacerdotiū : imp* —. Dans la troisième, qui est celle de 1462. le second volume commence ainsi : *Jungat Epistola quos jungit*

Sac'dotium: Ces différences prouvent assez que ces trois éditions ont été faites dans des années différentes. Essayons, ajoute-t-il, de nous assurer encore par la comparaison de ces livres, si la Bible dont il est ici question, n'est pas un des premiers ouvrages de Jean Fusth & de Pierre Schoëffer.

Le progrès & la gradation que l'on remarque dans les arts nouvellement découverts, avant qu'ils arrivent à quelque perfection, nous ont accoutumé à voir les premières productions de ces arts ordinairement imparfaites & sujettes à plusieurs défauts qui ne s'effacent que peu à peu, & par succession de tems dans les productions suivantes.

La vérité de cette observation oblige d'avouer que les éditions les plus défectueuses & les moins achevées, sont communément les plus anciennes & les premières. Or la nouvelle Bible du Roy est moins parfaite que celle de 1462.

1.^o Le papier est mal fabriqué, d'une pâte grossière, grise, inégalement distribuée; ce qui le rend clair dans un endroit & épais dans un autre. Le papier de la Bible de 1462. est mieux fabriqué.

2.^o La frappe est du même dessein pour les caractères de la Bible dont parle M. l'Abbé Sallier, pour celle du Collège Mazarin, & pour celle de 1462. Le caractère de la première est du corps de petit Parangon, celle de 1462. est du corps de gros Romain; ces différences de fonte n'empêchent pas d'y appercevoir le même goût.

Ce sont les lettres des manuscrits qui ont servi de modèles pour former celles dont on a fait usage dans l'impression de ces trois premières Bibles; mais il faut remarquer que plusieurs petites lettres capitales, particulières à la Bible du Roy, sont très-défectueuses, faites sans grace, & que ces mêmes lettres se trouvent rectifiées & plus agréablement tournées dans l'édition de 1462. Telles sont les A. les I. les M. la plupart des autres capitales mieux faites, ont été par cette raison conservées & employées sans aucun changement non seulement dans la Bible de 1462. mais aussi dans presque tous les livres imprimez depuis par Jean Fusth & Pierre Schoëffer.

La Bible du Collège Mazarin ressemble infiniment à celle du Roy pour les caractères; ce sont par-tout les mêmes, à l'exception du g qui ne se trouve formé ainsi que dans cette dernière, & qui ne se rencontre dans aucun livre.

Les lettres doubles, & quelquefois triples, se trouvent assez fréquemment dans la Bible du Roy & du Collège Mazarin, rarement au contraire dans l'édition de 1462. A mesure que l'Art se perfectionnoit, on détachoit les lettres, & on ne les doubloit plus; on cherchoit à donner à chacune en particulier un tour qui pût plaire à la vûe.

Dans la Bible du Roy, l'approche ni la hauteur des lettres n'est point égale, & l'enlignement n'est point observé; il y en a qui s'élèvent, & d'autres qui baissent trop. L'édition de 1462. l'emporte beaucoup du côté de ce juste arrangement & de la manière de mettre les lettres en ligne. La Bible de Mayence de 1462. est exactement imprimée, & les mots y sont correctement rendus. Dans l'édition de la Bible du Roy, les fautes sont nombreuses, & on y verra *Liberarios* pour *Librarios*, &c.

Les titres, les fins des différens livres, les sommaires de chapitres sont imprimez dans l'édition de 1462. avec le corps même du texte de la Bible; dans la nouvelle Bible du Roy, ces titres, ces fins de livres, ces sommaires sont écrits, & ont été remplis à la main avec une encre rouge; & pour diriger celui qui devoit être chargé de ce travail, on a eu la précaution d'imprimer à la tête du premier volume en forme de table, ces titres & ces sommaires.

M. l'Abbé Sallier prouve ainsi de plusieurs manières

- 1.^o Que l'Impression a commencé à Mayence en 1462.
- 2.^o Qu'une marque indubitable des ouvrages sortis de l'Imprimerie de Fusth & des Schoëffer, est l'empreinte d'une tête de taureau sur le papier qu'ils mettoient en œuvre.
- 3.^o Que la Bible acquise par la Bibliothèque du Roy, outre qu'elle est sur du papier que Fusth & les Schoëffer ont employé, est encore fort éloignée de la perfection qu'on se remarque dans la Bible de 1462.

Li. iij.

Voici la conclusion : « Ou la Bible du Roy est antérieure à l'édition de 1462. ou elle est postérieure. On ne peut raisonnablement la croire postérieure ; elle a donc été imprimée entre 1452. & 1462.

N O T I C E

Du premier Livre imprimé portant une date certaine.

1740. **P**EU de tems après que M. l'Abbé Sallier eut communiqué à l'Académie les observations que nous venons de rapporter, M. de Boze communiqua pareillement la notice d'un livre qui n'est pas moins singulier, puisque de tous ceux qui ont été imprimez, c'est le premier qui porte une date certaine ; il a long-tems passé pour unique dans la Bibliothèque de l'Empereur, & on ne le connoissoit que par une note marginale de Lambécius, qui a induit en erreur presque tous ceux qui en ont parlé d'après lui.

*Commentar. de
Biblioth. Caesar.
Vindobon. lib. 2.
c. 8. p. 989.*

Quoique ce livre ait toujours perdu quelque chose de sa première grandeur, par les différentes reliures qu'il a souffertes depuis près de trois siècles, il forme encore un bon in-folio d'un peu plus de treize pouces de hauteur sur neuf & demi de largeur. Il est imprimé sur vélin, & des deux côtés, c'est-à-dire, sur le *recto* & le *verso* de chaque feuillet, à la différence des premiers essais de l'Imprimerie, tels que le *Speculum humane salvationis*, l'*Apocalypse* & quelques autres ouvrages qui sont sans date, sans nom de lieu ni d'Imprimeur, & qui n'étant que de simples gravûres en planches de bois, ne sont aussi imprimez que d'un seul côté, à la manière des Chinois.

C'est un recueil de Pseaumes & de Prières à l'usage des Eglises d'Allemagne ; l'inscription qu'on lit à la fin, nous apprend qu'il a été imprimé à Mayence par Jean Fust & Pierre Schoiffer, & qu'il y fut achevé le xiv. d'Août 1457.

Præsens Psalmorum (pour *Psalmorum*) *codex, venustate capitulum decoratus, rubricationibusque sufficienter distinctus, adinventione*

EXPOSITIO IN EVANGELIUM
MATTHEI

PER HIERONYMUM

EPISCOPUM

Quoniam autem dicitur in evangelio
autem illud in evangelio quod
idcirco in hoc mundo in hoc mundo
et in hoc mundo in hoc mundo
et in hoc mundo in hoc mundo
et in hoc mundo in hoc mundo
et in hoc mundo in hoc mundo
et in hoc mundo in hoc mundo

COPIE . Lettres rouges

à cc. LVII.

EBOZE

Papitaliū decoāt⁹
 r distinctus,
 Adinuū caracterizandi
 ab lq̄ catus, Et ad euse-
 biam deder Johem fust
 Liue m̄r de Gerszheim,
 Anno dglia Assupcōis,

artificioſa imprimendi ac characterizandi abſque calami ulla exaratione ſic effigiatuſ, & ad Euſebiam Dei induſtriè eſt consummatuſ, per Johannem Fuſt, civem Maguntinum, & Petrum Schoiffer de Germheim, anno Domini milleſimo cccc. l. vij. in vigilia Aſſumptionis.

Les Curieux ſeront ſans doute bien aïſes de trouver ici une copie figurée de cette inſcription ſingulière, elle a été calquée ſur l'original.

Au reſte, le livre bien entier, comme l'eſt celui de M. de Boze, a cent ſoixante-neuf ſeuillets dont chaque page eſt de vingt lignes, ſans aucun chiffre au haut, ſans réclame ni ſignature au bas. Il n'eſt cependant paſ imprimé ſeuille à ſeuille, il eſt par cahiers de ſix & de ſept ſeuilles chacun, il y en a même qui ont juſqu'à ſept ſeuilles & demie; & pour leſ conſerver dans l'ordre qu'elles doivent avoir, il faut ſ'en aſſurer par une lecture ſuivie, & veiller à ce qu'elles ne ſe dérangent point dans leſ mainſ du relieur.

Le caractère avec lequel l'ouvrage eſt imprimé, eſt du genre qu'on appelle communément, mais improprement, *Caractère Gothique*; leſ lettres peuvent à pluſ juſte titre paſſer pour leſ lettres onciales, qu'on ne rettrouve pluſ ni dans le *Rationale Durandi* de 1459. ni dans le *Catholicon* de 1460. ni dans la fameuſe Bible de 1462. Ceſ lettres ſont de deux ſortes; celleſ deſ Pſeumes ont quatre grandeſ ligneſ de hauteur, celleſ deſ Antiermeſ, deſ Verſetſ, deſ Réponſ & deſ Collecteſ, n'en ont que trois. Leſ ſyllabeſ *Be, De, Do, Pa, Pe, Po,* ſont renduſ par un ſeuil caractère qui rasſemble leſ deux lettreſ dont ceſ ſyllabeſ ſont compoſéeſ, de même que le double *PP*. Il n'y a point du tott de diphthongueſ, mais on y trouve deux ſorteſ d'*U*, l'*V* terminé en pointe & l'*U* arrondi par le baſ, non touteſoiſ pour diſtinguer, comme on fait aujourdhui, l'*U* voyelle de l'*V* conforme. L'*V* terminé en pointe y eſt touſjourſ employé comme lettre initiale, ſoit qu'il réponde à la conſonne ou à la voyelle, & l'autre, de quelque nature qu'il ſoit, ne ſe trouve que dans le courſ deſ motſ.

Outre ces lettres onciales de trois & quatre lignes de hauteur, qui forment le fond du livre, il y en a de majuscules ou capitales, qui ont jusqu'à quatre pouces de largeur sur trois de hauteur, & ces capitales sont au nombre de deux cens quatre-vingt-huit. La première qui est un *B.* & la dernière qui est un *P.* ne permettent pas de douter qu'elles n'ayent été toutes imprimées & tirées à trois différentes reprises, l'une pour le bleu qui en est la base, & les deux autres pour le rouge & le couleur de pourpre, qui en font les accompagnemens. Ces lettres capitales ne sont point faites à la main ni peintes après coup; pour peu qu'on les examine & que l'on s'y connoisse, on se convaincra qu'elles sont du corps de l'impression, & qu'elles ont été alternativement colorées sous la presse, par une opération toute semblable à celle qu'on vient de faire revivre dans ces sortes d'estampes qui imitent les tableaux. M. de Boze en a une autre preuve surabondante dans la confrontation que M. Schepflin a eu la bonté de faire de son exemplaire avec celui de la Bibliothèque de l'Empereur; les couleurs sont absolument les mêmes d'un bout à l'autre, il n'y a pas la moindre différence ni dans leur étendue ni dans leur position, & on sent qu'un rapport si exact ne peut être que l'effet d'une machine qui agit toujours également.

Il faut seulement excepter de ce nombre de lettres capitales, trois ou quatre lettres un peu moins grandes, qui ont véritablement été faites à la main, & qui par cette raison-là même sont d'une couleur & d'un contour différens dans l'exemplaire de M. de Boze & dans celui de la Bibliothèque Impériale, & c'est particulièrement la lettre *H.* Fust & Schoiffer ne l'avoient pas fait graver, parce que leur intention n'ayant été que de donner un Pseautier, & n'y ayant aucun Pseume qui commence par la lettre *H.* il a nécessairement fallu la faire à la main, quand elle s'est rencontrée à la tête d'une Antienne, d'un Verset ou d'une Collecte. Il en est de même des lignes & des notes de Musique qui se trouvent insérées dans le texte, elles sont toutes tracées à la main, & la seule différence de l'encre rend la chose sensible.

Ce n'est

Ce n'est pas une question que de sçavoir si les grandes capitales qu'on vient de décrire, sont des lettres de bois ou de fonte, elles sont certainement de bois, & aujourd'hui même nos Imprimeurs n'en employent pas d'autres dans ces grandeurs extraordinaires; il leur en coûteroit trop pour des poinçons d'acier d'une pareille étendue, & pour les matrices de cuivre dans lesquelles il faudroit frapper les poinçons. D'ailleurs, la quantité de métal qu'elles consommeroient à la fonte, les rendroit d'un poids énorme & d'un usage peu commode.

Ce qui au premier coup d'œil, paroît plus difficile, & que cependant M. de Boze croit aussi aisé à décider, c'est de sçavoir si ces especes de lettres onciales qui forment le fond du livre, sont pareillement de bois, ou si elles sont de métal fondu. On ne doutera pas, dit-il, qu'elles ne soient pareillement de bois, si on veut faire quelque attention à la différence qui se trouve à tout moment dans les proportions & la figure d'une même lettre. Que l'on regarde sur-tout les *e* qui sont tantôt prolongez, tantôt raccourcis, tantôt pleins, tantôt déliez, & toujours inégaux; que l'on s'attache encore si l'on veut, à la lettre *i* qui n'est pas moins fréquente, & qui frappe encore davantage, à cause du point ou de la petite ligne qui est au-dessus; le point est tantôt rond, tantôt quarré, la petite ligne est quelquefois droite, quelquefois plus ou moins couchée: enfin, ces mêmes lettres ont entr'elles toutes les différences qu'elles n'auroient point, si elles avoient été toutes fondues dans le même moule; & ce qui n'est pas moins décisif, l'encre avec laquelle ces lettres sont imprimées, n'est pas une encre faite avec de l'huile & du noir de fumée, comme celle des Impressions en lettres de fonte; c'est une encre en détrempe presque semblable à celle dont nous nous servons pour écrire, elle est seulement un peu plus gommée, & s'enleve encore plus facilement, suivant l'épreuve que M. de Boze en a faite: cette encre en détrempe coule & ne peut prendre sur des lettres de métal, l'encre à l'huile s'attache & s'incorpore de manière aux lettres de bois, qu'on ne sçauroit

les en débarrasser, comme les lettres de fonte, par le simple lavage des formes, & à chaque imposition de feuille, cette encre feroit une nouvelle couche qui défigureroit insensiblement toutes les lettres.

Mais ces lettres ainsi déterminées à être des lettres de bois, n'étoient-elles point aussi des lettres fixes & tenant toutes ensemble; en un mot des planches taillées en relief, comme celles avec lesquelles on avoit auparavant imprimé l'*Apocalypse* & le *Speculum humanae salvationis*, dont il a été fait mention au commencement de cette notice? ou bien étoient-ce des lettres mobiles, semblables en leur espèce à celles de fonte dont on se sert présentement. M. de Boze assure que c'étoient des lettres mobiles, & la preuve qu'il en donne lui paroît d'autant moins équivoque qu'elle porte sur des faits supérieurs à tous les raisonnemens.

Jean Fust & Pierre Schoiffer firent en 1459. une seconde édition de leur Pseautier, & ils la firent précisément avec les mêmes caractères, soit pour le corps du livre, soit pour les capitales. Il y a cependant une très-grande différence entre ces deux éditions. La seconde que M. de Boze possède aussi, a plusieurs feuillets de moins que la première, & cela, parce que chaque page est de vingt-trois lignes, au lieu de vingt seulement, & que les lignes ont aussi une lettre, & quelquefois deux de plus que celles de l'édition de 1457. Ce n'est pas tout: Jean Fust étant mort sur la fin de l'année 1466. Pierre Schoiffer qui, immédiatement après l'impression de la Bible de 1462. avoit quitté l'état Ecclésiastique pour épouser Christine Fust fille unique de son associé, donna en 1490. une troisième édition du Pseautier dont il s'agit, toujours avec les mêmes caractères; & il fit cette troisième édition sur le modèle de la première; même nombre de lignes à chaque page, même nombre de lettres à chaque ligne; il falloit donc bien que ces lettres fussent mobiles comme les nôtres, pour les placer & déplacer de même à volonté.

L'inscription mise à la fin du Pseautier de 1459. diffère en plusieurs choses de celle qui termine l'édition de 1457.

1.^o La faute de *Spalmarum* pour *Psalmorum*, ne s'y trouve plus.

2.^o Après les mots *sic effigiatus*, on lisoit dans la première *ad Eusebiam Dei*; on a substitué dans la seconde *ad laudem Dei*, & on y a ajouté, *ac honorem sancti Jacobi*.

3.^o Pierre Schoiffer qui dans l'édition de 1457. ne s'étoit désigné par aucun titre personnel, se dit dans celle-ci *Clericus*.

Enfin, la date y est exprimée en ces termes, *Anno Dñi millesimo CCCCLIX. XXIX. die mensis Augusti*.

Quoique l'édition de 1490. soit, comme nous l'avons observé, toute semblable à celle de 1457. pour le fond & la forme du livre, l'inscription finale en diffère encore plus que la précédente.

Il n'y est plus parlé de Jean Fust, parce qu'il ne vivoit plus, & Pierre Schoiffer qui dans l'intervalle des deux éditions étoit devenu le gendre de Fust, n'avoit garde de prendre encore dans celle-ci le titre de Clerc, *Clericus*. Enfin, l'art de l'imprimerie étant déjà répandu dans les principales villes de l'Europe, & ne restant plus à celle de Mayence que la gloire de l'avoir inventé, & d'être la première qui l'eût mis en œuvre, elle se borne à ces deux circonstances, comme on le va voir dans l'inscription même qu'il est à propos de rapporter en entier.

Presens Psalmorum codex, venustate capitalium decoratus, rubricationibusque ac notis sufficienter distinctus, ad inventionem artificiosâ imprimendi ac caracterizandi absque ullâ calami exaratione, in nobili civitate Moguntinâ, hujus artis inventrice clematriceque primâ, sic effigiatus; & ad laudem Dei ac honorem sancti Benedicti, per Petrum Schoiffer de Gernzheim est consummatus. Anno Domini M. CCCC. XC. ultimâ die mensis Augusti.

La seule chose qui pourroit encore piquer la curiosité du lecteur, & demander de nouvelles recherches sur la différence de ces trois inscriptions, seroit de sçavoir pourquoi la première n'étant consacrée à l'honneur d'aucun Saint particulier, la seconde & la troisième le sont, l'une à l'honneur

Kk ij

de Saint Jacques, l'autre à l'honneur de Saint Benoît. Car la fête de ces Saints ne tombe ni au 29. ni au 31. du mois d'Août, jours auxquels il est dit que ces deux dernières éditions furent achevées. Ces Saints n'étoient pas non plus les patrons de Fust ou de Schoiffer; le premier s'appelloit Jean, & l'autre Pierre. Mais comme il y a dans le Diocèse de Mayence plusieurs riches Abbayes de l'Ordre de Saint Benoît, une entr'autres dans Mayence même, sous le titre & l'invocation de Saint Jacques, il n'en faut peut-être pas chercher d'autre raison. Les Religieux de ces Abbayes pouvoient avoir sollicité les premiers Imprimeurs de Mayence à donner de nouvelles éditions de leur Pseautier à l'usage du chœur, ils pouvoient même avoir contribué aux frais de l'impression, qui devoient être considérables: les exemplaires sur vélin se tiroient en petit nombre, ceux qui étoient en papier ne duroient pas long-tems, & ces sortes de livres d'église sont toujours ceux qu'on renouvelle plus souvent.

Celui-ci, c'est-à-dire, celui de M. de Boze, a été tiré de l'Eglise Collégiale de Saint Victor de Mayence, où il paroît qu'il a servi au moins jusqu'à la troisième édition de 1490. Depuis ce tems-là il avoit été heureusement renfermé, & encore plus heureusement oublié dans une petite armoire de la Sacristie. La découverte s'en fit l'hiver dernier par un pur hazard, & ceux à la disposition de qui l'exemplaire se trouva, ne purent le refuser à l'empressement d'un des amis de M. de Boze, dont le premier soin fut de chercher l'occasion de le lui faire parvenir.

Lambécus qui a en quelque sorte remis au monde le Pseautier de 1457. le découvrit en 1665. auprès d'Inspruck dans le château d'Ambras, où l'Archiduc François Sigismond avoit rassemblé une assez grande quantité de livres manuscrits & imprimez, tirez pour la plupart de la fameuse Bibliothèque de Matthias Corvin Roy de Hongrie, & c'est de là qu'il a passé dans celle de l'Empereur, que Lambécus a illustrée par un sçavant Commentaire, sur-tout par rapport aux Manuscrits.

Le Pseautier de 1457. quoiqu'imprimé, n'y a pas été oublié, mais l'Auteur s'est contenté de le décrire sommairement dans une note renvoyée du texte à la marge sous le n.º 4. Il y rapporte en entier l'inscription finale que nous avons déjà vûe, mais il ne marque pas la grandeur du volume.

André Chevillier Docteur & Bibliothécaire de Sorbonne, trompé par le chiffre 4. sous lequel Lambécus avoit fait le renvoi de la note marginale, a cru que le livre dont il parloit, étoit in-quarto, & c'est la forme qu'il lui a assignée dans la Dissertation historique & critique qu'il publia en 1694. sur l'origine de l'Imprimerie de Paris.

*Part. I. ch. 7.
pag. 13.*

L'erreur de Chevillier a successivement passé dans les deux éditions que Maittaire a données du premier volume de ses Annales typographiques, & depuis peu encore dans une Histoire de l'origine & des progrès de l'Imprimerie, publiée cette année même 1740. par le sieur Prosper Marchand ancien Libraire de Paris retiré en Hollande. Ce dernier seulement, qui avoit sans doute ouï dire à quelques Curieux que le Pseautier de la Bibliothèque de l'Empereur, cité par Lambécus, étoit un volume in-folio, n'osant les démentir ni les croire, a dit pour les accorder tous, qu'il étoit in-quarto ou in-folio, qualification moins pardonnable encore à un Libraire de profession, dès qu'il se mêle d'écrire, qu'à aucune autre espèce d'Auteur.

*Page 35. de la
première édition,
& page 270.
de la seconde.*

L'inspection du Pseautier de 1457. détruit une autre erreur de Maittaire, & une erreur qu'il donne pour maxime dans le même volume de ses Annales typographiques; c'est que ce n'est qu'environ trente ans après la découverte & le premier usage de l'Art d'imprimer, que les lettres capitales ont été introduites dans l'Impression. Cette maxime n'est vraie qu'en partie, & seulement à l'égard des livres imprimez tout en lettres de fonte, & cela, comme on l'a déjà remarqué, par rapport au prix excessif & à l'extrême incommodité de ces grandes lettres en métal. Mais on trouva bien plutôt le secret de joindre aux lettres courantes de cuivre doux, d'étain ou de plomb, ces majuscules de bois qui font encore aujourd'hui

l'ornement de bien des livres; il n'étoit pas même fort nécessaire que pour supprimer ou modifier une maxime si hasardée, Maittaire vît le livre qui la détruit absolument; il en a connu, il en a rapporté l'inscription toute entière, & il y est dit formellement que l'ouvrage est orné de belles capitales, *venustate capitalium decoratus*.

L'exemplaire du Pseautier de 1457. que l'on conserve dans la Bibliothèque de l'Empereur, a passé long-tems pour unique, mais M. de Boze est bien éloigné de penser que le sien ne soit que le second; car indépendamment de ceux qui pourroient exister encore dans des lieux obscurs & totalement ignorez, il y en a un troisième à Freyberg, auquel à la vérité manquent quarante-huit feuillets.

Un Auteur Allemand nommé Willischius, qui a donné depuis peu l'Histoire de la ville de Freyberg, n'a pas oublié d'y faire mention de ce rare exemplaire; mais affectant d'en parler en homme désintéressé & en Critique consommé, il n'y a sortes d'absurdités qu'il ne débite à ce sujet; voici les principales.

Premièrement il pense qu'il y a erreur dans la date, fondé, dit-il, sur deux raisons; l'une que, selon lui, l'origine de l'Imprimerie n'est pas si ancienne à beaucoup près; l'autre, que les caractères de ce Pseautier sont trop beaux, & qu'il a vû, entr'autres à Leipfick, des missels de 1490. & de 1500. qui y ressembloit si fort, qu'il est persuadé que tout est du même tems.

Comme si rien s'opposoit à ce que Jean Fust eût imprimé des livres en 1457. lui qui deux ans auparavant avoit eu procès avec Jean Guttemberg son associé, pour raison des dépenses faites en commun pour l'établissement de leur Imprimerie; procès terminé par sentence du Prevôt de Mayence, dans les premiers jours du mois de Novembre 1455.

Comme si les premiers Imprimeurs n'avoient pas pris pour modèle de leurs caractères, soit de bois, soit de fonte, les plus beaux Manuscrits qu'ils avoient pu trouver, & que les plus anciens ne fussent pas aussi les mieux écrits;

Comme si la seconde édition de ce même Pseautier, faite en 1459. ne justifioit pas celle de 1457. & comme si ces deux éditions porteroient le nom de Fust & de Schoiffer, si elles avoient été faites après leur mort, car ici les dates sont attachées aux noms, comme les noms sont attachez aux dates.

Une autre objection du Critique, c'est que l'impression du prétendu Pseautier de 1457. que l'on conserve dans la Bibliothèque de l'Université de Freyberg, ne lui paroît pas répondre à la réputation que Fust & Schoiffer avoient acquise dans leur Art, & voici la preuve qu'il en donne. Une partie des pages de cet exemplaire est chiffrée, & l'autre, dit-il, ne l'est pas; ces chiffres, poursuit-il, sont presque toujours mal placez, & les feuillets même sont aussi dérangez que les chiffres des pages.

Est-ce la peine de lui répondre que l'impression du Pseautier de 1457. est regardée ici même, & par les plus habiles Imprimeurs, comme une espece de chef-d'œuvre; que Fust & Schoiffer n'ont aucune part à l'omission & au dérangement de chiffres dont il se plaint, & que plus de quinze ans encore après cette édition on n'en mettoit point au haut des pages; qu'il n'y en a aucun ni dans l'exemplaire de la Bibliothèque de l'Empereur, ni dans celui du Cabinet de M. de Boze; que s'il y en avoit eu, il auroit été impossible de les faire disparaître; que ceux qui sont à quelques pages de l'exemplaire de Freyberg, y ont certainement été mis à la main; que Fust & Schoiffer ne sont pas plus responsables de la transposition des feuilles que du dérangement ou de l'omission des chiffres; que c'est uniquement la faute du relieur & des personnes qui devoient le guider; que les feuilles des deux exemplaires en question ne sont point du tout transposées, & que s'il n'en manquoit point à celui de Freyberg, il seroit très-aisé de les remettre en ordre.

M. de Boze termine ces remarques particulières sur le Pseautier de 1457. par une observation générale sur les premiers livres imprimez.

Il est certain que l'on n'a point marqué d'abord la date des Impressions, & que par conséquent il y a des livres qui n'ont point de date, & qui sont plus anciens que tous ceux qui en ont; mais il n'est pas moins certain que l'on ne s'est pas toujours assujetti à mettre des dates, depuis que l'usage s'en fut introduit, & qu'il y a par conséquent beaucoup de livres sans date, qui sont infiniment plus récents que d'autres qui en ont; de sorte que toute la difficulté consiste à distinguer ceux de ces livres sans date qui sont les plus anciens ou les plus récents, & voici ce qui lui paroît devoir le décider.

Le *Rationale Durandi* de 1459. est certainement imprimé avec des caractères de métal fondu. C'est un grand in-folio à deux colonnes, qui ne sçauroit avoir occupé moins de deux ans la presse naissante de Fust & de Schoiffer, ainsi ils ont dû commencer à l'imprimer immédiatement après leur Pseautier de 1457. qui est en bois.

Dela il conclut que tout ce qui a été imprimé avant le *Rationale* de 1459. l'a été en lettres de bois fixes ou mobiles, & toujours plus grandes que les lettres de fonte qui sont venues ensuite; & cela, conformément au témoignage des premiers Auteurs qui ont parlé de l'établissement de l'Imprimerie, tels que l'Anonyme de Cologne, qui étoit presque contemporain, & qui dit que *impressa sunt scripturâ grandiori, quali hodiè missalia solent imprimi.*

On conçoit aisément que des lettres de bois, pour avoir quelque consistance, n'ont pu être réduites à un aussi petit volume que celles de métal: il n'est pas moins évident que ces lettres de bois, d'abord taillées en relief sur des planches, & ensuite détachées, ont dû être les premières en usage, non seulement parce que le plus ou le moins de perfection dans un art, en marque toujours l'origine & les progrès, mais encore parce que quand d'idées en idées & d'expériences en expériences on fut parvenu à trouver la manière de faire des lettres de métal fondu, que l'on multiplioit à son gré, suivant le besoin, & toujours avec une parfaite égalité, puisqu'il ne s'agissoit que de couler un peu de plomb dans le même moule,
on cessa

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 265
on cessa de se servir des lettres de bois, dont l'usage avoit mille inconvéniens sensibles.

Premièrement, elles ne pouvoient pas soutenir le lavage continuel des formes, l'eau enflant toujours le bois & le faisant déjetter; elles ne pouvoient pas non plus soutenir les efforts de la Presse, capables d'en faire éclater à tout moment une bonne partie.

En second lieu, des accidens si fréquens ne pouvoient être réparés qu'avec beaucoup de tems & de peine, & toujours imparfaitement, parce que la main de l'ouvrier, quelque habile, quelque exercé qu'il soit, ne sçauroit jamais porter de si petits ouvrages au même degré de précision & d'uniformité.

Aussi, après le Pseautier de 1457. dont les caractères de bois furent sans doute conservés ou rétablis avec soin pour les deux éditions suivantes, parce que des lettres de cette grandeur étoient nécessaires à un livre qui devoit être placé dans un lieu élevé, pour être lû en même tems par divers Chantres plus ou moins éloignés; après ce Pseautier on ne connoît aucun autre ouvrage imprimé de même avec des lettres de bois mobiles & une encre en détrempe simplement gommée. M. de Boze pousse plus loin cette observation.

Tout le monde, dit-il, convient que si Fust & Schoiffer ne sont pas absolument les premiers inventeurs de l'art de l'imprimerie, ils sont du moins les premiers & les seuls qui l'aient exercé publiquement jusqu'en 1462. qu'ils donnèrent en deux volumes in-fol.^o cette fameuse Bible encore si recherchée des Curieux. Nous avons vû qu'en 1459. ils avoient publié une seconde édition de leur Pseautier en lettres de bois, & la première du *Rationale Durandi* en lettres de fonte. L'année suivante (1460.) ils donnèrent deux autres ouvrages encore plus considérables, les Constitutions de Clément V. *Clementis Papæ Quinti Constitutionum Codex*, & le Catholicon de Januensis, *liber egregius Catholicon*, en deux volumes. Voilà donc de compte fait, sans ce que nous ne connoissons peut-être pas, sept volumes qui portent tous le nom des Imprimeurs & la date des Impressions. Demandons-nous présentement

Hist. Tome XIV.

LI

à nous-mêmes si après trois siècles d'un exercice continué qui a dû rendre l'art de l'Imprimerie infiniment plus facile & plus commun, on trouveroit beaucoup d'Imprimeurs en état de donner un pareil nombre de volumes en aussi peu de tems; voyons s'il est par conséquent vraisemblable que Fust & Schoiffer ayent encore imprimé ce grand nombre d'autres volumes presque tous répétez, qu'on leur attribue si légèrement, & que l'on veut faire remonter à ces premiers tems, souvent sous le seul prétexte qu'ils ne portent ni date ni nom.

M. de Boze ne les regarde que comme les productions de nouveaux Imprimeurs échappez de l'école de Mayence, qui croyant avoir acquis toutes les connoissances de leurs maîtres, allèrent s'établir les uns plus près, les autres plus loin, & tentèrent la fortune par ces especes de contrefaçons clandestines auxquelles ils n'osoient encore mettre leur nom ni leur demeure, & que la date auroit pu déceler; car pour ce qui est de l'induction que Naudé a prétendu tirer des marques du papier, toutes semblables à celui qu'employoient Fust & Schoiffer, & qui étoient communément une tête de taureau, assez souvent une rosette, & quelquefois une grappe de raisin, cette induction paroîtra sans doute bien frivole à ceux qui savent que jamais Imprimeur n'a lui-même fabriqué son papier, qu'il l'achette tout fait, & que loin d'en avoir à une marque qui lui soit particulière, il le tire indifféremment des manufactures où il le trouve, soit plus beau, soit à meilleur compte, suivant l'objet de sa dépense; qu'une bonne manufacture ne seroit pas épuisée par vingt Imprimeries ordinaires, & qu'encore aujourd'hui les plus belles éditions d'Angleterre & de Hollande se font sur nos papiers d'Auvergne & d'Angoulême.



SUR LE COURS

De la Rivière de Bièvre ou des Gobelins.

M. BONAMY que la qualité d'Historiographe de la ville de Paris engage à s'appliquer particulièrement à l'ancienne Topographie de cette capitale du Royaume, a fait part à l'Académie d'une découverte qu'il a faite sur l'époque 1740. de l'ancien canal de la Rivière de Bièvre ou des Gobelins, qui couloit autrefois dans Paris. Il a cru que le détail dans lequel il entreroit sur un pareil sujet, ne devoit pas être moins intéressant pour nous, que les recherches que les Sçavans font tous les jours sur l'ancien état des villes de la Grece ou de l'Empire Romain. Des titres originaux dont M. Bonamy a eu communication, lui ont fourni la matière du Mémoire dont nous allons rendre compte; il y réfute le sentiment où l'on a été jusqu'à présent que ce canal subsistoit du tems de Jule-César; mais il s'en faut bien qu'il lui donne cette antiquité, puisqu'il ne la fait remonter que jusqu'au regne du Roy Louis VII. dit le Jeune.

La rue de Bièvre près la place Maubert a reçu son nom de la rivière de Bièvre ou des Gobelins qui la traversoit à l'une de ses extrémités du côté de la rivière de Seine, ç'a été de tout tems une tradition constante à Paris; & si M. de Valois avoit lû quelques anciens titres de l'Abbaye de Saint Victor, il auroit parlé plus affirmativement de ce canal, & n'auroit point dit qu'il n'en restoit aucun vestige. Mais le Commissaire Lamare a fait une faute bien plus considérable dans les Plans qu'il a donnez des agrandissemens successifs de la ville de Paris; car dans le premier Plan, où il s'étoit proposé de représenter la ville de Paris & ses environs, qu'on y a renfermez depuis, tels qu'ils étoient du tems de Jule-César, & dans les second, troisième & quatrième Plans, il ne donne qu'un seul lit à la rivière de Bièvre, qu'il fait aboutir à l'endroit où sont les Grands-degrés, & ce qui est plus étonnant,

L i ij

il fait passer cette rivière devant la porte de l'Abbaye de Saint Victor, où le terrain n'a jamais permis qu'elle passât. Enfin, dans son cinquième Plan il retranche absolument ce canal, & en marque un autre qui est le même où coule aujourd'hui la rivière des Gobelins, avec ces mots : *Nouveau canal de la rivière de Bièvre*. Il est certain au contraire 1.^o que ce prétendu nouveau canal fut pendant plusieurs siècles l'unique lit de cette rivière; 2.^o que ce ne fut qu'au XII.^e siècle que l'on creusa celui que le Commissaire Lamare met du tems des Romains, qui descendoit dans la Seine au bas de la place Maubert, & que lorsque ce dernier fut abandonné, on lui en substitua un autre dont le même Auteur n'a fait aucune mention, qui se rendoit dans la Seine à la porte Saint Bernard; mais on ne combla point l'ancien lit qui subsiste encore aujourd'hui.

La rivière de Bièvre n'a pas toujours été ce ruisseau bourbeux que nous voyons aujourd'hui, les eaux de Rungis & des environs en augmentoient le volume. Comme il est certain que l'ancien aqueduc d'Arcueil dont il reste des vestiges assez considérables dans la vallée d'Arcueil & dans les plaines des environs, avoit été entrepris par les Romains pour amener les eaux de Rungis, de Cachan & d'autres lieux à Paris, ces eaux n'ont pu couler dans la rivière de Bièvre que lorsque cet aqueduc fut abandonné; elles y couloient certainement lorsqu'on creusa un nouveau lit à cette Rivière vers l'an 1148. elle se déchargeoit alors dans la Seine au même endroit où elle a encore aujourd'hui son embouchure auprès de la Salpêtrière, sous un pont qu'on appelloit du tems de Saint Louis, *le Pont aux Marchands*, parce que les bourgeois de Paris qui étoient à la tête de *la Marchandise de l'Eau* ou du Corps municipal de cette ville, l'avoient fait construire.

Saint Bernard étant venu à Paris, les Chanoines Réguliers de Saint Victor s'adressèrent à lui pour obtenir de ceux de Sainte Geneviève la permission de détourner l'eau de la rivière de Bièvre, & de la faire passer dans l'enclos de leur Abbaye. Ces derniers étoient une nouvelle colonie de Saint Victor, à

la tête de laquelle étoit Eudes ou Odon, qui prit possession en qualité d'Abbé de la Maison de S.^{te} Geneviève, le 24. Août de l'an 1147. Il y a dans le trésor de Saint Victor une copie de la lettre de Saint Bernard, qui atteste ce fait; elle est d'une écriture de ce tems-là, le Saint l'adresse à tous les Fidèles: il y certifie qu'étant un jour à Paris, il pria l'Abbé Odon & ses Freres de Sainte Geneviève, d'accorder à Gilduin ou Hilduin Abbé de Saint Victor, l'eau de la rivière de Bièvre au dessous de leur moulin de *Cupels*, pour la conduire à l'église de Saint Victor, & de là dans la Seine, en dédommageant les hommes de Sainte Geneviève sur les terres desquels ils feroient passer le nouveau canal, & d'ajouter à cette grace celle de permettre aux Religieux de Saint Victor de construire un moulin dans leur enclos, pour leur usage. S.^t Bernard obtint tout ce qu'il demandoit; & pour servir de témoignage à la postérité, il fit signer la lettre par Godefroy Evêque de Langres, Jean Evêque de Saint-Malo, Bernard Archidiacre de Paris, & par deux de ses Religieux.

Les lettres de l'Abbé Odon par lesquelles, du commun consentement de ses Freres, il accorda aux Religieux de S.^t Victor toute l'eau de la rivière de Bièvre, sont insérées dans un accord fait entre les deux Maisons en 1202. Il n'y est point fait mention de Saint Bernard, mais elles contiennent les mêmes choses que la lettre, avec les conditions auxquelles on leur accorderoit cette eau, sçavoir, qu'ils ne bâtiroient aucun moulin hors de leur enclos, & que celui qu'ils y auroient, ne serviroit que pour leur usage, qu'ils payeroient deux sols de cens tous les ans à l'église de Sainte Geneviève, pour la terre où passeroit le canal; car la partie du Chardonnet depuis la rue du Pont-Livaut jusqu'à la rue de Seine, étoit dans la censive de Sainte Geneviève; & afin, ajoutent ces lettres, qu'il n'y ait point de disputes entre deux Eglises qui sont sœurs, on est convenu de poser au dessus de l'endroit où l'eau prendra son cours pour aller à S.^t Victor, une mesure appelée communément Patelle, au dessus de laquelle les Religieux de cette Abbaye ne pourront faire monter l'eau, soit en la retenant

au dessous, soit par la construction de quelqu'ouvrage. Cette mesure devoit aussi servir de niveau pour tenir l'eau à la même hauteur lorsqu'on creuseroit le canal, ou lorsqu'il seroit nécessaire de le curer. Il n'y a point de date à ces lettres, non plus qu'à celle de S.^t Bernard; mais comme le Saint mourut au mois d'Août de l'an 1153. & que l'Abbé Odon n'avoit pris possession de l'Abbaye de Sainte Geneviève qu'en 1147. ce ne peut être que dans cet intervalle de tems que S. Bernard proposa de faire ce nouveau canal. On n'y perdit point de tems, comme on le va voir, on le creusa à environ cent quarante toises au dessous du moulin de Copeaux ou *Cupels*, qui alors étoit situé auprès & du même côté de l'endroit où est aujourd'hui le Jardin royal des Plantes. Il ne faut point le confondre avec un moulin à vent du même nom, bâti sur la butte de Copeaux renfermée dans le même Jardin, & du haut de laquelle on découvre une grande partie de la ville de Paris. De là le canal prenoit son cours vers la rue de Seine qu'il traversoit par le milieu, aussi-bien que le jardin des Chanoines de Saint Victor; en sortant de leur enclos il s'approchoit de la rue Saint Victor, pour passer sur le terrain où sont le Séminaire des Bons-enfans & le Collège du Cardinal le Moine, & côtoyoit de si près la rue de Saint Victor, qu'il passoit entr'elle & le lieu où fut bâti dans le siècle suivant la nouvelle église de Saint Nicolas-du-Chardonnet; il traversoit ensuite le terrain renfermé entre la rue des Bernardins & la rue de Bièvre, & tournoit au bout de cette dernière pour aller se rendre dans la rivière de Seine entre les Grands-degrés & le pavé de la place Maubert, presque vis-à-vis la rue Perdue. Ce canal n'avoit que neuf pieds de largeur dans toute sa longueur.

Les Religieux de Sainte Geneviève, conformément aux lettres de l'Abbé Odon, eurent soin de faire mettre une pierre qui servît de mesure pour tenir l'eau de Saint Victor à la même hauteur, afin que le moulin de Copeaux ne souffrît point du gonflement des eaux, pour l'écoulement desquelles on conserva l'ancien lit de la rivière de Bièvre. Cette pierre & le lieu où elle étoit posée, s'appelle dans les anciens titres,

Patella, Poelle ; & elle fut dans la suite un sujet de disputes presque continuelles entre les deux Maisons de Saint Victor & de Sainte Geneviève.

A peine le nouveau canal étoit-il achevé, que le Roy Louis le Jeune fut obligé d'interposer son autorité pour appaiser le différend qui s'éleva au sujet de cette Poelle que les Religieux de Saint Victor accusoient ceux de Sainte Geneviève d'avoir baissée, ce qui empêchoit qu'ils n'eussent la quantité d'eau qui leur avoit été accordée. Le Roy nomma pour arbitres de cette contestation l'Abbé de Chalis dont le nom n'est point marqué, & Estienne Abbé de Sainte Marie-du-val près Pontoise. Ils rétablirent la Patelle dans son premier état, & firent faire dans l'ancien canal des portes ou vannes d'une hauteur égale à celle de la Patelle, afin que lorsque l'eau seroit au dessus de la Patelle, elle pût aussi passer par-dessus les vannes ; ainsi, & la pierre qui servoit de mesure pour la hauteur de l'eau, & ces vannes n'étoient qu'une même mesure réciproque. En 1202. les deux Maisons convinrent de construire un mur de quatre toises & demie au lieu de ces portes, afin que ce mur placé à l'entrée du nouveau canal fût avec la Patelle une règle fixe pour la quantité d'eau que Saint Victor devoit avoir ; mais la solidité de ce mur bâti de grosses pierres de taille avec des crampons de fer, n'empêcha pas qu'on ne tentât de tems en tems de le démolir pour faire couler l'eau plus abondamment dans l'ancien canal, qui a toujours subsisté, comme il paroît par tous les titres des deux Abbayes, sans qu'on ait jamais parlé de le combler.

Le fief du Chardonnet sur lequel on avoit creusé le nouveau canal, s'étendoit en longueur depuis la rue du Pont-Livaut au delà de l'ancien canal, jusqu'à la rue Perdue près la place Maubert, & dans sa largeur il étoit compris entre la rivière de Seine & les grandes rues Copeau & Saint Victor. Sous Louis le Jeune il étoit couvert de quelques maisons éparfes çà & là dans la partie qui est depuis la rue de Seine jusqu'à la rue des Fossés-Saint-Bernard ; des prés, des jardins & des vignes occupoient le reste du terrain. De l'autre côté

de la rue du fauxbourg Saint Victor, étoient le clos de Thiron, celui de Saint Victor devant la porte de cette Abbaye, & l'ancien clos des Arènes qu'occupent aujourd'hui en partie les Peres de la Doctrine Chrétienne. A l'égard de la partie du fief du Chardonnet, qui fut enfermée dans l'enceinte de Philippe Auguste, elle étoit plus peuplée : cette enceinte commençoit à la porte Saint Bernard ; mais elle ne causa aucun dérangement au cours de la rivière de Bièvre, qui continua de couler dans la ville sous les nouveaux murs dans lesquels on avoit pratiqué une arche.

On avoit eu soin dès le commencement de construire des ponts en plusieurs endroits dans les chemins qui traversoient le terrain du canal. En 1226. il fut ordonné d'en bâtir un de pierre dans la rue de Seine auprès de la maison d'Adam Bigues, cette rue se trouve désignée dans un titre de l'an 1312. par les termes de *rue qui conduit de la Tournelle de Saint Victor à la Seine, via quæ ducit à Tornella S. Victoris ad Secanani* : c'est la même Tournelle qu'on appelle aujourd'hui la Tour d'Alexandre, à laquelle est adossée la fontaine Saint Victor. M. Bonamy ne doute pas qu'il n'y eût un pareil pont dans la rue des Fossés-Saint-Bernard ; celui de la rue des Bernardins a dû être bâti en même tems que le canal au delà duquel étoit l'église de Saint Nicolas-du-Chardonnet, du côté de la rivière de Seine. Le Pere Félibien d'après l'Historien de l'église de Paris, ne met qu'en 1230. la fondation de Saint Nicolas, dont il ne fait qu'une chapelle. Cependant, selon du Breuil, on trouve dans le grand Pastoral de l'église de Paris une Bulle d'Alexandre III. de l'an 1166. qui confirme le droit qu'avoient les Clercs appelez Matutinelz de Notre-Dame, de prendre tous les ans vingt-cinq livres parisis sur le revenu de la paroisse de Saint Nicolas-du-Chardonnet. Quoi qu'il en soit de la première fondation de cette église, le quartier qui l'environne s'étant extrêmement peuplé sous le regne de Saint Louis, Guillaume Evêque de Paris obtint de Raoul Abbé de Saint Victor en 1243. une pièce de terre de vingt-quatre toises de longueur sur dix-huit de largeur, située près du pont

pont de Bièvre dans la censive de Saint Victor, pour y bâtir une église, à condition que le Prêtre ou Curé en poseroit les fondemens sur le bord du canal, dont il feroit paver le fond à ses dépens tout le long de son église, dont le chevet fut pour lors tourné du côté de Saint Victor; sauf aux Religieux de cette Abbaye le droit de nettoyer le lit de cette Rivière quand bon leur sembleroit.

Ce ne fut que cette même année 1243. qu'on ouvrit la rue des Bernardins sur le terrain du cimetière de Saint Nicolas. Le plus ancien titre de l'Abbaye de Saint Victor où il soit fait mention du pont de la rue des Bernardins, est de l'an 1255. c'est un compromis des Maisons de Sainte Geneviève & de Saint Victor, pour terminer un différend qui s'étoit élevé au sujet d'un mur que faisoient faire les Religieux de Saint Victor sur le canal de la rivière de Bièvre, entre le Ponceau qui étoit devant l'église de Saint Nicolas, & la Plâtrière située près de ce Ponceau : *Super alveum Beveris, inter Pontcellum qui est ante ecclesiam Sancti Nicolai de Cardoneto, & Plasteriam prope dictum Pontcellum sitam.* Il y a encore une rue du Plâtre proche la place Maubert, qui pouvoit dans ce tems-là aboutir à la Plâtrière. Comme les Religieux de Sainte Geneviève se plaignoient que ce mur leur causeroit du préjudice, ce ne pouvoit guères être qu'en ce que les fondemens auroient rétréci le lit de la rivière de Bièvre, car en 1226. on étoit convenu que les ponts seroient d'une seule arche sans piles au milieu de l'eau, afin que la largeur de neuf pieds fût gardée dans toute la longueur du canal; le Chambrier de Sainte Geneviève & l'Aumônier de Saint Victor, chargés du compromis des deux Maisons, s'en rapportèrent au jugement d'Odon le Roux & d'Hervé du Lière qui étoient Prevôts de Paris tous deux en même tems. Il est aussi souvent parlé du Pont-Didier dans les titres de Saint Victor, c'étoit un pont de pierre bâti sur l'ancien canal dans l'endroit où l'eau étoit détournée pour venir dans l'enclos de Saint Victor. Il subsista en cet état jusqu'au regne du Roy Jean, les Religieux de Saint Victor ayant joui assez paisiblement de leur eau jusqu'alors.

Hist. Tome XIV.

M m

Les guerres qui s'élevèrent sous ce Prince, causèrent des ravages dans tous les environs de Paris ; les maisons & les ouvrages publics furent démolis, le Pont - Didier, & la chaussée de pierre qui retenoit les eaux du canal de Saint Victor, ne furent point épargnez, l'eau prit son cours dans l'ancien canal, & celui de la ville demeura à sec, ou n'eut que très-peu d'eau. Un nommé Gilles Fleureteau fut celui qui contribua le plus à la démolition des ouvrages du canal. Il avoit accensé des Doyen & Chapitre de Saint Marcel une piécé de terre assise sur l'ancien canal au dessous de la Saussaye, & près le pont aux Marchands; ayant accensé en même tems des Chanoines de Sainte Geneviève l'ancien canal de la rivière de Bièvre, il y construisit un moulin à eau. Il étoit d'autant mieux fondé à croire que l'eau ne retourneroit plus dans le canal de Saint Victor, que pendant la prison du Roy Jean, la crainte qu'on eut des Anglois fit songer à fortifier Paris, & à creuser des fossés autour de ses murs. Mais lorsque l'ordre & la tranquillité furent rétablis dans le Royaume sous le regne de Charles V. les Chanoines de Saint Victor songèrent à faire revenir l'eau dans leur enclos. Ils portèrent leurs plaintes à Hugues Aubriot Prevôt de Paris, qui condamna Gilles Fleureteau à les laisser jouir paisiblement de l'eau de la rivière de Bièvre. Son ordonnance est du 10. Janvier 1367. c'est-à-dire 1368. selon notre manière de compter. Fleureteau s'étant opposé à cette ordonnance, Pierre le Cordier Lieutenant du Comte de Tancarville souverain Maître & Réformateur des Eaux & Forêts par tout le Royaume, ordonna une visite sur les lieux, & l'on assigna plusieurs anciens habitans de la ville de Saint Marcel & des environs, pour sçavoir si les Religieux de Saint Victor avoient exposé la vérité dans leur requête au Prevôt de Paris ; par leur témoignage il fut trouvé que anciennement, depuis la Poelle qui est en la rivière de Bièvre au dessous du moulin de Coepeaux, & au livel d'icelle Poelle, la chaussée fouloit estre jusques au Pont - Didier & au dessus autour du fossé où ladite rivière de Bièvre vient & a son cours parmy l'église de Saint Victor, & que ladite chaussée iceux Religieux ne

peuvent plus hauffer que du haut & livel de ladite Paelle, & que quand la rivière de Bièvre croît au dessus du moulin de Coeppeau & au dessous jusques à ladite Paelle, toute l'eau qui va & surmonte au dessus d'icelle Paelle, va & a son cours par les viez rus droit où ledit moulin de Gillet Fleureteau est à présent assis en descendant en Seine près le pont aux Marchéans: & ainsi l'avoient vu les aucuns quarante ans, & les autres cinquante ans avoit passé.

Les Chanoines de Saint Victor eurent donc la permission de faire réparer les ouvrages qui avoient été démolis, mais comme on travailloit dans le même tems à faire des arrièrefossés depuis la porte Saint Bernard jusqu'à la porte Saint Victor, il n'y avoit plus moyen de faire venir l'eau de la rivière de Bièvre dans la ville, comme elle y avoit coulé jusqu'au tems du Roy Jean. Ces arrièrefossés qui furent commencez le 9. Mai 1368. avoient seize pieds de profondeur sur trente-six de largeur, ils étoient revêtus de pieux, de claies, de foin, de fagots, & gazonnez par-dessus pour les soutenir. Le fond de ces fossés étant au dessous du niveau de l'eau de la rivière de Bièvre, il fallut songer à la faire passer ailleurs.

Les Chanoines de Saint Victor firent creuser alors un nouveau canal au dessous de la rue d'Alais, & le firent tourner en ligne parallèle à la rue des Fossés-Saint-Bernard, sur le terrain où sont aujourd'hui des chantiers & la halle au vin; mais lorsqu'ils voulurent le continuer sur le bord de la Seine, ils trouvèrent des oppositions de la part des Prevôt des Marchands & Echevins, & de celle des Chanoines de Sainte Geneviève. Les premiers prétendirent que les bords de la rivière de Seine appartenoient à la Marchandise, & les Chanoines de Sainte Geneviève soutinrent que cet endroit étoit en leur voirie. Les Chanoines de Saint Victor présentèrent une requête au Roy Charles V. au mois d'Octobre de l'année 1368. dans laquelle ils disoient que *la rivière de Bièvre, qui anciennement & n'agueres avoit son cours parmi leur Abbaye, & passoit par dessous les murs de la ville de Paris, par en costé la rue Saint Victor descendant en la rivière de Seine à l'endroit de l'Hôtel*

de l'Evesque de Paris, estoit levée dedans certaines metes de au dessus de leur dite Abbaye jusqu'aux murs de ladite ville, & avoient ou cours d'icelle toute justice & seigneurie, haulte, moyenne & basse, laquelle ils avoient aussi, & ont encore en ce qui est entre leur Eglise & lesdits murs de la ville de Paris, & à présent leur a esté otée, & le cours d'icelle rompu, parce que les fosséz qui ont esté faits environ lesdits murs, ont esté faits au travers de ladite Rivière, & parmi leur terre, justice & seigneurie dessusdites; & que pour ce que ladite Rivière pust avoir son cours par leur dit Abbaye jusques à la rivière de Seine, firent faire à leurs cousts & dépens un fossé entre lesdits fosséz de Paris & leur dit Abbaye, tant comme leur terre se portoit; mais pour ce qu'entre le bout du fossé & ladite rivière de Seine a un pou de terre que les Religieux de S.^{te} Geneviève de Paris disent estre en leur voirie, & les Prevost des Marchands & Echevins de Paris dient estre de leur Marchandise, n'ont pû parfaire ledit fossé, & par ce n'a pû ladite rivière de Bièvre, ne ne peut avoir son cours par leur dite Eglise: ainçois a prins son cours par emprès les Sauchoyes de Saint Marcel lez Paris, dont leur moulin qu'ils y avoient, est deschu & de nul profit, le chainel ancien de ladite rivière, ou ledit fossé atterris en leur très-grand dommage, dont lesdits fosséz de Paris qui sont faits pour la défense de la chose publique, ont esté première cause, & encore a-t-on commencé à y faire autres fosséz, en diminuant leur dite terre & seigneurie, pourquoi ils requeroient humblement le Roy qu'il leur vouldist octroyer que ladite rivière de Bièvre eût son cours en descendant par lesdits autres fosséz, ou que le fossé par eux commencé fût parfait par ladite terre, dont débat est entre lesdits Religieux de S.^{te} Geneviève & ledit Prevost des Marchands.

Le Roy renvoya cette requête à Hugues Aubriot, avec des lettres par lesquelles il lui enjoit de faire faire un fossé au bout de celui que les Religieux de Saint Victor avoient commencé, afin que la rivière de Bièvre pût avoir son cours jusqu'à la rivière de Seine, & de faire un poncel de pierre pour l'utilité de la Marchandise, sur le bord de la Rivière. Les lettres du Roy sont datées de Melun le 26. Octobre 1368.

Tom. 1. p. 36. On lit dans Sauval que le 12. Mai 1368. le Roy Charles V. commanda à la Ville de faire passer par où il plairoit aux

Religieux de Saint Victor, la rivière des Gobelins qui leur apportoit beaucoup d'incommodité, ce qui n'est rien moins qu'exact; car, comme on vient de voir, les Prevôt des Marchands & Echevins ne furent point chargez de cet ouvrage: de plus, ce n'étoit point à cause de l'incommodité que caufoit cette Rivière aux Religieux, mais parce que l'eau n'en venoit plus chez eux, qu'ils demandèrent qu'on lui laissât un cours libre par leur Abbaye.

Les ordres de Charles V. furent exécutez, puisque l'on voit que six ans après les Religieux de Saint Victor eurent un procès à soutenir contre ceux de Sainte Geneviève, pour le curage de la partie de la rivière de Bièvre qui est entre le moulin Coupel & le Pont-Didier, dans l'espace de sept vingts toises, auquel Pont, est-il dit dans l'accord fait entre les deux Maisons, la rivière de Bièvre tourne à venir en l'hostel des Religieux de Saint Victor.

L'ancien canal n'avoit servi autrefois que pour l'écoulement des eaux qui passaient au dessus de la Patelle, en sorte qu'il étoit souvent à sec; mais depuis qu'on eut fait le canal de la porte Saint Bernard, il paroît que l'eau fut partagée de façon qu'il en coula également dans les deux canaux; c'est ce qu'on voit par un arrêt provisionnel de l'an 1377. touchant les Bouchers de Sainte Geneviève & de Saint Marcel; la Cour ordonne qu'ils seront tenus *d'avoir & faire voirie au dessous du moulin de Coepeaux; & au dessous du chemin qui va de Paris à Yvry, en une friche où souloit avoir Saulfoye qui est outre la rivière de Bièvre, pour vuider les pances de leurs bêtes, & icelles vuïdées seront tenus de les laver & munder en la partie de la rivière de Bièvre tant seulement qui se départ au dessous de la Paëlle, au lieu où souloit avoir un pont, c'est le Pont-Didier, & cuert vers la Saulfoye, & va cheoir en la rivière de Seine, sans ce qu'ils puissent les laver ni munder en l'autre partie de ladite rivière qui prend son tour où souloit estre ledit pont à aller au monastère de Saint Victor.*

*Essai, Hist.
de Paris, Pièces
justificat. tom. 2.
pag. 534.*

Ce fut vers ce tems-là que les Chanoines de cette Abbaye s'adressèrent au Roy Charles V. pour obtenir la permission de faire rentrer dans l'enceinte de la ville l'eau de la rivière

de Bièvre. Les raisons qu'ils alléguèrent, étoient que *les maisons & habitations, tant des Collèges des Bons-Enfans, du Cardinal le Moyne, de S.^t Bernard, comme de plusieurs autres lieux, estoient décorez par la rivière de Bièvre, & nieux habitez, soutenus & maintenus, & les habitans d'environ aïsiez & secourus en plusieurs nécessités, & assez mieux en valoient les manoirs & maisons d'environ, qui de présent en estoient en grande pitié cheus en ruine & inhabitez, en déformation de la bonne ville de Paris.* Il falloit pour cela réparer le canal en plusieurs endroits, & de plus faire un aqueduc pour faire passer l'eau à travers les fossés & arrière-fossés de la ville, ce qui demandoit des dépenses considérables. Un titre de l'Abbaye de S.^t Victor nous apprend qu'il fut ordonné d'y pourvoir, & qu'en furent faits grands & profitables apparaulx de pierre de taille & autres materes.... achetées & payées des deniers de la Ville, des aydes à icelle octroyées. Lesquels apparaulx ordenés audit usaige furent depuis prius & employés en l'édifice du Chastelet de Petit-Pont, & depuis n'y fut pourveu. Les Religieux intéressés à ce retour de l'eau de la rivière de Bièvre dans le canal de la ville, à cause que les maisons bâties sur les bords étoient en leur censive, réitérèrent encore la même demande en 1390. Ils présentèrent une requête au Roy Charles VI. pour se plaindre de ce que nonobstant toutes les précautions prises pour faire venir l'eau par l'enclos de leur Abbaye, on la détournoit toujours pour la faire passer dans l'ancien canal du pont aux Marchands, de sorte qu'il n'y en avoit presque point pour faire tourner le moulin des Religieux: *La Rivière outre cela, ajoûtoient-ils, estoit tant orde & pleine de fant & autres détourbiers, que elle n'avoit aussi comme point de cours en venant à ladite Eglise jusqu'à Paris.... dont qui guières attendroit, ladite Rivière ne demoureroit pas tant seulement inutile, mais domageuse & pleine d'infection, & périlleuse à corps humains.*

Le Roy par des lettres données à Paris le 26. Août 1390. commit Guy Crestien Trésorier de France, pour visiter la rivière de Bièvre, & lui manda de *tant exploiter, qu'elle fût & pût être bien nettoyée, curée & remise à son droit cours, & en outre qu'il*

avisât en quelle manière, & à quels menbres frais & plus convenablement elle pût venir & descendre plainement en la ville de Paris, si comme étoit anciennement.

Les ordres du Roy ne furent point exécutés pour ce qui concerne ce dernier article, & la Rivière continua de couler par le canal de la porte Saint Bernard. Car quoique Louis XI. eût accordé en 1464. la permission de faire rentrer la rivière de Bièvre dans la ville de Paris, les difficultés que ce projet rencontra le firent encore échouer.

On ne trouve rien touchant cette Rivière depuis ce tems jusqu'au regne de François I. si ce n'est des disputes que les deux lits occasionnoient de tems en tems. Ces disputes furent apparemment cause de la démolition du moulin de l'enclos de Saint Victor, ils en construisirent un à tan auprès de la porte Saint Bernard, mais on ne sçait pas le tems de sa construction ; il subsistoit en 1519. puisque cette année Gabriel Baron d'Alegre Prevôt de Paris donna une sentence contre un nommé Jehan Noël, par laquelle il fut dit qu'il ne lui étoit loisible de rompre & de cramponner les pierres du bassin, ni partie d'icelles pour empêcher le cours de l'eau qui venoit dans l'enclos de Saint Victor, & de là au moulin à tan appelé vulgairement le moulin de Recouvrance. Il y a apparence qu'on lui avoit donné ce nom en mémoire de l'eau recouvrée après tant de disputes ; on l'a aussi appelé le moulin d'Alais, du nom de la ruelle qui étoit derrière les murs de Saint Victor. Il y étoit encore en 1575. comme il paroît par une vûe de la rivière de Bièvre que firent cette année par ordre du Prevôt de Paris, quelques Bourgeois de cette ville accompagnés de Matthieu le Devin & de Thomas Greneuze maîtres Maçons * Bacheliers en l'art de Maçonnerie. Ils trouvèrent le canal presque par-tout rétréci, & n'ayant pas les neuf pieds qu'il devoit avoir, excepté auprès du mur qui servoit de versoy à l'endroit de la tranchée où la rivière de Bièvre souloit avoir son

* On donnoit alors ce titre non seulement à ceux qui prenoient des degrés dans l'Université, mais encore aux Menuisiers, aux Pavéens & à d'autres artisans. Voyez le quatrième volume de la Police, pag. 107. & 174.

cours, tirant dudit lieu au lieu appelé la Folie-le-Roux; c'étoit une maison de campagne bâtie par un Conseiller du Parlement de ce nom, au delà du pont aux Marchands, auprès de la Salpêtrière. On voit enfin par le rapport de ces Experts que la Patelle ou Poelle du moulin de Copeaux faisoit toujours le sujet des contestations des deux Abbayes.

Depuis que le canal qui passoit dans la ville, avoit été totalement abandonné, il avoit servi d'égoût aux eaux de la rue Saint Victor & d'autres rues de ce quartier; mais dans la suite ceux qui bâtirent dessus ou auprès, en rétrécirent le lit en quelques endroits, & d'autres en percèrent la voute pour y faire des fosses d'aisances. Enfin, on le combla de tant d'ordures que les eaux n'y pouvoient plus prendre leur cours ordinaire.

Dès l'an 1473. on fut obligé de penser à faire nettoyer ce canal & ses bords; les Présidens du Parlement donnèrent un arrêt le 23. Septembre de cette année, par lequel il étoit ordonné que *le Lieutenant criminel du Châtelet se transporterait en & sur la rue de Bièvre, & appelleroit les voisins, & adviseroit la manière de faire vider les immondices étants devant Saint Nicolas-du-Chardonnet, & au long du cours où souloit courir la rivière de Bièvre, jusques à la rivière de Seine. Et pour avoir argent pour faire ladite vuïdange, ajoûte le même arrêt, se assembleront M.^e Raoul Pichon & André Robinet Conseillers du Roy en la Cour de céans, & aussi ledit Lieutenant, & ceux qu'il verra que à faire sera, & imposeront sur eux & les autres voisins ladite dépense raisonnablement. Toutes voies s'ils voient que la punaisie de ladite vuïdange soit périlleuse, ils feront attendre à faire ladite vuïdange jusques en autre tems convenable.*

Si l'arrêt du Parlement eut alors son exécution, on n'eut point d'attention dans la suite à ne plus retomber dans le même inconvénient, puisqu'en 1544. la mauvaise odeur qui sortoit du canal, incommoda tellement les voisins; qu'on craignit la peste ou d'autres maladies contagieuses, si l'on n'y remédioit promptement. Le Commissaire Bonnet qui en reçut les plaintes, s'adressa à M. André Gaillard alors Prevôt des

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 281
des Marchands pour lui faire ses remontrances. Ce Magistrat fit commandement le 19. Avril de la même année, aux propriétaires des édifices bâtis sur l'égoût, d'apporter dès le lendemain au bureau de la Ville leurs baux & leurs titres, à faute de quoi les bâtimens qui empêchoient le cours des eaux, seroient démolis & réparés à leurs dépens, & que les lieux seroient visités par le Maître des Œuvres de la ville, en présence des Echevins & du Procureur du Roy, pour régler les choses sur leur rapport.

On n'obéit point apparemment à cette sentence, ou l'on y obéit mal, puisqu'en 1570. cet égoût exhala d'aussi mauvaises odeurs qu'en 1544. Sur les nouvelles plaintes qui en furent faites dans le tems que M. de Villeroy étoit Prevôt des Marchands, les Echevins ayant appelé avec eux les Maîtres Jurez & Experts à ce députez, s'étoient transportez sur les lieux, & ce fut sur leur rapport que le 26. Août 1570. sous la Prevôté de M. Marcel, le bureau de la Ville donna une sentence par laquelle il fut ordonné aux propriétaires ou locataires qui avoient leurs maisons sur & au long du canal, d'abattre & démolir les sièges à privet qui avoient été érigés, & purger, nettoyer & vuidanger ledit canal, & réparer les voûtes & ouvertures de manière que la voûte n'en fût empirée, & que à l'avenir il n'y pût plus rien entrer, & ce à leurs propres cousts & dépens, dans quinzaine après ensuivant, avec défenses de rien ériger par cy après, sous peine pour la première fois de cent livres Parisis d'amende, applicable moitié aux pauvres de l'Hôtel-Dieu, & moitié pour les réparations de ladite Ville, & pour la deuxième de prison. Cette sentence ordonne aussi aux Bouchers de la boucherie de Sainte Geneviève, de relever leurs tueries & faire en façon que le sang des bêtes ne découle audit canal, & ce sur peine d'amende comme dessus; aussi que défenses seront faites à tous boueurs & autres personnes quelconques de jeter ou faire jeter & escouler aucunes boues & ordures, ou autres immondices en & au dedans ledit canal, & enjoint au boueur dudit quartier de nettoyer de deux jours en deux jours au devant icelui canal, & ce sur peine de prison & amende arbitraire.

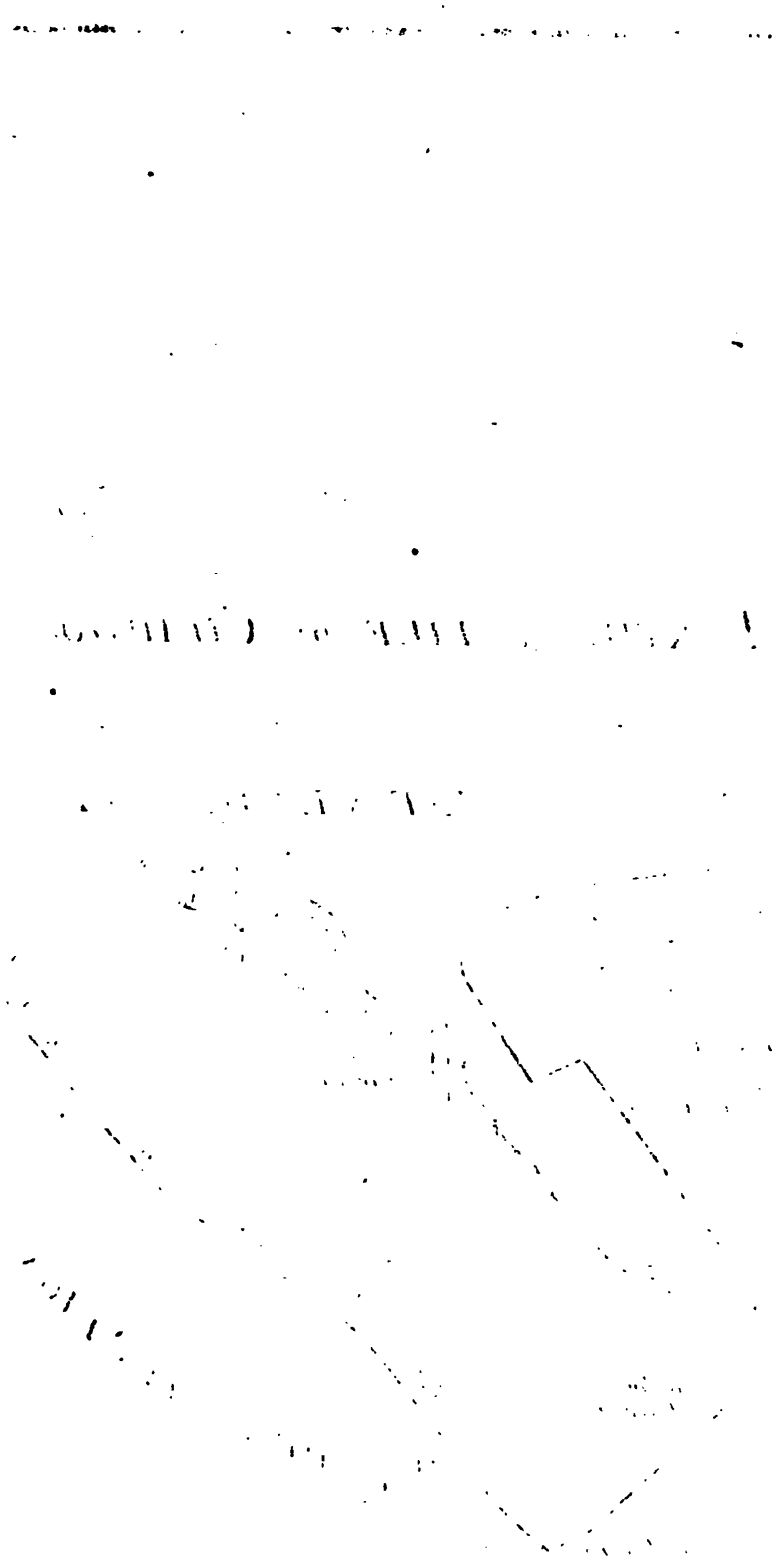
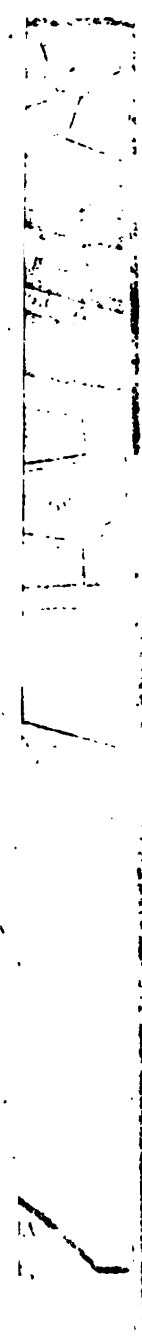
Hist. Tome XIV.

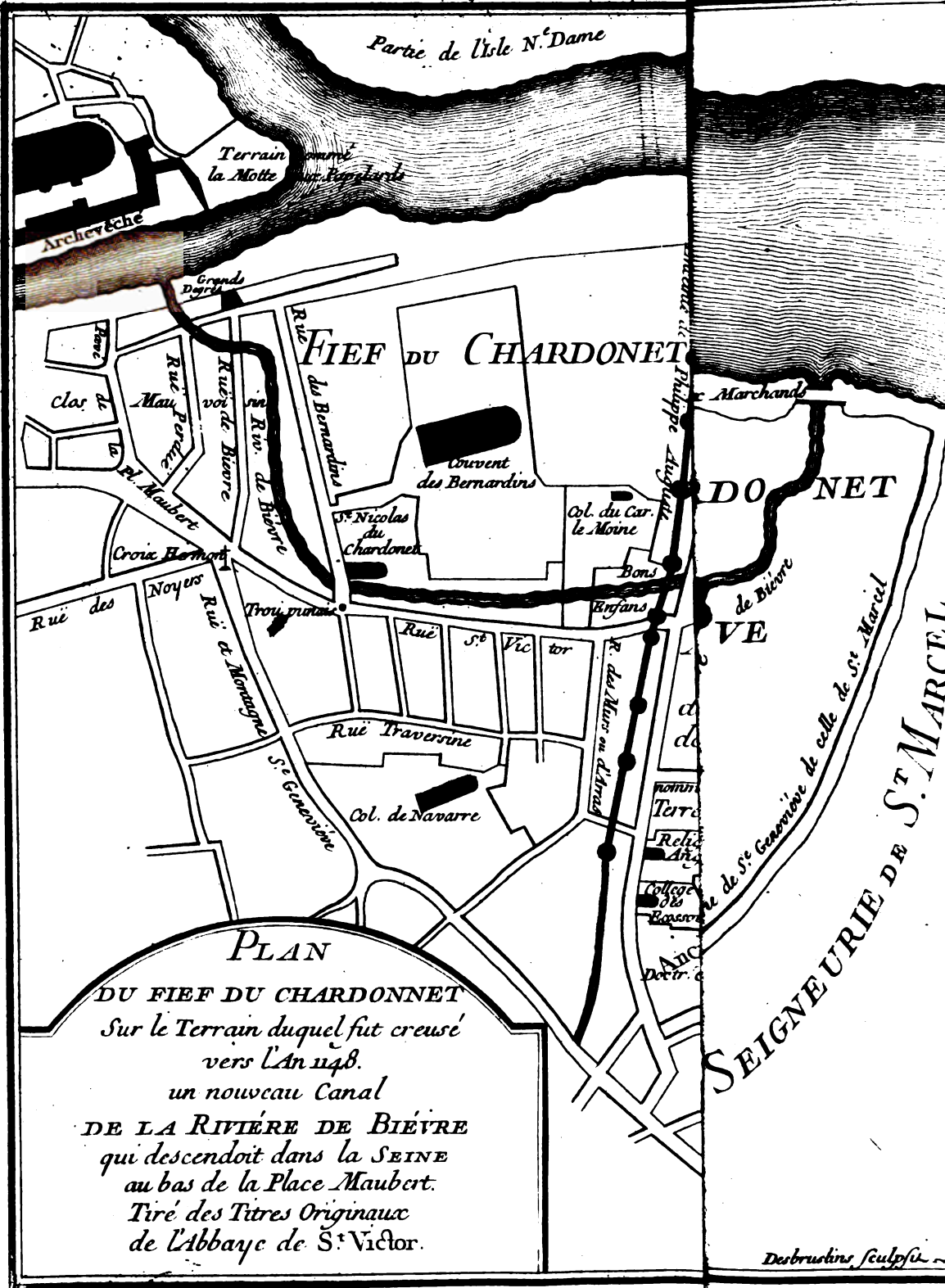
N n

Quoique les sentences de l'Hôtel de Ville eussent été confirmées par des arrêts du Parlement, elles n'en furent pas mieux exécutées, car en 1595. Côme Carrel Quartenier de la Ville eut encore ordre le 8. Mars de faire *assembler les habitants de ce quartier, pour aviser aux moyens de pourvoir à la descente des eaux & immondices qui avoient leur décharge dans la rue Saint Nicolas, qu'on appelle d'ancienneté le Trou-punais, afin d'obvier aux pestes & autres maladies qui pourroient arriver sur l'Esté.* Ce Trou-punais ou conduite étoit dans la rue Saint Victor au bas de la rue Saint Nicolas, & passoit par-dessous une maison qui fait le coin de la rue des Bernardins, de l'autre côté de Saint Nicolas-du-Chardonnet. C'étoit par ce trou que les eaux des rues Saint Victor, des Bernardins, Traversine, & autres qui descendent de cette dernière, se dégorgeoient dans le canal de la rue de Bièvre.

Les registres de la Ville ne nous apprennent rien touchant la suite de cette affaire; ce qu'il y a de certain, est que le canal s'est comblé peu à peu, & que les propriétaires des maisons qui le couvrent, en ont fait l'usage qu'il leur a plu. Il en restoit encore en 1660. une partie du côté de la rivière de Seine, de la longueur de trente-cinq toises; il commençoit au bout de la rue de Bièvre, & alloit se rendre en tournoyant, à la Rivière; il étoit haut de huit pieds & large de neuf, la voûte & ses murs étoient de quartiers de pierre de taille, il étoit bâti presque par-tout de même depuis les fossés de la porte Saint Bernard. Cette partie du canal est présentement bouchée & on en a fait le même usage que du reste.

Pour revenir au lit de la rivière de Bièvre qui passoit par la halle au vin, il souffrit une diminution considérable par le retranchement des eaux de Rungis & des environs, qui entroient dans cette Rivière au moulin du village de Lai. L'aqueduc d'Arcueil qui fut achevé en 1624. fut cause de cette diversion; ce qui resta, continua toujours son cours par le jardin de l'Abbaye de Saint Victor, car il en est encore fait mention dans les lettres patentes de l'an 1662. par lesquelles le Roy accorde aux sieurs de Bellefonds & de Perthuis la





DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 283
 .permission d'établir deux ports, l'un entre le pont de la Tour-
 nelle & la maison des Galériens, & l'autre à l'entrée du fossé,
 entre la porte S.^t Bernard & l'arche où passe la rivière des Go-
 belins. Mais dix ans après par arrêt du Conseil du 3. Décembre
 1672. la suppression totale de ce canal fut ordonnée. Il y
 eut bien des contestations au sujet des remboursemens que
 demandoient les Chanoines de Saint Victor pour les places
 du canal comblé, & elles ne furent terminées qu'en 1696.
 ainsi la rivière de Bièvre reprit l'ancien & unique cours qu'elle
 avoit eu jusqu'au regne de Louis le Jeune.



DEVISES, INSCRIPTIONS ET MÉDAILLES

FAITES PAR L'ACADEMIE.

EN 1738. l'Académie n'a donné que les Devises qu'on a coutume de lui demander pour les Jettons des Départemens royaux, mais elle a fait une Médaille sur la Pacification des troubles de Genève par les soins & la bonté du Roy, & deux Épitaphes pour des personnes de considération.

En 1739. outre les Jettons ordinaires elle a fourni des Devises pour ceux de quelques Communautés particulières, pour l'établissement d'une Chambre des Assurances, & le renouvellement d'une Compagnie de Chevaliers de l'Arc.

Enfin, en 1740. qui est l'année à laquelle se terminent ces deux nouveaux Volumes de Mémoires, elle a ajouté au nombre de Jettons qui se renouvellent tous les ans, ceux de l'Assemblée générale du Clergé, & fait une Médaille sur la Paix conclue par la médiation de la France, entre la Porte, l'Empereur & la Russie alliée de l'Empire.



E' L O G E S
D E S
ACADEMICIENS
M O R T S
DEPUIS L'ANNEE M. DCCXXXVIII.
JUSQU'EN M. DCCXL.

Nn iij

E L O G E

DE M. L'ABBE ANSELME.

ANTOINE ANSELME naquit le 13. Janvier 1652. à l'Isle-Jourdain petite ville du Comté d'Armagnac; son pere y exerçoit la Chirurgie, & un de ses oncles qui avoit près de là une bonne Cure, l'éleva dès sa plus tendre enfance. Assemblée
publique du
15. Avril
1738.

Quand cet oncle l'eut mis en état de faire des études réglées, il l'envoya au Collège des Peres de la Doctrine Chrétienne à Gimont, & de là à Toulouse, où il fit une seconde année de Rhétorique, un cours de Philosophie, & un autre de Théologie; car il se voua de bonne heure à l'Etat Ecclésiastique, où le portioient la douceur de son caractère, les exemples & l'amitié de son oncle, qui lui assûroit un titre Clérical, & plus que tout cela peut-être, un talent si décidé pour la prédication, qu'à l'âge de douze à treize ans, il entendoit peu de sermons qu'il ne répétât ensuite avec une extrême facilité, & souvent avec des graces qui sembloient avoir manqué à l'original.

Pour perfectionner ce talent, il cultiva avec un soin particulier l'Eloquence, & même la Poësie, dont il croyoit qu'un Orateur chrétien devoit acquérir l'esprit & le tour, pour rendre plus heureusement le sublime des Textes sacrez. Il remporta deux fois le prix de l'Ode aux Jeux Floraux, où il n'y en avoit point encore de fondé pour la Prose; enfin, dès qu'il put exercer le ministère de la parole évangélique, il alla prêcher à Gimont sous les yeux & avec les suffrages des Peres de la Doctrine Chrétienne ses premiers Maîtres: ils lui donnèrent le surnom de *Petit-Prophète*, & il ne le perdit pas, même à l'Isle-Jourdain qui étoit le lieu de sa naissance; il y acquit au contraire une nouvelle réputation qui le fit rechercher par une des premières églises de Toulouse.

M. le Marquis de Montespan l'y entendit, le suivit, &

conçut une telle idée de son sçavoir & de ses mœurs, que de lui-même il se détermina à le choisir, à le préférer à tous ceux qu'on lui proposoit pour l'éducation du Marquis d'Antin son fils, qui n'avoit alors que dix ans.

Ce choix fut pendant quelque tems la nouvelle de Toulouse : mille gens y aspiraient, un plus grand nombre encore se flatoit d'y avoir part, & se disputoit l'honneur de donner un Maître à ce jeune Seigneur, qui étoit déjà un des plus grands terriens de la province, & dont il étoit aisé de prévoir l'élévation. D'autres regrettoient simplement & de bonne foi un sujet heureusement né pour la Chaire ; & entre ceux-là, M. l'Evêque de Tarbes essaya de le retenir en lui conférant l'Archiprêtré de Bagnières, un des meilleurs Bénéfices de son diocèse. Mais l'Abbé Anselme fidelle à ses engagemens, se contenta d'aller prêcher à Bagnières les fêtes de la Toussaints, remercia M. de Tarbes, & partit peu de tems après pour Paris avec son Elève.

Il y a peu d'éductions qui par ses succès ait mieux justifié le soin & l'habileté de celui qui y présidoit ; car il y auroit trop d'injustice à vouloir tout attribuer aux dispositions du Disciple : elles applanissent véritablement le terrain & embellissent la route ; mais il ne faut pas moins arriver au terme, & il est quelquefois plus difficile de démêler chemin faisant, ces poisons délicats qui empruntent l'apparence des fleurs, que d'arracher des plantes grossières qui s'élèvent au dessus des ronces. D'ailleurs, la reconnoissance, l'estime & l'amitié que M. le Duc d'Antin a marquées jusqu'au dernier moment de sa vie pour M. l'Abbé Anselme, sont un nouveau suffrage que peu de Maîtres ont eu le bonheur de mériter comme lui.

La fin de cette éducation le rendit aux travaux de la Chaire, dont il avoit interrompu l'exercice sans en négliger les talens ; & Paris qui confirme si rarement à cet égard les opinions de la Province, joignit sans peine ses applaudissemens à ceux qu'il y avoit reçus.

On voit par les dates & les renseignemens que donne le recueil de ses Sermons, Panégyriques & Oraisons funébres,
imprimez

imprimez en sept volumes in-8.^o que dès 1681. l'Académie Françoisé le choisit pour faire devant elle le Panégyrique de Saint Louis à la chapelle du Louvre; qu'il n'est point de grande paroisse dans cette capitale où il n'ait ensuite alternativement prêché Avents & Carêmes, & où on ne fût souvent obligé de le retenir des quatre & cinq années d'avance: on y voit encore qu'il commença à prêcher à la Cour quelques sermons détachés, comme ceux de la Cène & de la Pentecôte, dès 1683. qu'il y prêcha l'Avent de 1698. & le Carême de 1709.

Si nous étions dignes de parler de ces sortes d'ouvrages, nous nous plaindriions peut-être de ne pouvoir soutenir par des analyses assez brillantes l'idée des éloges qu'on leur donnoit, lorsque revêtus de tout l'appareil de la Religion & des graces de l'Orateur, on les voyoit couler de la source même. Voici comment s'en expliquoit il y a environ cinquante ans, Madame la Marquise de Sévigné dans une de ses lettres à Madame la Comtesse de Grignan sa fille.

« J'ai été ce matin à une très-belle Passion à Saint Paul, c'étoit l'Abbé Anselme; j'étois toute prévenue contre lui, je le trouvois Gascon, & c'étoit assez pour m'ôter la foi en ses paroles; il m'a forcée de revenir de cette injuste prévention, je le trouve un des meilleurs Prédicateurs que j'aye jamais entendus, de l'esprit, de la dévotion, de la grace, de l'éloquence; en un mot, je n'en préféré guères à lui. »

Lettre du 8.
« Avril 1689.
jour du Venedredi-saint.

Ce qui donne bien plus de force encore au témoignage de Madame de Sévigné, c'est que dans une lettre de huit jours auparavant, elle fait le dénombrement des Prédicateurs qui remplissoient les autres Chaires de Paris, le P. Bourdaloue, qu'elle nomme par excellence, *le grand Pan*, le Pere Soanen, le Pere de la Tour, le Pere de la Roche, le Pere Gaillard. Tels étoient les collègues ou les rivaux qu'elle avoit peine à lui préférer.

Le Docteur de Sorbonne qui en qualité de Censeur royal & par ordre du Magistrat, a revû ces mêmes Sermons avant qu'on les imprimât, dit dans son approbation, « Qu'il a eu

Hist. Tome XIV.

O o

» le bonheur d'y assister souvent, d'être témoin des justes applaudissemens qu'un nombreux Auditoire leur prodiguoit
 » toujours, & qu'il trouve le public heureux de pouvoir recueillir par la voie de l'Impression les grandes vérités du salut
 » que ce célèbre Prédicateur annonçoit alors dans la Chaire, & qu'il méditoit encore dans sa retraite.»

Les Oraisons funébres n'avoient pas été moins goûtées que les Sermons : elles avoient eu de plus l'avantage d'être imprimées séparément, & la rareté dont elles étoient devenues fut le principal motif qui les fit rassembler en un corps il y a une vingtaine d'années.

Entre ces modèles de l'éloquence chrétienne brillent sur-tout l'Oraison funèbre de la feue Reine Marie-Thérèse, celle de Mademoiselle de Montpensier, celle du Roy Jacques; & les grands Noms à part, on est infiniment touché de celle de M. de Ficubet Chancelier de la Reine, qu'il fit de son propre mouvement, & où sa douleur seule prit soin de parer la vertu au pied des autels.

La plupart de ces Oraisons funébres, du moins celle du Roy Jacques, du Maréchal de Lorges & de M. de Ficubet, sont accompagnées d'Epitaphes latines, qu'on lui avoit sans doute demandées pour ces illustres morts, afin qu'il ne leur manquât aucune portion de la gloire qu'il pouvoit encore leur dispenser, & elles sont gravées sur le marbre à Saint Germain-en-Laye, aux Religieuses de la Visitation de Chaillot, & aux Camaldules de Grosbois : les deux premières ont été traduites en vers François par M. le Chevalier Girardin Envoyé de feue Madame Royale de Savoye, & la troisième par M. Haudiqué Secrétaire du Roy; elles n'auroient rien perdu à l'être par l'Auteur même, qui avoit toujours conservé le goût, le génie & le feu de la Poësie, mais qui étoit d'une si grande circonspection à cet égard, qu'à peine vouloit-il bien communiquer à ses meilleurs amis, des paraphrases de Pseaumes, & autres pièces semblables où le Poëte égaloit le Prédicateur.

Après avoir fourni pendant plus de trente années cette laborieuse carrière de l'Apostolat, M. l'Abbé Anselme revint

auprès de M. le Duc d'Antin qui l'en sollicitoit toujours, & qu'il n'avoit quitté que pour vivre dans une Communauté de Prêtres, avec tout le recueillement qu'exigeoient une lecture assidue des Peres de l'Eglise & la composition presque continuelle de ses discours; cependant revenu à l'hôtel d'Antin il n'abandonna pas entièrement le ministère de la parole, il se mesura seulement à son âge & à ses forces, il se réduisit à des Sermons pour des vêtues & professions Religieuses, pour des Conférences de charité, & à quelques Panégyriques: on se souvient encore ici de celui de Saint Louis qu'il prononça devant les deux Académies, & qui étoit tout différent de celui qu'il avoit fait pour l'Académie Française.

Ces Discours ainsi ménagés étoient par la seule force de l'habitude, la plus douce occupation qu'il pût avoir dans un lieu dont il ne redoutoit que les agrémens étrangers; il s'y appliqua aussi à revoir cette partie des Lettres humaines que des études saintes & austères avoient long-tems soustraite à ses desirs, & il s'y forma un tel goût pour les beaux Arts, que l'Académie de Peinture le mit au rang de ses Amateurs-Honoraires, & que M. le Duc d'Antin fit revivre en sa faveur le titre d'Historiographe des Bâtimens. Enfin, ce qu'il souhaitoit le plus, il fut nommé par cette Académie en 1710. à une place d'Académicien-Associé, qu'il a remplie avec tout le zèle & toute l'assiduité possible. On en trouve la preuve dans les quatrième, cinquième & sixième Tomes de nos Mémoires; & soit qu'il y recherche quels sont les monumens qui ont suppléé au défaut de l'Ecriture & servi de mémoires aux premiers Historiens, soit qu'il y examine ce que l'on doit penser de tout ce que le Paganisme a publié de merveilleux, soit qu'il y discute les idées des anciens Philosophes sur la félicité de l'homme, on lui sçait toujours gré de l'attention qu'il avoit d'assortir à son état les divers points de Littérature qu'il entreprenoit de traiter.

Il y avoit déjà cinq ans qu'il étoit de l'Académie, quand Louis XIV. son auguste Fondateur mourut, & qu'il fut décidé qu'à l'avenir elle recevrait par M. le Duc d'Antin les

ordres du Roy, que jusque-là elle avoit toujours reçus par le Secrétaire d'Etat qui avoit le département de la Maison de Sa Majesté. Très-peu d'Académiciens avoient l'honneur d'être connus de leur nouveau Mécène; & comme on étoit dans les premiers jours de Septembre, à l'entrée des Vacances, & qu'il se répandoit d'ailleurs des bruits de changemens encore plus considérables, nos Muses naturellement timides, faciles à s'alarmer & à se décourager, furent près de trois mois sans lui donner le moindre signe de vie. Mais M. l'Abbé Anselme veilloit sans le dire, à leurs intérêts & à leur gloire; il inspira à M. le Duc d'Antin le dessein de prévenir lui-même l'Académie; il l'amena à notre première Assemblée publique, ensuite à celle où, suivant l'usage, on se rendoit compte des travaux du dernier Semestre, prévoyant bien qu'il en seroit frappé, & il ouvrit ainsi en lui cette source d'attentions, de politesses & de bontés qui ont soutenu les exercices de la Compagnie, & l'ont rendu en quelque sorte plus digne de rentrer dans le précieux asyle qu'elle n'avoit jamais perdu de vûe.

L'Académie de son côté, empressée de reconnoître les bons offices de M. l'Abbé Anselme, profita du premier moment de son absence pour lui accorder, sous le bon plaisir du Roy, & par une délibération unanime, le titre de Pensionnaire-Surnuméraire, avec l'assurance de la première pension qui viendrait à vaquer; & cette délibération eut d'autant moins de peine à être approuvée, qu'on lui en garda le secret, & que c'étoit plutôt une distinction qu'une récompense, qu'en effet il ne cherchoit ni ne devoit chercher.

Déjà riche par les bienfaits de toute espece que l'amitié de M. le Duc d'Antin lui avoit procurez, il avoit encore une grosse Abbaye, l'Abbaye de Saint Séver Cap de Gascogne, que le feu Roy lui avoit donnée dès 1699. & il songeoit sérieusement à s'y retirer pour le reste de ses jours.

Il trouva bien des obstacles à l'exécution de ce projet, & il assûroit que l'amour de nos exercices n'étoit pas un des moindres; ce qui est vrai, c'est qu'il ne l'exécuta qu'en 1724.

après avoir acquis la vétéranee, encore revint-il deux fois à Paris; mais aucun de ces voyages, quoique de trois cens & tant de lieues chacun, n'excéda les trois mois qu'il y avoit destinez: au premier il avoit soixante-dix-neuf ans révolus, au second, quatre-vingt-un. Il les fit tous deux en poste, & aussi légèrement que s'il eût été à la fleur de son âge; mais c'étoit pour revoir M. le Duc d'Antin, & se montrer encore de tems en tems à l'Académie.

A ces deux voyages près, il a passé à S.^t Séver les quatorze dernières années de sa vie dans la plus parfaite tranquillité, s'occupant de ses livres, prêchant encore quelquefois, & s'amusant extrêmement de ses jardins; faisant d'ailleurs à son Abbaye & aux paroisses qui en dépendent, tout le bien dont il étoit capable, ouvrant de nouveaux chemins pour la communication des unes aux autres, décorant les Eglises, fondant des hôpitaux, & accommodant tous les différends dont il avoit connoissance.

Né avec un tempérament sain & robuste, & jouissant dans son air natal de toutes les douceurs de la vie, il sembloit devoir la pousser à un de ces points rares qui, pour le bien de l'Etat, sont ici l'objet de nos vœux & de l'espérance publique, quand tout-à-coup la nouvelle de la mort de M. le Duc d'Antin lui flétrit le cœur, & ne l'anima plus que du desir de le suivre. Il lui prit une petite fièvre lente dont il ne se doutoit seulement pas, ou qu'il regardoit comme le mouvement naturel d'une douleur qui lui étoit chère; mais quand cette fièvre se fut plus ouvertement déclarée, elle l'emporta au troisième accès, le 8. Août dernier, au milieu de sa quatre-vingt-sixième année.





E L O G E

DE M. LE MARECHAL D'ESTREES.

Assemblée
publique du
15. Avril
1738.

VICTOR-MARIE Duc d'Estrées, Pair, Maréchal & Vice-Amiral de France, Grand d'Espagne & Vice-Roy de l'Amérique, naquit à Paris le 30. Novembre 1660. & fut le premier des enfans de Jean Comte d'Estrées, aussi Maréchal & Vice-Amiral de France.

Il fit ses études & tous les exercices avec une application qui en assûroit le succès, & avec une ardeur qui annonçoit en lui un Sujet destiné à se couvrir de bonne heure de toute la gloire de ses Ancêtres. Il commença à porter les armes à l'âge de seize à dix-sept ans; & pour ne rien devoir aux avantages de sa naissance, il servit d'abord comme simple Volontaire dans le Régiment de Picardie, où la place la plus distinguée qu'il eut, fut celle de l'Enseigne de la Colonelle qui avoit été tué à ses côtés : mais la vûe & le service de trois sièges consécutifs lui valurent à la fin de la campagne une Compagnie dans le Régiment du Roy.

De si heureux commencemens attirèrent sur lui l'attention du Ministre de la Guerre, & firent naître d'autres idées à celui de la Marine. M. de Seignelay représenta au Roy que pour la porter à quelque degré de splendeur, on ne pouvoit trop la remplir de gens de condition ; que le Maréchal d'Estrées étant Vice-Amiral, il convenoit que son fils, qui avoit de la disposition à tout, suivit ses traces & se formât sous ses yeux. M. de Louvois croyoit que c'étoit sacrifier à l'incertitude des événemens un goût naturel & déjà éprouvé. Le Roy décida pour la Marine, & donna au Comte d'Estrées le commandement d'un des vaisseaux de l'Escadre que le Maréchal son pere conduisoit aux Isles de l'Amérique.

Cet apprentissage, s'il en est pour des ames d'un certain ordre, fut un apprentissage très-rude. Les mauvais tems

rendirent la traversée difficile, & bien plus longue qu'on ne l'avoit cru ; on fut sur le point de manquer totalement d'eau & de vivres. Il supporta la faim & la soif avec plus de patience qu'aucun Officier de son bord, & il leur donna l'exemple d'une nouvelle espèce de courage qui n'étoit pas faite pour la jeunesse.

Au retour de cette expédition qui dura deux ans, M. de Seignelay montra au Roy le Journal du Comte d'Estrées, & fit extrêmement valoir les observations qu'il y avoit faites pour le bien du service. On ne l'y laissa pas languir ; le printemps d'après il fut d'une autre Escadre que le Roy envoya contre les Corsaires de Tunis, d'Alger & de Tripoli, qui troubloient le commerce des François. Ces Corsaires s'y étoient attendus, ils avoient armé de leur côté & réuni toutes leurs voiles ; ce fut la première bonne fortune que le Comte d'Estrées eut à la mer. Le plus fort de leurs vaisseaux, un Algérien de quatre-vingt pièces de canon, s'attacha au sien qui n'étoit que de soixante, & il crut en venir d'autant plus aisément à bout, qu'il paroissoit immobile & comme incertain du parti qu'il prendroit ; mais il n'en usoit ainsi que pour se conserver l'avantage du vent & pour donner plus de confiance au Corsaire : aussi tout changea de face dès qu'il se trouva bien à sa portée, ce fut un feu si juste, si vif, qu'en moins d'un quart d'heure l'Algérien criblé & désarmé de tous ses agrès, fut réduit à se faire sauter, abandonnant une frégate de vingt-quatre pièces de canon qui le soutenoit, & trois prises qu'il avoit faites ; les Barbares effrayez rentrèrent précipitamment dans leur port. M. du Quesne alla les bombarder l'année suivante, & le Comte d'Estrées qui l'accompagnait, ayant personnellement eu ordre de rester à la mer, acheva de la nettoyer de Pirates.

Il exécuta ensuite une chose plus difficile encore. Il fut chargé de la conduite d'un grand nombre de vaisseaux marchands qui de la Méditerranée retournoient en divers ports de l'Océan. La guerre se trouva subitement déclarée avec l'Espagne, & pour remplir sa mission, il falloit passer au

296 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
travers de la flotte ennemie; il y passa sans perdre un seul des bâtimens qui lui avoient été confiez, & il les remit tous au lieu de leur destination.

Soit qu'on ne crût pas qu'il pût être revenu assez tôt, soit que les arrangemens fussent pris de plus loin, il ne fut pas employé au fameux bombardement de Gênes, qui se fit au mois de Mai 1684. & où le Ministre de la Marine se trouvoit en personne: il en eut une vraie douleur. Le siège de Luxembourg que l'on faisoit en même tems, lui parut une ressource, mais le Roy avoit expressément défendu que personne y allât sans ordre. Il en parla dans toute l'effusion de son cœur à M. de Louvois qui lui marquoit toujours mille bontés, & qui ne désespéroit pas de le revendiquer un jour. Ce Ministre lui dit: *J'entre dans votre peine, partez; je vais vous donner une lettre pour le Maréchal de Créqui; je me charge de votre paix avec le Roy.* Elle fut aisée à faire, le Roy n'apprit que le Comte d'Estrées s'étoit rendu au camp devant Luxembourg, qu'avec la nouvelle de la prise de la contre-garde, où il s'étoit trouvé au premier rang des Grénadiers qui l'avoient emportée en plein jour l'épée à la main. Ce seroit faire un nouveau Journal de ce siège, que d'indiquer seulement les attaques où il se distingua autant qu'à celle de la contre-garde.

M. de Seignelay à son retour du bombardement de Gênes, fit ses réflexions sur l'empressement du Comte d'Estrées, sur l'honneur qu'il avoit acquis devant Luxembourg, & comprit qu'il n'étoit pas encore assez décidé pour le service de mer. Il proposa au Roy de l'y attacher plus fortement, en lui accordant, sans qu'il le demandât, la survivance de la charge de Vice-Amiral qu'avoit son pere; & le Roy y ayant consenti, le Comte fut simplement averti de se trouver le lendemain au lever, où le Ministre qui l'attendoit, lui apprit la grace que Sa Majesté lui avoit faite, & ne le quitta pas qu'il n'eût remercié & prêté serment.

Nous laissons à ceux qui écriront l'histoire de la vie de M. le Maréchal d'Estrées, le détail des campagnes qu'il fit en qualité de Vice-Amiral; quelque soin que nous prissions de le

de le resserrer, il nous meneroit bien au delà du tems dont nous pouvons disposer ici ; à peine suffira-t-il à en rappeler les événemens les plus singuliers.

Le premier qui se présente, est la rencontre qu'il fit en 1688. de Papachin Commandant des flottes d'Espagne, & qui passoit pour un des plus redoutables hommes de la mer. Le Comte d'Estrées alloit de conserve avec le feu Maréchal de Tourville qui n'étoit alors que Lieutenant général, & Papachin qui se trouvoit beaucoup plus fort qu'eux, leur demanda le Salut, que la France ne doit à aucune Nation, ils le refusèrent ; mais comme on n'étoit point en guerre, le Maréchal de Tourville jugeoit qu'il valoit mieux tâcher de lui échapper habilement, que d'engager une action qui pourroit avoir des suites : le Comte d'Estrées fut d'un avis différent. Cependant Papachin avançoit sur M. de Tourville avec un vaisseau de quatre-vingts piéces de canon, & en envoyoit un autre de soixante-quatre sur le Comte d'Estrées qui n'en avoit que trente-huit. Celui-ci l'attendit tranquillement, & par une dextérité que le génie suggéroit à la valeur, feignant de vouloir éviter l'abordage, il s'y prêta tout d'un coup, & se jeta sur son bord avec cent hommes d'élite qui l'emportèrent d'emblée. Papachin étonné, accourt, mais trop tard ; le Comte d'Estrées essuye son premier feu, & le maltraite ensuite si rudement de manœuvre, qu'après lui avoir tué la moitié de son équipage, une partie de ses Matelots & presque tous ses Officiers, il fut lui-même obligé de capituler, & de saluer par préliminaire. Le fait passeroit toute croyance, sans le procès verbal que Papachin pour se disculper de ce Salut, dressa & publia lui-même de l'état où il avoit été mis.

Après cette action, qui est encore marquée dans les provisions de Maréchal de France du Comte d'Estrées, il entra à Brest au commencement d'Octobre 1688. Il y apprit que Monseigneur marchoit à Philisbourg, que le Roy avoit défendu que personne l'y suivît sans permission, & ordonné que ceux qui l'auroient obtenue, seroient obligez de s'attacher à des corps particuliers, dont ils ne se sépareroient plus :

Hist. Tome XIV.

Pp

il prit la poste pour venir solliciter la permission de se rendre au camp, & celle de se trouver indifféremment par-tout; il les obtint toutes deux & leur fit honneur. Il eut grande part à la prise de l'ouvrage à corne, & il se signaloit de même à l'attaque de l'ouvrage couronné, quand il y fut renversé de deux coups de mousquet, l'un à l'épaule, l'autre à la cuisse: il en guérit, & son extrême gaieté n'y contribua pas peu; il fut seulement obligé de porter près de dix-huit mois des béquilles, mais elles ne l'empêchèrent pas de retourner à la mer l'année suivante.

A la bataille qui se donna dans la Manche en 1690. il se trouva à la tête de la seconde division de notre armée navale, & après avoir soutenu avec dix vaisseaux tout l'effort de l'Escadre bleue qui étoit de plus de vingt, il la détruisit entièrement; l'Amiral Torington qui la commandoit, ayant abandonné tous les vaisseaux incommodez qui ne pouvoient le suivre, alla avec les autres échouer aux côtes d'Angleterre, & le Comte d'Estrées suivant la victoire avec plus de confiance qu'on ne veut communément nous en soupçonner, alla brûler dans le port de Tingmouth deux cens vaisseaux marchands qui attendoient le succès du combat pour mettre à la voile.

Cette campagne, quoique des plus brillantes, fut trop courte pour suffire au Comte d'Estrées, qui se voyant rentré à Brest dès la fin de Juillet, alla joindre Monseigneur en Allemagne, & il y resta jusqu'à la séparation de l'armée.

Nous passons les sièges de Villefranche & de Nice, de Roses & de Palamos, qu'il fit du côté de la mer en 1692. & 1693. le commandement de Provence que le Roy lui donna en 1694. les établissemens qu'il y fit pour la sûreté des côtes, & généralement tout ce qui précède la prise de Barcelone, qu'il assiégea par mer en 1697. tandis que le Duc de Vendôme l'assiégeoit par terre.

Chef de l'armée navale il fut la seconde personne de l'armée de terre, & on le vit également dans toutes les deux. M. de Vendôme qui avoit une entière confiance en lui,

le chargea du retranchement qu'il falloit faire contre les Miquelets & les camps volans de troupes réglées, qui nous assiégeoient nous-mêmes par les dehors ; il ne se borna pas à les contenir, il les détruisit, ou les écarta totalement en quinze jours ; & comme le sort de la paix sembloit attaché à celui de la place, il ouvrit dans le Conseil l'avis d'en imposer à la garnison, en faisant attaquer ses derniers ouvrages en plein jour, par les Grenadiers soutenus des corps entiers ; il ne donna pour garant du succès que l'offre de conduire lui-même l'attaque, on le crut, & elle réussit.

La paix de Riswick qui étoit le fruit de la prise de Barcelone, donna quelque repos aux troupes Françoises ; ce ne fut pas le partage du Comte d'Estrées, le Roy l'envoya à Cadix, le long des côtes d'Espagne, & même dans les terres, sous le prétexte apparent d'y favoriser notre commerce, mais dans le secret, pour pressentir la disposition des peuples, & se trouver plus en état de faire valoir les droits de la France, quand le Roy d'Espagne déjà très-languissant viendrait à mourir.

Il fit observer une si exacte discipline à tout ce qui étoit à ses ordres, il se montra personnellement si affable, si prudent, si généreux, que l'antipathie naturelle des deux nations sembloit tomber à ses pieds ; on le prenoit pour juge dans des différends d'Espagnol à Espagnol, les Corps entiers de Milice, de Judicature & de Commerce imploroient souvent sa protection & son crédit auprès du Roy leur maître, une partie de la Noblesse le prévenoit de l'offre de ses services, & M. le Maréchal d'Harcourt avec qui il avoit ordre de s'entendre, en tira un grand avantage pour le testament de Charles II. qui appella le Duc d'Anjou à la Couronne.

Dès que ce Prince y fut parvenu, le Roy donna au Comte d'Estrées le commandement de la flotte qu'il avoit destinée à sa défense, & Philippe V. y ajouta celui de toutes ses forces navales, sous le titre de Lieutenant général de la mer.

Les Espagnols n'auroient pas vû sans jalousie ce titre sur la tête d'un Etranger dont le mérite leur auroit été moins

connu; il ne fit qu'augmenter leur confiance & leur vénération, & ce furent ceux d'entr'eux qui avoient des correspondances plus particulières dans le Royaume de Naples, qui lui donnèrent les premiers indices de la conspiration qu'y tramaient les partisans de la Maison d'Autriche.

Aussi-tôt, quoique dans la plus mauvaise saison de l'année pour le trajet, le Comte d'Estrées prit sur lui d'y aller, avec ce qu'il put embarquer de meilleures troupes Françoises & Espagnoles. Il visita les places & les munit, il rassûra le Viceroy, il ranima l'amour des Peuples, il encouragea la Noblesse, au point de lui faire souhaiter ardemment de voir son Roy, & de pouvoir prêter entre ses mains un nouveau serment d'obéissance & de fidélité: revenant tout de suite en France pour rendre compte de ces dispositions, il détermina Louis XIV. à faire passer le Roy son petit-fils en Italie, & il fut chargé de l'y conduire.

Par ses soins le Roy d'Espagne trouva dans cette navigation entreprise au cœur de l'hiver, toute la douceur d'un voyage de plaisir, l'abondance & les délices de la terre, une magnificence & sur-tout un air de dignité qui surprit également les François & les Espagnols, & qui fit que Sa Majesté Catholique arrivée à Naples, le nomma Grand d'Espagne de la première Classe, en disant qu'Elle n'avoit auprès d'Elle personne qui le fût plus que lui.

Le Roy mit le comble aux honneurs qui à l'âge de quarante-deux à quarante-trois ans environnoient déjà le Comte d'Estrées, en le nommant Chevalier de ses Ordres, & en le faisant Maréchal de France, quoique le Maréchal son pere vécût encore. Tout le regne de Louis XIV. ne fournissoit point d'exemple semblable, & les précédens n'en offroient que dans la seule Maison de Montmorency: non que la vie d'un pere illustre & décoré des plus grands titres forme quelqu'obstacle aux récompenses dûes à la vertu & aux exploits de son fils, mais parce que s'il est rare que les Héros aient toujours des enfans que leur gloire avoue, il l'est encore plus qu'ils vivent assez long-tems pour être les témoins d'une

si précieuse égalité. M. le Maréchal d'Estrées le pere eut cette satisfaction pendant plus de quatre ans ; il vit son fils, qu'on appella pendant sa vie le Maréchal de Cœuvres, mener pour la première fois à la mer l'Amiral de France, & lui déposer ensuite à Malaga dans le sein de la victoire, un Empire dont il devoit jouir plus long-tems.

L'affaire de Malaga est fameuse par la longueur & l'opiniâtreté du combat qui dans un des plus beaux jours de l'été ; dura depuis la première aurore jusqu'à l'entrée de la nuit ; d'autres circonstances moins connues la rendent très-singulière.

Les ennemis avoient dans la Méditerranée une flotte de près de quarante vaisseaux de ligne, & nous en avions rassemblé trente, avec lesquels on avoit jugé que M. le Comte de Toulouse seroit en état de leur faire repasser le détroit. Ce Prince se rendit à Toulon accompagné de M. le Maréchal de Cœuvres ; & sur le bruit de sa marche, les ennemis renforcèrent leur flotte de vingt-cinq autres vaisseaux, que l'Amiral Rock y conduisit des côtes d'Angleterre. Pour diminuer cette supériorité, le Roy ordonna de radoubes & d'armer le plus promptement qu'il seroit possible tout ce qui se trouveroit dans le port. M. le Maréchal de Cœuvres s'en chargea, il entreprit de mettre encore vingt-deux vaisseaux à la mer, & s'étant renfermé pour calculer ce qu'il lui falloit d'armes, de munitions & de vivres, de Soldats & de Matelots, le tems nécessaire pour les faire venir des lieux où ils étoient dispersez, le nombre presque innombrable d'ouvriers de toute espece dont il avoit besoin pour les constructions ou les radoubes, la durée, l'ordre & la disposition de leur travail tant de jour que de nuit, il remit le lendemain le résultat de son opération à M. l'Amiral, qui sur sa parole marqua au Roy le jour précis où sa flotte entière seroit prête à faire voile, & elle le fut à point nommé.

Deux Officiers Anglois qui étoient prisonniers à Toulon & qui rendoient souvent visite à M. le Maréchal de Cœuvres, lui avouèrent de bonne foi la veille de son départ, que jusque-là ils n'avoient pu se défendre de regarder son entreprise

comme une pure ostentation, ne croyant aucune Puissance maritime capable d'exécuter en quatre mois ce qu'ils voyoient achevé en un ; le Maréchal répondit à leur confiance, en leur marquant le tems & le lieu où il comptoit que M. l'Amiral joindroit les ennemis & les battroit ; ils n'en doutèrent plus, & ils l'apprirent sans étonnement.

Dans la chaleur du combat le Maréchal imagina une manœuvre qui rendoit presque inutile toute l'avant-garde des ennemis, & pendant qu'il l'expliquoit à un Patron, ce Patron eut la tête emportée d'un coup de canon, sans que le Maréchal s'en apperçut que parce qu'il ne lui répondoit pas ; alors il en appella deux autres qui l'entendirent, & qui exécutèrent si bien son idée, qu'elle acheva de déterminer la victoire.

Un petit nombre de vaisseaux ennemis échappa à la faveur des ténèbres, ils éteignirent leurs fanaux pour augmenter la difficulté de les suivre, & leur Amiral rentré dans les ports d'Angleterre avec ces débris, reçut encore une adresse de félicitation, sur ce qu'il n'avoit pas entièrement désespéré de la chose publique.

Au simple récit de tant d'actions glorieuses la postérité ne sera point en peine d'assigner à M. le Maréchal d'Estrées le rang qu'il doit tenir entre les plus grands Capitaines de son siècle : les traits qui caractérisent en lui l'homme d'Etat, ne demandent pas plus d'ornemens.

Il joignoit à un grand amour de la patrie une parfaite connoissance de ses intérêts ; il l'avoit comme puisée dans son propre sang, c'est-à-dire, au milieu d'une famille toujours heureusement employée dans les Ambassades & les Négociations, & consommée dans l'art de traiter les affaires les plus importantes & les plus délicates ; tels étoient entr'autres le Duc & le Cardinal d'Estrées ses oncles, & l'Abbé d'Estrées son frere ; & il l'avoit perfectionnée par une étude particulière des mœurs, des loix & des usages de tous les pays qu'il avoit parcourus, par un examen sensé de leur différence, de leurs avantages & de leurs inconvéniens.

Nous avons vu combien il contribua au grand événement

de la succession d'Espagne, comment il sçut arrêter les progrès de la conspiration de Naples, & tirer du fond même du danger, de nouveaux motifs d'attachement à la personne du Souverain. La France a fait presque la même épreuve de ses talens par rapport à la Bretagne. Cette province accablée de dettes & de malheurs sembloit n'avoir plus de ressource que dans son désespoir, quand M. le Maréchal d'Estrées y fut envoyé en 1720. Quelque respecté qu'y fût le nom de ses peres, il y alloit avec un titre qui n'inspiroit plus que de la crainte; on s'attendoit à voir sa maison déserte, & on ne se flattoit pas de pouvoir assembler cette année-là, des Etats qui en eussent au moins l'apparence. A son arrivée, l'illusion répandue par les ennemis secrets du gouvernement, commença à se dissiper; ses premiers discours, ses premières démarches ouvrirent les yeux de la Noblesse sur ses devoirs, comme sur ses véritables intérêts, le peuple revint de son erreur, les Etats s'ouvrirent avec deux cens Gentilshommes de plus qu'aux assemblées ordinaires, & il fut en quelque sorte obligé de modérer leur zèle sur le Don gratuit. Il ne s'en tint pas là, il entra dans tous les détails de la précédente administration, soit pour la manière d'imposer les charges, soit pour la forme des recouvrements; il en découvrit les abus, les négligences, les infidélités, il proposa les moyens d'y remédier, on y applaudit; & en conformité d'un nouveau plan suivi jusqu'à sa mort, la province libérée de tout ce qu'elle devoit, a vû ses revenus augmentez d'un cinquième, l'imposition y est diminuée d'un quart, & les fonds d'une sage économie y ont remplacé la troisième année du dixième.

Quand M. le Maréchal d'Estrées fut nommé Lieutenant général de la mer & Grand d'Espagne de la première Classe, il ne se contenta pas du simple consentement que Louis XIV. en avoit donné d'avance au Roy son petit-fils qui l'en avoit prévenu, il lui fallut un ordre précis d'accepter ces titres; nous disons ces titres, parce qu'il n'a jamais voulu recevoir les appointemens qui sont attachez à la Lieutenance générale de la mer, & que le Roy d'Espagne avoit recommandé qu'on

lui remit exactement, même dans les tems les plus difficiles : Louis XIV. lui dit un jour que c'étoit pousser trop loin la délicatesse, & il lui représenta avec une fermeté qui ne lui déplut nullement, qu'il avoit accepté sans peine un rang & des dignités qui influoient sur le bien commun du service des deux Couronnes, mais qu'il lui paroissoit d'une trop dangereuse conséquence qu'un Sujet comblé de ses graces, lié à lui par les loix de l'honneur & par la foi des sermens, reçût jamais de l'argent d'aucun autre Prince, fût-il comme le Roy, d'Espagne, le propre fils de son Maître.

Cette noblesse de sentimens qui a toujours fait une partie essentielle de l'homme d'Etat, éclatoit sur-tout en lui dès qu'il s'agissoit de soutenir l'honneur de la nation aux yeux des étrangers ; rien ne lui coûtoit alors, & le feu Roy en étoit si convaincu, qu'à la mort du Maréchal d'Estrées son pere, il n'attendit pas qu'il lui demandât aucune de ses places, il les lui donna toutes, le gouvernement de Nantes & du pays Nantois, la Lieutenance générale de Bretagne & la Vice-royauté de l'Amérique. Cette circonstance en rappelle une autre qu'on ne sera pas tenté d'imputer au bonheur personnel de M. le Maréchal d'Estrées, c'est que dans cette multitude d'emplois distinguez dont il étoit revêtu, & auxquels il faut encore ajoûter la Présidence du Conseil de Marine qu'il a eue pendant la minorité du Roy, & la place de Ministre qu'on lui avoit donnée en dernier lieu, il n'y en avoit aucun qu'il eût jamais sollicité. Des choix marquez par la justice & le discernement du Prince ne laissent aux Sujets que l'ambition de s'en rendre dignes.

L'étendue & la supériorité des connoissances de M. le Maréchal d'Estrées, trouvèrent encore un juste estimateur dans la personne du Czar Pierre le Grand quand il vint en France. Ce Monarque, qui avoit passé une partie de sa vie à recueillir lui-même chez les plus industrieuses nations de l'Europe, le feu dont il devoit animer ces especes de Statues qui peuploient ses Etats, avoit depuis long-tems le nom de M. le Maréchal d'Estrées sur ses tablettes ; il le demanda en arrivant

arrivant à Paris, il l'entretint plusieurs fois en particulier, & pour être moins détourné par la foule des Courtisans ou des Curieux, il alla s'enfermer une journée entière avec lui dans sa maison d'Issy; il en sortit pénétré d'admiration pour la facilité de son génie, pour la grandeur & la justesse de ses vûes: il l'embrassa, & lui donna son portrait au moment de son départ; & dès qu'il fut rendu à Péterbourg, il lui envoya les meilleurs livres Moscovites qui avoient été imprimez sous son regne, avec les plans détaillez de son projet pour la jonction des trois grands fleuves de la Russie, qui se jettant l'un dans la Mer blanche, l'autre dans la Mer noire, & le troisième dans la Mer Caspienne, ouvriroient un pays immense & négligé au plus florissant commerce de l'univers.

Ceux qui ont le moins connu M. le Maréchal d'Estrées, s'imaginent bien qu'une personne de sa naissance, de son caractère, & dont la Maison avoit toujours respiré le goût des Lettres & l'amour des Arts, n'a pu leur être indifférent; mais il y auroit plus que de l'injustice à penser que c'en eût été assez pour orner de son nom la liste de trois célèbres Académies, il leur a appartenu en propre comme à l'Héroïsme même.

Nous nous sommes contentez de dire en parlant de ses premières études, qu'il les avoit faites avec une application qui en assûroit le succès. S'il eût été un simple homme de Lettres, nous aurions dit, avec cette application qui fait les Sçavans du premier ordre. On trouvera entre les plus précieux livres de sa Bibliothèque ceux des prix qu'il avoit remportez dans sa jeunesse par ses compositions de prose & de vers; d'autres attestent de lui des prodiges de mémoire, comme d'avoir une fois récité tout Horace, une autre fois toute l'Enéide de Virgile. Il en auroit mérité un nouveau dans les dernières années de sa vie, pour la fidélité avec laquelle il les avoit retenus, & un bien plus considérable encore pour l'usage qu'il en sçavoit faire.

Le loisir forcé de la Mer étoit selon lui une heureuse nécessité de se former l'esprit par la lecture, & il prétendoit

Hist. Tome XIV.

Q q

que celle des bons Auteurs conjuroit plus sûrement les tempêtes, que toutes les rubriques des Africains ou des Lapons; c'est là qu'il avoit appris par règles, l'Anglois, l'Italien, l'Espagnol & l'Allemand, que le commerce des nations lui avoit ensuite rendus aussi familiers que sa propre langue; il la parloit avec grace, & naturellement éloquent, les expressions, le ton, le geste & les figures, tout se prêtoit dans le moment à son objet.

Tels furent les talens que l'Académie Françoisé couronna dans M. le Maréchal d'Estrées, quand la mort de M. le Cardinal d'Estrées son oncle en rendit le rapport plus sensible, & l'acquisition plus nécessaire.

L'Académie des Belles Lettres eut les mêmes droits sur lui; versé, profond dans la connoissance de l'Histoire ancienne & moderne, tous les tems lui étoient présents; celle de France avoit peu d'Anecdotes qui lui fussent échappées, & la Bibliothèque supérieure en tout genre à celle d'aucun particulier, avoit encore le mérite d'avoir été formée par lui-même, & presque volume à volume. Son goût pour les monumens lui avoit fait acquérir des statues, des bas-reliefs, des bustes exquis, des pierres gravées, des suites nombreuses de médailles Grecques, Romaines, Barbares; & jusqu'aux dernières monnoyes des peuples les plus éloignés. Il ne manquoit à tant de richesses littéraires, que d'être placées, comme il se l'étoit toujours proposé, dans les galeries de quelque superbe Palais, pour donner aux Sçavans & aux Curieux un spectacle digne des plus grands Princes.

L'Académie des Sciences trouvera pour lui un ample & nouveau sujet d'éloge, dans ce grand amas de plans, de cartes, & de descriptions de ports, de côtes & de pays qu'il ordonnoit par-tout, qu'il vérifioit toujours, & que souvent il travailloit lui-même; elle en trouvera dans ses Calculs de la sonde des mers, & dans ses autres Mémoires sur la Navigation qu'il ne cessoit de perfectionner; dans ses Recueils d'Histoire Naturelle, & jusque dans ces laboratoires de Chymie qui avoient excité la jalousie des prétendus Maîtres de l'Art.

M. le Maréchal d'Estrées plus épuisé encore par les travaux que par le nombre des années, avoit depuis quelque tems de fréquentes attaques de fièvre, des foiblesses, des évanouissemens, & il y succomba le 28. Décembre dernier, âgé de soixante-dix-sept ans révolus.

Comme il n'a point laissé d'enfans de son mariage avec Lucie-Félicité de Noailles qu'il avoit épousée en 1698. sa mort a éteint le titre de Duché-Pairie attaché à la terre de Cœuvres sous le nom d'Estrées, & il ne reste plus que Madame la Marquise de Courtanvaux & Mademoiselle de Tourpes d'une Maison qui avoit cela de singulier, ou plutôt d'unique, que ses cinq dernières générations sont composées de deux Grands-Maitres de l'Artillerie & de trois Maréchaux de France de pere en fils, tous sans interruption Chevaliers de l'Ordre du Saint Esprit depuis son institution, tous inviolablement attachez au parti du Roy dans le tems de la Ligue, des guerres civiles & des troubles de la Religion, tous avides de gloire & comblez d'honneurs, & toujours plus grands que leur fortune.



E' L O G E
DE M. DE LA BARRE.

Assemblée
publique du
14. Novem-
bre 1738.

LOUIS-FRANÇOIS-JOSEPH DE LA BARRE naquit à Tournay le 9. Mars 1688. & fut l'aîné de trois garçons issus du mariage de Paul-Joseph de la Barre Conseiller-Référendaire en la Chancellerie de Flandres, & Substitut du Procureur général au Conseil Provincial de Valenciennes, avec Jeanne-Marguerite Hayet sa première femme.

Le pere de M. de la Barre étoit entré dans le monde avec un bien considérable, mais qui ne répondoit point encore au goût qu'il avoit pour la dépense; il crut y suppléer en s'associant à des gens d'affaires dont la vie brillante lui donnoit de grandes idées: il prit intérêt dans divers traités, & toutes ses entreprises tournèrent si mal qu'en moins de dix ans il fut entièrement ruiné, obligé de vendre ses charges, & réduit à ne pouvoir seulement pas subvenir à l'éducation de ses enfans.

Heureusement pour celui dont nous parlons, on l'avoit amené à Paris quelques années auparavant, & on l'avoit mis dans une Pension où il s'étoit tellement fait aimer, que quand son pere cessa d'y rien payer, le Maître de Pension, loin de l'abandonner, en prit un soin plus particulier, l'entretint de tout, le rendit capable de Quatrième, & lui ménagea une place de Boursier au Collège de Sainte-Barbe.

Là il se distingua par sa douceur, par son application & par ses progrès; & le souvenir s'en est d'autant mieux conservé, qu'on lui fut aussi redevable de l'établissement d'une espece de Cuisinier. L'usage de ce Collège étoit que les Boursiers fissent la cuisine environ une fois le mois chacun à leur tour. Celui du petit de la Barre étant venu, il se leva de très-grand matin, & cependant rien ne se trouva cuit à l'heure du dîner; il en parut si affligé que ses camarades ne pouvant eux-mêmes le consoler, le Principal lui reprocha durement

de pleurer pour une mauvaise soupe : alors il répondit que ce n'étoit pas aussi de cela qu'il pleuroit, mais d'y avoir perdu son tems. Sa réponse fit impression, & donna lieu à l'établissement que nous avons dit.

Un pieux & sçavant Ecclésiastique qui logeoit près le Collège de Sainte-Barbe, & qui y contribuoit beaucoup à l'avancement de la jeunesse, se prévint aisément en faveur d'un Ecolier qui pensoit déjà si bien sur l'emploi du tems. Il se l'attacha par ses conseils & par ses bienfaits, & quand il eut achevé le cours ordinaire des études du Collège, il l'amena chez lui, où il le garda près de deux ans. Il lui apprit parfaitement le Grec, il l'exerça dans la lecture & la collation des Manuscrits, & le forma à cet esprit de discernement & de critique qui est l'ame des vraies connoissances, & qui a toujours fait depuis le caractère particulier de M. de la Barre.

Pour surcroît de bonheur vint en ce tems-là de Florence à Paris un jeune Bénédictin de grande espérance, qui avoit des ouvrages considérables à mettre sous presse, & qui aimé & protégé du Grand-Duc Cosme III. pouvoit fournir abondamment à la dépense de toutes ses entreprises. M. de la Barre lui fut produit comme un sujet docile & intelligent, capable de copier, d'extraire & de vérifier dans les Manuscrits comme dans les Imprimés, tout ce qu'on lui indiqueroit, en état de veiller sur les impressions & sur les gravûres, & d'en corriger exactement les épreuves. C'étoit précisément ce que cherchoit le jeune Bénédictin, à qui cette mécanique auroit d'autant plus coûté, qu'il n'étoit point encore au fait de notre Langue & de nos usages. C'étoit aussi ce qui pouvoit arriver de plus heureux à M. de la Barre, pour achever de se rompre dans un genre de travail qui par la suite devoit lui être infiniment utile. Ainsi parurent dans le cours de peu d'années les Antiquités de Constantinople, que Dom Anselme Banduri publia en deux volumes in-fol.^o sous le titre d'*Imperium Orientale*, & le Recueil des Médailles des Empereurs depuis Trajan-Dèce jusqu'aux derniers Paléologues, qui forme un pareil nombre de volumes in-folio.

Q q iij

A mesure que ces ouvrages avançoient, l'Auteur voyoit avec un plaisir mêlé d'étonnement, l'esprit & les talens de M. de la Barre se développer, s'accroître & se perfectionner; & jugeant de ce qu'il pourroit un jour faire par lui-même s'il avoit au moins une subsistance assurée, il obtint du Grand-Duc que ce qu'il lui donnoit chaque année à titre d'appoin-temens, lui seroit converti en pension, & il en a été payé jusqu'à la mort du dernier Souverain de la Maison de Médicis.

Quand M. de la Barre fut libre de ce premier engagement, les Libraires de qui il commençoit à être connu, lui proposèrent de donner une nouvelle édition du Spicilège de Dom Luc d'Achery, qui étoit devenu fort rare, & il s'en chargea dans la vûe de le rendre en même tems plus ample, plus commode & plus utile.

Ce Spicilège ou Recueil de pièces consistoit en treize volumes in-4.^o imprimez en différentes années depuis 1655. jusqu'en 1677. & Dom Luc d'Achery n'avoit pu y observer aucun ordre de dates ni de matières, parce qu'il s'étoit fait une loi de publier ces pièces anecdotes dès qu'il en avoit rassemblé un certain nombre, de sorte que souvent le commencement, la suite ou les fragmens d'un même ouvrage se trouvoient dispersez & morcellez en divers tomes, ce qui en rendoit l'usage très-difficile.

M. de la Barre rangea d'abord toutes les pièces de l'ancien Spicilège dans leur ordre naturel, il les partagea ensuite en trois corps qui forment chacun un volume in-folio. Il mit dans le premier les Traités dogmatiques, moraux & polémiques, dans le second les morceaux qui appartenoient à l'Histoire Ecclésiastique, & dans le troisième ceux qui regardoient l'Histoire profane. Il inséra dans les uns & dans les autres les pièces découvertes depuis la première édition du Spicilège, il conféra les anciennes sur plusieurs Manuscrits dont il eut soin de marquer les diverses leçons, qui l'aidèrent à corriger une infinité de fautes & à remplir beaucoup de lacunes; enfin il en éclaircit les endroits obscurs par de savantes notes, dont quelques-unes sont assez étendues pour mériter le nom de Dissertations.

Le succès de cette édition acheva de faire connoître M. de la Barre, non seulement des Libraires, mais encore des Auteurs qui travailloient à de semblables ouvrages, & on n'en imprima guères sur lesquels il ne fût consulté. Tantôt il décidoit de l'ordre & de l'arrangement des pièces, quelquefois il composoit les avertissemens destinez à en faire mieux sentir l'importance ou la liaison, & le plus souvent des Tables qui en facilitoient extrêmement l'usage.

Mais cette occupation lui paroissant trop bornée, il porta bien tôt ses vûes à de plus hautes sciences, telles que la Géographie & la Chronologie anciennes, l'Histoire fabuleuse & celle des tems héroïques; & comme sa situation ne lui permettoit pas de se livrer impunément à des études longues & infructueuses, il se proposa de les faire servir à une nouvelle édition du Dictionnaire historique de Moréri. La dernière & par conséquent la meilleure qu'on eût alors, étoit celle de 1718. Il en examina tous les articles de cette espece les uns après les autres, il en vérifia les citations, & les rendit plus exactes qu'elles ne l'étoient; puis remontant aux sources primitives sans négliger les recherches des Auteurs modernes, il travailla & refondit presque tous ces articles: enfin il en ajoûta une si grande quantité de nouveaux, que ce fut principalement sur ces augmentations que se fit l'édition de 1725. qui est d'un quart plus ample que celle de 1718.

Ce travail le mit en relation avec beaucoup de gens de Lettres, la plupart Académiciens, & ce fut sur leur témoignage & sur celui qu'en rendoit depuis long tems Dom Anselme Banduri devenu lui-même Membre honoraire étranger de cette Compagnie, que M. de la Barre y fut nommé en 1727. à une place d'Associé.

Les volumes de Mémoires que l'Académie a publiez depuis cette année-là, justifient le choix qu'elle avoit fait de M. de la Barre, & seront toujours un monument de l'étendue & de la variété de ses connoissances.

Il a donné entr'autres dans les Tomes VII. & VIII. des Eclaircissemens sur l'Histoire de Lycurgue, des Remarques

sur la Route de Sardes à Suse décrite par Hérodote, d'autres sur le Cours de l'Halys, de l'Euphrate, de l'Araxe & du Phafe; une Dissertation sur la Livre Romaine & sur d'autres Mesures particulières moins connues, & un Mémoire sur les Divisions que les Empereurs Romains avoient faites des Gaules en différentes Provinces.

On trouve de lui dans les Tomes IX. & X. un nouveau Traité du Poëme épique, où il examine particulièrement s'il est nécessaire que l'action de ce Poëme ait rapport à une vérité morale, & des Observations singulières sur les places destinées aux Jeux publics de la Grece, & sur les différentes especes de Courfes qui s'y faisoient.

Les volumes qui restent à paroître du peu d'années qu'a encore vécu M. de la Barre, ne feront pas moins d'honneur à son goût & à son érudition, par ceux de ses ouvrages qui doivent y entrer.

Mais bien loin que ces sortes de travaux épuisassent son génie & ses forces, ils sembloient ne lui donner que plus de facilité pour les autres ouvrages de toute espece que ses arrangemens domestiques l'obligeoient d'entreprendre.

Ainsi l'année même qu'il fut reçu à l'Académie, il se chargea de continuer le Journal de Verdun que son premier Auteur avoit abandonné par la difficulté de soutenir plus long-tems un ouvrage périodique toujours renaissant. M. de la Barre l'a soutenu sans interruption jusqu'au dernier moment de sa vie, il l'a toujours rendu plus intéressant, & dès-là plus difficile pour son successeur.

En 1729. il publia en deux volumes in-4.^o ces Mémoires de l'Histoire de France & de Bourgogne que l'on appelle communément le Journal de Charles VI. & il mit à la tête de ce Recueil une longue & curieuse Préface.

En 1732. il donna une nouvelle édition du Secrétaire du Cabinet & du Secrétaire de la Cour, en deux volumes in-12. Il refondit presque tout le premier, en substituant des Lettres ingénieuses & sensées à celles qui lui avoient paru foibles ou mauvaises; il orna le second d'une nouvelle instruction pour se former

se former dans le style épistolaire, & refit toute la partie qui porte le titre de Cérémonial des Lettres.

En 1733. il revit & corrigea l'Histoire de France sous le regne de Louis XIV. composée par le sieur de Larrey, & réimprimée avec permission sous le nom de Rotterdam, en neuf volumes in-12.

En 1735. il fit paroître en cinq autres volumes in-12. une nouvelle Histoire de la ville de Paris, extraite de celle du P. Lobineau, qui composée de cinq volumes in-fol.º & continuellement entremêlée de pièces Latines, excédoit le loisir ou la portée des lecteurs ordinaires.

C'est encore lui qui dans le cours de la dernière guerre a traduit de l'Italien & de l'Espagnol la plupart des Manifestes que nous avons vûs. Il se prêtoit avec ardeur à tout ce qu'on lui proposoit, pourvû que ce fût chose encore plus honnête qu'utile, car il étoit d'un désintéressement au dessus de sa fortune; & si on ne connoît pas à beaucoup près tous les ouvrages auxquels il a eu part, on peut du moins assurer qu'il n'en a jamais eu à aucun qu'on eût pu tant soit peu lui reprocher.

Celui qu'il avoit entrepris environ quinze mois avant sa mort, & qu'il comptoit avoir fini dans l'espace de trois années, quoiqu'il dût être de quatre volumes in-folio, auroit seul été capable d'illustrer sa mémoire; c'étoit un Dictionnaire d'Antiquités Grecques & Romaines, qui, sur le plan qu'il s'en étoit formé, n'auroit rien laissé d'essentiel à désirer. Pour le remplir plus sûrement, il avoit recommencé avec un courage presque inconcevable la lecture de tous les Auteurs anciens dans leur texte original, & il en avoit copié de sa main tous les endroits dont il prévoyoit pouvoir faire usage, persuadé que c'étoit le seul moyen d'éviter l'inconvénient si ordinaire des fausses citations, des passages mutilez & mal rendus. Ce premier travail, le plus considérable sans doute, puisqu'il influoit sur tout le reste, est présentement celui qui paroît le moins, parce que le mérite de tant de matériaux épars consistoit principalement dans l'idée qu'il avoit de leur

Hist. Tome XIV.

R r

rapport & de leur distribution ; mais il en a laissé d'excellens modelles dans plus de cent articles choisis, travaillez, finis avec soin, & qui réclament aujourd'hui dans toute la Littérature un continuateur digne de ce projet.

On ne présueroit pas qu'au milieu de ces occupations qui annoncent un Sçavant toûjours renfermé chez lui, M. de la Barre eût été fort assidu à l'Académie, & on le présueroit encore moins, si nous avions dit d'abord qu'il étoit presque sourd ; cependant nul Académicien sans exception ne se rendoit plus exactement que lui aux assemblées : il sçavoit y tirer parti du peu qu'il entendoit, il s'y plaçoit à côté de quiconque lisoit ; & soit par le seul attrait des matières, soit par l'effet de quelqu'autre mouvement plus difficile à expliquer, ce même homme à qui par-tout ailleurs il falloit crier dans l'oreille ou ne parler que par signes, faisoit un système, suivoit un raisonnement, une preuve, & en disoit son sentiment comme ceux qui n'en avoient pas perdu un mot.

Il étoit au reste d'un très-bon tempérament, assez Philosophe pour n'avoir point d'inquiétude de sa surdité, & assez habile pour la mettre à profit. Toûjours recueilli, toûjours plein de son objet, aucun tumulte ne le pouvoit distraire ; il méditoit, il composoit dans une promenade publique ou au milieu des rues, avec autant de tranquillité que dans son propre cabinet ; il prétendoit même avoir éprouvé qu'après ces sortes d'exercices utiles à sa santé & indispensables pour ses affaires, son imagination échauffée par les mouvemens du corps, lui suggéroit tout-à-coup le soir en se deshabillant, la solution de certaines difficultés qui l'avoient occupé des semaines entières : il ajoûtoit qu'alors, dans la crainte que le sommeil n'affoiblît ses idées, il passoit précipitamment à son bureau, où croyant ne rester que quelques minutes, il étoit quelquefois surpris de voir arriver le jour, & qu'il n'en avoit jamais été incommodé.

M. de la Barre étoit aussi bien éloigné de croire que la surdité fût un si grand mal dans l'intérieur d'un ménage, car il s'étoit marié deux fois. Sa première femme se trouva d'une

fort mauvaise santé, & il fut plutôt sa garde que son mari pendant les neuf à dix années qu'ils vécurent ensemble. Les attentions qu'il avoit eues pour elle firent souhaiter à tout son quartier de lui en voir une seconde avec qui il pût passer des jours plus heureux. La veuve d'un Contrôleur des Rentes, propriétaire de la maison où il logeoit, & qui y logeant elle-même, sçavoit mieux que personne combien M. de la Barre étoit estimable par sa vertu & par ses talens, fut aussi la première à lui offrir sa fille; il l'épousa, & il en a eu trois enfans.

Il mourut d'une fluxion de poitrine le 24. Mai dernier, âgé de cinquante ans & quelques mois.



MEMOIRES



MEMOIRES DE LITTERATURE,

*Tirez des Registres de l'Académie Royale des Inscriptions
& Belles-Lettres.*

MEMOIRE SUR LES SECTES PHILOSOPHIQUES.

Par M. l'Abbé SOUCHAY.



ANETIUS & d'autres Anciens * avoient écrit sur les Sectes Philosophiques, mais le tems nous a enlié leurs Traités, & nous ignorons le plan qu'ils avoient suivi, & l'objet qu'ils s'étoient proposé. Pour moi, j'ai résolu, Messieurs, de vous entretenir sur l'origine des Sectes Philosophiques, & sur les matières qui les divisèrent.

* Apollodore Athénien, Clitomaque, Epicure, Eratosthène, Galien,
Mem. Tome XIV.

Assemblée
publique.
13. Novemb.
1739.

A

Les premiers hommes qui tirèrent la Grèce de la barbarie, & la rendirent capable de quelque culture par rapport aux Sciences, furent successivement appelez Sophistes & Sages. Diogène-Laërce^a, sur d'anciennes autorités, donne le nom de Sophiste ou Sçavant à Homère & à Hésiode, & les Sages eux-mêmes sont ainsi nommez dans Hérodote^b. Les Grecs n'avoient point encore attaché au terme de Sophiste une idée de mépris; l'idée de vain discoureur qui cherche plus à amuser qu'à instruire, & qui se faisant comme une loy de parler toujours, ne parle jamais que par ostentation, & qu'avec une magnifique obscurité. J'emprunte ces traits de Platon^c.

Laërt. in Proem.

Les titres de Sçavans & de Sages étoient trop fastueux pour des hommes. Ces titres ne conviennent en effet qu'à Dieu, qui seul possède la science & la sagesse. Et quel autre témoignage l'homme peut-il se rendre, si ce n'est qu'il les aime, & qu'il en fait le principal objet de son étude? Pythagore sentit le premier cette vérité. Il prit un titre plus modeste & plus convenable, le titre de Philosophe ou ami de la sagesse; & toutes les Sectes qui parurent après lui, se conformèrent à cet exemple.

V. Jonsius, de Scriptor. hist. Philosoph.

Or, quelle a été dans la Grèce l'origine des Sectes Philosophiques? Les uns la rapportent au siècle de Socrate & de Platon, les autres au siècle des sept Sages, & quelques-uns la font remonter jusqu'à Homère. Ce dernier sentiment est le moins soutenable. Pour le réfuter, il suffit de l'exposer.

Homère, le plus grand Poète qui ait jamais été, à en juger par la beauté de son imitation seule, est encore dans un sens, & par rapport aux Grecs, le pere des sciences & des arts, parce qu'on en trouve dans ses écrits des notions admirables pour son temps. Mais doit-on pour cela regarder Homère comme le chef de toutes les Sectes qui se sont élevées dans la

Hippobotus, Istomachus, Œnomatis, Soranus, Théodore, Varron Voyez Jonsius, de Scriptor. hist. Philos.

^a Laërce dans la Préface cite Archiloque.

^b Hérodote, Clio, Laërce, préface.

^c *Plat. in Protagor. Dio Chrysost. orat. 74.* Taitien, d'après un ancien Comique, dit que leurs écoles ressembloient à des nids d'hirondelles, où l'on n'apprenoit qu'à ouvrir la bouche.

Grèce? Les hommes veulent tenir par quelqueendroit à ce qu'ils admirent; d'où il est arrivé que les différentes Sectes se prévalant de certains passages du Poëte qu'elles jugeoient favorables à leurs systemes particuliers, se sont comme accordées à le reconnoître pour leur premier fondateur.

Homère se déclare-t-il pour la vertu, jusqu'à lui sacrifier l'immortalité? le voilà Stoïcien. Releve-t-il par ses louanges le bonheur d'une vie tranquille & passée dans les jeux & les festins? il devient tout-à-coup Epicurien. Mais il reconnoît ailleurs comme biens véritables, avec les biens de l'ame, les biens du corps & ceux de la fortune, il est donc Péripatéticien. Il dit enfin dans un autre endroit, qu'ici-bas tout n'est qu'erreur & qu'incertitude, cela suffit pour en faire un Académicien, & même un Pyrrhonien. De-là tant d'écrits sur la Philosophie d'Homère, qui ont péri presque tous, & dont un seul peut-être mérite quelques regrets; c'est le traité qui avoit pour titre, *Homère est-il Philosophe?* & qui étoit du célèbre Longin.

Pour ce qui regarde les Sages, si on excepte Thalès, qui cultivoit déjà la Physique & l'Astronomie avec succès, leur doctrine se borroit à des sentences ou maximes pour la conduite de la vie. Du reste, ni système, ni école formée, ni contradicteurs. Or l'idée de Secte Philosophique renferme en soi ces différentes idées.

*Laërt. in Thal.
Stanl. Hist.
Philos.*

On donne communément le nom de Secte à ces écoles célèbres, dont les fondateurs succéderent immédiatement aux Sages, & qui se formèrent presque en un même tems^a; je veux dire l'école Ionique fondée par Anaximandre, l'école Italique fondée par Pythagore, & l'école Eléatique fondée par Xénophane. Mais ces écoles, après avoir subsisté près d'un siècle dans les différens lieux où elles s'étoient établies,

^a Le nom d'école est postérieur au siècle d'Aristote, *Jens. Hist. Philos. lib. 1. cap. 18.*

^b Anaximandre, né dans la XLII.^e Olympiade.

Pythagore, mort dans la LXX.^e Olympiade, selon Eusèbe.

Xénophane, suivant Sotion cité par Laërce, *liv. 9.* étoit contemporain d'Anaximandre.

se réunirent dans Athenes, comme au centre du sçavoir, vers le temps de Socrate & de Platon ^a.

D'ailleurs, les écoles d'Anaximandre & de Pythagore, ignorant l'art de raisonner, ne s'étoient proprement attachées qu'à la Physique, qui comprenoit aussi leur Théologie; & l'école de Xénophane, moins curieuse d'enseigner la science des nombres, les principes du mouvement, les sources de la génération & de la corruption; matières qui, avec des observations sur la grandeur, la distance & le cours des astres, occupoient les deux autres écoles, avoit choisi pour son principal objet la Dialectique, dont Zénon d'Elée passe pour l'inventeur.

*Laërt. in Archel.
Cic. Tuscul.
lib. 5.
Plut. in Nicia.
Empir. lib. 1.
advers. Logic.*

Plato in Parmen.

Socrate enfin, Socrate qui recueillit les débris de l'école Ionique, jugeant que la morale étoit plus utile à l'homme, & plus à sa portée que la Physique ni la Dialectique ^b, la cultiva par préférence, & il n'oublia rien pour amener la Philosophie à une étude tout ensemble si avantageuse & si facile.

On n'avoit encore nulle part un corps entier de Philosophie. Ce fut Platon disciple de Socrate, qui en rassembla, pour ainsi dire, les membres épars. Il trouvoit ses maîtres & ses modèles dans les trois écoles dont j'ai parlé ^c; Pythagore pour la Physique dans l'école Italique, Socrate pour la Morale dans l'école Ionique, & Zénon d'Elée pour l'art de raisonner, dans l'école Eléatique.

Dès que Platon eut fait entendre aux Grecs qu'un Philosophe étoit un homme qui réunissoit de si précieuses connoissances, possédant avec la science de la nature, l'art de bien

^a Cela est indubitable pour l'école Ionique. Archélaüs l'avoit transportée de Milet à Athenes, & Socrate fut son disciple. *Laërt.*

Selon Saint Clément d'Alexandrie, *Strom. lib. 1.* Epicure est le dernier maître de l'école Eléatique. Or Epicure étoit contemporain de Platon.

Pour l'école Italique, si on en croit Photius, c'est à peu-près dans ce même tems qu'elle s'éteignit en Grèce.

^b *Ita facta est ars differendi quam minime probat Socrates. Cic. Acad. Quæst. lib. 1.*

^c *Fuit ergo jam accepta à Platone philosophandi ratio triplex; una de vita & moribus; altera de natura & rebus occultis; tertia de differendo & quid verum, & quid falsum; quid rectum in oratione, pravum-ve; quid consentiens, quid repugnet judicando. Cic. Acad. Quæst. lib. 1.*

vivre & l'art de raisonner, ils voulurent tous se faire Philosophes. La seule ville d'Athenes compta bientôt plusieurs écoles, où ses citoyens accouroient en foule dans cette vûë; l'Académie, le Lycée, le Cynofarge, le Portique, & d'autres encore moins célèbres. Insensiblement Pythagore & Socrate avoient perdu de leur estime, en perdant le mérite de la nouveauté.

Cicer. Acad. Quæst. lib. 1. Laërt.

Il n'y eut jamais de peuple plus spirituel ni plus léger que les Grecs, & que les Athéniens en particulier. Ceux qui se sentirent plus de hardiesse ou plus d'élévation, voulurent encherir sur les anciennes écoles, ou se distinguer par la singularité de leurs systèmes. Il s'offroit tous les jours, & de toutes parts, de nouveaux maîtres; & de-là, comme on peut le conjecturer par les circonstances *, la loy de Sophocle fils d'Amphiclide, loy qui défendoit à tout Philosophe de tenir désormais, sous peine de la vie, aucune école sans le consentement du Sénat & du Peuple.

Ces nouveaux guides ne s'offroient pas inutilement. La plupart s'imaginèrent qu'en les suivant ils s'attireroient de la distinction, & se feroient une réputation d'esprit. Alors fut abandonnée la manière de Socrate, qui étoit ennemie de toute contention, & qui consistoit dans l'art d'instruire par le dialogue, & de réfuter par l'ironie seule. Socrate même ^b s'en plaignoit; quelques-uns, disoit-il, ont méprisé la méthode que je leur ai enseignée, & séduits par de mauvais conseils, ils m'ont quitté sans ménagement.

A une méthode si sensée & si convenable, soit pour établir la vérité, ou pour lui ramener ses adversaires, succéda la dispute & tout ce qui l'accompagne; & la Philosophie, qui devoit éclairer l'esprit & régler le cœur, prenant toutes les formes qu'il plut aux hommes de lui donner, selon leurs différens intérêts & leurs diverses passions, se vit comme étouffée

Cic. lib. 9. de Orat.

Senec. de Benefic. l. 7. c. 1.

* *Laërt. in Theoph. Mirum est quanto studio inquirendæ veritatis Græcia omnis exarsit. Lactant. instit. l. 4. cap. 1.*

^b *Laërt. ibid. Athen. lib. 13. Jul.*

Poll. lib. 9. cap. 5. Meurs. Them. Attic. cap. 8. Cette loy fut portée la troisième année de l'Olymp. CXVIII. Chorcebus étant Préteur. *Sam. Petit, Leg. Attic.*

par la multitude des Sectes qui s'élevèrent, & qui, loin de s'occuper à découvrir la vérité, ne travaillèrent qu'à se détruire mutuellement ^a. Thémistius en compte jusqu'à trois cens, en quoi je croirois qu'il a été trop loin, si Varron, le plus sçavant des Romains, n'en reconnoissoit un nombre à peu-près semblable.

S. Augst. de Civit. Du moins est-il certain que dans un intervalle assez court, *Laërt. in Prov.* on vit paroître les Académiciens, les Péripatéticiens, les Stoïciens, les Cyniques, les Epicuriens, les Cyrénaïques, les Hégésiaques, les Annicériens, les Théodoriens, les Pyrrhoniens, les Eliaques, les Erétriaques, & les Académiciens modernes, qui firent eux-mêmes trois sectes bien distinguées. J'ai dit qu'ils parurent dans un intervalle assez court. En effet, si on laisse à part les chefs de la nouvelle Académie, presque tous les autres furent disciples ou contemporains de Socrate ou de Platon.

Telle a été dans la Grèce l'origine des Sectes Philosophiques. Je dois maintenant parler des matières qui les divisèrent.

Et d'abord les anciens Philosophes n'ont été divisez que sur les règles des mœurs & sur celles du raisonnement, ou sur le jugement qu'il faut porter du vrai & du bien; la Dialectique & la Morale ont seules produit les différentes Sectes, non qu'ils s'accordassent dans les matières de Physique ^b, & que tous eussent les mêmes sentimens sur le Monde & sur la Divinité. L'athéisme triomphoit dans l'école d'Epicure; le Lycée enseignoit l'éternité du Monde, & le Portique admettoit un Principe à la fois intelligent & matériel. Mais, d'un côté, la Nature est comme enveloppée de voiles impénétrables; l'esprit humain, dit Cicéron, ne pouvant, quelque

^a *Ut facile sit docere universam veritatem per Philosophos & Sectas esse divisam. Laërt. Institut.*

^b *Sit ista in Græcorum levitate per-versitas, qui maledictis insectantur eos à quibus de veritate dissentiunt. Cic. lib. 2. de Finib.*

Antisthène écrivit contre Platon une satire sous le titre de *Sathon*, titre

digne du chef des Cyniques. On sçait ce que signifie le mot *σαθω*.

Le P. Rapin, *Réfl. sur la Physique*, dit que M. Rucellai, Florentin, a dressé jusqu'à trente-six systèmes de Physique ancienne. Il annonce l'ouvrage comme manuscrit. Je doute qu'il ait vû le jour.

subtil qu'on le suppose, ni s'élever au ciel, ni pénétrer dans la terre; & d'autre côté, la religion n'intéressoit guères des hommes qui se croyoient eux-mêmes la plupart fort indifférens à leurs Dieux *: quelle apparence de se diviser pour des matières, ou si peu importantes, ou si incertaines? Mais étoit-il question de conduite sage & de bon esprit? Alors le cœur étoit intéressé, la vanité agissoit, & plusieurs, loin de s'assujettir à des maîtres, s'érigèrent en maîtres eux-mêmes. Je commence par les schismes que produisit la Morale.

Toutes les Sectes ont cela de commun, que leur sage aspire à se rendre heureux. C'est en effet le but, c'est la fin que l'homme doit se proposer en réglant ses mœurs. Mais en quoi consiste la souveraine félicité? C'est, dit le Sage de l'Académie, après Platon son maître, à contempler le beau, le vrai, le bien, l'Être intelligible, ou simplement l'Être; à se concilier son amour, & à se rendre semblable à lui. Toutes ces expressions sont de Platon, & tirées d'un seul de ses Dialogues. Les premiers Académiciens, pour exprimer sa morale toute entière en un seul mot, disoient indifféremment la *vertu* ou la *justice*; & cette vertu ou cette justice n'étoit autre chose que la ressemblance qu'il falloit se donner avec l'Être intelligible, pour se rendre parfaitement heureux.

Le Sage du Lycée prétendit avec Aristote, que la vertu seule ne pouvoit procurer qu'un bonheur très-imparfait, & que la félicité pour être complète, exigeoit avec les biens de l'ame, les biens du corps & ceux qu'on appelle extérieurs, ou les faveurs de la fortune.

Zénon avec les Stoïciens, s'éleva contre les disciples d'Aristote; & fortifié par Antisthène & les Cyniques, il soutint, de concert avec eux, que l'homme étoit un vil esclave, & malheureux nécessairement, dès qu'il aimoit son corps, ou qu'il tenoit à la vie, ou qu'il s'inquiétoit de sa réputation, ou

* Que sert d'invoquer les Dieux, s'écrioit Diagoras, puisqu'ils ne daignent prendre aucun soin des choses humaines!

Démocrite n'admettoit que le nom

de Dieu, & en rejettoit la réalité. *Cic. de Nat. Dvor. lib. 2.*

Protagore, dans un Traité fait exprès, a nié l'existence de Dieu. *Laërt. lib. 9.*

Arist. de Rep. publ. l. 7. c. 1.
Cic. de Nat. Dvor. lib. 1.

Laërt. in Zen.

enfin qu'il portoit son attention vers tout autre objet que la vertu ; la vertu, disoient-ils, suffisant pour opérer une félicité parfaite, même au sein de l'indigence, même dans le taureau de Phalaris *.

Les Académiciens n'avoient pas resserré la vertu en des bornes si étroites, ni avancé que l'homme fût malheureux en aimant sa santé & les autres biens nécessaires à la vie, en les aimant, dis-je, par rapport à la vertu ; ils reconnoissoient après elle des biens subalternes, qu'elle-même leur faisoit estimer.

Il n'en fallut pas davantage aux Stoïciens pour rompre avec l'Académie ; puis ils se divisèrent entr'eux, non sur le point capital d'aimer la vertu seule, mais sur l'indifférence que l'estime d'un seul objet doit inspirer pour tous les autres.

Les Cyniques, en effet, mirent beaucoup de choses indécentes & horribles au nombre des choses les plus indifférentes, & dont, par une suite nécessaire, personne, selon eux, ne devoit être blessé ; & si le contraire arrivoit, cela même leur étoit encore indifférent. Ils se fondeoient sur ce principe, que la nature n'étant point altérée par l'éducation dans les animaux, l'homme, par rapport aux actions qui lui sont communes avec eux, ne pouvoit errer en suivant leur exemple. On sçait jusqu'où Cratès fit usage de ce merveilleux principe avec la jeune Hipparchie, qu'il venoit d'épouser dans un âge avancé ; & de-là vient, comme on le croit d'ordinaire, qu'ils furent appelez Cyniques. Mais n'est-il pas plus vraisemblable, quoique ce nom convînt à leur impudence, qu'ils le tirèrent du lieu où ils s'assembloient, & que l'on nommoit Cynosarge, ou la maison du Chien blanc.

*Jonf. de Script.
Hist. Philosoph.
lib. 2. cap. 1.*

Les Stoïciens ne portoit pas l'indifférence à des excès si condamnables ; ils se permettoient à la vérité les plus honteuses actions, mais ils respectoient, du moins en public, les bienféances & les loix, & voilà proprement en quoi ils différoient des Cyniques.

Maintenant, quel contraste dût faire la félicité d'Epicure avec celle d'Antisthène & de Zénon ? Le Sage d'Epicure

* *Beatam vitam in Phalaridis taurum descensuram.* Cicer. Tuscul. lib. 5.

recherchant

DE LITTÉRATURE.

recherchant la volupté comme telle, & fuyant la douleur par le même principe *, mais observant sur tout de rapporter à l'ame les voluptés mêmes dérivées des plaisirs sensuels, parce que le corps n'est sensible qu'au plaisir présent, & que l'ame, qui en partage la douceur avec le corps, jouit encore du plaisir futur, par l'attente; & du plaisir passé, par le souvenir qu'elle en conserve.

Mais quel scandale aussi pour l'Académie & pour le Lycée, de voir, avec les Epicuriens, la Secte Cyrénaique, & les Hégésiaques, les Annicériens, les Théodoriens, qui en font comme trois branches séparées, proposer la volupté au Sage pour la vraie béatitude! Le seul bien de l'homme, disoient-ils, c'est le plaisir des sens, ou même l'assemblage de toutes les voluptés. Ils admettoient tous ce principe, quoiqu'avec certaines modifications; mais ils se divisèrent sur la matière des devoirs.

*Laert. in Arist.
Sippo.*

Le Sage d'Hégésias fait tout pour lui seul, parce qu'il ne doit rien à la société ni aux membres qui la composent; il ne reconnoît ni générosité, ni gratitude, ni amitié, ni zèle pour la patrie; qu'autant qu'il trouve du plaisir dans l'exercice de ces vertus.

Le Sage d'Annicérís donne moins à l'amour propre. Il se prête à certains devoirs faciles, & se croit assez heureux en s'y prêtant, bien qu'il lui en coûte quelque plaisir. Pour le Sage de Théodore, loin de reconnoître des devoirs, il se permet tous les crimes qu'il peut commettre avec impunité & sans éclat: principes plus monstrueux encore que ceux d'Annicérís & d'Hégésias, mais dignes de Théodore, qui n'admettoit aucune Divinité.

*Clem. Alex.
Strom. lib. 2.*

* Totumque hoc sit de voluptate præceptis, ut voluptatem ipsam per se, quia voluptas sit, semper optandam expetendamque putet; eademque ratione dolorem ob idipsum, quia dolor sit, semper esse fugiendum. . . omnia jucunda, quanquam sensu corporis judicentur, ad animum referri tamen quocirca corpus gaudere parvius debet.

præsentem gaudere, quod præteritum, unum, et præsentem percipere pariter cum corpore, & prospicere venientem, nec præteritum persequere finitum, sed perpetuas & contextas voluptates in sapiente fore semper, cum expectationi speratarum præteritarum memoria jungatur. Cic. Tuscul. 5. sect. 23.

Mem. Tome XIV.

B

Tandis que ces différentes Sectes disputoient sur la question du souverain bien, la Secte Mégarique fondée par Euclide, & la Secte Érétrique fondée par Ménédème, s'éloignoient peu du système de Socrate & de Platon; Euclide soutenoit que le bien capable de faire de vrais heureux, étoit un bien unique, uniforme, toujours le même, toujours assuré. Ménédème plaçoit tout le bien de l'homme dans l'esprit; & dans cette partie de l'esprit qui a la vérité pour objet ^b. On trouva trop de subtilité dans ce bien unique, & trop de spiritualité dans ce plaisir indépendant des sens. Peut-être aussi que cette doctrine parut surannée. La Secte Mégarique fut du moins plus connue par son amour pour la dispute, que par ses dogmes sur la Morale, & la Secte de Ménédème s'éteignit insensiblement.

C'est ainsi qu'en voulant établir la fin de l'homme, & la nature du bonheur où il peut aspirer, les anciens Philosophes se sont partages en tant de Sectes, & qu'ils ont tous erré, quoiqu'en diverses manières. Comment n'auroient-ils pas embrassé le phantôme du bonheur pour le bonheur même? Ils raisoient tous sur deux suppositions dont la religion nous montre la fausseté, savoir, que l'homme peut en cette vie être parfaitement heureux, & qu'il peut l'être par lui-même. Je passe aux schismes qu'excita la Dialectique.

La Dialectique, ou la science qui enseigne à juger du vrai & du faux en toutes matières, fut pour les anciens Philosophes une autre source de divisions. Peut-on connoître la vérité, ou ne le peut-on pas? Et supposé qu'elle puisse être connue, l'est-elle en effet?

Les Péripatéticiens & les Stoïciens répondoient sans balancer: On peut la connoître, & nous la connoissons.

Comment la connoîtriez-vous, répondoient les nouveaux Académiciens fondez par Arcésilas? La vérité n'est point à la

^a *Euclides Megareus id bonum salum esse dicebat, quod esset unum & simile, & idem, & semper.* Cicero, Quæst. Acad. lib. 1.

^b *Menedemus Eretrius omne bonum in mente positum arbitrabatur, & mentis acie quæ verum cerneretur.* Cicero, ibid.

portée de l'homme. Il n'y a nulle proportion entre l'esprit humain & la vérité^a.

Un troisième parti se présenta, qui dit : Pour nous, nous ne connoissons pas la vérité, mais nous la cherchons. Nous ignorons également si on peut ou si on ne peut pas la connoître, c'est encore ce que nous cherchons. Et ce furent-là comme trois factions considérables, & distinguées par des noms particuliers; j'entends les Dogmatiques, les Académiciens modernes & les Sceptiques.

Cependant il s'éleva des questions qui, en augmentant la division, multiplièrent les Sectes. On disoit aux Dogmatiques : Vous qui jugez du vrai & du faux avec tant de confiance & de certitude, daignez nous apprendre par quel moyen vous en jugez. Est-ce par le moyen de la raison, ou par le moyen des sens ?

Les Epicuriens, dont Cicéron ne manque jamais de se moquer, comme de Philosophes peu raffinez^b; les Epicuriens répondoient : Nous jugeons que le miel est doux, parce que notre goût nous l'apprend, & que la neige est blanche, parce que nos yeux nous le disent. En un mot, il est impossible de juger que par les sens, & c'est par leur moyen, & sur leur témoignage qui doit passer pour infaillible, que nous jugeons de la vérité.

C'est en croire des témoins bien infidèles, répliquoient les Péripatéticiens; tantôt vos yeux vous diront qu'un même portique va toujours en diminuant, quoiqu'il soit égal dans toute sa longueur : tantôt ils vous représenteront comme véritables, cent couleurs qui cependant n'auront aucune réalité. Vous pourrez d'ailleurs vous trouver dans une telle disposition, que le miel vous semblera amer, & que la neige qui vous paroît blanche maintenant, vous paroîtra d'une autre couleur. Or, qui corrigera les erreurs des sens, si ce n'est la

*Cicero, Quæst.
Acad. lib. 4.*

^a *Arcefilaus negabat esse quidquam quod sciri posset, ne illud quidem ipsum quod Socrates sibi reliquisset.*
Cic. Quæst. Acad. lib. 1. sect. XI.

^b *Epicurei viri optimi, nam nullum genus est minus malitiosum.* Cicero,
Tuscul. lib. 3. sect. XXI.

raison? Aussi prétendons-nous que la raison seule doit juger de la vérité.

Les Epicuriens & les Dogmatiques se trompoient également, suivant les Stoïciens; & ceux-ci, pour concilier les deux Sectes, soutenoient que pour juger de la vérité, il falloit le concours des sens & de la raison. La raison seule ne voit rien, ajoûtoient-ils, il faut que les sens lui présentent l'objet sur lequel elle doit prononcer. Les sens, d'autre côté, portent souvent des jugemens faux, s'ils entreprennent de juger seuls & sans la raison.

Voilà parmi les Dogmatiques trois Sectes bien distinguées; l'une disant, ce sont les sens qui jugent; l'autre, c'est la raison; & la troisième, ce sont les sens avec la raison. Il en manquoit une quatrième, qui dit, ce ne sont ni les sens ni la raison. Elle se montra dans les disciples d'Héraclite, qui étoient un reste des anciens Pythagoriciens, & qui soutinrent que c'étoit Dieu même qui jugeoit en nous de la vérité, c'est-à-dire, qui nous en instruisoit.

Les Pyrrhoniens, au milieu de ces divisions, firent observer aux Sectes Dogmatiques, qu'elles auroient dû commencer par un examen préliminaire touchant la vérité même. S'il n'y a rien de vrai ni de faux, soit en Physique, soit en Morale, si la vérité est une pure chimère, disoient-ils, avouez que vous vous êtes inquiétez sans fruit, & divisez sans raison. Or nous tenons de Pyrrhon, qu'en toute matière rien n'est vrai ni faux, juste ni injuste, mais que tout devient tel, selon qu'il plaît à la loy & à l'usage.

Et lorsqu'ils s'adressoient aux Epicuriens en particulier, ils ne manquoient pas de leur faire observer que, suivant les Cyrénaïques dont ils étoient une espèce de colonie, il n'y avoit rien d'honnête ni de malhonnête, & que Dénrocrite, si souvent copié par Epicure*, ne reconnoissoit aucune qualité, qu'en conséquence de la prévention & de l'habitude.

Les Académiciens animoient les disciples de Pyrrhon contre

* *Democrito affectis perpaucis mutans, sed ita ut quod corrigere vult, depravare videatur.* Cic. lib. 1. de Finib.

les Dogmatiques, les plus redoutables de leurs adversaires. Mais les Dogmatiques à leur tour, afin d'embarrasser les Académiciens, demandoient à Arcésilas leur fondateur, comment le Sage de sa nouvelle Académie se conduiroit, soit pour régler ses mœurs & ses démarches, ou pour décider les autres questions philosophiques, puisqu'on ne pouvoit, ni en des partis opposés, ni en des propositions contraires, démêler où étoit la vérité. Arcésilas répondoit, que désespérant de voir jamais la vérité elle-même, le Sage de son Académie s'attacheroit à ce qui lui ressemble, c'est-à-dire, au probable ou à la vraisemblance. C'est ainsi qu'Arcésilas s'embarrassoit dans les difficultés des deux Sectes, devenant Dogmatique sur le vraisemblable, & restant Académicien sur le vrai.

Les Sceptiques profitant de ces démêlés, tournoient contre les Dogmatiques & les Académiciens, les armes que ces deux Sectes leur fournissent. Ils avoient vû les Dogmatiques se partager sur cette proposition affirmative: On peut connoître le vrai, & nous le connoissons; ils prirent le parti de ne rien affirmer. D'un autre côté, ils évitèrent de prendre la proposition négative, qui avoit si fort intrigué les Académiciens; se retranchant, par rapport à la Dialectique, à ne rien nier & à ne rien affirmer, également indéterminez sur le vrai & sur le probable; & par rapport à la Morale, excluant tout parti, & suivant seulement l'usage, dit Sextus Empiricus, comme un enfant suit son maître, non avec attachement, mais sans résistance; en un mot, obéissant aux loix, aux coutumes & aux sentimens de la nature, sans juger de rien. Socrate, ajoutoient-ils, sçavoit une seule chose, c'est qu'il ne sçavoit rien. Pour nous, plus réservez que Socrate, nous avouons que cela même est une chose que nous ne sçavons pas.

*Sext. Empiricus
passim.*

*Lib. 1. c. 3.
C. 4. c. 12.
Cap. 33.*

Si on leur demandoit quelle étoit la fin qu'ils se proposoient, c'est, répondoient-ils, l'*Ataraxie* & la *Métriopathie*. Je m'explique. Le grand principe des Pyrrhoniens ou de la Sceptique, étoit que par rapport à la nature du bien & du mal, qui est l'objet particulier de la Morale, & par rapport à la nature du vrai & du faux, qui fait l'objet commun de toutes

les sciences, le poids des raisons contraires est exactement ou à peu-près égal ; d'où, par une suite naturelle, ils inféroient qu'il falloit suspendre son jugement ; c'est ce qu'ils nommèrent l'Epoque : & cette heureuse époque, qui devint le caractère propre de leur Secte, ils l'appliquèrent à tout, en l'appliquant aux objets des sens, & à ceux de la pensée pure. Ils convenoient que le sentiment & la pensée ont une vraie réalité, mais ils soutenoient que si on passe de la pensée à la prétendue vérité, ou à la vraisemblance des objets, on s'expose aux doutes, aux disputes, aux contestations, ou, suivant leur expression, à divers troubles d'esprit, & qu'il en est de même à proportion des sensations ou des sentimens, parce qu'alors on se passionnera d'amour ou d'aversion pour les objets sensibles, suivant la nature du sentiment que l'on croira avoir éprouvé à leur occasion. Or, ajoûtoient-ils, l'Epoque vient à notre secours ; elle retranche à la fois, & ces troubles d'esprit, en produisant l'*Ataraxie*, ou la tranquillité de la raison ; & ces troubles du cœur, en produisant la *Métriopathie*, ou la modération des passions.

Les Sceptiques n'en vinrent pas d'abord à établir que la science véritable étoit de ne rien sçavoir, ils ne s'élevèrent que par degrés à une ignorance aussi sublime. Leurs premiers maîtres disoient simplement qu'ils cherchoient la vérité, supposé qu'on pût la trouver. On les nomma *Zététiques*, parce qu'ils cherchoient & qu'ils examinoient toujours. Ceux qui leur succédèrent, se produisant avec plus de hardiesse, dirent : Nous sommes des Philosophes qui cherchons éternellement, & qui ne trouvons rien. C'est à ceux-ci qu'on donna le grand nom de Sceptiques, ou de simples spéculateurs. Cet état ne parut pas encore assez parfait ; il marquoit, après tout, quelque espérance de trouver & quelque desir de sçavoir. Vinrent les *Ephéctiques*, qui ne se permettoient aucune recherche de la vérité, aucun mouvement délibéré vers la science.

Il est difficile de concevoir ce que purent ajoûter les Aporétiques ou les Douteurs. Peut-être que si on leur avoit demandé s'ils ne sçavoient pas au moins qu'ils doutoient de

tout, ces nouveaux Philosophes, qui étoient comme la fleur des Sceptiques, auroient répondu qu'ils doutoient s'ils doutoient ou s'ils ne doutoient pas; car il n'y a point d'absurdité qui n'ait été avancée & soutenue par quelque Philosophe *, ni d'égarement dont la raison livrée à elle-même ne soit capable.

Voilà, Messieurs, ce que j'avois à dire sur l'origine des Sectes Philosophiques, & sur les matières qui les divisèrent. Je n'ai proprement fait qu'exposer en général ces objets; & les réunir sous un même point de vûe. Au reste, en matière de faits, nous ne pouvons que les discuter, pour en montrer la vérité ou la fausseté; ou que les combiner, pour résoudre quelque probleme; ou enfin que les rapprocher, pour en faire comme un corps historique: observant d'appuyer sur des autorités légitimes, les faits même incidens ou accessoires, & les faits essentiels & principaux, sur des autorités qu'on ne puisse contester, sans attaquer au même tems les premiers principes de la Critique.

* *Nihil tam absurdè dici potest, quod non dicatur ab aliquo Philosophorum.*
Cic. de Divinat. lib. 2.



E X P L I C A T I O N D E L A F A B L E D' O R I O N ,

*Dans laquelle on la rappelle à l'HISTOIRE SAINTE,
& où l'on prouve que ce qu'en disoient les Grecs, ils ne
l'avoient tiré que d'Auteurs Phéniciens.*

Par M. l'Abbé F O U R M O N T.

7. Janvier
1738.

LA Fable d'Orion, si ancienne chez les habitans de *Tanagra* en *Bœotie*, n'ayant point encore été expliquée, je crois que c'est faire plaisir à ceux qui s'appliquent à l'étude de l'Antiquité, de la rappeler à l'Histoire Sainte, dont, comme l'on verra dans la suite, elle est tirée, à quelques circonstances près: ils verront par-là, comme je l'espère, qu'il ne faut pas toujours croire ceux qui assurent, mais sans fondement, que l'ancienne Grece ne tenoit rien des Patriarches du Peuple de Dieu, qu'elle ne les connoissoit point, & qu'il falloit chercher en elle-même, & dans les actions de ses propres *Héros*, de quoi expliquer toutes ses fables.

Tout ce que l'on sçait de la Fable d'*Orion*, se tire, d'un côté, des fragmens d'*Euphorion* Poète de *Chalcis*, & que *Gallus* avoit traduit en Latin, de *Paléphate*, du *Scholiaste* d'*Homère* & de *Tzetzes*; de l'autre, d'*Apollodore*, qui ne copie que *Phérécyde*, & de quelques autres.

Des fragmens de ces quatre premiers, *Noël le Comte* a fait un tout assez suivi, que voici, & dont je donnerai ensuite une traduction fidelle.

Υἱὸς ὁ Ποσειδῶνος καὶ Ἀλκυόνης μαιᾶς τῆς Ἀτλαντὸς θυγατρὸς, ἔφηκε μὲν ἐν Τανάγρας τῆς Βοιωτίας. Φιλοξενώτατος δ' ὦν, ὑπεδέξατο ποτε καὶ θεοὺς. Ζεὺς δ' καὶ Ποσειδῶν καὶ Ἑρμῆς ἐπιξενωθέντες αὐτῷ, καὶ τῇ φιλοφροσύνῃ σποδεξάμενοι, παρήνεσαν αὐτῷ ὅ, τι αὐτοῖς βούλοιο. ὁ δ', ἀτεκνὸς ὦν, ἠτήσατο πᾶσι λαβόντες οὐκ οἱ θεοὶ τιμὴν τῷ ἱερωγενέοντι αὐτοῖς βοῶς βύρσαι, ἀπεσπέρμηται εἰς αὐτῷ

εἰς αὐτὴν, καὶ ἐκέλευσεν κρύψαι καὶ γὰρ, καὶ μετὰ δέχα μῆνας ἀνέλεσθαι. ὧν διελθόντων ἐγγύετο ὁ Οὐρείων, ὅπως ἐπινομάσθῃς ὄχι τὸ ὕψος ὡσπερ τὴς θύρας· ἐπειτα κατ' εὐφημισμὸν, Ωρείων.

« *Hyriéus* fils de *Neptune* & d'*Alcyoné* une des filles d'*Atlas*, habitoit à *Tanagra* ville de la *Bœotie* : on dit de lui qu'il traitoit ses hôtes avec tant de soin & de bonté, que les Dieux mêmes voulurent bien aller loger chez lui. *Jupiter*, *Neptune* & *Mercure*, ravis d'avoir trouvé un aussi homme de bien, & voulant le récompenser de sa piété, lui offrirent de lui donner tout ce qu'il leur demanderoit ; il n'avoit point d'enfant, c'est pourquoi il souhaita qu'ils lui donnassent un fils : ces Dieux lui accordèrent sa demande, & lui promirent qu'au bout de dix mois il en auroit un. On appella ce fils Οὐρείων, & on le nomme aussi Ωρείων. »

Phérécide a conservé plus de particularités de la vie d'Orion, que ces Auteurs. Voici son texte.

Ωρείωνα δ' Ἀρτεμις ἀπέκτεινεν ἐν Δήλῳ· τῷτον γηγυρὴν λέγουσιν ὑδρομεγέθη τὸ σῶμα. Φερικύδης δ' αὐτὸν Προσφῶντος καὶ Εὐρυάλης λέγει· ἐδώρησάτο δ' αὐτῷ Προσφῶν Ζηλαίνην τὴν θαλάσσαν· οὗτος ἐγγυε Σίδην· ἡ δ' ἔρριψεν εἰς ἄβυδον παρὰ μορφῆς ἐρέσασαν Ἡέρα· αὐτὴς δ' ἐλθὼν εἰς Χίον, Μιρόπην τὴν Οἰνοπίανος ἐμνηστεύσατο· μεθύσας δ' Οἰνοπίων αὐτὸν, κοιμάμενον ἐτύφλωσε, καὶ ὥρε τοῖς αἰμαλοῖς ἔρριψεν· ὁ δ' ὅτι τὸ χαλκεῖον ἐλθὼν, καὶ ἀρπιάσας πᾶντα ἔτα, ὅτι τ' ὤμων ὀκτιδέμενος ἐκέλευσε ποδηγεῖν. πρὸς τὰς ἀνατολὰς· ἐκ δ' ὁ ὄρεα γυρόμενος, ἀνέβλεψεν ἐκχεαῖς ὑπὸ τῆς ἡλιακῆς ἀκτίνος, καὶ ὄρε ἰσχυρῶν ὅτι τὸν Οἰνοπίωνα ἔσπευδεν· ἀλλὰ πρὸ μὲν Προσφῶνι, Ἡφαίστειον ὑπὸ γῆν κατεσκεύασεν οἶκον· Ωρείωνος δ' Ἡώς ἐραδείσα, ἤρπασε, καὶ ἐκόμισεν ἕς Δῆλον· ἐπεὶ γὰρ αὐτὴν Ἀφροδίτη συνεχῶς ἐρεῖν, ὅτι Ἄρει συνευιάσθη· ὁ δ' Ωρείων, ὡς μὲν εἶποι λέγουσιν, αἰνέσθη, δισκεύειν Ἀρτεμιν παρὰ θαλάσσης· ὡς δέ τινες, βιαζόμενος, ἔλπιν, μίαν τ' ἔξ ὑδρορείαν ὄρε γυρομένων παρθέτων, ὑπὸ Ἀρτέμιδος ἐτοξεύθη.

« *Diane* tua *Orion* dans l'Isle de *Délos*. On dit qu'il étoit né d'une grandeur surprenante. *Phérécide* dit qu'il étoit fils de *Neptune* & d'*Euryalé* ; que ce Dieu lui donna le pouvoir de »

C

Mem. Tome XIV.

» marcher au travers des mers les plus profondes ; qu'il épousa
 » *Sidé*, laquelle fut précipitée aux enfers par *Junon*, parce qu'elle
 » avoit osé disputer de beauté avec cette Déesse : que retourné
 » à *Chio*, il prit pour seconde femme *Méropé* fille d'*Ænopion*,
 » que cet *Ænopion* l'ayant un jour trouvé surpris de vin, l'a-
 » veugla, & le chassa de son pays ; mais qu'étant entré dans une
 » forge d'airain, il y prit un jeune homme qu'il mit sur ses
 » épaules, en lui commandant de le conduire vers l'Orient :
 » qu'arrivé-là, & échauffé des rayons du soleil, il recouvra la
 » vue ; qu'alors il revint pour faire la guerre à *Ænopion*. On dit
 » encore qu'il fit une maison souterraine à *Neptune* par l'inven-
 » tion de *Vulcain* : que l'*Aurore* éprise de sa beauté, le ravit &
 » le mena à *Délos*, & que l'on ne sçait pas s'il a été tué, ou parce
 » qu'il avoit défié *Diane* de le surpasser au jeu du *Disque*, ou si
 » c'est pour avoir voulu faire violence à *Opis*, une des Vierges
 Hyperboréennes. »

Homère fait mention d'*Orion* dans quatre endroits, *Il.* 18.
Odyssée 5. 11. & 11. mais ce Poète ne nous y fait regarder
Orion, ou que comme une des Constellations célestes, ou
 que d'une grandeur gigantesque.

Dans ses Com-
 mentaires sur
 Aratus.

Si l'on en croit *Théon* d'Alexandrie, *Hésiode* avoit dit
 qu'*Orion* étoit fils de *Bryllé* fille de *Minos* & de *Neptune*, &
 que son pere lui avoit donné le pouvoir de marcher sur les
 ondes : τῶτον Ἡσίοδος φησι Βρύλλης ἔκ Μίνως καὶ Ποσειδῶνος εἶναι
 Ὀρεαῖν δ' ἔχειν ὡς πατὴρ ἐκὶ κυμάτων πορεύεσθαι.

Il y a apparence que *Théon* citoit d'autres ouvrages d'*Hé-
 siode*, que ceux qui nous restent de ce Poète, car il est certain
 que l'on n'y trouve rien de semblable touchant *Orion* : il est
 vrai que le nom d'*Orion* se trouve quatre fois dans l'*Ἔργα καὶ
 Ἡμεραί*, mais il n'y est que pour désigner la Constellation
 de ce nom.

Selon *Tzetzes* sur *Hésiode*, *Orion* étoit un chasseur de la
Bæotie, fils d'*Hyriéus* & d'*Euryalé* fille de *Minos* : ailleurs il
 sur Lycophr. assure que la mere d'*Orion* étoit nommée *Colonia*.

Dorion, dans son livre des Poissons, prétendoit qu'*Orion*
 étoit fils de *Neptune* & de *Bryllé* fille de *Minos*.

Voilà donc trois meres d'*Orion*,
Euryalé fille de *Minos*,
Bryllé fille de *Minos*, &
Colonia, de laquelle on ne connoît point les parens.

Un homme qui a trois meres, ne doit pas manquer de
 peres; aussi *Orion* en avoit-il trois, selon *Lycophron*:

Στεφινόροον ββὶ δίδος ἀρταμος δράκων
 Ράισι τελευτῶ φασγάνῳ Κανδαῖος.

car par *Kandaon*, selon ses Commentateurs, il entend *Orion*.

Ovide donne deux filles à *Orion*, appelées du même nom
Corona. *Kandropé*, selon d'autres, étoit sœur d'*Orion*, & il
 avoit un domestique nommé *Kédalion*.

Cette Fable est extrêmement brouillée; pour l'expliquer,
 il faut, avant toutes choses, se représenter la généalogie d'*O-*
rión; la Fable la donne en mauvais ordre: car

1.° NEPTUNE & ALCYONÉ fille d'*Atlas*, eurent

2.° *Hyrius* ou *Orius*, qui épousa, ou *Colonia*,
 ou *Bryllé*,
 ou *Euryalé*, } filles de *Minos*,

3.° dont il eut *ORION* } & *Kandropé*,
 surnommé *Kandaon* }

Orion épousa *Sidé*,
 & *Méropé* fille d'*Ænoppion*,

4.° & il eut de l'une ou de l'autre, deux filles, *Corona*.

Il avoit aussi un domestique nommé *Kédalion*.

Pour éclaircir cette Fable, & donner quelque ordre à cette
 généalogie, qui étoit sans doute tout autrement arrangée dans
 les Auteurs dont elle a été tirée, m'est-il permis de demander
 d'abord ce que l'on peut entendre, & par *Neptune*, & par *Al-*
cyoné fille d'*Atlas*, que les Fabulistes donnent ici pour parens

d'*Hyrius* ! si l'on doit croire, avec une certaine soumission d'esprit, à l'autorité de ces Fabulistes, que Neptune, ce Dieu des ondes, est également & en vérité le pere & d'*Hyrius* & d'*Orion*, & s'il n'y auroit pas de la stupidité même à le penser ? Neptune & Alcyoné, dans les Poètes, signifient la Mer ; ce ne peut donc être qu'une façon de s'exprimer toute poétique, & qui ne peut désigner autre chose, sinon que ce que les *Tanagréens* des derniers tems sçavoient & d'*Hyrius* & d'*Orion* même, ils ne l'avoient appris que de personnes qui étoient venues très-anciennement en *Bœotie* de pays situez au-delà de la mer. Rien n'est plus commun dans les fables, dont les Poètes ont été les premiers écrivains, que ces sortes de désignations, & ce seroit peu entendre leurs manières de s'exprimer, que d'y vouloir trouver autre chose : mais il y a plus, ces *Tanagréens* eux-mêmes n'étoient-ils pas une portion de la colonie que *Cadmus* fit sortir de l'Orient, de *Tyr*, de *Sidon*, & des autres villes maritimes de la *Palestine*, pour faire un établissement dans l'Isle de *Thasos*, & dans les pays de terre-ferme situez aux environs de cette Isle, qui de-là s'étendirent jusqu'aux limites de l'Attique, & se firent une demeure fixe en Bœotie, dont *Tanagra* fut toujours une des principales villes ? C'est à cette antiquité si glorieuse pour *Tanagra*, qu'*Homère* paroît faire allusion, lorsqu'il lui donne l'épithète de *Graia vetus* :

Θεσσαίαι, Γεγάιαι τε ἡ Ἀργυροὶ Μυκελισσάων.

Car ce que *Pausanias* rapporte, que les *Tanagréens* croyoient que leur ville n'avoit été ainsi nommée, que parce que *Tanagra* fille d'*Eole*, selon quelques-uns d'eux, mais fille d'*Asopos*, selon *Corinna*, ayant vécu de longues années, on l'appella *Graia* la vieille ; & que parce qu'elle avoit donné son premier nom à leur ville, on se servit également de l'un & de l'autre de ces noms pour désigner cette même ville : cela, dis-je, n'est pas d'une autorité irréfragable, & ce que l'on en peut conclure raisonnablement, est que l'épithète donnée à leur ville par un auteur tel qu'*Homère*, leur en a fait chercher

les causes, & qu'ignorans dans leur propre histoire, ils n'en ont point trouvé de plus vraisemblable que cette longue vie de leur fondatrice prétendue : mais *Tanagra* n'étoit point ainsi nommée de cette fille d'*E'ole* ou d'*Asopos*; ce nom lui est venu par une occasion bien différente : si l'on en croit *Bochard*, il vient de *תַּנְגֹּל* *Tarngol* en Phénicien, *Gallus gallinaceus*, parce que, selon *Pline*, *Pausanias* & plusieurs autres Auteurs, les *Tanagréens* nourrissoient des *Cogs* dont il n'y avoit de la race que dans leur territoire; mais comme ce Sçavant transposé & retranche des lettres pour faire de *Tarngol* *Tanagra*, & que cette façon de tirer des étymologies est presque toujours fautive, je pense qu'en cette occasion *Bochard* n'a pas réussi, & que ce nom, qui est effectivement Phénicien, lui a échappé : il est formé de *תַּן* *tan*, *serpens*, *draco*, & de *קָרָא* *Kara*, *scidit*, & les deux ensemble, *תַּנְקָרָא* *Tankra*, *serpens scissus*, dénomination dont il n'est pas nécessaire de chercher la raison, dans une chose aussi peu prouvante qu'étoit cette race de *Cogs* singulière chez les *Tanagréens*, (puisqu'ils pouvoient l'avoir fait venir depuis peu de tems de pays où ils avoient commerce, & pour la seule curiosité,) mais dont on trouve la raison dans les propres traditions des *Tanagréens*, traditions extrêmement anciennes, & desquelles *Bochard* auroit pu faire usage. Voici le texte de *Pausanias* qui les rapporte : *Θαῦμα ὃ παρέχεται ἐπὶ μείζον ὁ Τείπων· ὃ μὲν δὴ σιμωπιδος ἐς αὐτὸν λόγος τὰς γυναῖκας φασὶ τὰς Ταναγραίων παρὰ Διονύσου τὰ ὄργια μυθεύσας ἔχει θάλασσαν καταβύων καὶ θαρσίαν εἶνεκα· νηχομένους δ' ἐπιχειρῆσαι τῷ Τείπωνι, καὶ τὰς γυναῖκας εὐξάσθαι, Διόνυσόν σφισιν ἀφικέσθαι βοηθόν· ὑπακούσά τι δὴ τὸ θεόν, καὶ τῷ Τείπωνος κρατῆσαι τῇ μάχῃ· ὃ δ' ἔπειρος λόγος ἀξιόματι μὲν ἀποδοῦναι τῷ παρτίῳ, πιθανώτερος δὲ ἐστὶ· φησὶ γὰρ δὴ οὕτως ὅποσα ἐλαμβάνοντο ἔχει θάλασσαν βοσκήματα ὡς ἐλόχα τὸ ὁ Τείπων καὶ ἤρπαιεν· ἐπιχειρεῖν δ' αὐτὸν καὶ τῶν πλείων τοῖς λεπτοῖς, ἐς ὃ οἱ Ταναγραῖοι κρατῆρα ὄντι παρρηδίασιν αὐτὰς, καὶ τὴν αὐτῆρα ἐργάζεσθαι λέγουσιν ὑπο τῆς ὁσμῆς, πίνοντα δὲ ἐρρηφθαι καὶ τῆς ἡόνος ὑπνωμένοι· Ταναγραῖον δ' ἀνδρα πελίκει παρσυντα ἀποκόψαι τὴν αὐτῆρα αὐτῶν· καὶ ἀπὸ τοῦτο οὕτως ἔστιν αὐτῶν*



κεφαλή· ὅτι δ' μεθυθέντα εἶδον, ὅτι τέταρτον Διόνυσου νομίζουσιν ἀποθάνειν αὐτόν. « Il n'y a rien de plus curieux à voir à » *Tanagra*, qu'un *Triton* dont les gens du pays disent bien des » choses : il y en a qui assûrent qu'un jour les premières femmes » de la villes, initiées dans les mystères de *Bacchus*, étant allées » à la mer pour se purifier, un *Triton* se jeta sur elles, & les » auroit dévorées si elles n'avoient imploré l'assistance de ce » Dieu, qui combattit & vainquit le *Triton*. D'autres racon- » tent la chose autrement : ils ne donnent pas tant dans le » merveilleux, & en cela, ce qu'ils disent est plus croyable. Ce » *Triton* ravissoit tous les troupeaux qui païssoient sur le rivage, » & se jettoit même sur les vaisseaux qui y étoient. Les *Tana-* » *gréens* pour se défaire d'un animal si incommode, mirent sur » le rivage un vase rempli de vin : l'odeur de cette liqueur attira » le *Triton*, il en bût, s'enyvra, & endormi se précipita : un » *Tanagréen* le voyant sans défense, luy coupa la tête ; & c'est » pour cette seule raison que les *Tanagréens* le représentent » sans tête ; car de ce qu'ils croient qu'il a été tué par *Bacchus*, » cela ne vient que de ce qu'il le fut étant yvre. »

Cette réflexion est de *Pausanias*, & est fort sensée : ces anciens Grecs méloient les Dieux dans tout, & c'est par-là que leur histoire a été défigurée. Vit-on jamais un poisson boire du vin de lui-même, jusqu'à s'enivrer ? Quel est dans la Méditerranée, le poisson qui sort de l'eau & qui court après les brebis pour les dévorer ? Un poisson se jette-t-il sur les bâtimens, si fort & si souvent, qu'il oblige les habitans des environs à avoir recours à l'enivrer pour s'en débarrasser ? Tout ce qui se dit ici d'un poisson, ne convient qu'à un homme, qu'à un *Corsaire*, & Τείτωρ, que l'on a toujours pris pour un poisson, remis dans le Phénicien, dont les premiers *Tanagréens* se servoient, ne signifie pas autre chose. Il vient effectivement de תרץ *taratz*, diruit, demolitus est, qui répond par tout à תרץ *Taraë*, rupit, destruxit, & dont au participe תרץ *teritz*, dirumpens, on a fait avec la finale Grecque, Τείτωρ, épithète qui convient fort à un *Corsaire*. C'est de-là, sans doute, que vient encore dans le Grec τεταρό, τεταόος, metus & formido :

car n'y ayant rien plus à craindre pour la nation Grecque, entourée presqu'entièrement de la mer, que l'approche & la descente d'un Corsaire, elle devoit exprimer la crainte par un terme qui y eût quelque rapport. Cela étant, comme il est impossible d'en disconvenir, ce nom *Tanagra* n'a été donné à cette ville, que parce que ses habitans avoient coupé la tête à un fameux Corsaire qui ravageoit leurs côtes, & dont ils avoient représenté la figure d'une manière emblématique, sous celle d'un monstre marin dont la tête étoit coupée. Mais avant ce tems-là cette ville devoit être appelée d'un autre nom, autant Phénicien que **תַּנְכְּרָא** *Tankra*.

On connoît cette ville sous le nom de *Gephyra*, & ses habitans sous celui de *Géphyréens*. Ce nom est une nouvelle preuve que les Tanagréens étoient de Phénicie, car il est tout Phénicien, & même fort honorable. Il vient de **גִּבְר** *valuit*, d'où l'on fait **גִּבְר** *Geber, vir magnus & honorabilis*, **גִּבִּיר** *Gebir, dominus, herus, gubernator*, **גִּבּוֹר** *Gibbor, Gigas*, **גִּבּוֹרָה** *gebourah, fortitudo corporis & animi*, & même **אֶל־גִּבְר** *al-Gabbar*, le Géhan par excellence, la Constellation d'*Orion*, quoiqu'il soit vrai, comme on le verra plus bas, qu'*Orion* ne fut jamais un Géhan.

Or ces *Géphyréens* n'étoient pas seulement de braves guerriers, comme leur nom le désigne, ils étoient encore des Sçavans du premier ordre : c'est d'eux, au rapport d'Hérodote, que les sciences se sont répandues dans toute la Grece. αἱ δὲ Γεφυραῖοι, τῶν ἦσαν οἱ Φοίνες Ἰππάρχου, ὡς μὲν αὐτοὶ λέγουσι, ἐγχερίσταν ἔξ Ἐρετρίας τ' ἀρχὴν· ὡς δὲ ἐγὼ ἀναπυνθαρύμενος εὗρισκα, ἔσαν Φοίνες τῶν σὺν Κείδμῳ ἀπικομένων. Φοίνων ἐς γῆν τὴν Βοιωτὴν καλεομένην· ὅτεον δὲ τῆς χώρας ταύτης ἀπολαχόντες τὴν Ταναγρακὴν μόριον. « Les *Géphyréens*, dit cet Auteur, d'entre lesquels étoient ceux qui tuèrent *Hipparche*, selon eux-mêmes, venoient originairement d'*Erétrie*; mais ayant cherché exactement leur origine, je trouve qu'ils sont de ces *Phéniciens* qui vinrent en *Bœotie* avec *Cadmus*, & qui obtinrent pour leur partage le territoire de *Tanagra*. » *Hérodote* ajoute : οἱ δὲ Φοίνες ἔτι οἱ σὺν Κείδμῳ ἀπικομένοις,

ἦσαν οἱ Γεφυρεῖοι, ἀλλὰ τι πολλὰ, οἰκίσαντες τὸν τὴν
 χώραν, ἐσήγαγον διδασκαλία εἰς τὰς Ἑλλήνας, καὶ διὰ τὴν γράμ-
 ματα, ὅσα εἶναι παρὶν Ἕλλησι ὡς ἐμοὶ δοκεῖ· πρῶτα μὲν,
 τοῖσι καὶ ἅπαντες χεῖρονται Φοίνικας, &c. « Ces *Phéniciens* qui
 » vinrent avec *Cadmus*, desquels ces *Géphyréens* descendoient,
 » pendant qu'ils ont habité ce pays, ont enseigné plusieurs
 » sciences, & ont même introduit dans la Grece les caractères
 des lettres, que les Grecs ne connoissoient pas jusqu'alors. »

Ces *Tanagréens* étoient donc de véritables *Phéniciens*, ils étoient donc des sçavans, qui ont dû porter dans la Grece l'histoire de leur pays, comme les autres sciences, & qui, par une conséquence très-naturelle, ont laissé dans ce pays même, une connoissance plus que médiocre des Patriarches du Peuple de Dieu : ces Patriarches, comme nous l'apprend Moysé, ont fait, pour le tems, une fort grande figure dans le pays de *Canaan*; leurs prétentions, leurs alliances, leurs guerres, leurs mariages, enfin tout ce que des Princes tels qu'ils étoient, sont accoutumés de faire, a dû trop toucher les intérêts des Princes *Cananéens*, & la curiosité des Sçavans de ce pays-là, pour qu'ils n'en eussent pas fait l'histoire; & si cette histoire, enseignée aux Grecs par les *Géphyréens* ou *Tanagréens*, est aujourd'hui si méconnoissable de ce qu'elle étoit & devoit être, il faut s'en prendre d'abord aux Poètes; amateurs du merveilleux, ils ont transformé tout du simple, à des idées qui leur sont propres, & de nul usage pour les autres; ont chargé les faits les plus vrais, de circonstances & fausses & tout-à-fait imaginaires: d'un autre côté, le laps de tems a changé le langage de ces colonies Phéniciennes. Sans dictionnaires de leur Langue primitive, sans grand usage de cette même Langue, que pour des Cantiques qu'ils répétoient sans trop les entendre, un nom a été pris par eux pour un autre, une personne du verbe pour une autre, un verbe dans une seule acception, quoiqu'il en eût plusieurs; & les plus sçavans, par un plus grand malheur encore, ont traduit en Grec les noms Phéniciens, d'où s'est ensuivie une ignorance entière, un oubli parfait de leur première histoire. On en aura des preuves très-sensibles

sensibles dans l'explication de celle d'*Orion*, dans laquelle, comme je l'ai déjà dit, tout est confondu, & dans laquelle il seroit difficile, ou, pour parler plus vrai, tout-à-fait impossible de rien reconnoître, sans une connoissance un peu étendue de la langue Phénicienne & de la langue Grecque.

Le nom *Hyrius*, *Υριος*, à bien examiner son étymologie Grecque, signifie *apiarius*, celui qui gouverne les abeilles, ou qui demeure dans un pays où il y en a beaucoup, car il vient d'*υειν*, *examen*, ou d'*υειον*, *favus*. Ce nom pouvoit se donner à un homme qui habitoit à *Tanagra*, car c'est un pays où il y a beaucoup d'abeilles. Mais *Υριος* pere d'*Orion* n'est pas seulement appelé de ce nom, le Commentateur de *Nicanor* le nomme *Orius*, *Οριος*; & comme entre *Υριος* & *Οριος* le changement est aisé, & que d'ailleurs l'on sçait que l'*Υ* des anciens Grecs étoit pour un *O*, on aura lû *Υριος* pour *Oριος*; or *Oριος*, si on veut le croire Grec pour un moment, ne fera qu'une épithète, qui viendra, ou de *ορειν*, une montagne, ou de *ορειν*, une borne, &c. & qui devra signifier, ou le montagnard, ou celui qui met des bornes; mais il faut convenir que cette dernière épithète ne s'est jamais donnée qu'à Jupiter, & que l'autre est si vague, qu'il est impossible de rien fonder dessus qui soit tant soit peu raisonnable, puisque dans tous les pays il y a des montagnes, & que l'on peut y appeler montagnards tous ceux qui les habitent. Je crois donc que ce nom vient d'une autre Langue que de la Grecque, qu'il signifie toute autre chose que le montagnard ou *Jupiter Terminalis*, & que l'on ne peut pas ne point le reconnoître pour être de la langue Phénicienne que parloient les premiers *Tanagréens*, ces compagnons de *Cadmus*, & ne désigner que la personne d'*Abraham*, qu'ils ont connu sous ce nom.

En effet, *Abraham* étant, comme l'on sçait, de *Υρι* *Ur* en *Chaldée*, comment ceux qui avoient fait son histoire & celles des Princes *Cananéens*, pouvoient-ils désigner sa patrie, qu'en l'appellant *ΝΥρι* *Urio*, l'*Ourite*, ou l'homme de *Ur*, terme qui a tous les rapports les plus formels & les plus marquez avec *Oριος*?

Mem. Tome XIV.

D

Mais ce que j'assûre ici, n'est pas de ces conjectures vaines, sans fondement, & dénuées de toute vraisemblance; plusieurs traits d'histoire que les Auteurs que j'ai citez ci-dessus rapportent d'*Hyrius*, s'appliquent très-naturellement à *Abraham*, & ne peuvent s'appliquer qu'à lui. *Orius* étoit pauvre, *Abraham*, quoique riche, s'est regardé comme dénué de tous les biens, tant qu'il n'a point eu d'héritier légitime: *Orius* avoit une femme stérile, *Sara* femme d'*Abraham* l'étoit: *Orius* recevoit honnêtement les étrangers, *Abraham* couroit au devant d'eux, & les forçoit à s'arrêter chez lui: *Orius* recevoit trois Dieux chez lui, & pour les régaler il leur sacrifia un bœuf, *Abraham* ne présenta-t-il pas un veau aux trois Anges qui vinrent chez lui avant qu'ils allaient à *Sodome*? Les trois Dieux promettent un fils à *Orius* au bout de dix mois, les trois Anges en annoncent un à *Abraham* avant l'an révolu. Je ne crois pas que l'on puisse se refuser à une ressemblance aussi parfaite, ni que l'on puisse nier que les premiers *Tana-gréens* eussent une connoissance très-distincte d'*Abraham*, ni même que l'on puisse douter à présent qu'ils n'eussent cette connoissance par les histoires que les *Géphyréens*, ces introdu-cteurs des sciences dans la Grece, y avoient apportées de Phénicie.

Mais il y a plus, une des femmes d'*Orion* (car les Poètes collecteurs des traditions ont tout confondu) est nommée *Sidé*, & *Sidé* que signifie-t-il en Grec? Ce n'est, selon les Dictionnaristes, qu'un grenadier, ou qu'une plante qui croît dans le lac d'*Orchomènes*, à peu-près semblable à un grenadier, dont la feuille est bonne à nourrir les brebis, & dont le fruit n'est propre qu'à jetter aux pourceaux, ce qui n'a aucun rapport avec une femme: ce nom viendra donc de l'ancien Phénicien, & servira encore d'une nouvelle preuve que ces histoires de *Canaan* apportées en Grece par les *Géphyréens*, avoient été composées en Phénicien même: en effet, ce nom se retrouve encore dans l'*Arabe*, pour y signifier toute seigneurie, toute dénomination, *סוד Soud*, *dominatus fuit*, *סיד Saïd*, *dominus*, *סידה Saïdah*, *domina*; or, qui ne voit dans

Sidé Sara, שרה femme d'*Abraham*, dont le nom n'a pas une autre signification ? *Sidé*, selon *Phérécyde* dans *Apolloxore*, étoit si flatée de sa beauté, qu'elle osa disputer de cet avantage avec *Junon* ; *Sara*, à plus de quatre-vingt ans, n'étoit-elle pas une des plus belles femmes de son siècle ? Ce qu'en dit l'Écriture, & les enlèvements chez *Pharaon* Roy d'*Egypte*, & chez *Abimelek* Roy de *Gérar*, en sont une preuve.

Mais, dira quelqu'un, *Tzetzes* assure que *Colonia* étoit femme d'*Orius*, & qu'entre *Sidé* & *Colonia* il ne peut pas y avoir une grande ressemblance. J'avoue qu'il n'y en a véritablement aucune, mais en même tems je puis assurer que *Sidé*, qui répond si justement à *Sara*, est le nom propre que les Écrivains Phéniciens ont donné à *Sara*, en traduisant son nom dans leur dialecte, & que *Colonia*, qui, comme l'on verra dans un moment, convient aussi à *Sara*, n'est qu'une épithète sous laquelle ils la désignoient ; & qui est demeurée son nom propre chez quelques peuples de la Grèce.

Car *Colonia* est formé de deux noms Phéniciens, de קלנא *Cala*, torruit, torrefecit, combussit, assavit, frixit, duquel on a fait קלין *coli*, polenta, farina ; au participe de קלנא *Cala*, il faut à la Chaldaïque, קלנא *cleo*, & avec le noun paragogique ; קלנא *cleon*, d'où קלנא *colon*, celle qui cuit du pain, & en ajoutant אל *Deus*, celle qui cuit, qui fait du pain pour les Dieux. Or je demande à quoi *Sara* s'exerça, lorsque les Anges vinrent chez son mari ? n'est-ce pas à la boulangerie ? Le texte de *Moyse* y est formel : וַיַּחַד אֱלֹהִים אֲבִרָהָם אֶל שְׂרָה וַיֹּאמֶר קָמִי שְׂרָה וְעָשִׂי עֲלַי כְּכֹל אֲשֶׁר יֹאמְרוּ אֵלַי. Dans ces tems de simplicité tout étoit grand, *Sara* se fit un honneur de servir ces Anges ; & cet honneur, les Historiens Phéniciens l'ont tenu, & en lui donnant ce nom, ils ont voulu le lui conserver dans la postérité la plus reculée.

Cela étant, il doit s'ensuivre très-naturellement qu'*Orion*, ce fils promis par les Dieux à *Orius*, n'est qu'*Isaac*, annoncé par les Anges à *Abraham*.

Le nom *O'elav* prononcé quelquefois *Ovelav*, a donné occasion à *Euphorion* de débiter bien des obscénités, que je serois

fort fâché de répéter ici. Ce nom n'est pas moins Phénicien que ceux que j'ai déjà expliqués ; il n'est aussi qu'une épithète sous laquelle les *Bœtiens* ont anciennement connu *Isaac* : il vient de la racine *ו*, laquelle dans *Phiel*, une des conjugaisons Hébraïques, signifie *aveugler*, & de laquelle on a fait *נ**ו**ו* l'*aveugle*, dont a été formé *Ὠείων* ; or *Orion*, selon *Phérecyde* dans *Apollodore*, avoit été *aveuglé* par *Œnopion*, & *Isaac* n'est trompé par *Jacob*, que parce qu'il étoit *aveugle*. Les *Tanagréens* assûroient qu'*Orion* avoit recouvré la vûe : le texte de *Moyse* ne nous apprend point qu'*Isaac* ait vû depuis son aveuglement, mais ne se peut-il pas que cette incommodité n'ait pas duré jusqu'à sa mort ? Un Historien aussi concis que l'étoit *Moyse*, qui ne parle que des grands faits, néglige bien des petites choses qui ne sont point à son sujet principal, & il en avoit un tout autre, que de raconter d'aussi petites particularités : nous ignorerions probablement cette maladie d'*Isaac*, si *Moyse* n'avoit pas voulu montrer tous les titres de *Jacob* au droit d'aînesse sur *Esau*, droit que celui-ci lui avoit vendu pour une chose d'aussi petite conséquence qu'est un plat de lentilles, & vente qu'*Isaac* paroît confirmer par sa bénédiction.

Les *Bœtiens* regardoient *Orion* comme un grand chasseur : ce qu'*Isaac* dit à *Esau* lorsqu'il l'envoya à la chasse, montre au moins qu'il aimoit la chair des animaux que l'on y prenoit. Et quel exercice pouvoit plus convenir à ce Patriarche, lorsqu'il étoit à la fleur de son âge, que celui de la chasse ? Ces *Bœtiens* croyoient qu'*Orion* avoit été un grand Astronome, & quelques-uns le faisoient même fils d'*Atlas* : personne ne nie qu'*Abraham* ne fût le plus habile Astronome de son tems, & *Isaac*, si chéri de lui, instruit par lui, a dû l'être : la Constellation appelée *Orion* n'a peut-être été ainsi nommée, que parce qu'il en aura mieux observé les mouvemens qu'aucun autre Astronome de son tems. Si cette Constellation est regardée comme mal-faisante par quelques Poètes, cette qualité qu'ils lui donnent, n'a aucun rapport avec *Isaac*, avec *Orion*, dont elle porte le nom ; ces Auteurs ne la lui donnoient, qu'après

Favoir tirée des *almanacs* des payfans de la Grece, qui sont presque tous attaquez de la fièvre lorsque cette Constellation domine. Les *Bæotiens* avoient des traditions bien différentes touchant la manière dont *Orion* est mort; car, selon quelques-uns, c'étoit *Apollon* qui l'avoit tué, selon quelques autres, c'étoit *Diane*; enfin, selon d'autres, c'étoit un *Scorpion*: *Apollon* s'étoit porté à cet excès, parce qu'il s'étoit imaginé que *Diane* aimoit *Orion*: *Diane*, parce qu'*Orion* avoit voulu faire violence à *Opis* une de ses compagnes. Voilà bien de la contradiction; on doit sentir là un dérangement de Poète, & il ne faut pas seulement se donner la peine de chercher les raisons qu'ils pouvoient alleguer pour s'excuser: mais à l'égard de ceux qui prétendoient qu'il n'étoit mort que de la morsure d'un *Scorpion*, quoique dans le fond ils se trompassent encore, ils étoient mieux fondez.

Personne ne peut nier qu'*Isaac* ne soit mort à *Hébron* ou dans ses environs; or dans ces environs d'*Hébron* il y a un lieu nommé *אֶקְרָב* *Akrab*, le *Scorpion*. Les Historiens apportez en *Bæotie* par les compagnons de *Cadmus*, avoient pu dire d'*Isaac*, de leur *Orion*, en marquant le lieu de sa mort, *יָמָיו בְּאֶקְרָב* & *mortuus est Orion in Akrab*; mais les traducteurs de ces histoires ont pris la préposition *ב* in dans la signification *per*, & c'est de-là qu'est venue cette tradition, qu'*Orion* étoit mort par la morsure d'un *Scorpion*, ce qui ne fut jamais. *Orion* étoit donc *Isaac*; mais en voici d'autres preuves.

La femme d'*Isaac* s'appelloit *רִבְקָה* *Ribca*; une des meres d'*Orion* est nommée *Bryllé*: *רִבְקָה* signifie *junctio*, *saginato*: *Бρῦλλη* ne signifie rien en Grec. Mais si de *Бρῦλλη* l'on fait *Πρῦλλη*, changement assez ordinaire d'un dialecte à l'autre, l'on trouvera que *Πρῦλλη* n'est que *רִבְקָה* *Ribca* traduit, puis-
רִבְקָה répond à רִבְקָה.
 que l'un signifie *junctio*, *saginato*, *societas*, & que l'autre ne veut dire qu'une multitude de peuple, une assemblée nombreuse. C'est seulement en faisant attention à cette signification de *רִבְקָה*, que l'on trouvera tout l'esprit, toute la délicatesse de pensée du souhait & de la bénédiction des parens de *Ribca*: *Soyez, lui dirent-ils, féconde en milliers de millions, & que votre*

postérité possède la porte de ses ennemis. Que si quelqu'un doutoit de l'acception que je donne à Πρύλλη, qu'il lise Homère, *Iliade II.* il y trouvera :

Αὐτοὶ δὲ Πρύλλης αὐτὴν πύλην Στυγίου θύρας
 Πύργου.

Πρύλλης, qui en est le simple, n'a pas une autre signification, & par Πρύλλης on entend encore une danse faite par toute une armée, acception de laquelle *Callimaque* fournit une preuve :

Ὅδῃ δὲ Κερήρης σὺ πᾶσι Πρύλλιν ἀρχίσσαστο.

Les *Bæotiens* faisoient donc de la ere d'*Orion* la propre femme; cela ne doit pas surprendre, ces histoires de Phénicie avoient été fort mal traduites, & les traditions s'étoient fort altérées par le laps de tems. L'on va voir encore qu'ils attribuoient à *Orion*, à *Isaac*, bien d'autres choses qui ne lui conviennent pas; mais ce qu'il n'est pas possible de ne point conclurre, c'est que malgré toutes les contradictions, malgré les attributions fausses, telles que l'on vient d'en voir, il reste toujours assez de traits pour reconnoître les personnages, pour pouvoir assurer que ces attributions, toutes fausses qu'elles soient, toutes ces contradictions, toutes palpables qu'elles deviennent, lorsque l'on y fait la moindre attention, sont des témoins très-sûrs que les Grecs ont eu des Géphyréens des histoires suivies & parfaitement détaillées des Patriarches des Hébreux, & des autres Princes de Phénicie avec lesquels ils ont eu ou la paix ou la guerre. En voici de nouvelles preuves qu'il ne sera pas possible de rejeter.

Selon ces peuples, *Orion* ou *Isaac* a eu de grandes & cruelles guerres avec *Enopion*, qu'ils croyoient de l'Isle de *Xios*.

Par l'histoire de *Moyse*, nous voyons qu'*Isaac* a passé une vie assez tranquille, car la dispute de ses bergers avec les bergers d'*Abimelek* Roy de *Gézar*, qui vint à l'occasion des puits qu'*Abraham* avoit creusés, & que les *Gérariens* avoient comblés, ne peut pas passer pour une grande guerre. Ces guerres d'*Orion* contre *Enopion* doivent donc être rapportées à quelqu'autre qu'à *Isaac*; & comme par tout ce que l'on a déjà vu

ci-dessus, où à preuve que ce qui regarde *Orion*, n'a pu toucher en rien les Grecs, mais seulement des Palestins, il faut que cet *Enopion* soit Phénicien, que son nom Grec ne soit qu'une traduction d'un nom Phénicien; en un mot, qu'il ne soit que *Chamor* pere de *Sichem*, & que celui qui lui a fait la guerre, ne soit que *Jacob*, lequel, par une méprise trop fréquente dans cette Fable, les Beotiens aurent confondu avec *Haar*. Cela n'est pas douteux, & en voici les preuves.

Enopion en bon Grec signifie le *laveur de vin*. *חמור* *Chamor* en Arabe signifie *rubuit*, & se dit du vin. *חמר* *Chemar* en Chaldéen, & *חמר* *Chamar* en Arabe, signifient *vinum rubrum & optimum, rubellum*: on le trouve avoir la même acception en Hébreu, *Deuter. 32. 13. חמר חמר חמר*, & dans *Isaïe 27. 2. חמר חמר חמר*, *in die illo vinum vini rubri cantate illi*. Or c'est de cette racine qu'est formé le nom de *חמר* pere de *Sichem*, avec lequel *Jacob*, le prétendu *Orion* des Beotiens, a eu une sanglante guerre: *Enopion* n'en est donc que la traduction. Tout contribue à prouver ce que j'avance.

Enopion, suivant cette Fable, étoit de *Chis*, *Chamor* étoit *Chewéen*, & le canton habité par cette famille Cananéenne, devoit être appelé *חמר* *Chimr*, qui n'est que le *Xis* de la Fable: cela est si vrai, qu'en ceci la Fable convient encore avec l'histoire de *Moyse*. *Jacob*, qui est ici *Orion*, entra dans le pays des *Chewéens*, dans un canton appelé *חמר* *Chimr*, d'où il étoit parti vingt ans auparavant; & *Phérécyde* dit d'*Orion* *αὐτὸς δὲ ἐξ ὧν ἐς Χῖορ*. Dans *Phérécyde*, il fut question d'une demande en mariage, *Μεγάρῃ τῆς Ὀριμίας ἐπιγαμύσας*. N'en fut-il pas conclu un entre *Sichem* fils de *Chamor*, & *Dina* fille de *Jacob*? *Phérécyde* attribue donc à *Jacob*, à son *Orion*, ce qu'il faut attribuer à *Chamor*, à son *Enopion*; & *Μεγάρη* est indubitablement *Dina*, puisque ce nom *Μεγάρη* vient du Phénicien *מגרה* l'*amertume du pere*, nom que l'on a dû donner à *Dina*, qui causa alors tant de chagrin à *Jacob*. Tous les entrememens dont cette Fable est remplie, n'ont qu'un rapport

très-marqué avec l'enlèvement de *Dina*. C'est *Vénus* qui l'en a fait, c'est l'Amour qui l'a causé. D'ailleurs, qu'est-ce que c'est que cette maison souterraine qu'*Orion* fait pour *Neptune*, & peut-être pour d'autres Dieux, si ce n'est le caveau que *Jacob* creusa sous un chêne proche de *Sichem*, pour y cacher tous les Dieux qui se trouvoient dans son domestique? Dans la Fable, après que la guerre contre *Ænopion* est terminée, *Orion* va en *Crète*, & ne s'applique plus qu'à la chasse; c'est-à-dire, mène une vie fort tranquille: *Jacob*, après le sac de la ville de *Sichem*, ne va-t-il pas trouver son pere à *Hébron*, depuis capitale du pays échû à la Tribu de *Juda*, auprès duquel est le canton nommé *קריית* *Crète*, d'où l'on sçait que sont venus ceux qui ont donné le nom de *Crète* à l'Isle appelée de ce nom? Là *Jacob* en paix avec ses voisins, n'étant plus occupé que du soin de ses enfans, pouvoit s'occuper à la chasse. Cette Fable assure qu'*Orion* avoit reçu de *Neptune* le don de traverser les mers: c'est à cette tradition qu'a rapport tout ce qu'*Homère*, tout ce que *Virgile*, *Pausanias*, *Plin* & beaucoup d'autres Auteurs ont dit de la grandeur démesurée d'*Orion*; mais comme ce ne sont que des Poètes, ou des Auteurs qui les citent & s'appuyent de leur témoignage, qui nous en assurent, je suis assuré aussi qu'il faut beaucoup rabattre de cette grandeur gigantesque d'*Orion*, & que par des mers profondes, l'on ne peut raisonnablement entendre que le torrent de *Jabok*, que *Jacob* passa après avoir reçu de Dieu les plus grandes assurances de la protection contre son frere. Passer des torrens, de grandes eaux chez les Orientaux, c'est vaincre, c'est échapper aux dangers les plus imminens. Si donc cette expression étoit dans les Auteurs Phéniciens, comme il est à croire, les Grecs des tems postérieurs, qui n'ont plus rien entendu à ces manières de parler, les auront rendus par des eaux à passer, ce qui n'exprimoit plus la métaphore, & donnoit un champ fort étendu à l'imagination des Poètes, pour supposer, pour croire, pour débiter qu'*Orion* étoit plus haut que la mer n'est profonde.

Quam

*Quam magnus Orion**Virg. lib. 10.**Cum pedes incedit medii per maxima Nerei**Stagna viam scindens, humero supereminet undas.*

ce qu'on peut leur pardonner, mais la vérité de l'histoire n'en étoit pas moins altérée.

Tous ces caractères sont trop semblables, pour ne pas reconnoître *Jacob* dans l'*Orion* de la Fable. Cela suffiroit pour convaincre les plus incrédules, que les *Tanagréens*, & par eux tous les *Grecs*, ont connu les Peres des *Israélites*; mais comme cette Fable disoit encore quelque chose de plus, voyons, avant de finir, à qui cela pourra convenir. Je puis assurer d'avance que ce qui me reste à en expliquer, ne servira pas peu à constater, à autoriser ce que j'en ai dit.

La façon dont *Dina* fut retirée du *Palais* de *Sichem* fils de *Chamor*, est assez détaillée dans l'Histoire sainte : *Simeon* & *Lévi* les freres prirent les armes, entrèrent dans ce *Palais*, & en retirèrent leur sœur; les autres enfans de *Jacob* se joignirent à eux, & massacrèrent tous les habitans de *Sichem*. La Fable, qui le croiroit, conserve plusieurs de ces traits, & en ajoûte même quelques-uns, qui seront une preuve confirmative que c'étoient des *Phéniciens*, & des *Phéniciens* déjà superstitieux, qui avoient fait l'histoire que les *Géphyréens* avoient apportée en Grece. Ces traits sont dans Apollodore, il cite *Phérécyde* pour son garant : les voici.

Ο δ', ὅτι τὸ χαλκεῖον ἔλθων, καὶ ἀρπάσας πάντας εἶτα, ὅτι τ' ὤμων ἐπιδήμιος, σκέλευσε ποδηγεῖν πρὸς τὰς ἀνατολὰς. καὶ δ' ὁ δαίμων, ἀνέβλεψεν σκευαῖς ὑπὸ τῆς ἡλιακῆς ἀκτῆος, καὶ εἶδε τὰς χεῖρας ὅτι τὸν Οἰονόμοντα ἔσπευδεν. Ce *χαλκεῖον*, cette boutique d'airain où la Fable suppose qu'*Orion* est entré, peut-elle être autre chose que le *Palais* de *Sichem*? & ce *πᾶς* ou petit enfant que l'on en retire, peut-il être différent de *Dina* qui y étoit enfermée? Sans yeux totalement débarrassés du voile fabuleux & ignorant qui a couvert cette histoire, il est, je l'avoué, impossible d'y rien découvrir de semblable; mais à l'aide du sens commun, & de quelque connoissance de

Mem. Tome XIV.

E

la Langue dans laquelle cette histoire du pays de *Canaan* apportée en Grece a été écrite, il est aisé d'y reconnoître des faits, à la vérité exprimez par *Moyse* dans un dialecte différent, mais qui, pour le fond, sont toujours les mêmes : les voici.

וַיָּבֹאוּ אֵלָיו, & τοὺς χαλκῆϊον ἐλθόν doit se traduire, ou par וַיָּבֹאוּ אֵלָיו & intravit in officinam arariam, ou par וַיָּבֹאוּ אֵלָיו & ille intravit in officinam arariam. Mais דֹּר Dor, qui a été mal traduit, signifie non seulement officina, mais encore domus, villa, atrium, vestibulum, habitatio, palatium. Or pris dans cette dernière signification, quel sens y auroit-il en disant, *il entra dans le Palais d'airain* ! vit-on jamais des Palais bâtis de ce métal ? Il faut donc que נֶחֱשֶׁת Nechoscheth, soit ici pour quelque autre chose, & que les traducteurs aient pris l'un pour l'autre : cette idée est vraie; נָחָשׁ Nachasch, d'où vient ce נֶחֱשֶׁת Nechoscheth, signifie scrutatus, expertus, examinatus fuit, & il est trop commun & trop connu pour en donner des exemples. De ce verbe viennent, & ce נֶחֱשֶׁת Nechoscheth, as, & נָחָשׁ Nachasch, serpens. *Moyse*, dans son dialecte, appelle *Chamor* & *Sichem* son fils, חִימִי chiwim, chiwiens, serpens ou serpentinus; dans un autre dialecte de la langue Phénicienne, n'a-t-on pas pu appeler *Sichem* du nom de נָחָשׁ Nachaschi, serpentin, pour חִימִי Chiwi, dont se sert *Moyse* ? & de-là ne doit-on pas conclurre qu'il y a eu, ou corruption dans les textes traduits par les anciens Grecs, ou ignorance dans ces mêmes traducteurs, qui disent *airain* pour *serpent* ! On doit donc supposer comme certain, qu'il y avoit dans les originaux וַיָּבֹאוּ אֵלָיו & ille (Simeon seu Levi) intravit in Palatium serpentini seu Sichem. La suite confirmera ce que j'avance.

וַיֵּצֵא אֶת אֶחָת מֵהֶם, & se traduit par וַיֵּצֵא אֶת אֶחָת מֵהֶם & abiecit puerum unum. Les traducteurs s'étoient trompez dans deux mots de ce que je viens de rétablir : ici ils ont encore fait deux fautes; de וַיֵּצֵא puella, ils ont lu וַיֵּצֵא puer, & de אֶחָת achath, seror, ils ont fait d'abord אֶחָת echath, una; & ensuite voulant à toute force que ce וַיֵּצֵא Nahar fût masculin, ils ont fait de ce אֶחָת forer, אֶחָת unus : il faut donc

rétablir cet ancien texte de cette manière, *וְהָיָה כִּי יִשְׁתַּחֲוֶה אֶת אֲבִירָא וְאֶת שִׁמְשֹׁן* & *abripuit puellam sororem suam.*

Επι τῇ αἰμαρ ὑπαδίδεθες n'est que la manière dont *Siméon* ou *Lévi* emporta sa sœur, qui se traduit *וְהָיָה כִּי יִשְׁתַּחֲוֶה* *ponens eam super humeros suos.*

Εκάλεισε ποδηγῶν ποδὶ τοῦ ἀνατολῆς est aussi aisé à rétablir, car l'*ἐκάλεισε ποδηγῶν* n'est que l'*קדמין* des Phéniciens, ce qui se tradoit donc, ou par *וְהָיָה כִּי יִשְׁתַּחֲוֶה אֶת אֲבִירָא וְאֶת שִׁמְשֹׁן* & *duxit eam versus terram orientalem*, ou par *וְהָיָה כִּי יִשְׁתַּחֲוֶה אֶת אֲבִירָא וְאֶת שִׁמְשֹׁן* & *præcipuit et adire Kedumim*, ou *ire ad orientalem.*

Cette première façon de traduire ce Grec de *Phérécyde*, nous feroit entendre que *Dina* fut envoyée dans l'Orient pour y être mariée; selon les Juifs, elle fut donnée à *Job*, qui habitoit à l'Orient de la terre de *Canaan*; mais outre que nous voyons que *Dina* entra en *Egypte* avec toute sa parenté, ce qui est contraire à cette tradition *Judaïque*, la seconde façon de le traduire, paroîtra plus conforme à ce qui suit: le *Kedumim* ou l'*Oriental* n'est que l'épithète sous laquelle on entend le torrent de *Aïson*. Les frères de *Dina* la croyoient polluée, l'Écriture y est formelle: on la mène donc au *Aïson* pour qu'elle s'y lave, qu'elle s'y purifie, l'*ἐκάλεισε ποδηγῶν* confirme cette interprétation, car *ἐδύνημι* signifie véritablement *venio*; mais il est ici mal traduit, & l'on a pris un nom Phénicien pour un verbe; il y avoit *קדמין* *lucius*, & l'on a lu pour cet *קדמין* *ascherah*, *אשחר* *ofcher*, *veniens*. Ce Grec est donc pour *וְהָיָה כִּי יִשְׁתַּחֲוֶה אֶת אֲבִירָא וְאֶת שִׁמְשֹׁן* & *ibi lucus*, ou *quia ibi luctus.*

Αἰετὸς ἐπὶ τοῦ ἀνατολῆς & *ἐπὶ ἡλίου ἀπὸ τοῦ ἀνατολῆς* est certainement risible, & qui penseroit à le défendre, se feroit moquer de lui, car cette façon de recouvrer la vûe est contraire à l'expérience de tous les hommes; les rayons du soleil, loin de redonner l'usage de la vûe, le retirent. Convenons bonnement & sans tergiverser, que pour que les traducteurs de ces anciennes histoires, que pour que des Poètes, d'ailleurs respectables, ayent dit une aussi grande absurdité, il falloit qu'ils fussent bien simples; car, en bonne foi, comment les excuser?

E ij

de **וַיִּבְרַח** qui signifie *suffit, fumigavit & vidit*, ces traducteurs n'ont pris que la dernière signification, toute propre à leur faire faire un contre-sens, & ces Poètes s'y sont laissez tromper; de **וַיִּבְרַח** *Wattibbarer*, ou **וַיִּבְרַח** *Wattibbor*, & *purificata est*, ils ont cru devoir lire **וַיִּבְרַח** *schabriri*, qui vient de la même racine, & qui signifie également *radius solis & cecitas*. Il y avoit donc dans l'original Phénicien, **וַיִּבְרַח לָהּ וַיִּבְרַח** & *suffit pro ea & purificata est*. Le sens entier est donc :

Et ille intravit in Palatium Serpentinei seu Sichem, & abripuit puellam sororem suam, ponens eam super humeros suos, & duxit eam ad Kedumim seu Kison, quia ibi lucus, & suffit pro ea & purificata est.

Ce n'est-là, comme l'on voit, qu'un fragment, mais un fragment précieux, qui prouve, sans difficulté, ce que j'ai dit; car quoique cette conduite au *Kison*, sur les bords duquel il y avoit un bois sacré, que ce sacrifice à ce fleuve ou à la Divinité tutélaire, que cette purification obtenue en conséquence, soient des marques non équivoques que les Phéniciens, gens addonnez à l'idolatrie, avoient rempli leurs histoires de faits & de circonstances qui ne touchoient en rien les Patriarches des Hébreux, il est certain par ce fragment, qu'ils en avoient fait l'histoire, & une histoire fort détaillée, dont le fond étoit vrai, & que l'on doit toujours regretter. Ce qu'il y a dans *Ovide*, livre 13. fable 6. des *Métamorphoses*, touchant les filles d'*Orion*, en est une nouvelle preuve. Nous sommes certains qu'*Abraham* & *Isaac* n'ont point eu de filles; & que *Jacob* n'a eu que *Dina*: cette Fable auroit-elle donc encore confondu les personnages? auroit-elle encore attribué à l'un ce qui ne convient qu'à l'autre? De tous les parens de ces Patriarches, nous n'en connoissons que deux qui ayent eu deux filles, *Laban* beau-pere de *Jacob*, & *Loth* neveu d'*Abraham*. Il n'y a rien dans la narration d'*Ovide*, qui puisse avoir le moindre rapport aux femmes de *Jacob*, au contraire, tout conspire à y faire reconnoître les filles de *Loth*, ces meres fameuses des *Moabites* & des *Ammonites*:

*Urbs erat, & septem posses ostendere portas,
 Hæ pro nomine erant, & quæ foret illa, docebant.
 Ante urbem exequiæ, tumulique, ignesque, rogique,
 Effusaque comas, & aperta pectora matres
 Significant luctum, Nymphæ quoque flere videntur.
 Siccatoſque queri fontes, sine frondibus arbor
 Nuda riget, lambunt * arentia saxa capellæ.*

* rodunt.

puisque malgré les sept portes que le Poëte fait voir & comme toucher du doigt, & par lesquelles il prépare son lecteur pour lui annoncer la ville de Thèbes, on appercevra toujours dans le reste de sa description, une image vive & tout-à-fait ressemblante à la conflagration de Sodome. Quelqu'Ecrivain sérieux a-t-il parlé d'un incendie de Thèbes en Bæotie ! Cela ne regarde donc que Sodome. Les cinq vers suivans,

*Ecce facit mediis natus ab Orione Thebis,
 Hanc, non famineum jugulo dare pectus aperto,
 Illam, demisso per forcia pectora telo *
 Pro populo cecidiſſe ſuo, pulchriſque per urbem
 Funeribus ferri, celebrique in parte cremari.*

* ferit.

ne ſont que la répétition de quelques vers d'un Poëte tragique, car l'Histoire ne connut jamais ces filles d'Orion pour s'être ſacrifiées elles-mêmes & de cette manière, pour la conſervation de leur patrie ; mais les ſuivans,

*Tum de virginea geminos exire favilla,
 Ne genus intereat, juvenes, quos fama Coronas
 Nominat, & cineri materno ducere pompam.*

nous repréſentent au net l'aventure des filles de Loth avec lui, leur patrie, leurs enfans, ce qui eſt plus qu'il n'en faut pour affermir mon opinion. Vit-on jamais des enfans être produits par des flammèches ! Favilla doit donc ſignifier ici quelque choſe de plus qu'une bagatelle poétique. Favilla en Chaldéen ſ'exprime par le terme de 𐤔𐤓𐤕 Ziccouc, dont on a fait 𐤔𐤓𐤕

E iij

Nizcac, commixtus fuit, coïta, qui ne se dit que des mariages incestueux, comme du fils à la mère, du père à la fille. Lisez R. David Kimchi, sur le Ps. 103, & sur le Ps. 128. Cela étant, le

Tum de virginea geminos exire favilla,

Ne genus intereat, juvenes.

doit s'entendre de *Moab* & d'*Ammon*, qui sont sortis d'un mariage incestueux, afin, disoient leurs mères, que la race des hommes ne périt pas; & le

Quos fama Coronas

Nominat.

* A la Chal-
déenne, Cho-
ron.

fait connoître le nom que ces filles de *Loth* portoient dans *Sodome*. *Loth* & ses filles étoient de *Charan** : les habitans de *Sodome* & les Historiens Phéniciens devoient les appeller *Choronites* : *Moab, le fils de mon père, Ammon, le fils de mon peuple*, ont des noms conformes à l'histoire de leurs parens : *Ovide*, qui les appelle du nom de leurs mères, n'avoit cette particularité que par des traditions, qui ne venoient pas d'une autre source que les autres que je viens d'indiquer, je veux dire, de ces histoires qu'avoient apportez dans la Grece les *Géphyriens* compagnons de *Cadmus*; histoires qui comprennent sans doute (on en a des preuves) les grandes actions des Patriarches des Juifs, des Rois & des grands Hommes de *Canaan*. Mais finissons ces histoires.

Pour ce qui regarde la personne d'*Abraham*, le représentoient-elles sous des caractères différens de ceux dont *Moyse* s'est servi pour le faire connoître? *Orius*, dans la Fable, n'avoit point d'enfant, à cause de la stérilité de sa femme; il exerçoit l'hospitalité, il reçut trois Dieux qui lui promirent un fils, il leur présenta un bouc, rien n'est plus semblable à ce que *Moyse* dit d'*Abraham*. La Fable l'appelle *Orius*, *Abraham* n'étoit-il pas de *Ur*? La femme d'*Orius* est appelée *Sidé*, *Sidé* & *Sara* ¹⁷⁹, sont le même nom, mais de différens dialectes de la Langue Phénicienne. *Coleria*, on l'a vû,

n'est qu'une épithète, qui fait ressouvenir que *Sara* s'est fait honneur de faire cuire du pain pour les Anges qui annonçoient à son mari l'accomplissement de ses vœux ; & cette épithète n'est ni basse, ni éloignée de la simplicité de ces premiers tems, ni contraire à la coutume des Orientaux : de-là *Orion* est nécessairement *Isaac*. *Isaac*, aveuglé dans la Fable, n'a le nom d'*Orion* chez elle, que parce qu'il a été aveugle, & point du tout parce qu'il peut être regardé comme de *Vénus*. Dans la Fable il est grand chasseur, dans Moïse il paroît qu'il aimoit au moins la chair des animaux que l'on prenoit à la chasse. *Orion* Astronome chez les Bœotiens, n'est-il pas le même personnage qu'*Isaac*, fils, comme l'on en convient, du plus grand Astronome de son tems, & qui peut-être (car on ne peut pas tout affirmer) a mérité assez des Astronomes, pour qu'ils ayent donné son nom à une Constellation. *Orion*, dans la Fable, meurt empoisonné par la morsure d'un *Scorpion*, quelle bévôte ! Une petite attention géographique, une particule expliquée, remet les choses dans leur état naturel ; ce n'est plus par la morsure d'un *Scorpion* qu'*Orion*, qu'*Isaac* meurt, mais il meurt dans *Akrab*, *Ἄκρῃ* *Scorpion*, nom d'un petit lieu des environs d'Hébron, où Moïse assure qu'il est mort. Pour confirmation, on a vu que *Brillé* ou *Πύρρος* n'étoit plus, comme dans la Fable, une des femmes d'*Orion*, d'*Abraham*, mais d'*Orion*, d'*Isaac* son fils, en un mot, la même personne que *Rebeka*.

Cette Fable, par-tout dérangée, par-tout méconnoissable ; confondoit sous un même nom & *Jacob* & *Loth* même avec *Orion*, avec *Isaac*. Toutes ces difficultés ont été applanies ; car pour le premier, *Champion* est celui à qui *Orion* fait la guerre. Cet *Champion* n'est que *Chamor* pere de *Sichem*, & *Orion* par conséquent n'est que *Jacob*. Le nom du pays a servi de confirmation. Le mariage de la Fable, d'*Orion* avec *Meropé*, n'est plus que le mariage de *Sichem* avec *Dina*, & *Dina* n'a eu ce nom de *Meropé*, l'amertume du pere, qu'à cause des chagrins cuisans qu'elle occasionna à *Jacob* ; de-là, par une conséquence qui s'ensuit naturellement, que peut être cette maison.

soufferrainé que la Fable fait creuser par *Orion* pour *Neptune*, si ce n'est ce trou, ce caveau, que *Jacob* creusa pour y cacher tous les petits Dieux de ses Esclaves ; les voyages d'*Orion* en *Crete*, sont les voyages de *Jacob* dans le petit canton nommé כרת *Kereth*. La grandeur démesurée d'*Orion* n'est plus qu'une suite d'une mauvaise interprétation des anciennes histoires, lesquelles pour marquer la délivrance des dangers les plus à craindre, (*Jacob* au passage de *Jabok* craignoit extraordinairement *Esaü*) l'exprimoient par des eaux, des torrens à passer ; métaphore que les Grecs ont prise dans un sens simple, ce qui leur a fait supposer *Orion* d'une grandeur énorme, mais qui n'épouvantera plus : vient ensuite la guerre de *Jacob* avec *Sichem* & *Chamor*. La Fable l'avoit brouillée à ne s'y plus reconnoître, cependant une traduction simple & vraie de ce qu'en avoient dit les Fabulistes, a fait revoir la vérité. Une boutique d'*airain* n'est plus une boutique, une forge, c'est un Palais, & le Palais de *Sichem* ; le jeune homme que la Fable en faisoit enlever, n'est que *Dina* conduite au *Kison* pour s'y purifier de ses souillures, sans qu'il soit plus mention d'une façon de recouvrer la vûë, propre à faire rire les perfonnes de bon sens, ce qui fournit une bonne preuve, & de l'ignorance grossière, & de la stupidité palpable des premiers traducteurs des histoires de Phénicie.

A l'égard de *Loth*, que cette Fable confondoit encore avec *Isaac*, son histoire & son aventure avec ses filles se trouvent trop bien représentées par *Ovide*, pour ne les avoir pas rapportées ici ; tout ce que ce Poëte en dit, prouve que tous les caractères de la Fable sont semblables à ceux de *Moyse*, d'où je puis conclurre, comme de tous les autres, que l'on doit être convaincu que la Fable d'*Orion* n'est que l'histoire, mais une histoire corrompue des Patriarches *Abraham*, *Isaac* & *Jacob* ; que ces Patriarches & *Loth* même étoient très-parfaitement connus des premiers habitans de *Tanagra* ; qu'il ni a eu que l'ignorance des traducteurs de cette histoire, le laps de tems, le changement de langage, & l'interruption du commerce qui s'en est ensuivie, qui ayent pu les leur faire méconnoître dans

dans leurs propres traditions , & qui ayent pu faire charger ces traditions mêmes de circonstances purement fabuleuses , pleines d'inepties ; en un mot, puériles & absolument indignes de s'attirer la moindre croyance dans la populace la plus ignorante & la plus stupide.

HISTOIRE DE MÈDÉE.

Par M. l'Abbé BANIER.

COMME je n'ai parlé qu'en passant de Médée , dans les 15. Mars
Dissertations que j'ai lûes à l'Académie au sujet du voyage 1740.
des Argonautes , j'ai cru que pour ne rien laisser à desirer sur un événement auquel elle eut tant de part, je devois rassembler ici toutes ses aventures ; & par une discussion exacte des faits , examiner si tous les crimes qu'on lui suppose , ont quelque fondement dans l'histoire.

Il est vrai que pour la justifier , j'ai de grands préjugés à vaincre , & de fortes autorités à combattre. On est accoutumé à la regarder comme la plus méchante de toutes les femmes , & comme une célèbre Magicienne , qui faisoit servir à la vengeance & à ses autres passions , ce que cet art funeste a de plus puissant. Dans Euripide , elle fait périr Glaucé sa rivale , & Créon Roy de Corinthe , par le moyen d'une robe empoisonnée. Sénèque ajoute que le palais de ce Prince fut réduit en cendre. Ovide dans ses Métamorphoses , en fait le portrait le plus affreux ; & dans la Tragédie qu'il avoit composée sur son sujet , il ne l'a traité pas mieux , comme il paroît par le seul vers qui nous en reste , & que Quintilien nous a conservé , où elle dit en parlant de Jason : *Trag. de Méd.*
Lib. 7.

Servare potui, perdere an possim, rogas !

Les auteurs des Argonautiques , Orphée , ou plutôt Onomacrite , Apollonius de Rhodes , & Valérius Flaccus , la chargent encore de nouveaux crimes , du meurtre de son frère
Mem. Tome XIV. F

Abfyrte, & de la mort de Pélidas oncle de fon mari. Sénèque a renfermé tous ces crimes de Médée dans ces beaux vers :

*Nil exul tuli,
Nifi fratris artus; hos quoque impendi tibi.
Tibi pàtria cefsit, tibi pater, frater, pudor:
Hâc dote nupfi.*

Art Poët. En forte que fon caractère eft fi marqué dans tous les Poètes, qu'Horace a fait un précepte de la repréfenter telle que je viens de la dépeindre. *Sit Medea ferox.*

Encore fi ce n'étoient que les Poètes qui nous en euflent donné cette idée, on pourroit croire qu'ils ont eu moins d'égard à la vérité, qu'aux grands mouvemens que pouvoit produire un tel caractère; mais les Mythologues, Apollodore, Hygin, & parmi les Hiftoriens, Diodore de Sicile, Strabon, Plutarque & quelques autres encore, l'ont repréfentée comme eux, cruelle, emportée, & coupable des plus grands forfaits.

Telle eft Médée dans les Poètes, dans les Mythologues, & dans quelques hiftoriens; mais parmi ces derniers, on en trouve qui lui font plus favorables, & qui nous la repréfentent comme une perfonne née vertueufe & bienfaifante, qui n'eut d'autre crime à fe reprocher, que d'avoir fuivi un époux infidelle; comme une Princeffe abandonnée, perfécutée, qui, après avoir eu inutilement recours aux garans des promeffes que lui avoit fait Jafon, de ne jamais fe féparer d'elle, eft enfin obligée de paffer les mers pour chercher un afyle que la Grece lui refufoit. La plûpart de ceux même qui l'ont chargée des plus grands forfaits, font obligez de reconnoître qu'elle n'y avoit été entraînée que par je ne fçais quelle fatalité, & par le courroux de Vénus qui perfécutoit toute la race du Soleil, de qui Médée tiroit fon origine, parce que ce Dieu avoit découvert fon intrigue avec Mars. De-là ce beau vers d'Ovide,

*Video meliora, proboque;
Deteriora fequor:*

paroles que notre Poète Lyrique a ainsi rendues :

Quinault, Opéra de Thésée,

*Le destin de Médée est d'être criminelle ;
Mais son cœur étoit fait pour aimer la vertu.*

Définons-nous d'abord des Poètes tragiques, qui ont moins consulté la vérité que le besoin qu'ils croyoient avoir de personnages cruels & emportez, qui, par l'opposition qu'ils avoient avec d'autres personnages doux & vertueux, excitoient tour à tour la terreur & la pitié, ces deux grands mobiles de la Tragédie. Si Euripide, Sénèque & ceux qui les ont suivis, avoient représenté Médée telle qu'elle a peut-être été en effet, ils auroient manqué ces grands coups de Théâtre tant vantez par les maîtres de l'art, & ces pensées brillantes qui ravissent d'admiration. Corneille n'auroit pu placer dans la Tragédie ce *Moy* si sublime, dans l'endroit où la suivante dit à sa maîtresse :

*Forcez l'aveuglement dont vous êtes séduite,
Pour voir en quel état le Ciel vous a réduite :
Votre pays vous hait, votre E'poux est sans foy,
Dans un si grand revers, que vous reste-t-il ! moy*.*

Sénèque y auroit perdu ces sentimens outrez, & tous ces raffinemens de vengeance qui causent plus d'horreur que d'admiration. *J'ai perdu, fait-il dire à Médée, la moitié de ma vengeance, Jason n'ayant pas été présent au meurtre de mon fils. Tout ce que je viens de faire, ajoute-t-elle, après avoir massacré son second fils, n'est que le prélude de ma fureur.* Dans sa Médée

Prolusit dolor per ista noster.

Cet horrible spectacle, dit-elle encore, est pour moy celui d'un nouvel hyménée.

Nuptias specto novas.

Voyons si l'autorité de quelques Auteurs, bien instruits de ce qui regarde Médée, ne doit pas l'emporter sur la foule des Poètes & des Mythologues, qui ont cherché à la noircir.

* C'est la *Medea superest* de Sénèque.

D'abord je n'aurai pas beaucoup de peine à détruire ce qu'on a publié de sa magie ; accusation frivole en elle-même, mais qui n'a que trop souvent servi de prétexte à la calomnie & à la vengeance. Quelques connoissances supérieures à celles du vulgaire, des secrets particuliers, quelques remèdes dont on ignoroit la composition, ont suffi pour faire regarder comme des Magiciens ceux qui les possédoient, sur-tout lorsqu'ils en faisoient un mauvais usage, aussi pernicieux en cela à la société, que s'ils avoient été de véritables Magiciens.

Médée avoit été instruite dans la connoissance des Simples & de leurs vertus ; & cette science même étoit en quelque façon particulière à sa famille, qui se vantoit de tirer son origine du Soleil. En fallut-il davantage pour la faire regarder comme une Magicienne ? Cependant, suivant quelques anciens, elle ne faisoit qu'un bon usage de ses lumières ; & Diodore *Lib. 4.* de Sicile, dont le témoignage doit avoir ici d'autant plus de poids, qu'il n'est nullement favorable à Médée, parlant d'elle & de Circé sa tante, dit que celle-ci ne faisoit servir ses connoissances qu'à ses passions, & que l'autre ne les employoit que pour soulager ceux qui venoient la consulter.

Pendant que Médée s'occupoit ainsi à rendre utiles ses connoissances & ses talens, Jason avec l'élite de la Grece, arrive à Colchos pour demander à Æetes qui en étoit Roy, les biens qu'avoit laissé Phryxus son parent, mort dans cette ville, & qu'il refusoit de rendre. C'est ici que commencent les malheurs de Médée ; elle voit dans Jason un jeune homme aimable & bien fait, son parent, exposé avec ses compagnons aux plus grands dangers ; car son pere avoit résolu de faire périr tous les Argonautes, plutôt que de rendre un bien qu'il avoit usurpé. L'amour d'ailleurs se mêla à la pitié, & dès-là Médée forma le dessein de sauver son amant & ceux qui l'accompagnoient, & de se saisir en même-tems des biens de Phryxus. Mais avant que de se livrer à son vainqueur, quelles précautions ne prit-elle pas pour sauver sa vertu ? & combien n'eut-elle pas de combats à essayer du devoir contre la tendresse ? On peut lire sur cela Ovide, le grand peintre du cœur.

Ma. 81. 7.

Un jour qu'incertaine encore & irrésoluë sur le parti qu'elle prendroit, elle alla hors de la ville dans le Temple de la Déesse Hécate, pour la prier de lui être favorable dans une conjoncture si délicate, elle trouva Jason, & si elle promit de le servir, & même de le suivre, ce ne fut qu'après qu'il lui eut donné sa foy, & que par les sermens les plus sacrez il se fut engagé à l'épouser. Peu satisfaite encore de ces précautions, elle assembla les Argonautes, & les fit jurer d'être les garans des promesses de Jason. Rassûrée par les sermens d'un époux & par ceux des Argonautes, Médée se mit en devoir de les délivrer des dangers auxquels ils alloient être exposez, & par le moyen de certaines compositions qu'elle donna à son amant, il mit sous le joug deux Taureaux indomptez, laboura le champ de Mars, sema les dents du Dragon qui gardoit la Toison d'or, d'où sortirent des Soldats, au milieu desquels il jeta une pierre qui leur fit tourner les armes les uns contre les autres, endormit le monstre, se rendit le maître de la Toison d'or, & s'embarqua avec Médée & les fils de Phryxus; c'est-à-dire, pour rapprocher de l'histoire ces fictions, que Jason après avoir défait les troupes d'Æetes, & jetté la division parmi celles qui étoient sorties de terre, ou, pour parler vrai, qui étoient du même pays, surpris ou égorgé le garde des trésors de ce Prince, il les enleva, & mit aussitôt à la voile. C'est-là tout le crime de Médée; un crime de l'amour.

Le Roy informé de l'évasion des Argonautes & de la fuite de sa fille, ordonna sur le champ qu'on les poursuivît avec les vaisseaux qui seroient en état, & Absyrte frere de Médée, fit tant de diligence qu'il atteignît la navire Argo avant qu'elle fût arrivée à l'embouchûre du Phase. C'est ici qu'Apollonius de Rhodes & Valérius Flaccus, suivis par la foule des Mythologues & de quelques Historiens, avancent un fait qui n'a nulle vraisemblance. Ils disent que Médée feignant de vouloir retourner à Colchos, proposa à son frere d'aller dans un bois voisin avec Jason, pour parler d'accommodement; & ce fut là, dit-on, qu'elle massacra ce jeune Prince, le mit en pièces,

qu'elle répandit sur la route, espérant que ceux qui la pour-
suivroient, en s'amusant à recueillir ces membres épars, lui
donneraient le temps de regagner le vaisseau.

D'autres anciens disent qu'Absyrte n'ayant pu joindre sa
sœur, & ayant appris que la navire *Argo* avoit remonté le
Danube, il entra dans ce fleuve, mais par une bouche diffé-
rente de celle qu'avoient prise les Argonautes, & qu'ainsi il
ne les avoit rencontrés que dans le Golfe Adriatique, où les
uns & les autres étoient entrez, après avoir porté leurs vai-
sseaux par des chemins longs & difficiles. Ces Auteurs ajoutent
que ce fut sur cette côte que fut commis le meurtre d'Ab-
syrte, avec les mêmes circonstances à peu-près que celles que
je viens de rapporter.

*Voyez la troi-
sième Dissertat.
Mem. de l'A-
cad. Tom. XII.
Frater adhuc
infans. M. l. 7.
p. 54.*

Comme j'ai fait voir ailleurs l'impossibilité du retour des
Argonautes par le Danube, attachons-nous à la première nar-
ration, & voyons si elle peut se soutenir. 1.^o Selon Ovide,
Absyrte n'étoit encore qu'un enfant au départ de sa sœur,
& par conséquent hors d'état d'être mis à la tête de ceux qui
la poursuivoient. 2.^o Des troupes qui ont à leur tête le fils
de leur Roy, l'abandonnent-elles pour le laisser aller seul dans
un bois avec un ennemi déclaré? D'ailleurs, si sa garde l'avoit
accompagné, comment Médée put-elle lui échapper après ce
meurtre? & ses membres répandus sur la route, n'auroient-ils
pas hâté leur poursuite, pour ne pas perdre l'occasion de l'at-
teindre, plutôt que la retarder?

Qu'Atalante s'amuse à ramasser les pommes d'or qu'Hip-
pomène jettoit à dessein sur sa route pour retarder sa course,
& arriver le premier au bout de la carrière, il n'y a rien là
que de naturel; mais que des soldats s'amusent à ramasser les
membres épars de leur maître, & perdent par-là l'occasion de
joindre les meurtriers, c'est ce qu'on ne sçauroit concevoir.
Ce fait est donc insoutenable.

A ces preuves négatives, qui ont cependant leur force
lorsqu'elles font voir ou le peu de vraisemblance, ou même
Lib. 1. mi. l'impossibilité d'un fait, joignons-en une positive. Hérodote
sans parler de cette prétendue poursuite, encore moins du

meurtre d'Absyrte, dit seulement que les Argonautes ayant enlevé la fille du Roy de Colchide, ce Prince avoit envoyé un Ambassadeur pour la redemander, & que les Grecs, pour toute réponse, lui avoient dit que n'ayant point reçu de satisfaction pour l'enlèvement d'Io, ils n'étoient pas dans le dessein d'en donner aucune à son maître. Voilà ce que dit Hérodote; & il y a bien de l'apparence que la chose se passa ainsi, & que tout ce que les Poètes inventèrent au sujet du meurtre du jeune Prince, n'est que le fruit de leur imagination.

On m'objectera peut-être que Pline, Stéphanus, Apollodore, Hygin, Scymnus de Chio, & d'autres encore parlant des isles Absyrtides dans la mer d'Illyrie, disent qu'elles furent ainsi nommées d'Absyrte qui y fut enterré. Je réponds, 1.^o que ce voyage des Argonautes & des Colques dans cette mer, est une pure chimère. 2.^o Que ces sortes de noms donnez à certains lieux ne prouvent rien. 3.^o Que souvent les Historiens & les Géographes ont adopté sans examen & sans critique, les fables des Poètes. 4.^o Enfin, que Pline qui raconte qu'Absyrte fut tué près de ces isles, ne dit pas que ce fut par sa sœur: il a pu être tué dans un combat, donné entre les Argonautes & les Colques qui les avoient poursuivis.

Après différentes aventures les Argonautes arrivèrent dans la Thessalie, & allèrent d'abord à Iolchos, où, selon les Poètes, & particulièrement Ovide, Médée vengea de la manière la plus barbare son mari de l'usurpation de Pélidas. Jason, dit-on, ayant prié Médée de rajeunir son pere, que la vieillesse empêchoit de prendre part aux réjouissances publiques, elle tira tout le sang de ce Prince, & en fit couler un nouveau dans ses veines, ce qui lui redonna toute la vigueur de sa première jeunesse. Les filles de Pélidas étonnées de ce prodige, la prièrent de donner le même remède à leur pere, & Médée le leur promit. Pour les mieux persuader elle coupa en pièces un vieux béliet qu'elle mit dans une chaudière, & l'ayant fait bouillir quelque tems, elle en fit sortir un jeune agneau; puis elle coupa aussi en pièces le vieux Pélidas, ou, selon Ovide,

*Lib. 3.
Au mot
Αψυρτις.
Lib. 3.
Fab. 23.
Pag. 161*

Met. lib. 73

elle engagea ses cousines à le disséquer elles-mêmes; & l'ayant mis dans la même chaudière, elle l'y laissa si long-tems qu'il fut entièrement consumé, en sorte qu'elles ne purent pas même lui donner la sépulture, comme nous l'apprend Pausanias. Cette cruelle opération finie, Médée monta avec Jason sur son char, & évita par une prompte fuite le juste châtimement qu'elle méritoit. Mais toute cette narration n'est qu'une pure fiction.

Eson ne vivoit plus au retour des Argonautes, & Pélias étoit mort aussi; ce qui est si vrai qu'Acaste son fils engagea les Argonautes avant que de se séparer, de demeurer quelques jours à Iolchos, pour en célébrer les funérailles par des jeux solennels. Hygin & d'autres Auteurs parlent de ces jeux
Tab. 162.
de Eliac. l. 1. que Pausanias dit avoir été gravez sur le coffre des Cypselides; ajoutant qu'on y voyoit Jason disputer à Pélée le prix de la lutte. Rien ne prouvoit mieux dans ces tems héroïques la vérité d'une histoire, que le soin qu'on avoit pris d'en conserver le souvenir sur quelque monument public, tel qu'étoit ce coffre de Cypsele, gardé précieusement dans le temple de Jupiter Olympien. Or comment concevoir que Jason eût assisté à ces jeux & y eût combattu, si Médée avoit été coupable du meurtre de Pélias?

de Arcad. Il est vrai que Pausanias qui a adopté la fable d'Ovide au sujet de la mort de Pélias, dit que ses deux filles qui étoient nommées sur un tableau de la main du Peintre Médon, l'une Astéropée & l'autre Antinoé, pour éviter le châtimement qu'elles avoient mérité en mettant en pièces le corps de leur pere, s'étoient retirées en Arcadie où elles moururent, & furent enterrées dans un lieu qui étoit à cinq stades du temple de Neptune *Pelagus*, où l'on voyoit leurs tombeaux. Mais sans dire ici que les traditions sur ces sortes de monumens sont ordinairement fort incertaines, & que plusieurs peuples se vantoient souvent de posséder les cendres des mêmes personnes, on peut penser que les filles de Pélias, peut-être pour s'être brouillées avec leur frere Acaste, peut-être pour avoir eu quelque domaine en Arcadie qui leur tomba en
partage,

partage, ou enfin pour quelqu'autre raison que nous ignorons, étoient allées s'établir dans cette partie de la Grece où elles vécurent le reste de leurs jours; mais nullement à cause du prétendu meurtre de leur pere, auquel même Pausanias, différent en cela d'Ovide, ne leur donne d'autre part que d'avoir trop légèrement ajouté foy aux promesses de Médée; car de quelque manière que la chose fût arrivée, on ne pouvoit les accuser que de trop d'amour pour leur pere, & de trop de crédulité.

Après la célébration des obsèques de Pélias, & des jeux dont je viens de parler, Jason qui se voyoit hors d'état de disputer à son cousin Acaste la couronne, se retira avec Médée à Corinthe; & ce fut là, selon Euripide, qu'arrivèrent tant de tragiques aventures. Jason, soit amour, soit politique, demanda en mariage Glaucé fille de Créon, qui lui fut accordée, à condition qu'il répudieroit Médée. Celle-ci, qui aimoit toujours Jason malgré sa perfidie, dissimula son chagrin dans le dessein de se venger plus sûrement; & ayant feint d'approuver cette alliance, elle empoisonna une robe qu'elle envoya par un de ses fils à sa rivale. Glaucé n'eut pas plutôt revêtu cette fatale robe, qu'elle se sentit dévorée par un feu secret qui la consuma enfin, ainsi que Créon son pere qui s'efforçoit de la soulager. Peu satisfaite encore d'une vengeance si cruelle, Médée égorgea ses deux enfans, puis montant sur le char que le Soleil son pere lui avoit donné *, elle se retira à Athenes. C'est ainsi qu'Euripide raconte cette aventure, qui fait tout le nœud de sa Tragédie de Médée.

Dans sa Médée.

Mais cette histoire a-t-elle quelque fondement, ou le Poète ne l'a-t-il pas inventée pour rendre Médée odieuse, & pour flatter les Corinthiens? D'abord j'oppose à cette narration une histoire & plus authentique & mieux circonstanciée. Je dis plus authentique, puisqu'elle est tirée d'un Auteur très-

* Euripide dit que ce char lui avoit été donné par le Soleil, & Ovide par Hécate, ajoutant qu'il étoit attelé par deux Dragons volans, en quoi il est

d'accord avec Sénèque & Horace, qui dit :

*Hæc delibutis ultra donis pellicem
Serpente fugit alite. Epod. 3.*

Mém. Tome XIV.

G

In Corinth.

ancien, Corinthien d'origine & du sang royal. C'est Eumélus dont Pausanias a extrait le morceau que je vais rapporter. Médée, disoit cet Historien, fut appelée par les Corinthiens eux-mêmes, dans le tems qu'elle étoit à Iolchos, pour prendre possession de la couronne qui lui appartenoit. Un des fils d'Hypérion, Roy de Corinthe, avoit eu de sa femme Antiope deux enfans Æetes & Aloüs, & ayant partagé ses Etats entr'eux, Ephyre étoit échûe au premier, qui étant allé dans la Colchide, avoit mis cette ville en dépôt entre les mains de Bunus, pour la garder & y regner, jusqu'à ce que lui ou quelqu'un de ses enfans vînt en prendre possession. Bunus étant mort sans laisser d'héritiers, Epopée fils d'Aloüs lui succéda ; & après sa mort Corinthus fils de Marathon monta sur le trône, & donna son nom à la ville, qui avant lui s'appelloit Ephyre. Corinthus étant mort sans enfans, les Corinthiens qui avoient appris que Médée étoit à Iolchos, l'envoyèrent prier de venir prendre possession d'une couronne qui lui appartenoit. Elle partit sur le champ avec Jason ; & ils regnèrent l'un & l'autre plusieurs années dans cette ville.

On dit qu'ils
y regnèrent dix
ans.

Voilà ce que Pausanias avoit lu dans Eumélus, qui ne dit pas un mot du prétendu meurtre des enfans de Médée.

*In Corinth.**Lib. 4.*

Le même Eumélus ajoûtoit que Jason & Médée avoient regné à Corinthe, conjointement avec Créon *, en quoi il est d'accord, selon Pausanias, avec Simonide, qui assûroit la même chose. Diodore de Sicile dit aussi que c'étoient les Corinthiens eux-mêmes qui avoient invité Médée, dans le tems qu'elle étoit à Iolchos, de venir partager la Couronne avec Créon ; & l'ancien Scholiaste d'Euripide ajoûte qu'elle signala le commencement de son regne, en faisant cesser la famine qui désoloit Corinthe ; premier préjugé contre Euripide. Mais voici encore quelque chose de plus fort, Etien dit que l'histoire nous apprenoit que tout ce qu'on publioit

Hist. Ab. 5.
cap. 21.

* Paulmier de Gretemesnil dit que le mot de *Créon* n'est qu'un nom de dignité, *Κράων, imperans*, par où l'on a désigné le Roy de Corinthe d'alors, qui régna avec Médée, & qui fut Glaucus père de Bellérophon.

au désavantage de Médée, étoit faux ; que ce n'étoit pas elle, mais les Corinthiens qui avoient massacré les enfans ; que c'étoit Euripide qui le premier avoit inventé cette fable, à la prière des Corinthiens ; & qu'à cause de la grande réputation de ce Poëte, la fiction l'avoit emporté sur la vérité. Le bruit qui s'étoit répandu de tous côtés, que les Corinthiens avoient lapidé les enfans de Médée, les avoit rendus odieux à toute la Grece ; ainsi lorsqu'ils apprirent qu'Euripide travailloit à mettre Médée sur la scène, ils lui firent présent de cinq talens, ainsi que le rapportent d'anciens Scholiastes, pour l'engager à dire que c'étoit Médée elle-même qui avoit massacré les enfans. Ils espéroient avec raison, que cette fable s'accréditeroit par la réputation de ce Poëte, & prendroit enfin la place d'une vérité qui les combloit d'infamie, puisque l'histoire portoit positivement que les deux enfans de cette Princesse s'étant réfugiés dans le temple de Junon *A'péia*, cet asyle leur avoit été inutile, & qu'ils avoient été lapidez aux pieds même de la Déesse. Ce peuple ne faisoit pas attention sans doute, que du tems d'Euripide il y avoit encore des preuves parlantes qui détruisoient la fable à laquelle il s'efforçoit de donner quelque cours. Parméniscus cité par Pausanias & par l'ancien Scholiaste d'Euripide, disoit qu'après le meurtre des enfans de Médée, une maladie épidémique enlevant dès le berceau tous les enfans des Corinthiens, on eut recours à l'oracle, suivant l'usage de ce tems-là, & que la réponse fut, que le fléau ne cesseroit que quand ils auroient apaisé les manes irrités de ces jeunes Princes ; alors les Corinthiens instituèrent des sacrifices annuels en leur honneur, & leur consacrèrent une statue qui représentoit la Peur. La principale cérémonie de la fête consistoit, selon Parméniscus, à interdire à sept jeunes filles & à autant de jeunes garçons des premières familles de Corinthe, l'approche du temple & du territoire même consacré à Junon, interdiction qui duroit un an. Cette statue de la Peur, qui représentoit une femme saisie de frayeur, subsistoit encore du tems d'Élien & de Pausanias ; pour la fête, elle avoit cessé à la

*In Corinth.**Idem, ibid.*

destruction de Corinthe. Les nouveaux habitans de cette ville, dit le même Pausanias, n'ayant eu aucune part au meurtre des enfans de Médée, ne crurent pas devoir la conserver, en sorte que de son tems les jeunes Corinthiens n'étoient plus vêtus de noir, & on ne leur coupoit plus les cheveux, comme on avoit fait jusque-là.

Ælian. lib. 5.

cap. 21.

Pausan. in Corinth.

Il est donc évident que les Corinthiens seuls étoient coupables de ce meurtre, & je suis persuadé de même, que l'histoire de cette robe empoisonnée, est encore une fiction du même Poète; mais dès qu'on a entrepris de rendre une personne odieuse, on ne le fait pas à demi. Il falloit, à quelque prix que ce fût, que Médée fût coupable. Malheureusement pour les Corinthiens, l'histoire a démêlé la vérité à travers les fables dont Euripide & les autres Tragiques avoient cherché à l'envelopper; & des monumens encore plus certains que l'histoire, des sacrifices, des statuës & des fêtes annuelles, étoient des preuves parlantes & durables, qui reprochoient sans cesse à ce peuple, un crime dont ils vouloyent vainement flétrir la réputation de Médée.

Si on me demande quel motif porta les Corinthiens à une action si barbare, je réponds que l'antiquité ne nous apprend rien là-dessus. Je croirois pourtant que Médée avoit apparemment offensé les sujets, qui haïssoient sa domination & favorisoient le parti de Créon, & que craignant que les enfans de cette Princesse ne lui succédassent, ils en firent les victimes de leur politique. Cette conjecture n'est pas tout-

à-fait sans fondement.

à-fait sans fondement, puisque Pausanias, sur l'autorité d'Eumélus, rapporte que Médée tenoit ses deux fils enfermez dans le temple de Junon, pour leur procurer, disoit-elle, l'immortalité, ce qui, sans doute, n'étoit qu'un prétexte pour les dérober à la jalousie des Corinthiens; mais cet asyle leur fut inutile, comme on vient de le dire. Au reste, je suis bien éloigné de croire Euripide capable de la lâcheté dont l'accuse son vieux Scholiaste. Il y a plus d'apparence que ce Poète, pour faire plaisir aux Corinthiens, employa parmi les différentes traditions qui avoient cours de son tems au sujet de

Médée, celle qui étoit la plus propre à les justifier, sans ménager la réputation d'une personne morte depuis plusieurs siècles, & à laquelle on ne prenoit que peu d'intérêt, pendant que celle des Corinthiens souffroit, des bruits qui s'étoient répandus dans la Grece au sujet de ce meurtre.

Médée obligée d'abandonner Corinthe, d'où Jason étoit déjà sorti pour se retirer à Iolchos, alla enfin chercher Hercule, pour l'engager, suivant sa promesse, à la reconcilier avec son époux; mais elle ne put en obtenir aucune satisfaction. Nouvelle fable, puisque certainement ce héros n'étoit plus alors au monde, c'est-à-dire, onze ou douze ans après l'expédition des Argonautes, comme je l'ai prouvé dans ma Mythologie.

Ovide, Apollodore & Pausanias, sur l'autorité de quelques Anciens, disent que Médée obligée de sortir de Corinthe, se retira à Athenes chez Egée, qui, selon quelques Auteurs, l'épousa, & en eut un fils nommé Médus. Plutarque ne dit pas qu'Egée l'épousa, mais qu'elle vécut avec lui dans un honteux commerce, lui promettant que par le moyen de quelques remèdes, il auroit des enfans. Le même Plutarque raconte que Thésée sorti de Trézène où il avoit été élevé chez Pithéus son grand-pere, arriva en ce tems-là à la Cour d'Egée pour se faire reconnoître, & que Médée sçut si bien tourner l'esprit du Roy, déjà affoibli par les années, & que les brigues de Pallantides avoient encore rendu timide & soupçonneux, qu'elle lui persuada d'empoisonner ce jeune Etranger dans le festin qu'il devoit lui donner. Thésée ne jugea pas à propos de se faire connoître d'abord; mais voulant donner à son pere le plaisir de la reconnaissance, dès qu'il fut à table il tira son poignard pour couper les viandes, suivant l'usage reçu alors; & ayant à dessein laissé voir la garde de son épée, Egée qui avoit donné cette épée à Æthra, reconnut son fils, renversa la coupe empoisonnée qu'on lui avoit destinée, & Médée n'eut d'autre parti que celui d'une promptre retraite; & pendant que tout étoit en confusion dans la salle, elle monta sur son char, & se déroba au juste châtiment qu'elle méritoit.

*Met. lib. 7.
Lib. 3.
In Corinthe.*

Vie de Thésée.

Je ne dis pas d'abord que la Chronologie de ce tems - là détruit cette narration, puisqu'Egée étoit mort long-tems avant l'arrivée de Médée dans la Grece, comme il me seroit aisé de le prouver; mais je soutiens que cette historiette ne sçauroit se soutenir en aucune manière, & prouve en même tems combien il faut se défier des compilateurs qui se contentent de copier tout ce qu'ils trouvent dans les Auteurs qui les ont précédés, & même souvent des choses qui se contredisent; car, ou Thésée avoit fait le voyage de la Colchide avec les autres Argonautes, comme le prétend le même Plutarque, ou ce n'étoit alors que sa première sortie de Trézène. S'il avoit été dans la Colchide, comment Médée pouvoit-elle le méconnoître? & n'étoit-il pas en ce cas-là connu aussi de son pere? Si c'étoit à sa première sortie de Trézène, & qu'il n'eut alors que quinze ou seize ans, comme le disent tous les Anciens, il faut qu'il soit mort à l'âge de vingt-cinq ans, puisqu'il cessa de vivre vers la première année du siège de Troye, & qu'il n'y a de la conquête des Argonautes au commencement de ce siège, que vingt ou vingt-cinq ans, comme j'espère le prouver en établissant l'époque de cette expédition. Or on sçait que Thésée regna vingt & un ans, qu'il fut pendant plusieurs années compagnon d'Hercule, qu'il remplit la Grece du bruit de ses exploits, & qu'il vécut plus de cinquante ans. D'ailleurs quelle raison avoit Médée d'empoisonner un jeune Etranger, qui arrivoit inconnu dans une Cour où elle étoit? Est-on méchant gratuitement? *Opéra de Thes.* Quinault, en copiant cette fable, n'est pas tombé dans cet inconvénient, il donne à Médée un pressant motif de se venger, l'amour & la jalousie.

Les dernières aventures de Médée nous sont peu connues; d'ailleurs il ne s'y trouve plus de ces crimes dont les Poètes ont chargé son histoire; ainsi je me contenterai de dire après *Justin, liv. 42. chap. 2.* Trogue-Pompée, qu'elle retourna dans la Colchide avec Jason qui s'étoit reconcilié avec elle; que là ayant appris qu'Æetes avoit été chassé du trône par une puissante faction, Jason l'y avoit rétabli; & qu'ayant ensuite poursuivi les ennemis

de son beau-pere, il avoit conquis sur eux une partie de la basse Asie, & s'étoit acquis enfin tant de gloire, par les villes qu'il avoit bâties & les autres monumens qu'il avoit laissez, qu'on l'honora comme un Dieu après sa mort. Suivant le même historien, on voyoit encore, du tems de l'expédition d'Alexandre, quelques-uns des temples qu'on avoit consacrez à Jason, & qu'Ephestion fit démolir afin qu'on ne pût égaler aucun Conquérant à son maître. Enfin Trogue-Pompée ajoute, que Médus ayant regné en sa place avoit bâti la ville à laquelle il donna le nom de sa mere, ainsi qu'à la partie de l'Asie où il regna, qui auparavant s'appelloit *Aria**. On ne sçait point au reste de quelle manière Médée mourut. C'est ainsi que j'ai cru, Messieurs, qu'on pouvoit la justifier de la plûpart des crimes qu'on lui a supposez; les autorités des Anciens que j'ai employées pour cela, doivent du moins balancer celles des Poètes qui ont pris à tâche de la rendre odieuse; autorités d'ailleurs qui se réduisent à celle d'Euripide qu'ils ont copiée, & qui du moins est un peu suspecte, pour ne rien dire de plus désobligeant d'un Poète dont les ouvrages seront à jamais le modèle de la bonne Tragédie.

* Selon le témoignage de Pausanias, *in Corinth.* Strabon, *l. 12. c. 526.* rapporte la même tradition, & parle des monumens laissez en Asie par ce Prince, & par Médus qui lui succéda. Ce sçavant Auteur ajoute que ce fut Médée qui inventa cette robe longue qui couvroit tout le corps, dont les femmes Médes se sont servies depuis, & que lorsqu'elle sortoit avec Jason,

elle avoit soin de se voiler le visage, caractère de modestie qui ne ressemble guères à celui que les Poètes ont fait de cette Princesse.

Pausanias dit encore que Médus étoit fils d'Egée Roy d'Athenes, mais Hellanicus, préférable en cela à Pausanias, nomme ce Prince Polixène, & lui donne Jason pour pere.



R E C H E R C H E S

SUR LA VIE ET SUR LES OUVRAGES DE CHARON DE LAMPSAQUE.

Par M. l'Abbé S É V I N.

13. Février
1739.

IL est juste de tirer de l'oubli les noms des Ecrivains qui, dans la vûe de rendre les hommes meilleurs, se sont proposé de conserver le souvenir des actions les plus dignes d'être transmises à la postérité. La perte de presque tous leurs ouvrages est un des principaux motifs qui m'ont engagé à consacrer une partie de mes études au soin de les faire connoître plus qu'ils ne le sont d'ordinaire. C'est là-dessus que roulent plusieurs des discours dont jusqu'à présent j'ai eu l'honneur d'entretenir la Compagnie. Mon dessein dans celui-ci, est d'examiner ce qui regarde les écrits & la personne de Charon de Lampsaque. Mais comme ces deux articles, faite de matériaux suffisans, ne sçauroient avoir une juste étendue, je compte, pour y suppléer en quelque façon, rassembler à la fin de mon Mémoire les fragmens de cet Historien, en donner la traduction, & éclaircir par des notes les endroits qui pourroient en avoir besoin. Voilà en peu de mots le précis de ce qui doit être traité ici.

Les sentimens ne sont point partagés sur la patrie de Charon : on convient généralement qu'il étoit né à Lampsaque, autrefois une des plus florissantes villes de l'Asie. Son pere, au rapport de Pausanias, se nommoit Pythos, & Pythoclès, à ce que prétend un Grammairien, à l'autorité duquel il n'est pas toujours sûr de déférer. Je n'entreprendrai point de prononcer en faveur de l'un ou de l'autre de ces deux Ecrivains, la question en elle-même n'a rien de fort important ; & faute de monumens il n'est guères possible aujourd'hui de la décider. En vain tenteroit-on par cette raison-là même, de développer

Paus. p. 897.

*Suidas, voce
Χάρον.*

développer l'année précise de la naissance de Charon, & les diverses particularités de sa vie. Contentons-nous de fixer à peu-près le tems auquel les productions de son esprit ont commencé à lui acquérir de la réputation dans le monde. Il paroît que les sentimens ont été partagés sur cet article. Tel est le sens que présentent les paroles de Suidas que voici : *Charon de Lampsaque, dit-il, fils de Pythoclès, vivoit sous le regne de Darius premier, dans la soixante & dix-neuvième Olympiade, ou plutôt dans la soixante & quinzième, lorsque les Perses portèrent la guerre dans le sein de la Grèce.*

*Suidas, voce
Χάρων.*

Il n'est pas nécessaire de relever ici l'anachronisme dans lequel ce Grammairien est tombé au sujet de Darius. Des méprises de l'espece de celle-ci n'échappent à personne. Ce qui suit mérite un peu plus d'attention ; il insinué que Charon a publié ses ouvrages dans la soixante-quinzième Olympiade, célèbre par l'expédition de Xerxès, qui faisoit une partie considérable de l'histoire de Perse composée par cet Auteur, & que Suidas semble avoir eu en vûe dans l'endroit qu'on vient de rapporter. Or il est aisé de prouver que ce morceau est postérieur de plusieurs années à l'époque en question. Rien de plus précis que le témoignage de Plutarque. Artaxerxès, selon lui, étoit sur le trône lorsque Thémistocle vint à sa cour chercher un asyle contre l'injuste persécution que lui avoient suscitée ses envieux ; & ce fait Plutarque ne l'avance que d'après Charon, qui, sans doute, l'avoit inséré dans ses Persiques comme un événement digne de remarque, & qui leur appartenoit en propre. Il résulte de-là nécessairement, si je ne me trompe, que son histoire de Perse n'a pu même voir le jour dans les commencemens de l'empire d'Artaxerxès Longuemain. Je ne dois pas dissimuler néanmoins que ce raisonnement perdrait beaucoup de sa force, si l'on supposoit, sur la foy de Dinon & d'Ephorus, que ce fut à la générosité de Xerxès que Thémistocle eut recours dans sa disgrâce. Quelque justes que soient les éloges que presque toute l'antiquité donne à ces deux Ecrivains, quelque respectable que soit leur autorité, il est des cas cependant où l'on ne doit pas

*Plut. tom. 7,
pag. 125.*

Mem. Tome XIV.

H

se faire un scrupule de les abandonner. Ici par exemple, on ne sçauroit avec le plus léger fondement, les écouter au préjudice de Charon. Contemporain de Thémistocle, il s'est trouvé plusieurs fois à portée de le voir, soit à Magnésie, soit à Lampsaque, une des villes que le roy de Perse avoit destinées à l'entretien de cet illustre réfugié : Réflexions qui, selon toutes les apparences, ont déterminé Thucydide auteur exact & judicieux, à embrasser la chronologie de Charon. Je ne serois pas non plus éloigné de penser qu'elle avoit été adoptée par ces Ecrivains qui, dans Suidas, rapportent à la quatre-vingt-dix-neuvième Olympiade les premiers ouvrages de notre Historien. Le nom de Darius placé là si mal à propos, est ou une faute de Copiste, ou une négligence du Compilateur, homme sans goût, sans critique & sans discernement. Denys d'Halicarnasse a donc eu raison d'affirmer que Charon est antérieur & à Hérodote, & à la guerre du Péloponnèse. Il soutient que l'un & l'autre ont traité les mêmes matières, mais que le premier les a développées avec une grande supériorité à tous égards : c'est ce dont Plutarque ne convient pas. Les récits de Charon, à ce qu'il prétend, sont moins suspects & plus conformes à la vérité. Voilà encore un de ces procès sur lesquels on entreprendroit vainement de prononcer, les ouvrages de Charon ne sont pas venus jusqu'à nous, il en avoit publié un nombre très-considérable ; & la plupart contribueroient infiniment à dissiper une partie des ténèbres qui dérobent à nos yeux la connoissance de tant de faits également curieux & importants.

Combien de secours son histoire de Perse ne nous fourniroit-elle pas ? On apprend de Suidas qu'elle étoit divisée en deux livres, dans lesquels, suivant toutes les apparences, l'Auteur se proposoit de transmettre à la postérité l'établissement de cette puissante monarchie, les conquêtes rapides de Cyrus, celles de ses successeurs, la malheureuse expédition de Xerxès, & la fin tragique de ce Prince, qu'Artaban sacrifia au desir immodéré de faire passer la couronne sur sa tête & sur celle de ses enfans. Ce sont-là à peu-près les idées que présentent

les fragmens de cet ouvrage, qui ont eu le bonheur d'échapper à la barbarie des siècles passez.

Les autres écrits de Charon, dont il s'est conservé quelques morceaux, & que par cette raison je placerai de suite, sont les antiquités de Lampsaque sa patrie, en deux livres, l'énumération des cantons qui appartenoient à cette République, & l'histoire de la fondation des villes, de celles vraisemblablement qui avoient une origine Grecque. L'une & l'autre de ces productions étoit composée de quatre livres.

Le nombre de celles dont il ne nous reste que les noms, est beaucoup plus considérable. Graces à Suidas, nous n'ignorons point aujourd'hui qu'on étoit redevable à ce laborieux Auteur de plusieurs histoires, sçavoir, de celles de l'Éthiopie, de la Libye, de la Grèce en quatre livres, & de l'isle de Crète en trois. Là se trouvoient expliquées dans un assez grand détail, les loix que Minos feignoit avoir reçues de Jupiter. Notre Auteur ne s'en étoit pas tenu là, on avoit encore de lui une liste chronologique des Prytanes de Lacédémone, & un périple ou voyage par mer des côtes qui sont au-delà des colonnes d'Hercule. Je ne voudrois pas répondre cependant que tous ces ouvrages fussent véritablement de la composition de Charon de Lampsaque. Des Auteurs plus attentifs que Suidas, ont été trompez quelquefois par la ressemblance des noms; & lui-même fait mention de deux autres Écrivains connus sous la même dénomination, le premier étoit de Carthage, & le second de Naucratis ville d'Égypte. Mais dans l'impossibilité de rien statuer sur ce qui les regarde, je vais passer aux fragmens de Charon que le temps a respectez. Ils seront accompagnez d'une traduction; & à la traduction on joindra des notes dans les endroits qui paroîtront avoir besoin de quelques éclaircissemens.

PREMIER FRAGMENT.

Ταῦτ' δὲ Χάρων καὶ λέγει Voici les propres termes de
 Πάκτιος Πανκτίης δ' ὡς ἐπίσταντο Charon: Pactyes ayant appris
 ὅτι περὶ τὴν ἀρχὴν τῆς ἐποχῆς que l'armée des Perses étoit

H ij

Περσικόν, ὤχετο φεύγων ἀπὸ μὲν en marche, se sauva d'abord
 εἰς Μιτυληννὴν, ἔπειτα δὲ εἰς à Mitylene, & de-là à Chio.
 Χίον, καὶ αὐτὸς ἐκράτησε Κδσς. Il tomba entre les mains de
 Plut. tom. 2. pag. 859. Cyrus.

R E M A R Q U E S.

Le morceau en question est incontestablement tiré de l'histoire de Perse. Hérodote qui raconte le même fait, entre là-dessus dans un plus grand détail. Il dit donc que Pactyes seigneur Lydien, à l'approche de l'armée des Perses dont il avoit voulu secouer le joug, se refugia à Cumes. Les habitans qui craignoient également de violer la sainteté des asyles, & de s'exposer aux horreurs d'un siège, le conduisirent à Mitylene. Avertis peu de tems après que les Mityléniens devoient le livrer à l'ennemi, ils envoyèrent un bâtiment qui le transporta à Chio, dont les peuples, par la plus honteuse de toutes les perfidies, l'arrachèrent du temple de Minerve, & le remirent à Mazares général de Cyrus, qui de son côté les mit en possession d'Atarna, petite ville qui étoit fort à leur bien-séance. Plutarque s'inscrit en faux contre ce recit : à l'entendre parler, Hérodote étoit un imposteur, qui, par le seul plaisir de médire, avoit pris à tâche de deshonorer les plus illustres Républiques de la Grece. Le témoignage de Charon est à son avis, une preuve convaincante qu'on accuse mal à propos ceux de Mitylene & de Chio, d'avoir foulé aux pieds le droit des gens & le respect dû aux Dieux. Mais, n'en déplaise à Plutarque, la manière dont s'exprime Charon n'est pas aussi favorable à ces Insulaires qu'il voudroit le persuader. N'assûret-il pas positivement que les Perses se saisirent de la personne de Pactyes ? Les Perses dans ces tems-là n'avoient ni flottes ni vaisseaux, & dès lors ils n'étoient point en état d'entrer dans l'Isle malgré les habitans, & encore moins d'enlever le rebelle à force ouverte. Concluons de-là qu'il n'y a pas l'ombre de contradiction entre ces deux Ecrivains. Hérodote, religieux observateur des loix de l'Histoire, ne s'est pas cru en droit de ménager ceux de Chio aux dépens de la vérité ; & Charon,

peut-être par affection pour ces Insulaires, peut-être aussi parce qu'alors le fait dont il s'agit, étoit de notoriété publique, a supprimé des circonstances qui n'étoient pas absolument nécessaires, & que peu de gens ignoroient. Au reste il est bon de remarquer que Pausanias, *pag. 37.* raconte conformément à Hérodote, que l'infortuné Pactyes fut la victime de l'avarice & de la cupidité de ceux de Chio.

Ἄρπ. J'ai traduit cet adverbe par le mot François *d'abord* : acception dont il ne me souvient pas d'avoir vû des exemples, la seule néanmoins à l'ayde de laquelle les paroles de Charon puissent recevoir un sens raisonnable. Il est à présumer après tout, que quelques Auteurs avoient donné cette signification au terme ἄρπ. On en trouve la preuve dans Hesychius, qui l'explique par celui d'εὐθύς : ἄρπ, dit-il, τὸ ἐν μικρῷ, ἢ τάπ, ἢ εὐθύς, ἢ νῦν.

I I. F R A G M E N T.

Ἀθηναῖοι δὲ εἴκοσι τελέρεσι
ἐπλευσαν ὁπικουρήσοντας τοῖς
Ἴωσι, καὶ εἰς Σάρδεϊς ἐσπρατεύ-
σαντο, καὶ εἶλον τὰ περὶ Σάρδεϊς
ἅπαντα, καὶ οὐκ ἐπείχουσιν ὅτι βα-
σιλείᾳ ταῦτα δὲ ποιήσαντες
ἐπαναχωρήσιν εἰς Μίλητον. Plut.
tom. 2. p. 861.

Les Athéniens marchèrent
avec vingt galères au secours
des Ioniens, mirent le siège
devant Sardis, & se rendirent
maîtres de tous les ouvrages
qui défendoient la Place, à
l'exception du mur royal,
qu'ils ne purent emporter; &
après cet exploit les Athé-
niens se retirèrent à Milet.

R E M A R Q U E S.

La place de ce fragment ne sçauroit être équivoque: il y est question des secours que les Athéniens & ceux d'Erythrée envoyèrent à celles des colonies Grecques Asiatiques qui avoient secoué le joug de Darius. Les commencemens de la campagne furent très-glorieux aux Confédérés, qui attaquèrent la ville de Sardis & la réduisirent en cendre. Peut-être se seroient-ils emparé de la citadelle malgré les efforts d'Artapherne, si la crainte de l'ennemi qui s'étoit rassemblé de

toutes parts, ne les avoit obligez d'abandonner l'entreprise, & de s'aller enfermer dans Ephèse. Les Perses les suivirent, on en vint aux mains, & les Ioniens furent extrêmement maltraités dans ce combat. Tel est le récit d'Hérodote, récit qui, si l'on en croit Plutarque, est, du moins quant à la dernière circonstance, l'ouvrage de la malignité & de l'imposture. Il prétend, & cela uniquement fondé sur le passage de Charon, que les Athéniens & ceux d'Erythrée remportèrent des avantages considérables, & que les uns & les autres n'essuyèrent pas la moindre disgrâce dans leur retraite. Je puis me tromper, mais je ne vois rien de bien concluant dans cette manière de raisonner. Charon ne dit pas un mot de la défaite des Ioniens; donc elle a été imaginée par Hérodote, dans la vûe de ternir une des plus mémorables actions de la Grece. Ne seroit-il pas plus équitable de penser que le premier dans son histoire, s'étoit borné à rapporter les faits principaux; & que le second, plus attentif à satisfaire la curiosité des lecteurs, n'avoit pas cru devoir supprimer aucune des particularités, à la conservation desquelles il lui sembloit que la postérité devoit prendre naturellement quelque intérêt? D'ailleurs, quoi de plus ordinaire que de trouver dans un Auteur ce qui ne se rencontre pas dans l'autre? des détails plus ou moins circonstanciés ne rendirent jamais la bonne foy d'un Ecrivain suspecte. Et Plutarque mérite-t-il qu'on l'écoute, lorsqu'à la faveur d'un argument de cette nature, il s'élève avec des termes si peu mesurés contre le récit d'Hérodote? Une réflexion en établira solidement la vérité. On convient généralement qu'il a récité ses ouvrages ou dans l'assemblée des Jeux olympiques, ou dans celle des Panathénées. Ceci posé, comment s'imaginer que cet Historien, homme de sens & d'esprit, ait eu la hardiesse de débiter des faussetés également grossières & injurieuses à une nation dont il vouloit se concilier la bienveillance, & cela sans aucune apparence de pouvoir en imposer à un si grand nombre de personnes? Les Grecs étoient naturellement curieux, & il n'y a guères lieu de douter que la plupart ne fussent parfaitement instruits d'un événement qui

leur avoit attiré sur les bras toutes les forces de la monarchie Persane. Ajoutez à cela qu'il n'y avoit guères plus de cinquante ans que les Athéniens s'étoient emparez de Sardes, & vraisemblablement il restoit encore quelqu'un de ceux qui avoient été présens à cette expédition.

Χαλκὸς ὁ τείχος. Ce mur royal n'est autre chose que la citadelle, comme le prouve le texte d'Hérodote, qui, d'accord avec Charon, rapporte que les Athéniens maîtres de la ville, allèrent échouer devant la citadelle qu'Artapherne défendoit en personne; on la croyoit imprénable, & c'étoit, au jugement de Polybe, pag. 528. la plus forte place du monde. Cette importante forteresse étoit l'ouvrage de Meles un des plus anciens Rois de Lydie, & il y a bien de l'apparence que par rapport à son fondateur, on lui avoit donné le nom de mur royal.

III. FRAGMENT.

Χάρον δ' ὁ Λαμψακηνὸς ἐν τοῖς Περσικοῖς πρὸς Μαρδονίου ἱστορεῖν, καὶ τὸ ἀφ' αὐτοῦ πρὸς τὸν Περσικὸν πρὸς τὸν Ἀθῆναιον χαλκὸν καὶ ταῦτα καὶ λευκὰ περὶ τὰ τὰ πρὸς τὸν εἰς Ἕλληνας ἰφαιήσαν, πρὸς τὸν ἑνὸς γινόμενον.
Athæ lib. 9. p. 394.

Charon de Lampsaque, dans son Histoire de Perse, parlant de Mardonius & de la flotte Persane que la tempête fit périr aux environs du mont Athos, s'exprime en ces termes : Ce fut alors que pour la première fois l'on vit en Grece des colombes blan-

ches, qui jusque-là y avoient été inconnues.

REMARQUES.

Καὶ λευκὰ πρὸς τὸν εἰς. Élien rapporte le même conte sur la foy de Charon de Lampsaque; & il est à présumer que ce prodige lui avoit paru une marque certaine que les Dieux se déclaroient en faveur de la Grece. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les Perses durent regarder ces colombes blanches comme des oiseaux de fort mauvais augure, ils les détestoient. Persuadez que le Soleil les avoit en horreur, ils n'en souffroient

point dans leurs pays, du moins à ce que raconte Hérodote : si le fait est véritable, les Perses & les nations voisines avoient des idées bien différentes au sujet des colombes. On sçait que les Syriens les révéroient à l'égal des Dieux.

I V. F R A G M E N T.

Εἰς Φωχίαν τῶν Κοφιδῶν γένους, ἦσαν ἀδελφοὶ διδυμοὶ Φόβος καὶ Βλέψος, ὧν ὁ Φόβος ἀπὸ λευκάδων πετρῶν παρθένος ἀφῆκεν ἑαυτὸν εἰς θάλασσαν, ὡς Χάερον ὁ Λαμψακηνὸς ἱστορεῖ. ἔχον δὲ δύναμιν καὶ βασιλικὸν αξίωμα παρέπλευσεν εἰς Πάριον ἰδίαν ἐνεκα παραγμάτων, καὶ ἡγεμόνος φίλος καὶ ξένος Μάνδρων βασιλεύοντι Βεβρύκων τῶν Πιτυοεσσίων παρσαγρευομένων ἐβοήθησε καὶ συνεπολέμησεν αὐτοῖς ὑπὸ τῆς παρσοίκων ἐποχλυσμῶσι. ὁ δὲ Μάνδρων ἄλλην τε πολλὴν ἐνεδείξατο τῷ Φόβῳ φιλοφροσύνην ἀποπλέοντι, καὶ μέγας δὲ τε χώρας καὶ δὲ πόλεως ὑπὸ χιρῆτο δώσειν, εἰ βύλοιτο Φωχίαν ἔχον ἐποίκας εἰς τὴν Πιτυοεσσαν ἀφικέσθαι. πείσας οὖν τὸς πολίτας ὁ Φόβος ἐξέπεμψε τὸν ἀδελφὸν ἄγοντα τὸς ἐποίκας, καὶ τὰ μὲν παρὰ τῷ Μάνδρωνος ὑπῆρχεν αὐτοῖς ὥσπερ παρσεδύκασιν ὠφελείας δὲ μεγάλης καὶ λαφύρα καὶ λείας ἀπὸ τῶν παρσοίκων βαρβάρων θαμβάοντες, ὁπίφθονοι τὸ παρσόν, ἔπαυσε καὶ φοβεροὶ τοῖς

Phobus & Blepsus freres jumeaux & descendans de Codrus, étoient nez à Phocéa. Phobus, à ce que dit Charon de Lampsaque, fut le premier qui des roches de Leucade se précipita dans la mer. Attiré à Parium par quelques affaires, il y vint avec un corps de troupes qui lui avoient déferé le titre de Roy. Là s'étant lié d'amitié avec Mandron son hôte & Souverain des Bébryces appelez Pituceffiens, il se joignit à lui, & ils marchèrent ensemble contre les peuples du voisinage qui désoient les États de Mandron. Ce Prince, dans le tems que Phobus se dispoisoit à repartir, le combla de caresses, & s'engagea de lui céder une partie de la ville & du territoire de Pituceffa, s'il vouloit y conduire une colonie de Phocéens. La proposition fut acceptée, & son frere obtint le commandement de ceux que l'on envoyoit. Mandron tint exactement sa parole. Les grandes

Βέβρυξιν ἵππων· ὅπιθυμοδόντες
 ἐν αὐτῶν ἀπαλλαγῆναι, τοὶ μὲν
 Μανδρώνα ληστῶν ὄντα καὶ δι-
 χυοὺς ἀνδράσιν αἰεὶ τὰς Ἑλλήνας
 οὕτως ἔπεισαν· ἀποδημήσαντος
 δὲ οὐκ ἐνὶ παρολίᾳ παρεσκευάζοντο τὰς
 Φαλαγγίδας δόλῳ ἀφαιρῆσαι· ἔ-
 σθ' ὁ Μανδρώνος ἡ θυγάτηρ Λαμ-
 φακὴ παρθένος ἔσα τινὶ ὅπι-
 βελῶν παρὲν καὶ παρὸν
 ἐπεχίρει τὰς φίλους καὶ οἰκείας
 ἀποτρέπει· καὶ διδάσκειν ὡς
 ἔργον καὶ δεινὸν καὶ ἀσεβὲς ἐγχει-
 ρῶσι τράπειν, διεργάτας καὶ
 συμμαχούς ἀνδράς, νῦν δὲ καὶ
 πολίτας ἀποκτείνουσι· ὡς δὲ
 ἔκ' ἔπειθε, τοῖς Ἕλλησιν ἔφρασε
 κρύφα τὰ παρὰ τὸ νόμιμον καὶ παρ-
 κεύουσα το φυλάττειν· οἱ δὲ
 θυοῖαν πινὰ παρὰ σκευασάμενοι
 καὶ θοοὶ, ἐξερχόμενοι τὰς
 Πιθουοεσσίων εἰς τὸ παρὰ τὸ νόμιμον·
 αὐτὰς δὲ διελόντες δίχα, τοῖς
 μὲν τὰ τεῖχη καταβέβοντο, τοῖς
 δὲ τὰς ἀνθρώπων αἰσλόν· ἔπει-
 σθ' ὁ πάλιν κατέχοντες, τὸν τε
 Μανδρώναν μετεπέμποντο συμ-
 βελέειν τοῖς παρ' αὐτῶν κε-
 λεύοντες· καὶ τινὶ Λαμφακὴν ὅ-
 ῃ ἄρρωστίας ἀποθανῆσθαι ἔδειξαν
 ἐν τῇ πόλει μεγαλοπρεπῶς καὶ
 ἔν τῇ πόλει ἀπ' αὐτῆς Λαμφακὸν
 παροργίζουσαν· ἐπεὶ δὲ ὁ Μαν-
 δρὼν παρὰ τὸ νόμιμον ὑπεψίαν φεύ-
 γων, τὸ μὲν οἰκεῖν μετ' αὐτῶν
 παρητήσατο, πᾶσι δὲ τῶν

grandes richesses que le butin
 fait sur les Barbares du voisi-
 nage avoit procurées à ces
 nouveaux venus, excitèrent
 d'abord la jalousie des Bébry-
 ces, & ensuite la crainte.
 Pleins du desir de s'en défaire,
 ils ne purent jamais y faire
 consentir Mandron, homme
 juste, & qui aimoit les Grecs.
 Mais pendant l'absence de ce
 Prince, les sujets concertèrent
 entr'eux les moyens de les
 massacrer en trahison. Lamp-
 facé fille de Mandron, & qui
 n'étoit point encore mariée,
 avertie du complot, s'efforça
 de les en détourner. Elle leur
 remontra donc que l'action
 qu'ils alloient commettre,
 étoit une action horrible &
 détestable, que ceux dont ils
 méditoient la perte, étoient
 leurs bienfacteurs, leurs alliez,
 & maintenant leurs conci-
 toyens. N'étant point venuë à
 bout de les persuader, elle in-
 struisit secretement les Grecs
 de ce qui se passoit, & les
 exhorta à se tenir sur leurs
 gardes. Ceux-ci, après avoir
 travaillé aux préparatifs d'un
 sacrifice solennel & d'un re-
 pas public, invitèrent les Pi-
 thuocessiens à se rendre dans
 le fauxbourg. Cependant les

πεθνηκότων, & γυναῖκας ἡξίωσε
 κομίσασθαι, & τὰτα πρὸς
 μὲν αὐτοὺς ἀδικήσαντες ἐξέπεμ-
 ψαν, & τῇ Λαμψακῇ πρὸς τοὺς
 ἡρώους τιμὰς ἀποδίδοντες,
 ὕστερον ὡς θεοὶ θύειν ἐμφύσαν-
 το, & ἀγαγελοῦσιν ἔτι θύοντες.
 Plut. tom. 2. pag. 255.

Phocéens se partagèrent en
 deux bandes, dont l'une s'em-
 para des murs de la ville, &
 l'autre en massacra les anciens
 habitans. Phobus & son frere
 maîtres de la place, envoyé-
 rent prier Mandron d'y re-
 tourner, avec promesse de
 partager avec lui les honneurs

de la royauté. Dans ce tems-là même une maladie emporta
 Lampfacé. Les Grecs l'enterrèrent dans la ville avec beaucoup
 de magnificence, & voulurent que désormais elle portât le
 nom de cette Princesse. Quant à Mandron, dans la crainte
 qu'on ne le soupçonnât d'avoir eu part au carnage des Bébry-
 ces, il rejetta les offres des Phocéens, en les suppliant néant-
 moins de lui renvoyer les femmes & les enfans de ses sujets
 massacrez. On exécuta avec beaucoup d'empressement &
 de fidélité, ce qu'il souhaitoit. Les Grecs, dans les commen-
 cemens, décernèrent à Lampfacé des honneurs tels qu'on les
 rend aux héroïnes; ils ordonnèrent dans la suite qu'on lui
 feroit des sacrifices comme à une Déesse, ce qui se pratique
 encore aujourd'hui.

R E M A R Q U E S.

*Polyan. Strat.
 lib. 8. p. 775.*

Φόκος. Ce fragment me paroît copié mot-à-mot de l'His-
 toire de Lampsaque que Charon avoit publiée. Ses ouvrages
 subsistoient encore du tems de Plutarque & de celui de Po-
 lyœnus, qui, sans citer aucun garant, s'est contenté de rap-
 porter les principales circonstances de l'événement dont il
 s'agit. Le Chef de la colonie Phocéenne, selon lui, se nom-
 moit Phoxus, il est appelé Phobius dans Plutarque, il se
 pourroit bien faire que Φόκος fût la véritable leçon. Le Fon-
 dateur de Lampsaque étoit, au rapport de Charon, de la race
 de Codrus, il avoit le titre de Roy, & les troupes qui obéis-
 soient à ses ordres : de plus il fit le saut de Leucade. Or il
 n'y a aucune de ces marques distinctives qui ne quadrent ou

en tout ou en partie, avec le récit des aventures de Phobius, que le Poëte Alexandre & après lui Parthénus, ont transmises à la postérité. Il étoit Néléide, à ce que prétendent ces deux Auteurs, & par conséquent un des descendans de Codrus. Le droit des gens violé dans la personne d'Anthéus, la malheureuse passion de Cléobée femme de Phobius, & la mort funeste de cette Princesse, l'obligèrent de céder à Phrygius le royaume de Milet. Exilé de sa patrie, il forma vraisemblablement le dessein de chercher un établissement ailleurs: ses amis & ses partisans le suivirent, & lui conservèrent tous les honneurs & toutes les prérogatives de la royauté. On ne voit à la vérité ni dans Alexandre ni dans Parthénus, que ce Prince ait hasardé un saut tel que celui de Leucade: mais on n'a aujourd'hui de Parthénus que de simples extraits, & dans ces sortes d'ouvrages on ne se fait pas un scrupule d'omettre des particularités moins intéressantes. La seule chose qu'on puisse opposer au sentiment que je propose, c'est que Phobus étoit Phocéen, & Phobius regnoit dans Milet. Je répons à cela que parmi les anciens, il y en a eu qui disputoient aux habitans de Phocée, la gloire d'avoir jetté les fondemens de la ville de Lampsaque. Strabon est de ce nombre, & il dit en termes formels, que la Colonie en question étoit l'ouvrage des Milésiens. *Alex. apud Parth. p. 371.*

Εἰς τὸ Περὶ Ἰωνίας. Les Anciens ne sont point d'accord sur la manière d'écrire ce nom, ils ne conviennent pas non plus de la véritable étymologie du mot de Lampsaque. Je n'examinerai ici ni l'un ni l'autre de ces articles, il seroit difficile de rien ajouter aux recherches du sçavant Holsténus. Je me bornerai donc à dire qu'on ne sçauroit guères se dispenser d'adopter le sentiment de Charon, qui dérive le nom de Lampsaque de celui de Lampacé fille de Mandron Roy des Bébryces. Un homme curieux; attentif & éclairé; tel que Charon, a dû être instruit mieux qu'aucun autre des antiquités de la ville dans le sein de laquelle il avoit été élevé; & ces antiquités il n'étoit pas obligé de les aller chercher dans l'obscurité des tems fabuleux. Lorsque cet Auteur écrivoit, *Strab. tom. 2. pag. 881.*

*Euseb. Chron.
pag. 181.*

il n'y avoit guères plus de deux cens ans que les Phocéens s'étoient établis à Lampsaque. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Eusèbe rapporte la date de cet événement à la trenteunième Olympiade, &, à parler vrai, il est mal aisé de faire remonter plus haut la fondation de cette ville. Les Colonies Ioniennes, suivant le témoignage de Pausanias, sont antérieures à l'arrivée des Phocéens en Asie. Peu nombreux d'abord, ils n'ont été en état que quelques générations après de fournir à de nouvelles peuplades, & je serois tenté de penser que celle de Lampsaque avoit été précédée de plusieurs autres, en voici la preuve. Les Phocéens déjà florissans se présentèrent à l'assemblée générale des villes Ioniques, qui refusèrent de les y admettre, si avant toutes choses ils ne choisissent un Roy qui fût de la postérité de Codrus. Pausanias assure qu'alors ceux de Phocée appellèrent Cætes, Périolus & Abartus, issus tous les trois de cette illustre maison. Il n'est pas vraisemblable que ces Princes descendissent immédiatement de Néléus, & que Phobus & Blepsus Néléides aussi fussent enfans des premiers Souverains de Phocée. On ne sauroit donc se dispenser de reconnoître dans cet intervalle plusieurs générations intermédiaires; autrement il faudroit abandonner Eusèbe, & cela sans produire des raisons qui puissent le moins du monde affoiblir son autorité. Il est le seul des Anciens qui nous ait conservé la date précise du débarquement des Phocéens à Lampsaque, date qu'il avoit puisée sans doute dans les monumens historiques qui subsistoient encore de son tems.

*Pausan. pag.
329.*

Συμβιβάζειν τοῖς παρ' αὐτῶν κελύοντες. Ces mots ne forment aucun sens raisonnable. J'ai cru les devoir changer en ceux-ci : συμβασιβάζειν αὐτοῖς παρ' ἑαυτὰς κελύοντες. Je n'ose pas garantir la vérité de cette correction : il est vrai pourtant qu'elle met dans tout son jour & le texte de Plutarque, & la générosité de Phobus & de Blepsus. Sensibles aux bienfaits dont les avoit comblé Mandron, ils l'invitent, après le massacre des Bébryces, à ne point s'exiler de sa patrie, & dans la vûe de l'engager plus fortement à y retourner, ils offrent

de partager avec lui les honneurs & les prérogatives de la royauté.

V. FRAGMENT.

Χάρον δὲ φησι καὶ τὴν Λαμ-
ψακηνὴν χώραν πάλαιον Βε-
βρυκίαν καλεῖσθαι, ἀπὸ τῆς χαρ-
μισσάντων αὐτῇ Βεβρύκων, τὸ
δὲ μέρος αὐτῶν ἡφαίστου διὰ τὰς
ῥυμδύνας πολέμοις. Apollod.
Sch. pag. 143.

Charon assure que le terri-
toire de Lampsaque se nom-
moit autrefois Bébrycie, par
rapport aux Bébryces qui l'a-
voient habité. Des guerres
presque continuelles les ont
entièrement détruits.

REMARKS.

Il n'est pas besoin de prouver que ce fragment appartient à l'histoire de Lampsaque ; il n'avoit garde d'y oublier les Bébryces, anciens habitans de cette ville. Ces peuples féroces ne pouvoient demeurer en repos, ni y laisser leurs voisins ; affoiblis par des pertes répétées, ils osoient à peine sortir de Pithuœssa, la seule place qui leur restoit lorsque les Phocéens y vinrent aborder ; ces étrangers, dont les services avoient été payez de la plus noire ingratitude, firent main-basse sur les Bébryces, & depuis on n'entendit plus parler de cette nation.

VI. FRAGMENT.

Χάρον δ' ὁ Λαμψακηνὸς
τρεακοσίους ἄλλας ἀφαιρῆσαι
ἔκκευ, ἀπὸ Πρακτίου ἀρχομένου.
Strab. lib. 13. pag. 583.

Charon de Lampsaque ôte
trois cens stades à l'Æolide.
Il en place le commencement
au fleuve Practius.

REMARKS.

Ce fragment est tiré d'un ouvrage de Charon, dans lequel il s'étoit proposé de donner la description de Lampsaque & de ses limites ; on sçait que le fleuve Practius est médiocrement éloigné de cette ville.

VII. FRAGMENT.

Χάρον δ' ὁ Λαμψακηνὸς οὕτως

Charon de Lampsaque,

I iij

τοῖς ὄρεσι, καὶ Λακεδαιμονίοις φησὶν ἐπὶ καὶ εἰς αὐτὸν δίκην· ὃ τὸ δέπας τὸ δοθὲν Ἀλκμήνῃ ὑπὸ Διὸς, ὅτι Ἀμφιτρυῶνι ἐχέσθην. Athæn. l. xi. p. 475.

dans sa description du territoire & des limites de cette ville, assure que de son tems on montroit encore à Lacédémone le gobelet dont Jupiter avoit fait présent à Alcmenè, lorsqu'il prit la ressemblance d'Amphytrion.

VIII. FRAGMENT.

Τὰ ὅμοια ἰσόρησε καὶ παρὰ Καρδιανὸν ὁ Λαμψακηνὸς Χάρον· ἐν δευτέρῳ ὄρει γράφει ὅτι· Βισαλταὶ εἰς Καρδίαν ἐσπαιύσαντο καὶ οἰκήσαν· ἡγέμων δ' ἦ Βισαλτίων ἡ ὄναρις· ὅτις δ' πάντες οἱ ἐν τῇ Καρδίᾳ ἐπαράθη· καὶ πρὶν Καρδιηνοὶ δουλεύσας κορσωνεὺς ἐβλήτο· Καρδιενοῖς δὲ λόγιον ἡ ὡς Βισαλταὶ ἀπὸ ξονταὶ ἐκ' αὐτὸς καὶ πυκνὰ παρὰ τῶν διελόντων οὐ παρὰ κορσωνεῖα ἰζαίνοντες· καὶ σποδράς ἐκ τῆς Καρδίας εἰς τὴν πατρίδα τῶν Βισαλτῶν ἐστειλεν ὅτι τῶν Καρδιενοῦν, σποδεχθεὶς ἡγέμων ὑπὸ τῆς Βισαλτίας· οἱ δὲ Καρδιενοὶ πάντες τῶν ἰκποις ἐδίδασαν ἐν τοῖς συμποσίοις ὁρχεῖσθαι ὑπὸ τῆς αὐλῆς, καὶ ὅτι τὸ ὀπιθίον ποδῶν ἰσάμενοι τοῖς παρῶν ὁρχοῦντο ὅξεπιγάμενοι τὰ αὐλήματα· ταῦτα αὐτὸς ἐπιγάμενος ὄναρις ἐκτίσασατο ἐκ τῆς Καρδίας αὐλητεῖα, καὶ ἀφικομένη ἡ αὐλητεὶς εἰς Βισαλτῶν ἐδίδασκε πολλὰς

Charon de Lampsaque, dans le second livre de sa description du territoire de cette ville, raconte des Cardiens une histoire semblable à la précédente. Voici ses paroles. Les Bisaltes marchèrent contre les habitans de Cardie, & les battirent. Ces Barbares avoient à leur tête Onaris. On l'avoit vendu, étant encore enfant, à un citoyen de Cardie. Il y apprit, pendant son esclavage, le métier de barbier. Alors se répandit parmi les Cardiens un oracle, qui les avertissoit que les Bisaltes viendroient les attaquer. On ne parloit d'autre chose dans la boutique du barbier. Onaris s'étant sauvé chez ses compatriotes, on lui confia le commandement de l'armée, avec laquelle il se prépara à entrer dans le pays des Cardiens. Ils avoient tous des chevaux instruits à danser au

αὐληταίς, μεθ' ὧν δὴ καὶ στρα-
 τώεσσι ἔπι τῷ Καρδίῳ· καὶ
 ἐπεὶ δὴ ἡ μάχη συνεισήκει, ἐκέ-
 λευσεν αὐλῇ τὰ αὐλήματα
 ὅσα οἱ ἱπποὶ τῷ Καρδίῳ ἐξ-
 ηπάματο· καὶ ἐπεὶ ἤκουσαν οἱ
 ἱπποὶ τὸ αὐλῶδες, ἔστησαν ἔπι τῷ
 ὀπισθίῳ ποδῶν καὶ πρὸς ὀρχη-
 σμὸν ἐβάπτοντο· τῷ δὲ Καρ-
 δίῳ ἡ ἰσχὺς ἐν τῇ ἱππικῇ ἦν,
 καὶ ὅπως ἐνικήθησαν. Athæn.
 lib. 12. pag. 520.

fon de la flûte. Ces animaux
 se dressoient sur les pieds de
 derrière, & avec ceux de de-
 vant, marquoient les mouve-
 mens des airs qu'on leur avoit
 appris. Onaris à qui ces cho-
 ses étoient parfaitement con-
 nues, fit acheter à Cardie une
 joueuse de flûtes, qui montra
 à plusieurs des Bisaltes la ma-
 nière de s'en servir. Ils accom-
 pagnèrent l'armée, & lorsque
 le combat fut engagé, Onaris

leur ordonna de jouer les airs que les chevaux des Cardiens
 avoient coûtume d'entendre. A peine leurs oreilles en furent-
 elles frappées, qu'ils se dressèrent sur les pieds de derrière,
 & commencèrent à danser. La cavalerie faisoit la principale
 force des troupes Cardiennes. Elles furent défaites.

REMARKS.

Περὶ Καρδίων. On ne voit nulle part en quel tems les
 Bisaltes remportèrent une si belle victoire sur les habitans de
 Cardie. Les premiers fondateurs de cette ville ont été les
 Milésiens & les Clazoméniens. Miltiade ensuite, au rapport
 de Scymnus de Chio, y conduisit une colonie d'Athéniens, *Scymn. p. 402*
 colonie qui, à en juger par les apparences, ne fut envoyée
 que dans le dessein de conserver à la Grèce un pays qui
 n'étoit plus en état de soutenir les efforts des Barbares. Le
 luxe qui causa la perte des Cardiens, quadre parfaitement
 avec le caractère des habitans de l'Ionie, qui portoient à l'ex-
 cès l'amour des plaisirs. Ils étoient en cela bien différens des
 Athéniens qui, de l'aveu de tous les Anciens, ont mené
 une vie dure & frugale, presque jusqu'au tems de la guerre
 du Péloponnèse.

Τοῖς ποσὶ τοῖς ὀπίσθιοις ποδῶν. Le sens de ces paroles est que
 les chevaux des Cardiens dressés sur les pieds de derrière,

exprimoient par les mouvemens de ceux de devant, les airs que l'on jouoit sur la flûte. Rien de plus propre à éclaircir le *Afric. p. 291.* texte de Charon, qu'un endroit des Cestes de Julius-Africanus, où il est parlé des Sybarites dont les Crotoniates battirent l'armée à la faveur d'un pareil stratagème: Εἰς τὸ ποτὶ ἐλθῶσι ῥύθης Συβαρίταις, ὡς ὅτε τὸ δειπνοῖ εἰς τὸ συμπόσιον ἵπποις αὐτοὺς εἰσάγει, τὴς δ' ἀκούσαντας αὐλήματος αἰῖστα δ' ὅτι τὰ ποδὶ, καὶ τοῖς τραχείοις ὡσπερ χειρονομῶντας ὀρχεῖσθαι. On assure que les Sybarites avoient poussé le luxe jusqu'au point de faire entrer leurs chevaux dans les festins, & qu'au son de la flûte ces animaux se levoient sur leurs pieds, & avec les pieds de devant, comme avec les mains, marquoient les mouvemens de la danse. Je n'expliquerai point ici le terme *χειρονομεῖν*, on peut consulter Meursius dans son *Traité de Orchestra*.

I X. F R A G M E N T.

Χάρεον δ' ὁ Λαμψακηνὸς ἱστορεῖ, ὡς αἰεὶ Ρόϊκος δρυὶ ὅσον ἔπει μέλλουσαν ὅτι γῆς καταφέρειν, τραχέει τοῖς παῖσιν ὑποσπείρειν τανύτην· ἡ δὲ μέλουσα συμπύριεσθαι τῇ δρυὶ Νύμφη, ὅτις αἶσα παρ' Ρόϊκω χεῖρ μὴ ἔφασκεν εἰδέναι ὑπὲρ τ' σωτηρίας, ἐπέβηκεν δ' αἰτήσας δ' ὅ, πρὸς λυτοῦ ὡς δ' ἐκείνος ἡξίε συχναῖς αὐτῇ, ὑπέχετο δοῦναι τῷτο, φυλάξασθαι μύτοι γε ἑτέρας γυναῖκος ὁμιλίας παρήγειν· εἶσθαι δὲ μεταξὺ αὐτῶν ἀγγελὸν μέλισσαν· καὶ ποτὶ πτερυγίου αὐτῆς παρῆσαν ἡ μέλισσα, πικρότερον δ' ἀποφθιγγάμμος εἰς ὄργην ἔβηκε τὴν Νύμφην, ὥστε πνεομένην

Charon de Lampsaque raconte que Rhæcus ayant aperçû un chêne qui étoit prêt à tomber, le fit étayer par ses enfans. La Nymphé qui alloit périr avec l'arbre, se présenta à Rhæcus, le remercia de lui avoir sauvé la vie, & en même tems lui permit de demander ce qu'il souhaiteroit le plus. Il la supplia de vouloir bien l'honorer de ses faveurs. La Nymphé y consentit, à condition qu'il n'auroit commerce avec aucune autre femme. Elle ajouta qu'une mouche seroit chargée du soin de la correspondance. Un jour qu'il jouoit aux dames, la mouche parut;

αὐτὸν. Apoll. Schol. p. 192. parut ; il échappa à Rhæcus des paroles peu mesurées, & la Nymphe irritée le priva de la vûë.

REMARQUES.

Je ne serois pas éloigné de penser que ce passage de Charon se lisoit dans un ouvrage où cet Auteur expliquoit l'origine des villes de fondation Grecque. Au reste le Rhæcus dont il est question ici, n'a rien de commun avec celui qui voulut forcer Atalante. Apollodore & plusieurs Ecrivains après lui, mettent ce dernier au nombre des Centaures, & par conséquent il habitoit la Grece proprement dite. Cnidus étoit la patrie du second, & de-là, selon le Scholiaste de Théocrite, il alla s'établir à Ninive capitale de l'Assyrie. Il y a eu un troisième Rhæcus qui, au rapport d'Hesychius & de Suidas, regnoit à Amathonte ville de Cypre.

Συμφερίᾳ μὲν αὐτῇ. On trouve quelque chose de plus dans l'Auteur du grand Etymologique. Les paroles que nous venons de rapporter, y sont suivies de celles-ci : ὅτι ζήμιον μὲν ἔλεγον εἶναι τὸτο. L'avis n'est point inutile. Les faveurs des Nymphes devenoient presque toujours funestes aux mortels qui les obtenoient. Tout commerce avec d'autres femmes, leur étoit interdit, & il en coûtoit la vûë à ceux qui ne leur gardoient pas une fidélité inviolable. C'est ainsi que fut puni Daphnis, qui avoit manqué à ses engagemens avec la Nymphe Echenais. Voyez Parthénios dans ses Erotiques.

Παρίκατο ἡ μέλισσα. Le texte du grand Etymologicon, porte αἰείκαται. Cette leçon paroît être la véritable.



R E C H E R C H E S S U R T I M O N L E M I S A N T R O P E

Par M. l'Abbé DU RESNEL.

Assemblée
publique.
14. Novemb.
1738.

JA MAIS homme n'a peut-être été plus fameux que Timon le Misantrophe, & jamais peut-être homme fameux n'a été moins connu. Grand nombre d'Auteurs en ont parlé, mais aucun, que je sçache, ne s'est attaché à nous en donner une vie suivie, ni même à nous instruire en détail des événemens qui le plongèrent insensiblement dans cette haine générale pour le genre humain. Personne n'aura-t-il osé se charger de faire passer à la postérité la mémoire d'un homme qui haïsoit, ou plutôt qui affectoit de haïr tous les hommes? Il est difficile, de le croire. Plutarque qui, dans les vies d'Alcibiade & d'Antoine, est celui de tous les anciens qui s'étend davantage sur Timon, nous en rapporte quelques traits qu'il a choisis, dit-il, parmi une infinité d'autres: malheureusement il ne cite point les Auteurs dont il les avoit tirez. Il se contente de dire que la dureté & l'inflexibilité du caractère de Timon, l'avoient souvent rendu l'objet des railleries de Platon & d'Aristophane. Mais les Comédies du premier sont perduës, & je n'en sçais qu'une ou deux, du second où il soit question de Timon le Misantrophe. Il ne nous reste donc pour le faire connoître autant qu'il est possible, que de rassembler sous un seul point de vûë, tout ce que l'antiquité nous a conservé des sentimens, des mœurs, en un mot, de la vie d'un personnage si extraordinaire. Et c'est ce que je me propose d'exécuter dans les recherches suivantes: peut-être qu'elles seront de quelque utilité, non seulement pour l'histoire des lettres, mais même, si j'ose ainsi m'exprimer, pour l'histoire de l'humanité.

Lucien, Dialogue sur Timon le Misantrophe.

Timon naquit à Colythe, lieu situé au pied du Mont Hymette, par conséquent de la dépendance d'Athenes, & fameux par la naissance de Platon; c'est par cette raison que

pour le distinguer d'un autre Timon Philosophe Sceptique, on le trouve souvent nommé Timon l'Athénien. Il eut pour pere Equécrate, qui n'est connu que par son fils : car nous n'avons aucune preuve que cet Equécrate soit le même à qui Phædon, dans le dialogue qui porte son nom, raconte les discours que Socrate tint la veille de sa mort. Timon vivoit au tems de la guerre du Péloponnese, environ la quatre-vingt-dixième Olympiade, quatre cens vingt ans avant Jesus-Christ. Lucien dans le dialogue intitulé Timon, fait dire au Rhéteur Déméas, que notre Athénien s'étoit distingué au siège que les peuples du Péloponnese avoient mis devant Acarnanie. Or nous apprenons de Thucydide que cette place fut assiégée la première année de la guerre du Péloponnese. Quoiqu'il soit constant par l'endroit même dont ce passage est tiré, que cette prétendue bravoure de Timon n'est qu'un jeu d'imagination, on ne peut douter néanmoins qu'il ne serve à constater le tems où notre Misantrope vivoit. C'est-là un de ces endroits du dialogue de Lucien, où il est aisé de démêler la vérité de la fiction, & où l'une sert nécessairement de fondement à l'autre. Il nous le représente, aussi-bien que tous ceux qui en ont parlé, comme un homme très-riche, & jamais on ne l'a accusé d'avoir dû ses richesses ni au brigandage ni à l'injustice. On convient encore que dans les commencemens il étoit humain, libéral & magnifique, qu'il célébroit les fêtes des Dieux par de grands sacrifices, & donnoit ces jours-là des festins somptueux à ses amis.

*Dion. Laërce,
l. 9. seg. 112.
Voyez Platon,
Phædon.*

*Voy. Tanneuy
le Fèvre sur le
Timon de Lu-
cien.*

Suidas va même jusqu'à le compter parmi les Philosophes. Stobée lui attribue cette maxime, que *l'insatiabilité & l'avarice sont la cause de tous les maux des hommes*. Si elle est véritablement de lui, il s'en écarta prodigieusement à la fin de sa vie, & devint une nouvelle preuve du peu de secours que les Philosophes tirent de leurs lumières pour régler leur conduite. Quoi qu'il en soit, Pline le cite parmi les gens célèbres par leur sagesse. L'endroit mérite d'être rapporté : *il est dit ce fameux Naturaliste, une certaine trempe d'esprit qui dé-
génère dans une rigueur inflexible, dans un caractère farouche &*

*Suidas edit. de
Custer, in rose
ἀνιστοῦ.
Stob. serm. 8.
p. 107. Tiguri.*

*Hist. Nat. l.
7. c. 19.*

dur, & qui peu à peu ôte tous sentimens d'humanité. On en trouve plusieurs exemples, ajoute-t-il, & ce qu'il y a de plus étonnant, même parmi des personnes de la plus grande sagesse, comme Diogène le Cynique, Pyrrhon, Héraclite, & Timon sur-tout, qui alla par degrés jusqu'à haïr tout le genre humain. On peut donc assurer que l'excès de ses vertus le précipita dans les vices contraires. Après avoir fait la fortune de plusieurs de ses Concitoyens, après les avoir enrichis de ses biens, & s'être généreusement oublié en plusieurs rencontres, pour secourir ceux qui étoient dans l'indigence, il y tomba lui-même par une libéralité sans ordre & sans règle. Avec ses richesses il perdit ses prétendus amis, & se vit méprisé dans sa misère, de tous ceux qui l'avoient recherché dans sa fortune. Alors plein d'indignation contre les Dieux, dont il se croyoit abandonné, & de haine contre les hommes qui lui avoient manqué, il passa de la religion à l'impiété, & de l'humanité à l'aversion générale pour le genre humain; résolu de ne plus chercher de ressources qu'en lui-même, il se retira dans un lieu solitaire

Dialog. citato. & écarté. Là, si on en croit Lucien, revêtu d'une méchante pelisse, il fut réduit à cultiver la terre pour quatre oboles par jour, & à philosopher, une bêche à la main. Mais ces dernières circonstances paroissent être de l'invention de ce Rhéteur. Ceux de sa profession, aussi bien que les Poètes, n'ont jamais passé pour être de sûrs garans de la vérité.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que depuis la perte de ses biens & de ses amis, il mena presque toujours une vie retirée & sauvage: mais, quoiqu'il parût fuir tous les hommes, un sentiment naturel, plus fort que toutes ses résolutions, le forçoit quelquefois à les rechercher. Il ne pouvoit du moins résister au triste plaisir de leur dire qu'il les haïssoit, & sembloit chercher les occasions d'exhaler l'humeur noire & caustique dont il étoit dévoré. Alcibiade, cet homme dont les vertus balancèrent long-tems les vices, Alcibiade étoit le seul à qui Timon parut vouloir du bien. Il lui marquoit la plus vive amitié, & l'accabloit de caresses par-tout où il le trouvoit. Une conduite qui paroissoit si opposée à ses sentimens,

Plutarque, vie d'Alcibiade.

surprenant tout le monde, quelqu'un se hazarda de lui en demander la raison, *j'aime*, dit-il, *ce jeune homme, parce que je prévois qu'un jour il causera de grands maux aux Athéniens.*

Une autre fois comme Alcibiade sortoit d'une assemblée, *Plutarque, vie d'Alcibiade.*

très-content d'avoir obtenu tout ce qu'il demandoit, & de voir les honneurs que le peuple lui rendoit en le reconduisant, Timon l'ayant rencontré, non seulement ne se détourna point, & ne chercha point à l'éviter, comme il évitoit ordinairement tout le monde, mais il alla au-devant de lui avec empressement, & lui tendant la main, il lui dit avec un air de confiance & d'amitié, *courage, mon fils, tu fais fort bien d'augmenter ta puissance, car heureusement tu ne l'augmentes que pour la ruine de tout ce peuple.* Plutarque, de qui nous tenons ce trait, ajoute que, de ceux qui l'entendirent, les uns en furent vivement indignez, que les autres n'en firent que rire, & qu'ils regardèrent cette saillie comme ces sortes de plaisanteries que le cœur défavouë, tandis que l'esprit paroît s'en amuser. Parmi les déclamations de Libanius, on en voit une dans laquelle Timon se rend lui-même son délateur devant les Athéniens, au sujet de l'amitié qu'il portoit à Alcibiade. Il prouve fort au long qu'une telle amitié est un crime d'état, & il les exhorte sérieusement à le condamner à la mort, comme pour acquérir encore un nouveau droit de les haïr.

Declamations, 9.

Mais, ainsi que nous l'avons déjà insinué, Timon par la plus folle & la plus faussè de toutes les vanités, vouloit plutôt paroître haïr les hommes, qu'il ne les haïssoit réellement. Quelque supposition que l'on fasse, l'humanité ne perd jamais ses droits. L'homme a un besoin naturel d'aimer & d'être aimé. *Quand même*, dit Cicéron, *quelqu'un seroit né avec une dureté & une férocité d'esprit qui lui seroit éviter & haïr tout commerce avec les hommes, comme on le rapporte de Timon l'Athénien, encore ne pourroit-il se passer de quelqu'un avec qui il pût exhaler l'amertume de sa bile.* Aussi notre Misantrope avoit-il une espece de liaison avec un de ses Concitoyens, nommé Apémantus. Cet homme, qui étoit d'un caractère asiez

Offices, c. 23.

Plutarque, vie d'Antoine.

semblable au sien, lui parut aimable, ou, pour ainsi dire, moins haïssable que les autres, parce qu'il faisoit aussi profession de ne vouloir du bien à personne. Un jour donc qu'à certaine fête de Bacchus ils dînoient tête-à-tête, Apémantus s'écria tout d'un coup, *ah ! Timon, l'agréable repas que nous faisons aujourd'hui ! Je le trouverois tel*, reprit Timon, *si tu n'en étois pas*.

*Plutarque, vie
d'Antoine.*

Cette saillie que Plutarque nous a conservée, montre que Timon n'étoit pas tellement enseveli dans sa solitude, qu'il n'en sortit quelquefois. En voici encore une autre preuve que je trouve dans le même Auteur. Un jour à une assemblée des Athéniens, Timon monta sur la tribune aux harangues. Il se fit aussi-tot un silence général ; tout le monde étoit dans une grande attente à cause de la nouveauté de la chose. Timon éleva la voix & dit : *Athéniens, j'ai dans mon habitation un petit terrain où il y a un grand figuier. Plusieurs honnêtes citoyens s'y sont déjà pendus ; comme je vais bâtir sur ce terrain, j'ai voulu vous en avertir publiquement, afin que si quelqu'un de vous autres a aussi envie de s'y pendre, il profite de la commodité, tandis que l'arbre est encore sur pied*.

Ce récit prouve encore contre Lucien, que la pauvreté de Timon n'étoit pas si extrême, puisqu'il avoit du moins un petit fonds de terre en propre, & qu'il étoit en état d'y faire élever un bâtiment : à moins qu'on ne dise qu'après avoir perdu tous ses biens par les artifices de ces gens qui n'entrent dans les plaisirs des autres que pour profiter de leurs folies, il n'ait trouvé dans la suite le moyen de se relever de ses pertes, soit par son industrie, soit par quelque succession qui lui sera échûë, ou par tel autre événement. Cette conjecture paroît d'autant plus vraisemblable, que la plupart de ceux qui ont parlé de Timon, supposent, mais sans entrer là-dessus dans aucunes particularités, qu'après avoir long-tems languï dans la misère, il se retrouva enfin dans l'opulence. Lucien à son ordinaire, jette du merveilleux dans la manière dont Timon fut de nouveau enrichi. Il feint que Jupiter touché & de la patience avec laquelle cet Athénien avoit

Ibid.

soutenu la rigueur de son sort, & des sentimens vertueux qu'il avoit montrez dans l'adversité, lui avoit envoyé Mercure, qu'ayant creusé par les ordres de ce Dieu, dans l'endroit du champ même qu'il cultivoit pour lors, il y avoit trouvé un trésor immense, & que dans les premiers transports de sa joye, il s'étoit proposé de retourner à Athenes, & d'y vivre avec éclat & avec magnificence; mais qu'ensuite s'étant rappelé l'ingratitude dont ses libéralités & ses services avoient été payez dans sa première fortune, il avoit pris la résolution de se retirer dans un petit coin du monde, de continuer à y vivre seul, & d'y bâtir une tour pour y enfermer son trésor. Ce récit dépouillé de la fiction dont Lucien a jugé à propos de l'embellir, s'accorde parfaitement avec tout ce que nous sçavons de Timon, & ne permet pas de douter que quelque coup extraordinaire de la fortune, n'ait fait passer Timon de la pauvreté à l'opulence, & que dans cet état il n'ait porté l'avarice aussi loin qu'il avoit d'abord porté la prodigalité. L'ancien interprète d'Horace, avec quelques autres qui l'ont suivi, prétend que ce Poëte avoit en vûe Timon dans ces vers :

Voyez *Leviurus*
Torrentius.

————— *Quidam memoratur Athenis*
Sordidus ac dives, populi contemnere voces
Sic solitus, populus me sibilat, at mihi plaudo
Ipse domi, simul ac nummos contemplor in arcâ.

Sat. lib. 1.
Sat. 1. v. 64.

Mais comme cette conjecture est avancée sans preuve, il est plus sage, comme le remarque judicieusement M. Dacier, d'avouer qu'on ne sçait point à qui Horace fait allusion dans ce passage, que de prodiguer inutilement l'érudition, pour ne rien apprendre à ses lecteurs. Il en résulte néanmoins que, suivant l'opinion commune, Timon étoit riche, du moins à la fin de ses jours, & qu'il avoit l'inhumanité & la folie de s'applaudir lui-même dans son avarice.

Traduct. d'Horace, note sur ces vers.

Aristophane, qui vivoit de son tems, l'appelle un homme inaccessible, environné d'épines, retranché dans de fortes palissades, & descendu des furies; il ajoûte cependant, qu'il n'avoit pas

In Lyfistrata, vers 887. edit. de Cujler.

autant de haine pour les femmes que pour les hommes. Or je demande s'il est naturel de croire que cet illustre Comique eût daigné, ou même osé railler & déchirer aussi impitoyablement un malheureux, qui par une bonté imprudente se seroit vû réduit à passer les jours dans l'obscurité & dans l'indigence ; quelqu'aversion qu'il eût fait éclater contre les hommes, il seroit bientôt tombé du mépris dans l'oubli, & personne ne lui auroit fait l'honneur de lui rendre haine pour haine : il n'y a que ceux qui tiennent un certain rang dans le monde, dont la malignité du peuple puisse s'occuper. Si Timon n'avoit eu pour attirer les yeux sur lui, que la bizarrerie & la dureté de son caractère, auroit-il trouvé des imitateurs plusieurs siècles après sa mort ? Nous apprenons cependant de Plutarque & de Strabon, qu'Antoine après la bataille d'Actium, se voyant abandonné par les uns & trahi par les autres, résolut, à l'exemple de Timon, de se séquestrer entièrement de tout commerce avec les hommes. L'Isle d'Antirrhodos située en face du port d'Alexandrie lui parut favorable à ce dessein. Il y fit élever une jettée, qui avançoit considérablement dans la mer ; sur cette jettée, il bâtit un Palais, *δῶτα βασιλικήν*, qu'il nommoit son *Timonium*. Le rapport qu'il trouvoit entre l'ingratitude qu'il avoit éprouvée de la part de ses amis, & celle que cet Athénien en avoit aussi souffert, lui avoit, disoit-il, donné de l'inclination pour sa personne, & du goût pour le genre de vie qu'il avoit mené. Il l'imita en effet pendant quelque tems, mais s'en étant bientôt dégoûté, il sortit de cette retraite avec autant de légèreté qu'il y étoit entré, & alla se replonger dans le tumulte & les plaisirs de la ville d'Alexandrie.

*Vie d'Antoine.
Strab. liv. 4.*

An voce Τίμων.

Timon fut plus constant, ou pour mieux dire, plus opiniâtre dans le parti qu'il avoit pris, & le soutint jusqu'à la fin. Si nous en croyons Suidas, qui cite Cléanthe pour son garant, l'aversion qu'il avoit pour les hommes, s'étendit enfin jusqu'à lui-même, & fut en quelque façon cause de sa mort. Il prétend qu'étant tombé d'un poirier sauvage, il se cassa une jambe, & que n'ayant point voulu souffrir que les chirurgiens

chirurgiens lui donnassent aucun secours, la gangrène s'étoit mise à sa playe, & que son corps étoit tombé en pourriture.

Il fut enterré, selon Plutarque, au voisinage de la ville d'Halez sur le bord de la mer. Et comme si le sort avoit voulu favoriser son goût pour la solitude, & le tenir éloigné des hommes après sa mort, comme il avoit cherché lui-même à s'en éloigner pendant sa vie, il arriva que la terre s'étant affaissée autour de son tombeau, les flots de la mer l'environnèrent de toutes parts, & le rendirent ainsi inaccessible. Sur ce tombeau étoit cette épitaphe : *Je repose sous cette tombe : Passans, ne demandez point mon nom ; mais qui que vous soyez, comme vous êtes des méchans, puissiez-vous aussi périr tous malheureusement.* On dit que pour éterniser, autant qu'il étoit en lui, la haine qu'il avoit pour le genre humain, il avoit longtemps avant sa mort composé lui-même cette épitaphe. Celle qui court, continuë Plutarque, est du Poëte Callimaque. Il le fait parler en ces termes : *moy, Timon le Misanthrope, j'habite cette demeure : Passant poursui ton chemin, & charge-moy de malédictions, si tel est ton plaisir, mais retire-toy promptement.* On voit encore dans l'Anthologie Grecque, sept autres Epigrammes, dont il y en a une par ce même Callimaque, faites contre Timon, mais elles ne renferment que des plaisanteries ou des imprécations contre lui, & ne nous en apprennent rien de particulier.

Vie d'Antoine;

*Lib. 3. εἰς τὸν
Χαίρε πρῶτος.*

Après tout ce que nous venons de dire, quelques reproches que Timon eût à faire à l'humanité en général, & aux hommes en particulier, il n'est pas étonnant qu'il en ait été universellement haï ; on peut même assurer que c'est avec justice. Cependant Tanneguy le Fèvre, Auteur d'ailleurs très-judicieux, dans les remarques qu'il a faites sur le dialogue que nous avons déjà cité, n'a pas craint d'avancer que Timon, même depuis qu'il se fut attiré l'odieux surnom qui lui est resté, étoit un fort honnête homme, d'un excellent caractère, & que jamais personne n'a eu plus d'humanité ni de bonté que lui. Il soutient par conséquent, qu'il n'a point mérité le nom de Misanthrope, & que c'est très-injustement qu'on le lui donne

Mem. Tome XIV.

L

*Remarques
sur le Timon
de Lucien.*

encore. Voici les raisons qu'il apporte pour prouver ce paradoxe. « Comme il seroit , dit-il , injuste d'appeller Athées ceux qui nioient que Mercure , Bacchus , Apollon & semblables chimères du Paganisme fussent des Dieux , puisqu'ils ne l'étoient pas en effet , de même on ne doit pas deshonorér Timon du nom de Misantrope , puisqu'il ne haïssoit pas des hommes , mais des monstres dont son siècle fourmilloit. » Et véritablement , il ne faut , ajoute-t-il , pour être de mon sentiment sur ce point , qu'avoir lû les Comédies d'Aristophane , qui , de l'aveu des anciens , nous peignent au naturel les mœurs des Athéniens. Il s'appuye encore du témoignage de Platon , qui parle ainsi dans une de ses lettres , qui est la vingt-quatrième du recueil que nous en a donné Leo Allatius. *Il m'a paru que c'est à tort qu'on a accusé Timon d'être misantrope ; comme il ne rencontroit point d'hommes à Athenes , il ne pouvoit se résoudre à aimer des bêtes féroces : σωφρονῶν ὅτι Τίμων οὐκ ἔω ἀπὸ Μισάνθρωπος , μὴ εἰσελθὼν μόντοι ἀνθρώποις , οὐκ ἰδύνατο θμεῖα φιλεῖν.*

*Stoll. de Tim.
Misant. observ.
57. Miscel.
Lipsi.*

Ce seroit perdre le temps que de réfuter sérieusement cette prétendue apologie de Timon , on doit la regarder plutôt comme un pur jeu d'esprit , que comme un jugement sérieux. Pour lui donner un air de vraisemblance , il auroit fallu détruire , non par des raisonnemens spécieux , mais par des textes clairs & précis , les témoignages que nous avons pris dans Aristophane , Cicéron , Plutarque , Pline , Diogène-Laërce , Suidas , &c. en faveur du jugement désavantageux que toute l'antiquité a porté du caractère de Timon. Ainsi , quand les lettres de Platon , qui sont cependant la seule autorité sur laquelle M. le Fèvre se fonde , seroient réellement de ce Philopophe , & ne seroient pas au contraire , comme on le croit avec fondement , l'ouvrage de quelque Sophiste , qui lui est fort postérieur , elles ne seroient d'aucun poids pour balancer tout ce que nous avons dit jusqu'ici de la *Misantropie* de Timon.

Dailleurs à quelque degré que fût monté la corruption des Athéniens au tems de Timon , il est certain qu'elle n'étoit

point si générale, qu'il n'y eût encore parmi eux un grand nombre de gens de probité & de vertu ; la seule école de Socrate en avoit formé plusieurs, comme on peut le voir dans Xénophon. Ne pourroit-on pas dire même qu'on trouve des preuves de la bonté des hommes du siècle de Timon, dans la patience avec laquelle ils ont souffert le mépris outrageant & les cruelles insultes dont il les accabloit ?

*Rerum memo-
rab. lib. 1.*

Mais en supposant cette corruption aussi générale que M. le Fèvre l'insinuë, jamais un homme d'un bon caractère n'auroit pu se résoudre à haïr totalement les méchans, il auroit toujours séparé les vices des vicieux, & tandis qu'il auroit eu leurs mœurs en exécration, il auroit du moins aimé en eux l'humanité. Concluons donc que pour s'être endurci, & que pour avoir persévéré dans la haine du genre humain, il faut nécessairement que Timon ait eu dans le cœur un grand fond d'inhumanité, ou dans l'esprit un prodigieux excès de folie, & par conséquent que bien loin de mériter aucun éloge, c'est à juste titre que sa mémoire est odieuse.



R E C H E R C H E S

SUR LA VIE ET SUR LES OUVRAGES D'ESCHINE L'ORATEUR.

Par M. l'Abbé VATRY.

5. Juin
1739. **E**SCHINE l'Orateur naquit la quatrième année de la
XCV.^e Olympiade, trois ans après la mort de Socrate,
seize ans avant la naissance de Démosthène, & l'an 397.
avant Jesus-Christ. Voici ce qu'il dit lui-même de sa famille
dans un de ses discours. « Mon pere se nomme Atromète, il
» est fort avancé en âge, puisqu'il touche à sa quatre-vingt-
» quatorzième année. Dans sa jeunesse, avant d'avoir perdu son
» bien par la guerre, il s'addonna aux exercices du corps. Dans
» la suite, ayant été chassé de la ville par les Trente, il alla
» porter ses armes en Asie, où il se distingua extrêmement par
» sa valeur. Il est d'une famille qui a communauté d'autels avec
» les Etéobutades, d'où se tire la Prêtresse de Minerve Poliade.
» Il contribua au rétablissement du gouvernement populaire,
» après l'extinction de la tyrannie des Trente. Ma mere le suivit
» à Corinthe dans son exil, & partagea avec lui tous ses mal-
» heurs. Mon frere Philocarès passe la vie dans les lieux d'exer-
» cice. Il a servi sous Iphicrate, & a un commandement depuis
» trois ans. Aphobète notre frere puiné a été envoyé Ambassa-
» deur de la République vers le Roy de Perse, & a fait voir une
» grande intégrité dans l'administration des deniers publics. »
Il parle de ses autres parens comme de citoyens considérables,
mais Démosthène nous fournit des mémoires bien différens.
Dans le discours pour Ctésiphon, il adresse ainsi la parole à
Eschine. « Dirai-je que votre pere Tromes chargé de chaînes
» & esclave d'Elpias, tenoit une petite école auprès du temple
» de Thésée? Raconterai-je comment auprès de la chapelle du
» héros Calamite, dans un de ces honnêtes lieux que l'on ne

« **N**omme pas, votre mere tiroit sa subsistance du plus honteux
 « de tous les métiers, & que ce fut-là qu'elle mit au monde en
 « votre personne, un homme d'importance, un acteur des troi-
 « sièmes rolles ? Ferai-je souvenir de Phormion le joueur de
 « flûte, esclave lui-même, qui voulant la posséder seul, la
 « retira de ce beau commerce, & l'établit dans un autre quartier
 « de la ville ? Mais venons à vous-même. Eschine, Messieurs,
 « n'étoit pas d'abord ce que nous le voyons aujourd'hui ; ce
 « n'est que depuis peu qu'il s'est érigé tout à la fois en citoyen
 « & en Orateur d'Athenes ; que par la vertu de deux syllabes
 « ajoutées, il a fait de l'esclave Tromes son pere, le citoyen
 « Atromète, & qu'il a décoré sa mere du beau nom de Glau-
 « cothée, elle que le peuple n'appelloit pas autrement que la
 « forcière, & cependant l'ingrat ne vous témoigne aucune re-
 « connoissance de l'avoir fait passer de l'esclavage à la liberté,
 « de la misère à l'opulence. »

• Ce discours pourroit paroître suspect dans la bouche d'un
 ennemi, d'autant plus qu'Eschine n'ayant point répliqué au
 discours pour Ctésiphon, nous ne sçavons pas comment il
 auroit répondu à ces invectives. Mais quelque impudens qu'on
 suppose que fussent alors les Orateurs à Athenes, il est difficile
 de présumer que Démosthene eût eu la hardiesse d'avancer sans
 aucun fondement, des faits aussi publics, dans une occasion où
 lui-même avoit à se défendre sur plusieurs chefs assez délicats.

• Démosthene d'ailleurs, dans un autre discours auquel Es-
 chine a répondu, lui fait à peu-près les mêmes reproches, &
 Eschine s'en défend foiblement. C'est ce qui me feroit croire
 que le pere & la mere de notre Orateur, dans la misère où ils
 étoient tombez, avoient été contraints de faire beaucoup de
 choses peu honorables, qu'ils s'étoient remis peu à peu dans
 la suite ; & comme le tems efface tout, Eschine se flatoit
 qu'on auroit oublié son ancienne bassesse, mais Démosthene
 ne manqua pas de la lui rappeler cruellement, comme nous
 venons de le voir.

Il lui reproche en un autre endroit, d'avoir, étant petit
 garçon, balayé la classe, lavé les bancs, broyé l'encre, & été

le valet , & non le compagnon d'école des autres enfans ; d'avoir aidé sa mere à initier les novices dans les mystères de Bacchus , car sa mere faisoit encore ce métier , & , au rapport de Démosthene , Eschine récitoit les formules ; il lavoit , il frottoit , il habilloit les dévots , il hurloit avec eux , il couroit les ruës à la tête d'une troupe de confreres insensés & de vieilles femmes forieufes , & n'avoit point de honte de se prêter publiquement à toutes les extravagances de ces mystères , à l'appas des petits profits qui y étoient attachez.

Il veut qu'Eschine ayant ensuite trouvé habilement le secret de se faire mettre sur le rolle des citoyens , fut greffier d'un petit juge de village ; qu'après cela il se soit loué à Symmikas & à Socrates , deux chefs de comédiens , avec lesquels il couroit les bourgades , jouant les troisièmes rolles , où il réussissoit si mal , qu'il y avoit toujours guerre ouverte entre les spectateurs & lui. Tous ces reproches faits à Eschine , se trouvent confirmez par tous les Ecrivains qui ont parlé de lui. Plutarque en rapporte à peu-près les mêmes choses. Il dit que les parens d'Eschine n'étoient considérables ni par leur origine , ni par leurs richesses ; que dans son enfance il aida son pere dans les fonctions de maître d'école , qu'il joua des tragédies , & qu'il fut greffier. Selon Suidas , quelques-uns vouloient que les parens d'Eschine eussent été esclaves.

Apollonius raconte que sa mere Glaucothée avoit fait d'abord le métier de courtisane , & un autre Auteur nomme les juges subalternes dont Eschine avoit été le greffier : Parce qu'il avoit la voix forte , dit-il , il se fit greffier , d'abord d'Aristophon , ensuite d'Eubulus. C'est que les greffiers ne servoient pas seulement à écrire les sentences , mais qu'ils lisoient à haute voix les décrets & les autres actes publics , lorsque le juge le leur commandoit , & qu'ils faisoient à peu-près les fonctions de nos huissiers. Cet employ étoit bas & deshonorant.

Enfin , on lit qu'Eschine se mit aux gages d'un joueur de tragédies nommé Ischander , & qu'un jour qu'il représentoit Œnomaüs , & qu'il poursuivoit Pélops , il se laissa tomber

sur le théâtre, ce qui le fit chasser honteusement de la troupe. C'est pour cela sans doute que Démosthène l'appelle Œno-maüs en présence des Athéniens, qui étoient au fait de l'aventure.

Eschine raconte lui-même qu'au sortir de l'enfance il avoit porté les armes, & qu'il avoit, suivant la coutume, servi d'abord dans les troupes destinées à la garde des frontières; qu'ensuite avec d'autres citoyens de même âge que lui, & avec les soldats d'Alcibiade, escortant un convoi, & y ayant eu un combat au lieu nommé la Fosse Néméenne, il s'y étoit porté avec tant de valeur, qu'il en avoit reçu des éloges publics de ses Capitaines. Il ajoûte qu'il a servi dans toutes les occasions qui s'en sont présentées, qu'il se trouva à la bataille de Mantinée, qu'il a fait aussi la guerre en Eubée, qu'à Tamine il étoit parmi les soldats d'élite, qu'il fut choisi pour porter la nouvelle de la victoire à Athenes, & que sur le rapport d'un officier distingué, le peuple lui décerna une couronne. Pour prouver ce qu'il avance, il ose appeller en témoignage ceux qui s'étoient trouvés dans les mêmes rencontres que lui, Phocion lui-même.

Ce récit d'Eschine peut être vrai, sans que pour cela ce que Démosthène lui reproche soit faux; dans la même vie, l'un a choisi tout ce qu'il y avoit de beau, & l'autre tout ce qu'il y avoit de méprisable.

Quelques Auteurs veulent qu'il ait été disciple d'Isocrate & de Platon, mais d'autres, avec plus de vraisemblance, ne lui donnent d'autre maître que la Nature. Ils prétendent que les tribunaux & le théâtre furent les seules écoles où il s'instruisit. Il prit dans l'emploi de greffier, quelque connoissance des loix & des affaires, & en jouant des tragédies, il se forma la voix, & acquit la hardiesse qui est nécessaire pour parler en public. Il avoit beaucoup de talens naturels, de sorte qu'avec ces seuls secours, il devint bientôt un Orateur en état de se mesurer avec les plus éloquens de son siècle. Mais il est sûr qu'il fut très-long tems à se faire connoître, & qu'il étoit assez âgé lorsqu'il commença à prendre quelque part aux affaires de la

République. Ce qui lui donna d'abord quelque considération, ce fut son déchaînement contre Philippe : il se vante d'avoir le premier découvert que ce Prince tendoit à asservir toute la Grece, & que dans cette vûë, il cherchoit à corrompre tous ceux qui avoient quelque autorité dans les villes. Ayant pour second Ischander fils de Néoptolémus, il s'adressa tantôt au Sénat, tantôt au Peuple, demandant avec instance qu'on envoyât de tous côtés des Ambassadeurs, pour avertir du danger qui menaçoit la nation. Il se donne encore l'honneur d'avoir par son éloquence, ramené au parti d'Athenes dix mille Arcadiens, & d'avoir prouvé évidemment que les traîtres qui se vendoient à Philippe, causeroient tôt ou tard, non seulement la ruine de leur patrie, mais encore la perte de la Grece entière.

Enfin, la seconde année de la CVIII.^e Olympiade (Eschine avoit alors cinquante ans) les Athéniens résolurent de faire la paix avec Philippe; il y avoit long-tems qu'ils étoient en guerre avec lui au sujet d'Amphipolis, que ce Prince avoit d'abord déclaré ville libre, & qu'il s'étoit ensuite appropriée. Ctésiphon & Phrynon furent d'abord envoyez en Macédoine sous quelque autre prétexte, mais en effet pour tenter les premières voyes d'accommodement; & comme ils firent un rapport favorable, on renvoya le comédien Aristodème, que sa profession autorisoit à aller librement par-tout, & on le chargea de s'instruire plus à fond des véritables dispositions de Philippe. Il rapporta que ce Prince souhaitoit non seulement la paix, mais encore de faire alliance avec les Athéniens; & en effet, cette guerre commençoit à lui être à charge. Des ennemis tels que les Athéniens, étoient alors un grand obstacle à ses desseins; il n'étoit donc pas fâché de les endormir par de belles apparences de traité, jusqu'à ce qu'il fût venu à bout de ses desseins, & qu'il se vît en état de ne les plus craindre. Les affaires étant dans cette situation, les Athéniens nommèrent dix Ambassadeurs pour négocier leur paix; Eschine, que la haine pour Philippe mettoit hors de tout soupçon, fut choisi pour veiller sur l'ambassade, & empêcher que personne

ne le

ne se laisât corrompre; &, au témoignage de Démosthène, qui doit en être cru, dans tout le cours de cette première ambassade, Eschine se conduisit avec toute l'intégrité qu'on attendoit de lui.

Chacun des dix Ambassadeurs harangua Philippe à son tour. Voici de quelle manière Eschine rend compte du discours qu'il prononça alors. C'est aux Athéniens qu'il adresse la parole.

« Messieurs, je représentai d'abord à Philippe les grands services que vous avez rendus à son pere, & les obligations qu'il vous a lui-même en particulier. Souvenez-vous, lui ai-je dit, de ce qui arriva à la mort de votre pere; Euridice votre mere se vit abandonnée de tous ceux sur qui elle avoit le plus compté, elle étoit sans ressource, & Pausanias alloit se rendre maître de toute la Macédoine, lorsqu'heureusement Iphicrate y arriva: elle engagea ce Général à la venir trouver, elle remit entre ses mains votre frere Perdiccas, elle vous mit vous-même sur les genoux, & lui tint ce discours: *Amyntas pere de ces enfans, vous adopta autrefois, Iphicrate, & fut toujours allié de votre République; vous êtes donc leur ami & leur frere, ayez pitié de l'état où vous les voyez réduits.* Iphicrate touché de ce discours, prit en main vos intérêts, se déclara contre Pausanias, & le chassa de Macédoine; en sorte que si vous regnez aujourd'hui, c'est aux Athéniens que vous en avez l'obligation. Cependant Ptolémée votre oncle & votre tuteur ne nous paya que d'ingratitude, & votre frere Perdiccas ne fut pas plutôt monté sur le trône, qu'il nous fit la guerre au sujet d'Amphipolis, ce qui ne nous empêcha pas de le traiter avec une extrême douceur lorsque nous l'eumes vaincu. Je rappelai ensuite avec liberté, tous les sujets de plainte que Philippe nous a donnez depuis qu'il a succédé à son frere. Je lui prouvai le droit incontestable que nous avons sur Amphipolis. Je lui fis voir que cette ville nous appartient à plusieurs titres, puisqu'anciennement Acamas un des fils de Thésée, la reçut en dot de sa femme, & que récemment ce droit a été reconnu de la manière la plus authentique par les Lacédémoniens »

Mem. Tome XIV.

M

» & leurs alliez, au nombre desquels étoit Amyntas. Je finis en
 » ces termes: Philippe, si vous vous étiez rendu maître d'Am-
 » phipolis étant en guerre avec nous, cette ville vous appar-
 » tiendrait par droit de conquête, mais vous ne pouvez avec
 » justice refuser de rendre aux Athéniens une ville qui est à
 » eux, & que vous avez prise aux Amphipolitains.»

Philippe répondit à chacun des Ambassadeurs avec une douceur, une présence d'esprit & une justesse qui les charma. Démonsthe ne lui-même ne put s'empêcher de dire à ses collègues, qu'il ne croyoit pas qu'il y eût au monde un homme aussi éloquent que Philippe. Cette négociation étant heureusement terminée, les Ambassadeurs retournèrent à Athenes, ramenant avec eux Antipater, Parménion & Eurilochus, que Philippe envoyoit pour arrêter les articles du traité. Etant arrivés, ils rendirent compte publiquement de leur commission, & ne manquèrent pas de faire l'éloge du Roy de Macédoine; ils vantèrent sa beauté, ses manières affables, son habileté dans les affaires. On n'oublia pas même de dire que c'étoit un bon bûveur & un convive charmant. Démonsthe loua publiquement les Ambassadeurs de leur fidélité & de leur capacité, & proposa un décret qui leur accordoit une couronne de l'olivier sacré, & le festin dans le Prytanée. Il dit en particulier d'Eschine, qu'il n'avoit point trompé les espérances de ceux qui l'avoient choisi. Ensuite il fut question de la paix, l'article le plus important regardoit les alliez. Philocrate qui étoit entièrement dans les intérêts de Philippe, proposa de n'admettre dans le traité, & de ne se porter pour alliez que de ceux qui étoient venus au secours des Athéniens. Cette clause excluait plusieurs villes, & les mettoit à la merci du Roy de Macédoine, contre les véritables intérêts de la République, qui demandoient que tout le monde fût uni contre une puissance qui commençoit à devenir formidable.

Eschine s'opposa d'abord à une paix si honteuse & si défavorable à la patrie; mais dès le lendemain, gagné sans doute par l'argent de Philippe, il fut le premier à la conseiller, & depuis ce moment on le vit toujours seconder aveuglément tous les projets de ce Prince.

La paix se conclut enfin, & on renvoya de nouveau en Macédoine les mêmes Ambassadeurs, pour recevoir le serment du Roy. Il étoit pour lors occupé à se rendre maître de la Thrace, & à dépouiller Chersoblepte allié des Athéniens. Cette paix alloit arrêter ses conquêtes, mais il ne se pressa pas de la ratifier; & tandis que les Ambassadeurs d'Athènes l'attendoient tranquillement à Pella, il prenoit des villes, & achevoit de s'emparer de la Thrace. Dès qu'il eut conquis cette province, il se mit en marche pour aller réduire les Phocéens, ces peuples étoient aussi alliez des Athéniens. A cette nouvelle les Ambassadeurs se mettent au plus vite en marche pour l'aller joindre, l'empêcher d'aller plus avant, & pour lui faire ratifier la paix. Ils l'atteignirent à peine, & dans une hôtellerie qui se trouva sur la route, il jura la paix en ces termes : *Je jure que je fais la paix avec les Athéniens & leurs alliez, excepté les Aléens, qui sont ennemis des Pharsaliens mes alliez, & excepté aussi les Phocéens.* Il n'étoit pas difficile de s'appercevoir que ce serment étoit illusoire, & que Philippe se moquoit ouvertement des Athéniens; cependant Eschine & ses collègues de retour à Athènes, trouvèrent le moyen de persuader le peuple que Philippe n'avoit que de bonnes intentions; ils lui firent croire que si ce Prince faisoit mine de marcher contre les Phocéens, ce n'étoit en effet que pour fondre plus sûrement sur les Thébains; en un mot, ils firent si bien, que les Athéniens ne prirent point les armes pour s'opposer à Philippe, & que tandis qu'ils se reposoient sur les promesses & sur les assurances que leur donnoient leurs Orateurs, ce Roy passa les Thermopyles, saccagea les Phocéens, & qu'Athènes même ne se crut plus en sûreté.

Démosthène ne s'étoit pas oublié dans ces circonstances, & il avoit fait tout son possible pour préserver les citoyens des artifices de Philippe, mais les partisans de ce Prince avoient toujours empêché qu'on ne l'écoutât. Eschine étoit un de ceux qui avoient le plus contribué aux fausses démarches des Athéniens; Timarque & Démosthène, de concert, entreprirent de le faire punir de ses prévarications, mais il les prévint,

& il accusa le premier Timarque, & de s'être prostitué, & d'avoir consumé son patrimoine en folles dépenses, deux fautes qui excluoiént de la tribune tous ceux qui en étoient coupables. Nous avons encore cette accusation, elle contient beaucoup de particularités de la vie de Timarque, & même de celle d'Eschine, que nous aurions de la peine à écouter aujourd'hui. Notre Orateur parla en cette occasion avec tant de véhémence, que Timarque n'attendit point la décision du procès, & qu'il se pendit de désespoir; d'autres disent pourtant qu'il fut condamné, & privé des droits de citoyen. Quoi qu'il en soit, cette affaire fit un tel éclat, & Timarque fut peint avec des couleurs si noires, que depuis ce tems-là on appella des Timarques ceux qui se prostituoient.

Ce discours plaisoit tant à Longin, qu'en lisant l'exorde qui commence ainsi, *Je n'ai jamais appelé personne en jugement, Messieurs, il s'écria, plutôt à Dieu, Eschine, que tu te fusses souvent porté pour accusateur, afin de nous laisser un grand nombre d'aussi beaux discours!*

Démosthène ne fut point intimidé par cette démarche hardie, & elle ne l'empêcha pas de continuer ses poursuites contre Eschine. Voici les principaux chefs de son accusation.

1.° Eschine a favorisé le décret de Philocrate, & il a persuadé aux Athéniens de faire avec Philippe une paix également contraire à leurs intérêts & à leur honneur.

2.° Eschine & ses collègues, de concert, ont si bien fait par leur lenteur, que Philippe a eu le tems de se rendre maître de la Thrace avant que de jurer la paix.

3.° Eschine a trompé le peuple, en lui faisant un rapport peu fidèle des dispositions de Philippe, & en l'engageant par de magnifiques promesses, à une inaction qui a entraîné la ruine entière des Phocéens & des Thespiens.

4.° Enfin il s'est laissé corrompre par argent; il en donne pour preuves toute la conduite d'Eschine, sur laquelle il entre dans un très-grand détail.

• Eschine, Messieurs, dit Démosthène aux Athéniens,

n'est point un citoyen plein de bonnes intentions, qui n'a entraîné les autres dans l'erreur, que parce qu'il y étoit lui-même; c'est un scélérat que l'or de Philippe a séduit, car lorsqu'il vous faisoit ces belles promesses, dont vous voyez aujourd'hui les effets, ou Philippe lui avoit donné des paroles expresses, ou au moins de belles apparences; mais s'il étoit ainsi, il devrait être l'ennemi mortel de Philippe. Eschine a fait tomber dans le piège les concitoyens, il a été cause de la ruine de nos allies, il est aujourd'hui couvert d'ignominie, sa vie même est en danger, n'auroit-il pas dû dire, Philippe m'a trompé, c'est un traître, c'est un perfide? Cependant, qui de vous lui entendit jamais dire un seul mot contre Philippe? Philippe demande à être aggrégé au corps des Amphictyons, Eschine s'y est-il opposé? s'est-il tû au moins? non, il a favorisé ouvertement la prétention de Philippe. A-t-il jamais voulu désavouer Philocrate, & se séparer des intérêts de ce mauvais citoyen? L'ami de Philocrate, Messieurs, ne peut être l'ennemi de Philippe; Philocrate, qui est évidemment convaincu, qui avouë, qui se fait gloire d'avoir reçu de l'argent du Roy de Macédoine. »

Démosthène ajoute à ces preuves, les conférences secrètes qu'Eschine a eues avec Philippe. Il prétend qu'à Phére en Thessalie, Eschine fut surpris un matin sortant de la tente du Roy, où il avoit passé la nuit.

Eschine répondit à cette accusation, & si son discours ne prouve pas clairement son innocence, au moins est-il fort propre à faire illusion à une multitude qui se paye aisément de paroles. Il se jette dans de longues narrations, qu'il tourne entièrement à son avantage. Il retorque souvent contre Démosthène même, les reproches que Démosthène lui a faits; il s'attache sur-tout à rendre son adversaire méprisable & odieux, en même tems qu'il cherche à se justifier lui-même, & à se faire valoir auprès de ses juges.

1.^o Cette paix si honteuse, si préjudiciable à la République, que Philocrate avoit proposée, & dont Démosthène fait un crime à Eschine, Eschine prétend que Démosthène l'a lui-

même conseillée, & qu'elle étoit nécessaire dans la situation où étoient alors les affaires de la République.

2.° La prétendue lenteur d'Eschine & de ses collègues à recevoir le serment de Philippe, n'a pas entraîné, comme le veut Démosthène, la perte de la Thrace. Il prouve par les dates, que Chersoblepte s'étoit soumis à Philippe avant que les Ambassadeurs fussent partis d'Athènes. D'ailleurs, Eschine soutient qu'il n'est point reprehensible d'avoir suivi à la lettre les termes de sa commission. Or il ne lui étoit point ordonné d'aller chercher Philippe jusque dans la Thrace, d'autant que cette précaution ne pouvoit plus être d'aucune utilité.

3.° La ruine des Phocéens ne doit point être attribuée à Eschine, il en rapporte plusieurs autres causes qui ont beaucoup de vraisemblance ; & les Phocéens le croient si peu l'auteur de leurs maux, qu'ils l'ont choisi pour leur Orateur. Quant à la conduite de Philippe, qui n'a pas répondu aux promesses d'Eschine, il soutient qu'il n'a rien avancé au sujet de Philippe, que suivant l'opinion générale, & sur des apparences si plausibles, qu'elles avoient trompé tout le monde aussi-bien que lui.

4.° Il tâche de persuader qu'il n'est point dans les intérêts de Philippe, mais uniquement attaché à ceux de sa patrie. C'est à cette occasion qu'il s'étend beaucoup sur sa famille ; il relève autant qu'il le peut, le mérite de tous ceux qui la composent, & fait valoir de son mieux les services qu'ils ont rendus à la République, d'où il conclut que toutes les qualités d'un bon citoyen lui sont comme héréditaires, & que les liens qui l'attachent à sa patrie sont tels, qu'on ne peut le soupçonner de les vouloir rompre, pour quelque intérêt que ce puisse être. Il prend ses collègues à témoin qu'il n'a jamais eu de conférences secrètes avec Philippe.

Quelques Auteurs avancent qu'Eschine pensa succomber, & qu'il ne s'en fallut que trente voix qu'il ne fût condamné. D'autres veulent que cette affaire n'ait point été portée en jugement, & que les deux discours que nous venons de rapporter, n'aient point été prononcez, ce qui paroît fort

probable, car dans les discours *au sujet de la couronne*, où les mêmes faits sont rappelés, s'il y avoit eu un jugement rendu pour ou contre, Eschine ou Démosthène n'auroit pas manqué de s'en prévaloir. Il faut pourtant qu'il y ait eu une action intentée, & que les discours des deux adversaires ayent paru comme des espèces de *Factums*. Si Eschine n'a voit pas eu communication du discours de Démosthène, il n'auroit pu y répondre avec autant de précision qu'il le fait. J'en croirois volontiers Photius; il rapporte qu'Eschine ne fut point condamné, parce qu'Eubulus, homme fort accrédité parmi le peuple, à qui Eschine étoit attaché depuis long tems, & qui étoit ennemi déclaré de Démosthène, fit si bien qu'on ne prononça rien sur l'accusation, & que les juges se levèrent avant même que l'accusateur eût achevé de parler.

Quoi qu'il en soit, le danger que courut Eschine en cette rencontre, ne le rendit pas plus circonspect, au contraire, il eut lieu de sentir alors quel crédit avoit Philippe à Athenes, & il n'en fut que plus ardent à servir ce Prince dans tous ses projets.

Sous l'Archontat de Théophraste, c'est-à-dire, la première année de la c x. Olympiade, Eschine fut nommé Député à l'assemblée des Amphictyons. Si nous s'en croyons, il y signala son zèle pour sa patrie dans une occasion assez importante. Ceux d'Amphyssia, à la persuasion des Thébains, proposèrent un décret qui condamnoit le peuple d'Athenes à une amende de cinquante talens, parce qu'avant qu'on eût consacré le nouveau temple, il y avoit appendu des boucliers d'or avec cette inscription : *Dépouilles que les Athéniens ont remportées sur les Médes & sur les Thébains qui combattoient ensemble contre les Grecs*. Eschine voulut parler en faveur des Athéniens, mais un Amphysséen l'interrompit, en disant qu'on ne devoit pas souffrir qu'on prononçât seulement le nom de ce peuple impie. Il rappella tout ce qui pouvoit rendre les Athéniens odieux, & en particulier leur alliance avec les Phocéens, coupables du pillage du temple de Delphes. Alors Eschine transporté de colère, au lieu de défendre ses concitoyens, prit

le parti de récriminer. Il accusa les Amphyséens eux-mêmes de profanation & de sacrilège, comme ayant rétabli le port & cultivé la campagne de Cirrha, & cela malgré les défenses expresse du Dieu, malgré les sermens les plus solennels, & au mépris des imprécations les plus terribles. Les Amphictyons, après s'être fait instruire de tout ce qui concernoit cette affaire, ordonnèrent que le port de Cirrha seroit détruit avec toutes les maisons qui l'environnoient, que l'on ravageroit toute la campagne voisine, qui dans la suite demeureroit inculte & abandonnée, suivant les sermens. Mais ayant voulu faire mettre à exécution leur ordonnance, ils furent repoussés par les Amphyséens, qui à main-armée défendirent leurs possessions. Les Amphictyons irrités, mettent des troupes sur pied, marchent contre les Amphyséens, les soumettent, & les condamnent à une amende. Les Amphyséens se révoltent de nouveau, se moquent des décrets du souverain tribunal, refusent de payer l'amende. Il n'étoit pas aisé de les y contraindre, & les Amphictyons, plutôt que de se cotiser & de prendre sur eux les frais de cette guerre, ont recours à Philippe, & lui envoient des Ambassadeurs, qui, au nom du Dieu, réclament son assistance, & lui notifient que tous les Grecs l'ont élu pour leur Général, & l'invitent à venir punir les rebelles & les profanateurs.

Eschine ajoute que si les Amphyséens n'ont point été punis comme ils le méritoient, & que si cette guerre a eu les suites les plus funestes, c'est à Démosthène qu'il faut s'en prendre. Mais celui-ci raconte la chose bien différemment. Il nie d'abord qu'il y ait eu la moindre accusation formée par les Amphyséens contre la ville d'Athènes: il soutient ensuite que le zèle prétendu d'Eschine, & ces beaux discours qu'il rapporte avec tant d'ostentation, n'aboutissoient qu'à ouvrir à Philippe les chemins de la Grèce, & à lui procurer les moyens de l'affervir. Voici comme il nous dévoile tous les mystères de cette intrigue. « Philippe, dit-il, étoit fort embarrassé de » la guerre qu'il avoit avec nous; il étoit extrêmement piqué » de ce que nous lui avions fait lever le siège de Byzance: nos pirates

pirates & nos partis l'incommodoient extrêmement, & interrompoient tout le commerce de la Macédoine. D'un autre côté, ce Prince ne pouvoit nous attaquer par aucun endroit. Nous étions plus forts que lui sur mer, & il ne pouvoit aller à nous par terre, si les Thessaliens ne se joignoient à lui, & si les Thébains ne lui livroient les passages. Que fit-il ? Il chercha à nous diviser, pour nous accabler ensuite. Dans cette vûe, il fait élire par ses partisans Eschine, & le fait députer à l'assemblée des Amphictyons. Celui-ci, pour favoriser les projets de Philippe, accuse d'impiété les Locriens d'Amphyssa ; on veut les punir, ils se défendent : on a besoin de plus grandes forces, Eschine, qui n'est nullement suspect d'être dans les intérêts de Philippe, puisqu'il est le député des Athéniens, conseille d'avoir recours à ce Prince, & de le déclarer Généralissime des Grecs. Ce conseil est suivi, & voilà Philippe au point auquel il aspirait depuis long tems. Il assemble ses troupes, il publie qu'il va marcher contre les Amphysséens ; mais oubliant & les Amphictyons & Cirrha, & le Dieu même dont il avoit pris en main la vengeance, il s'empare d'Elatée, la plus grande ville de la Phocide, & la mieux située pour tenir en bride tout le reste de la Grece. Aussi-tôt les Athéniens & les Thébains mettant bas leur ancienne inimitié, se réunissent contre l'ennemi commun, d'où s'ensuivit une guerre cruelle qui ne finit que par la funeste bataille de Chéronée.

C'est ainsi que Démosthène nous représente comme le chef-d'œuvre de la trahison d'Eschine, & comme le comble de sa perfidie, cette accusation des Amphysséens, qu'Eschine voudroit qu'on regardât comme un service signalé qu'il rendit à sa patrie. On ne peut nier que Philippe n'eût de grands talens pour ces sortes d'intrigues ; on est obligé aussi de convenir que non seulement Eschine, mais encore la plus grande partie des Amphictyons, étoient aux gages de ce Prince : néantmoins on a de la peine à se persuader qu'on ait pu former de loin, & exécuter un complot aussi étendu, aussi suivi, & qui renfermoit de si grandes difficultés. Car comment prévoir le parti que prendroit chacun de ceux qui ont eu part à cette longue suite

Mem, Tome XIV.

N

d'affaires ? Quelle espérance pouvoit-il y avoir d'amener à une résolution unanime, des gens dont les intérêts étoient si opposez, & qui étoient dans des défiances perpétuelles les uns contre les autres ? Ainsi, on peut croire qu'à la vérité Eschine & Philippe, de concert, ont profité des occasions à mesure qu'elles se sont présentées, qu'ils les ont même fait naître assez souvent, mais que leur conduite & leurs vûes n'ont pu être aussi vastes & aussi systématiques que le veut Démosthène.

Un peu après la bataille de Chéronée, qui fut la troisième année de la *CX.^e* Olympiade, Démosthène fut chargé de faire travailler aux fortifications de la ville d'Athènes, à quoi il dépensa treize talens ; mais n'en ayant reçu que dix, il fit présent au peuple des trois autres. Ctésiphon proposa aux Athéniens de décerner à Démosthène une couronne d'or, en reconnaissance de cette libéralité. Eschine prétendit que ce décret étoit contre les loix, & accusa dans les formes Ctésiphon. Mais les mouvemens qui agitérent la Grece vers ce tems-là, furent cause que cette accusation ne put être suivie. Philippe fut tué par Pausanias. Cet événement fit espérer aux Grecs qu'ils alloient recouvrer leur liberté. Ils se soulevèrent de toutes parts contre les Macédoniens, mais Alexandre sçut bientôt les réduire ; il les intimida si fort par la sévérité dont il usa envers les Thébains, qu'aucun d'eux n'osa plus lui résister. Content de les avoir ainsi réprimés, il ne voulut pas en tirer d'autre vengeance ; il tourna ses armes contre les Barbares, & passa en Asie pour en faire la conquête. La tranquillité fut donc rétablie par-tout, & les Athéniens eurent le loisir de s'occuper de leurs affaires particulières. La cause d'Eschine & de Ctésiphon fut plaidée avec un concours & un éclat extraordinaires sous l'Archontat d'Aristophon, la troisième année de la *CXII.^e* Olympiade.

Voici en propres termes le décret de Ctésiphon & l'accusation d'Eschine.

D É C R E T D E C T É S I P H O N .

Sous l'Archontat d'Eutycles, le 22.^e du mois Puanepcion,

la Tribu d'Œneus étant en tour de présider, Ctésiphon d'Anaphlyste, fils de Léosthene a dit : attendu que Démosthene de Pæanée, fils de Démosthene, ayant été commis à la réparation des murs, a avancé de ses propres deniers trois talens, dont il a fait ensuite remise, & qu'étant préposé à l'argent destiné aux frais des spectacles, il a ajouté aux fonds qui lui avoient été remis cent mines pour faire la célébration des sacrifices, le Sénat & le Peuple d'Athènes ont résolu que l'on préconisât Démosthene de Pæanée, fils de Démosthene, à cause de sa vertu & des services infinis qu'il ne cesse de rendre à la République; que l'on le couronnât d'une couronne d'or; que l'on la proclamât en plein théâtre durant les fêtes de Bacchus, pendant les représentations des nouvelles Tragédies, & que l'Intendant des jeux fût nommé pour faire faire cette proclamation.

Accusation qu'intente Eschine contre Ctésiphon.

Sous l'Archontat de Chæronide, fils d'Hégémon, le 6. du mois Elaphebolion, Eschine de Cothoce, fils d'Atromète, a dénoncé aux magistrats, Ctésiphon, fils de Léosthene, comme ayant contre la loy, proposé un décret tendant à ce que Démosthene de Pæanée, fils de Démosthene, fût couronné d'une couronne d'or en plein théâtre, aux grandes fêtes de Bacchus, pendant la représentation des Tragédies nouvelles, & à ce que l'on proclamât que les Athéniens ont voulu que Démosthene de Pæanée, fils de Démosthene, fût couronné d'une couronne d'or, à cause de sa vertu & du zèle qu'il témoigne en toute occasion, & pour les Grecs en général, & pour le peuple d'Athènes en particulier, & aussi à cause de sa valeur, & que par ses discours & par ses actions, il ne cesse d'être utile à la République. Eschine prétend soutenir que ce décret est contraire aux loix, 1.^o Parce qu'il n'est pas permis par les loix, d'insérer des mensonges évidens dans des actes publics, & que ce décret est plein de faussetés. 2.^o Parce que les mêmes loix défendent de couronner un comptable : or Démosthene est comptable, &

comme commis par le peuple à la réparation des murailles de la ville, & comme étant préposé à l'argent des spectacles. 3.^o Enfin, parce qu'il est défendu de faire ces sortes de proclamations en plein théâtre durant les fêtes de Bacchus, pendant la représentation des nouvelles Tragédies; mais que la loy veut que celui que le Sénat couronne, soit couronné dans le Sénat même, & que celui que le peuple couronne, soit couronné dans l'assemblée du peuple. Amende, cinquante talens. Chargez d'assigner Céphifophon de Ramnuse, fils de Céphifophon, & Cléon de Cothoce, fils de Cléon.

Les différens chefs de cette accusation, forment tout le plan du discours qu'Eschine prononça devant les Juges. Il rappelle d'abord la loy qui défend de couronner un comptable, il en fait sentir la justice, en disant la raison qui la fit établir. Plusieurs Magistrats, après avoir prévarié dans l'administration de leurs charges, par le moyen de leurs émissaires se faisoient décerner des couronnes avant que d'avoir rendu leurs comptes, d'où il arrivoit que souvent ces mêmes Magistrats étant convaincus des excès les plus crians, on étoit obligé de les laisser aller sans punition, afin qu'il ne fût pas dit que dans la même ville, pendant la même année, un même homme avoit été puni pour ses brigandages, & avoit été couronné d'une couronne d'or à cause de sa vertu & de sa probité. Il fut donc réglé, qu'aucun Magistrat comptable ne pourroit être couronné que ses comptes ne fussent rendus & clos. Or Démosthène étoit Magistrat & Magistrat comptable lorsque Ctésiphon a proposé son décret; il étoit chargé de faire réparer les murs de la ville, & en cette qualité il avoit un tribunal & une juridiction, & il avoit reçu des sommes considérables. Il étoit d'ailleurs préposé aux fonds destinez pour les spectacles. Ainsi, d'un côté voici une loy bien établie qui défend de couronner un comptable. Il est évident d'ailleurs que Démosthène étoit comptable lorsque Ctésiphon a proposé qu'on le couronnât, ce qui se démontre par les dates: donc nul moyen à Ctésiphon de nier qu'il ait violé les loix.

Eschine va au-devant de tout ce que Ctésiphon pouvoit

alléguer pour prouver que Démosthène n'étoit pas dans le cas de la loy, il détruit tous ces vains prétextes, & il ajoûte : Je veux bien que Démosthène ait dépensé à ces ouvrages publics plus qu'il n'a reçu ; à la bonne heure, puisqu'il le dit, mais c'étoit cela même qu'il falloit qu'il prouvât par des comptes rendus en bonne forme. Rien ne l'en pouvoit dispenser, & il ne pouvoit cesser d'être comptable, qu'après que l'huissier auroit répété plusieurs fois à haute voix : *Quel qu'un n'a-t-il rien à objecter à Démosthène !*

Eschine passe ensuite au second chef. Il prouve que c'est encore contre les loix, que Ctésiphon a proposé de couronner Démosthène en plein théâtre, durant les fêtes de Bacchus, pendant la représentation des Tragédies nouvelles. L'esprit du Législateur a été, dit-il, que le citoyen fût satisfait de l'estime de ses concitoyens, & qu'il n'eût pas la dangereuse ambition d'aspirer à des applaudissemens étrangers. C'est dans cette vûë qu'il a ordonné que celui que le Sénat couronneroit, seroit couronné dans le Sénat même, & que celui que le peuple couronneroit, seroit couronné dans l'assemblée du peuple, & non ailleurs. Mais, dira Ctésiphon, il y a une loy qui regarde la proclamation des couronnes en plein théâtre, lorsque le peuple l'a ordonné. Voici ce qu'Eschine répond. Quelques citoyens, sous différens prétextes, se faisoient décerner des couronnes par des villes où ils avoient des habitudes, & les faisoient proclamer en plein théâtre, ce qui rendoit ces couronnes plus honorables que celles même que décernoit le peuple de notre propre ville. Nos peres, pour obvier à un tel abus, ordonnèrent qu'aucun citoyen ne pourroit être couronné par une ville étrangère, à moins que cette ville n'en eût, par des Ambassadeurs exprès, fait demander au peuple la permission, & que le peuple ne l'eût accordée, & cela afin que le citoyen fût encore plus redevable à son concitoyen qu'à l'étranger. C'est dans le même esprit que la loy ordonne que ces sortes de couronnes seront consacrées à Minerve, sans que celui qui en a été honoré, puisse les garder chez soi ; au lieu qu'elle veut que les couronnes

que le peuple décerne, soient gardées à jamais dans les familles, pour y être des gages de l'amour de la patrie, des monumens de la vertu des ancêtres, & des objets d'émulation pour la postérité la plus reculée. Ainsi cette loy ne regarde que les proclamations de couronnes décernées par les étrangers, elle ne peut donc avoir lieu dans l'occasion présente, où il s'agit d'une couronne accordée par les Athéniens mêmes.

Mais, poursuit Eschine, ces prévarications ne sont rien en comparaison de celles que contient le reste du décret. Les faussetés manifestes qu'il renferme, attaquent les loix avec bien plus d'impudence. On y dit que Démosthène est un citoyen plein de vertu & de probité, & qu'il n'a cessé dans aucun tems d'être utile à la République, & par ses discours & par ses actions. Eschine s'engage à faire voir au contraire, que Démosthène est un homme pernicieux, né pour le malheur de la patrie, & qui n'a cessé de lui être funeste depuis qu'il a eu part aux affaires publiques. Pour le prouver, il partage tout le tems de l'administration de Démosthène en quatre parties. Il commence par la guerre qu'eurent les Athéniens contre Philippe au sujet d'Amphipolis, & s'arrête à la paix qu'ils firent avec ce Prince, à la persuasion de Philocrate. La seconde division comprend tout le tems qui s'est écoulé depuis la ratification de la paix jusqu'au jour où l'on résolut de déclarer de nouveau la guerre à Philippe. La troisième division embrasse tout ce qui arriva depuis la déclaration de la guerre jusqu'à la bataille de Chéronée. Il finit par le détail de tout ce qui a suivi la bataille de Chéronée jusqu'au jour des plaidoyers. Par cette énumération, il prétend démontrer que Démosthène n'a point cessé de faire les actions du plus mauvais & du plus dangereux citoyen.

Nous étions, dit-il, en guerre avec Philippe, nous avons envoyé des Ambassadeurs à tous les peuples de la Grece, pour les solliciter de se réunir avec nous contre ce Prince; & sans attendre le retour de ces Ambassadeurs, sans sçavoir quel parti auroient pris les autres Grecs, on se hâte de conclure

non seulement la paix, mais encore une alliance. On trahit ainsi, & on livre à la merci du Roy de Macédoine la plupart des Grecs, Cherfoblepte notre allié, & la Thrace entière : or cette paix qui a tant fait de deshonneur à la ville d'Athènes, qui lui a été si préjudiciable, a été l'ouvrage de Démosthène, aussi-bien que de Philocrate ; au moins ne tient-il pas à Eschine que l'on n'en soit persuadé, au récit qu'il fait de tout ce qui se passa alors.

A peine cette paix avoit-elle été ratifiée, ajoute Eschine, que la conduite de Philippe fit voir clairement aux Athéniens qu'ils avoient été trompez par leurs Orateurs. Démosthène craignit avec raison d'être puni : Que fait-il pour échapper au châtimement ? Il se sépare de ses complices, il se déclare contre eux, il les accuse dans les formes, il invective contre Philippe. Philippe, dans la suite, a beau proposer des conditions raisonnables, Démosthène vient à bout de lui faire déclarer la guerre, & il fait faire à la République une alliance très-préjudiciable avec les Eubœens, & avec Callias de Calchide. Par cette alliance, tous les frais de la guerre tombent sur nous, & tout l'honneur & le profit revient aux Bœotiens. Quant à l'alliance que nous fîmes avec les Thébains, c'est faussement que Démosthène s'en attribue la gloire, la nécessité seule, les malheurs, les périls qui environnoient alors les Thébains, purent les contraindre à s'unir avec nous.

En cet endroit, Eschine fait extrêmement valoir son zèle & sa bonne conduite dans l'affaire des Locriens d'Amphyssa, dont nous avons parlé plus haut ; il expose toute cette intrigue avec une adresse infinie, & s'efforce de montrer que Démosthène principal auteur de la guerre, a encore été cause par son obstination, de tous les malheurs qui l'ont suivie ; il appuie fortement sur la bataille de Chéronée, & fait une peinture très-vive & très-pathétique de la prise & de la ruine de la ville de Thèbes.

Eschine vient enfin à la quatrième partie de sa division, & prouve que Démosthène n'a pas été plus utile à la patrie depuis la bataille de Chéronée, qu'il l'avoit été auparavant :

Il parle ainsi. « Un homme envoyé exprès apprend à Démon-
 » sthène que Philippe vient d'être tué par Paulanias ; ce fourbe
 » aussi-tôt se livre à une joye immodérée. Si on l'en veut croire,
 » c'est Minerve elle-même qui lui a fait part de cet heureux
 » événement, comme s'il avoit des entretiens secrets pendant
 » la nuit avec ces mêmes Dieux qu'il ne cesse d'irriter tout le
 » jour par ses parjures ; il dresse des autels au meurtrier, il veut
 » en faire un Dieu, & par tous ces excès ridicules, il nous
 » expose à l'indignation & au ressentiment du nouveau Monar-
 » que. Il le brave, il en parle dans les termes les plus méprisans,
 » puis revêtu du caractère d'Ambassadeur, il part pour aller
 » trouver ce Prince ; mais il n'est pas à la moitié du chemin,
 » que la frayeur le saisit, & qu'il revient au plus vite sur ses pas,
 » aussi lâche dans les fonctions de la paix, qu'il se l'étoit montré
 » dans le métier de la guerre. Ce fut vers ce tems-là qu'il com-
 » mença à rechercher l'amitié d'Alexandre par les moyens les
 » plus honteux, & depuis il n'a cessé d'avoir avec ce Prince des
 » correspondances secrètes ; car, Messieurs, si Démonsthenes ne
 » s'étoit pas laissé corrompre par Alexandre, n'auroit-il pas
 » mis à profit toutes les occasions qu'il a eues de se venger &
 » de venger la République. Ce jeune Roy part pour faire la
 » conquête de l'Asie, & laisse la Macédoine agitée de divisions
 » intestines, & dépourvûe de forces suffisantes pour la défen-
 » dre. Darius, si puissant par terre & par mer, & par ses im-
 » menses richesses, nous propose d'entrer dans son alliance,
 » Démonsthenes a-t-il fait la moindre tentative dans ces heureuses
 » circonstances ? Il craignoit encore Alexandre, dira-t-on ; mais
 » lorsque ce Prince se trouva engagé dans les détroits de la
 » Cilicie, & qu'au dire de Démonsthenes même, les Macédo-
 » niens alloient être écrasés par la cavalerie Persane, cet Orateur
 » s'est-il montré mieux intentionné ? Lorsqu'enfin presque tous
 » les peuples de la Grece se réunirent contre la Macédoine, &
 » qu'Alexandre à l'autre extrémité du monde, ne pouvoit venir
 » au secours de ses Etats, vous a-t-il sollicité, Messieurs, à
 » prendre les armes, & à venger vos anciennes pertes ? »

Eschine trace ensuite le portrait du parfait citoyen. Il en
 fait

fait la comparaison avec celui de Démosthène, & il n'oublie rien de tout ce qu'il croit pouvoir attirer le mépris & la haine des juges sur son adversaire. Il relève sur-tout la lâcheté que cet Orateur fit voir à la bataille de Chéronée, où il abandonna son rang, & jetta son bouclier pour se sauver. Il rapporte les loix de Solon contre les lâches, il les oppose au décret de Ctésiphon, il blâme les Athéniens de leur facilité à accorder les récompenses les plus glorieuses. Il met en parallèle Démosthène & les plus grands hommes de la République; il compare ensuite les récompenses qu'on leur a accordées, avec celle que Démosthène demande; & il invektive fortement contre la patience excessive des juges, qui tolèrent une pareille impudence. C'est, ajoute-t-il, Ctésiphon que j'ai accusé, que Ctésiphon me réponde lui-même; pourquoi veut-il employer à sa défense une voix étrangère? Mais, Messieurs, si vous permettez à Démosthène de parler, contraignez-le au moins à répondre article par article à mon accusation, qu'il soit astreint à suivre le même ordre que j'ai gardé; sans cette précaution, cet enchanteur trouvera le moyen d'éluder les loix les plus formelles, les raisons les plus convaincantes; les faits les plus décisifs.

Il finit par tirer du tombeau Solon, Aristide, Thémistocle, & les autres grands hommes qui se sont sacrifiés pour la patrie; il les fait assister au jugement de cette cause; il veut que leur présence donne une nouvelle force aux loix, & imprime dans tous les cœurs des Athéniens, les mêmes sentimens dont ils ont été eux-mêmes animés.

Ce fut Démosthène, & non pas Ctésiphon, qui répondit à Eschine, & la harangue qu'il prononça en cette occasion, est sans contredit la plus éloquente qu'il ait jamais composée. Je vais en parcourir les principaux traits, non pas dans la vûe d'en faire sentir les beautés, la seule lecture de cette pièce peut en donner une juste idée; je veux seulement indiquer les principaux moyens dont Démosthène se servit pour confondre son adversaire. Il commence par se plaindre de l'irrégularité du procédé d'Eschine. « Après, dit-il, qu'il m'a accusé

Mem. Tome XIV,

O

» des plus grands crimes, il cherche à m'interdire une juste
 » défense, ou au moins il voudroit m'astreindre à suivre l'ordre
 » qu'il lui plaît de me prescrire, est-il rien de plus injuste? Au
 » lieu de m'accuser moi-même qu'il dit être si coupable, pour-
 » quoi accuse-t-il Ctésiphon? Lorsqu'il me voyoit commettre
 » tant de prévarications, pourquoi ne me déferoit-il pas aux
 » juges? pourquoi a-t-il attendu que le tems ait effacé la mé-
 » moire de la plupart de ces faits? Eschine, Messieurs, ajoutez-
 » t-il, a un grand avantage sur moi, il accuse, il raille, il ca-
 » lomnie, toutes choses qui plaisent naturellement aux hommes;
 » & pour moi, il faut que je parle sans cesse de tout ce que j'ai
 » pu faire de bien: à peine peut-on écouter avec patience un
 » homme en louer un autre, comment pourrez-vous m'enten-
 » dre me louer moi-même? » Il entre ensuite en matière, mais
 il ne forme point son plan sur celui de son adversaire.

Il expose d'abord la situation des affaires de la Grece, lorsqu'il a commencé à avoir quelque part au gouvernement, & rappelle tout ce qui se passa à l'occasion de la paix que firent les Athéniens avec Philippe, puis il adresse ainsi la parole à Eschine: « Notre ville, dites-vous, avoit envoyé de tous
 » côtés des Ambassadeurs pour solliciter la plupart des villes de
 » la Grece à prendre les armes contre Philippe, & sans attendre
 » le retour de ses Ambassadeurs, elle conclut une paix & une
 » alliance honteuses; mais ne voyez-vous pas que vous accusez
 » vos citoyens du procédé le plus indigne? Quoi, Eschine,
 » vous étiez présent à tout ce qui se fit alors, & vous gardâtes
 » le silence? vous ne vous opposâtes pas aux conseils pernicieux
 » que je donnois? Mais non, Messieurs, vous n'avez point été
 » coupables d'une telle indignité; Eschine n'a fait ici qu'accu-
 » muler faussetés sur faussetés, lui seul avec Philocrate, a été l'au-
 » teur de la paix & de l'alliance: il vient aujourd'hui m'accuser
 » de ses propres fautes, il veut rejeter sur moi les malheurs de
 » la Grece, dont lui seul & ses semblables ont été la cause. » Il
 s'étend alors beaucoup sur toutes les prévarications d'Eschine, particulièrement sur celles qui regardent l'ambassade de Macédoine, & dont nous avons déjà parlé, & il prétend qu'il

est notoire qu'Eschine s'étoit laissé corrompre par l'argent & par les caresses de Philippe, & qu'il n'a cessé depuis ce tems-là d'être dévoué en toute occasion aux intérêts de ce Prince.

Ulpien rapporte que Démosthène usa alors d'une supercherie qui, si elle étoit vraie, auroit été bien indigne de la gravité d'un aussi grand Orateur. Démosthène, en cet endroit de son discours, interroge le peuple, & lui demande s'il regarde Eschine comme l'hôte, ou bien comme le mercenaire de Philippe. On dit qu'il prononça mal exprès le mot mercenaire, *μισθάρως*, & qu'aussi-tôt toute l'assemblée répéta à haute voix ce même mot, comme pour reprendre l'Orateur, & que pour lors Démosthène s'écria : *Vous l'entendez, Eschine, ils disent tous que vous êtes le mercenaire de Philippe.* Mais, je le répète encore, une pareille subtilité ne s'accorde guères avec l'éloquence sérieuse de Démosthène ; & cette petite ruse, qui a peut-être été imaginée par quelque Scholiaste, auroit, je crois, très-mal réussi dans une conjoncture aussi délicate & aussi importante.

Démosthène vient à la conduite qu'il a tenue depuis la paix. « Je voyois, dit-il, d'un côté un Prince ambitieux, qui par ses ruses, par son activité & par son courage, menaçoit d'asservir la Grece entière ; je voyois d'un autre côté une nation plongée dans une profonde létargie, & que les dangers les plus pressans ne pouvoient éveiller. Que n'ai-je point fait de tout ce que je devois faire dans de telles circonstances ? J'ai dévoilé les desseins les plus cachez de Philippe, j'ai été au-devant de tout ce qu'il vouloit tenter, j'ai déconcerté les projets les mieux conçûs, j'ai détaché les peuples de son alliance, j'ai porté du secours à ses ennemis, j'ai fait prendre à nos citoyens les résolutions les plus salutaires ; enfin, je n'ai rien obmis pour assurer le salut de la Grece entière, & pour procurer la ruine de l'ennemi commun. Athenes a couronné plusieurs de ses Orateurs, mais je suis le seul Athénien qui ait été cause que des villes étrangères ont décerné des couronnes à notre ville. La récompense que Ctésiphon vous propose de m'accorder, est si peu une nouveauté »

O ij

» contraire aux loix , que beaucoup d'autres en ont été honorez
 » avant moi. Nausiclès, Charideme, Diotime ont été couronnez
 » d'une Couronne d'or en plein théâtre, pendant les fêtes de
 » Bacchus, durant les représentations des Tragédies nouvelles.
 » Moi-même, Messieurs, j'ai déjà reçu autrefois un semblable
 » honneur, Eschine étoit présent lorsque le décret vous en fut
 » proposé; & lorsque vous l'approuvâtes, il n'y mit aucun ob-
 » stacle, & vous ne vous êtes point aperçu que votre conduite
 » en cette occasion vous ait attiré ni railleries, ni reproches.
 » Mais, dit-on, je n'ai pas dû être couronné avant que
 » d'avoir rendu compte; ouï, si la couronne m'étoit accordée
 » pour les choses dont je suis comptable, mais on m'accorde
 » cet honneur pour me récompenser de mes libéralités. Qui
 » a jamais oui dire que l'on ait demandé compte à quelqu'un
 » de ce qu'il donne par pure générosité? » Démosthène entre
 » sur tous ces chefs dans les plus grands détails, il se fonde
 » par-tout sur la notoriété publique, sur le calcul exact des
 » tems, sur des extraits de registres, & sur les textes formels des
 » loix & des décrets.

Démosthène raconte ensuite l'affaire des Locriens d'Am-
 » physsa, il éclaircit tous les mystères de cette intrigue, dont
 » Eschine fut un des principaux instrumens, & qui eut pour
 » but d'introduire Philippe dans le sein de la Grece. Il rappelle
 » la consternation des Athéniens à la prise d'Elatée, il avoue,
 » il se vante même d'avoir été l'auteur de toutes les résolutions
 » que l'on prit alors. Il défie Eschine, après l'événement même,
 » d'indiquer un meilleur parti que l'on eût pu suivre. Il soutient
 » que dans le cas où l'on eût pu prévoir avec certitude tous les
 » malheurs qui suivirent la déclaration de la guerre, même la
 » défaite de Chéronée, les Athéniens auroient dû s'exposer à de
 » plus grands dangers encore, pour mettre à couvert leur liberté
 » & celle de toute la Grece. C'est à cette occasion qu'il exalte la
 » magnanimité des Athéniens, & qu'il leur fait cette apostrophe
 » que Longin trouve si sublime. *Non, Messieurs, non, vous n'avez
 » point failli, j'en jure par les manes de ces grands hommes qui ont
 » combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon.*

Cicéron avoit porté son admiration pour ces deux discours, jusqu'à les traduire ; & généralement tous les Critiques en parlent avec les plus grands éloges. En effet, on ne peut rien ajouter à la douceur & à l'agrément de l'éloquence d'Eschine, qui néanmoins est fort inférieur à Démosthène dans les autres parties.

On trouvera sans doute que ces deux rivaux se déchirent l'un l'autre avec trop d'emportement, & l'on aura peine à leur passer les injures grossières qu'ils se disent. C'est que dans les Républiques où il regne une parfaite égalité entre tous les citoyens, on a moins d'égard les uns pour les autres, & l'on se traite avec moins de politesse. Tous les autres Orateurs anciens, sans en excepter Cicéron, se ressentent de cette licence républicaine. Dans les Monarchies, l'habitude où l'on est de vivre avec ses maîtres, accoutume à être plus retenu & plus circonspect. Il faut convenir aussi, que la malignité se fait sentir dans le discours d'Eschine, beaucoup plus que dans celui de son adversaire ; ce qui n'est pas une des moindres raisons de la supériorité de Démosthène.

Mais pourquoi ces deux hommes avoient-ils l'un pour l'autre une haine si envenimée ? Il est aisé d'en découvrir la cause, pour peu qu'on fasse attention à leurs situations, à leurs caractères, & à leurs passions dominantes. Démosthène étoit un homme dur & austère, uniquement occupé de ses emplois, & livré au travail avec une application, une ardeur & une constance sans pareilles. Ses grands talens lui avoient fait concevoir de bonne heure les projets les plus vastes. Il s'étoit proposé d'élever les Athéniens sur tous les autres Grecs, parce qu'il se flatoit de les gouverner toujours par son éloquence. Dans cette vûe il travailloit sans relâche à augmenter la puissance de la République, dont il ne séparoit pas les intérêts des siens propres. Un Prince tel que Philippe, qu'il eut presque toujours en tête, fut un puissant obstacle à ses desseins ; mais la nonchalance de ses concitoyens en fut un bien plus grand encore. Venoit-on annoncer que, contre la

foy des traitez, Philippe s'étoit emparé de quelque place importante, qu'il opprimoit quelqu'un des alliez, en un mot, qu'il commettoit les actes d'hostilité les plus formels, tout étoit d'abord en rumeur dans la ville, on ne respiroit que guerre & que vengeance : mais s'agissoit-il de prendre un parti, falloit-il quitter sa maison, ses plaisirs, & aller s'exposer aux dangers, on oublioit aussi-tôt l'intérêt commun, on avoit recours aux prières, lorsqu'il falloit courir à la vengeance, & l'on demandoit par grace une paix qu'on ne pouvoit obtenir solidement qu'à la pointe de l'épée. Démosthène voyoit avec désespoir cette lâcheté de ses concitoyens; il s'efforçoit de ranimer leur courage par ses discours, mais les pensionnaires de Philippe en empêchoient l'effet. Eschine étoit toujours de leur côté; né dans la bassesse, il s'étoit efforcé de s'élever, & il ne paroît pas qu'il ait été fort délicat sur le choix des moyens. Nous avons vû qu'il ne put résister à l'argent de Philippe, ni à ses caresses; être appelé *l'ami*, *l'hôte de Philippe*, étoit pour lui une fortune à laquelle tout devoit céder. C'étoit d'ailleurs un homme d'une humeur gaye, & entièrement livré aux plaisirs. Les intérêts de sa patrie le touchoient médiocrement, & son indifférence à cet égard lui faisoit regarder comme des chimères, & les projets & les craintes de Démosthène. Il n'est donc pas étonnant que ces deux hommes fussent éternellement aux prises. Eschine étoit le fléau de Démosthène, comme Démosthène étoit le fléau d'Eschine.

Au reste, on doit faire une attention particulière à la différente disposition de ces deux discours, l'ordre, la netteté, la précision regnent par-tout dans celui d'Eschine, & le bel ordre n'y répand aucune sécheresse; au contraire, tout y est traité avec tant d'éloquence, qu'il plaît, qu'il enchante toujours. La méthode de Démosthène est bien moins sensible, mais elle est bien plus artificieuse; il sentoît qu'en se jettant dans des discussions de loix, il seroit sec, froid & ennuyeux, & qu'il manqueroit son objet principal: c'est pourquoi laissant-là les deux premiers chefs de l'accusation, il vient d'abord

au point essentiel, & montre qu'il a bien mérité par tous ses services la couronne qu'on veut lui disputer. Il étoit évident que les Athéniens une fois persuadés des obligations immenses qu'ils lui avoient, mépriseroient quelques formalités négligées. Ce peuple souverain maître, prétendoit sans doute avoir le droit de se dispenser de ses propres loix, quand bon lui sembloit. Cependant l'Orateur ne néglige rien de tout ce qui pouvoit laisser quelques scrupules dans l'esprit de ses juges, mais il ne fait que toucher en passant ce qu'il y a de moins essentiel, observant de commencer & de finir son discours par les raisons qu'il croit devoir produire un plus grand effet, & de relever avec adresse les moyens les plus foibles, en les mêlant avec les argumens victorieux. En un mot, on voit que c'est l'esprit qui a présidé au plan du discours d'Eschine, au lieu qu'on croiroit que les choses mêmes ont emporté Démosthène, & qu'il parle sans être préparé.

Soit par la force de son éloquence, ou par celle de ses raisons, Démosthène gagna sa cause. Eschine n'eut point pour lui la cinquième partie des suffrages, & succomba dans son accusation. Il s'exila d'Athènes, je ne sçais si ce fut par dépit, ou par honte, ou parce qu'il fut banni, ou parce qu'il n'eut pas le moyen de payer l'amende à laquelle il avoit été condamné. On dit que Démosthène courut après lui à cheval, & qu'Eschine croyant qu'on le poursuivoit pour le tuer, se jeta par terre en se couvrant de son manteau, mais que Démosthène le releva, tâcha de le consoler, & lui fit présent d'une somme assez considérable; qu'alors Eschine s'écria, *ne suis-je pas bien malheureux de quitter une Ville où se trouvent des ennemis qui valent mieux que les amis que je pouvois avoir ailleurs.* Mais la plupart des Ecrivains attribuent cette aventure & ce mot d'Eschine à Démosthène lui-même, lorsque chassé de la ville pour s'être laissé corrompre par Harpalus, quelques citoyens le suivirent, à ce que l'on dit, le consolèrent & lui donnèrent un talent.

Eschine se proposa d'abord d'aller trouver Alexandre en

Asie, mais ayant appris la mort de ce Prince, il se retira à Rhodes, s'y établit, & y ouvrit une école d'éloquence, qui subsista avec éclat long-tems après sa mort. On raconte qu'il lut un jour à ses Ecoliers la harangue de Démosthène au sujet de la couronne, & que les voyant transportez d'admiration, il leur dit : *Et qu'auriez-vous donc fait si vous l'eussiez entendu lui-même !* Au rapport de Philostrate, Eschine se dégoûta du métier de Rhéteur, quitta son école de Rhodes, & s'en alla à Samos, où il mourut peu de tems après, âgé de soixante-quinze ans.

Outre les trois discours dont j'ai rendu compte, qui sont les seuls qui nous restent de cet Orateur, & , suivant les apparences, les seuls aussi qu'il ait rendu publics, nous avons sous son nom douze lettres dont l'authenticité ne me paroît pas tout-à-fait hors d'atteinte, mais j'en remets l'examen à une autre fois.



VIE D'EPAMINONDAS.

Par M. l'Abbé GÉDOYN.

UN Homme de mérite, connu par plusieurs ouvrages, & encore plus par son nom, a témoigné souhaiter que quelqu'un fit la vie d'Epaminondas, pour tenir lieu de celle que Plutarque avoit faite, & qui ne se trouve plus parmi les Hommes illustres. J'ai saisi cette idée, & après avoir ramassé tout ce qu'il y a d'épars dans les Anciens, touchant la personne & les actions d'Epaminondas, j'en ai composé, non un volume, mais une vie à peu-près de l'étendue de celles de Plutarque, & telle que vous allez l'entendre.

Assemblée
publique.
14. Novemb.
1738.

Epaminondas, Thébain, naquit en la *xcviii.^e* Olympiade, environ 390. ans avant l'Ère chrétienne. Il étoit d'une famille pauvre, mais fort noble, & si ancienne, qu'on n'en trouvoit l'origine que dans les tems fabuleux. On le croyoit descendu d'un de ces compagnons de Cadmus qui lui aidèrent à conquérir la Bœotie, & qui eurent le nom de *Spartes*, nom dont les Mythologues donnent plus d'une raison.

Polymnis son pere, que la pauvreté réduisoit au rang de simple citoyen, comprit en homme sage, que moins il avoit de bien à lui laisser, plus il devoit être soigneux de lui donner une bonne éducation, & en effet jamais aucun Thébain n'en reçut une meilleure. La bonne éducation, trésor inestimable & presque inconnu, étoit un avantage particulier aux Grecs; elle n'étoit point pour eux, comme pour nous, hérissée de mille difficultés qui en retardent le progrès, ou en font avorter le fruit. Ils n'avoient de langue sçavante que celle qu'ils parloient, de connoissances & de sciences que celles qu'ils avoient ou inventées ou perfectionnées. Tout consistoit dans l'étude de la Grammaire, de la Musique, de la Philosophie, & dans les exercices de la Gymnastique. Mais leur Musique n'étoit pas, comme la nôtre, un art dangereux, presque uniquement

Mem. Tome XIV.

P

inspiré par l'amour ou par la licence, & plus capable d'abaisser le courage que de l'élever ; c'étoit l'art de régler les mouvemens de l'ame & ceux du corps, d'exciter les passions & de les calmer, pour faire tantôt l'un, tantôt l'autre, selon qu'il étoit à propos : & leur Philosophie, dégagée de toutes questions frivoles, ou plus curieuses qu'utiles, n'avoit pour objet que la recherche du vrai bien & les principes de la saine morale. Cette sorte d'éducation étoit si commune en Grece, que tout homme distingué par sa naissance ou par son état, à qui il en manquoit seulement une partie, en étoit moins estimé, témoin Thémistocle ; & les maîtres qu'on donnoit aux enfans, étoient en honneur comme les sciences mêmes qu'ils leur enseignoient. Il ne faut donc pas s'étonner si un ancien Historien qui a fait la vie d'Epaminondas en Latin, entre dans le plus petit détail de son éducation, & nous dit qu'il apprit à jouer de la lyre & à chanter de Denys, le plus grand Musicien de son tems, comparable à Damon & à Lamprus, dont les noms sont célèbres ; qu'il eut pour maître de flûte Olympiodore, pour maître à danser Calliphron, & pour maître de Philosophie un Lysis, Tarentin, de la secte de Pythagore. Ces avantages pour un Romain, ajoute ce judicieux Auteur, seroient legers, & plutôt à mépriser qu'à rechercher, mais en Grece ils étoient fort estimez. Or, dit-il, nous ne devons pas juger des mœurs d'une nation étrangère par les nôtres, ni croire que ce qui nous paroît peu important, doive paroître tel à tous les autres. Le jeune Epaminondas, que son caractère portoit aux choses sérieuses, s'attacha tellement à Lysis, que malgré l'austérité de mœurs du Philosophe, il préféroit son commerce à celui de tous ses camarades ; aussi les passa-t-il de si loin dans l'étude de la Philosophie, que l'on put aisément augurer qu'il auroit la même supériorité dans tout le reste. Quand il fut parvenu à l'âge d'adolescence, & de faire ses exercices, il préféra ceux qui rendent le corps ferme & dispos, à ceux qui ne font qu'en augmenter les forces, regardant ceux-ci comme plus propres à un athlète, & ceux-là comme plus convenables à un homme

de guerre. Il s'appliqua donc particulièrement à la lutte & à la course, pour se rendre capable de saisir fortement un homme au corps dans le besoin, & de disputer de légèreté avec les plus agiles, ensuite il s'addonna sérieusement au métier de la guerre.

A ces dispositions du corps il joignit les plus belles qualités de l'ame; car il étoit modeste, prudent, maître de lui-même, habile à prendre conseil du tems & de l'occasion, entendu dans l'art militaire, homme d'exécution & d'un grand courage; avec cela chaste, tempérant, doux, ami de la vérité jusqu'à ne pas se permettre le mensonge le plus innocent, d'une patience à toute épreuve, souffrant sans émotion tout ce qui lui arrivoit de fâcheux de la part de ses amis comme de la part du peuple, sachant se taire & garder inviolablement un secret, à quoi il y a souvent plus de mérite qu'à parler le mieux du monde; enfin, parlant peu, écoutant beaucoup, & par-là se prêtant toujours à l'instruction. Aussi quand il se trouvoit dans ces lieux où, suivant la coutume des Grecs, on disputoit sur la manière de gouverner une République, ou sur quelque point de Philosophie, il n'en sortoit qu'après que la matière avoit été épuisée, & que l'on avoit cessé de parler. Philosophe de bonne foy, il méprisa constamment les richesses, & ne voulut jamais tirer de l'Etat autre chose que la gloire de le bien servir, ni de ses amis autre chose que le plaisir d'en être aimé. En vain Pélopidas & d'autres voulurent plus d'une fois partager leur bien avec lui; mais s'il arrivoit qu'ils eussent besoin de son secours, alors il agissoit en homme persuadé qu'entre amis tout doit être commun. Qu'un de ses concitoyens fût prisonnier de guerre, ou qu'il ne pût marier sa fille faute de bien, Epaminondas assembloit tous ses amis, imposoit une taxe à chacun d'eux selon ses facultés, leur présentoit ensuite l'indigent, & lui faisoit compter son argent en sa présence, afin qu'il sçût à qui il avoit obligation, & à quel point: c'est ainsi qu'il en usoit dans ces occasions.

Pélopidas étoit alors la première personne de l'Etat, & il le fut tant qu'Epaminondas mena une vie privée; mais si-tôt

que celui-ci commença à paroître & à mettre en œuvre ses grands talens, l'autre fut presqu'obscurci. Cependant Plutarque nous les représente comme un rare exemple de deux rivaux qui furent toujours amis; la vertu qui avoit formé leur liaison, l'entretint, malgré la concurrence où ils se trouvoient sans cesse, ou pour le commandement des troupes, ou pour les autres grandes charges. C'est pourquoi cet Ecrivain les met fort au-dessus de ceux qui avoient été à la tête des affaires dans la République d'Athènes; car si l'on considère, dit-il, l'administration d'Aristide & de Thémistocle, celle de Cimon & de Périclès, celle de Nicias & d'Alcibiade, on verra qu'elles ont été pleines de dissensions & de jalousies funestes à leur patrie & à eux-mêmes. Au contraire, si l'on jette les yeux sur l'affection que Pélopidas & Epaminondas eurent toujours l'un pour l'autre, on reconnoîtra que ces deux grands hommes étoient beaucoup plus dignes d'estime que ces autres, qui se faisant plus la guerre qu'ils ne la faisoient à l'ennemi, ne travaillèrent toute leur vie qu'à s'entre-détruire. La véritable cause de cette conduite entre nos deux Thébains, étoit que nez vertueux, ils cherchoient en toutes leurs actions, non la gloire & les richesses, qu'accompagne ordinairement l'envie, mais uniquement le bien de l'État. Cette amitié constante qui leur fit tant d'honneur, commença à l'expédition de Mantinée, lorsque les Thébains envoyèrent du secours aux Lacédémoniens, encore alors leurs amis & leurs alliez. Epaminondas faisoit pour lors ses premières armes, & dans le combat qui se donna durant cette campagne, voyant Pélopidas renversé par terre & dangereusement blessé, il lui sauva la vie, en courant lui-même un très-grand risque de la sienne.

Peu de tems après les Lacédémoniens, qui se desbioient des Thébains, surprirent la citadelle de Thèbes & y mirent garnison. Thèbes étoit alors partagée entre deux factions, dont l'une favorisoit ouvertement les vûes de Sparte, l'autre gouvernée par Pélopidas, tenoit pour le parti de la République. Au milieu de ces troubles, Epaminondas qui ne pouvoit être utile à sa patrie, résolut de ne prendre aucune part aux affaires.

publiques, & d'attendre un meilleur tems ; c'est qu'il ne vouloit ni protéger les mauvais citoyens, ni aussi prendre les armes contr'eux, de crainte de tremper les mains dans leur sang, car il croyoit que dans une guerre civile toute victoire étoit funeste & demandoit des larmes. Mais aussi-tôt que par l'heureuse audace d'un petit nombre de citoyens, les Lacédémoniens eurent été chassés de la citadelle de Thèbes, & qu'il fut question de combattre contr'eux pour les empêcher d'y rentrer, nul autre Thébain ne montra plus de zèle qu'Epaminondas, & l'on connut bien-tôt de quelle ressource étoit un tel homme ; car aussi propre pour le conseil que pour l'exécution, aussi capable de persuader que d'agir, il fut député de sa République pour aller soutenir les intérêts aux États d'Arcadie, & pour tâcher d'engager ces peuples à embrasser l'alliance de Thèbes & d'Argos.

Là se trouva Callistrate député d'Athènes, & le plus éloquent homme de son tems, qui vouloit persuader aux Arcadiens de préférer l'alliance d'Athènes à toute autre. Celui-ci, dans sa harangue, après avoir beaucoup invectivé contre Thèbes & contre Argos, pria l'assemblée de considérer quels hommes ces deux villes avoient portés, afin de juger du présent par le passé ; *un Oreste & un Alcémon, disoit-il, deux enfans parricides ; un Œdipe, qui, après avoir assassiné son pere, a eu des enfans de sa propre mere.* Epaminondas harangua à son tour, & après avoir répondu à tous les autres points du discours de Callistrate, venant à ses invectives : *Je vous l'avouë, Messieurs, dit-il, j'admire le peu de sens de ce Rhéteur, qui ne voit seulement pas que ces grands criminels sont à la vérité nez parmi nous ; mais qu'ils sont nez innocens ; qu'aussi-tôt qu'ils ont été criminels, nous les avons chassés de nos États ; & que chassés, Athènes les a reçus dans son sein : devoit-il donc m'obliger à lui dire une vérité si dure !*

Mais ce fut sur-tout dans son ambassade de Sparte, & peu de tems avant la bataille de Leuctres, qu'il fit paroître son éloquence, car en présence de tout ce que les allies de Sparte avoient-là d'Ambassadeurs, & dans une très-nombreuse

assemblée, il fit si bien sentir la tyrannie que les Lacédémoniens exerçoient sur toute la Grece, qu'eux-mêmes confus, ils s'excusèrent longuement & comme ils purent ; ce qui fit dire assez plaisamment à Epaminondas, qu'il avoit enfin obligé les Lacédémoniens à allonger leurs monosyllabes ; & véritablement on peut dire que deslors il les subjugua par la force de ses paroles, comme il fit ensuite par sa valeur à la journée de Leuctres.

En effet, la guerre s'étant allumée entre les deux peuples, je veux dire les Lacédémoniens & les Thébains, Epaminondas eut le commandement de l'armée Thébaine, avec ordre de s'opposer aux ennemis, qui comptant sur leurs forces, marchaient droit à Thèbes. Pour lui, il alla se poster au-dessus du marais Céphissis, ne doutant pas que les troupes du Péloponnèse ne débouchassent par-là. Mais Cléombrote Roy de Sparte prit son chemin par Ambryssie ville de la Phocide ; & après avoir passé sur le ventre à Chéréas qui gardoit le passage de ce côté-là avec quelques troupes, il vint camper à Leuctres dans la Boeotie. Là Cléombrote & son armée eurent un présage du malheur qui les attendoit. C'étoit la coutume des Rois de Sparte, quand ils alloient à la guerre, de mener avec eux un troupeau de moutons, afin d'avoir toujours des victimes toutes prêtes pour les sacrifices, sur-tout lorsqu'ils imploroient le secours du ciel avant que de livrer bataille. A la tête du troupeau marchaient des chèvres, qui en étoient comme les guides. Il arriva que des loups s'étant jettés sur le troupeau, épargnèrent les moutons & mangèrent les chèvres. D'ailleurs les Lacédémoniens irritèrent les Dieux, par l'attentat qu'ils commirent contre les filles de Scédasus, un des habitans du lieu. Ce Scédasus avoit deux filles, toutes deux belles & déjà nubiles, trois Lacédémoniens furent assez osés pour les violer ; ces jeunes filles ne pouvant survivre à un tel affront, s'étranglèrent elles-mêmes, & le pere n'ayant pu obtenir justice à Sparte, revenu chez lui, se tua de désespoir. Epaminondas rendit au pere & aux filles tous les honneurs qu'on peut rendre aux morts, & jura qu'il ne combattoit pas

plus pour le salut des Thébains, que pour venger cette malheureuse famille.

Mais les Chefs de l'armée Bœotienne n'étoient pas d'accord sur le parti qu'il y avoit à prendre, & ils pensoient même fort différemment, car Epaminondas, Malgide & Xénocrate vouloient qu'on donnât bataille aux Lacédémoniens, & tout au plutôt; Damoclides, Démophile & Simangéle étoient d'un avis contraire: ils opiniâtroient qu'il falloit pourvoir à la sûreté des femmes & des enfans, en les envoyant à Athenes, & faire tous les préparatifs nécessaires pour soutenir un long siège, ainsi les sentimens de ces six Chefs se trouvèrent partagés; mais le septième, nommé Branchylide, qui gardoit les défilés du côté du mont Cithéron, étant venu au camp, & ayant été de l'avis des premiers, les autres s'y rendirent, & il fut résolu qu'on tenteroit le hazard d'une bataille.

Cependant Epaminondas se desffoit de quelques Bœotiens de son armée, & en particulier des Thespiens; il craignoit, avec raison, que ces troupes mal intentionnées ne le trahissent durant le combat. Pour éviter cet inconvénient, il fit proclamer qu'il ne retenoit personne par force, & que ceux qui aimeroient mieux s'en retourner chez eux, pouvoient le faire en toute liberté; aussitôt les Thespiens prirent leur congé, avec quelques autres Bœotiens peu affectionnez aux Thébains. Lorsque les deux armées furent aux mains, les Lacédémoniens, qui n'avoient pas pris la même précaution, se virent abandonnez de la plupart de leurs alliez, qui déclarèrent la haine secrète qu'ils avoient contr'eux, les uns en quittant leurs rangs, & les autres en prenant la fuite dès que l'ennemi tournoit de leur côté. Mais ce qui rendoit la partie égale, c'est que les Lacédémoniens avoient une grande expérience dans l'art militaire, jointe à la noble ambition de soutenir la gloire de Sparte, & que les Thébains comprenoient fort bien qu'il ne s'agissoit de rien moins pour eux que du salut de leur patrie, de leurs femmes & de leurs enfans. Enfin, lorsque Cléombrote eut été tué avec les principaux officiers de son armée, les Lacédémoniens furent encore obligez de demeurer

sur le champ de bataille, parce que de toutes les choses la plus honteuse pour des Spartiates, c'étoit de laisser le corps de leur Roy à la merci de l'ennemi ; mais malgré leurs efforts, les Thébains furent vainqueurs, & jamais Grecs ne remportèrent une si belle victoire sur d'autres Grecs. Le lendemain les Lacédémoniens voulant enterrer leurs morts, envoyèrent aux Thébains un héraut, pour leur en demander la permission. Epaminondas, qui sçavoit combien cette nation étoit habile à dissimuler ses pertes, répondit que les Lacédémoniens enterreroient leurs morts après que leurs alliez auroient enterré les leurs ; cela s'étant exécuté ainsi, il arriva que parmi les alliez de Sparte les uns avoient perdu fort peu de monde, & les autres n'avoient fait aucune perte, de sorte que le plus grand nombre des morts fut manifestement reconnu pour appartenir aux Lacédémoniens, qui en effet ne purent jamais se relever de la perte qu'ils firent en cette journée.

Après le combat, Epaminondas ordonna que toutes les troupes du Péloponnèse s'en retournassent dans leur pays, à la réserve des Lacédémoniens, qu'il tint enfermés dans Leuctres. Mais ayant appris que les Spartiates accouroient en foule au secours de leurs concitoyens, il les laissa aller, sous certaines conditions qu'il leur imposa ; & voulant bien rendre compte de sa conduite aux siens, il leur dit qu'il valoit mieux éloigner la guerre de leurs frontières, & la porter dans le centre de la Laconie.

En effet, après avoir enlevé aux Thespiens la forte place de Cérèsse, pour les châtier de leur défection, il ne songea plus qu'à aller mettre ordre aux affaires du Péloponnèse ; & parce que les Arcadiens souhaitoient sa présence, il se transporta d'abord chez eux. Agésipolis Roy de Sparte, avoit dispersé dans plusieurs villages les Mantinéens peuples d'Arcadie, Epaminondas les rassembla dans leur ancienne ville, & il conseilla aux Arcadiens d'abandonner un grand nombre de bicoques qui ne se pouvoient défendre par elles-mêmes, pour se réunir tous dans une seule ville qu'il leur fit bâtir, & que l'on a depuis appelée *Mégalopolis*, ou *la grande Ville*. Ensuite
s'étant

s'étant mis en marche avec ses troupes, il s'avança jusqu'aux portes de Sparte, & fit trembler cette ville orgueilleuse qui n'aguères avoit donné la loy à toute la Grece. Mais voyant qu'Agéfilas s'obstinoit à éviter le combat & à se tenir renfermé, il conçut un dessein véritablement digne de lui. C'étoit de susciter aux Lacédémoniens un ennemi irréconciliable, & que son propre intérêt rendît éternellement ami des Thébains. Il y avoit près de trois cens ans que les Messéniens, exemple mémorable des calamités qu'attire une guerre opiniâtre, avoient été contraints de céder à leur mauvais destin, & que chassés de leur pays par les Lacédémoniens, ils pleuroient inconsolablement leurs malheurs dans une terre étrangère. Epaminondas devenu redoutable à leurs vainqueurs, députa en Italie, en Sicile, & par-tout où il y avoit des Messéniens, pour les inviter à revenir dans le Péloponnèse. Il n'est pas croyable avec quelle ardeur ces fugitifs accoururent tous, également transportés d'amour pour leur patrie, & de haine contre Lacédémone. Aussi-tôt le Général Thébain leur fait bâtir une ville capable de les contenir & de les défendre; ils en prennent possession, ils s'y établissent, donnent mille bénédictions à leur restaurateur, & peu s'en faut qu'ils ne le mettent au nombre de leurs Dieux tutélaires. Un Historien remarque, à la louange de ces peuples, qu'après un exil de trois cens ans, ils avoient conservé leurs coutumes & leur langue sans y mêler rien d'étranger, & qu'alors encore ils parloient Dorien mieux qu'aucun autre peuple.

Durant le cours de cette entreprise, qui demandoit du tems, la Préture d'Epaminondas vint à expirer. C'étoit un crime capital chez les Thébains, que de la prolonger au-delà du terme prescrit; mais le Préteur croyant devoir passer par dessus la loy, dans une conjoncture où il s'agissoit de l'intérêt de l'Etat, continua d'exercer son autorité. Cependant on le trouva mauvais; quand il fut revenu à Thèbes, on le cita en justice; il fut obligé de rendre compte de sa conduite, & s'il ne fut pas condamné, on songea du moins à le mortifier. L'occasion s'en présenta bientôt; Alexandre tyran de Phères

Mem. Tome XIV.

Q

dans la Thessalie, ayant, sous ombre d'amitié & comme allié des Thébains, attiré chez lui Pélopidas, eut la hardiesse & la mauvaise foy de le retenir prisonnier. Les Thébains, pour venger cet affront, mirent sur pied une armée, dont ils donnèrent le commandement à Cléomène, & ils voulurent que l'ancien Préteur de Boeotie fût soumis à ses ordres. Epaminondas n'étoit donc que simple volontaire en cette armée. Il arriva que le nouveau Général, peu expérimenté au métier de la guerre, se laissa resserrer par les ennemis, de sorte qu'il ne pouvoit éviter d'être défait. Dans cette extrémité, toutes les troupes jettent les yeux sur Epaminondas, elles le prient, le conjurent de sauver l'armée, de sauver l'Etat. Lui, sans laisser échapper la moindre plainte, se rend à leurs prières, prend le commandement de l'armée, par sa grande capacité la dégage, & fait si bonne contenance, que le Tyran intimidé traite avec lui, & relâche son prisonnier. C'étoit-là une de ces occasions délicates où tout homme est tenté de se venger du mépris qu'on a fait de lui, & où il se croit dispensé de faire pour un maître ingrat plus qu'il ne lui est ordonné. Epaminondas pensoit bien autrement, il regardoit comme une impiété d'avoir du ressentiment contre sa patrie; sur ce principe, il sembloit être insensible à toutes les mortifications qui lui venoient de la part des Thébains, & sans penser à ce qui lui en pouvoit arriver, il les servoit en dépit d'eux: c'est ainsi qu'il se conduisit, non pas une fois, mais plusieurs, entr'autres lorsqu'il faisoit la guerre contre les Lacédémoniens dans le Péloponnèse. Il avoit pour lors deux collègues, dont l'un étoit Pélopidas, homme valeureux & grand Capitaine. La faction qui leur étoit opposée ayant prévalu dans le Conseil de Thèbes, tous les trois furent rappelés, & on nomma d'autres Préteurs pour leur succéder. Epaminondas, dans cette conjoncture non plus que dans l'autre, ne jugea pas à propos de déférer au décret du peuple, & il persuada à ses collègues de suivre son exemple; c'est qu'il voyoit que par l'incapacité des nouveaux Chefs, l'armée périroit infailliblement. La loy sans doute étoit contre lui; mais il ne pouvoit s'imaginer qu'une

loy sagement établie pour le bien de la République, dût tourner à la ruine, & aux risques de sa vie il prolongea son autorité quatre mois entiers depuis la révocation.

Après la campagne, on ne manqua pas d'instruire le procès de ses collègues; il leur permit de rejeter toute la faute sur lui, & de dire hardiment que c'étoit lui qui les avoit empêchés d'obéir à la loi : ils employèrent en effet ce moyen de défense, & furent absous. Pour Epaminondas, on ne voyoit pas trop ce qu'il pourroit alléguer, & l'on étoit persuadé qu'il succomberoit. Mais lui, avec cette noble assurance qui est ordinairement l'effet de la bonne conscience, s'étant présenté devant le peuple assemblé : « Ouy, Thébains, dit-il, ce que vous ont dit mes collègues est véritable, c'est moi qui les ai empêchés d'obéir à la loi, & je lui ai désobéi moi-même, vous pouvez m'en faire porter la peine, je suis prêt à la subir; mais au moins je vous demande une grâce que vous ne sauriez guères me refuser, c'est d'insérer dans votre arrêt, que vous avez condamné à mort Epaminondas, parce qu'il vous a forcés de remporter à Leuctres une victoire signalée sur les Lacédémoniens, qu'aucun Borotien avant lui n'avoit osé regarder en bataille rangée; parce que du même exploit il a sauvé Thèbes, & rendu la liberté à toute la Grece; parce qu'il a tellement changé la fortune de l'un & de l'autre peuple, que les Thébains ont assiégé Sparte, & que les Lacédémoniens se sont cru trop heureux de n'être pas poussés à la dernière extrémité; parce qu'enfin il n'a cessé de faire la guerre, jusqu'à ce qu'il ait vû Messène rebâtie & Sparte aux abbois. » Ce peu de paroles fut suivi de l'applaudissement de tout le peuple, l'accusation se tourna en risée, & aucun des juges n'osa donner son suffrage contre un homme qui étoit en effet l'épée & le bouclier de sa patrie. Voilà comment il se tira d'un jugement où il ne s'agissoit de rien moins pour lui que de se voir condamné à perdre la vie.

C'est avec la même éloquence & la même fermeté, qu'il réprimoit ces mauvais citoyens qui sont toujours prêts à cabaler contre leurs supérieurs, & qui ne cherchent que leur

intérêt particulier, sous ombre du bien public. Un certain Ménéclide, jaloux de sa gloire, se déclara son ennemi & son rival dans le gouvernement de l'Etat; c'étoit un homme assez disert pour un Bœotien, car on sçait que ces peuples se piquoient moins d'esprit que de force de corps. Comme il voyoit que le grand talent d'Epaminondas étoit la guerre, il ne cessoit d'exhorter les Thébains à la paix, afin que ce grand homme demeurât inutile. Epaminondas lassé de ses déclamations, « Vous abusez du mot, lui dit-il, & vous trompez vos » citoyens, en les détournant de faire la guerre; ce n'est point » la paix que vous conseillez, c'est la servitude, car on ne fait » la paix avec avantage, qu'en se préparant à la guerre, & nul » Etat n'en jouira long-tems, qu'autant qu'il se sera rendu redoutable à ceux qui voudroient la troubler: ainsi, Thébains, » si vous voulez être considérés dans la Grece, songez plutôt » à avoir des soldats que des athlètes, & préférez un camp à vos jeux & à vos Palestres. » Le même Ménéclide lui reprochoit d'être sans enfans, de n'avoir pas voulu se marier, & de s'imaginer que ses exploits égaloient ceux d'Agamemnon: « effectivement, lui répliqua Epaminondas, j'ai tort de ne pas prendre conseil de vous sur le chapitre du mariage (c'est que Ménéclide avoit une femme dont la conduite étoit fort suspecte.) » A l'égard d'Agamemnon dont vous me supposez le rival, y pensez-vous, Ménéclide? Ce Roy, avec le secours de toute la Grece, a pris une ville en dix ans, & moi en un seul jour, avec les seules forces de Thèbes, j'ai affranchi toute la Grece de l'esclavage de Sparte. »

Mais ce qui donnoit le plus de lustre à ce généreux Thébain, c'étoit une certaine magnanimité qui sied si bien aux personnes en place, & sur-tout à un Général d'armée. Jamais sa grande ame ne fut sensible à l'intérêt, & ne fit cas de l'argent. Un jour Diomédon de Cyfique entreprit de le corrompre, à la prière d'Artaxerxe Roy de Perse. Il vint à Thèbes avec de grandes richesses, & commença par gagner Miccythus, en lui donnant une somme de quinze mille livres; ce Miccythus étoit un jeune homme alors fort attaché à Epaminondas.

Diomédon présenté au Général Thébain par Micythus, lui ayant fait confidence des sommes considérables qu'il étoit chargé de lui offrir de la part du grand Roy, *il n'est pas besoin d'argent*, répondit Epaminondas, *si ce que vous avez à me proposer est avantageux aux Thébains, je le ferai gratuitement; mais s'il est contre leurs intérêts, votre Roy n'a pas assez d'or & d'argent pour me le faire faire, car pour toutes les richesses du monde, je ne manquerois pas à ma patrie. Vous me connoissez mal, vous avez cru trouver en moi votre semblable, je ne m'en étonne pas, & je vous le pardonne, mais sortez de la ville au plutôt, car vous pourriez en corrompre d'autres. Et vous, Micythus, rendez l'argent que vous avez reçu, autrement je vous dénoncerai au Magistrat.* Diomédon le pria que du moins il pût partir avec sûreté, & remporter son argent. *Ho pour cela*, dit Epaminondas, *je vous l'accorde, & ne croyez pas que ce soit pour l'amour de vous, c'est pour l'amour de moi-même; car si l'on vous dépouilloit de vos richesses, quelqu'un pourroit croire que j'en aurois eu ma part, moi qui ai refusé le tout, & qui en ai les mains nettes.* Cela dit, non seulement il lui tint parole, mais il lui donna une escorte pour le conduire à Athenes, où il témoignoit vouloir aller; & par le moyen de son ami Chabrias, il lui fit donner un vaisseau qui le transporta en son pays avec tous ses effets. Ce seul trait, dit un Historien, suffit pour donner une idée du désintéressement & de la grandeur d'ame d'Epaminondas, mais on pourroit en rapporter beaucoup d'autres.

Philopœmen qui vint quelque tems après, & qui joua un si grand rôle parmi les Grecs, avoit donc bien raison de prendre Epaminondas pour modèle, il ne pouvoit s'en proposer un plus parfait; mais on remarque qu'il ne pût l'imiter en tout, car le Thébain, maître de lui-même, se mettoit rarement en colère, au lieu que Philopœmen, naturellement prompt & bouillant, se possédoit moins.

La dernière campagne d'Epaminondas ne fut pas moins glorieuse que les autres, mais elle coûta cher à ses citoyens; car au combat de Mantinée, où il commandoit les Thébains & leurs alliez, les Lacédémoniens ayant remarqué le poste

qu'il occupoit, tournèrent tous leurs efforts contre lui en gens désespérés, qui croyoient que de sa perte dépendoit leur salut. Il soutint cette furie avec un courage intrépide, jusqu'à ce qu'après un grand carnage de part & d'autre, il fut atteint d'un coup de javelot & mortellement blessé. Ce malheur découragea pour un moment les Thébains, mais animés du desir de la vengeance, il reprirent cœur, & repoussèrent l'ennemi avec avantage.

Epaminondas qui sçavoit que sa blessure étoit mortelle, & que s'il tiroit le fer de sa playe, il perdrait infailliblement la vie avec son sang, l'y retint quelque tems, jusqu'à ce qu'on vint lui annoncer que la victoire se déclaroit pour les Thébains : Si cela est, dit-il, j'ai assez vécu, puisque je meurs victorieux. Alors il débanda sa playe, en tira le tronçon du javelot dont il étoit percé, & mourut aussi-tôt après.

Epaminondas n'avoit jamais voulu se marier ; sur quoi son ami Pélopidas, qui avoit un fils fort décrié, lui disant que ce n'étoit pas aimer l'Etat que de ne lui point laisser d'enfans : « Prenez garde, répliqua-t-il, mon cher Pélopidas, que ce » ne soit l'aimer encore moins, que de lui laisser un fils tel que » le vôtre. Pour moi, ajouta-t-il, je ne puis manquer de postérité, le combat de Leuctres m'en servira, car il ne se peut faire » que la gloire de cette journée ne me survive & ne soit immortelle. » Il avoit raison ; rien de plus célèbre dans l'Histoire que cette bataille de Leuctres, & d'âge en âge on a mis Epaminondas en parallèle pour le moins avec tout ce que la Grece a eu de plus grands Capitaines. En effet, les plus illustres, soit d'Athènes, soit de Lacédémone, ont eu cet avantage, de trouver leur République en possession de donner la loy aux autres, & ont commandé des troupes à qui cette supériorité enflait le courage, au lieu qu'Epaminondas se mit à la tête des Thébains lorsqu'ils étoient le plus découragés & presque subjugués ; cependant en très-peu de tems, non seulement il les tira de cet état d'humiliation, mais il les rendit supérieurs aux autres. C'est pourquoi un Historien de sa vie la finit ainsi : *J'aurai, je crois, achevé le portrait de ce grand homme, en y*

ajoutant un seul trait auquel on sera toujours forcé de le reconnoître, c'est qu'avant & après lui les Thébains furent toujours soumis à quelqu'autre puissance, & que tant qu'il fut à la tête de leurs affaires, ils donnèrent la loy à toute la Grece : tant il est vrai qu'un seul homme fait quelquefois le destin de tout un peuple.

Les Lacédémoniens & les Mantinéens se disputèrent l'honneur d'avoir tué Epaminondas, mais il demeura pour constant que c'étoit Gryllus, Athénien, fils de Xénophon, qui lui avoit porté le coup mortel. Ce grand homme fut inhumé dans le lieu même où le combat s'étoit donné; on lui dressa une colonne à laquelle on attacha son bouclier, où un serpent étoit gravé, pour marquer qu'il étoit de la race de ces hommes nez des dents de serpent dont la terre de Boeotie avoit été semée, comme le dit la Fable. Du tems de Pausanias, il y avoit deux colonnes sur son tombeau, l'une ancienne, avec une inscription Boeotique, l'autre moderne, que l'Empereur Adrien avoit fait poser, avec une nouvelle inscription. Le sens de la première étoit tel, c'est Epaminondas qui parle :

*De Sparte au désespoir la fierté gémissante,
De ses murs renversez Messène renaissante,
Dans Mégaloполиs d'intrepides soldats
Pour Thèbes toujours prêts à signaler leurs bras,
De puissans Alliez qu'une amitié fidelle
Engage désormais à prendre sa querelle,
La Grece en liberté, ses oppresseurs détruits,
Voilà de mes travaux quels ont été les fruits.*



RECHERCHES
SUR LA VIE D'ARCHIMEDE;
POUR SERVIR A L'HISTOIRE
DES MATHEMATIQUES.

Par M. MÉLOT.

1.^{er} Avril
1740.

DANS le dessein d'écrire l'histoire de la Philosophie, j'ai cru devoir commencer par celle des Mathématiques. Les tems d'ignorance ont divisé ces deux sœurs, mais dans la bonne Antiquité & parmi nous, la vraie Philosophie & les Mathématiques sont inséparables.

D'ailleurs, soit qu'on considère les Mathématiques comme une science universelle d'où presque toutes les autres tirent leurs principes, leur méthode, leur solidité, & dont tous les arts doivent attendre leur perfection; soit qu'on les regarde comme un moyen sûr de donner à l'esprit l'étendue, la netteté & la précision, je me suis flaté qu'on auroit aujourd'hui quelque curiosité d'apprendre les commencemens & les progrès de cette science.

Cet ouvrage semble d'abord s'écarter du but principal de la Compagnie; mais si l'on reconnoît que toute l'Antiquité sans distinction est du ressort de l'Académie, & plus véritablement encore du ressort des personnes qui la composent aujourd'hui; si l'on ne peut nier que les découvertes des Géometres, soit pour donner l'avantage pendant la guerre, soit pour adoucir les travaux pendant la paix, font la partie de l'Antiquité la plus curieuse peut-être, & certainement la plus difficile; on conviendra sans peine qu'un ouvrage qui rapproche ces découvertes & le récit des Historiens, les principes & leur application, que l'histoire enfin des Mathématiques sera de quelque usage pour éclaircir l'Antiquité, & ne s'éloignera pas de l'objet principal de l'Académie.

Au reste,

Au reste, je n'imiterai point ici certains Auteurs, qui, voulant nous donner une histoire des Mathématiques, ne nous offrent qu'une liste de Mathématiciens, & quelques traits abrégés de leur vie. L'Historien des affaires du monde ne se contente pas d'arranger avec soin & selon l'ordre des tems, la suite des noms & des faits qu'il veut transmettre à la postérité; mais il fait un tableau, où l'ordonnance ayant expliqué nettement le sujet, son pinceau prononce hardiment tous les traits qui nous représentent les actions, qui caractérisent les hommes, & qui nous dévoilent leurs vertus & leurs vices, leurs projets & leur conduite; ainsi, tandis que les yeux sont arrêtés par le charme de la peinture, l'esprit s'instruit & se forme en se divertissant. Celui qui entreprend l'histoire des Mathématiques, doit avoir les mêmes vûes. Ce n'est pas assez qu'il nous dise qui étoit Archimède, en quel tems il a vécu & ce qu'il a inventé; il faut qu'il suive tous les pas de son esprit, si j'ose ainsi parler, & qu'il nous mette sur les traces légères, délicates & presque imperceptibles de ces routes détournées qui l'ont conduit aux plus sublimes découvertes, afin que la lecture de son histoire, aussi amusante, s'il se peut, que celle d'un Roman, nous mene par un chemin semé de fleurs, à quelque connoissance des sciences les plus épineuses.

Voilà, Messieurs, le but que je me suis proposé; mais l'amour propre nous séduit. Ordinairement un homme qui passe sa vie à lire, se croit en état de se faire lire. Pour éviter cet écueil, j'apporte ici un échantillon de mon travail, étant prêt de l'abandonner, si vous desapprouvez cet essai, & résolu au contraire de n'épargner ni mes soins ni ma peine, si vous pressentez qu'avec l'étude & vos conseils, je pourrai donner un jour quelque perfection à cet ouvrage.

Archimède naquit à Syracuse la troisième année de la cxxxiii.^e Olympiade, ou environ, 287. ans avant Jesus-Christ. Cette époque n'est déterminée par aucun Auteur ancien; car bien que Julius Firmicus ait tiré l'horoscope d'Archimède, & qu'il ait peut-être scû l'année, le jour & l'heure même de sa naissance, cependant il ne nous en a laissé que le

Mem. Tome XIV.

R

thème astrologique, assez bien fait, à la vérité, pour prouver le ridicule de l'Astrologie & la vanité de l'Astrologue, mais trop imparfait pour nous conduire au moment précis de la naissance d'Archimède.

Cette époque toutesfois se trouve aisément par un calcul rétrograde, en fixant, comme on le doit, la prise de Syracuse à l'an de Rome 542. ou 543. & la mort d'Archimède en la même année, & dans la 76.^e de son âge, où Tzetzes l'a placée.

Je n'examinerai point ici, comme l'a fait le sieur de Fleurances, & après lui le Comte Mazuchelli, de quelle famille étoit Archimède, & si Sainte Luce Vierge & Martyre étoit sa parente; outre que ces circonstances me paroissent peu importantes dans la vie d'un Philosophe, j'avouë ingénument que je n'ai ni le goût ni les lumières nécessaires pour cette sorte de recherches: ainsi, pour ce qui regarde la première question, je m'en tiens à Plutarque, qui dit nettement qu'Archimède étoit parent & ami d'Hieron Roy de Syracuse; & je renvoye la seconde aux Bollandistes, pour passer aux choses qui sont un peu plus de mon sujet.

*Diod. de Sic.
liv. 1. 5.
Abulpharage,
page 41.*

Archimède fit dans la jeunesse un voyage en Egypte; il y fut peut-être attiré par la réputation d'Euclide, qui enseignoit alors à Alexandrie; peut-être aussi fut-il entraîné par l'opinion commune aux Sçavans de la bonne Antiquité, qui s'imaginoient que toutes les sciences avoient choisi ce petit coin du monde pour y prendre la naissance & l'accroissement, & que sans ce voyage & la Géométrie, on ne pouvoit jamais atteindre à la perfection.

Je place ce voyage d'Egypte dans la jeunesse d'Archimède, & je ne lui donne d'autres motifs que la curiosité & l'envie de s'instruire, parce que les Auteurs anciens qui en ont parlé, n'ayant marqué ni le tems ni les raisons de ce voyage, j'ai cru qu'on devoit le placer dans l'âge le plus propre à voyager, sur-tout pour un homme tel que je représenterai bientôt Archimède, & qu'on ne devoit donner qu'une raison ordinaire de cette circonstance de sa vie, comme de tous les événemens dont on ne connoît point la véritable cause.

Au reste, chacun peut ici, à la faveur du silence des Auteurs anciens, donner carrière à ses conjectures, & croire avec Mirabella, qu'Archimède, sur sa réputation, fut invité à ce voyage par les Egyptiens mêmes, qui espéroient en tirer quelque utilité; ou préférer l'opinion de Buonanni, qui pensoit qu'Archimède avoit été envoyé en Egypte par Hiéron, lorsque, suivant le même Buonanni, ce Prince fit présent à Ptolémée-Philadelphe de ce fameux vaisseau dont je parlerai dans la suite; ou enfin s'en tenir à la conjecture du Comte Mazurchelli, qui soupçonne qu'Archimède fut attiré en Egypte par le même Ptolémée, qui vouloit voir un homme dont la renommée publioit des choses si extraordinaires.

Treſor de l'ancienne Sicile, tom. XI. édit. de Leyde.

Quoi qu'il en soit, on ne peut douter qu'Archimède n'ait demeuré long-tems en Egypte; & ce long séjour fut aussi utile aux Egyptiens, que glorieux au Syracusain. Le Nil minoit insensiblement les levées sur lesquelles, au rapport d'Hérodote & de Diodore, les villes & les bourgs de l'Egypte avoient été bâtis. Il étoit aisé d'en prévoir la ruine, mais il n'étoit pas aisé de la prévenir. Archimède cependant, si l'on en croit Abulpharage cité par Fabricius, l'entreprit & l'exécuta. Il assura les terres par de nouvelles digues, dont la figure & la solidité laissoient peu de prise à l'action de l'eau; & son génie porté au grand & à l'utile en même-tems, lui fit imaginer cette multitude de ponts dont il jeta les fondemens, & qui servirent dans la suite de communication entre les bourgs & les villes de l'Egypte pendant les débordemens du Nil.

Fab. Biblioth. Græq. liv. 3. chap. 22.

Diodore s'est contenté de dire qu'Archimède inventa alors cette fameuse Vis qui porte encore aujourd'hui son nom. Si l'on en juge par l'usage qu'en faisoient les Egyptiens du tems de Diodore qui le rapporte, elle fut inventée pour étendre & multiplier les arrosemens du Nil; & si nous en croyons le sieur de Fleurbaeys, Archimède, pendant son séjour en Egypte, avoit remarqué que le Nil en se retirant, laissoit toujours dans les fonds & dans les endroits bas, une partie de ses eaux limoneuses, qui y crouissoient & qui infectoient les lieux d'alentour; & pour épaisir ces eaux facilement,

promptement & sans employer de grandes forces, il imagina une machine dont je vais donner la description & expliquer le mécanisme, après néanmoins avoir écarté deux difficultés, qui détruiroient sans doute ce que je viens d'avancer.

On m'objecte d'abord que Diodore, qui fait Archimède inventeur de la vis, semble se contredire lui-même, lorsqu'il dit que cette machine avoit servi à rendre l'Égypte habitable, en épuisant les eaux dont elle étoit autrefois inondée, parce que deslors on peut raisonnablement douter qu'elle ne fût plus ancienne qu'Archimède.

On ajoute que, selon Athénée, ce ne fut pas en Égypte & pour dessécher les mares que le Nil y formoit par sa retraite, qu'Archimède inventa la vis, mais en Sicile, & pour vider la sentine d'un grand & magnifique navire, qui ressembloit moins à un vaisseau qu'à une ville flottante sur la mer, & qu'Hiéron fit faire sur les desseins d'Archimède qui conduisit l'ouvrage.

A la première objection, que j'ai tirée d'une remarque de Perrault sur le onzième chapitre du dixième livre de Vitruve, & de l'Histoire Romaine des P P. Catrou & Rouillé, qui semblent avoir copié cette remarque, je réponds en deux mots, qu'on lit seulement dans Diodore qu'Archimède étant en Égypte, trouva la vis qui porte son nom; & dans un autre endroit du même Diodore, que les Égyptiens se servoient de la vis d'Archimède pour répandre & distribuer les eaux du Nil dans les lieux qui n'en étoient point arrosés; que Cardan fait dire à Diodore que la vis d'Archimède avoit servi à dessécher l'Égypte pour la rendre habitable; & que Perrault joignant le texte de Diodore & le commentaire de Cardan, a trouvé dans l'Historien la contradiction que Perrault y a mise.

A l'égard d'Athénée, il dit, au moins suivant le texte original, que pour vider la sentine de ce grand vaisseau dont j'ai parlé, on se servit de la vis qu'Archimède avoit inventée, mais sans marquer ni le lieu ni le tems de l'invention. Je dis plus, & j'ajoute que quand même Athénée assureroit

positivement que ce fut en Sicile, & non pas en Egypte, qu'Archimède inventa la vis, je préférerois ici sans hésiter, au sentiment de ce Compilateur, le témoignage de Diodore, qui étoit aussi instruit des raretés de l'Egypte où il avoit voyagé, que de celles de la Sicile où il étoit né, & qui d'ailleurs étoit bien plus voisin des tems d'Archimède Sicilien comme lui. Enfin, & je finis par-là ma réponse, que ce soit en Egypte & pour l'utilité des Egyptiens, que ce soit en Sicile & pour plaire à Hiéron qu'Archimède a inventé la vis, c'est une chose indifférente; pourvu qu'il en soit l'inventeur, comme je l'ai avancé, cela me suffit dans le plan que je me suis fait d'expliquer les découvertes de ce Géometre. Je viens à la description que j'ai promise.

Imaginez-vous, Messieurs, un cylindre de bois semblable au fût d'une colonne qui auroit en longueur dix ou douze fois son diamètre; un canal ouvert par les deux bouts embrasse ce cylindre, & s'entortillant tout autour en forme de spirale ou de tire-bourre, il s'étend d'une extrémité du cylindre à l'autre. Si l'on conçoit bien une vis dont les arêtes seroient arrondies & creuses en dedans, on aura une image assez nette de la machine, & on verra en même-tems la raison qui lui a fait donner le nom qu'elle porte encore aujourd'hui.

Je me contente d'ajouter que l'extrémité inférieure du cylindre doit entrer d'un pied ou environ dans l'eau, pour puiser; & que l'extrémité supérieure doit avoir une rouë ou une manivelle, pour faire tourner la vis sur son axe. Ceux qui désireront voir cette machine dessinée, placée & presque en mouvement, mais aussi beaucoup plus composée, pourront consulter Vitruve & son Traducteur François; ils y trouveront même encore la manière de la construire & d'en augmenter l'effet en multipliant les canaux: mais comme il s'agit moins ici de faire jouer la vis & de lui faire faire un grand effort, que de décrire la machine qu'Archimède a inventée, & d'en expliquer le mécanisme, j'ai cru trouver quelque avantage dans une description simple & débarrassée.

Ce mécanisme consiste en ce que la pesanteur qui fait

R iij

naturellement descendre un corps & tomber, est employée seule ici pour élever ce même corps & le faire monter, puisque l'eau ne monte à l'aide de la vis, que parce qu'elle descend à chaque instant, par son propre poids, dans le canal de la vis; ce qui a fait dire à Galilée, *la quale inventione non solo è maravigliosa, ma è miracolosa*: en effet, Archimède semble ici changer l'ordre de la nature, puisque la pesanteur qui fait descendre tous les corps, fait monter l'eau dans la machine qu'il a inventée.

Je sens moi-même ici la difficulté de donner sans figures & sans démonstration régulière, la preuve de ce que je viens d'avancer, que l'eau ne monte à l'aide de la vis, que parce qu'elle descend à chaque instant, par son propre poids, dans le canal de la vis; j'ose me flater cependant qu'on pourra du moins entrevoir cette preuve, si, comme je l'ai déjà dit, on a l'idée d'une vis dont les arêtes seroient arrondies & creuses en dedans, & si l'on veut bien rassembler deux ou trois suppositions que je vais faire, & qui sont faciles à retenir.

Je suppose d'abord la vis perpendiculaire à la surface de l'eau; alors tous ses pas, c'est-à-dire, tous les plis du canal représentent autant de plans inclinez; & si dans cette position verticale, la vis, en tournant sur son axe, faisoit monter l'eau dans le canal qui forme les pas, l'eau monteroit véritablement le long d'un plan incliné; mais dans cette position verticale, la vis ne fera jamais monter l'eau, quelque mouvement qu'on lui imprime: aussi les ouvriers qui s'en servent encore quelquefois aujourd'hui, ne lui donnent-ils jamais cette position verticale ou perpendiculaire à la surface de l'eau.

Il faut donc incliner la vis sur la surface de l'eau, si l'on veut en faire usage. Supposons-la d'abord dans une inclination qui soit telle, que la direction, je ne dis pas du corps entier, mais de chaque pas de la vis, vu d'un même lieu, soit parallèle à la surface de l'eau, & que son premier pas soit dans le même plan que cette surface; dans cette seconde hypothèse, le premier pas de la vis se remplit d'eau, mais l'eau ne va pas plus loin, quoiqu'on fasse tourner la vis sur son axe, parce

que dans cette position, l'eau ne peut passer d'un pas de la vis à l'autre, sans monter le long d'un plan incliné qui, dans cette position même, fait la jonction de deux pas parallèles de la vis ; aussi n'est-ce point encore la position de la vis, pour en tirer le service qu'on en attend.

Mais si nous inclinons la vis un peu davantage, & de telle sorte que le premier pas de la vis ou du canal entortillé, forme un angle avec la surface de l'eau, & sous cette surface, alors l'eau entre dans ce canal, en tombant le long de ce premier pas ; & si l'on fait tourner la vis sur son axe, le second pas se présente à l'eau renfermée dans le premier pas, comme le premier pas lui-même s'est présenté d'abord à la surface de l'eau, & par conséquent l'eau renfermée dans ce premier pas, doit encore tomber le long du second pas.

La même chose arrivera au second pas & à tous les autres, jusqu'à ce qu'enfin l'eau sorte par l'ouverture supérieure du canal entortillé ; d'où il faut conclure qu'en cette dernière hypothèse, ce n'est qu'en tombant à chaque instant par son propre poids, que l'eau monte en effet à l'aide de la vis. Et parce que les ouvriers qui veulent se servir de la vis d'Archimède, lui donnent toujours cette dernière inclinaison, & de telle sorte que le premier pas forme un angle avec la surface de l'eau, & sous cette surface, nous concluons, en général, que l'eau ne monte à l'aide de la vis d'Archimède, que parce qu'elle descend à chaque instant, par son propre poids, dans le canal de la vis, comme je l'avois avancé.

Archimède retourné à Syracuse, pouvoit jouir de sa gloire dans le sein de la volupté ; son nom étoit connu dans le monde, & la Cour d'Hiéron son parent & son ami, lui offroit tous les plaisirs. Mais il avoit goûté la douceur de l'étude, il s'y livra entièrement, & rien ne fut capable de le distraire. On a dit de lui « que charmé par une Syréne domestique & qui ne le quittoit point, il en oublioit tous les besoins du corps ; que souvent traîné malgré lui au bain, tandis que ses esclaves le baignoient & le frottoient d'huile, il traçoit des lignes & des figures sur la cendre du foyer, sur la peau & »

*Traduct. litt.
térale du texte
de Pline
dans la vie de
Marcellus.*

» par-tout où il pouvoit, véritablement épris du charme d'un
 » grand plaisir, & transporté hors de lui-même par la Muse qui
 le possédoit. » Plutarque ajoûte que tous ces bruits trouveront
 aisément croyance dans l'esprit de ceux qui liront les ouvrages
 d'Archimède. En effet, dit-il, il n'est pas possible d'imaginer
 des théorèmes plus difficiles & plus profonds que ceux d'Ar-
 chimède, ni des figures plus simples, ni un discours plus net
 pour les démontrer : on aura beau chercher, on ne trouvera
 jamais seul & par soi-même la démonstration de ces théoré-
 mes ; & quand on lit Archimède, continuë Plutarque, il vous
 y conduit par un chemin si uni, si court, qu'on s' imagine
 qu'on l'eût aisément trouvée. Quelques-uns attribuent cela
 au génie, d'autres au contraire ; & ce sont sans doute les plus
 habiles, reconnoissent que le génie seul n'atteignit jamais
 jusque-là, & que ce ne fut que par un travail opiniâtre &
 même excessif, que l'heureux génie d'Archimède parvint en-
 fin à donner à ses ouvrages cet air de facilité qu'ils respirent.

Tout le monde ne convient pas aujourd'hui de ce que dit
 ici Plutarque sur les ouvrages d'Archimède ; car, à l'exception
 peut-être de Galilée, qui enchérit même sur les expressions
 de Plutarque, comme on le verra dans un moment, les Com-
 mentateurs modernes d'Archimède & les autres Géomètres
 qui ont voulu enrichir leurs ouvrages des découvertes qu'il a
 faites, ont presque tous changé quelque chose à ses démon-
 strations, & quelquefois même ils en ont donné de nouvelles,
 parce que celles d'Archimède, disent-ils, leur ont paru diffi-
 ciles & trop longues ; mais doit-on préférer le sentiment
 d'un lecteur toujours embarrassé par la Langue, & souvent
 par les choses mêmes qui ne lui sont pas assez connues, au
 jugement de Plutarque qui étoit Grec & connoisseur, & qui
 d'ailleurs ne fait que rapporter ici le sentiment unanime de
 tous les Géomètres de l'Antiquité ?

On dira peut-être que nous avons les livres d'Archimède,
 & que nous sommes en état d'en juger : il est vrai que nous
 avons ses livres, mais ils ne sont ni entiers ni corrects, chose
 importante en Mathématiques ; leur langue nous est étrangère,
 il nous

Il nous manquera toujours, pour en juger sainement, d'avoir été initié de bonne heure dans les secrets de la Géométrie des Anciens, de nous être rendu leur méthode familière, & sur-tout d'avoir amassé par une application forte & constante, un trésor de théorèmes, comme parle Plutarque; en sorte que les vérités mathématiques se présentent à notre esprit aussi facilement que les termes propres arrivent dans la conversation à toutes les personnes qui parlent bien. Les principes mathématiques de la Philosophie sont un livre de nos jours, nous l'avons entier, & dans une langue qui nous est plus familière que celle d'Archimède; néanmoins tous les Géomètres ordinaires trouvent les démonstrations de M. Newton difficiles, obscures & trop longues, tandis que les plus grands Géomètres de l'Europe admirent autant la netteté, que la force du génie qui nous a donné les principes mathématiques de la Philosophie. Ainsi, comme on s'arrête au sentiment de ces derniers pour ce qui regarde M. Newton, on doit, à plus forte raison, après les remarques que je viens de faire, s'en tenir à Plutarque & aux plus grands Géomètres de l'Antiquité, pour juger de la beauté des ouvrages d'Archimède, lorsqu'ils sortoient de ses mains.

Vitruve & le même Plutarque nous fournissent encore une preuve de l'application continuelle d'Archimède, puisqu'ils nous disent l'un & l'autre que ce fut au bain qu'il trouva la solution du problème de la couronne d'or, ou, pour mieux dire, le principe qui, à l'aide du calcul, en donnoit la solution. Plutarque, dans le Traité qu'il a fait contre Epicure & ses maximes, ne nous dit le fait qu'en passant; mais Vitruve, au chap. 3. de son neuvième livre, détaille presque toutes les circonstances de cette découverte, & c'est à lui que je m'attacherai dans le récit que je vais faire, à quelques changements près, que je crois indispensables.

Hieron Roy de Syracuse & le second de ce nom, étant parvenu à la couronne, & voulant laisser un monument de la reconnaissance envers les Dieux dont il croyoit tenir cette faveur, fit faire une couronne d'un grand prix, & il en fournit

l'or à l'ouvrier. Celui-ci rapporta dans le tems marqué une couronne d'or du poids de l'or qu'il avoit reçu ; l'ouvrage fut approuvé, & la couronne placée dans un temple dont Vitruve ne nous a pas conservé le nom, parce qu'en effet cette circonstance est ici peu importante. Bien-tôt après, je ne sçais sur quels indices, car je ne veux point charger ce récit de toutes les conjectures des Commentateurs, la fidélité de l'ouvrier fut soupçonnée. Le Roy offensé de l'insolence d'un artisan qui l'avoit osé tromper, voulut découvrir la fraude, sans toutesfois endommager l'ouvrage, dont il étoit content, & proposa ce probleme à Archimède. Celui-ci, tout plein de cette pensée, alla par hazard au bain ; & s'étant appercû qu'à mesure qu'il s'enfonçoit dans la cuve, l'eau s'en alloit par dessus les bords, il en sortit sur le champ, & transporté de joye & criant de toute sa force, *je l'ai trouvé, je l'ai trouvé*, il courut tout nud chez lui pour achever la démonstration de sa découverte. Il prit donc deux lingots, l'un d'or pur & l'autre d'argent, chacun du poids de la couronne. Il plongea d'abord le lingot d'argent dans un vaisseau plein d'eau, laquelle s'écoula par dessus les bords, à proportion du volume du lingot d'argent qu'on venoit d'y plonger. Archimède ayant mesuré l'eau qui étoit sortie du vaisseau, connut d'abord quelle quantité d'eau répond à une masse d'argent d'un certain poids : après cette expérience, il remplit d'eau le même vaisseau jusques aux bords, comme la première fois ; & y ayant plongé le lingot d'or, il mesura encore l'eau qui venoit de s'écouler, & il trouva que le lingot d'or n'en avoit pas tant fait sortir que le lingot d'argent, & que cette quantité étoit d'autant moindre, que l'or a moins de volume que l'argent qui est de même poids, c'est-à-dire, pour m'expliquer dans les termes de l'art, qui ont plus de précision, qu'il y avoit une proportion entre les quantités d'eau écoulées dans ces expériences, & les volumes des deux lingots de différens métaux & de même poids.

Enfin, Archimède remplit une troisième fois le vase & y plongea la couronne, qui fit sortir plus d'eau que le lingot d'or, qui étoit de même poids, n'en avoit fait sortir ; &

raisonnant, dit Vitruve, sur la quantité d'eau que la couronne avoit fait sortir, & qui étoit plus grande que celle que le lingot d'or avoit aussi fait sortir, il connut combien il y avoit d'argent mêlé parmi l'or, & fit voir clairement combien l'ouvrier en avoit dérobé.

On voit ici que je préfère la traduction de Perrault au sens littéral du texte, qui dit seulement qu'Archimède découvrit qu'il y avoit de l'alliage dans la couronne; solution aisée qui ne demandoit pas un Géometre, & qui étoit indigne d'Archimède, puisqu'elle ne satisfaisoit pas au probleme, qui tenoit à déterminer la quantité précise de chacun des métaux mêlez & confondus dans l'ouvrage, sans l'endommager. Aussi Proclus, dans son Commentaire sur le premier livre d'Euclide, assure-t-il que c'est ce que fit Archimède, & ce qui causa la surprise d'Hiéron.

Cette méprise apparemment, & les autres négligences de Vitruve dans ce récit, ont fait dire à Galilée que la solution de ce probleme donnée autrefois par Archimède étoit inconnue; que celle qui passoit sous son nom étoit grossière, & aussi éloignée de l'exactitude & de l'élégance des ouvrages d'un homme si divin, que son génie étoit supérieur à celui de tous les autres hommes. Je serois tenté de croire, ajoute Galilée, que sur le bruit que fit dans le tems cette découverte par le moyen de l'eau, quelque'Ecrivain contemporain voulant conserver la mémoire d'un fait qu'il ne sçavoit qu'en gros, & pour y mettre du sien, a ajouté qu'Archimède s'étoit servi de l'eau, & de la manière qu'on le croit aujourd'hui communément. Galilée cherche ensuite, & découvre un autre principe qui est le plus simple & le plus sûr, comme on le verra dans un moment, & donne une solution de ce probleme, qu'il croit être la même que celle qu'Archimède avoit donnée, parce qu'elle est, dit-il, une suite des démonstrations qu'il a trouvées. Barow s'est contenté de dire que Vitruve avoit traité tout ceci avec moins d'intelligence qu'Archimède ne l'avoit exécuté; & cet Anglois s'appuyant de l'expérience rapportée par Vitruve, à peu de chose près, nous a donné une

solution de ce problème qui est extrêmement courte, & dans la manière de ce Géomètre, qui affecte la brièveté.

Nous avons encore d'autres solutions du même problème, mais je ne balance pas à donner la préférence à la solution simple & facile qui se lit dans le premier volume de l'Analyse démontrée. Le P. Reyneau, après Galilée, pose pour principe que les métaux pelez dans l'eau, perdent une partie de leur poids, & que l'or en perd moins que l'argent & les autres métaux; cette vérité est démontrée par l'expérience, on en donne la raison dans l'Hydrostatique, & elle est une suite de l'expérience même d'où partoît Archimède. Ce principe posé, le P. Reyneau forme deux équations, parce que le problème renferme deux inconnues, qui étant bien-tôt dégagées par le calcul algébrique le plus simple, deviennent toutes connues, & donnent la solution du problème.

Je ne dois pas dissimuler que les jeunes gens qui entrent dans l'analyse, & qui ayant devant les yeux les principes des solutions tout expliqués, trouvent d'un trait de plume la solution de cette sorte de problèmes, en conçoivent très-souvent une très-haute opinion d'eux-mêmes, & par une contrariété bizarre, beaucoup de mépris pour les Anciens, qui font sonner si haut une découverte qui dépend uniquement de la résolution de deux ou trois équations simples & du premier degré. Mais ils devroient faire attention que la gloire de résoudre les problèmes, se tire bien plus de la difficulté de trouver les principes qui donnent des équations, que de la résolution des équations mêmes; que celle-ci ne demande aujourd'hui qu'un peu de patience, & que la découverte des principes est le fruit du génie donné par la nature, & cultivé par de profondes méditations; & qu'enfin Archimède a vécu dans un tems bien différent de celui de l'Académie des Sciences, & où la Physique expérimentale & les Mathématiques mêmes fournissoient peu de principes pour la solution des problèmes les plus simples.

Cette dernière réflexion me fait croire qu'il est ici indispensable de vous représenter en peu de mots l'état des Mathématiques lorsqu'Archimède parut dans le monde. Outre que

Histoire abrégée des différentes parties de cette science donne un ordre naturel aux découvertes dont je dois parler, & qui n'ayant point de date assurée, ne peuvent être rangées selon l'ordre des tems, il n'y a, à mon avis, que ce point de vue pour bien juger du génie d'Archimède, de son application au travail, & du mérite de ses ouvrages.

Si l'on s'arrête à l'opinion commune, il n'y avoit alors que trois cens ans ou environ, que les Mathématiques étoient cultivées avec quelque succès. Les Auteurs Grecs assurent, & on le croit communément, que Pythagore a trouvé la propriété du triangle en général, & celle du triangle-rectangle, & je ne vois pas que sans ces deux découvertes, on puisse avancer d'un pas assuré dans les Mathématiques, ou du moins dans les parties de cette science qui ont l'étendue pour objet.

Durant le cours de trois siècles, & dans les plus beaux jours de la Grece, tous les Sçavans, par un goût naturel aux bons esprits, s'appliquèrent aux Mathématiques; ils découvrirent de tems en tems de nouvelles vérités sur les nombres & sur l'étendue, lesquelles ils répandirent dans les différens ouvrages qu'ils donnoient au public, ou qu'ils laissoient après leur mort. Il faut l'avouer, ces commencemens furent lents en comparaison des progrès rapides que la Géométrie sublime a faits depuis un siècle; toutesfois ces commencemens, quoique lents, ne laissèrent pas d'enrichir les Mathématiques. Deux cens ans après Pythagore, elles formoient déjà une science assez étendue, puisque Hippocrate de Chio publia environ ce tems-là des *Elémens* de Géométrie pour servir d'introduction aux Mathématiques. C'est ce que Proclus nous apprend dans son *Commentaire* sur le second livre d'Euclide, & ce qu'il avoit tiré de l'histoire de la Géométrie qu'Eudémus avoit publiée, & qui est perdue.

Les *Elémens* d'Hippocrate furent oubliés peu de tems après, & ils le devoient être. La Géométrie prit de nouvelles forces dans l'école de Platon, qui suivit de près Hippocrate. Ce Philosophe, outre qu'il découvrit lui-même plusieurs vérités sur les nombres & sur l'étendue, alla presque toujours

les Mathématiques & la Philosophie. La beauté de ses écrits lui fit des disciples, & les disciples devinrent Géomètres, parce qu'il étoit difficile d'entendre parfaitement ces mêmes écrits sans le secours de la Géométrie. Ainsi les Platoniciens, presque tous Géomètres, contribuèrent beaucoup en peu de tems au progrès des Mathématiques, & les Elémens d'Hippocrate devenoient insuffisans.

C'est pourquoi Euclide, Platonicien lui-même, suivant le témoignage de Proclus, forma le projet d'une nouvelle Géométrie élémentaire, & l'exécuta; il rallia toutes les parties dispersées de la Géométrie simple, je veux dire, toutes les découvertes qu'on avoit faites jusqu'à lui sur les lignes droites, sur les angles rectilignes, sur les surfaces planes & sur les solides; & de toutes ces parties rangées dans un bel ordre & bien liées ensemble, il forma un tout aussi régulier que solide.

Je n'ignore pas que quelques nouveaux Géomètres ont blâmé l'ordre d'Euclide, & qu'ils ont suivi une autre méthode qui a ses partisans. Les raisons de ces changemens sont spécieuses, & j'avoue qu'elles m'en ont imposé dans ma première jeunesse; mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner si elles sont solides, & si ce qu'ils ont fait, vaut mieux que ce qu'ils ont blâmé: je renvoye ailleurs cet examen, & je reviens à mon sujet.

Les Elémens d'Euclide, quoiqu'excellens pour l'ordre des matières & le tour de la démonstration, avoient néanmoins quelques-uns de ces défauts qui sont inséparables des productions de l'esprit humain, ou inévitables dans les commencemens des sciences. Archimède se proposa de réformer les premiers & de suppléer aux seconds; il changea quelques définitions d'Euclide, qui ne lui paroissoient ni assez simples ni assez claires; il donna des preuves de quelques-uns de ses axiomes dont l'évidence ne se fait pas sentir, & sur-tout il s'appliqua à faire mieux connoître le cylindre, la sphere & le cercle, qu'Euclide & les autres Géomètres ne les avoient jusque-là connus; mais comme ce détail est de pure Géométrie, & que d'ailleurs il est un peu long, je le réserve pour une autre lecture, où je me propose de donner une idée de la

sagacité d'Archimède dans la Géométrie, & sur-tout dans la Géométrie sublime, à l'égard de laquelle je garderai l'ordre que je me suis prescrit, c'est-à-dire, qu'après avoir rapporté en peu de mots les progrès peu considérables de cette Géométrie jusqu'à Archimède, j'expliquerai les découvertes qu'il a faites dans cette partie, en marquant toujours, autant que je le pourrai, la route qu'il aura suivie.

RECHERCHES

SUR LA VIE ET SUR LES OUVRAGES DE THEOPHANE.

Par M. l'Abbé SÉVIN.

THÉOPHANE a été tout à la fois Historien, Poète & homme d'Etat. Le consentement unanime des Auteurs ne permet pas de douter que Mitylène n'ait été le lieu de sa naissance. Vouloir en chercher l'année précise, ce seroit un travail que la disette des monumens rendroit inutile. Il suffira de remarquer que Théopane avoit avec Pompée des liaisons très-intimes, que cet illustre Romain le consultoit dans les affaires les plus délicates, & par conséquent qu'il ne pouvoit y avoir entr'eux une grande différence d'âge. Je serois tenté de croire que le premier vint s'établir à Rome jeune encore, & dans les commencemens de la guerre de Mithridate. Les Mitylénien^s éblouis par le succès des armes de ce Prince, lui avoient livré Manius Aquilius, l'un des Généraux de la République. En vain les plus sages s'opposèrent à une si lâche résolution, la multitude (toujours indocile & toujours amoureuse des nouveautés) obligea les chefs du parti contraire à sortir de la ville. Il y a bien de l'apparence que Théopane & son pere furent du nombre des exilés. Les partisans de Mithridate avoient tout à craindre de personnes qui, à la faveur de la considération que donne ordinairement une haute

13. Novemb.
1739.

naissance, auroient peut-être déconcerté leurs projets, & ramené l'esprit des peuples. Je dis une haute naissance, fondée sur l'autorité de Jules Capitolin. La maison de Théophraste, à ce qu'il prétend, étoit très-ancienne & très-distinguée,

Jul. Cap. pag. 188.

familia vetustissima, & ut ipse dicebat, à Balbo Cornelio Theophraste originem ducens, qui per Cnæum Pompeium civitatem meruerat, cum esset patriæ suæ nobilissimus, idemque historicarum scri-

ptor. De sçavans Critiques ont déjà remarqué que Capitolin confond ici deux hommes très-différens, sçavoir, Cornélius Balbus Espagnol de nation, & Théophraste dont il est maintenant question. Cependant le titre d'Historien par lequel il désigne le dernier, fait voir que c'est à lui, du moins suivant la pensée de l'Auteur, que convient l'épithète de très-noble. Il est à présumer que la plupart des exilés allèrent implorer la protection de Sylla, lorsqu'il entra en Grece à la tête des Légions Romaines; que Théophraste en fut reçu avec tous les égards dûs à son rang; que la guerre finie, ce grand Capitaine le conduisit en Italie; qu'il y vit Pompée, & que deffors se forma entr'eux l'amitié la plus étroite & la plus constante. Car on ne sçauroit presque douter qu'elle n'ait commencé de très-bonne heure. C'est du moins l'idée que semblent pré-

Strab. tom. 2. pag. 918.

senter les paroles de Strabon que voici: *Theophraste, dit-il, étoit fort habile dans les matières de politique. Sa vertu lui avoit concilié l'amitié de Pompée, & il a beaucoup contribué au succès de toutes ses entreprises.* Qui dit toutes n'en excepte aucune, & rien deffors de plus naturel que de conclurre du texte de ce Géographe, que Théophraste avoit accompagné Pompée dans ses premières expéditions. Mais que penser des éloges que donne Strabon au caractère vertueux de Théophraste? La manière peu avantageuse dont en parle Plutarque, les rend très-justement suspects. Il y a dans la vie de Pompée composée par cet Auteur, deux endroits qui chargent terriblement la mémoire de notre Mitylénien. Le premier se lit à la page 639. en voici la traduction: *Theophraste avance que parmi les papiers de Mithridate on avoit trouvé un écrit de Rutilius, dans lequel il exhortoit ce Prince à faire massacrer les Romains qui étoient*

étoient en Asie, accusation que bien des personnes regardent avec fondement, comme l'ouvrage de la malignité de Théophane; il haïssoit Rutilius, personnage qui ne lui ressembloit en rien, & il ne le haïssoit qu'à par rapport à Pompée, dont le pere étoit traité de méchant & de scélérat dans l'histoire que ce Sénateur avoit publiée. Le second passage de Plutarque n'est ni moins fort ni moins précis: Timagène, dit-il, assure que Ptolémée abandonna ses États sans y être forcé, & le tout à la persuasion de Théophane, qui en cela se proposoit uniquement de procurer à Pompée le commandement d'une armée, & de nouveaux moyens de s'enrichir. Ce récit, auquel la noirceur de Théophane donne un air de vraisemblance, cesse de paroître croyable, lorsqu'on fait attention aux mœurs de Pompée, véritablement amoureux de la gloire, mais incapable de fourberies & de bassesse. Il se pourroit bien faire que Cicéron n'eût guères une idée plus avantageuse de la probité de Théophane. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans une de ses lettres il blâme le parti qu'avoit pris Pompée de se retirer en Espagne; & après lui avoir marqué qu'il s'étoit expliqué là-dessus avec Théophane, il ajoute que ce Grec mettra tout en œuvre pour engager son ami à ne point sortir de l'Italie, *ergo Græcus incumbat*. On sçait que dans les écrits de Cicéron, ainsi que dans ceux de la plupart des Auteurs de la Langue Latine, le terme de *Græcus* désigne souvent un homme léger, inconstant, & qui ne se fait pas un scrupule de violer les règles de l'honneur & de la bonne foy. Je ne voudrois pas répondre cependant que tel fût le sens des paroles de cet Orateur. Il n'est donc maintenant question que d'examiner de quel poids doit être le témoignage de Plutarque, mis en parallele avec celui de Strabon. Il est constant que ce Géographe étoit presque contemporain de Théophane. Il est constant encore qu'il avoit vû en Asie Pompéius Macer fils de Théophane, & à Rome diverses personnes parfaitement instruites de la vie & des actions de cet illustre Grec. Mais en vain opposeroit-on des réflexions si générales à des passages formels, & qui ne sçauroient recevoir une interprétation favorable. La sincérité dont Plutarque fait profession, & son zèle quelquefois même.

Plut. tom. i.
pag. 653.

Cicér. epist. ad
Atticum, lib. 5.
epist. 11.

partial pour la gloire de sa patrie, ne permettent pas de croire qu'il ait voulu flétrir de propos délibéré, la mémoire d'un homme qui, par ses talens, sa dextérité & son crédit, avoit rendu à la Grece des services importants. Révoquer en doute la bonne foy de Plutarque, ce seroit condamner Rutilius, le personnage le plus vertueux de son siècle. Toute l'Antiquité le propose comme un modèle accompli d'honneur & de probité, & Théopane est le seul qui ose l'accuser d'avoir entretenu avec Mithridate des intelligences qui coûtèrent la vie à tant de Romains. La pureté des mœurs de Rutilius & la suite de l'histoire, mettent l'imposture dans tout son jour. Si le fait avoit été véritable, pourquoi se déguiser, dans la crainte de tomber entre les mains d'un Monarque de la générosité & de la reconnoissance duquel il devoit tout attendre. Voilà, si je ne me trompe, Théopane pleinement convaincu de mensonge & de calomnie, & dès lors il ne faut avoir aucun égard au témoignage de Strabon. Il paroît avoir eu des liaisons avec Pompéius Macer Gouverneur d'Asie, peut-être même en avoit-il reçu quelques bienfaits; & dans la vûe de faire sa cour au fils, il n'a pas craint de dire que la vertu du pere lui fraya le chemin à l'amitié dont Pompée l'honora jusqu'au dernier moment. J'ai observé ci-dessus que Théopane avoit été le compagnon & le témoin de tous ses exploits; la première fois néanmoins qu'on le voit sur la scene, c'est dans la guerre contre Mithridate. Il est naturel aux grands hommes, & d'aimer la gloire, & de souhaiter ardemment que leurs belles actions ne soient point ensevelies dans les ténèbres de l'oubli. Pompée étoit sensible aux louanges jusqu'à la foiblesse, &, à l'exemple d'Alexandre, auquel ses adulateurs avoient coutume de le comparer, il voulut avoir auprès de lui un Ecrivain capable de rehausser par les graces du langage, l'éclat des victoires que lui promettoient son expérience dans l'art militaire, la foiblesse du Roy de Pont abbatu par tant de défaites, & le peu de bravoure des nations dont il méditoit la conquête. Théopane le servit à son gré, & employa toute son adresse à relever le mérite d'une expédition plus

mémorable par le nombre des provinces subjuguées, que par la résistance de l'ennemi. La lecture de cet ouvrage charma Pompée, il assembla les Légions, & après un discours où les services de Théophane étoient expliqués dans les termes les plus recherchés, il lui accorda le droit de bourgeoisie Romaine; grace considérable par elle-même, mais plus considérable encore par la manière dont ce Général avoit pris soin d'affaisonner un bienfait de cette importance : *Ne Pompeius quidem Magnus*, dit Valère-Maxime, *ab hoc affectu gloriae aversus, qui Theophanem Mitylenæum Scriptorem rerum suarum in cœdione militum civitate douavit : beneficium per se amplum, accurata etiam & testata oratione prosecutus. Quod effectum est ut ne quis dubitaret quin referret potius gratiam, quàm inchoaret.* La reconnaissance de Pompée ne s'en tint pas là, il eut la complaisance de visiter à son retour la ville de Mitylène, & cela sans doute à la sollicitation de Théophane, bien aise que ses citoyens fussent témoins de l'extrême considération où il étoit auprès de ce Général. On y célébroit tous les ans des jeux, où l'on avoit coutume de réciter diverses pièces de Poésie. Elles roulèrent toutes sur les grandes actions de Pompée. Les honneurs extraordinaires qu'on lui avoit déférés dans cette ville, & le desir d'obliger Théophane, le déterminèrent à rendre aux Mityléniens la liberté & les privilèges dont le Sénat avoit jugé à propos de les dépouiller, en punition de la fureur avec laquelle ils s'étoient jettez dans le parti de Mithridate. Tant de marques de confiance de la part de Pompée, acquirent à Théophane l'amitié des Romains les plus distinguez. Il avoit des liaisons particulières avec le célèbre Atticus, & Cicéron, dans une de ses lettres, le prie de sonder Théophane sur l'ambassade d'Egypte. Ptolémée-Aulètes demandoit la confirmation des traités d'alliance faits avec les Rois ses prédécesseurs. Il l'avoit obtenuë par le crédit de Pompée & de César, qui paroissoient disposés l'un & l'autre à remettre le décret du Sénat entre les mains de Cicéron. Il n'étoit point éloigné, de son côté, d'accepter une ambassade qui, en

*Val. Max. lib.
8. pag. 769.*

*Cic. ad Attic.
lib. 2. epist. 5.*

satisfaisant sa curiosité, le déroboit à la jalousie de ses envieux & aux persécutions de ses ennemis. Mais les reproches de Caton & les conseils de la plupart des Grands, firent échouer un projet qui enlevoit à la République son plus zélé défenseur, & la livroit à l'ambition démesurée de Pompée & de César. Quoi qu'il en soit, Théophane fut chargé de la commission, & se rendit à Alexandrie l'an de Rome 695. Il prévariqua dans cette ambassade, & uniquement attentif aux intérêts de Pompée, si l'on en croit Timagène, il scût, à force d'insinuations, engager Ptolémée-Aulète à sortir de ses États. Le Sénat étoit obligé, en vertu des traités, d'épouser la querelle de ce Monarque allié de la République, & Théophane espéroit que Pompée seroit mis à la tête des troupes destinées à le rétablir sur le trône de ses ancêtres. Ce Général se trouvoit par-là en état de tenir ses adversaires en respect, d'administrer les affaires publiques à sa fantaisie, & de tirer de Ptolémée des sommes considérables. Telles étoient les vûes de Théophane, à ce que prétend Timagène, très-mal à propos néanmoins, comme le prouve Plutarque, dont les raisons ont déjà été alléguées. Théophane vraisemblablement n'étoit point marié, ou du moins n'avoit point encore d'enfans lorsqu'il s'embarqua pour l'Égypte, autrement il se seroit bien gardé d'adopter Cornélius Balbus, qui par-là devenoit son héritier. Il y eut quelque chose d'irrégulier dans cette adoption, & les gens de bien s'y opposèrent inutilement. César étoit alors Consul, il vivoit avec Pompée dans la plus parfaite intelligence, & tous deux de concert sacrifioient les loix à leur intérêt & à leur grandeur. Que cette adoption ait déplû à plusieurs personnes, ces paroles de Cicéron ne laissent pas lieu d'en douter : *Placet igitur etiam me expulsus & agrum Campanum periisse, & adoptatum Patricium à Plebeio, Gaditanum à Mitylenazo* ! Cet Orateur, peu de tems après, fut obligé de quitter Rome. Ses ennemis y étoient les plus puissans, & les efforts des citoyens bien intentionnez ne purent le mettre à couvert de la violence de Clodius & de la mauvaise volonté de Pompée. Il y a dans les

*Timag. apud
Plut. tom. 1. p.
653.*

*Cic. ad Attic.
lib. 7. epist. 7.*

lettres à Atticus, quelques endroits dont on est en droit d'inférer que Théophraste travailla sincèrement à conjurer l'orage. Cicéron en reçut des conseils salutaires, & de son propre aveu, il s'étoit repenti plus d'une fois de ne les avoir pas suivis. Peut-être même lui fut-il en partie redevable de son rappel. Le crédit de Pompée pouvoit seul en assurer le succès, & il n'y avoit personne qui fût plus propre que Théophraste à dissiper les ombrages & les soupçons qui avoient altéré l'amitié de ces deux grands hommes. Enfin la guerre civile éclata. Ceux des Citoyens Romains dans l'esprit desquels l'amour de la liberté n'étoit point encore éteint, embrassèrent le parti de Pompée. L'intérêt y attacha Théophraste. César une fois accablé, Pompée auroit disposé de toutes les affaires en maître absolu, & Théophraste le gouvernoit. De si belles idées flatoient agréablement sa vanité, & semblaient à la plupart des hommes qui ne doutent point du succès des choses qu'ils desirerent ardemment, il comptoit que l'habileté de Pompée & le nombre de ses soldats, forceroient la victoire à se déclarer en sa faveur. C'est ce qui fit naître des obstacles invincibles à la paix. On refusa constamment d'écouter les propositions que fit César à plusieurs reprises, & il dit lui-même que dans la conférence qui se tint après la mort de Bibulus, en présence de Pompée, de Lucius & de Théophraste, on renvoya ses Ambassadeurs avec des réponses qui lui ôtèrent toute espérance de parvenir jamais à une réconciliation sincère & honorable. Il fallut donc en venir aux mains. Pompée perdit la bataille, & obligé de fuir devant un ennemi actif & vigilant, il s'embarqua avec Théophraste, & ils arrivèrent à Mitylène, où Cornélie attendoit les nouvelles de cette importante journée. Elle s'y étoit retirée comme dans une place sûre, dont les habitans comblez des bienfaits de son mari, étoient d'ailleurs entièrement dévoués à Théophraste. On fit voile ensuite vers la Syrie, & alors Pompée & ses partisans délibérèrent sur le parti qu'il y avoit à prendre dans l'état où étoient les affaires. Les sentimens furent partages,

*Cas. de bello
civ. lib. 3. cap.
18.*

*Plut. tom. 1.
pag. 659.*

Pompée vouloit aller implorer le secours des Parthes, & d'autres lui conseilloyent de se réfugier en Afrique, & de chercher un asyle dans la Cour de Juba Roy de Mauritanie. Aucun de ces expédiens ne fut du goût de Théophane, & s'adressant à Pompée, *Faites-vous réflexion*, lui dit-il, *que les Parthes sont des barbares & des gens sans foy! Un Romain qui dédaigne la seconde place dans sa propre patrie, peut-il se résoudre à devenir le sujet des Arsacides! Les Princes de cette maison ne font usage du pouvoir suprême, que pour renverser avec plus de facilité les dignes qu'on voudroit opposer à leurs passions déréglées. Cornélie est jeune, belle & d'une naissance illustre, le Monarque la verra; elle aura le malheur de lui plaire, & se fera-t-il un scrupule de l'immoler à sa brutalité! Mon avis est donc*, ajoûta-t-il, *que vous vous retiriez en E'gypte, nous n'en sommes qu'à trois journées. Ptolémée-Aulètes vous étoit redevable de la couronne, & son fils qui règne aujourd'hui, n'aura pas oublié un bienfait encore tout récent. Il vous sera aisé avec les forces de ce puissant royaume jointes à celles de vos amis, de réparer vos pertes & d'arrêter les progrès de César. Les raisons de Théophane prévalurent, & on prit la route d'E'gypte. Mais il ne tarda pas à s'appercevoir qu'il avoit trop compté sur la reconnoissance du Roy, qui se contenta d'envoyer une barque de pêcheurs à la rencontre de Pompée. L'air de mépris avec lequel on traitoit ce grand homme, fit juger à Théophane lui-même que c'en étoit fait de son protecteur. Sa mort changea les mesures de ceux qui l'avoient accompagné jusqu'à ce moment fatal, & il y a bien de l'apparence que Théophane ne fut pas des derniers à implorer la clémence du vainqueur, avec lequel il avoit eu des liaisons très-particulières. Nous avons vu que Pompée ne faisoit rien que par ses conseils, & il est à croire que les insinuations de ce favori le déterminèrent à entrer dans les vûes de César, & à favoriser des entreprises dont les suites furent si funestes & à lui & à la République. La mort violente de ce premier des Empereurs la précipita dans de nouveaux troubles. L'amour de la liberté s'étoit réveillé dans le cœur.*

des Romains, dont un grand nombre vint grossir l'armée de Brutus & de Cassius. On ignore quelles furent les démarches de Théopane dans des conjonctures si critiques. Cicéron s'est contenté de dire qu'il lui avoit demandé une entrevûe, dans laquelle il devoit l'informer de choses qui les intéressoient également l'un & l'autre: *Theophaues quid velit, nescio; scripserat enim ad me: cui rescripsi, ut potui. Mihi autem scribit venire ad me se velle, ut & de suis rebus & quædam quæ ad me pertinerent.* Il n'est plus fait mention de Théopane depuis cette conférence, après laquelle peut-être ne vécut-il pas long-tems. On lit dans Tacite que les Grecs, adulateurs de profession, & qui véritablement avoient de grandes obligations à cet homme, lui décernèrent les honneurs divins. On lit encore dans le même Auteur, que le fils de Théopane nommé Marcus Pompéius Macer, parvint sous Auguste à la dignité de Préteur; Strabon y joint celle de Gouverneur de l'Asie, & il ajoûte que dans les commencemens du regne de Tibère, il occupa une des premières places dans l'amitié de ce Prince. Elle se changea en haine quelques années après. Tibère fit condamner au bannissement Pompéia Macrina fille de Macer. Le pere & la fille prévinrent par une mort volontaire, la cruauté du Tyran & l'horreur des supplices. L'union intime de Théopane avec Pompée, fut, à ce que rapporte Tacite, le frivole prétexte dont l'Empereur prétendit autoriser la plus injuste des persécutions. Il ne me reste maintenant qu'à donner la notice des ouvrages dont cet illustre Mitylénien avoit enrichi la République des Lettres.

*Cic. ad Attic.
lib. 15. epist.
19.*

*Tac. lib. 6:
pag. 362.*

Le plus important & le plus curieux de tous sans contredit, étoit l'histoire des guerres que les Romains avoient faites en divers pays sous le commandement de Pompée. C'est la conséquence qui résulte du passage de Strabon que nous avons allégué ci-dessus. De ce précieux morceau, il ne s'en est conservé que quatre fragmens, dont trois dans Strabon, qui sont autant de preuves de l'attention de Théopane à marquer la véritable situation des peuples, des villes & des rivières qui

s'étoient rencontrées sur la route. Le quatrième, qui se lit dans Plutarque, concerne Rutilius, & ne fait point honneur à la mémoire de Théophraste. Un Historien ne doit point louer son Héros aux dépens de la vérité, & encore moins épouser ses querelles. Il y en a un cinquième dans Stobée. Théophraste, après avoir remarqué qu'il est difficile de devenir ce que deviendra un jeune homme, ajoute que la jeunesse est un âge qui ne donne pas la moindre prise à la conjecture, sujet à mille changemens, & dans lequel on se livre tantôt à une chose, tantôt à une autre. Si cette réflexion appartient à Théophraste, & non pas à Théophraste, comme l'insinuent quelques Manuscrits, elle tombera vraisemblablement sur Pompée, qui, très-jeune encore, se montra avec toutes les qualités qui forment les grands hommes. Au reste, l'ouvrage dont il s'agit, n'est point perdu en entier, la meilleure partie se retrouve dans la vie de Pompée écrite par Plutarque.

*Laert. lib. 2.
cap. 104.*

On voyoit encore de son tems dans les Bibliothèques, le Traité que Théophraste avoit publié sur la Peinture. Diogène Laërce est cependant le seul des Anciens qui en fasse mention. Ce qu'il en dit, quoiqu'en passant, prouve clairement que l'Auteur s'étoit proposé dans cet ouvrage, de transmettre à la postérité les particularités les plus remarquables de la vie des Peintres célèbres.

*Plus. tom. 7.
pag. 880.*

On ignoreroit même, si Plutarque n'eût eu soin de nous en avertir, que Théophraste avoit fait un très-beau discours pour consoler les Rhodiens de la perte de leur flotte. Voici les paroles de Plutarque : *Quelques personnes s'étant avisées de jouer en présence de Cicéron, la beauté d'un discours dans lequel Théophraste le Lesbien, & commandant alors les ouvriers destinez à la construction des machines, avoit entrepris de consoler les Rhodiens de la défaite de leur armée navale; quel bonheur, repartit cet Orateur, d'avoir eu dans nos troupes un Commandant Grec! Il faut l'avouer, je ne vois aucun moyen de concilier le passage de Plutarque avec l'histoire de ces tems-là. On ne lit nulle part que les Rhodiens ayent essuyé la moindre disgrâce sur*
mer

mer pendant le cours des guerres de Mithridate. Restent les guerres civiles; & constamment le seul échec que les Rhodiens ayent reçu alors, fut devant Myndus, où les vaisseaux de Cassius battirent à deux reprises différentes la flotte de ces Insulaires; or il paroît que la mort de Cicéron avoit précédé l'événement en question. J'ai été bien aisé de proposer ici les difficultés qui naissent du texte de Plutarque. De plus habiles que je ne le suis, pourront en trouver la solution.

Ce sont-là les ouvrages que Théophraste avoit écrits en prose, ceux du moins dont le tems a respecté les noms. De ses pièces de Poësie, il ne s'en est conservé que deux, insérées l'une & l'autre dans le recueil de l'Anthologie. La première est l'épithaphe d'un certain Mantithié, mort apparemment loin de sa patrie, & auquel ses parens n'avoient pas eu la satisfaction de rendre les derniers devoirs. La seconde regarde Théotimus, qui, dans une violente tempête, avoit été englouti par les flots.



R E C H E R C H E S
SUR L'ORIGINE DES PELASGES,
AVEC L'HISTOIRE
DE LEURS MIGRATIONS.

Par M. l'Abbé G E I N O Z.

12. Janvier
1740.

EN recherchant l'origine des Pélasges, je n'entreprends pas de remonter au-delà de ce que nous en ont appris les auteurs Grecs. Je laisse aux amateurs d'étymologies, à former des conjectures sur le nom *Pelasgus*, & à décider sur le rapport que ce nom peut avoir avec quelque mot de la Langue Phénicienne, si les Pélasges sont Phéniciens d'origine, ou s'ils sont une colonie de quelqu'autre peuple de l'Orient. Je me contente de les prendre dans la Grece, où je les trouve établis dès la plus haute antiquité. Les Pélasges étoient en possession de la Thessalie avant le déluge que l'on dit être arrivé sous Deucalion. Cette contrée ne portoit point encore alors le nom de Thessalie. Si l'on en croit Estienne de Byzance, elle s'appella d'abord *Pelasgia*, & ensuite *Æmonia*, & elle ne fut nommée Thessalie que quelque tems après, du nom du Roy Thessalus fils d'Æmon, & petit-fils de Pélasgus. Mais malgré ce changement de nom, une partie de la Thessalie a toujours retenu depuis le nom de *Pelasgiotis*.

Hérodote, Thucydide, Ephorus, Strabon ; ont regardé la nation des Pélasges comme la plus ancienne de la Grece. *Herod. lib. 1.* Lorsqu'Hérodote a parlé des Pélasges & des Hellènes comme des deux nations qui étoient anciennement les plus distinguées de la Grece, il n'a pas prétendu attribuer à l'une & à l'autre le même degré d'antiquité ; il convient lui-même que les Pélasges sont plus anciens, puisqu'il dit dans le second livre, que tout le pays que l'on comprenoit de son tems sous le nom d'*Hellas*, avoit été auparavant appelé *Pelasgia*.

Thucydide s'explique plus clairement sur l'ancienneté de ces deux nations. Il dit que le nom d'*Hellas* n'étoit pas connu avant Hellen fils de Deucalion; que presque toutes les nations que l'on comprenoit de son tems sous le nom d'Hellènes, portoient auparavant celui de Pélasges; que Hellen & ses descendans étant maîtres de la Phthiotide, & ayant beaucoup augmenté leur puissance par la conquête des autres villes de la Thessalie, leurs sujets commencèrent à se donner entr'eux le nom d'Hellènes; mais que ce nom ne fut d'abord d'usage que dans les conversations particulières & parmi les vainqueurs, & qu'il ne devint que fort tard le nom de toute la nation, les peuples vaincus retenaient toujours leur ancien nom. Cela est si vrai, que du tems d'Homère l'on n'appelloit encore *Hellènes* que les seuls habitans de la Phthiotide. Il paroît par le témoignage des Auteurs que je viens de citer, que la Thessalie a été, pour ainsi dire, le berceau de la nation des Pélasges, & que c'est de cette province qu'ils sont sortis pour se répandre dans toutes les autres contrées de la Grèce. Ce sentiment n'est cependant pas celui de tous les anciens Historiens. Ephorus, Apollodore & Denys d'Halicarnasse prétendent que les Pélasges ont pris leur origine dans le Péloponnèse, & que de-là ils ont envoyé des colonies dans la Thessalie. Ils les font descendre de *Pélasgus* pere de Lycaon. En effet, le Péloponnèse, qui d'abord fut nommé *Apia*, d'Apis fils de Phoronée, porta dans la suite le nom de *Pelasgia*, selon le témoignage de plusieurs Auteurs. Strabon dit dans le cinquième livre de sa Géographie, qu'il paroît qu'Ephorus ne s'est déterminé pour ce sentiment, que sur ce passage d'Hésiode, où ce Poète parlant de l'origine des Pélasges, dit: *ὅς ἐκ Φορωνοῦ Αὐγείῳ ἐκείνῳ, οἱ μὲν οὖν Πελαγοῖς* ils sont descendans de Lycaon fils de Pélasgus.

Quel parti prendra-t-on entre des opinions si contraires? Il ne faut pas espérer, lorsqu'il s'agit d'un point d'antiquité qui remonte à des tems si reculez, il ne faut pas, dis-je, espérer de trouver des raisons bien convaincantes pour embrasser

une opinion préférablement à celle qui lui est opposée. Il seroit cependant très-inutile de vouloir les concilier. Pour y réussir, il faudroit supposer que le hazard eût fait qu'il se fût trouvé en même-tems deux nations différentes en deux différens pays, l'une dans la Thessalie, & l'autre dans le Péloponnese, qui eussent toutes les deux porté le même nom. Or cela n'est pas vraisemblable. Il faut donc que les Pélasges ayent pris leur naissance dans l'une de ces contrées, & que dans la suite du tems il en soit sorti une colonie pour aller s'établir dans l'autre. Tâchons de découvrir à laquelle des deux ils doivent leur origine. ●

Saumaïse a examiné cette question dans son *Traité de la Langue Hellénistique*. Il y rapporte avec soin les raisons qui peuvent favoriser l'un & l'autre sentiment, & il se détermine enfin pour celui qui prétend que les Pélasges ont d'abord habité la Thessalie, & que de-là ils ont passé dans le Péloponnese. La première raison sur laquelle il se fonde, est tirée du déluge arrivé sous le regne de Deucalion. Pélasgus, dit-il, pere de Lycaon, vivoit avant le déluge de Deucalion (si l'on en croit certains Chronologistes) & la plupart des Auteurs disent que les Dieux n'envoyèrent ce fléau sur la terre, que pour punir l'impiété de la race de Lycaon. Or ce déluge a dû inonder non seulement la Thessalie, la Bœotie & l'Attique, mais encore tout le Péloponnese, & c'est dans cette dernière contrée particulièrement, que cette inondation a dû faire plus de ravage, puisqu'elle étoit alors la demeure des impies que les Dieux vouloient punir. Il est donc probable que toute la postérité de Lycaon périt dans les eaux du déluge, & que par conséquent s'il y avoit eu une nation de Pélasges avant cette inondation, il n'en resta plus aucun vestige. Or il n'est pas douteux aussi que quelque tems après ce déluge, le Péloponnese n'ait été appelé *Pélasgie*, nom qui n'a pu être donné à ce pays, que parce qu'une colonie de Pélasges est allée s'y établir. Or, d'où sont-ils sortis, si ce n'est de la Thessalie, où, selon le témoignage de Thucydide & de Strabon, ils ont fleuri de

tout tems avec les *Æoliens*? Voici ce qu'en dit Strabon ^a: Tous les Auteurs conviennent, dit-il, que la nation des *Pélasges* est très-ancienne, qu'elle s'est répandue dans toute la Grece, mais qu'elle a fleuri particulièrement dans la *Theffalie* avec les *Æoliens*. Il est donc vraisemblable que les *Pélasges* mêlez avec les *Æoliens*, qui sont les plus anciens peuples que nous connoissions avoir passé dans le *Péloponnese* après le déluge, que ces *Pélasges*, dis-je, y ont passé dans le même tems, pour peupler ce pays désert & destitué d'habitans. Quoique le déluge ait inondé la *Theffalie*, tous les habitans n'en furent néanmoins pas submergez; la hauteur des montagnes, qui sont plus élevées en *Theffalie* qu'en aucun autre endroit de la Grece, en sauva une petite partie, suivant *Apollodore* ^b.

Cette preuve qu'employe *Saumaïse* décideroit la question, & ne nous permettroit pas de douter que les *Pélasges* n'eussent été établis en *Theffalie* avant que de passer dans le *Péloponnese*, si l'on n'avoit aucune raison de révoquer en doute qu'il y ait eu effectivement un déluge, ou du moins si ce déluge a eu lieu, qu'il ait fait autant de ravages que certains Auteurs lui en attribuent. Mais tout ce que les Historiens les plus dignes de foy nous racontent de l'état florissant des *Pélasges* sous le regne de *Deucalion* & d'*Hellen* son fils, ne s'accorde pas avec cette prétendue inondation qui a dû submerger tous les habitans de la Grece. *Hérodote* dit dans son premier livre, que sous *Deucalion* les *Pélasges* habitoient la *Phithiote*; & il ajoûte dans le second, que tout le pays que l'on a depuis nommé *Hellas*, s'appelloit alors *Pelasgia*, ce qui nous montre que tout ce pays étoit peuplé de *Pélasges*. *Thucydide* dit que *Hellen* ayant fait prendre les armes aux *Phithotes* ses sujets, conquît plusieurs villes de la *Theffalie*. *Denys d'Halicarnasse* fait du regne de *Deucalion*, l'époque de la grande dispersion

^a Τοὺς δὲ Πελασγοὺς, ὅτι μὲν ἀρχαῖον
τὸ ὄνομα κατὰ τὸν Ἑλλάδα πᾶσι
ἐπιτίθειται, ὃ μάλιστα παρὰ τοῖς Ἀι-
ολοῖς κατὰ Θεσσαλίαν ἠμολογεῖται

ἀπὸ τοῦ σχοδίου. Strab.

^b ὡς ἐν ἀνατολικῇ καὶ ἐν ἀνατο-
λικῇ ὁρίων ἔχεις διὰ τὴν ἀνατολὴν
πλευρὰν ἔχει.

des Pélasges, qui, sortant de la Thessalie, se répandirent, d'un côté, dans l'Épire, & de-là dans l'Italie, & de l'autre côté, dans la Thrace; les Isles & l'Asie mineure. Hérodote rapporte encore d'autres colonies de Pélasges, qui se firent sous Dorus fils d'Hellen, & petit-fils de Deucalion. Or ces colonies supposent une nation extrêmement nombreuse, dont la multitude existante est incompatible avec les ravages de ce prétendu déluge; & il paroît par les passages des Historiens que je viens de citer, ou que ces mêmes Historiens n'ont point cru qu'il y ait eu un déluge sous le règne de Deucalion, ou que si en effet il y a eu une inondation dans la Thessalie, elle n'a point été assez considérable pour dépeupler le pays, & pour submerger tous les habitans de la Grece.

Je crois donc qu'il ne seroit pas raisonnable d'insister davantage sur cette preuve. Saumaise en apporte une autre qui me paroît mieux fondée. Il remarque que tous les peuples établis dans le Péloponnèse, sont presque tous sortis de la Thessalie, tels sont les Éoliens, les Doriens, les Ioniens & les Achéens, dont nous connoissons l'origine & les migrations par l'Histoire. De plus, il observe encore que depuis les tems connus, l'on n'a jamais parlé d'autres Langues dans le Péloponnèse, que la Grecque; toutes les nations qui y ont été établies, ne se sont jamais servi d'autre dialecte que de l'Éolien, du Dorien & de l'Ionien. Les habitans de l'Elide & les Arcadiens mêmes, qui se vantoient d'être *Autochtones*, c'est-à-dire, qu'ils ne tiroient pas leur origine d'ailleurs que de la terre même qu'ils habitoient, les Arcadiens, dis-je, & les habitans de l'Elide parloient l'Éolien; & Strabon remarque qu'ils le parloient d'autant plus purement, qu'ils n'avoient point altéré leurs Langues par le commerce des autres peuples. Renfermez dans leurs montagnes, ils s'en maintinrent long-tems les maîtres, sans que les Ioniens & les Doriens qui vinrent depuis dans le Péloponnèse, pussent y avoir accès. Ce qui montre assez que toute leur prétendue antiquité, qu'ils faisoient remonter avant l'existence de la Lune, se réduit à être une colonie venue de Thessalie, où Éolus fils d'Hellen

a regné, & donné son nom au dialecte dont les sujets ont continué à se servir depuis sous son regne.

L'on m'objectera peut-être que ce raisonnement ne prouve rien, parce que, dira-t-on, il peut se faire que ce dialecte *Æolien* étoit la Langue dont se servoient anciennement les *Pélasges*, que cette nation sortant de l'*Arcadie* pour s'établir dans la *Thessalie*, n'avoit pas altéré sa Langue, & qu'elle n'avoit pas discontinué de s'en servir; qu'ainsi, bien loin que l'*Æolien* eût pris naissance dans la *Thessalie*, c'étoit au contraire la Langue des anciens *Pélasges*, que l'on appella depuis l'*Æolienne*, parce que les sujets d'*Æolus*, *Pélasges* d'origine, avoient été les plus fidèles à la conserver.

Je réponds à cette objection, par le raisonnement qu'a fait *Hérodote* sur la Langue des *Pélasges*. Après avoir examiné quelle Langue ce peuple parloit avant que le corps *Hellénique* se fût formé dans son sein, il n'a pas trouvé que les *Pélasges* ayent autrefois parlé l'*Æolien*; il dit, au contraire, qu'à en juger par les *Pélasges* qui subsistoient encore de son tems dans la *Thrace* & dans l'*Helléspont*, il n'étoit pas douteux que les anciens *Pélasges* n'eussent parlé une Langue barbare. Il étoit bon juge de ces différences de Langues, & nous ne dirons pas qu'il ait pu traiter le dialecte *Æolien* de Langue barbare. Peut-être *Hérodote* a-t-il un peu outré les expressions, lorsqu'il a dit que la Langue des anciens *Pélasges* étoit barbare, c'est-à-dire, entièrement différente de la *Grecque*; mais cela ne fait rien à la question présente, & je remets l'examen de ce point à la fin de cette Dissertation.

Une autre raison qui, n'étant à la vérité qu'une simple conjecture, peut néanmoins être de quelque poids dans la décision de la question présente, c'est qu'il y a apparence que la *Grece* a plutôt commencé à se peupler par la partie septentrionale que par la méridionale. L'Histoire nous apprend qu'il est sorti du Nord, de tout tems, des essaims d'hommes qui se sont répandus vers le Midi. Les colonies venant d'Orient, ont passé vraisemblablement d'*Asie* en *Europe* par le détroit de l'*Helléspont*, ou elles ont fait le tour du *Pont-Euxin* par

la Scythie. Dans ces commencemens on n'étoit point encore assez versé dans l'art de la navigation, pour risquer d'abord un trajet aussi considérable que l'est celui de la Phénicie, ou de l'Asie mineure jusqu'au Péloponnese; on se contentoit alors de naviguer le long des côtes, sans oser s'en écarter jusqu'à les perdre de vûë; ainsi les Pélasges auront commencé par se répandre dans la Thrace; de-là s'avancant vers le Midi, ils seront entrez dans la Thessalie, où la beauté & la douceur du climat, & la fertilité de la terre, les auront fixez. Ensuite s'étant extrêmement multipliez, il en sera sorti des colonies pour aller s'établir dans la Boeotie, l'Attique, la Phocide & l'Epire, & dans le Péloponnese, en un mot, dans tout le continent de la Grece qui a porté pour son premier nom celui de Pélasgie.

Ephorus, comme je l'ai déjà dit, a cru les Pélasges Péloponnésiens d'origine. Mais s'il est vrai, comme Strabon l'assure, qu'il ne s'est déterminé pour cette opinion, qu'à cause du passage d'Hésiode, que j'ai cité ci-dessus, cette opinion porte sur un fondement trop peu solide, pour nous engager à la suivre. Les Poètes le plus souvent hazardent des généalogies sur des opinions vulgaires, & les peuples mêmes ne sont le plus souvent curieux de rechercher leur origine, que lorsque, par le laps de tems, ils ne sont plus en état de la découvrir. Alors ils donnent carrière à leur imagination, & les origines les plus illustres & les plus anciennes sont celles que la vanité leur fait adopter.

Denys d'Halicarnasse suivant l'opinion d'Ephorus, arrangé les tems de la naissance des Pélasges & de leur sortie du Péloponnese, de leur séjour dans la Thessalie, afin de donner un air de vraisemblance à son système. Il dit qu'ils descendent de Pélasgus fils de Jupiter, & de Niobé fille de Phoronée, laquelle Niobé a été, selon la Fable, la première femme mortelle dont Jupiter ait eu des enfans. Six générations après, dit cet Auteur, les Pélasges abandonnent le Péloponnese, & s'en vont dans la Thessalie, qui dans ce tems-là s'appelloit l'Æmonie, sous la conduite d'Achaius, de Phthius & de Pélasgus, tous

tous trois fils de Neptune & de Lariffa. Étant arrivez dans l'Æmonie, ils en chassent les Barbares qui l'habitoient; & ayant partagé le pays en trois, ils donnent à chaque partie le nom d'un de leurs Chefs, en sorte qu'elles furent appellées Achaïa, Phthiotis & Pélasgiotis. Ils restèrent dans cet établissement l'espace de cinq générations, pendant lesquelles jouissant de l'abondance que leur procuroit la fertilité du pays, ils se multiplièrent beaucoup, & devinrent extrêmement riches & puissans; mais à la sixième génération ils en furent chassés par Deucalion fils de Prométhée & de Clymène fille d'Océanus, qui envahit le pays, marchant à la tête des Curètes & des Léléges, que l'on nomma depuis Ætoliens & Locriens, & menant à la suite encore d'autres nations qui habitoient le long du mont Parnasse.

L'on voit par ce passage, que Denys d'Halicarnasse faisoit Deucalion postérieur à Pélasgus d'onze générations. Mais quels mémoires & quels monumens certains pouvoit-il avoir d'une antiquité si reculée, pour en arranger avec tant de confiance tous les événemens? Je pourrois avec raison rapporter ici le passage si connu de Varron cité par Censorin, dans lequel ce sçavant Romain distribue l'Antiquité en trois âges; le premier, qui, commençant à la naissance des hommes, s'étend jusqu'au premier déluge, & tout y est si obscur que l'on n'y connoît rien. Le second âge comprend le tems qui s'est écoulé depuis le premier déluge jusqu'à la première Olympiade, & l'histoire en est tellement mêlée de fables, qu'il n'y a rien de certain. Sur quels mémoires Denys d'Halicarnasse a-t-il dressé cette table chronologique? est-ce sur ceux que la Fable lui a fournis? car le tems dont il parle avec tant de connoissance, & dont il compte les générations, est néanmoins ce tems fabuleux, où l'on ne connoît rien de certain. Si nous consultons la Fable, elle nous apprendra que Deucalion, bien loin d'être postérieur à Pélasgus, étoit au contraire contemporain de Phoronée. Celui-ci est le pere des hommes, comme l'appelle l'Auteur de la Phoronide cité par Clément Alexandrin, πατὴρ ἡνικαὶ ἀνθρώπων, & Deucalion est fils de

Mem. Tome XIV. X

Prométhée qui a formé l'homme, & l'a animé; & si on suppose le tems où ils ont vécu, par leur généalogie rapportée dans les auteurs Grecs, ils se trouvent encore contemporains, puisqu'ils descendent tous les deux d'Uranus au quatrième degré. Phoronée étoit fils d'Inachus petit-fils d'Océanus, & arrière-petit-fils d'Uranus. Or ce même Uranus étoit pere de Japet, & Japet de Prométhée, & Prométhée est pere de Deucalion. La Fable rapporte encore un événement qui est commun à Phoronée & à Deucalion, c'est que de leur tems la Grece a été inondée par un déluge. Du tems de Phoronée successeur d'Inachus arriva le déluge d'Ogygès, dit Clément d'Alexandrie. Quant à celui de Deucalion, rien n'est si connu. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'on les place dans des tems si éloignez l'un de l'autre, car la plupart des Auteurs assûrent que le déluge d'Ogygès, ou, si vous voulez, de Phoronée, a précédé de quatre cens ans celui de Deucalion. Et cependant en recherchant la généalogie de ces deux Héros, l'on trouve qu'ils descendent tous les deux d'Uranus au quatrième degré.

Je ne finirois pas, si j'entreprendois de rapporter en détail toutes les contradictions que l'on trouve dans les Auteurs qui ont voulu pénétrer dans cette haute antiquité. Ce que je viens de relever, suffira pour nous rendre suspects tous les détails chronologiques que l'on a faits sur ces premiers tems. Quant aux deux déluges dont les Auteurs disent que la Grece a été inondée, il y a beaucoup d'apparence que celui d'Ogygès, qui arriva du tems de Phoronée, & que l'on regarde comme le premier, n'est pas différent de celui de Deucalion, ou, pour mieux dire, il y a lieu de croire qu'ils n'ont existé ni l'un ni l'autre. Les Grecs avoient entendu parler du déluge de Noë, mais d'une manière obscure; & comme leur vanité les portoit à s'approprier tous les grands événemens dont la renommée étoit parvenue jusqu'à eux, & que d'ailleurs ils avoient ouï dire que ces déluges étoient arrivez dans les premiers tems du monde, les Péloponnésiens ont attribué fausement à leur Phoronée, & les autres Grecs à leur Deucalion, ce que l'Ecriture Sainte raconte avec vérité être arrivé du tems de Noë.

En effet comparons les déluges des Grecs avec celui de Noë, on y trouve une parfaite ressemblance. La cause, les effets, la fin & les circonstances de l'événement sont les mêmes. Il s'agissoit de punir la malice des hommes, en les faisant tous périr. Un seul homme est conservé avec sa famille. Deucalion se sauve dans une arche qu'il a fabriquée lui-même, l'arche va aborder sur une montagne. Il n'y a que les tems qui sont différens, car Inachus pere de Phoronée n'est que contemporain de Moÿse, si nous en croyons Clément d'Alexandrie. Mais si les Grecs n'ont pas placé ce déluge dans le véritable tems dans lequel il est arrivé, c'est qu'ils n'ont pu remonter si haut, faute de connoissance. C'est pourquoi les Péloponnésiens l'ont placé sous Phoronée fils d'Inachus, parce que ce Roy est le premier homme qu'ils connoissoient avoir habité dans leur pays; & les Thessaliens, par la même raison, l'ont placé sous Deucalion, parce qu'ils ne connoissoient rien d'antérieur à lui.

Or il me semble que ce qui a engagé certains Auteurs à mettre un espace de quatre cens ans entre Phoronée contemporain d'Ogygès, & Deucalion, c'étoit uniquement pour placer d'une manière vraisemblable ces deux différens déluges. Peut-être aussi que ces peuples étoient en dispute sur leur antiquité, & que la tradition des Péloponnésiens, qui prétendoient être les plus anciens peuples de la Grece, l'ayant emporté, les Auteurs ont accordé à chaque peuple son déluge, mais ils ont fait Deucalion beaucoup plus récent, parce qu'il n'auroit pas été vraisemblable que deux déluges qui tendoient à l'extinction du genre humain, fussent arrivés si peu de tems l'un après l'autre. On peut opposer à l'autorité de Denys d'Halicarnasse, celle des autres Chronologistes qui ont rapporté sous certaines époques les antiquités de la Grece. Avant que d'entrer dans le détail de ces antiquités, Eusèbe avertit que les différens Historiens qui en ont traité, ne sont pas d'accord entr'eux, particulièrement pour ce qui concerne les tems qui ont précédé la première Olympiade. En effet, Clément d'Alexandrie, dans son premier Stromate, fournit

des époques sur l'antiquité relative des diverses nations de la Grece, mais sa chronologie differe en plusieurs endroits, de celle de Denys d'Halicarnasse. Il est vrai que le texte de cet Auteur est fautif en cet endroit, & que l'on a été obligé d'y faire plusieurs corrections, ce qui pourroit en diminuer un peu l'autorité, si ces corrections n'étoient fondées sur d'autres passages du même Auteur, ou sur Tatien même, de qui Clément paroît avoir emprunté les époques qu'il rapporte. Il donne le plus haut degré d'antiquité à Inachus, qu'il dit être contemporain de Moïse ; ensuite il fait Cécrops plus récent de quatre générations, il y avoit dans le texte *quarante générations*, mais les éditeurs l'ont corrigé, & ils ont mis *quatre* au lieu de *quarante*, fondez sur ce que Tatien ne compte que quatre Rois d'Argos depuis Inachus jusqu'à Triopas, dont Cécrops étoit contemporain. Suivant ce compte, Cécrops étoit du même tems que Pélasgus, qui étoit fils de Niobé & arrière-petit-fils d'Inachus. Cependant Clément d'Alexandrie ajoute aussi-tôt après, qu'il y avoit neuf générations depuis Inachus jusqu'à Pélasgus Chef des Arcadiens : ainsi, Pélasgus devoit être né cinq générations après Cécrops. Il faut que Clément ait voulu parler d'un Pélasgus différent du petit-fils de Phoronée, & qui étoit postérieur au premier Pélasgus de quatre générations. Effectivement l'on trouve dans la Chronique de Charax * un Pélasgus fils d'Arestor, qui étoit fils d'Echafus, qui étoit fils d'Argus frere du premier Pélasgus. Or c'est à ce dernier Pélasgus que Clément d'Alexandrie aussi-bien que Charax, attribuent l'établissement des Pélasges dans l'Arcadie. Ainsi l'origine des Pélasges, selon ces Auteurs, ne précède Deucalion que de deux générations, car Clément ajoute que les affaires des Phthiotes sous Deucalion, ne sont postérieures à celles d'Arcadie que de deux générations : *τεταρτὴ δ' ἄλλων δυοῖν νεώτερα τὰ Φθιάκια τὰ ὑπὸ Δευκαλίωνος*. Clément & Charax sont en cela d'un sentiment bien différent de celui de Denys d'Halicarnasse. Celui-ci compte onze générations depuis l'établissement des Pélasges jusqu'à leur dispersion sous le regne de Deucalion, & les autres n'en comptent que deux.

* Citée par
Eftienne de
Byzance sur
le mot *πρώτα*
στα.

Qui de ces faiseurs de Chroniques mérite le plus de croyance? Denys d'Halicarnasse semble allonger l'espace de tems qui s'est écoulé entre le premier auteur des Pélasges & leur grande dispersion qui se fit dans la Theffalie, pour leur donner le tems de se multiplier, & rendre par-là son opinion vraisemblable. Clément & Charax n'ayant point de sentiment particulier à ajuster, ont copié les Chroniques qu'ils ont trouvées, sans y rien changer. Clément & Eusébe mettent onze générations entre Inachus & Deucalion, & ils n'en mettent que quatre entre Inachus & Cécrops, & en cela ils sont contraires à la Chronique de Paros, qui établit un synchronisme entre Cécrops & Deucalion. Cécrops y précède seulement Deucalion de huit années, & il paroît même que l'Auteur de cette Chronique ne connoissoit rien de plus ancien que Cécrops, puisque c'est par ce Roy d'Athenes qu'il commence sa Chronique. Ces différences, ou, pour mieux dire, ces contradictions, que l'on trouve dans les anciens Chronologistes, montrent que l'on ne peut rien établir de certain sur leur autorité, & que par conséquent il est permis, lorsque l'on traite un point historique qui remonte à une si haute antiquité, il est permis, dis-je, de se servir d'autres preuves, qui, quoiqu'opposées à ces tables chronologiques, présentent d'ailleurs quelque apparence de vérité. N'ayant rien de plus certain à dire sur l'origine des Pélasges, je vais tâcher de rapporter leurs différentes migrations.

Jusqu'au regne de Deucalion nous ne voyons point que les Pélasges soient sortis de la Theffalie pour faire de longues courses; ils avoient déjà envoyé des colonies dans les pays d'alentour. Puisque les habitans de l'Attique sont Pélasges d'origine, au sentiment d'Hérodote, leur premier établissement dans l'Attique doit être antérieur au regne de Deucalion. Il y avoit aussi avant ce tems-là des Pélasges établis à Dodone, car Denys d'Halicarnasse nous fait remarquer qu'une partie des Pélasges qui sortirent depuis de la Theffalie, étant venue à Dodone, ils y furent reçus par leurs parens. C'est au

regne de Deucalion que Denys d'Halicarnasse rapporte leur grande dispersion, soit que ce Prince les en ait chassés à main-armée, comme le raconte Denys d'Halicarnasse, soit que les Pélasges s'étant prodigieusement multipliés, le pays ne fût point assez étendu pour les contenir, ni assez fertile pour les nourrir, soit enfin que cette nation étant d'une humeur guerrière & aimant le changement, comme le dit Strabon, voulût aller chercher des aventures, & se procurer une fortune plus considérable par la voye des armes. La plus grande partie sortit de la Thessalie, & ils se dispersèrent de tous côtés; les uns allèrent dans l'Isle de Crète, d'autres s'emparèrent d'une partie des Isles Cyclades; les uns s'établirent dans le pays que l'on appelle Estiotis, au bas du Mont Ossa & de l'Olympe. Hérodote parle des migrations de cette partie des Pélasges qui habitèrent l'Estiotis, mais comme cet Historien assure que cette migration ne s'est faite que sous Dorus petit-fils de Deucalion, je remets à en parler après que j'aurai rapporté toutes les colonies qui se sont faites sous Deucalion. Je reprends la narration de Denys d'Halicarnasse. « Les uns, dit-il, se transfèrent dans la Boeotie, la Phocide & dans l'Eubée; d'autres enfin ayant passé dans l'Asie, ils se rendirent maîtres des bords de l'Hellespont & de plusieurs Isles voisines, & entr'autres de Lesbos, s'étant mêlés avec les compagnons de Macar fils de Criafius, qui étoient venus de Grece pour habiter cette Isle. Mais la plus grande partie prit sa route par le milieu des terres, & alla s'établir avec les Pélasges ses parens, qui habitoient la ville de Dodone, où ils restèrent assez longtemps. Mais s'étant aperçû dans la suite, qu'ils leur étoient à charge, la terre n'étant pas suffisante pour fournir des alimens à tous, ils abandonnèrent l'Épire, obéissant à la voix de l'Oracle qui leur ordonnoit de passer en Italie, qui portoit alors le nom de *Saturnia*. Ils construisent beaucoup de vaisseaux, & font voile sur la mer Ionienne, dans le dessein d'aborder aux côtes de l'Italie les plus proches; mais le vent du midi, & plus encore l'ignorance des lieux, furent cause qu'ils s'égarèrent.

Ils allèrent aborder à une embouchûre du Pô, que l'on appelle *Spinés*; là ils laissèrent pour garder les vaisseaux, ceux qui étoient le moins en état de supporter la fatigue, afin d'avoir un refuge en cas qu'ils fussent repoussez par les habitans du pays.

Ceux qui restèrent en cet endroit fortifièrent leur camp, & portèrent dans leurs vaisseaux toutes les provisions nécessaires à la vie; & quand ils virent que tout leur réussissoit, ils bâtirent une ville, à qui ils donnèrent le nom du fleuve. Ils furent long-tems maîtres de la mer, & leur État devint si florissant, qu'aucun des peuples qui habitoient le long de la mer Ionienne, ne pouvoit les égaler en puissance & en richesses. Ils envoyoit au Dieu de Delphes les dixmes des profits qu'ils faisoient sur la mer, & aucune nation n'en envoyoit de plus magnifiques. Mais enfin les peuples voisins ayant réuni leurs forces, les attaquèrent, & les forcèrent à abandonner leur ville, & de cette manière périt cette partie des Pélasges, qui étoit restée à l'embouchûre du Pô.

Ceux qui s'étoient avancez dans le pays passèrent les montagnes de l'Italie, & descendirent dans le pays des Umbriens, qui étoient voisins des Aborigines. D'abord les Pélasges s'emparèrent de quelques villes, mais les Umbriens ayant rassemblé de grandes troupes pour les chasser de leur pays, les Pélasges se retirèrent chez les Aborigines. Ceux-ci crurent aussi devoir les traiter en ennemis, & ils s'assemblèrent au plutôt pour les combattre; mais les Pélasges se trouvant par hazard campez près de Cotylé, ville des Aborigines au bord du Lac sacré, quand ils virent la petite Isle qui vogue sur ce Lac, & qu'ils eurent appris des prisonniers le nom des habitans du pays; ils crurent que le tems de l'accomplissement de l'Oracle étoit arrivé. Lucius Mamius, homme illustre, dit qu'il a vû cet Oracle écrit en caractères anciens sur un des trépieds qui sont dans le temple de Jupiter; le voici : Allez avec empressement dans la Saturnie qu'habitent les Sicéles, & à Cotylé ville des Aborigines, où vous verrez une Isle qui vogue sur un Lac. Mêlez-vous, & ne faites qu'une nation avec eux, &

S. Cuvillier

» envoyez la dixme à Phoebus ; envoyez des têtes à Jupiter, &
 » un homme à son pere *.

» Comme les Aborigines s'approchoient en grand nombre,
 » les Pélasges leur tendent des rameaux d'olivier ; ils vont de
 » tous côtés sans armes racontant leurs malheurs, & les prient
 » de les recevoir pour habiter avec eux, disant qu'ils n'auroient
 » pas sujet de s'en repentir, & que c'est par un effet de la provi-
 » dence des Dieux qu'ils sont arrivez chez eux, ensuite ils leur
 » racontent l'Oracle. Les Aborigines crurent devoir obéir à cet
 » Oracle, & recevoir ces Grecs pour alliez contre les Barbares
 » avec qui ils étoient en guerre. Mais comme leur pays n'étoit
 » pas assez vaste pour suffire à un si grand peuple, les Pélasges
 » engagent les Aborigines à prendre les armes avec eux ; ils
 » font une irruption dans l'Umbrie, & s'emparent de Crotone
 » ville considérable & fort riche, qu'ils fortifièrent, pour s'en
 » servir dans la suite comme d'une place d'armes contre les
 » Umbriens leurs ennemis. Ils se rendirent maîtres de beau-
 » coup d'autres villes qu'ils enlevèrent aux Sicéles, leur faisant
 » la guerre de concert avec les Aborigines. Ils fondèrent aussi
 » des villes en commun avec les Aborigines leurs alliez, Coré
 » est de ce nombre, mais elle s'appelloit alors Agylla : & Pise ;
 » & Saturnie, & Alision & quelques autres, que les Tyrrhé-
 » niens leur ont enlevées dans la suite des tems, ont de même
 » été fondées par les Pélasges. Les Pélasges ont aussi possédé
 » une partie de la Campanie, en ayant chassé les Aurunques ;
 » ils y ont même fondé des villes, & entr'autres Larissa, l'ayant
 » ainsi nommée du nom de leur métropole dans le Péloponnese.
 » Mais il n'en restoit plus aucun vestige du tems de Denys
 » d'Halicarnasse, le nom seul étoit demeuré, & encore étoit-il
 » ignoré de la plupart du monde. Après la sortie des Sicéles hors
 » de l'Italie pour aller s'établir dans l'Isle de Sicile, les Pélasges

* *Ἐπὶ χεῖρὶ μαίμενοι Σικελῶν Σατυρίαν αἶαν ἡδ' Ἀβοριγινῶν Κοπίλῳ, ἃ
 νῆσος ὀχρεῖται, οἷς ἀναμυχθέντες δικάτῳ ἐκπιμψαν Φοῖβον, ἃ παραλαβὴν Κρονίδῃ,
 καὶ τῇ πατρὶ τιμῇ φέτω.*

jouissant

jouissant d'un beau & grand pays , ne tardèrent pas à devenir «
 puissans , riches , & à jouir de tous les avantages de la fortune , «
 mais la jouissance n'en fut pas de longue durée. Dans le tems «
 qu'ils se croyoient être parvenus au comble de la félicité , il «
 en périt une grande partie misérablement , les uns poursuivis «
 par la colére des Dieux qui les accabloient de malheurs , les «
 autres par le fer des Barbares leurs voisins. Mais la plus grande «
 partie se dispersa de nouveau , tant dans la Grece que parmi «
 les Barbares. Il n'en resta en Italie qu'un petit nombre , que «
 les Aborigines conservèrent. La stérilité de la terre desséchée «
 par des chaleurs excessives , fut le commencement de leurs «
 calamités ; les fruits tomboient des arbres avant leur maturité , «
 & l'épi étoit desséché avant le tems de la moisson ; la terre «
 ne poussoit point une assez grande quantité d'herbes pour la «
 nourriture des animaux ; les eaux manquoient en esté , ou «
 elles tarissoient , ou elles n'étoient pas bonnes à boire. Les «
 couches des femmes étoient malheureuses , car , ou elles accou- «
 choient avant le tems , ou elles mouroient dans les douleurs «
 avec leurs enfans ; des accidens semblables empêchoient la «
 production des animaux. Accablez par tant de maux , les Pé- «
 lasges ont recours aux Oracles , ils demandent quelle peut être «
 la cause d'une colére si marquée de la part des Dieux ; l'Oracle «
 leur répond qu'ayant obtenu des Dieux ce qu'ils avoient de- «
 siré , ils ne s'étoient pas acquittez des vœux qu'ils avoient faits , «
 mais qu'ils étoient redevables de la partie de leur vœu la plus «
 importante. Or comme il étoit arrivé une année de stérilité , «
 & que l'on étoit menacé de la famine , les Pélasges avoient «
 voué de sacrifier à Jupiter , à Apollon & aux Cabires , la «
 dixme de tout ce qu'ils auroient. Leurs vœux étant exaucez , «
 ils sacrifièrent fidèlement le dixième de tous les animaux qui «
 naquirent , & ils offrirent aux Dieux la dixme de tous leurs «
 fruits ; ensuite s'étant fait lire la réponse de l'Oracle , ils ne «
 pouvoient pas deviner en quoi ils avoient manqué. Un d'en- «
 tr'eux en pénétre le sens , & leur dit qu'ils avoient satisfait en «
 partie à leur vœu , en offrant aux Dieux la dixme des animaux «
 & des fruits de la terre , mais qu'ils devoient encore la dixme «

» des enfans qui leur étoient nez. Les uns trouvoient que c'étoit-
 » là le vrai sens de l'Oracle, d'autres croyoient que cette expli-
 » cation n'avoit été donnée que pour les tromper. Enfin ils
 » résolurent de consulter de nouveau l'Oracle, & de lui de-
 » mander si la dixme des hommes seroit agréable aux Dieux;
 » la réponse de l'Oracle fut que cette dixme leur seroit agréable.
 » De-là il s'éleva beaucoup de contestations parmi eux, sur la
 » manière dont ils exécuteroient les ordres des Dieux. Les
 » Chefs des villes pressoient l'exécution de la décimation, mais
 » la multitude ne voulant point se soumettre à des ordres si
 » cruels, la plupart abandonnèrent leurs villes, & aimèrent
 » mieux se condamner à l'exil, que de rester dans un pays où
 » la colère des Dieux les affligeoit de tant de maux. La sédition
 » enfin éclata à un point, que toute cette nation guerrière &
 » remuante se dispersa, & quitta un pays qui lui avoit été si
 » fatal. La plus grande partie s'embarqua pour retourner dans
 » la Grece, & ils emportèrent avec eux le nom de Tyrrhéniens.
 » Ce nom leur fut donné en mémoire du pays où ils avoient
 » habité. Les Grecs ne connoissoient point les noms particuliers
 » de chaque nation de la partie occidentale de l'Italie; ils ne
 » donnoient à toute cette étendue de pays, que le nom de Tyr-
 » rhénie. Denys d'Halicarnasse a pris soin de faire cette obser-
 » vation, afin, dit-il, que lorsqu'on lira les Hittoriens & les
 » Poètes, & que l'on y verra les Pélasges désignez par le nom
 » de Tyrrhéniens, on ne soit point étonné d'où ce nom leur est
 » venu. Il en cite un exemple tiré du quatrième livre de Thu-
 » cydide, où cet Historien dit « que la côte de la presqu'Isle du
 » mont Athos est habitée en partie par les Tyrrhéniens^a. » Il
 » en cite encore un autre exemple tiré de l'Inachus de Sophocle,
 » où ce Poète met dans la bouche de ceux qui composoient le
 » chœur, cette prière à Inachus: « O! Pere Inachus, fils des
 » sources de l'Océan, vous que les habitans d'Argos & les
 » Pélasges Tyrrhéniens révèrent^b. »

^a Ἐν δὲ τῇ Χαλκιδίῳ τῇ δὲ πλε-
 στῇ Πελαγονίῳ καὶ Ἀθηναίων καὶ
 Ἀργείων οἰκουμένων Τυρρηνῶν.

^b Ἰταχὶ ἡμετέρῳ πατρὶ καὶ πατρί

Ὀϊαῖν, μέγα προσβλῶν Ἀργεῖσι καὶ
 Ῥώῃσι, Ἡέρας τε πατρὶσι καὶ Τυρρηνῶσι
 Πελαγονίῃσι.

Ce fut environ deux générations avant la guerre de Troye, « que les Pélasges commencèrent à sentir les effets de la colère « des Dieux, & leurs calamités durèrent jusque vers la fin de « la guerre. Il n'en resta qu'un très-petit nombre en Italie, car « excepté Crotone ville considérable dans l'Umbrie, toutes les « autres villes qu'ils avoient habitées périrent. » Denys d'Halicarnasse dit que la ville de Crotone avoit conservé long-tems son premier état, & que ce n'étoit que depuis peu qu'elle avoit changé de nom & d'habitans. Il ajoute que de son tems elle étoit occupée par une colonie Romaine, & qu'elle ne s'appelloit plus Crotone, mais *Cothornia*.

J'interromps ici l'histoire des Pélasges, pour relever une erreur où il me paroît que Denys d'Halicarnasse est tombé par rapport à cette ville de Crotone. Il a cru un peu trop légèrement, que c'étoit d'elle qu'Hérodote avoit voulu parler dans un passage de son premier livre, où cet Historien examine quelle Langue parloient anciennement les Pélasges. Denys d'Halicarnasse cite une partie du passage d'Hérodote, pour prouver par le témoignage de cet Auteur, que les Pélasges ne sont point Tyrrhéniens d'origine, quoiqu'ils en aient eu le nom après leur retour d'Italie en Grece, & il prouve son opinion par ce raisonnement d'Hérodote : Les Crotoniates, dit-il, parlent une Langue différente de leurs voisins, preuve convainquante que les Pélasges & les Tyrrhéniens ne sortent point de la même origine *. Nous voyons par cette citation, que Denys d'Halicarnasse a cru qu'Hérodote avoit eu dessein de parler des habitans de Crotone dans l'Umbrie, mais je crois qu'il n'a pas bien saisi la pensée d'Hérodote; & je relève d'autant plus volontiers cette erreur, qu'elle a été suivie par la plupart des Sçavans, & sur-tout par les Interprètes d'Hérodote. Pour être bien au fait de la question, il est nécessaire que je cite ici le passage Grec tel qu'il se lit dans Hérodote. Voici les propres paroles de cet Auteur : αἱ δὲ πελασγοὶ οἱ τελευτήσαντες λέγουσι τοῦτο νῦν εἶναι ἑσθλὴν Πελασγῶν τῆς ὑπὲρ

* Καὶ γὰρ οἱ οὐκ Κροτωνιάται ὡς φησι Ἡρόδοτος, οὐδὲ ἄλλοις τῶν νῦν οἰσῶν πελαγονίων οἱ εἰσὶν ἐμμελῶς.

Τυρσηνῶν Κρητῶνα πάλιν οἰκοῦνται. S'il en faut juger par les Pélasges qui subsistent encore aujourd'hui, & qui habitent la ville de Crestone située au-dessus des Tyrséniens, nous trouverons que les Pélasges parloient anciennement une Langue barbare.

Il s'agit maintenant de sçavoir si par cette ville de Crestone, Hérodote a voulu désigner la ville de Crotone en Umbrie, comme l'a cru Denys d'Halicarnasse. Or je crois que Denys d'Halicarnasse s'est trompé dans l'employ qu'il a fait de ce passage, & que l'intention d'Hérodote n'a point été de parler de la ville de Crotone en Umbrie.

Si Hérodote avoit voulu désigner cette ville, il auroit dit Crotone, & non Crestone; quand il parle ailleurs de la ville de même nom qui est située près de Tarente, il la nomme toujours Crotone, sans altérer le mot. L'on m'objectera peut-être que dans le manuscrit d'Hérodote, que Denys d'Halicarnasse avoit entre les mains, on lisoit Κρητῶνα, & non Κρητῶνα; & plus bas, au lieu de Κρητωνιῆται, il y avoit Κρητωνιάται. Je réponds à cela, que de tous les manuscrits d'Hérodote, qui sont parvenus jusqu'à nous, il n'y en a aucun où cette variante se soit encore trouvée, du moins toutes les éditions. & les manuscrits que j'ai conféréz, ont tous Κρητῶνα & Κρητωνιῆται. Il y a bien plus lieu de croire que le manuscrit de Denys d'Halicarnasse étoit conforme à ceux que nous avons aujourd'hui, mais que cet Auteur prévenu de son idée, s'est donné la liberté de corriger Hérodote, ou qu'il l'a cité de mémoire; & une preuve bien sensible de sa négligence à consulter Hérodote, ou de sa trop grande hardiesse à le corriger, c'est qu'il n'observe pas le dialecte Ionien en copiant le passage, & il en change un mot. Hérodote dit : καὶ γὰρ δι' ἧς οἱ Κρητωνιῆται ὕδαμοισι τῇ κῦ σφαιρῇ περιεκοῦνται εἰσι ὁμογλωσσοι. & Denys d'Halicarnasse copie au lieu de οἱ Κρητωνιῆται, Κρητωνιάται, & au lieu de ὕδαμοισι, il écrit ὕδα ἄλλοισι.

Mais si Crestone n'est pas la même ville que Crotone dans l'Umbrie, où trouverons-nous ailleurs une ville, qui s'appellant Crestone & habitée par des Pélasges, soit située au-dessus

des Tyrrhéniens ! Nous n'avons qu'à prendre Denys d'Halicarnasse lui-même pour guide , il nous y conduira infailliblement. Il nous donne tant de lumières pour y parvenir , qu'il est bien étonnant qu'il n'en ait pas profité lui-même. Il vient de nous apprendre que les Pélasges qui repassèrent de l'Italie dans la Grece , furent appelez deslors indifféremment & Pélasges & Tyrrhéniens. De plus , il vient de nous citer un passage de Thucydide , où cet Historien dit que les côtes de la Thrace près du mont Athos , étoient habitées en partie par des Tyrrhéniens. Si nous cherchons quel est le pays qui est au-dessus de ces Tyrrhéniens , nous trouverons que c'est la Crestonie province de Thrace , dont Crestone étoit apparemment la capitale.

Hérodote parle en plusieurs endroits de son Histoire , de cette province ; il en nomme les habitans Κρητωνᾶοι , & il paroît par-là que le nom de la province étoit Κρητώνη. Lycophron l'appelle de ce nom. Mais quand Hérodote parle des habitans de la ville , il les nomme Κρητωνιῆται , nom qui est formé de Κρήτων , comme de Κεῖτων l'on fait Κεστωνιάται. Holsténius s'est trompé lorsqu'il a dit , ὁ πολίτης Κρητωνᾶος , que l'habitant de cette ville devoit s'appeller Κρητωνᾶος ; il s'est encore trompé , lorsque parlant de la ville de Crestone , il a dit : εἶσαί ἐστιν ἡ Κρητώνη παρ' Ἡρόδοτου , c'est-à-dire , il semble que c'est la même ville que celle qu'Hérodote appelle en un autre endroit Κρητώνη. J'ai montré dans mes notes sur Hérodote , que j'ai lûs dans cette Assemblée , que ce prétendu nom de ville , que l'on ne trouve que vers la fin du troisième livre d'Hérodote , a été pris abusivement pour un nom de ville.

En effet , il est bien plus raisonnable de croire qu'Hérodote voulant persuader aux Grecs que les Pélasges parloient anciennement une Langue barbare , & se servant d'exemples de villes encore subsistantes pour le leur prouver , il leur alléguait pour exemples , des villes qu'ils eussent fréquentées eux-mêmes , ou du moins qu'ils fussent à portée de connoître. Or , si quelques Grecs voyageoient en Italie , il est certain qu'aucun d'eux ne pénétrait assez avant dans le pays , pour arriver

à Crotone dans l'Umbrie, ainsi cette ville devoit être absolument inconnue aux Grecs. Il n'étoit donc pas raisonnable qu'Hérodote ait voulu leur en proposer le langage pour une preuve de celui que les Pélasges leurs ancêtres avoient parlé.

Je reprends présentement les migrations des Pélasges rapportées par Hérodote. Hérodote dit que sous le regne de Deucalion, les Pélasges étoient en possession de la partie de la Thessalie que l'on appelle Phthiotide, où ils demeurèrent jusqu'au regne de Dorus fils d'Hellen & petit-fils de Deucalion. Sous Dorus ils sortirent de la Phthiotide, & ils se transportèrent dans une autre partie de la Thessalie que l'on appelloit Estizeotis, située au bas du mont Ossa & du mont Olympe. Etant ensuite chassés de-là par les Cadméens, ils s'établirent au bas du Pinde, & ils prirent le nom de *Μακεδνῶν*, ce qui est la même chose que Macédoniens; car ces trois noms, *Μακεδνῶς*, *Μακεδων* & *Μακετῆς*, sont synonymes. Au lieu de *Μακεδων*, les Ætoliens disent *Μακεδνως*, & par contraction *Μακεδνως*. Si l'on demande la raison pourquoi les Pélasges furent alors appelez Macédoniens, il y a apparence que ce changement se fit à cause que le mont Pindus touche du côté du Septentrion à la Macédoine.

Il y a deux remarques à faire sur ce texte d'Hérodote: 1.^o L'on pourroit mettre en doute si dans ces termes *οἱ ἐν τῷ Πίνδῳ*, c'est-à-dire, la nation des Pélasges a habité dans le Pinde, Hérodote a voulu parler de la montagne appelée Pinde, ou d'une ville de ce nom. Pomponius-Méla paroît avoir pris le Pindus de ce passage pour une ville, & il en fait la capitale de la Doride, comme Larisse de la Thessalie, & Phthia de la Phthiotide. Il n'est pas douteux qu'il n'y ait eu une ville nommée Pinde, Strabon en parle, & il la place dans la Doride; ainsi il ne paroît pas qu'elle ait emprunté son nom du mont Pindus, dont elle est assez éloignée. Pomponius-Méla dit que Pinde est une des trois villes de la Doride situées près de la ville Erinéon, *in Doride Pindus, & juxta situm Erinéon*. Or la Doride est située au pied du mont Parnasse; elle est composée de trois villes, sçavoir, de Cutinion, Erinéon.

& Bæon : c'est pour cela que les Géographes l'ont appelée *Tripolis*. Mais si la Doride ne contenoit en effet que les trois villes que je viens de nommer, la ville *Pindus* n'y étoit pas comprise. Il est à remarquer que la Doride n'est appelée *Tripolis* que par les Géographes postérieurs à Strabon, sçavoir, par Méla & Estienne de Byzance. Mais Strabon assure dans son neuvième livre, que la Doride avoit été *Tetrapolis*, sçavoir, composée de quatre villes, au nombre desquelles il compte *Pindus* : ἔτοι μὲν οὖν, dit-il, εἰσιν οἱ τὴν περὶ Ἀπολιν οἰκίσαντες ἑὴν φασιν εἶναι μητρόπολιν ἢ ἀπάντων Δωριέων πόλεις ἃ ἔχου Εἰνείον, Βοῖον, Πίνδον, Κυτίνιον. Quoiqu'il y ait eu une ville appelée *Pinde*, je ne crois pas néanmoins qu'Hérodote ait voulu parler de cette ville dans ce passage; le nom de *Μακεδνός*, que l'on donna à cette peuplade de Pélasges depuis leur habitation dans le *Pinde*, montre assez qu'Hérodote a entendu le mont *Pindus*, qui confine à la Macédoine.

Je remarque ici en second lieu, qu'aucun Traducteur d'Hérodote n'a encore bien expliqué ce passage. Valla a traduit, *unde à Cadmaïs ejecta, habitavit locum quem vocant Macednum*. Henry Estienne n'y a rien corrigé, & Gronovius a traduit, *unde à Cadmaïs ejecta, coluit in Pindo vocatum Macednum*. Ces Traducteurs ont cru que l'épithète *Macednos* tomboit sur le lieu habité par les Pélasges, & non sur la nation même, en quoi ils se sont trompez, comme l'a judicieusement remarqué Saumaïse *. Mais il est visible qu'Hérodote a eu dessein de rapporter, non seulement les différens pays où les Pélasges ont erré, mais encore de nous apprendre les différens noms qu'on leur a donnez, suivant les lieux qu'ils ont habitez; la suite du discours ne nous laisse aucun lieu d'en douter, car après avoir dit qu'habitant dans le *Pinde*, cette nation fut appelée *Macédonienne*, il ajoute, que de-là elle passa dans la *Dryopide*, & de-là dans le *Péloponnese*, où elle fut appelée *Dorienne*, οἰκεῖν ἐν Πίνδῳ Μακεδνὸν καλεόμενον, sousentendez

* Ils ont peut-être consulté Estienne de Byzance sur le mot *Μακεδνός*, où il dit, *Μακεδνὸν καλεῖται ἐν Πίνδῳ ὡς Ἡρόδοτος ἐν πρώτῃ*, & c'est ce qui les aura induits en erreur.

πο ἔθνος, qui est exprimé au commencement de la phrase : ἐνθεῦθεν δὲ αὖθις εἰς τὴν Δρυόπιδαν μετέβη καὶ ἐκ τῆς Δρυόπιδος εἰς Πελοπόννησον ἔλθον Μακεδόνες ἐκλήθη· par où l'on voit clairement que comme Hérodote dit ici que les Pélasges furent appelez Doriens quand ils furent établis dans le Péloponnese, il a dit auparavant dans le même sens, qu'ils avoient été appelez Macédoniens, ou Μακεδόνες, dans le tems qu'ils habitoient à l'entour du mont Pindus, qui confine à la Macédoine.

La contrée appelée Dryopis, où Hérodote dit que les Pélasges retournèrent après avoir abandonné le mont Pindus, n'est point la Dryopis qui est située près du golfe d'Hermione. Il y avoit une région au pied du mont Œta dans la Thessalie, que l'on appelloit aussi Dryopis, & c'est de celle-là qu'Hérodote parle dans ce passage. Remarquez que cet Historien dit, ἐνθεῦθεν δὲ αὖθις εἰς τὴν Δρυόπιδαν μετέβη, c'est-à-dire, que les Pélasges, en quittant le mont Pindus, revinrent dans une partie de la Thessalie où ils avoient déjà habité, à sçavoir, dans la Dryopide, qui étant située au bas du mont Œta, faisoit partie de la Phthiotide. Hercule y bâtit dans la suite la ville de Trachis, qui de son nom fut appelée Héraclée; & Strabon nous apprend dans le neuvième livre, que cette Dryopis de Thessalie est regardée comme la Métropole des Dryopes du Péloponnese. Quant à ce qu'Hérodote a remarqué, sçavoir, que les Pélasges ne furent appelez Doriens qu'après leur établissement dans le Péloponnese, on pourroit le soupçonner de s'être trompé. Comme les Pélasges, sous le regne de Dorus, ont habité l'Estiaëotis, qui, selon Strabon *, n'est pas différente de la Doride (car avant que de prendre le nom d'Estiaëotis, elle s'appelloit Doris) il y a apparence qu'ils portèrent deslors le nom de Doriens.

Saumaïse, dans son Traité de la Langue Hellénistique, attribué aux Hellènes toutes ces migrations mentionnées dans Hérodote. Il s'étonne que cet Historien soit contraire en ce point à tous les autres Écrivains de l'Antiquité, qui assûrent que les Hellènes ne sont presque point sortis des lieux où ils

* Ταῦτα γάρ ἐστι τῆς Ἑστιαώτιδος, ἐκ αὐτῆς δὲ παλαιότερον ὄνομα. lib. 9.

se sont

se sont une fois établis, & que les Pélasges au contraire ont été vagabonds, que leurs courses & leurs erreurs les ont fait appeller Πελαργί, c'est-à-dire, Cigognes, au lieu de Πελασγοί, parce que, dit Strabon *, ils changeoient aussi fréquemment de demeures, que ces oiseaux volent d'un lieu en un autre. Mais Saumaïse a lû apparemment avec trop de rapidité cet endroit d'Hérodote; s'il avoit bien fait attention au texte, il n'auroit pas si aisément pris le change. Voici les termes d'Hérodote: Ταῦτα γὰρ τοῦ τὰ παλαιὰ ἔχοντα τὸ ἀρχαῖον, τὸ μὲν Πελασγικόν, τὸ δὲ Ἑλληνικὸν ἔθνος· καὶ τὸ μὲν ἔδαμνεν καὶ ἐκέρχοντο, τὸ δὲ πολυπλάνητον ἦν. *Voici quelles étoient anciennement dans la Grece les nations les plus distinguées, savoir, la Pélasgique & l'Hellénique. Pour ce qui est de celle-ci, elle n'est jamais sortie pour aller habiter ailleurs, mais celle-là a été extrêmement vagabonde.* La simple exposition du texte ne permet pas de s'y tromper. Il est visible que les particules τὸ μὲν se rapportent au nom le plus proche, c'est-à-dire, à Ἑλληνικόν, & que τὸ δὲ πολυπλάνητον, &c. se rapportent à Πελασγικόν. L'on me dira que cette regle n'est pas sûre, & que dans la phrase précédente on trouve un exemple du contraire; on y lit, Κεῖστος ἱστιάων εὐεσκε Λακεδαιμονίους καὶ Ἀθηναίους, τὸς μὲν δὲ Δωριεὺς ἦν, τὸς δὲ δὲ Ἰωνικοὺς. Suivant cette regle, τὸς μὲν τῶ Δωριεὺς ἦν devroient se rapporter à Ἀθηναίους, & τὸς δὲ τῶ Ἰωνικοὺς à Λακεδαιμονίους, ce qui formeroit cependant un contre-sens horrible. Je réponds que si cette regle a quelques exceptions, elles sont extrêmement rares, l'exemple que l'on cite est une preuve qu'elle n'est pas infallible; mais le texte d'Hérodote nous fournit encore d'autres preuves plus claires, que son dessein étoit de faire tomber l'épithète de vagabond sur la nation des Pélasges. Il n'a pas plutôt fini le récit des migrations en question, qu'il recherche quelle Langue parloient anciennement les Pélasges. Or, à propos de quoi feroit-il cette recherche, s'il n'avoit pas prétendu parler des Pélasges dans la narration qui précède

* Διὰ τὸ πλανήτας εἶναι καὶ δίκην ἐργῶν ἐπιφοιτᾷ ἐφ' οὓς ἔτυχε τόποις, Πελαργὸς ὑπὸ τῶν Ἀπικῶν καλεῖσθαι.

immédiatement ! il n'y auroit aucune liaison entre le récit qu'il vient de faire & la recherche qu'il entreprend. D'ailleurs, Hérodote ne seroit pas d'accord avec lui-même, s'il avoit prétendu, comme Saumaïse le suppose, que les Pélasges sont constamment demeurez dans leurs habitations, puisqu'il dit dans le même passage, que les Pélasges qui habitoient de son tems la ville de Crestone au-dessus des Tyrrhéniens, avoient été autrefois voisins des Doriens de la Thessalie, & que les mêmes Pélasges qui avoient autrefois habité l'Attique conjointement avec les Athéniens, étoient ensuite allez s'établir dans la Chersonèse, où ils avoient fondé les villes de Placia & de Scylace, preuve convainquante qu'Hérodote a reconnu que les Pélasges avoient été errans & vagabonds, & que par conséquent tout le passage où il est fait mention d'erreurs & de migrations d'un pays en un autre, doit s'entendre des Pélasges, & non des Hellènes, comme Saumaïse l'a cru mal-à-propos.



EXTRAITS DE PHOTIUS,

Traduits & accompagnés de Notes.

Par M. l'Abbé GÉDOYN.

AVANT-PROPOS.

IL y a peu de livres qui soient plus remplis d'érudition que la Bibliothèque de Photius, mais il y en a peu aussi qui soient plus négligés. Pour l'une & pour l'autre raison, je me suis amusé à en traduire quelques endroits; & pour les rendre plus dignes de vous, Messieurs, je les ai accompagnés de remarques. Si vous approuvez mon travail, je le continuërai, & s'il ne vous agréé pas, je tournerai mes pensées d'un autre côté. Mais je crois qu'une traduction de Photius, où les remarques ne seroient épargnées ni sur le texte, qui est souvent altéré, ni sur le fond des choses, seroit fort utile, & fort propre à conserver parmi nous le goût de la bonne Antiquité, sans lequel il n'est pas possible de faire un progrès considérable dans les Lettres humaines. Au reste, personne de vous n'ignore que ce fameux Patriarche de Constantinople fut le plus sçavant homme de son tems; il lisoit tout, & il faisoit des extraits de tout ce qu'il lisoit. Ce sont ces extraits, adressez à son frere Taraise, qui composent le recueil que nous avons sous le titre de *Bibliothèque de Photius*, *Μεταβιβλιαριον*, parce qu'en effet il y est parlé d'une infinité d'anciens Écrivains & de leurs ouvrages, parmi lesquels il y en a près de trois cens qui n'existent plus, & dont les Auteurs nous sont à peine connus de nom. Il n'est pas croyable combien ces précieux restes, que Photius a sauvés du naufrage, répandent de jour & de lumière sur les autres écrits qui sont venus jusqu'à nous, & les secours que les Sçavans en tirent tous les jours; vous l'avez sans doute vous-mêmes éprouvé plus d'une fois. Que seroit-ce donc, si ce recueil d'Antiquitez étoit plus connu, plus à la portée de tout le monde? C'est dans cette vûe que j'ai quelque envie de

7. Février
1738.

Z ij

le donner traduit en notre Langue, mais l'entreprise demanderoit un homme & plus jeune & plus capable que je ne suis. De toutes les qualités nécessaires à un pareil dessein, je ne me sens qu'un grand zèle & beaucoup de bonne volonté. Cependant, quel que soit le sort de cet ouvrage, c'est-à-dire, soit que j'aye le tems de l'achever, ou non, j'en tirerai du moins personnellement un avantage, en ce que je serai dans peu en état de remplir le vuide de nos assemblées, quand par hazard vous y en laisserez.

RÉCITS DE CONON.

J'ai lû, dit Photius, l'ouvrage de Conon. C'est un petit livre dédié au Roy Archélaüs Philopator ^a, & qui contient une cinquantaine d'aventures ou d'histoires tirées des anciens Auteurs. En voici un extrait.

Dans la première il est parlé de Midas ^b & des Brigiens, peuple nombreux qui habitoit aux environs du mont Bermius ^c. Conon raconte comment Midas ayant trouvé un trésor, se vit tout-à-coup possesseur de très-grandes richesses ^d,

^a Ce Conon vivoit donc du tems de cet Archélaüs qui fut le dernier Roy de Cappadoce, & qui, par la faveur de Marc-Antoine, obtint ce royaume environ quarante ans avant l'E're Chrétienne. Ainsi il ne faut pas confondre cet Auteur avec un autre Conon, fameux Astronome, qui vécut sous les Ptolémées Philadelphe & Evergètes, & qui poussa la flatterie jusqu'à faire de la chevelure de Bérénice une Constellation. Mais on ignore si le Conon de Photius est différent d'un Conon qui avoit écrit de la Judée, selon Josèphe, qui le cite dans son premier livre contre Appion, & d'un Conon qui avoit écrit de l'Italie, & qui se trouve cité par Servius sur le septième livre de l'Enéide. Quoiqu'il en soit, il seroit à souhaiter que celui dont Photius nous a conservé l'ouvrage, eût cité les Auteurs d'où il avoit tiré ce qu'il rapporte; mais le soin de citer ses garans n'étoit pas ordinaire aux

Ecrivains de l'Antiquité, cette exactitude est toute à la gloire des Modernes.

^b On sçait que Midas fils de Gordias qui gardoit les vaches, devint Roy de la grande Phrygie. L'histoire, ou plutôt la fable de ce Prince est trop connue pour que je m'y arrête.

^c Le texte porte *Brimius*, c'est *Bermius* qu'il faut lire, comme dans Strabon, qui dit que Midas tira ses grandes richesses des mines du mont Bermius. Ces Brigiens avoient pris leur dénomination d'un Macédonien appelé Brigas, & par cette raison ils s'appelloient aussi les Brigantes, comme Estienne de Byzance nous l'apprend.

^d Voilà la fable de Midas expliquée historiquement & fort vraisemblable, mais un sens si naturel auroit fait perdre à Ovide, *Met. l. XI*. l'occasion de dire bien des gentilleses; pour donner carrière à son bel esprit & à sa fécondité, il a mieux aimé se jeter dans le fabuleux.

comment ensuite il alla prendre des leçons d'Orphée sur le mont Piérie^a, & par quels artifices il se fit Roy des Brigiens. Ce fut sous son regne que l'on vit dans le pays un Silène^b; cet animal fut amené à Midas, & se dépouillant de sa propre nature, fut vû sous une forme presque humaine^c. Tous les mets que l'on servoit à Midas se changeoient en or^d, c'est pourquoi il persuada à ses sujets de quitter leur pays^e, de passer dans l'Hellespont, & d'aller s'établir au-dessous de la Mysie^f, où, par le changement de quelques lettres, ils furent

^a Ovide n'a pas oublié cette circonstance remarquable; il dit que Midas fut initié aux Orgies ou mystères de Bacchus par Orphée & par Eumolpe l'Athénien :

*Ad Regem traxere Midam, cui
Thracius Orpheus*

*Orgia tradiderat cum Cecropio
Eumolpo. Metam. I. XI.*

Le mont Piérie étoit alors en Thrace, mais depuis il a fait partie de la Macédoine.

^b Je traduis un *Silène*, parce qu'il ne paroît pas que Conon ait entendu le pere nourricier & le compagnon de Bacchus, mais en général un *Silène*.

^c ὥς ἤχθη τὸ ζῷον ἐξηλλάτταται τὴν ἰδίαν αἰς ἐν ἀνθρώπου φύσιν. Je rapporte les propres termes de l'Auteur, pour faire voir que je les ai rendus exactement, & que par conséquent il n'entendoit lui-même par ce *Silène*, qu'un animal qui ressembloit à l'homme, & que l'on avoit apprivoisé avant que de l'amener à Midas. C'est pourquoi je me persuade que ces *Silènes*, ces *Faunes*, ces *Satyres*, ces *Sylvains* dont les Poètes nous font des peintures si riantes, & qui donnent tant d'ame à leurs poésies, n'étoient au fond que de gros singes, des animaux de l'espèce de ceux qui se trouvent dans l'Isle de Bornée, selon quelques Voyageurs, & qui ont si fort la figure d'homme,

qu'on s'y méprendroit. Pausanias raconte aussi ce trait de l'histoire de Midas, mais tout autrement que Conon. Cependant ce qu'il ajoute de l'Isle *Satyride*, est fort propre à confirmer ma pensée. C'est dans son Voyage de l'Asie, page 16. de la traduction Française.

^d L'Auteur original fait ici un étrange mélange de la Fable avec l'Histoire. Il devoit bien plutôt nous apprendre sur quel fondement on disoit que tout ce que Midas touchoit se changeoit en or.

^e On ne comprend pas comment Midas en changeant de pays, devoit cesser de porter la peine de son insatiable soif des richesses. La Fable dit que c'étoit en se lavant dans le fleuve Pactole, suivant l'ordre de Bacchus; mais l'Historien, qui n'a pas recours à la Fable, auroit dû nous dire par quel moyen Midas fut enfin délivré du funeste présent que lui avoit fait ce Dieu.

^f Ce passage des Brigiens peuples de Thrace dans cette partie de l'Asie, qui de leur nom a été appelée Phrygie, est confirmé par tous les anciens Géographes. Strabon dit qu'ils y portèrent, non seulement leurs Dieux, leur culte, leurs cérémonies, mais encore leur goût pour la Musique; car les plus anciens Musiciens & les plus célèbres étoient de Thrace, témoins Orphée, Musée & Thamyris. De-là vient que

appelez Phrygiens au lieu de Brigiens. Ce Prince avoit toujours un grand nombre d'espions, qui l'avertissoient de tout ce qui se tramoit dans son royaume. Ses sujets ne disoient rien, ne faisoient rien dont il ne fût aussi-tôt informé. Par-là il se mit à couvert de leurs embûches, & il regna long-tems. Quand il fut devenu vieux, comme il sembloit avoir toujours tout entendu de ses propres oreilles, on en prit occasion de dire qu'il avoit les oreilles plus longues qu'un autre, & la renommée eut bien-tôt changé ces longues oreilles en oreilles d'âne^a. Ainsi, ce qui s'étoit dit d'abord par manière de plaisanterie, fut regardé dans la suite comme sérieux & comme vrai.

La seconde est l'histoire de Byblis. Byblis fille de Milétus^b, avoit un frere nommé Caunus^c; ils demeuroient ensemble à Milet ville d'Asie, que dans la suite ces Ioniens sortis d'Athenes sous la conduite de Nélée^d, vinrent occuper. Le pays

les noms des anciens instrumens de Musique sont pour la plupart des noms barbares, comme *Nablum*, *Sambuca*, *Barbiton*, *Magada* & autres. Pour revenir à Midas, il bâtit la ville d'Ancyre, & s'établit dans cette contrée-là même, dont une partie fut occupée dans la suite des tems par ces Gaulois ou Galates qui avoient manqué leur entreprise sur le temple de Delphes. L'Hellepont étoit une contrée de la Mysie dans l'Asie mineure.

^a Voilà comment une infinité de choses, en passant de bouche en bouche, acquièrent un air de merveilleux, quoique l'origine en soit très-simple & très-naturelle.

Dans les Œuvres mêlées de M. Spon, nous avons une Médaille de Midas, où il est représenté la tête couverte de ce bonnet à la Phrygienne que l'on appelloit *Cydaris*, avec ces mots, *Midas βασιλεύς*.

^b Milétus passoit pour être fils d'Apollon & de Déjoné. Fier de sa naissance, il se rendit redoutable à Minos Roy de Crète, qui craignoit avec rai-

son qu'il ne voulût le détrôner, comme il auroit peut-être fait, si Jupiter, selon les uns, ou Sarpedon, selon les autres, ne lui eût inspiré d'aller-plûtôt chercher un établissement dans la Carie, où en effet il alla, & bâtit la ville de Milet, qui depuis a été si célèbre.

^c L'Auteur ne devoit pas oublier que Byblis & Caunus étoient jumeaux :

*Cognita Cyaneæ præstanti corpore
Nympha*

*Byblida cum Cauno prolem est
enixa gemellam.*

dit Ovide, *Metam. lib. .9* C'est une circonstance qui semble préparer le lecteur au penchant que le frere & la sœur eurent l'un pour l'autre.

^d Nélée, ou plutôt Nilée, comme l'appelle toujours Pausanias, étoit fils de Codrus dernier Roy d'Athenes. N'ayant pu, non plus que ses autres freres, s'accorder avec Médon leur aîné, ils se mirent à la tête de ces Ioniens qui s'étoient réfugiés à Athenes, & allèrent chercher fortune en Asie. Pausanias dit que c'étoit la troisième

étoit pour lors habité par les Cariens, qui épars dans la campagne, n'avoient point encore imaginé de vivre en société dans des villes. Caunus devint éperduëment amoureux de sa sœur ^a, & mit tout en œuvre pour l'engager à se rendre à ses desirs; mais tous ses efforts ayant été inutiles, désespéré, il prit le parti de quitter Milet. Dès qu'il eut disparu, Byblis s'abandonna aux regrets, & ne pouvant plus souffrir le séjour de la ville ni de sa maison paternelle, elle alla chercher les bois & la solitude, où après avoir long-tems erré, enfin succombant à sa douleur, & n'espérant plus rien de son malheureux amour, elle attacha sa ceinture à un noyer, & s'y pendit. En cet état elle versa un torrent de larmes, d'où se forma une fontaine que les gens du pays appellèrent la *Fontaine de Byblis*. Caunus, qui menoit toujours une vie errante, arriva en Lycie. Là une Naïade sortant du fond d'un fleuve, se fit voir à lui; c'étoit Pronoë. Elle lui apprit la cruelle destinée de Byblis; elle tâcha de le consoler, lui proposa de l'épouser, & lui offrit la souveraineté de cette Côte, dont elle pouvoit disposer comme de son bien. Caunus la crut; & l'épousa ^b. Il en eut un fils nommé Egialus, qui lui succéda, & qui voulant rassembler les peuples jusque-là épars dans des villages, bâtit auprès du même fleuve une belle & grande ville, qu'il appella Caune ^c du nom de son pere.

colonie qui fût sortie de Grece, composée d'une multitude étrangère, & commandée par des Chefs étrangers; car ces Chefs, du côté de Codrus & de Mélanthus leur pere & leur ayeul, étoient Messéniens & originaires de Pylos. *Pausanias, dans son Voyage d'Achaïe.*

^a Dans Ovide & dans presque tous les autres Mythologues, c'est Byblis qui prend de l'amour pour son frere. Ici c'est Caunus qui en prend pour sa sœur, en quoi du moins l'Auteur a plus ménagé l'honneur de Byblis, & mieux observé les bienfaisances.

^b *Caunius amor* avoit passé en pro-

verbe chez les Anciens, pour dire un amour *illicite & criminel*. Mais supposé, comme le dit Conon, que Caunus eût pris une si violente passion pour Byblis, & qu'après avoir été cause de sa mort, il eût passé si-tôt à de nouvelles amours, je crois que *Caunius amor* devoit plutôt signifier un amour *inconstant & volage*, qu'un amour *illicite*.

^c Ce fleuve étoit le Caldis. Caune, peu distante de Rhôdes, étoit située dans un pays gras & fertile, mais l'air y étoit mal-sain, sur-tout en Automne & en E'té, à cause des grandes chaleurs, qui, jointes à l'abondance des

Voici la troisième. L'Isle Schérie^a située sur la mer Ionienne, non loin de l'Épire & des monts Cérauniens, fut d'abord habitée par les Phéaciens peuples originaires du pays, qui prirent leur nom de Phéax un de leurs Rois, & le gardèrent jusqu'à ce qu'une colonie de Corinthiens vint se planter dans cette Isle, qui pour lors changea son nom en celui de Corcyre, & fortifiée de nouveaux habitans, tint l'empire de cette mer. Phéax Roy de l'Isle étant mort, & ses deux fils, Alcinoüs & Locrus, se disputant le royaume^b, par un accord il fut réglé qu'Alcinoüs demeurerait Souverain de l'Isle, que Locrus aurait les effets mobiliers de la succession, & qu'avec une partie des Insulaires il irait s'établir ailleurs. Suivant cet accord, Locrus fit voile en Italie, où Latinus Roy du pays, non seulement le reçut bien, mais en fit son gendre, par le mariage de Laurina sa fille avec lui^c. C'est pourquoi les Phéaciens se sont depuis regardés comme liés de consanguinité avec ces Locres d'Italie^d. Vers ce même

Strab. l. 14. fruits que produisoit ce terroir, causoient des maladies. On dit que Stratonique, célèbre Musicien, étonné de la pâleur des habitans, leur appliqua un passage d'Homère, où il compare les hommes aux feuilles des arbres. Les Cauniens, qui comprirent sa pensée, trouvèrent fort mauvais qu'il décriât leur ville comme mal-saine : *Moi, dit-il, je n'ai garde de penser ainsi d'une ville où je vois des morts marcher dans les rues.* Il y avoit en Crète une ville de même nom, & qui étoit comme la matrice de celle de Carie.

^a Cette Isle fut d'abord appelée Drépane. Cérès, qui la favorisoit, craignant que les fleuves qui vont tomber tout auprès dans la mer, ne fissent à la longue un continent de cette Isle, pria Neptune de détourner leur cours, ce qu'il fit, & de-là l'Isle eut le nom de Schéria jusqu'au tems de Phéax, qu'elle prit le nom de Phéacie. Ce Phéax, un de ses Rois, étoit fils de

Neptune & de Corcyra, ou Cercyra, fille du fleuve Asope. Enfin une colonie de Corinthiens s'y étant établie, elle changea encore de nom, & prit celui de Corcyre. Aujourd'hui c'est Corfou, & elle appartient aux Venitiens.

^b Conon & l'ancien Auteur dont il donne l'extrait, font Alcinoüs fils de Phéax, mais, suivant les autres, il étoit fils de Nausithoüs. Quoi qu'il en soit, c'est le même Alcinoüs dont il est parlé dans Homère, & qui fit une si bonne réception à Ulysse. Il étoit si voluptueux, & faisoit une chère si délicate, que *la table d'Alcinoüs* avoit passé en proverbe.

^c Selon Virgile & la tradition qu'il a suivie, Latinus avoit une fille unique nommée Lavinia, qu'Enée épousa. Voici une autre tradition toute différente; la fille de Latinus étoit Laurina, & Locrus fut son gendre.

^d Ces Locres étoient appelez Epi-zéphyriens, à cause qu'ils habitoient

tems

tems il arriva qu'Hercule, qui emmenoit d'Erythle les excellens bœufs de Geryon, aborda en Italie, & alla loger chez Locrus, qui le reçut comme un tel hôte le méritoit. Or le hazard voulut que Latinus allant chez sa fille, vit ces bœufs, qui lui parurent d'une rare beauté. Aussi-tôt il les voulut avoir; & déjà il les emmenoit, lorsqu'Hercule apprenant cela, vint le combattre, le tua d'un coup de javelot, & reprit ses bœufs^a. Locrus, qui apprend ce combat sans en apprendre la malheureuse issue, craignant tout pour Hercule, parce qu'il connoissoit Latinus pour être d'une grande force de corps & d'un grand courage, change d'habit, & vole au secours de son hôte. Hercule, qui voit un homme courir à lui, croit que c'est un nouvel ennemi qui lui survient, il décoche sa flèche contre Locrus, & l'étend mort à ses pieds; bien-tôt après il connut sa méprise, & en gémit car le mal étoit sans remède. Il pleura son ami, lui fit de magnifiques funérailles; & quand lui-même eut quitté la vie, il s'apparut à ces peuples, & leur ordonna de bâtir une ville en Italie, à l'endroit où étoit la sépulture de Locrus. C'est ainsi qu'une grande ville porte encore son nom^b & honore sa mémoire. Mais à quoi m'amuse-je, de rapporter en détail tant de choses sur lesquelles il ne faut que glisser?

au-dessus du cap Zéphyr, ainsi nommé, parce que sous ce cap ou promontoire il y avoit un port qui étoit à l'abri des vents du Couchant. C'étoit une colonie des Locres surnommées Ozolés, dont il est amplement parlé dans Pausanias. Mais Strabon, liv. 6. raconte tout différemment de Conon, comment & pourquoi ces Locres Epizéphyréens se transplantèrent en Italie.

^a Le Roy Latinus contemporain d'Hercule & tué par Hercule, voilà ce qu'il n'est pas possible d'accorder avec l'Énéide de Virgile. Ainsi, tout ce que dit le Poète au sujet de Latinus & d'Énée, est une pure supposition, aussi-bien que l'aventure de Didon. L'anachronisme est plus sensible dans

Mem. Tome XIV.

l'un que dans l'autre, mais la fausseté est égale en tous les deux. Le sçavant Bochart, non plus que bien d'autres sçavans, n'avoit apparemment pas lû cet endroit de Photius; il en auroit profité, & n'auroit pas manqué d'ajouter cette autorité à tant d'autres qu'il allégué dans sa belle Dissertation qu'il a faite pour prouver qu'Énée, bien loin d'être le fondateur de l'Empire des Romains, n'avoit jamais mis le pied en Italie.

^b Cette ville, appelée Locris, ensuite Locri, est aujourd'hui détruite, & ne donne l'idée de ce qu'elle a été, que par le nom qu'elle conserve de *Palaiopolis*. On croit que Girace dans la Calabre ultérieure, a été bâtie de ses ruines.

A a

La quatrième contient quelques particularités de la ville d'Olynthe^a, & de Strymon Roy des Thraces, dont le nom passa à un fleuve qui s'appelloit auparavant l'Ionée. Ce Strymon eut trois fils, Brangas, Rhéhus & Olynthus^b. Rhéhus alla au secours de Priam durant le siège de Troie, & fut tué de la main de Diomède. Olynthus, dans une chasse, attaqua de gayeté de cœur un lion, & fut tué par cet animal. Brangas, après avoir donné des larmes à la triste aventure de son frère, lui éleva un tombeau dans le lieu où il avoit péri. Pour lui, il passa dans la Sithonie^c, où il bâtit une ville qui a été florissante, & lui fit porter le nom de son malheureux frere.

La cinquième est un petit conte de deux joueurs de cythare, dont l'un étoit de Locres^d, c'étoit Eunomus, l'autre de Rhégium^e, c'étoit Ariston. Les territoires de ces deux villes, dit Conon, sont séparés par le fleuve Alès; mais ce qu'il y a de particulier, c'est que du côté de Locres les cigales chantent, & que du côté de Rhégium elles sont muettes^f. La cythare étoit deffors montée de sept cordes. Or nos deux

^a Olynthe ville de Thrace, possédée anciennement par des Grecs originaires de Chalkide ville d'Eubée & colonie d'Athènes, a été encore plus célèbre par les harangues de Démolthene, que par sa propre puissance. Elle ne subsiste plus aujourd'hui. Estienne de Byzance dit qu'elle avoit été bâtie par Olynthus. Conon nous apprend qu'elle fut bâtie en son honneur, non par Olynthus même, mais par son frere.

^b D'autres Auteurs font Olynthus fils d'Hercule; rien n'est plus incertain que l'Histoire Grecque dans ces tems éloignés qui ont précédé la guerre de Troie.

^c C'étoit cette partie de la Thrace qui joignoit la Macédoine. Les neiges de Sithonie, *Sithonia nives*, avoient passé en proverbe. Orphée qui habitoit ce pays, l'avoit rendu célèbre.

^d Ville, comme il a été dit ci-dessus,

bâtie par Locrus dans la Calabre ultérieure, à dix milles de Rhégium ou Rhégio.

^e Le nom de cet autre Musicien est omis dans le texte de Photius, par une faute de copiste; mais Strabon qui raconte aussi cette histoire d'après Timée & dans les mêmes termes que Timée, dit que c'étoit Ariston.

^f Ce fait est attesté comme une vérité par de très-grands Auteurs, tels que Strabon, Diodore de Sicile, Plin & Pausanias; Diodore en rend une raison peu digne de lui: c'est, dit-il, qu'Hercule passant par ce pays, & se trouvant fatigué, il se coucha sous un arbre & voulut dormir. Les cigales l'en ayant empêché par leur chant, il les maudit, & pria Jupiter de les exterminer à jamais, ce que le Dieu lui accorda. Aussi, dit l'Historien, depuis ce tems-là on n'a entendu aucune cigale dans

Musiciens étant venus à Delphes pour disputer le prix de leur art, & jouant à qui mieux mieux, une des cordes de la cythare d'Eunomus vint à casser. Tout à l'instant on vit voler une cigale qui s'abattit sur la cythare, & qui suppléa si bien au défaut de la corde par son chant, qu'Eunomus remporta la victoire ^a.

La fixième parle de Mopsus. Il étoit fils d'Apollon & de Manto ^b. Après la mort de sa mère, par la manière de sa défection, il fut honoré du sacerdoce d'Apollon à Claros ^c, & y rendit ses oracles. Dans ce même tems Calchas revenant de Troye ^d, après avoir été porté en divers lieux par la tempête, aborda enfin à Colophon ^e. Là, ces deux Devins eurent de grands démêlez ensemble, chacun d'eux eboyant en savoir plus que l'autre. Amphimaque Roy des Lyciens, scut à quoi s'en tenir. Ce Prince méditoit une expédition, & Calchas le pouissoit à l'entreprendre, lui promettant la victoire. Mopsus au contraire l'en dissuadoit, l'assurant qu'il seroit vaincu. Amphimaque hazarda une bataille, & fut en effet vaincu; par-là il connut que Mopsus étoit meilleur prophète ^f, &

tout ce canton. Strabon, plus judicieux, dit que cela vient de ce que du côté de Rhégium le pays étant couvert & fourré, les cigales, comme engourdies, ont les membranes plus humides, & moins propres à rendre ce son qui forme leur chant.

^a Strabon, au même endroit, dit que les Locres avoient représenté dans leur ville cet Eunomus en marbre, avec une cigale sur sa lyre.

^b Pausanias, dans son Voyage d'Achaïe, p. 71. fait, avec plus de vraisemblance, Mopsus fils de Rhacius, Crétois, & de Manto. Cette Manto, fille de Tirésias, avoit passé à Claros avec ces Thébains qui furent faits prisonniers par Thersandre fils de Polynice, à la prise de Thèbes.

^c C'étoit une ville d'Ionie dans l'Asie mineure. L'Oracle d'Apollon l'avoit rendu fort célèbre, & cet Oracle sub-

sistoit encore du tems de Tibère, puisqu'on apprend que Germanicus étant en Asie, alla le consulter.

Annal. l. 29

^d Strabon dit qu'il revint de Troye par terre avec Amphiloque fils d'Amphiraüs.

^e C'étoit encore une ville d'Ionie habitée anciennement par les Cariens, ensuite par les Crétois, qui reçurent les Ioniens & ne firent qu'un peuple avec eux, sous l'autorité des fils de Codrus. Colophon fut enfin détruite par Lysimaque, parce que ses habitans seuls, de tous les Grecs Asiatiques, avoient eu l'audace de prendre les armes contre lui & contre les Macédoniens.

^f Mopsus étoit non seulement bon prophète, mais grand Capitaine, car ce fut lui qui, au rapport de Pausanias, chassa les Cariens de toute cette côte d'Asie dont les Grecs s'emparèrent.

A a ij

depuis il lui témoigna plus d'estime. Calchas en eut un tel dépit, que bien-tôt après il mourut de chagrin.

Septième récit. Philammon, fils de cette Philonis^b qui naquit de Bosphorus & de Cléobée dans un bourg de l'Attique^c, charmoit tout le monde par sa beauté. Une Nymphé prit de l'amour pour lui^d; il n'y fut pas insensible, la Nymphé devint grosse pour cacher sa honte, elle quitta le Péloponnèse, & alla accoucher sur le bord d'un rivage étranger. Là, elle mit au monde Thamyris, qui, devenu grand, fut un si excellent Musicien, & jouoit si bien de la lyre, que les Scythes l'élirent pour Roy^e. Il eut l'audace de défier les Muses, qui acceptèrent le défi. La condition fut que s'il avoit l'avantage, il épouserait telle des Muses qu'il voudroit; & que si les Muses étoient victorieuses, elles le traiteroient à leur volonté. Thamyris vaincu, fut privé de la vue^f.

Huitième récit. Prothée étoit un célèbre Devin en Egypte^g.

• Conon est le seul qui fasse mention de l'avantage remporté par Mopsus sur Calchas, au sujet d'Amphimachus. Phérécyde en rapporte plusieurs autres, mais nullement certains. Au reste, il n'est pas bien sûr que Calchas soit mort à Colophon. Sophocle le fait mourir à Mallunte en Cilicie, & il n'est pas le seul. Rien de plus incertain, dit Strabon, que tous ces traits de l'ancienne Histoire Grecque.

• Conon nous apprend qu'il étoit la mère de Philammon, & Pausanias nous avoit appris qu'il étoit son père; c'étoit Chrysothémis, célèbre pour avoir remporté le prix à la première célébration des Jeux Pythiques.

• Thamyris fils de Philammon, étoit donc originairement Athénien.

• Selon Pausanias, c'étoit Argiope, qui habitoit le mont Parnasse. Cette Nymphé, dit-il, se sentant grosse, & voyant que Philammon ne vouloit pas l'épouser, se retira à Odryse, où elle accoucha; c'est pourquoi Thamyris passe pour avoir été Odrylien ou Thrace.

• Thamyris remporta le prix des Jeux Pythiques à leur troisième célébration, comme Chrysothémis & Philammon son père & son ayeul l'avoient remporté à la première & à la seconde. Mais qu'il ait été Roy des Scythes, c'est une circonstance qui n'est rapportée ni par Strabon, ni par Pausanias. Le mot de Scythes est bien vague; les Auteurs qui avancent ce fait, auroient dû nous dire sur quels Scythes il avoit régné.

• Pausanias croit, avec plus de raison, que Thamyris devint aveugle par maladie, comme Homère, & il ajoute que c'est avec cette différence, qu'Homère devenu aveugle eut le courage d'achever ce qu'il avoit commencé, & que Thamyris depuis son accident ne fit plus de vers.

• Autant d'Historiens, autant d'opinions différentes sur les Antiquités Grecques. Selon Conon & l'Auteur original qu'il a suivi, Prothée étoit un Devin. Selon Hérodote, l. 2. c'étoit un Roy d'Egypte. Les circonstances

Sa fille Théonoë trouva Canobus à son gré. C'étoit un beau jeune homme qui conduisoit le vaisseau de Ménélas; il fut sourd à la passion de Théonoë. Ménélas & Hélène, qui, en revenant de Troye, avoient été jettés sur les côtes d'Égypte, songeoient à remettre à la voile, lorsque Canobus fut picqué d'une vipère à la jambe, où la gangrène se mit, & il en mourut. Ménélas lui éleva un tombeau dans le lieu même, où depuis on a bâti la ville de Canope^a, & la dernière des bouches du Nil porte aussi le nom de ce pilote de Ménélas^b.

Neuvième récit. Selon notre Auteur, Semiramis fut fille de Ninus, & non sa femme, comme l'ont dit les autres^c. Pour abbréger sa narration, je remarquerai seulement qu'il attribue à Semiramis tout ce que les autres ont attribué à Atossie l'Assyrienne^d, soit qu'il n'ait vu qu'une seule personne sous ces

de ce récit sont toutes différentes dans l'un & dans l'autre; lequel croire des deux! Pour moi, je ne balance pas à donner la préférence à Hérodote, il me paroît plus croyable que tous ces Écrivains dont il ne nous reste que quelques fragmens, comme Phérécyde, Acésilas d'Argos, Hécatee de Milet, Hellanicus & tant d'autres. Hérodote parle pour avoir vu; il nous assure que ce qu'il raconte d'Hélène, de Ménélas, de Paris, il le tient des Prêtres d'Égypte, qui n'avoient aucun intérêt à le tromper sur ce point. Il y a donc bien de l'apparence que les deux plus grands Poètes du monde, Homère & Virgile, nous en ont imposé sur l'événement qui fait le principal sujet de leurs Poèmes, & qu'Hélène n'alla jamais à Troye, ni Enée en Italie.

^a C'étoit autrefois une grande ville, à six-vingts stades d'Alexandrie. On croit que Bochir, ville d'Égypte presqu'entièrement ruinée, étoit l'ancienne Canope.

^b L'Auteur veut dire la bouche du Nil la plus occidentale

^c Conon ne devoit pas rapporter une particularité historique de cette nature,

& inconnue aux autres Historiens, sans citer l'Écrivain d'où il l'avoit tirée.

^d Cet endroit de Conon favorise, ce me semble, l'opinion de ceux qui croient que Semiramis regnoit fort peu avant la guerre de Troye. Car s'il y avoit eu un intervalle de tant de siècles entre Atossie & Semiramis, l'Historien que copie Conon, n'auroit pas confondu l'une avec l'autre. Mais ces deux Princesses étant rapprochées dans l'ordre des tems, on est moins surpris de voir cet Auteur n'en faire qu'une même personne. Peut-être aussi y a-t-il eu plusieurs Semiramis, comme quelques-uns le croient. Il y a donc eu plus d'une Atossie. L'Assyrienne nous est peu connue; pour l'autre, nous savons qu'elle étoit fille de Cyrus Roy de Perse, par conséquent sœur de Cambyse & de Smerdis. Elle fut quelque tems la concubine de ce Mage qui s'étoit emparé du trône des Perses sous le nom de Smerdis. Mais la fraude ayant été découverte & le Mage tué, Darius fils d'Hystape épousa Atossie, la dernière année de la LXXIV.^e Olympiade.

Hérod. l. 3.

A a iij

deux noms, soit que l'histoire de Semiramis ne lui fût pas autrement connue. Quoi qu'il en soit, Conon prétend que cette Reine eut secrètement & sans le sçavoir, un commerce incestueux avec son fils, mais que la faute étant faite, Semiramis vécut publiquement avec son fils, comme avec un mari. Et de-là vient, dit-il, que ce qui passe pour un crime horrible parmi les autres nations, a été reçu comme permis & comme honnête chez les Médes & chez les Perses, de s'unir avec sa propre mere^a.

Dixième récit. Sithon Roy de la Chersonese de Thrace^b, fils de Neptune & d'Ossa, eut de la Nymphé Mendéis une fille nommée Pallène. Cette fille ne fut pas plutôt nubile, que ce fut parmi les Princes voisins à qui l'auroit en mariage. Sithon déclara que pour avoir la Princesse, il falloit se battre contre lui, & demeurer vainqueur^c, qu'à celui-là seul il donneroit & sa fille & son royaume. Aussi-tôt se présentent Mérops & Périphete, l'un Roy d'Anthémusie, l'autre de la Mygdonie^d : tous deux furent tuez par Sithon. Après quoi,

^a Nous ne voyons point que cet usage abominable ait eu lieu à l'égard des Perses en général, mais tout au plus à l'égard de leurs Mages. Je dis tout au plus, car nul ancien Auteur Grec n'en ayant parlé, on peut fort bien le révoquer en doute.

^b Le texte de Photius porte toujours Oëton au lieu de Sithon, c'est une faute de copiste qu'il est aisé de corriger, à l'aide d'Estienne de Byzance, qui, d'après Hégésippe dans ses Palléniaques, dit que la ville de Pallène fut ainsi appelée, du nom de la fille de Sithon, qui fut femme de Clytus. On voit que c'est la même dont parle Conon. Cette correction est si sûre, que je n'ai pas hésité à la faire passer dans le texte. Il y a apparence que ce Sithon avoit aussi donné son nom à la Sithonie contrée de la Thrace, & ensuite de la Macédoine.

^c Enomaüs n'a donc pas été le seul

Prince cruel & insensé qui ait proposé le mariage de sa fille pour prix de la victoire qu'on remporteroit sur lui, mais à condition que ceux qui seroient vaincus, perdroyent aussi-tôt la vie; ni Hippodamie la seule Princesse qui ait été recherchée de ses amans au péril de leur vie. La différence qu'il y a entre Enomaüs & Sithon, c'est que celui-ci s'exposoit plus que l'autre, & qu'il se contenta d'une seule victoire, au lieu qu'Enomaüs immola plus de vingt Princes à sa cruauté.

^d L'Anthémusie & la Mygdonie étoient anciennement des provinces de la Thrace, comme nous l'apprenons d'Estienne de Byzance, & encore mieux de Thucydide, qui, au second livre de son Histoire, dit que ces contrées faisoient de son tems partie de la haute Macédoine, comme conquises par les ancêtres de Perdicas.

ne voulant plus se commettre, il dit que les prétendans pou-voient se battre entre eux, & aspirer toujours au même prix. Dryas & Clytus étant entrez en lice, Dryas périt, mais par une fraude de la Princesse. Le Roy l'ayant appris, fut si transporté de colére, qu'il auroit puni de mort sa fille, si durant la nuit Vénus ne l'eût sauvée, par le moyen des habitans. Quelque tems après Sithon finit ses jours. Clythus & Pallène s'unirent & regnèrent ensemble, & du nom de la Princesse, le pays fut nommé Pallène^a.

Onzième récit. Les Lindiens^b sacrifient à Hercule, & leur sacrifice est accompagné d'imprécations^c. Cette coutume leur vient de ce qu'Hercule passant un jour par leur pays, demanda à un laboureur quelque chose à manger pour le jeune Iolas^d, que ce Héros s'étoit attaché, & dont il avoit déjà fait son compagnon de voyages^e. Le laboureur, bien loin de les secourir, se mocqua d'eux. Hercule indigné assomme un de ses bœufs, le fait rôtir, se met à table, & fait bonne chère avec Iolas aux dépens du laboureur, qui de loin les maudissoit de tout son cœur; mais Hercule n'en faisoit que rire, & disoit

^a C'est-à-dire, non seulement la ville, mais la péninsule ou Chersonèse de Thrace, qui auparavant s'appelloit *Phlegra*, lieu fameux par le combat des Géans contre les Dieux, selon la Fable & les Poètes :

*Prius cecini plectro graviore
Gigantas*

*Sparsaque Phlegraeis victricia sub-
mina campis,*

dit Ovide, l. 10. de ses *Métamorph.*

^b Lindus étoit une ville de l'Isle de Rhodes, qui avoit pris sa dénomination de Lindus fils de Céréaphus. Elle étoit célèbre par un temple de Minerve Lindienne, que l'on croyoit être un monument des Danaïdes; & par la naissance de Cléobule, l'un des sept Sages de la Grèce.

^c Ce trait historique est rapporté par

Apollodore, mais sans aucun détail. Le livre d'où Conon avoit tiré cette petite histoire, ne subsistant plus, son récit en devient plus précieux.

^d Iolas étoit fils d'Iphiclès, & par conséquent neveu d'Hercule, qui en fit son compagnon de voyages, même son écuyer, & qui l'associa à la plupart de ses aventures. Après la mort d'Hercule, il conduisit une colonie en Sardaigne, où il mourut; & du tems de Pausanias, les habitans de cette Isle lui rendoient encore de grands honneurs.

^e L'Interprète Latin s'est trompé en cet endroit. Il rend ces mots Grecs, *ὅν καμὸν πλέον κατὰ τὴν ἑδρὴν συνειργάνηται*, par ceux-ci: *Quemadmodum juvenem de via sibi adjunxerat*, comme si Hercule, chemin faisant, avoit rencontré Iolas, & ne l'eût fait son compagnon que par hazard.

par plaifanterie, qu'il n'avoit point encore trouvé de meilleurs mets que celui qui étoit affaifonné de malédictions.

Douzième récit. Tros fils d'Erethée^a & petit-fils de Dardanus, regna dans cette contrée qui est proche du mont Ida. Il eut de Callirhoë fille du Scamandre, trois fils, Ilus, qui donna son nom à Ilion, Assaracus, & Ganimède, lequel Jupiter enleva^b. Assaracus regna, conjointement avec son pere, à Dardanie, la capitale des Troyens. Ilus bâtit Ilion, il vainquit Bysès Roy des Brébyces dans un combat^c, & ne songea plus qu'à aggrandir la ville qu'il avoit bâtie.

Treizième récit. Ethilla étoit fille de Laomédon^d, & sœur de Priam. Protéfilas l'emmenoit captive sur ses vaisseaux avec plusieurs autres Troyennes^e, lorsque tout-à-coup accueilli

^a Voici une faute des plus lourdes, soit qu'elle vienne de Photius lui-même, ou de celui qui a copié son manuscrit. Tros étoit fils, non d'Erethée, mais d'Erichthonius & d'Astyoché fille du Simois, selon Apollodore, *L. 3.* Il y a donc eu deux Erichthonius, l'un Roy d'Athènes, qui étoit fils de Vulcain, l'autre dont il s'agit ici, fils de Dardanus & d'Electre.

^b La plupart des fables ont leur fondement dans l'Histoire. Aussi plus d'un Auteur Grec explique celle de Ganimède enlevé par Jupiter, en disant que la guerre s'étant allumée entre Tantale Roy de Lydie, & Tros Roy de la Troade, Ganimède fils de ce dernier fut fait prisonnier, & mourut peu de jours après, ce qui rendit la guerre si longue entre ces deux Princes, que Pélops y succomba, quitta l'Asie, & alla s'établir dans cette partie de la Grece qui de son nom a été appelée le Péloponnese. Voyez *Méziriac*, p. 334. du second volume de ses *Commentaires sur les Epîtres d'Ovide*.

^c Apollodore, *L. 3.* raconte qu'Ilus s'étant établi en Phrygie, il remporta le prix d'un combat à la Lutte; prix proposé par un Roy du pays, & qui

consistoit en cinquante jeunes hommes & autant de jeunes filles, qui devoient être la récompense du vainqueur. Il y a bien de l'apparence que c'est de ce combat que Conon veut parler.

^d Voilà une fille de Laomédon & une sœur de Priam qui nous étoit inconnue, car je ne crois pas qu'il en soit parlé dans aucun autre Ecrivain.

^e Protéfilas fils d'Iphiclus, étoit Souverain de Phylacé ville de la Thessalie, & voisine des Etats d'Achille. Il avoit épousé Laodamie fille d'Acaste, devenue célèbre par l'exemple qu'elle donna de l'amour conjugal le plus tendre, le plus sincère & le plus passionné qu'il y eût jamais. Protéfilas arma cinquante vaisseaux, & alla joindre la flotte des Grecs en Aulide. Il fut le premier qui, en abordant à Troie, sauta sur le rivage, & le premier qui fut tué de la main d'un Troyen. C'est ce que raconte Homère dans le second livre de l'Iliade. Ce témoignage du plus ancien de tous les Poètes, est confirmé par Strabon, qui dit que de son tems on voyoit encore le tombeau de Protéfilas, de même que celui d'Achille & celui d'Ajax, près de Sigée. Malgré des témoignages si formels, d'un

d'une violente tempête, à grand'peine put-il se mettre à la rade entre Mende & Scione ^a. Là s'étant écarté du rivage avec les siens, pour aller chercher de l'eau bien avant dans les terres, Ethilla profita de l'occasion, & adressant la parole à ses compagnes : Si l'on nous mene en Grece, leur dit-elle, tout ce que nous avons souffert jusqu'ici sont des roses ^b, en comparaison des malheurs qui nous attendent. Croyez moi, brûlons la flotte des Grecs. Ces misérables captives la crurent ^c, & mirent le feu aux vaisseaux de Protésilas, qui par-là fut réduit à la nécessité de se fixer avec elles dans ce pays, & il y bâtit Scione, où ces Grecs & ces Troyennes ne firent plus qu'un peuple.

Quatorzième récit. Endymion fils d'Aéthlius qui eut Jupiter pour pere, & de Protogénie fille de Deucalion, eut deux enfans, Etolus & Eurypyle ^d. Etolus contraint de quitter le Péloponnese ^e, passa dans le pays qui est vis-à-vis, & avec le

suivis par tant d'autres Ecrivains, Conon nous représente Protésilas revenant de Troye avec ses vaisseaux chargés de butin, & comme fondateur de deux villes, & Conon n'est pas le seul. Après cela, quel fond peut-on faire sur l'Histoire Grecque, quand il s'agit de choses si éloignées !

^a Mende & Scione étoient deux villes de Thrace.

^b Le texte de Photius porte : *Κρυὸς ἢ αὐτὰς δόξας πρὸς τῆς Τροίας κακὰ, que tous les malheurs de Troye leur paroïtroient de l'or en comparaison de ce qui les attendoit en Grece.* J'ai cru notre façon de parler proverbiale plus propre à exprimer le sens de l'Auteur.

^c N'y a-t-il pas bien de l'apparence que Virgile avoit lû le livre original d'où Conon a tiré ce trait historique, & que c'est ce qui lui a donné l'idée de faire brûler la flotte d'Enée par les Troyennes qu'il avoit avec lui ! Il est au moins sûr que Beroë fait dans le cinquième de l'Enéide, précisément

Mem. Tome XIV.

ce que fait ici Ethilla :

Quin agite, & mecum infestas exurite puppes.

^d Pausanias instruit par les Eléens mêmes de leur histoire, donne à Endymion quatre enfans, sçavoir, trois fils, Péon, Epéus, Etolus, & une fille qu'il appelle, non *Eurypyle*, mais *Eurycyde*. Il ajoute que les Eléens & les Héracléotes ne s'accordoient pas sur la mort d'Endymion, les premiers montrant son tombeau à Olympie, & les seconds prétendant qu'il s'étoit retiré sur le mont Latmus, où l'on voyoit encore de son tems un endroit appelé *la grotte d'Endymion*. Sur quoi j'ai marqué dans ma traduction de Pausanias, que pour accorder les sentimens de ces deux peuples, le sçavant Paulmier dit, avec beaucoup de vraisemblance, qu'il faut distinguer deux Endymions, l'un personnage historique, qui a régné en Elide, l'autre fabuleux, qui étoit ce berger célèbre du mont Latmus.

^e Pausanias nous apprend encore

B b

secours de ses compagnons de fortune, en ayant chassé les Curètes, il changea le nom de cette contrée en celui d'Etolie^a. Eléus fils d'Eurypyle^b & de Neptune, regna après la mort de son ayeul maternel, & donna son nom à la ville d'Elis, qu'Endymion avoit bâtie.

Quinzième récit. Dans le quinzième, Conon parle des Phénéates^c, de Cérès & de Proserpine, qui, à l'insçu de sa mere, fut enlevée par Pluton, & conduite sous terre dans les lieux où ce Dieu tient son Empire. Il raconte comment les Phénéates montrèrent à Cérès une ouverture par où l'on peut descendre dans ces lieux souterrains^d, les marques de reconnaissance & de bonté qu'ils reçurent de la Déesse, & entre autres la promesse qu'elle leur fit, de ne pas permettre qu'il pérît jamais plus de cent Phénéates dans un combat^e.

Seizième récit. Promachus & Leucocomas^f étoient de

Ellas. l. 1. qu'Etolus fut obligé de quitter le Péloponnèse, parce qu'il étoit pour suivi en justice par les enfans d'Apis, comme le meurtrier de leur pere, qu'il avoit tué par mégarde en disputant le prix de la Course de chevaux aux jeux funébres que l'on célébroit sur le tombeau d'Azan.

^a Les Curètes chassés de leur pays par Etolus, s'emparèrent de l'Acarnanie. Pour les Eléens, Strabon & Pausanias disent qu'ils étoient originaires de Calydon & de quelques autres villes de cette contrée; ainsi Etolus, en chassant les Curètes, ne fit que s'établir dans le lieu de son origine. Mais au bout de dix générations, les descendants d'Etolus rentrèrent en Elide, & s'en virent les maîtres.

^b Selon Pausanias, c'est *Eurycyde* qu'il faut lire.

^c Phénéon étoit une ville d'Arcadie bâtie dans une plaine. Pausanias en donne la description dans son Voyage d'Arcadie.

^d Cet endroit de Conon, comme le reste de son récit, m'est un peu suspect.

La raison en est que Pausanias, qui est un auteur exact, & qui avoit visité ce pays avec la curiosité d'un Voyageur, & d'un Voyageur éclairé, ne marque ni cette particularité, ni la suivante.

^e Cela a tout l'air d'un conte. Aussi Pausanias n'en dit pas un mot, lui qui fait un si grand détail de tout ce qu'il y avoit de curieux chez les Phénéates. Car il nous apprend que ces peuples avoient chez eux un temple de Cérès Eleusienne, où la Déesse étoit honorée comme à Eleusis; un autre temple de Cérès Thesmia, une image de Cérès Cidarie, conservée avec soin; que la Déesse cherchant sa fille, étoit venuë à Phénéon, & que pour récompenser ceux qui lui avoient fait un bon accueil, elle leur donna toutes sortes de grains, hormis des fèves. C'est tout ce qu'il en dit. Le reste étoit donc tout au plus une tradition populaire, qu'il n'a pas trouvée assez bien fondée pour croire en devoir parler.

^f La plupart des noms Grecs, comme des noms Hébreux, signifient quelque

Gnosse ville de l'Isle de Crète. Promachus aimoit passionné-
ment le beau Leucocomas, & n'en étoit point aimé. C'étoit
tous les jours nouvelles épreuves plus pénibles & plus péril-
leuses les unes que les autres. Promachus n'en refusoit aucune,
sans en être plus avancé. Enfin ne sçachant plus que faire, &
n'ayant plus rien à ménager, il s'avisa d'un stratagème. Il
avoit un casque digne d'envie, & célèbre à cause de ceux qui
l'avoient porté. Il prend ce casque, & le met sur la tête d'un
autre beau garçon, en présence de Leucocomas^a, qui en fut
si picqué, qu'il se passa son épée au travers du corps.

Dix-septième récit. Dicée & Sylée étoient deux freres, tous
deux fils de Neptune, & ils habitoient en Thessalie auprès
du mont Pélion. Dicée, comme le porte son nom, étoit un
homme juste^b; Sylée au contraire^c étoit si mal-faisant, si
méchant, qu'Hercule crut devoir en délivrer le monde. Dans
la suite Hercule passant par la Thessalie, alla loger chez Dicée,
où ayant vû la fille de Sylée, qui étoit élevée chez son oncle,
il en devint amoureux, & l'épousa^d. Quelque tems après il
fut obligé de faire un voyage. La jeune femme souffrit si
impatiemment l'absence de son mari, qu'elle mourut de dé-
plaisir. Comme on faisoit ses obsèques, arrive Hercule, qui
témoin de son malheur, en fut si touché, qu'on eut bien de
la peine à l'empêcher de se jeter dans le même bucher.
Après son départ, les voisins entourèrent de murs le lieu de
sa sépulture, ensuite on y bâtit un temple à Hercule, & ce

chose. Nous en avons ici une preuve
bien sensible. Le nom de Promachus
annonce un brave homme, qui est
toujours prêt à affronter les dangers,
& à subir les épreuves les plus rudes;
celui de Leucocomas annonce au con-
traire un jeune homme qui a de beaux
cheveux blonds, une belle tête.

^a C'est à une pareille ruse que Cory-
don a recours dans la seconde E'clogue
de Virgile :

*Jam pridem à me illos abducere
Thestylis orat,*

*Et faciet, quoniam sordent tibi
munera nostra.*

^b Dicée, du mot *δικαιος*, qui signifie
juste. Ce Dicée bâtit une ville en
Thrace, & lui donna son nom.

^c *Σύλη* en Grec signifie *dépouille*.
Sylée étoit ainsi appelé, parce qu'il
dépouilloit les passans, & leur faisoit
souffrir toutes sortes de maux.

^d Apollodore dit au contraire, que *Apoll. l. 2.*
Hercule tua, non seulement Sylée,
mais encore sa fille Xénodice.

B b ij

temple sert encore de monument à cette vertueuse Princesse.

Dix-huitième récit. Les Locriens, fondez sur ce qu'Ajax étoit de leur nation^a, observent encore cette coutume, que toutes les fois qu'ils combattent, ils laissent dans leur ordre de bataille une place vuide, tout comme si Ajax la devoit remplir. Or dans le combat qu'ils eurent à soutenir contre les Crotoniates, Autoléon qui commandoit ceux-ci^b, voulut attaquer les Locriens par l'endroit qui lui paroïsoit dégarni, & où il ne voyoit point de Chef; il se promettoit bien de les envelopper de ce côté-là, mais blessé à la cuisse par un spectre, il fut obligé de se retirer du combat. Il tomba ensuite dans une langueur mortelle, dont il ne seroit pas revenu, si, par le conseil de l'Oracle, il n'étoit allé jusque dans l'Isle Achillée^c, qui est sur le Pont-Euxin au-delà du Danube, & près de la Taurique. Là, il vit plusieurs Héros de l'ancien tems^d, & entre autres Ajax; il appaisa ses manes, & fut aussitôt guéri. Quand il fut sur son départ, Hélène lui ordonna d'avertir Stéfichore^e que si ses yeux & la lumière du jour lui

^a Ceci doit s'entendre d'Ajax fils d'Oïlée, qui regnoit sur les Locriens d'Opunte, dits par cette raison *Opuntiens*. Pausanias raconte la même chose, mais son texte est si corrompu en cet endroit, qu'il n'y auroit pas moyen de l'entendre sans ce récit de Conon, qui m'a été d'un grand secours dans la traduction que j'ai donnée de cet Auteur.

^b Selon Pausanias, c'étoit Léonyme qui commandoit les Crotoniates, & non pas Autoléon.

^c On l'appelloit aussi l'Isle Leucé, à cause de la quantité d'animaux blancs qu'elle nourrissoit. Je ne comprends pas sur quel fondement les Anciens ont débité tant de fables touchant cette Isle. Ammien-Marcellin, auteur plus gravé, dit que de son tems elle étoit déserte & peu sûre. C'est pourquoi, ajoute-t-il, quand par hazard quelques voyageurs y abordent & mettent pied

à terre, après avoir vû le temple, les offrandes & autres antiquités qui sont consacrées à Achille, ils remontent le soir sur leur vaisseau, & se gardent bien de passer la nuit dans cette Isle.

^d Pausanias est plus circonspect dans son récit. Voici comme il s'exprime : *Les Crotoniates disent qu'à son retour il assura avoir vû dans cette Isle Achille & les deux Ajax, Patrocle & Antiloque, & qu'Hélène étoit mariée à Achille, &c.* Quand on lit de pareils contes dans Pausanias, on est tenté de le regarder comme un homme qui croyoit de léger & sur de simples oui dire; mais quand on vient à retrouver ces mêmes choses dans des Auteurs plus anciens que lui, alors on ne peut s'empêcher d'admirer, & sa grande érudition, & son exactitude.

^e Célèbre Poète lyrique, qui vivoit vers la XLII.^e Olympiade, & dont Quintilien fait un grand éloge après

étoient encore chers , il eût à chanter la palinodie , & à retra-
cter ce qu'il avoit dit d'elle dans ses vers. Stésichore profita
de l'avis , & recouvra la vûë.

Dix-neuvième récit. Pſamathé fille de Crotopus , eut com-
merce avec Apollon , & devint groſſe. Comme elle craignoit
la colére de ſon pere , elle accoucha ſecretement , & prit le
parti d'expoſer ſon enfant , après lui avoir donné le nom de
Linus. Un berger le trouva , & en prit ſoin comme du ſien
propre ; mais il arriva par malheur que les chiens de ſon
troupeau mirent cet enfant en piéces. La mere fut inconſo-
lable ; pour comble de malheurs , ſa faute vint à la connoiſ-
ſance du Roy ſon pere , qui ne doutant point que ſa fille ne
ſe fût laiſſé débaucher , & que ce qu'elle diſoit d'Apollon ,
ne fût un conte , la condamna à mort. Apollon irrité d'un
traitement ſi cruel fait à une Princeſſe qu'il aimoit , ſe vengea
ſur les Argiens , en les affligeant de la peſte ; & le même Dieu
conſulté ſur les moyens de faire ceſſer un ſi grand mal , ré-
pondit par un Oracle , qu'il falloit premièrement appaiſer Pſa-
mathé & Linus. Auffi-tôt les Argiens leur rendirent toutes
ſortes d'honneurs , ordonnant ſur-tout à leurs femmes & à
leurs filles , d'aller pleurer tous les jours ſur le tombeau de
Linus ; & comme elles étoient encore plus ſenſibles à leur
propre infortune , qu'à celle de ces malheureuſes victimes ,
elles mêloient à leurs regrets les priéres les plus ardentes.
Enfin , leurs lamentations étoient accompagnées d'un air ſi
touchant & ſi convenable , que depuis ce tems-là les Poètes
n'ont guéres compoſé de chants lugubres , ſans y faire entrer
le nom de Linus , par manière de refrain. Les Argiens firent
encore plus , ils donnèrent le nom d'Arnéus à un de leurs
mois , ils instituèrent un ſacrifice & un jour de fête ſous le
nom d'Arnide , en mémoire de Linus qui avoit été nourri
parmi des agneaux , & ce jour-là ils tuoient tous les chiens qu'ils

Horace , qui caractérife ce Poète en
peu de mots , quand il dit , *Stefichori-
que graves Camenæ*. Il étoit d'Himéra
en Sicile , & on lui donna le nom de
Stésichore , parce que ce fut lui qui

fixa , ou la danſe , ou même le chœur ,
dans les piéces de Théâtre , *Stator
Chori*. Nous n'avons de lui que quel-
ques fragmens.

B b iij

pouvoient trouver. Ni pour tout cela leurs maux ne cessèrent. Il fallut que Crotopus, en conséquence d'un second Oracle, s'exilât d'Argos, & qu'il allât se transplanter dans le pays des Mégaréens, où il bâtit une ville qu'il nomma *Tripodisque*^a.

Vingtième récit. Théocle^b de Chalcis^c avoit été fait prisonnier de guerre par les Bisáltes, peuples de Thrace qui sont face à Pallène. Ce Théocle dépêcha secrètement aux Chalcidiens^d, pour les avertir que s'ils vouloient entrer dans le pays

* Ce récit est plein de circonstances également curieuses & agréables. Pausanias raconte aussi cette histoire, mais d'une manière un peu différente; il est plus exact à quelques égards, & ne parle pas en homme qui se fie aux mémoires d'autrui, comme Conon, mais en témoin oculaire, en homme qui a vu. Les deux récits joints ensemble, donneront sur ce point d'antiquité tout l'éclaircissement qu'on peut désirer. Voici donc ce qu'en dit Pausanias.

Le tombeau de Corœbus est ude des curiosités de Mégare. Je rapporterai ici ce que les Poètes ont dit de ce Héros, quoiqu'il ne soit pas moins célèbre parmi les Argiens. Sous le regne de Crotopus Roy d'Argos, Psamathe sa fille, grosse du fruit d'Apollon, accoucha d'un fils; & pour cacher sa faute à son pere, qu'elle craignoit, elle exposa son enfant. Le malheur voulut que les chiens des troupeaux du Roy trouvassent cet enfant, & le mangeassent. Apollon irrité, suscita contre les Argiens le monstre *Penté*, monstre vengeur qui arrachoit les enfans du sein de leurs meres, & les dévorait. On dit que Corœbus touché du malheur des Argiens, tua ce monstre. Mais la colère du Dieu n'ayant fait qu'augmenter, & une peste cruelle désolant la ville d'Argos, Corœbus se transporta à Delphes, pour expier le crime qu'il avoit commis en tuant le monstre. La Pythie lui défendit de retourner à Argos, & lui dit de prendre

dans le temple un trépied, & qu'à l'endroit où ce trépied lui échapperoit des mains, il eût à bâtir un temple à Apollon, & à y fixer lui-même sa demeure. Corœbus s'étant mis en chemin, quand il fut au mont Géraniën, il sentit tomber son trépied, & là il bâtit un temple au Dieu, avec un village, qui de cette particularité fut nommé *le Tripodisque*. Son tombeau est dans la place publique de Mégare. Une Inscription en vers élégiaques contient l'aventure de Psamathe & de Corœbus. Pour lui, il est représenté tuant le monstre; & de toutes les statues de pierre que j'ai vues en Grece, je crois que celles de ce tombeau sont les plus anciennes.

^b Estienne de Byzance cite un passage d'Hécatée, par lequel on apprend que ce Théocle conduisit une colonie en Sicile, & qu'il y fut le fondateur de plusieurs villes.

^c Il y avoit sept ou huit villes de ce nom. Celle dont il est ici question, étoit dans l'Isle d'Eubœe. Philippe la regardoit comme une des clefs de la Grece.

^d Ils avoient été ainsi nommez, du mot *χαλκός*, *cuivre*, *airain*, à cause des mines de cuivre qu'ils avoient chez eux. C'est pourquoi ils furent les premiers à se servir d'armes faites d'airain. Les Chalcidiens envoyèrent plusieurs colonies, soit en Sicile, soit dans le reste de l'Italie. Cumæ fut une des principales: *Cumani ab Chalcide Eubœicâ originem trahunt*, dit Tite-Live, L. 8.

des Bifaltes, ils le trouveroient fans défenſe. Eux, profitant de l'avis, par une irruption ſubite, jettent l'épouvante parmi les Bifaltes, & les menent battant juſque dans leur ville, dont enſuite ils ſe rendirent maîtres, par le moyen de Bucolus & de Dolus qu'ils avoient fait prifonniers. Mais ne payant que d'ingratitude le ſervice de Bucolus, & violant la foy qu'ils lui avoient donnée, ils le firent mourir. L'ire du Ciel ſe fit auffi-tôt ſentir à eux, & ils l'éprouvèrent d'une manière terrible*, juſqu'à ce qu'ayant conſulté l'Oracle, ils euſſent élevé un magnifique tombeau à Bucolus, & lui euſſent décerné des honneurs comme à un Héros.

Vingt-unième récit. Dardanus & Jaſion, tous deux fils de Jupiter & d'Electre fille d'Atlas, habitoient l'Iſle de Samothrace^b. Jaſion ayant voulu ſouiller le phantome de Cérés, fut tué d'un coup de foudre^c. Dardanus épouvanté de ce qui venoit d'arriver à ſon frere, ſe mit ſur un radeau, car il n'y avoit point encore de vaiſſeaux^d, & paſſa dans le pays qui eſt à l'opposite de Samothrace, pays gras & fertile, connu par le mont Ida qui en fait partie. Là regnoit pour lors Teucer*

* Les hommes d'alors regardoient comme un crime effroyable de violer la religion des ſerments, & même de manquer à ſa parole. Aujourd'hui cette bonne foy ſi aimable & ſi néceſſaire dans la ſociété, n'eſt plus qu'un vain nom.

^b Suivant pluſieurs Auteurs citez par Denys d'Halicarnaſſe au premier livre des Antiquitez Romaines, Dardanus étoit venu d'Arcadie. Un déluge arrivé de ſon tems l'ayant obligé d'abandonner le Péloponneſe, il ſe transplanta dans une Iſle de Thrace, qui de ſon nom fut appelée Dardanie, & qui dans la ſuite prit celui de Samothrace, par la raiſon qu'en dit Pauſanias dans ſon Voyage d'Achaïe.

* Ce Jaſion eſt moins connu que Dardanus, quoique plus d'un Auteur en parle. Diodore de Sicile, *liv. 5.*

nous apprend qu'il laiſſa un fils nommé Corybas, qui ayant paſſé en Phrygie avec ſon oncle Dardanus, y inſtitua le culte de la Mere des Dieux, & donna ſon nom aux Prêtres de cette Déeſſe.

^d Si cela eſt, la navigation fit de grands progrès en peu de tems, car entre Dardanus & Priam il n'y a que quatre générations, & ſous Priam les Grecs armèrent mille vaiſſeaux pour aller aſſiéger Troye.

* Il y a eu deux Princes de ce nom, l'un fils de Télamon Roy de Salamine, l'autre, dont parle ici Conon, étoit originaire de Crète, ſelon la plus commune opinion; mais Denys d'Halicarnaſſe allégué d'autres témoignages qui le faiſoient originaire de l'Attique, & nommément de la bourgade de Xypété, où il tenoit le premier rang.

fil du fleuve Scamandre & d'une Nympe^a. Les habitans portoient le nom de Teucriens, & la région celui de Teucrie. Teucer, après quelques entretiens qu'il eut avec Dardanus, lui donna la moitié de son royaume. Le nouveau Souverain bâtit une ville^b dans le lieu même où il avoit abordé sur son radeau. Ensuite Teucer étant mort, Dardanus réunit toute la contrée sous sa domination.

Vingt-deuxième récit. Un bel enfant de Crète avoit reçu pour présent d'un homme dont il étoit aimé, le petit d'un dragon. Ce jeune enfant lui donnoit à manger, le caressoit & en avoit grand soin, jusqu'à ce que le dragon parvenu à une certaine grosseur, commença à faire peur aux voisins, qui enfin obligèrent l'enfant à porter son dragon dans la prochaine forêt, & à l'y laisser, ce qu'il fit en pleurant beaucoup. Quelques années après, le jeune enfant devenu grand étant allé à la chasse de ce côté-là, fut attaqué par des voleurs. Aussi-tôt il se met à crier, le dragon reconnoît sa voix, vient à son secours, se jette sur les voleurs, s'entortille autour d'eux, leur fait mille blessures mortelles, & devient le libérateur de celui qui lui avoit fait du bien^c.

Vingt-troisième récit. Corythe^d, encore plus beau que son pere, étoit fils de Paris & d'Ænone; car Alexandre ou Paris^e,

^a Conon a voulu dire de la Nympe Idée, dont le nom a peut-être échappé au copiste plutôt qu'à l'Auteur. Cette filiation est fabuleuse; les Grecs croyoient ennoblir leurs Héros, en les faisant descendre de quelque Divinité. Aussi toutes leurs généalogies sont-elles pleines de fables.

^b Dardanus avoit porté ses Dieux & leur culte à Samothrace. Quand il passa en Phrygie, il les y transporta aussi, & sur-tout deux statues de Pallas, dont l'une fut si célèbre sous le nom de *Palladium*.

^c Cette histoire est rapportée dans Elien, mais plus succinctement & avec moins de graces. Démocrite en avoit fait aussi mention, suivant le té-

moignage de Pline, *liv. 8. chap. 17.* Elien dit que ce fait étoit arrivé à Patra ville d'Achaïe. Démocrite l'avoit rapporté de même, & nommoit l'enfant Thoas. Au reste, il y a plus d'un exemple de serpens apprivoisés & devenus domestiques comme des chiens.

^d Il est parlé de ce fils de Paris dans plusieurs Auteurs, mais particulièrement dans Lycophron, dans Tzetzés son scholiaste, & dans Parthénus, qui cite les *Troïques* de Hellanicus & de Céphalion. C'est apparemment de quelqu'une de ces sources que Conon avoit tiré cette histoire.

^e Ce fils de Priam, appelé premièrement Eriacus, ensuite Paris, fut surnommé Alexandre, du mot Grec avant

avant que d'enlever Hélène, avoit épousé Œnone^a. Ce jeune homme fut envoyé à Hélène par sa mère, dont le but étoit de donner de la jalousie à Paris, & de perdre Hélène. Corythe s'acquitta si bien de sa commission, qu'en peu de tems il fut assez familier avec Hélène, pour que Paris, qui entra brusquement dans sa chambre, le trouvât assis auprès d'elle; il en prit de l'ombrage, & dans le transport de sa colère, il tua son fils. Œnone outrée de l'infidélité de son mari, peut-être encore plus que du meurtre de Corythe, vomit mille imprécations contre Paris; & comme elle joignoit à la connoissance de l'avenir, celle des plantes & de la Pharmacie^b, elle lui prédit que blessé un jour par les Grecs, il auroit inutilement recours à elle, après quoi elle se retira chez ses parens. L'événement justifia sa prédiction; Paris, dans la guerre des Grecs contre les Troyens, blessé dangereusement par Philoctète, tâchoit de gagner le mont Ida, en même-tems qu'un courrier dépêché à Œnone, alloit la supplier d'employer son art en faveur de son mari. Le courrier fut reçu avec mépris; on lui dit que Paris pouvoit s'adresser à Hélène. Cependant à peine fut-il reparti, qu'Œnone touchée de compassion, alla cueillir les simples les plus spécifiques, monta sur son char, & vola au secours de son mari; mais il n'étoit plus tems, Paris étoit mort. Un second courrier qui en apportoit la nouvelle à Œnone, ajouta des reproches à l'amertume du message. Œnone prit

ἀντίστασις, qui signifie *défendre, se-courir*, surnom qu'il mérita par le courage qu'il fit paroître en défendant ses troupeaux dans la condition de berger, où il passa ses premières années :

*Penè puer cæsis abducta armenta
recepit*

*Hostibus, & causam nominis inde
tulit* *.

* Ovide, dans l'E'pître de Paris à Hélène.

^a Suivant la plus commune opinion, Œnone étoit fille du fleuve Cébren en Phrygie, c'est-à-dire, qu'elle passoit pour une Naiade dans ces tems fabu-

Mem. Tome XIV.

leux, où toute fille d'un rang distingué étoit appelée Nymphé ou Naiade, ou Néréide, selon la nature du lieu qu'elle habitoit. Paris n'étoit encore que simple berger quand il épousa Œnone.

^b Œnone, dans son E'pître à Paris, dit elle-même qu'Apollon son premier amant lui avoit donné la connoissance des simples, pour prix de sa virginité :

*Ipse ratus dignam, medicas mihi
tradidit artes,*

*Admisitque meas ad sua dona
manus.*

. C c

une pierre, & lui en cassa la tête. Ensuite arrivée où étoit le corps de son mari, elle l'embrassa, l'arrosa de ses larmes, déplora leur commun malheur, & se dérobant tout-à-coup, alla s'étrangler avec sa ceinture.

Vingt-quatrième récit. A Thespie ville de la Bœotie, peu distante du mont Hélicon, naquit un enfant qui eut nom Narcisse^a, & qui fut un prodige de beauté, mais qui méprisa souverainement l'amour, & tous ceux qui étoient sensibles à cette passion. Aussi désespéra-t-il ses adorateurs^b. Il n'y eut que le seul Amintas qui s'opiniâtra à lui rendre des assiduités, des soins, jusqu'à ce que Narcisse joignant la cruauté au mépris, s'avisâ de lui envoyer une épée. Amintas entendit ce que cela vouloit dire; après avoir invoqué l'Amour, & l'avoir conjuré d'être son vengeur, il prend cette épée, & va s'en percer le cœur sous les fenêtres du cruel Narcisse. L'Amour exauça ses vœux. Narcisse un jour se contemplant dans l'eau d'une claire fontaine, crut voir ses charmes dans un autre, & fut tellement épris de cette image, que pour la première fois & pour la dernière, on vit en lui un homme assez insensé pour brûler d'une flamme dont il étoit l'objet^c.

^a Ce nom vient du mot Grec *νάρκισσος*, *marcescere*, *se flétrir*. L'histoire de Narcisse est en partie vraie, en partie fabuleuse. Le fabuleux a été traité par Ovide, au livre 3. de ses Métamorphoses. L'historique est rapporté par Pausanias, dans son Voyage de la Bœotie. Mais Conon ajoute quelques particularités qui ne sont ni dans l'un ni dans l'autre.

^b C'est ce que dit Ovide avec ses grâces ordinaires :

*Multi illum juvenes, nullæ cupiere
puellæ,*

*Sed fuit in tenerâ tam dira su-
perbia formâ,*

*Nulli illum juvenes, nullæ tetigere
puellæ.*

^c Quelle apparence, dit Pausanias, qu'un homme soit assez privé de sens,

pour être épris de lui-même comme on l'est d'un autre, & qu'il ne sçache pas distinguer l'ombre d'avec le corps ! Aussi y a-t-il une autre tradition moins connue à la vérité, mais qui a pourtant ses Auteurs & ses partisans. On dit que Narcisse avoit une sœur jumelle qui lui ressembloit parfaitement, c'étoit même air de visage, même chevelure, souvent même ils s'habilloient l'un comme l'autre, & chassoient ensemble. Narcisse devint amoureux de sa sœur, mais il eut le malheur de la perdre. Après cette affliction, livré à la mélancolie, il venoit sur le bord d'une fontaine, dont l'eau étoit comme un miroir où il prenoit plaisir à se contempler, non qu'il ne sût bien que c'étoit son ombre qu'il voyoit, mais en la voyant il croyoit voir sa sœur, & c'étoit pour lui une consolation.

Enfin, désespéré de ne pouvoir jouir de ce qu'il aimoit, & croyant porter la juste peine des rigueurs qu'il avoit exercées contre Amintas, il se tua lui-même. Ce fut en ce tems-là que sur un Oracle qui ordonna qu'on révérait l'Amour à l'avenir plus qu'on n'avoit fait par le passé, outre le commun culte que les autres lui rendirent, les Thespiens en particulier instituèrent des sacrifices en son honneur^a. Ces peuples sont persuadés que les premiers Narcisses que l'on a vus^b, sont sortis de la terre qui avoit été trempée du sang de Narcisse.

Vingt-cinquième récit. Minos Roy de Crète, fils de Jupiter & d'Europe, équipa une flotte^c pour aller en personne redemander Dédale^d, qui s'étoit sauvé en Sicanie, ou, comme nous disons aujourd'hui, en Sicile. Son expédition fut malheureuse. Les filles de Cocalus Roy de cette Isle, lui dressèrent des embûches où il périt^e. Les Crétois, pour venger le meurtre de leur Roy, déclarèrent la guerre aux Siciliens; mais vaincus & contraints de s'en retourner en Crète, durant la navigation ils furent surpris d'une tempête qui les jeta sur les côtes des Iapyges^f, où ils s'établirent; & perdant le nom de

^a Pausanias dit aussi que les Thespiens, de toute ancienneté, avoient eu Cupidon en singulière vénération. Comment accorder ces témoignages avec ce que nous lisons dans le Banquet de Platon, où Phédrus se plaint si amèrement de ce que l'Amour n'avoit ni autels ni sacrifices, & qu'aucun Poète ne s'étoit encore avili de le célébrer!

^b Quoique ce petit conte ne mérite pas d'être réfuté, Pausanias allégué l'autorité de Pamphus, Poète plus ancien qu'Homère, qui disoit dans ses Poésies, que la fille de Cérès cueilloit des fleurs dans une prairie quand elle fut enlevée par Pluton, & que ces fleurs étoient des Narcisses.

^c Conon, par une erreur assez ordinaire à la plupart des Auteurs Grecs, qui certainement avoient peu de critique, confond ici les deux Minos, ou

plûtôt il semble n'en avoir connu qu'un seul, quoiqu'il y en ait eu deux, comme l'a fort bien prouvé M. l'Abbé Banier dans une sçavante Dissertation qui se trouve au troisième volume des Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, page 49.

^d Cette malheureuse expédition ne fut point entreprise par Minos fils de Jupiter & d'Europe, mais par son petit-fils Minos II. qui étoit fils de Lycaste & d'Ida.

^e Cette particularité est racontée plus au long par Pausanias dans son Voyage d'Achaïe.

^f Les Iapyges voisins de Tarente & de Brindes dans la Calabre, avoient pris leur nom d'Iapix fils de Dédale. Mais il faut distinguer avec Hérodote, liv. 7. deux expéditions des Crétois, que Conon semble confondre; la première, où Minos périt; la seconde,

Crétois, furent confondus avec ces Iapyges. Dans la suite, la plupart d'eux chassés du pays pour leur révolte, consultèrent l'Oracle sur le parti qu'ils devoient prendre. Il leur fut répondu qu'ils eussent à se fixer dans l'endroit où l'on leur présenteroit de la terre & de l'eau, ce qui les détermina à demeurer chez les Bottiéens^a. En effet, étant entrez dans leur pays, ils virent des enfans qui, par manière de jeu, pétrissoient de la bouë en forme de pain, & qui vinrent leur en offrir. Ces Crétois croyant l'Oracle accompli, demandèrent au Roy de Macédoine la permission de s'établir là, ce qui leur fut accordé. Ainsi, après avoir changé de nom pour la troisième fois, ils devinrent enfin une portion des Macédoniens.

Vingt-sixième récit. Ce phantome d'Apollon, connu sous le nom de Carnus^a, qui étoit toujours à la suite des Doriens, & qui leur servoit même de Devin, fut tué par Hippotas^b

qu'ils entreprirent plusieurs années après, pour venger la mort de leur Roy, ce qui fut sans succès; car après avoir été cinq ans devant Inyque ou Camique, ils furent obligés de lever le siège. Ce fut en s'en retournant, après cette seconde expédition, que battus de la tempête, ils furent jettés sur les côtes d'Italie vers la Messapie, qui est aujourd'hui la terre d'Otrante; ils s'y établirent, & le pays fut dans la suite appelé Iapygie, du nom d'Iapyx qui avoit commandé leur flotte.

^a Les Bottiéens étoient Thraces, & faisoient partie de la Macédoine. Ils avoient tiré leur nom d'un Bottion qu'ils avoient eu pour Chef.

^b L'expression Grecque est φάσμα Ἀπόλλωνος. Je ne sçais pas pourquoi Conon traite de phantome d'Apollon, ce Carnus que les Doriens menaient toujours à leur suite en qualité de Devin. Pausanias nous apprend qu'il étoit ce Carnus. Voici ce qu'il en dit dans son Voyage de la Laconie. « A l'égard du » culte d'Apollon-Carnéus, qui a été » embrassé de tous les Doriens, il tire

son origine d'un certain Carnus qui « étoit d'Acarnanie, & qui avoit reçu « d'Apollon même l'art de deviner. » Ce Carnus ayant été tué par Hippo- « tas fils de Phylas, Apollon frappa de « la peste tout le camp des Doriens. » Hippotas fut banni pour ce meurtre, « & les Doriens apaisèrent les manes « du Devin d'Acarnanie. Cependant « d'autres disent que les Grecs, pour « construire ce cheval de bois qui fut « si fatal aux Troyens, coupèrent une « grande quantité de cornouillers sur « le mont Ida, dans un bois consa- « cré à Apollon, & que par-là s'étant « attiré la colère du Dieu, ils insti- « tuèrent un culte en son honneur, & « du nom de l'arbre qui faisoit le sujet « de leur disgrâce, ils donnèrent à « Apollon le surnom de Carnéus, en « transposant une lettre, à la manière « des Anciens. » Cet endroit de Pausa- nias répand un grand jour sur l'extrait de Conon, & le confirme en même-tems.

^b Hippotas étoit fils de Phylas, & petit-fils d'un Antiochus qui eut Hercule pour pere.

de la race d'Hercule, vers le tems que les Héraclides méditoient de rentrer dans le Péloponnèse. Aussi-tôt les Doriens furent frappez de la peste. Ayant consulté l'Oracle, ils eurent pour réponse qu'il falloit chasser Hippotas de leur camp ; ils le chassèrent, & le retour des Héraclides dans le Péloponnèse suivit de près. Hippotas courut quelque tems le pays, se maria, & eut un fils qui, de la vie errante que son pere avoit menée, fut nommé Alétès^a. Cet Alétès parvenu à l'âge d'homme, se mit à la tête d'une troupe de Doriens, alla attaquer les Sisyphides qui regnoient à Corynthe^b, les en chassa eux & leurs alliez les Ioniens, & peupla la ville de nouveaux habitans. Enflé de ce succès, il ne se proposoit rien moins que la conquête de l'Attique, lorsqu'un Oracle lui prédit qu'il remporterait la victoire, s'il pouvoit épargner la personne du Roy des Athéniens. Ceux-ci avertis de l'Oracle, persuadent à Codrus^c leur Roy, qui étoit déjà septuagenaire, de se dévouer pour le salut de ses sujets. A l'instant ce bon Roy quitte ses habits, se déguise en bucheron, va chercher querelle avec un Dorien, & se fait tuer. Les Doriens, en apprenant ce malheur, sentirent qu'il n'y avoit plus rien à espérer pour eux, & firent la paix avec les Athéniens.

Vingt-septième récit. Dans le vingt-septième, Conon parle de Deucalion^d qui regnoit dans la Phthiotide^e, du déluge qui de son tems inonda la Grece^f, & de son fils Hellen^g,

^a Du mot Grec *ἀλῆτης*, qui signifie *erro, vagus, vagabond*.

^b Ces Sisyphides ou descendans de Sisyphus, étoient Doridas & Hyantidas. Ce fut sous leur regne, dit Pausanias, liv. 2. que les Doriens firent la guerre aux Corinthiens sous la conduite d'Alétès.

^c Codrus étoit fils de Mélanthus, & fut le dernier Roy d'Athènes. Tout ce récit de Conon s'accorde parfaitement avec ce que rapporte Pausanias.

^d Il y en a eu deux, l'un Roy de Crète, fils de Minos & pere d'Idoménée; l'autre plus ancien, fils de Pro-

méthée qui regna en Thessalie. Celui-ci étoit contemporain de Moïse.

^e C'étoit la partie méridionale de la Thessalie.

^f Ce déluge qui fit de la Grece une solitude, & enleva sous les eaux ce qu'elle avoit de monumens, arriva l'an du monde 2454. quinze cens vingt-neuf ans avant l'Ere chrétienne, trois ans après que les Israélites furent sortis d'Egypte.

^g Il semble que Conon ne donne qu'un fils à Deucalion, cependant outre Hellen, il eut encore Amphiclyon.

que d'autres ont cru fils de Jupiter, & qui après la mort de Deucalion, lui succéda. Hellen, dit Conon, eut trois fils^a. Il régla lui-même qu'Eolus son aîné seroit son successeur, & qu'il gouverneroit après lui le royaume qu'il s'étoit fait entre le fleuve Asope & l'Enipée^b. Les habitans du pays furent dans la suite appelez Eoliens, du nom de ce Prince. Dorus son second fils, par ordre de son pere, se fit Chef d'une colonie; & cherchant à s'établir ailleurs, il alla bâtir au pied du mont Parnasse les villes de Boëon, de Cytinion & d'Erinée^c. C'est de lui que sont venus les Doriens. Le troisième tourna ses vûes du côté d'Athenes, fut le fondateur de ce que nous appellons la Tétrapole de l'Attique^d, épousa Créüse fille d'Erechthée, & en eut deux fils, Achéus & Ion. Achéus obligé de quitter le pays pour un meurtre qu'il avoit commis involontairement, passa dans le Péloponnese, où il fonda la Tétrapole d'Achaïe, & donna son nom aux habitans. Ion, après la mort d'Erechthée son ayeul maternel, fut déclaré Roy d'Athenes^e, pour sa vertu & ses autres grandes qualités. Alors les Athéniens devinrent Ioniens^f, & toute l'Attique prit le nom d'Ionie.

Vingt-huitième récit. Tennès^g & Hémithée avoient pour

^a Ces trois fils étoient Eolus, Dorus & Xuthus. Conon, pour plus de clarté, devoit les nommer.

^b L'Asope étoit un fleuve de la Bœotie, & l'Enipée un fleuve de la Thessalie. Ainsi Hellen avoit beaucoup aggrandi ses Etats.

^c Le texte de Photius porte *Ctinion*; c'est une faute de copiste, il faut lire *Cytinion*, conformément à Strabon & à Plin. Strabon ajoute à ces trois villes celle de Pinde, & dit que c'est ce qui formoit la Tétrapole Dorique, ou des Doriens.

^d Elle étoit composée de ces quatre villes, Œnoë, Marathon, Probalinthe & Tricoryte.

^e Conon est le seul Auteur qui fasse Ion Roy d'Athenes. Ce Prince ne le

fut jamais. Il épousa Hélice fille du Roy de Sélinuate, & succéda à son beau-pere. Il étoit en si grande réputation de sagesse & de valeur, que les Athéniens lui donnèrent le commandement de leur armée dans le démêlé qu'ils eurent avec les Eleusiniens, mais il mourut peu de tems après, au rapport de Pausanias, qui avoit vû son tombeau à Potamos bourgade de l'Attique.

^f Ils ne prirent le nom d'Ioniens que plusieurs années après, suivant Pausanias, dont l'histoire est bien plus circonstanciée.

^g Pausanias, qui raconte aussi cette aventure, dit *Ténès*, &, ce semble, avec plus de raison, puisque l'on dit *Ténéidos*, & non pas *Tennédos*.

pere Cynus Roy de la Troade^a. Ce Prince ayant perdu sa première femme^b, en épousa une seconde^c, qui prit une violente passion pour son beau-fils, & qui ne pouvant s'en faire aimer, par vengeance lui imputa son propre crime. Cynus, trop crédule, fait enfermer son fils dans un coffre; & parce que Hémithée pleuroit son malheureux frere, on lui fait un crime de ses larmes, & elle subit la même peine. Le coffre jetté dans la mer, est porté par les flots dans une Isle voisine, & reçu par les habitans, qui, à l'ouverture du coffre, surpris, comme on le peut penser, d'y trouver ces deux personnes pleines de vie, les regardent comme envoyées du Ciel, & à l'instant leur donnent l'empire de toute l'Isle, qui depuis cette aventure, changea son nom de Leucophrys en celui de Ténédos. Cependant Cynus touché de repentir, s'embarque & aborde à l'Isle; mais n'osant s'exposer au ressentiment de son fils, à bord du vaisseau il le prie, le conjure d'oublier sa cruauté. Tennès sourd à ses prières, pour l'empêcher de mettre pied à terre prend une hache, & coupe le cable qui tenoit le vaisseau à l'ancre. Cette hache^d de Tennès a depuis passé en proverbe, dans toute affaire embarrassante dont on tranche la difficulté.

Vingt-neuvième récit. Les Magnètes qui habitent aujourd'hui Magnésie ville de l'Asie mineure^e, avoient autrefois leur demeure sur les bords du fleuve Pénée auprès du mont Pélion.

^a Il est parlé de cinq Cynus dans l'Antiquité. Celui dont il s'agit ici étoit fils de Neptune, & regnoit à Colone ville de la Troade. Il fut tué par Achille à la descente des Grecs dans l'Isle de Ténédos.

^b C'étoit Proclée fille de Clytius, & sœur de ce Calétor qui, au rapport d'Homère dans l'Iliade, fut tué par Ajax.

^c C'étoit Philonomé fille de Craugafus.

^d Pausanias nous apprend un autre sens de ce proverbe, en disant qu'il s'applique à ceux qui sont inflexibles

dans leur colére. Du tems de cet Auteur, on voyoit encore la hache de Ténès dans le temple d'Apollon à Delphes, parmi une multitude innombrable de riches & précieuses offrandes faites à ce Dieu.

^e Dans l'ancien tems, les habitans d'une ville Grecque chassés par la famine, ou par l'ennemi, ou par la petitesse du lieu, qui ne pouvoit plus les contenir, alloient s'établir ailleurs, & ces colonies ne manquoient guères de donner à leur nouvel établissement le nom de leur première patrie. De-là tant de villes qui ont une même dénomination. Magnésie en est un exemple.

Ils allèrent à la guerre de Troye avec les Achéens, sous la conduite de Prothoüs, & deslors on les appelloit Magnètes. Le même Prothoüs les ramena à Delphes, parce qu'ils avoient fait vœu de consacrer à Apollon la dixme du butin qu'ils apporteroient de Troye. Ensuite voulant quitter Delphes, ils se rembarquèrent, & firent voile en Crète, d'où ayant été chassés, ils passèrent en Asie, & y furent d'un grand secours à ces Ioniens & ces Éoliens ^a qui venoient d'établir là des colonies, & qui se trouvoient dans une conjoncture fâcheuse. Ils combattirent avec eux contre leurs ennemis; après quoi continuant leur chemin, ils arrivèrent dans le lieu où ils sont à présent, & y bâtirent une ville que, du nom de leur ancienne patrie, ils nommèrent Magnésie.

Trentième récit. Pithène d'Apollonie ^b étoit le berger du troupeau consacré au Soleil ^c. Mais il gardoit si mal ses brebis, que les loups en mangèrent soixante. Ses citoyens, pour punir sa négligence, lui crevèrent les yeux. Le Dieu fut si irrité de leur barbarie, que la terre à l'instant leur refusa ses fruits, jusqu'à ce qu'ils eussent apaisé Pithène, non seulement par des caresses, mais en lui donnant deux maisons de campagne dans les fauxbourgs, & une dans la ville à son choix; pour lors la stérilité cessa. Ce Pithène étoit d'une naissance illustre, comme tous ceux qui lui ont succédé dans le même emploi. Apollonie, au reste, est une ville Grecque ^d dans l'Illyrie. Elle est située sur le bord de la mer ^e, le fleuve Aoüs passe à travers ^f, & va se jeter dans la mer Ionienne.

^a Ces Grecs Ioniens, ou Éoliens d'origine, transplantés en Asie, eurent sur les bras les Lélèges, les Cariens & les Lydiens. Les Magnètes se joignirent aux Grecs, & leur furent d'un grand secours. Pausanias dit que de son tems il y avoit encore à Ephèse la porte Magnéside. C'étoit sans doute un monument de la valeur de ces Magnètes.

^b Estienne de Byzance compte jusqu'à vingt-trois villes de ce nom, mais on ne peut se méprendre à celle dont

parle ici Conon, parce qu'il en marque la position.

^c Les Apolloniates croyoient que leur ville avoit été bâtie par Apollon, comme on le voit par une Inscription rapportée dans les Étiques de Pausanias. C'est pour cela qu'ils avoient un troupeau consacré au Soleil.

^d C'étoit, selon Strabon, une colonie de Corinthiens & de Corcyréens.

^e Conon se trompe, elle en étoit à soixante stades.

^f Autre erreur. Il en étoit éloigné de *Trente-unième*

Trente-unième récit. Térée Roy de ces Thraces qui s'étendent vers Daulis & les autres frontières de la Phocide, après avoir épousé Progné fille de Pandion Roy d'Athenes^a, devint si éperduément amoureux de Philomèle sœur de sa femme, que la trouvant inflexible il la viola, & eut ensuite la cruauté de lui arracher la langue, pour l'empêcher de publier son crime & sa propre honte. Philomèle en cet état, ne sçut faire autre chose que de tracer quelques caractères sur un voile qu'elle brodoit; par ces caractères elle donna à connoître à sa sœur le traitement que son mari lui avoit fait. Progné outrée de dépit & de colère, prend son fils, le coupe en morceaux^b, le sert à table à son propre pere, & lui apprend elle-même de quel horrible mets il s'étoit rassasié. Térée furieux, tire son épée, poursuit les deux sœurs, & les auroit immolées toutes deux à sa vengeance, si, comme le dit la Fable, elles n'avoient été changées dans le moment, Progné en rossignol, & Philomèle en hirondelle^c. Pour Térée, la Fable ajoute qu'il fut changé en huppe^d. Tous les trois, sous la forme d'oiseaux, conservent toujours leur ancienne haine, & de-là vient que la huppe poursuit par-tout à outrance & les hirondelles & les rossignols.

dix stades. Le texte de Photius porte *Loüs*. C'est une faute de copiste, qui a induit en erreur Dominique le Noir.

^a Il y a eu deux Pandions Rois d'Athenes. Progné étoit fille de Pandion premier, qui n'ayant point d'enfants mâles, dit Pausanias, cherchoit à s'appuyer d'un gendre puissant. Voilà pourquoi il choisit Térée.

^b Pausanias, avec plus de vraisemblance, attribue cette action barbare, non à Progné, mais aux femmes du pays, irritées par la violence & la cruauté de Térée.

^c La plupart des Poètes & des Mythologues disent au contraire que Philomèle fut changée en rossignol, & Progné en hirondelle; ce qui a telle-

Mem. Tome XIV.

ment prévalu, que *philomela* en Latin signifie en François un *rossignol*. Mais il est bon de dire comment Pausanias explique cette fable. « Quant à ces malheureuses femmes, dit-il, Progné & Philomèle, elles se retirèrent à Athenes, où sans cesse occupées de leurs malheurs, elles se consumèrent d'ennuy & de tristesse; & ce qui donna lieu de dire que l'une avoit été changée en hirondelle, l'autre en rossignol, c'est que le chant de ces oiseaux a en effet je ne sçais quoi de triste & de plaintif. »

^d Le même Auteur dit que Térée, après son horrible forfait, tournant sa fureur contre lui-même, se donna la mort, & que de son tems on voyoit encore le tombeau de ce Prince à Mégare.

D d

Trente-deuxième récit. Europe fille de Phénix ^a disparut tout-à-coup. Phénix en peine de sa fille, envoya ses fils chercher leur sœur. Cadmus étoit de ce nombre; il s'embarqua en Egypte, & alla exécuter les ordres de son pere. Protée, qui avoit tout à craindre de la tyrannie de Busris ^b, se fit son compagnon de voyage. Après avoir long-tems erré, long-tems inutilement cherché, ils s'arrêtèrent à Pallène. Clytus, Prince juste & prudent, étoit pour lors Roy des Sithoniens peuples de Thrace. Protée lui fit des présens, comme il se pratique entre nouveaux hôtes, & gagna si bien son amitié, qu'il parvint à épouser sa fille Chrysionoë. Clytus secondé de Protée, fit la guerre aux Bisaltes, & les chassa de leur pays, qu'il donna en souveraineté à son gendre. Protée eut de sa femme plusieurs enfans, mais fort différens de leur pere. Ils étoient injustes & cruels. Hercule, ennemi implacable des méchans, extermina ceux-ci. Leur pere creusa lui-même la sépulture de ses enfans, & ensuite purifia Hercule, que ce meurtre avoit rendu impur.

Trente-troisième récit. Démoclus de Delphes avoit un fils nommé Smicrus ^c, qui étoit un fort bel enfant. Le pere s'embarqua pour aller à Milet, comme il lui étoit prescrit par l'Oracle ^d, & mena avec lui son fils âgé de treize ans. Mais

^a Les sentimens sont partagez sur la filiation d'Europe; les uns la font fille de Phénix, après Homère, les autres lui donnent Agénor pour pere, après Apollodore. A l'égard de Phénix, tous conviennent qu'il étoit Roy de Phénicie, mais les uns le disent fils d'Agénor, les autres de Bélus, quelques-uns même de Neptune & de Libye.

^b Hérodote parle d'un Protée qui étoit Roy d'Egypte, peut-être fut-il détrôné & chassé par Busris. Diodore de Sicile prétend qu'il y a eu en Egypte une longue suite de Rois appelez Busris, & qui descendoient tous de Ménès. Strabon, au contraire, nie qu'aucun Roy d'Egypte se soit jamais appelé *Busris*, & en effet on n'en

trouve aucun de ce nom dans les Dynasties des Egyptiens.

^c Le Grammairien Laërtius l'appelle *Siméris*, dans ses Notes sur la Thébaïde de Stace, & s'autorise de Varron.

^d L'Interprète Latin a rendu κατὰ χρησίων par *ad consulendum Oraculum*. C'est une faute grossière que Thomas Gasse n'a pas corrigée dans la nouvelle édition des Extraits de Conon. Démoclus n'alloit point à Milet pour consulter l'Oracle, puisqu'il n'y en avoit point encore, & que son petit-fils en fut le fondateur. Κατὰ χρησίων signifie *ex prescripto Oraculi*, par le conseil ou le commandement de l'Oracle, c'est-à-dire, de l'Oracle de Delphes.

peu après s'en trouvant embarrassé, & ayant hâte d'arriver, il débarqua son fils dans une île, & eut l'imprudence de l'y laisser. Un pâtre fils d'Eritharsus, trouva cet enfant qui se désoloit, & le mena aussi-tôt à son pere, qui touché de sa peine autant que de sa naissance & de sa figure, le reçut chez lui avec beaucoup de bonté^a. Quelques années après, Smicrus alla aussi à Milet, où s'étant fait connoître, il épousa la fille d'un Milésien des plus distinguez. Sa femme devenuë grosse, eut un songe fort extraordinaire; il lui sembla voir le soleil entrer dans son corps par la bouche, & sortir par le bas du ventre. Les Devins consultez sur ce songe, le regardèrent comme un heureux présage. Cette femme en effet accoucha d'un fils qu'elle nomma Branchus, à cause du songe qu'elle avoit eu^b, & cet enfant fut un prodige de beauté. Dans sa première jeunesse il garda les troupeaux de son pere. Apollon le vit, & fut si épris de ses charmes, qu'il passoit les jours avec lui dans cette prairie, où depuis, en mémoire de cet événement, on érigea au Dieu un autel sous le nom d'Apollon-Philus. Branchus inspiré par Apollon, eut le don de prophétie, & rendit ses oracles à Didyme. Telle est l'origine de l'Oracle de Branchides^c, le plus renommé qu'il y ait

^a Après ces mots, Conon entrelace un autre récit qui contient l'aventure d'un Cynus & de ses deux enfans faits prisonniers. Il parle d'un débat qui s'éleva entr'eux, & de l'apparition de Leucothéa, qui fit avertir les Milésiens qu'ils eussent à l'honorer plus particulièrement, & à instituer un combat gymnique pour les enfans, dont le jeune courage & l'émulation lui feroient beaucoup de plaisir. Tout cela est raconté en cinq lignes, que j'ai passées, parce que ce récit est tout-à-fait étranger à l'aventure de Smicrus. D'ailleurs, le Cynus dont parle ici Conon, m'est entièrement inconnu. On distingue cinq Princes de ce nom dans l'Antiquité, mais ce que rapporte Conon ne peut, ce me semble, convenir à aucun d'eux. Si nous avions

les Commentaires de Méziriac sur Apollodore, nous y trouverions peut-être quelques éclaircissémens à cette difficulté. Cependant, pour l'amour de ceux qui liront Photius en Grec, je dois avertir que son texte est un peu altéré en cet endroit, & qu'au lieu de *ὡς εἰς τὴν νῆσιν παῖς*, il faut lire *ὡς ἡ νῆς παῖς*.

^b C'est Branchus qu'elle auroit dû le nommer, car *βρόγχος* signifie *fauces*, *le gosier*. Apparemment que les Grecs trouvoient plus de douceur à dire *Branchus* & *Branchides*, qu'à prononcer *Bronchus* & *Bronchides*.

^c Cet Oracle est connu de tous ceux qui font un peu verrez dans les Antiquitez Grecques, mais il seroit difficile

D d ij

dans toute la Grece, si vous en exceptez celui de Delphes.

Trente-quatrième récit. Après la mort de Paris ^a, il s'éleva une grande dispute entre ses freres Hélénus & Déiphobus, au sujet d'Hélène, que chacun d'eux vouloit épouser. Déiphobus, quoique le cadet, l'emporta ^b, par la faveur & la faction des Grands. Hélénus outré de dépit abandonna Troye, & se retira au mont Ida. Pendant qu'il y vivoit tranquille, Calchas persuade aux Grecs de lui dresser une embuscade, & de le faire prisonnier de guerre, à quoi ils réussirent. Hélénus intimidé, prié, caressé, poussé aussi par son ressentiment, révèle aux Grecs le secret de l'Etat; que le destin de Troye étoit de ne pouvoir être prise que par le moyen d'un cheval de bois, & qu'il falloit de plus enlever une statuë tombée du Ciel, nommée le Palladium ^c, qui de toutes les statuës conservées dans la ci-devant, étoit la plus petite. Aussi-tôt les Grecs donnent charge à Diomède & à Ulysse d'aller enlever la statuë fatale. Ils partent, & à la faveur de la nuit ils arrivent jusqu'au pied du rempart. Diomède, sans perdre tems, monte sur les épaules d'Ulysse, qui, à force de se hausser, l'élève de plus en plus, comptant bien que Diomède à son tour lui aidera à monter. Mais celui-ci n'est pas plutôt au haut du rempart,

d'en trouver l'origine ailleurs que dans cet Extrait de Conon que Photius nous a conservé.

^a Les particularités que ce récit contient, sont aussi rapportées par Suidas, par Apostolius & par Eustathe, qui apparemment les avoient prises de Conon.

^b Plusieurs autres Auteurs rapportent qu'après la mort de Paris, Déiphobus épousa Hélène, & que c'est pour cela qu'il fut traité d'une manière si indigne par Ménélas après la prise de Troye, comme le raconte Virgile dans le sixième de l'Enéide :

*Atque hic Priamidem laniatum
corpore toto
Deiphobum vidit lacerum crudeliter ora,*

Ora, manusque ambas populataque tempora raptis

Auribus, & truncas inhonesto vulnere nares.

^c Il y auroit bien des choses à dire touchant le Palladium, mais pour abréger, je renvoye le Lecteur à Méziriac, qui, dans ses Commentaires sur l'Épître de Pénélope à Ulysse, a ramassé les différentes opinions des Anciens sur cette fameuse statuë de Minerve. La plupart conviennent qu'il y en avoit deux, l'une qui passoit pour être tombée du Ciel, *divinis*, l'autre, qui n'étoit qu'une copie de la première, & que Dardanus les avoit apportées toutes deux d'Arcadie à Samothrace, & ensuite de Samothrace à Troye.

que laissant-là Ulysse, il va droit à la citadelle, est assez heureux pour trouver la statuë, l'emporte, vient rejoindre son compagnon, & s'en retourne avec lui. Ulysse marchoit derrière, & faisoit questions sur questions. Diomède qui connoissoit ses ruses, dissimule, dit qu'il a enlevé une statuë, mais que ce n'est point la véritable. Malheureusement Ulysse parvient à y toucher, & reconnoît à sa petitesse que c'est le Palladium. Picqué d'avoir eu si peu de part à un exploit si glorieux, il tire son épée; & pour se donner tout l'honneur de l'aventure, il alloit tuer Diomède, lorsque ce Prince frappé de la lueur d'une épée nuë, car il faisoit clair de lune, se retourne, prend aussi ses armes, reproche à Ulysse sa trahison, sa lâcheté, & lui tenant l'épée dans les reins, l'oblige de marcher devant lui jusqu'au camp. De-là ce proverbe si connu des Grecs, *la loy de Diomède*, qui se dit à propos de ceux que l'on force de faire quelque chose malgré eux.

Trente-cinquième récit. Deux bergers ayant mené paître leurs troupeaux sur le mont Lyssus près d'Éphèse, ils apperçurent un essaim de mouches à miel qui sortoit d'une caverne fort profonde, & où il n'y avoit pas moyen d'entrer. Aussitôt l'un d'eux imagine de se mettre dans un grand mannequin, d'y attacher une corde, & de se faire descendre dans la caverne par son camarade. Quand il fut au bas, il trouva & le miel qu'il cherchoit, & beaucoup d'or qu'il ne cherchoit pas; il en remplit jusqu'à trois fois son mannequin, que l'autre tiroit à mesure. Ce trésor épuisé, il cria à son camarade qu'il alloit se remettre dans le mannequin, & qu'il eût à bien tenir la corde; mais un moment après il lui vint à l'esprit que l'autre berger, pour jouir tout seul de leur bonne fortune, pourroit bien lui jouer un mauvais tour. Dans cette pensée, il charge le panier de grosses pierres; l'autre, après avoir tiré jusqu'en haut, croyant que son camarade est dedans, lâche la corde, & laisse retomber le panier au fond du précipice: après quoi il enfouit tranquillement son trésor, fait courir le bruit que le berger a quitté le pays, & invente des raisons qui le font croire. Pendant ce tems-là, son pauvre compagnon

étoit fort en peine, nulle espérance de pouvoir sortir de la caverne; il alloit périr de faim, lorsque s'étant endormi, il crut voir en songe Apollon, qui lui disoit de prendre une pierre aiguë, de s'en déchiqueter le corps, & de demeurer tout étendu sans remuer, ce qu'il fit. Des vautours attirés par l'odeur du sang, fondent sur lui comme sur une proie, & font tant de leur bec & de leurs ongles qu'ils l'élèvent en l'air, & le portent dans un prochain vallon. Ce berger ainsi sauvé comme par miracle, va aussi-tôt porter sa plainte devant le juge; il accuse son compagnon, non seulement de l'avoir volé, mais d'avoir voulu lui ôter la vie. On cherche le malfaiteur, on le prend. Atteint & convaincu, il subit la peine qu'il méritoit; on l'oblige à découvrir le lieu où il avoit caché son trésor. On en consacre la moitié à Apollon & à Diane, l'autre moitié on la donne au bon berger, qui par-là devenu riche, fait ériger un autel à Apollon sur le sommet du mont Lyffus; & en mémoire d'un événement si extraordinaire, le Dieu fut surnommé *Vulturius* ^a.

Trente-sixième récit. Philonomus de Sparte livra la ville aux Doriens ^b, & pour prix de sa trahison, il eut la souveraineté d'Amicyles, qu'il peupla d'habitans tirés d'Imbros & de Lemnos ^c. A la troisième génération ces nouveaux habitans s'étant révoltés contre les Doriens, furent chassés d'Amicyles. Contraints donc de chercher une nouvelle demeure, ils prirent pour Chefs Polis & Delphus, persuadèrent à quelques Lacédémoniens de suivre leur fortune, & firent voile en Crète. Durant la navigation, Apodasmus se trouvant à la hauteur de Mélos ^d, prit le parti d'y débarquer une partie de ces

^a *Τυρταίος*. Je crois qu'il n'y a que dans Conon où l'on puisse trouver ce surnom donné à Apollon, & la cause pourquoi il lui a été donné. Pausanias a fait mention d'une infinité d'autres, mais il a omis celui-là.

^b Strabon, *l. 8.* fait une légère mention de cet événement.

^c Imbros étoit une Île de la Thrace,

avec une ville de même nom qui étoit consacrée aux Dieux Cabires & à Mercure. Lemnos, autre Île de Thrace qui avoit deux villes, sçavoir, Ephestia & Myrina.

^d Conon n'a nommé que deux Chefs, en voici un troisième. Il y a donc, ou manque d'exactitude dans Conon, ou faute dans le texte. Mélos étoit une des Cyclades, peu distante de Crète.

aventuriers, qui s'y établirent ; & de-là cette confraternité qu'il y a toujours eu depuis entre les Lacédémoniens & les Méliens^a. Les autres continuant leur route, allèrent descendre à Gortyne^b ; ils y entrèrent sans aucune opposition, & ils habitèrent cette ville conjointement avec les Crétois.

Trente-septième récit. Dans le trente-septième, Conon nous apprend que la ville de Thase^c a pris son nom de Thafus frere de Cadmus^d, qui lui donna une partie de ses troupes, & le laissa dans cette Isle. Pour lui, qui s'étoit déjà fait une grande réputation en Phénicie, il avoit passé en Europe par ordre de son pere. Les Phéniciens étoient alors fort puissans ; non seulement ils possédoient une bonne partie de l'Asie, mais ils avoient établi le siège de leur Empire à Thèbes en Egypte. Ce fut de-là que partit Cadmus, non pour aller chercher sa sœur, comme le disent les Grecs ; car qu'Europe eût été enlevée par Jupiter métamorphosé en taureau, c'est une pure fable de leur invention. La vérité est que Cadmus, sous le prétexte de chercher sa sœur, passa en Europe pour tâcher de s'y établir, & la fable que débitent les Grecs n'a point d'autre fondement. Cadmus donc, en côtoyant l'Europe, débarqua son frere Thafus dans l'Isle qui porte encore son nom, & lui il alla aborder en Boeotie, où il employa ses troupes à bâtir une ville qu'il appella Thèbes, du nom de la ville de Thèbes en Egypte, qui étoit sa patrie. Les Boeotiens tombèrent sur ces aventuriers d'abord avec assez de succès ; mais les Phéniciens, à force de ruses, d'embuscades & de stratagemes, & plus encore par la terreur que leurs armes inspiroient à des peuples qui n'en avoient jamais vû de pareilles, furent bientôt victorieux, en sorte que Cadmus se rendit enfin maître

^a Il y a plus d'une faute dans cet endroit du texte de Photius. Premièrement, au lieu de Μελιών il faut lire Μελίων. Secondement, je lis Σπαρπάταις au lieu de Σπαρπάται, car ce nominatif rend la phrase intelligible.

^b Gortyne étoit une ville qui faisoit partie de l'Isle de Crète.

^c Thase étoit une Isle voisine de la Thrace, & cette Isle avoit une ville de même nom, où, si l'on en croit Estienne de Byzance, Téléphassa mere d'Europe finit ses jours.

^d Ils étoient tous deux fils d'Agénor, & plus anciens qu'Hercule le Thébain de dix générations.

de tout le pays. Il périt un grand nombre de Bœotiens; ceux qui échappèrent s'étant retirez chez eux, Cadmus fit entrer ses troupes dans Thèbes, ensuite il épousa Harmonie, qui étoit fille de Mars & de Vénus^a, & il ne trouva plus d'obstacle à sa domination. Les Bœotiens avoient été tellement étonnez de voir des hommes armez d'un casque & d'un bouclier, sortir tout-à-coup d'une embuscade & les poursuivre, qu'ils demeurèrent persuadés que Cadmus & ses compagnons étoient sortis de terre tout armez. C'est pourquoi ils leur donnèrent le nom de *Spartes*, comme qui diroit *semez en terre, & produits du sein de la terre même*. Voilà, ajoute Conon, ce qu'il y a de vrai touchant Cadmus & son établissement à Thèbes en Bœotie, tout le reste est un conte fait à plaisir.

Trente-huitième récit. Un homme de Milet croyant sa patrie menacée des derniers malheurs sous Harpagus^b. Lieutenant de Cyrus, prit tout ce qu'il avoit d'or chez lui, & s'embarqua sur un vaisseau qui alloit à Tauromenium^c en Sicile. Là il déposa son or entre les mains d'un banquier de ses amis, & s'en retourna en son pays. Quelque tems après Cyrus se rendit maître de Milet, mais il ne fit aux habitans aucun des mauvais traitemens qu'ils avoient appréhendez. Le Milésien rassuré par la bonté du Prince, passa la mer une seconde fois, & va redemander son or au banquier. Celui-ci convenoit d'avoir reçu de lui une telle somme en or, mais il soutenoit qu'il la lui avoit renduë. Le Milésien, après s'être échauffé fort inutilement, prend enfin le parti d'appeler le banquier en Justice,

^a Je voudrois que Conon eût aussi regardé cet endroit de la fable de Cadmus comme une allégorie, car il me semble que c'en est une, qui signifie seulement que Cadmus sut allier la clémence avec la fermeté, deux qualités absolument nécessaires pour bien gouverner un Etat.

^b Le texte porte *ὁφ' Ἀρπάζου τῷ Κύρῳ*, ce qui semble signifier *sous Harpagus fils de Cyrus*; &, en effet, pour exprimer cela on ne diroit pas autrement.

Aussi l'Interprète Latin a-t-il rendu ces mots par ceux-ci, *sub Harpago Cyri filio*; cependant il s'est lourdement trompé, parce qu'il n'y a jamais eu d'Harpagus fils de Cyrus: il falloit donc dire *sub Harpago Cyri legato*, & non pas *filio*.

^c *Tauromenium*, ou *Taurominium*, étoit une ville à neuf lieues de Messine; c'étoit une colonie de l'ancienne Zancle, & aujourd'hui elle s'appelle *Taormina*.

& d'exiger

& d'exiger son serment. Le banquier, qui ne vouloit ni rendre l'argent, ni se parjurer, imagina la ruse que je vais dire. Il fit fondre l'or dont il s'agissoit, il en emplit le creux d'un gros jonc qui lui servoit de canne, & le boucha si bien qu'on n'y pouvoit rien soupçonner. Après avoir pris cette précaution, il se présente devant le juge; puis feignant tout-à-coup d'être embarrassé de sa canne, il la donne au Milésien, & le prie de vouloir bien la tenir pour un moment. Alors levant les deux mains, il jure hautement qu'il a remis au Milésien le dépôt qu'il lui avoit confié. L'étranger s'écrie qu'il n'y a plus de bonne foy parmi les hommes, s'emporte, & ne se possédant plus, jette la canne à terre si rudement, qu'elle éclate en morceaux. Aussi-tôt le lingot manifesta aux yeux de l'assemblée la fraude & l'infidélité du banquier, qui confus du mauvais succès de sa friponnerie, tourna ses mains contre lui-même & s'étrangla. Pour le Milésien, il reprit son bien, comme il étoit juste.

Trente-neuvième récit. Mélanthus descendoit de ces Néléides ^a qui regnèrent à Pylos & en Messénie après Polycæon ^b. Chassé de ses Etats par les Héraclides qui s'en étoient emparés, il se refugia à Athenes, en conséquence de plus d'un Oracle; & non seulement il y obtint le droit de bourgeoisie, mais il y fut dans une grande considération. La guerre s'étant allumée entre les Athéniens & les Boétiens, au sujet du bourg d'Œnoë ^c qu'ils se disputoient, on convint de part & d'autre

^a Le texte dit *ἐν Ἠλίδων, Elidarum*, il faut lire *Νηλείδων, Neléidarum*, des Néléides, dont la tige fut Nélée fils de Créthéus & pere de Nestor.

^b Le texte de Photius dit formellement *ἀπὸ Ποσειδῶνος*, depuis ou après Neptune. Cependant c'est une faute visible. Jamais on n'a dit que Neptune eût régné à Pylos & en Messénie. Il s'agit donc de corriger cette faute. Pausanias nous apprend que le premier qui ait régné en Messénie, a été Polycæon fils de Lélex, & il ajoute qu'au rapport des Messéniens, la postérité de

Mem. Tome XIV,

Polycæon ne dura pas plus de cinq générations. Le copiste de Photius connoissoit apparemment Neptune *Ποσειδῶν*, & ne connoissoit point Polycæon. Voilà pourquoi il a changé *Πολυκαίδης* en *Ποσειδῶνος*. Il faut donc remettre *Πολυκαίδης* à la place de *Ποσειδῶνος*. Cette correction me paroît heureuse & indubitable, c'est pourquoi je n'ai pas hésité à changer le texte.

^c Il y avoit deux bourgades de ce nom dans l'Attique, l'une près de Marathon, l'autre près d'Eleuthère,

E e

que les deux Rois termineroient ce différend par un combat singulier. Thymoetès^a, qui regnoit pour lors à Athenes, craignant l'issue du combat, déclara qu'il cederait le royaume à quiconque voudrait se battre contre Xanthus Roy des Boeotiens. Mélanthus, animé^b par l'espérance d'un tel prix, accepte la proposition. Le cartel signé, les deux Princes en viennent aux mains. Dès le commencement du combat, Mélanthus eut une vision ; il vit, ou crut voir un jeune homme qui se tenoit derrière Xanthus, comme pour le seconder : aussi-tôt il s'écrie que le Roy est suivi d'un second, contre la foy du traité, & que pour lui il ne se battra pas seul contre deux. Le Roy de Boeotie, qui ne méritoit pas ce reproche, tourna la tête, pour voir si en effet quelqu'un le suivoit. Au même instant Mélanthus le perce d'un coup de lance^c, & l'étend mort à ses pieds ; par-là il acquiert le royaume d'Athenes, & les Athéniens demeurent en possession d'Ænoë. C'est ainsi que le droit de regner passa de la maison d'Erechthée^d aux Néléides, du nombre desquels fut Codrus. Dans la suite les Athéniens avertis par l'Oracle, bâtirent un temple à Bacchus-Mélanthide^e, où ils faisoient des sacrifices au Dieu tous

Celle-ci, comme voisine du mont Cythéron, pouvoit être un sujet de querelle entre les Athéniens & les Boeotiens ; c'est apparemment d'elle que Conon prétend parler.

^a Thymoetès étoit fils d'Oxynthus, & fut le dernier des descendants de Thésée qui regna à Athenes, dit Pausanias dans son Voyage de Corinthe.

^b Mélanthus étoit fils d'Andropompe, & fut père de Codrus dernier Roy d'Athenes.

^c On regarderoit aujourd'hui avec indignation, un homme qui, en se battant en duel, tueroit son ennemi dans la circonstance où Mélanthus tua Xanthus. Il faut avouer qu'à certains égards les Anciens n'étoient pas délicats sur le point d'honneur. Ils avoient pour maxime que dans les combats

singuliers, comme dans les autres, on peut également employer la fraude & la valeur, *dolus an virtus, quis in hoste requirat*. Homère & Virgile nous en fournissent plus d'une preuve.

^d L'Auteur parle juste, en disant de la maison d'Erechthée, car Thésée étoit fils d'Egée petit-fils de Pandion, & par conséquent descendoit d'Erechthée ; mais je ne comprends pas pourquoi il dit que la maison d'Erechthée, par cet événement, fut fondue dans celle des Néléides : τὸ μὲν δὲ τῶν Ἐρεχθιδῶν γένος εἰς τοὺς Μελαρτίδαις ἀπὸ τοῦτο μίχθη. Aussi en rendant ces mots, me suis-je plus attaché au sens qu'à la lettre. Du reste, chemin faisant, j'avertirai qu'il faut lire Ἐρεχθιδῶν, & non Ἐρεχθιδῶν.

^e C'est-à-dire, à Bacchus protecteur de

les ans ; & ils sacrifioient aussi à Jupiter-Apaturius^a, en mémoire de la supercherie qui leur avoit procuré cette victoire.

Quarantième récit. Le quarantième contient l'histoire d'Andromède^b, que Conon raconte tout différemment des Grecs. Céphée & Phinée^c, dit-il, étoient deux freres. Céphée regnoit dans ce pays qui depuis s'est appelé Phénicie, & qui alors s'appelloit Jopia, du nom de Jopé^d ville maritime. Ses Etats s'étendoient depuis notre mer jusqu'à la contrée de ces Arabes^e qui sont bornez par la Mer rouge. Il avoit une fille d'une grande beauté, qui avoit nom Andromède, & qui lui étoit demandée en mariage par Phinée son propre frere, & par Phoenix^f. Après avoir long-tems balancé entre l'un & l'autre, il se détermina en faveur du dernier. Mais comme il ne vouloit pas se brouiller avec son frere, il fit semblant de

Mélanthus. Les Athéniens croyoient que c'étoit Bacchus qui avoit paru derrière Xanthus durant son combat, & par reconnoissance ils lui bâtirent un temple. Suidas dit qu'il avoit apparu à Mélanthus avec une peau de chevre noire sur les épaules, & que pour cela on le surnomma Bacchus-Mélanegis, auquel cas il faudroit lire dans Photius Bacchus-Mélanegis, au lieu de Bacchus-Mélanthide. Mais je n'en trouve pas la moindre trace dans Pausanias, ce qui me rend le témoignage de Suidas un peu suspect.

^a Jupiter-Apaturius, c'est, en bon François, *Jupiter le trompeur*. Le même Suidas nous apprend que pour conserver la mémoire de cet événement, les Athéniens avoient institué une fête qu'ils nommoient *Apaturia*, & qui duroit trois jours.

^b Cette histoire, ou plutôt cette fable a été traitée par tous les Mythologues, mais sur-tout par Ovide, aux I V. & V. livres de ses Métamorphoses.

^c Ils étoient fils de Phénix, selon la plus commune opinion ; mais Apollodore les fait fils de Bélus, & Conon

paroît suivre ce sentiment.

^d Jopé ou Joppé, car on disoit l'un & l'autre, étoit une ville de la Palestine. C'est aujourd'hui *Jaffa*.

^e Apollodore & plusieurs autres Ecrivains Grecs qu'Ovide a suivis, disent que Céphée étoit Roy d'Ethiopie, & que par cette raison les Ethiopiens étoient appelez Céphines. Mais cela ne paroît pas bien certain. On peut assurer avec plus de fondement, que Céphée étoit Roy de ce pays que l'on appelloit alors Jopia, & de Joppé. Aussi Pausanias place-t-il près de Joppé la scène d'Andromède exposée à la fureur d'un monstre marin, scène qu'Apollodore & Ovide placent dans l'Ethiopie.

^f L'Interprète Latin dit : *Quam proci ambirent, Phœnix quidam & ipse Phineus, qui étoit recherchée par un certain Phénicien, & par Phinée lui-même.* Il s'est trompé au mot *Phœnix*. Puisque le pays ne s'appelloit pas encore la Phénicie, mais Jopia, il ne pouvoit pas être question d'un certain Phénicien. *Phœnix* est donc là un nom propre.

Ee ij

refuser Phoenix, & consentit en même-tems qu'il enlevât sa fille. La Princesse avoit coutume d'aller dans une Isle deserte, pour y sacrifier à Vénus. Phoenix prend cette occasion, il enleve la Princesse, & la fait monter sur son vaisseau que l'on nommoit la Baleine, soit parce que la prouë représentoit une baleine, ou par quelqu'autre raison. Cependant Andromède, qui se croit entre les mains d'un ravisseur, s'abandonne aux gémissemens, aux cris, au desespoir. Dans cette circonstance, par un coup du sort, Persée qui naviguoit sur cette mer, vient à rencontrer le vaisseau de Phoenix, & il le joint. Il entend des cris, il voit une jeune personne en pleurs qui l'appelle à son secours; frappé de sa beauté, sensible à sa peine autant par amour que par pitié, il conçoit le dessein d'être son libérateur. Aussi-tôt il attaque le vaisseau de Phoenix avec une telle furie, qu'il s'en rend maître; ceux qui le montoient se laissent tuer, sans rendre presque aucun combat, tant ils étoient saisis d'épouvante. Persée délivre donc Andromède, la fait passer sur son bord & l'emmene à Argos, où ils regnèrent & vécurent ensemble. Voilà sur quoi les Grecs ont bâti la fable de ce monstre effroyable qui alloit dévorer Andromède, & de ces hommes transformez en pierres à l'aspect de la tête de Méduse l'une des Gorgones.

Quarante-unième récit. Antandros* fut anciennement habitée par des Pélasges, qui, selon quelques Auteurs, la nommèrent ainsi, par la raison qu'Ascanius qu'ils avoient fait prisonnier de guerre, leur donna cette ville pour sa rançon, de sorte qu'*Antandros* fut dit pour *ἀντὶ τοῦ ἀνδρός*, qui signifie *pour le rachat d'un homme*. Cet Ascanius étoit fils d'Enée, & après la prise de Troye il fut Roy d'Ida. Mais d'autres content ce point d'antiquité d'une autre manière. Selon eux, Anius fils d'Apollon & de Créüse fut pere d'Andrus, qui fit son séjour dans une des Cyclades, y bâtit une ville, & de son nom l'appella Andros. Quelque tems après voyant ses sujets

* Cette ville étoit dans la Troade, sous le mont Ida. C'est pourquoi Virgile a dit, *Enéid. lib. 3.*

Classique sub ipsa
*Antandro, & Phrygiæ molitur
montibus Ida;*

divisez & portez à la révolte, il abandonna cette ville pour en aller fonder une autre sur le mont Ida, dans un lieu peu éloigné d'Andros, & qui lui parut propre pour son dessein. Il bâtit cette nouvelle ville sur le modèle de la première, & par cette raison il lui donna le nom d'*Antandros*. Comme elle manquoit d'habitans, il y fit venir des Pélasges pour la peupler. Cyficus en usa de même. Il étoit aussi fils d'Apollon, & regnoit sur ces Pélasges qui habitoient la Thessalie. Chassé par les Eoliens^a, il passa avec ses Pélasges dans une péninsule^b de l'Asie, & il y bâtit une ville qui, du nom de son fondateur, fut appelée Cyfique; bien-tôt après, de fugitif & pauvre qu'il étoit, il devint très-puissant, par le mariage qu'il fit avec Clité fille de Mérops, qui étoit Roy de Rhyndaque^c & de tout le pays d'alentour. Ce fut en ce tems-là que Jason s'étant embarqué pour aller conquérir la toison d'or, vint aborder à Cyfique avec ses Argonautes. Les Pélasges ne sçurent pas plutôt qu'il y avoit un navire Thessalien à la rade, que se souvenant d'avoir été chassés par des Thessaliens, ils s'abandonnèrent à leur ressentiment, & vinrent de nuit attaquer la navire Argo. Cyficus accourut aussi-tôt pour appaiser la querelle, mais Jason, qui ne le connoissoit pas, le tua dans la mêlée. Il tua aussi bon nombre de Pélasges. Après quoi regagnant son vaisseau, il fit voiles pour la Colchide. Cyficus ne laissa point d'enfans qui pussent lui succéder, c'est pourquoi les Pélasges, après avoir pleuré leur Roy, confièrent l'administration de l'Etat aux plus considérables d'entr'eux, & ce gouvernement républicain subsista jusqu'à ce que les Thyrréniens ayant passé dans la même péninsule, désirèrent tout ce qu'il y étoit resté de Milésiens, chassèrent les Pélasges, s'emparèrent de Cyfique & s'y établirent.

^a Ces Eoliens étoient aussi des peuples de la Thessalie.

^b Conon veut dire dans la *Propon-tide*, où il suppose qu'il y avoit une péninsule ou Cherfonese. Mais, suivant Strabon & plusieurs autres, cette prétendue péninsule étoit une île qui

se joignoit au Continent par deux ponts.

^c Selon Estienne de Byzance, Rhyndaque étoit une ville située entre la Phrygie & l'Hellepont. Mais, selon Strabon & Plin, c'étoit un fleuve.

Quarante-deuxième récit. Gélon de Sicile^a ayant fait dessein d'usurper la suprême puissance, caressoit fort le peuple d'Himéra, prenoit sa défense contre ceux qui vouloient l'opprimer, & par ses manières affables & populaires il s'en fit aimer au point, qu'ayant demandé des gardes pour la sûreté de la personne, tous s'empressèrent de lui en accorder. Sur quoi le Poète Stésichore^b, qui étoit d'Himéra lui-même, pour avertir ses concitoyens des maux qu'ils se préparoient, leur fit cet apologue. Un cheval^c, leur disoit-il, paissant dans une prairie, s'approcha d'une fontaine pour s'y désaltérer. Une biche qui vint à passer dans le même tems, foula l'herbe de la prairie, & troubla l'eau de la fontaine. Le cheval vouloit, à quelque prix que ce fût, s'en venger, mais la biche couroit plus vite que lui, il n'auroit pu l'attraper. Dans sa colère il implore le secours d'un chasseur. Celui-ci lui promet une prompte vengeance, mais à condition qu'il recevra un mors dans sa bouche, & qu'il se laissera monter. Le cheval y consent; le chasseur, après lui avoir mis un mors, monte dessus, poursuit la biche & la tuë: mais ensuite le cheval sentit qu'il avoit un maître. Je crains bien, Himéréens, qu'il ne vous en arrive autant, & que de libres & républicains que vous êtes, après être venus à bout de vos ennemis par le secours de Gélon, vous ne demeuriez pour toujours ses esclaves; car toute autorité est infiniment agréable à celui qui la reçoit, mais celui qui l'a une fois donnée, ne la reprend pas comme il voudroit.

Quarante-troisième récit. Le mont Etna vomit un jour une

^a Ce Gélon étoit de Gela, & fils de Dinomène. Il usurpa la souveraine puissance, & se fit Tyran de Syracuse en la seconde année de la LXXII.^e Olympiade.

^b Il en a déjà été parlé dans mes notes précédentes.

^c Horace rapporte cet apologue dans son Epître à Fulcius Aristius, sans en faire honneur au Poète Grec. Conon nous apprend que Stésichore en étoit l'inventeur, mais je crois que la copie

vaut bien l'original :

Cervus equum pugna melior communibus herbis

Pellebat, donec vinor in certamine longo

Imploravit opes hominis, frænumque recepit,

Sed postquam victor violens discessit ab hoste,

Non equitem dorso, non frænua depulit ore.

prodigieuse quantité de flammes, qui se répandant au loin comme un torrent de feu, gagna Catane, & y causa un embrasement général. Catane^a est une ville de Sicile, mais ville Grecque. Dans une calamité si pressante, ce fut à qui se sauveroit. Les uns emportoient ce qu'ils avoient d'or, les autres ce qu'ils avoient d'argent, d'autres une partie des choses dont ils croyoient ne pouvoir se passer dans leur fuite. Au milieu de la désolation publique, deux jeunes hommes, Anapias & Amphinomus^b, s'occupèrent d'un soin plus généreux; ils ne songèrent qu'à sauver leurs peres cassez de vieillesse, & qui ne pouvoient se soutenir: ils les chargèrent sur leurs épaules, & les emportèrent à travers les flammes, qui, comme un tourbillon, enveloppoient les autres & les suffoquoient, tandis que s'entr'ouvrant^c & suspendant leur activité autour de ces pieux enfans, elles leur laissoient le chemin libre, sans leur faire aucun mal, en sorte que le lieu par où ils passaient, étoit comme une île au milieu de ce débordement de feu. Aussi les Siciliens appellent-ils encore aujourd'hui ce lieu *la rue des pieux enfans*, & ils n'ont pas manqué de les y représenter en marbre, dans l'attitude propre à conserver le souvenir de leur piété envers leurs peres.

Quarante-quatrième récit. Léodamas & Phitrès, tous deux du sang royal, se disputoient la souveraineté de Milet. Le peuple, après avoir long-tems souffert de leurs divisions, résolut de finir la querelle, & pour cela il fit un décret, qui portoit que celui des deux qui rendroit de plus grands services aux Milésiens, seroit leur Roy. Ces peuples avoient alors deux ennemis sur les bras, les Carystiens^d & les Méliens.

^a Thucydide, liv. 6. nous apprend qu'elle fut bâtie par Théoclès, qui s'étoit fait chef d'une colonie de Chalcidiens.

^b Pausanias dans ses Phociques, rapporte aussi ce trait de piété filiale, & il commence son récit par une réflexion qui est encore plus vraie de ce tems-ci que du sien: *Les Anciens*, dit-il, *respectoient la qualité de pere*

& de mere bien autrement que l'on ne fait aujourd'hui. Après quoi il raconte la même chose que Conon, mais sans nous dire le nom de ces généreux enfans.

^c Le texte porte *μεσχιᾶν*. Il faut lire *μεσχιᾶν*, *circumquaque scissum*, du mot *σχίζω*, *scindo*.

^d Caryste étoit une ville sous le mont Ocha, située près de cette mer que

Phitres chargé de faire la guerre aux Méliens, car le sort en avoit ainsi décidé, partit pour cette expédition, qui n'eut aucun succès. Léodamas au contraire se signala par de grands exploits contre les Carystiens; il assiégea leur ville, il la prit d'assaut, fit tous les habitans prisonniers de guerre, & retourna vainqueur à Milet, où il fut proclamé Roy, comme on en étoit convenu. Il avoit une jeune captive qui nourrissoit un enfant de son lait. Pour accomplir un Oracle, il envoya la mere & l'enfant à Branchides, avec plusieurs autres offrandes qui étoient la dixme du butin qu'il avoit rapporté. C'étoit alors Branchus ^a qui présidoit & au temple & à l'Oracle d'Apollon; il eut grand soin de la mere, & adopta le fils, qui en peu de tems fit des progrès si étonnans, qu'il caufoit de l'admiration à tout le monde: cet enfant tenoit du prodige, tant son esprit & sa prudence étoient au-dessus de son âge. Quand il fut parvenu à l'adolescence, Branchus en fit l'interprète de ses oracles, & le nomma *Evangelus*, ou son *Evangeliste*. Dans la suite il lui succéda, & fut le premier de ceux que les Milésiens ont honorez sous le nom d'*Evangelides*.

Quarante-cinquième récit. Orphée ^b fils d'Œagrus & de Calliope une des Muses, fut Roy de Macédoine & des Odrysiens ^c. Il excella dans la Musique, mais particulièrement à jouer de la cythare; & comme les Thraces & les Macédoniens étoient naturellement passionnez pour la Musique ^d, il ne pouvoit manquer de plaire à ces peuples, par un talent qui flatoit si fort leur goût. On a cru qu'inconsolable de la mort de

l'on appelloit *Myrtoüm*. Pour l'Isle de Mélos, j'ai déjà dit qu'elle étoit du nombre des Cyclades. La ville de Mélos avoit été fondée par les Phéniciens, c'est pourquoi elle s'appelloit aussi Byblis.

Act 3. ^a Conon a dit lui-même qui étoit ce Branchus, & pourquoi il étoit ainsi nommé.

^b Les uns l'ont fait fils d'Œagrus Roy de Thrace, les autres d'un fleuve à qui

ce Œagrus avoit donné son nom, les autres enfin d'Apollon.

^c Les Odrysiens étoient des peuples de la Thrace.

^d Strabon, l. 10. remarque que les premiers Musiciens célèbres dont il soit parlé, étoient Thraces, Orphée, Musée, Thamyras, Eumolpe. Il ajoute que les Phrygiens avoient le même goût que les Thraces pour la Musique, comme étant eux-mêmes Thraces d'origine.

la femme

sa femme Eurydice, il étoit descendu vif aux Enfers, & que Pluton & Proserpine charmez de la douceur de ses accords, lui avoient rendu l'objet de sa tendresse, mais qu'il n'avoit pas joui long-tems de cette faveur, parce que la joye dont il étoit transporté, lui avoit fait oublier la condition que le Dieu lui avoit imposée. On dit aussi qu'il tiroit de sa lyre des sons si mélodieux, si touchans, que les bêtes féroces, les oiseaux, les arbres & les pierres mêmes y étoient sensibles, & se rangeoient autour de lui. Il fut tué par les femmes de Thrace & de Macédoine, irritées de ce qu'il n'avoit pas voulu les admettre à la célébration des Orgies ou mystères de Bacchus, peut-être aussi pour d'autres raisons; car quelques-uns ont dit que devenu malheureux & chagrin depuis la perte de sa chère Eurydice, il avoit pris en haine toutes les autres femmes. Quoi qu'il en soit, voici comment il périt. C'étoit la coutume à Libéthra^b, que les hommes, tant Thraces que Macédoniens, pour célébrer les Orgies, s'assemblassent à certains jours dans une grande maison destinée à cette pieuse cérémonie. Ils y venoient armez, mais avant que d'entrer, ils quittoient leurs armes & les laissoient à la porte. Les femmes avoient remarqué cela; résolues de venger le mépris que l'on faisoit d'elles, un jour que les hommes étoient ainsi assembles, elles viennent en foule, elles se saisissent des armes qu'elles trouvent à la porte, forcent la chapelle, & massacrent tout ce qui se présente à elles. A l'égard d'Orphée, elles le déchirent, le mettent en pièces, & vont ensuite jeter ses membres dans la mer. Leur crime étant demeuré impuni, le Ciel, pour en tirer vengeance, frappa de la peste tout le pays. Les habitans eurent aussi-tôt recours à l'Oracle, dont la réponse fut que pour faire cesser leurs maux, il falloit trouver la tête d'Orphée, & lui donner la sépulture. A force de chercher, un

^a Conon veut faire entendre par-là ce qu'Ovide a dit en termes plus clairs & plus libres :

*Ille etiam Thracum populis fuit
autor, amorein*

Mem. Tome XIV.

In teneros transferre mares.

Metam. l. 2. v. 61

^b Libéthra étoit une ville située sur le mont Olympe, du côté que cette montagne touche à la Macédoine.

pêcheur enfin la trouva vers l'embouchûre du fleuve Mèlés. Cette tête^a séparée de son corps depuis long tems, chantoit encore; & bien loin d'avoir rien de hideux ou de difforme, comme il arrive aux autres hommes après leur mort, elle étoit saine & belle, conservant ses couleurs & ses graces naturelles, car ni le tems ni les flots de la mer n'y avoient fait aucune altération. Ils l'enterrèrent dans une grande enceinte qu'ils eurent soin de bien fermer, & qui pour lors n'eut d'autre nom que celui de Monument héroïque. Dans la suite on y bâtit un temple, où Orphée eut des sacrifices & tous les honneurs divins, mais l'entrée de ce temple fut toujours interdite aux femmes.

Quarante-fixième récit. Priam, durant le siège de Troie, prit la précaution d'envoyer en Lydie les deux fils d'Hector, Oxynius & Scamandre^b. Après la prise de la ville, Enée fils d'Anchise & de Vénus, pour éviter de tomber entre les mains

^a La fable d'Orphée, avec des circonstances si peu vraisemblables, a été écrite en vers par Virgile, au quatrième livre de ses Géorgiques, & beaucoup plus au long par Ovide, dans le dixième & le onzième livres de ses Métamorphoses. Pausanias dans son Voyage de la Boeotie, s'est aussi beaucoup étendu sur le chapitre d'Orphée. Comme il tâche de démêler ce qu'il peut y avoir d'historique dans cette fable, je rapporterai ici une partie de ce qu'il en dit.

« Entre les fables que les Grecs dé-
 » bitent comme des vérités, dit cet
 » Auteur, on peut mettre celle-ci,
 » qu'Orphée étoit fils de Calliope,
 » j'entends la Muse Calliope, & non
 » une fille de Piérus; que par la dou-
 » ceur de son chant il attiroit les bêtes
 » sauvages après lui; que même il des-
 » cendit vif aux Enfers, & qu'ayant
 » charmé Pluton & les autres Divi-
 » nités de ces lieux souterrains, il en
 » retira sa femme. Ce sont autant de
 » fictions, au travers desquelles je
 » crois démêler qu'Orphée fut un

grand Poète, fort supérieur à tous
 ceux qui avoient été avant lui, qui
 se rendit respectable en enseignant
 aux hommes les cérémonies de la
 Religion, & en leur persuadant qu'il
 avoit trouvé le secret d'expier les
 crimes, de purifier ceux qui les
 avoient commis, de guérir les ma-
 ladies, & d'appaîser la colère des
 Dieux. » Et sur la fin : « Quant à ses
 hymnes, ajoute-t-il, ceux qui ont
 étudié les Poètes, n'ignorent pas
 qu'elles sont fort courtes & en petit
 nombre. Les Lycomides les savent
 par cœur, & les chantent en célé-
 brant leurs mystères. Du côté de
 l'élégance, elles n'ont que le second
 rang, celles d'Homère vont devant; »
 mais la Religion a adopté les hymnes
 d'Orphée, & n'a pas fait le même
 honneur à celles d'Homère. »

^b Nous ne connoissons pour fils
 d'Hector qu'Astyanax; en voici deux
 autres qui seroient ignorez sans cet
 extrait de Conon que Photius nous a
 conservé.

des Grecs, se retira d'abord au mont Ida ; mais quelque tems après les fils d'Hector étant revenus , & s'étant mis en possession du pays à titre d'héritiers, Enée fut obligé de leur céder les lieux ^a qu'il occupoit. Il partit donc avec son pere, accompagné de Troyens fugitifs, autant qu'il en avoit pu ramasser ; & , suivant le commandement de sa mere, il prit son chemin vers l'Orient ^b, passa l'Hellespont, & entra dans le golfe de Thermé ^c. Ce fut-là qu'Anchise mourut ^d. Enée lui rendit les derniers devoirs ; & sans écouter les vœux des peuples qui vouloient se soumettre à lui, continuant sa route, il arriva à Brusiade ^e, où, par les soins & la faveur de Vénus, il eut bientôt gagné les cœurs de tous les habitans. Une vache qu'il avoit amenée du mont Ida par ordre de sa mere, s'étant mise à mugir, il comprit cet avertissement, & accepta des habitans du pays l'empire qu'ils lui offroient de toute cette Côte ; après quoi il sacrifia la vache à Vénus, & bâtit une ville qui de son nom fut appelée *Enéeia* ^f. Mais dans la suite, par une altération assez considérable, on l'appella *Enus*. Voilà une des manières dont les Grecs racontent les aventures d'Enée ^g, car il y en a plusieurs autres, sans compter celle qui lui donne la gloire d'avoir fondé l'Empire Romain & bâti la ville d'Albe, suivant un Oracle qui lui ordonnoit de s'établir avec ses compagnons dans le lieu où, après avoir sacrifié aux Dieux,

^a Conon rapporte le sentiment de l'Auteur qu'il avoit lû ; mais d'autres d'une aussi grande autorité, ont dit qu'Enée & sa postérité avoient regné dans la Troade.

^b Πρὸς ἤλιον ἀναχόμενος. Conon se trompe, Enée en allant gagner l'Hellespont, marchoit plutôt vers le Couchant.

^c Thermé étoit une ville de Thrace, dit Estienne de Byzance, mais Apollodore & Thucydide la mettent dans la Macédoine.

^d Si l'on en croit Pausanias, il mourut dans la Laconie, où il y avoit encore de son tems une montagne appelée le

Mont Anchisias, parce qu'Anchise y avoit été inhumé.

^e Peut-être faut-il lire dans *la Brusiade*, dont Estienne de Byzance parle comme d'une contrée de la Macédoine.

^f Les uns mettent cette ville en Thrace, & les autres en Macédoine, apparemment parce qu'elle étoit sur les confins de l'une & de l'autre.

^g Toutes ces différentes traditions sur Enée & sur ses voyages, sont exactement recueillies par Méziriac, dans le second volume de ses *Commentaires* sur les *Épîtres* d'Ovide.

ils mangeroient jusqu'à la table ^a sur laquelle on auroit servi leur repas. Cette dernière tradition est aujourd'hui assez communément reçue.

Quarante-septième récit. Althémene ^b du sang d'Hercule & petit-fils de Téménès, ne pouvoit s'accorder avec ses frères. Comme il étoit le cadet, il résolut de quitter le Péloponnèse, & il se mit à la tête d'une troupe de Doriens & de Pélasges, dans le dessein d'aller chercher fortune ailleurs. Les Athéniens nommèrent dans le même tems Nilée & les autres enfans de Codrus, pour Chefs d'une peuplade ^c; & les Lacédémoniens, mécontents des habitans dont Philonomus avoit peuplé Amycles ^d, les envoyèrent aussi chercher quelque autre établissement, sous la conduite de Polis & de Delphus. Chacune de ces deux colonies fit ce qu'elle put pour engager Althémene à se joindre à elle. Les Doriens lui remontoient qu'il devoit aller en Crète avec eux, puisque lui-même étoit Dorien; & les Ioniens de leur côté n'oublioient rien pour lui persuader de passer en Asie. Mais lui, fidèle à l'Oracle qu'il avoit consulté, il répondit qu'il alloit chercher Jupiter & le Soleil, ne voulant d'autre habitation, d'autres terres que celles qu'ils lui

^a C'est la prédiction que Célæno, l'une des Harpies, fit à Énée & à ses compagnons :

*Virg. En. 3. Sed non ante datam cingetis mœnibus urbem,
Quàm vos dira fames, nostræque injuria cœdis
Ambefas subigat malis absumere mensas.*

prédiction qui alarma fort les Troyens, & qui se tourna en plaisanterie, lorsque couchez sur l'herbe, ils eurent mangé, non seulement les viandes & les fruits qu'on leur avoit préparés, mais encore des gâteaux qui leur servoient de table, & qu'Énée s'écria en riant, comme le rapporte Virgile :

*Lil. 7. Heus ! etiam mensas consumimus,
inquit Iulus.*

Conon fait un Oracle sérieux de cette prédiction, & Virgile en fait un pur badinage.

^b Il étoit fils de Cifus, qui étoit fils de Téménès; ou Téménus, qui étoit fils d'Aristomaque, qui étoit fils de Cléodice, qui étoit fils d'Hyllus, qui étoit fils d'Hercule. Ainsi il descendoit d'Hercule par sept degrés de générations.

^c Pausanias dans son Voyage d'Achaïe, parle fort au long de cette peuplade & des fils de Codrus, qui allèrent s'établir en différens endroits de l'Asie.

^d J'ai rendu cet endroit du texte conformément à ce que Conon a lui-même rapporté dans sa trente-sixième narration.

donneroient. Tout le monde sçait que Crète est le domaine spécial de Jupiter ^a, & que Rhodes ^b est celui du Soleil. Althémene partit donc avec sa troupe, & tout en sortant du Péloponnèse, fit voiles en Crète, où il débarqua une partie de son monde, c'est-à-dire, ceux qui voulurent y fixer leur séjour; les autres en plus grand nombre, & la plupart Doriens, il les mena à Rhodes. Cette Isle a été anciennement habitée par des peuples originaires du pays, qui dans la suite se soumirent aux Troyens; ceux-ci furent chassés par les Phéniciens, qui, après avoir occupé l'Isle durant quelque tems, furent chassés à leur tour par les Cariens, lorsque ces derniers se rendirent maîtres de plusieurs autres Isles de la mer Egée. Enfin les Doriens ayant fait une descente à Rhodes, & se trouvant les plus forts, en chassèrent les Cariens, s'y établirent en leur place, & bâtirent trois villes, Linde, Jalyse & Camire. La domination de ces Doriens ainsi fondée par Althémene, s'est maintenue jusqu'à présent, mais les trois villes dont j'ai parlé n'en font plus qu'une que l'on appelle Rhodes, & qui est devenue très-puissante.

Quarante-huitième récit. Dans le quarante-huitième, Conon parle de Romus ^c & de Romulus, mais un peu différemment des autres. Amulius, dit-il, fit donner son frere Numitor dans une embuscade où il périt; après quoi, pour empêcher qu'Ilia ^d sa nièce ne se mariât & n'eût des enfans, il la fit

^a *Creta Jovis magni medio jacet
Insula ponto,*

dit Virgile. Cette grande Isle de la mer Méditerranée, si fameuse par ses cent villes qui lui ont fait donner le nom d'Ἑκαπόμυλις, étoit regardée par les Grecs comme le berceau de Jupiter.

^b Rhodes est la ville capitale d'une Isle de ce nom sur la Méditerranée, entre Chypre & Candie; elle est aujourd'hui entre les mains des Turcs, depuis l'Empereur Soliman, qui, après un long siège, la prit en 1522. Les Rhodiens anciennement avoient consacré au Soleil une statue colossale, qui a été mise au nombre des sept mer-

veilles du monde. Cette statue, faite par Charès de la ville de Linde, disciple de Lysippe, étoit haute de soixante-dix coudées. Après avoir fait l'étonnement de toutes les nations durant cinquante-six ans, elle fut renversée par un tremblement de terre. Les doigts de ce colosse étoient de la taille d'une statue ordinaire, & les pouces d'une telle grosseur, qu'à peine un homme pouvoit-il les embrasser.

^c Les Ecrivains Latins disent *Ramus*; les Grecs, comme Conon & Appien, disoient *Romus*.

^d Denys d'Halicarnasse la nomme *Rhea Sylvia*.

F f iij

Prêtresse de Vesta. Cependant elle ne laissa pas d'avoir commerce avec Mars, qui ensuite lui apprit qui il étoit, lui prédit qu'elle le feroit pere de deux jumeaux, & l'assûra qu'il seroit son défenseur. Ilia accoucha en effet de deux enfans. Quand elle fut délivrée, Amulius irrité de sa conduite, l'enferma dans une étroite prison; à l'égard des deux enfans, il en chargea celui de ses bergers en qui il avoit le plus de confiance, & lui donna ordre de les faire mourir. Le berger eut horreur de ce commandement; ne voulant donc pas tremper ses mains dans le sang de ces innocentes victimes, & ne pouvant pas aussi les garder, il prit le parti de les mettre dans une espece de berceau fait d'osier, & de les abandonner au courant de l'eau du Tybre. Ce berceau fut quelque tems porté par le fleuve de côté & d'autre, jusqu'à ce qu'ayant rencontré les racines d'un figuier sauvage qui avoit pris naissance au bord de l'eau, il s'y embarrassa; mais la vague le dégagea, & le jeta enfin sur une grève molle, qui même étoit heureusement abritée par une grosse roche qui avançoit sur le rivage. Une louve qui avoit mis bas depuis peu, attirée par les cris de ces enfans, venoit à eux, tournoit autour de leur berceau; & eux, par un instinct naturel, étendoient les bras comme pour prendre quelque chose, la caressoient & la tetoient, ce qu'elle souffroit si régulièrement & si volontiers, qu'elle sembloit avoir changé sa férocité naturelle en compassion. Le berger Faustulus* vit cette singularité, & en fut frappé comme d'un prodige; aussi-tôt il vint à ces enfans, les prit dans ses bras, les porta chez lui, & en eut soin comme des siens propres. Dans la suite, le hazard fit qu'il rencontra le berger qui avoit exposé ces deux jumeaux, & sçut de lui toute leur aventure. Quand ils eurent atteint l'âge de quinze ou seize ans, il leur apprit lui-même qu'ils étoient du sang des Rois d'Albe, & fils de Mars. Il les instruisit du traitement qu'Amulius avoit fait à leur mere & à Numitor leur ayeul. Ces deux jeunes hommes joignoient à la bonne mine une grande force de

* Le texte Grec porte Φαύστυλος ἦς, il faut lire Φαύστυλος πς, *Faustulus* quidam, un certain *Faustulus*.

corps & un grand courage. Ne respirant donc que vengeance, ils se munissent de poignards qu'ils cachent sous leurs habits, vont droit à Albe, & prennent le tems qu'Amulius, qui ne se défioit de rien, étoit sans gardes; ils se jettent sur lui, le massacrent, & courent aussi-tôt délivrer leur mere. Tout le peuple applaudit à une vengeance si juste, & à l'instant les deux Princes furent proclamez Rois d'Albe & du pays d'alentour. Leur réputation attira bien-tôt dans Albe une si grande quantité d'habitans, que la ville ne pouvant plus les contenir, ces Princes furent obligez de la quitter, pour en aller bâtir une autre qui fut appelée Rome, & qui est aujourd'hui la maîtresse du Monde. Une partie de ces faits est attestée par un figuier sacré que l'on conserve encore dans le Sénat de Rome, & qui est défendu par une balustrade de cuivre. On voit aussi dans le temple de Jupiter, une cabane faite de chaume & de branches d'arbres entrelacées, monument antique de la cabane de Faustulus, où Romus & Romulus avoient été nourris.

Quarante-neuvième récit. Dans l'Isle Anaphé^a, qui est au-dessus & près de Théra ancienne colonie des Lacédémoniens^b, il y a un temple d'Apollon-Eglètes, où les Insulaires mêlent une sorte de bouffonnerie à leurs sacrifices, en voici la raison. Jason en revenant de la Colchide avec Médée qu'il avoit enlevée, fut battu d'une si violente tempête, que le naufrage paroïssoit inévitable. Ceux qui montoient la navire Argo^c n'avoient plus d'espérance que dans leurs prières & leurs vœux. Apollon les exauça; il s'apparut à eux au milieu des

^a C'étoit une des Isles Sporades, ainsi dites parce qu'elles étoient comme semées çà & là dans la mer.

^b L'Interprète latin s'est lourdement trompé en cet endroit, il rend *ἐν ἐκὰς τῆς Λακεδαιμονίων* par *non procul à Lacédemone*, non loin de Lacédémone, comme si Théra eût été près de Sparte, ou qu'il y eût eu une Sporade appelée Lacédémone. *Τῆς Λακεδαιμονίων* ne signifie autre chose que *Colonie des*

Lacédémoniens. Et en effet, Strabon nous apprend que Théra avoit été fondée par Sésame un des descendants d'Euphémus Lacédémonien, & que par cette raison Callimaque lui donne l'épithète de Lacédémomienne.

^c Le même Interprète a fait encore ici une bêtise, il traduit *ἐν τῇ Ἀργεὶ* par *Argivi in navi*; il ne s'agit point là des Argiens, mais des Argonautes.

éclairs, & avec son arc il détourna le malheur dont ils étoient menacez. La terre, du fond de ses abymes, fit tout à coup sortir une Isle, où les Argonautes se jettèrent comme dans un port ; & parce que le soleil voyoit cette Isle pour la première fois, ils la nommèrent *Anaphé*^a. Ils y bâtirent un temple à Apollon, qu'ils surnommèrent *E'glètès*^b, à cause des feux du Ciel qu'il avoit fait luire à leurs yeux. Après avoir sacrifié au Dieu leur libérateur, pour se dédommager du mal passé, ils se livrèrent au plaisir de la bonne chère & à la joye^c. Dans la liberté qu'inspire la table, Médée & ses femmes, car Jason pour présent de noces lui en avoit donné plusieurs, s'étant mises en bonne humeur, commencèrent à brocarder ces Héros, qui animez par une pointe de vin, leur répondirent sur le même ton, & ces plaisanteries durèrent une partie de la nuit. C'est donc à l'imitation des Argonautes, qu'encore aujourd'hui les Insulaires d'Anaphé, en célébrant cette fête tous les ans, prennent la liberté de s'agacer & de se railler les uns les autres.

Cinquantième récit. Alexandre Tyran de Phères^d, fut tué par Thébé sa propre femme. Elle étoit fille d'un Jason^e Roy de Thessalie, & avoit trois freres uterins, sçavoir, Tisiphonus, Lycophron & Pytholaüs, tous trois fils d'E'valcès. Alexandre se défiant d'eux, méditoit de les faire mourir ; & comme il sentoient bien que sa femme ne supporteroit pas aisément le meurtre de ses freres, il vouloit la sacrifier elle-même à sa sûreté. Quand il étoit à jeun, il sçavoit dissimuler mieux

^a Du mot Grec *φάω*, *luceo*.

^b Du mot *αἴσαν*, qui signifie *splendor*, *fulgor*.

^c Le texte est un peu altéré en cet endroit, au lieu de *καὶ τῆς ἀλλοιῆς δωρίαις*, je lis *μὲν τῆς ἀλλοιῆς*, sans quoi la phrase seroit défectueuse.

^d Il y a eu plusieurs villes de ce nom ; celle dont il s'agit ici étoit dans la Thessalie. Phères fils de Créthéus, passe pour en avoir été le fondateur. Ale-

xandre Tyran de Phères a été fameux par sa cruauté ; Pausanias, *liv. 6.* en rapporte un trait qui fait horreur, & Plutarque fait de ce Tyran une peinture encore plus horrible.

^e Plutarque dit que ce Jason avoit aussi été Tyran de Phères, mais fort différent de son gendre : aussi Pélopidas fut-il autant ami de l'un qu'ennemi de l'autre. C'est en combattant contre celui-ci, que cet illustre Thébain fut tué.

qu'homme

qu'homme du monde; mais dès qu'il avoit bû, & il aimoit fort le vin, il disoit tout ce qu'il pensoit. Thébé ne pouvant donc pas douter de ses intentions, assemble ses freres, leur donne à chacun d'eux un poignard, & les exhorte * à prévenir le Tyran. Pour elle, sans perdre tems, elle fait boire son mari jusqu'à ce que l'ivresse l'eût plongé dans un profond sommeil; on le porte au lit: sous prétexte de vouloir prendre le bain, elle congédie les gardes & les domestiques, ensuite elle introduit ses freres, & les presse d'exécuter leur projet; les voyant chanceler, sur-tout le cadet, après beaucoup d'autres menaces: hé bien, dit-elle, je vais donc l'éveiller & lui reveler votre complot. Il n'y avoit plus à reculer, les trois freres furent ainsi forcez d'égorger le Tyran, & ils l'égorgerent dans son lit. Tout aussi-tôt Thébé envoie chercher les Capitaines des Gardes, & employe si bien les prières, les caresses, les menaces, qu'elle leur persuade de lui aider à se faire Souveraine; ils promettent tout, & tiennent parole. Thébé donne l'odieux titre de Roy à son frere aîné Tisiphonus, & garde pour elle toute l'autorité.

Jugement de Photius sur Conon & sur Apollodore.

Tels sont, dit Photius, les cinquante Récits de Conon. Sa diction est pure, élégante, & dans le goût Attique; sa composition fleurie & agréable, à quelques phrases près, qui ont je ne sais quoi d'entortillé, & qui s'éloignent de l'ordinaire façon d'écrire.

J'ai lû dans le même volume, continuë Photius, un petit livre du Grammairien Apollodore, sous le titre de *Bibliothèque*. L'Auteur y rapporte ce que les Grecs, dans les tems les plus anciens, ont pensé des Dieux & des Héros, avec les noms des fleuves, des pays, des peuples & des villes. De-là parcourant toujours l'Antiquité Grecque, il descend au tems

* Tout ce récit de Conon est confirmé par Plutarque dans la vie de Pélopidas, à la réserve de quelques circonstances qui sont rapportées diffé-

remment. Plutarque observe que cet Alexandre est le premier des Tyrans qui ait été assassiné par sa propre femme.

de la guerre de Troye; il raconte les combats & les aventures des principaux Chefs, même les traverses & les divers accidens qui, après la prise de Troye, tinrent errans sur les mers plusieurs Capitaines Grecs, sur-tout Ulysse, en la personne de qui il termine sa narration. Cet ouvrage est, à proprement parler, un abrégé de l'Histoire fabuleuse de la Grece, & peut être fort utile à ceux qui veulent se la bien mettre dans la mémoire; aussi l'Auteur en recommande-t-il la lecture par ce sixain, qui est tout à la fin :

*Cet écrit, cher Lecteur, te mettra sous les yeux
Ce que l'antique Fable a de plus curieux.
Epargne-toi de lire Homère & ses semblables,
Ils sont moins instructifs qu'ils ne sont agréables.
Tu trouveras ici, bien mieux que dans leurs Vers,
Tout ce qui fit jamais du bruit dans l'Univers*.*

* Ces six vers ne sont aujourd'hui que dans Photius; ils ne se trouvent plus dans Apollodore, parce que le troisième & dernier livre de sa Bibliothèque est défectueux, la fin en est perdue. M. le Fèvre de Saumur croyoit qu'il n'y manquoit pas plus de quatre ou cinq pages. Thomas Gale, qui nous a donné une nouvelle édition d'Apollodore avec des notes, croyoit au contraire qu'il y en manquoit beaucoup davantage, ainsi que le Copiste en avertit par ces mots, *λεπτα πολλὰ, plurima defunt*, & je suis de son avis sur ce point, comme sur un autre bien plus important. Car M. le Fèvre a publié, & croyoit avoir prouvé que la Bibliothèque d'Apollodore n'étoit que l'abrégé d'un grand ouvrage en

vingt-quatre livres fait par Apollodore, & intitulé *μηι Θωρ, des Dieux*. Et comme on se prévient toujours en faveur de son opinion, M. le Fèvre a cru voir des marques de Christianisme dans l'Abbréviateur d'Apollodore. Cependant le sçavant Anglois dont j'ai parlé, prouve tout le contraire par des raisons si fortes & si solides, que je demeure persuadé avec lui, que la Bibliothèque d'Apollodore, comme nous l'avons, est l'ouvrage, non d'un Abbréviateur, mais d'Apollodore même, & qu'il n'a jamais fait partie de cet autre grand ouvrage *μηι Θωρ*, dont Sopater avoit fait des extraits, comme Photius nous l'apprend, page 338. de l'édition de Rouen.



SUITE DES EXTRAITS DE PHOTIUS,

Traduits & accompagnés de Notes.

Par M. l'Abbé G É D O Y N.

ABBRÉGÉ DE THÉOPOMPE.

Nous avons lû, dit Photius, un ouvrage historique de Théopompe^a en cinquante-trois livres, qui est tout ce qui nous en reste. Quelques anciens Auteurs témoignent que de leur tems le sixième livre, le septième, le neuvième, le vingtième & le trentième manquoient déjà, aussi ne les avons-nous pas vûs. Ménophane, ancien Ecrivain lui-même, & qui a son mérite, dit en parlant de Théopompe, que son douzième livre étoit perdu aussi; ce douzième livre s'est trouvé dans notre Manuscrit, & nous l'avons lû avec les autres. Il contient quelques particularités touchant Pacoris^b Roy d'Egypte. L'Auteur y raconte comment ce Prince fit alliance avec les Barcéens^c, & prit le parti d'E'vagoras^d Roy

27. Février
1739.

^a Suidas nous apprend que Théopompe avoit fait plusieurs ouvrages historiques, entr'autres un Abbrégé de l'Histoire d'Hérodote en deux livres, une Histoire Grecque, qui étoit une continuation de l'Histoire de Thucydide & de celle de Xénophon, en onze livres, & une Histoire de Philippe pere d'Alexandre, en soixante-douze livres. C'est sans doute de cette dernière que parle Photius, quand il dit que de son tems il n'en restoit plus que cinquante-trois livres.

^b Diodore de Sicile dit Acoris, Ce Prince regnoit en Egypte environ quatre cens ans avant l'E're Chrétienne.

^c Barcé étoit une ville de la Libye, & une ville si considérable, que l'on donnoit le nom de Barcéens aux Libyens. Ces peuples se vantoient d'avoir appris les premiers de Neptune & de

Minerve, l'art de dompter & de manier un cheval, c'est pourquoi on disoit par excellence Βαρκαίος ὄχος, un char de Libye, pour dire un char bien attelé.

^d Cet E'vagoras est célèbre dans l'Histoire Grecque, par l'attachement qu'il eut toujours pour les Grecs, sur-tout pour les Athéniens. Aussi étoit-il originaire de Salamine dans l'Asie, & en cette qualité il se regardoit comme Athénien. Pausanias dit que ce Prince descendoit de Teucer & d'une fille de Cinyras. Or Teucer étoit fils de Télamon Roy de Salamine, qui étoit une petite île vis-à-vis d'Athènes. Chassé par son pere, il fit voile en Chypre, où il fonda une ville qu'il appella Salamine, du nom de sa patrie. E'vagoras étant issu de Teucer & d'une fille de Cinyras, avoit un droit naturel sur

G g ij

de Chypre, contre le Roy de Perse; de quelle manière *Abdémon*^a de Citium Roy de Chypre ayant été pris, l'empire de cette Isle passa à *E'vagoras*, contre son espérance; comment les Grecs qui avoient suivi *Agamemnon*, s'étoient rendus maîtres de Chypre, après en avoir chassé *Cinyras*^b & ses sujets, qui allèrent s'établir à *Amathunte*^c, où leur postérité est encore subsistante; comment le Roy de Perse^d, conseillé de faire la guerre à *E'vagoras*, donna le commandement de ses troupes à *Autophradate* Satrape de Lydie, & le commandement de sa flotte à *Hécatomnus*^e; comment ensuite il accorda la paix aux Grecs pour récompense de leurs services^f, mais sans rien rabattre de son animosité contre *E'vagoras*, qu'il poursuivit encore plus vivement; & quel fut le succès

la nouvelle Salamine, & même sur toute l'Isle de Chypre, que *Cinyras* avoit possédée.

^a Le texte de Photius porte *Audymon*, mais Diodore de Sicile dit *Abdémon*. Citium étoit une ville de l'Isle de Chypre.

^b *Cinyras*, selon *Apollodore liv. 3.* étoit fils de *Sandocus* & de *Pharmacé*, mais, selon *Ovide*, il étoit fils de *Pygmalion*; il devint si puissant, que l'on disoit par manière de proverbe, *Cinyra opes, les richesses de Cinyras*, pour dire des richesses immenses. Mais ce Prince est encore plus connu par la folle passion que *Myrrha* sa fille prit pour lui, & d'où naquit *Adonis*. *Cinyras* avoit promis aux Grecs qui alloient assiéger *Troye*, de leur fournir des vivres durant le siège, il leur manqua de parole; les Grecs, pour se venger, prirent Chypre & en chassèrent *Cinyras*. Au reste, ce nom est mal orthographié dans le texte de Photius.

^c C'étoit une ancienne ville de l'Isle de Chypre, & d'où toute l'Isle avoit même pris sa dénomination. *Adonis* y étoit particulièrement honoré, Divinité Egyptienne dont le culte

avoit passé chez les Phéniciens, & des Phéniciens en Chypre.

^d Ce Roy de Perse étoit *Artaxerxe II.* dit *Mnémon* à cause de sa grande mémoire. *E'vagoras*, Grec d'origine, favorisoit les Grecs, & entretenoit toujours des liaisons avec eux. C'en étoit assez pour devenir odieux à *Artaxerxe*, qui d'ailleurs auroit bien voulu conquérir l'Isle de Chypre pour y avoir une armée navale, & affermir par-là sa domination en Asie.

^e Diodore de Sicile parle d'*Hécatomnus* comme d'un Prince qui avoit une petite souveraineté dans la Carie.

^f Je crois que c'est ainsi qu'il faut entendre ces paroles du texte, *ἡ μὲν τῶν εἰλημῶν, τῷ αὐτῷ νῆς ἔμαρ ἔβησαν*. Conon l'Athénien avoit rendu de grands services à *Artaxerxe*; il commandoit son armée navale au combat de *Gnide*, où il remporta une victoire sur les *Lacédémoniens*. Le Roy de Perse, en considération de ses services, accorda la paix aux Grecs, & les *Lacédémoniens* furent compris dans le traité, mais peu de tems après ils le violèrent.

du combat naval ^a qui se donna près de Chypre : Que la République d'Athènes observoit religieusement le traité de paix, tandis que les Lacédémoniens, fiers de leur puissance, le violoient ouvertement, mais qu'eux-mêmes furent enfin obligez de ménager leur accommodement par l'entremise d'Antalcidas ^b ; que Tériabaze ^c fut ensuite chargé de faire la guerre à Évagoras, qu'il lui tendit piège sur piège ; que ce Prince à son tour trouva le moyen de le rendre suspect au Roy de Perse, & qu'enfin il traita avec Oronte ^d. Théopompe ajoute que Necténibis ^e s'étant emparé du trône d'Egypte, Évagoras envoya aussi-tôt des Ambassadeurs aux Lacédémoniens ; il raconte de quelle manière la guerre de Chypre fut enfin terminée. Il nous apprend que l'usurpateur Nicocréon ^f, en voulant tramer la perte d'Évagoras, fut pris lui-même dans ses filets, & comment il se sauva, laissant chez lui une fille qu'il avoit, dont Évagoras & son fils Prytagoras ^g devinrent amoureux ; & de qui, à l'insçu l'un de l'autre, ils recevoient tour à tour des faveurs, par l'intrigue de l'Eunuque Thrasidée d'Elide qui servoit leur passion ; mais tous les deux périrent par la perfidie de ce même Eunuque ^h.

*Diod. de Sicile ;
liv. 15.*

^a Diodore de Sicile, *l. 15.* rapporte qu'Évagoras y perdit sa flotte, & qu'il fut enfin obligé de se soumettre à payer un tribut annuel au Roy de Perse.

^b Cet Antalcidas étoit un Capitaine de Sparte, qui fut envoyé en Perse pour conclure la paix entre les Lacédémoniens & Artaxerxe ; paix si honnête aux Grecs & à celui qui en avoit été le négociateur, que la paix d'Antalcidas passa depuis comme en proverbe parmi les Grecs, pour dire une paix deshonorante.

^c Les aventures de ce Tériabaze ou Tiribaze, sont décrites dans Diodore de Sicile, *liv. 15.*

^d Oronte étoit non seulement Lieutenant général d'Artaxerxe, mais son gendre.

^e Necténibis, ou Nectanébus, comme

il est appelé par Diodore de Sicile, fonda la Dynastie des Sebannites environ trois cens soixante-quinze ans avant l'Ere Chrétienne, sous le regne d'Artaxerxe Mnémon, qui occupoit une partie de l'Egypte. Il regna à Sebennite ville du Delta, & fut assassiné par Tachor ou Tachos, après un regne de douze ans.

^f Nicocréon se rendit enfin maître de l'Isle de Chypre. Ce fut ce Tyran qui fit mettre le Philosophe Anaxarque dans un mortier, où il fut pilé & broyé, sans que sa constance en fût ébranlée.

^g Prytagoras est peut-être une faute de copiste, car Diodore dit *Protagoras*.

^h Diodore dit par les embûches que lui dressa Nicoclès. C'est une faute

De-là passant à d'autres chose, l'Auteur dit que Pacoris Roy d'Egypte fit une ligue avec les Pisides^a, d'où il prend occasion de décrire leur pays, & celui de leurs voisins les Aspendiens^b. Il parle des Médecins de Gnide & de l'Isle de Cò^c, lesquels il fait descendre d'Esculape par Podalire^d, dont les petits-fils quittèrent Syrna pour aller s'établir dans ces deux villes. Il parle aussi du Devin Mopsus^e & de ses trois filles, Rhodé, Méliade & Pamphylia, qui donnèrent leur nom à la ville de Mopfestia^f, à celle de Rhodia dans la Lycie, & à la Pamphylie. Il raconte comment la Pamphylie fut peuplée par une colonie de Grecs^g; comment la division se mit entr'eux & les naturels du pays; comment les Lyciens, sous la conduite de leur Roy Périclès, firent la guerre aux Termilsiens^h, & ne

dans cet Historien; Théopompe rapporté par Photius, est plus croyable sur ce point, outre que Nicoclès étoit fils d'Evagoras. C'est ce même Nicoclès qu'Isocrate a tant loué, & qui fut Roy de Salamine après la mort de son pere.

^a Ces Pisides, autrement dits *Solymes*, étoient un peuple barbare sur les frontières de la Cilicie.

^b Aspende étoit une ville de la Pamphylie fondée par Aspendus, selon Hellanicus.

^c Les Médecins de ces deux villes étoient en grande réputation, témoins Créas & Apollonide. On les croyoit, ou descendus d'Esculape, ou tout au moins sortis de son école, il n'en falloit pas davantage pour établir un préjugé en leur faveur.

^d Esculape eut deux fils, Machaon & Podalire. Celui-ci chassé de son pays, alla s'établir en Carie, & y bâtit la ville de Syrna, d'où sa postérité passa à Gnide & dans l'Isle de Cò.

^e Mopsus fils d'Apollon & de Manto, étoit contemporain de Calchas, & par conséquent il vivoit du tems de la guerre de Troie.

^f Cette ville étoit dans la Cilicie sur le fleuve Pyrame. Pline la nomme simplement *Mopsa*.

^g Pausanias nous donne l'intelligence de cet endroit de Théopompe; car dans sa description de l'Attique, il nous apprend que Lycus fils de Pandion, pour éviter de tomber entre les mains d'Egée, se transplanta chez les Termiléens, qui de son nom furent appelés Lyciens. Or Termiles étoit une ville de la Pamphylie.

^h Par les Lyciens, il faut entendre ici les Grecs qui avoient suivi Lycus; ce qui me le persuade, outre la force du sens, c'est que *Périclès* est un nom Grec. Après la mort de Lycus, un Périclès s'étoit mis apparemment à la tête des Grecs qui avoient suivi la fortune du fils de Pandion, & il fit la guerre aux Termiléens, qui ne vouloient pas les recevoir dans leur ville. Pausanias dit aux *Termilsiens*; Théopompe dit aussi *Thermilsiens*, mais il est évident par le témoignage d'Hérodote & de Strabon, qu'il faut lire *Termiléens*: comme j'ai déjà corrigé cette faute de copiste dans le texte de Pausanias, il est à propos de la corriger aussi dans le texte de Théopompe rapporté par Photius. Au reste, ces Termiléens étoient le même peuple que les *Solymes*.

cessèrent de les poursuivre, jusqu'à ce que les ayant renfermez dans leurs murs, ils les obligèrent à mettre les armes bas, & à vivre en bonne intelligence avec eux. Voilà ce que contient ce douzième livre de Théopompe, que Ménophane n'avoit point vû.

Théopompe, au reste, étoit de Chio, fils de Damostrate^a, qui devenu odieux à ses concitoyens par son attachement déclaré pour Lacédémone, fut chassé de sa patrie avec son fils. Après la mort du père, le fils, à l'âge de quarante-cinq ans, revint dans sa ville, à la recommandation d'Alexandre le Grand, qui avoit écrit en sa faveur. Mais ce Prince étant venu à mourir, Théopompe chassé encore une fois, fut longtemps errant. On dit qu'il alla en Egypte, où Ptolémée^b qui y regnoit alors, non seulement le reçut fort mal, mais fut tenté de se défaire de lui, comme d'un homme qui se mêloit de trop de choses; heureusement quelques amis qu'il avoit à la Cour lui sauvèrent la vie. Lui-même nous apprend quels furent ses plus illustres contemporains; il nomme entr'autres Isocrate d'Athenes, Théodecte de Phazelis^c, & Naucrète d'Erytre. C'étoient-là les trois, dit-il, qui tenoient avec lui

^a Chio étoit une ville d'Ionie. Suidas nomme le pere de cet Historien Damastrate, & non pas Damostrate. Selon lui, Théopompe naquit en la XCIII.^e Olympiade.

^b C'étoit Ptolémée fils de Lagus.

^c Phazelis étoit une ville de la Pamphylie, Erytre une ville d'Ionie. Théodecte fils d'Aristandre, & l'un des plus beaux hommes de son tems, étoit Orateur & Poète. Il fut un de ceux qui travaillèrent à l'éloge de Mausole par l'ordre de la Reine Artemise, & il remporta le prix. Ensuite il s'attacha à la Poésie; il composa plus de cinquante Tragédies, qui toutes ont péri, & mourut à Athenes. Naucrète, Poète Grec, fut aussi employé par la même Reine à célébrer les louanges de Mausole. A l'égard d'Isocrate, dont eux & Théopompe avoient

été disciples, c'étoit un homme d'un mérite supérieur. Voici ce qu'en dit Pausanias, à l'occasion d'une statue que ce Rhéteur avoit dans l'enceinte du temple de Jupiter Olympien à Athenes. « Homme digne de mémoire, dit Pausanias, & qui laissa trois grands exemples à la postérité; le premier de constance, en ce qu'à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, il n'avoit pas encore cessé d'enseigner & d'avoir des disciples; le second d'une modestie rare, qui le tint tous jours éloigné des affaires publiques & des soins du gouvernement; le troisième d'un grand amour pour la liberté, qu'il témoigna lui être plus chère que la vie, car sur la nouvelle de la défaite des Athéniens à Chéronée, il finit ses jours volontairement. »

fort au-dessus de lui ; mais peut-être entend-il quelques autres Ecrivains proches de son tems, tels que Hellanicus & Philiste, tous deux Historiens, ou tels que Gorgias, Lysias & autres semblables^a, qui pourtant ne sont pas à mépriser. Quoi qu'il en soit, voilà comment pensoit Théopompe. On prétend qu'Ephorus & lui avoient été disciples d'Isocrate, & leurs écrits portent à le croire ; car on voit en Théopompe une imitation sensible du tour & du stile d'Isocrate, avec cette différence, qu'il n'est pas à beaucoup près aussi exact, aussi châtié. On dit même qu'Isocrate leur donna la première idée des divers ouvrages historiques qu'ils ont laissez, c'est-à-dire, qu'il conseilla à Ephorus d'écrire l'histoire de l'ancien tems, & à Théopompe de commencer la sienne où Thucydide avoit fini, proportionnant ainsi la matière au génie & à la portée de chacun d'eux. Aussi les avant-propos de leurs ouvrages se ressemblent-ils beaucoup, & pour les pensées, & pour le dessein. On diroit que ce sont deux athlètes qui partent de la même barrière pour fournir une carrière égale. Mais Théopompe a cela de particulier, qu'il allonge son ouvrage par une infinité de digressions historiques de toute espece. En voici une preuve, c'est que ce Philippe^b qui fit la guerre aux Romains, s'étant donné la peine de retrancher des livres de cet Historien, tout ce qui étoit étranger à l'histoire de Philippe pere d'Alexandre, qui devoit faire son principal objet,

^a De ces quatre Ecrivains, le plus éloigné du tems de Théopompe est Hellanicus de Mitylène ou de Lesbos, il étoit même plus ancien qu'Hérodote de douze ans. Ses écrits ne sont pas venus jusqu'à nous. Philiste, presque contemporain de Théopompe, avoit écrit l'histoire de Sicile & celle de Denys le Tyran. C'étoit, au jugement de Denys d'Halicarnasse, un mince Historien, & fort au-dessous de Thucydide qu'il avoit pris pour son modèle. Gorgias de Léontium ville de Sicile, est le premier Rhéteur qui ait eu de la réputation parmi les Grecs ; mais à cette qualité il joignit celle d'impudent

Sophiste. Pour Lysias, ce fut dans son genre un Orateur accompli ; entre autres Oraisons ou Plaidoyers, il en avoit fait un pour la défense de Socrate, mais ce grand homme ne daigna pas s'en servir, aimant mieux courir le risque d'une condamnation injuste & perdre la vie, que d'enfreindre les loix de son pays, dont il avoit constamment recommandé l'observation. Au reste, dans cet endroit du texte, au lieu de *νῆς πλούτης*, il faut lire *νῆς πλούτης*.

^b Ce Philippe étoit fils de Démétrius, & pere de Persée dernier Roy de Macédoine.

Mem. Tome XIV.

Hb

les réduisit au nombre de seize, sans y rien mettre du sien, & sans faire autre chose que d'ôter les digressions.

Duris de Samos^a, dans le premier livre d'un de ses ouvrages historiques, parlant d'Ephorus & de Théopompe, dit qu'il les tient fort au-dessous de ceux qui avoient écrit avant eux; qu'ils ne se sont point mis en peine d'imiter les bons modèles, ni de donner de l'agrément à leur stile, plus curieux d'écrire beaucoup que d'écrire bien. Ce qu'il y a de singulier, c'est que Duris étoit lui-même dans le cas, & qu'il reprenoit en ceux-ci des défauts qu'il avoit beaucoup plus qu'eux. Peut-être qu'en parlant ainsi, il a voulu venger les anciens Ecrivains des mépris de Théopompe; mais sans vouloir pénétrer sa pensée, je maintiens, pour moi, qu'Ephorus & Théopompe ne méritent pas la censure. Cléocharès^b ne s'éloignoit pas de mon sentiment, puisque dans la comparaison qu'il fait des disciples d'Isocrate avec Démosthène, il dit que les Oraisons de celui-ci ressembloient au corps d'un soldat qui a vieilli sous les armes, & que les Ecrits des autres ressembloient au corps d'un athlète: ce n'est pas-là mettre au dernier rang les disciples d'Isocrate; or entr'eux tous, on ne peut pas douter que Théopompe ne soit celui qui s'est le plus distingué.

Voilà ce que j'avois à dire de cet Ecrivain. J'ai touché en peu de mots ce qui concerne la personne, son éducation, le tems où il a vécu, son caractère, ses ouvrages, & enfin ses diverses aventures.

^a Ce Duris de Samos, Historien Grec, florissoit du tems de Ptolémée-Philadelphie, quelque deux cens vingt ans avant l'Ere Chrétienne. Il avoit écrit une Histoire de Macédoine, une d'Agathocle de Syracuse, & quelques autres ouvrages. Photius a raison de dire qu'il ne rendoit pas justice à Ephorus & à Théopompe.

^b Ce Cléocharès m'est inconnu. Je

m'étonne que Photius n'ait pas plutôt allégué le témoignage de Denys d'Halicarnasse, qui est bien d'un autre poids. Je vais le rapporter tout entier, avec quelques réflexions, afin que l'on ait dans un même morceau tout ce qui concerne Théopompe, qui constamment a été l'un des plus grands Ecrivains de l'Antiquité. Voici donc ce qu'il en dit :

Jugement de Denys d'Halicarnasse sur Théopompe.

Théopompe étoit de Chio, & c'est le plus illustre de tous.

les disciples d'Isocrate. Il a laissé non seulement des Oraisons dans le genre délibératif & dans le démonstratif, des Epîtres* écrites en vieux langage, des Lettres d'exhortation, mais encore deux ouvrages historiques qui méritent beaucoup de louanges; car premièrement la matière en est fort belle, l'un de ces ouvrages contenant la fin de la guerre du Péloponnèse, & l'autre les actions de Philippe Roy de Macédoine. Ils sont écrits avec tant d'ordre & de netteté, que le lecteur les retient fort aisément. Cet Historien est sur-tout estimable par son travail & par ses grandes recherches; car on voit que quand même il n'auroit rien laissé à la postérité, du moins il s'étoit mis en état de faire un excellent ouvrage, en s'y préparant long-tems auparavant, & en n'épargnant pour cela ni peine ni dépense. Ajoûtez qu'il raconte beaucoup de choses dont il avoit été spectateur, & que dans la vûe d'écrire l'Histoire, il s'étoit lié d'amitié, non seulement avec la plupart de ceux qui tenoient alors le timon des affaires, mais avec plusieurs des Généraux d'armée, des Orateurs & des Philosophes de ce tems-là, secours infiniment avantageux & très-nécessaire à un Historien. Vous rendrez justice à l'érudition de cet Auteur, si vous prenez la peine de considérer la prodigieuse variété qu'il a mise dans ses ouvrages; car il rapporte l'origine des peuples, la fondation des villes, la vie des Rois, même les mœurs & le caractère de chacun d'eux; & s'il y a quelque chose de surprenant ou d'extraordinaire dans une contrée, il en fait aussi mention. Dira-t-on que ce détail ne sert qu'à rendre une Histoire plus amusante? ce seroit se tromper; car l'utilité qui en revient au lecteur, passe encore l'agrément. En effet, pour ne pas m'arrêter à d'autres considérations, qui

* Le texte dit *ἐπιστολαὶ ἀρχαῖαι*. Quelques manuscrits portent *ἀρχαῖαι*, qui ne fait point de sens. Par *ἐπιστολαὶ ἀρχαῖαι* les Interprètes entendent des Epîtres écrites en vieux langage. Peut-être les Grecs ont-ils pris plaisir quelquefois à écrire en vieux langage, à

peu-près comme nous voyons que Voiture, la Fontaine & d'autres ont imité le stile de Marot ou de nos vieux Romanciers. Pour moi, je crois que par *ἐπιστολαὶ ἀρχαῖαι* il faut plutôt entendre des Epîtres où il étoit parlé de choses fort anciennes.

peut nier qu'un Philosophe qui fait cas du talent de la parole, ne doive connoître les principales nations, soit Grecques, soit barbares, les différentes sortes de gouvernemens, la vie, les mœurs & la fortune de plusieurs grands Hommes? Théopompe parle amplement de tout cela dans son Histoire, non d'une manière vague & abstraite, mais en le liant avec son sujet, ce qui inspire naturellement au lecteur le desir d'écrire de même. Je ne dis rien de ses Oraisons, qu'il a embellies par des lieux communs sur la piété, sur la justice & sur les autres vertus, selon les idées qu'en donne la Philosophie.

Son dernier ouvrage est le plus singulier de tous, & celui qui marque le mieux son caractère; je ne connois point d'Ecrivain, ni ancien ni moderne, qui ait rien fait d'approchant. C'est un ouvrage* où, non content de rapporter ce

* Cet ouvrage de Théopompe que Denys d'Halicarnasse vante tant, pourroit bien avoir justement attiré à son auteur la réputation qu'il avoit d'auteur médisant. Il est aisé de se tromper, quand on se donne la liberté de pénétrer dans l'intérieur des hommes, & de deviner leurs intentions les plus secrètes. Un Historien peut bien faire le caractère des personnes qui jouent les principaux rôles dans son histoire; ces caractères bien faits sont un grand ornement, témoins ceux de Catilina, de César & de Caton dans Salluste. Mais l'Historien se trompera toujours, s'il prétend mettre une liaison nécessaire entre les caractères de ses personnages & toutes leurs actions; car le même homme est souvent aussi différent de lui-même, qu'il est différent des autres. Il n'y en a point de si courageux qui n'ait à rougir de quelque lâcheté, ni de si libéral, si généreux, qui ne puisse se reprocher quelque trait d'avarice, ni en un mot de si vertueux, qui ne se démente quelquefois, comme il n'y en a point de si méchant qui ne soit capable de quel-

que bonne action. Un Historien n'est comptable que des faits, on n'exige point de lui qu'il en rapporte les motifs cachez, & il ne le doit jamais faire, sans les appuyer de bonnes preuves, autrement c'est donner ses idées, ses visions pour des réalités. Varillas, pour avoir pris en cela trop de licence, est tombé dans le mépris, après avoir joui d'une grande réputation, qu'il devoit plutôt à l'agrément de son style qu'à l'amour de la vérité, qui tôt ou tard reprend ses droits, & sans lequel un ouvrage historique ne sçauroit avoir de succès durable. Je ne sçais si Tacite n'est point aussi un peu blâmable de ce côté-là, & s'il n'est point tombé dans le défaut de mettre du mystère à tout, & de penser trop au désavantage des hommes, comme par exemple, quand il dit qu'Auguste, après avoir institué Tibère & Livie ses héritiers, en second lieu ses petits-fils & leurs descendans, appelloit en troisième lieu à sa succession les Grands de Rome qu'il haïssoit dans le fond de son ame, mais à qui par ostentation & par vanité il avoit voulu rendre cet honneur:

qui s'est passé aux yeux de tout le monde, il entre dans l'intérieur des principaux acteurs, sonde leurs intentions les plus secrètes, les démasque, & fait voir leurs vices cachez sous les apparences de la vertu ; sorte d'examen que je ne puis comparer qu'à celui dont nous parle la Fable, & qui se fait aux Enfers par ces juges inexorables que les Dieux ont commis pour nous faire rendre compte de nos actions. Aussi quelques-uns l'ont traité de médifant, parce qu'il blâme hardiment ce qui est blâmable, & qu'il diminué la gloire de plusieurs grands personnages. Mais, à mon avis, il fait comme les Médecins, qui appliquent le fer & le feu à des parties vicieuses & gangrenées, pour sauver celles qui sont saines & entières. Tel est Théopompe dans ce qui regarde les choses.

Quant à sa diction, elle est toute semblable à celle d'Isocrate *, pure, simple, nullement recherchée, claire, noble, élevée, pompeuse, coulante, pleine de douceur, & harmonieuse sans excès. Je n'y vois qu'une différence, c'est que le stile de cet Historien est plus picquant & plus fort que celui d'Isocrate, sur-tout lorsqu'il reproche à des Généraux d'armée ou à des villes, de mauvais desseins, ou des actions lâches & honteuses. C'est ce qui lui arrive souvent, & alors peu s'en faut qu'il n'ait toute la véhémence de Démosthène, comme

*Tertio gradu Primores civitatis, ple-
rosque invisos sibi, sed jactantiâ
gloriâque apud posteros.* Et lorsqu'il
nous fait entendre qu'Auguste, en
adoptant Tibère, n'avoit agi ni par
amitié pour lui, ni par zèle pour l'E-
tat, mais par une ambition déréglée,
pour rehausser l'éclat de sa gloire par
le contraste des vices de son successeur :
*Ne Tiberium quidem caritate aut
Reipublicæ curâ successorem adsci-
tum, sed quoniam arrogantiam savi-
ziamque intrespexerit, comparatione
deterrimâ sibi gloriam quæsisse.* Par
cette raison, je préférerois au caractère
de Tacite celui de Salluste, qui n'est
pas plus sentencieux qu'un Historien

ne doit l'être, & qui d'ailleurs a une
brièveté d'autant plus merveilleuse,
qu'elle ne nuit point à la clarté.

* Malgré cet éloge du stile de Théopompe, Longin dans son Traité du Sublime, n'a pas laissé de remarquer que cet Ecrivain gâtoit quelquefois de beaux endroits, par la bassesse des termes qu'il y mêloit, & il en cite un exemple sensible. Denys d'Halicarnasse n'a donc pas raison de l'égaliser à Isocrate. Pour moi, je m'en rapporterois plus volontiers au jugement de Photius, qui, ce me semble, a fort bien démêlé ce qu'il y avoit de louable & de blâmable dans Théopompe.

H h iij

on le peut voir par plusieurs endroits de ses ouvrages, mais entr'autres par ses Epîtres en vieux langage, où il s'est plus livré à son naturel. Je voudrois seulement qu'il n'eût pas porté le soin de limer ses écrits, jusqu'à s'embarasser de la rencontre des voyelles, qui font quelquefois ce que l'on appelle un *hiatus*, ni jusqu'à rechercher des périodes trop arrondies, trop nombreuses, ou de certaines figures qu'il affectionne, & qui reviennent trop souvent, son stile seroit encore bien meilleur. Si l'on regarde le fond de l'ouvrage, on y peut aussi trouver quelque chose à reprendre, sur-tout les comparaisons, dont plusieurs ne sont ni nécessaires, ni même à propos; mais je lui pardonne encore moins de petits contes assez ridicules qu'il fait quelquefois, comme celui de ce Silène qui apparut en Macédoine, & cet autre d'un Dragon qui s'approcha d'une galère durant un combat naval.



HISTOIRE DES PERSES

ECRITE PAR CTESIAS,

Suivant l'Extrait que Photius nous en a laissé.

Par M. l'Abbé GÉDOYN.

J'AI lû, dit Photius, une Histoire des Perses écrite par Ctésias de Cnide ^a, & distribuée en vingt-trois Livres, dont pourtant les six premiers contiennent l'Histoire des Assyriens, & sont, à proprement parler, une introduction à celle des Perses, qui ne commence qu'au septième livre ^b. Dans celui-ci & dans les six qui suivent, il traite tout ce qui regarde Cyrus, Cambyse, le Mage Sphendadate, Darius & Xerxès, mais rarement il s'accorde avec Hérodote, qui a écrit avant lui ^c. Cet Historien, si nous en croyons Ctésias, est un

23. Juin.
1739.

^a C'étoit autrefois une ville considérable de l'Asie mineure; elle étoit célèbre par un temple de Vénus; où la Déesse avoit une statue qui passoit pour le chef-d'œuvre de Praxitèle.

^b On voit par-là que Photius ne s'étoit pas proposé de faire l'extrait ou l'abbregé des six premiers livres de Ctésias, qui rouloient uniquement sur l'Histoire des Assyriens. Nous en avons quelques fragmens qu'Henry Estienne a tirez de divers Auteurs, particulièrement de Diodore de Sicile; ces fragmens font regretter la perte de l'ouvrage. Il seroit fort à souhaiter que Photius nous eût conservé cette première partie des vingt-trois livres de Ctésias, elle serviroit peut-être à éclaircir l'Histoire des Assyriens, qui, faute de monumens, est & sera toujours fort incertaine.

^c Ici se présente naturellement une question, sçavoir, qui des deux est le plus croyable, Hérodote ou Ctésias,

dans les choses qu'ils ont traitées l'un & l'autre. Plutarque dans la vie d'Artaxerxe, prend à tâche de décrier Ctésias; il en parle comme d'un homme vain, qui se glorifie de marques de distinction qu'il n'a pas reçues, & comme d'un Ecrivain plein de fables & de faussetés. Mais on sent que Plutarque étoit de mauvaise humeur contre lui, & cette mauvaise humeur venoit de ce que Ctésias paroît plus favorable aux Lacédémoniens qu'aux Thébains. Voilà ce que le Boeotien, zélé pour sa patrie, n'a pu pardonner à Ctésias. Cependant l'autorité de Plutarque a tellement prévalu, que la plupart des Modernes n'ont pas fait grand cas de Ctésias. J'en vois deux raisons, l'une que cet Auteur donnant plus de treize cens ans de durée à l'Empire des Assyriens, sa Chronologie s'accorde plus difficilement que celle d'Hérodote, avec l'Ecriture Sainte. L'autre, que presque en toute sorte de matière, les hommes jugent d'après

menteur & un conteur de fables ; pour lui , il nous assure qu'il a vu de ses yeux la plupart des choses qu'il rapporte , & que les autres il les a apprises de la bouche des Perses les plus dignes de foy *. Non seulement il est contraire à Hérodote sur presque tous les points , mais il s'éloigne aussi en quelques uns de Xénophon. Au reste , cet Auteur vivoit en même-

autrui plutôt que par eux-mêmes , parce qu'en effet l'un est bien plus aisé que l'autre. Quoi qu'il en soit , je ne sçais s'il y a un préjugé plus mal fondé que celui qu'on s'est formé contre Ctésias ; car , après tout , son ouvrage ne subsiste plus , on ne peut donc pas sçavoir s'il étoit fabuleux. Les Anciens , à la réserve de Plutarque , ne nous en ont point donné cette idée. Denys d'Halicarnasse , Diodore de Sicile , Strabon , Plin , Athénée , Xénophon même contemporain de l'Auteur , le citent avec éloge. Que si l'on en juge par l'extrait ou abrégé que Photius nous en a laissé , je l'ai fidèlement traduit , qu'y remarquerait-on qui ait l'air de fable ou de fausseté ! Il est entièrement contraire à Hérodote , cela est vrai , mais lequel doit être censé mieux instruit , d'Hérodote ou de Ctésias ; d'Hérodote , qui ne parle que sur la foy d'autrui , qui écrivoit dans un tems où les Grecs avoient peu de commerce avec les Perses , & ne les connoissoient que par les maux infinis qu'ils en avoient reçus ; ou de Ctésias , qui avoit passé dix-sept ans en Perse , non dans un coin de ce vaste royaume , mais à la Cour , qui étoit Médecin d'Artaxerxe & de toute la famille royale , qui , à la qualité d'habile Médecin joignant un grand sens , étoit consulté sur les affaires d'E'tat , qui fut chargé de négociations très-importantes , qui parle comme témoin oculaire d'une partie des choses qu'il rapporte , & qui étoit plus à portée que personne de sçavoir bien les autres ! Est-il vraisemblable , est-il naturel

qu'un homme qui jouoit un si grand rôle à la Cour , eût entrepris d'écrire l'Histoire des Perses , pour se deshonnorer par des fables qui pouvoient être démenties , & par les Perses mêmes , & par ces Grecs qui avoient servi dans l'armée du jeune Cyrus ! Je ne craindrai donc point d'avancer que pour ce qui regarde l'Histoire des Perses , Ctésias est plus croyable qu'Hérodote. Celui-ci est le premier Historien de mérite qui ait paru , il a divinement bien écrit ; les Grecs , grands amateurs de la beauté du stile & de la diction , applaudirent à un genre d'écrire qui avoit pour eux le charme de la nouveauté. Les Romains prirent dans la suite le même goût , & firent le même cas d'Hérodote. Je ne lui conteste pas la gloire d'avoir bien écrit , mais pour le fond des choses , quiconque voudra le critiquer , aura ample matière. Moi-même dans la suite de ces remarques , je serai obligé de relever quelques contes dont il a farci son ouvrage , & qui sont hors de toute vraisemblance.

* Ctésias ne dit point qu'il ait puisé ces choses dans les archives de l'Empire. Véritablement il l'a dit dans un autre endroit , comme le témoigne Diodore de Sicile ; d'où l'on a pris occasion de traiter Ctésias de menteur , parce que , dit-on , dès le tems d'Échdras , qui vivoit sous Artaxerxe *Longue-main* , il n'y avoit plus en Perse aucun titre ni monument de la liberté accordée aux Juifs par Cyrus : argument qui n'est pas fort concluant.

tems

tems que le jeune Cyrus^a, qui fut fils de Darius & de Parifatis, & frere d'Artaxerxe, à qui passa ensuite l'Empire des Perles.

Ctésias débute par dire qu'Astyage^b ou Astyigue, car il lui donne l'un & l'autre nom, n'avoit aucune parenté avec Cyrus; que pour éviter la colére de ce Prince, il avoit pris la fuite & s'étoit sauvé à Ecbatane, où sa fille Amyntis & Spitame son gendre l'avoient caché dans un coin du Palais^c; que Cyrus étant survenu, avoit fait mettre à la torture, non seulement Amyntis & Spitame, mais encore leurs enfans, Spitace & Mégaberne, pour les obliger à dire ce qu'Astyage étoit devenu; que celui-ci ne pouvant souffrir que ses neveux

^a Ce Prince fut tué la quatrième année de la xci v.^e Olympiade, à la bataille qu'il donna à son frere Artaxerxe. Ctésias étoit ou dans son armée, ou dans celle d'Artaxerxe, on ne sçait pas bien lequel des deux. On sçait seulement que Ctésias pansa le Roy de la blessure qu'il avoit reçûe dans ce combat.

^b Astyage fils de Cyaxare & beau-frere de Crésus, eut une fille appelée Mandane, qui fut donnée en mariage à Cambyse, d'où naquit Cyrus; ainsi Astyage étoit l'ayeul maternel de Cyrus. Mais, selon Ctésias, Astyage, comme les Grecs l'ont appelé, se nommoit dans la Langue du pays, Aspandan ou Apandan; il étoit fils d'Astibara Roy des Médes, & succéda à son pere. Cyrus s'étant mis à la tête des Perles, vainquit Astyage, qui, pour se dérober à la poursuite & à la colére du vainqueur, fuit jusqu'à Ecbatane, où il se tint caché. Rien de plus contraire que ces deux récits. D'où vient cela? Hérodote nous apprend lui-même qu'il y avoit quatre manières différentes de conter les aventures de Cyrus. Il a choisi celle qui lui a paru tenir plus du merveilleux, sans doute parce qu'il a cru que son ouvrage y gagneroit, & en seroit plus agréable. Ctésias au contraire a suivi

la tradition la plus simple, & qu'il a jugé la plus digne de foy. Rien que d'extraordinaire & de romanesque dans ce que dit Hérodote, rien que de naturel & de croyable dans ce que dit Ctésias. Ce dernier avoit passé dix-sept ans à la Cour d'Artaxerxe, honoré de la confiance du Roy & de celle de la Reine Parifatis. Il a pu les consulter l'un & l'autre; il est censé aussi instruit de la vérité des faits, qu'on pouvoit l'être alors. La tradition suivie par Hérodote, marquoit une providence particulière de Dieu sur la personne du fondateur de la Monarchie des Perles, & faisoit honneur à la nation; en bon Courtisan, Ctésias ne devoit pas s'en écarter. Quelle raison peut-il avoir eu de la négliger, si ce n'est parce qu'il la regardoit comme une pure fable? Aussi voyons-nous que Diodore de Sicile a abandonné Hérodote, pour s'en tenir au récit de Ctésias.

^c Le texte de Photius porte, *ὅτι τῶς κρισκαρίοις τῶν βασιλέων οἰκημάτων*. J'avoué que je ne sçais ce que signifie le mot *κρισκαρίος* ou *κρίσκαρον*. C'est apparemment un mot de la Langue Persanne, qu'aucun des Interprètes n'a entendu, ni peut-être Photius lui-même, c'est pourquoi je l'ai rendu comme j'ai pu, en disant *dans un coin du Palais*.

Mém. Tome XIV.

Ii

fulsient tourmentez pour l'amour de lui, s'étoit de lui-même représenté à Cyrus, & qu'Œbarès l'avoit fait jeter dans un cachot, chargé de chaînes; que peu après Cyrus touché de repentir l'en avoit retiré, & l'avoit honoré comme son pere; qu'il avoit rendu les mêmes honneurs à Amyntis, & qu'il l'avoit ensuite épousée; qu'à l'égard de Spitame, il l'avoit condamné à perdre la vie, parce qu'il lui avoit menti, en disant qu'il n'avoit point vû Astyage, & qu'il ne sçavoit où il étoit. Voilà ce que Ctésias raconte, en quoi il est fort différent d'Hérodote.

De-là il passe à la guerre^a que Cyrus fit aux Bactriens. Ce Prince leur livra bataille, & l'avantage fut égal de part & d'autre; mais les Bactriens ayant appris que Cyrus regardoit Astyage comme son pere, qu'il chérissoit Amyntis, & qu'il en avoit fait sa femme, mirent bas les armes & se rendirent à lui^b.

Il vient ensuite à l'expédition de Cyrus contre les Saces^c, expédition qui lui réussit d'abord, par la prise d'Amorgès leur Roy; mais Sparéthra^d sa femme ayant levé une armée de trois cens mille hommes & de deux cens mille femmes, marcha droit à Cyrus, remporta sur lui une grande victoire, & fit prisonnier de guerre entr'autres Parmisès frere d'Amyntis, avec ses trois fils, ce qui valut à Amorgès sa délivrance, par l'échange qui se fit de ces prisonniers. Il ajoute que Cyrus ayant fait alliance avec Amorgès^e, fortifié de son secours, il se trouva en état d'attaquer Crésus, & de l'assiéger dans la ville de Sardes sa capitale. Les Perses, par le conseil d'Œbarès, élevèrent sur les murs de la ville des fantômes de soldats faits

^a Hérodote ne fait point mention de cette guerre.

^b Depuis cette conquête, la Bactriane fut toujours une province de l'Empire des Perses.

^c Les autres Historiens disent contre les Scythes, Ctésias dit contre les Saces, parce que les Perses appelloient du nom de Saces tous les Scythes.

^d La Reine qui combattit Cyrus &

qui défist son armée, s'appelloit Tomiris. Ctésias est le seul qui la nomme Sparéthra.

^e Suivant Hérodote, Cyrus étoit déjà maître de la personne de Crésus & de son royaume, quand il tourna ses armes contre les Scythes. Il n'est pas possible de sçavoir lequel de ces deux récits est véritable, mais celui de Ctésias me paroît du moins le plus vraisemblable.

en bois^a. Les alliés, dans l'obscurité de la nuit, prirent ces fantômes pour de vrais soldats, & eurent tant de peur qu'ils se rendirent. Crésus réduit à l'extrémité, donna son fils pour ôtage ; lui-même avoit été déçu par un spectre qui lui étoit apparu. Cependant comme ce malheureux Prince cherchoit encore à amuser & à tromper Cyrus, on tua son fils en sa présence ; sa mere outrée de douleur se précipita du haut des remparts, & abbrégea ainsi ses jours. Crésus, après la prise de Sardes, se réfugia dans un temple d'Apollon, où trois fois lié & garrotté par ordre de Cyrus, trois fois il fut trouvé libre, ce qui arriva d'une manière invifible ; car on avoit bien fermé la porte du temple, le fceau de Cyrus étoit appofé fur la serrure, & l'on en avoit confié la garde à Œbarès même. On foupçonna ceux qui étoient liez avec lui dans le même lieu, d'avoir rompu fes chaînes, & ils furent tous condamnez à avoir la tête tranchée. Après quoi on tira Crésus du temple, & on le remena dans fon palais, où l'on le lia encore plus étroitement qu'auparavant. Mais auffi-tôt le Ciel fe déclara en fa faveur par des éclairs & un tonnerre épouvantable^b, de forte que Cyrus fut enfin obligé de lui ôter fes chaînes. Dans la fuite il le traita avec beaucoup d'humanité, jufqu'à lui donner la ville de Barcné près d'Ecbatane pour fon féjour, & à lui entretenir cinq mille cavaliers & dix mille hommes de pied pour la garde de fa perfonne. L'Eunuque Pétifaque, continuë Ctéfias, étoit alors en grand crédit auprès de Cyrus ; il fut envoyé dans la Barcanie pour en ramener Aftyage, que la Reine fa fille & Cyrus lui-même avoient grande envie de revoir ; mais Œbarès confeilla à Pétifaque de laiffer Aftyage dans des deferts, où la faim & la foif le fifsent périr, ce qu'il

^a Cet endroit paroît un peu étrange, mais c'est la faute de Photius, qui a ici trop ferré fon Extrait ; car Libanius nous a confervé les propres termes de Ctéfias, qui portent que les Perfes, avec de longues perches, avancèrent durant la nuit par-deffus les murs de la ville des fantômes de feldats en bois, & que le lendemain au petit jour, les

Lydiens trompez par ces fantômes qu'ils voyoient de loin, crurent que les Perfes étoient déjà maîtres de la ville, & qu'ils le feroient bien-tôt de la citadelle ; ce qui leur caufa tant d'épouvante qu'ils fe rendirent à difcrétion.

^b Hérodote fave Crésus d'une manière encore plus miraculeufe.

exécuta. Son crime fut découvert dans la suite par un songe; Amyntis en poursuivit la vengeance avec tant de chaleur, que Cyrus lui abandonna cet Eunuque, à qui elle fit arracher les yeux, ensuite il fut écorché vif, & il expira sur une croix. Œbarès qui se sentoît coupable, craignant pour lui le même traitement, quoique Cyrus le rassurât & lui promît de ne le point abandonner, s'abstint de manger durant dix jours, & finit ainsi sa vie. On fit de magnifiques funérailles à Astyage, dont le corps fut trouvé entier & bien conservé dans les deserts où il étoit mort; car, dit Ctésias, les lions ^a l'avoient défendu contre les autres bêtes féroces, jusqu'à ce que Pétiaque fût retourné pour l'enlever.

La dernière expédition de Cyrus, dont il soit parlé dans Ctésias, fut contre les Derbices ^b, qui avoient alors pour Roy Amoreüs. Ces peuples, par le moyen de leurs éléphants qu'ils firent sortir tout-à-coup d'une embuscade, mirent la cavalerie de Cyrus en déroute, lui-même tomba de cheval: un Indien, car il y avoit des Indiens parmi les troupes des Derbices, & c'étoient eux qui leur avoient amené des éléphants; un Indien, dis-je, lui perça la cuisse d'un coup de javelot, dont il mourut peu de jours après ^c. Cependant il ne fut pas plutôt blessé

^a Voilà apparemment un de ces traits fabuleux que Photius reproche à Ctésias, & avec raison; mais il s'en trouve de semblables dans la plupart des Historiens. Ce sont des bruits populaires qu'ils paroissent adopter, & qui n'intéressent point le fond de l'Histoire, parce qu'ils ne trompent personne, & qu'on les prend pour ce qu'ils valent.

^b Les Derbices étoient un peuple barbare voisin des Hyrcaniens; il en est parlé dans Strabon, qui nous apprend que les Derbices égorgeoient tous les hommes d'entr'eux qui avoient atteint l'âge de soixante-dix ans, & qu'ils s'en nourrissoient.

^c Dans Hérodote, Cyrus périt en combattant contre Tomyris Reine des Massagètes, laquelle outrée de la mort

de son fils, fait chercher le corps de Cyrus sur le champ de bataille, & l'ayant trouvé, lui coupe la tête, & la jette dans un outre plein de sang humain, en lui insultant par ces paroles: *Rassasie-toi de sang, puisque tu l'as tant aimé.* Il est vrai que ce récit ne fait pas honneur à Cyrus, & l'on pourroit croire que Ctésias s'en est éloigné pour faire sa cour aux Perses; mais, d'un autre côté, il parle des Rois & des Reines de Perse avec tant de franchise, il dissimule si peu leur cruauté, leur incontinence, leur noirceur, même celle de la Reine Parifatis, dont il avoit l'estime & la confiance, que dans tout son ouvrage on ne remarque rien qui sente la flatterie. Quel motif auroit-il donc eu pour déguiser la vérité?

qu'on le tira de la mêlée, & qu'on le porta au camp. Les Perses perdirent dix mille hommes en cette occasion, & les Derbices n'en perdirent guères moins. Dès qu'Amorgès eut nouvelles de ce qui s'étoit passé, il accourut avec ses Saces, au nombre de vingt mille chevaux. Alors les Perses & les Saces donnèrent une seconde bataille aux Derbices, & combattirent avec tant de valeur, qu'ils remportèrent la victoire la plus complète, trente mille Derbices demeurèrent sur la place; la perte des Perses ne fut que de neuf mille hommes, & tout le pays fut soumis à la domination de Cyrus. Mais ce Prince approchoit de sa fin; comme il ne l'ignoroit pas, il déclara Cambyse son fils aîné Roy des Perses; il donna à Tanyoxarce son cadet, la Bactriane, la Choramnie, la Parthie & la Carmanie, sans l'assujettir à aucun tribut envers son frere: il pourvut aussi à l'établissement des enfans de Spitame, en faisant Spitace Satrape des Derbices, & Mégaberne Satrape de la Barcanie. Il leur recommanda à tous d'obéir en toutes choses à la Reine leur mere; il demanda à Amorgès son amitié pour eux tous; il voulut qu'ils se donnassent la main, pour marque de leur bonne intelligence, souhaitant toutes sortes de prospérités à ceux qui l'entretiendroient, & frappant de sa malédiction quiconque d'entr'eux feroit tort aux autres. Ainsi mourut Cyrus, le troisième jour de sa blessure, & après un regne de trente ans *. C'est aussi la fin du onzième livre de Ctésias.

Le douzième commence à l'avènement de Cambyse au trône. Le premier soin de ce Prince fut de rendre les derniers devoirs à son pere. Bagapate fut chargé de conduire le corps en Perse, & de faire les obsèques; en tout le reste, Cambyse se conforma aux dispositions que Cyrus avoit faites. Artasyre,

* Presque tous les Historiens s'accordent à donner trente ans de regne à Cyrus, cependant le Canon des Rois d'Assyrie ne lui en donne que neuf. Cette diversité d'opinions fonde une difficulté, que l'on résout en disant que le Canon n'a compté que les années de la monarchie de Cyrus, c'est-à-dire, depuis qu'à l'Empire des Perses

il avoit joint celui des Mèdes. Ce fut la première de ces années que Cyrus renvoya les Juifs, & que finit la captivité de Babylone. Je ne fais qu'effleurer cette matière, non seulement parce qu'elle n'est pas de mon sujet, mais parce que M. Fréret l'a épuisée, & parfaitement bien traitée.

Hyrcanien, fut celui qui eut le plus de part au gouvernement; & les plus accréditez parmi les Eunuques, furent Ixabate, Aspadate, & sur-tout Bagapate, qui avoit été aussi fort employé sous le regne précédent. Celui-ci, après la mort de Pétisfaque, eut ordre de mener une armée contre les Egyptiens, & de combattre Amyrtée^a leur Roy, qu'il défit par la trahison de Combaphée, qui lui livra les ponts & les magasins des Egyptiens, dans la vûe d'être fait gouverneur de l'Egypte pour récompense de ses services, comme cela arriva. Cambyse en effet lui en avoit donné parole par l'entremise d'Ixabate son cousin germain, & ensuite de vive voix. Amyrtée fut amené vif à Cambyse, qui ne lui fit d'autre mal que de l'envoyer à Suse avec six mille Egyptiens qu'Amyrtée lui-même avoit choisis. Il périt cinquante mille Egyptiens dans le combat^b, & les Perses ne perdirent que sept mille hommes; par cette défaite, toute l'Egypte passa sous la domination de Cambyse. En ce tems-là un certain Mage nommé Sphendadate^c ayant été repris & châtié pour quelque délit par Tanyoxarce^d,

^a Le Roy d'Egypte alors, selon Hérodote, s'appelloit Amasis. Mais le même Roy pouvoit avoir nom Amasis chez les Egyptiens, & Amyrtée chez les Perses.

^b On ne s'imagineroit pas quel fut le principe d'une guerre si sanglante. Ctésias le rapportoit, mais Photius, qui ne faisoit les Extraits que pour lui, a omis cette circonstance, qui se retrouve dans Athénée, l. 13. Ctésias, y est-il dit, raconte que Cambyse ayant oui-dire que nulles femmes au monde ne donnoient tant de plaisir que les Egyptiennes, voulut en avoir une pour femme. Dans ce dessein, il envoya prier Amasis de lui donner une de ses filles en mariage. Amasis crut que c'étoit pour en faire sa concubine, & résolut de le tromper. Au lieu d'une de ses filles il lui envoya Nithétis fille d'Apriès, à qui il avoit ôté le royaume & la vie. Cette Nithétis sut si bien se faire aimer de Cambyse, & prit un tel

empire sur son esprit, qu'elle l'engagea à venger son pere & à la venger elle-même, en faisant la guerre à Amasis. D'autres Auteurs, comme Dion & Lyncée de Naucrète, ont dit que c'étoit Cyrus qui avoit épousé Nithétis, & que Cambyse vengea l'injure faite à sa mere.

^c Hérodote rapporte ce fait tout différemment, & d'une manière beaucoup moins vraisemblable. Si nous l'en croyons, Cambyse insulta les Egyptiens, jusqu'à tuer le bœuf Apis, & en punition de son impiété, il tomba dans une espee de frénésie & de fureur, qui le portèrent à faire mourir son frere & sa sœur, dont il avoit fait sa femme. Le même Mage que Ctésias appelle Sphendadate, Hérodote l'appelle Smerdis.

^d Ce Tanyoxarce frere de Cambyse, est toujours appelé Smerdis par Hérodote. Il me semble que Tanyoxarce est plus dans le goût de la langue Persanne,

vint trouver Cambyse, & lui dit faussement que son frere tramoit une conspiration contre lui : *Pour preuve de cela, Seigneur, ajoûta-t-il, mandez votre frere, & vous verrez s'il viendra.* Aussi-tôt Cambyse envoya ordre à son frere de venir ; lui, qui avoit pour lors quelques affaires sur les bras, & ce Mage le sçavoit bien, ne se pressa pas ; le Mage en tire avantage, & calomnie Tanyoxarce encore plus hardiment. Cependant Amyntis, à qui le Mage étoit suspect, prie Cambyse de s'en défier, & de suspendre son jugement. Cambyse feint de ne rien croire de ce qui lui a été rapporté, mais au fond demeure persuadé que son frere est coupable. Enfin, mandé pour la troisième fois, Tanyoxarce arrive ; le Roy lui fait amitié, l'embrasse, bien résolu pourtant de s'en défaire : & pour hâter l'exécution de son dessein à l'insçu de sa mere, il prend des mesures avec Sphendadate, qui s'avisa de l'artifice que je vais dire. Ce Mage ressembloit si parfaitement à Tanyoxarce, qu'il étoit aisé de s'y méprendre. Sur ce fondement, il conseilla à Cambyse de lui faire publiquement son procès à lui Mage, comme à un homme qui avoit calomnié le frere de son Roy, & de le condamner à perdre la tête. *Après quoi, Seigneur, dit-il, vous ferez mourir votre frere, & vous me revêtirez de ses mêmes habits ; alors on me prendra pour lui, & il n'y aura personne qui n'y soit trompé.* Cambyse le crut, il fit avaler du sang de taureau ^a à son frere, qui en mourut, & il donna ses habits ^b à Sphendadate, qui s'en étant revêtu, passa pour Tanyoxarce dans l'esprit de tous les Perses, car tous y furent trompez, & long-tems, à la reserve d'Artasire, de

^a Les Anciens ont cru que le sang de taureau étoit un poison mortel, & Ptolémée-Héphaestion rapporte que Thémistocle se donna la mort par ce breuvage.

^b Ctésias rapporte ce fait, comme une chose qui s'étoit passée sous les yeux de Cambyse. Hérodote au contraire fait mourir Smerdis pendant que Cambyse étoit en Égypte, & sur un ordre

de ce Prince à son Ministre. Selon cet Auteur, Cambyse a un songe durant la nuit ; il croit voir Smerdis revêtu des habits royaux, & assis sur son trône. Là-dessus il se trouble, il se persuade que son frere en veut à sa vie ; & sans autre information, il donne ordre à Prexaspe d'aller en Perse, & de tuer son frere. Il faut avouer que la vraisemblance n'est guères ménagée dans tout ce récit.

Bagapate & d'Ixabate, auxquels le Roy avoit fait part de son secret. La première fois que le Mage parut ainsi, Cambyse fit appeller les Eunuques qui avoient été le plus attachez à son frere, entr'autres Labylus, & leur montrant le Mage : *Eh bien*, leur dit-il, *reconnoissez-vous votre maître ! Oüy, Seigneur*, avec plaisir, répondirent-ils, & *quel autre pourrions-nous reconnoître !* tant la figure & l'habit avoient mis de ressemblance entre ces deux hommes. Le Roy envoya ensuite Sphendadate dans la Bactriane, pour la gouverner comme avoit fait Tanyoxarce. Enfin au bout de cinq ans l'imposture fut découverte. L'Eunuque Tybethée, que le Mage avoit frappé, vint révéler tout le mystère à Amyntis, qui aussi-tôt exigea de Cambyse qu'il lui livrât le traître ; sur le refus qu'il en fit, elle lui donna sa malédiction, prit du poison, & finit ainsi ses jours. Quelque tems après Cambyse voulant sacrifier, il arriva que les victimes qui venoient d'être égorgées ne rendirent point de sang, présage dont le Roy parut allarmé, & qui fut suivi de plusieurs autres ; car Roxane sa femme accoucha d'un enfant qui n'avoit point de tête, & le Roy en fut encore plus consterné. Les Mages consultez, répondirent que ces accidens sinistres sembloient annoncer qu'il ne laisseroit point de postérité. Une nuit il crut voir en songe sa mere, qui lui reprochoit le meurtre de son frere, & le menaçoit d'une fin prochaine, ce qui le plongea dans un extrême abbatement. Cependant il se rendit à Babylone ; mais ayant voulu, par manière de passe-tems, s'amuser à polir un morceau de bois avec son cimeterre ^a, il le tira si mal-adroitement, qu'il se blessa à la cuisse dans un endroit dangereux, & il en mourut onze jours après. Il avoit regné dix-huit ans ^b.

^a Hérodote dit que ce fut en montant à cheval que Cambyse se blessa, son cimeterre étant sorti du fourreau ; & comme il n'aime que les merveilles, il ajoute que ce Prince se blessa au même endroit de la cuisse, qu'il avoit choisi dans le Dieu Apis pour le percer de son épée.

^b Hérodote ne le fait regner que sept

ans & cinq mois. Quel fond peut-on faire sur des Historiens si peu éloignez des tems dont ils parlent, & qui en parlent pourtant si différemment ! Cependant je reviens toujours à dire que Ctésias, & par le caractère de son esprit, & par les lumières qu'il a dû trouver en Perse, me paroît beaucoup plus croyable qu'Hérodote.

Bagapate

Bagapate & Artasyras n'attendirent pas que Cambyse fût mort, pour tenir chez eux un conseil, où ils résolurent de déferer la Couronne au Mage Sphendadate, & en effet il regna après Cambyse. Ixabate fut chargé de conduire le corps du feu Roy en Perse, & de faire ses funérailles. A son retour, voyant le Mage sur le trône sous le nom de Tanyoxarce, il entreprit de le diffamer dans toute l'armée^a, & de le faire connoître pour ce qu'il étoit. N'ayant pas réussi, il se refugia dans un temple, d'où il fut tiré par force, & mis à mort. Quelque tems après, sept Perses des plus considérables de la nation conspirèrent contre le Mage, sçavoir, Onophas, Ider-nès, Norodabate, Mardonius, Barisès, Atapherne, & Darius fils d'Hystaspe. Ces sept Chefs, après s'être donné la foy, associèrent encore à leur entreprise Artasyras, & Bagapate qui avoit toutes les clefs des chambres du Palais. Guidez par un homme qui sçavoit si bien les êtres, ils entrent dans le Palais, vont droit à l'appartement du Mage, & le trouvent couché avec une courtisane de Babylone. Dès qu'il les vit, il se jetta hors du lit, & ne trouvant aucune sorte d'armes, car Bagapate les avoit toutes ôtées, il rompit une chaise d'or, & avec le pied de la chaise il combattit quelques momens; mais enfin percé de coups, il tomba mort aux pieds des conjurez, après un regne de sept mois.

Ensuite regna Darius^b, l'un des sept: ils étoient convenu que celui d'entr'eux dont le cheval henniroit le premier après le lever du soleil, seroit déclaré Roy. L'Écuyer de Darius trouva le secret de rendre ce service à son maître, & par-là lui procura la couronne. Au reste, pour conserver la mémoire

^a La manière dont l'imposture du Mage ou du faux Smerdis fut découverte, est contée tout autrement dans Hérodote; son récit est fort agréable, mais il donne lieu de croire que c'est aux dépens de la vérité.

^b Ce Darius étoit fils d'Hystaspe, l'un des plus grands Seigneurs qu'il y eût parmi les Perses, & de la famille

des Achéménès, aussi-bien que le grand Cyrus. Darius partagea ses états en vingt Satrapies ou provinces, dont chacune fut gouvernée par un Satrape. Il imposa à chaque province un tribut fixe & certain en or ou en argent, & se fit par-là des revenus immenses. Aussi les Perses disoient-ils qu'ils avoient eu en Cyrus un pere, en Cambyse un maître, & en Darius un trafiquant.

du jour où le Mage Sphendadate avoit été tué, les Perses instituèrent une fête que les Grecs appellèrent *Μαγροφονία*. Darius fit faire son propre tombeau sur le sommet d'un double mont fort haut & fort escarpé. Quand il fut fait, il voulut l'aller voir, mais les Chaldéens, & encore plus son pere & la mere, l'en empêchèrent. Pour eux, ils voulurent contenter leur curiosité, mais elle leur coûta cher; car pour arriver au haut de la montagne, il falloit se faire tirer à force de bras & avec des cordes. Or les Prêtres qui étoient commis pour cela, saisis tout-à-coup de frayeur à la vûë d'énormes serpens qui infestoient ce lieu, ayant lâché les cordes, le pere & la mere de Darius tombèrent dans un précipice, & se tuèrent. Le Roy en fut extrêmement touché, & fit couper la tête à quarante personnes par la faute de qui ce malheur étoit arrivé. L'unique expédition de Darius, dont il soit parlé dans Ctésias, fut contre les Scythes. Il envoya ordre à Ariammès Satrape de Cappadoce, de faire une descente dans leur pays, & d'en emmener tout ce qu'il trouveroit d'hommes & de femmes. Le Satrape partit avec trente gros navires de cinquante rames chacun *, & fit une grande quantité de prisonniers, du nombre desquels fut Masagètes frere de Scytharcès Roy des Scythes, que ce Roy lui-même avoit fait enfermer pour ses mauvaises actions. Cependant Scytharcès indigné du procédé de Darius, lui écrivit une lettre pleine d'injures; Darius lui répondit sur le même ton, leva une armée de huit cens mille hommes, fit jetter des ponts pour la communication du Bosphore avec le Danube, & après quinze jours de marche, se trouva sur les terres des Scythes. Les deux Rois s'envoyèrent un arc reciproquement l'un à l'autre, par manière de défi; mais l'arc du Scythe ayant paru plus fort que celui de Darius,

* Le texte porte *δ' ἡ δεκάς πινυ-
κάρους* λ'. *Ille cum triginta navibus
quingagenū remorum trajiciens.*
C'est ainsi qu'André Scot & Henry
Estienne ont rendu le mot *πινυκάρους*;
& en effet, il n'y a pas d'appar-
enance que ce mot signifie à cinquante

rangs de rameurs. Nous connoissons les galères de Démétrius-Poliorcète à feize rangs de rameurs, & celles de Ptolémée-Philopator à vingt rangs. C'est un de ces prodiges de l'Antiquité que l'on ne peut sans témérité, ni nier, ni entreprendre d'expliquer.

ce Prince en tira un mauvais augure, & ne songea plus qu'à se retirer. Il repassa la rivière sur ses ponts, & les fit rompre ensuite, sans attendre que toute son armée eût passé; de sorte qu'il resta en Europe quatre-vingt mille hommes de ses troupes, que Scytharcès fit impitoyablement massacrer. Darius tourna ensuite ses armes contre les Chalcédoniens, dont il brûla les temples & les maisons, parce que pour lui fermer les passages, ils avoient voulu détruire les ponts qu'il avoit fait jetter de leur côté, & qu'ils avoient en effet renversé un autel qu'il avoit fait élever à Jupiter, & où il avoit sacrifié, en action de grâces de son heureux débarquement. Datis revint de Pont avec la flotte qu'il commandoit, ravagea les Isles Grecques, & pénétra bien avant dans la Grece; mais Miltiade vint lui donner bataille à Marathon^a, où il tailla en pièces les Barbares. Datis fut tué dans le combat. Les Perses redemandèrent en vain son corps aux Athéniens, ils ne purent l'obtenir. Après ce malheureux succès, Darius retourna en Perse, où à peine eut-il sacrifié à ses Dieux, qu'il tomba malade, & mourut au bout d'un mois. Il avoit régné trente-un ans, & en avoit vécu quarante-trois^b. Artasyras mourut en même tems, & l'Eunuque Bagapate, après avoir gardé le tombeau de Darius sept ans durant, finit aussi ses jours.

Xerxès fils de Darius lui succéda. Artapane fils d'Artasyras, ne fut pas moins puissant auprès du jeune Roy, qu'Artasyras son pere l'avoit été auprès de Darius. Le vieux Mardonius eut aussi son crédit. Entre les Eunuques, Nathacas fut celui qui l'emporta sur les autres. Xerxès ne tarda guères à se marier. Il épousa Amistris fille d'Onophas; il en eut un fils que l'on nomma Dariéus, au bout de deux ans un autre, qui

^a Cette bataille, la plus fameuse dont il soit parlé dans toute l'Histoire, se donna la troisième année de la LXXII.^e Olympiade.

^b A ce compte, Darius auroit commencé à régner à l'âge de douze ans; ce qui n'est pas vraisemblable, puis-

qu'il étoit l'un des sept qui conjurèrent contre Sphendadate ou le faux Smerdis. Il y a donc un chiffre pour un autre dans Photius. Aussi Hérodote & le Canon des Rois d'Assyrie donnent-ils trente-six ans de règne à Darius fils d'Hystaspe, en quoi ils sont suivis par tous les Chronologistes.

eut nom Hyſtaſpe, & enfin un troiſième, qui fut appelé Artaxerxe : il eut auſſi deux filles, dont l'une, du nom de ſon ayeule, fut appelée Amytis, & l'autre Rhodogune.

Xerxès entreprit de faire la guerre aux Grecs, pour les mêmes raiſons que j'ai dites, & qui y avoient déterminé Darius, outre qu'il vouloit venger la mort de Datis, & qu'il étoit picqué de ce que les Athéniens avoient refusé de rendre ſon corps ; mais auparavant il voulut aller à Babylone, & viſiter le tombeau de Bélus^a, à quoi il parvint avec le ſecours de Mardonius, mais il ne put emplir d'huile le cercueil, ni accomplir l'oracle^b. Il étoit déjà en chemin pour revenir à Ecbatane, lorsqu'il apprit que les Babylo niens s'étoient révoltés, & qu'ils avoient tué Zopyrus, qui commandoit pour le Roy dans le pays ; c'eſt ce que dit Ctéſias, en quoi il s'éloigne d'Hérodote. Mais à l'exception du prodige d'une mule qui met bas un poulain^c, nos deux Auteurs s'accordent aſſez pour les autres faits, avec la différence, que ce qu'Hérodote attribué à Zopyrus, Ctéſias le fait exécuter par Mégabyſe, dont Xerxès avoit déjà fait ſon gendre, en le mariant avec la fille Amytis. Suivant donc Ctéſias, Babylone fut priſe par Mégabyſe ; Xerxès le combla de préſens, & lui donna ſur-tout une meule d'or du poids de ſix talens, qui eſt le plus grand honneur qu'un ſujet puiſſe recevoir de ſon Roy chez les Perſes. Xerxès, après avoir rangé les Babylo niens à leur devoir, ne

^a Le texte dit *τῇ Βελιτῶναι πέτρῃ*, *le Belitane*, parce qu'apparemment les Perſes appelloient ainſi toute l'enceinte conſacrée à Bélus, & où étoit ſon tombeau.

^b Elien, *l. 13. c. 3. de ſes Hiſtoires diverſes*, rapporte que Xerxès ayant fait creuſer la terre dans le temple de Bélus, y trouva un cercueil de verre, où le corps de ce Prince nageoit dans l'huile, mais de façon pourtant que cette liqueur avoit baiſſé d'un demi-pied. Auprès il y avoit une petite colonne, où étoit écrit que quiconque ouvriroit ce cercueil & ne le rempliroit

pas d'huile, s'en trouveroit mal. Xerxès, après avoir ſatisfait ſa curioſité, verſa juſqu'à trois fois de l'huile dans le cercueil, ſans pouvoir le remplir, ce qui lui cauſa beaucoup d'inquiétude & de chagrin ; auſſi regarda-t-on comme un effet de cette prédiction, le malheureux ſuccès de ſon entrepriſe contre les Grecs, & la fin tragique qui l'attendoit chez lui à ſon retour de Babylone en Perſe.

^c Ce prodige eſt conté fort ſérieuſement par Hérodote, dont le goût pour l'extraordinaire & le merveilleux, paroît préſque à chaque page.

s'occupa plus que des préparatifs de la guerre qu'il méditoit contre les Grecs. Il assembla une armée de huit cens mille hommes, sans parler des chariots & de tout l'attirail ; il fit équiper mille galères, & pour passer en Grece, il joignit Abyde au continent par un pont. Ce fut-là que le vint trouver Démarate Roy de Lacédémone *, qui le détourna d'aller droit à Sparte, comme il le vouloit. Ayant donc changé de dessein, il détacha dix mille hommes de son armée, sous la conduite d'Artapane, avec ordre d'aller attaquer Léonidas, qui gardoit le Pas des Thermopyles à la tête de trois cens Lacédémoniens. Les dix mille Perses furent taillez en pièces, & Léonidas ne perdit que deux ou trois hommes. Xerxès y en renvoya vingt mille, & ces vingt mille eurent le même sort. Ses troupes rebutées, ne marchaient plus au combat qu'à coups d'étrivières, aussi furent-elles encore défaites. Malgré cela, le lendemain Xerxès commanda cinquante mille hommes pour aller se saisir de ces défilez, mais ce fut avec le même succès que le jour précédent. Enfin il se laissa d'en envoyer, & il desespéroit de se rendre maître de ces importants passages, quand heureusement pour lui un Thessalien nommé Thorax, & deux Trachiniens des plus considérables de leur ville, Calliade & Timapherne, escortez de quelques gens, se présentèrent à la tête de son camp. Il les fit venir avec Démarate & Hégias d'Ephèse. Ces Trachiniens lui dirent qu'il ne

* Pausanias nous apprend le sujet pourquoi Démarate abandonna sa patrie, & alla offrir ses services au Roy de Perse. Arilton, dit-il, Roy des Lacédémoniens, épousa la plus belle personne que l'on eût vûe à Sparte depuis Hélène, mais aussi la plus débauchée & la plus méprisable. Cette Princesse accoucha d'un fils à sept mois. Un esclave étant venu en apporter la nouvelle au Roy comme il étoit au Conseil avec les Éphores, il dit que cet enfant ne pouvoit être de lui. Sans doute il ne se souvenoit pas des vers de l'Iliade d'Homère, au sujet de la naissance d'Eurythée, ou peut-

être ne les avoit-il jamais lûs. Quoi qu'il en soit, cette parole lui coûta cher dans la suite ; car Démarate, qui étoit cet enfant, en perdit la couronne. Il ne lui servit de rien de s'être fait une grande réputation à Sparte, ni même d'avoir, de concert avec Cléomene, affranchi les Athéniens de la domination des enfans de Pisistrate. S'étant brouillé depuis avec Cléomene, le discours du pere fut relevé ; Démarate passa pour bâlard, & se vit obligé d'abandonner le trône. Il alla de dépit à la Cour de Darius, & l'on dit que sa postérité s'est maintenue long-tems en Perse.

K k iij

forceroit jamais les Lacédémoniens, à moins qu'il ne les enveloppât; qu'il falloit gagner les hauteurs, & ils s'offrirent à y conduire son armée, par des sentiers qui n'étoient connus que d'eux seuls. Ils servirent en effet de guides à un corps de quarante mille hommes, qu'ils menèrent par des chemins très-difficiles, mais on gagna enfin le dessus de la montagne. Alors les Lacédémoniens investis & attaqués de tous côtés, sentirent bien qu'ils étoient perdus. Aucun d'eux ne se put sauver; ils périrent tous en combattant comme des lions, & Léonidas avec eux. Ensuite Xerxès, à l'instigation des Thébains, donna six-vingts mille hommes à Mardonius, avec ordre de marcher contre les Platéens. Pausanias *, qui n'avoit guères que sept mille hommes, malgré cette inégalité, ne balança pas à livrer bataille aux Perses, & il en fit un grand carnage. Mardonius blessé, fut obligé de prendre la fuite avec les débris de son armée. Quelque tems après le même Général fut encore chargé d'aller assiéger Delphes, & de piller le temple d'Apollon; mais cette entreprise tourna aussi mal que les autres. Le Ciel sembla se déclarer en faveur des assiégés; un orage effroyable secondant leurs efforts, les Perses furent encore défaits en cette occasion, & Mardonius y perdit la vie, au grand regret de Xerxès, qui fut extrêmement touché de sa mort. Ce Prince alors prit la résolution de faire le siège d'Athènes; mais les Athéniens qui s'y attendoient, & qui avoient cent dix galères dans leur port, s'embarquèrent tous, & se sauvèrent à Salamine. Xerxès ayant trouvé la ville abandonnée, la prit & la brûla. Il n'y eut que la citadelle qui tint quelque tems, défendue par une poignée de gens, qui ne pouvant résister à de si grandes forces, en sortirent durant la nuit, de sorte qu'elle fut aussi prise & brûlée. Xerxès voulut

* Cette bataille de Platée se donna en la LXXV.^e Olympiade. Pausanias qui commandoit l'armée des Lacédémoniens, après avoir sauvé la Grece par une si belle victoire, se laissa aller à une folle ambition, & ses intelligences avec le Roy de Perse ayant été décou-

vertes, il périt misérablement. C'étoit un homme à peu-près du caractère d'Alcibiade, extrême en bien & en mal : *Magnus homo, sed varius in omni genere vitæ fuit. Nam, ut virtutibus illuxit, sic vitiis est obrutus.* C'est ce qu'en dit Cornélius Népos.

ensuite faire une chaussée, pour pouvoir conduire de l'infanterie jusqu'aux portes de Salamine; mais Thémistocle & Aristide firent venir des archers Crétois qui l'en empêchèrent, & peu de tems après il y eut un combat naval entre la flotte des Perses & celle des Grecs. Les Perses avoient plus de mille vaisseaux commandez par Onophas; les Grecs n'en avoient que sept cens^a, cependant ceux-ci remportèrent la victoire, & les Perses perdirent plus de cinq cens navires. Xerxès lui-même, trompé par l'artifice de Thémistocle & d'Aristide, qui lui firent donner un faux avis, prit la fuite, après avoir perdu dans ces differens combats au moins six-vingts mille hommes.

Il étoit déjà repassé en Asie, & avoit repris le chemin de Sardes, lorsqu'il nomma Mégabyse pour aller piller le temple de Delphes. Mégabyse s'en étant excusé, la commission fut donnée à l'Eunuque Matacas, qui ne se fit pas prier pour commettre ce crime; il exécuta les ordres, dépouilla le temple d'Apollon d'une infinité de richesses que l'on y conservoit depuis long tems, & se rendit ensuite auprès du Roy, qui étoit venu de Babylone en Perse. Mégabyse prit ce tems-là pour lui faire des plaintes de sa femme Amytis, qui, comme je l'ai dit, étoit fille de Xerxès; il l'accusoit d'adultère. Le Roy fit une forte reprimande à sa fille, qui nia toujours le fait, & assûra son pere qu'elle ne méritoit point ce reproche. Peu de tems après Artapané & l'Eunuque Spamtès, qui étoient alors tout puissans, conspirèrent contre la personne du Roy; & après avoir mis à exécution leur noir complot^b, ils persuadèrent à Artaxorxe que c'étoit Dariéus son frere qui avoit tué le Roy. Dariéus amené par les deux Conjurez à

^a Ctésias est le seul qui fasse la flotte des Grecs si forte. Suivant les autres Historiens, elle n'étoit tout au plus que de trois cens navires. Au reste, ce combat naval de Salamine tombe en la première année de la soixante-quinzième Olympiade. Entre ce combat & la bataille de Marathon, il y eut

un intervalle de dix ans.

^b Ctésias ne marque point de combien d'années fut le regne de Xerxès. Selon Eusèbe, il fut de vingt ans, & selon Jules-Africain, de vingt-un; mais la plus commune opinion ne lui donne que douze ans.

Artaxerxe, eut beau protester qu'il étoit innocent, Artaxerxe le fit mourir, & monta ainsi sur le trône^a, par le crime & la perfidie d'Artapane.

Ce traître ne fut pas long-tems sans attenter aussi à la vie du jeune Roy. Il fit part de son dessein à Mégabyse, qui étoit fort mécontent de la conduite de sa femme; tous deux se promirent le secret, & se lièrent par serment. Cependant Mégabyse revêla tout au Roy, qui aussi-tôt fit mourir Artapane de la même manière dont il avoit projeté lui-même de faire mourir le Roy. On découvrit en même tems toute la trame d'Artapane contre Xerxès & contre Dariéus. Spami-très son complice, & coupable comme lui de la mort de ces Princes, fut condamné au supplice des *Auges*^b. Après cette exécution, tous les Conjurez ayant pris querelle entr'eux, & en étant venus aux mains, les fils d'Artapane périrent dans le combat, & Mégabyse lui-même fut dangereusement blessé; Artaxerxe, Amytis, Rhodogune & leur mere Amistris, le pleurèrent comme mort, mais il fut enfin sauvé par les soins & l'habileté d'Apollonide^c, Médecin de l'Isle de Cos.

Vers ce tems-là les Baëtriens, & un autre Artapane qui en étoit Satrape, se révoltèrent. Il y eut entre ces peuples & les troupes du Roy, un grand combat qui ne décida de rien; mais à une seconde action, les Baëtriens furent si fort incommodez du vent qui leur souffloit au nez, que la victoire demeura au Roy, & cette province rentra dans l'obéissance. L'Egypte se révolta aussi, par les menées d'Inarus, Lydien^d, & d'un

^a Ce Prince ne fut pas moins favorable aux Juifs, que l'avoit été le grand Cyrus. Il envoya Esdras en Judée, pour rétablir la République des Juifs, & ensuite il accorda aussi à Néhémias la permission de retourner en son pays, & de rebâtir les murs de Jerusalem. C'est depuis la vingtième année du règne de ce Prince, que la plupart des Chronologistes commencent à compter les septante semaines de Daniel.

^b Ce genre de supplice, également

long & cruel, est décrit par Plutarque dans la vie d'Artaxerxe. Le terme Grec qui exprime ce supplice, est *σκαφίται*, de *σάφην*, ou *σάφης*, *scapha*, *fossa*, *quodlibet vas oblongum*.

^c L'Isle & la ville de Cos dans la Carie, avoient autrefois porté le nom d'Astypalée.

^d Hérodote le fait Libyen, c'est peut-être ainsi qu'il faut lire dans Ctésias.

certain

certain Egyptien. Ces deux Chefs se préparèrent à une vigoureuse résistance. Inarus demanda du secours aux Athéniens, & ils lui envoyèrent quarante galères. Artaxerxe vouloit aller lui-même ranger les Egyptiens à leur devoir, mais les favoris l'en dissuadèrent. Il chargea donc de cette expédition Achéménide son frere, à qui il donna quatre cens mille hommes & quatre-vingt vaisseaux. A peine ce Prince fut-il arrivé en Egypte, qu'Inarus lui livra bataille, & non seulement il défit son armée, mais il le tua de sa main, après quoi il renvoya son corps à Artaxerxe. Les Perses ne furent pas plus heureux sur mer; Charitimis qui commandoit la flotte Athénienne, prit vingt de leurs vaisseaux avec tout l'équipage, & en coula à fond trente autres. A la nouvelle de cette défaite, Mégabyse eut ordre d'aller prendre le commandement de l'armée. Il marcha en Egypte avec deux cens mille hommes, & en arrivant il se trouva fort de cinq cens mille; car dans le combat où Achéménide avoit été tué, il en étoit péri cent mille. Oriscus fit voile aussi avec une flotte de deux cens navires. Mégabyse n'eut pas plutôt joint l'armée, qu'il attaqua les Egyptiens; le combat fut fort opiniâtre de part & d'autre, & la victoire long-tems douteuse. Il périt un grand nombre d'hommes des uns & des autres, mais encore plus d'Egyptiens que de Perses. Enfin Inarus blessé à la cuisse par Mégabyse, fut contraint de prendre la fuite, & se retira à Byblis *, l'une des plus fortes places de l'Egypte. Il y fut suivi de tous les Grecs qui avoient pu échapper à la déroute, & qui ne s'étoient pas fait tuer avec Charitimis. Toute l'Egypte fut ainsi remise sous l'obéissance du Roy, à l'exception de la seule ville de Byblis. Comme il n'étoit guères possible de prendre cette place par force, Mégabyse aima mieux capituler avec Inarus & les Grecs, qui étoient au nombre de six mille, Il leur donna sa foi qu'Artaxerxe ne leur feroit aucun mal, & que ceux qui voudroient s'en retourner en leur pays, le pourroient librement. Ensuite il établit Sartamas Gouverneur de l'Egypte.

* Il y avoit une ville de Byblis en Phénicie, mais il y en avoit aussi une sur le Nil en Egypte. Estienne de Byzance ne l'a pas oubliée.

Pour lui, il se rendit auprès du Roy, accompagné d'Inarus & des six mille Grecs. Il trouva le Roy fort courroucé contre Inarus, de ce qu'il avoit tué son frère Achéménide; mais il ne laissa pas de lui dire de quelle manière Byblis s'étoit renduë, sur l'assurance qu'il avoit donnée à Inarus & aux Grecs, qu'ils ne recevroient aucun mauvais traitement de la part du Roy: il le supplia de vouloir bien ratifier sa parole; à force d'instances il l'obtint, & la nouvelle s'en répandit aussi-tôt parmi les troupes.

Cependant la Reine Amytis, inconsolable de la mort de son fils Achéménide, en poursuivoit la vengeance vivement. Elle vouloit que le Roy lui livrât Inarus & ses Grecs, mais Artaxerxe ne l'écouta pas; elle s'adressa ensuite à Mégabyse, qui fut tout aussi inflexible. Cependant à force de tourmenter le Roy, elle obtint enfin ce qu'elle souhaitoit, & après cinq ans d'importunités, Inarus lui fut abandonné. Elle le fit attacher à trois croix*, & ce fut le genre de supplice dont il mourut. Elle fit aussi trancher la tête à cinquante Grecs, car le reste s'étoit heureusement dérobé à sa colère. Cette cruelle exécution causa tant de dépit & de déplaisir à Mégabyse, qu'il demanda la permission d'aller en Syrie, d'où il étoit, & où il avoit fait passer secrètement les autres Grecs. Dès qu'il y fut, il fit soulever la province, & leva une armée de cent cinquante mille hommes d'infanterie, sans compter la cavalerie. Osiris marcha contre lui, à la tête de deux cens mille hommes. Les deux Généraux en vinrent bien-tôt aux mains; ils se cherchèrent dans la mêlée, s'acharnèrent à combattre de personne à personne, & se blessèrent l'un l'autre. Mégabyse fut atteint à la cuisse d'un dard, qui entroit de deux doigts dans les chairs. Osiris blessé d'un pareil coup aussi à la cuisse & d'un autre à l'épaule, tomba de cheval. Mégabyse le couvrit de son corps, le fit emporter hors du champ de bataille, & donna ordre qu'on eût soin de lui. Les Perses avoient déjà perdu beaucoup

* Cela paroît extraordinaire, mais le texte le dit formellement : *ἡ ἀλυσσάμενος αὐτὸν ἐν τρισὶν σταυροῖς*. Plutarque dit aussi que Parysatis fit étendre sur trois croix l'Eunuque Mézabate, qui étoit le confident d'Artaxerxe.

de monde; Zopyre & Artyphius, tous deux fils de Mégabyse, faisant le devoir de Général à la place de leur pere, combattirent avec tant de valeur, que par leur moyen la victoire fut complete. Après le combat, Mégabyse qui avoit sauvé la vie à Osiris, le renvoya à Artaxerxe qui le demandoit. Le Roy ne tarda guères à envoyer une autre armée en Syrie, sous la conduite de Ménostate, fils d'Artarius, lequel Artarius étoit Satrape de Babylone, & propre frere d'Artaxerxe. Il se donna donc une seconde bataille, mais qui fut tout aussi funeste aux Perses que la première. Ménostate blessé d'abord à l'épaule par Mégabyse, & ensuite à la tête, non pas pourtant mortellement, prit la fuite avec ce qu'il put rassembler de troupes, & abandonna le champ de bataille à l'ennemi; qu'une si belle victoire rendit encore plus redoutable. Dans cette conjoncture, Artarius s'avisa de dépêcher un exprès à Mégabyse, pour l'exhorter à traiter avec le Roy; Mégabyse répondit qu'il y consentoit, mais qu'il n'iroit point trouver le Roy, & qu'il vouloit se tenir dans la province. On en donna aussi-tôt avis au Roy.

Artoxarès Eunuque de Paphlagonie, âgé de vingt ans, qui pouvoit beaucoup sur l'esprit du Roy, & la Reine Amistris elle-même, lui conseillèrent de profiter diligemment de la bonne disposition où étoit Mégabyse. On nomma donc la femme Amytis, Artoxarès, & Pétisas fils d'Osiris & de Spitame, pour aller traiter avec ce dangereux rebelle. Tous les trois se transportèrent en Syrie, où, à force de belles paroles & de sermens, ils déterminèrent enfin Mégabyse à s'aller jeter aux pieds du Roy, qui le reçut avec bonté & lui accorda son pardon. Quelques jours après, comme le Roy étoit à la chasse, il fut attaqué par un lion. Mégabyse, dans le tems que l'animal se dressoit sur ses pieds pour terrasser le Roy, d'un coup de javelot lui perça le flanc & le tua. Artaxerxe ne pouvant digérer qu'il lui eût dérobé cette victoire, le condamna sur le champ à perdre la tête; mais à la prière d'Amytis, de la Reine Amistris & de plusieurs Grands, la peine de mort ayant été commuée en un exil, Mégabyse fut relégué

à Cyrté* sur les bords de la Mer rouge; & parce que l'Eunuque Artoxarès représentoit librement au Roy son injustice, il fut aussi relegué en Arménie. Mégabyse, après cinq ans d'exil, fit semblant d'être devenu *Pisague*, c'est-à-dire, lépreux. Or en Perse il n'est permis à qui que ce soit d'approcher d'un lépreux, Sous ce personnage il s'évada & revint chez lui, où sa femme Amytis le reconnut à peine elle-même. Dans la suite, la Reine & sa fille le reconcilièrent si bien avec le Roy, qu'il eut l'honneur d'être admis à sa table comme auparavant; mais peu de tems après il mourut, âgé de soixante-seize ans, & le Roy le regretta beaucoup.

Après la mort de Mégabyse, sa femme ne mit plus de bornes à son incontinence, en quoi elle ne fit que suivre l'exemple que sa mere lui avoit donné. Apollonide, ce Médecin de Cos dont j'ai parlé, devint amoureux d'elle; & l'ayant trouvée au lit, qui se plaignoit de quelqu'indisposition, après l'avoir bien examinée, il lui dit que son mal étoit de nature à ne pouvoir être guéri que par la compagnie d'un homme; en même tems il lui offrit ses services, qu'elle accepta. Mais dans la suite, voyant que la maladie de la Princesse devenoit sérieuse & dégénéroit en phthisie, il ne jugea pas à propos de continuer plus long-tems un commerce si dangereux. Elle en fut si picquée, qu'au lit de la mort elle demanda pour toute grâce à sa mere, de vouloir bien la venger du mépris d'Apollonide. Amistris conta l'aventure au Roy, lui dit l'outrage que le Médecin avoit fait à sa fille, & le ressentiment qu'elle en conservoit; sur quoi Artaxerxe ayant laissé sa mere maîtresse du sort d'Apollonide, elle lui fit souffrir toutes sortes de tourmens deux mois durant, au bout desquels il fut enterré tout vif, le propre jour qu'Amytis mourut.

Zopyre, après la mort de son pere & de sa mere, quitta la Cour, dans le dessein de se retirer à Athenes, où il comptoit être bien reçu, parce qu'Amytis avoit autrefois rendu service

* Estienne de Byzance dit *Cyrtée*, & Saumaïse croit que c'est ainsi qu'il faut lire dans Photius.

aux Athéniens. S'étant donc embarqué, il alla descendre à Caune, & somma aussitôt la ville de se rendre. Les habitans répondirent qu'ils étoient tout prêts à se soumettre à lui, mais non pas aux Athéniens qui l'accompagnoient. Sur ce refus, il voulut prendre la ville par escalade; & il avoit déjà gagné le haut du mur, lorsqu'un des habitans, nommé Alcide, lui cassa la tête d'un coup de pierre. Amistris son ayeule vengea sa mort, en faisant attacher Alcide à une croix, & peu de jours après elle mourut elle-même, dans un âge fort avancé. Artaxerxe la suivit de près^a. Il avoit régné quarante-deux ans. C'est à la mort que finit le dix-septième livre de Ctésias.

A Artaxerxe succéda Xerxès, le seul fils qu'il avoit eu de la Reine Damaspie, qui mourut peu après, & le jour même que son fils Xerxès; c'est pourquoi Bagoraze conduisit en même tems les corps du pere & de la mere en Perse. Artaxerxe laissa dix-sept enfans naturels, entr'autres Sécundianus^b, qui avoit pour mere Alogune de Babylone, Ochus & Arsites, tous deux fils d'une autre Babylonienne que l'on nommoit Kismartidène. Du nombre de ces dix-sept enfans étoient encore Bagapée & Parysatis, nez l'un & l'autre d'une Babylonienne que l'on appelloit Andia. Cette Parysatis fut mere d'Artaxerxe-Mnémón & de Cyrus le Jeune. A l'égard d'Ochus, dont j'ai fait mention, il parvint dans la suite à la Couronne; mais du vivant de son pere il étoit Satrape d'Hyrkanie, & avoit épousé Parysatis qui étoit sa sœur^c, & fille d'Artaxerxe.

Après la mort d'Artaxerxe, Sécundianus conçut le dessein de regner, & s'en ouvrit à l'Eunuque Pharnacyas, quoique moins accrédité que Bagoraze, que Ménostate & que plusieurs

^a Ce Prince étoit surnommé *Longimanus*, à la Longue-main, parce qu'il avoit la main droite beaucoup plus longue que l'autre. Ctésias lui donne quarante-deux ans de regne. Diodore, Eusèbe, S.^t Jérôme & autres, ne lui en donnent que quarante.

^b Il est plus communément appelé *Sogdianus*.

^c Le texte dit, *qui étoit sa sœur, & fille de Xerxès*. Il faut lire, si je ne me trompe, *& fille d'Artaxerxe*, car la fille de Xerxès ne pouvoit pas être sœur d'Ochus. Au reste, ces mariages entre freres & sœurs étoient communs dans la famille royale en Perse, depuis l'exemple de Cambyse, qui avoit épousé les deux sœurs.

autres. Prenant donc le tems d'un jour de fête, où Xerxès avoit fait la débauche & s'étoit couché yvre^a, ils vont droit à l'appartement de ce Prince & l'assassinent, le quarante-cinquième jour après la mort de son pere; d'où il arriva que les deux corps furent portez ensemble au lieu de leur sépulture, car les mules que l'on avoit attelées au char d'Artaxerxe, comme si elles avoient attendu le corps de son fils, devinrent si rétives qu'il ne fut pas possible de les faire marcher, & après la mort du fils elles obéirent sans peine.

Sécundianus, après s'être emparé du trône, fit Ménostate son premier Ministre; puis cherchant querelle à Bagoraze qu'il haïssoit depuis long tems, sous prétexte qu'il avoit quitté le corps du feu Roy, & qu'il étoit revenu sans ordre, il s'emporta contre lui, & le fit lapider. Par-là il irrita si fort l'armée, qu'il ne put jamais l'adoucir par ses largesses, ni empêcher qu'on ne le prît en haine, comme le meurtrier de son frere Xerxès & de Bagoraze. Cependant il envoya ordre à Ochus de se rendre auprès de lui; Ochus manda qu'il partoît, mais remettant de jour en jour, il se précautionna contre la surprise, & leva tant de troupes, qu'il donna lieu de croire qu'il aspirait au trône. Sur ces entrefaites, Arbarius Général de la cavalerie, se range du côté d'Ochus, Arxane Satrape de l'Egypte suit son exemple, Artoxarès Gouverneur de l'Arménie en fait autant; tous les trois proclament Ochus Roy des Perses, & malgré sa résistance, lui ceignent le diademe^b.

Ochus commença donc à regner, & changea aussitôt son nom en celui de Darius. La première chose qu'il fit, à l'instigation de sa femme Parysatis, ce fut de n'épargner ni feintes, ni protestations, ni sermens, pour faire donner Sécundianus dans le piège. Ce malheureux Prince étoit sans cesse averti

^a Athénée, d'après un Auteur plus ancien, nous apprend que dans les jours de fête consacrez au Dieu Mithra, les Rois de Perse pouvoient s'enivrer, sans qu'on y trouvât à redire.

^b Καὶ ἐνίστην αὐτῷ τὸν δίαδημα.

Le Président Briffon, dans son *Traité de l'Empire des Perses*, prouve par le témoignage de plusieurs Auteurs, que la *Citaris* ou *Cidaris* dont il est ici parlé, n'étoit autre chose que le diademe dont on ceignoit le front du nouveau Roy.

par Ménéstate de se défier de ces beaux semblans, & de ne point traiter avec des gens qui ne cherchoient qu'à le tromper. Cependant il eut la témérité de se fier à son ennemi, qui dans le moment s'assura de sa personne, & le fit jetter dans un monceau de cendre chaude^a où il fut étouffé, après un regne de six mois & quinze jours. Ainsi Ochus, sous le nom de Darius^b, regna seul. Les trois Eunuques qui eurent le plus de part aux affaires, furent Artoxane, Artibazane & Athoüs; mais il prenoit sur-tout conseil de sa femme, qui lui avoit déjà donné deux enfans, sçavoir, Amistris, & Arsacac qui dans la suite prit le nom d'Artaxerxe. Depuis qu'elle fut Reine, elle eut un fils que l'on appella Cyrus, nom que les Perses donnent au Soleil; un second qui fut nommé Artoste, & plusieurs autres, jusqu'au nombre de treize. Ctésias dit avoir appris ce détail de Parysatis même^c; mais à l'exception des trois fils que j'ai nommez, & d'un quatrième que l'on appelloit Oxendras, tous les autres ne vécurent pas long-tems.

Arfitès propre frere du Roy, né de même pere & de même mere, ne tarda guères à se revolter, & Artyphius fils de Mégabyse, leva le masque aussi. Artasyras eut ordre de marcher contre lui, & fut battu deux fois; mais à la troisième il défit Artyphius, & par ses libéralités il gagna si bien les Grecs que ce Prince avoit à sa solde, que tous l'abandonnèrent, à la reserve de trois Milésiens. Artyphius en cet état, ne voyant point paroître Arfitès, ne put mieux faire que de se rendre, sur la foy d'une amnistie qu'Artasyras lui promit. Cependant le Roy vouloit le condamner à perdre la vie, mais Parysatis l'en détourna, lui disant qu'il falloit suspendre sa vengeance,

^a C'étoit un genre de supplice fort ordinaire chez les Perses, qui croyoient qu'on ne pouvoit punir trop rigoureusement les malfaiteurs. Ovide a fait allusion à ce supplice, quand il a dit dans son Ibis :

—*Utque necatorum Darii fraude
secundi,*

Sic tua succensus devoret ossa cinis.

^b Il étoit fils naturel d'Artaxerxe, & par cette raison il fut surnommé Darius le Bâtard.

^c S'il avoit appris ces circonstances de la bouche de la Reine, il pouvoit en avoir appris bien d'autres. Je ne vois donc pas pourquoi son histoire nous seroit suspecte.

jusqu'à ce qu'Arfistès se fût laissé prendre au même piège, comme en effet cela arriva, & alors ces deux rebelles furent jettés dans de la cendre, où ils expirèrent. Le Roy inclinoit à faire grace à son frere, mais Parysatis s'obstina à sa perte. Pharnacyas, complice de la mort de Xerxès, fut lapidé, & Ménostrate tourna ses mains contre lui-même, pour éviter le supplice qu'on lui préparoit. Malgré ces exemples de sévérité, Pisuthnès ne laissa pas de se soustraire à l'obéissance du Roy; aussi-tôt Tissapherne, Spithradate & Parmisès eurent ordre d'aller le ranger à son devoir. Pisuthnès marcha à eux, soutenu de Lycon, Athénien, & des Grecs qu'il commandoit. Mais ces Grecs & leur Chef s'étant laissés corrompre par les présents des Généraux de Darius, livrèrent Pisuthnès, qui mené au Roy sur la foy d'un sauf-conduit, fut néanmoins traité comme les deux rebelles dont j'ai parlé. Son gouvernement fut donné à Tissapherne, & Lycon eut des villes & des provinces entières pour prix de sa trahison. Artoxarès, qui avoit beaucoup de crédit, se laissa aussi aller à l'envie de regner. Comme il étoit Eunuque, pour se déguiser il voulut que sa femme lui attachât une longue barbe & des moustaches; mais elle le trahit, & le livra à Parysatis, qui aussi-tôt le fit mourir.

Après ces sanglantes exécutions, Arfacès, ce fils du Roy qui depuis prit le nom d'Artaxerxe, épousa Statira fille d'Ider-nès, & le fils d'Idernès épousa Amistris fille du Roy; ce fils s'appelloit Térítouchmès, & après la mort de son pere, il eut son gouvernement. Il avoit une sœur née de même pere, qui avoit nom Roxane. C'étoit une fille d'une rare beauté, & d'une adresse n'ontpareille à lancer un javelot & à tirer de l'arc. Térítouchmès devenu amoureux d'elle, & bien traité, prit une telle aversion pour sa femme, qu'il résolut de la mettre dans un sac, & de la faire massacrer par un tas de factieux qui, comme lui, tramoient une conspiration contre le Roy, au nombre de trois cens. Un certain Udiastès pouvoit beaucoup sur son esprit. Le Roy averti de tout, lui envoya ordre de veiller sur-tout à la sûreté de sa fille Amistris, lui promettant en même tems une récompense digne de ses services.

services. Udiastès, sur cet espoir, alla aussi-tôt avec main-forte au logis de Térítouchmès, & le tua, malgré la belle défense qu'il fit; car avant que de périr il avoit couché trente-sept hommes sur le carreau. Cet Udiastès avoit un fils que l'on appelloit Mithridate, & qui étoit Ecuyer de Térítouchmès. Quand ce fils, qui n'avoit rien sçu de cette Tragédie, eut appris ce qui s'étoit passé, il vomit mille injures contre son pere, & s'enferma dans la forte place de Zaris, pour la conserver au fils de son maître. Mais Parysatis s'étant assurée de la mere de Térítouchmès, de ses freres, & de deux sœurs qu'il avoit, outre Statira, fit enterrer ces personnes toutes vives, & couper Roxane en deux. Le Roy lui conseilloit de n'en pas faire à deux fois, & d'envelopper Statira femme de son fils Arface, dans la même proscription; mais Arface, par ses gemissemens & ses cris, fléchit enfin son pere & sa mere, de sorte que le Roy voyant Parysatis gagnée, fit grace à Statira, en disant pourtant à sa femme qu'elle se repentiroit un jour de cette indulgence. Ctésias ajoute, & c'est toujours le dix-neuvième livre, que peu après, Ochus ou Darius le Bâtard, tomba malade à Babylone, & y mourut, après avoir regné trente-cinq ans ^a.

Arfacès, à son avènement à la couronne, changea son nom en celui d'Artaxerxe ^b. Son premier soin fut de se venger d'Udiastès, à qui il fit arracher la langue, non par devant, mais par derrière. Ensuite il donna à Mithridate le gouvernement qu'avoit son pere. Ces deux choses furent exécutées à la satisfaction de Statira, & au grand déplaisir de Parysatis.

Bien-tôt Tissapherne excita de nouveaux troubles, en imputant à Cyrus de mauvais desseins contre son frere. Cyrus implora le secours de sa mere, & par son entremise fut absous

^a Ctésias donne trente-cinq ans de regne à Darius le Bâtard, Diodore de Sicile ne lui en donne que dix-neuf. La différence est considérable; peut-être vient-elle de ce que les copistes ont mis un chiffre pour un autre dans Photius. Diodore, qui compte par les

Olympiades, me paroît plus sûr.

^b Cet Artaxerxe, second du nom, fut surnommé Mnémon, parce qu'il avoit la mémoire excellente, & qu'il n'oublioit rien. Il commença à regner en la ^cxciv. Olympiade, quatre cens quatre ans avant la naissance de J. C. ^d

du crime dont on l'accusoit ; mais ne pouvant pardonner à son frere d'avoir ajoûté foy à des discours qui lui étoient si injurieux , il se retira dans son gouvernement , où il songea en effet à se venger par la rebellion. Satibarzane eut aussi l'insolence d'accuser Orondès d'avoir un commerce avec Parysatis , qui en étoit fort innocente. Orondès fut puni de mort ; mais Parysatis n'en eut pas moins de ressentiment , & par un esprit de vengeance , elle fit empoisonner le fils de Téri-touchmès ^a. Ctésias fait ici mention d'un Perse qui , contre la loy , fit brûler le corps de son pere après sa mort ; d'où il est évident qu'Hellanicus & Hérodote ont dit une fausseté ^b. Suit la révolte de Cyrus , qui leva une grande armée composée de Grecs & de Barbares. Cléarque commandoit les Grecs ; Synnensis Roy de Cilicie , n'ayant voulu se brouiller ni avec Artaxerxe , ni avec Cyrus , donnoit du secours aux deux freres. Chacun d'eux à la tête de ses troupes , les exhortoit à bien faire ; mais Cléarque de Lacédémone ^c , & Ménon , Thessalien , Lieutenant de Cyrus , ne pouvoient compatir ensemble , parce que le Prince suivoit toujours les avis de Cléarque , & ne sembloit pas faire grand cas de Ménon. D'un autre côté , la défection étoit grande dans l'armée d'Artaxerxe , plusieurs l'abandonnant pour embrasser le parti de son frere ,

^a Le texte porte *ὅτι Πάρισατος*. Cet *ὅτι* , qui signifie *quod* , fait un contre-sens. Il faut lire *διότι* , *quoniam* ; par ce léger changement le sens est net , & l'on voit évidemment que c'est ce que l'Auteur a voulu dire.

^b Hérodote dans sa Thalie , raconte que Cambyse fit tirer le corps d'Amasis de son tombeau , & qu'après avoir exercé sa vengeance sur ce cadavre par mille indignités , il l'avoit fait jeter dans le feu. Hérodote ajoûte que c'étoit une impiété à Cambyse , parce que le feu étoit la grande Divinité des Perses , & que de le faire servir à brûler un corps humain , c'étoit le profaner. Mais je ne vois pas comment Hérodote est convaincu de fausseté par

l'exemple que cite Ctésias. Cette obscurité vient sans doute de ce que l'Extrait de Photius est ici trop concis & trop abrégé.

^c Ce Cléarque étoit un Officier de réputation , qui avoit été envoyé à Byzance pour y apaiser les troubles qui divisoient cette ville. Il s'en fit le Tyran , & y amassa de grandes richesses par ses violences. Les Lacédémoniens le rappellèrent , mais refusant d'obéir , il se retira dans l'Ionie auprès du jeune Cyrus , qui méditoit une révolte contre son frere Artaxerxe , & qui choisit ensuite Cléarque pour Général des troupes Grecques qu'il avoit à sa solde.

à qui les siens au contraire demeuroient fidèles. Artabarius, accusé d'avoir eu ce dessein, fut condamné à mort, & jetté dans de la cendre. Enfin, Cyrus résolu de tenter le sort d'une bataille^a, attaque avec furie l'armée du Roy, la met en déroute, & remporte la victoire; mais se laissant emporter à son courage, & voulant poursuivre les ennemis, malgré Cléarque qui l'en dissuadoit, il est malheureusement tué^b. Artaxerxe traite son corps avec indignité; il en fait séparer la tête & la main dont Cyrus l'avoit blessé, & les fait porter en triomphe. Cléarque profite de la nuit pour se retirer avec ses Grecs, dans une des places qui obéissoient à Parysatis, ainsi le Roy est obligé de traiter avec lui; après quoi Parysatis s'en va à Babylone, pleurant la mort de son fils, dont elle eut bien de la peine à recouvrer la tête & la main, pour les envoyer à Suze, & les honorer d'une sorte de sépulture. C'étoit Bagapate^c qui, par ordre exprès du Roy, avoit séparé du tronc la tête de Cyrus. Dans la suite, Parysatis jouant aux dez avec le Roy, lui proposa une discrétion^d, & la gagna. Sa demande

^a Cette fameuse bataille se donna quatre cens un ans avant l'Ere Chrétienne, à Connaxa, lieu distant de Babylone d'environ cinq cens stades, & décida la querelle de deux freres ennemis qui traînoient après eux toutes les forces de l'Orient. Artaxerxe marchoit à la tête de neuf cens mille hommes; l'armée de Cyrus étoit beaucoup moins nombreuse, mais il avoit treize mille Grecs qui lui donnoient la supériorité. Aussi la victoire se déclara-t-elle d'abord pour lui; mais ce Prince ayant été tué, & son armée n'ayant plus de Chef, Artaxerxe se trouva victorieux, contre son attente, & au moment qu'il se croyoit perdu. Cette bataille est admirablement bien décrite dans Xénophon, qui y étoit présent, & qui en parle, non seulement comme témoin, mais en grand Capitaine, à la différence des autres Ecrivains, qui échouent pour la plupart quand ils ont à décrire un com-

bat, parce que pour bien traiter ces sortes de choses, il faut être homme du métier.

^b Trois Historiens de mérite & de réputation ont écrit la mort du jeune Cyrus, Xénophon, Ctésias & Dinon, tous trois avec des circonstances différentes, quoique Xénophon & Ctésias se fussent trouvez à la bataille où ce jeune Prince avoit été tué. Il a plu à Plutarque de préférer l'autorité de Xénophon, & même de Dinon, à celle de Ctésias; cependant après la mort de Cyrus, Ctésias passa dix-sept ans à la Cour de Perse, où il put apprendre bien des particularités que les deux autres ont pu ignorer.

^c On lit dans Plutarque *Mézabate* au lieu de *Bagapate*, & je crois que c'est ainsi qu'il faut lire, car Bagapate étoit mort il y avoit déjà du tems.

^d Plutarque dit qu'après avoir perdu mille Dariques contre le Roy, elle lui proposa de jouer un Eunuque.

M m ij

fut qu'il lui livrât Bagapate; l'ayant obtenu, elle le fit écorcher, & mourir ensuite sur une croix. Pour lors cedant aux prières du Roy, elle mit fin à ses larmes, & parut se consoler un peu de la mort de Cyrus. Artaxerxe récompensa magnifiquement celui qui lui avoit apporté le bonnet * dont ce Prince couvroit sa tête, & fit beaucoup d'honneur à un Carrien qui disoit l'avoir blessé. Mais Parysatis s'étant renduë maîtresse du sort de l'un & de l'autre, les fit mourir tous deux dans les tourmens, aussi-bien que Mithridate, qui s'étoit vanté à table d'avoir tué le Prince. C'est à peu-près ce que le dix-neuvième & le vingtième livres de Ctésias contiennent de plus remarquable.

Dans les trois derniers, il raconte comment Tissapherne trompa les Grecs, par l'entremise de Ménon qu'il avoit gagné, & qui employa toutes les apparences de la bonne foy, pour faire donner Cléarque & les autres Chefs dans le piège, non que Cléarque ne s'en défiât & ne se tint sur ses gardes, mais voyant que tous se laissoient tromper, officiers & soldats, & que Proxene de Bœotie, abusé comme les autres, se pressoit de se rendre, il ne put résister davantage, ni éviter de tomber entre les mains de Tissapherne, qui, contre la foy des sermens, l'envoya aussi-tôt pieds & poings liez à Artaxerxe, avec les autres Grecs. Dès que Cléarque fut à Babylone, il devint un spectacle pour cette grande ville, tout le monde accourut pour le voir. Ctésias, qui étoit Médecin de Parysatis, employa son crédit à lui adoucir les rigueurs de sa prison, &

* Le texte dit: Τὸ ὀρεσκόντι τὸν Κόρυς πῖλος. Cette espece de bonnet étoit indifféremment appelé *πάρεξ* & *πῖλος*. On en peut voir la forme dans quelques Médailles d'Auguste, frappées à l'occasion des drapeaux que les Parthes avoient autrefois pris sur les Romains, & qu'ils lui renvoyèrent. On y voit la Parthie en posture de suppliante, présentant ces drapeaux à Auguste, & on la reconnoît à la tiare qui lui couvre la tête. C'est une espece de bonnet

rond & élevé, qui se termine en une pointe un peu inclinée. Hérodote remarque que les Perses avoient le crane extrêmement mince & foible, ce qu'il attribue à l'usage où ils étoient d'avoir toujours la tête couverte; au lieu que les Egyptiens, par la raison contraire, avoient le crane fort dur & fort épais. D'où il s'ensuit que l'on ne peut trop accoutumer les enfans à avoir la tête découverte, quelque tems qu'il fasse.

*Galvins, ad ann.
Roma 715.*

à lui rendre tous les services qu'il put. La Reine Parysatis souhaitoit même fort de lui procurer la liberté, & la permission de retourner en son pays; mais Statira, qui avoit juré sa perte, déterminâ le Roy à lui ôter la vie. Il fut donc mis à mort, & presque aussitôt on vit un prodige; car il s'éleva un grand vent, qui en un moment couvrit le corps de Cléarque d'une si grande quantité de terre, qu'il sembloit que c'étoit un tombeau élevé en son honneur. A l'égard des autres Grecs qui avoient été envoyés à Babylone, ils furent tous passés au fil de l'épée, à l'exception du seul Ménon. Ctésias vient ensuite aux mauvais traitemens & aux insultes que Parysatis fit essuyer à Statira. Il raconte comment cette malheureuse Princesse fut empoisonnée, genre de mort contre lequel elle étoit en garde, & dont néanmoins elle périt, sans que ses précautions l'en pussent garantir. Parysatis étant à table avec elle, se servit d'un couteau dont un côté étoit frotté de poison. Après avoir partagé en deux avec ce couteau, un de ces oiseaux que les Perses appellent des *Ryndaces*, & qui sont de la grosseur d'un œuf, elle en donna une moitié à Statira, prit l'autre pour elle & la mangea. Statira voyant la Reine manger de ce mets, & ne se défiant de rien, en mangea aussi, mais peu après elle se trouva mal, & mourut. Le Roy sentit bien d'où le coup étoit parti. Alors laissant éclater son courroux, il fit mettre à la torture les Eunuques de sa mere, comme complices de sa méchanceté, & ils furent condamnés à mort. Gingé sa principale confidente, ayant subi un jugement, fut renvoyée absoute; mais le Roy, de son autorité, la fit mourir dans les tourmens, ce qui acheva de rendre la mere & le fils irréconciliables. Ctésias ajoute que huit ans après la mort de Cléarque, le lieu de sa sépulture étoit tout couvert de palmiers, que Parysatis y avoit fait planter par ses Eunuques, le jour même qu'il fut sacrifié à Statira. Les dernières pages contiennent le sujet de la brouillerie qui arriva entre Evagoras Roy de Salamine, & Artaxerxe, avec les diverses négociations qui en furent la suite, & auxquelles Ctésias eut beaucoup de part; la lettre qu'il écrivit à Evagoras, pour tâcher de le

reconcilier avec Anaxagore Roy de Chypre ; l'arrivée des Envoyez d'Evagoras en Chypre, & le moyen dont lui Ctésias se servoit pour faire passer ses lettres à ce Prince ; la harangue de Conon au Roy de Salamine, pour le porter à aller trouver le Roy de Perse ; une lettre d'Evagoras, où il fait le récit des honneurs qu'il reçut en Perse ; une lettre de Conon à Ctésias ; la soumission d'Evagoras, qui consent de payer tribut au grand Roy ; plusieurs dépêches du Roy de Salamine à Ctésias ; le discours de Ctésias au Roy de Perse, touchant Conon, avec une lettre de lui Ctésias à Conon même ; les présens qu'Evagoras fit à Satibarzane, & l'arrivée de ses Députez en Chypre ; une lettre de Conon au Roy de Perse, & une autre à Ctésias ; la détention des Envoyez de Sparte ; une lettre d'Artaxerxe à Conon & aux Lacédémoniens, laquelle fut portée par Ctésias même ; l'honneur qu'on fit à Conon, de lui donner le commandement de la flotte du Roy ; l'arrivée de Ctésias à Cnide sa patrie, & ensuite à Sparte, & la dispute qu'il eut à Rhodes avec les Députez de Lacédémone ; son départ pour Bactres & son voyage aux Indes, avec le détail de ses journées, des lieux où il passa, & de leur distance marquée par le nombre des Parasanges^a ; enfin un catalogue des Rois d'Assyrie & des Rois de Perse^b, depuis Ninus & Semiramis jusqu'à Artaxerxe.

La façon d'écrire de Ctésias est si simple & si claire, que par-là même il fait plaisir au lecteur. Il employe volontiers le dialecte Ionique, non pas continuellement, comme Hérodote, mais seulement par endroits & en quelques dictions : il ne se jette pas, comme lui, dans des digressions fatigantes ; mais quoiqu'il lui reproche de donner dans les fables, il n'est pas lui-même exempt de ce défaut, particulièrement dans son Histoire des Indes. L'agrément de son ouvrage vient sur-tout de ses narrations, qui sont vives, & ont presque toujours quelque chose de surprenant ; mais pour les orner & les varier,

^a Par ce mot, les Perses entendoient une certaine mesure de chemin qui étoit de trente stades.

^b Ce catalogue, que Photius a né-

gligé de transcrire, parce qu'il étoit commun de son tems, ne nous a été conservé que par les soins d'Eusèbe.

il est sujet à avoir recours au fabuleux. A l'égard de son stile, il est découfu, quelquefois même bas & rampant. Hérodote, avec la même variété, est plus égal & plus soutenu, on peut le regarder comme la règle & le modèle du dialecte Ionique.

HISTOIRE D'HERACLEE

PAR MEMNON,

Suivant l'Extrait que Photius nous en a laissé.

Par M. l'Abbé GÉDOYN.

J'AI lû, dit Photius, l'ouvrage historique de Memnon ^a, depuis le cinquième livre ^b jusqu'au seizième. Cet ouvrage contient l'Histoire des Tyrans d'Héraclee ^c ville de Pont; l'Auteur y décrit leurs actions, leurs mœurs, leur vie, leur mort, & y mêle une infinité de particularités qui ont rapport à cette histoire.

16. Février
1740.

Cléarque, dit-il, fut le premier qui usurpa la souveraine puissance dans Héraclee. Il avoit été disciple d'Isocrate pendant quatre ans, & ensuite de Platon; ainsi il n'étoit pas sans quelque teinture de Lettres & de Philosophie, mais il ne s'en montra pas moins cruel ^d, moins sanguinaire envers ses

^a C'étoit un Ecrivain Grec, qui vivoit du tems d'Auguste. Ni lui ni son ouvrage ne sont plus guères connus que par ce que Photius nous en apprend.

^b Les cinq premiers livres de Memnon étoient donc perdus dès le tems de Photius, & les huit derniers aussi, autrement il en auroit parlé, comme de ceux dont il nous a laissé un extrait.

^c Estienne de Byzance compte jusqu'à vingt-trois villes de ce nom. Celle dont il s'agit ici, étoit dans la Bithynie, qui faisoit partie de l'Asie mineure. On l'appelloit Héraclee de

Pont, ou la Pontique, parce qu'elle étoit située près du Pont-Euxin. C'étoit originairement une colonie de Bœotiens, établie en conséquence d'un Oracle de Delphes, & consacrée à Hercule, d'où elle avoit pris son nom.

^d Théopompe cité par Athénée, dit que Cléarque, pour se débarrasser de ceux qui lui étoient suspects, les invitoit à manger chez lui, & qu'il leur faisoit boire du jus de ciguë; mais que plusieurs, pour se précautionner, mangeoient auparavant de la rue, qui leur servoient de contrepoison.

citoyens. Il portoit l'orgueil & l'insolence jusqu'à se dire fils de Jupiter ; c'est dans cet esprit que dédaignant la couleur naturelle, il se peignoit les joues de vermillon, & qu'il employoit toute sorte de fard pour se faire le teint plus vif & plus vermeil.

Il s'habilloit selon l'humeur où il se trouvoit, paroissant tantôt terrible, & tantôt paré comme une femme. Mais son naturel pervers ne se bornoit pas là, jamais homme ne fut plus ingrat, plus mal-faisant, plus violent & plus audacieux.

Encore malheureusement avoit-il reçu de la nature une dextérité merveilleuse pour venir à bout de ses desseins, soit qu'il les tournât contre ses concitoyens, ou contre des étrangers. Cependant il fut le premier Tyran qui aima les livres^a, & qui se fit une Bibliothèque nombreuse, en quoi du moins il se distingua d'eux tous. Ses injustices, ses cruautés, ses meurtres lui suscitèrent beaucoup d'ennemis, qui attentèrent à sa vie plusieurs fois inutilement ; mais il périt enfin dans une conspiration que Chion^b, homme d'un grand courage, avoit tramée contre lui, & dans laquelle Euxenon, Leon & un grand nombre d'autres étoient entrez. Ils prirent le tems que le Tyran sacrifioit pour célébrer une fête publique, & l'ayant enveloppé, ils l'immolèrent lui-même à leur vengeance par la main de Chion, qui lui plongea son épée dans le ventre. Cléarque blessé mortellement, expira le lendemain dans les douleurs, & dans des frayeurs qu'on ne peut exprimer, causées par le souvenir de ses crimes, ou plutôt par les fantômes de tant de malheureux qu'il avoit fait mourir injustement. Il étoit âgé de cinquante-huit ans, dont il en avoit passé douze dans la tyrannie. Il fut contemporain d'Artaxerxe^c Roy de

^a Il me semble que Pisistrate Tyran d'Athènes, avoit mérité cette louange long-tems avant Cléarque.

^b Ce Chion, au rapport de Suidas, étoit un disciple de Platon, qui fidèle aux leçons de son maître, avoit en horreur l'injustice & la tyrannie.

^c L'Auteur veut dire d'Artaxerxe-Mnémon. Diodore de Sicile nous apprend que Cléarque devint Tyran d'Héraclée la première année de la civ.^e Olympiade, trois cens soixante-quatre ans avant l'Ere Chrétienne ; c'étoit alors la quarante-unième année du regne d'Artaxerxe-Mnémon.

Perse,

Perle, & d'Ochus son fils & son successeur, avec lesquels il entretenoit une grande correspondance par de fréquentes ambassades. Ceux qui avoient conspiré contre lui périrent presque tous ; les uns, dans le tems même qu'ils attaquoient le Tyran, furent massacrez par ses gardes, non sans se défendre en braves gens ; les autres furent pris dans la suite, & condamnés aux plus cruels supplices.

Satyrus* frere du Tyran, comme tuteur de deux enfans qu'il laissoit, Timothée & Denys, se mit aussi-tôt en possession de la souveraine autorité : il passa de beaucoup en cruauté, non seulement Cléarque, mais tout ce qu'il y avoit eu de Tyrans jusqu'alors ; non content de poursuivre à outrance tous ceux qui avoient trempé dans la conjuration dont j'ai parlé, il étendit sa vengeance jusque sur leurs enfans, qui ne sçavoient rien de ce qui s'étoit passé, & confondit ainsi l'innocent avec le coupable. C'étoit un homme sans lettres, sans principes, sans mœurs, qui n'avoit rien de bon, ni de l'éducation, ni de la nature. Il n'avoit de l'esprit que pour exercer des cruautés, aucun sentiment d'humanité, de bonté ; méchant par habitude, autant que par son naturel pervers, il n'étoit pas encore las de verser le sang de ses concitoyens, dans un âge où il sembloit être glacé pour toute autre chose. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il porta l'amour fraternel plus loin que personne n'avoit jamais fait avant lui ; car quoiqu'il vécût bien avec sa femme, & même qu'il l'aimât passionnément, il ne voulut jamais en avoir des enfans, & se déterminâ de lui-même à une privation si affligeante, pour ne point laisser à ses neveux des rivaux qui pussent un jour leur disputer le trône. Sur la fin de ses jours il remit volontairement toute l'autorité entre les mains de Timothée qui étoit l'ainé, & peu de tems après il fut attaqué d'un mal également incurable &

* Selon Diodore de Sicile, Timothée fut le second Tyran d'Héraclée, & non pas Satyrus. Mais il est aisé de concilier Diodore avec Memnon. Celui-ci met Satyrus au nombre des

Tyrans d'Héraclée, parce qu'en effet il gouverna comme tuteur de ses neveux ; & Diodore l'omet, parce que la souveraine autorité n'étoit qu'un dépôt entre ses mains.

humiliant ; c'étoit un cancer dans l'aine^a, qui gagna bien-tôt le bas ventre & les intestins, d'où s'enfuïvit une pourriture & une infection qui rendoient le malade insupportable à tous ceux qui l'approchoient^b, Médecins & autres ; à quoi il se joignit des douleurs si vives & si continuelles, qu'il n'avoit de relâche ni jour ni nuit, de sorte que consumé peu à peu par l'insomnie, & par la force du mal qui pénétoit toujours plus avant ; après avoir lutté long-tems contre la douleur, il rendit enfin le dernier soupir. Sa fin & celle de Cléarque son frere, apprennent aux hommes que tôt ou tard le Ciel tire vengeance de ceux qui, contre toutes les loix divines & humaines, se font le fléau de leurs concitoyens ; car on dit que Satyrus accablé de souffrances, appella souvent la mort à son secours, mais il lui fallut subir la rigueur de son sort, & toute la peine qu'il avoit si justement méritée. Il mourut âgé de soixante-cinq ans, dont il en avoit passé sept dans la tyrannie. Agésilas regnoit pour lors à Sparte.

Timothée parvenu à la souveraineté d'Héraclée, se conduisit avec tant de douceur & de modération, que ramenant le gouvernement à une espece de Démocratie, il fut regardé, non plus comme un Tyran, mais comme le bienfaiteur de ses citoyens & le libérateur de sa patrie.

Il paya de son propre bien les dettes de l'Etat ; il prêta de l'argent sans intérêt à ceux qui en avoient besoin, soit pour vivre, soit pour faire leur négoce ; il fit sortir de prison ; non seulement ceux qui y étoient détenus injustement, mais même plusieurs coupables dont il revit le procès en juge exact, appliqué, mais toujours porté à la clémence, à la bonté, particulièrement dans tout ce qui n'intéressoit point la justice ; fidèle à sa parole & à ses engagements, il eut bien-tôt rétabli

^a Le texte dit, *καὶ πύονα ὃ μα-
καρὸν βυβλῶδες π καὶ ὀξύ τοσοῦτον*,
inter inguen & scrotum enatus. Si
j'avois voulu rendre cet endroit à la
lettre, il m'auroit fallu employer des
expressions peu honnêtes en notre
Langue ; c'est pourquoi j'ai dit en

général, dans l'aine.

^b Au lieu de *εὐχόμεν*, *diligere*, que
porte le texte, & qui fait ici un contre-
sens, je lis *εὐχόμεν*, *perferre*, *sustinere*,
qui est conforme à ce qui précède, &
fait un sens raisonnable.

la confiance publique. Il aimait son frere comme un pere aime son fils ; il lui en donna des marques , en l'associant tout d'abord au gouvernement , & en le faisant dans la suite son successeur. Quand il eut des guerres à soutenir , il sut également se faire estimer & redouter ; car il étoit brave , & joignoit à une grande force de corps encore plus de courage , mais toujours prêt à terminer la querelle par les voyes d'accommodement , & ne se rendant jamais difficile. Capable de réflexion avant que d'entreprendre , il étoit aussi capable de résolution quand il falloit exécuter ; ferme & terrible dans l'action , hors de-là , compatissant , doux & humain ; en un mot , redoutable à ses ennemis , avec le cœur le plus tendre pour ses sujets. Aussi quand il mourut ^a , fut-il universellement regretté , & le deuil fut proportionné aux regrets. Son frere témoigna sa douleur par ses larmes , ses sanglots & ses cris ; il lui fit des funeraillcs magnifiques , accompagnées de toutes sortes de jeux ^b , dont les uns se célébrèrent aussi-tôt , & les autres quelque tems après , avec encore plus de somptuosité que les premiers. Voilà en abrégé ce que contiennent le neuvième & le dixième livres de Memnon.

Denys son frere ne fut pas plutôt sur le trône , qu'il pensa sérieusement à étendre sa domination , & il y réussit. Alexandre venoit de gagner la bataille du Granique ; c'étoit pour plusieurs petits Souverains une belle occasion de s'aggrandir , la puissance des Perses qui les en avoit toujours empêchés , étant pour lors abbatuë. Denys éprouva dans la suite bien des vicissitudes ; le plus grand obstacle qu'il eut à surmonter , fut de la part des bannis d'Héraclée ^c , qui voyant Alexandre

^a Diodore de Sicile nous apprend que ce Prince avoit regné quinze ans , circonstance que Memnon ou Photius a oublié de remarquer.

^b Le texte dit , *de courses de chevaux , de jeux Scéniques , Gymniques & Thynéliques*. Ces derniers ont besoin d'être expliqués. Θυμνία vient de θυω , maïto , & signifie *altare* , un

autel. On les appelloit Thyméliques , parce qu'ils étoient précédés de sacrifices où l'on immoloit des victimes sur l'autel.

^c Ces bannis d'Héraclée étoient des Sénateurs qui s'étoient opposés à la tyrannie de Cléarque , ou qui avoient conjuré contre lui , ou qui s'étoient rendus suspects à Satyrus son frere.

maître de l'Asie, députèrent vers lui, pour obtenir & leur rappel dans Héraclée, & le rétablissement de l'ancienne forme de gouvernement, c'est-à-dire, de la Démocratie. Denys se voyoit à la veille d'être détrôné, & il l'auroit été infailliblement, si par sa prudence, par les bons offices de Cléopatre *, & par l'affection que lui témoignèrent ses propres sujets, il n'avoit détourné la guerre dont il étoit menacé. Tantôt donc il desarmoit le vainqueur de l'Asie par sa soumission, tantôt il éludoit ses ordres, tantôt il se précautionnoit & faisoit bonne contenance, jusqu'à ce qu'enfin Alexandre étant mort à Babylone, soit naturellement, ou, comme on l'a cru, de mort violente, ce grand événement changea tout-à-coup la face des affaires. A la première nouvelle que Denys en reçut, il fut si peu maître de son transport, qu'il consacra publiquement une statue à la Joye, & ce bonheur inespéré fit sur lui le même effet que la tristesse & la consternation font sur les autres; car il fut si ému, qu'il en paroissoit tout chancelant & hors de lui. Cependant Perdiccas s'étant emparé de toute l'autorité après la mort d'Alexandre, les bannis d'Héraclée lui portèrent leurs remontrances & leurs plaintes. Denys, de son côté, qui se trouvoit dans un extrême danger, employoit les mêmes ruses, les mêmes délais. Sur ces entrefaites, Perdiccas, qui se conduisoit fort mal, fut tué par ceux-mêmes qui s'étoient soumis à lui; par-là toutes les espérances des bannis d'Héraclée s'évanouirent, & Denys hors d'embarras, fut plus que jamais en état d'exécuter ses desseins. Mais ce qui lui en facilita le plus les moyens, ce fut un second mariage qu'il fit avec Amastris fille d'Oxathrès. Cet Oxathrès étoit frere de Darius, sur qui Alexandre avoit conquis la Perse, & dont il avoit épousé la

* Cette Cléopatre ne scauroit être que la sœur d'Alexandre le Grand, laquelle avoit épousé un Alexandre Roy d'Épire; Princesse de beaucoup d'esprit, & qui eut grande part aux affaires de son tems. Après la mort de son mari, Perdiccas la voulut épouser; plusieurs autres eurent la même ambi-

tion, mais elle fut tuée à Sardes par un des Capitaines d'Antigonos. L'Athénien Clésiphon avoit été député vers elle, pour lui faire des complimens de condoléance sur la mort d'Alexandre son mari, comme on l'apprend d'Eschine dans son Oraison contre Clésiphon.

filles Statira^a. Ainsi Amastris & Statira étoient cousines germaines; & comme elles avoient été élevées ensemble, elles avoient pris beaucoup d'amitié l'une pour l'autre. Alexandre, en épousant Statira, avoit fait épouser Amastris à Crater l'un de ses favoris; mais incontinent après la mort d'Alexandre, Crater tourna ses pensées vers Phila fille d'Antipater, & n'eut pas de peine à consentir qu'Amastris s'unît avec Denys. Ce mariage lui procura de grandes richesses & encore plus d'appui; il sçut en profiter: comme il aimoit la splendeur & la magnificence, il acheta les riches meubles d'un autre Denys^b Tyran de Sicile, que les Syracusains venoient de chasser; ensuite par son habileté, & avec le secours de ses sujets, qui lui étoient fort affectionnez, il étendit considérablement sa domination. Il fut même assez heureux pour devenir utile à Antigonus^c, qui s'étoit rendu maître de l'Asie, il lui donna des troupes pour son expédition de Chypre; & Ptolémée, qu'Antigonus avoit fait Gouverneur de l'Hellepont, & qui étoit son neveu, fut si touché du zèle de Denys, qu'il voulut bien faire une alliance avec lui & devenir son gendre, en épousant une fille qu'il avoit eue de sa première femme. Denys arrivé à ce haut point de gloire & de puissance, rejetta le nom de Tyran, & prit celui de Roy; mais quand il se vit libre de soins & d'inquiétudes, il se livra tellement à la bonne chère & à la mollesse, que devenu d'une grosseur & d'une graisse prodigieuses^d, non seulement il ne vaquoit plus aux affaires de

^a Cette Princeesse n'eut point d'enfans d'Alexandre, & après la mort de son mari, elle fut tuée par l'ordre de Roxane.

^b Memnon veut dire du jeune Denys, qui devenu insupportable aux Syracusains, fut chassé dans ce tems-là même. Ainsi il y avoit deux Denys en même tems, l'un Tyran d'Héraclée, l'autre Tyran de Syracuse; le premier recommandable par sa bonté, le second détesté pour ses cruautés.

^c Antigonus, après la mort d'Alexandre,

se rendit maître de l'Asie. Il fut le premier des Généraux de ce Prince, qui osa prendre le titre de Roy, même avec les Grecs; car Séleucus ne le prenoit qu'avec les Barbares. Après bien des combats, Antigonus fut tué à la bataille d'Ipsus, âgé de quatre-vingt ans.

^d Suivant Athénée, liv. 12. ce que Memnon dit ici de Denys, Nymphis d'Héraclée, qui avoit fait l'histoire de cette ville, le rapportoit d'un Cléarque qu'il faisoit fils de Cléarque premier Tyran d'Héraclée; & il ajoutoit que

son royaume que par manière d'acquit, mais qu'il falloit lui enfoncer de longues aiguilles dans la chair, pour le tirer du sommeil léthargique où il étoit continuellement plongé, encore n'en venoit-on pas à bout. Il avoit trois enfans d'Amastris sa seconde femme, deux fils, sçavoir, Cléarque & Oxa-thrès, & une fille de même nom que sa mere. Sentant sa fin approcher, il fit la Reine maîtresse de tout, & la déclara tutrice de ses enfans, qui étoient encore en bas âge, ayant seulement nommé quelques personnes de confiance pour lui servir de conseil. Après cette disposition, il mourut âgé de cinquante-cinq ans, dont il en avoit passé trente sur le trône avec beaucoup de gloire. Ce fut, comme je l'ai dit, un Prince très-doux & très-humain, aussi fut-il surnommé *le Bon*; d'où l'on peut juger combien le deuil & les regrets qui suivirent sa perte furent sincères.

Après lui la ville d'Héraclée se maintint dans l'état florissant où il l'avoit laissée: Antigonus veilloit lui-même aux intérêts des enfans de Denys, & au bien commun des citoyens; & lorsque d'autres soins l'eurent appelé ailleurs, Lyfimaque, porté de la même affection pour les uns & pour les autres, tint aussi la même conduite. Amastris sçut gagner son cœur; il prit tant d'inclination pour elle, qu'il l'épousa^b & l'aima passionnément. Mais bien-tôt après sa fortune venant à chanceler, des soins plus importans l'obligèrent de laisser Amastris à Héraclée, & pour lui il se rendit à Sardes, où tout aussi-tôt qu'il fut paisible il manda la Reine, & lui témoigna la même tendresse qu'auparavant. Dans la suite néanmoins, toujours possédé de l'amour des femmes, & toujours volage, il épousa

ce Prince étoit devenu si monstrueusement gros, que quand il vouloit donner audience, il se mettoit debout dans un coffre très-profond qui cachoit son ventre, & ne laissoit paroître que le buste.

* Lyfimaque s'étoit emparé d'une partie de la Thrace, ainsi il étoit à portée de protéger Amastris & les Héracléens.

^b Memnon devoit ajoûter qu'il en eut un fils qui fut nommé Alexandre; c'est une circonstance que nous apprenons de Polyénus, cité & corrigé par Paulmier de Grantemenil, *Ἀλέξανδρος Λυσισμάχου καὶ Μνηπιδῆς υἱός*, il faut lire avec ce sçavant Critique, *ἔξ Ἀμπερίδης υἱός*.

Arfinoë sœur ^a de Ptolémée-Philadelphie. Amastris piquée de ses mépris, l'abandonna à son tour, & s'en retourna à Héraclée. Ce fut vers ce tems-là qu'elle bâtit une ville à qui elle donna son nom ^b, & qu'elle peupla en y envoyant des colonies.

Cependant Cléarque ayant atteint l'âge d'homme, prit en main les rênes du gouvernement. Il signala son courage dans plusieurs guerres, soit entreprises pour sa propre défense, soit auxiliaires, particulièrement dans une, où combattant avec Lyfimaque contre les Gètes ^c, il fut fait prisonnier avec lui. Peu après Lyfimaque se racheta ^d, &, par ses soins, Cléarque fut aussi renvoyé. Lui & son frere succédèrent donc à leur pere dans la souveraineté d'Héraclée; mais bien loin d'imiter sa bonté, ils se portèrent à un parricide qui fait horreur. Leur mere, qui leur avoit donné quelque sujet de mécontentement assez leger, s'embarqua sur un vaisseau, sous promesse de sûreté, & par la plus noire des trahisons, ils la firent jeter dans la mer. Lyfimaque, dont il est beaucoup parlé dans cette histoire, étoit pour lors en Macédoine, & y donnoit la loy. Quoique par son mariage avec Arfinoë, il eût mis Amastris dans la nécessité de le quitter, il conservoit néanmoins un reste de tendresse pour elle; aussi-tôt qu'il eut appris ce qui s'étoit passé, il résolut de ne pas laisser impuni un crime si atroce. C'étoit l'homme de son tems qui sçavoit le mieux l'art de feindre & de dissimuler ^e; cachant donc son dessein, il

^a Le texte de Photius porte *Ἀρσινόη*, *filiam*. C'est une inadvertence de l'Auteur, car cette Arfinoë étoit sœur, & non pas fille de Ptolémée-Philadelphie.

^b Cette ville du nom d'Amastris étoit dans la Paphlagonie. M. Spanheim, dans son Traité des Médailles, en rapporte une qui représente Amastris avec cette légende, *Ἀμαστρίως βασιλίσσης*.

^c Ces Gètes étoient des peuples de la Dace; ils habitoient le pays que nous

appelons aujourd'hui la Moldavie & la Valachie. Dans le tems qu'ils combattirent contre Lyfimaque, ils avoient pour Roy Dromichetès, selon Pausanias, ou Doricetès, selon Justin.

^d Ce fait est rapporté diversement par les Historiens. On peut voir ce que Pausanias en dit dans ses Attiques.

^e Salluste a dit la même chose de Catilina : *Cujuslibet rei simulator ac dissimulator*.

s'approcha d'Héraclée avec toutes les apparences d'un homme plein d'amitié pour Cléarque & d'affection pour ses sujets. Sous ce masque il n'est suspect à personne ; il entre dans Héraclée, il y est bien reçu, Cléarque croit voir un pere en lui. Mais Lyfimaque, sans perdre de tems, fait arrêter les deux Princes, & les immole tous deux aux manes d'Amastris.

Ensuite il s'empare des richesses immenses que quatre Tyrans consécutifs avoient amassées. Il prend Héraclée sous sa protection, rend aux citoyens la liberté après laquelle ils soupiroient, & s'en retourne en Macédoine.

Quand il y fut arrivé, l'esprit plein de sa nouvelle conquête, il ne cessoit de vanter Héraclée à Arsinoë, il ne lui parloit qu'avec admiration d'Amastris, qui par sa prudence & son bon gouvernement, avoit rendu cette ville florissante, sans compter, disoit-il, deux autres villes, Amastris & Tios*, qui lui faisoient un domaine considérable. Arsinoë, à force d'entendre parler d'Héraclée comme d'un puissant Etat, fut tentée de l'avoir en souveraineté. Elle la demanda à Lyfimaque, qui ne se pressa pas de la satisfaire, disant qu'elle ne connoissoit pas l'importance de sa demande ; mais comme cette Princesse étoit extrêmement engageante, & qu'elle avoit sur Lyfimaque tout l'empire qu'une jeune femme prend d'ordinaire sur un mari avancé en âge, elle obtint enfin ce qu'elle vouloit. Dès qu'elle se vit maîtresse d'Héraclée, elle y envoya un homme de Cumes nommé Héraclite, homme dévoué à ses volontés, mais brouillon, capable de prendre de mauvais conseils, & aussi capable de les exécuter. Cet homme ne fut pas plutôt à Héraclée, qu'en qualité de Gouverneur il voulut se mêler de tout ; supposant des crimes aux uns, infligeant des peines aux autres, il mit le trouble dans toute la ville, de sorte que le bonheur dont les habitans s'étoient flatez, s'évanouit au moment qu'ils commençoient à le goûter. Arsinoë de son côté, abusant toujours de la foiblesse que Lyfimaque avoit pour elle, fit tant par ses artifices, qu'elle le brouilla

* Tios étoit une ville de la Paphlagonie, & n'étoit éloignée d'Amastris que de vingt stades.

avec

avec Agathocle ^a son fils aîné d'un premier lit, Prince vertueux & digne d'un meilleur sort. Lyfimaque trop crédule, le fit empoisonner secretement. Le jeune Prince qui s'étoit précautionné, vomit le poison avant qu'il eût fait son effet; mais Lyfimaque eut la barbarie de le faire enfermer & de le condamner à mort, sous le faux prétexte qu'il avoit attenté à sa personne. Ptolémée frere d'Arfinoë, celui que l'on surnomma *Céraunus* ^b, à cause de son naturel violent & emporté, fut lui-même l'exécuteur de l'arrêt. Lyfimaque, par une action si barbare, s'attira la haine de ses sujets, les pays de sa domination ne la souffroient plus qu'avec peine. Séleucus ^c informé de ce tragique événement, & de l'impression qu'il faisoit sur les esprits, crut devoir en profiter. Il arma contre Lyfimaque ^d, & vint lui donner bataille. Lyfimaque combattit avec son courage ordinaire; mais percé d'un coup de javelot, il tomba mort sur la place. Le coup lui fut porté par un Héracléen appelé Malacon, qui servoit dans les troupes de Séleucus. Après sa mort ses Etats passèrent à Séleucus, qui les

^a L'Histoire parle de cet Agathocle comme d'un Prince de grand mérite, & qui avoit heureusement secondé son pere dans plusieurs guerres. Mais Arfinoë craignant que s'il venoit à regner, il ne fût pas favorable aux enfans qu'elle avoit de Lyfimaque, par un sentiment qui n'est que trop ordinaire aux marâtres, elle résolut de le perdre; & pour cela elle l'accusa d'avoir attenté, les uns dirent à sa pudicité, les autres à la vie de son pere. Quoi qu'il en soit, Agathocle fut condamné, sans qu'il y eût de preuves ni de l'un ni de l'autre.

^b Il étoit surnommé *Céraunus*, du mot Grec *κεραυνός*, qui signifie *foudre*, la foudre.

^c Séleucus regnoit en Orient; lui & Lyfimaque, les deux plus grands Capitaines d'Alexandre, avoient survécu à tous les autres. Ils partageoient entre eux presque toute la puissance d'Alexandre; mais, comme si l'ame de ce

Prince eût passé en eux, leur ambition n'étoit pas encore satisfaite, ils ne pouvoient souffrir d'égal, & tous deux dans un âge fort avancé, à la veille de perdre la vie par la nécessité de finir, ne songeoient qu'à s'entre-détruire, & à faire des conquêtes au préjudice l'un de l'autre.

^d Séleucus avoit alors soixante-dix-sept ans, & Lyfimaque en avoit soixante-quatorze. Ces deux rivaux combattirent avec un courage qui ne se sentoit point de la vieillesse. Séleucus, par la mort de Lyfimaque, demeura maître du champ de bataille & des Etats de son rival. Ce fut après cette grande victoire qu'il prit le surnom de *Nicator*, & que resté seul de tous les Capitaines d'Alexandre, il se glorifia d'être le vainqueur des vainqueurs. Il ne sçavoit pas qu'à sept mois de-là il seroit lui-même un triste exemple de la fragilité des choses humaines.

Mem. Tome XIV.

O o

réunit aux siens propres. Voilà un abrégé du douzième livre de Memnon. Le treizième contient ce qui suit.

Les Héracléens n'eurent pas plutôt appris la mort de Lyfimaque, & qu'il avoit été tué par un de leurs compatriotes, qu'ils conçurent de grandes espérances; animés d'un nouveau courage, ils résolurent de faire les derniers efforts pour recouvrer la liberté que depuis soixante-quinze ans des Tyrans domestiques, & après eux Lyfimaque, leur avoient ravie. La première tentative qu'ils firent, fut auprès d'Héraclite, qu'ils tâchèrent d'engager à sortir de leur ville; non seulement ils lui promirent toute sûreté, mais ils lui offrirent des présens considérables, s'il vouloit seulement les laisser libres en partant. Ce fut inutilement; bien loin de rien écouter, transporté de colère, il fit traîner sur le champ plusieurs citoyens au supplice. Dans cette extrémité, les habitans traitèrent avec les Commandans de la garnison, partagèrent l'autorité avec eux, & leur assurèrent le payement de leurs appointemens, dont ils n'avoient rien touché depuis long tems. Appuyés de ces Chefs, ils mirent Héraclite en prison, & l'y gardèrent quelques jours. Ensuite devenus plus hardis & ne ménageant plus rien, ils abattirent les murs de la citadelle, en rasèrent les fortifications jusqu'aux fondemens, députèrent à Séleucus, & en attendant ses ordres, donnèrent le commandement de leur ville à Phocrite.

Cependant Zipocètès Roy de Bithynie, qui n'aimoit pas les Héracléens à cause de Lyfimaque & de Séleucus, car il avoit été ennemi de l'un, & n'étoit pas plus ami de l'autre; Zipocètès, dis-je, à la tête d'un corps de troupes, s'avança, & vint ravager tous les environs d'Héraclée: il y exerça toutes sortes d'hostilités, mais la représaille ne manqua point *, & l'on ne sauroit dire qui des deux fit plus de mal à son ennemi, ou en souffrit le plus. Tel étoit l'état d'Héraclée, lorsqu'Aphrodisius fut envoyé par Séleucus dans toutes les villes de Phrygie,

* Le texte de Photius est corrompu en cet endroit, car que veut dire *ἡ παρὰ τὸν ἀντὶ τῆς πατρίδος, fecerunt quæ fecerunt* ! Je lis donc *ἡ παρὰ τὸν ἀντὶ τῆς πατρίδος, passi sunt eadem quæ fecerant*.

& dans celles qui étoient le long du Pont-Euxin, pour voir ce qui s'y passoit & lui en rendre compte. Après s'être acquitté de sa commission, revenu à la Cour, il vanta beaucoup le zèle de plusieurs villes, & parla au contraire des Héracléens comme de peuples mal affectionnez au Roy, ce qui le picqua extrêmement. Dans cette conjoncture arrivent les Députés d'Héraclée; Séleucus les reçut fort mal, & les menaça de leur faire sentir les effets de sa colère. Sur quoi l'un d'eux nommé Chaméléon, sans se laisser intimider, lui dit qu'il étoit à la vérité fort puissant, mais qu'Hercule étoit encore plus puissant que lui. Il dit ces mots en langage Dorien *, Séleucus ne les comprit pas, & se contenta de lui tourner le dos; cependant ces Députés se trouvèrent fort embarrassés, ils ne voyoient de sûreté, ni à s'en retourner chez eux, ni à demeurer. Les Héracléens informez de ce qui se passoit, crurent devoir se préparer à la guerre, & députèrent à Mithridate Roy de Pont, aux Byzantins & aux Chalcédoniens, pour leur demander du secours.

D'un autre côté, les bannis d'Héraclée, au moins ce qui en restoit, concertèrent entr'eux de rentrer dans leur ville. Nymphidius, l'un des principaux, leur persuada que cela seroit aisé, s'ils vouloient se contenter d'une subsistance honnête, & ne pas troubler la ville, en redemandant le bien de leurs peres. Ils le crurent, & s'en trouvèrent bien, car ils rentrèrent en effet dans le sein de leur patrie, à la grande satisfaction de leurs concitoyens, qui les reçurent avec amitié, & ne les laissèrent manquer de rien. C'est ainsi que ces fugitifs, après un long bannissement, furent enfin rétablis dans les droits & les prérogatives de leur naissance.

Pendant ce tems-là, Séleucus enflé de la victoire qu'il avoit remportée sur Lyfimaque, méditoit d'aller en Macédoine; il

* Ces mots sont, *Ἡρακλῆος καὶ Ἡρακλῆος*. Hétychius dérive *καὶ* de *καρμῆς*, *praesantia*, *fortitudo*; & Memnon nous apprend que c'étoit un terme propre aux Doriens. Au reste,

ce Député vouloit dire que la ville d'Héraclée étant consacrée à Hercule, ce Dieu, plus puissant que Séleucus, la défendrait contre lui.

vouloit revoir sa patrie, d'où il étoit sorti jeune pour servir sous Alexandre, & devenu vieux, il se faisoit un plaisir d'y passer le reste de ses jours. C'est dans ce dessein qu'il avoit abandonné à son fils Antiochus ^a le gouvernement de l'Asie. Ptolémée-Céraunus s'étoit retiré dans les Etats de Lyfimaque, & depuis qu'ils avoient changé de maître, il y vivoit sous la domination de Séleucus, non point en captif, mais en Prince de son rang, particulièrement honoré du nouveau Souverain, qui même lui promettoit de le mettre sur le trône d'Egypte après la mort de son pere ^b. Mais Céraunus fut insensible à toutes ces bontés; entraîné par son mauvais naturel, il oublie ce qu'il devoit à son bienfaiteur, le fait donner dans une embuscade, & le massacre impitoyablement; puis montant à cheval, il gagne au plus vite Lyfimachie, où, par le moyen d'une troupe de satellites, gens déterminez qui l'accompagnoient, il ceint le diademe, & va joindre les débris de l'armée de Lyfimaque. Les soldats, plus par nécessité que par inclination, se soumettent à lui & le reconnoissent pour Roy, eux qui peu de tems auparavant avoient prêté serment de fidélité à Séleucus.

Antigonus fils de Démétrius, ayant appris ce qui venoit d'arriver, ne s'oublia pas dans cette occasion. Aussi-tôt il forma le dessein de s'emparer de la Macédoine; & pour prévenir Ptolémée, il augmenta ses forces en diligence, tant par terre que par mer. Ptolémée de son côté, avec la flotte de Lyfimaque, va à sa rencontre, & se présente en bataille. A cette flotte il avoit joint quelques bâtimens legers ^c, & plusieurs galères tirées de divers endroits, sur-tout d'Héraclée, dont les unes étoient à cinq rangs de rameurs, les autres à six,

^a Le texte dit, à son fils *Antigonus*; c'est visiblement une faute de copiste, il faut lire *Antiochus*.

^b C'est-à-dire, après la mort de Ptolémée-Soter, qui avoit mis sur le trône d'Egypte son fils Ptolémée-Philadelphus au préjudice des aînez, & en particulier de Céraunus.

^c Le texte porte *καὶ ἑλαφύων*, que l'Interprète Latin rend par ces mots, *et quibus aphyraetis est nomen*. N'est-ce pas expliquer une chose obscure d'une manière encore plus obscure? Pour moi j'entends par *ἑλαφύων*, des bâtimens legers ou de bas bord, suivant la signification d'*ἑλαφύων*, non *munitus*, non *septus*.

& une à huit, qui, par sa grandeur & sa beauté, caufoit de l'admiration à tout le monde. Elle avoit nom la *Lionne*^a. Vous eussiez vû dans cette galère cent hommes à chaque rang, placez suivant l'ordre de leur Centurie, tous la main à la rame; de sorte qu'il y avoit huit cens rameurs^b d'un côté, & huit cens de l'autre, ce qui faisoit en tout seize cens, non compris douze cens hommes qui combattoient de dessus le pont, & la galère avoit deux Capitaines. Quand on fut aux prises, la victoire ne tarda guères à se déclarer. L'on remarqua que les galères d'Héraclée avoient beaucoup mieux combattu que les autres, mais sur-tout la Lionne, qui s'étoit distinguée entre toutes. Antigonus battu, prit la fuite, & se retira dans un port de Bœotie. Ptolémée n'ayant plus d'ennemis qui s'opposassent à son passage, fit voile en Macédoine, s'en rendit le maître & s'y fortifia. Il ne fut pas plutôt sur le trône, que, comme s'il avoit voulu montrer toute sa perversité naturelle, il épousa aux yeux de tout le monde sa sœur Arsinoë^c, disant pour raison, que ces mariages étoient permis en Égypte. Ensuite il fit mourir les enfans qu'elle avoit eus de Lysimaque, & peu de tems après il la chassa elle-même honteusement de ses

^a Le texte dit *Λιοντόπρος*, *Porte-lion*, parce que cette galère portoit la figure d'un lion, soit à la prouë, soit à la poupe. Je me suis accommodé à notre usage, en disant la *Lionne*.

^b Lazare Baïf, l'un des sçavans hommes du xvi.^e siècle, dans son *Traité de l'art de naviger des Anciens*, a soutenu, & plusieurs soutiennent encore avec lui, que ces mots *ἑξήκοντες*, *ὀκταῖς*, *ἐννέα*, & autres de cette espece, qui sont si communs dans les Auteurs Grecs, ne signifient autre chose que des galères où il y avoit six, sept, huit & douze rameurs pour chaque rame. Mais Baïf ne pouvoit avoir lû Photius, qui n'étoit pas imprimé de son tems. Or après un témoignage aussi formel & aussi bien circonstancié que celui de Memnon, l'on ne peut s'empêcher de convenir que ces galères

avoient, non pas des six, sept & huit hommes à chaque rame, mais des six, sept & huit rangs de rameurs les uns sur les autres, si ce n'est perpendiculairement, au moins de biais & en zigzag. Les galères de Démétrius-Poliorcète en avoient seize, & Ptolémée-Philopator s'est immortalisé par une galère prodigieuse qui avoit deux prouës, deux pouppes, quatre gouvernails, & plus de quatre mille rameurs distribués en quarante rangs. Il est vrai que cela est incompréhensible, mais il ne s'ensuit pas que nous devions le nier. L'industrie humaine a eu dans chaque siècle ses prodiges, ses merveilles, témoins les pyramides & les obélisques des Égyptiens, &c.

^c Cette Arsinoë étoit la veuve de Lysimaque.

O o iij

États. Il n'y a sorte de crimes que ce méchant Prince ne comît contre les Dieux & contre les hommes en moins de deux ans; mais il trouva enfin la récompense dûë à sa cruauté, car un essaim de Gaulois chassés de leur pays par la faim, s'étant répandu jusqu'en Macédoine, Ptolémée, pour se garantir de l'invasion, marcha contr'eux & engagea le combat. L'éléphant qu'il montoit ayant été blessé, s'abattit; aussi-tôt le Roy fut pris vif & mis en pièces par les Barbares. Antigonus, qui avoit succombé dans le combat naval dont j'ai parlé, défait de son ennemi, monta sur le trône de Macédoine.

Vers le même tems, Antiochus qui, après plusieurs guerres, n'avoit encore pu reconquérir tous les États de son pere Séleucus, envoya Patrocle avec un détachement, dans ces pays qui sont situés aux environs du mont Taurus. Patrocle prit pour son Lieutenant un certain Hermogène originaire d'Aspende. Cet Hermogène entreprit de ravager la campagne autour de plusieurs villes qui s'étoient soustraites à la domination de Séleucus, & particulièrement autour d'Hérackée; mais les Héracléens ayant député vers lui, il s'adoucit à leur égard, les laissa en paix, & fit même alliance avec eux. Ensuite prenant son chemin par la Phrygie, il tourna ses desseins contre les Bithyniens. Eux avertis de sa marche, lui dressèrent une embuscade où il périt avec toute sa troupe, malgré les prodiges de valeur qu'il fit pour sortir d'un si mauvais pas.

Cet échec ayant déterminé Antiochus à marcher contre les Bithyniens, le Roy Nicomède envoya aussi-tôt demander du secours aux Héracléens, qui lui en donnèrent de bonne grace, & à qui il promit bien qu'il leur rendroit la pareille dans l'occasion. Ce fut durant cette guerre qu'ils se remirent en possession de Tios*, de Ciéros & de tout le pays de Thyne. Ils les achetèrent à prix d'argent, & il leur en coûta bon.

* Saumaïse dans ses Commentaires sur Solin, a voulu corriger cet endroit de Memnon, & changer *Tios* en *Kios*; mais Paulmier a fort bien remarqué que Saumaïse s'étoit trompé, qu'il n'y eut jamais de ville appelée *Kios* dans

le Pont, & qu'au contraire il y avoit la ville de Tios, dont les Héracléens avoient été les maîtres long-tems. Le pays de Thyne étoit sur les confins de l'Asie du côté de la Thrace, & contigu à la Bithynie.

A l'égard de la ville d'Amastris qui leur avoit aussi été enlevée, ils tentèrent d'y rentrer, soit de vive force, soit pour une somme d'argent; mais ils y échouèrent par l'entêtement d'Eumenès, qui picqué contr'eux, aima mieux la remettre gratuitement à Ariobarzane fils de Mithridate, que de la leur vendre. Ce mauvais succès fut bien-tôt suivi d'une guerre qu'ils eurent à soutenir contre Zipoetès Prince de Bithynie, qui regnoit sur cette partie de la Thrace que l'on nomme Thynienne; grand nombre d'Héracléens périrent dans cette guerre, sans que leur courage pût les sauver. Zipoetès supérieur en forces, fut vainqueur. Mais si-tôt que les Héracléens eurent reçu le secours qu'ils attendoient de leurs alliez, la chance tourna; Zipoetes deshonna sa victoire par sa fuite, les vaincus furent vainqueurs à leur tour, & demeurèrent maîtres, non seulement du champ de bataille, mais des terres qui avoient fait le sujet de la querelle. Alors ils enlevèrent sans crainte leurs morts, les mirent sur le bucher, & en transportèrent les cendres à Héraclée, dans le tombeau de ces braves citoyens qui sacrifioient généreusement leur vie pour la défense de la patrie.

Environ ce tems-là, Antiochus fils de Séleucus, & Démétrius fils d'Antigonos, s'étant brouillez, firent l'un & l'autre de grands préparatifs de guerre qui traînèrent en longueur, chacun d'eux voulant mettre de nombreuses armées sur pied, & se faire le plus d'alliez qu'il pourroit. Nicomède Roy de Bithynie tenoit pour Démétrius, plusieurs autres suivoient le parti d'Antiochus; mais Antiochus, quoiqu'il eût Démétrius sur les bras, tourna tout d'un coup ses forces contre Nicomède. Celui-ci mit bon nombre d'alliez dans ses intérêts, & députa sur-tout aux Héracléens, pour les engager à entrer dans la ligue. Les Héracléens lui envoyèrent un renfort de treize galères. Nicomède aussi-tôt s'embarque, & va chercher l'armée navale d'Antiochus. Les deux flottes sont long-tems en présence, ni l'une ni l'autre n'ose commencer le combat; & contentes de ces bravades, toutes les deux se retirent sans en venir aux mains.

Cependant les Gaulois marchant toujours devant eux, s'étoient avancez jusqu'aux portes de Byzance, & dévastoi-ent tout le pays. Les Byzantins, qui ne pouvoient plus résister à ce torrent, imploroient le secours de leurs alliez ; chacun les aida selon son pouvoir, & les Héracléens entr'autres fournirent quatre mille pièces d'or, on leur en demandoit tout autant. Mais peu de tems après, Nicomède voyant que les Gaulois aspiraient à passer en Asie, & qu'ils l'avoient tenté plusieurs fois inutilement, parce qu'autant de fois les Byzantins les en avoient empêchez, au risque de voir devenir leurs terres la proie des Barbares ; Nicomède, dis-je, leur ménagea ce passage tant désiré, il traita avec eux, & voici quelles furent les conditions du traité.

« Que les Gaulois demeureroient toujours unis par les liens de l'amitié, avec Nicomède & sa postérité :

» Qu'ils ne pourroient jamais, contre le gré & le consentement de Nicomède, se liguier avec qui que ce soit qui les en solliciteroit ; mais qu'ils seroient toujours amis de ses amis, & ennemis de ses ennemis :

» Qu'ils donneroient du secours aux Byzantins toutes les fois qu'il en seroit besoin :

» Qu'ils se porteroient aussi pour bons & fidèles alliez des villes de Tios, de Ciéros, de Chalcis, d'Héraclée, & de quelques autres qui devoient être nommées. »

Ce fut à ces conditions que cette multitude de Barbares qui inondoit le pays, passa enfin en Asie. Ces Gaulois, au reste, avoient dix-sept Chefs, dont les plus renommez étoient Léonorius & Lutarius.

On croyoit pour lors que cette transmigration des Gaulois en Asie, seroit funeste aux habitans de ce grand continent, mais il arriva au contraire qu'elle leur fut avantageuse ; car dans ce tems où les Rois tiroient à eux toute l'autorité, & faisoient leurs efforts pour abolir entièrement la Démocratie, les Gaulois, en s'opposant à leur dessein, rendirent la Démocratie beaucoup plus ferme & plus stable qu'elle ne l'étoit. Cependant Nicomède aidé des Héracléens, & avec le secours
des

des Gaulois^a qui combattoient pour la première fois sous ses enseignes, vint à bout de soumettre toute la Bithynie, & mit les habitans hors d'état de remuer. Le butin que l'on fit sur eux fut abandonné aux Gaulois, qui parcourant ensuite une grande étendue de pays, & ravageant tout ce qui se trouvoit sur leur chemin, altèrent s'établir dans une province^b que l'on a depuis nommée la Galatie; ils se partagèrent alors en trois peuples, dont les premiers furent appelez Trogmès^c, les seconds Tolistobogiens, & les troisièmes Tectosages. Les Trogmès fondèrent Ancyre, les Tolistobogiens Tabie, & les Tectosages Pessinunte.

Nicomède à qui tout réussissoit, bâtit aussi vis-à-vis d'Astaque, une ville à laquelle il donna son nom. Astaque fut fondée au commencement de la xvii.^e Olympiade^d, par une colonie de Mégaréens, qui, en conséquence d'un oracle, l'appellèrent ainsi, du nom d'Astacni, homme d'un courage extraordinaire, & de la race de ceux qu'à Thèbes on appelloit *Spartes*. Cette ville plus d'une fois assiégée, éprouva les malheurs de la guerre, & fut misérable, jusqu'à ce qu'une colonie d'Athéniens étant venuë la repeupler, elle se releva de ses pertes & devint très-florissante, du tems que Dydalse gouvernoit la Bithynie.

A Dydalse succéda Botiras^e, qui mourut âgé de soixante-

^a Le défaut de ponctuation rend cet endroit du texte un peu obscur. Paulmier l'a entendu d'une façon, & moi je l'entends d'une autre.

^b C'étoient ces mêmes Gaulois qui, sous la conduite de Brennus, s'étoient flatz de prendre Delphes, & de piller le riche temple d'Apollon. L'un & l'autre furent sauvez par un de ces coups de la fortune que dans tous les tems la superstition des peuples a qualifiez de miracles. Voyez *Pausanias dans ses Phociques*.

^c Ces Trogmès & ces Tolistobogiens avoient apparemment pris le nom de quelqu'un de leurs Chefs; car dans les
Mem. Tome XIV.

Gaules & dans toute la Celtique, il n'y avoit point de peuples ainsi appelez. Mais il y avoit des Tectosages dans le Languedoc, entre Toulouse & Narbonne. Ceux de Galatie en étoient, selon les apparences, un démembrement.

^d Sept cens dix ans avant l'E're Chrétienne.

^e Memnon semble vouloir nous donner ici une liste des Rois de Bithynie, mais il ne faut pas s'y tromper. Ni Dydalse ni Botiras n'ont régné; aussi Memnon en parle-t-il comme de simples Gouverneurs. Bas fils de Botiras, prit dans la suite le titre de Roy, mais

quinze ans. Il eut pour successeur son fils Bas, qui défit en bataille rangée Cœtantus l'un des Généraux d'Alexandre, quoique celui-ci eût une belle armée, & par-là il empêcha les Macédoniens de pénétrer en Bithynie. Bas vécut soixante-onze ans, dont il en avoit passé cinquante dans le gouvernement. Zipœtès son fils & son successeur, fut grand homme de guerre; il tua de sa main l'un des Lieutenans de Lyfimaque, repoussa l'autre bien loin de ses États, contint Lyfimaque lui-même, & remporta de grands avantages sur Antiochus, tout maître qu'il étoit de la Macédoine & de l'Asie. Enfin il bâtit une ville * au pied du mont Hyperus, & lui donna son nom. Après une vie si glorieuse, il mourut âgé de soixante-seize ans, dont il en avoit passé sur le trône quarante-sept. Il laissa quatre fils; Nicomède qui étoit l'aîné, regna après son pere. Ses freres trouvèrent en lui un bourreau plutôt qu'un frere; mais il eut au moins la gloire d'affermir encore plus le royaume de Bithynie, sur-tout par la part qu'il eut à la transmigration des Gaulois en Asie, & par la ville qu'il bâtit, & qui devint la capitale de son Empire.

Peu de tems après les Byzantins eurent une guerre contre les Calathiens, c'étoit une colonie d'Héracléens, & contre les Istriens, à l'occasion de Tomis, lieu de commerce sur les confins des Calathiens, qui vouloient y établir une doüane, dans la vûe de faire le monopole. Ces trois peuples députèrent aussi-tôt aux Héracléens pour leur demander du secours, mais ils n'en obtinrent ni les uns ni les autres; on leur offrit seulement de s'entremettre pour les pacifier, à quoi on ne réussit pas. Les habitans de Calathis souffrirent beaucoup durant cette guerre, & furent contraints d'accepter les conditions qu'on voulut leur imposer; mais depuis cette malheureuse

il ne doit pas être regardé comme tel, parce qu'il n'étoit pas fils de Roy. Aussi George Syncelle ne compte que huit Rois de Bithynie, à commencer depuis Zipœtès jusqu'au dernier des Nicomèdes, qui fit le Peuple Romain héritier de ses États, & le regne de

ces huit Rois fait l'espace de deux cens treize ans.

* Estienne de Byzance s'accorde en cela avec Memnon; il nomme cette ville *Zipæium*, & c'est le seul Géographe qui en fasse mention.

entreprise, à peine purent-ils sortir du misérable état où ils avoient été réduits.

A quelque tems de-là Nicomède sentant sa fin approcher, songea à disposer de ses Etats. Il avoit d'un premier lit un fils nommé Zéïlas, qui persécuté par Erazera sa belle-mere, s'étoit réfugié auprès du Roy d'Armenie. Nicomède lui en faisant un crime, appella à sa succession ses enfans du second lit, quoique tous en bas âge.

Il leur nomma pour tuteurs Ptolémée, Antigonus, les peuples de Byzance, d'Héraclée & de Ciéros *. Mais dès qu'il fut mort, Zéïlas rentra en Bithynie à la tête d'une armée composée en partie de Gaulois Tolistobogiens, qui inspiroient du courage & de la confiance à ses soldats. Les Bithyniens, pour conserver le royaume aux mineurs, & leur donner un défenseur, marièrent leur mere au frere de Nicomède; ensuite avec leurs propres forces & le secours que les tuteurs de ces enfans envoyèrent, ils attendirent Zéïlas de pied ferme. Les deux partis se livrèrent de fréquens combats, où ils éprouvèrent tour à tour la bonne & la mauvaise fortune; enfin las d'une guerre qui ne décidoit de rien, ils en vinrent à un accommodement. Les Héracléens signalèrent également leur courage dans le combat, & leur prudence quand il fut question de négocier; c'est pourquoi les Gaulois regardant cette République comme un ennemi dangereux, tournèrent leur animosité contr'elle, ils ravagèrent toutes ses terres jusqu'au fleuve Callès, & s'en retournèrent chez eux chargez de butin. Sur ces entrefaites, survient nouvelle brouillerie entre Antigonus & les Byzantins. Les Héracléens alliez de ceux-ci, joignirent quarante galères aux leurs, & par-là furent cause que cette rupture n'aboutit qu'à des menaces de part & d'autre.

Peu de tems après mourut Ariobarzane, laissant un fils fort jeune, Mithridate, qui eut des intérêts à démêler avec les

* Je lis *Κισιότων* au lieu de *Κισιων*. En effet, à quel propos joindre les habitans de Cios avec les Héracléens? Il étoit tout naturel que Nicomède nommant les Héracléens pour tuteurs

de ses enfans, nommât aussi les habitans de Ciéros, à cause de l'alliance & de l'union qui étoit entre ces deux peuples.

Gaulois d'Asie, ou Galates. Ces peuples méprisant son jeune âge, crurent pouvoir impunément exercer leurs brigandages aux dépens de ses sujets, déjà affligés de la famine. Heureusement les Héracléens ne leur manquèrent pas au besoin ; ils leur envoyèrent une grande quantité de bled, qui arriva à Amise, d'où il étoit aisé de le transporter dans les villes du royaume de Pont. Les Gaulois picquez d'un service qui déconcertoit leur dessein, se vengèrent des Héracléens, en recommençant leurs hostilités sur les terres de la République. Il fallut leur envoyer des Députez, dont le chef fut ce même Nymphis^a qui a écrit l'histoire d'Héraclée ; il distribua dans l'armée des Gaulois cinq mille pièces d'or, & en donna deux cens aux Chefs qui la commandoient. Par ce moyen les Gaulois appaisés, cessèrent leurs hostilités & s'en retournèrent. Ptolémée Roy d'Egypte^b, étoit pour lors parvenu au plus haut degré de félicité ; il voulut s'attacher par ses largesses plusieurs peuples, dont les Héracléens furent du nombre : il leur envoya cinq cens mesures de bled, & fit bâtir dans la citadelle d'Héraclée un temple à Hercule, tout de marbre de Proconnesse.

Là Memnon se jette dans une digression sur les Romains ; il traite de leur origine, & de la manière dont ils s'établirent dans l'Italie ; de ce qui précéda la fondation de Rome, de ses Rois, des guerres qu'ils eurent à soutenir, de l'extinction de la Monarchie, & de la création des Consuls en la place des Rois. Il raconte comment les Romains furent vaincus par les Gaulois, qui seroient demeurez maîtres de la ville, si Camille ne la leur eût comme arrachée des mains ; comment Alexandre passant en Asie, écrivit aux Romains qu'ils vainquissent donc

^a Son ouvrage subsistoit encore au tems d'Athénée, qui en rapporte un morceau dans son douzième livre.

^b Il entend Ptolémée-Philadelphe, ainsi surnommé, ou par ironie, & parce qu'il s'étoit défait de deux de ses freres, ou, comme le prétend M. Vaillant, à cause de l'amitié qu'il eut

pour son frere Céraunus. Quoi qu'il en soit, malgré les cruautés qui deshonorèrent le commencement de son regne, ce Prince acquit une gloire immortelle par l'amour qu'il eut pour les Lettres, & par cette fameuse Bibliothèque qu'il établit à Alexandrie, & dont il confia le soin aux plus illustres Sçavans qu'il y eût dans la Grece.

s'ils sçavoient vaincre & se faire un Empire, qu'autrement ils abandonnassent la partie & se soumissent au plus fort, à quoi ils ne répondirent qu'en lui envoyant une couronne d'or * du poids de plusieurs talens; comment dans la guerre qu'ils eurent contre les Tarentins, & contre Pyrrhus l'Epirote qui les secundoit, tantôt vaincus, tantôt vainqueurs, ils vinrent enfin à bout par leur patience & leur courage, de dompter les Tarentins & de chasser Pyrrhus de l'Italie. Ensuite il raconte les guerres des Romains contre Annibal & les Carthaginois, & celle qu'ils firent si heureusement en Espagne sous la conduite de plusieurs Généraux, mais sur-tout de Scipion, à qui les peuples d'Espagne, par un decret public, déférèrent le titre de Roy, qu'il ne voulut point accepter; comment Annibal vaincu, fut obligé de fuir; comment dans la suite les Romains ayant passé la mer Ionienne, allèrent combattre Persée Roy de Macédoine, qui en jeune homme, avoit rompu le traité fait entr'eux & Philippe son pere; comment sa défaite valut à Paul Emile les honneurs du triomphe; comment enfin les Romains, après avoir défait en deux batailles rangées Antiochus Roy de Syrie, de la Comagene & de la Judée, le chassèrent de l'Europe.

Après cette digression, Memnon revient à son sujet, & le continuë ainsi.

Les Héracléens sçachant que l'armée Romaine avoit passé en Asie, envoyèrent aussitôt à ses Chefs, des Ambassadeurs qui furent très-bien reçûs, & qui rapportèrent une lettre fort gracieuse de Paul Emile; il leur mandoit qu'ils pouvoient compter sur l'amitié du Sénat, & que dans l'occasion ils en recevraient toutes les marques qu'ils pourroient desirer. Dans la suite Cornélius Scipion, celui qui avoit fait la conquête de l'Afrique, étant venu prendre le commandement de l'armée d'Asie, ils députèrent aussi vers lui, pour lui donner de nouvelles assurances de l'amitié qu'ils vouloient entretenir avec les Romains. Quelque tems après ils lui envoyèrent des

* Cette couronne d'or envoyée par les Romains à Alexandre, est un trait remarquable, & qui ne se trouve guères que dans Memnon.

Ambassadeurs, pour le prier de réconcilier Antiochus avec le Sénat de Rome; & en même tems, autorisez d'un decret du Peuple, ils exhortoient Antiochus à ne plus faire la guerre contre les Romains.

Scipion leur répondit par une lettre dont la suscription étoit telle : *Scipion Général de l'armée Romaine & Proconsul, au Sénat & au Peuple d'Héraclée, Salut.* Par cette lettre il se faisoit garant de l'amitié des Romains pour les Héracléens, & les assûra que dès ce moment il cessoit tous actes d'hostilités contre Antiochus. Lucius Cornélius Scipion qui commandoit la flotte Romaine, s'étant mis à la tête de l'armée, les Héracléens lui firent une pareille députation, & en eurent une réponse aussi favorable. Mais peu de tems après Antiochus recommença la guerre, livra bataille aux Romains, & taillé en pièces, il fut enfin contraint de recevoir la loy du vainqueur. Les conditions du traité furent, « Qu'il abandonneroit aux Romains tout ce qu'il possédoit en Asie, de plus, »
 » la flotte & les éléphants, & qu'à l'avenir il ne regneroit plus que sur la Commagene, la Syrie & la Judée. »

De nouveaux Généraux ayant succédé à ceux dont j'ai parlé, les Héracléens députèrent encore vers eux, & en reçurent les mêmes témoignages de bienveillance. Enfin il se fit un traité, par lequel il fut réglé « Que les Romains & les »
 » Héracléens, non seulement seroient amis entr'eux, mais qu'ils s'aideroient mutuellement envers & contre quiconque ils en seroient requis les uns par les autres. » Ce traité fut gravé sur deux tables d'airain, dont l'une fut déposée dans le temple de Jupiter au Capitole, & l'autre pareillement dans le temple de Jupiter à Héraclée.

Memnon, après tout ce détail, qui fait la matière de ses treizième & quatorzième livres, commence ainsi le quinzième.

Prusias, dit-il, Roy de Bithynie, Prince adroit & entreprenant, après avoir fait plusieurs injustices aux Héracléens, leur enleva Ciéros, & de son nom la fit appeller Prusiade; ensuite il les dépouilla encore de Tios, de sorte qu'ils ne possédoient plus rien au-delà de la mer. Non content de ces

violences, il assiégea Héraclée même avec toutes ses forces. Les assiégés ayant perdu beaucoup de monde, étoient aux abois & songeoient à se rendre, lorsqu'un accident les sauva. Dans le tems que Prusias montoit à l'assaut, une grosse pierre jetée de dessus le rempart lui fracassa la cuisse; la douleur que lui causa sa blessure, lui fit abandonner cette entreprise. Il fallut le porter au camp, d'où il regagna ses États, non sans peine & sans combat. Depuis cet accident il eut le nom de Boiteux, & le fut en effet, mais il mourut peu d'années après.

Quelque tems avant que les Romains passassent en Asie, ces Gaulois qui s'étoient établis vers le Pont-Euxin, voulant essayer ce qu'ils pourroient faire par mer, crurent qu'ils devoient auparavant se rendre maîtres d'Héraclée; ce qui leur paroissoit d'autant plus facile, que cette République déchûe de son ancienne puissance, étoit presque tombée dans le mépris. Ils rassemblent donc toutes leurs troupes, & viennent investir la place. Les Héracléens de leur côté ont recours à leurs alliez, & se munissent de tout ce qui étoit nécessaire pour se bien défendre. Le siège traîne en longueur, & cependant la disette se fait sentir dans le camp des Gaulois; car le caractère de ces peuples est de faire la guerre plutôt par une impétuosité naturelle, qu'avec précaution & beaucoup de préparatifs. Pressés donc par la faim, ils dégarnirent leur camp pour aller chercher des vivres; les Héracléens profitent du tems, font une sortie, poussent jusqu'au camp, le pillent, massacrent tout ce qu'ils rencontrent, puis tombant sur ceux qui s'étoient écartez, ils font un si grand nombre de prisonniers, que de cette grande armée de Gaulois, il n'y en eut pas le tiers qui revint en Galatie. Cet heureux succès redonna du courage aux Héracléens, & les mit en état de reprendre leur première splendeur.

C'est environ ce tems-là que les Romains ayant la guerre contre les Marfes*, les Pélignes & les Marruesniens, Héraclée

* Cette guerre appelée Marisque ou Sociale, commença l'an de Rome 662. sous le Consulat de L. Julius César & de P. Rutilius Lupus. Dans cet endroit du texte de Photius, un

copiste ignorant a inséré une parenthèse qui y est tout-à-fait étrangère; c'est pourquoi il la faut retrancher, comme Cluvier & Paulmier l'ont fort bien remarqué.

les aida de deux fortes galères ^a à trois rangs de rameurs, qui servirent onze ans durant les Romains, & furent ensuite renvoyées dans leur pays avec les marques d'honneur & les récompenses dûes à leurs services.

Les Romains, après ces différentes guerres, en eurent une des plus opiniâtres contre Mithridate Roy de Pont. La Cappadoce qu'il venoit d'unir à ses Etats, en fut le prétexte; car sous ombre d'un accommodement à l'amiable & sur la foy des sermens, Mithridate ayant attiré chez lui son neveu Ariathe ^b, le tua de sa propre main, & s'empara ensuite de la Cappadoce, par la seule raison du plus fort. Cet Ariathe étoit fils d'Ariathe & d'une des sœurs de Mithridate: ce n'étoit pas, au reste, la première marque de cruauté que l'oncle eût donnée, il étoit naturellement porté au meurtre. Devenu maître d'un assez grand royaume dès l'âge de treize ans, peu de tems après il fit enfermer sa mere, qui devoit regner conjointement avec lui, & fut cause de sa mort, par la longueur & la dureté d'un traitement si indigne; ensuite il fit mourir son frere. Alors se livrant à son ambition, il dépouilla de leurs Etats plusieurs petits Souverains qui regnoient aux environs du Phare, & poussa ses conquêtes jusqu'au-delà du Caucase. S'étant ainsi aggrandi considérablement, fier de ces succès, il méditoit d'autres conquêtes, lorsque les Romains crurent devoir s'opposer aux progrès d'un Prince de ce caractère. Ils firent donc un décret, par lequel ils l'obligeoient à restituer aux Rois Scythes les Etats qu'ils avoient hérités de leurs peres.

Mithridate fit mine de prendre le parti de la modération, & de vouloir déférer au decret; mais cependant il pratiquoit fourdement des alliances avec les Parthes & les Médes, avec Tigrane Roy d'Arménie, avec des Rois Scythes & avec les Ibériens ^c: ainsi aux anciens griefs il en ajoûtoit de nouveaux,

^a Le texte porte *δύο π νηύρια κα-
τασκευασμένα*. On voit que Memnon
oppose *κατασκευασμένα* à *ἀφ' ἑαυτοῦ*, &
c'est encore ce qui me fait croire que
j'ai eu raison d'entendre par *νηύρια*
ἀφ' ἑαυτοῦ, des bâtimens légers,

^b Justin & les autres Historiens disent
toujours *Ariarathe*.

^c M. Dablangour dans sa traduction
de Tacite, dit toujours les *Ibères*; mais
comme on dit *Iberia*, l'*Ibérie*, je crois
qu'il faut dire aussi les *Ibériens*. Au

par

par conséquent nouvelle cause de guerre ; car le Sénat de Rome ayant déclaré Nicomède, fils de Nicomède & de Nyfa, Roy de Bithynie, Mithridate lui opposa Socrate^a surnommé *le Bon*, frere de ce même Nicomède. Mais le choix du Sénat prévalut, en dépit de Mithridate.

Quelque tems après, les brigues de Marius & de Sylla allumèrent le feu de la sédition dans Rome, & tout fut bien-tôt en combustion. Mithridate, pour profiter de la conjoncture, donna à Archélaüs l'un de ses Lieutenans, quarante mille hommes d'infanterie & dix mille chevaux, avec ordre d'entrer en Bithynie. Archélaüs part, va combattre Nicomède, & remporte sur lui une si belle victoire, qu'il l'oblige à prendre la fuite avec le peu de monde qu'il put rassembler. Mithridate campé sous Amasie^b, venoit de recevoir un gros corps de troupes auxiliaires. A la nouvelle de la défaite de Nicomède, il décampe & marche en Paphlagonie à la tête d'une armée de cent cinquante mille hommes : cependant les débris de l'armée de Nicomède viennent joindre Marius ; mais c'étoient des troupes intimidées, qui trembloient au seul nom de Mithridate. Marius avec une poignée de Romains fit bonne contenance, & osa se défendre contre Ménophane, autre Lieutenant de Mithridate ; mais accablé par le nombre, il fut entièrement défait. Mithridate n'ayant plus d'ennemis sur les bras, marcha sans crainte en Bithynie, soumettant à son obéissance & le plat pays & les villes. Celles du reste de l'Asie suivirent leur exemple, les unes furent prises par force, les autres ouvrirent leurs portes au vainqueur.

Telle étoit la rapidité de ses conquêtes, quand une nouvelle entreprise l'arrêta dans sa course. Les Rhodiens seuls étoient demeurez fidèles aux Romains. Mithridate offensé de

reste, ces Ibériens d'Asie habitoient le pays que nous appellons aujourd'hui *la Géorgie* ; ils y étoient venus des rives de l'Ebre, qui a fait donner autrefois le nom d'Ibériens aux Espagnols.

^a Le texte de Photius est corrompu en cet endroit ; Paulmier l'a corrigé,

Mem. Tome XIV.

& j'ai suivi sa correction, qui est conforme à ce que dit Appien dans l'histoire de Mithridate.

^b Amasie ou Amasée, étoit la patrie de Strabon, qui en parle comme d'une des principales villes de la Cappadoce.

Q q

cette persévérance, tourna tout-à-coup ses forces contr'eux, & les assiégea par terre & par mer. Non seulement le courage des Rhodiens les rendit supérieurs, mais peu s'en fallut que dans un combat naval, Mithridate ne tombât entre leurs mains. Echappé de ce danger, il apprit que les Romains qui étoient dispersés dans l'Asie, soulevoient les villes contre lui; aussi-tôt il envoya ordre à toutes ces villes de faire main basse sur tous les Romains qui se trouveroient dans leur district. La plupart obéirent à cet ordre, & il se fit un tel carnage de Romains, que dans un seul & même jour il en périt quatre-vingt mille par le glaive^a.

Mais quand le Sénat vit qu'Eretrie, Chalcis & toute l'Eubœe étoient en la puissance des Lieutenans de Mithridate, que les Lacédémoniens mêmes succomboient, & que la plupart des villes de la Grece n'avoient pu résister, il envoya Sylla en Grece avec une armée capable de tenir la campagne. A son arrivée plusieurs villes se rendirent à lui, d'autres furent forcées; il battit les ennemis en plusieurs rencontres, s'avança jusqu'à Athenes, la prit, & l'auroit entièrement détruite, si le Sénat de Rome ne s'étoit pressé de s'y opposer^b. Après plusieurs petits combats, où les troupes du Roy eurent l'avantage à leur tour, la fortune balançant entre l'un & l'autre parti, la disette commença à se faire sentir dans l'armée de Mithridate: comme elle n'avoit pas ménagé ses vivres, tout d'un coup elle en manqua, & se seroit trouvée dans la dernière nécessité, si Taxile, par la prise d'Amphipolis, ne se fût ouvert la Macédoine, qui fournit des provisions en abondance. Taxile

^a Plutarque dans la vie de Sylla, dit qu'il en périt cent cinquante mille.

^b Que le Sénat Romain se soit opposé à la destruction d'Athenes, c'est une particularité qui lui fait beaucoup d'honneur; mais elle n'a été remarquée, ni par Plutarque, ni par Pausanias, quoique tous deux ayent parlé fort au long de la prise de cette ville, & des cruautés qui y furent exercées

par Sylla. Cependant il se peut faire que Memnon, comme beaucoup plus près de ce tems-là, en scût mieux l'histoire que ni Pausanias ni Plutarque. Au reste, ce fut à la prise d'Athenes que Sylla s'empara de la précieuse bibliothèque d'Apellicon de Téos, où étoient les Ecrits d'Aristote & de Théophraste, qui furent portez à Rome, où ils tombèrent entre les mains du Grammairien Tyrannion.

ensuite vint joindre Archélaüs, & par cette jonction, leur armée se trouvant forte de plus de soixante mille hommes, ils allèrent camper dans la Phocide, à dessein de marcher au-devant de Sylla & de le combattre. Pour lui, après avoir reçu un renfort de six mille hommes que Lucius Hortensius * amenoit d'Italie, il se posta à une distance raisonnable de l'ennemi. Au bout de quelques jours, ayant appris que les soldats d'Archélaüs s'étoient débandez pour aller au fourrage, il saisit l'occasion, & vint brusquement attaquer le camp, qui dénué de combattans, ne fit pas grande résistance; tout ce qu'il y étoit resté de bonnes troupes fut passé au fil de l'épée, les autres, dont il n'y avoit rien à craindre, il les fit entourer par son armée, & leur commanda d'allumer le soir des feux à l'ordinaire, afin que les fourrageurs revinssent au camp sans se défier de rien : ils y revinrent en effet, & à mesure qu'ils arrivoient, ils étoient ou tuez ou faits prisonniers; de sorte que Sylla, sans presque aucune perte, remporta une très-belle victoire.

Mithridate pendant ce tems-là, faisoit le siège de Chio, sous la conduite de Dorylas; car il ne pouvoit pardonner à cette ville d'avoir secouru les Rhodiens dans la guerre qu'ils avoient soutenue contre lui. Dorylas prit donc Chio, qui pourtant se défendit bien; ensuite il distribua à ses soldats les terres des assiégés, & fit embarquer les habitans sur des bâtimens de transport, pour être conduits dans le Pont. Les Héracléens, qui avoient toujours entretenu amitié avec ces Insulaires, se mirent aussi-tôt en mer; & dès qu'ils virent la petite flotte, qui n'étoit nullement en état de leur résister, ils fondirent sur elle, la prirent & l'amenerent à Héracée. Les captifs insulaires y furent bien reçus, on leur fournit généreusement toutes les choses dont ils avoient besoin, & quelque tems après comblez de bienfaits, ils furent rétablis dans leur patrie.

Cependant le Sénat de Rome nomma Valérius Flaccus & Fimbria, pour aller continuer la guerre contre Mithridate:

* C'est ainsi qu'il faut lire dans le texte.

ils avoient ordre d'agir de concert avec Sylla, s'ils le trouvoient bien intentionné pour le Sénat; mais s'il étoit dans une disposition contraire, de le combattre lui-même. Car Sylla eut d'abord ses peines & ses traverses, il éprouva la famine, l'inconstance du sort à la guerre, & plus d'un échec, quoique pour l'ordinaire il fût heureux. A l'arrivée des nouveaux Chefs prenant son chemin par le pays des Byzantins, il passa en Bithynie, & de-là à Nicée, où il établit son camp. Fimbria le suivit avec ses troupes. A l'égard de Flaccus, comme il souffroit impatiemment que Fimbria ^a s'attirât toute l'affection des soldats par la douceur de son commandement, il ne put s'empêcher de parler mal de lui & de son armée; sur quoi deux soldats perdant patience, lui passèrent leur épée au travers du corps, & le tuèrent. Le Sénat conçut beaucoup d'indignation contre Fimbria; mais jugeant à propos de dissimuler, il ne laissa pas de ratifier son élection ^b à la dignité de Proconsul. Fimbria donc à ce titre, prit le commandement de l'armée en chef. Sa première expédition fut de soumettre aux Romains plusieurs villes qui tenoient pour Mithridate. Les unes furent assiégées, les autres se rendirent de leur propre mouvement. Le fils de Mithridate qui commandoit une belle armée, & qui avoit sous lui trois bons Lieutenans généraux, Taxile, Diophante & Ménandre, voulut arrêter des progrès si rapides, il marche au-devant de Fimbria, & vient lui donner bataille. La partie n'étoit pas égale, aussi Fimbria fut-il battu; mais il se retira en bon ordre, & mit une rivière entre les ennemis & lui. Alors pour avoir sa revanche malgré la supériorité du nombre qui étoit du côté des Barbares, il imagina une ruse de guerre qui lui réussit,

^a Appien nous représente Caius Flavius Fimbria comme un homme qui ne faisoit observer aucune discipline à ses troupes, & qui leur donnoit non seulement toute licence de piller, mais même l'exemple.

^b L'Interprète Latin a fait ici plus d'une faute, car premièrement il érige

Fimbria en Consul, ce qu'il ne fut jamais; *Interpres* ne signifie point ici le Consulat, mais le Proconsulat. En second lieu, le Sénat ne fit point élire Fimbria Proconsul, comme l'Interprète le dit, il ratifia seulement son élection; cela se voit par Appien, & par la disposition même du Sénat, qui ne vouloit que s'accommoder au tems.

car dès le lendemain à la pointe du jour, favorisé d'un épais brouillard, il passa la rivière; & tomba à l'improviste sur le camp des Barbares; tous étoient plongez dans un profond sommeil, il en fit une si horrible boucherie, que très-peu même d'officiers & de cavaliers échappèrent. De ce nombre fut le fils de Mithridate, qui avec une poignée de gens prit le chemin de Pergame, & alla porter lui-même la nouvelle de sa défaite à son pere. Après ce désastre, qui ne laissoit plus d'espérance au parti de Mithridate, la plupart des villes se déclarèrent pour les Romains.

Cependant Marius sorti de sa retraite, étoit rentré dans Rome, & Sylla craignoit avec raison qu'un si puissant ennemi ne le fit bannir à son tour. Dans cette appréhension, il députa à Mithridate, pour lui laisser entrevoir que les Romains ne s'éloignoient pas d'un accommodement. Mithridate, qui dans le tems présent de ses affaires, ne souhaitoit rien tant que la paix, manda à Sylla qu'il partoît pour venir conférer avec lui, & Sylla de son côté fit une partie du chemin. Quand ils furent à une certaine distance l'un de l'autre, ils firent signe à leur escorte de s'éloigner, & tous deux allèrent à Dardanie ville de la Troade. Là furent signez les articles de paix, dont voici la teneur.

« Que Mithridate céderoit toute l'Asie aux Romains : Que les peuples de Cappadoce & de Bithynie, seroient gouvernez « par des Rois de leur nation : Que Mithridate seroit confirmé « dans la possession du royaume de Pont : Qu'il donneroit à « Sylla quatre-vingts galères & trois mille talens, pour le « mettre en état de retourner à Rome : Qu'enfin, les villes qui « avoient embrassé le parti de Mithridate, ne seroient en au- « cune manière inquiétées pour ce sujet par les Romains. »

Cette dernière clause demeura sans exécution, car les Romains appesantirent leur joug sur toutes ces villes. Après la conclusion du traité, Sylla revint glorieusement à Rome, & Marius en sortit une seconde fois. Pour Mithridate, il s'en retourna dans ses Etats, & chemin faisant, rangea sous son obéissance plusieurs peuples qui s'en étoient soustraits durant sa mauvaise fortune.

Q q iij

Le Sénat confia ensuite à Muréna^a le soin de la guerre contre Mithridate. Ce Prince, dès qu'il le sut parti, lui envoya aussi-tôt des Ambassadeurs, pour lui représenter qu'il y avoit eu un traité de paix entre Sylla & lui, & pour en demander la confirmation; mais ces Ambassadeurs ne firent pas grande impression sur l'esprit de Muréna; c'étoient des Grecs & des Grecs philosophes, qui dans l'audience qu'ils eurent, justifirent moins Mithridate qu'ils ne le blâmèrent, ainsi Muréna résolut de l'aller combattre. En même tems il reconnut Ariobarzane pour Roi de Cappadoce, & quand il eut mis le pied dans le royaume de Pont, il commença par bâtir une ville^b sur la frontière, pour lui servir ou de place d'armes ou de retraite.

Mithridate & lui, chacun de son côté, ne manquèrent pas de députer à Héracée, pour tâcher de mettre cette république dans leurs intérêts, & pour lui demander du secours; mais ils n'en obtinrent ni l'un ni l'autre. Les Héracléens voyoient que la puissance des Romains étoit formidable, & n'ayant pas moins à craindre du voisinage de Mithridate, ils répondirent que dans un tems où tout retentissoit du bruit des armes autour d'eux, ils ne pouvoient qu'à peine se défendre eux-mêmes, bien loin d'être en état de secourir les autres. Plusieurs conseilloient à Muréna d'assiéger Sinope, „ parce que, disoient-ils, la prise de la capitale entraîneroit „ tout le reste du royaume. Mithridate le sentoit bien, c'est „ pourquoi il mit une forte garnison dans Sinope, & la pourvût

^a Photius, pour faire son Extrait plus court, a retranché plusieurs faits qui étoient sans doute racontés par Memnon. Ici, par exemple, voilà Muréna qui succède à Fimbria, sans que nous voyions ce que Fimbria étoit devenu. Je crois devoir y suppléer, en disant que Fimbria s'étant brouillé avec Sylla, beaucoup plus puissant que lui & plus respecté des troupes, se vit obligé de lui céder le commandement de l'armée; après quoi, pour ne pas survivre à la honte, & peut-être dans la crainte

d'être immolé à la vengeance de l'implacable Sylla, il se réfugia dans le temple d'Esculape à Pergame, où il se perça de son épée, & reçut le dernier coup de la main d'un de ses esclaves.

^b Le texte Grec dit *νικαιαν*, & l'Interprète Latin, en le rendant par *urbem Nicæam*, nous donne une ville de Nicée dans le Pont, où il n'y en eut jamais, car Nicée étoit en Bithynie. C'est donc une fautive de copiste, qu'il n'est pas aisé de corriger.

abondamment de tout ce qui étoit nécessaire; après quoi il marcha droit à l'ennemi. Il y eut les premiers jours plusieurs escarmouches, où les troupes du Roi eurent l'avantage: ensuite la fortune devint plus égale; mais les Barbares lassés de ces petits combats qui ne décidoient de rien, tombèrent bien-tôt dans le découragement. Mithridate qui s'en aperçut, gagna les extrémités de son royaume vers le Phase & le Caucase. Alors Murenus ramena ses troupes en Asie, & chacune songea plus qu'à se fortifier.

Peu de tems après Sylla mourut à Rome. Le Sénat envoya Aurélius Cotta en Bithynie, & Lucius Lucullus en Asie; tous les deux avoient ordre de faire vivement la guerre à Mithridate. Mais ce Prince par des levées extraordinaires, s'étoit fait une puissante armée, & avoit sur mer quatre cents galères^a, avec un grand nombre de petits bâtimens. Il donna un gros détachement à Diophante, avec ordre de marcher en Cappadoce, de renforcer les garnisons de toutes les places, & au cas que Lucullus entrât dans le royaume de Pont, d'aller à sa rencontre, & de l'empêcher de passer plus avant. Pour lui, il se mit à la tête d'une armée de cent cinquante mille hommes d'infanterie, & de douze mille chevaux, suivis de six-vingts chariots armés de faux, & d'une prodigieuse quantité de machines de guerre de toute espèce. Avec cette suite & cet attirail, marchant à grandes journées par la Timonitide^b, la Cappadoce & la Galatie, il arriva le neuvième jour en Bithynie: l'armée navale des Romains commandée par Cotta, eut ordre de se tenir dans le port de Chalcedoine. Celle de Mithridate ayant passé tout devant Hé-
raclée, ne fut point reçue dans le port, on permit seulement

^a Le texte dit τετρακοσίας, mais de μικρότερον ἢ οὐκ ἑκατομύτων π, ὃ μικρότερον ἀπὸ τοῦ τετρακοσίου. Premièrement il faut lire πεντηκοντα. En second lieu, il faut remarquer que voilà τετρας & πεντηκοντα employez dans la même phrase, mais opposez l'un à l'autre, par conséquent dans une signification différente; ce qui con-

firme ce que j'ai dit, que par τετρας on entendoit des galères à trois rangs de rameurs assés les uns au-dessus des autres, sinon perpendiculairement, au moins de biais; au lieu que πεντηκοντα signifie seulement une espèce de bâtiment à cinquante rames.

^b C'étoit une province de la Paphlagonie.

à l'équipage de venir acheter au marché les choses dont il avoit besoin. Mais pendant que les soldats de Mithridate & les Héracléens commerçoient ensemble, Archélaüs qui commandoit la flotte du Roy, se saisit de Silénus & de Satyrus; il les retint sur son bord, & ne voulut jamais les relâcher qu'auparavant les Héracléens n'eussent consenti à lui donner cinq galères pour joindre aux siennes, & pour combattre contre les Romains. Une conduite si contraire aux traites ne pouvoit pas manquer de brouiller les Héracléens avec Rome, Archélaüs l'avoit bien prévu, & c'étoit tout son but. Aussi depuis cette infraction les Romains regardèrent Héraclée comme ville ennemie, & la traitèrent avec la dernière rigueur. Ils mirent ses citoyens à l'encan, & envoyèrent des commissaires pour les vendre, ou pour les obliger à se racheter. Cette dureté à laquelle ils n'étoient pas accoutumés, les jeta dans la consternation. Ils crurent qu'il falloit au plutôt députer à Rome pour tâcher d'obtenir grace du Sénat; mais un d'eux plus hardi que les autres, persuada à ses compatriotes que le plus court étoit de se défaire de ces cruels exacteurs. En effet, aussi-tôt après ils disparurent, & leur mort fut si bien cachée, que personne n'en eut connoissance.

Il y eut ensuite près de Chalcédoine un sanglant combat entre les deux flottes, pendant que les deux armées combattoient sur terre. Mithridate en personne commandoit la sienne, Cotta celle des Romains. Les Basternes* tombant avec furie sur son infanterie, l'enfoncèrent & en firent un grand carnage. La fortune ne fut pas plus favorable aux Romains sur mer, ainsi dans le même jour la terre & l'eau furent teintes de leur sang & couvertes de leurs morts. Dans le combat naval ils eurent six mille hommes de tués, & quatre mille cinq cents de faits prisonniers. Dans le combat d'infanterie contre infanterie, ils perdirent quatre mille trois cents hommes. Du côté de Mithridate il n'y eut que trente Basternes

* Ces Basternes étoient Gètes d'origine, & habitoient une grande Isle à l'embouchure du Danube, appelée l'Isle Pencé, d'où ils tiroient leur surnom. Strabon & Estienne de Byzance disent *Bastarnes*; Memnon dit *Basternes*.

de tués,

de tuez, & sept cens hommes de ses autres troupes. Mithridate, par cet étonnant succès, jetta la terreur dans tous les esprits. Lucullus étoit campé sur les bords du fleuve Sangar; dès qu'il eut nouvelle de cette malheureuse journée, il harangua ses soldats, & alla au-devant de l'impression qu'elle pouvoit faire sur eux.

Mithridate en homme supérieur, & enflé de sa victoire, marcha droit à Cyfique^a pour en faire le siège. Lucullus le laissa s'y embarquer, puis il le suivit, tomba sur son arrière-garde & la tailla en pièces. Plus de dix mille Barbares demeurèrent sur la place, & treize mille furent faits prisonniers. Les soldats qui avoient servi sous Fimbria, sentant qu'ils étoient suspects à leurs Chefs à cause de l'attentat dont j'ai parlé, commis contre la personne de Flaccus, imaginèrent de regagner leur confiance aux dépens de Mithridate. Dans cette pensée, ils feignent de vouloir déserter pour se livrer au Roy de Pont; ils l'en informent, & traitent avec lui. Mithridate qui les croit de bonne foy, donne le commandement de son infanterie à Herméus, & envoie Archélaüs pour recevoir ces troupes, qui marquoient tant d'envie de combattre sous ses étendards, & pour exécuter les engagements pris avec elles. Dès qu'Archélaüs se fut approché, les soldats de Fimbria se saisissent de lui, & font main basse sur la nombreuse escorte qu'il avoit amenée. Pour surcroît de malheur, Mithridate eut à combattre contre la faim; les vivres manquèrent totalement dans son armée, & l'extrême disette où elle se trouva, en fit périr encore une partie. Malgré toutes ces disgraces, il s'opiniâtroit toujours au siège de Cyfique; mais après avoir beaucoup souffert & tenté inutilement bien des moyens, il fut enfin contraint de le lever: alors il remit toute son infanterie entre les mains d'Herméus & de Marius^b, qui commandoient déjà un corps de plus de trente mille hommes, & pour lui il prit la résolution de gagner ses Etats par mer.

^a Cyfique, ville des plus considérables de l'Asie, étoit située dans une péninsule de la Propontide, & avoit été autrefois de la dépendance des Milésiens.

^b Il ne faut pas confondre ce Marius avec la famille Romaine de ce nom.

R r

En s'embarquant il fut accueilli de nouveaux malheurs; son monde se jeta avec tant de précipitation dans les barques & dans les galères, que se trouvant tout-à-coup surchargées, les unes coulèrent à fond, les autres tournèrent sens dessus dessous, d'où s'ensuivit une perte considérable, & d'hommes & de bâtimens. Les habitans de Cysique spectateurs de cet accident, n'ayant plus rien à craindre, allèrent attaquer l'ancien camp de Mithridate, massacrèrent impitoyablement tout ce qu'on y avoit laissé de malades, & pillèrent le peu de bagage qui y étoit resté. Lucullus de son côté se mit aux trouffes de l'infanterie commandée par Marius, l'atteignit sur les bords de l'Esopé, & donnant brusquement, la tailla en pièces. Mithridate revenu dans le Pont, mit une armée sur pied comme il put, vint assiéger Périnthe^a, manqua son entreprise, & aussi-tôt après passa en Bithynie.

Sur ces entrefaites arrive Barba, qui amenoit à Lucullus de nombreuses recrûes tirées de l'Italie. Triarius, l'un des Chefs de l'armée Romaine, eut en même tems ordre d'aller faire le siège d'Apamée^b, qui, après une médiocre résistance, ouvrit ses portes; ensuite il prit la ville de Pruse, située au pied du mont Olympe en Asie, & de-là il marcha à Prusiade, qui est sur le bord de la mer. Cette ville s'appelloit anciennement Cios^c; c'est-là, dit-on, que les Argonautes ayant débarqué, Hylas disparut tout d'un coup, & qu'Hercule le chercha si long-tems en vain. Dès que Triarius se fut approché, les Prusiens chassèrent la garnison de Mithridate & reçurent les Romains. Il en fut de même à Nicée, où le Roy de Pont avoit

^a Périnthe, autrement Héraclée ou Mygdonia, est aujourd'hui une ville de la Turquie en Europe; elle est dans la Romanie, sur la mer de Marmara.

^b C'étoit une ville de Syrie, & fort célèbre, bâtie sur l'Oronte, entre Antioche & Emese.

^c Le texte porte *Κίος*. Paulmier de Grantemenil, l'un des meilleurs Critiques du siècle passé, prétend qu'il faut lire *Κίος*; sa raison est que suivant

Apollonius, l'aventure d'Hylas n'arriva pas à Ciéros, qui étoit une colonie des Héracléens dans le Pont, mais à Cios ville de Mysie sur la Propontide. L'erreur est venu de ce que dans la suite des tems Cios & Ciéros ont toutes deux été appelées *Prusiade*. Ainsi on a aisément confondu l'une avec l'autre, & Saumaisé lui-même y a été trompé. Cette remarque de Paulmier est si bien fondée, que je n'ai pas hésité à mettre *Cios* à la place de *Ciéros*.

aussi mis garnison. Ses troupes voyant que les habitans penchoient pour les Romains, sortirent la nuit, & allèrent joindre Mithridate à Nicomédie, ainsi Triarius fit encore cette conquête sans aucune peine. La ville de Nicée tire son nom d'une Naïade ainsi appelée; c'est un monument de ces Nicéens qui suivirent Alexandre, & qui, après sa mort, cherchant une retraite, bâtirent cette ville & s'y établirent. On dit que la Naïade étoit fille de Sangar qui regnoit dans ce pays, & de Cybèle. Comme elle faisoit plus de cas de sa virginité que du commerce des hommes, elle n'aimoit que les montagnes & les bois, la chasse étoit toute sa passion. Cependant Bacchus devint amoureux d'elle, & ne pouvant s'en faire aimer, il eut recours à l'artifice. La Nymphé, au retour de la chasse, venoit se reposer & se désaltérer au bord d'une fontaine. Bacchus changea l'eau de cette fontaine en vin; la Nymphé qui ne se défioit de rien, but avidement de la liqueur qu'elle avoit puisée, c'étoit du vin, qui lui monta à la tête: le sommeil suivit de près, ainsi elle se trouva malgré elle à la merci de Bacchus, qui abusant de son état, eut d'elle un Satyre, & dans la suite d'autres enfans. Voilà ce que l'on raconte dans le pays.

A l'égard des Nicéens dont j'ai parlé, c'étoient originairement des peuples voisins de la Phocide, mais si inquiets & si remuans, que les Phocéens furent obligez de les chasser & de détruire leur ville. Nicée donc, ainsi nommée par la raison que j'ai dite, & bâtie par des Phocéens, tomba enfin en la puissance des Romains.

Cependant Mithridate se tenoit retranché sous Nicomédie, & Cotta sous Chalcis, où il avoit été battu. Celui-ci dans l'envie d'effacer sa honte par quelque action plus heureuse, s'approcha de Nicomédie, & vint camper à cent cinquante stades de cette place, tâtant le terrain, & sans se presser d'en venir aux mains. Triarius par pur zèle & de son propre mouvement, vint aussi-tôt le joindre; alors Mithridate jugea à propos de se retirer dans la place, & par-là laissa aux deux armées Romaines le champ libre pour en faire le

R r ij

siége, à quoi en effet elles se préparèrent. Le Roy n'y fut pas long-tems sans apprendre que Lucullus avoit remporté deux grandes victoires sur sa flotte, l'une à Ténédos, l'autre dans la mer Egée: n'étant donc plus en état de résister aux armes des Romains, il prit le parti de s'embarquer * & de retourner par mer dans ses Etats. Quand il fut en mer une violente tempête fit périr une partie de ses galères, tout ce qu'il put faire fut d'entrer avec les autres dans le fleuve Hypius, à dessein de le remonter; mais le mauvais tems interrompit sa navigation, & le contraignit de s'arrêter non loin d'Héraclée. Là il apprit que Lamachus l'un des citoyens, & qui lui étoit attaché depuis long tems, gouvernoit cette république; aussitôt il lui écrit, lui demande en grace de s'employer à le faire recevoir dans sa ville, & pour donner plus de poids à sa prière, il l'accompagne de magnifiques promesses, & d'une bonne somme d'argent. Lamachus promet tout & tient parole, car à quelques jours de-là il donne une fête au peuple hors de la ville, avec un grand souper qui se prolonge bien avant dans la nuit, le vin n'y est pas épargné; pendant ce tems-là les portes demeurent ouvertes, Mithridate qui en est averti, arrive, entre dans Héraclée bien escorté, & s'en trouve le maître, sans que personne en eût eu le moindre soupçon. Le lendemain, il convoque le peuple, lui demande son amitié, lui tient un discours flatteur, qu'il n'étoit venu que pour les défendre contre les Romains, & pour la conservation de leur ville; ensuite il met quatre mille hommes de bonnes troupes dans Héraclée, en donne le commandement à Counacoria, fait de grandes largesses au peuple, surtout aux citoyens qui étoient en charge, se rembarque, & continuë sa route vers Sinope.

Cependant les chefs des armées Romaines, Lucullus, Cotta & Triarius, avoient joint toutes leurs forces ensemble à Nicomédie, & tous trois méditoient de faire une irruption dans

* Au lieu de *εις τὴν πηγάμην*, je lis avec Paulmier, *εις τὴν ἰσθμὸν*, par la raison que Mithridate alors ne pouvoit revenir avec sa flotte que par mer, n'y ayant point de fleuve dans l'endroit où il se trouvoit.

le royaume de Pont. Mais quand ils eurent appris qu'Héraclée étoit au pouvoir de Mithridate, ne sçachant pas encore que c'étoit seulement l'ouvrage de quelques traîtres, & pensant au contraire que c'étoit par une défection générale de toute la ville, ils conclurent tous trois à cet avis; que Lucullus avec la principale armée marcheroit par la terre ferme & la Cappadoce pour aller combattre le Roy; que Cotta feroit le siège d'Héraclée, & que Triarius avec la flotte iroit attendre les vaisseaux de Mithridate, pour les combattre quand ils reviendroient de Crète & d'Espagne, & qu'ils entreroient dans l'Hellespont ou dans la Propontide. Mithridate informé de leur dessein, dépêche en diligence des courriers aux Rois Scythes, aux Parthes & à Tigrane Roy d'Arménie son gendre, pour leur demander du secours*; les premiers refusent de se mêler dans sa querelle; Tigrane long-tems incertain, cède enfin aux importunités de sa femme, qui étoit fille du Roy, & promet de joindre ses armes aux siennes. Cependant Mithridate, pour faire diversion, envoyoit contre Lucullus détachemens sur détachemens, qui donnoient lieu à plusieurs combats, les uns heureux; les autres malheureux; en sorte néanmoins que l'avantage demeurait pour l'ordinaire aux troupes de Lucullus, & que le Roy de Pont désespéré ne sçavoit plus comment faire tête aux Romains. Il parvint pourtant à mettre sur pied une armée de quarante mille hommes & de six mille chevaux; tout aussi-tôt il détache Taxile & Diophante pour aller renforcer les corps qu'il avoit déjà envoyez. Les deux armées grossies de part & d'autre, éprouvoient tous les jours leurs forces par de continuelles escarmouches, qui se tournèrent en deux combats de cavalerie;

* On voit en la personne de Mithridate un Prince souvent vaincu, mais jamais abbattu par la mauvaise fortune; jamais dompté; sa haine pour les Romains lui fournissoit toujours des ressources. Voici le portrait que Velléius-Paterculus nous a laissé de ce Prince: *Mithridates Rex Ponticus, vir neque*

silendus, neque dicendus sine cura; bello acerrimus, virtute eximius, aliquando fortunâ, semper animo maxime; consiliis dux, milis manu; odio in Romanos Annibal. Ce Prince étoit le troisième du nom, & on l'avoit surnommé Eupator.

les Romains furent vainqueurs dans l'un , & les Royalistes dans l'autre. Comme la guerre traînoit en longueur, Lucullus fut obligé de tirer des vivres de la Cappadoce. Taxile & Diophante qui le sçurent, détachèrent en même tems quatre mille hommes d'infanterie & deux mille chevaux, pour s'embusquer sur le chemin & enlever le convoi. L'escorte fut donc attaquée, mais elle se défendit bien; de nouvelles troupes que Lucullus envoyoit à son secours étant arrivées, les Barbares prirent aussi-tôt la fuite. Alors toute l'armée de Lucullus se mit à leurs trousses, & les poussa jusqu'au camp de Taxile & de Diophante, où le combat recommença & devint général, mais il ne dura pas long-tems; les Barbares firent peu de résistance, leurs Chefs plièrent les premiers, après quoi ce ne fut plus qu'une déroute, & ces Chefs allèrent eux-mêmes annoncer leur malheur à Mithridate, qui perdit en cette occasion la plus grande partie de ses troupes.

Ce Prince voyant ses affaires dans une telle décadence, prit la résolution de faire mourir ses femmes^a, & de se jeter dans Cabires. Après y avoir demeuré quelque tems caché, il prit la fuite. Les Gaulois le poursuivirent, sans sçavoir que ce fût lui; & ils l'auroient pris infailliblement, s'ils n'avoient mieux aimé piller son trésor, dont une mule étoit chargée. Pendant qu'ils étoient tout occupez de leur proie, Mithridate se sauva en Arménie. Lucullus donna ordre à Pompée de le poursuivre; & lui il marcha avec toutes ses troupes droit à Cabires^b, pour l'assiéger. Mais les Barbares ne se virent pas plutôt investis, qu'ils demandèrent à capituler, & livrèrent cette forteresse au Général Romain, qui ensuite s'approcha d'Amise; il voulut persuader à la garnison de se rendre, comme

^a Du nombre de ces femmes étoit la célèbre Monime.

^b Cabires du tems de Mithridate, n'étoit qu'une forteresse, mais si avantageusement située, qu'il la regardoit comme imprenable, d'autant plus qu'elle étoit munie de toutes les choses

nécessaires, sur-tout de moulins à eau, dont l'invention, pour le dire en passant, est attribuée à ce Prince. Il tenoit là tout ce qu'il avoit de plus précieux. Pompée y trouva de grandes richesses, qu'il étala à Rome dans son triomphe, & qu'il consacra ensuite à Jupiter dans le Capitole.

avoit fait celle de Cabires, mais il n'y réussit pas, c'est pour-quoi laissant Amise^c, il alla assiéger Eupatorie. D'abord il affecta de conduire le siège très-lentement, afin que les assiégés proportionnant la défense à l'attaque, tombassent dans une sécurité qu'il prévoyoit leur devoir être funeste, ce qui ne manqua pas d'arriver; car ayant tout-à-coup commandé à ses soldats de prendre des échelles & de monter à l'assaut, la garnison qui ne s'attendoit à rien moins, se trouva si surprise & si intimidée, qu'elle n'eut pas la force de se défendre; par ce stratagème Lucullus prit Eupatorie, & la fit aussi-tôt raser. Ensuite retournant à Amise, il la prit aussi par escalade, & l'abandonna au pillage; il s'y fit un grand massacre des habitans, Lucullus l'arrêta, & usant de clémence envers ceux qui avoient échappé à la fureur du soldat, non seulement il leur rendit leur ville, mais il leur donna encore tout le pays d'alentour.

Cependant Mithridate arrivé en Arménie souhaitoit fort d'avoir une entrevûe avec son gendre, mais il ne put l'obtenir. Tigrane se contenta de remplir tous les devoirs de l'hospitalité, en lui donnant des gardes pour la sûreté de sa personne, & en ne le laissant manquer de rien. Lucullus informé de cette réception, députa aussi-tôt Appius Clodius à Tigrane, pour lui redemander Mithridate; à quoi Tigrane répondit qu'il ne pouvoit livrer son beau-pere, sans se rendre méprisable aux yeux de tous les hommes, & qu'il ne le livreroit point; qu'il n'ignoroit pas que Mithridate étoit un méchant Prince, mais qu'après tout c'étoit le pere de sa femme, & qu'un gendre devoit respecter en lui cette qualité. Il écrivit donc à Lucullus une lettre qui contenoit ces raisons, & qui, au lieu d'adoucir le Général Romain, devoit l'irriter encore, parce que dans la suscription il ne lui donnoit que le titre d'*Imperator*, disant que Lucullus ne lui avoit pas donné non plus le titre de Roy.

* C'étoient deux villes considérables dans le royaume de Pont. La première avoit été bâtie par les Milésiens, & la seconde par Mithridate-Eupator, celui-là même dont il est ici question. Pompée en augmenta l'enceinte, & lui donna le nom de *Magnopolis*.

des Rois. C'est par-là que finit le quinzième livre de Memnon; voyons maintenant un abrégé du seizième.

Cotta ayant décampé, marcha pour s'approcher d'Héraclee, à dessein d'en faire le siège; mais auparavant il voulut aller à Prusiade ville autrefois dite Ciéros, du nom d'un fleuve qui passe auprès, & pour lors appelée Prusiade, du nom de Prusias Roy de Bithynie qui l'enleva aux Héracléens. De-là, prenant son chemin vers le Pont-Euxin, après en avoir côtoyé le rivage, il vint camper devant les murs d'Héraclee, qui est sur une hauteur: les habitans pleins de confiance en l'assiette de la place, & soutenus d'une forte garnison se défendirent avec courage: les Romains en bleissoient un bon nombre à coups de trait; mais ils perdoient eux-mêmes beaucoup plus de monde. C'est pourquoi Cotta jugea à propos de porter son camp un peu plus loin, & faisant cesser toute attaque, il ne pensa plus qu'à affamer les assiégés, en fermant tous les passages par où il leur pouvoit venir des convois. Bien-tôt en effet, ils manquèrent des choses les plus nécessaires, & n'eurent d'autre ressource que de députer à toutes leurs colonies, les priant de leur envoyer des vivres pour de l'argent, ce qu'elles firent toutes avec zèle.

Quelque tems auparavant, Triarius s'étant embarqué à Nicomédie sur la flotte Romaine, pour aller chercher les galères de Mithridate, qui, comme je l'ai dit, étoient attendues d'Espagne & de l'isle de Crète, fut assez heureux pour les rencontrer. Plusieurs de ces galères avoient péri, soit par la tempête, soit en divers petits combats, soit même dans les ports où elles avoient été obligées de relâcher, les autres revenoient en Asie, & déjà elles étoient entrées dans l'Hellespont, lorsque Triarius en fut averti. Aussi-tôt il force de voiles, & les joint proche de Ténédos au nombre de quatre-vingts ou peu s'en falloit. Quoiqu'il n'en eût lui que soixantedix, il ne balança pas à les combattre. Du commencement elles se défendirent assez bien, mais bien-tôt après elles prirent la fuite, & vivement poursuivies, une partie fut coulée à fond, & l'autre prise par Triarius; de sorte que cette
nombreuse

nombreuse flotte avec laquelle Mithridate étoit passé en Asie, fut entièrement détruite.

Cotta de son côté continuoit de bloquer Héraclée, il ne l'attaquoit point encore avec toutes ses forces, mais seulement par des détachemens où il y avoit toujours beaucoup plus de Bithyniens que de soldats Romains. Cependant comme il vit que la plupart revenoient bleffez, & qu'il ne laissoit pas de perdre beaucoup de monde, il résolut de faire avancer ses machines, & entr'autres, une tortuë qui sembloit devoir être redoutable aux assiégez. Marchant donc avec toutes ses troupes, il fit dresser la tortuë contre une tour qui lui paroissoit n'être pas de grande résistance; mais il y fut trompé: le bélier ayant été lancé deux fois, non seulement la tour résista, contre l'attente des assiégeans, mais à la troisième fois, la machine elle-même fut ébranlée, & le bélier, qui en étoit la principale pièce, se rompit. Cet accident donna un nouveau courage aux Héracléens, en même-tems qu'il décourageoit Cotta, qui desespéroit presque de prendre la place. Toutesfois le lendemain il voulut redoubler ses efforts, & faire encore usage de la tortuë; mais ce fut avec tout aussi peu de succès. Alors de dépit il ordonna que l'on mît le feu à cette machine de guerre, fit trancher la tête aux charpentiers qui l'avoient construite, laissa un corps de troupes devant la place, pour la tenir toujours bloquée, & alla avec le reste camper au Lycée, lieu peu distant, mais abondant & fertile, d'où ravageant le pays d'alentour, il augmenta beaucoup la misère qui se faisoit déjà sentir dans Héraclée. Les habitans réduits à ce fâcheux état, députèrent une seconde fois aux Scythes, aux peuples de la Chersonèse, aux Théodosiens * & à plusieurs Princes du Bosphore, pour leur demander du secours. Les Députés, à leur retour, donnèrent de grandes espérances, mais le mal étoit pressant; car pendant que les ennemis attaquoient la ville au dehors, les habitans avoient beaucoup à souffrir au dedans. Les soldats de la garnison voulurent être

* Théodosie étoit une ville maritime de la Taurique, & qui avoit un fort bon port.

nourris autrement que le peuple; ils maltraitoient les citoyens, exigeant d'eux l'impossible. Pour comble de malheur, Connaxorix leur Commandant, bien loin de les reprimer, sembloit les autoriser.

Cotta, après avoir ruiné tous les lieux d'où les assiégés eussent pu tirer quelque subsistance, se rapprocha de la place, bien résolu de l'attaquer plus vivement qu'il n'avoit encore fait; mais il ne fut pas long-tems sans s'apercevoir que ses troupes étoient rebutées, c'est pourquoi il prit le parti d'envoyer ordre à Triarius de venir avec ses galères, pour empêcher que rien n'entrât par mer dans Héraclée.

Triarius, après avoir joint vingt navires de Rhodes à ceux qu'il avoit, passe aussi-tôt dans le Pont avec sa flotte, forte de quarante-trois voiles. En même tems il donne avis à Cotta, & de son départ, & du jour qu'il arriveroit. Cotta, sur cet avis, s'approche de la ville avec toutes ses troupes, de sorte que dans un même jour elle se trouve bloquée par terre & par mer. Les Héracléens consternés d'un projet si bien concerté, arment en diligence trente galères, mais ils ne les garnissent pas de monde suffisamment, parce qu'ils en avoient besoin pour défendre leurs remparts. Pendant que ces trente galères sortent de la rade & s'avancent en pleine mer pour aller combattre la flotte Romaine, l'escadre de Rhodes, comme plus forte & plus expérimentée, se détache, va fondre sur les galères d'Héraclée, & du premier choc en coule cinq à fond; mais elle en perd trois des siennes, qui sont aussi coulées bas.

Triarius vient au secours des Rhodiens; le combat s'échauffe, les Romains sont fort maltraités, mais ils sont encore plus de mal à l'ennemi. Enfin les galères d'Héraclée réduites au nombre de seize, sont obligées de fuir vers la ville; Triarius les poursuit, & entre victorieux dans le grand port. Cotta sûr alors de prendre la ville par famine, jugea à propos de retirer son infanterie, & laissa faire le reste à Triarius, qui, maître de la mer, envoyoit tous les jours des vaisseaux pour donner la chasse à tous bâtimens qui apporteroient des vivres aux assiégés. Bien-tôt la disette fut extrême dans Héraclée,

le septier^a de bled y coûtoit quatre-vingts dragmes Attiques^b. Pour comble de malheur, les maladies, la peste même, causée ou par l'intemperie de l'air, ou par la mauvaise nourriture, désoloient cette misérable ville, & emportoient chaque jour nombre d'habitans. Lamachus^c lui-même, après avoir langui long-tems, mourut dans les douleurs. La peste n'épargnoit pas plus les soldats de la garnison ; de trois mille qu'ils étoient au commencement du siège, à peine en restoit-il deux mille, & Triarius n'ignoroit rien de tout cela.

Dans cette extrémité, Connacorex résolut de livrer la ville aux Romains, & de faire sa condition meilleure aux dépens des citoyens. Il mit dans sa confiance un Héracléen nommé Damophile, qui avoit toujours été le rival de Lamachus, & qui, par sa mort, étoit devenu Préteur de la ville. Mais comme il connoissoit Cotta pour un homme dur & sans foy, il vouloit traiter à son insçu avec Triarius, en quoi Damophile le secondoit de tout son pouvoir. Tous deux donc s'ouvrent à Triarius, ils en obtiennent des conditions avantageuses pour leur personne, & pleins de l'espérance d'une meilleure fortune, ils prenoient déjà des mesures pour exécuter leur trahison, lorsqu'un bruit sourd s'en répandit dans Héraclée. Aussitôt il se fait une assemblée du peuple, & le Commandant de la garnison est prié d'y venir prendre séance. Quand il fut arrivé, Brithagoras, homme distingué parmi les Héracléens, lui adressant la parole, expose le mauvais état de la ville, la nécessité de songer à l'intérêt commun des habitans, & de faire des propositions d'accommodement à Triarius ; il finit par l'en prier, l'en conjurer. Alors Connacorex se leve, &

^a Le texte dit *le chenix* de bled. C'étoit chez les Grecs une mesure qui contenoit environ la dixième partie de notre muid, ou un peu plus d'un septier.

^b Quatre-vingts dragmes Attiques, c'est-à-dire, un marc deux onces d'argent.

^c Ce Lamachus avoit causé la ruine

de sa patrie, en ouvrant les portes d'Héraclée à Mithridate, & en recevant ses troupes. Cette perfidie n'étoit le crime que d'un particulier, mais les Romains la crurent l'effet d'une délibération publique, & ils en furent tellement irrités, qu'ils résolurent de faire le siège d'Héraclée, à quoi ils n'auroient jamais pensé sans cela.

ouvrant un avis tout contraire, il dit que pour lui il ne voit aucun sujet de desespérer, ni du salut, ni de la liberté; que la fortune pouvoit changer, & qu'il n'étoit pas encore tems de se rendre; qu'en effet il avoit reçu des lettres de Mithridate, par lesquelles il paroissoit que ce Prince étoit fort bien avec son gendre, & qu'incessamment il obtiendrait un puissant secours qui le mettroit en état de rétablir ses affaires. C'est ainsi que le perfide Connacotix jouoit l'assemblée; cependant comme on croit volontiers ce que l'on souhaite, le peuple fortit, persuadé que l'on pouvoit encore attendre. Quand le traître vit que son discours avoit eu l'effet qu'il en espéroit, profitant du silence de la nuit, il embarque tous les soldats de la garnison sur des galères, & se sauve avec eux; car tel étoit son traité, qu'ils pourroient en toute sûreté se retirer où ils voudroient, & emporter avec eux ce qu'ils auroient pu gagner par leur service. Pendant ce tems-là Damophile ouvre les portes à Triarius; les Romains entrent en foule, quelques-uns escaladent les murs qu'ils trouvent sans défense, en un moment la ville est pleine de soldats, ou plutôt d'horreur & de carnage. Alors, mais trop tard, les Héracléens connoissent qu'ils se sont laissez tromper; les uns s'abandonnent à la merci des soldats, les autres sont impitoyablement massacrés; leurs maisons, leur argent, leurs meubles, tout est pillé, tout devient la proie de l'ennemi, qui se rappelant avec quel acharnement les galères d'Héraclée avoient combattu contre lui, & les peines qu'il a essuyées durant un si long siège, en prend droit d'exercer toutes sortes de cruautés contre ces malheureux citoyens: rien ne peut le retenir, il égorge jusqu'au pied des autels, ceux qui pensoient y trouver un asyle. Cependant plusieurs s'étant échappés, pour éviter une mort certaine, passent par-dessus les murs & se répandent dans la campagne; quelques-uns même vont implorer la clémence de Cotta, qui apprend par eux, & la prise & le sac d'Héraclée. A cette nouvelle, Cotta furieux s'avance vers la ville avec ses troupes, indignées de ce que leurs camarades les comptent pour rien, les frustrant de la gloire dûë à leur valeur, & s'appropriant

tout le fruit d'une entreprise qui leur étoit commune avec eux. Dans cette disposition, ils étoient prêts à tourner leurs armes contre les soldats de Triarius, & l'auroient fait immanquablement, si ce Général n'eût apaisé Cotta & son armée par des paroles pleines de douceur, & ne se fût engagé à rapporter tout le butin, pour être partagé entre tous. Par cette sage conduite, il calma les esprits & mit fin à la sédition.

Cotta ensuite ayant appris que Connacorex s'étoit emparé de Tios & d'Amastris, donna ordre à Triarius d'aller l'en chasser. Pour lui, demeuré maître d'Héraclée, après s'être assuré de tous les prisonniers de guerre & de ceux qui vouloient se rendre, il traita la ville avec la dernière rigueur, fouillant par-tout dans les maisons, même dans les temples, d'où il enleva grand nombre de belles statuës & de riches ornemens. Il y avoit dans le marché un Hercule adossé contre une pyramide, c'étoit une statuë admirable, qui pour sa grandeur, pour la richesse de la matière & la beauté de l'ouvrage, ne le cédoit à pas une autre des plus renommées; la massuë d'Hercule étoit d'or massif, la peau du lion qui lui couvroit les épaules, son carquois, son arc & ses flèches étoient aussi d'or. Cotta la fit enlever, avec une infinité de choses précieuses qu'il avoit tirées, soit des places publiques, soit des maisons particulières; il en chargea ses vaisseaux, après quoi il fit mettre par les soldats, le feu aux quatre coins de la ville. C'est ainsi qu'Héraclée fut prise, saccagée & détruite, après deux ans de siège. Cependant Triarius exécutoit ses ordres, en se rendant maître d'Amastris & de Tios; il les prit toutes deux par capitulation, & Connacorex, qui avoit prétendu couvrir sa trahison du prétexte de les aller défendre, eut la liberté de se retirer où il voudroit. Cotta ayant ainsi disposé de tout à sa volonté, envoya son infanterie & sa cavalerie à Lucullus, licencia ses troupes auxiliaires; & ne voyant plus rien qui le retint, il s'embarqua sur la flotte, avec les riches dépouilles des malheureux Héracléens. Mais à peine fut-il un peu éloigné du rivage, que plusieurs de ses vaisseaux étant trop chargés, les uns s'entr'ouvrirent, les autres poussés par

un vent de Nord sur des bancs de sable, jettèrent à la mer la plus grande partie des effets qu'ils transportoient.

Peu de tems après son départ, Léonippe, que Mithridate avoit fait Gouverneur de Sinope conjointement avec Cléocharès, desespérant de pouvoir conserver cette place, par une perfidie semblable à celle de Connacorex, résolut de la livrer à Lucullus, & il l'en informa, Mais Cléocharès, & Séleucus autre Lieutenant de Mithridate, que ce Prince avoit associé aux premiers, ayant tous les deux pénétré le dessein de Léonippe, convoquèrent le peuple aussi-tôt, & accusèrent le Gouverneur de trahison. Ce fut inutilement, le peuple persuadé de sa probité, ne put le croire capable d'une telle noirceur. La faction de Cléocharès redoutant le crédit de l'accusé, le surprit la nuit suivante, & l'assassina. Le peuple cria beaucoup, mais Cléocharès & ses partisans, devenus les plus forts par un coup si hardi, se rendirent maîtres de toutes les affaires; & pour assurer l'impunité de leur crime, ils s'érigèrent en autant de petits Tyrans. Sur ces entrefaites arrive près de Sinope Censorin, commandant une flotte Romaine de quinze galères, qui apportoit du Bosphore des vivres & des munitions au camp de Lucullus. Cléocharès & Séleucus furent d'avis de l'aller combattre avec les galères de Sinope; Séleucus se chargea de l'expédition & défit entièrement la flotte Romaine, après quoi tout le butin fut partagé entre son collègue & lui. Un exploit si heureux les rendit encore plus insolens, & augmenta de beaucoup leur tyrannie. Non seulement ils condamnoient les citoyens sans les entendre, mais ils les faisoient traîner au supplice, & il n'y avoit sorte de cruautés qu'ils n'exercassent contr'eux. Cependant ils n'étoient pas toujours d'accord; Cléocharès vouloit continuer de faire la guerre, Séleucus disoit au contraire qu'il falloit passer au fil de l'épée tous les habitans de Sinope, & livrer la ville aux Romains, sous l'espoir d'une récompense proportionnée à un si grand service. Ni l'un ni l'autre avis n'ayant prévalu, ils convinrent au moins de mettre leurs effets en sûreté, en les envoyant par mer à Macharès fils de Mithridate, qui étoit pour lors dans la Colchide.

Ce fut en ce tems-là même que le Général des Romains, Lucullus, vint mettre le siège devant Sinope^a. A peine y fut-il arrivé, que Macharès lui envoya demander son alliance & son amitié. Lucullus répondit qu'il l'accorderoit volontiers, à condition que Macharès n'aideroit en rien les assiégez. Non seulement ce Prince le lui promit, mais dans la suite il envoya à Lucullus des provisions qui étoient destinées pour les troupes de Mithridate. Cléocharès & Séleucus déçus de leurs espérances, donnent la ville au pillage à leurs soldats, chargent plusieurs vaisseaux d'immenses richesses, s'embarquent eux-mêmes durant la nuit, & vont gagner les lieux les plus reculés^b du royaume de Pont. Avant que de partir, ils mettent le feu aux vaisseaux qu'ils ne peuvent emmener. La flamme venant à s'élever, avertit Lucullus de ce qui étoit arrivé; aussi-tôt il fait prendre des échelles à ses soldats, & leur commande de monter à l'assaut. En un moment ils sont dans la ville, font main basse sur les habitans, déjà le sang coule de tous côtés; Lucullus touché de pitié fait cesser le carnage, content de s'être rendu le maître de cette importante place, qui tomba ainsi en la puissance des Romains. Amasée tenoit encore pour Mithridate, mais peu de tems après elle se rendit.

Mithridate, au reste, depuis un an & huit mois qu'il se tenoit dans un coin de l'Arménie, n'avoit encore pu parvenir à voir son gendre. Enfin Tigrane, honteux de l'avoir tant fait attendre, alla au-devant de lui en grand cortège, & le reçut avec une magnificence vraiment royale. Ils passèrent ensemble trois jours en des conversations secrètes^c; après

^a Sinope, bâtie par les Milésiens, étoit une ville d'une grande antiquité; elle s'étoit long-tems gouvernée par ses propres loix: dans la suite elle avoit été prise par Pharnace Roy de Cappadoce. Mithridate qui y étoit né & y avoit été élevé, en avoit fait, par une affection particulière, & aussi à cause de sa situation avantageuse, la capitale de son Empire.

^b Le texte ajoute, vers les *Saneges* & les *Lazes*. Aucun Géographe n'a

fait mention de ces peuples, c'est pourquoi Paulmier a cru qu'il falloit lire les *Zanes*, qu'Ammien-Marcellin place dans cette contrée, & dont Ptolémée parle comme d'un peuple voisin des Colques.

^c Ce fut dans ces entretiens secrets que ces deux Princes se firent des confidences, dont une coûta la vie à Métrodore de Séplis, homme recommandable par son éloquence & son savoir. Mithridate qui le chérissoit, l'avoit

quoï Tigrane le régala splendidement, lui témoigna beaucoup d'amitié, & le renvoya dans son royaume avec un corps de dix mille chevaux.

Pendant ce tems-là Lucullus étoit entré en Cappadoce, où regnoit Ariobarzane Prince ami du Peuple Romain. Aidé de son secours, il avoit brusquement fait passer l'Euphrate à son infanterie, & s'étoit approché d'une forteresse, où il sçavoit qu'étoient les femmes de Tigrane avec une partie de ses richesses. Lucullus laissa là un détachement considérable, qui eut ordre d'investir Tigranocerte, & de donner de l'inquiétude à plusieurs places à la fois; pour lui, il continua sa marche à la tête d'un camp volant. Tigrane se voyant attaqué de plusieurs côtés, rappella Mithridate en diligence, & cependant il envoya une armée pour secourir la place où il tenoit ses femmes. Les Romains auroient bien voulu attaquer cette armée, mais les Barbares, par une grêle de traits & de flèches, les empêchèrent de déboucher de leur camp: d'ailleurs il étoit nuit, de sorte que les troupes de Tigrane allèrent enlever les femmes, & les envoyèrent au Roy sous bonne garde, avec ses meubles les plus précieux. Le lendemain dès qu'il fut jour, les Thraces & les Romains tombèrent sur les Arméniens, les enfoncèrent, firent un grand nombre de prisonniers, & en tuèrent encore un plus grand nombre; mais l'escorte qui avoit pris les devans, arriva heureusement.

Enfin Tigrane ayant mis sur pied une armée de quatre-vingt mille hommes ^a, résolut d'aller en personne faire lever le siège de Tigranocerte ^b. Quand il fut à portée du camp des

envoyé en ambassade vers Tigrane, avec ordre de l'engager à joindre ses forces aux siennes contre les Romains. Métrodore ayant exécuté ses ordres, Tigrane lui dit dans la conversation : *Mais vous, Métrodore, que me conseillez-vous ? Seigneur, lui répliqua-t-il, comme Ambassadeur je vous le conseille ; mais si vous consultez Métrodore, il ne vous le conseillera jamais.* Mithridate apprit cette particularité de la bouche même de Tigrane, & sur le

champ il se vengea de Métrodore, en le faisant mourir.

^a Plutarque dans la vie de Lucullus, fait cette armée infiniment plus forte. Selon lui, Tigrane avoit vingt mille archers ou frondeurs, cinquante-cinq mille cavaliers, dont dix-sept mille montoient des chevaux bardez, cent cinquante mille hommes d'infanterie, & trente-cinq mille travailleurs.

^b C'étoit une ville sur l'Euphrate, Romains,

Romains, considérant la petitesse de son enceinte, il ne put s'empêcher d'en faire des railleries : *Si ces gens-là*, dit-il, *viennent comme Ambassadeurs, ils sont trop; mais s'ils viennent comme ennemis, ils ne sont pas assez.* Après leur avoir ainsi insulté, il campa. Mais Lucullus rabbattit bien-tôt son orgueil, car, en Général expérimenté, il rangea si bien ses troupes en bataille, & par une courte harangue sçut si bien les picquer d'honneur, que fondant tout-à-coup sur l'aîle droite des Arméniens, il la culbuta; le corps d'infanterie qu'elle couvroit, prit aussi-tôt l'épouvante, ce ne fut plus qu'une déroute^a, tous fuirent, & furent long-tems poursuivis par les Romains, qui en firent un horrible carnage. Tigrane abbattu par son malheur, céda le diademe & les autres marques de la royauté à son fils, & pour lui il ne cessa de fuir, jusqu'à ce qu'il eût gagné une place forte où il se crut en sûreté. Lucullus, après cette expédition, revint devant Tigranocerte, dont il poussa le siège si vivement^b, que les Lieutenans de Mithridate qui commandoient dans la place, n'ayant plus de secours à espérer, traitèrent avec le Général Romain, firent leur condition la

que Tigrane avoit eu la fantaisie de peupler aux dépens de douze autres villes, dont bon gré mal gré il avoit transféré les habitans dans celle-là. Tous les Grands de son royaume, pour lui plaire, y avoient bâti des palais. Tigrane en vouloit faire une ville comparable à Babylone, & cela étoit bien avancé, mais Lucullus ne lui donna pas le tems de l'achever; car après avoir pris & saccagé Tigranocerte, il en fit une grande solitude, renvoyant les habitans dans leur ancienne demeure, ce qui le fit bénir de tous ces divers peuples, qui soupiroient après leur patrie.

^a Suivant Plutarque, il périt du côté des Arméniens plus de cent mille hommes, & du côté des Romains il n'y eut que cinq morts & cent blessez. Le Philosophe Antiochus, dont Cicéron avoit été disciple, disoit de cette ba-

taille, que jamais le soleil n'en avoit éclairé une semblable; & Tite-Live assûroit qu'il n'étoit point arrivé aux Romains de se trouver en bataille rangée avec si peu de troupes contre un si grand nombre d'ennemis, car les vainqueurs n'étoient pas la vingtième partie des vaincus.

^b Cette grande ville étoit peuplée de Grecs & de Barbares. La division se mit parmi eux; Lucullus en sçut profiter, il fit donner l'assaut, prit la ville, & après s'être emparé des trésors du Roy, il abandonna Tigranocerte à ses soldats, qui, avec plusieurs autres richesses, y trouvèrent huit mille talens d'argent monnoyé, c'est-à-dire, vingt-quatre millions; & outre le pillage, il donna encore à chaque soldat huit cens dragmes, c'est-à-dire, quatre cens sur le butin qui y fut fait.

Mem. Tome XIV.

T t

meilleure qu'ils purent, & se rendirent. Mithridate de son côté, revenu auprès de son gendre, n'oublia rien pour lui relever le courage. Premièrement il l'engagea à reprendre le diadème & tout l'appareil qui convient à un Roy; ensuite il voulut lui persuader de lever de nouvelles troupes, de les joindre aux siennes, qui n'étoient pas à mépriser, & de tenter une seconde fois le hazard d'une bataille. Mais Tigrane qui se fioit plus en la valeur & en la prudence de son beau-pere qu'en la sienne, & qui le croyoit aussi beaucoup plus capable de disputer le terrain aux Romains, lui laissa faire tout ce qu'il voulut. Pour lui, il envoya une ambassade à Phradate Roy des Parthes, pour lui offrir la Mésopotamie, l'Adiabene*, & ce qu'on appelle les Grandes-vallées. Mais Lucullus députa pareillement vers ce Prince, pour traverser les desseins de Tigrane. Le Parthe donna audience aux Ambassadeurs d'Arménie séparément, & de même aux Députés de Lucullus; il promit tout aux uns & aux autres, & les trompa tous également.

Cependant Cotta arrivé à Rome, avoit été fort bien reçu du Sénat; & parce qu'il avoit pris Héraclee, on ne l'appelloit point autrement que Cotta le Pontique. Mais quand on sut qu'il avoit sacrifié cette grande ville à son intérêt particulier, alors il devint l'objet de la haine publique, & ses richesses regardées comme le fruit de ses rapines, soulevèrent tout Rome contre lui. Pour faire cesser le murmure, il porta au trésor de la République la plus grande partie des dépouilles dont il revénoit chargé; mais il n'y gagna rien, on demeura persuadé que ce qu'il s'étoit réservé, valoit bien ce qu'il avoit donné. Le Sénat indigné rendit un decret, par lequel il ordonnoit que les captifs d'Héraclee seroient incessamment remis en liberté, & renvoyés en leur pays. Mais l'affaire alla plus loin, car Thrasymède, l'un des Héracleens les plus distinguez,

* L'Adiabene, pays voisin de la Mésopotamie, s'étoit appelé anciennement l'Assyrie; on lui donna ensuite le nom d'Adiabene, parce qu'il étoit renfermé entre deux fleuves que l'on ne pouvoit passer à gué, du mot Grec *adiazma*, dit Ammien-Marcellin.

accusa Cotta en plein Sénat. Il exposa les services que la ville d'Héraclée avoit rendus aux Romains, l'alliance & la bonne amitié qu'elle avoit toujours entretenues avec eux; que si elle s'en étoit écartée, ce n'avoit jamais été par une délibération publique, ou par la mauvaise volonté des habitans, mais par la perfidie de leurs Magistrats, ou par la violence de ceux qui commandoient dans la place. Il peignit aux yeux du Sénat, Cotta dépouillant les temples, enlevant les statues des Dieux, regardant comme sa proie toutes les richesses des particuliers, exerçant contr'eux mille cruautés, chargeant les vaisseaux d'une quantité prodigieuse d'or & d'argent, & mettant le feu à tout ce qu'il ne pouvoit pas emporter. Par ses larmes, encore plus que par la force de son discours, il excita la pitié des principaux Sénateurs, pendant qu'une foule de captifs, hommes, femmes & enfans tous en posture de supplians, une branche d'olivier à la main, attendrissoient les Juges par leurs cris & leurs gémissemens. Quand Thrasymède eut cessé de parler, Cotta se leva pour lui répondre; il se défendit en sa Langue^a, & dit brièvement ce qu'il put pour sa justification, après quoi il se remit à sa place. Alors Carbon s'étant levé, *Cotta*, lui dit-il, *nous vous avons donné ordre de prendre Héraclée, mais non pas de la saccager*. Tous les autres le condamnèrent de même; la plupart étoient d'avis de l'exil, cependant ils prirent un parti plus modéré, ce fut de le déclarer déchû du droit de porter le Laticlave^b. A l'égard des captifs d'Héraclée, non seulement le Sénat les déclara libres, mais il leur rendit leurs

^a C'est-à-dire que Thrasymède avoit parlé en Grec, & que Cotta répondit en Latin; rien ne marque mieux combien la Langue Grecque étoit commune à Rome en ce tems-là.

^b Le Laticlave étoit une espece de vêtement affecté aux Sénateurs, comme l'Angusticlave en étoit un affecté aux Chevaliers Romains. L'un & l'autre n'étoient autre chose qu'une tunique

couverte par devant de quelques pièces de pourpre appliquées en manière de têtes de clou. Ces têtes de clou étoient plus grosses sur la tunique des Sénateurs, plus petites sur la tunique des Chevaliers, & de-là ces deux vêtemens prenoient leur dénomination. En privant Cotta du droit de porter le Laticlave, il y a bien de l'apparence qu'on le raya du nombre des Sénateurs.

terres, leur ville & leurs ports, avec le libre exercice de leur commerce, & défenses furent faites de retenir aucun d'eux dans l'esclavage.

Thrasymède ayant ainsi obtenu ce qu'il souhaitoit, fit embarquer les captifs & les renvoya en leur pays. Pour lui, afin d'être plus à portée de rendre service à ses compatriotes, il demeura un tems à Rome avec Brithagoras, & Propylus qui étoit fils de ce dernier. Après y avoir passé quelques années, il équipa une petite flotte & s'en retourna à Héraclée, où il employa tous ses soins à réparer les malheurs de sa patrie, à la repeupler, & , pour ainsi dire, à la ranimer; mais quelque peine qu'il prit, il ne put jamais y rassembler plus de huit mille habitans, même en y comprenant les esclaves. Brithagoras dans la suite voyant ce nombre considérablement augmenté, fit espérer à ces peuples qu'on les rendroit parfaitement libres, en leur permettant de se gouverner par leurs propres loix comme auparavant. Et en effet, plusieurs années après, lorsque Jules-César fut devenu le maître de la République Romaine, Brithagoras se rendit auprès de lui avec quelques autres Héracléens de distinction, & entr'autres Propylus son fils. Dans cette ambassade il scut gagner l'amitié de César, qui dès lors lui donna de bonnes paroles, & n'en différa l'effet, que parce qu'il n'étoit point à Rome; car tout occupé de ses grands desseins, il faisoit la guerre tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre. Brithagoras le suivit par-tout avec son fils. On voyoit bien qu'il obtiendrait infailliblement ce qu'il demandoit; mais après douze ans d'assiduité, cet illustre Héracléen cassé de vieillesse & de travaux, tomba malade & finit ses jours, au grand regret de sa patrie, justement dans le tems que César étoit sur le point de revenir à Rome.

Là finit aussi le seizième livre de Memnon. Cet ouvrage, au reste, est judicieusement écrit. L'Auteur s'y est attaché à un genre de stile qui est aisé, simple & léger *; il s'exprime

* L'expression de Photius est, *καὶ ὁ γὰρ μετὰ διάνοιαν χαλκόμενος*, | & c'est ce qu'il n'est guères possible de bien rendre en notre Langue, parce

toûjours clairement, il est en garde contre les digressions, ne se permettant que celles qui se présentent naturellement; & quand il est obligé de s'écarter de son sujet, il y revient toûjours le plutôt qu'il peut. Sa diction est simple, rarement il use de termes figurez.

Je ne dis rien de ses huit derniers livres, parce qu'ils ne me sont jamais tombez entre les mains.

qu'elle ne nous fournit aucun terme qui réponde exactement au terme Grec *ἰχὺς καὶ οὐρ*, en Latin *genus dicendi tenue*, qui ne laissoit pas d'être une perfection. Ce genre de stile étoit particulier à Lyfias, & à quelques au-

tres Ecrivains fort estimez; aussi Photius dit-il que Memnon avoit recherché cette manière d'écrire, *μυνησάμενος*. Pour faire entendre le terme Grec, il m'a fallu employer plusieurs mots, *aisé, simple & léger*.



HISTOIRE DU CALENDRIER EGYPTIEN.

Par M. DE LA NAUZE.

31. May
1740.

^a Diodor. 1.
Varro apud
Lactant. Instit.

2. 12.
Plin. Hist. Nat.
7. 49. edit.

Hard.
Stob. Phys. 11.
^b Plutarch. in

Numa, p. 72.
B.
Censor. de Die
nat. 19.

^c Diodor. loco
citato.
^d Censor. loco
citato.

^e Diod. Plut.
Censor. Stob. loc.
cit.

^f Diod. Varr.
Plin. loc. cit.

^g Afric. apud
Syncell. p. 17.
C.

Marsh. Can.
Æt. max. 40.

Joseph. Antiq.
2. 15. 2. 6.
passim.

QUAND on dit que les Egyptiens des premiers âges employèrent des années qui n'avoient chacune qu'un seul^a mois ou deux^b, c'est nous faire entendre qu'ils ne connoissent point d'année proprement dite, ni de mesure plus longue pour supputer les tems, que l'intervalle des révolutions lunaires. Une méthode si bornée désigne manifestement l'enfance du Monde, & bien-tôt la vicissitude des Saisons dûtes conduire les hommes à la connoissance de quelques périodes plus longues que celle du cours de la Lune. De-là cette distinction qu'on fit des Saisons^c, qui portèrent aussi le nom d'année, par exemple, les années de trois mois établies, dit-on^d, par l'Egyptien Horus, & les années de quatre mois, dont on prétend^e que les auteurs furent les peuples d'Egypte; & c'est par une réduction de ces sortes d'années si fort abrégées, que d'anciens Ecrivains^f expliquent historiquement les Antiquités Egyptiennes qu'on faisoit remonter à tant de milliers de siècles; pendant que d'autres^g estiment que tout cet appareil chronologique cache réellement des calculs de pure Astronomie. L'Egypte dans la suite employa une mesure de tems plus longue, & plus conforme à l'idée que nous avons de ce qu'on nomme Année. Telle fut l'année en usage parmi les Hébreux à leur sortie d'Egypte, la même année sans doute que celle des naturels du pays. On voit par l'Histoire Sainte, que les mois de cette année Judeo-Egyptienne avoient pour toute dénomination celle de premier mois, second mois, ainsi du reste, jusqu'au douzième, & Josephé suppose manifestement qu'ils étoient lunaires. D'ailleurs, comme on sçait que les mois Judaïques des tems postérieurs

étoient réglés par le cours de la Lune, on doit juger par l'attachement de la Nation Juive à ses usages & à ses cérémonies, que les mois furent effectivement lunaires dès les premiers tems, & que les anciens mois Égyptiens ayant été les mêmes, furent aussi pareillement lunaires. Cependant on ne peut rien établir de positif, ni sur la forme d'une pareille année, ni même sur l'année de trois cens soixante jours, que les Égyptiens employèrent, selon le Syncelle, avant leur

Syncell. pag.
123.

année vague de trois cens soixante & cinq jours; & c'est, avec raison, à cette dernière qu'on fait ordinairement commencer l'histoire du Calendrier Égyptien.

Les années Égyptiennes ont été déjà l'objet du travail de plusieurs Sçavans modernes. Scaliger & Pétau ont traité la matière dans leurs Ouvrages chronologiques, Golius dans ses Notes sur Alfragan, Marsham dans son Canon chronique, Dodwel dans un Appendix ou Addition à différentes Dissertations, M. Des-Vignoles dans une pièce qui est à la tête du quatrième tome des Mémoires intitulées *Miscellanea Berolinensia*, Dom Martin dans son Explication de divers Monumens, & M. Averani dans son petit Livre sur les Mois Égyptiens. Ce dernier ouvrage n'entame guères la question de la forme des années. L'Auteur s'y est borné à une recherche fort laborieuse & fort inutile des différentes dates de mois données par Ptolémée, & il conclut de la combinaison de ces dates, la position & l'arrangement des mois dans l'année Égyptienne. On pouvoit s'épargner les recherches d'un tel arrangement, puisqu'il n'est contredit par personne, & que d'ailleurs Ptolémée lui-même l'a tracé de suite dans un Calendrier qui termine son livre des Apparences des Étoiles fixes. Voici donc à quoi cet ordre des mois se réduit, de l'aveu de tout le monde.

Premier mois.	Thoth.
Second mois.	Paophi.
Troisième mois.	Athyr.
Quatrième mois.	Choeac.

Cinquième mois.	Tybi.
Sixième mois.	Mechir.
Septième mois.	Phamemothi.
Huitième mois.	Pharmuthi.
Neuvième mois.	Pachon.
Dixième mois.	Payni.
Onzième mois.	Epéphi.
Douzième mois.	Mefori.

Tels étoient les mois qui composoient la forme des années civiles des Egyptiens, soit de leur Année vague, dont il s'agira dans la première partie de ce Mémoire, soit de leur Année solaire, dite l'Année Alexandrine, dont je parlerai dans la seconde partie, soit enfin de leur Année lunaire, que je tâcherai d'établir dans une troisième partie, qui sera aussi la dernière. De ce que nous dirons sur ces différentes formes d'années, il résultera qu'elles furent toutes trois en usage pendant un certain tems dans différens cantons de l'Egypte; & peut-être on n'y étoit pas seulement partagé sur la manière d'employer les années, mais encore sur la méthode de commencer les jours. Car d'un côté, Pline prétend que les Egyptiens, comme les Romains, comptoient la journée depuis minuit; de l'autre, Isidore, l'Auteur des Origines, assure que les Egyptiens la comptoient depuis un soleil couchant jusqu'à l'autre, ce qui est conforme à ce que rapporte Théon, qu'ils observoient le lever Hélique de la Canicule à l'onzième heure. On conciliera ces divers témoignages, en disant que Pline avoit en vûe les Egyptiens d'Alexandrie, comme plus connus des Romains, & que les autres parlent des naturels Egyptiens, dont ils paroissent avoir envisagé les usages particuliers. Pour Ptolémée, natif de Péluse & habitué à Alexandrie, il a commencé les jours à midi dans ses calculs astronomiques; mais cet usage des Astronomes n'avoit aucun rapport à l'usage civil de la nation Egyptienne.

PREMIERE

Plin. Hist. nat.
2. 79. edit.
Hard.
Isid. Orig. 5.
10.

Theon ad Arat.
pag. 22. edit.
Oxon.

L'Année vague des Égyptiens.

L'Année Égyptienne de trois cens soixante & cinq jours, si célèbre parmi les Écrivains de l'Antiquité, porte le nom d'Année vague & d'Année rétrograde, parce qu'elle antici-
poit insensiblement sur le cours du Soleil. La révolution an-
nuelle de cet Astre est de trois cens soixante & cinq jours, &
environ un quart de jour. C'est pourquoi de quatre en quatre
ans on ajoute dans le Calendrier Julien un jour de plus aux
trois cens soixante & cinq jours ordinaires, pour retenir les
Saisons dans les mêmes mois. Faute d'une semblable interca-
lation, l'année Égyptienne de trois cens soixante & cinq jours
précis, s'éloignoit sans cesse du Soleil, & le Thoth passant
successivement de l'Été dans le Printems, ensuite dans l'Hiver
& dans l'Automne, ne revenoit au même point solaire qu'a-
près un intervalle de quelques siècles. C'est ce que nous aurons
occasion d'expliquer plus bas. Parcourons d'abord les siècles
marquez par l'usage de l'Année vague & rétrograde, pour
réfuter d'avance les Auteurs modernes qui ont imaginé, ou
que cet usage avoit été astronomique plutôt que civil, ou
qu'il ne commença que depuis l'Ere de Nabonassar, ou qu'il
finist aussitôt que les Romains furent maîtres de l'Égypte.

Dans la description des magnificences d'un Palais de Thèbes
en Égypte, destiné à servir de tombeau au Roy Osymandès,
Diodore fait mention d'un cercle d'or dont la circonférence *Diodor. 1.*
avoit trois cens soixante & cinq coudées de tour sur une cou-
dée de largeur. Chacune des trois cents soixante & cinq coudées
répondoit à un jour de l'année; & pour ce jour-là, on y avoit
marqué le lever & le coucher des Astres, avec le pronostic
des tems, que les Astronomes Égyptiens y avoient attaché.
Ce cercle enlevé, dit-on, par Cambyse lorsqu'il pilla l'É-
gypte, étoit donc un monument fort ancien de l'année Égyp-
tienne de trois cens soixante & cinq jours. Cependant l'année
naturelle renfermant environ un quart de jour de plus, il
s'ensuit qu'un cercle ainsi divisé en trois cens soixante & cinq

parties égales pour trois cens soixante & cinq jours précis, ou ne pouvoit pas servir long-tems de Calendrier exact, ou étoit accompagné de formules qui en corrigeoient le défaut. Osymandès est nommé Ismandès par Strabon, qui ajoute que le Prince appelé Ismandès par les Egyptiens, étoit Memnon. Or Memnon vivoit du tems de la guerre de Troie; on le prouve, soit par l'autorité des plus anciens Poètes, tels qu'Homère^a, Hésiode^b & Pindare^c, soit par le témoignage des plus anciens monumens, tels que le Coffre des Cypselides^d, le Trône d'Apollon d'Amycles^e, les Statues de Lycius^f, les Tableaux de Polygnote^g, & encore quelques autres restes d'antiquitez que Pausanias^h rapporte. Ainsi dès le tems de la guerre de Troie, les Egyptiens employoient l'année de trois cens soixante & cinq jours.

Strab. 17. p. 813.

^a Odyss. 4.

^b 88.

^c Hésiod.

Theog. 984.

^d Pind. Olymp.

2. 148. Pith.

6. 30. Nem. 6.

^e 82.

^f Paus. 5. 19.

^g Idem, 3. 18.

^h Idem, 5. 22.

ⁱ Idem, 10.

31.

^b Idem, 2. 3.

Ptolém. Alm.

4. 6.

Censor. de Dia

nat. 22.

Diodor. 2.

Une autre preuve de l'ancien usage de cette année Egyptienne, se tire de l'Ere de Nabonassar*, qui répondoit au 26. Février Julien proleptique de l'an 749. avant Jesus-Christ. Le Syncelle observe*² que les Babyloniens avoient marqué avec soin leurs Observations astronomiques depuis le commencement de cette Ere; & Ptolémée qui en cite quelques-unes, dont la plus ancienne est de l'an 721. avant l'Ere Chrétienne, les rapporte caractérisées en effet par l'époque de Nabonassar. Or, selon le témoignage de Censorin, & de l'aveu de tous les Sçavans, l'ouverture des années de Nabonassar commençoit toujours avec le Thoth Egyptien, & elles rouloient sur trois cens soixante & cinq jours, sans aucune intercalation. Les Babyloniens avoient donc emprunté des Egyptiens cette forme d'année, d'autant plus que, selon Diodore, les Chaldéens, autrement les Prêtres du pays de Babylone, avoient été instituez sur le modèle de ceux d'Egypte, & qu'ils

* Je parlerai plus au long de l'Ere de Nabonassar dans l'Histoire du Calendrier Babylonien.

*² Syntell. pag. 207. Long-tems avant le Syncelle, Berosé, Auteur Babylonien, qui vivoit environ cinq cens ans après l'Ere de Nabonassar,

supposoit évidemment que les Observations astronomiques de son pays ne remontoient point au-dessus de cette Ere; car il donnoit quatre cens quatre-vingt-dix ans de durée à ces Observations jusqu'à son tems, ainsi que Plin l'assure *Hist. nat. 7. 57. edit. Hard.*

s'adonnèrent à l'étude des Astres, sur le plan qui avoit été tracé par les Prêtres, les Naturalistes & les Astronomes Egyptiens. Par conséquent la forme Egyptienne des années de Nabonassar employée en Chaldée dès le VIII.^e siècle avant l'Ere Chrétienne, prouve à plus forte raison, l'antiquité des années de trois cens soixante & cinq jours, par rapport à l'Egypte.

Les Egyptiens se servirent aussi de la même forme d'année dans le siècle de Thalès, six cens ans avant l'Ere Chrétienne. Ce Philosophe a été le premier des Grecs qui ait donné trois cens soixante & cinq jours à l'année, sans avoir eu, remarque Diogène-Laërce, d'autres maîtres que les Egyptiens. Témoignage qui semble dire que l'année Egyptienne fut de trois cens soixante & cinq jours au tems de Thalès.

Laër. 1. 27.

Hérodote écrivoit dans le V.^e siècle avant Jesus-Christ, & disoit en parlant des Egyptiens : « Ils agissent, du moins à mon avis, plus sagement que les Grecs, d'autant que les Grecs intercalent à la troisième année, pour s'accorder avec les Saisons. Mais les Egyptiens ayant douze mois, chacun de trente jours, ne font qu'ajouter cinq jours de plus tous les ans, & par ce moyen ils se procurent le retour périodique des mêmes Saisons. » Il sembleroit par ces dernières paroles d'Hérodote, qu'il n'auroit pas senti l'inconvénient du dérangement des Saisons attaché à une longue suite d'années Egyptiennes. Qu'il ait ignoré l'anticipation du Thoth vague, ou que l'ayant connue, ce qui est plus probable, il ait négligé de la marquer, parce qu'elle ne devient sensible qu'après plusieurs années, du moins assure-t-il clairement que de son tems l'année Egyptienne étoit bornée à trois cens soixante & cinq jours.

Herod. 2. 4.

Géminus en dit autant pour le tems où il écrivoit. C'étoit, selon les uns, un peu plus, & selon les autres, un peu moins de cent ans avant l'Ere Chrétienne. Voici ses paroles : « Les Egyptiens agissant par des vûes tout-à-fait différentes de celles des Grecs, ne règlent point leurs années suivant le Soleil, ni leurs mois & leurs jours suivant la Lune. Par une méthode qui leur est particulière, ils veulent que telles & telles fêtes ne reviennent pas toujours dans le même tems, »

*Gemin. Elem.
Astron. p. 33.
Uranol. Petar.*

V u ij

» mais qu'elles parcourent successivement toutes les Saisons de
 » l'année; en sorte qu'une fête de l'Été devienne avec le tems
 » une fête de l'Hiver, de l'Automne & du Printems. Pour se
 » procurer cette anticipation, ils fixent l'année à trois cens
 » soixante & cinq jours, c'est-à-dire, à douze mois chacun de
 » trente jours, & à cinq jours de plus, évitant exprès d'inter-
 » caler la quatrième partie du jour excédente. C'est ainsi, ajoute
 » Gémînus, que dans l'espace de quatre années, les Égyptiens
 se trouvent de la valeur d'un jour en deçà du Soleil.»

Ils ufoient encore de la même méthode au 111^e siècle
 de l'Ere Chrétienne. « L'année civile des Égyptiens, disoit
Censorin. de » Censorin en l'an 239. de Jésus-Christ, n'a que trois cens
Die nat. 18. soixante & cinq jours, sans aucun jour intercalaire.» Du tems
 de Censorin, les Romains se régloient par le Calendrier Ju-
 lien, où trois années simples de trois cens soixante & cinq
 jours, sont suivies d'une quatrième qui est Bissextile, & qui
 comprend trois cens soixante-six jours. Il résultoit donc entre
 l'année Julienne & l'année des Égyptiens, la différence d'un
 jour en quatre ans, & de vingt-cinq jours après cent années;
Blom, 21. aussi le même Ecrivain, après avoir dit qu'en l'année où il
 écrivoit, le Thoth Égyptien avoit commencé au 25. de Juin,
 ajoute que cent ans auparavant le Thoth Égyptien avoit
 commencé au 21. de Juillet, ou plutôt au 20. suivant la cor-
Petav. Uranol. rection que les Sçavans font à ce texte; ce qui donne vingt-
s. 6. cinq jours de moins en cent ans à l'année Égyptienne qu'à la
Dodwel. app. Julienne, & détermine l'Égyptienne à trois cens soixante &
Dissert. Cypr. cinq jours précis.
pag. 18.

Theo. Frag. Théon d'Alexandrie, qui vivoit au milieu du 1v.^e siècle;
apud Dodwel. donne aussi la même durée à l'année Égyptienne. Il dit:
append. Dissert. « Puisque l'année alléguée des Grecs, c'est-à-dire, des Alexan-
Cypr. p. 111. drins, comprend trois cens soixante & cinq jours & un quart,
 » & celle des Égyptiens trois cens soixante & cinq jours seule-
 » ment, comme nous l'avons déjà remarqué, il est clair que
 » celle des Égyptiens gagne un jour d'avance en quatre ans sur
 » celle des Alexandrins, & qu'en quatorze cens soixante ans
 » elle gagne trois cens soixante & cinq jours, qui font une année

Egyptienne. Après quoi les Egyptiens & les Alexandrins « recommencent une nouvelle année en même tems, & tant « qu'elle dure les Alexandrins comptent les jours & les mois « de la même façon que les Egyptiens. » Nous verrons plus bas qu'au siècle de Théon les Alexandrins commençoient leur année au 29. d'Août, en employant les douze mois Egyptiens & les cinq jours Epagomènes, avec un Epagomène de plus tous les quatre ans. Ainsi lorsque Macrobe contemporain de Théon, a dit que les Egyptiens, après leurs douze mois chacun de trente jours, plaçoient les cinq Epagomènes entre les mois d'Août & de Septembre, il est visible qu'on doit entendre les Egyptiens d'Alexandrie, non les Egyptiens en général, ceux-là employant une forme d'année fixe, & ceux-ci conservant encore leur année vague & rétrograde.

Macrobi. Saturnal. l. 1. §.

Quelques Médailles Grecques frappées en Egypte dans les siècles postérieurs à l'Ere Chrétienne, prouvent aussi que l'année vague y étoit pour lors en usage. Ces Médailles semblent donner au regne de quelques Empereurs Romains, une ou même deux années de plus que ne leur en donnent les autres Monumens historiques. Les Chronologistes modernes ont observé avec raison, que la cause de cette variation venoit de ce que l'Egypte comptoit la durée des regnes par des fractions d'années, pendant que d'autres pays la comptoient par des années totales. Qu'un Empereur, par exemple, ait régné cinq ou six mois, si l'ouverture de l'année en Egypte tomboit dans le cours de ce regne, les mois antérieurs au Thoth étoient pris pour la première année de l'Empereur, & les mois postérieurs au Thoth pour la seconde. C'est ainsi qu'on pourra voir la seconde année marquée sur des Médailles Egyptiennes, pendant qu'on trouvera la première année seulement marquée sur des Médailles Romaines, qui comptoient les années des Empereurs du jour anniversaire de leur avènement au trône. Telle est la clef que le P. Petau ^a & le Cardinal Noris ^b ont indiquée, & que le P. Pagi ^c, M. de la Torré ^d sur-tout, & M. de la Bastie ^e, nous proposent absolument

^a Pet. Doctr. temp. 12.

^b Noris, Epist. de Num. Her. Ant. tom. 2. p. 656.

^c Pagi, Critica. ad annum 69. num. 3.

^d Phil. à Torr. Dissert. de Anno Elag. pag. 30-39.

^e Académ. des Belles-Lettres, Tom. XII. Hist. pag. 136. seqq. & Tom. XIII. Mem. p. 427. seqq.

pour l'explication des Médailles Egyptiennes, & l'on ne peut se refuser à la justesse de ce principe de critique. Or ces Médailles annoncent-elles toujours l'année fixe des Alexandrins, comme on le prétend ? A la bonne heure qu'on le juge ainsi des Médailles frappées en Alexandrie, ou dans quelques autres villes d'Egypte qui peuvent avoir suivi le Calendrier Alexandrin ; mais je pense qu'on a tort d'en faire une règle générale, & deux Médailles du Cabinet de M. l'Abbé de Rothelin rapportées par M. de la Bastie, qui marquent la huitième année de l'Empereur Probus, prouvent qu'on y a supposé l'année vague Egyptienne. Probus commença de regner à la mi-Avril 276. & ne regna que six ans, trois mois & quelques jours. Le P. Pagi l'a démontré par divers témoignages d'Auteurs, les uns contemporains, les autres presque contemporains, qui tous donnent à cet Empereur, ou moins de sept ans, ou six ans, ou six ans & trois mois, ou six ans & quatre mois. On accorde parfaitement ensemble toutes ces autorités, en disant avec le P. Pagi, que Probus a régné depuis environ la mi-Avril 276. jusque vers le commencement d'Août 282. ce qui fait une durée de six ans & quatre mois commencez, ou trois mois révolus & complets. Comment vérifier présentement la huitième année de ce Prince, marquée sur les Médailles d'Egypte ? Ce ne sera pas certainement dans l'hypothèse de l'ouverture de l'année fixe au 29. d'Août. Alors la seconde année de Probus auroit commencé au 29. d'Août 276. & la huitième ne s'auroit avoir eu lieu, puisque ce Prince mourut vers le commencement d'Août 282. Vous levez la difficulté, en substituant l'année vague, dont l'ouverture en l'an 276. répondit au 15. de Juin. La seconde année de Probus aura commencé à ce 15. Juin 276. deux mois après son avènement au trône, & la huitième année aura commencé au 14. Juin 282. environ un mois & demi avant sa mort. M. de la Bastie, qui a cru les deux Médailles de Probus incompatibles avec la Chronologie du P. Pagi, n'avoit en vûe que la méthode de l'année Alexandrine. S'il eût fait attention à l'année vague, il auroit tout concilié, sur-tout puisqu'il convient

*Pagi, Crit. ad
an. 276. n. 8.
9. & ad annum
283. n. 2.*

lui-même que l'usage de cette année vague se maintint en Egypte long-tems même après l'empire de Probus.

Tous ces détails sont plus que suffisans pour montrer en général, que l'année Egyptienne de trois cens soixante & cinq jours avoit commencé d'être employée avant l'Ere de Nabonnassar, & qu'elle subsista encore civilement pendant plusieurs siècles après l'Ere Chrétienne. Présentement, cherchons le tems précis de son institution. Je crois que ce fut l'an 1322. avant Jesus-Christ, au commencement d'un Cycle caniculaire; & la première preuve dont j'appuierai cette époque, étant fondée sur la nature même du Cycle caniculaire, il est nécessaire de reprendre les choses de plus haut.

Il y a dans l'année pour chaque Étoile visible un certain jour, où l'Astre se débarrassant des rayons solaires, & paroissant avant l'Aurore sur l'horizon oriental, s'y laisse voir pour la première fois depuis sa rencontre avec le Soleil; c'est ce qu'on appelle ordinairement le lever d'un Astre. Or quand le lever de l'Etoile de la Canicule répondoit à l'ouverture de l'année vague Egyptienne, & concouroit par ce moyen avec le premier jour de Thoth, c'étoit un Thoth caniculaire; & on nommoit Cycle caniculaire, l'intervalle de plusieurs siècles qui s'écouloient depuis un Thoth caniculaire, jusqu'à un autre Thoth pareillement caniculaire. Ainsi, quand Censorin a dit qu'au XII.^e des Calendes d'Août, sous le Consulat de l'Empereur Antonin-Pie pour la seconde fois, & de Bruttius-Præfens, c'est-à-dire, au 20. Juillet de l'an 139. il y avoit eu un commencement de grande Année, par le concours d'un Thoth Egyptien avec un lever de la Canicule; & que dans le tems qu'il écrivoit ceci, on touchoit à la centième année révolue de cette grande Année, de cette Année héliaque, de cette Année caniculaire, appelée par quelques-uns *Année de Dieu*, il a fixé par ces paroles un Thoth caniculaire, un vrai commencement de Cycle, au 20. Juillet de l'an 139. On trouve en effet d'ailleurs, que les années 136. 137. 138. 139. ont donné le Thoth vague au 20. Juillet, & ce Thoth fut caniculaire en Egypte; car Petau assure, d'après

*Censor. de Die
nat. 21.*

Ibid. 18.

*Petau. Chronol.
s. 6. p. 208.*

Bainbrigii Canicul. alicalem. ses propres supputations, que la Canicule se leva sous le parallèle d'Héliopolis le 20. Juillet 138. & Gravius a donné dans le plus grand détail, le calcul de ce lever pour le même jour 20. Juillet 138. sous le même climat de la basse-Egypte, à trente degrez trente minutes de latitude septentrionale; ce qui montre que le parallèle envisagé par les anciens Auteurs dans ces sortes de supputations, étoit le parallèle d'Héliopolis plutôt que celui de Thèbes. Aussi Hérodote déclarant que par l'ancienne Thèbes il faut entendre l'Egypte elle-même, & non une ville particulière, fait assez sentir que les anciens Thébains si versés dans l'Astronomie, furent les Sçavans de l'Egypte en général, & principalement ceux d'Héliopolis, ville si célèbre & d'une si grande antiquité. C'est donc relativement au lever de la Canicule sous ce climat, que l'année 139. de Jesus-Christ a été caractérisée par un commencement de Cycle caniculaire.

Gemin. Elem. Astron. 6. pag. 34. Uran. Pen.

Que si nous partons de-là pour aller chercher le commencement du Cycle précédent, nous trouverons, tant par les autorités que par le calcul, que ce Cycle précédent avoit commencé par un autre Thoth Egyptien caniculaire au 20. Juillet de l'an 1322. avant l'Ere Chrétienne. Voici comment. Gémînus, après avoir déterminé l'année Egyptienne à trois cens soixante & cinq jours, & l'année solaire à trois cens soixante & cinq jours & un quart, telle que fut depuis évaluée l'année Julienne, conclut que l'une & l'autre année, l'Egyptienne & la Solaire, recommencent à s'accorder ensemble tous les quatorze cens soixante ans. Cette règle, qui n'est pas tout-à-fait juste pour l'année solaire naturelle, est exactement vraie pour l'année Julienne; car l'Egyptienne rétrogradant d'un jour en quatre ans sur la Julienne, rétrogradoit d'un an ou de trois cens soixante & cinq jours en quatre fois trois cens soixante & cinq ans, c'est-à-dire, en quatorze cens soixante années Juliennes, qui en faisoient par conséquent quatorze cens soixante & une Egyptiennes, après quoi le même jour Egyptien recommençoit avec le même jour Julien. Ainsi le Thoth Egyptien du 20. Juillet 139. de Jesus-Christ, présupposé

présuppose un autre Thoth Egyptien au 20. Juillet proleptique de l'an 1322. avant l'Ere Chrétienne; c'est sans difficulté. Mais la révolution du Thoth caniculaire suivra-t-elle la même règle? & de ce que le Thoth Egyptien fut caniculaire le 20. Juillet 139. de l'Ere Chrétienne, s'ensuit-il que le Thoth Egyptien du 20. Juillet 1322. avant Jesus-Christ, eût été pareillement caniculaire, & ainsi de tous les autres Thoths antérieurs & postérieurs, qui sont arrivez ou qui arriveront le 20. Juillet, de quatorze cens soixante en quatorze cens soixante ans? Non, cela ne s'ensuit pas toujours; & la différence qui se trouve entre l'année tropique, l'année astrale & l'année Julienne, produit ordinairement des variations qui empêchent plusieurs Thoths caniculaires consécutifs de se répondre juste les uns aux autres après tous les quatorze cens soixante ans précis. L'année tropique, ou la révolution que le Soleil fait en parcourant trois cens soixante degrés, pour revenir au même point des Equinoxes ou des Solstices, est de trois cens soixante & cinq jours, cinq heures quarante-neuf minutes; & comme le mouvement propre des Etoiles fixes est de cinquante secondes de degré en un an, l'année astrale, ou la révolution que le Soleil fait en parcourant trois cens soixante degrés cinquante secondes, pour rattraper une Etoile, sera de trois cens soixante & cinq jours, six heures neuf minutes. L'année astrale est donc plus longue que la tropique de vingt minutes d'heure, parce que le Soleil parcourant un degré ou environ en vingt-quatre heures, parcourra conséquemment cinquante secondes en vingt minutes. La durée de l'année Julienne réglée sur le pied de trois cens soixante & cinq jours & six heures, tient à peu-près le milieu entre la durée de l'année tropique & celle de l'année astrale: mais elle ne tient pourtant pas exactement ce milieu, & d'ailleurs il survient encore à la longue une irrégularité dans le lever des Etoiles, à cause de leur changement de déclinaison. Ainsi plusieurs Thoths caniculaires consécutifs n'arriveront pas toujours précisément à quatorze cens soixante années juste les uns des autres. Les Anciens, qui ont ignoré ou négligé le

Mem. Tome XIV.

. X x

*Censor. de Die
nat. 18.*

*Chalcid. Com-
mentar.*

** Tacit. 6. 28.
b Dio, 43.
c Firm. Astron.
Præfat.*

calcul de ces sortes de variations, ont supposé que la révolution du Thoth caniculaire, comme celle de tout autre jour Egyptien, s'achevoit tous les quatorze cens soixante ans, & que le Cycle caniculaire en général devoit être fixé à ce nombre d'années. Censorin déclare que l'année appelée Héliaque par les uns, & Année de Dieu par les autres, recommence à chaque quatorze cens soixante & unième année; Chalcidius assure aussi que l'année caniculaire s'accomplit en quatorze cens soixante ans, & l'on voit évidemment qu'il ne s'agissoit que de la durée de ce Cycle dans le nombre des quatorze cens soixante & un ans, qui ont été si mal appliquez par Tacite ^a à l'âge du Phoenix, par Dion ^b au Calendrier Romain, & par Firmicus ^c à la révolution générale des Planètes. Les anciens Auteurs ont donc réduit la durée du Cycle caniculaire à quatorze cens soixante années Juliennes, ou, ce qui est le même, à quatorze cens soixante & une années Egyptiennes. Ils se seroient trompez, de poser en fait ce principe comme une règle générale de tous les Cycles caniculaires à perpétuité. Mais s'ils n'ont parlé que du Cycle caniculaire qui finissoit à l'an 139. de Jesus-Christ, Cycle qui les touchoit de plus près, & qui nous intéresse uniquement dans la question présente, ils n'ont rien avancé que de très-exact, le calcul astronomique déjà cité d'après Pétau & Gravius *, donnant le lever de la Canicule sous le parallele d'Héliopolis pour le Thoth Egyptien du 20. Juillet 1322. avant l'Ere Chrétienne, comme il le donne pour le Thoth Egyptien du 20. Juillet 139. de Jesus-Christ. L'un & l'autre Thoth a été caniculaire à pareil jour Julien, après un intervalle précis de quatorze cens soixante ans. Voilà donc depuis l'an 1322.

* Ces deux Ecrivains pensant que les Consuls sous qui Censorin place le commencement d'un Cycle caniculaire, regardoient l'an 138. au lieu qu'ils regardent l'an 139. ont fait leur calcul pour l'année 138. de Jesus-Christ & pour l'an 1321. de l'Ere Chrétienne. Mais ce calcul sert égale-

ment pour les années 139. & 1322. parce qu'une année de plus & de moins ne fait aucune différence pour le jour du lever de la Canicule, tout lever annuel d'une Etoile arrivant nécessairement à pareil jour pendant quelques années Juliennes de suite.

avant Jesus-Christ jusqu'à l'an 139. de l'Ere Chrétienne, un Cycle caniculaire bien constaté, & par les autorités, & par le calcul.

La question sera présentement de voir si l'établissement qu'on fit de l'année de trois cens soixante & cinq jours, concourut avec un commencement de Cycle, en sorte que le premier Thoth vague employé par les Egyptiens dans l'usage actuel de cette forme d'année, ait été un Thoth caniculaire; ou bien si le commencement de la première année de trois cens soixante & cinq jours tomba dans un courant de Cycle, en sorte que la première de ces années, lors de leur institution, ait commencé par un jour qui ne fût pas celui du lever de la Canicule. Or je dis qu'au tems où les Egyptiens employèrent pour la première fois l'année de trois cens soixante & cinq jours, le Thoth fut caniculaire, & qu'un des caractères de cette première année doit être d'avoir commencé avec le lever de la Canicule. C'est un fait dont on peut, ce me semble, donner des preuves suffisantes.

Les Egyptiens croyoient, selon Porphyre ^a, Solin ^b & Proclus ^c, que le lever de la Canicule avoit présidé à la naissance du Monde, & concouru avec la formation des premiers êtres de l'Univers; idée si fort ancienne, qu'au rapport de Porphyre, Homère s'en est servi d'après les Egyptiens. Il étoit naturel que les Egyptiens, en établissant un nouvel ordre d'années, commençassent la première à une circonstance de tems qui étoit pour eux l'anniversaire du Monde. Ils ont donc commencé au lever actuel de la Canicule, la première des années de trois cens soixante & cinq jours, dès l'établissement de cette forme d'année.

De plus, qu'étoit-ce que le nom de Thoth donné au premier mois Egyptien & à l'ouverture de l'année civile? N'étoit-ce pas le nom de Mercure ^d, d'Anubis ^e, de l'Aboyeur, du Chien si vanté dans les Antiquités de l'Egypte? & n'est-ce pas la dénomination même de la Canicule? Nous avons encore une autre preuve du rapport de dénomination entre l'Etoile & le Thoth; l'Etoile de la Canicule s'appella

^a Porph. *Aur. Nymph.* pag. 123. *Seq. edit. Vat.*
^b Solin. 44.
^c Procl. in *Timæo* Plat. 4.

^d Ciccr. *Nat. Deor.* 1. 22.
^e Virg. *Æneid.* 8. 698.
Serv. in hunc locum.

• Marsh. Can.
 * Joseph. An-
 tiq. 1. 2. 3.
 c. Syn. cell. pag.
 40. 8.

Sothis ou Seth. L'ouvrage manuscrit de Vettius Valens l'a désignée par ce nom de Seth, d'après les livres de Pétosiris, ainsi que Marsham * l'a remarqué. Or nous voyons dans Joseph^b, les Juifs appeller Seth celui que Manéthon dans le Syncelle^c appelle du nom de Thoth. La dénomination de Thoth donnée au premier jour de l'année Egyptienne de trois cens soixante & cinq jours, étant donc la dénomination même de la Canicule, doit faire juger que le Thoth fut caniculaire la première fois qu'on fit usage de cette forme d'année.

Censor. de Die
 nat. 1. 8. & 21.

Enfin les anciens Auteurs, & en particulier Censorin, représentent les années Egyptiennes de trois cens soixante & cinq jours, comme renfermées, non pas simplement dans un Cycle caniculaire de pur calcul, mais dans une grande année réelle composée d'années véritablement civiles, qui se renouvella par un Thoth caniculaire en l'an 139. de Jesus-Christ. Elle avoit donc commencé précédemment à un autre Thoth réel & caniculaire.

Telles sont les raisons de penser que dans le tems de l'institution de l'année de trois cens soixante & cinq jours, le premier jour de la première année répondit au lever de la Canicule; & ce principe une fois posé, il ne sera pas difficile de montrer que l'époque de l'institution a été le Thoth caniculaire du 20. Juillet 1322. avant l'Ere Chrétienne, parce que le Thoth caniculaire antérieur seroit trop ancien, & que le Thoth caniculaire postérieur seroit trop récent pour avoir servi d'époque au premier usage des années vagues. Le Thoth antérieur à celui de l'an 1322. remonteroit à l'an environ 2782. & iroit se perdre dans les siècles qui ont précédé le Déluge de Noë; car ce Déluge arriva l'an 2349. suivant la Chronologie d'Ussérius, aujourd'hui la plus généralement suivie pour la distribution des années de l'Histoire Sainte. On ne sauroit faire aller si loin les Antiquités de l'Egypte, & beaucoup moins l'usage des années de trois cens soixante & cinq jours, sur-tout puisque nous avons observé dès le commencement de ce Mémoire, qu'au tems de la sortie des Hébreux les Egyptiens employoient vraisemblablement une forme d'année

lunaire. Par conséquent un Thoth caniculaire de l'an 2782. seroit de beaucoup trop ancien pour avoir donné naissance à l'usage des années de trois cens soixante & cinq jours; & le Cycle qu'on imagineroit depuis ce Thoth caniculaire jusqu'à l'autre Thoth caniculaire suivant, seroit un Cycle proleptique & de pur calcul, tel qu'a pu être celui dont le Syncelle a parlé, *Syncell. p. 5 B.* en disant qu'après le regne des demi-Dieux en Egypte, il y eut quinze générations d'un *Cycle caniculaire* extrêmement ancien. Que si le Thoth caniculaire antérieur à celui de l'an 1322. remonte trop haut, le Thoth caniculaire postérieur descend aussi beaucoup trop bas. Celui-ci appartient à l'an 139. de Jesus-Christ, qui est un tems où la forme de l'année vague étoit usitée en Egypte depuis plusieurs siècles; ainsi, de ces deux Thoths, l'un est trop ancien & l'autre est trop récent, pour avoir servi d'époque à l'institution de l'année vague. Il faut donc s'en tenir au Thoth intermédiaire, qui est celui de l'an 1322. avant l'Ere Chrétienne, & placer à ce Thoth caniculaire le premier usage des années de trois cens soixante & cinq jours.

« Ce fut, suivant le Syncelle, le Roy Aseth qui ajouta les *Id. p. 723. D.* cinq jours Epagomènes à l'année, & sous lui l'année Egyptienne employa, comme on le rapporte, trois cens soixante & cinq jours, ayant demeuré réglée avant ce Prince à trois cens soixante jours seulement. » Ce sont les paroles du Syncelle, & le Roy qu'il nomme Aseth, est appelé Affis par Manéthon dans Josèphe. Manéthon assure que le même Affis étoit le *Josèph. contrà Apion. 1. 2403* sixième dans la succession des Rois Pasteurs, & c'est ici une confirmation de l'époque que nous venons de fixer à l'an 1322. avant l'Ere Chrétienne. Les Pasteurs qui envahirent l'Egypte venoient de la contrée orientale, selon Manéthon, autrement de la Phénicie, selon Jules-Africain & Eusèbe, *Ibidem.* c'est-à-dire, du pays de Chanaan, comme on doit le conclurre *Syncell. p. 6 r4* d'un texte de Procope. Cet Ecrivain rapporte que Josué à la tête des Hébreux, s'étant présenté sur les frontières de la *Procop. Bell. Vandal. 2. 1. 23* Palestine, les Gergéséens, les Jébuséens & les autres habitans du pays, hors d'état de lui résister, abandonnèrent leur patrie.

*Chronologie de
Newton, pag.
213. & suiv.*

& allèrent s'établir en Egypte, pays voisin du leur; & que s'y trouvant dans la suite trop resserrez, ils passèrent en Afrique, & la peuplèrent jusqu'aux Colonnes d'Hercule. Je n'ajouterais point ici les autres preuves qu'on allégué de l'établissement des Chananéens en Egypte, elles sont nombreuses & décisives. Mais puisqu'antérieurement à leur établissement en Afrique, Procope affirme leur établissement provisionnel en Egypte, & qu'on ne voit point dans toute l'ancienne Histoire, d'autres peuples que ceux-là, à qui l'on puisse appliquer ce que Manéthon disoit des Pasteurs, qu'ils vinrent par l'Orient au nombre de deux cens quarante mille personnes, qu'ils pillèrent Memphis, ruinèrent les temples, se cantonnèrent dans le Delta, & qu'avant d'en sortir tout-à-fait, ils soutinrent, même après la mort de leur dernier Roy Assis, une guerre de fort longue durée; ç'en est assez, ce me semble, pour dire avec le célèbre Newton, que les Rois Pasteurs furent les Chefs des Chananéens chassés par Josué. Les expéditions de Josué contr'eux répondent au milieu du x v. ^e siècle avant J. C. vers l'an 1445. De l'an 1445. à l'an 1322. il y a cent vingt-trois ans, qui distribuez entre six Rois, donnent l'évaluation d'environ vingt ans de regne pour chacun, & la durée moyenne des regnes ne monte précisément qu'à une vingtaine d'années, selon le même Newton, & selon le cours de la Nature. Les Rois Pasteurs ayant commencé en Egypte vers l'an 1445. le sixième & dernier Roy doit donc avoir régné jusque vers l'an 1322. Ce fut sous son regne qu'on ajouta cinq jours à l'année, qui auparavant n'en avoit que trois cens soixante. Ainsi la chronologie des Rois Pasteurs s'accorde parfaitement avec la preuve tirée du Cycle caniculaire, pour placer en l'an 1322. l'époque de l'année Egyptienne de trois cens soixante & cinq jours.

*Idem, p. 54.
seqq.*

Pendant qu'on se servoit dans l'usage civil de cette forme d'année vague, on n'ignoroit point qu'elle étoit plus courte d'environ un quart de jour que l'année solaire naturelle. Les Sçavans d'Héliopolis expliquèrent en secret à Eudoxe & à Platon, le surplus de la durée de l'année solaire. A cette

occasion, Strabon représente la connoissance de ces parties excédentes, comme un point de science réservé aux personnes instruites. C'est pourquoi lorsqu'il parle ailleurs des mêmes parties excédentes que les anciens Prêtres Thébains ajoûtoient à leurs douze mois de trente jours chacun, & aux cinq jours Epagomènes, pour achever l'année, il faut par leurs douze mois suivis de cinq Epagomènes, entendre l'année vague civile, & par le surplus excédent, entendre la différence à eux connuë de l'une & de l'autre année. On doit prendre aussi dans ce même sens-là, ce que Diodore a dit des mêmes Prêtres Thébains, qu'ils donnoient trente jours au mois, & qu'après leurs douze mois, ils ajoûtoient cinq jours & un quart pour accomplir la révolution annuelle. Ces douze mois avec les cinq jours, formoient l'année civile dont on se servoit, & le quart de jour excédent étoit le surplus dont on croyoit que l'année solaire surpassoit la civile.

Strab. 17.
pag. 806.

Ibid. p. 816.

Diodor. 1.

Ne confondons pas non plus avec l'année vague ni avec l'année solaire dont nous venons de parler, une autre espece d'année naturelle & caniculaire, qui ne rouloit point, comme faisoit l'année vague, sur un certain nombre de mois & de jours marquez, mais dont l'ouverture simplement étoit attachée à chaque lever annuel de la Canicule; plusieurs Ecrivains en ont fait mention. Vettius Valens, ancien Auteur qui n'est point encore imprimé, dit dans son premier livre des Anthologies, « que les Egyptiens commençoient leur année civile à la Néomenie de Thoth, & l'année naturelle au lever de la Canicule. » Je n'ai point vû l'ouvrage de Vettius Valens, mais j'ai cru pouvoir citer ce texte, d'après un sçavant Anglois^a du siècle passé. Porphyre dit aussi^b : « Les Egyptiens commencent l'année, non au Verseau, comme les Romains, mais à l'Ecrevisse, car à côté de l'Ecrevisse est l'Etoile Sothis, appelée par les Grecs l'Etoile du Chien. Or les Egyptiens célèbrent la Néomenie au lever de cet Astre. » Par où l'on voit que le terme *Néomenie* signifie ici, non l'ouverture du mois, mais celle du nouvel an, comme souvent ailleurs dans d'autres Ecrivains. Théon déclare la même nature d'année

^a Bainbrig. Canicul. 4. p. 26.

^b Porphy.

« Anr. Nym.

« p. 128. edit.

Vatic.

*Theo, ad Arat.
pag. 22. edit.
Quon.*

par les paroles suivantes : « Dans le tems de la crûe du Nil, le lever de la Canicule paroît vers l'onzième heure. C'est-là qu'on place le commencement de l'année, & l'on regarde comme consacrée à Isis, la Canicule & son lever. Au moment de ce lever on sacrifie une caille, en indiquant l'instant du lever de l'Astre, sur la palpitation du cœur de la victime. »

Horus contemporain de Théon, a pareillement établi l'existence de cette année caniculaire en parlant des Egyptiens, qui représentoient la période de quatre ans sous l'emblème d'un arpent de terre. Voici les paroles : « Ils disent un quart d'arpent pour dire une année, parce qu'ils supposent depuis un lever de la Canicule jusqu'à l'autre lever, un surplus d'un quart de jour, quoique l'année de Dieu * soit de trois cens soixante & cinq jours. C'est pourquoi les Egyptiens comptent un jour surnuméraire tous les quatre ans, les quatre quarts faisant un jour entier. » Pour l'intelligence de ce texte, rappelons-nous que l'année solaire, soit tropique, soit astrale, étant de trois cens soixante & cinq jours & environ un quart, celle-là un peu moins, celle-ci un peu plus, ce quart excédent forme la valeur d'un jour en quatre ans; de sorte que de quatre années consécutives où l'on observe le lever Hélique d'un Astre, il y en a une où le lever se fait un jour plus tard que dans les autres. Sur trois fois que la Canicule se levoit après un intervalle de trois cens soixante & cinq jours, elle se levoit une quatrième fois après un intervalle de trois cens soixante & six, comme Bâinbrigius l'a expliqué; & par conséquent l'observation annuelle du lever de l'Astre emportoit avec elle de quatre ans en quatre ans l'intercalation naturelle d'un jour entier. Or quoique le quatrième jour vînt réellement en entier après chaque quatrième année, cependant les Egyptiens la partageoient en quatre quarts dans leur manière de compter, & ils désignoient la première année par le

*Bâinbrigii
Canicularia.*

* Ce Dieu est l'Astre de la Canicule que les Egyptiens avoient en si grande vénération. Horus avoit donc raison d'appeler l'année caniculaire Année de Dieu. Quelques autres donnoient aussi le même nom à la grande Année qui composoit le Cycle caniculaire. *Censor. de Die nat. 18.*

premier

premier quart, la seconde par le second quart, la troisième par le troisième quart, & la quatrième enfin par le quatrième quart. Ainsi par une dénomination purement arbitraire, ils étendoient à chaque année de la période de quatre ans caniculaires, le jour surnuméraire qui terminoit réellement la période. Voilà ce qu'Horus a prétendu dire; & Eudoxe, à qui, selon Strabon, les Egyptiens avoient communiqué des lumières sur la valeur de l'année solaire, avoit sans doute emprunté d'eux la période caniculaire de quatre ans, Pline assurant que le lustre d'Eudoxe commençoit tous les quatre ans à une année intercalaire au lever de la Canicule.

Strab. 17.

*Plin. Histor.
Nat. 2 48.
edit. Hard.*

Telle est l'idée qu'on doit avoir de l'année caniculaire des Egyptiens, à la différence de leur année civile. Les deux années ne pouvoient donc concourir ensemble que dans le commencement de chaque Cycle caniculaire, par exemple, en l'an 1322. avant Jésus-Christ, où nous avons placé le premier usage de l'année vague. Sans doute on s'imagina pour lors que leur concours devoit être fixe & durable: on pensoit que le Soleil achevoit sa révolution en trois cens soixante & cinq jours précis, que telle étoit l'exakte durée de l'année solaire, soit tropique, soit astrale, qu'ainsi le lever de la Canicule arriveroit tous les trois cens soixante & cinq jours, & ramèneroit invariablement l'ouverture de l'année civile. Mais on dûit bien-tôt s'appercevoir que le premier jour de l'année civile rétrogradoit d'un jour en quatre ans, par rapport au lever de l'Etoile; ce qui forma nécessairement dans la suite une différence entre l'année civile, qui fut vague, & l'année caniculaire, qui demeurant attachée à l'observation actuelle du lever de la Canicule, emportoit un jour de plus tous les quatre ans. Cependant la distinction des deux années paroît n'avoir été clairement constatée & authentiquement reconnue, que vers l'an 1232. avant l'Ere Chrétienne, environ quatre-vingt-dix ans après l'institution des années de trois cens soixante & cinq jours. Voici la preuve, ou, si l'on veut, la conjecture probable de cette époque.

Après la mort du dernier Roy Pasteur Assis, dont le regne
Mem. Tome XIV. Y y

avoit été marqué par l'institution de l'année de trois cens soixante & cinq jours, il se forma dans toute l'Egypte un soulèvement général contre les Pasteurs, à qui l'on fit une guerre violente & de longue durée, ainsi que l'assure Manéthon. Vers ce tems-là même, Siphos un des Rois Thébains, c'est-à-dire, un des anciens Rois d'Egypte, puisque par l'ancienne Thèbes il faut entendre l'Egypte elle-même, régnoit à une distance d'un peu moins d'un siècle du Roy Assis. Car nous lisons dans un fragment de liste traduit de l'Egyptien en Grec par Eratosthene, sur les plus anciens Monumens, copié depuis par Apollodore d'après Eratosthene, & transmis jusqu'à nous par le Syncelle; nous lisons, dis-je, que Maris ayant régné quarante-sept ans, eut pour successeurs, Siphos qui en régna cinq, un anonyme qui en régna quatorze, & Nilus qui en régna cinq. Depuis le regne de Nilus jusqu'à la première Olympiade, il y avoit quatre cens trente-six ans, suivant Dicéarque cité par le Scholiaste d'Apollonius; la première Olympiade tombe en l'an 776. avant l'Ere Chrétienne. Nilus ayant donc cessé de régner en l'an 1212. avoit commencé en 1217. l'anonyme en 1231. Siphos en 1236. & Maris en 1283. Ce qui montre que le Roy Maris est le Roy Moeris, qui vivoit moins de neuf cens ans avant le voyage d'Hérodote en Egypte. Il seroit à souhaiter pour le débrouillement des Dynasties Egyptiennes, qu'on eût plusieurs regnes aussi clairement fixés que ceux-là. Leur chronologie si bien autorisée, prouve que Siphos ayant régné depuis l'an 1236. jusqu'à l'an 1231. régnoit par conséquent à la distance d'environ quatre-vingt-dix ans du Roy Assis, instituteur de l'année vague en 1322. Les Monumens citez d'Eratosthene, font foy que Siphos étoit le même qu'Hermès ou Mercure, si célèbre dans les anciens Auteurs, par les sublimes connoissances dont il enrichit l'Egypte sa patrie. Il porta, dit Cicéron, le nom de Thoth, premier mois Egyptien. Thoth étoit aussi le nom de la Canicule, comme nous l'avons déjà remarqué; ainsi la dénomination de cette Etoile fut donnée en surnom à Siphos, pour honorer la mémoire de ce Prince, comme

*Joseph. contra
Apion. 1. 14.*

Herod. 2. 15.

*Syncell. pag.
91. 124.
147.*

*Schol. Apoll.
in Argonaut. 4.
276.*

Herod. 2. 13.

*Cicer. Natur.
Deor. 3. 22.*

s'il étoit allé après sa mort résider dans cet Astre : espece d'apothéose dont a parlé visiblement Clément d'Alexandrie, quand il a dit que le Mercure Thébain étoit en Égypte un de ces mortels que la disposition des hommes avoit mis au rang des Dieux. Entre les découvertes que les Égyptiens lui attribuoient, Strabon marque nommément celle des portions excédentes dont l'année naturelle surpassoit la civile. On est donc en droit de dire que sous le regne de Siphsoas on constata l'insuffisance de l'année vague pour atteindre, soit l'année solaire, soit l'année caniculaire, & qu'on reconnut d'une manière authentique la rétrogradation annuelle du Thoth Égyptien, par rapport au lever de la Canicule. Ce Prince régna depuis l'an 1236. jusqu'à l'an 1231. On sent à présent pourquoi en parlant de l'année vague & de l'année caniculaire, j'ai dit que l'époque de leur séparation bien avérée, tombe vers l'an 1232. environ quatre-vingt-dix ans après l'institution de l'année de trois cens soixante & cinq jours.

*Clem. Alex.
Stromat. 1.*

*Strab. 17.
pag. 816.*

On ne doit donc pas envisager l'année caniculaire des Égyptiens comme leur année civile, & beaucoup moins faire remonter l'origine d'une telle année civile caniculaire jusqu'à deux mille ans & plus, avant l'Ere Chrétienne, dans les premiers tems où l'Égypte fut habitée. C'est pourtant ce qu'on a prétendu soutenir dans un livre d'ailleurs ingénieux & élégant, qui vient de paroître sur les Antiquités Égyptiennes. On tâche d'y établir que l'usage civil de l'année caniculaire prit fin lorsque celui de l'année vague commença, & on se fonde principalement sur l'autorité de Porphyre ; cependant & Porphyre & les autres Écrivains que nous avons citez à propos de l'année caniculaire, en parlent comme ayant subsisté de leur tems, c'est-à-dire, dans les premiers siècles de l'Ere Chrétienne. L'Auteur de ce livre suppose encore que dans les premiers âges où il fixe l'usage de l'année caniculaire, son ouverture étoit marquée par le concours du lever de la Canicule avec le débordement du Nil, sur quoi il est besoin de faire l'observation suivante.

*Hist. du Ciel,
tom. 1. pp. 47,
et 252.*

Y y ij

Plin. Hist. Nat.
l. 10. edit.
Hard.

Diodor. 1.

Theo ad Arat.
p. 22. ed. Oxon.
Solin. 44.

Le Philosophe Timée cité par Pline, plaçoit le débordement du Nil peu après le lever de la Canicule, à l'entrée du Soleil dans le Lion; Diodore le plaçoit avec le lever de la même Canicule; Théon avec le même lever, au commencement de l'année Égyptienne; & Solin aussi avec le lever de la même Étoile, à l'entrée du Soleil dans le Lion, au commencement de l'année Égyptienne, & au jour anniversaire du Monde, entre le 20. & le 22. Juillet, dit-il, suivant les Prêtres d'Égypte. Il est vrai que dans les siècles voisins de Jesus-Christ, où vivoient ces différens Auteurs, le débordement du Nil arrivoit de la manière à peu-près qu'ils l'ont marqué; mais la régularité même qui tient le débordement attaché à une Saison particulière, empêche qu'il ne concoure à perpétuité avec le lever de la Canicule. Je m'explique. L'inondation du Nil répond à l'entrée du Soleil dans le Lion, quelques jours plutôt, quelques jours plus tard, mais c'est dans le Lion pris comme second Signe de l'Été, & non dans le Lion pris comme Constellation: c'est-à-dire en un mot, que le débordement commence une trentaine de jours après le Solstice d'Été. Au contraire, le lever de la Canicule répond à l'entrée du Soleil dans le Lion pris comme Constellation, & non comme Signe: c'est-à-dire, que vers le tems où le Soleil est prêt à passer sous les premières Étoiles du Lion, le lever de la Canicule se fait pour lors dans le climat de l'Égypte. Les Étoiles fixes ayant un mouvement propre qui fait rétrograder par rapport à elles les Équinoxes & les Solstices d'environ un degré en soixante & douze ans, il arrive que le trentième jour d'après le Solstice, en ramenant aux Égyptiens à perpétuité l'inondation ordinaire, ne leur ramene pas de même le lever de la Canicule. Aujourd'hui ce lever se fait dans le climat allégué, une quarantaine de jours après le Solstice d'Été, & une douzaine de jours après le commencement de l'inondation: le lever s'y faisoit il y a quinze cens ans, une trentaine de jours seulement après le Solstice, & au commencement de l'inondation: auparavant, le lever s'y faisoit plus

près du Solstice, & avant l'inondation. Aussi le Philosophe Timée, qui vivoit quatre cens ans avant Jesus-Christ, plaçoit-il le débordement du Nil après le lever de la Canicule, à *Canis ortu*, non au tems même du lever; & dans les Ecrivains antérieurs à celui-là, il n'a jamais été, je pense, question d'aucun rapport de liaison entre le lever & le débordement. D'où il faut nécessairement conclurre que le concours du lever & de l'inondation n'est pas à beaucoup près si ancien qu'il a plû à l'Historien du Ciel de le supposer. Un tel concours ne doit être admis que pour les siècles voisins de l'Ere Chrétienne. Auparavant le lever a précédé de plus en plus l'inondation, depuis il l'a suivie.

Plin. Hist. Nat. l. 5. c. 10. edit. Hard.

Hist. du Ciel; tom. 1. p. 11.

Le même Auteur a donné dans une méprise encore plus sensible sur l'ancien Calendrier Egyptien. Il fait remonter jusqu'au voisinage du Déluge de Noë, & jusqu'au tems où l'Egypte n'étoit point encore habitée, l'institution du Zodiaque sous la même forme qu'il conserve aujourd'hui parmi nous; & il tâche d'établir que les premiers hommes arrivez en Egypte, y apportèrent de la Chaldée le même Zodiaque dont les Egyptiens, les Grecs & les Latins se sont servis, & dont nous nous servons nous-mêmes. Comme il semble poser ce principe pour fondement de son système sur les années Egyptiennes & sur les antiquités de l'Egypte en général, en déclarant d'avance que s'il y a quelque chose de solide & de suivi dans son ouvrage, il en est redevable à cette explication du Zodiaque; qu'il me soit permis d'en faire ici l'examen en peu de mots.

Macrobe cherchant les raisons de la dénomination donnée aux Signes du Cancer & du Capricorne, avoit dit qu'à l'exemple de l'Ecrevisse qui marche à reculons, le Soleil arrivé au Cancer, rétrograde & descend obliquement, & qu'à l'exemple de la Chèvre, qui en broutant gagne les hauteurs, le Soleil parvenu au Capricorne, commence à remonter vers nous. Sur ce plan d'analogie, l'Ecrivain de l'Histoire du Ciel imagine à son tour la dénomination des autres Signes,

Macrobi. Saturnal. l. 1. c. 7.

& il prétend que les instituteurs du Zodiaque ont réellement voulu marquer la Saison des Agneaux par le Bélier à l'Equinoxe du Printems, l'égalité des jours & des nuits par la Balance à l'Equinoxe d'Automne, le tems de la moisson par la Vierge tenant un épi, le tems des pluyes d'Hiver par le Verseau, ainsi du reste. Mais comme les pluyes n'ont point lieu en Egypte, que la moisson s'y fait dans une Saison différente de celle où le Soleil est dans la Vierge, & qu'en un mot l'ordre que les Signes expriment n'est pas celui du climat Egyptien, de-là il infère, que le Zodiaque n'a point pris naissance en Egypte, qu'il y a été porté d'ailleurs, qu'il a été inventé avant qu'il y eût de colonie Egyptienne sur les bords du Nil, que ce sont les premiers habitans de la Chaldée qui, avant leur dispersion, ont donné aux maisons du Soleil les noms qu'elles portent, & que les Signes d'Été, par exemple, furent deslors, comme ils l'ont été depuis, l'Ecrevissè, le Lion, la Vierge, & les Signes d'Automne, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, ainsi des autres : idée tout-à-fait insoutenable, parce que dans ces tems reculez qui remontent au moins à quatre mille ans d'antiquité, la Constellation de l'Ecrevissè étoit dans les Signes du Printems, celle de la Balance dans les Signes d'Été, celle du Capricorne dans les Signes d'Automne, & celle du Bélier dans les Signes d'Hiver. C'est ce qui est démontré par le calcul du mouvement propre des Etoiles fixes, qui, de l'aveu de tous les Astronomes modernes, doit être réglé sur le pied d'environ un degré de Signe en soixante & douze ans. Par exemple, prenons la Constellation du Bélier, dont la dernière Etoile, celle de l'extrémité de la queue, est plus orientale de cinquante degrés que le point Equinocial, en la présente année 1740. Les cinquante degrés du mouvement de l'Etoile, à soixante & douze ans par degré, font trois mille six cens ans qui se sont écoulés depuis que l'Equinoxe a commencé d'entamer la Constellation appelée aujourd'hui le Bélier. Il ne l'avoit donc pas entamée encore il y a quatre mille ans, & par conséquent elle étoit alors dans les Signes

d'Hiver. Pendant le cours de ces quatre mille ans, les Etoiles ont avancé de cinquante-cinq degrés par rapport aux Equinoxes; d'où il suit que les Pléiades qui font partie de la Constellation du Taureau, & qui sont présentement à cinquante-cinq degrés de l'Equinoxe, lui répondoient exactement il y a quatre mille ans. Dans ce tems-là donc le Taureau ouvroit le Printems. Ainsi, qu'on ne dise point que le Bélier a été deslors, comme il le fut depuis, le premier Signe printanier. Car enfin, il n'est pas possible d'imaginer que les Auteurs du Zodiaque ayent jamais prétendu placer les Constellations hors de leurs propres Signes. Il est vrai qu'aujourd'hui elles se trouvent à peu-près dans les Signes précédens, le Bélier dans *Taurus*, le Taureau dans *Gemini*, &c. Il est encore vrai dans un sens, qu'elles se sont autrefois trouvées dans les Signes subséquens, c'est-à-dire, par exemple, que la Constellation qui porte le nom du Bélier, a été anciennement dans le Signe d'Hiver appelé *Pisces*. Mais elles ne furent jamais dans les Signes subséquens reconnus pour tels, ou, ce qui est le même, jamais on ne donna le nom de Bélier au premier Signe du Printems, pendant que la Constellation du Bélier étoit encore dans les Signes d'Hiver il y a quatre mille ans. Il est évident au contraire qu'entre cet ancien tems & celui d'à présent, il y a eu un tems intermédiaire où les Constellations ont répondu à leurs Signes avec le plus grand rapport possible, & que c'est dans ce tems intermédiaire qu'a été institué le Zodiaque des Grecs, qui ensuite a passé des Latins jusqu'à nous. Il demeure donc prouvé que notre Zodiaque n'a point été en usage, à beaucoup près, avant que l'Egypte fût habitée, & qu'on n'a point dû établir sur un fondement pareil, les Antiquités de l'Egypte en général, & l'origine des années Egyptiennes en particulier.

La différence du Zodiaque Egyptien & du Zodiaque Grec n'est-elle pas d'ailleurs bien certaine? Achillès Tatius a déjà observé que les Grecs transportèrent à leurs Héros & à leur Histoire le nom des Constellations Egyptiennes, & le

*Achill. Tat.
Isagog. in fine.*

fait est assez visible par lui-même. Pour ce qui regarde plus particulièrement les Signes du Zodiaque, nous ne voyons dans les noms que nous leur donnons d'après les Grecs, aucun rapport avec les noms que leur ont donné les Arabes & les autres Orientaux, qui sont censés avoir le mieux conservé les vestiges de l'ancienne Sphere Égyptienne. Enfin, la diversité de l'un & de l'autre Zodiaque, se découvre encore par le tems de leur institution, qui paroît tomber pour les Égyptiens au x v.^e & pour les Grecs au x.^e siècle avant Jésus-Christ. C'est ce qui me reste à faire voir.

Nous avons déjà montré que les Égyptiens avoient une forme d'année lunaire quand le Peuple Hébreu sortit de l'Égypte, ce fut l'an 1491. avant Jésus-Christ, suivant la Chronologie d'Ussérius, & qu'ensuite ils employèrent une forme d'année de trois cens soixante jours, jusqu'à ce qu'ils prissent l'année vague de trois cens soixante & cinq jours en l'an 1322. L'année mitoyenne entre 1491. & 1322. fut l'année 1407. ainsi l'usage de l'année de trois cens soixante jours, autrement de douze mois chacun de trente jours, peut avoir commencé en Égypte vers l'an 1400. Or c'est environ le même tems que doit être fixé l'établissement du Zodiaque Égyptien avec sa division en douze Signes, division dont les premiers Auteurs ont été les peuples d'Égypte, suivant l'ancienne tradition attestée par Macrobe. Le rapport d'un tel Zodiaque de douze Signes chacun de trente degrés, est visible, avec une forme d'année de douze mois chacun de trente jours, & il fait assez sentir que l'établissement de l'un & celui de l'autre, regardent, ou précisément le même tems, ou des intervalles peu éloignés. L'antiquité du Zodiaque Égyptien peut donc se rapporter, ainsi que l'antiquité de l'année de trois cens soixante jours, à l'an environ 1400. avant l'Ère Chrétienne.

Quant au tems de l'institution du Zodiaque Grec, nous pouvons en parler avec plus de certitude. On voit qu'aussitôt les instituteurs du Zodiaque ont nécessairement cherché à mettre

*Macrob. Somn.
Scipion. 1. 21.*

à mettre le plus grand rapport possible entre les Constellations & les Dodécatémoires. Les douze Dodécatémoires s'étendent chacune à un espace égal de trente degrés juste, pendant que les douze Constellations occupent inégalement, l'une plus, l'autre moins de trente degrés. En instituant le Zodiaque, on ne pouvoit donc point éviter tout-à-fait l'irrégularité; mais par la nature même de l'établissement qu'on faisoit, on prit garde que la petite Constellation fût renfermée au milieu de la Dodécatémoire, & que la grande Constellation entamât le moins qu'il se pouvoit les deux Dodécatémoires voisines de la sienne. On eut de plus une autre observation à faire dans ce Zodiaque primitif, c'est que les quatre points des Equinoxes & des Solstices y occupèrent d'abord le milieu de leurs quatre Constellations. La preuve du concours de ce milieu avec les points cardinaux, lors de l'institution du Zodiaque, se tire de divers témoignages de l'Antiquité, qui attestent comment on a trouvé de siècle en siècle les quatre points concourans tantôt avec le commencement des Constellations, plus anciennement avec le quatrième degré, plus anciennement encore avec le huitième, avec le douzième, & enfin avec le milieu des mêmes Constellations. Après quoi, nul vestige qu'on les ait trouvez plus loin; preuve assez forte qu'ils n'y furent effectivement jamais, & que par conséquent ils occupèrent ce milieu dès l'institution du Zodiaque. Or ces deux caractères, le plus grand rapport possible des Constellations avec leurs Signes ou Dodécatémoires, & la rencontre des points cardinaux avec le milieu des Constellations, ne peuvent convenir qu'au x.^e siècle avant J. C. le calcul astronomique le démontre. C'est donc à ce siècle-là qu'il faut fixer le premier établissement du Zodiaque des Grecs. Chiron en fut l'instituteur, car un Ecrivain de l'Antiquité la plus reculée, cité par Clément d'Alexandrie, assûroit que Chiron avoit appris aux hommes *les figures du Ciel*; & puisqu'en cet endroit Clément d'Alexandrie traite des différentes découvertes & de leurs Auteurs, nous devons entendre par ces

*Clem. Alex.
Stromat. 1.*

Mem. Tome XIV.

Z z

figures du Ciel, que les Constellations, telles que la Grece les connut depuis, avoient été primitivement tracées & arrangées par Chiron; qu'il a été conséquemment auteur du Zodiaque dont les Grecs & les Latins se sont servis, & que l'antiquité de ce Zodiaque remonte au x.^e siècle avant l'Ère Chrétienne, c'est-à-dire, à l'an 939. selon le calcul de Newton. C'est ainsi que ce grand homme a joint les preuves astronomiques à tant d'autres de différente espece, que son sçavoir & sa sagacité lui ont fait découvrir, pour rapprocher de nous les époques de l'ancienne Histoire, & réformer totalement la Chronologie ordinaire, qui les faisoit remonter beaucoup trop haut. Je n'en parle ici que pour faire sentir la différence du Calendrier Grec & du Calendrier Egyptien, en réservant la suite de l'Histoire du même Calendrier Egyptien pour quelques autres Mémoires.

*Chronologie de
Newton, p. 27.
& alibi passim.*



RECHERCHES CHRONOLOGIQUES

SUR

LES ANNEES DE PERIANDRE.

Par M. DE LA NAUZE.

LES actions de Périandre Tyran de Corinthe, sont tellement liées à l'Histoire des derniers Rois de Lydie, que pour déterminer les années de l'un, il est à propos de fixer auparavant celles des autres. Etablissons donc pour principe, que la fin des Rois Lydiens, arrivée par le déthronement de Crésus & par la prise de Sardes, tombe vers la fin de la LIX.^e Olympiade, en l'an 541. avant l'Ere Chrétienne; & faisons voir que cet événement ne sçauroit avoir été ni plus récent, ni plus ancien.

La chute de Crésus n'a pu être postérieure à l'an 541. puisque ce Prince régna seulement quatorze ans, selon Hérodote, & que la Chronique des Marbres fait mention de Crésus dès l'an 555. c'est-à-dire, quatorze ans avant l'année 541. De plus, suivant le fil de la narration d'Hérodote, Cyrus prit Babylone quelques années seulement après s'être emparé de Sardes, & la prise de Babylone est de l'an 538. selon les calculs authentiques du Canon de Ptolémée; par conséquent elle ne fut pas assez voisine de la prise de Sardes, pour qu'on puisse rapprocher celle-ci en deçà de l'an 541. Paul Orose a cependant rapporté la prise de Babylone antérieurement à la prise de Sardes. L'erreur est visible, & toutes les Histoires font foy que la prise de Sardes & le déthronement de Crésus ne peuvent point être renvoyez à des tems si postérieurs.

J'ai ajouté que cet événement ne pouvoit pas non plus être plus ancien que la même année 541. la dernière de la LIX.^e Olympiade: & en voici les preuves.

Premièrement, Pisistrate s'empara de la tyrannie d'Athènes

Z z ij

18. Décemb.
1739.Herod. 1. 86.
Chron. Marb.
lin. 56. & 57.

Can. Mathem.

Oros. 4.

Thucyd. 6. 59.
Heracl. Polit.
Aristot. Polit.
5. 12.
Chron. Marm.
l. 56.

en l'an 560. époque certaine & constante, non seulement par des témoignages combinez de Thucydide, d'Héraclide de Pont & d'Aristote, mais encore par le suffrage des Marbres, & par le consentement unanime des plus sçavans Chronologistes. Aristote ajoute que dès trente-trois ans que Pisistrate vécut après le commencement de sa Tyrannie, il en régna dix-sept. Ainsi il passa les seize autres dans les deux différens exils qui interrompirent le cours de son gouvernement; & de ces seize il en passa cinq dans le premier exil, puisque, selon Hérodote, il en passa onze dans le second. Après quoi il reprit la Tyrannie; & il y étoit déjà ainsi établi pour la troisième fois, selon Hérodote, que le Roy Crésus étoit encore sur le trône de Lydie. Il faut donc compter entre l'époque de Pisistrate & la chute de Crésus, non seulement les seize années d'exil, mais encore l'intervalle de l'époque de Pisistrate à son premier exil, l'intervalle de son rappel au second exil, & l'intervalle de son autre rappel à la prise de Sardes. Quand ces trois intervalles ne renfermeroient qu'environ un an chacun, ce qui est le moins qu'on puisse leur supposer, voilà toujours trois années à ajouter à seize, d'où résultera un intervalle total de dix-neuf ans au moins entre l'époque de Pisistrate & le déthronement de Crésus. L'époque de Pisistrate tombe en l'an 560. La prise de Sardes conséquemment tombera, pour le plutôt, dix-neuf ans après, sçavoir, en l'an 541.

Ibid. 153. Secondement, Hérodote assure que Cyrus, après avoir pris Sardes, ne s'arrêta point dans l'Asie Mineure, mais qu'il s'en retourna à Ecbatane, menant avec lui Crésus, & faisant état que les Ioniens ne devoient du tout point être le premier objet de son attention, parce que Babylone ne lui permettoit pas de s'arrêter à eux. Ce sont les propres termes de l'Ecrivain, qui entre aussitôt dans le détail des conquêtes faites par les Généraux de Cyrus dans l'Asie Mineure où il les avoit laissez, pendant que sur la route de Sardes à Ecbatane il fit lui-même quelques légères expéditions. Ensuite il marcha contre les Assyriens, c'est-à-dire, les Babyloniens; & après s'être arrêté un Été à

Ibid. 177.

Ibid. 188. seq.

détourner les eaux de la rivière de Gyndes, il attaqua Babylone le Printems d'après, & s'en rendit le maître. L'impatience où avoit été Cyrus de marcher de Sardes à Babylone, & le peu d'actions que l'Historien lui attribué entre la prise de ces deux villes, ne permettent guères d'y placer qu'un intervalle tout au plus d'environ trois ans. Babylone ayant donc été prise en l'an 538. Sardes l'avoit été, pour le plutôt, en l'an 541. Aussi Scaliger s'est-il autorisé de ce récit d'Hérodote, pour n'admettre qu'un intervalle d'environ deux ans entre la prise des deux villes, & même pour rapprocher dans ses derniers ouvrages chronologiques, la prise de Sardes jusqu'à l'année 541. la dernière de la LIX.^e Olympiade, par une rétractation tacite de ce qu'il avoit autrefois dit, en faisant remonter le même événement à la fin de l'Olympiade EVIII.^e

*Scalig. Emend.
Temp. 6. pag.
575. edit. Ge-
nev.*

*Idem, Cas.
Isag. 3. p. 328.
edit. Amstel.*

*Idem, Animad-
vers. in Euseb.
pag. 94.*

Troisièmement, une autre raison de rapporter à l'an 541. la chute de Crésus, est que cette opinion conciliera différens Ecrivains de l'Antiquité, qu'on avoit cru ne pouvoir jamais s'accorder sur la chronologie des Mermnades derniers Rois de Lydie. Euphorion de Chalcis dans Clément d'Alexandrie, & Pline dans son Histoire naturelle, mettent l'époque de ces Mermnades à la XVIII.^e Olympiade, qui répond à l'an 708. avant l'Ere Chrétienne. On jugeoit une telle date incompatible avec le calcul d'Hérodote, qui donne trente-huit ans de regne à Gygès Chef des Mermnades, quarante-neuf à Ardys, douze à Sadyatte, cinquante-sept à Halyatte, & quatorze à Crésus. Le nombre total des années, en les supposant complètes & révolues, monteroit à cent soixante & dix, qui ôtées de sept cens huit, font cinqcens trente-huit de reste. Ce seroit donc à l'an 538. avant l'Ere Chrétienne, & à l'année même de la prise de Babylone, que seroit arrivée la fin du regne de Crésus, si l'on prenoit pour années complètes les années de chaque Roy données par Hérodote. Mais comme les années de quelques-uns d'entr'eux peuvent avoir été des années courantes, & qu'on doit même, par une règle générale de critique, les supposer telles toutes les fois que la supposition suffit pour accorder ensemble les variations des Auteurs,

*Clem. Alex.
Strom. 1.
Plin. Hist. Nat.
35. 34. edit.
Harduin.
Herod. 1. 14.
Ibid. 16.
Ibid. 25. &
86.*

prenons pour années courantes les années seulement de trois Mermnades : alors au lieu d'avoir régné cent soixante & dix ans, ils en auront régné cent soixante & sept ; & après avoir commencé l'an 708. dans la personne de Gygès, ils auront fini l'an 541. dans la personne de Crésus. Les trois regnes les plus longs, ceux de Gygès, d'Ardys & d'Halyatte, étant en même tems les seuls auxquels Eusèbe donne moins de durée qu'Hérodote, il est naturel de faire tomber sur ceux-là préférablement, la réduction en années courantes. On sera donc en droit de conclure que Gygès régna depuis l'an 708. pendant trente-huit ans commencez, Ardys depuis l'an 671. pendant quarante-neuf ans commencez, Sadyatte depuis l'an 623. pendant douze ans complets, Halyatte depuis l'an 611. pendant cinquante-sept ans commencez, Crésus depuis l'an 555. pendant quatorze ans complets, & ce dernier aura été déthroné par Cyrus en l'an 541.

Eusèb. Chron.
Chron. Marm.
56. & 57.

Quatrièmement, la Chronique des Marbres semble avoir mis aussi le commencement de Crésus en l'an 555. Le nom de ce Prince y est positivement marqué, & l'an 292. de la Chronique, qui répond à l'an 555. avant l'Ere Chrétienne, y est désigné d'une manière incontestable. Il est vrai que le Marbre est mutilé en cet endroit, & que l'énoncé de l'événement ne s'y est pas conservé comme le nom de la personne & le numero de la date. Cependant les Interprètes des Marbres, Lydiat & Prideaux, regardent comme un fait clair & certain, qu'il s'y agit de l'époque du regne de Crésus, & ils se fondent principalement sur ce que l'époque d'Halyatte prédecesseur de Crésus, est marquée dans les Marbres quarante-neuf ans avant cet événement de Crésus, & que ce nombre de quarante-neuf ans est précisément l'intervalle mis par Eusèbe entre les époques d'Halyatte & de Crésus. On ne peut guères se refuser à une idée si judicieuse ; du moins elle est mieux fondée que celle de quelques autres, qui, suivant l'opinion commune de la chute de Crésus en l'an 545. ont pensé que l'événement du Marbre cité, étoit une ambassade de Crésus à Delphes, pour consulter l'Oracle sur le succès de

Lyd. red'integr.
annotas. Epoch.
42.
Prid. Not. Hist.
Epoch. 42.

Académie des
Belles-Lettres,
 tome 5. p. 275.
des Mémoires.

la guerre contre Cyrus. Prétention insoutenable, puisque les ambassades à ce sujet eurent lieu seulement dans les dernières années de Crésus, & que la date du Marbre regardant l'an 555. avant l'Ere Chrétienne, appartient dès lors aux premières années de ce Prince, même dans l'opinion commune de la chute de Crésus en l'an 545. Reconnaissons donc que la date du Marbre regarde véritablement l'époque de Crésus, & que ce dernier Roy de Lydie ayant commencé de régner en l'an 555. finit en l'an 541.

Eusébe au contraire place la prise de Sardes à la première année de la LVIII.^e Olympiade, & Solin à la même Olympiade LVIII.^e en quoi ils sont à peu-près suivis par la plupart des Chronologistes modernes. Je dis à peu-près, parce que les Chronologistes dont il est question, rapportent cet événement, non au commencement, mais à la fin de la LVIII.^e Olympiade en l'an 545. fondez sur un texte de Socrate, que nous examinerons dans un moment, & qui, selon eux, établit un fait antérieur d'un an à la XLIX.^e & antérieur de quarante ans à la chute de Crésus; d'où s'ensuivroit effectivement la chute de ce Roy en l'an 545. Mais quoi qu'il en soit de ce texte, l'opinion qui rapportera la prise de Sardes à l'an 545. sera toujours aisée à réfuter, puisqu'elle ne peut ni remplir le grand nombre d'années mises par Hérodote entre l'époque de Pisistrate & la prise de Sardes, ni vérifier le peu d'intervalle supposé par Hérodote entre la prise de Sardes & la prise de Babylone, ni concilier avec les années des Mermnades marquées dans Hérodote, l'époque de ces Princes donnée par Euphorion & par Plin, ni enfin expliquer d'une manière vraisemblable, l'endroit des Marbres qui parle de Crésus en l'an 555.

Venons présentement aux années de Périandre fils de Cypselus & Tyran de Corinthe. Il vécut en tout quatre-vingts ans, & en régna quarante, selon le témoignage de Laërce. Les quarante ans de regne peuvent encore se déduire assez vraisemblablement d'un passage corrompu d'Aristote, qui, à l'aide de la correction des Critiques, donnera soixante &

*Euséb. Chron.
N.º 1469.
Solin. 1. p. 8.
edit. Ultraject.*

*Laërt. 1. 95.
Idem, 1. 98.*

*Aristot. Polit.
5. 12.*

Plut. Conviv.
Sept. Sapiens.

Euseb. Chron.
N.º 1389.

Laërt. s. 98.

Palmer. Exercit.
p. 447.

treize ans & six mois à la durée totale de la Tyrannie des Cypselides, sçavoir, trente ans à Cypselus, quarante ans à Périandre, & trois ans à Psammétichus fils de Gordias ou plutôt de Gorgias, car c'est ainsi que Plutarque appelle à différentes fois un frere de Périandre. Mais à quel tems précis rapporter les quarante années de la Tyrannie de Périandre? C'est ce qui n'est pas sans difficulté, quoique les Chronologistes modernes les plus célèbres, à commencer par Scaliger & à finir par Newton, s'accordent à placer la mort de ce Tyran à la fin de la XLVIII.^e Olympiade, autrement en l'an 585. avant l'Ere Chrétienne. Ce sentiment, dont je me propose de montrer le foible dans ce Mémoire, est pourtant à peu- près celui d'Eusébe & de Laërce. Eusébe rapporte l'époque de Périandre au commencement de la XXXVIII.^e Olympiade, c'est l'an 628. avant l'Ere Chrétienne; & Laërce dit aussi que Périandre florissoit à la même Olympiade XXXVIII.^e Mais les Chronologistes dont je parle, s'appuyent principalement d'un texte de Sosicrate cité par Laërce, où l'on croit lire que Périandre mourut un an avant la XLIX.^e Olympiade, & quarante ans avant la chute de Crésus. Texte cependant fort obscur, & susceptible de plusieurs sens contraires; le voici: Σωσικράτης δὲ φησι περὶ τῶν Κερίσου πλεονήσων αὐτὸν (Περίανδρον) ἔπει πεντήρακοντα καὶ ἐνὶ τῷ τῆς πεσαρακοστῆς ὀνάτης Ὀλυμπιάδης. Paulmier de Grentemefnil, qui tourne & retourne le passage de plusieurs façons opposées les unes aux autres, avoué de bonne foy qu'on ne sçauroit jamais en tirer aucune époque certaine: *Ex hoc loco nulla certa epocha constitui potest.* Pourquoi donc nous le propose-t-on aujourd'hui comme décisif pour fixer la mort de Périandre à l'an 585. & la chute de Crésus à l'an 545? Après tout, quand même Sosicrate auroit dit clairement ce qu'on lui fait dire, son témoignage ne seroit point reçu, étant contraire à celui d'Hérodote & des Auteurs de la première Antiquité. Le sens littéral & naturel, mais toujours bizarre, de ce texte sans doute corrompu, se réduit à la version suivante: *Sosicrate dit qu'il (Périandre) mourut avant Crésus, quarante &*

un ans

un ans avant la XLIX.^e Olympiade, c'est-à-dire, que Périandre seroit mort en l'an 625. & ce sentiment pourroit peut-être s'accorder avec celui du Scholiaste de Thucydide, dans l'endroit où Thucydide a fixé l'époque du premier combat naval connu dans l'Histoire, & donné entre les Corinthiens & les Corcyréens, deux cens soixante ans avant la fin de la guerre du Péloponnèse, autrement en l'année 664. avant l'Ere Chrétienne. Le Scholiaste rapporte cet événement au tems de Périandre, & prétend que le meurtre de son fils Lycophron tué par les Corcyréens, avoit été le sujet de cette guerre entre Corinthe & Corcyre. Mais il s'en faut beaucoup que le regne de Périandre remonte à des tems si reculez, & que ce Prince soit mort en l'an 625. Cette année est celle où les Chronologistes placent ordinairement l'époque de son regne, & je crois même qu'ils y devroient plutôt placer le tems de sa naissance. Quoi qu'il en soit de ce dernier point, que je n'examine point encore, c'est dans Hérodote & dans les Ecrivains de la première antiquité, qu'il faut chercher le véritable âge de Périandre, & nous trouverons que ce Tyran vécut long-tems, & très-long tems après l'année 585.

*Schol. Thucyd.
1. 13.*

Hérodote parle d'une troupe d'enfans Corcyréens qui étoient envoyez par Périandre à Halyatte Roy de Lydie pour être mutilez, & qui ayant été arrêtez sur la route par les Samiens, furent heureusement renvoyez à Corcyre. L'Ecrivain place cette tentative de Périandre dans la génération qui précéda l'armement fait par les Lacédémoniens & par les Corinthiens contre Samos, armement qui répondoit, selon le même Hérodote, au tems de l'expédition de Cambyse contre les Egyptiens, c'est-à-dire, à l'an 525. avant l'Ere Chrétienne. Une génération comprend environ trente à trente-trois ans. Ainsi, puisqu'il est nécessaire de placer dans le cours de la trentaine d'années qui précédèrent l'an 525. un événement du regne de Périandre, cet événement ne pouvoit donc être guères plus ancien que l'an 555. Périandre étoit donc encore plein de vie vers l'an 555. bien loin d'être mort en 585. ce qui auroit fait plus de soixante ans d'intervalle entre

*Hérod. 5.
48. seqq.*

l'envoi des enfans Corcyréens & l'armement des Lacédémoniens contre Samos.

Hérod. 1. 47. D'ailleurs, Hérodote écrit en parlant des Samiens, que vers le même tems qu'ils renvoyèrent les enfans Corcyréens, ils furent accusés de s'être saisis de quelques présens envoyés à Crésus par les Corinthiens. Voilà deux événemens assez voisins, & arrivez, l'un sous Halyatte, l'autre sous Crésus son successeur. Je sçais que les termes d'Hérodote, *καὶ τὸ αὐτὸν χρόνον*, peuvent avoir quelque extension, & qu'il faut supposer entre les deux événemens, un intervalle au moins de douze à quinze ans, puisque le premier événement fut antérieur au regne de Crésus, & que le second regarde les dernières années du même regne. Comme Hérodote vivoit & écrivoit environ un siècle après le regne de Crésus, qui fut assez court, on conçoit qu'absolument parlant, il a pu dire de deux faits arrivez, l'un immédiatement avant l'époque du regne, & l'autre peu avant la fin du même regne, qu'ils étoient arrivez vers le même tems. Mais il n'auroit pu le dire de deux événemens éloignez l'un de l'autre d'une cinquantaine d'années; & pourtant tel seroit au moins l'intervalle entre l'envoi des Corcyréens & l'enlèvement des présens, si Périandre qui avoit envoyé les Corcyréens, étoit mort en 585. quarante-quatre ans avant la chute de Crésus. Il faut donc conclurre que la mort de Périandre arriva postérieurement, & fort postérieurement à l'année 585.

Si Périandre étoit mort à cette année-là, comme on le prétend, sa mort auroit précédé de soixante ans entiers la guerre de Samos dont nous venons de parler. En ce cas, *Idem. 3. 49.* Hérodote eût-il dit encore relativement à cette guerre, que Périandre étoit enfin mort, *καὶ Περικλέους τελευτήσας*? Paroles dont l'exacte précision n'est nullement rendue dans nos versions Latines d'Hérodote. Un intervalle de soixante ans est de beaucoup trop long pour vérifier une pareille expression.

Nous avons dans Hérodote quelque chose de plus fort encore, pour reculer la mort de Périandre long-tems après l'année 585. & long-tems même après l'année 560. Ce fut

en 560. que Pisistratè s'empara pour la première fois de la Tyrannie d'Athènes, & il faut bien que Périandre soit mort long-tems après cette époque de Pisistratè, puisqu'au rapport d'Hérodote, Pisistratè ayant enlevé Sigée aux Mitylénien, y mit pour Tyran son fils naturel Hégésistratè, qu'Hégésistratè n'en fut pas d'abord paisible possesseur, qu'il y eut à ce sujet une guerre de longue durée entre les Athéniens & ceux de Mitylene, & que Périandre enfin termina leurs différends par un accommodement. Périandre donc encore en coup, vivoit long-tems après l'année 560. Plutarque a voulu critiquer mal-à-propos cet endroit, comme tant d'autres, de l'Histoire d'Hérodote; en l'accusant d'avoir malignement passé sous silence les exploits de Pittacus dans cette guerre de Mitylene, pour n'y parler que d'un trait de poltronnerie du Poète Alcée. Mais Plutarque paroît confondre ici deux guerres différentes qu'il y avoit eu successivement entre les Athéniens & les Mitylénien, pour le même territoire, l'une plus ancienne, dont Hérodote n'avoit point occasion de parler en cet endroit, & que Pittacus avoit terminée par un combat singulier, l'autre plus récente de quelques années, où Alcée avoit abandonné son bouclier au milieu de la bataille, & qui fut terminée par l'arbitrage de Périandre. Strabon ne distingue pas non plus les deux guerres, lorsqu'il dit que la guerre subsistant toujours entre les Athéniens & les Mitylénien, ils s'en rapportèrent au jugement de Périandre. Apollodore les avoit pourtant clairement distinguées l'une de l'autre, ainsi qu'on en peut juger par le texte suivant de Laërce: « Dans le tems que les Mitylénien & les Athéniens se faisoient la guerre pour le territoire d'Achilléum, Pittacus commanda les Mitylénien, & les Athéniens eurent pour chef Phrynon, qui avoit remporté le prix du Pancrace aux Jeux Olympiques. Pittacus ayant proposé à Phrynon un combat singulier, cacha un filet de pêcheur sous son bouclier, & en ayant enveloppé par surprise son ennemi, il le tua, & recouvra le territoire. Apollodore rapporte dans ses Chroniques, que dans la suite pourtant les Athéniens & les Mitylénien se disputèrent le »

Hérodote. 94. seq.

Plutarque de Hérodote. malign. pag. 85. 8. edit. Paris.

Strabon. 13. pag. 600.

Laërce. 1. 74.

même territoire, & choisirent Périandre pour juge de leur différend. Ce sont les paroles de Laërce; & voilà qui confirmeroit le récit d'Hérodote, s'il étoit nécessaire de garants pour un Ecrivain de ce poids, qui étoit voisin du tems dont il parle, & qui marque la contemporanéité de Pisistrate avec Périandre, non par une date équivoque & douteuse que les copistes ayent pu falsifier, mais par la narration suivie d'un événement authentique.

On a coûtume d'opposer à ce témoignage d'Hérodote, un autre endroit du même Auteur, où il est dit que Périandre fit sçavoir à Thrasybule Tyran de Milet, une réponse de l'Oracle en la sixième année du regne d'Halyatte Roy de Lydie. C'étoit l'an 606. avant l'Ere Chrétienne. De l'an 606. jusqu'à l'an 560. que la Tyrannie de Pisistrate commença, il s'écoula quarante-six ans. Périandre, dira-t-on, qui n'en régna que quarante, ne sçauroit donc avoir vécu jusqu'au tems de Pisistrate? Non, Hérodote ne se contredit point de la sorte. Il est vrai que les versions Latines de cet Auteur lui font dire que Périandre étoit déjà Tyran de Corinthe, lorsqu'il fit sçavoir la réponse de l'Oracle à Thrasybule. Mais le texte Grec, au contraire, insinuë fort clairement que ce Prince ne régnoit point encore: *Ce fut, dit Hérodote, Périandre fils de Cypselus, qui indiqua la réponse de l'Oracle à Thrasybule. Mais Périandre régnoit à Corinthe, lorsque de son tems il parut, disent les Corinthiens, et avec eux les Lesbiens, une très-grande merveille. C'est l'aventure fabuleuse d'Arion: Περικλῆδος δὲ τοῦ Κυψέλου παῖς, ἔτος ὁ τῶν Θεμισκλέους τὸ χρηστήριον μυσταῖς. Ἐπυράνευ δὲ ὁ Περικλῆδος Κορίνθιον, τῶν δὲ Λέβριοι Κορίνθιοι, ὁμολογῶσι δὲ σφι Λέβριοι, ἐν τῶ βίῳ δαῖμα μέγιστον αὐθιγῆναι.* Qu'on s'en tienne à l'interprétation littérale & naturelle de ce passage, elle fait entendre manifestement que Périandre n'étoit point encore Tyran de Corinthe, quand il donna l'avis à Thrasybule en l'an 606. & conséquemment elle prouve que la mort de Périandre est fort postérieure à l'an 585. car puisqu'il régna quarante ans, & qu'il n'étoit point encore sur le trône en 606. on doit conclure en vertu du texte cité, qu'il n'étoit point encore mort l'an 566.

Si l'on demandoit l'âge de Périandre au tems de l'avis donné à Thrasibule, nous pourrions répondre qu'il avoit environ vingt ans; car nous verrons dans un moment qu'il y a toutes les apparences du monde que ceux qui ont fixé la mort de Périandre à l'an 585. ont pris le commencement de son regne pour la fin. Ainsi Périandre ayant commencé à régner l'an 585. en ayant régné quarante, & en ayant vécu en tout quatre-vingt, il s'ensuivroit qu'en 606. il étoit à la vingtième année, lorsqu'il avertit Thrasibule de la réponse de l'Oracle. Alors le fils de Cypselus étoit en relation d'hospitalité avec le Tyran de Milet: Περίαςδρον, dit encore Hérodoté, ἔκ Κυψέλου εἶναι Θερασύβλη πρὸ τότε Μιλήτην τυραννεύοντι ξένον, c'est-à-dire, selon la force du mot ξένος, qui presque toujours a la signification passive, que Périandre dans quelque voyage fait pendant sa jeunesse à Milet, y avoit été reçu par le Tyran Thrasibule, d'autant plus que l'antériorité de Thrasibule sur Périandre est d'ailleurs attestée par Hérodoté.

Hærod. 1. 201.

Idem, 3. 92.

Consultons des Ecrivains encore plus anciens qu'Hérodoté même, & ils nous parleront comme lui sur les années de Périandre: Archétimus de Syracuse, dit Laërce, a décrit l'assemblée des sept Sages chez Cypselus, à laquelle cet Auteur dit qu'il assista lui-même. Un témoignage de cette espece, est le témoignage le plus fort qu'on puisse desirer, puisque c'est le témoignage d'un Ecrivain qui déclare avoir été présent à la chose qu'il raconte. Il y eut par conséquent une assemblée des sept Sages sous le regne de Cypselus, à Corinthe, avant celle que Plutarque veut avoir été tenue à Léchée sous le regne de Périandre. Si Périandre, qui régna quarante ans, étoit mort en l'an 585. il auroit commencé de régner en 625. & son pere Cypselus seroit mort dans la même année 625. c'est-à-dire, dans un tems auquel les sept Sages de la Grece, ou n'étoient point encore nez, ou n'étoient que des enfans; car Thalès qui est à leur tête, n'auroit eu pour lors que quinze ans, au compte même de ceux qui lui donnent le plus d'ancienneté, étant né, selon eux & selon Apollodore, au commencement de la xxxv.^e Olympiade, en l'an 640. Ainsi l'assemblée des

Laërt. 1. 404.

Plut. Compar. sept. Sapient.

Laërt. 1. 372.

A a a iij

Sages chez Cypselus, oblige de rapprocher la mort de ce Prince fort en deçà de l'an 625. & la mort de son fils Périandre fort en deçà de l'an 585.

*Euseb. Chron.
N.º 1470.
Suidas, voce
Cypselus.*

Le Poëte Théognis de Mégare étoit aussi plus ancien qu'Hérodote. Il écrivoit en la LVIII.^e Olympiade, selon Eusèbe, & en la LIX.^e selon Suidas. Alors en effet vécurent Simonide, Onomacrite & quelques autres, dont Théognis parle comme de ses contemporains. Alors même arriva l'expédition de Cyrus contre Crésus, qui tâcha vainement d'engager les Grecs dans sa querelle. Alors enfin pour la première fois la Grece parut alarmée du voisinage des Perses. C'est à quoi Théognis fait allusion dans quelques-uns de ses vers. Or en même tems qu'il parloit, soit de Simonide, soit d'Onomacrite, soit des Perses dangereux pour la Grece, caractères qui désignent la LVIII.^e & la LIX.^e Olympiades, il parloit aussi des Cypselides, ou comme existans, ou comme de gens dont la mémoire étoit récente : *Que Jupiter extermine, disoit-il, les partisans des Cypselides.* Périandre ayant régné jusque vers la fin de la Tyrannie des Cypselides, puisqu'après lui il n'y eut, suivant Aristote, qu'un Cypselide qui régna trois ans, il s'ensuit que la mort de Périandre ne sçauroit être arrivée qu'environ la LVIII.^e Olympiade, bien loin d'être arrivée à la fin de la XLVIII.^e comme on le veut communément, ce qui fait une différence de dix Olympiades, ou d'environ quarante ans.

*Solin. 7. p. 17.
edit. Ultraject.*

Comme donc Périandre a régné précisément quarante ans, il sembleroit que les Chronologistes postérieurs ont placé la mort de ce Prince vers le tems même où les Auteurs de la première Antiquité avoient mis le commencement de son regne. A ce compte, Cypselus sera mort, & Périandre aura commencé de régner en l'an 585. à la fin de la XLVIII.^e Olympiade, & voilà pourquoi l'Olympiade suivante, autrement l'Olympiade XLIX.^e fut celle où les Jeux Isthmiques, interrompus sous la Tyrannie de Cypselus, recommencèrent à être célébrés par les Corinthiens : *Hoc spectaculum, dit Solin, per Cypselum Tyrannum intermissum, Corinthii Olympiade quadragesima-nonâ solemnitati pristina reddiderunt.*

Pour prouver la nécessité de rapprocher la mort de Périandre fort en deçà de l'an 585. je pourrois citer encore des synchronismes attestés par des Ecrivains des derniers âges, par exemple, le synchronisme de Périandre & de Crésus, dont il est parlé dans Plutarque & dans Tzetzes. Crésus n'ayant commencé de régner qu'en l'année 555. Périandre son contemporain n'étoit donc pas mort dès l'an 585. trente ans avant l'époque de Crésus. Mais il seroit inutile d'insister sur ces sortes de témoignages, après avoir établi le fait sur la déposition des Auteurs contemporains, ou presque contemporains de Périandre.

*Plut. Conviv.
Sept. Sapiens.
Tzet. Chil. 1.
Hist. 17.*

PREMIERE DISSERTATION SUR PYTHAGORE,

Où l'on fixe le tems auquel ce Philosophe a vécu.

Par M. DE LA NAUZE.

IL ne faut point espérer qu'on puisse jamais concilier ensemble les différentes opinions des Sçavans sur l'âge du Philosophe Pythagore fils de Mnésarque. La multiplicité des sentimens est trop grande, & leur opposition est trop marquée. Il florissoit du tems du Roy Numa, à suivre une ancienne tradition adoptée par quelques Ecrivains^a postérieurs, & rejetée par la plupart des autres: Tradition qui sembloit pourtant avoir pour elle, & des témoignages d'Auteurs de la première Antiquité, & des Monumens découverts sous le Janicule, dans le tombeau même de Numa. Pythagore, au contraire, ne vint en Italie que sous le regne de Servius Tullius, selon Tite-Live^b, ou sous le regne de Tarquin le Superbe, au rapport de Cicéron^c, ou même après l'expulsion des Rois & sous les premiers Consuls, si l'on en croyoit Solin^d. Pline^e a placé le tems de ce Philosophe vers la XLII.^e Olympiade, Denys d'Halicarnasse^f après la L.^e la Chronique

12. Août
1738.
^a Cicér. Tuscul.
4. 1. & de Orat.
2. 37.
Diod. Excerpt.
Valef. pp. 230.
& 242.
Liv. 1. 18.
& 40. 29.
Ovid. Metam.
15. 60. seqq.
Dionys. Halic.
Antiq. Rom. 2.
Plin. 13. 13.
Plut. in Numa,
p. 74. edit. Par.
^b Liv. 1. 18.
^c Cic. Tuscul.
1. 16.
^d Solin. 17.
^e Plin. 2. 6.
^f Dion. Halic.
Antiq. Rom. 2.

• *Chron. Pasch.* Paschale d'Alexandrie ^a à la LIV.^e Diogène-Laërce ^b à la LX.^e
Olymp. LIV. Diodore de Sicile ^c à la LXI.^e Tatien ^d, Clément d'Alexan-
^e *Laërt. 8. 45.* drie ^e & quelques autres, à la LXII.^e Il seroit aisé, & fort
^f *Diodor. Ex-* inutile en même tems, de grossir davantage la liste des con-
script. Vals. p. trariétés des anciens Auteurs sur ce point de Chronologie :
242. contrariétés qui se trouvent encore augmentées plutôt qu'é-
^g *Tatian. Orat.* claircies par quatre Vies que nous avons de Pythagore, écrites
contra Græc. dans la basse Antiquité, l'une par Diogène-Laërce ^f, l'autre
^h *Clem. Alex.* par Porphyre ^g, la troisième par Iamblique ^h, & la quatrième
Sirromat. 1. par un Anonyme ⁱ, dont Photius nous a laissé l'extrait dans
^j *Laërt. 8. 1.* la Bibliothèque.

Mais quelle a donc pu être la cause de tant de prodigieuses variations ? Laërce ^k, qui fixe la célébrité de l'âge de Pythagore à la LX.^e Olympiade, observe que vers ce tems-là même vivoient quatre Pythagores différens, peu éloignez les uns des autres. Il cite de plus quelques autres personnages qui portèrent ce nom, & un Auteur moderne ^l en compte jusqu'à vingt-neuf plus ou moins connus dans l'Antiquité. C'est à la pluralité de ces divers Pythagores, que de sçavans Critiques ^m attribuent la variété des sentimens sur la question présente. On aura, disent-ils, brouillé les tems, confondu les actions, & réuni dans la seule personne du célèbre Pythagore, certains événemens qu'on auroit dû partager entre plusieurs personnes de ce même nom.

Il n'est guères possible aujourd'hui de les distinguer bien exactement les uns des autres, & d'assigner à chacun avec certitude, les faits & les tems qui lui conviennent. On a pourtant vû dans dans ces derniers tems quelques doctes Anglois, Stanley, Dodwel, Lloyd & Bentley, entreprendre de déterminer les années précises du Philosophe Pythagore. Ils ont marqué l'année d'avant l'Ere Chrétienne, qu'ils ont cru répondre à sa naissance, Stanley ⁿ l'an 566. Dodwel ^o l'an 569. Lloyd ^p l'an 586. & Bentley ^q l'an 605. De ces quatre opinions, la dernière est celle qui fait remonter le plus haut l'âge de Pythagore, & il y a des Chronologistes qui lui donnent une antiquité encore plus grande. Le Pere Hardouin ^r

rapporte

^a *Stanl. Hist. Phil. 8. 1. seqq.*

^b *Dodwel, de atate Pythagor.*

^c *A Chronological account &c.*

^d *Dr. Bentley's Dissertations on the Epistles of Phalaris.*

^e *Hard. Chron. veter. Testam. ad ann. 661. ante Christ.*

^f *Jouf. Script. Hist. Phil. 4.*

^g *P. 341. seqq.*

^h *Dodwel, de atate Pythagor.*

ⁱ *p. 160. & alibi. Fabric. Bibl. Græc. tom. 1. pag. 455.*

^j *Laërt. 8. 46.*

^k *Laërt. 8. 46.*

^l *Jouf. Script. Hist. Phil. 4.*

^m *P. 341. seqq.*

ⁿ *Dodwel, de atate Pythagor.*

^o *A Chronological account &c.*

^p *Dr. Bentley's Dissertations on the Epistles of Phalaris.*

^q *Hard. Chron. veter. Testam. ad ann. 661. ante Christ.*

^r *Hard. Chron. veter. Testam. ad ann. 661. ante Christ.*

rapporte à l'an 661. une découverte astronomique de ce Philosophe, & il le suppose dès lors plus ancien d'environ un siècle que Bentley ne l'a pensé. Tous ces sçavans hommes, auxquels on pourroit en ajouter quelques autres, n'ont pas cru que l'opposition des anciens Auteurs sur ce sujet, dût empêcher de le traiter de nouveau, ni qu'elle ôtât la liberté de l'examen, & le droit de se déterminer aujourd'hui d'un côté plutôt que de l'autre. Profitant de leur exemple, & même du fruit de leur travail sur cette matière, tâchons de faire voir que Pythagore, beaucoup plus moderne que ne le suppose la Chronologie du P. Hardouin, mais un peu plus ancien que ne le veut celle de Bentley, a vécu dans les années 600. & 610. & qu'il étoit né environ l'an 640. année qui répond à la xxxv.^e Olympiade, au commencement de laquelle naquit aussi le Philosophe Thalès, selon la Chronique d'Apollodore alléguée par Laërce. Au reste, comme le sentiment du Pere Hardouin est tout-à-fait singulier, & que la trop grande antiquité qu'il attribue à Pythagore, ne s'accorde avec aucun des caractères du tems de ce Philosophe, il seroit assez inutile d'insister beaucoup sur la nécessité de faire Pythagore plus moderne que l'an 661. la chose parle assez d'elle-même. Il s'agira donc principalement de faire voir que Pythagore est plus ancien que les autres Ecrivains citez ne l'ont prétendu.

Laërte, 1. 37.

I. D'abord on peut leur opposer aux uns & aux autres, sur-tout à Dodwel, un endroit d'Hérodote sur Zamolxis, Divinité ou Génie supérieur que les Gètes étoient dans l'usage d'honorer par certaines cérémonies quinquennales sous le regne de Darius fils d'Hystaspe. Hérodote, né au commencement du regne suivant, entendit dire aux Grecs qui habitoient les côtes de l'Hellepont & du Pont-Euxin, que Zamolxis avoit autrefois été un Esclave du Philosophe Pythagore fils de Mnésarque. Il est vrai qu'Hérodote regardoit cette opinion comme une fable, persuadé que Zamolxis avoit précédé Pythagore de plusieurs années; mais si Pythagore eût été assez moderne pour avoir vécu sous le regne de Darius, & fort avant sous celui de Xerxès, comme le veut Dodwel; si ce

*Herodot. 4.
93. seqq.*

Mém. Tome XIV.

B b b

Philosophe ne fût mort que plusieurs années après la naissance d'Hérodote, & que sa mémoire eût été récente à ce point dans le tems qu'Hérodote voyageoit; est-il possible que cet Historien eût trouvé établie déjà dans tout un pays, l'opinion de la contemporanéité de Pythagore mort nouvellement, avec Zamolxis divinisé depuis fort long tems? C'est ce qui n'est pas croyable. Il faut plutôt que la mort de Pythagore ait été fort antérieure au regne de Xerxès, & même à celui de Darius. Il seroit à souhaiter sans doute, qu'Hérodote ou quelques-uns de ces Ecrivains de la première Antiquité, dont le témoignage sur les années de Pythagore ne pourroit être suspect, en eussent parlé d'une manière plus claire & plus positive. Toujours sera-t-il vrai de dire que la tradition antérieure à Hérodote, de la servitude de Zamolxis chez Pythagore, combat, quoiqu'elle soit fautive, non seulement le système de Dodwel, qui étend jusqu'à Xerxès les années de Pythagore, mais aussi le système de Lloyd & de Bentley, qui prolongent la vie de ce Philosophe jusqu'au regne de Darius.

- I I. On ne laisse pas de voir quelques Ecrivains, plus anciens même qu'Hérodote, rendre indirectement témoignage à l'antiquité de Pythagore, & parler de lui comme ayant vécu dans un âge supérieur au leur. Le Philosophe Héraclite, célèbre sous le regne de Darius en la L X I X.^e Olympiade, *Laërt. 9. 1.* étoit l'an 504. s'exprimoit ainsi, au rapport de Laërce: *Idem, 8. 6.* *Pythagore fils de Mnésarque, rassembla des Mémoires de plusieurs Peuples, & il en forma sa Philosophie, qui est une Polymathie de mauvais goût.* Parménide étoit plus ancien qu'Héraclite son disciple, & il témoignoit, dit Laërce, que Pythagore avoit été l'auteur d'une découverte astronomique sur l'Etoile de Vénus. Enfin, Xénophane étoit encore plus ancien que Parménide son disciple, & il fit des vers où il tournoit en ridicule *Idem, 8. 14.* Pythagore & son dogme de la Métempsychose. Laërce nous en a conservé quelques-uns. Voilà sur l'antiquité de Pythagore quelques preuves générales, tirées des Discours ou des Ecrits d'Héraclite, de Parménide & de Xénophane. Nous *Idem, 8. 17.* verrons plus bas quelques synchronismes, soit de Parménide,

Soit de Xénophane, qui fixent plus particulièrement vers l'an 600. le tems de la vie de Pythagore, & vers l'an 640. le tems de sa naissance.

III. Il y a long-tems qu'on sçait que la Planète de Vénus est la même que l'Etoile du matin appelée *Lucifer*, & que l'Etoile du soir nommée *Hesperus* ou *Vesper*. Phavorin cité par Laërce, attribuoit cette découverte à Parménide; mais Parménide lui-même l'attribuoit à Pythagore, comme le dit aussi Laërce. Ajoutez qu'Apollodore dans Stobée, & Pline dans son Histoire naturelle, assurent pareillement que Pythagore en a été le véritable auteur. Pline ajoute la date de cette découverte astronomique: *Pythagore de Samos*, dit-il, fut le premier qui s'en aperçut environ la XLII.^e Olympiade, qui fut l'an 142. de la ville de Rome. Ces caractères de tems répondent à l'an 612. avant l'Ere Chrétienne, & Pythagore étoit donc né pour le plus tard vers l'an 640. Dodwel juge que Pythagore de Samos allégué par Pline, doit avoir été différent du Philosophe, quoique du même nom & de la même patrie; mais Dodwel ne donne aucune preuve de sa distinction. Il est visible au contraire, que le Pythagore de Samos dont parle Pline en cet endroit, est le Pythagore auquel Parménide & Apollodore attribuoient la même découverte; que c'est le Pythagore représenté sur les anciennes Médailles, tenant une baguette & dessinant quelque Etoile sur un Globe, avec cette Inscription, ΣΑΜΙΩΝ ΠΥΘΑΓΟΡΗΣ; en un mot, que c'est le célèbre Philosophe Pythagore. Lloyd soupçonne Pline de s'être trompé, & d'avoir écrit *Pythagore* par méprise, au lieu de *Thalès*. Mais la foy des Médailles dont je viens de parler, le témoignage d'Apollodore, l'autorité de Parménide, sont d'accord avec Pline à marquer Pythagore, & non point Thalès, pour l'auteur de la découverte dont il s'agit; ainsi l'idée de Lloyd est sans fondement; comme celle de Dodwel. Le Pere Hardouin, appuyé du suffrage de certains Manuscrits, soutient que la date de Pline est beaucoup plus ancienne que la XLII.^e Olympiade & que l'an de Rome 142. Il veut qu'on lise XXXII.^e Olympiade, qui se voit dans

Infra, n.^o XIII.

Laërt. 9. 23.

Idem, 8. 14.

Stob. 1. 53.

Plin. 2. 6.

B b b ij

quelques Manuscrits, & 93.^e année de Rome, qui ne se voit dans aucun. Mais la plupart des Manuscrits, & toutes les éditions de Pline avant celle du sçavant Jésuite, s'accordent, si je ne me trompe, à marquer la XLII.^e Olympiade. Cette dernière date se trouve même employée dans le plus ancien Manuscrit de l'Histoire naturelle de Pline, qui soit dans la Bibliothèque du Roy; Manuscrit, dit-on, de plus de huit cents ans d'antiquité, & presque du tems de Charlemagne. On y voit en caractères très-lisibles, le chiffre Romain XLII. quoique des personnes intéressées à trouver XXXII. au lieu de XLII. ayent un peu gratté les deux lettres XL qui font quarante, & ayent marqué au-dessus, dans l'interligne & en écriture moderne, les trois lettres XXX. qui font trente. D'ailleurs, les Manuscrits singuliers dont s'autorise le P. Hardouin, & qui portent la XXXII.^e Olympiade, portent en même tems l'an de Rome 142. lequel répond à l'Olympiade XLII.^e ainsi, de quelque façon qu'on s'y prenne, la véritable leçon du texte cité de Pline, donnera toujours la XLII.^e Olympiade & l'an de Rome 142. qui est l'an 612. avant l'Ere Chrétienne. Pythagore vivoit donc alors, & faisoit déjà des recherches astronomiques. Dira-t-on que l'Astronomie n'avoit point encore fait assez de progrès parmi les Grecs de ce tems-là, pour rendre croyables des observations & des succès de ce genre? Frivole difficulté. En premier lieu, il ne s'agit point ici de la Grece, où Pythagore n'habita que fort peu; c'est principalement en Egypte & ailleurs, qu'il fit des progrès dans les sciences les plus relevées. En second lieu, il n'y auroit pas même de difficulté, quand il s'agiroit de la Grece. Thalès, né l'an 640. étoit âgé de vingt-huit ans en l'année 612. où Pline rapporte la découverte astronomique de Pythagore, & Thalès prédisoit les Eclipses, au rapport d'Hérodote & de toute l'Antiquité. Or le calcul des Eclipses présuppose nécessairement l'Astronomie parvenue à un grand degré de perfection. Il ne falloit point de connoissances si sublimes, pour découvrir le double Phénomene de l'Etoile de Vénus. C'est un Astre qui ne s'éloigne jamais beaucoup

Hérod. 1. 74.

du Soleil, & qui, à la simple vûë, paroît plus grand, sans aucune comparaison, que toute autre Planete, à la Lune près, & qu'aucune Etoile fixe. Il n'y a rien de fort merveilleux, qu'on se soit apperçû que c'est le même qu'on voit en certains tems le matin, & en d'autres le soir. Rien n'empêche par conséquent de recevoir le témoignage de Plin sur la découverte de Pythagore en l'an 612. & dans ce cas, il n'est pas même nécessaire d'attribuer à ce Philosophe des études fort approfondies, ni un âge fort avancé.

IV. Une autre observation que fit Pythagore dans un genre différent, & dont la Grece lui fut redevable, regardoit les Poids & les Mesures. Aristoxène cité par Laërce, disoit que Pythagore en avoit introduit l'usage parmi les Grecs en général, *εἰς τὴν Ἑλλάδα*. Pythagore étoit donc pour le moins aussi ancien que Phidon Tyran d'Argos, qui, selon Hérodote, introduisit le même usage parmi les Grecs du Péloponnèse, *Πελοποννησίοισι*. Hérodote marque au même endroit la contemporanéité du fils de Phidon avec le fils d'Alcméon l'Athénien, & avec la fille de Clisthene Tyran de Siccyone; par conséquent les peres avoient aussi été contemporains, & Phidon a dû être à peu-près du même âge qu'Alcméon & Clisthene. Les tems de ces deux derniers sont certains dans l'Histoire. Ils ont vécu l'un & l'autre vers l'an 600. & Phidon, par une suite nécessaire, a vécu aussi vers le même tems. Pythagore fut pour le moins aussi ancien, puisqu'il introduisit parmi les Grecs en général, un usage que Phidon communiqua depuis aux Grecs du Péloponnèse. Ainsi Pythagore vécut environ l'an 600. ou même auparavant, & il étoit né au moins environ l'an 640.

Laërt. 8. 14.

*Hérodote. 6.
127.*

V. Antilochus cité par Clément d'Alexandrie, comptoit trois cens douze années depuis le tems où vivoit Pythagore, *ἀπὸ τῆς Πυθαγόρου ἡλικίας*, jusqu'à la mort d'Epicure, *ὅτι πρὶν Ἐπικούρου πλεοντεῖν*. Epicure naquit, suivant Laërce, la troisième année de la CIX.^e Olympiade, & mourut âgé de soixante & douze ans, la seconde année de la CXXVII.^e Olympiade, qui étoit l'an 270. avant l'Ere Chrétienne. Pythagore,

*Clém. Alex.
Stromat. 1.*

*Laërt. 1.
14. seq.*

antérieur de trois cens douze ans à la mort d'Epicure, étoit par conséquent plein de vie l'an 582. le Pythagore du Pere Hardouin devant être mort, celui de Stanley & de Dodwel n'étant point encore né, celui de Lloyd n'étant âgé que de quatre ans, & celui de Bentley en ayant vingt-trois. Si l'époque de l'âge de Pythagore, fixée par Antilochus à une année qui est l'an 582. convenoit à quelqu'une de ces opinions, ce seroit à celle de Bentley, aussi en tire-t-il avantage. Comme le fondement de son système est que le Philosophe Pythagore est le même que l'Athlète Pythagore qui passa, dit-on, du rang des enfans à celui des hommes dans les Jeux de la XLVIII.^e Olympiade, l'an 588. il en conclut que Pythagore avoit alors dix-sept ans, qu'ainsi il en avoit vingt-trois en l'an 582. & que par conséquent l'époque employée par Antilochus, lui convient parfaitement; mais non. En premier lieu, l'identité du Philosophe & de l'Athlète, qui fait la base du système de Bentley, est une de ces idées dépourvûes de toute solidité. Bentley prétend que selon Eratosthene &

Laërt. 8. 47. Phavorin citez par Laërce, le Philosophe étoit le même que l'Athlète. On voit au contraire que Laërce parle dans cet endroit de l'identité de l'Athlète avec Pythagore qui avoit écrit les Doriques, & que Laërce donne pour un Pythagore différent du Philosophe. Ailleurs, le même Laërce appelle Cratès le pere de l'Athlète, pendant qu'avec tout le monde, il nomme

Ibid. 49. Mnésarque le pere du Philosophe. Il est donc nécessaire de distinguer Pythagore le Philosophe de Pythagore l'Athlète.

Ibid. 1. En second lieu, l'âge de vingt-trois ans est un âge insuffisant pour vérifier l'époque dont il s'agit ici. Car enfin, pour un personnage tel que Pythagore, le terme *ἡλικία* dont se servoit Antilochus pour désigner la maturité de l'âge & les années florissantes d'une réputation philosophique, ne conviendra jamais à un jeune homme de vingt-trois ans. D'où il suit que le Philosophe Pythagore a été plus ancien de quelques années que Bentley ne l'a pensé. Cette réflexion suffit ici pour le présent. Nous examinerons plus bas la raison pourquoi Antilochus choisissoit pour époque de l'âge de Pythagore, une

Infra, n.° XIX.

année qui étoit l'an 582. & ce sera une nouvelle confirmation que Pythagore n'étoit certainement point jeune au tems de cette époque, qu'il avoit environ cinquante-huit ans, & qu'il étoit né conséquemment environ l'an 640.

V I. L'antiquité de Pythagore se prouve encore par celle de Phérécyde de Syros. Pythagore fut son disciple, comme l'assûroient Andron d'Ephèse dans Laërce^a, & Cléanthe dans Porphyre^b, & comme le confirment Cicéron^c, Diodore de Sicile^d, Pline^e, Apulée^f & tant d'autres. Mais en quel tems a donc vécu Phérécyde de Syros? Jugeons-en par les synchronismes suivans.

Théopompe cité par Laërce^g, déclaroit que Phérécyde de Syros avoit été le premier qui eût écrit sur la Nature & sur les Dieux. Phérécyde étoit donc plus ancien que les Sages de la Grece, qui traitèrent les mêmes matières; & Pythagore disciple de Phérécyde, doit par conséquent avoir été du moins aussi ancien que ces Sages, qu'on sçait être nez avant l'an 600.

L'antériorité de Phérécyde de Syros sur les Sages de la Grece, paroît de plus, en ce qu'il ne fut disciple de personne, au rapport d'Hésychius^h & de Suidasⁱ, & qu'au contraire il eut Thalès pour disciple, comme l'assûre Tzetzes^k. Pythagore disciple du même Phérécyde, fut par conséquent contemporain de Thalès né l'an 640. & ils furent donc célèbres l'un & l'autre vers l'an 600. qui étoit le tems où vivoient aussi Pittacus & les autres, qui furent depuis connus sous le nom des sept Sages de la Grece. Ainsi, quand Laërce écrit, d'après Alexander Polyhistor, que Phérécyde entendit Pittacus, il ne faut pas expliquer ici le terme *entendre* par celui d'*être disciple*, Pittacus fut contemporain de Thalès, & un peu plus ancien que lui*.

^a Laërt. 7.

^b 19.

^c Porph. vita.

^d Pythag. pag. 4.

^e edit. Kuster.

^f Cic. de Di-

vinat. 1. 50.

^g Diodor. Ex-

cerpt. Valef. p.

242.

^h Plin. 2. 81.

ⁱ Apul. Florid.

2.

^k Laërt. 1.

116.

^h Hesyh. voce

Φερεκύδης.

ⁱ Suidas, voce

Φερεκύδης.

^k Tzet. Chik.

2. 870.

Laërt. 1. 116.

* On a voulu dire que Pittacus étoit mort la troisième année de la LII.^e Olympiade, Laërt. 1. 79. âgé de plus de soixante & dix ans, *ibid.* c'est-à-dire, de quatre-vingts, Suid. voce Πιττακος. Il seroit donc né en 640. & mort en 560. mais Hérodote fait entendre que Pittacus vivoit encore sous le règne de Crésus, dont le commen-

cement est bien postérieur à l'an 569. Herod. 1. 27. & Lucien dit en effet que Pittacus vécut cent ans, Lucian. in Longæv. c'est vingt ans de plus que dans l'autre opinion. Reculons donc de vingt ans la date ordinaire de la mort de Pittacus, en lui donnant cent ans de vie, vû la préférence que méritent les autorités d'Hérodote & de Lucien,

Phérécyde maître de Thalès, a donc pu converser avec Pittacus. C'est le sens qu'on doit donner à ce que disoit Polyhistor, que Phérécyde *entendit* Pittacus. Cette explication concilie les divers témoignages citez de Polyhistor, d'Hésychius, de Suidas & de Tzetzes sur les années de Phérécyde, & Pythagore demeure contemporain de Pittacus & de Thalès, vers l'an 600.

Phérécyde de Syros ayant passé d'Olympie en Messénie, *Laërte. 1. 216.* comme le rapporte Laërce, fut reçu dans la maison de Périclaus, auquel il conseilla de quitter le pays; & son avis n'ayant point été suivi, la Messénie fut prise. Cette révolution arrivée dans la Messénie vers le tems de Phérécyde, regarde nécessairement la première ou la seconde guerre de Messène; car la troisième guerre de Messène se fit environ l'an 450. longtemps après la mort de Phérécyde de Syros; comme tout le monde en convient. On convient aussi que les deux premières guerres furent antérieures à l'an 600. Phérécyde vivoit donc avant l'an 600. & Pythagore son disciple doit par conséquent avoir vécu du moins vers cette année 600.

Hermippus cité par Laërce ^a, racontoit que Phérécyde de Syros avoit vécu au tems de la guerre des Ephésiens & des Magnésiens, laquelle se termina par la destruction de ce dernier peuple. Laërce semble ajoûter que Phérécyde périt dans la bataille qui mit fin à la guerre. Mais Dodwel observe avec raison, que cette dernière circonstance de la mort de Phérécyde n'est pas clairement énoncée dans le récit d'Hermippus ou de Laërce. Quand même elle le seroit, on devoit la tenir pour fautive, car nous sçavons par les témoignages incontestables d'Héraclide de Pont ^b, de Pline ^c, de Plutarque ^d, de Pausanias ^e, d'Élien ^f, de Philostrate ^g, d'Apulée ^h, de Porphyre ⁱ & d'Iamblique ^k, que Phérécyde mourut de la maladie pédiculaire, & qu'il mourut dans l'Isle de Samos, selon le même Héraclide ^l, & selon Dicarque ^m & les Écrivains les plus exacts, non pas dans une bataille sur les frontières des

par conséquent Pittacus étoit plus ancien de neuf ans que Thalès.

Ephésiens

^a *Ibid. 117.*

^b *Heracle. Polit.*

^c *Plin. 7. 52.*

^d *Plutarch. in Sylla. p. 474. edit. Per.*

^e *Paus. 1. 20.*

^f *Élian. var.*

^g *Hist. 4. 28.*

^h *Philostr. vita Apollonii.*

ⁱ *Apul. Florid.*

^j *Porphy. vita*

Pythag. p. 50.

^k *edit. Kuster.*

^l *Iamblic. vita*

Pythag. 30. pp.

^m *154. & 202.*

edit. Kuster.

ⁿ *Heracle. loco*

citato.

^o *Apud Por-*

phy. vita Py-

thag. pag. 51.

edit. Kuster.

Ephésiens & des Magnésiens. Il suit uniquement du récit d'Hermippus, que Phérécyde vivoit au tems de la guerre de ces deux peuples, & que cette guerre fut la même que celle dont Archiloque faisoit mention dans les Poësies, selon Strabon & selon Clément d'Alexandrie. Dodwel lui-même s'attache à prouver cette identité. Or les tems d'Archiloque sont connus. Il vivoit, suivant toute l'Antiquité, & en particulier suivant une autorité précise d'Hérodote, sous le regne de Gygès Roy de Lydie, mort environ la xxvii.^e Olympiade, dont le milieu concourt avec l'an 670. avant l'Ere Chrétienne. Phérécyde de Syros, contemporain d'une guerre dont Archiloque avoit fait mention, vécut donc nécessairement environ l'an 650. Et quelque jeune qu'on suppose qu'il ait pour lors été, son disciple Pythagore aura pour le moins vécu environ l'an 600. ou même auparavant. Dodwel ne répond à la difficulté, qu'en faisant Archiloque, & conséquemment Phérécyde, postérieurs à Gygès de plus d'un siècle, contre le témoignage exprès d'Hérodote & de toute l'Antiquité.

Strab. 14. p.
647. edit. Par.
Clem. Alex.
Stromat. 1. p.
144.

Herod. 1. 12.

On ne doit pas oublier ici qu'Andron d'Ephèse cité par Laërce, reconnoissoit deux Phérécydes de Syros, l'un Astronome, & l'autre Théologien, fils de Badys & maître de Pythagore. Il sembleroit aussi que Pline en auroit reconnu deux, l'un qui écrivit le premier en prose sous le regne de Cyrus, & l'autre qui, ayant eu pour disciple Pythagore auteur d'une découverte astronomique en l'an 612. fut par conséquent beaucoup plus ancien que le regne de Cyrus. Mais outre qu'Eratosthene, au rapport de Laërce, nioit positivement la distinction de ces Phérécydes, & qu'il disoit qu'il n'y en avoit eu qu'un seul de Syros, il semble que tel avoit été aussi le jugement de Théopompe, lorsqu'il déclaroit, suivant Laërce, que Phérécyde de Syros avoit le premier écrit sur la Nature & sur les Dieux : paroles qui s'appliquent facilement à l'Astronome & au Théologien dont parloit Andron, aussi bien qu'au Philosophe & au premier Ecrivain en prose dont Pline fait mention. En même tems qu'Eratosthene, Strabon & les autres ont reconnu un seul Phérécyde de Syros, ils ont

Laërt. 1. 159.

Plin. 7. 57.

Idem, 2. 81.

Idem, 2. 6.

Laërt. 1. 119.

Ibid. 116.

Ibid. 119.
Strab. 10. p.
487. edit. Par.

Mem. Tome XIV.

C c c

aussi reconnu un Phérécyde Athénien, Historien célèbre, & ont soigneusement distingué l'un de l'autre. Lloyd & Bentley paroissent les avoir confondus, du moins Dodwel le leur reproche. Quoi qu'il en soit, ni Dodwel, qui place la naissance de Phérécyde de Syros en l'an 569. ni Lloyd, qui la met en l'an 600. ni Bentley, qui la rapporte à l'an 629. ne lui donnent jamais une antiquité suffisante, pour que ce Philosophe puisse, & avoir le premier écrit sur la Nature & sur les Dieux, & avoir servi de maître à Thalès, & avoir prévu les suites d'une des deux premières guerres de Messène, & avoir été contemporain d'une guerre mentionnée dans les Poësies d'Archiloque. Tous ces divers caractères de tems se réunissent à prouver la naissance de Phérécyde vers l'an 665. & celle de son disciple Pythagore vers l'an 640.

VII. Si des maîtres de Pythagore nous passons à ses disciples, nous trouverons aussi par le tems où ils ont vécu, que ce Philosophe a dû vivre environ l'an 600. Je n'insisterai point à présent sur le synchronisme du Roy Numa, me réservant à faire voir ailleurs que Numa régna vers la même année 600. selon la Chronologie de M. Newton, & que la tradition de sa contemporanéité avec Pythagore, doit l'emporter sur l'opinion contraire, autant que la foy des Monumens l'emporte sur les raisonnemens en matière d'Histoire & de Chronologie. Quand je dis Monumens, j'entends, & les livres Pythagoriciens trouvez dans le tombeau de Numa si long-tems après sa mort, & l'établissement qu'il avoit fait du Feu perpetuel dans le Temple rond de Vesta, voulant, au rapport de quelques Anciens citez par Plutarque, que ce feu y servit de symbole de l'immobilité du Soleil au centre de l'Univers, suivant l'opinion particulière des Pythagoriciens. Car les Pythagoriciens entendoient par Vesta, non la Terre, mais le Monde entier, ajoute Plutarque au même endroit; & Aristote assure qu'ils appelloient le Soleil ainsi fixé au milieu du Monde, *la garde de Jupiter*, par une expression consacrée dans leur Ecole. Cependant, comme la discussion de l'âge de Numa passeroit les bornes que je me suis prescrites dans ce

Liv. 40. 29.

Plin. 13. 13.

Plut. in Num. 2.

p. 74. edit. Par.

Ibid. pag. 67.

Arist. de Calo,

2. 13.

Mémoire, parlons de quelques autres disciples de Pythagore.

VIII. Arrêtons-nous d'abord à Zaleucus. Il fut disciple de Pythagore, comme on le voit dans Diodore de Sicile^a, dans Sénèque^b, dans Laërce^c, pour ne rien dire de Porphyre^d, d'Iamblique^e & de Suidas^f. Le même Zaleucus est connu dans l'Antiquité, pour avoir été le Législateur des Locriens d'Italie, comme l'attestent Aristote^g, Héraclide de Pont^h, Chameleon dans Clément d'Alexandrieⁱ, & Théophraste dans Cicéron^k. Il est vrai que Timée a voulu contredire en ce point Théophraste, & prétendre que Zaleucus étoit un personnage imaginaire, mais Cicéron réfute solidement cette prétention de Timée; & Polybe^l, qui, dans un endroit, reproche vivement à Timée d'avancer des faussetés, & d'accuser mal-à-propos les autres de mauvaise foy, fait ailleurs^m une mention expresse du législateur Zaleucus. Après tous ces témoignages, il seroit inutile de citer Scymnusⁿ, Strabon^o, Plutarque^p, Elien^q, Athénée^r & tant d'autres, pour prouver que Zaleucus fut le Législateur des Locriens d'Italie, il ne doit y avoir sur cela aucune difficulté. Or Démosthène^s assureroit que depuis plus de deux cens ans que les loix des Locriens subsistoient, on n'y avoit ajouté qu'une seule loy. Il parle ainsi dans sa Harangue contre Timocrate, qu'il prononça vers la c v i.^e Olympiade, plus de trois cens cinquante ans avant l'Ere Chrétienne. L'établissement des loix des Locriens & l'âge de Zaleucus, remontoient par conséquent plus de cinq cens cinquante ans avant la même Ere Chrétienne. Zaleucus n'étoit pourtant pas si ancien que le prétend Eusèbe^t, en rapportant la législation de Zaleucus à la troisième année de la xxix.^e Olympiade, qui est l'an 662. En ce cas, Démosthène auroit compté *plus de trois cens ans*, & non pas seulement *plus de deux cens*, depuis l'établissement des loix des Locriens jusqu'au tems où il parloit. Ainsi la législation de Zaleucus doit être placée, suivant l'idée de Démosthène, entre l'année 600. & l'année 650. ce qui donne l'an environ 600. pour le tems auquel a vécu Pythagore maître de Zaleucus.

IX. Hippasus de Métaponte, qui tient rang entre les

C c c ij

^a Diod. 12:

^b Senec. Epist.

^c Laërt. 8.

^d 6.

^e Porphy. vita

Pythag. p. 30.

edit. Kuster.

^f Iamblic. vita

Pythag. 7. pag.

26. & alibi,

edit. Kuster.

^g Suidas, voce

Ζάλευκος.

^h Arist. Polit.

2. 12.

ⁱ Héraclid.

Polit.

^j Clem. Alex.

Stromat. 1.

^k Cicér. Epist.

ad Attic. 6. 1.

^l & de Legib. 2.

6.

^m Polyb. Ex-

cerpt. Vales. p:

50.

ⁿ Id. Eclog.

12.

^o Scymn. Pe-

rieg. 3. 13.

^p Strab. 6. p.

260. edit. Par.

^q Plutarch. in

Numâ, p. 62.

edit. Par.

^r Elian. var.

Hist. 3. 17.

^s Athen. 10.

7. pag. 429.

^t Demosthen.

Orat. adversus

Timocrat. pag.

469.

^u Eusèb. Chron.

N.º 1355.

Laërt. 8. 84. Philosophes dont Laërce a écrit la vie, sortoit aussi de l'Ecole Pythagoricienne, soit qu'il y fût entré après le tems de Pythagore, comme semblent le faire entendre Laërce & les autres, en l'appellant simplement Pythagoricien, soit qu'Hippasus, dans sa jeunesse, eût pris des leçons de Pythagore déjà vieux, comme le veut Iamblique. Quoi qu'il en soit de ces deux différens partis, les deux seuls à suivre sur le tems d'Hippasus, il sera toujours nécessaire d'admettre une différence considérable, & très-considérable, entre l'âge du maître & celui du disciple, c'est-à-dire, une différence au moins d'environ cinquante ans. Or le Pythagoricien Hippasus de Métaponte étoit fort ancien. Il eut Héraclite pour disciple, au rapport de Suidas; & à l'occasion d'une opinion philosophique sur le Feu, attribuée à Hippasus & à Héraclite, comme leur ayant été commune, Aristote & Clément d'Alexandrie nomment toujours Hippasus avant Héraclite, Ἰππασος ὁ Μεταποντίας & Ἡράκλειτος ὁ Εἰσαίσιος: ce qui paroît confirmer l'antériorité que Suidas adjuge à Hippasus comme maître, sur Héraclite comme disciple. Cependant Héraclite florissoit à la LXXIX.^e Olympiade, l'an 500. avant l'Ere Chrétienne. Il faut donc qu'Hippasus ait eu Héraclite pour disciple vers l'an 530. & qu'Hippasus lui-même, vers l'an 570. ait été dans cette première jeunesse pendant laquelle on veut qu'il ait pu avoir pour maître Pythagore extrêmement âgé. Ainsi Pythagore aura été dans la force de l'âge vers l'an 600. & sera né vers l'an 640.

*Aristot. Meta-
phys. 1. 5.*

X. Aristote écrit que le Philosophe Alcmeon de Crotone avoit été jeune à l'école de Pythagore avancé en âge; & quoi-qu'on ignore les années précises d'Alcmeon, on est fondé à croire qu'il naquit, pour le plus tard, vers l'an 600. & voici comment. Il a été le premier qui ait donné des Traitez de Physique, comme le disent Phavorin dans Laërce, Clément d'Alexandrie & Théodoret. Il fut donc plus ancien que tous ces Philosophes Grecs, qui écrivirent sur la Physique entre l'an 600. & l'an 500. & conséquemment il étoit né environ l'an 600. D'ailleurs, Saint Cyrille parle d'Alcmeon comme

*Laërt. 8. 83.
Clem. Alex.
Sironat. 1.
Theodor. Scrm.
1.*

*Cyrill. contrà
Julian. 1.*

s'il eût été contemporain de Pittacus & des Sages de la Grece, & même comme s'il eût été l'un d'entr'eux : *A la XLII.^e Olympiade*, dit-il, *vécurent Alcmeon & Pittacus de Mitylene, qui furent du nombre des sept Sages*. Saint Cyrille se trompe sans doute à l'égard d'Alcmeon, comme se sont trompez tant d'autres anciens Ecrivains, qui ont varié dans l'énumération des sept Sages de la Grece. Mais leur erreur même à placer dans ce rang quelques-uns qui ne doivent point y être, prouve toujours l'ancienneté de ces Sages prétendus, & leur contemporanéité avec les sept Sages véritables. Ainsi, puisque les sept Sages étoient nez avant l'an 600. il faut que la naissance d'Alcmeon soit du moins arrivée environ cette même année 600. Par ce moyen, Alcmeon encore fort jeune vers l'an 580. aura pris des leçons de Pythagore vieux, comme le veut Aristote, & Pythagore sera né vers l'an 640.

XI. L'ancienne Histoire semble distinguer deux Epiménides de Crète. L'un vint à Athenes, selon Laërce, en la XLVII.^e Olympiade, l'an 592. Il fut par conséquent contemporain de Thalès, & un peu plus ancien que Xénophane. Aussi est-il dit dans Laërce, que Xénophane prit le contre-pied de la doctrine de Thalès, de Pythagore & d'Epiménide; ce qui fait voir que Pythagore étoit contemporain d'Epiménide comme de Thalès, & qu'ils ont vécu tous trois vers l'an 600. Le même Laërce témoigne encore que Pythagore, pendant le cours de ses voyages, vit Epimenide dans l'Isle de Crète; nouvelle preuve de leur contemporanéité. L'autre Epiménide moins ancien, & natif aussi de l'Isle de Crète, étoit à Athenes l'an 500. car il y prédit aux Athéniens, selon Platon, que les Perses ne viendroient pas de dix ans, & que venant pour lors, ils seroient repoussez : prédiction vraie ou supposée, qui regardoit sans doute l'expédition de Darius en Grece, & la bataille de Marathon, en l'an 490. D'où il suit que dans l'idée de Platon, Epiménide vivoit encore & étoit à Athenes en l'année 500. près de cent ans après le voyage de l'ancien Epiménide dans la même ville d'Athenes. C'est à l'Epiménide plus moderne, non à l'ancien, que peut

Iamb. vita Pythagoræ.

convenir ce que disoit Iamblique, qu'Epiménide fut un des jeunes disciples de Pythagore déjà vieux, & qu'Epiménide encore écrivit des Mémoires sur la vie de Pythagore. Ainsi, l'âge de l'un & de l'autre Epiménide, fixera toujours l'âge de Pythagore vers l'an 600. & sa naissance vers l'an 640.

XII. On trouve aussi parmi les Pythagoriciens le Philosophe Diochæte, dont Sotion faisoit mention. Sotion étoit un ancien Auteur du tems des Ptolémées, qui avoit écrit une histoire des Successions des Philosophes. Il disoit, au rapport de Laërce, que Parménide s'étoit attaché au Pythagoricien Diochæte, homme peu riche, mais plein de mérite; que ce fut lui que Parménide suivit principalement, & qu'après sa mort il lui éleva un de ces monumens qu'on consacroit à la mémoire des Héros. Parménide avoit eu aussi pour maîtres Xénophane & Anaximandre. Or Xénophane étoit né, selon Apollodore cité par Clément d'Alexandrie, & selon Sextus Empiricus, au tems de la XL.^e Olympiade, qui répond à l'an 620. & Anaximandre, qui, suivant Apollodore, avoit soixante & quatre ans la seconde année de la LVIII.^e Olympiade, ou l'an 547. étoit né par conséquent en 611. Telle étoit l'antiquité des maîtres de Parménide. Diochæte, dont Parménide fut disciple, étoit donc né aussi vers l'an 610. ou 620. & Pythagore, Chef de la Secte que Diochæte embrassa, devoit conséquemment être né pour le plus tard vers l'an 640.

Ibidem.

Clem. Alex. Stromat. 1. Empir. advers. Mathem. p. 51.

Apud Laert. 2. 2.

XIII. Xénophane, qui étoit né, comme on vient de voir, en l'an 620. étoit pourtant moins ancien que Pythagore; ce qui paroît, non seulement par les vers qu'il fit sur Pythagore & sur la Métempsychose, & par l'affectation qu'il marqua de prendre le contre-pied de la doctrine de Thalès, de Pythagore & d'Epiménide, mais encore par la succession d'une branche de l'Ecole de Pythagore, où l'on voit Pythagore, puis Télaugé son fils, & ensuite Xénophane. Ainsi, puisque Xénophane étoit né l'an 620. Pythagore étoit né pour le plus tard vers l'an 640.

Laert. 2. 36. Idem, 9. 18.

Idem, Proém. 25.

XIV. Les exemples qu'on vient de voir de Zaleucus,

d'Hippasus, d'Alcméon, d'Épiménide, de Dioclète, de Parménide & de Xénophane, pourront faire juger du peu d'exactitude de quelques Écrivains, auxquels il a suffi qu'un homme eût été de l'École Pythagoricienne dans les tems postérieurs, pour en faire aussi-tôt un disciple contemporain de Pythagore. Au lieu de se borner à compter parmi les disciples personnels & immédiats de ce Philosophe, certains Pythagoriciens tels que ceux qu'on vient de nommer, qui vivoient entre les années 600. & 550. on veut encore mettre au même rang plusieurs personnes qui vivoient cent, deux cens & trois cens ans après. On y met Empédocle^a, qui naquit pourtant l'an 472. selon Dodwel^b, ou, pour le plutôt, vers l'an 488. suivant un autre calcul^c. On y met Leucippe^d, que Laërce déclare cependant avoir été bien postérieur à Pythagore, en marquant la succession de son École de cette façon^e: Pythagore, Télauge son fils, Xénophane, Parménide, Zénon & Leucippe. On y met Archytas^f; or ce même Archytas maître de Platon & huitième successeur de Pythagore, suivant l'Anonyme de Photius^g, a par conséquent vécu environ l'an 400. On y met Philolaüs & Eurytus^h; mais Philolaüs & Eurytus vivoient aussi environ l'an 400. puisqu'ils étoient contemporains de Platon, qui fit même le voyage d'Italie pour les voir, ainsi que Laërce le raconteⁱ. On y met Lysis^k; mais Lysis vécut pareillement vers l'an 400. puisqu'il fut précepteur d'Épaminondas, selon Cicéron^l, Cornélius Népos^m, Dion Chrysostomeⁿ, Élien^o, Laërce^p, Porphyre^q, & Iamblique même^r, qui est le principal auteur de l'énumération dont il s'agit ici, de tous ces prétendus disciples de Pythagore. Enfin il y met Phanton, Échécrate, Polymnaste, Dioclès & Xénophile; mais c'étoit, au rapport de Laërce^f, cinq disciples de Philolaüs & d'Eurytus, & tous cinq véquirent jusqu'au tems d'Aristoxène disciple d'Aristote, c'est-à-dire, jusque vers le regne d'Alexandre & vers l'année 300. Voilà un échantillon des anachronismes qui ont si fort rapproché des tems postérieurs les années de Pythagore, en y répandant la plus étrange confusion. Ce Philosophe, né environ l'an 640. ne fut donc,

^a *Timæus apud Laert. 8. 54.*
^b *Porphy. vita Pythag. p. 35.*
^c *edit. Kuster.*
^d *Iamb. vita Pythag. 23.*
^e *Dodwel. de arate Pythagor. pag. 218. seq.*
^f *Académie des Belles-Lettres, Tom. X. p. 56.*
^g *Iamb. loco citato.*
^h *Laert. Proém. 15.*
ⁱ *Iamblic. loco citato.*
^j *Apud Phot. Bibl. 249.*
^k *Iamblic. loco citato.*
^l *Laert. 3. 6.*
^m *Porphy. vita Pythag. p. 51.*
ⁿ *edit. Kuster.*
^o *Cic. de Offic. 1. 44. & de Orat. 3. 34.*
^p *Cornel. Nep. in Epaminondâ.*
^q *Dion Chrysost. 49. pag. 537.*
^r *Élien. var. Hist. 3. 17.*
^s *Laert. 8. 7.*
^t *Porphy. loco citato.*
^u *Iamblic. vita Pythag. 35.*
^v *Laert. 8. 46.*

ni contemporain de tous ces Pythagoriciens, si modernes par rapport à lui, ni en relation avec divers Princes ou Tyrans qu'on allégué, tels qu'Amasis Roy d'Egypte, Cambyse Roy de Perse, & Polycrate Tyran de Samos.

*Porphy. vita
Pythag. p. 11.
edit. Kuster.*

*Iambl. vita Py-
thag. 2.
Idem, 4.*

*Porph. loco cit.
pag. 13.*

Plin. 36. 14.

XV. Amasis régna en Egypte depuis l'année 569. jusqu'à l'an 525. Or Antiphon cité par Porphyre, disoit que Pythagore étoit allé en Egypte sous le regne d'Amasis; opinion que plusieurs Ecrivains, depuis Antiphon, ont suivie, mais qui ne peut se concilier avec les preuves alléguées de l'antiquité de Pythagore. Ce Philosophe entreprit son voyage d'Egypte à l'âge de dix-huit ans, selon Iamblique, qui ajoûte que le voyage fut de vingt-deux ans. Il avoit donc quarante ans à son retour de l'Egypte ou de l'Orient, ce qui s'accordera avec Aristoxene, qui assûroit, dit Porphyre, que Pythagore avoit fait le voyage d'Italie à l'âge de quarante ans. Il suit de là que Pythagore étoit fort jeune quand il fut en Egypte, & qu'étant né vers l'an 640. il fit le voyage d'Egypte vers l'an 622. sous le regne de Psammitichus, & non sous celui d'Amasis. Pline dit que Pythagore étoit en Egypte sous le regne de Semnefertéus, & il faut convenir que le nom de Semnefertéus, tout inconnu qu'il est dans l'Histoire, approche plus de Psammitichus que d'Amasis.

*Apul. Florid.
Iambl. loco cit.*

*Porph. loco cit.
pp. 13. & 14.
Cic. de Finib.
5. 29.
Strab. 14.
Plin. 25. 5.*

XVI. Cambyse Roy de Perse régna depuis l'an 529. jusqu'à l'an 522. & déthrona Amasis en 525. Alors, disent Apulée & Iamblique, Cambyse mena Pythagore d'Egypte captif à Babylone. Mais il ne fut jamais rien de moins autorisé que cette prétendue captivité. Il est vrai que Pythagore, à sa sortie d'Egypte, alla à Babylone & dans l'Orient, consulter les Chaldéens, les Mages, les Brachmanes & les autres Sçavans étrangers. Un ancien auteur nommé Diogène, que Porphyre a cité, faisoit mention de ces voyages. Cicéron, Strabon, Pline & plusieurs autres en parlent aussi, mais il s'en faut beaucoup qu'à cette occasion ils nous représentent Pythagore dans un état de captivité; ils en parlent plutôt comme d'un homme maître de son tems & de ses actions, qui voyageoit pour s'instruire. Ainsi la captivité prétendue de Pythagore n'est

n'est point un fait assez autorisé pour prouver la contemporanéité de ce Philosophe avec Cambyse.

D'ailleurs, la Judée étant sur le chemin pour aller d'Egypte à Babylone, Pythagore allant à Babylone, a dû naturellement passer chez les Hébreux. Il les vit en effet, selon Diogène, cet ancien auteur dont nous venons de parler; & même Pythagore transporta quelques dogmes des Juifs dans sa Philosophie, selon Hermippus cité par Josèphe & par Origène, & selon le Juif Aristobule cité par Clément d'Alexandrie & par Eusèbe. Pythagore eût-il pu converser de la sorte avec les Juifs dans leur propre pays, s'il eût été captif en y passant, & non pas voyageur à demeure? l'auroit-il pu, sur-tout sous le regne de Cambyse? On sçait que sous ce regne les Juifs eux-mêmes étoient captifs chez les étrangers, & dispersez dans l'Assyrie & dans le pays de Babylone depuis l'an environ 600. & que ce furent les successeurs de Cambyse qui mirent fin à cet exil total de la Nation Juive. Il est donc plus naturel de penser que Pythagore sortit d'Egypte, & conversa avec les Juifs & les autres Orientaux, antérieurement à l'année 600. ce qui s'accordera parfaitement avec l'hypothèse de sa naissance vers l'an 640. & de son voyage d'Egypte vers l'an 622.

XVII. Polycrate Tyran de Samos, fut contemporain de Cambyse, selon Hérodote & Thucydide, & dans l'idée de ces deux Historiens, il ne sçauroit avoir été guères plus ancien que le même Cambyse; car ils disent l'un & l'autre que ce fut sous le regne de Cambyse que Polycrate devint puissant, & Hérodote ajoute qu'il parvint à cette puissance en fort peu de tems. De plus, on lit dans Hérodote que Pisistrate, après le commencement de la troisième Tyrannie à Athenes, avoit établi Lygdamis Tyran à Naxos; & l'on voit dans Polyænus, que Lygdamis Tyran de Naxos aida Polycrate à s'emparer de la Tyrannie de Samos. L'époque de la troisième Tyrannie de Pisistrate* est de l'an 542. & la Tyrannie de Polycrate fut encore postérieure à celle de Lygdamis. Par conséquent la

Porph. loco citâ

*Joseph. contrâ
Apian. 1. 22.
Origén. contrâ
Cels. 1.
Clem. Alex.
Stromat. 1.
Eusèb. Præp.
28.*

*Hérod. 3. 391
Thucyd. 1. 134*

Hérod. 1. 641

Polyæn. Strat.

* Voyez la preuve de cette époque de Pisistrate au commencement de la Dissertation précédente sur les années de Périandre.

*Euseb. Chron.
N.º 148. edit.
Pontac.*

Tyrannie de Polycrate ne sçauroit avoir précédé que d'assez peu d'années l'époque de Cambyse en l'an 629. Aussi Eusébe place-t-il le commencement de la Tyrannie de Polycrate & de ses freres, à la première année de la LXII.^e Olympiade, qui est l'an 532. Ce n'est que trois ans avant le regne de Cambyse, & ce court intervalle est conforme aux témoignages citez d'Hérodote & de Thucydide. Il est aisé de juger à présent, que les années de Pythagore, telles que nous les avons exposées, en le supposant né vers l'an 640. ne peuvent jamais atteindre aux années du Tyran Polycrate, & que ce dernier a été beaucoup plus moderne que Pythagore. Cependant plusieurs anciens Auteurs ont cru que la Tyrannie de Polycraté à Samos, fut ce qui obligea Pythagore d'en sortir, & de voyager dans les pays étrangers. On trouve à la tête de ces Ecrivains, Antiphon & Aristoxène, citez l'un & l'autre par Porphyre; mais leur témoignage bien pesé n'a pas beaucoup de force. Antiphon attribuoit à la circonstance de la Tyrannie de Polycrate, le voyage de Pythagore en Egypte; & Aristoxène alléguoit la même Tyrannie de Polycrate, comme l'occasion du voyage de Pythagore en Italie. Voilà d'abord une contrariété qui fait assez sentir combien le synchronisme de Pythagore & de Polycrate étoit peu certain. Ensuite vient la difficulté d'ajuster ce synchronisme à aucun système chronologique, & l'impossibilité de faire jamais quadrer aucun des deux voyages de Pythagore avec la Tyrannie de Polycrate. Cette Tyrannie commença certainement après l'an 542. ou plus précisément en l'an 532. Or cela ne se peut vérifier avec les voyages de Pythagore, ni dans le système de Bentley & de Lloyd, qui placent le voyage d'Italie vers l'an 547. & font le voyage d'Egypte encore plus ancien; ni dans le système de Dodwel & de Stanley, qui placent le voyage d'Egypte vers la même année 547. & renvoient le voyage d'Italie au regne de Darius & à la Tyrannie de Syloson à Samos, quelque tems après la mort de Polycrate. Ainsi le synchronisme des voyages de Pythagore avec la Tyrannie de Polycrate, souffrant des difficultés insurmontables dans tous

*Porphy. vita
Pythag. pp. 11.
& 12. edit. Kust.*

les systèmes, on peut en conclurre que les Écrivains qui ont affirmé ce synchronisme, se sont trompez. On peut le croire sur-tout, après tant de preuves que nous avons données de l'antiquité du Philosophe Pythagore.

Il est vrai qu'il semble y avoir eu à Samos un autre Tyran Polycrate, un peu plus ancien & beaucoup moins connu que celui dont nous parlons. Suidas, à l'occasion d'Anacréon, fait mention de Polycrate Tyran de Samos en la LII.^e Olympiade, qui fut l'an 572. Nous verrons plus bas que ce fut effectivement le tems auquel Pythagore fort âgé revint pour la seconde fois de Grece en Italie. Il est à croire que les Écrivains qui ont attribué la première arrivée de Pythagore en Italie, à la Tyrannie de Polycrate contemporain de Cambyse, ont confondu, & l'ancien Polycrate avec le plus récent, & la première arrivée de Pythagore en Italie avec la seconde.

*Suidas, voce
Anaxptor.*

XVIII. Selon toutes les preuves déjà alléguées, Pythagore né environ l'an 640. alla en Egypte & en Orient vers l'an 622. à l'âge de dix-huit ans; & après avoir demeuré vingt-deux ans à ce voyage d'Orient, il revint à Samos à l'âge de quarante ans. Il ne s'arrêta point alors en Grece, puisqu'il repartit aussi-tôt de Samos pour l'Italie, où il arriva ayant le même âge de quarante ans, comme nous l'avons remarqué plus haut d'après Aristoxène. Pythagore abordant en Italie, fixa d'abord son séjour à Crotone, & y demeura vingt ans, suivant Justin. Il en sortit donc vers l'an 580. à l'âge de soixante ans, pour faire divers autres voyages. Il alla d'Italie en Grece, disent Diodore & Porphyre, afin d'y voir son ancien maître Phérécyde de Syros, qu'il trouva malade, & à qui bien-tôt après il rendit les devoirs de la sépulture. Il n'y a qu'à placer cet événement incontinent après les vingt années que Pythagore séjourna dans Crotone, selon Justin, & par ce moyen les événemens de la vie de Phérécyde de Syros, qui, comme nous l'avons vu plus haut, supposent sa naissance vers l'an 665 s'accorderont avec la circonstance du tems de sa mort en l'an 580. que Pythagore quitta l'Italie. Car de 665.

Justin. 20. 40

*Diod. Excerpt.
Valef. p. 242.
Porphyr. vita
Pythag. p. 504.
edit. Kuster.*

Suprà, n.º VI.

D d d ij

à 580. il y a quatre-vingt-cinq ans, & c'est précisément le nombre des années que Phérécyde vécut, selon Lucien.

*Lucian. in
Longæv.*

XIX. Voilà deux voyages de Pythagore dans la Grece bien établis, le premier à son retour d'Orient, le second à son retour d'Italie, quand Phérécyde mourut. Puisqu'il ne s'étoit point arrêté dans la Grece au premier voyage, comme nous venons de le voir dans l'article précédent, il s'ensuit qu'il faut rapporter au tems du second voyage, les courses & les séjours qu'il fit en différens endroits de la Grece, à Samos, à Délos, dans l'Isle de Crète, à Lacédémone, à Olympie, à Phlionte, à Delphes, & encore à Samos.

D'abord il arriva d'Italie à Samos. Cela se prouve, d'un côté par les témoignages de Diodore & de Porphyre, qui disent qu'il vint d'Italie en Grece pour y voir Phérécyde, qu'il trouva mourant; & d'un autre côté par les témoignages d'Héraclide de Pont, de Dicéarque & des Ecrivains les plus exacts, qui convenoient que c'étoit à Samos que Phérécyde étoit mort.

*Diod. loco cit.
Porph. loco cit.*

*Heracl. Polit.
Apud Porphy.
pag. 51.*

*Iambli. vita Py-
thag. 5.
Porph. pp. 17.
p. 50.*

Ensuite Pythagore alla dans l'Isle de Délos, & ce voyage de Samos à Délos, expressément marqué par Iamblique, se trouve encore suffisamment indiqué par d'autres Auteurs plus anciens, qui croyoient, quoiqu'à tort, que Phérécyde étoit mort à Délos, & que c'étoit-là que Pythagore lui avoit rendu les derniers devoirs.

*Justin. 20. 4.
Valer. Maxim.
8. 7.
Laërt. 8. 3.
Porph. p. 19.
Iambli. loco cit.
Apul. Florid.
2.
Laërt. 1. 110.*

Il alla aussi dans l'Isle de Crète, Justin, Valère-Maxime, Laërce, Porphyre & Iamblique en font foy. Laërce ajoute que Pythagore vit Epiménide dans l'Isle de Crète; & Apulée atteste aussi l'entrevûe d'Epiménide & de Pythagore. Or Epiménide vivoit, suivant Laërce, dans la XLVII.^e Olympiade, c'est-à-dire, l'an 592. ainsi l'entrevûe de Pythagore & d'Epiménide en Crète, convient parfaitement à l'an environ 580. qui est le tems où nous avons fixé la mort de Phérécyde & les courses de Pythagore en différens Etats de la Grece.

De Crète, Pythagore fut à Lacédémone, pour en examiner pareillement les loix & le gouvernement, disent Valère-

Maxime, Justin & Iamblique. Comme ils placent ce voyage immédiatement à la suite de l'autre, on est en droit de le rapporter à l'an environ 580. comme le voyage précédent. *Locis citatis*

De Lacédémone, Pythagore vint, selon Valère-Maxime, à Olympie, dans le tems qu'on y célébroit les Jeux Olympiques; & après y avoir donné des marques de son sçavoir, qui frappèrent d'admiration toute la Grece, interrogé quel surnom il portoit, il répondit qu'il avoit pris celui de Philosophe, & non celui de Sage, titre dont sept grands personnages étoient déjà en possession. Ce sont les paroles de Valère-Maxime: & ce qu'il raconte du discours que tint Pythagore aux Jeux Olympiques, convient avec la dernière justesse à l'année 580. qui répondoit à la L.^e Olympiade. Car ce n'avoit été que deux ans auparavant, à sçavoir, la troisième année de la XLIX.^e Olympiade, suivant Eusèbe, & sous l'Archontat de Damasius, selon Laërce, que Thalès & les autres avoient été décorés du surnom de Sage. *Eusèb. Chron. N.^o 1435. Laërce. l. 22.* A cette occasion du surnom de Sage, Pythagore avoit pris le surnom de Philosophe, comme il paroît par le texte cité de Valère-Maxime. Ainsi l'époque du titre de Sage donné à Thalès & aux autres, & l'époque du titre de Philosophe que prit Pythagore, regardoient l'une & l'autre l'an 582. qui étoit la troisième année de la XLIX.^e Olympiade. Il est donc naturel de penser que l'Olympiade L.^e célébrée en l'an 580. fut l'Olympiade dans laquelle Pythagore parla de son surnom de Philosophe, comme d'une appellation toute récente. Au reste, l'an 582. ayant été l'époque de ce nouveau titre pris par Pythagore, & la véritable Ere philosophique, on sent d'abord la raison pourquoi Antiochus choisissoit cette année 582. pour l'époque des années de Pythagore, lorsqu'il comptoit *Suprà, n.^o V.* trois cens douze ans depuis l'âge de Pythagore jusqu'à la mort d'Epicure.

Pythagore, dont les ancêtres étoient originaires de Phlionte, au rapport de Pausanias & de plusieurs autres Ecrivains, ne *Pausan. 2.^e l. 3.^e* manqua pas de visiter cette ville. Le discours qu'il y tint à Léon Tyran de Phlionte, sur l'appellation de Philosophe &

sur la nouveauté de ce titre, se lit encore aujourd'hui dans les
Cic. Tuscul. 5.
Laërt. 8. 8. Écrits de Cicéron, qui le rapporte comme un discours très-réel, d'après Héraclide de Pont. Sosicrate cité par Laërce, avoit aussi parlé de l'entrevûe de Pythagore avec Léon Tyran des Philiasiens.

Le voyage de Delphes fut un de ceux que fit ce Philosophe pendant son séjour dans la Grece. Il apprit à Delphes plusieurs vérités morales, en conversant avec une personne que Laërce nomme Thémistoclée, Porphyre Aristoclée, Suidas Théoclée, & qu'on prétend même avoir été sa sœur.

Idem, 1. 21.
Porph. p. 41.
Suidas, voce
Πυθαγορας.
Porphyr. p. 9.
Iamblic. 5. &
passim.

Enfin Pythagore revint à Samos, & y établit peu à peu une Ecole célèbre, comme le marquent Porphyre & Iamblique; après quoi il s'en retourna en Italie & dans l'Occident, où l'on sçait qu'il passa le reste de ses jours.

Suidas, voce
Ανακτορ.

XX. Ce second voyage d'Italie doit avoir été un peu postérieur à l'an 580. en vertu de tout ce que nous avons déjà dit; & cette seule observation peut lever bien des difficultés touchant la chronologie des années de Pythagore. On expliquera par ce moyen, pourquoi tant d'Ecrivains ont assuré que la Tyrannie de Polycrate fut l'occasion de la sortie de Pythagore hors de sa patrie; car nous avons déjà remarqué d'après le témoignage de Suidas, qu'avant Polycrate Tyran de Samos & contemporain de Cambyse, il semble y avoir eu un autre Polycrate Tyran de Samos au tems de la LII.^e Olympiade, en l'an 572. Ce sera cet ancien Polycrate que Pythagore aura fui, pour retourner en Italie vers cette année 572. On expliquera de même pourquoi Denys d'Halicarnasse a placé l'arrivée de Pythagore en Italie après la L.^e Olympiade, pourquoi Tite-Live l'a placée sous le regne de Servius Tullius, en suivant la chronologie ordinaire, qui met le commencement de Servius Tullius à la fin de la L.^e Olympiade, en l'an 577. & pourquoi la Chronique Paschale d'Alexandrie marque la LIV.^e Olympiade pour le tems où Pythagore a fleuri.

Dion. Halic.
Antiq. Rom. 2.
Liv. 1. 18.

Chronic. Pasch.
Alex. Olymp.
LIV.

XXI. Ce Philosophe de retour en Italie vers l'an 572.

comme il vient d'être dit, commença à parcourir plusieurs villes d'Italie & de Sicile. Il alla à Métaponte, selon Justin & les autres, & cela s'accorde avec l'âge d'Hippasus de Métaponte, que nous disions avoir été disciple de Pythagore vers l'an 570. Pythagore donna des loix aux Locriens d'Italie, par le moyen de son disciple Zaleucus, ainsi que nous l'avons aussi remarqué. Cela s'accorde pareillement avec ce que nous disions d'après Démosthène, que la Harangue faite par cet Orateur contre Timocrate vers l'an 550. étoit postérieure d'un peu plus de deux cens ans à la législation de Zaleucus.

XXII. Agrigente fut, selon Porphyre & Iamblique, une des villes que Pythagore affranchit de la servitude, & dont il réforma le gouvernement & les mœurs. La manière dont Pythagore & Abaris détruisirent alors la puissance de Phalaris Tyran d'Agrigente, est rapportée au long par Iamblique. Au reste, Iamblique n'est pas le seul qui atteste le synchronisme de Pythagore, d'Abaris & de Phalaris. L'ancien Auteur des Lettres supposées de Phalaris, croyoit ce synchronisme bien certain, puisqu'il nous représente ce Tyran en commerce avec l'un & l'autre de ces Philosophes. Lucien observe que Phalaris connut Pythagore. Proclus parle d'un ouvrage de Pythagore adressé à Abaris, & Porphyre, qui, dans un endroit, parle d'Agrigente affranchie de la servitude par Pythagore, parle ailleurs du commerce de Pythagore & d'Abaris. Tout cela prouve que, suivant l'idée de l'Antiquité, Pythagore, Abaris & Phalaris avoient vécu dans le même tems, & que leur entrevûe décrite par Iamblique, n'est point sans fondement. Or, quand est-ce que vécurent Abaris & Phalaris? Abaris vint en Grece vers le regne de Crésus, selon Pindare cité par Harpocraton, ou plus précisément il y vint, selon Eusèbe, la seconde année de la L I v.^e Olympiade, qui fut l'an 563. Pour ce qui est de Phalaris, il commença sa Tyrannie à Agrigente la première année de la L I I.^e Olympiade, suivant les autorités d'Eusèbe & de Suidas; c'est l'an 572. Eusèbe ajoute que ce Tyran régna seize années. Il finit donc en 556. & c'est

Justin. 20. 4^e

Suprà, n.° IX.

Suprà, n.° VIII.

Porph. p. 29.

Iamblic. 7.

Idem, 32.

Phalar. Epist.

23. 56, 57.

74.

Lucien. in

Phalaride.

Procl. in Tim.

3.

Porph. p. 29.

Idem, pp. 34.

et 35.

Harpocr. voce

ἀβάρης.

Eusèb. Chron.

N.° 1454.

Id. N.° 1445.

edit. Pontac.

Suidas, voce

φάλαρις.

l'année à laquelle il faut rapporter la révolution d'Agrigente, dont Pythagore & Abaris furent les auteurs. Pythagore étoit alors extrêmement âgé, puisque son voyage de Sicile ne se fit qu'après tant de voyages dont il a été parlé, faits dans un âge avancé. Ainsi la contemporanéité d'Abaris & de Phalaris avec Pythagore déjà fort vieux, prouve l'antiquité de Pythagore, & fait voir qu'il étoit né environ l'an 640.

XXIII. Pythagore mourut peu de tems après, à sçavoir, environ l'an 550. La preuve de cette dernière date, se tire de ce que nous avons établi dans tout le cours de cette Dissertation, qu'il étoit né vers l'an 640. & de ce que Laërce assure que l'opinion la plus générale étoit qu'il avoit vécu quatre-vingt-dix ans.



OBSERVATIONS

OBSERVATIONS

SUR

LA GÉNÉALOGIE DE PYTHAGORE.

*Et sur l'usage chronologique que l'on en a tiré pour déterminer
l'époque de la prise de Troye.*

Par M. FRÉRET.

LE Système chronologique de M. Newton est connu en France par la traduction de son ouvrage sur les anciennes Monarchies. On sçait que ce Géomètre célèbre ayant entrepris de diminuer la durée des tems qui ont précédé l'époque de Cyrus, il a été obligé, pour rapprocher de cette époque celle du Déluge d'Ogygès, celle de la prise de Troye, & même plusieurs autres époques postérieures des tems historiques, de supposer que les Grecs s'étoient trompez de six cens quarante-un ans sur la durée de mille vingt qu'ils assignoient à l'intervalle depuis Ogygès jusqu'à l'Olympiade de Coræbus, de cent vingt-huit ans sur la durée de quatre cens huit qu'ils comptoient après Eratosthene, entre la prise de Troye & la première Olympiade, &c.

14. Août
1738.

Aux diverses preuves qu'avoit données M. Newton dans sa Chronologie imprimée en Anglois & en François, le sçavant & laborieux Académicien qui a entrepris de réhabiliter ce système peu accredité même en Angleterre, en a ajouté une, de laquelle M. Newton n'avoit pas pensé à faire usage. Cette preuve, qu'il fonde sur la Généalogie de Pythagore, a deux parties.

La première est tirée de la généalogie des ancêtres de ce Philosophe, rapportée dans Pausanias & dans Diogène-Laërce, & dépend du nombre des générations, quoique ces deux Ecrivains ne s'accordent ni sur le nombre de ces générations, ni sur les noms de ceux qui les composent.

Mem. Tome XIV.

E e e

1. La seconde partie de la preuve est tirée de la combinaison des divers détails d'une ou de plusieurs traditions Pythagoriciennes sur le passage de l'ame d'Æthalide fils de Mercure, dans différens corps humains, qu'elle avoit, disoit-on, *informez* * avant que d'entrer dans celui de Pythagore. On a prétendu déterminer par le nombre de ces passages, & par un intervalle de deux cens sept ans, pendant lesquels cette ame avoit, disoit-on, séjourné dans les Enfers, la durée du tems écoulé depuis Æthalide contemporain des Argonautes, jusqu'à Pythagore, & montrer que cette distance est la même que celle de la Chronologie de M. Newton. Quoique les deux parties de cette preuve soient proposées comme se confirmant mutuellement, je serai obligé de les séparer, & de les examiner chacune à part, parce qu'elles sont absolument indépendantes l'une de l'autre.

ARTICLE PREMIER.

Première partie de la Preuve.

Quoiqu'il y ait quelques variétés sur le nom du pere de Pythagore, il est sûr par le témoignage du Philosophe Héraclite & par celui d'Hérodote, que son vrai nom étoit *Mnésarque*, & non pas *Démocrate*, comme on le trouve dans l'Abbréviateur de Trogue-Pompée, ou *Mnémaque*, comme l'écrit Diogène en deux endroits. On s'accorde encore assez à mettre le séjour de ce Mnésarque à Samos. Hermippus cité par Diogène, le faisoit Graveur de cachets, & on assureroit même que Pythagore avoit excellé dans cet art : selon d'autres, Mnésarque étoit un Marchand, mais ce point est indifférent pour la question présente.

*Heraclit. apud
Lairr. VIII. 7.
Herodot. IV.*

*25.
Just. hist. XX.
Diogen. VIII.*

*Idem ibidem.
Porph. Iambli.
86.*

C'est de l'origine de ce Mnésarque & du nombre de ses ancêtres qu'il s'agit. Or sur cet article, les Ecrivains les plus anciens & les mieux instruits de l'histoire des Philosophes,

* Ce terme pris dans l'acception scholastique, pour désigner l'entrée d'une ame dans le corps qu'elle anime, m'a paru le seul qui pût exprimer la pensée de ceux qui débitoient cette tradition.

ceux qui en avoient fait une étude particulière, étoient absolument opposés entr'eux, comme Porphyre en convient, & comme l'Historien Lycus nous l'assuroit au cinquiesme livre de son Histoire; ce qui a fait dire à Joseph que le problème de l'origine de Pythagore n'étoit pas moins difficile à résoudre que celui de la patrie d'Homère. Cette considération doit nous empêcher, en général, de prendre quelque une des différentes traditions débitées sur cet article, pour le fondement d'aucun système; car puisqu'il n'y avoit aucune de ces traditions qui ne fût contestée, il n'y en a aucune que l'on puisse alléguer, en preuve avant que d'en avoir établi la vérité. Je donnerai dans la suite le détail de toutes ces variétés, mais je vais commencer par examiner la tradition que rapporte Pausanias, & sur laquelle on s'est uniquement fondé.

*Porphy. viii.
Pythagoræ.
Lycus apud
Porph. supra.
Joseph. contra
Apion.*

Pausanias décrivant les Antiquités de Philiatè petite ville du Péloponnèse, située entre Argos & Sicyone, raconte la manière dont elle fut soumise aux Dorien, sous Rhegnidas fils de Phalces & petit-fils de Téménus, ce qui arriva deux générations au moins après le retour des Héraclides) car Téménus avoit été un des Chefs de cette expédition. « Rhegnidas fit proposer à ceux de Philiatè de le recon-
noître pour Roy, & de partager leurs terres avec celles des
Doriens. Le Philiatien Hippasus vouloit que l'on rejetât ses
propositions, & que l'on prît les armes pour repousser les
Doriens, mais il ne put se faire écouter. Ceux de Philiatè, int
timidez par la puissance des Héraclides, crurent devoir acheter
la paix aux dépens de leur liberté & d'une partie de leur bien.
Hippasus & ceux de son parti abandonnant Philiatè, allèrent
chercher de nouveaux établissemens à Samos. C'est de cet
Hippasus, continue Pausanias, que le Philosophe Pythagore
descendoit à la quatrième génération; l'émouv de son te
après lui à nous, car Pythagore eut pour pere Mnésarque
fils d'Euphron & petit-fils d'Hippasus. Telle est, ajoute Pau-
sanias, la tradition de ceux de Philiatè, sur laquelle ceux de
Sicyone s'accordent avec eux en plusieurs points. » Pausanias
ne dit pas en tous, mais seulement en plusieurs.

Lib. II. c. 18.

Avant que d'examiner si cette tradition s'accorde avec celle qui est rapportée dans Diogène-Laërce, il faut voir si la généalogie donnée par Pausanias, est suffisante pour remplir, même dans le système de M. Newton, l'intervalle écoulé depuis le retour des Héraclides jusqu'à la naissance de Pythagore. Par la généalogie rapportée dans Pausanias, ce Philosophe est le quatrième depuis Hippasus; & comme cet Hippasus étoit le contemporain de Rhegnidas petit-fils de Téménus, & qu'il devoit avoir le même âge que lui, puisqu'il se mêloit déjà des affaires publiques & de donner des conseils à ses citoyens, il ne se trouvera que quatre générations entre le retour des Héraclides conduits par Téménus, & la naissance de Pythagore; 1.^o celle de Phalces fils de Téménus, 2.^o celle de son fils Rhegnidas contemporain d'Hippasus, 3.^o celle d'Euphron fils d'Hippasus, 4.^o celle de Minéarque pere de Pythagore. Evaluant ces générations à trois pour un siècle, suivant la méthode des Anciens, on aura seulement cent trente-trois ans depuis la naissance de Phalces fils de Téménus, l'un des Chefs de l'expédition des Héraclides, jusqu'à celle de Pythagore.

La date précise de la naissance de Pythagore est un point qu'il est impossible de déterminer; & tous les efforts de deux des plus sçavans hommes de l'Europe, de Dodwel & de Bentley, qui ont discuté contradictoirement ce point de chronologie dans la controverse excitée en Angleterre au sujet des Epîtres qui portent le nom de Phalaris, n'ont servi qu'à mieux faire sentir cette impossibilité, par l'opposition qui se trouve entre les divers témoignages des Anciens. Il y a cependant certains termes au-delà desquels on ne peut vraisemblablement porter la date de cette naissance; elle ne peut être antérieure à l'an 622. avant l'Ere Chrétienne, ni postérieure à l'an 569. ainsi, ajoutant la durée commune de quatre générations, ou cent trente-trois ans, à chacune de ces deux dates, on aura nécessairement pour la naissance de Phalces fils de Téménus, les années 755. & 702. avant Jesus-Christ, ou quelque une des années intermédiaires.

Le retour des Héraclides dans le Péloponnèse sous la conduite de Téménus pere de Phalces, quatre-vingts ans après la prise de Troie, est, selon M. Newton, de l'an 824. Téménus étoit alors en âge de commander une partie de l'armée des Héraclides, & il avoit au moins vingt-cinq ou trente ans. La naissance de Phalces est, par le calcul précédent, de l'an 755. ou même de l'année 702. donc il y aura un espace de cent vingt-deux ans, ou du moins de soixante-neuf ans, entre la conquête de l'Argolide par Téménus, & la naissance de son fils Phalces. Téménus auroit eu alors cent quarante-huit ans, ou du moins quatre-vingt-quinze ans; & comme il fut assassiné dans la suite par ce même Phalces, il doit avoir survécu à sa naissance au moins vingt ou vingt-cinq ans, & avoir vécu en tout cent vingt ans, ou peut-être même cent soixante-dix ans, suivant le tems auquel on mettra la naissance de Pythagore. L'absurdité de cette conséquence montre que, même dans le système de M. Newton, on ne peut recevoir la généalogie donnée par Pausanias, & c'est peut-être pour cette raison que ce Géomètre, qui avoit employé des témoignages bien moins précis, n'a pas voulu faire usage de celui-ci.

Diogène-Laërce rapportant quelques-unes des anciennes opinions embrassées par les Anciens, au sujet de l'origine de la famille de Pythagore, dit qu'il y avoit des Ecrivains qui faisoient cette famille originaire de Phliunte; Mæmacus ou Marmacus pere de Pythagore, étoit, selon eux, fils d'Hippasus & petit-fils d'Eutyphron, dont le pere Cléonyme avoit été chassé de Phliunte.

Dans cette généalogie, l'ayeul de Pythagore est nommé Hippasus, & non Euphron. Son bisayeul est Eutyphron, & non pas Hippasus, & ce ne fut pas le bisayeul de Pythagore, mais son trisayeul, qui fut chassé de Phliunte. Enfin, ce trisayeul n'est point cet Hippasus qui voulut s'opposer à Rhegnidas, mais un Cléonyme que Diogène nomme simplement Banni de Phliunte, *Φυγάδος ἐκ Φλίστρος*, sans faire aucune mention, ni de Rhegnidas, ni des Doriens.

Pour concilier ensemble ces deux manières différentes de

rapporter la même généalogie, pour les lier l'une à l'autre, & pour les faire quadrer avec le système de M. Newton, il faudra que Pythagore soit le cinquième, & non le quatrième, depuis la conquête de Phliunte sous le petit-fils de Téménus, comme le dit Pausanias; il faudra corriger son témoignage, & dès lors ce ne sera plus sur son témoignage que l'on s'appuyera, mais sur une correction de laquelle il faudra donner d'autres preuves que celle du besoin que l'on aura eu de la faire. Je l'ai dit ailleurs, mais je crois que l'on ne peut trop le répéter; un passage qui a eu besoin d'être corrigé, n'ajoute après la correction, aucune force nouvelle aux raisons qu'on a eues de la faire: c'est-là une des règles fondamentales de la Critique.

Diogène-Laërce ne nomme point les Auteurs dont il avoit tiré la généalogie de Pythagore, lui qui cite cependant si volontiers, mais il ne l'avoit point imaginé; & quelle que puisse être l'autorité de ses garans, elle sera bien foible si elle ne l'emporte pas sur les traditions particulières des Phliasiens au siècle des Antonins, traditions sur lesquelles leurs voisins de Sicyone n'étoient pas en tout d'accord avec eux.

Par où ceux de Phliunte, ville médiocre située au milieu des terres, qui n'avoit aucun commerce maritime, & qui n'a jamais joué un rôle considérable, avoient-ils pu au tems de Pausanias, conserver le souvenir de ce détail des générations d'une famille qui étoit éteinte depuis cinq à six cens ans, & qui étoit sortie de leur ville il y en avoit alors plus de neuf cens? Ces Phliasiens avoient sans doute oui dire que plusieurs anciens Ecrivains faisoient la famille de Pythagore originaire de Phliunte, & là-dessus ils avoient bâti une généalogie, que Pausanias rapporte sans la garantir. C'étoit dans les Ecrivains de la vie de Pythagore qu'il falloit chercher ce détail, où nous voyons qu'ils remontoient jusqu'à la cinquième génération avant ce Philosophe, & nous n'avons aucune preuve qu'ils eussent parlé de ce qui avoit obligé Cléonyme son trisaïeul d'abandonner Phliunte. Si la cause qu'en rapportoient les Phliasiens eût été connue à ces Ecrivains, comme elle l'auroit été; au cas que la tradition de Phliunte eût été véritable, elle

faisoit trop d'honneur à la famille de Pythagore, pour qu'ils eussent manqué d'en faire mention. Cette tradition supposoit que le fondateur de la famille de Pythagore, soit Hippasus, soit Cléonyme, n'avoit abandonné sa patrie que pour se soustraire au joug des Héraclides, & lorsqu'il désespéra de lui inspirer le courage de leur résister.

Je passe à la variété des opinions débitées par les Anciens sur l'origine de la famille de Pythagore, parce que cette variété démontre leur incertitude.

Le nom de ce Philosophe étoit devenu extrêmement célèbre, mais cette même célébrité que lui avoient acquise sa vertu, son esprit & son sçavoir, n'avoit servi qu'à rendre son histoire & celle de sa famille encore plus incertaines, par la licence que les admirateurs & les ennemis de sa doctrine s'étoient également donnée de défigurer cette histoire, & de la charger des fables les plus absurdes & les plus ridicules. Il n'est question ici que de l'origine de Pythagore, & j'écarte tout ce qui lui est étranger.

Cette origine paroïssoit à l'Historien Lycus, & après lui à Porphyre, un de ces problèmes qu'il n'est pas possible de résoudre, parce que, selon les uns, la famille de Pythagore étoit originaire de l'Isle même de Samos, & descendue des anciens habitans, auxquels la colonie Ionienne s'étoit unie; que, selon d'autres, elle venoit de Phliunte, & que, selon les troisièmes, elle avoit passé de Métaponte ville d'Italie, dans l'Isle de Samos.

L'Historien Lycus né à Rhége dans l'Italie, étoit contemporain de Démétrius de Phalère, avec lequel il avoit eu de violens démêlés, selon Suidas, ainsi il étoit du siècle d'Alexandre & de ses successeurs immédiats; on le trouve cité plusieurs fois dans les Anciens, & il paroît qu'il étoit en quelque considération, puisqu'Agatharchide le joignant à Théopompe, assure qu'après la description que l'un & l'autre ont donnée des pays situez à l'occident de la Grece, il reste bien peu de choses à en dire.

Hermippus & Hippobotus étoient du sentiment qui faisoit

*Agatharchid.
apud Phot. Cod.
290 p. 13609*

*Diog. Laërt.
lib. VIII. en la fin.
Manuscript.
Clem. Strom. 19*

*Athen. V. 213.
 & passim.
 Vossius, Hist.
 Græc. 1. 16.*

*Joseph. contrâ
 Apion, l. 1. cap.
 222. p. 1345.
 Επιστομὴ πρὸς*

*Porph. c. 61.
 Iambli. c. 189.*

la famille de Pythagore originaire de Samos même. Hermippus de Smyrne, auquel Athénée donne toujours le surnom de *Callimachien*, Καλλιμάχιος, (que Vossius explique par *disciple de Callimaque*) avoit écrit une vie de Pythagore, laquelle, au jugement de Josèphe, l'emportoit pour l'exactitude & la vérité, sur toutes les autres, qui étoient pourtant en très-grand nombre; il avoit aussi publié quelques autres ouvrages sur l'Histoire des Philosophes, & on le voit très-souvent cité. Le tems d'Hippobotus n'est pas connu, on voit seulement que Porphyre & Iamblique le citant avec Néanthe, pour le même fait, le nomment le premier, d'où l'on pourroit peut-être conclurre qu'il étoit plus ancien que lui. Néanthe de Cyzique avoit été disciple de l'Historien Philisèus écolier d'Isocrate. Hippobotus avoit beaucoup écrit sur l'Histoire des Philosophes & sur celle des Sectes de la Philosophie, & il est souvent cité par Diogène-Laërce.

*Clem. Strom. 1.
 Euseb. Præpa-
 rat. X. 4.
 Theodoret. The-
 rapout. 1.
 Herodot. IV.
 245. VI. 138.
 Strab. XIV.*

*Cleanth. apud
 Porphyr.
 Diod. Excerpt.
 Vales. p. 241.
 ex lib. VI.*

*Plut. Sympos.
 cap. 7. & 8.
 Diog. Laërt.
 VIII. cap. 1.
 Athen. lib. III.
 Dion. Halic.
 Epist. ad Pomp.*

Les trois origines différentes dont parle Lycus, n'étoient pas les seules que l'on donnât à la famille de Pythagore. Théopompe, Aristoxéné & Aristarque assûroient qu'elle descendoit des anciens Pélasges ou Tyrrhéniens, qui, après avoir été chassés d'Athènes peu après le retour des Héraclides, s'emparèrent de Lemnos, & se répandirent de-là dans les Isles voisines. Les anciens habitans de Samos étoient *Lélèges*, nation absolument différente des Tyrrhénes ou Pélasges. Le Stoïcien Cléanthe, Diodore de Sicile, Plutarque & Diogène-Laërce font mention de cette opinion, & elle semble avoir été la plus commune parmi les Anciens.

Il seroit inutile de s'arrêter à faire connoître l'âge & l'autorité de Théopompe. Disciple d'Isocrate, il avoit vécu sous Philippe & sous Alexandre, & les Anciens louent sur-tout le soin qu'il s'étoit donné, & les dépenses qu'il avoit faites pour s'instruire de la vérité des choses qu'il rapportoit.

Aristoxéné de Tarente disciple d'Aristote, est plus connu par ses *Elémens d'Harmonie*, qui sont parvenus jusqu'à nous, que par ses autres écrits; mais il avoit publié un très-grand nombre d'ouvrages dont Fabricius a rassemblé les titres, & la

vie

*Bibliot. Græc.
 III. 10.*

vie de Pythagore en étoit un. Elle est citée souvent & avec éloge par les Anciens, & Aulu-Gelle citant cet ouvrage d'Aristoxène, l'appelle *Vir litterarum veterum diligentissimus* : *Noël. Amis, IV. 2.*
 « il avoit, dit-il, consulté avec soin le Pythagoricien Xéophile, l'un des derniers Chefs de l'Ecole Italique; il avoit eu « des conférences avec le jeune Denys de Syracuse dans sa re- « traite à Corinthe, sur les détails de quelques aventures attri- « buées à des Pythagoriciens; il avoit aussi recueilli & comparé « avec soin les traditions des Vieillards qui avoient vû l'Ecole « Italique dans un état plus florissant. » Le voisinage de Crotona & de Métaponte, villes peu éloignées de Tarente, l'avoit mis à portée de faire ces recherches, & il paroît que le fruit de cet examen avoit été de rejeter beaucoup de traditions débitées à l'occasion de Pythagore & de ses disciples, & même d'en démontrer la fausseté, sans en avoir pu cependant desabuser le public, qui préfère toujours dans l'histoire des hommes célèbres, le merveilleux, & même le bizarre & l'absurde, au vrai simple & ordinaire.

L'Aristarque cité par Clément, est apparemment le Critique, car on ne connoît guères que deux Ecrivains de ce nom, l'Astronome Aristarque de Samos, & le Grammairien de l'Ecole d'Alexandrie*.

Quoique le Stoïcien Cléanthe rapportât cette opinion de l'origine Tyrrhénienne ou Pélasgique de Pythagore, & qu'il le fît même d'une façon assez étendue, comme on le voit dans Porphyre, ce n'étoit pourtant pas celle-là qu'il suivoit. Selon lui, Mnésarque pere de Pythagore étoit un marchand Phoenicien établi à Tyr, qui dans une famine alla porter du bled à Samos, & auquel les Samiens, en reconnoissance de ce service, accordèrent le droit de bourgeoisie. Cléanthe ajoûtoit que Mnésarque, qui prit alors ce nom Grec, s'établit à Samos, qu'il y eut un fils auquel il donna le nom de Pythagore, & qu'il mena à Tyr pour y être instruit dans les sciences des Phoeniciens. Le reste du récit de Cléanthe est étranger à

* Ils ont vécu à peu-près dans le même tems, dans le troisième siècle avant l'Ere Chrétienne.

*Voy. Dodart.
Éss. de Dicaëre.
n.º 18. &c. au
vol. II. des petits
Géographes.*

l'objet que je traite ici, c'étoit au cinquième livre de ses Mythiques que Cléanthe rapportoit ce détail ; cet ouvrage étoit sûrement du Stoïcien Cléanthe disciple de Zénon, & qui succéda à ce Philosophe dans la conduite de l'Ecole Stoïcienne vers la cxxxv.º Olympiade, ou vers l'an 249. avant Jésus-Christ.

*Clem. Strom. I.
Euseb. x. ij.
Theodore. The-
rapeut. I.*

Clément Alexandrin, & après lui Eusèbe & Théodoret, attribuent à un Néanthe la même opinion de l'origine Phœnicienne de Pythagore, & c'est sans doute au Néanthe de Cyzique disciple de Philiscus, lequel avoit étudié dans l'école d'Isocrate, & devoit être à peu-près du même tems que Cléanthe, ou peut-être même un peu plus ancien.

*Porph. c. 20.
29. &c.*

Porphyre rapporte dans un grand détail ce qui se trouvoit sur l'origine de Pythagore dans la vie de ce Philosophe, écrite par un Apollonius que l'on ne sait pas trop comment distinguer parmi les soixante-dix-neuf Ecrivains de ce nom dont Fabricius nous a donné la liste. Selon cet Apollonius, Pythagore mere de Pythagore descendoit d'Ancée, celui qui avoit le premier fondé la ville de Samos. Apollonius ne parloit point de la famille de Mnésarque, parce que c'étoit Apollon qu'il regardoit comme le véritable pere de Pythagore ; Mnésarque, selon lui, étoit seulement son pere putatif. Cette fable, qui étoit assez ancienne, nous montre comment il faut regarder en général, toutes ces traditions que l'on débitoit au sujet de Pythagore. Iamblique, qui ne l'adopte cependant pas, nous apprend qu'elle se trouvoit dans les ouvrages d'Epiménide, d'Eudoxe & de Xénocrate.

*Bibl. Gr. III.
t. 20. n.º 974*

Diog. Epimen.

Indépendamment de l'ancien Epiménide de Crète, que l'on fait disciple de Pythagore, & sous le nom duquel on avoit publié quelques ouvrages, Diogène-Laërce nous apprend qu'il y avoit eu trois Ecrivains de ce nom, dont un avoit publié un livre sur les généalogies des anciennes familles, & ce pourroit bien être celui dont nous parle Iamblique, mais son tems nous est inconnu.

*Diog. l. VIII.
Eudox.*

Eudoxe de Cnide, Astronome très-célèbre dans l'Antiquité, & l'un des premiers Auteurs de l'Astronomie systématique.

laquelle mit les Grecs en état de construire les Tables astronomiques, avoit étudié sous le Pythagoricien Arthyas; & Diogène le range parmi ceux de cette Secte; ainsi il seroit fort possible que parlant de l'origine du fondateur de la Secte, il eût adopté la fable qui le faisoit fils d'Apollon. Cet Eudoxe avoit été aussi disciple de Platon.

Il y a eu un autre Eudoxe qui étoit de l'Isle de Rhodes, & que Diogène nomme Historien. Il se trouve cité dans le Recueil des choses merveilleses du Grammairien Apollonius; & comme ce Grammairien ne cite que des Historiens anciens, on en peut conclure que cet Eudoxe a vécu au moins sous les successeurs d'Alexandre.

Pour le Xénocrate cité par Iamblique, il ne peut être différent du Philosophe de ce nom, lequel succéda à Speusippus fils de Platon dans la conduite de l'Ecole Platonicienne, depuis l'an 334. jusqu'à l'an 309. Il avoit publié un très-grand nombre d'ouvrages dont Diogène nous a conservé les titres, & parmi lesquels on en trouve qui avoient pour objet l'histoire des personnages célèbres, entre lesquels Pythagore devoit tenir un des premiers rangs, aux yeux d'un Auteur Philosophe, & d'un Philosophe qui, comme nous l'apprend Porphyre, avoit adopté une partie des dogmes Pythagoriciens.

*Porphyr. vita
Pyth. cap. 53.
Iambl. cap. 84*

Iamblique professoit une espèce d'idolatrie épurée, & dont il ne paroît pas que les principes pussent s'accorder avec les amours des Dieux pour les femmes mortelles; aussi rejettait-il formellement cette fable qui supposoit Pythagore le fruit d'une intrigue d'Apollon avec Pythais femme de Mnésarque. Iamblique suppose que le pere & la mere de Pythagore étoient de la même famille, descendus l'un & l'autre d'Ancée; mais il assure que cet Ancée né à Samé ville de Céphalénie, avoit conduit une colonie dans l'Isle à laquelle il donna le nom de Samos. Cette colonie étoit composée, selon lui, de *Céphaléniens*, d'*Artadiens*, de *Thessaliens*, d'*Athéniens*, d'*Epidauriens*, & de quelques habitans de *Chalcis* dans l'Eubée. Iamblique ajoute que non seulement les généalogies des familles particulières, mais encore les fêtes des Dieux & les cérémonies des

sacrifices, fournissoient la preuve de ces origines si différentes des habitans de Samos.

Il est singulier que parmi tous ces peuples, il ne soit fait aucune mention des Phlasiens.

Au reste, comme Iamblique écrivoit sous les successeurs de Constantin, & dans un tems où l'Isle de Samos étoit Chrétienne, il n'y a pas d'apparence que ce qu'il dit des fêtes & des cérémonies particulières des sacrifices, pût encore avoir lieu de son tems; c'étoit sans doute de quelqu'ancien Ecrivain qu'il avoit tiré ce détail, & peut-être d'Apollonius, qu'il paroît avoir copié en cet endroit.

Il y a même lieu de soupçonner qu'Iamblique, dont l'ouvrage semble fait pour concilier les diverses traditions, s'est donné quelque licence en cette occasion, car il est difficile d'ajuster cette colonie conduite à Samos par Ancée de Céphalénie, avec ce que nous apprenons dans les Anciens, des Antiquités de Samos d'Ionie. Il est sûr qu'Homère regardoit le nom de l'Isle de Samos comme plus ancien que la guerre de Troye. Il le donne dans l'Iliade à l'Isle voisine des côtes de l'Asie; or il est impossible que la colonie d'Ancée, composée des six peuples différens dont parle Iamblique, fût antérieure à la guerre de Troye, cependant il faudroit qu'elle le fût, si c'étoit cet Ancée qui avoit donné le nom de Samos à cette Isle.

*Iliad. v. vers.
78. & 753.*

Paus. VII. 4. Le Poète Asius de Samos, cité par Pausanias, parloit d'un ancien Ancée fils de Neptune & d'Astypalée fille de Phoenix, lequel avoit regné sur les Léléges, & avoit épousé Samia fille du Fleuve Mæandre; il en avoit eu cinq enfans, dont un avoit porté le nom de Samus. Le même Poète donnoit pour femme à Phoenix, Périmede fille d'Æneus. La ressemblance de ce nom avec celui du Roy de Calidon pere de Méléagre & de Déjanire, a servi sans doute de fondement à Apollonius de Rhodes, pour confondre l'Argonaute Ancée avec Ancée fils de Neptune; ce qui a fait dire ensuite au Scholiaste de ce Poète, que cet Argonaute étoit fils de Neptune & d'Astypalée fille de Phoenix; mais il est constant par plusieurs passages

*Apoll. Argon.
2. vers. 185.*

d'Apollodore, plus exact & mieux instruit qu'Apollonius, 1.^o Que cet Ancée qui se trouva à l'expédition des Argonautes, qui succéda à Typhis dans l'emploi de Pilote, & qui mourut d'une blessure reçue à la chasse de Calydon, étoit fils de Lycurgue Roy de la ville de Phenée & d'un canton de l'Arcadie: 2.^o Que son fils Agapénor fut un des Princes qui prétendoient à l'hymen d'Hélène: 3.^o Que la mere de cet Ancée se nommoit Cléophyle, ou, selon d'autres, Eurynome, & qu'elle étoit Arcadienne. Pausanias ajoûte qu'Ancée étant mort sans enfans avant son pere Lycurgue, la couronne passa à son cousin Echémus. Le Scholiaste d'Apollonius nous apprend que la circonstance du détail de la mort d'Ancée à la chasse de Calydon, se trouvoit dans le huitième livre de Phérécyde.

*Apoll. lib. 7.
n.º 8. 10. 16.
20.*

*Lib. III. n.º
10. 2.*

Paus. VIII. 4.

*Lib. 1. vers.
188.*

Aucun de ces caractères ne peut convenir à cet ancien Ancée du Poète Asius, qui fut Roy des Léléges de l'Asie Mineure, qui regnoit sur les bords du Mæandre, & qui laissa cinq enfans. Il y a plus d'apparence que ce Poète parloit du même Ancée Roy des Léléges, dont Phérécyde faisoit mention, selon Strabon, & qui avoit regné sur une partie du pays où les Ioniens s'établirent dans la suite, depuis Ephèse jusqu'à Phocée, dans le voisinage des Isles de Samos & de Chio.

*Lib. XIV. p.
332.*

Phoenix ayeul maternel d'Ancée, & que le Poète Asius faisoit pere d'Europe & d'Astypalée, est sans doute l'ancien Phoenix fils d'Agénor & frere de Cadmus, car Apollodore reconnoît que d'anciens Auteurs faisoient Europe fille de Phoenix, & non sa sœur. Les Léléges de l'Asie Mineure faisoient ainsi remonter leurs Antiquités jusqu'au tems de Cadmus, dont les compagnons avoient fait plusieurs établissemens dans les Isles de la Mer Egée.

Le récit d'Iamblique nous obligeroit de reconnoître un troisième Ancée de Céphalénie inconnu à toute l'Antiquité, & une colonie antérieure à la guerre de Troie, dont Homère ne paroît pas avoir eu la moindre idée. Ainsi, quelque détaillée & quelque suivie que paroisse la narration d'Iamblique, on ne peut la regarder tout au plus que comme une imagination.

des Ecrivains postérieurs, qui ne peut se concilier avec les traditions plus anciennes, & rapportées dans les Ecrivains du bon siècle.

La première tradition faisoit cette famille d'origine Samienne, soit que par-là on voulût marquer qu'elle descendoit des Ioniens qui avoient conduit une colonie Hellénique à Samos, soit qu'on voulût la faire descendre des anciens Léléges, ce qui semble avoir été le sentiment d'Apollonius, qui marquoit Ancée fondateur de Samos, pour le chef de la famille dont étoit Pythias.

La seconde opinion, ou celle de Théopompe, d'Aristoxène, d'Aristarque & de plusieurs autres, supposoit cette famille d'origine Pélasgique ou Tyrrhénienne, & la faisoit descendre des Pélasges chassés d'Athènes.

Dans la troisième opinion, cette famille étoit originaire de Phliunte près de Sicyon.

Dans la quatrième, elle étoit de Métaponte en Italie.

Dans la cinquième, elle venoit de l'Isle de Céphalénie, à l'occident du Péloponnèse.

Enfin dans la sixième, elle n'étoit devenue Grecque que par le droit de bourgeoisie accordé à Minésarque de Tyn. Elle étoit originaire de Phœnicie.

Avant que de se déterminer en faveur d'une de ces opinions, il faut les avoir discutées toutes six; & je doute qu'après la discussion la plus exacte, la question cesse d'être problématique. Ainsi, quand bien même la tradition de ceux de Phliunte seroit aussi favorable au système chronologique de M. Newton, qu'elle lui est contraire, avant de pouvoir rien établir sur un semblable fondement, il faudroit avoir prouvé qu'elle doit être préférée aux cinq autres. Ce préliminaire est indispensable.

A R T I C L E I I.

Seconde partie de la Preuve chronologique, tirée de l'Époque de Pythagore.

Cette preuve est fondée sur une tradition Pythagoricienne

rapportée dans les Anciens, au sujet des différentes migrations de l'ame d'Æthalide fils de Mercure, laquelle avant que d'entrer dans le corps de Pythagore, avoit informé* successivement les corps d'Euphorbe tué à la guerre de Troye par Ménélas, d'un Hermotime de Samos, & d'un pêcheur de l'Isle de Délos nommé Pyrrhus. A cette première tradition on en joint une autre qui n'avoit aucune liaison avec la première, & suivant laquelle l'ame d'Æthalide avoit passé deux cens sept ans dans les Enfers avant que de venir sur la terre informer le corps du Philosophe Pythagore. On suppose 1.^o que le passage de l'ame d'Æthalide dans le corps d'Euphorbe, d'Hermotime & de Pyrrhus, s'étoit fait immédiatement & sans aucun intervalle entre la mort de l'un & la naissance de l'autre; 2.^o qu'il n'y avoit eu d'intervalle qu'entre la mort du pêcheur Pyrrhus & la naissance de Pythagore, & que cet intervalle est celui des deux cens sept ans de séjour dans les Enfers.

Ainsi, joignant ensemble ces deux durées, celle du séjour aux Enfers & celle de la vie d'Hermotime & de Pyrrhus, on prétend avoir la mesure de l'intervalle écoulé depuis la mort d'Euphorbe jusqu'à la naissance de Pythagore. M. Newton met la prise de Troye en l'an 994. avant Jésus-Christ. La mort d'Euphorbe est de cette même année. La naissance de Pythagore est, au plutôt, de l'an 622. & au plus tard, de l'an 569. donc elle est postérieure à la mort d'Euphorbe de trois cens trente-cinq ans au plus, & de deux cens quatre-vingt-deux ans au moins. Ostant de l'une & de l'autre de ces durées les deux cens sept ans de séjour que l'ame d'Æthalide avoit fait dans les Enfers, il restera pour la vie d'Hermotime & pour celle du pêcheur Pyrrhus prises ensemble, une durée de soixante-quinze ans, ou tout au plus de cent vingt-huit ans.

On suppose que les deux différentes traditions que l'on réunit pour en former une preuve, avoient toutes deux Pythagore pour leur auteur, & de-là on conclut qu'il comptoit environ trois cens ans entre la prise de Troye & le tems de sa naissance.

* Il faut se ressouvenir de ce que j'ai dit du sens auquel j'emploie ce mot.

La singularité d'une semblable preuve chronologique, & la manière dont on l'a proposée, feront excuser l'étendue que je serai obligé de donner à cette seconde observation, & même le sérieux avec lequel j'examinerai la tradition sur laquelle est fondée cette preuve.

*Vide Fabric.
Biblioth. Græc.
Voss. de Hist.
Græcis.
Diogen. VIII.
num. 4.*

Héraclide de Pont, qui avoit étudié sous Speusippus fils de Platon, & ensuite sous Aristote, rapportoit dans un de ses ouvrages (que Diogène-Laërce ne nomme pas, mais qui pouvoit être le Traité des Enfers ou des Pythagoriciens) que Pythagore assûroit que son ame étoit la même que celle d'Æthalide fils de Mercure, à laquelle ce Dieu avoit accordé le privilège de ne point boire les eaux du Fleuve Léthé, & de conserver le souvenir, non seulement de ce qu'elle auroit vû dans les Enfers, mais encore de tout ce qui lui seroit arrivé dans les différens corps, soit d'hommes, soit d'animaux, soit de plantes, qu'elle *informeroit* successivement dans ses métempsychofes. Cette ame, ajoûtoit Pythagore, (c'est toujours Héraclide qui parle) passa quelque tems après la mort d'Æthalide, dans le corps d'Euphorbe tué par Ménélas à la guerre de Troye. Elle anima ensuite le corps d'Hermotime, ensuite celui d'un pêcheur de l'Isle de Délos nommé Pyrrhus, & ensuite celui du Philosophe de Samos. J'examinerai séparément ce qu'Héraclide contoît de cet Hermotime, ce détail feroit perdre de vûë la suite de la preuve.

Diogène-Laërce, dont l'ouvrage est écrit sans méthode comme sans critique, rapporte quelques pages plus bas, & dans un endroit où il ne s'agit nullement des migrations de l'ame de Pythagore, que ce Philosophe disoit de lui-même dans un écrit, αὐτὸς ἐν τῇ ῥησιν φησὶ, qu'il étoit venu habiter parmi les hommes, après avoir resté deux cens sept ans dans les Enfers *.

* *Nota* que cette citation & la phrase entière de Diogène, semblent insérées après coup, soit par lui-même, soit par un autre. Les mots *Τοι γὰρ* qui commencent la phrase, ne se liant point avec la fin de la phrase qui la précède

immédiatement, mais avec celle qui finit par les mots *σὸς παραί.* C'est une remarque, sur laquelle je n'insiste pas, dont je ne prétends rien conclurre, & que je ne fais que pour plus d'exactitude.

Quoique

Quoique ces deux traditions fussent indépendantes l'une de l'autre, on les a jointes ensemble, & on a supposé

1.^o Que la mort du Pêcheur de Délos avoit précédé de deux cens sept ans la naissance de Pythagore :

2.^o Que la mort d'Euphorbe n'avoit été séparée par aucun intervalle, de la naissance d'Hermotime :

3.^o Que la naissance de Pyrrhus avoit de même suivi immédiatement la mort d'Hermotime.

Si l'on demande une raison de cette variété, je doute que l'on puisse en donner d'autre que le besoin que l'on avoit de la supposer pour former la preuve chronologique dont il s'agit.

La naissance de Pythagore étant, comme je l'ai déjà dit, de l'an 569. avant l'Ère Chrétienne, au plus tard, elle n'est postérieure à la prise de Troye, dans le système de M. Newton, que de trois cens trente-cinq ans. Or si l'on ôte de cette durée de tems les deux cens sept ans de séjour dans les Enfers depuis la mort du pêcheur Pyrrhus, il ne restera plus que cent vingt-huit ans pour la vie de ce même Pyrrhus & pour celle d'Hermotime. Ces deux hommes n'auront vécu que soixante-quatre ans chacun. Si l'on place la naissance de Pythagore en 622. la mort du pêcheur Pyrrhus sera de l'an 829. & postérieure seulement de soixante-quinze ans à la prise de Troye en 904. La vie de chacun de ces deux hommes sera seulement de trente-sept à trente-huit ans l'une portant l'autre, les deux ensemble ne faisant que soixante-quinze ans.

On sent combien il y a de choses à dire contre une semblable preuve, mais je tâcherai de les rapporter toutes aux trois propositions suivantes.

1.^o La tradition dont il s'agit est rapportée avec des différences si essentielles sur le nombre des migrations de l'ame de Pythagore, sur les noms, sur la condition & sur le sexe de ceux dans lesquels on fait passer cette ame, qu'elle ne mériteroit aucune considération, quand bien même il s'agiroit d'un fait historique & possible, comme pourroit être le nombre des générations naturelles d'une famille ordinaire; que sera-ce

Mem. Tome XIV.

G g g

lorsqu'il s'agira d'une fiction aussi absurde & aussi puérile que l'est celle dont il est question?

2.^o La tradition n'étoit ni ancienne, ni conforme à la doctrine des Pythagoriciens sur la Métémpsychose.

3.^o En supposant même que cette tradition fût ancienne & uniformément rapportée, on ne pourroit l'employer pour l'usage chronologique auquel on la fait servir.

P R E M I È R E P R O P O S I T I O N .

Cette tradition est rapportée de neuf manières différentes, & avec des variétés essentielles.

1.^o Cette tradition, ainsi qu'elle se lisoit dans l'ouvrage d'Héraclide, ne comptoit, comme on l'a vû, que deux migrations de l'ame d'Æthalide, entre la mort d'Euphorbe & la naissance de Pythagore.

*De Nat. Deor.
lib. 2. §. 13.*

Cet Héraclide de Pont étoit un homme qui avoit publié un très-grand nombre d'ouvrages, & sur toutes sortes de matières, mais il ne paroît pas que son témoignage fût d'un grand poids en matière d'histoire. Dans Cicéron, l'Epicurien Velléius l'accuse d'avoir rempli ses livres de fables puériles, *puerilibus fabulis replevit libros*, & cela dans un endroit où ce qu'il en rapporte confirmant le système qu'il veut établir, il auroit eu intérêt de ne pas affoiblir l'autorité de son témoignage; ainsi le titre de sçavant, *doctus*, que Cicéron donne à Héraclide, ne doit point être mis en opposition avec ce jugement de Velléius. Le défaut de critique, ou même la crédulité pour les fables, & l'érudition, sont deux choses qui ne vont que trop souvent de compagnie.

Plutarque porte encore un jugement plus fâcheux d'Héraclide. Après avoir rapporté la manière peu exacte dont il racontoit la prise de Rome par les Gaulois, il ajoute qu'il n'est pas étonnant qu'un Écrivain *aussi fabuleux & aussi menteur qu'Héraclide*, ait désigné cet événement. Diogène-Laërce nous apprend aussi qu'on accusoit Héraclide de plusieurs fautes littéraires, soit pour s'attribuer les ouvrages d'autrui, soit pour en publier sous des noms anciens; & quelques

circonstances qu'il rapporte de son histoire, nous montrent qu'il ne s'étoit pas même toujours borné aux faussetés purement littéraires. Dans la longue liste de ses ouvrages, on en voit un qui avoit pour titre Περὶ τῶν Πυθαγορείων, des *Pythagoriciens* ou *Pythagoriens*. Cette dénomination désigne les nouveaux Pythagoriciens, ou ceux qui avoient embrassé la Secte de Pythagore, depuis que ses écoles ayant été détruites, ceux qui les composoient avoient été obligez de se répandre dans la Grece. On donnoit le nom de Πυθαγορείοι à ceux qui composoient les Ecoles ou communautés fondées par Pythagore, celui de Πυθαγόρειοι aux disciples qu'ils avoient formez, & celui de Πυθαγορείσται ou de Pythagorisans, à ceux qui n'adoptant qu'une partie des dogmes Pythagoriciens, étoient au fond regardez comme des étrangers par ceux de la Secte; ce nom de Pythagoristes ou de Pythagorisans, se trouve employé dans des fragmens de Comédie du Poëte Cratinus, du Poëte Mnésimaque, du Poëte Aristophon & du Poëte Alexis. On le trouve aussi dans la XIV.^e Idylle de Théocrite, & le Scholiaste explique sur ce mot, quelle étoit la différence des *Pythagoriciens* observateurs de tous les dogmes de Pythagore, & des Pythagoristes ou Pythagorisans, tel qu'étoit, selon lui, Platon, qui n'avoit adopté que quelques points de la doctrine de cette Secte. On peut conclurre de-là que les Πυθαγόρειοι dont avoit traité Héraclide, n'étoient pas les anciens Pythagoriciens, mais les nouveaux, qui s'étoient répandus dans la Grece après la destruction des Ecoles Pythagoriciennes en Italie.

*Vita Pythag.
apud Phot.
Iamblic. vita
Pythag. c. 18.
Suid. Pythag.
Schol. Theocr.
Idyll. XIV. v. 5.*

*Diog. Laërt.
Pyth. VIII. 38.
Suid. Xenoph.
Athen. III. 344
IV. 17. VI. 94
XIII. 2.
Aul. Gell. IV. 2.*

2.^o Dicéarque & Cléarque, tous deux disciples d'Aristote & camarades d'école d'Héraclide, avoient rapporté cette même fable des migrations de l'ame de Pythagore, mais d'une manière bien différente; car après la mort d'Euphorbe, ils faisoient passer l'ame du fils de Mercure dans le corps de *Pyrandre*, de-là dans le corps d'un *Callideas**, & de-là dans le corps de la courtisane Alcé, d'où elle avoit enfin passé dans celui de Pythagore. Ils comptoient aussi trois migrations

Aul. Gell. IV. 9.

* Stanley, *Hist. Philos.* lit *Calliclea*, je ne sçais sur quel fondement.

entre Euphorbe & Pythagore, & ne s'accordoient avec Héraclide, ni sur le nombre, ni sur le nom, ni sur le sexe de ceux dont l'ame d'Æthalide avoit informé les corps. Dicéarque & Cléarque sont trop célèbres, pour qu'il soit nécessaire de m'arrêter à les faire connoître.

Josèphe contre Apion, dit que Cléarque ne le cède en mérite à aucun Péripatéticien. Pour Dicéarque, nous en avons des fragmens assez considérables, pour juger qu'il mérite les éloges que lui donnent les Anciens. Au reste, un homme qui, comme lui, nioit l'existence des ames, c'est-à-dire, qu'elles fussent quelque chose de distingué du corps, ne pouvoit rapporter sérieusement cette tradition.

3.^o Tertullien alléguant cette tradition, nomme à la vérité les mêmes personnages qu'Héraclide, mais il les arrange autrement que lui : *Quomodo persuadebit*, dit-il en parlant de Pythagore, *Æthalidem, & Euphorbum, & Pyrrhum piscatorem, & Hermotimum, se retrò ante Pythagoram fuisse!*

4.^o Saint Jérôme dans sa réponse à Rufin, rapporte cette même tradition avec de nouvelles variétés. Il nomme à la vérité Hermotime & Pyrrhus pour les deux dernières migrations, mais il place un Callidès entre Euphorbe & Hermotime; comptant ainsi trois migrations intermédiaires, comme Dicéarque, mais adoptant les noms marquez par Héraclide.

5.^o Porphyre parle de cette même tradition, mais il ne la rapporte qu'après avoir observé que l'on ignoroit absolument ce que Pythagore avoit dit à ses disciples dans les conférences qu'il avoit avec eux, parce que tout cela restoit enseveli sous un secret impénétrable, & il n'en parle qu'en la mettant au nombre des choses auxquelles il doute qu'on veuille ajoûter foy. Il compte, de même que Dicéarque & Saint Jérôme, trois migrations entre Euphorbe & Pythagore, mais il donne le nom d'Æthalide à celui que ce Pere nomme Callidès. Il n'y a pas d'apparence que Porphyre se soit trompé sur la place de cet Æthalide, car rapportant ailleurs cette même tradition, on ne voit point qu'il parlât du fils de Mercure, & qu'il remontât au-delà d'Euphorbe tué à la guerre de Troye; il

distingue même les degrés par les termes de *premièrement*, *secondement*, &c. ce qui montre qu'il vouloit les rapporter dans l'ordre qu'il a suivi.

6.^o Le Scholiaſte de Sophocle, après avoir raconté une fable* que l'on débitoit au ſujet de Pythagore, & à laquelle il prétend que le Poëte pourroit bien avoir fait alluſion, rapporte la tradition dont il s'agit, à peu-près de même qu'elle ſe trouve dans Héraclide, ſi ce n'eſt qu'il donne au Pêcheur de Délos le nom de Pythius, & non celui de Pyrrhus.

Soph. Electr.
verſ. 69.

7.^o Le Scholiaſte d'Apollonius de Rhodes trouvant dans ce Poëte le nom d'Æthalide & la fable du don que lui avoit fait ſon pere Mercure, rapporte à ce ſujet la tradition Pythagoricienne, & cela de deux manières différentes, qui ne s'accordent, ni entr'elles, ni avec les précédentes. Suivant la première, l'ame d'Euphorbe paſſa d'abord dans le corps d'un homme de Crète nommé Pyrrhus, & enſuite dans celui d'un homme d'Elis dont il ne marque pas le nom.

Argon. lib. 2.
verſ. 641.

8.^o La ſeconde manière de rapporter la tradition, eſt celle que le Scholiaſte attribué à Pythagore lui-même, & qu'il ſuppoſe tirée d'un ouvrage de ce Philoſophe ſur la tranſmigration des ames. Selon cette tradition, entre la mort d'Euphorbe & la naiſſance de Pythagore, cette ame n'avoit occupé qu'un ſeul corps, ſçavoir, celui d'un fils de Mercure, qui étoit né des amours de ce Dieu avec une Courtiſane de Samos.

Enfin, la neuvième façon de raconter cette hiſtoire de l'ame d'Euphorbe, eſt celle qui ne la faiſoit entrer dans aucun corps humain, pendant le tems qui s'étoit écoulé depuis la mort de ce Héros juſqu'à la naiſſance de Pythagore. Cette neuvième eſt celle qu'a ſuivie Philoſtrate, ſoit dans ſa vie d'Apollonius de Thyane, ſoit dans ſes Héroïques, où Pythagore dit que l'ame d'Euphorbe, en paſſant dans ſon corps,

Héroic. pag.
700.

* C'eſt la fable ſelon laquelle Pythagore, après avoir fait courir le bruit de ſa mort, ſe tint renfermé dans un ſouſterrein pendant pluſieurs années, & ſe donna en ſortant de-là, pour un homme qui revenoit des Enfers.

est devenue Grecque de Barbare qu'elle étoit, pacifique & compatissante de guerrière & d'impitoyable *, &c.

*Lact. lib. III.
pag. 118.
Lamb. vita Py-
thagore.*

*Metamorphos.
lib. XV.*

Lactance & Iamblique rapportent cette tradition de la même façon que Philostrate; ils supposent que l'ame d'Euphorbe entra dans le corps de Pythagore, sans avoir passé dans celui d'aucun autre : par ce passage intermédiaire, elle auroit cessé d'être l'ame d'Euphorbe. Si on veut expliquer Ovide par lui-même, & ne lui faire dire que ce qu'il dit dans ce beau discours qu'il met à la bouche de Pythagore, il faudra reconnoître aussi qu'il suivoit cette dernière manière de rapporter la tradition, & il semble que c'étoit celle qui étoit la plus communément reçue. On ne peut en faire aucun usage pour la preuve chronologique, ainsi je ne m'y arrêterai pas.

*Thessar. antiq.
Græc. vol. X. &
separat. Hamb.
8.° 1706.*

Dans l'ouvrage publié par Gronovius sous le titre de *Philosophoumena Origenis*, & qui est une espece d'exposition assez imparfaite de l'ancienne Philosophie, on rapporte, à l'occasion du dogme de la Métempsychose, le nom des différens personnages dans le corps desquels l'ame de Pythagore avoit passé avant que d'entrer dans le sien; ces personnages sont Æthalide avant la guerre de Troie, Euphorbe pendant cette guerre, Hermotime de Samos depuis cette guerre, ensuite Pyrrhus de Délos, & enfin le Philosophe Pythagore.

C'est le seul témoignage qui se trouve conforme à celui d'Héraclide, pour le nombre & pour les cinq noms des migrations intermédiaires; mais si l'on en veut faire usage, il faudra avouer en même tems qu'Hermotime dont parle Héraclide, étoit de Samos; & par conséquent postérieur à l'établissement des Grecs dans cette Isle, c'est-à-dire, éloigné de la mort d'Euphorbe de cent quarante ans au moins, ou de plus de quatre générations.

Des huit premières manières de rapporter la tradition, la seconde, la quatrième & la cinquième comptent trois migrations, la huitième n'en compte qu'une seule. Il ne reste donc

* Apollonius & son historien Philostrate étoient tous deux des partisans zélés du Pythagorisme moderne, qui étoit alors la Secte dominante dans le Paganisme.

que la troisième, la sixième & la septième, qui s'accordent avec celle d'Héraclide à compter, comme je viens de le dire, deux migrations entre Euphorbe & Pythagore; mais si elles s'accordent avec lui sur le nombre, elles en diffèrent sur les noms, & sur l'ordre dans lequel elles les placent.

L'Auteur de l'exposition des dogmes philosophiques, est le seul qui convienne avec Héraclide sur le nombre & sur les noms, mais en même tems il suppose une distance de cent quarante ans au moins entre Euphorbe & Hermotime, & par-là il détruit l'induction chronologique.

On a voulu faire usage, pour autoriser cette tradition, d'un principe de critique que j'avois employé autrefois dans une Dissertation sur la Certitude historique. Ce principe est, Que les variations des Anciens dans des circonstances peu importantes d'un fait historique sur le gros duquel ils sont d'accord entr'eux, loin d'affoiblir l'autorité de ces Ecrivains, peuvent servir quelquefois à l'augmenter, parce qu'elles nous montrent qu'ils ont consulté des Mémoires différens, & que là où ils sont d'accord entr'eux, il est naturel de supposer que ne s'étant point copiez les uns les autres, leur accord ne peut venir que de celui de leurs Mémoires. Mais quelle application peut-on faire de ce principe à la tradition présente, sur laquelle il n'y pas deux témoins qui s'accordent parfaitement entr'eux, & où les variétés roulent sur les circonstances essentielles du fait; car le nombre, les noms & l'ordre des personnages est ici une chose essentielle dans l'usage chronologique que l'on en veut faire?

Tout ce que l'on peut conclurre raisonnablement de ces différentes traditions, c'est qu'au tems d'Héraclide & de Dicéarque les nouveaux Pythagoriciens débitoient beaucoup de fables sur le fondateur de leur Secte, & qu'une de ces fables avoit pour objet de donner l'histoire de l'ame de ce Philosophe avant qu'elle fût entrée dans son corps; mais cette dernière fable étoit-elle ancienne, & étoit-elle fondée sur quelques discours de ce Philosophe ou de ses premiers disciples,

étoit-elle conforme à leurs dogmes ? C'est ce que j'examinerai dans les preuves de la seconde proposition. Je me contente de conclure ici, que cette fable est rapportée avec tant de variétés essentielles sur le nombre précis des migrations, que l'on ne peut s'assurer combien ceux qui l'avoient débitée les premiers, comptoient de générations entre la prise de Troie & la naissance de Pythagore, & que par conséquent une preuve chronologique appuyée sur de tels fondemens, ne doit mériter aucune considération.

SECONDE PROPOSITION.

Que cette tradition n'étoit ni ancienne, ni conforme à la doctrine des Pythagoriciens sur la Métempsychose.

Nouveauté de
la tradition.

Il y a plusieurs circonstances dans cette tradition, qui, je crois, doivent être examinées séparément.

La première est le don du souvenir de toutes les choses passées, accordé par Mercure à son fils Æthalide. La seconde est le passage de l'ame d'Æthalide dans le corps d'Euphorbe; & la troisième, le passage de cette même ame dans plusieurs corps différens, depuis la mort d'Euphorbe jusqu'à la naissance de Pythagore.

Argon. lib. 1.
vers. 641.

Sur le premier article, il faut observer que Phérécyde l'Historien, cité par le Scholiaste d'Apollonius, disoit bien que Mercure avoit accordé à l'ame de son fils Æthalide le privilège d'habiter tantôt dans les Enfers & tantôt sur la Terre, mais qu'il ne parloit, ni de ce don de mémoire dont Apollonius fait mention, ni de ce privilège de conserver dans chaque métempsychose, le souvenir de ce qu'il avoit vu dans les corps qu'il avoit animez précédemment. Héraclide & Dicéarque sont les plus anciens que l'on sçache en avoir parlé.

Apollonius ne fait aucune mention de la Métempsychose, & le Scholiaste explique le terme d'Ε'πρήμεγος employé ordinairement par le Poëte en parlant d'Æthalide, par un homme qui passe alternativement un jour sur la Terre & un jour dans les Enfers.

On

On ne trouve le nom de cet Æthalide dans aucun des Poètes anciens, tels qu'Homère, Hésiode & Pindare; il n'est point nommé dans les Tragiques, & Apollodore qui, dans sa Bibliothèque, a rassemblé avec tant de soin toutes les anciennes fables, ne fait aucune mention de ce fils de Mercure. Il n'en est pas non plus parlé dans Pausanias. Pindare dans sa quatrième Ode Pythienne, nommant les Héros enfans des Dieux qui se trouvèrent à l'expédition des Argonautes, ne parle point de cet Æthalide, mais de deux autres fils de Mercure, Echion & Erytus.

Pyth. IV. vers.

319.

D'où l'on peut conclure que cette fable rapportée par Phérécyde, étoit tout au plus quelqu'une de ces fictions peu accréditées, particulières à quelques villes ou à quelques familles, au-delà desquelles elles n'étoient point connues, & auxquelles il étoit facile de faire des additions ou des retranchemens. Si cette fiction du séjour alternatif d'Æthalide sur la Terre & dans les Enfers eût été un peu répandue, elle étoit trop commode à ceux qui vouloient faire débiter dans leurs ouvrages des nouvelles de l'autre monde, pour qu'ils ne s'en fussent pas souvent servis. A l'égard de la seconde circonstance, de celle qui faisoit passer l'ame d'Æthalide dans le corps d'Euphorbe, elle a dû certainement être inconnue avant Pythagore, c'est à lui que les Grecs devoient la première idée de la Métempsychose; ils le regardoient même comme l'inventeur de cette opinion, quoiqu'elle fût bien plus ancienne en Egypte, comme le remarque Hérodote. Il y a même assez d'apparence que cette circonstance étoit une addition faite à la première tradition, suivant laquelle les migrations connues de l'ame de Pythagore ne remontoient pas au-delà du Troyen Euphorbe. Le propre des traditions fabuleuses est, en général, de se charger toujours d'âge en âge de nouvelles circonstances. Mais dans cette occasion, la circonstance du don fait par Mercure à l'ame d'Æthalide, étant le fondement du souvenir que conservoit cette ame, des choses qu'elle avoit vûes dans ses différentes migrations, & par conséquent la base de toute la fiction, dès qu'elle eut été une fois imaginée, il n'étoit pas

Mem. Tome XIV.

H h h

possible qu'elle fût omise par oubli, elle étoit la seule circonstance essentielle pour rendre le récit probable dans le système du Paganisme.

Enfin, la troisième circonstance de ce récit d'Héraclide & des autres Écrivains que j'ai citez, est le séjour de l'ame d'Euphorbe dans plusieurs corps humains, pendant l'intervalle écoulé depuis la mort de ce Prince jusqu'à la naissance de Pythagore. Suivant une manière de rapporter cette tradition, cette ame avoit *informé* trois corps différens entre Euphorbe & Pythagore; suivant une seconde, elle n'en avoit *informé* que deux; suivant la troisième, elle n'en avoit *informé* qu'un seul; & enfin selon la plus commune opinion, elle n'étoit entrée dans aucun corps humain pendant la durée de cet intervalle. D'où seroient venues ces variétés, si la tradition eût été fondée sur quelque ancien témoignage? Ne voit-on pas là tous les caractères de ces traditions populaires, qui n'ayant aucun fondement fixe, prennent une forme nouvelle dans toutes les bouches par où elles passent?

Dans le système chronologique qui occasionne cette discussion, on suppose que les deux premières migrations, car on adopte ce nombre sans aucune autre raison que celle de la convenance avec le système, on suppose, dis-je, que les deux premières migrations n'ont été séparées par aucun intervalle, que l'ame d'Euphorbe est entrée immédiatement après sa mort dans le corps d'Hermotime; & qu'après la mort de celui-ci elle a passé de même dans le corps du pêcheur Pyrrhus de Délos. Mais on abandonne cette supposition au sujet de la migration suivante, & on fait séjourner l'ame d'Euphorbe pendant deux cens sept ans dans les Enfers au sortir du corps de Pyrrhus. Quelle est la raison de ces deux différentes suppositions? On n'en a donné aucune, & il est sûr qu'elles ne peuvent être fondées sur la façon dont s'expriment les Auteurs qui rapportent la tradition. Héraclide employe précisément la même formule en parlant des trois migrations, pourquoi l'expliquer différemment?

*Diog. Laërt.,
VIII. 4. 5.*

Voici comme il s'exprime dans Diogène : *Euphorbe étant*

mort ; son ame passa ensuite dans le corps d'Hermotime, ἐπειδὴ : plus bas, *Hermotime étant mort, son ame devint ensuite, ἐπειδὴ, Pyrrhus de Délos ; & enfin Pyrrhus étant mort, son ame devint ensuite, ἐπειδὴ, Pythagore.* C'est la même chose dans tous les autres Ecrivains. Ainsi, pour ne point mettre d'intervalle entre les deux migrations, tandis que l'on en suppose un entre la seconde & la troisième, il faut avoir quelque raison particulière.

Mais il y a plus, c'est que l'on ne peut admettre ce passage immédiat des ames d'un corps dans un autre, sans détruire absolument le système Pythagoricien de la Métempsychose, tel qu'il nous est donné par les Anciens. Je ne suppose point que le véritable système de Pythagore sur cet article, de même que sur tout le reste de sa doctrine, puisse nous être connu avec quelque certitude ; mais je crois que si nous voulons former aujourd'hui une exposition de ce système, nous devons la faire sur ce que nous trouvons dans les plus anciens Ecrivains, en nous attachant sur-tout aux points dans lesquels les Ecrivains postérieurs s'accordent avec les premiers. Or un des points sur lesquels on a le moins varié, est celui qui suppose un certain intervalle de tems qui sépare chaque différente migration des ames : intervalle pendant lequel elles étoient punies ou récompensées, en conséquence du jugement qu'elles avoient subi aussi-tôt après leur mort.

Porphyre reconnoît dans la vie de Pythagore, que l'on ne peut s'assurer de la doctrine que ce Philosophe enseignoit à ses disciples, à cause du secret inviolable qu'ils gardoient là-dessus avec tous les étrangers ; mais à cette première raison il en ajoute d'autres, qui avoient lieu pour le tems auquel la destruction des Ecoles ou communautés Pythagoriciennes dans l'Italie, obligea ceux qui les composoient de se répandre dans la Grece.

Ces raisons sont

1.^o La forme énigmatique sous laquelle ces dogmes étoient proposés.

2.^o Le langage Dorient dans lequel étoient écrits les

H h h ij

Que la tradition ne pouvoit s'accorder avec les principes de Pythagore.

ouvrages publiez par ces Philosophes, langage peu entendu dans la Grece, & qui par lui-même étoit déjà fort obscur.

3.^o Le peu de cas que l'on fit de ces ouvrages, que l'on regarda comme supposés, ou du moins comme étant publiez par des hommes qui n'avoient de Pythagoricien que le nom, & qui violoient le précepte fondamental de leur Secte.

*Stromat. V.
Adde Origen.
contra Cels. lib.
VIII.*

Clément Alexandrin nous apprend que le Pythagoricien Hipparque ayant publié un ouvrage où quelques-uns des dogmes de la Secte étoient exposez d'une manière intelligible, il fut non seulement banni de l'Ecole, mais retranché du Corps, & déclaré *mort philosophiquement*. Comme tel, on lui éleva un tombeau avec une épitaphe qui marquoit le genre de sa mort. Iamblique remarque que les ouvrages de Philolaüs furent les premiers qui furent communiquez à des étrangers, encore ne le furent-ils qu'après sa mort, par sa veuve & par ses enfans, que la pauvreté obligea de les vendre à Dion de Syracuse. Les Ecoles étoient alors détruites, & le petit nombre de ceux des Pythagoriciens qui s'étoient sùuvez, n'avoit plus de ressource que dans la curiosité qu'avoient quelques hommes riches, de s'instruire des dogmes de leur ancien Maître.

*Ambl. Pythag.
S. 200.*

4.^o Que Platon, Aristote, Speusippe, Ariftoxène & Xénocrate s'étant appropriés ce qu'il y avoit de meilleur dans ces livres, & l'ayant donné comme leurs propres découvertes, ils affectèrent d'attribuer aux Pythagoriciens tout ce que les ennemis de cette Secte avoient débité pour la rendre ridicule & même odieuse, en sorte que cette doctrine ne passa plus, selon que le disoient les *Pythagoréens*, Πυθαγόρειοι, que pour un amas d'opinions puériles & extravagantes.

Cette remarque de Porphyre & d'Iamblique nous apprend quelle étoit la source des traditions absurdes répandues sur le compte de Pythagore, & recueillies avec tant de soin par les Ecrivains de l'Histoire philosophique, quoiqu'elles ne fussent propres, au fond, qu'à rendre la personne & la doctrine de ce Philosophe méprisables.

Les Pythagoriciens eux-mêmes, comme Porphyre &

Iamblique, n'ont pas craint de les rapporter; mais c'étoit le caractère des Grecs en général, de vouloir dire sur un sujet tout ce qui s'en pouvoit dire; & chez eux *bien parler*, c'étoit *parler beaucoup, avec facilité & avec élégance*. Il suffit de jeter les yeux sur les ouvrages de Platon & d'Aristote, pour se convaincre que les Philosophes eux-mêmes n'avoient pas une autre idée du *bien parler*.

Porphyre & Iamblique écrivoient d'ailleurs dans un siècle où les règles de la Critique étoient peu connues & encore moins observées, & où tout ce qui avoit l'air merveilleux, étoit sûr d'être bien reçu. Pythagore étoit même regardé alors comme une espèce de Prophète, que le Paganisme expirant croyoit pouvoir opposer à ceux qui le combattoient, & dans l'histoire duquel il falloit par conséquent trouver aussi des prodiges & des miracles.

Si l'on veut bien faire réflexion sur toutes ces choses, on ne sera plus surpris de trouver tant de récits contradictoires au sujet de Pythagore & du Pythagorisme, rapportez par le même Ecrivain, sans qu'il ose le plus souvent prendre parti, & témoigner qu'il donne la préférence à quelqu'une de ces opinions.

Ainsi, pour s'assurer qu'un fait de la vie de Pythagore, ou un point de sa doctrine, étoit reçu communément, il ne suffit pas qu'il soit rapporté par un Ecrivain, même par un de ceux qui se disoient Pythagoriciens; il faut qu'il le soit par le plus grand nombre, & que l'on n'ait point de preuves qu'il ait été rejeté par les Ecrivains exacts & bien instruits.

Le plus ancien Ecrivain Grec qui ait parlé du dogme de la Métempsychose avec quelque détail, est Hérodote. *Ce dogme est né, dit-il, en Egypte, quoique des gens dont je veux bien ne pas dire le nom, s'en soient fait honneur dans la Grece,* Lib. II, page 123. Il ajoûte que dans le système Egyptien, l'ame, au sortir du corps d'un homme, passoit dans celui de quelqu'animal, & qu'après avoir circulé ainsi dans les corps d'animaux de toutes les espèces différentes, quadrupedes, oiseaux, poissons, reptiles, ce n'étoit qu'au

H h h iij

bout de trois mille ans qu'elle revenoit animer un corps humain

*Ælian. XII.
27. de Animal.
Diogen. Laërt.
VIII. 77. Em-
pedocl.
Athen. VIII.
pag. 365.*

*Aristot. de Res-
pirat.
Vide P. Petit,
Observ. Miscel-
lan. I. I. c. 23.
Lib. X. de Re-
publica.*

*August. de Ci-
vit. Dei, lib. X.
30. XII. 20.
Phil. Apollon.
vita, lib. 3. 4.
65.
August. supra.*

Cette circulation des ames dans le corps des animaux de toute espece, faisoit aussi partie de l'ancien système Pythagoricien. Empédocle, qui avoit adopté presque tous les dogmes de cette Secte, en faisoit une mention formelle dans des vers de lui que nous ont conservez *Ælien & Diogène-Laërce*, & il nous assure en parlant de lui-même, qu'il a été autrefois *homme, femme, plante, poisson & oiseau*^a. Aristote fait allusion à ces vers d'Empédocle, dans son Traité de la Respiration, ainsi on ne peut douter qu'ils ne fussent de cet ancien Philosophe.

Platon fait aussi mention de cette circulation des ames dans des corps d'animaux, & on continua de la croire parmi les nouveaux Pythagoriciens jusqu'au tems de Porphyre, qui rejetta le premier ce passage des ames humaines dans les corps des animaux. Au siècle d'Apollonius de Thyane & de Philostrate, on pensoit comme les Anciens, & Plotin maître de Porphyre, étoit encore de leur sentiment^b.

Ainsi, pendant long tems il n'y eut aucune variation sur cet article du dogme de la Métempsychose qui faisoit entrer l'ame humaine dans les corps des animaux, de même que dans celui des hommes.

Platon a détaillé fort au long le système de la Métempsychose dans deux ouvrages différens, dans son *Phædrus* & dans le dixième livre de la République.

*Phædr. pag.
221. 65.*

Dans le *Phædrus*, Socrate voulant rendre raison du transport qui nous saisit à la vûe d'un bel objet, remonte jusqu'à la première origine des ames, & prend de-là occasion d'exposer le système Pythagoricien sous des images qui sont du

^a Sextus Empiricus, IX. n.º 128. rapporte d'autres vers d'Empédocle, qui supposent cette même circulation des ames humaines dans les corps des différentes especes d'Etres vivans. *Addé Plut. de Superstit. pag. 171. & de Esu carnium. Origen. contra Cels. V. p. 64.* On trouve encore un troisième passage d'Empédocle dans

Porphyre, de *Abst. LII. c. 21. & 27.*

^b Philostrate a écrit sous l'empire de Sévère, & a dédié sa Vie d'Apollonius à l'Imperatrice Julia. Plotin, mort l'an 270. de J. C. admet, *Enneade III. lib. 4. cap. 2.* le passage des ames, non seulement dans les animaux, mais encore dans les plantes, comme faisoit Empédocle.

moins agréables & brillantes , si elles ne sont ni exactes ni lumineuses.

« Nos ames, éternelles de leur nature, habitent, dit-il, dans leur état naturel, avec les Dieux qui occupent les limites du monde sensible & du monde intelligible ; de tems en tems ces Dieux pénètrent au-delà de ces limites, & vont dans les espaces intelligibles contempler la vérité, la vertu, la sagesse & la beauté dans leur propre essence, dans l'Etre qui seul existe véritablement & par lui-même, dans cet Etre supérieur dont tous les autres sont l'ouvrage, & qui ne peut être envisagé que par la partie la plus pure & la plus sublime de l'intelligence. Les ames accompagnent les Dieux dans ces voyages ; celles qui ne peuvent ou ne veulent pas les suivre ; perdant l'activité de leur essence, s'appesantissent peu à peu, tombent bien-tôt dans les sphères inférieures, & se dégradant toujours de plus en plus de leur première perfection, elles traversent ces différentes sphères, & ne s'arrêtent que lorsqu'elles sont arrivées sur la Terre.

Là elles se trouvent attachées par les loix de la Déesse Adrastie ou de la Fatalité, à des corps vivans qu'elles sont forcées d'animer. Celles de ces ames qui avoient autrefois accompagné les Dieux dans quelques-uns de leurs voyages précédens, celles qui ont contemplé au moins une fois la Vérité éternelle dans son essence, ne sont pas unies à des corps d'animaux ; elles entrent d'abord dans des corps humains, & passent successivement par neuf états & neuf conditions différentes. Au tems de leur première naissance, lorsqu'elles conservent encore une partie de leurs connoissances primitives, elles animent des Philosophes, des Amateurs de la beauté *. A leur seconde naissance elles deviennent des Rois revêtus d'une autorité légitime, des Gouverneurs d'armées, des Ministres d'Etat. A leur troisième elles forment des Magistrats, des hommes chargez de manier les deniers publics ; & se dégradant ainsi de génération en génération, elles parviennent

* On sçait quels étoient ceux que Platon désignoit par ce titre, leur nom est de ceux que la bienfaisance ne nous permet pas même de prononcer.

» à leur neuvième naissance, lors de laquelle elles sont con-
 » damnées à entrer dans le corps d'un Tyran. Chacune de ces
 » naissances est séparée de l'autre par un intervalle de mille ans;
 » & si pendant un espace de dix mille ans ces ames n'ont pas
 » recouvré leur perfection primordiale, elles sont forcées de
 » recommencer un nouveau cercle de générations pendant un
 » autre espace de dix mille ans.

» A la fin de chacune des neuf générations, c'est-à-dire,
 » lorsque l'ame sort du corps dans lequel elle avoit été placée,
 » elle est conduite dans les Enfers, & là toutes ses actions sont
 » examinées par des Juges inflexibles. Celles de ces ames qui
 » ont pratiqué toutes les vertus de l'état qu'elles avoient em-
 » brassé, sont enlevées dans une région du Ciel, où elles goû-
 » tent la félicité dont elles se sont renduës dignes. Pour les
 » autres, reléguées dans le Tartare, elles sont livrées à des sup-
 » plices proportionnez aux fautes qu'elles ont commises. Au
 » bout de mille ans, les unes & les autres sont ramenées dans le
 » même lieu où elles avoient été jugées. Là, celles qui avoient
 » animé des corps humains, ont la liberté de choisir entre les
 » corps de cette espece & ceux des animaux. » Ceci semble for-
 » mer quelque contradiction avec ce qui avoit été dit d'abord
 » sur les neuf degrés de générations, mais il ne faut pas demander
 » tant de justesse à l'auteur d'une fiction, & d'ailleurs cela est
 » indifférent à mon objet, qui n'est nullement d'expliquer ce
 » système.

« Les ames qui n'ont jamais envisagé la Vérité éternelle,
 » sont enfermées dès leur première naissance, dans des corps
 » d'animaux, elles ne passent jamais dans des corps humains;
 » cependant comme la justice est la loy commune de tous les
 » êtres vivans, & qu'il y a des vertus propres aux animaux de
 » chaque espece, ces ames subissent aussi un jugement, ont leurs
 » peines & leurs récompenses, & peuvent choisir l'espece dans
 » laquelle elles rentreront à chaque génération nouvelle. »

Socrate assure que les ames humaines qui ayant choisi par
 trois fois consécutives la classe des Philosophes ou des Ama-
 teurs de la beauté, y ont pratiqué exactement toutes les loix de
 la justice

la justice & de la vertu, recouvrent après ces trois générations, leur perfection, & retournent au bout de trois mille ans ; & non plutôt, dans le séjour des Dieux, tandis que celles qui ont préféré quelqu'une des huit autres classes, sont obligées de subir les neuf générations, & d'habiter notre Monde pendant neuf mille ans.

Il est clair par cette exposition du dogme de la Métemp-sychose, qu'au tems de Platon on supposoit qu'il se passoit nécessairement mille ans avant que l'ame qui étoit sortie d'un corps humain, pût revenir en animer un second. Les Egyptiens donnoient, comme on l'a vû, trois mille ans à cet intervalle ; mais sans doute les Grecs avoient cru devoir en abbréger la durée, aussi les Egyptiens les traitoient-ils d'enfans, & leur reprochoient-ils de n'avoir que des connoissances modernes, & que des idées bornées sur la durée des tems.

Plat. in Critia.

Platon débite au dixième livre de la République, une nouvelle fable, fondée, comme la première, sur le dogme de la Métemp-sychose. Il y décrit ce qui se passe dans les Enfers, lorsque les mille ans de récompense ou de punition étant expirés, les ames sont rassemblées pour choisir les corps où elles doivent rentrer de nouveau. On suppose que cette relation a été faite par Eris fils d'Arménus, qui ayant passé douze jours parmi les morts, revint à lui comme on le mettoit sur le bucher, & raconta ce qu'il avoit vû dans les Enfers. Si la fable de Pythagore, ou du moins celle d'Æthalide, avoit été connue à Platon, auroit-il eu besoin d'aller imaginer un Barbare de Pamphylie, tandis qu'il pouvoit la mettre dans la bouche d'un fils de Mercure, d'un homme auquel ce Dieu avoit accordé le privilège de ne point boire des eaux du fleuve Léthé, & de conserver la mémoire de tout ce qu'il avoit vû dans les Enfers ? Ce n'est-là, j'en conviens, qu'une preuve négative tout au plus, mais il est des occasions où la critique sévère reconnoît que les preuves de ce genre, lorsqu'elles sont complètes, peuvent opérer en nous une entière persuasion. Par où peut-on prouver que certains usages, certains dogmes, &c. n'étoient pas encore connus dans un siècle, si ce n'est

*Plat. de Republ.
lib. X. p. 761.*

Mém. Tome XIV.

Iii

par le silence des Écrivains de ce même siècle, qui auroient eu occasion d'en parler, s'ils avoient été reçus de leur tems ?

Platon, dans la relation du Pamphylien Eris, suppose la même durée de *mille ans au moins*, entre chaque génération des ames; je dis mille ans au moins, parce que l'état de châtement ou d'expiation duroit plus long-tems pour les ames qui s'étoient souillées par des crimes plus considérables.

Platon parle de cette espèce de résurrection du Pamphylien Eris, comme d'un événement de son tems. Or cet Eris, qui étoit du 1 v.^e siècle avant l'Ere Chrétienne, vit les ames d'Ajax, d'Ulysse, d'Orphée & des autres Héros Grecs, se présenter pour entrer dans de nouveaux corps, soit d'hommes, soit d'animaux, après avoir passé mille ans dans les Enfers depuis que la mort les avoit séparées des corps qu'elles avoient informez au tems de la guerre de Troye; donc Platon suppose entre le tems de cet Eris & celui de cette guerre, un intervalle de mille ans; donc il plaçoit cette guerre treize ou quatorze cens ans avant l'Ere Chrétienne: on pourroit donner cette preuve, comme une démonstration du calcul chronologique suivi par Platon.

Virgile donnant, au sixième livre de son *Enéide*, une espèce d'exposition du système de la *Métempsychose*, suppose, comme Platon, que les ames ne reviennent animer de nouveaux corps, qu'après qu'elles ont passé mille ans dans les Enfers:

Donec longa dies perfectio temporis orbe

Concretam exemit labem

. . . Ubi mille rotam volvère per annos,

Lethæum ad fluvium Deus evocat.

Aucun de ceux qui ont parlé de la *Métempsychose*, n'a dit que les ames entroient dans de nouveaux corps aussi-tôt après être sorties du premier; & quoique tous n'ayent pas marqué la durée de cet intervalle destiné à la purgation, quoique plusieurs ayent pu en faire la durée moins considérable, on ne peut rien conclurre de cette variété, qui suppose toujours l'existence d'un intervalle.

C'est dans la doctrine communè des Pythagoriciens qu'il faut chercher de quoi suppléer à ce silence. Sera-t-il permis de l'opposer à des témoignages formels & unanimes?

Lorsque Porphyre donne une exposition abrégée de la doctrine Pythagoricienne, telle qu'on la peut former, dit-il, en réunissant les points sur lesquels on est d'accord, il la réduit à trois articles :

1.^o A l'immortalité des âmes par leur nature :

2.^o Au passage de ces âmes dans des corps d'animaux différens, *εἰς ἄλλα ζῷων ζῶον* :

3.^o A leur retour dans des corps de même espèce, au bout d'une certaine révolution ou période ; car, ajoute Porphyre, tous les êtres vivans sont animés, selon Pythagore, par des âmes de même espèce, *ὁμοζῶον*.

Comme ce n'est point ici une histoire que je donne du dogme de la Métempsychose, je supprime bien des détails, il me suffit de ne rien omettre de ce qui a rapport à mon objet ; on me permettra cependant de rapporter ici deux passages de Pindare, qui font une allusion manifeste au dogme de la Métempsychose, quoique ce rapport n'ait été aperçu par aucun des Commentateurs de ce Poète ^a.

Dans la première Olympionique composée vers la LXXIII.^e Olympiade, & adressée à Hiéron de Syracuse, Pindare, après avoir rapporté l'histoire de Pélops fils de *Tantale*, & après avoir protesté contre la fiction scandaleuse qui faisoit dévorer le corps de ce jeune Prince par les Dieux, passe à la description du supplice effrayant que souffre Tantale dans les Enfers. « Ce malheureux Prince fait sans cesse de vains efforts pour se dérober à la chute d'un roc énorme que Jupiter tient suspendu au-dessus de lui, & qu'il voit sans cesse prêt à l'accabler. « Tel est, dit Pindare, le sort affreux de Tantale ; la terreur renaissante à chaque instant, dont son âme sera éternellement atteinte ^b, forme le quatrième supplice auquel il est condamné, «

^a C'est à feu M. de la Barre, de cette Académie, que je dois ces deux passages, & c'est lui qui me les a fait remarquer.

^b *ἑμπεδύουχον*, *perpetuò laboriosum*, ce qui emporte l'idée d'un état qui ne doit point finir.

après en avoir déjà essuyé trois autres ». Si les Interprètes avoient voulu se donner la peine de comparer cette Ode avec la suivante, ils se seroient épargné bien du verbiage sur ce quatrième supplice précédé de trois autres. Les hommes éclairer, dit Pindare dans cette Ode, qui est la seconde Olympionique adressée à Hiéron d'Agrigente, & relative à la victoire que ce Prince remporta aux Jeux de la LXXVII.^e Olympiade, quatre cens soixante-douze ans avant l'Ere Chrétienne; « les » hommes éclairer lisent sans peine dans l'avenir, & savent » qu'aussi-tôt après la mort, les ames incorrigibles des méchans » sont livrées aux supplices les plus cruels; que dans le royaume » de Pluton il est un Juge redoutable qui discute les crimes » commis sur la Terre, & prononce avec une inflexible sévérité » des arrêts inévitables. Dans ces demeures souterraines, les » justes menent une vie exempte de peine, ils conversent avec » les Divinités respectables de ces lieux, tandis que ceux qui » ont aimé le parjure, souffrent des tourmens dont la seule vûë » fait horreur. »

» Pour ceux qui, après avoir demeuré jusqu'à quatre fois sur » la Terre & dans les Enfers, ont conservé dans ces divers états » leurs ames toujours pures, ils sont conduits au Palais de Saturne, & vont habiter les Isles fortunées, où ce Dieu regne » sur les ames des Héros vertueux, &c. Le carquois que je » porte, ajoute Pindare, est rempli de traits vifs & légers; leur » bruit, qui est entendu des personnes intelligentes, échappe à la multitude, elle a besoin d'interprètes pour me comprendre. »

En joignant ces deux passages de Pindare, il est facile d'apercevoir que dans son système

1.^o L'ame du même homme animoit jusqu'à trois fois différentes des corps humains :

2.^o Qu'il y avoit un intervalle entre la mort & la renaissance de ces ames, intervalle qui étoit un état de bonheur pour les justes, & de supplice pour les méchans :

3.^o Que les ames qui avoient persévéré dans la justice pendant leurs trois vies humaines, alloient habiter avec les Héros dans l'Empire de Saturne, tandis que celles qui ne s'étoient

servi de leur retour sur la terre que pour se souiller par de nouveaux crimes, étoient condamnées à des supplices qui ne devoient point avoir de fin, Ἀπάλαμον βίον . . . ἐμπεδόμοχον, dit Pindare.

On voit là le fond du dogme Pythagoricien exposé dans Platon; il y a quelque différence dans les détails, mais on ne doit pas en être surpris. Ces Odes ont été composées dans un tems où Pythagore étoit peut-être encore vivant, du moins étoit-ce avant la mort de ceux de ses disciples qu'il avoit formez lui-même; ainsi le secret étoit encore assez religieusement gardé, & l'on devinoit les détails de son système sur la Métempsychose, plutôt qu'on ne les sçavoit. Sa doctrine étoit cependant en grand honneur dans la Sicile, qui avoit un commerce presque continuel avec les villes Grecques d'Italie; & c'étoit sans doute en faveur des Philosophes Siciliens, que Pindare a suivi dans ces deux Odes, un dogme qui devoit être inintelligible pour le reste de la Grece, où ce système des trois retours de la même ame humaine sur la terre, étoit absolument inconnu. C'est apparemment pour répondre à ce que la première Ode avoit fait dire là-dessus, qu'il avoué dans la seconde, que le commun des hommes a quelquefois besoin d'un interprète pour comprendre le sens de ses paroles.

En voilà, je crois, plus qu'il n'en faut, pour montrer que la tradition sur les différentes migrations de l'ame de Pythagore, n'étoit ni ancienne, ni conforme au système de ce Philosophe sur la Métempsychose; elle n'est rapportée que par des Ecrivains postérieurs à Aristote, & ces Ecrivains le font avec tant de variétés, qu'il n'est presque pas possible d'en trouver deux qui conviennent exactement entr'eux. L'intervalle de la mort d'Euphorbe à la naissance de Pythagore, étoit déjà trop court pour que l'ame de ce Héros eût achevé le tems qui, selon tous les Pythagoriciens, étoit prescrit à son séjour dans les Enfers; cependant on supposoit que pendant cet intervalle, cette ame étoit revenue plusieurs fois sur la terre animer un corps humain. L'usage chronologique que l'on fait de cette tradition, ajoute même de nouvelles contradictions.

entr'elle & le système Pythagoricien , puisque l'on suppose que cette même ame a *informé* trois corps différens sans avoir fait aucun séjour dans les Enfers , & sans aucun intervalle. Cela est formellement contraire à tous les Ecrivains qui ont parlé de ce système d'une manière détaillée , & même contraire aux circonstances dont cette tradition se trouve accompagnée dans plusieurs de ceux qui la rapportent , comme on le verra dans les preuves de la troisième proposition.

Parmi les témoignages de ceux qui ont marqué un intervalle de séjour dans les Enfers pour les ames , entre leur sortie d'un corps humain & leur entrée dans un autre , je n'ai point fait mention de cet Ecrit attribué à Pythagore par Diogène-Laërce , dans lequel ce Philosophe disoit que son ame avoit passé deux cens sept ans dans les Enfers avant que de revenir sur la Terre. Diogène ne dit point que dans cet Ecrit il fût parlé des migrations antérieures ; & quand même il en auroit été parlé , comme il n'y a point d'apparence que l'on y suivît deux systèmes opposés , il faudroit toujours supposer que les premières migrations étoient séparées par un intervalle de plusieurs siècles , de même que les dernières.

Mais quelle pouvoit être l'autorité de ce prétendu Ecrit de Pythagore ? C'étoit sans doute , de même que l'ouvrage sur la Métempsychose , cité par le Scholiaste d'Apollonius , un ouvrage supposé , & cela dans un tems assez moderne , puisque les Anciens , ni même Diogène-Laërce , ne font aucune mention expresse de ces Ecrits de Pythagore parmi ses ouvrages. On sçait que ce Philosophe n'avoit publié aucun Ecrit , & que les Mémoires qu'il pouvoit avoir laissés , ne sortirent point des mains de ses enfans , & l'on nommoit même les Auteurs de tous les ouvrages publiez dans la suite sous son nom. Diogène-Laërce est d'un avis contraire , mais son autorité personnelle est très-médiocre en Critique ; & , de plus , le passage même d'Héraclite qu'il apporte pour prouver son sentiment , ne dit point que Pythagore eût écrit , il dit seulement que Pythagore avoit acquis une grande érudition en lisant les Ecrits & en rassemblant les opinions des autres hommes , &

que c'étoit en les combinant qu'il avoit formé son système. C'est-là une observation faite il y a long-tems par les Commentateurs de Diogène-Laërce.

On ne voit point qu'Aristote, qui avoit composé un ouvrage sur les dogmes des Pythagoriens, ait jamais cité Pythagore ni ses Ecrits; il est du moins sûr que parmi le grand nombre des ouvrages des anciens Philosophes dont Simplicius parle dans ses Commentaires sur Aristote, il ne s'en trouve aucun qui porte le nom de Pythagore, & lorsque ce Commentateur parle des opinions de Pythagore, il ne cite jamais que les Pythagoriens.

Je finis cet article par un passage d'Empédocle, qui peut nous montrer quel a été le fondement de toutes ces traditions sur le souvenir que l'ame de Pythagore avoit conservé dans les corps qu'elle avoit animez autrefois. C'est Porphyre qui nous a conservé ces vers d'Empédocle; les ouvrages de ce Philosophe subsistoient encore de son tems, & Simplicius les cite souvent dans ses Commentaires sur les ouvrages d'Aristote. *De vita Pyth. cap. 30.*

Diogène dans la Vie d'Empédocle, rapporte les deux premiers de ces six vers conservez par Porphyre, on les trouve aussi dans Iamblique. Diogène ajoûte que ces vers étoient eitez par Timée l'Historien, dans son neuvième livre, pour prouver qu'Empédocle avoit fait mention de Pythagore; ainsi on ne peut douter que dès le tems de Timée ils ne se trouvaient dans les livres d'Empédocle, qui a fleuri vers la LXXXIV.^e Olympiade, & au tems d'Hérodote. *Iambli. 6. 58.*

Cet homme, disoit Empédocle, ΤΙΣ ΑΝΗΡ (on sçait que les Pythagoriciens parlant de leur Maître depuis sa mort, ne le nommoient jamais par son nom, mais qu'ils l'appelloient simplement l'Homme, c'est Apollonius cité par Iamblique, qui nous l'apprend) « cet homme donc, disoit Empédocle, rempli de connoissances sublimes, renfermoit en lui-même, « comme en un trésor, les découvertes de tous les âges; & « lorsque son esprit s'abandonnoit tout entier à la méditation, « non seulement il découvroit la nature de tous les êtres, mais «

» il embrassoit encore d'un même coup d'œil, dix, ou même vingt âges d'hommes : »

Καί τε δέκ' Ἀνθρώπων καί τ' ἔχουσιν αἰώνεας.

Ce qu'Empédocle avoit dit par une exagération poétique, fut sans doute pris à la lettre; on imagina que Pythagore se souvenoit de ce qu'il avoit vû dans les générations précédentes, & comme l'attachement de ses Sectateurs alloit pour lui jusqu'à l'adoration, on bâtit sur cette première supposition des histoires détaillées, dans lesquelles on racontoit ce qui lui étoit arrivé dans les générations précédentes. Le fondateur d'une Secte philosophique, laquelle étoit une espece d'Ordre ou de Société religieuse, ne pouvoit manquer d'avoir sa légende.

TROISIÈME PROPOSITION.

Quand bien même on supposeroit l'ancienneté & l'uniformité de cette tradition des différens passages de la même ame d'Euphorbe dans plusieurs corps humains avant que d'entrer dans le corps de Pythagore, les détails dont elle est accompagnée dans ceux des Anciens qui l'ont un peu circonstanciée, montrent qu'ils n'ont pu l'entendre comme on le fait dans le système chronologique que j'examine, & où l'on suppose que l'ame d'Euphorbe entra dans les corps d'Hermotime & de Pyrrhus, dans les deux générations qui suivirent immédiatement la prise de Troye.

*Diogen. Laërt.
VIII. f.*

Héraclide, par exemple, dit que l'ame d'Euphorbe étant dans le corps d'Hermotime, ce dernier voulut donner une preuve sensible qu'il avoit conservé le souvenir de ce qui lui étoit arrivé pendant la guerre de Troye; que pour cela il se transporta au temple des Branchides (c'étoit un temple & un Oracle d'Apollon, situé auprès de Milet ville d'Ionie) que là il montra un vieux bouclier *déjà tout pourri*, Διασπομένην ἤδη, & duquel il ne restoit plus que l'*Umbo*, ou la bossie, qui étoit d'ivoire, Περσέων; qu'il reconnut ce bouclier pour être celui-là même dont il s'étoit servi au siège de Troye, que Ménélas lui avoit enlevé avec ses armes, & qu'il avoit consacré à Apollon à son retour de Troye,

J'observerai

J'observerai d'abord, que le récit d'Héraclide est contraire à ce que disent presque tous ceux qui ont parlé de l'aventure de ce bouclier; ils en attribuent la reconnoissance à Pythagore lui-même : *Chypeo Trojana refixo tempora testatus non sordidus author Naturæ verique*, dit Horace. Ovide au quinzième livre de ses Métamorphoses, fait parler ainsi Pythagore : *Panthoïdes Euphorbus eram Cognovi chypeum Nuper Abanteis templo Junonis in Argis*. Ce point est si constant, que je ne m'arrêterai point à nommer tous ceux qui ont parlé ainsi; je me contenterai de citer Porphyre & Iamblique, qui attribuent tous deux à Pythagore la reconnoissance de ce bouclier d'Euphorbe, & qui placent la scène de cette aventure dans le temple de Junon à Mycène^a, où l'on montroit en effet encore au tems de Pausanias le bouclier d'Euphorbe, & cela sans faire aucune mention, ni d'Hermotime, ni de Pythagore; mais il n'est pas question d'examiner ici la narration d'Héraclide, il s'agit seulement de voir si elle peut s'accorder avec la supposition par laquelle on fait vivre Hermotime à la génération qui suivit immédiatement la mort d'Euphorbe & la prise de Troye.

Paus. II. 174

1.^o Héraclide place la scène de l'aventure dans le temple des Branchides auprès de Milet. 2.^o Il suppose le bouclier d'Euphorbe dans un état où la vétusté put seulement le réduire, *Διασπασμένην ἤδη*, il n'en restoit plus d'entier que les ornemens d'ivoire. 3.^o Il faut supposer encore que l'on avoit oublié qu'il avoit été consacré par Ménélas, sans quoi il n'eût pas été difficile de le reconnoître pour avoir appartenu à Euphorbe.

1.^o Le temple & l'Oracle des Branchides n'avoient été fondez que par Branchus fils de Smicrus originaire de Delphes, qui avoit été s'établir à Milet; or ce Smicrus étant un descendant du Prêtre Macharéus^b fils de Daëtas, qui tua

Conon narrat. 33. apud Phot.

^a Ce temple situé à dix stades de Mycène & à quarante d'Argos, étoit commun à ces deux villes. *Strab. VIII. 368.*

Mem. Tome XIV.

^b *Ἀπύρωνος. Strab. IX. 421. Pausan. X. 853. Asclepiades in Tragic. apud Schel. Pindari. Nemea VII. vers. 62. pag. 383.*

Clem. Alex. I.
336. *Stromat.*

Iliad. B. vers.
867.

Pyrrhus fils d'Achille, il est clair que l'aventure d'Hermotime a dû être postérieure de plusieurs générations, & même de quelques siècles à la prise de Troye. D'ailleurs, la ville Grecque de Milet, qui étoit déjà bâtie lorsque Smicrus pere de Branchus s'y retira, étoit une des douze Cités fondées par les conducteurs de la colonie Ionienne. Or cette colonie passa en Asie soixante ans après le retour des Héraclides, & cent quarante ans après la prise de Troye, suivant la Chronologie d'Eratoſthene, suivie en ce point par tous les autres Chronologistes. Homère fait à la vérité mention de la ville de Milet dans son Iliade, mais c'étoit alors, comme lui-même la nomme, une ville des Cariens *au langage barbare*, Καρῶν βαρβαροφώνων. La petite ville de Didyma & le temple d'Apollon *Didyméen*, situés à vingt stades de la mer, n'existoient point encore, & Homère ne donne en aucun endroit de ses Poèmes, le nom de Didyméen à ce Dieu, il ne met pas même la Carie au rang des pays dans lesquels il étoit adoré.

Odyss. III. v.
159. 278.
287. IV. 80.
etc.

Héraclide suppose dans son récit, que Ménélas passa à Milet au retour de Troye; cependant la route de ce Prince, décrite par Homère dans le plus grand détail, nous montre qu'il n'approcha pas même de la Carie où est cette ville: la chose est constante pour ceux qui ont lû l'Odyssée avec la plus légère attention; mais comme il s'agit moins ici de la vérité du récit d'Héraclide, que de la manière dont il a pu l'entendre, je ne m'y arrêterai pas, il me suffit que l'aventure soit nécessairement postérieure, dans ce récit, à la prise de Troye de plusieurs générations, puisqu'on la fait arriver dans un temple fondé par les descendants de Macharéus meurtrier de Pyrrhus fils d'Achille, & quelque tems après la fondation de Milet, postérieure de cent quarante ans à la prise de Troye.

Ce sont donc au moins cent quarante ans à ajouter à l'intervalle de trois cens trente-cinq ans, qui se trouve dans la Chronologie de M. Newton, entre la prise de Troye & la date de la naissance de Pythagore. Si cette naissance est de l'an 569. ajoutant les quatre cens soixante-quinze ans, on aura pour la date de la prise de Troye, l'an 1044. Si la naissance

de Pythagore est de l'an 622. on aura l'an 1097. M. Newton met la prise de Troye en 904. c'est une différence de cent quarante, ou même de cent quatre-vingt-treize ans.

La seconde circonstance qui suppose que l'on avoit oublié par qui ce bouclier avoit été consacré au temple des Branchides, & même qu'il étoit tellement détruit, qu'il n'en restoit d'entier que les ornemens d'yvoire, nous prouve encore qu'Héraclide n'a pu rapporter cet événement à la génération qui suivit immédiatement la prise de Troye. On a opposé qu'Euphorbe ayant été tué la dixième année de la guerre, son bouclier qui lui avoit servi long-tems, devoit être fort endommagé lors de sa mort. Tout paroît bon dans la chaleur de la dispute, & sans cela, on auroit pensé qu'Euphorbe fils d'un Prince allié de Priam, étoit en état d'avoir un bouclier neuf, lorsque le sien étoit hors d'état de le défendre. On se seroit même souvenu qu'Homère parlant des armes dont Euphorbe étoit couvert lorsque Ménélas le tua, leur donne les mêmes titres de *καυτὰ πύργια* & de *πύργια χρυσα*, qu'il emploie en parlant des armes impénétrables qu'Achille avoit prêtées à Patrocle, & dont Hector s'empara. Je ne m'arrêterai pas non plus à remarquer quelle étoit la solidité de ces anciens boucliers, leur construction est décrite trop de fois & avec trop de soin dans Homère, pour qu'on puisse l'ignorer.

*Iliad. P. vers.
70. 91.*

Ibid. v. 125.

Dans la tradition que le Scholiaste d'Apollonius donne comme étant tirée d'un ouvrage de Pythagore lui-même, on fait passer l'ame d'Euphorbe dans le corps d'un fils que Mercure avoit eu d'une Courtisane de Samos. Donc Samos étoit bâtie, & déjà assez peuplée & assez riche pour qu'il y eût des Courtisanes. Samos étoit une colonie Ionienne, & par conséquent postérieure de cent quarante ans au moins à la prise de Troye, car les Ioniens ne passèrent dans cette Isle qu'après s'être établis dans la terre ferme.

*Strab. xv,
603.*

Tertullien, comme on l'a vû, place Hermotime après le pêcheur Pyrrhus, & immédiatement avant Pythagore, & c'est peut-être là ce qui a fait penser au Pere de Mourgues Jésuite, dans son Plan théologique du Paganisme, ouvrage

*De Animâ,
cap. 28.*

Vol. 1. p. 509.

K k k ij

qui méritoit sans doute d'être plus connu & plus lu qu'il ne l'est, que l'Hermotime d'Héraclide est le même que cet Hermotime de Clazoméne, duquel on racontoit une fable qui s'accorderoit assez bien avec ce qu'Héraclide nous rapporte de son Hermotime, si l'Auteur des *Philosophoumena* publiez sous le nom d'Origène, ne nous apprenoit que ce dernier étoit de Samos; & non de Clazoméne. Cette fable se trouve détaillée au long dans l'histoire merveilleuse d'Apollonius; mais comme Pline & Lucien en font aussi mention, & que Tertullien & Origène s'en sont servi pour tourner en ridicule les partisans de l'idolatrie, on ne peut guères douter que ce ne fût-là une opinion assez communément répandue.

Plin. VII. 52.
Lucian. Mus.
Enchir.
Tertullian. de
Anim. cap. 44.
46.
Origen. contra
Cels. lib. III.

Cet Hermotime de Clazoméne avoit, dit-on, le secret de séparer son ame de son corps; elle quittoit ce corps comme on dépouille un habit, & dans cet état d'activité, débarrassée du fardeau qui l'attachoit au même lieu, elle se transportoit dans les pays les plus éloignez, & par les connoissances qu'elle acquéroit dans ses voyages, elle se mettoit en état de faire les prédictions les plus merveilleuses, lorsqu'au retour de ses courses elle s'étoit de nouveau revêtue de son corps. Ce manège dura plusieurs années; mais enfin la chose ayant été découverte par ses envieux, ils gagnèrent sa femme, & pendant un des voyages de son ame, s'étant emparez du corps qu'elle avoit abandonné, ils le firent passer pour celui d'un homme mort, & le brûlèrent, afin qu'elle ne pût y rentrer à son retour. Apollonius dit que les Clazoméniens rendirent à cet Hermotime les honneurs divins, & qu'ils lui bâtirent un temple dont l'entrée étoit interdite aux femmes. Origène & Tertullien n'épargnent pas le Paganisme, sur le culte d'un semblable Dieu.

Apollonius, qui suit une espece d'ordre chronologique dans les six premiers chapitres de son ouvrage, place Hermotime avant Abaris, & après Aristée de Proconnesse. Harpocraton dit que les uns mettoient Abaris à la 1^{re} & les autres à la 22^{me} Olympiade, mais que, selon Pindare, il avoit vécu au tems de Crésus. Pour Aristée de Proconnesse, dont l'ame

avoit eu le même privilège que celle d'Hermotime de Clazoméne, Suidas le fait vivre au tems de Cyrus & de Croesus; mais il devoit être beaucoup plus ancien, suivant Hérodote, qui dit que sept ans après qu'on eut cessé de le voir dans la ville de Proconnesse, il apparut à ses concitoyens, & leur récita le Poëme des Arimaspiens; que trois cens quarante ans après il apparut une seconde fois à ceux de Métaponte, pour leur ordonner d'élever à Apollon un autel accompagné d'une statuë qui le représentât lui Aristée. Hérodote ajoute que ceux de Métaponte ayant consulté l'Oracle de Delphes, exécutèrent ce qui leur avoit été ordonné, & que de son tems on voyoit encore la statuë d'Aristée. Hérodote ne parle de cette dernière apparition que sur la foy d'une tradition, ainsi on peut bien supposer qu'il croyoit le tems d'Aristée antérieur à celui où il vivoit d'environ quatre cens ans; cependant comme dans son récit il fait mention de la ville de Cyzique, il faut que la première disparition d'Aristée soit postérieure à la fondation de cette ville. Or Anaximène de Lampsaque cité par Strabon, nous apprend que Cyzique étoit une colonie Miletienne, ainsi la fondation de Cyzique est certainement postérieure à celle de Milet*.

Strab. xiv.
635.

Aristote parle d'un Hermotime de Clazoméne plus ancien qu'Anaxagore, & qui avoit enseigné avant lui la nécessité de recourir à un principe intelligent pour pouvoir rendre raison de la formation des êtres. Comme Anaxagore étoit le premier des Philosophes Ioniens qui eût été s'établir dans la Grece, & qui eût ouvert une Ecole permanente dans Athenes, il n'est pas surprenant qu'on l'ait fait auteur d'une doctrine que l'on n'avoit point encore entendu enseigner méthodiquement. Mais il est singulier que celui qui étoit probablement le premier auteur du système, Hermotime de Clazoméne, n'ait plus été connu que par une fable aussi ridicule que celle qui est rapportée dans Apollonius & dans Plin. Nous pouvons

* Eusèbe place la fondation de Cyzique à la xxiv.^e Olympiade, ou à l'an 680. mais si cette date avoit lieu, les Nombres d'Hérodote ne pourroient subsister.

juger par cet exemple, de l'histoire de la plupart des autres Philosophes, & sur-tout de celle de Pythagore. On ne s'embarraisoit guères de donner une idée exacte de leurs opinions & de leurs dogmes, pourvû que l'on pût remplir leurs histoires de choses merveilleuses ou du moins singulières, & propres à exciter l'attention d'un peuple qui cherchoit bien moins à être instruit qu'à être amusé. L'aventure de Démonstène avec les Athéniens en est un bel exemple; on sçait que dans une occasion où ni l'éloquence de cet Orateur, ni le danger pressant de toute la Grece, ne pouvoient fixer l'attention du peuple d'Athenes à l'importance des matières que l'on traitoit, le commencement d'un petit conte d'enfant dissipa leurs distractions, & les obligea d'écouter le discours de Démonstène.

Pour réduire à quelques propositions simples ce que j'ai établi dans ces observations, j'ai montré dans la première observation 1.^o Que les deux généalogies de Pythagore, dans Pausanias & dans Diogène-Laërce, ne peuvent suffire, même dans la Chronologie de M. Newton, pour remplir l'intervalle écoulé depuis la prise de Troye jusqu'à la naissance de Pythagore. 2.^o Que ces deux généalogies ne s'accordent, ni sur le nom, ni sur le nombre des ancêtres de Pythagore. 3.^o Que dès le tems de l'Historien Lycus contemporain de Démétrius de Phalère, l'origine de Pythagore & l'histoire de sa famille étoient une chose sur laquelle on ne pouvoit s'accorder, & que ce point étoit regardé par d'anciens Ecrivains, comme un probleme insoluble. 4.^o Que nous connoissons encore six opinions toutes différentes suivies par les Anciens, au sujet de l'origine de Pythagore; d'où j'ai conclu qu'avant de pouvoir rien établir sur une de ces traditions, il faut montrer, non seulement qu'elle est préférable aux autres, mais encore qu'elle a par elle-même un degré de certitude suffisant pour nous déterminer à la recevoir.

Si l'on veut se retrancher à nous faire regarder cette tradition rapportée par Pausanias, comme une preuve de la chronologie qu'il a suivie, je me contenterai de répondre que l'opinion particulière de Pausanias sur la date de la prise de

Troye, doit se chercher, non dans une tradition singulière qu'il donne, comme celle des Phliasiens, & sans la garantir, mais dans les endroits où il parle de Chronologie, & dans ceux où il rapporte des généalogies détaillées des grandes familles, des familles royales. Or dans tous ces endroits, il est sûr qu'il suit l'opinion commune des Chronologistes. Il faut interpréter un Auteur par lui-même, & les endroits obscurs par ceux qui sont nettement & clairement exposés; quoique M. Newton ait presque par-tout violé cette règle de Critique, elle n'en est pas moins une règle fondamentale, & dont on ne peut négliger l'observation sans s'exposer à faire bien de faux raisonnemens.

Dans la seconde observation, j'ai montré 1.^o Que la tradition Pythagoricienne sur les différentes migrations de l'ame d'Euphorbe, est rapportée avec tant de variétés essentielles, qu'elle ne peut être regardée, ni comme une tradition ancienne, ni comme une tradition qui avoit une origine certaine & constante; que c'étoit une de ces fables populaires, qui, n'étant fondées sur le témoignage d'aucun Auteur connu, prennent des formes différentes dans la bouche de tous ceux qui les répètent. 2.^o Que cette tradition, de la façon qu'on l'explique, est absolument contraire au dogme Pythagoricien de la Métempsychose; dogme dans lequel on suppose pour chaque ame, un certain intervalle de séjour dans les Enfers entre la sortie d'un corps & son entrée dans un autre corps. 3.^o Enfin, que les détails dont cette tradition est accompagnée dans le récit d'Héraclide & de quelques autres, supposent nécessairement un intervalle de plus de cent quarante ans entre la mort d'Euphorbe & l'aventure d'Hermotime, & que par conséquent on ne peut sans contredire Héraclide, placer, comme on l'a fait, la naissance d'Hermotime au tems de la mort d'Euphorbe & de la prise de Troye.



SECONDE DISSERTATION SUR PYTHAGORE,

Où l'on prouve la réalité d'un Discours attribué à ce Philosophe.

Par M. DE LA NAUZE.

23. Août
1738.

EN recherchant les opinions des Auteurs de la première Antiquité, qui peuvent avoir indiqué l'époque de la guerre de Troye, & qui mē paroissent tous l'avoir rapportée à l'an environ 900. avant l'Ere Chrétienne, j'ai avancé que Pythagore avoit eu aussi la même idée, & qu'étant né vers l'an 640. avant l'Ere Chrétienne, il n'avoit supposé qu'environ deux cens soixante & dix ans depuis la prise de Troye jusqu'à lui. Voici la preuve que j'en ai donnée, d'après le témoignage des anciens Ecrivains. Pythagore, disois-je, avoit accoutumé de raconter, suivant son système chimérique de la Métempsychose, qu'il avoit autrefois été successivement Ethalide un des Argonautes, & Euphorbe tué devant Troye; & qu'ensuite sa même ame, après avoir informé deux autres corps humains seulement, avoit fait un séjour de deux cens sept ans dans les Enfers, d'où elle étoit sortie pour passer dans le corps de lui Pythagore. J'ai dit, & je dis encore, qu'un tel discours de ce Philosophe, tout extravagant & tout fabuleux qu'il est en lui-même, annonce un calcul réel & véritable des tems, suivant lequel Pythagore comptoit de la guerre de Troye à sa naissance, d'une part, la durée de la vie ordinaire de deux hommes, chacune d'environ trente années, & de l'autre, un espace de deux cens sept années, c'est-à-dire, qu'il comptoit un intervalle total d'environ deux cens soixante & dix ans.

Le fondement de cette preuve chronologique, est la réalité d'un tel discours de Pythagore sur les prétendues transmigrations de son ame, & c'est cette réalité que je me suis proposé de prouver par des témoignages incontestables. Quoique la question

question ne mérite guères par elle-même qu'on se mette si fort en frais pour l'approfondir, elle ne laisse pas de tenir à des points importans d'Histoire & de Chronologie. Et il vous fera aisé, Messieurs, de sentir que si l'on étoit reçu à nier, contre le témoignage unanime des Anciens, la réalité du discours dont il s'agit, on seroit en droit d'en user de même pour la plupart des faits de l'ancienne Histoire, qui ne sont certainement pas mieux attestez. Alors l'étude de l'Antiquité, qui fait le principal objet de la Compagnie, seroit réduite à rien, ou à peu de chose, & il ne nous seroit plus possible de faire un pas dans les détails historiques des siècles reculez.

Il est vrai qu'il ne nous reste plus aujourd'hui d'ouvrages d'Auteurs contemporains de Pythagore, qui nous témoignent qu'il ait dit que son ame avoit autrefois informé tels & tels corps; mais outre que les témoignages contemporains ne sont pas toujours absolument nécessaires pour faire autorité dans l'Histoire, il y a, par rapport à Pythagore, une raison particulière de ne les point exiger à la rigueur. On sçait que les ouvrages, soit de ce Philosophe, soit de ses disciples, furent si mystérieusement conservez dans leur École, qu'il n'en transpira guères rien au dehors jusqu'au tems de Philolaüs & de Platon. Il n'est donc pas surprenant que nous manquions d'Ecrivains contemporains qui nous aient rapporté le discours de Pythagore sur les transmigrations de son ame; mais à commencer au siècle qui suivit immédiatement celui de Pythagore, le fait en question se trouve généralement établi par le concert unanime de presque tous ceux qui ont eu quelque occasion de parler de la vie & de la doctrine de ce Philosophe. Voici par ordre chronologique, les garans de cette ancienne tradition.

Sophocle & Archytas, antérieurs à Platon & à Philolaüs, devroient peut-être tenir place entre les Ecrivains connus qui ont parlé du discours de Pythagore sur les transmigrations de son ame. Sophocle avoit dit qu'on connoissoit des Sages qui s'étoient fait passer pour morts: & à l'occasion de ces paroles, le Scholiaste de ce Poëte ajoute, que Pythagore s'étoit attribué

Mem. Tome XIV.

LII

Laërt. in Pythag. 8. pag. 224. ed. Lond. Iamblic. vitâ Pythag. 31. p. 164. seq. & 35. pag. 203. edit. Kuster.

Sophocl. Electr. 62.

Schol. Sophocl. loco citato.

*Horat. 1. Od.
28. 10. seq.*

la gloire d'avoir été avant la guerre de Troie *Ethalide* fils de *Mercuré*, ensuite *Euphorbe*, ensuite *Hermotime*, ensuite *Pythias* de *Délos*, & en dernier lieu *Pythagore*. Pour ce qui est d'*Archytas*, Horace a feint un dialogue entre ce Philosophe déjà mort & un Matelot vivant; & il y fait dire par *Archytas*, que *Pythagore* étoit mort, & avoit été de nouveau précipité dans les Enfers, quoique par le bouclier qu'il avoit arraché, il eût fait voir qu'il avoit vécu au tems de la guerre de Troie. Si ces paroles ne sont pas une pure fiction poétique, & si elles ont quelque fondement historique dans les ouvrages d'*Archytas*, comme il y a plus d'apparence, il faudra reconnoître en la personne d'*Archytas* un témoin bien ancien de la tradition du discours attribué à *Pythagore*. Cependant, comme ni le Scholiaste ni Horace n'attribuent pas assez positivement la réalité d'un pareil récit aux propres personnes de *Sophocle* & d'*Archytas*, passons à des preuves plus décisives.

*Cic. Tuscul. 5.
3. & de Divin.
1. 23.
Laert. in Py-
thagor. 5. p. 135.
edit. Lond.*

*Jonsf. Script.
Histor. Phil. 1.
17. pag. 92.
Laert. in Py-
thagora, 8. pag.
214. seq. edit.
Lond.*

Héraclide de Pont, sçavant homme, dit *Cicéron*, s'il en fut jamais, & disciple de *Platon*, fut aussi disciple des *Pythagoriciens*, & écrivit un livre sur cette Secte, *ἑὴν Πυθαγορείων*, & deux livres de vies, *ἑὴν βίαν*. A tous ces titres, son témoignage doit être d'un grand poids dans l'exposition des traditions *Pythagoriciennes*. C'est la remarque d'un Scavant moderne. Or nous avons dans *Diogène-Laërce* un fragment considérable d'*Héraclide* sur le discours de *Pythagore*. Il est conçu en ces termes : *Héraclide de Pont* dit qu'il (*Pythagore*) racontoit en parlant de lui-même, qu'il avoit autrefois vécu en la personne d'*Ethalide*, & avoit passé pour fils de *Mercuré*; que *Mercuré* lui avoit proposé de faire un souhait tel qu'il voudroit, à l'immortalité près; qu'il avoit donc demandé de conserver pendant la vie & après la mort, le souvenir des événemens qui seroient arriver; qu'en effet il s'étoit ressouvenu de tout pendant sa vie; qu'étant mort depuis, il avoit conservé la même réminiscence; qu'ensuite il étoit devenu *Euphorbe*, & avoit été blessé par *Ménélas*; qu'*Euphorbe* racontoit aussi comment il avoit autrefois paru sous la forme d'*Ethalide*, comment il avoit reçu de *Mercuré* le don qui regardoit la transmigration de son ame, comment il avoit erré de corps en corps.

par combien de plantes & d'animaux il avoit passé, combien son ame avoit enduré dans les Enfers, & ce que les autres ames y souffrent; qu'après la mort d'Euphorbe, son ame avoit passé dans le corps d'Hermotime, qui voulant aussi faire preuve de ce qu'il étoit, s'en étoit retourné aux Branchides, où étant entré dans le temple d'Apollon, il avoit montré le bouclier que Ménékas y avoit mis en offrande. Car il disoit que ce Prince revenant de Troie par mer, avoit consacré à Apollon le bouclier déjà fort gâté, & qu'il n'y restoit plus rien que la surface de l'ivoire; qu'Hermotime étant mort, il étoit devenu Pyrrhus pêcheur de Délos, & se souvenoit encore de tout, comment il avoit été d'abord Ethalide, puis Euphorbe, ensuite Hermotime, enfin Pyrrhus; que Pyrrhus étant mort, il étoit devenu Pythagore, & qu'il se ressouvenoit de tout ce qui vient d'être dit. Tel est le fragment d'Héraclide.

Cléarque & Dicéarque convenoient sans doute du discours attribué à Pythagore sur ses transmigrations, puisqu'en déri-
 sion apparemment de ce Philosophe, ils continuoient le détail de ses transmigrations après sa mort même, disant que l'ame de Pythagore, au sortir de son corps, passa successivement dans les corps de Pyrander, de Callicléas & de la courtisane Alcé. C'est ce que nous apprenons d'Aulu-Gelle: Comme c'est un point célèbre, dit-il, que Pythagore avoit coutume de dire qu'il avoit été précédemment Euphorbe, il faut avouer aussi que c'est-là une chose de bien plus ancienne date que ce que Cléarque & Dicéarque ont écrit, qu'après il fut Pyrander, puis Callicléas, & ensuite une belle courtisane qui se nommoit Alcé.

Gellius, Noct.
 Attic. 4. 11.

Horace, comme nous l'avons déjà vu, faisant dire à Archytas que Pythagore étoit mort, & avoit été de nouveau précipité dans les Enfers, quoique par le bouclier qu'il avoit arraché, il eût fait voir qu'il avoit vécu au tems de la guerre de Troie, suppose évidemment la réalité du discours de Pythagore. Il y fait encore allusion dans un autre endroit, où il donne à Pythagore l'épithète, Né de nouveau.

Horat. 1. Od.
 28. 10. seqq.

Ovide fait tenir à Pythagore le discours suivant: Les ames sont immortelles; & toujours, après avoir quitté leur première demeure, elles vivent dans de nouvelles habitations, où elles sont reçues,

Id. 5. Od. 15.
 21.

Ovid. Metam.
 15. 158.

Et qu'elles occupent. Ouy, moi-même je m'en souviens, j'étois Euphorbe fils de Panthoüs, au tems de la guerre de Troye, Et Ménélas avec sa lance me perça le flanc. J'ai reconnu depuis le bouclier que je portois alors à ma main gauche.

*Hygin. Fabul.
112.*

Hygin dit que Ménélas tua Euphorbe, qui dans la suite devint Pythagore, Et se ressouvint que son ame avoit passé en divers corps.

*Philostat. vitâ
Apollon. Tyan.
3. 19.*

Apollonius de Tyane tenoit à l'Indien Iarchas le discours suivant rapporté par Philostrate : *Est-ce qu'à l'exemple de Pythagore, qui fit voir qu'il avoit été Euphorbe, vous voulez dire aussi que vous avez été quelqu'un des Troyens ou des Grecs, avant que d'être venu dans le corps que vous animez ?*

*Gellius, Noct.
Attic. 4. 11.*

Aulu-Gelle déclare que ce que Pythagore avoit accoustumé de dire, qu'il avoit été précédemment Euphorbe, étoit un point célèbre.

Lucian. Gall.

Lucien faisant parler un Coq, qu'il feignoit animé par l'ame de Pythagore, lui fait dire ce qui suit : *Lorsque j'étois Euphorbe, je combattis devant Troye ; Et ayant été tué par Ménélas, je devins dans la suite Pythagore.*

*Ælian. Var.
Hist. 4. 17.*

Élien, sans rapporter expressément la prétention de Pythagore sur le souvenir de ce qu'il avoit été, la donne assez à entendre, quand il cite comme un fait véritable & réel, une prétention à peu-près semblable de Myllias de Crotone, qui croyoit avoir autrefois été Midas fils de Gordius, se l'étant laissé persuader par Pythagore, & qui, dans cette idée, fit le voyage d'Asie pour visiter le tombeau de Midas.

*Philostat. vitâ
Apollon. Tyan.
initio.*

Philostrate, outre l'entretien cité d'Apollonius de Tyane avec Iarchas, parle encore ailleurs des transmigrations de l'ame de Pythagore. Il dit dans un endroit, que les Panégyristes de Pythagore de Samos rapportent de lui, qu'avant de naître en Ionie, il avoit déjà été Euphorbe à Troye, qu'il avoit recouvré la vie après y être mort, Et qu'il y avoit péri de la manière dont Homère

*Id. Heroïc. in
Euphorb. pag.
725. edit. Lipsf.*

le raconte. Dans l'autre endroit, Philostrate ajoûte que Pythagore disoit qu'il avoit été Euphorbe, que de Troyen il étoit devenu Ionien, de Guerrier Philosophe, de voluptueux homme tempérant, Et que la même chevelure dont il vouloit, étant devenu sage, que la crasse fût tout l'ornement, il l'avoit entretenüe à Troye dans un éclat pareil à celui de l'or, quand il étoit Euphorbe.

Tertullien déclame fort contre la prétention de Pythagore, dont nous parlons : *Comment croirai-je, dit-il, que Pythagore ne ment point, lui qui ment pour que je le croye ! Comment me persuadera-t-il qu'il a été Ethalide, Euphorbe, le pêcheur Pyrrhus, Hermotime, & ensuite Pythagore !* Le même Tertullien fait encore mention du bouclier d'Euphorbe que Pythagore se vantoit d'avoir reconnu.

Tertullian. de Anima, 28.

Ibidem.

Origène dit aussi que *Pythagore prétendoit avoir reconnu le bouclier qu'il avoit porté quand il étoit Euphorbe.*

Origén. contrà Cels. 6.

L'Auteur d'un fragment de Leçons philosophiques sous le nom d'Origène, ouvrage où l'on s'étoit proposé de recueillir les points principaux de la doctrine de chaque Philosophe, parle ainsi de Pythagore : *Il enseignoit l'immortalité de l'ame, & sa transmigration en divers corps. En conséquence, il disoit qu'avant la guerre de Troie il avoit été Thallide, pendant la guerre de Troie Euphorbe, après cela Hermotime de Samos, après lui Pyrrhus de Délos, en cinquième lieu Pythagore.*

Philosophic. Lèctiou. de Pythagora.

Diogène-Laërce rapporte & adopte le fragment déjà cité d'Héraclide de Pont sur la prétention où étoit Pythagore, d'avoir été successivement Ethalide, Euphorbe, Hermotime, Pyrrhus de Délos, & enfin Pythagore. Et il ajoute un peu plus bas, que *ce Philosophe disoit encore lui-même dans ses Ecrits, qu'il étoit revenu parmi les hommes sous la forme de Pythagore, après un séjour de deux cens sept ans dans les Enfers.* Laërce dit de plus sur la foy d'un ancien auteur nommé Hiéronymus, que Pythagore étant dans les Enfers, y avoit vu les ames d'Homère & d'Hésiode tourmentées, à cause de la manière dont l'un & l'autre de ces Poètes avoient parlé des Dieux ; ce qui fait voir de plus en plus combien toute l'Antiquité étoit imbuë des récits de Pythagore sur les aventures de ses transmutations.

Laërt. in Pythagora, 8. pag. 214. Jeq. edit. Lond.

Ibid. p. 217.

Ibid. p. 219.

Porphyre s'exprime ainsi dans la vie de Pythagore : *Il rappella à plusieurs de ceux qui venoient à lui, le souvenir de la première vie dont leur ame avoit autrefois joui avant d'être attachée au corps présent, & il donnoit des preuves invincibles qu'il avoit été Euphorbe fils de Panthoüs. Aussi entre les vers d'Homère, il célébroit*

Porphyr. vitâ Pythag. p. 32. Jeq. edit. Kuster.

principalement les vers suivans, & les chantoit avec goût sur la lyre. Porphyre rapporte en cet endroit onze vers d'Homère sur Euphorbe, qui se lisent au dix-septième livre de l'Iliade, après quoi il continuë ainsi : *Pour ce qui regarde l'histoire du boucher d'Euphorbe de Phrygie, consacré à Junon d'Argas dans Mycènes avec les autres dépouilles de Troye, nous la passons sous silence, comme une chose trop vulgairement connue.* Porphyre dit un peu plus bas, parlant toujours de Pythagore : *Il faisoit remonter son existence à des personnes qui avoient vécu antérieurement, alléguant qu'il avoit été premièrement Euphorbe, secondement E'thalide, troisièmement Hermotime, quatrièmement Pyrrhus, enfin Pythagore.*

Porph. vitâ Pythag. p. 44.

Iambl. vitâ Pythag. 14. pag. 48. seq. edit. Kuster.

Iamblique rapporte presque mot pour mot ce que nous venons de voir, que Porphyre avoit écrit sur le souvenir que Pythagore rappelloit aux autres de leur première vie, sur les démonstrations prétendues qu'il donnoit d'avoir été Euphorbe, sur les vers d'Homère qu'il affectionnoit, & sur la notoriété de l'histoire du bouclier d'Euphorbe. Iamblique témoigne encore ailleurs, que *Pythagore connoissoit son ame, ce qu'elle étoit, & d'où elle étoit venue dans son corps; qu'il en connoissoit les vies précédentes, & qu'il produisoit sur cela des preuves évidentes de ce qu'il avançoit.* Enfin, le même Iamblique, sans nommer Elien, cite dans les mêmes termes que lui ce que nous avons déjà dit de Myllias de Crotone : *Pythagore, disent-ils, fit ressouvenir Myllias de Crotone, qu'il avoit été Midas fils de Gordius; & Myllias passa dans le Continent d'Asie, pour y faire à un tombeau ce que Pythagore lui avoit prescrit.*

Idem, 28. p. 112. seq.

Ibid. p. 119.

Lact. 3. 18.

Lactance réfute fort au long les idées de Pythagore en général, & particulièrement sa prétendue réminiscence : *Nous en rapporterons-nous, s'écrie-t-il, à ce Vieillard extravagant, qui a faussement assuré qu'il avoit été Euphorbe dans une vie précédente?* Pythagore, dit ailleurs Lactance, enseigna que les ames passaient dans de nouveaux corps, qu'elles passaient des hommes dans les bêtes, & des bêtes dans les hommes, & que lui-même, après avoir été Euphorbe, avoit depuis reçu une nouvelle vie.

Hieron. Apol. adref. Rufin. 3.

Saint Jérôme atteste pareillement que Pythagore disoit qu'il avoit été premièrement Euphorbe, secondement Callide, troisièmement

Hermotime; quatrièmement Pyrrhus, & en dernier lieu Pythagore.

Saint Cyrille rapporte en citant Porphyre, l'endroit de cet *Cyrril. contrâ*
Ecrivain, que nous avons déjà allégué sur le bouclier d'E- *Julian. 3.*
phorbe; ainsi il reconnoît, comme tous les autres, la noto-
riété du discours de Pythagore sur les différentes transmigra-
tions de son ame.

Aufone indique la réalité de la même tradition, dans le *Aufon. Epigr.*
début d'une de ses Epigrammes: *Pythagora Euphorbi*, dit-il, *69. ad Pythag.*
pour signifier que Pythagore prétendoit avoir été Euphorbe.

Le Scholiaste de Sophocle déclare que *Schol. Sophocl.*
Pythagore s'attribuoit la gloire d'avoir été avant la guerre de Troye E'thalide fils de *Electr. 62.*
Mercuré, ensuite Euphorbe, ensuite Hermotime, ensuite Pythius de
Délos, & en dernier lieu Pythagore.

Le Scholiaste d'Apollonius de Rhodes parle ainsi à l'occa- *Schol. Apollon.*
sion de l'Argonaute E'thalide: *Phérécyde dit qu'E'thalide reçut* *Argon. 1. 645.*
de Mercuré le don, que son ame seroit tantôt dans les Enfers, tantôt
en divers lieux sur la terre. Des Pythagoriciens assurent que l'ame
étant immortelle, E'thalide fut Euphorbe fils de Panthos au tems
de la guerre de Troye, ensuite Pyrrhus de Crète, puis un E'léen
dont le nom est ignoré, après cela Pythagore; & Pythagore, dans
un ouvrage sur ce que les ames changent & entrent en d'autres corps,
dit qu'il avoit été d'abord E'thalide, ensuite Euphorbe Troyen, puis
le fils de Mercuré & d'une Courtisane de Samos, enfin Pythagore;
& qu'il en conservoit le souvenir par la faveur de Mercuré, qui en
avoit gratifié son fils E'thalide.

Porphyre terminera la liste des Auteurs de l'Antiquité *Porphyr. ad*
qui ont parlé du discours de Pythagore sur les transmigrations *Horat. 1. Od.*
de son ame. Cet ancien Commentateur d'Horace dit que *23. 10.*
Pythagore annonça qu'à Troye il avoit été Euphorbe fils de Panthos;
qu'après avoir été tué par Ménélas, il avoit encore reçu une nouvelle
vie, & qu'étant devenu Pythagore, il s'étoit reconnu, après avoir
reconnu le bouclier qu'il avoit eu Euphorbe.

Le détail que nous venons de faire, prouve clairement que
le discours de Pythagore, dont il s'agit ici, étoit devenu chez
les Grecs & chez les Latins, un point d'Antiquité presque aussi
célèbre que son dogme même de la Métempsychose. On ne

disoit point que ce fût un simple propos des Pythagoriciens, on convenoit que c'étoit la prétention de Pythagore lui-même. Poètes, Historiens, Philosophes, Peres de l'Eglise, Critiques, Grammairiens, Partisans & Adversaires de Pythagore, tous lui font tenir le même langage. Il faut donc que Pythagore ait été véritablement l'auteur d'un pareil discours, tout fabuleux qu'il est par lui-même. Et j'ose dire qu'à la réserve des grands événemens de l'ancienne Histoire, dont l'importance augmente la certitude, on trouvera dans la classe des petits faits historiques, très-peu de points mieux établis que celui-ci. Selon l'usage suivi dans cette Compagnie, & selon les loix de la saine Critique, les Ecrivains les plus modernes & les moins autorisés par eux-mêmes, les Suidas, les Tzetzes, ne laissent pas de faire preuve lorsqu'ils citent leurs garans, & qu'ils déclarent qu'un Ancien a dit telle & telle chose. A plus forte raison cent fois, plusieurs anciens Auteurs Grecs & Latins formant une tradition unanime dans le fond, & non contestée; dont la chaîne remonte presque jusqu'au siècle de Pythagore, doivent-ils faire autorité, lorsqu'ils assurent que Pythagore avoit dit que son ame avoit informé tels & tels corps. Examinons ce qu'on peut opposer à la vérité d'un fait si constamment & si généralement avoué.

Première difficulté. Les Ecrivains citez, dira-t-on, ne s'accordent point entr'eux sur l'énoncé du discours qu'ils attribuent à Pythagore. Ils varient sur le nombre, sur l'arrangement, sur la qualité des personnes qu'ils placent entre Euphorbe & Pythagore, & leur contrariété suffit pour anéantir leur autorité.

Mais quoi? rien de plus commun que de voir différens Auteurs varier dans le récit du même fait historique. Doit-on dès lors rejeter en entier les témoignages des uns & des autres, sous prétexte de leur contrariété? Non certainement. Il y a des cas où ces sortes de témoignages ne laissent pas d'être des preuves incontestables. Par exemple, si les Historiens ne sont divisés entr'eux que sur le détail de quelques circonstances, & qu'ils s'accordent sur un point fondamental, les seules circonstances pourront alors être révoquées en doute, mais le point

point fondamental demeurera prouvé par les témoignages mêmes qui le rapportent diversement. Hérodote écrit que les Rois de Sparte avoient droit de mettre chacun deux marques au scrutin. Thucydide assure qu'ils n'en mettoient qu'une ; & sans nommer Hérodote, on voit qu'il le désigne, & qu'il affecte de le contredire. Ce sont deux témoignages opposés, qui se réunissent pourtant à prouver que les Rois de Sparte donnoient, comme des particuliers, leur suffrage par voye de scrutin. Hérodote & Thucydide ne sont contraires que sur une légère circonstance, & celui des deux qui se trompe, ne laisse pas de confirmer en même tems la vérité générale que l'autre établit. Telle est la nature de la plupart des faits historiques sur lesquels divers Auteurs sont partagez. Il y a presque toujours un point fondamental dont ils conviennent, en se contredisant sur le reste. On ne peut point alors rejeter la substance des faits, sous prétexte de la diversité des circonstances ; ce seroit vouloir trouver de la contrariété où l'unanimité est toute entière, & il ne resteroit presque plus rien d'autorisé dans l'Histoire, parce qu'il y a bien peu de faits dont le détail soit énoncé d'une manière toujours uniforme par divers Ecrivains. Faisons l'application de ce principe à la question présente.

L'article fondamental dont il s'agit, est de sçavoir si Pythagore a dit que son ame avoit précédemment informé d'autres corps humains. Or il n'y a sur cela nulle contrariété parmi les Auteurs, ils s'accordent unanimement à reconnoître la réalité de cette prétention de Pythagore. Quoi, parce qu'il s'en trouve quelques-uns parmi eux, qui varient sur le nombre, ou sur l'arrangement, ou sur le nom des personnes intermédiaires entre Euphorbe & Pythagore, on rejetteroit le total de leurs témoignages dans le fait essentiel sur lequel ils se réunissent, & l'on nieroit, par cette raison, la substance du discours qu'ils attribuent de concert à Pythagore ? Ce seroit nier l'existence des faits les plus certains & les plus avérez, sous prétexte que les circonstances en sont diversement racontées : méthode inouïe, suivant laquelle il faudroit aussi nier l'usage du scrutin

pour les Rois de Sparte, parce qu'Hérodote & Thucydide en attestant cet usage, varient sur la manière dont les Rois donnoient leur voix.

Héraclide de Pont met, d'après Pythagore, la suite des transmigrations en cet ordre : Ethalide, Euphorbe, Hermotime, Pyrrhus & Pythagore. Les uns placent Euphorbe avant Ethalide, ou Pyrrhus avant Hermotime ; les autres au lieu d'Ethalide écrivent Thallide ou Callide, ou bien ils mettent Pythius au lieu de Pyrrhus, en reconnoissant toujours le nombre de cinq transmigrations. Qui est-ce qui ne verra pas que c'est-là une même & unique opinion exprimée avec quelque légère transposition, ou avec quelque méprise d'orthographe ? Plusieurs de ces Ecrivains ne font mention, ni d'Ethalide, ni d'Hermotime, ni de Pyrrhus, & ne parlent que du seul Euphorbe. Mais il est visible que ceux-là ne se sont point proposé de faire le détail exact & circonstancié de toutes les transmigrations. Ils conviennent avec les premiers Auteurs, pour le fond du discours de Pythagore, & l'on ne peut point assurer qu'ils n'ayent pas même pensé tout-à-fait comme eux pour le reste, & pour le nombre précis des cinq transmigrations. Enfin, il se trouve quelques-uns de ces Ecrivains postérieurs, qui, entre Euphorbe & Pythagore, nomment des personnes inconnues au lieu d'Hermotime & de Pyrrhus ; mais ils conviennent toujours du fait essentiel, à sçavoir, que Pythagore disoit que son ame avoit autrefois animé tels & tels corps. Ils sont partagez, direz-vous, sur le nombre, sur la qualité, sur le nom des personnes. Hé bien ! en leur supposant une autorité égale à celle des autres, je puis tout au plus récuser le témoignage de tous ensemble, sur ce qu'il y a de contraire ; mais je suis obligé de l'admettre sur le fait principal, qui est que Pythagore disoit que son ame avoit précédemment informé d'autres corps. J'y suis obligé, parce que leur témoignage en ce point est uniforme.

Je dis plus, une diversité de cette espece dans les récits des Auteurs, quand elle tombe sur les seules circonstances, bien loin d'être une objection valable contre le fait principal, en

devient une nouvelle preuve, par la raison que plusieurs témoignages entièrement uniformes de divers Ecrivains qui rapporteroient un fait avec les mêmes circonstances & dans les mêmes termes, pourroient quelquefois être regardez comme un témoignage unique avancé par l'un & copié par les autres; au lieu que plusieurs Historiens qui attestent un fait avec quelques légères variations, sont deslors à couvert du soupçon de s'être copiez les uns les autres, & sont par conséquent une multiplication d'autorités. Et c'est ici le lieu d'appliquer une règle de Critique autrefois proposée dans cette Compagnie, sçavoir, que lorsqu'il y a parmi les anciens Ecrivains des opinions différentes sur des points peu importans d'Histoire & de Chronologie, cette diversité même prouve non seulement la multiplicité des Mémoires & des titres qu'ils avoient consultez, mais encore que chacun se croyoit en droit d'examiner, & que l'on ne suivoit pas aveuglément l'autorité d'autrui. Il ne faut donc pas conclurre de la diversité des récits attribuez à Pythagore sur les transmigrations de son ame, que Pythagore n'avoit jamais rien dit de semblable ou d'approchant. Il faut plutôt juger que la réalité d'un récit de cette espece étoit un point communément reçu, & conséquemment un point véritable dans le fond, quoique diversement rapporté dans ses circonstances. Et l'on ne sera point admis aujourd'hui à citer une prétendue opposition d'Ecrivains pour détruire la substance d'un fait, dont il est manifeste au contraire qu'ils sont tous convenus.

Seconde difficulté. Héraclide de Pont est le plus ancien Auteur connu, le plus circonstancié & le plus généralement suivi, qui nous ait donné le détail du récit de Pythagore. Or c'est un Ecrivain, dira-t-on, qui ne mérite point de croyance; ainsi, puisqu'il est à la tête de cette tradition, on peut regarder la tradition comme fausse.

L'accusation qu'on forme contre la fidélité d'Héraclide de Pont, est fondée sur deux passages, l'un de Cicéron, l'autre de Plutarque, que nous examinerons plus bas, & que nous verrons ne pouvoir être légitimement allégués contre la

M m m ij

bonne foy de cet ancien Ecrivain. Mais je veux , pour un moment , que Cicéron & Plutarque lui aient imputé , en général , d'avoir avancé des fables & des mensonges , & qu'ils aient eu raison de lui faire ce reproche ; peut-on , en conséquence , récuser son témoignage sur le discours qu'il attribue à Pythagore ? On ne le peut point , parce qu'il ne fut jamais permis dans les règles de la bonne Critique , d'appliquer arbitrairement une accusation vague à un point particulier. Il faudroit que Cicéron & Plutarque eussent dit , ou qu'Héraclide avoit rapporté faussement ce point particulier , ou qu'il n'avoit jamais rien dit qui ne fût faux. L'objection auroit peut-être alors quelque fondement ; hors de-là , il n'y a pas même l'ombre de difficulté. Car enfin , les Critiques ne s'élevèrent jamais tant contre les prétendus récits fabuleux d'Héraclide de Pont , qu'ils l'ont fait contre ceux d'Hérodote & des autres Ecrivains les plus respectables. On ne seroit pourtant point reçu présentement à récuser sous ce prétexte , l'autorité d'un passage quelconque de ces Auteurs , à moins qu'il n'y eût d'ailleurs dans le passage des raisons particulières de suspicion. Il en faut dire autant d'Héraclide. Cet Ecrivain , cité avec éloge par un nombre infini d'Ecrivains postérieurs , par Cicéron même & par Plutarque , doit faire autorité , comme tant d'autres , quand il n'y aura pas d'autre motif de rejeter son suffrage , qu'un reproche vague d'infidélité. Ainsi , quand même une accusation de cette espèce auroit été faite en général à Héraclide de Pont , & qu'elle lui auroit été faite avec raison , on ne peut point aujourd'hui en faire l'application à ce qu'il rapporte du discours de Pythagore.

Ce raisonnement peut avoir lieu principalement dans la matière présente , où l'on voit que la réalité du discours attribué par Héraclide à Pythagore , a passé pour une chose constante dans tous les siècles suivans. Si ce qu'Héraclide avance sur ce point , avoit été positivement contredit par les autres Ecrivains , à la bonne heure qu'on le traitât de fable inventée à plaisir ; mais tout le monde a pensé , tout le monde a parlé comme Héraclide sur la substance du récit de Pythagore , &

la plupart ont cité les mêmes circonstances, la même aventure du bouclier d'Euphorbe, le même nombre de transmigrations. Voilà donc une raison de plus, & une raison très-persuasive, de ne point envelopper le fragment d'Héraclide sur Pythagore, dans l'accusation qu'on veut que Cicéron & Plutarque aient intentée en général contre la fidélité d'Héraclide.

Allons plus loin encore, & voyons quelle atteinte Cicéron & Plutarque ont donnée à l'autorité d'Héraclide, & à quoi se réduisent les reproches qu'ils lui font.

Que lit-on dans Cicéron ? Qu'*Héraclide de Pont, sorti de la même École de Platon, a rempli ses livres de contes puériles*. Mais ce n'est pas Cicéron qui parle ainsi en son propre nom. Il fait tenir ce discours par un Interlocuteur qu'il défavoue & qu'il réfute, par Velléius l'Épicurien, auquel il reproche de prendre mal-à-propos le ton de confiance si ordinaire à ceux de ce parti, & de ne rien craindre tant que de paroître douter de quelque chose. Après ce début, suivent les opinions des plus célèbres Philosophes en faveur de la Divinité & de la Providence. Velléius les passe tous, pour ainsi dire, en revue, & les flétrit l'un après l'autre de quelque qualification odieuse. Héraclide a la sienne, comme tous les autres, & il lui est glorieux d'être maltraité en si bonne compagnie. Après ce discours plein d'invectives, Cicéron prend la parole sous le personnage de Cotta, il réfute Velléius, il le blâme en particulier d'avoir taxé de folie, de délire & d'extravagance, tout ce qu'il y a jamais eu de grands hommes : *Summos viros desipere, delirare, dementes esse, dicebas*. D'où il suit que l'imputation faite à Héraclide, d'avoir rempli ses livres de fables puériles, ne doit être mise sur le compte, ni de Cicéron, ni d'aucun Écrivain réel ; & que de la façon dont cette accusation est proposée & réfutée, elle tourne véritablement à la gloire de l'accusé. On ne peut l'entendre autrement, sur-tout après les louanges que Cicéron donne ailleurs au mérite d'Héraclide ; en citant par-tout son témoignage comme une autorité grave, & disant quelquefois que c'étoit un sçavant homme : *Ponticus Heracledes, doctus vir*, dit-il dans son premier livre de la

Cicer. de Nat. Deor. 1. 13.

Ibid. 8.

Ibid. 34.

Idem, de Divin. 1. 23.

*Cicer. Tuscul.
l. 3.*

Divination. Observez qu'il enchérit encore sur cet éloge dans ses Tusculanes, & qu'il le nomme un Sçavant du premier ordre, en adoptant un Discours philosophique de Pythagore cité par Héraclide : *Ut scribit auditor Platonis, Ponticus Heraclides, vir doctus imprimis.* Si l'on veut donc juger du poids de l'autorité d'Héraclide quand il rapporte le récit de Pythagore sur les différentes transmigrations de son ame, si l'on veut, dis-je, en juger par l'idée que Cicéron a pu avoir du mérite de cet Ecrivain, il faut consulter ce que le même Cicéron en a dit dans l'endroit que nous venons de citer. Il faut imiter l'exemple qu'il y donne, d'adopter sur la foy d'Héraclide, la réalité d'un discours de Pythagore. N'est-il pas naturel d'en user ainsi en une circonstance toute pareille, & n'est-ce point prendre le change visiblement, que de juger du vrai sentiment de Cicéron par le langage d'un Interlocuteur, que Cicéron lui-même désavouë avant qu'il parle, & qu'il réfute ensuite lorsqu'il a parlé?

Plut. in Camill. Venons présentement à l'accusation qu'on emprunte de Plutarque contré l'autorité d'Héraclide. *Héraclide de Pont, dit-il, voisin du tems de la prise de Rome par les Gaulois, rapporte dans son livre de l'Ame, qu'il étoit arrivé des nouvelles d'Hespérie, qu'une armée d'Etrangers venus des régions Hyperboréennes, avoit pris Rome, ville Grecque située vers la grande Mer: & je ne m'étoye pas,* ajoute Plutarque, *qu'Héraclide, qui étoit conteur de fables & de fictions, ait ajouté, par affectation, à la vérité de la nouvelle de la prise, les circonstances des Hyperboréens & de la grande Mer.* Voilà contre Héraclide une accusation dans toutes les formes, la première peut-être & la seule qui ait jamais été faite contre la fidélité de cet Ecrivain, en matière d'Histoire. Mais soit que Plutarque ait traité Héraclide de conteur de fables, sur le texte mal entendu de Cicéron, soit qu'il ait voulu lancer contre le même Héraclide un de ces traits qu'il a prodigués contre Hérodote & contre tant d'autres, ce qu'il y a de certain, c'est que sa critique du récit géographique d'Héraclide tombe à faux, comme Cluvier l'a remarqué, sur la foy des autorités de Posidonius, de Mnaséas & de quelques

*Cluvier. Germ.
ant. 1. 2. & Ital.
ant. 2.*

autres Ecrivains des plus anciens, qui appellent Hyperboréens les peuples Gaulois & Celtiques. Aussi M. l'Abbé Banier, dans ses Réflexions sur les Hyperboréens, prouve-t-il que le mot *Hyperboréen* étoit un terme générique & relatif, qui signifioit *Septentrional*. Les Gaulois qui prirent Rome étoient donc un peuple Hyperboréen par rapport à l'Hespérie ; & Héraclide n'a rien affecté, n'a rien ajouté à la vérité, lorsqu'il a dit que suivant les nouvelles venuës d'Hespérie, un peuple Hyperboréen avoit pris la ville de Rome. Quand même, après tout, il seroit arrivé qu'Héraclide se fût mal expliqué sur un point de Géographie qui regardoit la position des pays occidentaux, peu connus alors dans la Grece, seroit-on en droit de regarder pour cela comme une fausse supposition, le récit qu'il attribue à Pythagore sur les transmigrations de son ame ? Quelle conséquence, & quel rapport de l'un à l'autre ?

*Académie des
Belles-Lettres,
tom. 7. Mém.
p. 127. seqq.*

Il n'y a donc rien de la part d'Héraclide, qui puisse nous empêcher de reconnoître la réalité du discours de Pythagore qu'il nous a transmis. Tout nous oblige, au contraire, d'admettre l'authenticité de son témoignage. D'abord, c'est un des plus anciens Auteurs qui ayent pu nous instruire des traditions Pythagoriciennes, puisqu'il fut disciple des Pythagoriciens & de Platon, & que ce fut du tems de Platon que les livres des Pythagoriciens commencèrent à transpirer hors de leur École. D'ailleurs, il est constant qu'il écrivit lui-même un livre sur les Pythagoriciens, qu'il étoit mieux en état que personne d'exposer fidèlement leur doctrine & leur histoire, que Cicéron fait de lui les plus grands éloges, en citant, sur son témoignage, un Discours philosophique de Pythagore, & que les Ecrivains modernes, comme les anciens, ont paru, ainsi que je l'ai déjà montré, faire un cas particulier de son autorité dans les matières Pythagoriciennes. Enfin, le récit d'Héraclide sur la prétention qu'avoit Pythagore, d'avoir été Ethalide, Euphorbe, Hermotime & Pyrrhus, est un récit détaillé. Ceux qui ont depuis écrit sur le discours de Pythagore, ont tous parlé comme Héraclide, pour la substance du fait, & la plupart ont marqué les mêmes circonstances. Convenons donc

que le récit d'Héraclide est revêtu de tous les caractères d'autorité qu'on peut exiger pour le faire recevoir, & que Pythagore avoit réellement dit & enseigné qu'avant d'être Pythagore il fut successivement Ethalide, Euphorbe, Hermotime & Pyrrhus.

Troisième difficulté. Il n'est pas vraisemblable, dit-on, qu'un homme aussi sage & aussi éclairé que l'étoit Pythagore, ait jamais avancé une imposture si grossièrement imaginée, que de dire qu'il se ressouvenoit que son ame avoit autrefois informé tels & tels corps.

Mais depuis quand un prétendu défaut de vraisemblance sera-t-il écouté, au préjudice des preuves les plus réelles, les plus nombreuses, les plus décisives? Si des faits authentiquement prouvez pouvoient se nier sur de simples soupçons & sur des apparences contraires, une telle maxime saperoit par les fondemens tout ce qui s'appelle Histoire, qui n'est jamais appuyé que sur la foy des témoignages, & qui roule sur des vérités quelquefois peu vraisemblables en elles-mêmes. Qu'on ne vienne donc point contester la réalité d'un discours de Pythagore attesté par toute l'Antiquité, & dire que ce Philosophe avoit trop de bon sens pour avoir tenu un pareil langage.

*Cic. de Divin.
lib. 58.*

Les Philosophes de la Grece, & Pythagore en particulier, étoient des gens de mérite. Ouy sans doute, mais croira-t-on qu'ils n'avoient pas chacun leurs travers? Cicéron, qui les connoissoit beaucoup mieux que nous ne pouvons les connoître, les comble ordinairement de louanges, il est vrai, mais il convient en même tems qu'il n'y avoit pas d'absurdité que quelqu'un d'entr'eux n'eût avancée, Sages de nom, & même véritablement sages sur plusieurs articles, ils étoient sous sur certains points, & la folie de Pythagore étoit la Métempsychose.

Cela posé, il ne paroîtra plus si étrange que ce Philosophe ait marqué nommément les personnes après lesquelles il prétendoit revivre, Ethalide, Euphorbe, Hermotime, Pyrrhus. N'est-il pas naturel que voulant établir son dogme de la transmigration des ames, il ait cherché à le prouver par des exemples

exemples tirez de sa propre personne? Ainsi la vraisemblance du fait se joint encore ici à la force de l'autorité.

Aujourd'hui que nous avons des mœurs & des sentimens tout opposez à ceux d'autrefois, l'induction de Pythagore nous peut paroître tout-à-fait indigne de lui. Dans l'ancien tems, où l'on sçavoit beaucoup mieux qu'à présent ce qu'il falloit penser sur le compte de ce Philosophe, on disoit, on écrivoit, on pensoit qu'il avoit enseigné que son ame avoit informé tels & tels corps. Les uns prétendoient qu'en cela il avoit dit faux, les autres soutenoient qu'il avoit dit vrai, mais tous convenoient qu'il l'avoit dit, & l'on ne trouvoit à la réalité de son discours, ni impossibilité, ni même défaut de vraisemblance. Il nous seroit mal aujourd'hui de décider qu'il y en a, & qu'il y en a au point qu'il ne se peut pas faire que Pythagore ait parlé de la sorte, quoi qu'en dise toute l'Antiquité.

Au reste, Pythagore n'est pas le seul qui ait prétendu se ressouvenir du séjour que son ame avoit précédemment fait en divers corps. De tout tems il s'est vû des gens qui ont eu la même prétention, & qui ont parlé de leurs vies précédentes dans le même goût. Myllias de Crotoné disoit que son ame étoit la même que celle qui avoit autrefois animé le corps de Midas fils de Gordius; & à cette occasion, il fit le voyage d'Asie pour visiter le tombeau de Midas. Le Poëte Ennius, qui vivoit dans un pays où les dogmes Pythagoriciens avoient pris naissance & avoient le plus de cours; & qui chanta lui-même la transmigration des ames, selon Lucrece, se ressouvenoit, disoit-il, d'avoir été Paon, & d'avoir aussi été le Poëte Homère. Dans Philostrate, l'Indien Iarchas raconte fort au long le souvenir qu'il conservoit d'avoir vécu plusieurs siècles auparavant sous une forme différente. L'Empereur Julien, suivant les mêmes idées de la Métempsychose, se persuadoit, ou vouloit persuader aux autres, que l'ame qu'il avoit étoit celle qu'avoit eu Alexandre le Grand. Enfin, les Bonzes d'Orient, qui sont dans leur pays les Oracles des Sciences &

*Ælian. var.
Hist. 4. 17.
Iamblic. vitâ
Pythagor. 28.
pag. 119. edit.
Kuster.
Enn. fragm.
Annal. 1. p. 4.
segg. edit. Hessel.
Lucr. 1. 116.
segg.
Horat. Epist.
2. 1. 50. &
Porph. ad hunc
locum.
Pers. 6. 10. &
vetus Schol. in
Philostrat. vitâ
Apollon. Tyan.
3. 21.
Socrat. Hist.
Eccles. 3. 21.*

de la Religion, alléguoient encore dans ces derniers tems, pour preuve du dogme de la Métempsychose, qu'ils se ressouvenaient d'avoir été telle & telle personne dans les siècles précédens. Tant il est vrai que lorsqu'on soutient une fois la transmigration des ames, c'est une méthode simple & naturelle que de vouloir en donner des exemples, & en faire l'application à soi-même. On auroit donc tort de nier sur un prétendu défaut de vraisemblance, la réalité du discours de Pythagore, puisque la vraisemblance même seconde ici parfaitement la vérité des témoignages, pour rendre le fait indubitable. Ainsi, concluons toujours que Pythagore a enseigné qu'il avoit été successivement Ethalide, Euphorbe, Hermotime & Pyrrhus, comme Héraclide de Pont & tant d'autres l'ont positivement assuré.

Quatrième difficulté. Les expiations des ames, dans la doctrine des Pythagoriciens, qu'on doit présumer avoir aussi été la doctrine de Pythagore, comprenoient des milliers d'années dans leur durée. Pythagore, dit-on, a donc supposé des milliers d'années, par rapport à son ame, depuis la sortie d'un corps humain jusqu'à la rentrée dans un autre corps humain; & par conséquent il n'a jamais dit que son ame eût informé les corps d'Ethalide Argonaute, d'Euphorbe tué devant Troye, d'Hermotime & de Pyrrhus, à si peu de distance les uns des autres.

Mais non, la durée des expiations Pythagoriciennes, que les Anciens ont fait monter à des milliers d'années, n'étoit point le tems que l'ame séjournoit hors d'un corps humain dans l'intervalle de deux transmigrations; c'étoit le tems que l'ame habitoit successivement différens corps, soit humains, soit autres, jusqu'à ce qu'elle remontât au lieu de son origine. C'étoit un retour périodique de trois mille ans, suivant ce que dit Hérodote des Egyptiens, chez lesquels il assure que les Grecs avoient pris leur dogme de la Métempsychose. C'étoit, selon Platon, une circulation des ames, qui duroit tantôt dix mille ans, tantôt trois mille, quelquefois mille seulement.

*Herodot. 2.
123.*

*Plat. in Phædr.
pag. 345. edit.
Ficm.*

Porphyre, & Proclus qui le cite, y comptoient dix mille ans, & Macrobe de même. Il n'y a qu'à ouvrir les livres de ces Écrivains & des autres qui ont traité ces matières, pour voir que la durée des expiations Pythagoriciennes regarde le séjour total des âmes dans l'Air, sur la Terre ou dans les Enfers, & non pas l'intervalle particulier d'une transmigration humaine à une autre transmigration humaine. Et si Virgile semble donner mille ans entiers au séjour de quelques âmes dans les Enfers, avant qu'elles viennent animer de nouveaux corps sur la Terre, il ne s'ensuit nullement que Pythagore & les Pythagoriciens aient jamais établi une expiation de cette durée, par où il fallût nécessairement que toutes les âmes sans distinction, eussent à passer. Quel qu'ait été le sentiment de Pythagore sur les expiations, si pourtant il en a jamais fixé la durée, il est certain qu'il ne mettoit pas des milliers d'années entré chaque transmigration humaine, & que toute l'Antiquité a cru le contraire, puisque cette même Antiquité atteste la prétention d'avoir été Ethalide Argonaute, & Euphorbe tué devant Troye, à très-peu de distance l'un de l'autre, l'expédition des Argonautes ayant été suivie d'assez près de la guerre de Troye.

*Procl. in Tim.
1. pag. 45.
Macrobo. Somn.
Scipion. 1. 9.*

*Æneid. 6.
747.*

La doctrine des expiations Pythagoriciennes n'a donc rien de contraire au discours de Pythagore sur les transmutations de son âme, & nous ne serons obligés d'admettre des milliers d'années, ni entre Ethalide & Euphorbe, ni entre Euphorbe & Hermotime, ni entre Hermotime & Pyrrhus, ni entre Pyrrhus & Pythagore. Le premier intervalle entre Ethalide & Euphorbe a été fort court, puisque la vérité de l'Histoire n'admettant qu'une génération entre l'expédition des Argonautes & la guerre de Troye, il faut que la mort d'Ethalide ait précédé de bien peu de tems la naissance d'Euphorbe. Le second intervalle entre Euphorbe & Hermotime, & le troisième intervalle entre Hermotime & Pyrrhus, ont été pareillement courts, & il n'y a que le dernier intervalle entre Pyrrhus & Pythagore, qui ait été long, puisque c'est le seul

N n n ij

dont Pythagore marque la longueur, en y comptant deux cens sept ans d'un séjour intermédiaire de son ame dans les Enfers, comme nous l'avons remarqué plus haut. Disons donc ce que nous disions au commencement de cette Dissertation, qu'il n'y a entre la guerre de Troye & la naissance de Pythagore, que la durée de la vie de deux hommes, d'une part, & deux cens sept ans de l'autre, c'est-à-dire, qu'il n'y a guères qu'un intervalle total d'environ deux cens soixante & dix ans.

Cinquième difficulté. En admettant peut-être la réalité du discours de Pythagore sur les transmigrations de son ame, on niera la conséquence que j'en tire pour l'intervalle d'environ deux cens soixante & dix ans entre la guerre de Troye & la naissance de ce Philosophe. Ce calcul est fondé sur la proximité de la mort d'Euphorbe & de la naissance d'Hermotime, & sur la proximité de la mort d'Hermotime & de la naissance de Pyrrhus; deux intervalles, dira-t-on, que je suppose gratuitement avoir été extrêmement courts.

- Je le suppose en premier lieu, parce que l'intervalle entre Ethalide & Euphorbe ayant été certainement fort court, on doit en juger de même de l'intervalle entre Euphorbe & Hermotime, & de l'intervalle entre Hermotime & Pyrrhus, ces deux derniers intervalles étant énoncés de la même façon que le premier par les anciens Ecrivains.

- Je le suppose en second lieu, parce que Diogène-Laërce, après avoir rapporté le fragment d'Héraclide sur les quatre transmigrations de l'ame de Pythagore, ajoute un peu plus bas, d'après le même Pythagore, qu'avant sa naissance son ame avoit demeuré deux cens sept ans dans les Enfers. Or cette dernière remarque étant comme l'explication & le supplément du fragment d'Héraclide, on est en droit de conclure des deux cens sept ans énoncés pour le quatrième intervalle, la brièveté des intervalles précédens passés sous silence.

- Je le suppose en troisième lieu, parce que les générations de

la famille de Pythagore ne permettent en effet de reconnoître entre la guerre de Troye & la naissance de ce Philosophe, qu'un intervalle d'environ deux cens soixante & dix ans, & voici comment. Un des ancêtres de Pythagore ayant été chassé de Phlionte, alla s'établir dans l'Isle de Samos avec sa famille. Ce fut son trisayeul, disent quelques Anciens dans Laërce, c'étoit son bisayeul, au rapport de Pausanias; & les deux opinions se concilient aisément, en disant que le trisayeul pouvoit avoir des enfans qu'il transporta avec lui dans l'Isle de Samos, & que l'un d'eux fut le trisayeul de Pythagore. Il reste toujours que ce transport fut antérieur à Pythagore de trois ou quatre générations, ou tout au plus d'environ cent vingt ans. Celui de ses ancêtres qui s'établit à Samos, avoit été chassé de Phlionte par Rhegnidas fils de Phalcès, & petit-fils de Téménus Chef Héraclide au tems du Retour, Pausanias le marque expressément. Le transport de la famille de Pythagore à Samos, se fit par conséquent deux générations, ou tout au plus environ soixante & dix ans après le Retour des Héraclides. Les deux nombres cent vingt & soixante & dix, font cent quatre-vingt-dix pour l'intervalle du Retour des Héraclides & de la naissance de Pythagore. Ainsi le Retour des Héraclides ayant été postérieur de quatre-vingts ans à la prise de Troye, l'on ne peut guères compter qu'environ deux cens soixante & dix ans depuis la guerre de Troye jusqu'à la naissance de Pythagore. On voit par-là comment Pythagore dans le détail de ses transmigrations, & Pausanias dans l'énumération des générations de Pythagore, s'accordent parfaitement ensemble pour n'admettre qu'environ deux cens soixante & dix ans d'intervalle entre la prise de Troye & la naissance du même Pythagore.

Pour faire sentir de plus en plus combien l'on est fondé à tirer du récit de Pythagore sur ses transmigrations, la preuve chronologique qui vient d'être rapportée, entrons dans les idées & dans l'esprit de ce Philosophe, quand il cherchoit à établir son dogme de la Métempsychose. Il vouloit confirmer

N n n iij

Laërt. in Pythagor. 8. pag. 214. ed. Lond. Paus. 2. 13.

la doctrine par des exemples tirez de sa propre personne; ainsi le choix des personnages qu'il employa, comme Ethalide, Euphorbe & les autres, fut un choix fait avec discernement & avec exactitude, par rapport à l'Histoire & à la Chronologie; sans quoi il auroit lui-même renversé son système au lieu de l'établir. Il commença l'énumération de ses exemples par Ethalide, qui, suivant un article de l'ancienne Mythologie, rapporté par Phérécyde, avoit obtenu de son pere Mercure le don pour son ame d'être tantôt dans les Enfers, tantôt en divers lieux sur la terre. Sur ce fondement, Pythagore disciple de Phérécyde, profitant des idées de son maître, mit Ethalide à la tête de ses transmigrations, comme ayant reçu de Mercure le don de la réminiscence pour tout ce qui lui arriveroit, soit dans la vie présente, soit dans la vie future, à mesure qu'il reparoitroit sous de nouvelles formes. Pythagore partoît donc de-là, & d'abord après Ethalide il plaçoit Euphorbe, sans parler d'aucune autre chose intermédiaire, parce qu'évidemment l'Histoire n'admettoit point d'intervalle considérable entre la mort d'un Argonaute & la naissance d'un Prince Troyen, & que le séjour qu'une ame auroit pu faire dans quelque plante ou dans quelqu'animal entre la mort d'Ethalide & la naissance d'Euphorbe, devoit être nécessairement très-court. Il nommoit ensuite successivement Hermotime, qui avoit, disoit-on, reconnu le fameux bouclier, & Pyrrhus pêcheur de Délos, qui avoit eu aussi des connoissances sur l'état des ames séparées; & il les nommoit, sans parler aussi d'aucun intervalle entr'eux, parce que l'Histoire ne permettoit pas non plus de mettre un long intervalle entre Euphorbe & Hermotime, ni entre Hermotime & Pyrrhus. Enfin, il assûroit qu'après avoir été Pyrrhus il étoit devenu Pythagore, mais après un intervalle de deux cens sept ans, sans doute parce qu'il y avoit, selon l'Histoire, ce nombre précis d'années entre la mort de Pyrrhus & la naissance de lui Pythagore; & c'est ainsi qu'il procédoit à la preuve de sa Métempysychose, conformément à l'Histoire & à la Chronologie. D'où il faut

conclurre qu'il ne supposoit presque point d'intervalle, ni entre la mort d'Ethalide & la naissance d'Euphorbe, ni entre la mort d'Euphorbe & la naissance d'Hermotime, ni entre la mort d'Hermotime & la naissance de Pyrrhus; qu'il supposoit au contraire un espace de deux cens sept ans entre la mort de Pyrrhus & la naissance de lui Pythagore, & qu'ainsi il supposoit environ deux cens soixante & dix ans depuis la guerre de Troye jusque vers le tems où il étoit né. Or il étoit né vers l'an 640. avant l'Ere Chrétienne, comme je l'ai montré dans une première Dissertation sur Pythagore, & les nombres deux cens soixante & dix & six cens quarante font neuf cens dix. On peut donc citer son témoignage pour preuve que la prise de Troye tombe environ neuf cens ans avant l'Ere Chrétienne.



R E C H E R C H E S

Sur le tems auquel le Philosophe Pythagore, Fondateur de la Secte Italique, peut avoir vécu.

Par M. F R É R E T.

2. Septembre
1738.

LES dates de la naissance & de la mort de ce Philosophe, ne peuvent se déterminer avec une entière précision, à cause de la variété d'opinions qui a régné parmi les Anciens sur ces deux points. Je me proposerai uniquement de montrer quels sont les deux termes au-delà desquels on ne peut placer l'époque de sa naissance & celle de sa mort, sans contredire ce que les Anciens ont regardé comme des points constans & indubitables.

*Lib. XII. pag.
294. D.*

Diodore de Sicile nous assure que la mort de Pythagore est postérieure à la ruine de Sybaris ; & les détails que les Ecrivains anciens de l'Histoire philosophique nous ont laissés de cette mort, ou supposent la même chose, ou ne contiennent rien qui y soit contraire.

*Eusebius, num.
2508. Olymp.
LXVII. ann. 4.*

Eusèbe place la ruine de Sybaris à l'an 309. avant l'Ere Chrétienne, & cette date s'accorde avec la chronologie de Diodore. Cet Historien nous apprend que Sybaris ne fut repeuplée que la soixante-dix-huitième année après sa destruction, & que la nouvelle colonie abandonna ce lieu au bout de cinq ans, pour aller s'établir à quelque distance de-là auprès de la fontaine nommée Thurium, qui donna son nom à la nouvelle ville que l'on y fonda la troisième année de la LXXXIII.^e Olympiade, ou l'an 446. avant l'Ere Chrétienne ; ajoutant les deux durées de cinquante-huit ans & de cinq ans, on aura l'an 509. comme dans Eusèbe, pour celui de la ruine de Sybaris, & pour celui après lequel il faut placer la date de la mort de Pythagore. Il semble par le récit d'Isamblique, que la mort de Pythagore arriva un an ou deux après la ruine de Sybaris ; & , par cette raison, je prendrai l'an 507.

ou l'an

ou l'an 508. dans les calculs suivans, mais cependant sans m'engager à défendre cette date précise; car en d'autres endroits, les calculs d'Iamblique supposent cette mort postérieure de quinze ou seize ans à la destruction de Sybaris, & par conséquent vers l'an 495. Tout ce que je veux conclurre de-là, c'est que la mort de Pythagore ne peut être antérieure à l'an 509. Cette conséquence est conforme au témoignage d'Apollonius, auteur d'une vie de Pythagore citée par Iamblique, & à l'opinion de Cicéron, qui fait survivre ce Philosophe au tems de la destruction de Sybaris & de l'abolition de la royauté parmi les Romains, événemens de l'an 509. & de l'an 508. avant Jesus-Christ.

*Apollon. apud
Iambl. pp. 204.
210.
Cic. Tuscul. lib.
IV. adde Solin.
cap. 17.*

Les Anciens varient entr'eux sur la durée de la vie de Pythagore; celui qui la fait la plus longue, est l'Auteur anonyme d'un Traité des Fards, qui se trouve parmi les œuvres de Galien, il lui donne cent vingt-sept ans. En plaçant, comme j'ai fait, la mort de Pythagore à l'an 507. devant l'Ere Chrétienne, la naissance de ce Philosophe sera de l'an 634. Aucun de ceux qui nous ont donné des listes des *Macrobes*, c'est-à-dire, de ceux dont la vie a été extraordinairement longue, n'a compté Pythagore parmi eux; ainsi il y a beaucoup d'apparence que l'opinion de cet Anonyme n'étoit pas celle du plus grand nombre.

*Anonymus, de
Medic. faciei.*

L'Auteur de la vie anonyme abrégée par Photius, donne cent quatre ans de durée à la vie de Pythagore; cette durée ajoutée à l'an 507. donne l'an 611. pour l'époque de sa naissance.

*Phot. Codic.
248.*

Iamblique dit que Pythagore a vécu près de cent ans; Tzetzes dit quatre-vingt-dix-neuf, ce qui revient au même, & donne pour l'époque de sa naissance l'an 606. ou 607. Iamblique ajoute que Pythagore avoit présidé pendant trente-neuf ans à l'Ecole Italique, ce qui suppose la fondation de cette Ecole de l'an 546. au plutôt.

*Iambl. c. 38.
Tzetz. Chil.
XI. v. 93.*

Suivant Diogène-Laërce, Pythagore a vécu quatre-vingt-dix ans; s'il est mort en 507. il est né en 597.

*Diogen. VIII.
44.*

Héraclide fils de Sérapion, auteur d'un Abrégé des

Diogen. ibid.

Mem. Tome XIV.

O o o

ouvrages de Sotion & de Satyrus sur les successions des Sectes philosophiques, donnoit seulement quatre-vingts ans de durée à la vie de Pythagore, & par-là sa naissance ne seroit que de l'an 587.

*Strom. l. pag.
133.*

*Diogen. Laërt.
Epicur.*

L'Historien Antilochus cité par Clément Alexandrin, comptoit trois cens douze ans, en remontant de la mort d'Epicure à un tems de la vie de Pythagore, qu'il désignoit par le mot *Ἡλικία*. La mort d'Epicure est du 10. Gamelion de l'Archontat de Pytharatus, ou de la seconde année de la cxxviii.^e Olympiade, ce qui répond au commencement de l'année 270. avant J. C. Ajoûtant les trois cens douze ans, on aura l'an 582. pour le tems de la vie de Pythagore, désigné par Antilochus.

Id. viii. 44.

*Dodwel. Dis-
sert. de atate Py-
thag. p. 165.*

Il est certain par un passage de ce même Héraclide cité plus haut, que les Pythagoriciens donnoient le nom d'*Helikia* aux quatre portions égales dans lesquelles ils partageoient la durée ordinaire de la vie humaine; qu'ils fixoient à quatre-vingts ans. Les Ecrivains Grecs, sur-tout les Chronologistes, employent fréquemment ce mot pour désigner, ou la force de l'âge, ou le tems dans lequel a commencé la célébrité de celui dont ils veulent marquer le tems. Thucydide, Xénophon, Æschine & d'autres plus anciens, employent ce même mot pour désigner le commencement de l'âge militaire, celui auquel on pouvoit être admis dans les troupes, âge fixé à vingt ans ou environ.

*Vide Bentley.
Dissertat. upon
Phalar. p. 56.*

Si l'on fait commencer l'*Helikia* de Pythagore, ou sa célébrité, au tems de son départ de Samos pour aller prendre les leçons de Phérécyde, d'Anaximandre & de Thalès, car c'est-là, à proprement parler, le commencement de sa vie philosophique; comme il avoit alors dix-huit ans, selon Iamblique, il faudra mettre sa naissance en l'an 600. avant J. C.

Iambl. cap. 4.

Suivant le calcul que nous donne Iamblique des différens voyages de Pythagore, il passa en Egypte à l'âge de vingt-deux ans; il y demeura vingt-deux ans, après quoi il alla dans la Babylonie, & il employa douze ans à s'instruire, soit avec les Prêtres Chaldéens, soit avec les Mages de Perse, & revint

au bout de trente-huit ans dans l'Isle de Samos, que la Tyrannie de Polycrate l'obligea d'abandonner pour passer en Italie. Selon Iamblique, il devoit avoir alors cinquante-six ans.

Clément Alexandrin & Iamblique placent l'arrivée de Pythagore en Italie à la L^XII.^e Olympiade, ou à celle dans laquelle Erixias remporta le prix, c'est-à-dire, à l'an 532. ou 533. avant J. C. Si Pythagore avoit alors cinquante-six ans, il devoit être né en 587. Le même Iamblique suppose qu'il avoit présidé trente-neuf ans à l'Ecole qu'il fonda en ce pays, ce qui reculeroit sa mort jusqu'à l'an 496. au moins; & la supposeroit postérieure à la prise de Sybaris, de quatorze ou quinze ans, comme je l'ai observé plus haut; mais le détail de ces dates d'Iamblique donne lieu à trop de difficultés, pour ne nous être pas un peu suspect, il fixeroit la naissance de Pythagore à l'an 596. ou 594.

Diodore de Sicile place le passage de Pythagore en Italie sous l'Archontat de Thériclès, dans le courant de la L^XI.^e Olympiade, c'est-à-dire, à peu-près vers l'an 534. ce qui se rapporte assez à la Chronologie d'Iamblique & de Clément.

Denys d'Halicarnasse réfutant l'opinion de ceux qui faisoient Numa disciple de Pythagore, assure que ce Philosophe ne passa en Italie qu'après la L.^e Olympiade, & long-tems depuis la mort de Numa. Cicéron, Tite-Live, Plutarque, Aulu-Gelle & tous les Historiens exacts, s'accordent à soutenir l'opinion défendue par Denys d'Halicarnasse, & à réfuter ceux qui croyoient que Numa & Pythagore avoient été contemporains. Cicéron & Aulu-Gelle, qui ont un peu plus détaillé leur opinion sur cette matière, sont conformes à la Chronologie de Diodore, d'Iamblique & de Clément; ils placent l'arrivée de Pythagore sur la fin du regne de Servius-Tullius, ou même au commencement de celui du second Tarquin, ce qui revient à l'an 534. environ.

Aristoxène disciple d'Aristote, disoit dans sa vie de Pythagore citée par Porphyre, que ce Philosophe, âgé pour lors de quarante ans, voyant que la Tyrannie de Polycrate devenoit de jour en jour plus insupportable, prit le parti d'abandonner

*Clem. Strom. 1.
pag. 22 n. 47
243.
Iambl. cap. 7.*

*Excerpt. Vales.
pag. 241.*

*Dionys. lib. II.
pag. 120.*

*Cicer. Tuscul.
lib. I.
Aulu-Gellius,
XVII c. 21.*

*Porphy. vitâ
Pythag. p. 13.*

Samos pour aller chercher un établissement plus tranquille parmi les Grecs d'Italie. Les termes d'Aristoxène montrent qu'il s'agit-là d'un tems où la Tyrannie de Polycrate étoit dans la plus grande force, & duroit depuis plusieurs années.

Strab. XIV. Strabon a même supposé que le passage de Pythagore en Italie étoit de la fin de cette Tyrannie de Polycrate; car après avoir dit quelle fut la cause qui avoit obligé Pythagore dans sa jeunesse, de quitter sa patrie pour aller voyager dans l'Égypte & dans la Babylonie, il ajoute que Pythagore trouvant au retour de ses voyages, que cette Tyrannie n'avoit point diminué, prit le parti d'abandonner tout-à-fait Samos pour passer en Italie.

*Herod. l. III.
cap. 124.*

La mort de Polycrate arriva, selon le récit d'Hérodote, pendant la maladie de laquelle Cambyse mourut, ce qui donne l'an 522. avant Jésus-Christ, ou la troisième année de la L X I V.^e Olympiade. Eusèbe marque dans sa Chronologie, le commencement de la Tyrannie de Polycrate à la seconde année de la L X I.^e Olympiade, où à l'an 535. D'autres Manuscrits d'Eusèbe marquent les années 533. 532. 527. On sçait à combien de variétés les Manuscrits de cette Chronologie sont sujets. Le passage de Pythagore en Italie doit donc se placer entre les années 522. & 535. avant J. C. Il avoit alors quarante ans, selon Aristoxène, donc sa naissance doit se placer entre les années 562. & 575.

Diodore, Iamblique & Clément, marquent le tems du passage de Pythagore en Italie à l'an 532. ou 534. Ces deux dates se trouvent renfermées entre les années 535. & 522. & par conséquent elles confirment le témoignage d'Aristoxène, & il faudra encore en conclure que la date de 535. marquée par Eusèbe, est celle du commencement de la Tyrannie déclarée de Polycrate, & de l'entière destruction de la liberté des Samiens.

On voit par tout ce que je viens de rapporter, que malgré la variété qui regnoit dans les traditions des Anciens, au sujet de Pythagore, il y avoit cependant quelques points dans lesquels le plus grand nombre s'accordoit, & que ces points

doivent servir de base à tous les systèmes que l'on voudra proposer sur la chronologie de son histoire. Ces points sont, 1.^o La destruction de Sybaris en 509. événement antérieur à la mort de Pythagore. 2.^o La mort de Polycrate en 522. & le passage de Pythagore en Italie, postérieur au commencement de la Tyrannie déclarée de ce Prince, marquée par Eusèbe à l'an 535.

Quelque parti que l'on prenne sur la durée de la vie de Pythagore, & sur l'âge qu'il avoit lorsqu'il passa en Italie, on fera obligé de fixer la date de sa naissance au plutôt vers l'an 600. avant Jésus-Christ. Pour la faire remonter beaucoup plus haut, il faudra démentir ce qu'il y avoit de plus constant parmi les Anciens, & supposer qu'ils se sont grossièrement trompez dans la détermination des dates de ceux des événemens de sa vie qui étoient liez avec certains faits célèbres de l'Histoire générale, dont les époques étoient connues avec le plus de certitude. Je ne prétends point, au reste, établir ici un système chronologique dont je m'engage à défendre la certitude ; mon objet est uniquement de montrer quel est celui qui s'accordera le mieux avec les opinions sur lesquelles le plus grand nombre des Anciens est de même avis.

Des raisons de convenance avec une preuve chronologique par laquelle on a prétendu rapprocher de nous le tems de la prise de Troie, ont obligé de faire remonter la naissance de Pythagore long-tems avant l'an 600. J'ai examiné en particulier cette preuve chronologique ; il ne s'agit ici que des raisons sur lesquelles on s'est fondé pour mettre la naissance de Pythagore en 640. c'est sur quoi roulera le reste de ce Mémoire.

Je réduis ces raisons à trois chefs.

1.^o Un passage de Pline au sujet de l'époque d'une découverte astronomique attribuée à Pythagore.

2.^o Le tems de ceux que la tradition supposoit avoir été les Précepteurs de Pythagore.

3.^o L'âge de ceux que cette même tradition lui donnoit pour disciples.

O o o iij

Lib. II. c. 6.

Pline faisant une espece d'Histoire des principales découvertes de l'esprit humain, dit que jusqu'au tems de Pythagore, l'Etoile du soir & celle du matin, *Vesperus* & *Phosphorus*, avoient été regardées comme deux Astres différens, mais que ce Philosophe fut le premier qui combinant les diverses Observations astronomiques, démontra que ce n'étoit qu'un seul & même Astre, qui par son mouvement particulier, se montroit tantôt après le Soleil, & tantôt avant lui. Pline fixe l'époque de cette découverte à la XLII.^e Olympiade, ou à l'an de Rome 142. c'est-à-dire, à l'an 612. ou 611. avant Jesus-Christ. On est convenu qu'une semblable découverte, qui ne pouvoit être le fruit que de beaucoup d'observations, de méditations & de calculs, supposoit un certain âge dans son auteur. On s'est fixé à celui de vingt-cinq à trente ans, &, en conséquence, on a fixé la naissance de Pythagore à l'an 640. ou même 635. Si l'on demande pourquoi l'on a cru que l'auteur de la découverte ne devoit avoir que vingt-cinq ou trente ans, je doute que l'on en puisse fournir de raison suffisante. Une semblable découverte suppose une connoissance assez parfaite de la théorie de la Planete de Vénus, & nos Astronomes auront peine à se persuader qu'un jeune homme de vingt-cinq à trente ans, qui ne pouvoit avoir fait qu'un très-petit nombre d'observations par lui-même, ait été en état d'imaginer une théorie de cette Planete, aussi parfaite que l'étoit celle dont on attribuoit la découverte à Pythagore. Dans cette théorie on supposoit, de même que nous le faisons aujourd'hui, que la Planete de Vénus faisoit sa révolution autour du Soleil, & la durée que l'on assignoit à cette révolution, s'éloignoit très-peu de celles que nos meilleures Tables lui donnent. Les connoissances qui nous paroissent aujourd'hui les plus simples, & qui sont devenues les plus communes, ne sont pas toujours celles qui ont le moins coûté à découvrir. Le témoignage des sens ne donne à la Planete de Vénus d'autre

mouvement que celui qu'elle paroît avoir autour de la Terre, de même que le Soleil & les autres Planetes. Dans la théorie de Pythagore, il faut supposer que cette Planete ne tourne pas autour de la Terre, mais autour du Soleil, & que le mouvement qu'elle paroît faire autour de nous, n'est qu'une apparence trompeuse. Ce mouvement particulier de la Planete de Vénus autour du Soleil, comme centre, avoit tellement paru le seul moyen capable d'en expliquer les phénomènes, que parmi ceux même des anciens Astronomes qui faisoient mouvoir le Soleil autour de la Terre, le plus grand nombre supposoit que cet Astre emportoit avec lui l'Orbe particulier de Vénus, & qu'il étoit le centre du mouvement de cette Planete.

M. de Fontenelle, dans l'Histoire de l'Académie des Sciences, propose cette découverte de la Théorie de la Planete de Vénus, comme une des choses qui sont le plus capables de faire honneur à l'esprit humain, parce qu'elle suppose une longue suite d'observations & de réflexions antérieures. Ceux qui n'auront aucun intérêt de penser le contraire, en jugeront de la même manière, & ne croiront pas qu'une semblable découverte soit l'ouvrage d'un jeune homme de vingt-cinq à trente ans, & cela dans un siècle où la Philosophie & l'Astronomie étoient encore au berceau parmi les Grecs, & où les hommes n'avoient presque aucun secours pour s'instruire, & pour s'assurer de la nature des mouvemens célestes les plus simples. On sera beaucoup plus porté à penser que si cette découverte de la théorie de Vénus a été publiée par Pythagore en 610. il devoit alors avoir soixante ou soixante-dix ans au moins, & par conséquent être né vers l'an 680. environ.

Mais accordant ce que l'on a cru avoir besoin de supposer pour la commodité du système que j'examine, je demanderai quelle peut être l'autorité de Plin sur une semblable date, qui le met en contradiction avec toute l'Antiquité. Car si Pythagore est né en 640. & qu'il ait survécu à la ruine de Sybaris arrivée en 509. il doit être mort âgé de plus de cent trente ans. De plus, n'étant passé en Italie que depuis la

Tyrannie déclarée de Polycrate, ou depuis l'an 535. il devoit avoir au tems de son passage en 535. au moins cent cinq ans; conséquences absurdes, mais qui suivent nécessairement du système.

La date donnée par Pline, ne se trouve pas d'une manière uniforme dans tous les Manuscrits. Fabricius marque, non la XLII.^e Olympiade, mais la LVIII.^e ce qui recule cette date de soixante-quatre ans, & donne, non l'an 610. mais l'an 546. & pourroit s'accorder, à la rigueur, avec la chronologie véritable. D'autres Manuscrits vûs par le P. Hardouin, portent la XXXII.^e Olympiade, ou l'an 658. avant l'Ere Chrétienne; & les efforts même que l'on fait dans la Dissertation, pour conserver la date de la XLII.^e Olympiade, ne servent qu'à prouver le peu de certitude de cette date dans les Manuscrits. Mais sans nous arrêter à ces variétés de leçon, on peut demander si le fait rapporté par Pline est d'une certitude qui ne laisse aucun doute, & s'il étoit bien constant dans l'Antiquité, que la découverte de la théorie de Vénus fût dûe à Pythagore; car le Philosophe Phavorin en attribuoit l'honneur à Parménide, qui a fleuri vers la LX.^e Olympiade, ou vers l'an 500. avant Jésus-Christ, plus d'un siècle après la date de Pline.

*Phavor. lib. V.
Memorab. apud
Laërt. lib. 9. c.
23.*

*Tim. de Anima
Mundi. p. 550.
edit. Vossianæ.*

*Stob. Eclog.
Physic. pag. 55.*

*Lib. VII. cap.
14.*

*Menag. Observ.
pag. 357.*

Le dogme fondamental de cette théorie eut même peine à s'établir dans la Grece, & Timée de Locres avoué que de son tems il avoit un très-petit nombre de sectateurs. De-là vient sans doute qu'Apollodore dans le fragment de son second livre des Dieux, conservé par Stobée, le nomme un dogme Pythagoricien, & en parle comme d'une opinion particulière à ceux de cette Secte.

On lit dans Diogène que Parménide lui-même attribuoit cette découverte à Pythagore; mais Casaubon dans sa Note sur cet endroit, montre que si Parménide avoit parlé ainsi, le Philosophe Phavorin, homme d'une très-grande érudition, sur-tout dans l'Histoire philosophique, ne lui auroit pas fait honneur de cette découverte. Casaubon lit au lieu de *ὡς φησι Παρμενίδης*, comme le dit Parménide, *οἱ δὲ φασὶ Παρμενίδην*, d'autres disent Parménide. Ménage sur cet endroit de Diogène, adopte

adopte cette correction, & la juge également vraie & nécessaire. Lorsque Diogène dans la vie de Parménide, parle de l'opinion de Phavorin, qui attribuoit à ce Philosophe la découverte de la théorie de Vénus, il ajoute: *mais d'autres en font honneur à Pythagore, οἱ δὲ Πυθαγόρειοι*. Si Parménide lui-même eût été de cette opinion, comme le premier passage de Diogène le suppose, seroit-il possible qu'il ne l'eût pas marqué expressément en cet endroit, & qu'il se fût contenté d'employer une formule aussi vague que celle de *οἱ δὲ, quelques autres*? On cite dans la Dissertation qui a donné occasion à ce Mémoire, le passage de Diogène-Laërce, comme s'il ne donnoit lieu à aucune difficulté, & sans faire aucune mention de la remarque de Casaubon; mais quand bien même le premier passage de Diogène resteroit tel qu'il est, de ce que Parménide, qui a fleuri dans la L X I X.^e Olympiade ou vers l'an 500. & vingt ans avant la bataille de Salamine, auroit attribué à Pythagore la découverte de la théorie de Vénus, s'ensuivroit-il que cette découverte seroit de l'an 610. comme le dit Pline? car c'est à cette date qu'il en faut toujours revenir, c'est elle seule qui peut favoriser le nouveau système, & qu'il ne faut par conséquent jamais perdre de vûe.

Soit que cette découverte ait été faite par Pythagore ou par Parménide, soit, ce qui est l'opinion la plus probable, qu'on la regarde comme une connoissance qui s'étant perfectionnée peu à peu, & par une succession d'observations comparées, ne peut guères avoir une date fixe, il sera toujours vrai de dire qu'un passage fugitif de Pline, lequel contient une date incompatible avec le système chronologique des Anciens, système fondé sur les dates & sur les synchronismes de plusieurs faits célèbres de l'Histoire générale, ne peut être un fondement suffisant pour rejeter ce qu'Aristoxène, Diodore, Strabon, Denys d'Halicarnasse, Cicéron, Tite-Live, Plutarque, Aulu-Gelle, Porphyre, Iamblique, &c. ont regardé comme un point indubitable, sçavoir, le synchronisme de Pythagore âgé de quaranté ans, avec la Tyrannie de Polycrate & avec le regne de Servius-Tullius, ou même

avec celui du dernier Tarquin, lequel commença de regner en 534. avant Jésus-Christ.

S E C O N D E P R E U V E.

Age des Philosophes dans l'Ecole desquels Pythagore a étudié.

On donne trois précepteurs à ce Philosophe, sçavoir, Phérécyde, Thalès & Anaximandre. Je vais examiner séparément ce que nous sçavons du tems dans lequel ils ont vécu.

Phérécyde.

Cic. de Divin.

l. 13.

Plin. II. 79.

Tous les Anciens s'accordent à faire Pythagore disciple de Phérécyde. Cicéron, Plin, Diogène-Laërce, Porphyre, Iamblique, &c. rapportent le fait comme une chose qui n'étoit pas contestée; mais comme il y a eu au moins deux Phérécydes qui ont vécu dans des tems différens, l'un né dans l'Isle de Syros l'une des Cyclades, & l'autre né à Athenes, il faut examiner séparément le tems dans lequel ils ont vécu. Phérécyde l'Athénien avoit publié sous le titre de *Théogonie*, un Recueil de généalogies, duquel l'on trouve d'assez fréquentes citations dans les anciens Scholiastes. Comme dans un des fragmens de cet ouvrage, qui contenoit la généalogie des Aïacides de l'Attique, il est parlé de Miltiade fondateur de la colonie Athénienne établie en Thrace, & oncle de ce Miltiade qui défit les Perses à la bataille de Marathon en 490: il est visible que le Phérécyde auteur de cette *Théogonie*, a fleuri au plutôt vers l'an 500. & qu'il n'a pu être le précepteur de Pythagore, mort dans un âge très-avancé vers l'an 509. Suidas qui donne à ce Phérécyde l'Isle de Léros pour patrie, & qui lui attribue la publication des Poësies d'Orphée, le fait vivre dans la LXXV.^e Olympiade, & vers l'an 480. ce qui convient à ce que nous apprend Hérodote, que les Poëmes publiez sous le nom d'Orphée, étoient l'ouvrage d'Onomacrite contemporain des enfans de Pisistrate: Hippias l'aîné de ces enfans, vivoit encore au tems de la bataille de Marathon *.

Fragm. Phere-
cyd. apud Mar-
cellinum, de vita
Thucydid.

Hérod. VII. 6.

* Clem. Alex. Stromat. V. rapporte un fragment de l'ouvrage historique de Phérécyde, dans lequel il est parlé de l'expédition de Darius contre les Scythes, avec des circonstances qui ne sont point dans Hérodote. Ce fragment démontre que Phérécyde a vécu au tems que j'ai marqué.

Le Philosophe Phérécyde né dans l'Isle de Syros, étoit plus ancien que le Généalogiste. Eratosthene ne connoît qu'un seul Phérécyde de Syros, mais Andron d'Ephèse cité par Diogène, en distinguoit deux, l'un qu'il surnomme l'Astronome, l'autre qu'il appelle le Théologien, & qu'il fait fils de Badys. C'est ce dernier qu'il assure avoir été précepteur du Philosophe Pythagore.

Diog. Laërt. 1. num. 109.

Les Anciens n'ont pas beaucoup parlé de l'Astronome ou Astrologue Phérécyde; il paroît même qu'ils l'ont assez souvent confondu avec le Théologien. Hermippus cité par Diogène - Laërce, parloit d'un Phérécyde auteur de plusieurs prédictions, & mort dans le tems d'une guerre entre ceux d'Ephèse & ceux de Magnésie, après avoir prophétisé la victoire que les Ephésiens devoient remporter sur les Magnésiens. Diogène rapporte encore plusieurs autres propheties faites par ce même Phérécyde, & une entr'autres, que l'on suppose avoir précédé la conquête de Messène par les Lacédémoniens. Ces prédictions de Phérécyde se trouvoient aussi rapportées dans l'ouvrage de Théopompe, intitulé *des Choses merveilleuses*.

Idem, ibid.

Euseb. Præparat. lib. x.

Le Philosophe Phérécyde de Syros fils de Badys, ou celui qui fut surnommé le Théologien, mourut dans l'Isle de Délos & y fut enseveli, ce qui arriva après le passage de Pythagore en Italie, selon Nicomaque cité par Iamblique, ou du moins au retour de ses voyages, selon Porphyre. Or cela ne se peut ajuster avec ce que l'on raconte du tems & des circonstances de la mort de l'Astrologue Phérécyde; car 1.^o la guerre entre ceux d'Ephèse & ceux de Magnésie, doit être d'un tems qui ait précédé la destruction de Magnésie: or cette destruction arriva pendant l'expédition des Cimmériens qui brûlèrent Sardes & ravagèrent la basse Asie, en même tems que les Scythes avoient envahi la haute Asie. L'invasion des Cimmériens arriva sous le regne d'Ardysus Roy de Lydie, & avant l'an 629. avant Jesus-Christ, dans lequel mourut ce Prince, selon la Chronologie d'Hérodote. Les vers du Poëte Callinus rapportez par Strabon, nous apprennent que l'invasion des

Nicomac. apud Iambli. vitâ Pyth. cap. 35.

Porphy. vitâ Pythag. c. 15.

Strab. lib. VI. pag. 47. Herodot. 1. 1. 15. 16. & 103. & IV. 1. 11. 12.

Strab. XIII. p. 647. 648.

Cimmériens & la ruine de Magnésie par ces peuples barbares, suivit de près la guerre qu'avoient eüe les Magnésiens contre ceux d'Ephése. La mort de Phérécyde le Théologien étant postérieure au retour de Pythagore à Samos après la fin de ses voyages, est arrivée pendant la Tyrannie de Polycrate sous le regne de Cambyse, & près d'un siècle après l'invasion des Cimmériens. 2.^o La ruine entière des Messéniens par ceux de Lacédémone, est, selon Pausanias, de l'an 667. avant Jesus-Christ, ou de la seconde année de la xxviii.^e Olympiade, & antérieure de près de quarante ans à l'invasion des Cimmériens. Ces deux dates peuvent, à la rigueur, se concilier entr'elles, & nous donner le tems pendant lequel l'Astrologue Phérécyde se sera rendu célèbre dans la Grece par ses prédictions, mais en même tems elles nous obligent de le regarder comme un homme très-différent du Philosophe de même nom, ou de celui sous lequel Pythagore avoit étudié.

Andron d'Ephése, le seul des Anciens qui nous restent où il soit parlé de ce Devin Phérécyde, le distingue formellement du précepteur de Pythagore; ainsi, si nous voulons supposer que tout ce que l'on contoit des prédictions de ce Phérécyde, avoit quelque réalité, & nous servir de ce passage pour déterminer le tems auquel Phérécyde l'Astrologue doit avoir vécu, il faudra reconnoître avec Andron, qu'il étoit très-différent du second Phérécyde de Syros fils de Badys, surnommé le Théologien, & précepteur de Pythagore. Ainsi, toutes les conséquences chronologiques que nous tirerons du détail des propheties de l'Astrologue, ne seront d'aucun usage pour fixer le tems du Théologien, & n'auront par conséquent aucune application à l'histoire de Pythagore disciple de ce dernier. Si l'opinion d'Andron d'Ephése touchant le tems auquel doit avoir vécu Phérécyde l'Astrologue, mérite quelque croyance; si cet Ecrivain a quelque autorité, il faut prendre son témoignage tout entier sans le morceller. En même tems que l'on placera la mort de ce Phérécyde avant l'an 629. il faudra reconnoître qu'il n'a point été le précepteur de Pythagore, & que ce précepteur a été le Théologien Phérécyde,

beaucoup moins ancien que l'Astrologue. Je l'ai déjà répété un grand nombre de fois, mais je ne puis me dispenser de le répéter encore; c'est détruire entièrement la force d'un témoignage que de le morceller, & d'en recevoir seulement une partie tandis que l'on rejette l'autre.

Dans tout ce que j'ai dit jusqu'ici, j'ai bien voulu supposer la vérité de ces prédictions attribuées à Phérécyde, quoiqu'on ne puisse les regarder que comme des fables imaginées après coup, & auxquelles la superstition & l'ignorance avoient donné cours dans la Grece. Dans les faits de cette espece, les détails & les circonstances n'ont pas une autre certitude que celle du fond auquel on les a ajoutés; & comme ce fond, c'est-à-dire, les propheties de Phérécyde l'Astrologue, n'est lui-même qu'une pure fiction, je laisse au Lecteur à juger de l'usage que l'on en peut faire pour établir une chronologie contraire à celle sur laquelle les plus sçavans & les plus exacts de l'Antiquité s'accordent entr'eux. Le Phérécyde qui fut le maître de Pythagore, étoit, selon Andron d'Ephèse, le fils de Badys, celui qui est surnommé le Théologien; & , selon Théopompe, il étoit le premier qui eût écrit parmi les Grecs, *sur la Nature ou sur la Physique, & sur les Dieux*. Strabon, Plin. & plusieurs autres Anciens, assurent qu'il est aussi le premier qui ait banni la mesure du vers des ouvrages destinés à être rendus publics. Quelques autres Philosophes suivirent son exemple, mais Cadmus & Hécatee furent les premiers qui employèrent la prose dans les ouvrages purement historiques.

Diog. Laërt. 1.
n.º 109. 1062

Strab. x. 487.
Plin. VII. 56.

Suid. in Phere-
cyd. & in Hecateo.
tao.

L'ouvrage qui avoit mérité à Phérécyde fils de Babys ou Badys, le nom de Théologien, existoit encore au tems de Diogène-Laërce & de Clément; Diogène en rapporte même les premiers mots, mais sans en donner le titre. On le trouve dans Clément, qui le nomme *la Théologie de Phérécyde*, & qui observe qu'il étoit écrit dans le dialecte Ionien, mais dans une manière allégorique, & avec tant d'obscurité, qu'on le pouvoit comparer avec justice aux ouvrages d'Héraclite le Ténébreux.

Diogen. 1192

Clem. Strom.
V. p. 4162

Suidas qui le nomme fils de Babys & précepteur de Pythagore, dit qu'il est le premier qui ait enseigné dans la Grèce le dogme de la Métempsychose; mais les Ecrivains plus anciens, & sans comparaison plus exacts, ne disent rien de semblable, ils assurent seulement qu'il est le premier des Grecs qui ait fait un dogme philosophique de l'immortalité de l'ame: *Primus dixit animos hominum esse sempiternos*, dit Cicéron, qui ajoute en parlant de Phérécyde, *antiquus sane, fuit enim meo regnante Gentili*. C'est le regne de Servius-Tullius que Cicéron désigne par-là, & ce Prince a regné depuis l'an 570. jusqu'à l'an 534.

Cicer. Tuscul. lib. 1. cap. 16. D'autres, comme le Poëte Chérile, faisoient Thalès le premier auteur de ce dogme philosophique: aussi voyons-nous dans Cicéron, qu'il ne citoit le témoignage rendu au dogme de l'immortalité par Phérécyde, que comme le plus ancien témoignage écrit, *primum quod litteris exstet*; il reconnoissoit même que ce dogme étoit beaucoup plus ancien, & de ceux dont on ne peut assigner l'origine. Il ajoute que ce dogme fut dans la suite beaucoup mieux développé par le disciple de Phérécyde, ou par Pythagore, lequel passa en Italie sous le regne du dernier Tarquin.

Suidas prétend que Phérécyde étoit *Autodidacte*, & qu'il n'avoit eu d'autres maîtres que les livres sacrez des Phéniciens, dans lesquels il avoit puisé sa doctrine. Mais Alexandre cité par Diogène, assûroit que Phérécyde avoit pris des leçons de Pittacus de Clazomène, l'un des sept Sages. Pittacus est mort âgé de plus de soixante-dix-ans, la troisième année de la LII.^e Olympiade, l'an 569. avant J. C. ainsi il étoit né au plus tard l'an 639. & avoit fleuri vers l'an 608. dans la XLII.^e Olympiade. Cet Alexandre cité par Diogène, avoit publié un ouvrage sur l'Histoire des Sectes philosophiques. Cicéron dit que Phérécyde a vécu sous le regne de Servius-Tullius, c'est-à-dire, entre l'année 570. & l'an 534. ce qui s'accorde avec le témoignage d'Alexandre, qui le fait disciple de Pittacus mort en 569. âgé de soixante-dix ans au moins. Phérécyde étoit né, selon Suidas, dans la XLV.^e Olympiade, c'est-à-dire, vers l'an 600. & il avoit fleuri, selon Diogène, dans la

Diog. Laërt. 1. quæst. 116.

Idem, n.º 79.

Tels Φιλασφ. par Διόδωρ.

LIX.^e Olympiade, ou vers l'an 544. lorsqu'il avoit environ cinquante-six ans. Sa mort étant postérieure au retour de Pythagore à Samos après ses voyages, & à la Tyrannie déclarée de Polycrate, elle doit tomber, selon la Chronologie de Diodore & d'Iamblique, exposée ci-dessus, entre l'an 532. & l'an 540. & peut-être même beaucoup plus tard, s'il est vrai, comme on le trouve dans les fragmens de Diodore, que Pythagore, après avoir établi son École dans l'Italie, soit allé faire un voyage dans la Grece pour soigner Phérécyde dans sa dernière maladie, ou pour lui rendre les derniers devoirs. Ces diverses dates nous montrent que Phérécyde fils de Badys, surnommé le Théologien, étant né au plutôt l'an 600, ayant fleuri vers l'an 544. & ayant survécu au tems de la Tyrannie de Polycrate, n'auroit pu être le précepteur de Pythagore, comme toute l'Antiquité l'a supposé, & comme on a été forcé de le reconnoître, si Pythagore étoit né, comme on le suppose, vers l'an 640. au plus tard; l'écuyer auroit eu quarante ans plus que le maître.

On oppose à ces preuves, que Thalès né au plus tard l'an 640. avant l'Ere Chrétienne, a été, suivant Tzetzes, le disciple de Phérécyde de Syros, & que par conséquent ce Phérécyde devoit être né bien long tems avant l'an 600. & vers l'an 660. au plus tard. Je pourrois opposer à cette preuve, qu'y ayant eu deux différens Phérécydes de Syros, selon Andron d'Ephèse, l'Astronome, le Philosophe, & tout ce que l'on rapporte du premier, obligeant de placer sa mort avant l'an 630. il pourroit se faire que Tzetzes auroit confondu ces deux Phérécydes, & auroit supposé que Thalès avoit pris des leçons de l'ancien Phérécyde de Syros, ou de l'Astronome; par-là on lui sauveroit un anachronisme. Mais Tzetzes, lorsqu'il parle de son chef & sans citer ses garans, mérite-t-il que l'on se donne la peine de l'expliquer, lors sur-tout que, même après cette explication, il se trouvera encore en contradiction avec toute l'Antiquité, comme il lui arrive ici? Il donne Phérécyde pour maître à Thalès, & tous les Anciens s'accordoient à dire que Thalès étoit *Autodidacte*, & n'avoit rien

Diog. l. num. 127. appris d'aucun des autres Grecs. Diogène-Laërce & Clément
Clem. Strom. l. 220. d'Alexandrie l'assurent formellement.

Si Thalès avoit été le disciple de Phérécyde, la Secte Ionique fondée par Anaximandre, mais qui reconnoissoit Thalès pour son premier auteur, auroit été regardée comme moins ancienne que la Secte Italique fondée par Pythagore disciple de Phérécyde, cependant on les a toujours regardées comme ayant une égale antiquité.

Diogen. Laërt. Proém. n.º 14.

De plus, si Thalès avoit été le disciple de Phérécyde, comme on avoit un ouvrage de ce dernier sous le nom de *Théologie*, & dans lequel il étoit traité de la Physique, jamais on n'auroit dit, comme a fait Cicéron, que Thalès étoit le premier qui eût fait des recherches sur les matières philosophiques, *qui primus de talibus rebus quaesivit*; jamais on n'auroit nommé Thalès le premier Chef, le Conducteur, le Guide de la plus ancienne Secte, *Ἀρχηγός*, titre que lui donne Aristote. Aucun de ceux qui ont écrit l'histoire de la Philosophie ancienne, n'a pensé autrement au sujet de Thalès, tous ont dit, ou du moins tous ont supposé que Thalès étoit le premier qui eût commencé à philosopher parmi les Grecs; Tzetzès seul a cru le contraire, mais je ne crois pas que, quelqu'étendue que l'on donne aux principes du *Probabilisme*, on ose regarder Tzetzès comme un Auteur assez grave pour rendre lui seul une opinion probable.

Lib. l. n.º 116.

« Mais, a-t-on dit, Théopompe disoit dans un de ses ouvrages, que *Phérécyde est le premier qui ait écrit dans la Grece sur la Nature & sur les Dieux*, *πρῶτος θεῶν καὶ φύσεως*; or, ajoutez-on, Thalès a aussi philosophé sur les mêmes matières; c'est un point constant, donc Tzetzès a eu raison de dire que Thalès a été le disciple de Phérécyde. »

Ce raisonnement suppose que Thalès avoit écrit sur les mêmes matières que Phérécyde, & alors il faudra le proposer ainsi : *De deux hommes qui écrivent sur le même sujet, celui qui a écrit le premier, a été le précepteur de l'autre. Or Phérécyde a écrit avant Thalès, donc Phérécyde a été le précepteur de Thalès.* Alors le raisonnement ne péchera point dans la forme; mais en passant

passant la majeure, dont la fausseté est cependant telle qu'elle n'a pas besoin d'être montrée, il faudra encore prouver que Thalès a écrit, & qu'il a écrit sur les mêmes matières que Phérécyde, & c'est ce dont l'on aura certainement beaucoup de peine à venir à bout; car c'étoit un point constant parmi tous ceux des Anciens qui ont été les plus instruits sur l'histoire de la Philosophie Grecque, que Thalès n'avoit laissé aucun ouvrage écrit, ni sur la Théologie, ni sur la Physique: on prétendoit même que le petit Poëme intitulé *Ναυτικὴ Ἀστρολογία*, ou *l'Astronomie des Navigateurs*, qui couroit sous son nom, étoit d'un *Phocus de Samos*. Selon d'autres, Thalès avoit composé seulement deux petits Poëmes, l'un sur les Tropiques, & l'autre sur les Equinoxes; & selon le témoignage de Lobon d'Argos cité par Diogène, tout ce que l'on avoit de lui se réduisoit à deux cens vers.

Diog. Laërt.
lib. 1. n.º 23.

Id. 1. n.º 34.

On trouve, il est vrai, dans un Traité de Galien, que de son tems on montroit un Traité *des premiers Principes*, attribué à Thalès, & divisé en deux livres, *Θεὶ καὶ Ἄρχαι*. Ménage regarde ce Traité comme un ouvrage supposé, & avec raison, car le même Galien nous apprend que dans le prétendu Traité de Thalès, on ne regardoit point l'Eau ou l'Élément fluide, comme le principe matériel de toutes choses; or s'il y a quelque chose de certain dans l'histoire de l'ancienne Philosophie, c'est que ce dogme étoit le fondement de toute la Physique de Thalès & de l'Ecole Ionique qu'il avoit fondée.

Gal. Comment.
1. in lib. Hippo-
crat. de Natura
hum. Sect. 26.
Vide Ménag.
Observ. in Diog.
Laërt. p. 16.

Saint Augustin dans ses livres de la Cité de Dieu, dit encore que Thalès avoit laissé un ouvrage qui contenoit ses principes sur la Philosophie, *suas disputationes litteris mandans*; mais ce qu'il ajoute, que Thalès n'y faisoit aucune mention de l'opération de l'Intelligence divine, *nihil autem ex divina Mente huic operi praeponit*, prouve que c'étoit aussi un ouvrage faussement attribué à Thalès; car c'est encore un point constant dans l'histoire de l'ancienne Philosophie, que Thalès ne reconnoissoit d'autre principe actif dans l'Univers, que l'Intelligence divine. Cicéron nous apprend en termes for-

De Civit. Dei,
lib. VIII. c. 2.

De Nat. Dear.
lib. 1. cap. 10.

Mem. Tome XIV.

Q q q

comme le principe matériel des êtres, il assûroit que c'étoit à l'opération de l'Intelligence divine que la formation de ces êtres étoit uniquement dûë : *Thales enim Milesius, qui primus de talibus rebus quæsit, Aquam dixit esse initium rerum, Deum autem eam Mentem esse quæ ex Aqua cuncta gigneret.* Thalès ajoûtoit que cette Intelligence étoit répandue dans tout l'Univers, & que tous les êtres étoient animez ; mais en même tems il supposoit que Dieu ou l'Intelligence divine pénétrait tous les êtres particuliers, & c'est là-dessus qu'étoit fondée sa réponse à celui qui lui demandoit si nous pouvions cacher quelques-unes de nos actions à Dieu : *Non, pas même nos pensées les plus secretes*, lui dit Thalès ; par où l'on voit que son opinion étoit très-différente de celle des *Hyllosoistes*, ou de ceux qui faisoient la matière animée.

*Arist. de Anim.
lib. 1. cap. 8.
Cic. de Legib.
lib. 11.*

*Cic. de Natura
Deorum
Lact. Institut.
VIII. cap. 14.
Simpl. in Phys.
Aristot. lib. 1. c.
6. pag. 5.*

Les termes de Cicéron, *primus de Natura quæsit* ; ceux de Lactance, *de rerum natura primus dicitur disputasse* ; ceux de Simplicius, *il est le premier qui a donné aux Grecs la connoissance de la Nature*, & un grand nombre d'expressions semblables qui se trouvent dans les Anciens, prouvent bien que Thalès est le premier des Grecs qui ait philosophé, mais il n'en faut nullement conclurre que Thalès ait écrit sur la Philosophie ; aussi le même Simplicius que je viens de citer, assûre-t-il au même endroit, que Thalès n'avoit rien laissé par écrit, si ce n'est son Astronomie des Navigateurs.

*Diogen. Laërt.
Thal.*

Comme on a cru pouvoir faire usage dans la question présente, de ces Lettres composées par des Sophistes sous le nom des anciens Philosophes Grecs, dont Diogène-Laërce a farci son ouvrage, il me doit être permis de les citer ici, non pas comme un témoignage qui soit de quelque poids en lui-même, mais comme un témoignage auquel on a attribué quelque autorité. Une de ces lettres, supposée écrite par Thalès à Phérécyde, qui se trouve dans Diogène-Laërce, suppose que Thalès étoit contemporain de Phérécyde, & que loin d'avoir été le disciple de ce Philosophe, il le connoissoit seulement de réputation, & qu'il se proposoit de se lier avec lui lorsqu'il seroit revenu de ses voyages. Dans cette même Lettre, Thalès parle

à Phérécyde de l'ouvrage auquel il a ouï dire qu'il travailloit, & il l'assûre formellement que lui & Solon n'écrivent point, & qu'ils se contentent de converser avec les hommes dans leurs différens voyages, *ἡμῶς δὲ οἱ μὴδὲν γράφομεν.*

Il est visible par tout ce que je viens de dire, que Thalès n'avoit rien écrit sur la Philosophie, & par conséquent, que quand même il seroit vrai de dire que *de deux hommes qui ont écrit sur le même sujet, celui qui a le premier écrit a été le précepteur de l'autre*, cela n'auroit aucune application à la question présente, puisque Thalès s'étant contenté de philosopher de vive voix, Phérécyde, qui a le premier écrit sur la Philosophie parmi les Grecs, pourroit avoir vécu long-tems après lui; & de ce que Phérécyde a eu Pythagore pour disciple, il n'en faut nullement conclurre que Pythagore est aussi ancien que Thalès: ce qui confirme cette conséquence, c'est que Thalès lui-même est mis par plusieurs anciens Ecrivains, au rang de ceux dont Pythagore avoit pris les leçons. Iamblique dit formellement que Pythagore âgé de dix-huit ans, ayant quitté Samos pour passer dans l'Asie, ce fut Thalès qui lui conseilla d'aller en Egypte, pour y puiser dans le commerce des Prêtres de ce pays, des connoissances qu'il chercheroit vainement dans la Grece. Iamblique assûre que Thalès ajoutoit que sans son grand âge il auroit accompagné le jeune Pythagore dans ce voyage. Apollodore dans sa Chronique citée par Diogène, marquoit la naissance de Thalès à la première année de la xxxv.^e Olympiade, ou à l'année 640. avant Jesus-Christ: il lui donnoit soixante-dix-huit ans de vie, & marquoit par conséquent sa mort en 562. Socrate qui le faisoit vivre quatre-vingt-dix ans, mettoit sa mort douze ans plus tard, & en 550. ou au commencement de la LVIII.^e Olympiade. Thalès avoit été contemporain de ces hommes célèbres que la Grece honora du nom de *Sages*, & il avoit même été le premier de ceux auxquels on donna ce titre, à l'occasion de ce Trépied duquel les Anciens ont tant parlé. Cet événement étoit, selon Diogène, de l'Archontat de Damasias; or la date de cet Archontat est constante par la Chronique de Paros:

*Iambl. de vita
Pyth. n.º 12.*

*Diogen. Laërt.
lib. 1. num. 374
et 38.*

Ibidem,

*Chron. Arund.
Epoch. 39.*

il répond à l'an 581. avant Jésus-Christ, & à la cinquante-septième année de la vie de Thalès, selon la Chronique d'Apollodore. Le récit d'Iamblique suppose que Pythagore n'avoit guères que vingt-deux ans lorsque Thalès étoit déjà dans un âge fort avancé: donc, suivant cette tradition, la naissance de Pythagore sera postérieure de quarante-cinq ans au moins à celle de Thalès; & ce dernier étant né l'an 640. la naissance de Pythagore sera de l'an 595. au plutôt, & ce sera vers l'an 570. que Pythagore sera passé en Égypte. Je prends, comme l'on voit, toutes les choses dans le sens le plus favorable à l'opinion que je combats, car dans la vérité, ces événemens de la vie de Pythagore doivent être moins anciens.

*Herod. l. 1. 75.
année 170.*

*Diogen. Laërt.
38.
Euseb. Chron.*

Si Thalès a vécu, comme le dit Hérodote, au tems de la guerre de Croesus contre Cyrus vers l'an 548. & s'il a survécu à la défaite des Lydiens, sa mort, & conséquemment sa naissance, doivent être beaucoup moins anciennes que ne le disoit Apollodore; aussi Diogène-Laërce & Eusèbe placent-ils la mort de Thalès vers l'an 544. dans la LVIII.^e Olympiade. Mais comme il ne s'agit pas ici d'établir une chronologie détaillée de la vie de Thalès, & qu'il seroit même très-difficile de le faire avec quelque certitude, il me suffit d'avoir prouvé que tout ce qu'il y a de certain sur le tems de la naissance, de la célébrité & de la mort de Thalès, s'accorde avec les dates établies plus haut, par rapport à la chronologie de l'histoire de Pythagore disciple de Thalès, & s'éloigne absolument du nouveau système que l'on a proposé.

On ne peut faire remonter la naissance de Thalès au-delà de l'an 640. où la place Apollodore; peut-être même faut-il la placer beaucoup plus bas, car s'il a survécu à la défaite des Lydiens par Cyrus, comme le dit Hérodote, & qu'il ait vécu quatre-vingt-dix ans, comme le disoit Socrate, sa mort étant, selon Eusèbe, de l'an 544. il sera né en 634. seulement. Il étoit dans un âge avancé lorsque Pythagore passa en Asie âgé de dix-huit ans; donc ce même Pythagore ne pouvoit être né en 640. il auroit été de quelques années plus âgé que Thalès.

On donne encore pour maître à Pythagore, le Philosophe

Anaximandre disciple & successeur de Thalès. Anaximandre étoit âgé de soixante-quatre ans la seconde année de la LVIII.^e Olympiade, selon Apollodore, c'est-à-dire, l'an 551. donc il étoit né l'an 614. ou 615. Si Pythagore a pris ses leçons, comme le disent Porphyre & Iamblique, il doit avoir été plus jeune que lui, & ne peut être né dès l'an 640. comme on l'a supposé. Toutes ces traditions au sujet de Thalès, de Phérécyde & d'Anaximandre, s'accordent avec la Chronologie commune, qui place la mort de Pythagore après l'an 507. & sa naissance vers l'an 600. au plûtôt ; & elles ne nous permettent point de supposer qu'il ait été en état de faire dès l'an 610. une découverte aussi importante & aussi difficile que celle de la théorie de la Planete de Vénus, que Pline fixe à cette même année. Pour recevoir le témoignage de Pline en cette occasion, il faudroit renverser toute l'ancienne Chronologie.

*Porph. cap. 2.
Iambl. c. 11.
Diog. Laërt.
lib. 11. n.º. 20*

TROISIÈME PREUVE,

Tirée de l'âge de ceux que l'on donne pour disciples à Pythagore, ou que l'on suppose du moins avoir conversé avec lui.

Ces personnages sont de deux especes, de simples Philosophes, ou des Législateurs, auxquels on attribuoit, ou la fondation, ou du moins la réformation de quelques petites Républiques. L'âge de ces derniers se trouvant déterminé par certaines époques de l'Histoire générale, ce sera par eux que je commencerai. Ces Législateurs sont Zamolxis, Zaleucus & Charondas.

Nous n'avons aucune date précise du tems auquel a vécu Zamolxis, mais le témoignage d'Hérodote nous dispensera de l'embarras de cette discussion. Cet Historien parlant de l'opinion de ceux de son tems, qui faisoient Zamolxis disciple de Pythagore, assure que c'étoit une fable, qui se détruisoit par la seule différence des tems dans lesquels l'un & l'autre avoient vécu, parce que Zamolxis étoit beaucoup plus ancien que Pythagore. De ce que les Grecs établis sur les bords du Pont-Euxin, débitoient au sujet de Pythagore une fable.

*Zamolxis.
Herodot. 11.
95.*

Q q q iij

qu'Hérodote ne croit pas même devoir réfuter en forme, en peut-on conclurre, comme l'on a fait, que tous les Ecrivains Grecs & Romains, si l'on en excepte Pline, ont été dans l'erreur, & qu'ils ont fait Pythagore beaucoup moins ancien qu'il n'étoit effectivement ? La fausse tradition des Grecs du Pont-Euxin, seroit à la vérité favorable au nouveau système; mais où en seroit la Critique, si ces raisons de commodité avoient quelque force, & si elles nous mettoient en droit de rejeter une opinion regardée par Hérodote comme une chose dont la certitude n'avoit pas besoin d'être prouvée ?

La célébrité de Numa parmi les Romains, leur avoit fait soupçonner dans les siècles d'ignorance, que ce Législateur pouvoit avoir été disciple de Pythagore; mais lorsqu'ils eurent examiné par eux-mêmes l'histoire de ce Philosophe, ils rejetèrent hautement cette opinion, & déclarèrent que Numa ayant été beaucoup plus ancien que Pythagore, il n'avoit pu recevoir ses leçons: *Annis permukis ante fuit*, dit Cicéron. Tite-Live dit que Pythagore a vécu plus de cent ans après Numa, *centum amplius post annos*. Les Grecs eux-mêmes, intéressés à faire regarder les sages établissemens de Numa comme le fruit des leçons d'un homme de leur Nation, se sont accordez avec les Ecrivains Romains, à rejeter l'opinion qui faisoit Numa contemporain de Pythagore. Denys d'Halicarnasse met entre eux un intervalle de plus de cent trente-six ans; il place le commencement de Numa en 714. & sa mort en 672. Si l'on compte du commencement de Numa, on aura l'an 578. si c'est de sa mort, on aura l'an 536. L'opinion commune plaçoit vers l'an 534. ou 535. le passage de Pythagore en Italie. Diodore, Plutarque, Eusèbe, &c. s'accordent avec Denys d'Halicarnasse. La raison de convenance avec le nouveau système, suffira-t-elle, je le répète encore, pour leur faire préférer une opinion populaire établie parmi les Romains dans le tems de leur ignorance, & abandonnée universellement par eux lorsqu'ils commencèrent à être plus éclairés ?

Zaleucus. Le tems de la législation de Zaleucus est marqué dans la Chronique d'Eusèbe, à la seconde année de la $\alpha \chi \iota \chi$.

Olympiade, ou à l'an 663. Supposant qu'il eût alors seulement quarante ans, il sera né l'an 703. plus de soixante ans avant la date que l'on donne à la naissance de Pythagore dans le nouveau système.

Scymnus de Chio & Strabon disent que les loix des Locriens, ou celles de Zaleucus, étoient les plus anciennes loix écrites qu'il y eût dans la Grece; d'où il résulte qu'ils les croyoient antérieures aux loix de Dracon. La législation de Dracon a précédé de quarante-sept ans celle de Solon; suivant Diodore, la législation de Solon est de la XLVI.^e Olympiade, ou de l'an 594. donc celle de Dracon est de l'an 641. ce qui peut facilement s'accorder avec la date marquée dans Eusèbe.

Scymn. vers

*313.
Strab. 14.
259.*

Scymnus de Chio ajoute que par une exacte observation des loix de Zaleucus pendant l'espace de deux cens dix ans, les Locriens se trouvèrent en état de vaincre les Sybarites & de détruire leur ville, où l'observation de ces mêmes loix avoit été négligée. La ruine de Sybaris est constamment de l'an 509. comme je l'ai établi au commencement de ce Mémoire; ajoutant deux cens dix ans, on aura l'an 719. pour celui de l'établissement des loix de Zaleucus. Ce raisonnement suppose que le vers de Scymnus de Chio se doit entendre de la façon que Fabricius & quelques autres Critiques l'ont expliqué, mais il faut convenir aussi qu'à la rigueur les deux cens dix ans de Scymnus peuvent s'entendre de la durée de Sybaris, depuis sa fondation jusqu'à sa ruine.

*Diodor. Sicul.
apud Schol. Ulp.
in Timocrat. De-
mosthen.*

Scymn. v. 3. 5. 9.

*Fabric. Bibl.
Græc. vol. 1.
pag. 53. 2.*

Démosthène parlant de ces loix des Locriens dans sa Harangue contre Timocrate, dit que depuis plus de deux cens ans qu'elles sont établies, on n'y a fait qu'un seul changement. La Harangue de Démosthène est, selon l'observation de Denys d'Halicarnasse, de la quatrième année de la CVI.^e Olympiade, ou de l'an 353. avant Jésus-Christ; mais comme Démosthène dit *plus de deux cens ans*, & que ce *plus* est une quantité indéterminée, quand même il seroit sûr que ce seroit de la législation de Zaleucus qu'il auroit voulu parler, tout ce que l'on en pourroit conclurre, c'est que cette législation étoit antérieure à l'an 553.

Eusèbe dans son Canon chronologique, donné, comme on l'a vû, à la législation de Zaleucus une date beaucoup plus ancienne; Strabon & Scymnus ont supposé la même chose, puisqu'ils font cette législation antérieure à celle de Dracon, qui est de l'an 641. Par quelle règle de Critique rejettera-t-on ces autorités, pour leur préférer une conséquence déduite des termes vagues & indéterminez d'un Orateur qui ne nomme point Zaleucus, & qui étoit même, selon toutes les apparences, assez peu instruit des matières chronologiques? Des objets d'une toute autre importance, l'étude de la Jurisprudence & les soins du gouvernement de la République, l'occupèrent pendant tout le cours de sa vie.

Mais sans nous arrêter à discuter le tems de Zaleucus, lequel est du moins une chose très-incertaine, il y a deux autres points beaucoup plus importants à examiner. Le premier, si Zaleucus est un personnage historique. Le second, si, en reconnoissant même qu'il en étoit un, il ne sera pas prouvé qu'il n'a pu être disciple de Pythagore.

La première question consiste à sçavoir, non pas s'il y a eu un homme du nom de Zaleucus, que l'on ait regardé dans les tems postérieurs, comme l'auteur des loix des Locriens, mais si ces loix sont en effet l'ouvrage d'un seul homme, & non pas un ramas de diverses loix déjà établies en d'autres pays, & si le détail même de l'histoire de sa législation ne prouve pas que tout ce que l'on en contoit, n'avoit pour fondement que des traditions populaires indignes de toute croyance.

*De Legib. lib.
II. cap. 6.*

*Ep. ad. Attic.
lib. VI. Epist. I.*

Ce probleme n'est pas nouveau; Cicéron nous apprend que Théopompe avoit soutenu la négative, & qu'il attaquoit assez vivement Aristote & Théophraste, qui avoient défendu l'affirmative. Cicéron se contente dans son Traité des Loix, de réduire la question à un probleme indifférent: *Sive fuit, sive non fuit Zaleucus, nihil ad rem, loquimur quod traditum est.* Dans ses Lettres à Atticus, il est plus décisif; il se déclare pour le sentiment de Théopompe, & décide que l'opinion d'Aristote & de Théophraste ne doit être regardée que comme une erreur commune, *commune erratum.*

Ephorus

Ephorus cité par Strabon, affûroit que ces loix citées sous le nom de Zaleucus, n'étoient qu'un ramas des usages de Crète & de Sparte, & des décisions du Sénat de l'Aréopage. Il paroît aussi qu'elles étoient les premières dans lesquelles on eût ôté aux Juges le pouvoir d'arbitrer les peines encouruës par les infractions des loix, ce qui avoit lieu dans les autres États de la Grece.

Aristote cité par le Scholiaste de Pindare, rapportoit que les Locriens d'Italie, après avoir été agitez par de longues séditions, allèrent consulter Apollon, pour lui demander le remede par lequel ils pourroient les appaiser : *E'tablissez chez vous de bonnes loix*, répondit le Dieu. Les Locriens étoient, dans leur origine, une société de bandits & de malfaiteurs, qui ayant continué de ne connoître d'autre droit que celui de la force, avoient peu d'idée de ces principes d'équité qui sont la base de toutes les sociétés; ainsi ils ne sçavoient à qui s'adresser pour trouver ces bonnes loix dont Apollon leur avoit parlé. Au milieu de leur embarras, un Pâtre nommé Zaleucus se présenta à eux, & s'offrit de les leur donner. Interrogé où il les prendroit, il répondit que la Déesse Minerve qui lui étoit apparue en songe, les lui avoit révélées. Là-dessus on le choisit pour Législateur, mais auparavant il fallut l'affranchir, parce qu'il étoit esclave. Tous les Anciens s'accordent à supposer que Zaleucus donna ses nouvelles loix comme l'ouvrage de Minerve; il en est peu qui fassent mention des instructions de Pythagore.

Le récit d'Aristote renferme un merveilleux qui tient, comme on le voit, beaucoup plus de la Fable que de l'Histoire, mais qui est de plus absolument opposé à ce que nous sçavons par le témoignage d'Ephorus, de la nature des loix Locriennes. Comment un esclave du pays des Locriens, dont la vie s'étoit passée à garder des troupeaux dans le territoire de Locres, avoit-il pu acquérir cette profonde connoissance des loix de Crète, de Sparte & d'Athenes, non seulement des loix générales de ces pays, mais encore des usages particuliers & des jugemens rendus dans les Tribunaux? Par quel

Mém. Tome XIV.

R r r

*Schol. Pindar.
Olymp. 8. vers.
17.
Suid. Zaleuc.*

*Val. Max. 1.
2.
Plut. Numâ.
Clem. Strom. 1.
pag. 152.
Theod. Sermon.
1X. ad Græcos,
&c.*

secours s'étoit-il mis en état de comparer toutes ces loix, & d'en tirer de quoi former un corps complet, très-lié & très-détaillé de Jurisprudence, où tout étoit réglé, & où rien n'étoit laissé à l'arbitrage du Juge? Les éloges donnez en toute occasion aux loix Locriennes par les Anciens, ne nous permettent guères de les regarder comme l'ouvrage d'un Pâtre.

On s'imaginera peut-être rendre la chose plus facile à croire, en supposant que ce Pâtre avoit étudié dans l'Ecole de Pythagore, mais alors il faudra encore regarder comme une fable, tout ce que l'on dit de l'emploi & de la condition de Zaleucus; car avant que d'être admis aux leçons de Pythagore, il falloit s'y être préparé par un silence de cinq ans & par de longues épreuves, en un mot, par un véritable noviciat, dont un esclave condamné à la garde des troupeaux, obligé de passer sa vie à la campagne & loin des villes, ne pouvoit remplir les devoirs, quand même on eût bien voulu l'y admettre.

Je ne vois pas même comment on peut concilier la chronologie du nouveau système, qui fait mourir Pythagore en 550. avec la législation de Zaleucus, un peu avant l'an 553. qui est la date du passage de Démosthène pris à la lettre. Dicæarque cité par Porphyre, nous apprenoit un détail des dernières années de la vie de Pythagore, qui démontre que les loix des Locriens en particulier, & celles de toutes les autres villes Grecques voisines, n'étoient point regardées alors comme l'ouvrage de ses disciples. Il étoit faux, selon Dicæarque, que Pythagore eût péri avec ses disciples dans l'entreprise formée contre son Ecole par les amis de Cylon. Il se retira d'abord à Caulonie; & ayant voulu s'établir dans la ville de Locres, il trouva sur les frontières des Locriens, des Députés qui lui défendirent l'entrée de leur pays: *Nous avons appris, lui dirent-ils, que vous êtes un homme sage & vertueux, & pour cette raison, nous venons vous offrir tous les secours dont vous pouvez avoir besoin pour aller chercher une retraite chez ceux qui voudront bien vous recevoir; mais nous vous défendons de venir dans notre ville, nous sommes contents de nos loix, & nous ne voulons y faire aucun changement.*

Porph. vitâ Pythag. cap. 16.

Si Zaleucus législateur des Locriens, eût été le disciple de Pythagore, si ces loix eussent été aussi nouvelles que le suppose la chronologie du nouveau système, pourquoi les Locriens eussent-ils si fort redouté la présence de Pythagore? Devoient-ils craindre qu'il eût entrepris d'abolir des loix qui eussent été son ouvrage, car l'Ecole de Pythagore rapportoit à son maître tout ce qu'elle faisoit?

Porphyre ajoûte que Pythagore essuya les mêmes refus dans toutes les autres villes où il se présenta, à Tarente, à Métaponte, &c. La conspiration étoit générale dans toutes les villes contre Pythagore & contre ses disciples, on les regardoit par-tout comme des hommes dont les maximes & dont la sagesse alloient à la destruction des principes de la société civile, & cela d'une manière d'autant plus dangereuse, que c'étoit en inspirant aux hommes les maximes d'une vertu outrée, & impraticable au plus grand nombre, qu'elles les accoutumoient à regarder les loix comme insuffisantes & comme imparfaites, disposition d'esprit qui doit bien-tôt conduire la multitude au mépris & à l'inobservation de ces mêmes loix. La mémoire des troubles & des séditions excitées dans cette partie de l'Italie à l'occasion des Pythagoriciens, subsista long-tems dans ce pays. Au tems de Porphyre on en parloit encore, & on les nommoit *ὅτι τὸ Πυθαγορείων καὶ αὐτοὶ*.

Si on refuse d'en croire Porphyre sur ce qu'il rapporte, après Dicaearque, de l'expulsion de Pythagore par les Locriens, quoique le même fait se trouve aussi dans Thémistius, pourquoi voudra-t-on qu'il soit plus croyable lorsqu'il avance sans

Themist. pag. 285. ed. Hard.

aucun garant, que Zaleucus avoit été disciple de Pythagore? Porphyre & Iamblique joignent Charondas législateur de plusieurs villes Grecques d'Italie & de Sicile, à Zaleucus, & le font disciple de Pythagore, comme lui, mais le tems de ce Charondas n'est pas facile à déterminer.

Charondas,

Diodore de Sicile qui nous donne un détail très-circonstancié des loix de Charondas, assure qu'elles furent rédigées par ce Législateur pour ceux de la nouvelle colonie de *Thurium*, fondée l'an 446. avant J. C. la troisième année de la LXXXIII.^e

Diod. lib. XII. pag. 295.

Olympiade, & par conséquent plus de cent ans après le tems auquel on place dans le nouveau système, la mort de Pythagore. Valère-Maxime & Thémistius, de même que Diodore, font Charondas citoyen de *Thurium*.

Valer. Maxim.
VI. 5.
Themist. Orat.
XIV.

Aristote nous apprend que de son tems il y avoit des gens qui faisoient Charondas beaucoup plus ancien; ils le prétendoient disciple de Zaleucus, & supposoient que Zaleucus contemporain de Lycurgue, avoit été disciple du Musicien Thalétas ou de l'ancien Thalès.

Polit. H. 12. Aristote se moque de ceux qui suivoient cette opinion, mais il ne nous apprend point ce qu'il pensoit sur le tems de Charondas & de Zaleucus.

Heracl. de Polit. Héraclide de Pont attribuoit à Charondas les loix de ceux de Rhége, & même la forme de leur gouvernement, dans lequel toutes les affaires étoient administrées par un Conseil de cent hommes. Il ajoûte que ces loix & cette forme de gouvernement furent abolies lors de la Tyrannie d'Anaxilas.

Arist. Polit. V.
12. Aristote marque la même époque pour celle du changement de l'ancien gouvernement de Rhége, mais il ne fait point mention des loix de Charondas.

Plat. Polit. lib.
X. Platon parle de ces loix de Charondas, & dit, en général, que l'Italie & la Sicile en ont ressenti les avantages. Aristote désigne en particulier, les villes d'origine Chalcidique, ce qui peut convenir à Rhége, mais non pas à *Thurium*, qui n'étoit point une colonie Chalcidique.

Arist. II. 12.

Il n'y a rien dans tout cela qui nous instruisse du tems auquel doit avoir vécu Charondas; car même en supposant que ces loix furent abolies au tems d'Anaxilas, qui usurpa la Tyrannie à Rhége la troisième année de la LXXI.^e Olympiade, ou l'an 494. & mourut en 476. après un regne de dix-huit ans, comme nous ignorons pendant combien de tems ces loix avoient été observées, nous ne pouvons déterminer par cette date, l'époque de leur établissement.

Diod. lib. XI.
pag. 37.

Vol. I. p. 532. Le sçavant Fabricius traitant dans sa Bibliothèque Grecque, la question du tems de Pythagore, observe que rien n'est plus incertain que ce que l'on trouve dans les Ecrivains de l'Histoire

philosophique, au sujet des liaisons de Pythagore avec ces Législateurs & ces Philosophes que l'on supposoit sortis de son École.

La célébrité de Pythagore faisoit que toutes les Sectes vouloient lui appartenir de quelque façon que ce fût, & pour y parvenir, on ne s'embarassoit pas trop si la Chronologie s'accordoit avec les faits que l'on débitoit. Fabricius étend même, & avec beaucoup de raison, à tous ces prétendus disciples de Pythagore, la réflexion que Cicéron fait au sujet de Numa : *Cum Pythagoræ disciplinam & instituta agnoscerent, atates autem & tempora ignorarent propter vetustatem, eos qui sapientiâ excellerent, Pythagoræ auditores fuisse crediderunt.*

La longueur où ce Mémoire est déjà parvenu, ne me permet pas de m'étendre autant qu'il me seroit facile de le faire, si je m'engageois à l'examen détaillé de tous les autres personnages que l'on suppose avoir été disciples de Pythagore, ou du moins avoir conversé avec lui, comme Hippasus, Héraclite, Xénophane, Alcmeon, Brontinus, Diochète, Epiménide, &c. La condition de celui qui avance une opinion, & celle de celui qui entreprend de l'examiner, ne sont pas égales. Il est facile au premier d'éviter la longueur & les discussions ; le plus souvent il se contente de rapporter un fait, &, tout au plus, d'indiquer le témoignage sur lequel il le fonde. Il ne fait aucune mention de tous les faits & de tous les passages qui sont contraires à celui dont il veut faire usage. Il écarte toutes les raisons de douter, & il présente les preuves sous la forme qu'il juge la plus favorable à l'opinion qu'il a entrepris de défendre. La situation de celui qui, sans se proposer d'autre objet que celui de s'assurer si cette opinion est véritable, s'engage à l'examiner en elle-même, est bien différente. Il ne peut éviter de tout dire. Il est dans l'obligation de rapporter tous les différens témoignages sur le même fait, de les comparer entr'eux, & de balancer toutes les raisons de part & d'autre. Il se trouve par-là engagé à des discussions très-longues, & d'autant plus fatigantes pour les Lecteurs même les plus sages, que les faits sur lesquels elles roulent n'ayant par eux-mêmes aucune

importance, sont de la nature de ceux dont la vérité & la fausseté nous doivent être presque également indifférentes. C'est-là une chose dont ce Mémoire ne contient déjà que trop d'exemples ; & pour ne les pas multiplier davantage , je me contenterai de quelques réflexions générales au sujet de ces prétendus disciples de Pythagore : réflexions qui suffiront pour mettre les Lecteurs instruits en état de décider par eux-mêmes de la force que peuvent avoir de semblables preuves pour établir l'opinion qui met la naissance de Pythagore en 640. avant J. C.

La première chose qu'il faut observer en général , est que le plus souvent le tems de ces prétendus disciples de Pythagore est peu connu , & sujet à des difficultés très-grandes & quelquefois insolubles ; que quelquefois l'opinion la plus plausible & la plus communément reçue , est absolument contraire au nouveau système , & qu'alors on cherche moins l'opinion la plus autorisée , que celle de laquelle on espere tirer quelque avantage , sans s'inquiéter si ce que l'on allègue ne donne pas lieu à de nouveaux embarras & à de nouvelles difficultés qui ne pourroient être éclaircies que par des Dissertations en forme.

La seconde chose , c'est que si Diogène-Laërce, Porphyre, Iamblique & les autres Ecrivains anciens qui ont parlé de l'Histoire philosophique , ont une autorité suffisante pour persuader que tels & tels Philosophes ont été contemporains de Pythagore , quoique ces synchronismes puissent former de très-grandes difficultés dans le système chronologique le plus communément reçu , & même dans celui que ces Ecrivains ont suivi , à plus forte raison faudra-t-il recevoir leur témoignage , à l'égard des synchronismes qu'ils établissent entre Pythagore & des personnages dont l'âge est indubitable , tels que sont Polycrate, Cyrus, Cambyse, Amasis, &c. & avec des faits dont l'époque est indubitable , comme la ruine de Sybaris par les Crotoniates, &c.

On assure, mais sans en donner aucune preuve , qu'ils se sont trompez au sujet de ces derniers synchronismes , & qu'ils ne l'ont pas fait au sujet des premiers. La seule raison que l'on

pourroit apporter de cette distinction, c'est qu'il n'est pas possible de faire qu'adrer avec le nouveau système, les dates certaines & dépendantes de la suite de l'histoire que nous donnent ces événemens & ces personnages célèbres; au lieu que les synchronismes avec des personnages peu connus, & dont l'histoire n'a aucune liaison avec la suite des événemens généraux, se prêtent facilement aux conjectures & aux suppositions par lesquelles on se flatte de pouvoir les ajuster avec le nouveau système.

En résumant tout ce que j'ai dit jusqu'ici, & en le dégageant des discussions où j'ai été obligé d'entrer, on verra

1.^o Que la mort de Pythagore a été postérieure à l'an 509. ou à la ruine de Sybaris, selon Diodore suivi par Porphyre, Iamblique & les autres Anciens, & que la durée de sa vie n'ayant été que de quatre-vingt-dix ans, ou même de quatre-vingts ans, suivant Héraclide, il n'est pas possible que sa naissance ait précédé l'an 600. quoiqu'elle puisse avoir été moins ancienne.

2.^o Que par le calcul de l'Historien Antiochus, l'an 582. avant Jésus-Christ est celui du commencement de la jeunesse de Pythagore, ou de ce que les Anciens nommoient *Ἡλικία*.

3.^o Que c'est entre les années 576. & 532. que Cicéron, Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse, Tite-Live, Aulu-Gelle, Clément Alexandrin, Diogène-Laërce, Porphyre, Iamblique, &c. placent le tems auquel Pythagore a fleuri, celui de ses voyages dans l'Orient & dans l'Égypte, & celui de sa retraite en Italie.

4.^o Que ces mêmes Écrivains le font contemporain de Polycrate, d'Amasis, de Cambyse, de Servius-Tullius & de Tarquin le Superbe; synchronismes qui s'accordent avec les dates déterminées plus clairement & plus précisément.

5.^o Que l'âge de ceux que l'on donne pour maîtres à Pythagore dans sa première jeunesse, étant examiné & déterminé suivant l'opinion la plus commune & la mieux prouvée dans les Anciens, ne peut former aucune difficulté contre la chronologie de l'histoire de Pythagore, exposée dans les quatre premiers articles.

6.^o Enfin, que quand bien même il y auroit eu certain nombre de synchronismes établis dans l'Antiquité entre Pythagore & plusieurs autres personnages, qui pourroient donner lieu à quelques difficultés, il faudroit examiner 1.^o avec quelle certitude le tems de ces personnages nous est connu. 2.^o sur quelle autorité les Ecrivains de l'Histoire philosophique se sont fondez pour établir ces synchronismes. Il est certain que s'il est prouvé que ces synchronismes ne puissent subsister avec la Chronologie ordinaire, plus la difficulté qu'ils formeront sera forte, & plus ils devront nous être suspects.

Un fait qui se lie avec toute la suite de la tradition historique, pourra être reçu sur des preuves assez légères, parce qu'il sera indifférent de le recevoir ou de le rejeter ; mais s'il dérange toute la Chronologie, si pour le recevoir il faut rejeter tout ce qui passoit pour être le plus assuré, alors on ne peut se rendre trop difficile sur le choix & sur la nature des preuves de ce nouveau fait, parce que ces preuves ne doivent pas seulement avoir la force qui seroit suffisante pour établir un fait particulier, isolé, & indépendant de l'Histoire générale, elles doivent encore avoir toute la force qui est nécessaire pour renverser une suite de faits différens liez les uns aux autres, & pour détruire la certitude de toutes les preuves particulières concordantes entr'elles, dont l'assemblage produit la certitude historique de cette suite de faits.

Fin du Tome quatorzième.

94051957





